00105946

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

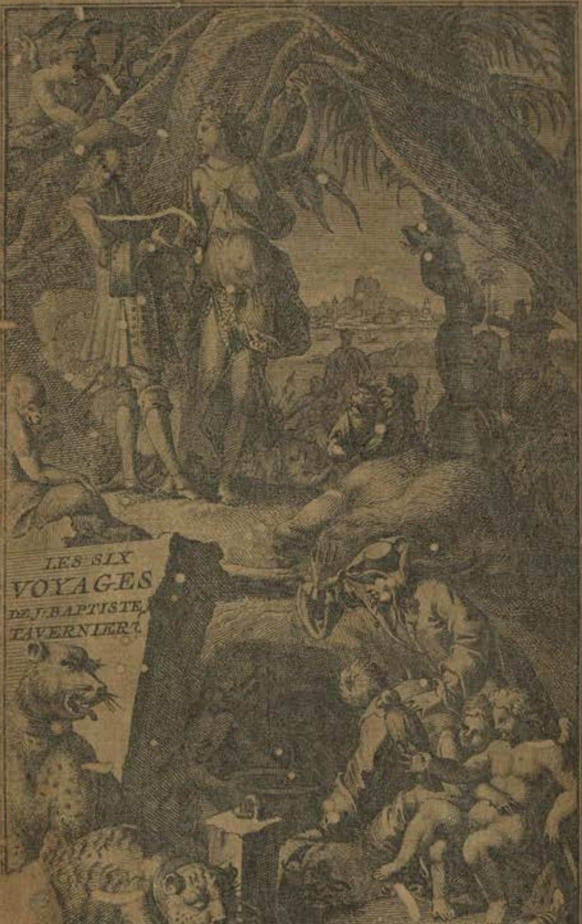
Digitized with financial assistance from
Dr. Gersan Da Cunha
on 19 February, 2019

00105946

Geographical Society,
Bombay
THE PRESENT OF
Premchand Roychand Esq.
5th January 1865.

D. Osterlander Inv.   De S. Hilaire del. et Sc. 1759

IEAN BAPTISTE
TAVERNIER,
CHEVALIER BARON D'AUBON:
NE, AGE DE LXXIV ANS 1679.



RECHT Chez { GUILL: VAN DE WATER.
GUILL: et JACQ: POOLSUM. } MDCCXII.

LES SIX
VOYAGES
DE
JEAN BAPT. TAVERNIER,

Ecuyer Baron d'Aubonne,

EN TURQUIE, EN PERSE, ET AUX INDES,

Faits pendant l'espace de quarante ans : accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coûtumes, & le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.

TOME PREMIER.

105946

Contenant le Voiage de la TURQUIE, *& les differentes Routes qu'on peut prendre pour aller en* PERSE.

Gg. ii. 133

A LA HAYE,
Chez HENRI SCHEURLEER,
proche la Cour, à l'Enseigne d'Erasme.
M. DCC. XVIII.

AU ROI.

SIRE,

Le zele, que j'ai pour le service de *Vostre Majesté* & pour l'honneur de la France, ne m'a pas laissé jouïr du repos où je croyois estre parvenu aprés de si longues fatigues. Mon âge ne me permettant plus d'entreprendre de nouveaux voyages, j'ai eu une espece de honte de me voir inutile à mon pays, & de ne m'aquiter pas de tout ce qu'il attendoit de moi. J'ai crû lui devoir rendre compte de mes observations sur ce que j'ai vû, & que je ne pouvois me dispenser de les mettre au jour. J'espere, *Sire*, que ces Relations exactes & fideles, que j'ai écrites depuis mon retour sur les Memoires que j'avois recueillis, ne seront pas moins utiles à ma Nation que les riches marchandises que j'ai rapportées de mes voyages. Car mon but dans cet Ouvrage n'est pas simplement de contenter la curiosité publique. Je me suis proposé une fin plus noble & plus élevée en toutes mes actions. Comme le seul espoir d'un gain legitime ne m'a pas fait parcourir tant de regions, ainsi le seul desir de mettre mon nom dans ce Livre ne m'engage pas aujourd'hui à le faire imprimer. En tous les pays, que j'ai parcourus, ma plus forte passion a toûjours été de faire connoître les qualitez heroïques de *Vostre Majesté* & les merveilles de son regne, de donner une haute idée de sa puissance, & de montrer combien ses Sujets excellent par leur industrie & par leur courage sur les autres peuples de la terre. J'ose dire à *Vostre Majesté* que je l'ai fait avec plus de hardiesse, & même avec plus de succés que ceux qui avoient un titre & un caractere pour en parler. Ma façon d'agir ennemie de toute dissimulation, & peut-estre un peu trop libre, m'a exposé à plusieurs dangers parmi les Nations jalouses de nostre prosperité, qui nous decrient autant qu'elles peuvent, pour nous exclure du commerce. J'ai hazardé souvent & ma fortune & ma vie, en élevant par mes discours *Vostre Majesté* au dessus de tous les Princes de l'Europe & de ces Rois d'Orient, même en leur

presence. Je suis sorti avec avantage de tous ces perils, en imprimant le respect de vostre Nom dans le cœur de ces Barbares. A l'abri de ce Nom Auguste respecté dans tout le monde, j'ai fait plus de soixante mille lieuës par terre avec une entiere seureté. J'ai traversé six fois la Turquie, la Perse, & la meilleure partie des Indes, & j'ai tenté le premier d'aller aux fameuses Mines de diamans. Trop heureux d'en avoir apporté des pierres precieuses, que *Vostre Majesté* a bien voulu joindre aux pierreries de sa Couronne; mais plus heureux encore d'avoir fait des remarques dans tous ces lieux, que *Vostre Majesté* ne jugera peut-estre pas indignes de l'occuper quelques momens. Elle y trouvera beaucoup de particularitez des trois plus puissans Empires de l'Asie; Elle y verra les mœurs & les coûtumes des Peuples qui l'habitent presentement. J'ai mis en de certains endroits des histoires qui peuvent délasser l'esprit après le recit d'une marche ennuyeuse des Caravanes, imitant en cela les Orientaux qui établissent des Carvanseras d'espace en espace dans leurs deserts pour le soulagement des Voyageurs. Je me suis attaché principalement à la description des Estats du Turc, du Persan, & du Mogol, afin de faire observer dans cinq routes differentes, que l'on peut prendre pour y aller, les erreurs des Geographes sur la situation des lieux. Quoique ces Relations soient dépourvûës des graces & de la politesse du langage, j'espere que la diversité des choses curieuses & importantes qu'elles contiennent, & sur-tout la verité que j'y ai soigneusement observée, ne laisseront pas de les faire lire, & peut-estre de les faire estimer. Je me trouverai bien recompensé de mon travail, s'il a le bonheur de plaire à *Vostre Majesté*, & si Elle agrée ce témoignage du profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

de Vostre Majesté,

Le très humble, très obeissant, & très fidele serviteur & sujet

J. B. TAVERNIER.

DES-

DESSEIN DE L'AUTEUR,

où il fait une briéve relation de ses premiers voyages dans les plus belles parties de l'Europe, jusques à Constantinople.

[illegible] premiere éducation est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le desir de voyager. Les entretiens, que plusieurs Sçavans avoient tous les jours avec mon pere sur les matieres de Geographie qu'il avoit la reputation de bien entendre, & que tout jeune que j'estois j'écoutois avec plaisir, m'inspirerent de bonne heure le dessein d'aller voir une partie des pays qui m'étoient representez dans les Cartes, où je ne pouvois alors me lasser de jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans j'avois vû les plus belles regions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie, & l'Italie, & je parlois raisonnablement les langues qui sont les plus necessaires & qui y ont le plus de cours.

Ma premiere sortie du Royaume fut pour aller en Angleterre, où regnoit alors Jaques I. du nom VI. *Roi d'Ecosse, & qui se fit appeller Roi de la Grande Bretagne pour satisfaire les Anglois & les Ecossois par un nom commun à ces deux nations. D'Angleterre je passai en Flandre pour voir Anvers la patrie de mon pere; de Flandre je continuai mon voyage dans les Provinces Unies, où l'inclination que j'avois à voyager s'accrut par le concours de tant d'étrangers qui se rendent à Amsterdam de tous les costez du monde.*

Après avoir vû ce qu'il y a de plus considerable dans l'étendue des dix-sept Provinces, j'entrai en Allemagne, & m'étant rendu par Francfort & Augsbourg à Nuremberg, le bruit des armées qui marchoient en Boheme pour reprendre Prague me donna l'envie d'aller à la guerre, & d'apprendre quelque chose d'un mêtier qui pouvoit me servir dans la suite de mes voyages. Je n'estois qu'à une journée de Nuremberg lorsque je rencontrai un Colonel de Cavalerie nommé Hans Brener *fils de Philippe Brener Gouverneur de Vienne, qui m'engagea à le suivre en Boheme estant bien-aise d'avoir*

un jeune François auprès de lui. Mon dessein n'est pas de dire ici ce qui se passa à la journée de Prague, le discours en seroit long & l'histoire de ce siecle en parle assés. Quelques années après je suivis ce Colonel à Vienne; il me presenta au Gouverneur de Raab son oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroi de Hongrie. Ce Gouverneur me receut dans sa maison pour estre un de ses pages. On peut servir en Allemagne en cette qualité jusques à l'âge de vingt-cinq ans, & l'on ne quitte point ce service que l'on ne soit en estat de porter les armes, & qu'on n'obtienne ou une cornette ou un drapeau. J'avois esté quatre ans & demi auprès du Viceroi, lorsque le Prince de Mantouë arriva à Vienne pour porter l'Empereur aux choses que le Duc son pere souhaitoit; mais il n'en put rien obtenir, & mesme la negociation de Monsieur de Sabran Envoyé du Roi à sa Majesté Imperiale pour l'accommodement de l'Investiture, dont il estoit question, y fut aussi inutile. Pendant les années que je passai en Hongrie j'eus le temps d'apprendre quelque chose de la guerre, m'estant trouvé avec le maitre que je servois en plusieurs belles occasions. Mais je ne dirai rien des affaires que nous eumes avec les Turcs, puisque tant de gens en ont écrit, & qu'elles ne sont rien au sujet de mes voyages. Le Viceroi avoit épousé en secondes nopces une sœur du Comte d'Arc premier Ministre d'Estat du Duc de Mantouë & Envoyé à Vienne avec le Prince son fils; & ce Comte estoit allié de l'Imperatrice qui estoit de la Maison de Gonzague. Le Comte estant venu voir le Viceroi, je fus ordonné pour le servir pendant son sejour à Javarin, & estant sur son départ il témoigna au Viceroi que le Prince de Mantouë n'ayant personne auprès de lui qui sceût la langue, il lui seroit plaisir de permettre que je le vinsse servir pendant qu'il demeureroit à la Cour de l'Empereur. La chose fut aisément accordée au Comte d'Arc qui me mena à Vienne, & ayant eu le bonheur de ne déplaire pas au Prince, il me témoigna à son depart qu'il seroit bien-aise de me voir à Mantouë, où comment il jugeoit que la guerre seroit bonne il se souviendroit du service que je lui avois rendu. C'en fut assés pour me faire naitre incontinent le desir de passer en Italie, & de poursuivre les voyages que je méditois.

Je tâchai de faire trouver bon mon dessein au Viceroi, qui

qui d'abord eut de la peine à y consentir ; mais enfin satisfait de mon service il m'accorda mon congé de bonne grace, & me donna selon la coûtume une épée, un cheval & une paire de pistolets, y ajoûtant un fort honneste present d'une bourse pleine de ducats. Monsieur de Sabran partoit alors pour Venise, & souhaitant d'avoir en sa compagnie un François qui sçût parler Alleman, je me servis de l'occasion & nous nous rendimes à Venise en huit jours. Monsieur le Comte d'Avaux estoit alors Ambassadeur de France auprés de la Serenissime Republique, & il fit un grand accueil à Monsieur de Sabran qui le venoit trouver par l'ordre du Roy. Comme les Venitiens n'avoient pas moins d'interest à la guerre de Mantoüe que la Maison de Gonzague, la Republique receut tres-bien Monsieur de Sabran, & luy fit present de huit grands bassins de confitures, sur l'un desquels il y avoit une grosse chaîne d'or qu'il mit à son col pour un moment & ensuite dans sa poche. Monsieur le Duc de Rohan estoit alors à Venise avec sa famille, & deux de ces bassins ayant esté distribuez à ceux qui se trouverent dans la Sale, Monsieur de Sabran me donna ordre d'aller porter les six autres de sa part à Mademoiselle de Rohan qui les receut de tres-bonne grace. Pendant quelques jours que nous demeurames à Venise, je consideray avec plaisir cette ville si celebre & si particuliere entre toutes les villes de l'univers, & comme elle a beaucoup de choses communes avec Amsterdam, l'assiette, la grandeur, la magnificence, le commerce & le concours d'étrangers, elle ne contribua pas moins à accroitre toûjours le desir que j'avois de bien connoître l'Europe & l'Asie.

De Venise je me rendis à Mantoüe avec Monsieur de Sabran, & le Prince qui me témoigna de la joye de me revoir me donna d'abord le choix ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son pere. J'acceptay la derniere offre. Je fus bien aise d'estre sous le commandement de Monsieur le Comte de Guiche qui en estoit Capitaine, & qui est à present le Mareschal de Grammont. Un long sejour à Mantoüe ne s'accordoit pas avec la passion que j'avois de voyager. Mais l'armée Imperiale ayant assiegé la ville, avant que de penser à mon depart je voulus voir quelle seroit l'issuë de cette guerre. Nous reduisimes enfin les Imperiaux à la necessité de lever le siege, ce qu'ils firent une veille de Noël, & le lendemain on fit sortir quelques gens

 pour

pour voir s'il n'y avoit point de feinte & s'ils s'étoient entierement retirez.

Le siege ne dura pas long-temps, & il ne s'y passa rien de considerable, ny qui pût fort instruire de jeunes soldats. Je diray seulement qu'un jour dix-huit hommes ayant esté commandez pour aller reconnoître la largeur & la hauteur du fossé que l'ennemy avoit fait en coupant la digue pour la deffense d'un petit fort d'où il nous avoit chassez, & huit Cavaliers de nostre Compagnie estant de ce nombre j'obtins du Prince avec tres-grande peine la permission d'estre un des huit, ayant eu la bonté de me dire en particulier qu'il y auroit un grand feu à essuier. En effet de dix-huit que nous sortimès il n'en retourna que quatre, & nous estant coulez le long de la digue entre les roseaux, dés que nous parumes sur le bord du fossé, les ennemis firent une si furieuse decharge qu'ils ne nous donnerent pas le temps de nous reconnoître. J'avois choisi dans le magazin des armes une cuirasse fort legere, mais de bonne étofe; ce qui me sauva la vie, ayant esté frappé de deux bales, l'une qui donna à la mamelle gauche, & l'autre au dessous, le fer s'estant enfoncé aux deux endroits. Je souffris quelque douleur du coup qui avoit donné à la mamelle, & lorsque nous vinsmes faire nostre rapport, Monsieur le Comte de Guiche qui vit quelle estoit la bonté de ma cuirasse la fit enjoliver, & la garda sans que je l'aye vûë depuis.

Quelque temps aprés j'obtins mon congé du Prince, qui m'avoit promis de me le donner quand je le souhaiterois, & il l'accompagna d'un passeport honorable, à la faveur duquel cinq ou six Cavaliers vinrent avec moy jusqu'à Venise où je les quittay. De Venise je fus à Laurette, de Laurette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant sur mes pas je passay encore à Rome dix ou douze jours. Aprés je fus voir Florence, Pise, Ligourne, & Gennes où j'entray dans une barque pour gagner Marseille. Pour ce qui est du reste de l'Italie j'ay eu occasion de la voir en d'autres voyages que j'y ay faits, & je ne dis rien de cette belle region ni de ses villes, parce qu'il y a assez de gens qui en ont écrit.

De Marseille je vins à Paris où je ne m'arrestay guere, & voulant voir la Pologne je rentray en Allemagne par la Suisse, aprés avoir fait un tour dans les principaux Cantons. Je descendis sur le Rhin pour me rendre à Brisac & à Strasbourg; puis re-

montant

montant par la Suabe je paſſay à Ulme & à Augsbourg pour aller à Munich. J'y vis le magnifique Palais des Ducs de Baviere, que Guillaume V. avoit commencé, & où Maximilian ſon fils mit la derniere main dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. Delà je fus pour la deuxiéme fois à Nurenberg & à [illegible] & ſortant de Boheme j'entray en Sileſie, & paſſay l'O-[illegible] Breſlau. De Breſlau je fus à Cracovie une des plus grandes villes de l'Europe, ou plûtoſt un composé de trois villes & l'ancien ſejour des Roys de Pologne. Je me rendis enſuite à Varſovie ſur la gauche de la Viſtule, & vis la Cour du Roy Sigiſmond qui eſtoit belle & ſplendide.

De Varſovie je retournay à Breſlau, & me mis en chemin vers la baſſe Sileſie pour aller voir un des principaux Officiers de la maiſon de l'Empereur que je connoſſois fort particulierement. Mais à deux lieuës de Glogau je fus detourné de mon deſſein par la rencontre & les preſſantes ſollicitations du Colonnel Butler Ecoſſois, qui commandoit un Regiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui depuis tua Waleſtein par l'ordre qu'il en receut. Sa femme qui eſtoit avec luy aimoit les François, & l'un & l'autre m'ayant fait beaucoup de careſſes accompagnées de quelques preſens pour m'obliger à m'arreſter auprés d'eux, je ne pus reſiſter à tant de témoignages de bienveillance. Le Roy de Suëde avançoit alors dans la Pomeranie, & l'armée de l'Empereur marchant vers Stetin pour luy en deffendre l'entrée, nous n'en eſtions plus qu'à quatre lieuës lorſque nous apprîmes que les Suedois eſtoient dedans. Cette nouvelle cauſa de grands deſordres dans l'armée Imperiale, de laquelle Tureſte-Conte eſtoit General, & de quarante mille hommes dont elle eſtoit composée il s'en debanda neuf [illegible]mille, ce qui obligea le reſte à ſe retirer à Francfort ſur [illegible] aux environs.

Ce fut alors que j'appris que l'Empereur alloit à Ratisbone avec ſon fils Ferdinand III. pour le faire couronner Roy de Romains. Je l'avois vû couronner Roy de Hongrie & Roy de Boheme & eſtant bien aiſe de me trouver à cette troiſiéme ceremonie qui devoit eſtre plus belle que les precedentes, je pris congé de mon Colonnel & me rendis promptement à Ratisbone. Toutes choſes s'y paſſerent avec beaucoup de magnificence, & pluſieurs jeunes Seigneurs monſtrerent leur adreſſe dans les tournois. Vis à vis de la

carriere

carriere où l'on couroit la bague on avoit dressé deux échafauts. Le plus grand estoit pour l'Empereur & l'Imperatrice & pour toutes les Dames de la Cour. L'autre ressembloit à une grande boutique, où estoient pendus plusieurs joyaux de grand prix. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui avec une gaule touchoient la piece pour laquelle ils vouloient courre, & il y en avoit de dix mille écus & au delà. Celuy qui avoit eu le bon-heur de la gagner estoit franc de tout, & c'estoit aux autres qui avoient couru avec luy à la payer au marchand. Le vainqueur la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg premier Ministre d'Estat de l'Empereur, & l'ayant mise au bout de sa lance l'alloit presenter à l'Imperatrice qui ne l'acceptoit pas, ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à celle des Dames de la Cour pour laquelle il avoit le plus d'estime.

Il se rendit alors à Ratisbone des Joüailliers de divers endroits, & l'un d'eux perit malheureusement à son arrivée par une avanture si tragique que toute la Cour en fut touchée de compassion. C'estoit le fils unique du plus riche marchand de l'Europe qui demeuroit à Francfort, & son pere l'avoit envoyé au Couronnement pour vendre des pierreries. De peur qu'il ne fût volé en chemin il les fit tenir par une voye seure à un Juif de Ratisbone son correspondant, avec ordre de les remettre entre les mains de son fils. Ce jeune homme arrivant à Ratisbone alla trouver le Juif, qui luy dit qu'il avoit receu de son pere un petit coffre plein de pierreries, & qu'il pouvoit le prendre quand il voudroit. En méme-temps il l'invite à boire, & le méne au logis du Daufin sur le quay de Ratisbone où ils s'entretinrent jusqu'à une heure de nuit. Ils sortirent ensemble, & le Juif menant ce jeune homme par une ruë où il n'y a point de boutiques & où il ne passe guere de monde, il luy perça le ventre de huit ou dix coups de couteau & le laissa estendu sur le pavé. Ce malheureux Juif croyoit en d'estre quite en écrivant au Joüailler de Francfort qu'il avoit remis le petit coffre à son fils, & que jamais on le soupçonneroit de l'avoir tué. Mais Dieu permit que dés le méme soir le crime fut découvert, & le coupable fut mis entre les mains de la Justice. La chose se découvrit de cette sorte. Un moment aprés ce cruel meurtre un trompete de l'Empereur nommé Jean-Marie *passant par cette ruë dans l'obscurité, rencontre à ses pieds le corps de ce jeune homme qui respi-*

roit

*voit encore, & tombe dessus. Sentant quelque moîteur sous sa main il crut d'abord que c'étoit un homme yvre qui avoit rendu gorge & qui ne pouvoit plus se soûtenir. Mais il luy vint aussi une seconde pensée, & s'imaginant que ce pouvoit estre un homme blessé il courut pour s'en éclaircir à une boutique de Mareschal qui fait le coin de la ruë. Le Mareschal & ses compagnons prirent [illegible] & venant sur le lieu avec le trompete virent le pitoyable spectacle d'un jeune-homme baigné dans son sang, & qui n'avoit plus que quelques momens de vie. Le Mareschal ne voulut pas permettre qu'on le portât chez luy pour n'avoir pas l'embarras de la Justice, & ils ne trouverent point de lieu plus propre pour un prompt secours que le méme logis du Daufin qui n'étoit pas éloigné. Il y fut incontinent porté, & dés qu'on luy eut lavé le visage qui étoit tout plein de sang & de boüe, la mere & la fille du logis le reconnurent d'abord pour celuy qui venoit de boire chez elles avec le Juif. Il expira un moment aprés sans avoir pû parler ni donner le moindre signe de connoissance, & ce fut de cette sorte que l'on découvrit le meurtrier, qui fut pris chez-luy dés le soir méme & qui confessa d'abord son crime. L'énormité de cette action meritoit que le coupable fût condamné à un tres-rude supplice, & la sentence porta qu'il seroit pendu à une potence la teste en bas entre deux gros chiens pendus de méme tout prés de luy, afin que dans la rage ils luy devorassent le ventre, & luy fissent souffrir plus d'une mort part la longueur du tourment. C'est le genre du supplice ordonné par les loix Imperiales pour un Juif qui a tué un Chrétien, & la maniere de cét assassinat avoit quelque chose de plus horrible que les meurtres ordinaires. Neanmoins les Juifs de Ratisbone firent de si grands presens à l'Imperatrice & aux Princesses qu'ils obtinrent que la sentence seroit changée, & le coupable condamné à un supplice plus court, mais qui n'estoit pas moins rigoureux. Il fut tenaillé avec des fers chauds en divers endroits de son corps & en divers endroits de la ville, & à mesure que les tenailles arrachoient la chair on jettoit du plomb fondu dans l'ouverture; aprés quoy il fut mené hors de Ratisbone, & rompu vif au lieu destiné à l'execution.

La ceremonie du Couronnement achevée, j'appris que l'Empereur envoyoit le Sieur Smit pour Resident à la Porte du Grand-Seigneur. Sur la nouvelle que mes amis m'en donnerent, j'esperay

qu'il me feroit la grace de souffrir que je passasse avec luy. Je ne voulois pas luy estre à charge, & j'avois pour faire le voyage un nombre suffisant de ducats, dont j'avois profité pendant que je servois sous le Colonnel Butler qui me témoignoit une grande affection. J'estois sur le point de partir de Ratisbone, lorsque le Pere Joseph qui y étoit de la part du Roy & qui m'avoit connu à Paris, me proposa d'aller avec Monsieur Bachelier que sa Majesté envoyoit au Duc de Mantouë, ou d'accompagner Monsieur l'Abbé de Chapes frere de feu Monsieur le Mareschal d'Aumont & Monsieur de Saint Libau dans le voyage qu'ils avoient dessein de faire à Constantinople & jusqu'en la Palestine. Je goûtay fort cette derniere proposition, n'ayant pas dessein de retourner en Italie & voulant voir de nouveaux païs. Sans balancer sur le choix je témoignay au Pere Joseph l'obligation que je luy avois de l'offre qu'il me faisoit, & je me joignis avec ces deux Messieurs, dont je ne me separay point que lorsqu'ils voulurent partir de Constantinople pour la Syrie.

Avant que de quiter l'Allemagne ces Messieurs voulurent aller voir la Cour de Saxe, où nous nous rendîmes en peu de jours. On passe sur cette route à Freyberg petite ville, mais tres-digne d'estre vûë, parce qu'elle enferme les tombeaux des Electeurs, qui soit pour la matiere, soit pour l'ouvrage, sont des plus superbes de l'Europe. De là nous fûmes voir le magnifique Château d'Augustbourg qui est sur une haute montagne, où entre plusieurs choses remarquables, il y a une sale qui n'a pour tout ornement de haut en bas qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux appliquées contre le mur, & on y voit une teste de lievre avec deux petites cornes, qui fut envoyée à l'Electeur pour une grande rareté par le Roy de Danemarc. Il y a dans une des Cours de ce Château un arbre si extraordinairement grand & dont les branches sont si étenduës qu'on a pû ranger dessous une grande quantité de tables. Je ne les ay pas contées, mais le Concierge nous dit qu'il y en a autant que de jours en l'an. Ce qui rend cet arbre plus merveilleux est son espece qui est de bouleau, & qu'il est rare de voir parvenir à une telle grandeur. Il y a encore dans ce Château un puits si profond qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demi-heure, & à considerer la hauteur du lieu on ne peut assez s'étonner de la hardiesse de l'Entrepreneur.

Toute

Toute l'Allemagne est si connuë, que je ne dois pas m'arrester long-temps à faire la description de Dresde qui est la Residence ordinaire de l'Electeur. Je diray seulement que la ville n'est pas grande, mais qu'elle est tres-belle & tres-bien fortifiée, & que l'Elbe sur lequel il y a un grand pont de pierre fait la separation de la vieille & de la nouvelle ville. Le Palais Electoral est un des plus grands & des plus beaux d'Allemagne; mais il luy manque une place au devant, & sa principale porte est au fond d'un cul-de-sac. Les chambres du Tresor jusques au nombre de seize sont ouvertes à tous les étrangers de qualité, & on a donné en Alleman & en d'autres Langues un catalogue de tout ce qu'il y a de beau & de rare dans chacune. Messieurs l'Abbé de Chapes & de Saint Libeau fureent tres-bien receus de l'Electeur pere de celuy qui regne aujourd'huy, il les retint à soupé & leur fit bien des caresses. On avoit dressé ce soir-là un grand buffet, dont toutes les pieces estoient d'une pierre parfaitement belle & reluisante qui se trouve dans les mines d'argent qui sont en Saxe, & il y avoit au gradin d'en bas plusieurs gobelets de vermeil doré de different grandeur. L'Electeur voulant porter à ces Messieurs la santé du Roy, il leur permit de choisir celuy de ces gobelets dans lequel ils voudroient boire, à condition de le boire plein à la mode du païs. Monsieur l'Abbé de Chapes s'en fit apporter un qui ne paroissoit pas grand, & Monsieur de Saint Libeau en demanda un autre qui pouvoit tenir quelque peu plus. Mais l'Abbé de Chapes fut bien surpris, lors qu'ayant pris le gobelet qu'il avoit choisi, il s'élargit entre ses mains par un ressort qu'il toucha comme une tulipe qui s'ouvre au soleil, & devint à l'instant une grande coupe qui pouvoit tenir prés d'une pinte. Il ne fut pas obligé de le boire plein, & l'Electeur luy fit grace se contentant d'avoir ri de sa surprise.

De Dresde nous fûmes à Prague, & ce fut pour la troisiéme fois que je vis cette grande & belle ville, ou si l'on veut ces trois villes, que separe la Molde qui se jette dans l'Elbe cinq ou six lieuës au dessous. Ayant traversé la Boheme par le milieu & touchant un coin de la Moravie, nous entrâmes en Austriche, & vinmes à Vienne dans le dessein de nous embarquer bien-tost, le froid se faisant déja sentir. Ces Messieurs se reposant sur moy de la conduite de leur voyage, je fus prier le Gouverneur de Vienne

d'écrire

d'écrire en leur faveur au Viceroy de Hongrie son frere, afin qu'il nous donnât les passeports necessaires; ce qu'il m'accorda de bonne grace, & méme il donna deux bateaux à ces Messieurs, l'un pour leurs personnes où il y avoit une bonne chambre avec son poiße, & l'autre pour leur cuisine. Nous demeurâmes un jour à Presbourg *pour voir la grande Eglise & quantité de reliques que l'on y montre, & de là nous descendîmes à Altembourg.*

Altembourg *est une ville & un Comté qui appartient au Comte d'Arach. Elle estoit de l'apannage d'une Reine de Hongrie, qui la donna en mourant à un Seigneur de sa Cour, à condition que luy & ses successeurs entretiendroient incessamment dans le Château certain nombre de Paons que cette Reine aimoit fort, & que si on venoit à y manquer le Comté reviendroit à la Couronne.*

Nous arrivâmes à Sighet *aprés midy, & aussi-tost je pris un petit bateau, & fus en diligence à* Raab *nommé autrement Javarin, qui n'en est éloigné que de deux heures. Je rendis au Viceroy la lettre que son frere m'avoit donné, & luy fis sçavoir l'arrivée de Messieurs de Chapes & de Saint Libau. Comme j'avois eu l'honneur d'estre quelques années à son service, il me témoigna qu'il estoit bien aise de me revoir, & qu'il feroit toutes choses pour la satisfaction des personnes que son frere luy recommandoit. Dés le lendemain il commanda trois cens Cavaliers & deux carosses pour les aller prendre & les amener à Javarin. Il les receut fort civilement, & pendant le sejour qu'ils y firent, les principaux Officiers tâcherent de leur faire passer agreablement le temps. Il falut s'y arrêter huit ou dix jours pour avoir réponse du Bacha de Bude, & l'on avoit mandé au Gouverneur de Comorre de luy envoyer un exprés pour sçavoir s'il accorderoit le passage à deux Gentils-hommes François & à leur suite. Pour faciliter [illegible] on les fit passer pour parens de Monsieur de Cesy Ambassadeur de France à la Porte, & la réponse du Bacha estant venuë telle qu'on la souhaitoit nous descendîmes à* Comorre, *où le Gouverneur nous donna d'autres bateaux. Ils nous menerent jusques à moitié chemin de Bude où nous en trouvames d'autres, qui sur l'avis qu'on avoit eu de nôtre depart, étoient partis de Bude pour nous venir prendre. Ces bateaux sont comme une maniere de Brigantins bien armez & fort commodes, & l'on fait dessus à force*

de

de rames beaucoup de chemin en peu de temps, parce qu'ils sont fort legers. C'est entre Comorre & Bude aux frontieres des deux Empires où se font les échanges des Ambassadeurs, qui vont d'ordinaire de part & d'autre tous les six ans & en même temps renouveller l'alliance, & il faut que des deux costez le nombre des personnes soit égal.

De Vienne à Javarin *nous demeurames trois jours sur l'eau, parce que le Danube fait un grand détour, & on peut faire en deux heures le chemin par terre. De Javarin on va coucher à* Comorre, *& de Comorre nous descendimes à* Bude *en moins de deux jours. Le chemin se fait rarement par terre de Raab à Bude, parce que le pays estant frontiere il y a des coureurs de part & d'autre qu'il seroit dangereux de rencontrer. Dans la belle saison on peut se rendre de Bude à* Belgrade *en moins de huit jours, mais nous y en mimes huit, le froid & les neiges nous empéchant d'avancer. Nous eumes un pareil temps jusques à* Constantinople, *où nous ne pûmes arriver que le vingt-neuviéme jour de nostre depart de Belgrade, parce que les jours estoient fort courts & les chemins trés mauvais.*

C'est la coûtume en Hongrie, sur-tout dans les lieux de traverse & peu frequentez des étrangers, de ne prendre point d'argent des voyageurs; un Bourgeois les loge & les traite bien, & le Bourguemestre du lieu le rembourse au bout de l'an des deniers publics de la depense qu'il peut avoir faite. Mais il faut considerer qu'ils ne sont pas chargez d'un grand nombre de passans, & qu'en Hongrie, qui est un des meilleurs pays de l'Europe, les vivres se donnent à si grand marché, que nous ne depensions pas à Belgrade pour quatorze bouches deux écus par jour.

Bude est à la droite du Danube éloignée du fleuve d'environ une demie heure de chemin. Dès que le Bacha eut eu avis de nostre arrivée, il envoya son Ecuyer avec des chevaux menez en main par des esclaves fort bien couverts pour nous conduire à la ville. Entre ces esclaves il y avoit deux Parisiens, & nos Messieurs s'estant informez de leurs familles offrirent inutilement pour leur liberté jusques à huit cens écus.

Nous demeurames douze jours à Bude avant qu'on pût avoir audience du Bacha qui estoit indisposé. Il nous envoyoit tous les matins nos provisions de bouche, un mouton, des poules,

les, du beurre, du ris, du pain avec deux sequins pour les autres menus frais, & le jour qu'il donna audience à Messieurs de Chapes & de Saint Liebau, ils lui firent present d'un horloge de poche dont la boiste estoit couverte de diamans. Ce Bacha estoit un homme de belle taille & de bonne mine; il les receut fort civilement, & à leur depart pour Belgrade, qui fut le quatorziéme jour de leur arrivée à Bude, il leur envoya six caleches avec deux Spahis pour les conduire, & ordre partout de les desfrayer de la depense de bouche, dequoi ils ne voulurent pas se prévaloir.

A nostre arrivée à Belgrade *nous mimes pied à terre dans un vieux Carvansera: mais quatre des principaux marchands de Raguse, qui font grand trafic en ce lieu-là, nous tirerent de ce méchant poste pour nous mener au logis d'un bon bourgeois. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire & du vif argent qu'on tire de la Haute Hongrie & de la Transilvanie.*

Si nous avions eu lieu de nous louer du bon accueuil du Bacha de Bude, nous eumes de quoi nous plaindre de la rude maniere dont le Sangiac de Belgrade en usa avec nous, & il nous falut contester quinze ou seize jours sur la ridicule demande qu'il nous fit d'abord de deux cens ducats par teste. Nos marchands de Raguse furent lui parler, & tout ce qu'ils purent obtenir fut que nous lui donnerions chacun cinquante ducats. Enfin le Sangiac continuant de faire le mauvais, je fus le trouver avec nostre Trucheman, & lui parlai d'abord en termes civils. Mais voyant qu'il n'en faisoit point de cas & qu'il faloit lui parler d'une autre sorte, je l'intimidai si bien par les menaces que je lui fis d'envoyer un exprés à la Porte pour me plaindre de son rude procedé envers deux Gentilshommes parens de l'Ambassadeur de France, que des deux cens ducats qu'il nous demandoit par teste il se contenta de cinquante pour le tout, qui lui furent aussi-tost portez. Pendant ces quinze jours de retardément nous eumes cette petite consolation de faire très bonne chere. Le pain, le vin, les viandes, tout est excellent & à bon marché en ce lieu-là, & Belgrade estant bâtie à une pointe de terre, où deux grandes rivieres le Danube & le Save se viennent joindre, il s'y prend une si grande quantité de grands brochets & de grosses carpes, que nous ne mangions

que

que les foyes & les laitances, donnant le poisson aux pauvres gens. Deux Peres Jesuites Chapelains des marchands de Raguse contribuerent beaucoup à dissiper le chagrin que ces Messieurs avoient du retardement que l'injustice du Sangiac apportoit à leur voyage. Les marchands mêmes ne se contenterent pas des bons offices qu'ils leur avoient rendus en plusieurs occasions, ils y ajoûterent une collation magnifique, où ils les inviterent la veille de Noel; *après quoi ils furent à la Messe de minuit, qui fut accompagnée d'une musique & d'instrumens qu'ils trouverent assés bonne.*

Nous primes à Belgrade des chevaux de selle & des chariots pour Andrinople, chacun choisissant la voiture qu'il croyoit la plus commode. Pour moi je trouvai mieux mon compte à un chariot, où m'enfonçant dans la paille le corps enveloppé d'une bonne fourrure de mouton je ne sentois point de froid. Nous passames à Sophie, *grande ville & bien peuplée, la capitale des anciens Bulgares & la residence du Bacha de Romeli. On y voit une assés belle Mosquée qui a esté une Eglise de Chrêtiens, avec une tour faite avec tant d'art que trois personnes y peuvent monter en même temps sans se voir.*

De Sophie on vient à Philippopoli, *& entre cette derniere ville & Andrinople nous fimes rencontre de deux Compagnies de Tartares assés bien montez. Ils viennent faire des courses jusqu'au deçà du Danube, & bien avant dans les terres de Hongrie qui appartiennent à la* Maison *d'Austriche. Dès qu'ils nous eurent apperçûs ils se rangerent en haye de costé & d'autre pour nous laisser passer au milieu d'eux, dans le dessein sans doute de se jetter sur nous, ne pouvant esperer de nous vaincre que par le nombre & par la surprise. Ils n'avoient pour toutes armes qu'un méchant sabre, & nous avions de nostre costé dequoi leur defendre l'approche, chacun ayant son mousqueton avec sa paire de pistolets, & la pluspart de très beaux fusils de chasse. Dans la crainte qu'ils ne vinssent nous attaquer si nous negligions nostre defense, nous mimes tous pied à terre & fimes une barricade de nos chariots. Cependant nos deux Spahis avec nostre Truchemant furent envoyez à celui qui commandoit ces Tartares, pour lui dire que nous ne bougerions point qu'ils n'eussent décampé, & qu'étant soldats comme eux il n'y avoit rien à gagner avec nous.*

nons. Le Commandant répondit qu'il n'avoit rangé ses gens de la sorte que pour nous faire honneur, & que puisque nous souhaitions qu'ils passassent outre nous leur donnassions dequoi avoir du tabac. On les contenta bien-tost, & nostre Truchement leur ayant porté quatre Sequins, ils s'éloignerent de nous & nous laisserent le passage libre.

Nous arrivames à Andrinople le vingt-troisiéme jour de nostre depart de Belgrade, & nous y primes d'autres chevaux & d'autres chariots pour Constantinople. Andrinople tire son nom de l'Empereur Adrien qui l'accrut & l'embellit, ayant esté auparavant appellée Oreste. Elle est agreablement située à l'embouchure de trois rivieres qui se vont jetter ensemble dans l'Archipel. La vieille ville n'est pas fort grande, mais les Turcs y ont ajoûté de grands faux-bourgs, & c'est une des residences des Empereurs Ottomans, qui y viennent assés souvent, soit pour les affaires qui les y appellent, soit pour le plaisir de la chasse, particulierement du canard & du heron. Quand ces trois rivieres d'Andrinople viennent à se déborder dans les marais & les campagnes voisines, elles en font une mer qu'on void couverte d'une infinité de ces oiseaux, comme aussi de grues & d'oyes sauvages, & le Grand Seigneur les prend avec l'aigle & le faucon qui sont admirablement bien instruits à cette chasse.

Le cinquiéme jour de nostre depart d'Andrinople, & le quarante-deuxiéme de nostre sortie de Vienne, nous arrivames heureusement à Constantinople à huit heures du matin. Ayant traversé la ville & passé à Galata, on nous mena à l'hôtel de l'Ambassadeur de France, d'où nous ne sortimes qu'après le diné, & dès le soir nous fumes prendre possession du logis qu'on nous avoit preparé chès un Grec auprès de celui de Monsieur l'Ambassadeur. Messieurs de Chapes & de Saint Liebau se reposerent deux mois à Constantinople, où ils firent une assés belle dépense, tenant toûjours table ouverte. Nous fimes pendant l'hyver un petit voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troye, où on ne voit que des pierres, ce qui ne vaut pas assurément la peine d'aller jusque là.

La curiosité de voir une chambre meublée à la Françoise, dont on nous fit grand recit, nous obligea d'aller voir le Serrail de Scutaret. Deux Eunuques qui le gardent firent beau-

coup

coup de mystere pour nous y donner entrée, laquelle il nous falut bien payer, & nous ne vîmes autre chose qu'un lit à nôtre mode d'assés riche étofe avec les chaises & les tapis qui faisoient l'assortiment. Un autre jour nous primes trois barques avec des amis pour passer à Chalcedoine, qui est sur le bord de la mer. Il y a une fort ancienne Eglise où on voit la sale du Concile avec les mêmes chaises qui servoient alors. C'est aujourd'hui un Monastere, & deux Evesques qui s'y trouverent après nous avoir conduits par-tout, nous presenterent civilement la collation.

Nous fumes voir ensuite la colomne de Pompée à l'emboucheure de la Mer Noire, & allant de Serrail en Serrail, qui sont des Maisons Royales du Grand Seigneur, nous employâmes huit jours à cette agreable promenade. Mais on la peut faire en deux si on veut se contenter de voir la colomne sans s'arrester nulle part. Nous rencontrames dans un de ces Serrails un vieux Eunuque François, qui fut ravi de nous voir & nous fit toute la bonne chere qu'il lui fut possible.

Je ferai ici une remarque du Canal de la Mer Noire. Il n'y a point de détroit de mer qui n'ait un courant, & celui-ci en a deux tout opposez. Celui qui est du costé de l'Europe emporte le vaisseau vers la Mer Noire, & celui qui est du costé de l'Asie le reporte vers la Mediterranée. Ainsi dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du Canal, & en allant & en revenant on trouve l'eau favorable, & on n'a qu'à passer d'un rivage à l'autre.

La rigueur de l'hyver estant passée, Messieurs de Chapes & de Saint Liebau poursuivirent leur voyage, & accompagnez de deux Spahis prirent deux brigantins pour gagner Alexandrette. J'ai sçû depuis qu'ils virent ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel & le long des costes de la Natolie; que d'Alexandrette ils furent à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournez sur leurs pas à Alep, ils se rendirent à Damas, & de Damas à Jerusalem.

Pour moi, qui avois un autre voyage dans l'esprit & qui voulois voir la Perse, je demeurai à Constantinople dans l'attente d'une Caravane qu'on me faisoit esperer de mois en mois. J'estois alors peu instruit des choses, & ne sçavois pas qu'il partoit tous les ans cinq ou six Caravanes de Burse, lesquelles

j'aurois pû joindre. Que sans cela même il arrivoit souvent que huit ou dix marchands se mettoient ensemble, & faisoient seurement le voyage d'Ispahan. Mon ignorance fut cause que je fis à Constantinople un sejour bien plus long que je ne m'estois proposé ; j'y demeurai onze mois, pendant lequel temps j'y vis arriver Monsieur de Marcheville, qui venoit pour relever Monsieur de Cesi. Il eut audience du Grand-Seigneur en qualité d'Ambassadeur de France ; mais Monsieur de Cesi, qui n'avoit pas envie de quiter son poste, fit si bien par ses intrigues avec le Grand-Vizir qu'il demeura Ambassadeur à la Porte, & que Monsieur de Marcheville fut contraint de s'en retourner en France. Je fus de son cortege le jour qu'il eut audiance de sa Hautesse, comme je l'ai dit dans ma relation du Serrail.

Enfin aprés onze mois d'attente une belle & nombreuse Caravane partit de Constantinople pour Ispahan, & je me mis avec elle en chemin pour mon premier voyage d'Asie. Il a esté suivi de cinq autres, dans lesquels j'ai eu le temps de bien connoitre la qualité des pays & le genie des peuples. J'ai poussé les trois derniers jusques au delà du Gange & à l'Isle de Java, & pendant l'espace de quarante ans j'ai fait plus de soixante mille lieuës par terre, n'estant revenu qu'une fois d'Asie en Europe par l'Ocean. Ainsi j'ai vû avec loisir dans mes six voyages & par differens chemins toute la Turquie, toute la Perse, & toutes les Indes, & particulierement les fameuses mines de diamans, où aucun homme de l'Europe n'avoit esté avant moi. C'est de ces trois grands Empires dont je me propose de donner une ample & exacte relation, & je la commencerai par les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris en Perse.

FIN.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE PREMIER.

Des diverſes routes qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan ville capitale de la Perſe, par les provinces ſeptentrionales de la Turquie.

CHAPITRE PREMIER.

Des routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Aſie, & aux lieux d'où l'on part d'ordinaire pour Iſpahan.

LEs Voyages ne ſe font pas dans l'Aſie comme dans l'Europe, ny à toutes les heures, ny avec la meſme facilité. On n'y trouve pas des voitures ordinaires toutes les ſemaines de ville en ville, & de province en province, & les pays ſont fort differens. On voit dans l'Aſie des regions entieres incultes & depeuplées, ou par la malignité du climat & du terroir, ou par la pareſſe des hommes qui aiment mieux vivre pauvrement que de travailler. Il y a de vaſtes deſerts à traverſer, & dont le paſſage eſt dangereux par le manque d'eau & par les courſes des Arabes. On ne trouve pas dans l'Aſie des giſtes reglez, ny des hoſtes qui prennent ſoin de loger & de bien traiter les paſſans. Voſtre meilleur giſte, particulierement en Turquie, eſt la Tente que vouz portez, & vos hoſtes ſont vos valets qui vous appreſtent à manger de ce que

vous avez pris de provisions dans les bonnes villes. Vous leur faites dresser vostre tente en pleine campagne, ou dans quelque place de ville où il n'y a point de Carvansera, & mesme on se passe bien de tente, quand le temps est doux, & qu'il ne fait ny soleil ny pluye. Dans les Carvanseras, qui sont plus frequens & plus commodes en Perse qu'en Turquie, il y a des gens qui vous fournissent des vivres, & les premiers venus sont les mieux logez. D'ailleurs toute la Turquie est pleine de voleurs qui vont par grosses bandes, & attendent les marchands sur les chemins : S'ils se trouvent les plus forts, ils les dépoüillent, & bien souvent leur ostent la vie ; ce qu'on ne craint point en Perse ; où il y a un [illegible] pour la commodité des Voyageurs. Toutes ces incommoditez & ces risiques qu'il leur fant essayer, les obligent à suivre les Caravanes qui vont en Perse & aux Indes, & qui ne partent que de certains lieux, & en certains temps.

Ces Caravanes, dont je ferai ailleurs la description avec celle des Carvanseras, partent de Constantinople, de Smyrne, & d'Alep : Et c'est a l'une de ces trois villes ou se doivent rendre ceux qui ont dessein d'aller en Perse, soit qu'ils se joignent aux Caravanes, soit qu'ils veüillent se hazarder de faire seuls le chemin avec un guide, ce que j'ay fait une fois. Voicy les routes que l'on peut tenir en partant de Paris pour se rendre à ces trois villes.

Je commenceray par Constantinople, où l'on peut aller par terre & par mer ; & par l'une & l'autre de ces voyes il y a deux routes. La premiere de celles de terre, est la route que j'ay tenuë avec Messieurs de Chapes & de Saint Liebau, ce qu'il n'est pas necessaire de repeter, & je diray seulement que lors qu'on est à Vienne, on est à peu prés à moitié chemin de Paris & de Constantinople. La seconde route est moins frequentée, mais elle est d'ailleurs moins incommode & moins dangereuse, parce qu'on n'a pas besoin de passeports de l'Empereur, ce qu'il n'accorde pas facilement, & qu'on

qu'on ne court point de resique des Corsaires de Tunis, ou d'Alger, ou d'autres lieux, comme quand on s'embarque à Marseille ou à Ligourne. Par cette route il faut se rendre à Venise, & de Venise à Ancone, d'où il part toutes les semaines pleusieurs barques pour Raguse; au lieu que de Venise il en part rarement pour le mesme lieu. De Raguse on va le long de la coste à Durazzo ville maritime d'Albanie, d'ou le reste à du chemin se fait per terre. On passe à Albanopoli esloignée de trois journées de Durazzo, à Monestier dans une égale distance d'Albanopoli: & de Monestier on peut prendre à la gauche par Sophie & Philippopoli, ou à la droite par Iuguischer à trois journées de Monestier, & a dix d'Andrinople, d'où en cinq jours on se rend par Selivrée à Constantinople.

Cette derniere route est en partie par mer, & en partie par terre. Mais il y en a deux autres entierement par mer, au dessus & au dessous de l'Italie, selon la distinction que l'antiquité faisoit des deux mers qui en font une persqu' Isle. On peut s'embarquer à Venise, & faisant voile le long du Golfe où il n'entre point de Corsaires, on va doubler le Cap de Matapan, qui est la pointe la plus meridionale de l'Europe, pour passer dans l'Archipel. L'autre route est par Marseille ou Ligourne, d'ou il part bien souvent des vaisseaux pour le Levant. Pour estre plus en seureté contre les Corsaires, il faut prendre occasion du passage des deux flottes Angloise ou Hollandoise, qui se rendent d'ordinaire a Ligourne au Printemps & à l'Automne, & qui se partagent vis à vis de la Morée, pour se rendre aux lieux ou chaque vaisseau est destiné. Selon les vents qui regnent, ces flottes passent quelquefois entre l'Isle d'Elbe & l'Italie, & par le Phare de Messine; quelquefois aussi elles prennent le large au dessous de la Sardaigne & de la Sicile, & vont reconnoistre l'Isle de Malte. Ainsi jusqu'à veüe de Candie, il n'y a qu'une mesme route pour Constantinople, pour Smyrne, & pour Alexandrette, dont Alep n'est elloigné que de trois petites

journées; Et c'est à l'une de ces trois villes d'Asie où il faut necessairement aborder pour aller en Perse.

Il y en a quelques-uns qui prennent la route d'Egypte par Alexandrie, le Caire, & Damiette, d'où il part souvent des Barques pour Jaffa ou Saint Jean d'Acre qui en est proche, & delà ils vont à Jerusalem & à Damas, d'où ils se rendent à Bagdat ou Babylone, comme je diray ailleurs.

Quand on ne veut pas attendre le départ des flottes, & qu'on ne veut pas se hazarder sur un vaisseau seul de peur des Corsaires, on peut prendre un Brigantin de Ligourne à Naples, & de Naples à Messine, sans s'éloigner des costes, & allant tous les soirs coucher à terre. J'ay fait aussi cette route, & je fus de Messine à Syracuse, où l'on void de beaux restes d'Antiquité. C'est comme une ville sous terre, & assez prés de là est un grand rocher qu'on a creusé sous lequel en parlant bas, ceux qui sont sur le haut entendent ce qui se dit. On appelle ce rocher, l'*Oreille de Denys le Tyran*, parce qu'estant au dessus il entendoit aisément tout ce qui se disoit de luy, en tous les conseils des Principaux de Syracuse qu'il avoit fait mettre prisonniers en ce lieu-là. Syracuse n'a plus rien de la splendeur qui la faisoit renommer lors qu'elle commandoit toute la Sicile, & que la Grece jalouse de sa puissance luy faisoit la guerre: Mais son terroir est toujours bon, on y fait grande chere, & c'est où les Galeres de Malte viennent souvent pour prendre des vivres. Auprès de la ville il y a un beau convent de Capucins, à la sortie duquel on peut aller plus d'une demie heure entre deux roches fort hautes, & qui ont assez de pante pour faire place à de petites cellules accompagnées chacune de leur jardin, où ces Religieux vont quelquefois en retraite, & cette solitude est des plus agreables que l'on puisse voir. De Syracuse je fus à Malte sur les Galeres qui y retournoient chargées de provisions de bouche: & il faut attendre là l'occasion de quelque vaisseau qui aille au Levant.

Je

Je parleray plus exactement de cette navigation de la Mediterranée pour Smyrne & Alexandrette, quand je viendray à la relation de quelques uns de mes Voyages en particulier. Il est temps d'entrer en Asie, & de parcourir toutes les routes qui peuvent conduire à Ispahan ville capitale de la Perse.

CHAPITRE II.

De la route de Constantinople à Ispahan, qui est celle que l'Auteur a tenuë dans son premier voyage de Perse.

Il part rarement des Caravanes de Constantinople pour la Perse: Mais il en part de Burse presque tous les deux mois: & cette ville qui est la capitale de Bithynie, n'est éloignée de Constantinople que de trois journées, ou un peu plus. Ces deux routes se viennent joindre à *Chabange*, où l'on se peut rendre en deux jours de Burse, & ainsi il me suffit de parler de la route de Constantinople à Ispahan. On fait ce voyage, ou avec la Caravane de chameaux, comme je le fis la premiere fois, ou en se joignant dix ou douze hommes ensemble bien montez & bien armez.

De Constantinople on passe à Scutaret sur la coste d'Asie, & l'on y employe ordinairement le reste du jour à achever de se pourvoir de ce qui est necessaire pour le voyage. Si l'on a oublié quelque chose à Constantinople, le trajet est court, & on peut l'aller querir.

En partant de Scutaret, la premiere journée est fort agreable, & l'on traverse de belles campagnes qui sont couvertes de fleurs dans la saison. D'abord pendant quelque temps de costé & d'autre du chemin on voit quantité de belles sepultures des hommes d'avec celles des femmes. Les premieres ont un Turban au bout de la pyramide, & les autres une coifure dont les femmes se servent en ce pays-là. On couche ce soir-là a *Cartale* village de Bithynie, & le lendemain à *Gebise* où estoit l'ancienne Lybissa, que le sepulcre d'Annibal rendit cele-

 bre.

bre. Il y a en ce lieu-la deux Carvanseras & deux fort belles fontaines.

Le troisiéme jour on vient à *Isnich*, que plusieurs croyent estre l'ancienne ville de Nicée: Une partie de la ville est bastie sur la pante d'une colline, & l'autre dans une plaine qui va jusqu'a la mer, qui fait en cét endroit-la un cul de sac quel'on appelle la Golfe d'Isnich. Il y a au port deux Moles de grandes pierres de taille, & trois grands clos fermez de murailles, qui sont comme autant d'Arsenaux, dans lesquels sous de longues galeries on voit quantité de bois de gross pour bastir des maisons & des galeres. La chasse estant belle aux environs de la ville, & son terroir portant toutes sortes d'excellens fruits & de tres-bon vin. Sultan Amurat fit bastir un Serrail au lieu le plus éminent, d'ou l'on découvre à la fois & la mer & la campagne. Les Juifs occupent la plus grande partie de la ville, & les bleds avec le bois à bastir font leur principal negoce. Quand le vent est favorable, on peut aller par mer de Constantinople à Isnich en sept ou huit heures, & le trajet n'est pas dangereux.

Le quatriéme jour on s'arreste à *Chabangi*, petite ville bastie sur le bord d'un lac appelle *Chabangigul*, & il y a deux Carvanseras. Depuis le commencement du lac jusqu'à la ville, on marche environ deux lieües, en partie dans la montagne, en partie sur le bord duc lac ou en quelques endroits le cheval va dans l'eau jusques au ventre. Ce lac n'a gueres moins de dix lieües de tour, & il s'y pesche une si grande quantité de gros poisson, que j'y achetay un brochet de deux pieds & demy pour la valeur de trois sols. Plusieurs Empereurs Turcs ont eu dessein de conduire un canal de ce Lac jusqu'au Golfe, parce qu'on transporteroit plus aisément à Constantinople le bois à bastir qu'on tire des montagnes qui environnent de lac. Si le grand Vizir, qui par un prodige est mort dans son lit, & a eu son fils pour successeur dans sa Charge, eût véçu encore quelques années, il auroit sans doute ajoûté ce bel ouvrage à de magnifi-

ques-

ques reparations qui rendront sa memoire éternelle dans l'Empire.

Pour dire les choses en moins de mots, j'avertiray le Lecteur, que tous les lieux par où je le vais mener, ne sont éloignez les uns des autres que d'une journée de Caravane de Chameau, pourveu qu'il ne survienne aucun empeschement, soit par le mauvais temps, soit par la necessité de se détourner pour éviter la rencontre des voleurs.

De Chabangi on va camper le soir sur le bord d'une assez grande riviere appellée *Zacarat*. Elle court au Nord & se va jetter dans la mer Noire. On la passe sur un pont de bois, & on y pesche beaucoup de poisson. Il n'y a en ce lieu-la ny village, ny Carvansera ; mais à une lieuë de la riviere on trouve une grande ville appellée *Adâ* dont la pluspart des habitans sont Armeniens. Nous y envoyames prendre de fort bon vin, & d'autres rafraichissemens qui nous estoient necessaires.

De cette riviere à *Canco*[illegible] où l'on couche le lendemain, & où l'on a le choix de [illegible] Carvanseras, on marche presque tout le jour au milieu des marets sur des ponts de bois & des chaussées.

Tuskebasar vient aprés petit village avec deux Carvanseras. Voicy de suite les autres lieux où l'on passe.

Carguesbar est un gros village avec un Carvansera, sur une petite riviere où l'on prend une sorte de poisson que les habitans appellent *Bourna balouky*, c'est à dire poisson au long nez. Il est marqueté comme des truites, mais il est meilleur & plus estimé.

Polia, ou *Polis* est une ville au pied des montagnes, dont la pluspart des habitans sont Grecs. Ces montagnes sont fort hautes, & continuent le long de la route pendant deux journées de chemin. Elles sont remplies de toutes sortes d'arbres, qui sont droits & hauts comme des Sapins, & traversées de quantité de torrens qu'il seroit difficile de passer sans les ponts que le Grand Visir Kuprigli y a fait bastir. Comme dans toutes ces montagnes le terroir est gras, il n'y auroit pas moyen que

les chevaux s'en pussent tirer, quand il tombe de grosses pluyes, ou quand les neiges viennent à fondre, si le mesme Visir n'eût eu soin de faire paver tous les mauvais chemins de ces montagnes jusqu'à Constantinople. Cela ne s'est pû faire qu'avec une tres-grande dépense, parce qu'il a falu charrier la pierre de fort loin, & qu'il ne se trouve pas un caillou dans toutes ces montagnes. Il y a une grande quantité de colombes grosses comme des poules & de tres-bon goût, & nous en fismes bonne chere durant deux jours aprés avoir eu le divertissement de les tirer. Entre la ville & les montagnes il y a une belle plàine qui dure prés de deux lieües; après laquelle on passe une riviere qui l'arrose & contribuë à sa grande fertilité. C'est un terroir excellent, & qui produit en abondance tout ce qui est necessaire pour la vie. Des deux costez du chemin je compray plus de vingt grands cemetieres. C'est la coûtume des Turcs de se faire enterrer sur les grands chemins, & ils croyent que les passans font des prieres pour les ames des defunts. Sur chaque tombeau on voit une colomne de marbre qui est à moitié en terre; & il y a une si grande quantité de differentes coleurs, qu'on peut juger par la qu'il y a eu un grand nombre de belles Eglise chrestiennes à Posia & aux environs. On m'asseura qu'il y a encore une grande quantité de ces colomnes en plusieurs villages de ces montagnes, & que les Turcs en abatent tous les jours pour en mettre sur leurs tombeaux.

Bendoulour est un village dans les montagnes, & il y a un Carvansera.

Gerradar est au delà des montagnes, & il y a deux Carvanseras.

Cargeslar a de mesme deux Carvanseras, & est dans un bon païs.

Caragalar est un bourg où l'on trouve encore deux Carvanseras.

Cosizar n'est qu'un village avec un Carvansera.

Tocia est une grande ville sur des collines enchainées avec de hautes montagnes. Du costé du couchant d'hy-

ver

ter, on découvre une large campagne baignée d'une riviere, qui se va perdre dans une autre plus grande appellée *Guselarmac*. Sur la plus haute de ces collines qui regarde le levant il y a une forteresse où demeure le Bacha, & dans la ville un des plus beaux Carvanseras de la route. La pluspart de ses habitans sont Chrestiens Grecs qui ont l'avantage de boire de tres-bon vin que le terroir leur fournit en abondance.

Agisensalou est auprés d'une riviere, & il y a un Carvansera & une belle Mosquée.

Ozeman est une petite ville assise au pied d'un costau, sur lequel il y a un fort chasteau, & au bas deux Carvanseras des plus commodes. La riviere de *Guselarmac* large & profonde passe le long de la ville du costé du midy, & on la traverse sur un des plus beaux ponts que l'on puisse voir. Il a quinze grandes arches toutes de pierres de taille, & c'est un ouvrage qui marque la hardiesse de l'Entrepreneur. A quelque distance du pont il y a six moulins à bled joints ensemble comme s'ils n'en faisoient qu'un, & l'on s'y rend par un petit pont de bois, comme nous en voyons dans nos rivieres. Celle dont nous parlons se va jetter dans le Pont Euxin environ à huit journées d'Ozeman.

Azilar est un gros bourg où il a deux Carvanseras.

Delikiras est un grand village avec un Carvansera.

Ces quatre dernieres journées sont fort dangereuses, parce que les passages sont étroits & avantageux pour les voleurs. Il y en a quantité en ce pays-là, & sur l'avis que nous eusmes qu'une troupe de ces gens là nous attendoient pour nous attaquer, nous envoyames demander escorte au Bacha de Tocia, qui nous donna cinquante Cavaliers pour nous defendre.

Amasia est une grande ville dans une enfoncement de montagne bastie sur un penchant. Elle n'a de vûe que du costé du midy sur une belle campagne. La riviere qui y passe vient de Tocat, & va se dégorger dans la mer noire à quatre journées d'Amasia. On la passe sur un pont de bois, qui est si étroit qu'il n'y peut passer

que trois personnes de front. Pour faire venir de l'eau de fontaine dans la ville, on coupa autrefois une lieüe de roches dures comme du marbre, & ce fut un travail prodigieux. Du costé du Levant sur une haute montagne on voit une forteresse, où l'on peut avoir d'autre eau que celle de la pluye que l'on conserve dans une cisterne. Au milieu de la montagne on trouve une belle source d'eau, & au mesme endroit on voit plusieurs chambres taillées dans le roc où quelques Dervis font leur demeure. Il n'y a que deux méchans Carvanseras dans Amasia; mois son terroir est bon, & il y croist le meilleur vin & les meilleurs fruits de Natolie.

Amaza est le nom d'un Carvansera, eloigné d'un quart de lieüe d'un gros village où l'on va prendre des provisions.

Turcal est un gros bourg auprés d'une montagne sur laquelle il a une forteresse. La riviere qui vient de Tocat baigne les maisons, & nous y prîmes de fort bon poisson. Il y a au milieu là un des beaux Carvanseras de la route.

De *Turcal* on peut aller d'une traite jusqu'a *Tocat*, & c'est où se viennent joindre la route de Smyrne à Ispahan, comme je dirai ensuite.

Tocat est une assez grande ville bastie au pied d'une haute montagne, & s'étendant autuor d'un grand rocher qui est presque au milieu, & sur lequel est assis un fort château où il a garnison. Il est fort ancien & resté seul de trois autres qui estoient moindres. Cette ville est fort peuplée, & a pour habitans des Turcs qui en sont les maîtres, des Armeniens, des Grecs & des Juifs. Ses ruës sont fort étroites, mais les maisons y sont assez bien basties, & entre plusieurs Mosquées il y en a une magnifique & qui paroît toute neuve. On voit auprés un tres-beau Carvansera qui à mon dernier voyage n'estoit pas encore bien achevé. Ce qu'il y a de singulier & de commode à Tocat, & que l'on ne trouve guere en d'autres lieux de la route, est qu'autuor de ce Carvansera & des autres qui sont en cette ville, il y

a plu-

a pluſieurs logis qu'on louë aux Marchands qui veulent eſtre en leur particulier & hors du bruit de Caravanſeras pendant le ſejour que les Caravanes font à Tocat. Joint qu'en ces logis particuliers on a la liberté entiere de boire du vin & d'en faire proviſion pour le reſte du voyage, & de ſe réjoüir avec ſes amis; ce qu'on ne peut faire que difficilement dans les Carvanſeras, où des Turcs malins viennent quelquefois épier les actions des Marchands, pour tâcher de tirer quelque choſe de leur bourſe. Les Chreſtiens ont douze Egliſes à Tocat, & il y reſide un Archeveſque qui a ſous luy ſept ſuffragans. Il y a auſſi deux convens d'hommes & autant de filles; & quatorze ou quinze lieües aux environs de Tocat ce ſont tous Chreſtiens Armeniens y ayant tres peu de Grecs. La pluſpart de ces Chreſtiens ſont gens de meſtier, & preſque tous forgerons. Une aſſez belle riviere paſſe à un demy quart de lieüe de la ville. Elle prend ſa ſource dans le voiſinage d'Erzerom, & on la traverſe à Tocat ſur un tres beau pont de pierre. Au Nord de cette ville elle arrouſe une vallée de trois ou quatre journées de long & de deux ou trois lieües de large. Elle eſt tres fertile, & remplie de quantité de beaux villages qui ſont fort peuplez. On vit à bon marché à Tocat; le vin y eſt excellent, toutes ſortes de fruits y viennent en abondance. Et c'eſt le ſeul endroit de l'Aſie où il croiſt du ſafran en quantité: c'eſt la meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter aux Indes, & la livre ſe vend ſur le lieu treizè ou quatorze francs ſelon les années, quoy qu'il y ait autant peſant de cire que de ſafran, que ſans cela on ne pourroit conſerver. Cette ville avec ſes dependances eſt l'appanage des Sultanes meres. Il n'y a qu'un Aga & un Cady quy y commandent de la part du Grand Seigneur, & le Bacha de qui ils prennent les ordres demeure à *Sivas*, qui eſt l'ancienne Sebaſte, & tres-grande ville environ à trois journées de Tocat. Ce qu'il y a enfin de plus remarquable de Tocat, eſt que cette ville eſt un des plus grands paſſages de l'Orient, & qu'il y arrive inceſſamment des

Cara-

Caravanes de Perse, de Diarbequir, de Bagdat, de Constantinople, de Smyrne, de Synopé & d'autres lieux. C'est d'ordinaire où ces Caravanes se separent quand elles viennent de Perse. Celles qui vont à Constantinople prennent à main droite au couchant d'hyver, & celles qui vont à Smyrne tirent à la gauche au couchant d'esté. A la sortie de Tocat de costé & d'autre de la ville, il y a un Receveur qui lors que les Caravanes passent conte tous les chameaux & les chevaux qui portent des marchandises, se faisant payer un quart de Richdale pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval. Pour ce qui est des chameaux & des chevaux qui portent les hommes & les provisions de bouche ils ne payent rien. Ce grand & continuel passage de Caravanes fait que l'argent roule en ce lieu la, & que Tocat est une des meilleures villes de la Turquie.

A mon premier voyage de Perse, la Caravane qui estoit fort grosse ne peut loger à Torcat. Le Grand Visir qui revenoit de Bagdat où il avoit esté contraint de lever la Siege, occupoit tous les Carvanseras, ou pour mieux dire la ville entiere. C'est ce qui obligea nostre Caravanbachi de traverser la ville sans s'y arrester, & d'aller camper à *Charliqueu*, dequoy les Armeniens ne furent pas fachez, ayant par ce moyen plus de temps à employer à leurs devotions, & pour faire provisions de vin; ce lieu là en produisant des trés-bon.

En sortant de Tocat pour aller à Erzerom on voit la ville pressée au midy par une haute montagne, & entre cette montagne & la riviere qui est au Nord le chemin où la Caravane doit passer est fort étroit. Ce fut dans ce chemin où nous rencontrâmes le Grand Vizir qui revenoit de la chasse avec quatre ou cinq cens de ses gens. Des qu'il nous eut apperceus, il fit ranger tout son monde en haye & voulut voir passer la Caravane. Nous n'estions que quatre Francs sur qui il jetta particulierement les yeux, & ayant fait venir auprés de luy nostre Caravan-bachi, il luy demanda qui nous estions. Le Caravan-bachi pour eviter les mauvaises suites de soupçon que

que des Francs auroient pû donner au Grand Vizir en un temps que le Grand Seigneur faisoit la guerre à la Perse, luy dit que nous estions Juifs; sur quoy le Vizir branlant la teste repartit seulement que nous n'en avions pas la mine, & ce fut un bonheur qu'il n'en dit pas davantage. Peut-estre se seroit-il avisé de renvoyer aprés nous & de nous faire arrester: mais il n'en eut pas le temps, parce qu'arrivant à son logis il trouva un Capigi qui l'y attendoit avec un ordre du Grand Seigneur de luy envoyer sa teste, ce qui fut executé sans aucune resistance. Sultan Amurat qui regnoit alors faché de ce que son armée estoit perie, & que le Grand Visir avoit si mal reüssi, ne put consoler de cette disgrace que par la mort de celuy qui l'avoit causée.

Quoy que les Caravanes se soient reposées quelque temps à Tocat, elles s'arrestent encore deux ou trois jours à *Charkliqueu* qui n'en est éloigné que de deux lieües, & en voicy la raison. *Charkliqueu* est un gros village dans un beau pays, entre les costaux fertiles où il croist d'excellent vin. Il n'est habité que par des chrestiens qui la pluspart sont Tanneurs, le beaux marroquins bleus se faisant à Tocat & au voisinage. On tient que les eaux y contribuent, & en effet Tocat est renommé pour les marroquins bleus, comme Diarbequir & Bagdat pour les rouges, Moussul ou l'ancienne Ninive pour les jaunes, & Ourfa pour les noirs. A deux mille pas de ce village au milieu d'une campagne on voit une grosse roche, où du costé du levant on monte huit ou neuf degrez qui conduisent à une petite chambre où il y a un lit, une table & une armoire, le tout taillé dans le roc: Du costé du couchant on monte cinq ou six autres degrez qui menent à une petite galerie d'environ six pieds de long & de trois de large, le tout encore taillé dans le roc quoy qu'il soit d'une dureté extraordinaire. Les Chrestiens du pays asseurent que cette roche a servi de retraite à Saint Jean Chrysostome durant son exil; que de cette galerie il preschoit au peuple; & que dans sa petite chambre il n'avoit pour

mate-

matelas & pour chevet que le roc mesme, où l'on a pratiqué la place d'un homme pour s'y reposer. Les marchands Chrestiens faisant toujours le plus grand corps dans les Caravanes, elles s'arrestent, comme j'ay dit, deux ou trois jours à ce village de Charkliqueu pour donner le temps aux Chrestiens d'aller faire leurs devotions à cette roche, où l'Evesque du lieu servi de quelques prestres chacun un cierge à la main vient dire la messe. Mais il y a encore une autre raison qui oblige la Caravane à faire ce petit sejour à Charkliqueu. J'ay dit qu'il y croist d'excellent vin, & comme il coûte la moitié moins qu'à Tocat, c'est là où les marchands Armeniens en font provision pour le voyage.

A deux lieües de *Charkliqueu* on passe de hautes montagnes où il y a des precipices de tous costez. Je me souviens qu'au retour d'un de mes voyages de Perse, trois Armeniens y furent fort mal traitez, ce qui leur fut causé par leur precipitation & leur imprudence. La chose se passa de cette sorte. Quand on sçait qu'une Caravane approche, c'est la coûtume des Armeniens d'aller un jour ou deux au devant de leurs confreres, & de leur porter quelques rafraichissemens. Ceux de Charkliqueu estant venus joindre nostre Caravane, & ayant apporté de leur bon vin, les trois Armeniens dont je veux parler en beurent ce matin là assez amplement, ce qui leur donna de la hardiesse, & leur fit venir l'envie de gaigner les premiers le village de Charkliqueu. Ils se détacherent de la Caravane, & ayant pris le devant sur leurs chevaux de bagage sans songer aux accidens qui en pouvoient arriver, ils furent attaquez à la descente par six Cavaliers qui venoient du costé du Nord, où il y a d'autres montagnes plus hautes que celle que nous avions à passer. Ils lancerent d'abord leurs demi-piques contre les Armeniens, dont il y en eut deux qui tomberent de cheval blessez à mort, le troisiémes s'estant sauvé & caché dans des rochers. Ces voleurs se saisirent d'abord des chevaux des marchandises que portoient les Armeniens. Elles estoient en petit volume, & l'on fai-

faisoit conte qu'il y en avoit pour prés de dix mille écus. La Caravane qui estoit sur le haut de la montagne vit de loin cette infortune que leur imprudence leur avoit attirée, mais sans qu'elle y pût remedier, parce que les passages sont étroits, & que ces voleurs qui sçavent tous les détours de ces montagnes se déroberent aussi-tost à nostre veuë. Il y a beaucoup à risquer quand on s'éloigne du gros de la Caravane, soit qu'on demeure derriere, soit qu'on prenne le devant, & bien des gens se sont mal trouvez de s'en estre écartez seulement de cinq cens pas.

Les journées des Caravanes ne sont pas toûjours égales, & elles arrivent au giste plû-tost ou plus tard, selon qu'on trouve des eaux & des Carvanserras, ou des endroits propres à camper, où l'on sçait qu'on doit apporter des vivres & du fourrage des montagnes. Il y a des lieux où il est besoin de faire provision de paille & d'orge pour deux ou trois jours. Quand on marche au mois de May & que l'herbe est haute, les chameaux & les chevaux ne coûtent rien à nourrir, on ne leur donne alors ny orge ny paille, & dés que la Caravane est arrivée les valets vont couper de l'herbe dans les côtaux où elle est de beaucoup meilleure que dans la plaine? Mais pendant que ces bestes de service ne mangent que de l'herbe, elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées; ce qui n'est pas agreable aux Voyageurs.

De la montagne où les Armeniens furent attaquez on vient à *Almous*, petit village sur une riviere qu'on passe sur un pont de bois.

A la sortie d'*Almous* on traverse une grande plaine, apres laquelle ont vient camper auprés d'une assez belle riviere appellée *Tousanlu-sou* qui se rend dans celle de Tocat.

De cette riviere on marche vers une haute montagne que les gens du pays appellent *Karabehir beguiendren*, c'est à dire la montagne qui arreste les grands Seigneurs, parce qu'elle est rude & que de necessité il faut mettre pied

pied à terre à la deſcente. Dans les mauvais pas qui s'y rencontrent, deux des chevaux de la Caravane qui portoient chacun deux balles de drap d'Angleterre, creverent ſous leur charge, & il ſe trouva bien-toſt des gens qui en firent bonne chere. Nous avions fait noſtre conte d'aller camper ce jour là dans une prairie où coule un petit ruiſſeau, laquelle n'eſt éloignée que d'une lieuë de l'endroit où nos chevaux eſtoient demeurez. Mais une compagnie de Tartares qui en attendoit deux ou trois autres s'eſtoit ſaiſie du poſte avant nous, & leur voiſinage ne nous pouvant eſtre avantageux nous fuſmes camper à un demi quart de lieuë plus loin dans un endroit qui eſtoit aſſez commode. Noſtre Caravan-bachi fit preſent au Capitaine de ces Tartares de deux ou trois livres de tabac, d'un peu de biſcuit & de deux flacons de vin, dequoy il luy ſceut bon gré. Mais l'avis qu'il luy donna de nos deux chevaux morts dans la montagne cauſa tant de joye à ces Tartares, que d'abord quinze ou vingt d'entr'eux coururent à toute bride pour les aller depecer. Deux heures aprés nous les viſmes revenir, & la curioſité me portant à les aller voir de prés, je fus ſeul ſur une mule avec mon fuſil faiſant mine de chaſſer, & m'approchay d'eux. Ils avoient écorché ces deux chevaux, & en avoient mis chacun une piece entre la ſelle & le cheval qu'il montoit. De cette maniere la chair ſe mortifie & ſe cuit en quelque ſorte par le mouvement & la chaleur du cheval, & ces Tartares là mangent ſouvent comme cela ſans la faire autrement cuire. J'en vis un qui prit une piece de ces chevaux, & aprés l'avoir bien battuë entre deux linges fort ſales avec un morceau de bois, y mit les dents en ma preſence & en mangea goulument, ce qui me degouſta plus de huit jours de toute ſorte de viande.

Au deſſus de la montagne dont je viens de parler, il y a une plaine, & au milieu de la plaine une fontaine appellée *Cheſmebeler*, c'eſt à dire *fontaine de chriſtal*, & aſſez prés delà du coſté du midy on y voit un village.

Du

Du lieu où nous campâmes ce jour là on vient à un petit bourg appellé *Adras*, dont tous les habitans sont Armeniens.

Aspider n'est eloigné d'Adras que de deux lieués, & n'est qu'un village.

Izbeder est un autre village dans les montagnes où la Caravane s'arreste d'ordinaire un jour ou deux, tant pour payer le droit qui est un quart de Richdale pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval, que parce qu'on y trouve d'excellent vin & à grand marché dont chacun emplit ses oudres. Mais de plusieurs fois que j'ay esté en ce lieu là j'ay passé deux fois sans payer, parce que la Caravane estoit si forte de monde que nous nous mocquions de ceux qui venoient prendre les droits ; & n'estoit le bon vin dont chacun se veut pourvoir on passeroit souvent outre sans rien payer.

D'*Izbeder* on vient à un autre gros village dans les montagnes. Toutes ses maisons sont taillées dan le roc sur lequel il est assis, de mesme que les degrez par où on y monte. De ce village aprés avoir passé une riviere sur un pont de bois, au bout duquel on voit un Carvansera, on arrive à *Zacapa* autre village, d'où par des passages fort étroits où il faut decharger les chameaux en deux endroits, & durant vingt cinq ou trente pas porter les balots de marchandises à force d'hommes, on vient camper dans une petite plaine. Elle est au pied d'une haute montagne qu'on appelle *Dikmebel*, & au de là on trouve le village de *Kourdaga*, aprés lequel on passe à gué trois rivieres. A deux lieües au delà on en rencontre une quatriéme qu'on passe trois fois, une à gué, deux autres fois sur deux ponts, après quoy suit un village qu'on appelle *Garmeru*.

De *Garmeru* on vient à *Seukmen* autre village ; de Seukmen à *Louri* ; de Louri à *Chaouqueu* qui sont aussi deux villages assez bien entretenus. Je vis un vieillard à Chaouqueu de l'âge de cent trente ans, qui lors que Sultan Amurat fut assieger Bagdat donna toute l'avoine

qui fut necessaire pour un jour à l'armée du Grand Seigneur. Sa Hautesse pour recompense l'exempta luy & ses enfans de tous droits pendant leur vie.

En sortant de *Chaouquely* on trouve une haute & rude montagne, ce qui luy a donné le nom *d'Aag[illegible]dgii*, c'est à dire *montagne amere*. Comme les passages sont fort étroits, il faut que la Caravane fasse un defilé, & c'est alors que l'on conte tous les chameaux & les chevaux, chaque chameau & chaque cheval payant au Caravan-bachi un certain droit, qui monte à une assez bonne somme quand la Caravane est grosse. Une partie de cet argent est employée au payement de sept ou huit Armeniens qui font la garde autour de la Caravane dans toute la route; depuis son arrivée au giste jusqu'à son départ; une autre partie s'en va à d'autres frais, & ce qui en peut rester est au profit du Capitaine de la Caravane.

Apres que l'on a passé cette montagne on vient camper dans une plaine qu'on appelle *[illegible]andrech*; & de cette plaine jusqu'à Erzerom on ne rencontre plus que trois villages, Achekala, [illegible]innis & Iligia, qui sont autant de gistes pour les Caravanes. Pendant ces trois dernieres journées on costoye presque toûjours l'Euphrate, qui est encore foible & qui prend sa source au Nord d'Erzerom. C'est une chose admirable de voir la quantité de grosses asperges qui croissent le long de cette riviere, & dont on pourroit charger plusieurs chameaux.

A une lieüe au deça d'Erzerom la Caravane est obligée de s'arrester, & le Doüanier de cette ville accompagné du Lieutenant du Bacha vient pour lier tous les balots & les coffres d'une corde en croix, où il met son cachet, afin que quand les Marchands sont dans la ville ils ne puissent tirer quelques sacs d'argent ou quelques pieces d'etofe pour les cacher jusqu'a leur depart. Le Lieutenant du Bacha vient particulierement au devant de la Caravane, pour prendre garde si les Marchands ont bonne provision de vin; & quand il en demande quelques bouteilles, soit alors, soit dans la ville, où ny

luy

luy, y, le Doüanier n'oit point de honte de faire la ronde chez les marchands, on n'oze guere les refuser. Car il faut remarquer qu'il ne croist point de vin à Erzerom, & que celuy qu'on y boit est un petit vin blanc de Mosselie qui est toujours vert; ce qui oblige les Marchands de se fournir de vin à Tocat où il est bon pour tout le voyage jusques en Perse. Le Doüanier laisse d'ordinaire trois jours à la Caravane pour se reposer, pendant lesquels il envoye aux principaux Marchands quelques fruits & autres petis rafraichissements, donte ensuitte il sçait bien se rembourser. Les trois jours passez il vient visiter tous les balots, & les ayant fait ouvrir il fait le conte de toutes les marchandises. Cela ne se peut faire en si peu de temps que la Caravane, tant pour la visite que pour changer de chameaux, ne demeure d'ordinaire vingt ou vingt-cinq jours à Erzerom.

Erzerom ville frontiere de Turquie du costé de la Perse est assise au bout d'une grande plaine remplie de bons villages & environnée de hautes montagnes. En comptenant les fauxbourgs & la forteresse elle peut passer pour une grande ville; mais les maisons y sont mal basties n'estant que de bois & de terre sans aucun ageancement. On y void seulement quelques restes d'Eglises & de bastimens des anciens Armeniens, par où l'on peut juger qu'il n'y avoit pas grande beauté. La forteresse est sur une eminence, & entourée d'une double ceinture de murailles, avec un méchant fossé & des tours quarrées qui sont assez prés l'une de l'autre. Le Bacha y fait sa demeure, & y est tres-mal logé, tous les bastimens qu'enferme la forteresse estant en mauvais estat. Dans la mesme enceinte il y a une bute sur laquelle on a élevé un petit fort, qui est la demeure de Janissaire-Aga, & où le Bacha n'a aucun pouvoir. Quand le Grand Seigneur veut avoir la teste de ce Bacha, ou de quelque personne considerable de la Province, il envoye un Capigi avec ordre au Janissaire-Aga de faire monter au petit fort celuy de qui la mort est concluë, & l'execution s'en fait sur le champ. J'en ay veu un exemple à

 mon

mon dernier voyage de Perse, le Bacha d'Erzerom n'ayant pas envoyé assez tost douze mille hommes que le Grand Seigneur luy demandoit pour la guerre de Candie: Le mesme Capigi qui luy avoit porté l'arrest de sa mort, venoit d'en faire autant au Bacha de Kars, pour n'avoir pas aussi envoyé le nombre complet de six mille hommes pour la mesme guerre; & ayant rencontré dans un village ce Capigi qui retournoit à Constantinople, il me fit voir malgré moy les testes de ces deux Bachas qu'il portoit dans un sac au grand Seigneur.

Entre la premiere & la seconde porte de la forteresse on voit à main droite vingt-quatre pieces de canon, qui sont parfaitement belles, mais sans affust & les unes sur les autres. On les mena à Erzerom pour s'en servir aux occasions des guerres que le grand Seigneur pourroit avoir contre la Perse, qui sont assez ordinaires entre ces deux Empires.

Il y a dans Erzerom plusieurs grands Carvanseras, cette ville estant comme Tocat un des plus grands passages de la Turquie. Il croist du vin dans le voisinage, mais il n'est pas des plus excellens, & comme il est étroitement défendu d'en boire, il faut l'achepter en cachete, & sans que cela vienne à la connoissance du Cadi. Quoy qu'il fasse presque toûjours froid à Erzerom, l'orge y croist en quarante jours, & le bled en soixante, ce qui est une chose digne de remarque. La Doüane se paye rigoureusement en ce lieu là pour la sortie de l'or & de l'argent, & pour toutes les marchandises. La soye qui vient de Perse paye quatre vingts écus par charge de chameau, & la charge peze huit cens livres. On n'en donne pas d'avantage à chaque chameau à cause des montagnes qu'il faut passer; mais dans les païs de plaines on leur donne jusqu'à dix quintaux. La charge des toiles d'Inde paye jusqu'à cent écus; mais ces charges là sont beaucoup plus fortes que celles des soyes. Pour ce qui est des autres marchandises, elles payent six pour cent de leur valeur. Si les Marchands veulent donner quatrevingt dix écus, tant pour le Doüanier que pour le

Bachas & Janissaires, ils ont le privilege qu'on ne leur ouvre point leurs balots quand ils seroient pleins d'or & de pierreries; & ces Marchands s'accordent quelques fois avec les Chameliers pour reduire trois charges à deux, & payer moins de doüane. Les soyes qui viennent du *Chamaqui*, de *Gengea*, & de *Teflis* payent deux écus par *Batman*. Un Batman peze seize livres, & la livre est de seize onces. Celle qui vient de *Guilan*, quoy que beaucoup plus fine & plus chere, ne paye par Batman qu'un écu & demi. La raison de cecy est, que toutes les soyes de Guilan se rendent à Tauris, & qu'il y a d'autres chemins que par Erzerom pour se rendre à Alep ou Smyrne, qui sont les deux villes où l'on porte toute la soye pour la vendre aux Francs. Je diray en passant qu'il vient de *Guilan* trois sortes de soye. La premiere s'appelle *Charbaf*, la seconde *Carvari*, la troisiéme *Logs*. Pour ce qui est du prix des soyes, il n'y a rien de fixe, il hausse & baisse selon les années. De *Chamaqui*, de *Gengea* & de *Teflis* il en vient de deux sortes. La fine est appellée *Charbafi*, & la grosse *Ardache*, & quand celle-cy vaut dix, l'autre vaut dix-huit. Quand il arrive que le Doüanier d'Erzerom veut prendre au delà des droits ordinaires (ce que l'on sçait par les Caravanes qui y ont passé) les Marchands au lieu de suivre la route ordinaire, vont de Tocat à Diarbequir, de Diarbequir à Van, de Van à Tauris, & de cette maniere ils punissent le Doüanier de son injustice. Mais celuy-cy n'y trouvant pas son compte, pour les rappeler à Erzerom il va mettre une grosse somme en dépost entre les mains du Kam d'Erivan, ce qui luy sert de caution pour asseurer les Marchands qu'il ne les traitera pas rudement à l'avenir.

Erzerom a esté anciennement une des principales villes d'Armenie. Il y a encore aujourd'huy dans les faux-bourgs plusieurs familles Armenienes qui ont l'exercice libre de leur religion dans une fort vieille Eglise. Le gouvernement de cette ville est d'autant plus important & lucratif, que c'est une des principales portes

de Turquie pour entrer en Perse. Le grand passage des Caravanes enrichit & le Bacha & le Doüanier, comme je diray bien-tost, & de quelque adresse dont les Marchands se puissent servir il leur est difficile de les tromper. Ils mettent à part pour payer les droits toutes les especes legeres qu'ils peuvent avoir, & quelquefois le Doüanier n'est pas si rude que de les refuser, il les prend pour bonnes & comme si elles estoient de poids. C'est à Erzerom qu'on commence à voir de la monnoye de Perse.

J'ay remarqué qu'en ce lieu là on est fort sujet aux maladies des yeux; mais il n'y a point de gens experts pour les guerir, & à mon dernier voyage le Chirurgien que j'avois pris en France pour me servir, eut beaucoup de pratique pendant mon sejour à Erzerom.

Pour ne rien oublier il faut dire icy un mot d'une autre route de Constantinople à Erzerom, mais qui est peu frequentée.

Il n'y a que cinq journées d'Erzerom à l'ancienne Trebizonde, appellée aujourd'hui *Tarabosan*, assise sur la mer Noire; & embarquant à Constantinople on pourroit s'y rendre avec un vent favorable en quatre ou cinq jours. De cette maniere on feroit en dix ou douze jours & à peu de frais le chemin de Constantinople à Erzerom: Et quelques uns ont essayé cette route; mais ils ne s'en sont pas bien trouvez, & n'ont pas eu envie d'y retourner. C'est une navigation tres-dangereuse, & qui se fait rarement, parce que cette mer est pleine de Broüillards, & sujette aux orages; & c'est pour cette raison plutost que pour la couleur de son sable qu'on luy a donné le nom de *Mer noire*; tout ce qui est funeste & obscur estant appellé *noir* selon le genie universel de toutes les langues mortes & vivantes.

Le jour que la Caravane part d'Erzerom elle ne peut faire qu'une demi-lieüe, le Bacha & le Doüanier l'obligeant de s'arrester prés de la ville pour visiter une seconde fois les sacs & les caisses, & voir s'il n'y a point d'argent dedans. Il leur est deu deux pour cent de tout

par-

l'argent qui se transporte hors de Turquie, & les Marchands ayant pû cacher le leur pendant leur sejour à Erzerom, ou chez un ami, ou dans quelque trou fait en terre, le Bacha & le Doüanier qui partagent ces droits là tâchent de les recouvrer par une seconde visite dant la campagne. Le Doüanier y vient en personne avec ses gens; mais comme il ne veut pas rebuter les Marchands qui peuvent, comme j'ay dit, prendre une autre route, il ferme souvent les yeux à beaucoup de choses, & le plus qu'il emporte est un pour cent. Sans l'interest du Bacha il n'iroit peut estre pas les inquieter de peur de les dégouster de ce passage, & il se contenteroit de ce qu'il a tiré à Erzerom. Il traite ce jour là à disner les principaux de la Caravane aprés la visite faite, & à l'issüe du repas qui est d'ordinaire achevé sur le midy, les gens du Bacha crient à haute voix; *Marchands, il vous est permis de passer outre.* La Caravane part d'ordinaire de ce lieu là sur le soir, & ces gens du Bacha qui sont rusez y demeurent jusqu'au lendemain pour tâcher de surprendre quelque Marchand, qui pour frauder les droits pourroit s'estre arresté dans la ville, & venir ensuite avec son argent joindre le [illegible] la Caravane.

De ce dernier poste où campe la Caravane on passe à une forteresse appellée *Hassan Kala*. Il faut payer là une demi piastre pour chaque charge de chameau ou de cheval quand on va d'Erzerom a Erivan; mais au retour on ne paye que la moitié.

De cette forteresse on vient camper à un pont qui est auprés d'un village appellée *Choban-kupri*. C'est sur ce pont, qui est un des plus beaux de la route, où l'on passe deux rivieres qui s'y viennent joindre, a sçavoir celle de *Kars*, & une autre qui sort d'une montagne qu'on appelle *Binguiel*, & toutes deux se vont perdre dans l'*Aras*. La Caravane s'arreste d'ordinaire un jour ou deux a ce pont, parce qu'elle se separe souvent en ce lieu là, & que les Marchands, dont les uns continuent de suivre la grande route, & les autres prennent le chemin de Kars, se rejoüissent ensemble avant que de se quitter.

quitter. On prend le chemin de Kars, tant pour eviter de paſſer pluſieurs fois l'Aras à gué, ce qui eſt fort incommode, qu'à cauſe d'une Douane qui eſt ſur la grande route où l'on paye quatre piaſtres pour chaque chameau chargé de marchandiſes, & deux pour chaque cheval, au lieu qu'à Kars on en eſt quitte pour la moitié.

J'ay fait deux fois ſe chemin par Kars, & il eſt plus long & plus ennuyeux que l'autre. En partant du pont, pendant les quatre premieres journées ce ne ſont que des montagnes couvertes de bois, & des païs fort deſerts où on ne rencontre qu'un ſeul village, mais quand on approche de Kars on découvre un païs plus riant, & des terres defrichées; où les grains & les fruits viennent à ſouhait.

Kars à 78. degrez 40. minuttes de longitude, & à 42. degrez 40. minuttes de latitude, dans un bon terroir. Cette ville eſt fort grande, mais mal peuplée quoyque les vivres y ſoient excellens & à grand marché. Mais le Grand Seigneur ayant ſouvent choiſi ce lieu là pour le rendez-vous de ſon armée, toutes les fois qu'il a voulu le remettre en bon état, & y envoyer du monde pour y baſtir des villages, le Roy de Perſe a tout ruïné, comme il a fait à Zulfa, & en pluſieurs autres lieux de la frontiere, durant huit ou neuf journées de chemin.

De Kars à Erivan il y a neuf journées de Caravane, & on campe dans les lieux où l'on trouve les plus commodes n'y ayant point de giſtes reglez. Le premier jour on paſſe à un Monaſtere accompagné d'un village, qui ne ſont pas moins deſerts l'un que l'autre. Le lendemain on vient aux ruïnes d'une grande ville appellée *Anikagaë*, c'eſt à dire en langage Armenien *la ville d'Ani*, qui eſtoit le nom d'un Roy d'Armenie ſon fondateur. Le long des murailles qui regardent le levant il paſſe une riviere fort rapide qui vient des montagnes de Mengrelie, & ſe va perdre dans la riviere de Kars. L'aſſiette de cette ville eſtoit forte; eſtant baſtie dans un marais où l'on voit des reſtes de deux chauſſées par leſquelles ſeule-

facilement on n'y pouvoit approcher. On voit aussi des marques de plusieurs beaux Monasteres, entre lesquels il y en a deux entiers, & l'on tient qu'ils estoient de fondation royale. De là à Erivan pendant deux journées de chemin on ne trouve plus que deux villages ; & à la derniere on costoye une grande montagne, d'où lors que la Caravane passe on amene des chevaux à vendre de divers endroits.

Il faut maintenant reprendre la grande route, & retourner au pont où la Caravane s'est separée selon les affaires & les inclinations des Marchands.

A deux lieuës de ce pont on void à main droite vers l'Occident une grande montagne que ceux du pays appellent *Mingol* ; c'est une montagne d'où sort quantité de sources, & d'où se forment d'un costé l'Euphrate, & de l'autre la riviere de Kars que l'Aras reçoit quatorze ou quinze lieuës ou environ au deça d'Erivan. *L'Aras*, que les anciens appelloient *Araxes*, sort d'autres montagnes voisines de celle de Mingol, & aprés avoir serpenté dans la haute Armenie où il se grossit de plusieurs autres rivieres, il se va décharger dans la mer Caspienne à deux journées de Chamaqui aux frontieres des anciennes Medes.

Tout le pays qui est entrecoupé de ces rivieres d'Aras & de Kars, & de plusieurs autres qui s'y viennent joindre, n'estant presque habité que par des Chrestiens, le peu de Mahometans qui s'y trouvent sont si superstitieux, qu'ils ne boivent point de l'eau d'aucune de ces rivieres, & ne s'y lavent point, les tenant impures & soüillées par les Chrestiens qui s'en servent. Ils ont des puits & des cisternes en leur particulier, & ils ne souffrent pas que les Chrestiens en approchent, tant il y a de superstition & de folie parmi les Mahometans de ces quartiers là. Mais il n'y en a pas moins parmi les femmes Armeniennes de Zulfa dont je parleray dans la suitte de mes Relations ; lesquelles aussi sont si scrupuleuses qu'elles ne veulent point boire de l'eau de la riviere de Senderou, qui passe à Ispahan, parce que les

Mahometans s'y lavent, & elles ne boivent que de l'eau de leurs puits, ne voulant pas mesme manger des viandes qui ont esté tuées par les Mahometans.

Coumasour est le premier village d'où vient camper en partant du pont de Choban-kupri pour Erivan.

Halicarcara est le giste qui suit aprés Coumasour. C'est un gros village dont tous les habitans sont Chrestiens, & les maisons y sont basties sous terre comme des caves. Je me souviens qu'y arrivant le septiéme de Mars 1655. au retour de mon troisiéme voyage de Perse, les neiges estoient encores si hautes qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots de marchandises qui y estoient demeurez. Il falut nous y arrester [illegible] jours entiers, & le Doüanier d'Erzerom qui eut avis du facheux estat où le mauvais temps avoit mis la Caravane, vint en personne avec cinq cens Cavaliers pour luy faire le chemin, & fit assembler quantité de paysans des environs pour tirer les marchandises des neiges. Mais ce n'estoit pas le desir de nous rendre service qui faisoit agir le Doüanier, c'estoit son pur interest, parce qu'un nouveau Doüanier devant entrer en sa place le 22. de Mars, & nostre Caravane se trouvant fort grosse, ce luy auroit esté une perte de plus de cent mille écus, si elle ne fût pas arrivée à Erzerom avant ce jour là. Nous souffrîmes beaucoup dans cette marche, & les neiges nous empêchant d'avancer, toute la Caravane estoit souvent dispersée. La pluspart de nos gens avoient comme perdu la veuë de la forte reverberation de ces neiges qui gastent les yeux, & ne croyant pas qu'il en deust tomber une telle quantité au mois de Mars, ils ne s'estoient pas precautionnez selon la coûtume de ces pays-là. Quand on a à marcher plusieurs journées dans des pays pleins de neiges, les Voyageurs pour se conserver la veuë se couvrent le visage d'un mouchoir de soye fait exprès pour cet usage comme une maniere de crespe noir. D'autres ont de grands bonnets fourrez dont la bordure est de poil de chevre, & les poils qui sont longs leur tombant sur le visage leur rend le mesme office que feroit un crespe.

La

La Caravane est d'ordinaire douze jours en chemin d'Erzerom à Erivan. La deuxiéme journée aprés *Halicarcan* on passe trois fois l'Aras à gué, & le lendemain on le passe encore, parce que cette riviere serpente beaucoup. A une lieuë & demi de l'endroit où on la passe pour la quatriéme fois, il y a dans la montagne une forteresse appellée *Kaguisgan*, & c'est la derniere place des Turcs de ce costé la. Les Doüaniers, qui y demurent, viennent de la à la Caravane prendre leurs droits, qui sont quatre piastres par charge de chameau & deux piastres d'un cheval chargé. En la mesme année 1655. la Caravane estant campée à une lieuë de cette forteresse prés Kaguisgan, toutes cés montagnes n'estant habitées que par des Chrestiens Armeniens, nous vismes arriver un pauvre Evêque suivi de quinze ou seize personnes, entre lesquelles il y avoit quelques prestres, & ils nous apporterent du pain, des poules & quelquel fruits, demandant la charité aux Marchands qui les en avoyent satis faits. Il n'y avoit que quatre ou cinq mois que ce pauvre Evêque avoit perdu un œil par un coup qu'il receut d'un Janissaire. Ce brutal estant venu au village où cet Evesque demeure, vouloit par force qu'il luy donnât de l'argent, & voyant qu'il n'en avoit point, il luy donna de rage un coup de poignard dan l'œil, qui luy sortit de la teste. La plaine en fut portée a l'Aga, qui peut-estre auroit chastie le Janissaire, mais celuy cy avoit pris la fuite, & l'Evêque ne put avoir justice de cet attentat.

Du dernier lieu où nous campâmes auprés de l'Aras, on va camper encore le jour d'aprés sur le mesme fleuve à la vuë d'un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë. Le lendemain on passe la riviere qui vient de Kars, & qui fait la separation de la Perse d'avec la Turquie. Le jour suivant on s'arreste au bord de l'Aras environ à demi-lieuë d'un petit village, & c'est la derniere fois qu'on voit cette riviere qu'il a falu si souvant passer.

De l'Aras on vient camper dans une plaine à la vuë d'un

d'un village qui n'est pas fort loin. Le lendemain la Caravane s'arreste dans une campagne, & le jour d'aprés elle arrive aux *trois Eglises*, d'où il n'y a plus qu'une demy journée jusqu'à Erivan.

Puisque nous sommes à la fin de la Turquie que nous avons quitée au passage de la riviere de Kars, je mettray fin aussi a ce chapitre pour delasser le Lecteur, & j'en commenceray un nouveau en commençant d'entrer en Perse.

CHAPITRE III.

Suite de la route de Constantinople à Ispahan, depuis les premieres terres de Perse jusqu'à Erivan.

LE premier lieu digne d'estre remarqué en entrant en Perse par l'Armenie est celuy qu'on appelle *Les trois Eglises* à trois lieuës d'Erivan, & ce sont trois Monasteres à quelque distance les uns des autres. Le plus grand & le plus beau est la residence du grand Patriarche des Armeniens; il y en a un autre au midy qui n'est éloigné du premier que d'une portée de mousquet; & un troisiéme à un quart de lieuë de là vers le levant, qui est un monastere de filles. Les Armeniens appellent ce lieu là *Egmiasin*, c'est à dire, *Fils unique*, qui est le nom de la principale Eglise. On trouve dans leurs Chroniques, qu'environ trois cens ans aprés la venuë de JESUS-CHRIST on commença à la bastir, & que les murailles estant desja à hauteur d'appuy, le Diable venoit défaire la nuit ce qu'on avoit fait le jour; que cela dura prés de deux ans; mais qu'une nuit JESUS-CHRIST apparut, & que dés ce moment là le Diable ne put plus empescher qué l'on n'achevât l'Eglise. Elle est dediée à saint Gregoire pour lequel les Armeniens ont une grande veneration, & on y voit une table de pierre, qui est selon leurs mesmes Chroniques, la piere où JESUS-CHRIST se posoit quand il apparoissoit à saint Gregoire. Ceux qui en-

estans dans l'Eglise vont baiser cette table en grande devotion.

Le second Monastere a esté basti à l'honneur d'une Princesse qui vint de Rome avec quarante filles de qualité pour voir saint Gregoire. Un Roy d'Armenie l'avoit fait jetter dans un puys avec des serpens dont il ne reçut aucun dommage. Il y vécut quatorze ans par un grand miracle, & depuis ce temps-là les serpens de deux ou trois lieuës des environs n'y font aucun mal. Ce Roy idolatre ayant voulu jouïr de cette Princesse qui estoit tres-belle & de ses compagnes, elles surmonterent par leur vertu la violence qu'il leur vouloit faire, & de rage de ne pouvoir venir à bout de son dessein, il les fit toutes mourir. Voila ce que les Armeniens racontent au sujet de la fondation de ce Monastere.

C'est la coutume de tout les Armeniens, tant de ceux qui vont en Perse, que de ceux qui en viennent par la route que je décris, d'aller faire leurs devotions aux trois Eglises, & la Caravane s'y arreste d'ordinaire cinq ou six jours, pendant lesquels ils se confessent & reçoivent l'absolution du Patriarche.

Le Patriarche a sous luy quarante-sept Archevêques, & châque Archevêque a quatre ou cinq suffragans, avec lesquels il vit en communauté dans un convent, où ils ont la conduite de plusieurs moines. Dés qu'ils ont dit l'office & la messe, ce qui d'ordinaire est achevé à une heure de jour, ils vont tous travailler à la terre pour leur entretien. Le revenu du grand Patriarche est de six cent mille écus ou environ, & tous les Chrestiens Armeniens qui passent quinze ans luy doivent annuëllement la valeur de cinq sols. Il y en a toutefois plusieurs qui ne payent pas, n'en ayant pas le moyen; mais les riches suppléent à ce défaut, & il y en a qui donnent jusqu'à deux ou trois écus. Tout cet argent ne demeure pas dans la bourse du Patriarche; il y a des années où il faut qu'il y ajoûte de son épargne, & qu'il s'engage mesme pour le soulagement des pauvres Armeniens, qui n'ont pas le moyen de payer le *carage*, c'est à dire le tribut annuel

annuel qu'ils doivent aux Princes Mahometans qui les tiennent sous leur domination; autrement il seroit à craindre que la necessité ne força ces pauvres gens à se faire Mahometans, & qu'ils ne fussent vendus avec leurs femmes & leurs enfans; à quoy le grand Patriarche apporte tout le remede qui luy est possible. Chaque Archevéque luy envoye un estat de ce qui est necessaire pour ce sujet dans l'étenduë de sa jurisdiction, & ainsi ce que le Patriarche prend d'un côté il l'employe de l'autre, ne profitant point en son particulier du revenu qu'il tire de quatre-vingt mille villages que l'Archevêque de saint Estienne m'a asseuré qu'il avoit sous luy. Je parleray ailleurs de la religion des Armeniens & de quelques autres Chrestiens du levant selon la connoissance que j'en ay pû avoir sur les lieux: & je n'entretiendray le Lecteur dans ce premier livre que de ce qu'il y a de plus remarquable dans chacune des routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan.

A mon retour de Perse en 1655. je passay aux trois Eglises sur la fin de Fevrier. Nostre Caravane s'y arresta onze jours, tant à cause des grandes neiges qui nous fermoient les chemins, que parce que les Armeniens vouloient passer là le carnaval & y faire ensuite leurs devotions. Le lendemain de nostre arrivée je fus visiter le Patriarche, & on me fit entrer dans une petite chambre où il estoit assis sur une natte à la mode du levant les jambes croisées comme nous Taileurs d'habits. Il y avoit quatre Archevêques & neuf Evêques en mesme situation autour de la chambre, & entre ces Evêques il s'en trouva un qui parloit assez bien Italien. Le Patriarche me fit un tres-bon accueil, & je demeuray avec luy environ trois heures. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble il me témoigna qu'il auroit bien voulu voir quelque religieus François pour converser amiablement avec luy, parce qu'il sçavoit que la nation Françoise est douce & civile, & qu'au contraire l'Italiene veut tout emporter de haute luté. Nous estions sur ce discours lors qu'il entra un des moines du Convent, qui depuis

vingt-deux ans n'avoit parlé à qui que ce fût par une penitence qu'il s'estoit imposée luy-mesme, & il y a plusieurs moines dans ce Convent qui en font souvent de plus rudes que celles-là. Il n'y eut jamais d'homme plus hideux & plus décharné qu'estoit ce moine, & le Patriarche l'avoit fait venir exprés. Il usa de son autorité pour luy faire rompre ce long silence, & luy ayant commandé de parler, il obeït à l'instant.

Comme je voulois prendre congé du Patriarche, il fit apporter la collation qui consistoit en du fromage, des poires & des pommes & une sorte d'oignon. Quand le tout fut mis sur le *Sofra*, qui est un cuir étendu par terre, le Patriarche fit la priere & benit le pain, aprés quoy il le rompit, & en donnant un morceau à chacun il n'en prit pour luy qu'une bouchée. Il benit aussi le vin, mais il n'en but point, & moy ayant mangé une poire & bû un coup, je pris congé du Patriarche & me retiray. Je diray en son lieu quelle est la maniere de vie & la grande austerité du Clergé Armenien, & avec quelle rigueur ils observent le carême & leurs autres jours de jeûne, qui emportent plus de six mois de l'année.

Pendant le temps que la Caravane demeura aux trois Eglises, le Patriarche me fit l'honneur de m'envoyer tous les jours du vin, des melons & d'autres fruits, & il y ajoûtoit souvent de bonnes truites de deux ou trois pieds de long.

Le Samedy veille du dimanche gras le Patriarche envoya inviter toute la Caravane, maistres & valets, à venir à la messe le dimanche, & à disner ensuite dans le Convent. Ce Dimanche là est aux Armeniens le dernier jour de leur carnaval, & le lendemain ils commencent le carême. Le service achevé tout le monde passa dans une longue galerie voûtée de quinze à vingt pieds de large. De costé & d'autre il y a une table faite de plusieurs pierres de la longueur de la galerie, avec un banc de mesme le long de mur pour s'asseoir. A un des bouts de la galerie il y a une autre table de quatre pieds en quarré, au dessus de laquelle il y a une voûte soute-

nue

une par quatre piliers qui prennent les quatre coins, & elle sert comme de daix à la table. Il y a en face une chaise pour le Patriarche d'où il prend le long de la galerie, & deux autres à droite & à gauche pour deux Archevêques; & la table & les chaises sont aussi de pierre. Les autres Archevêques, les Evêques, les Moines & les Conviez estoient assis aux deux longues tables. A l'autre bout de la galerie vis à vis de la table du Patriarche; il y a une petit porte par où en montant trois degrez on aporte les viandes de la cuisine. Celles qu'on nous servit alors estoient plusieurs sortes de pilau de diverses couleurs, comme je l'ay dépeint dans ma relation du Serrail; on nous donna aussi plusieurs sortes de poissons, & entr' autres de fort belles truites. On servit en tout quarante plats; mais chaque plat estoit si grand & si bien rempli, que c'estoit tout ce qu'un homme pouvoit porter. On les mit tous à terre devant la table du Patriarche, qui aprés qu'ils furent découverts se leva de son siege, ce que firent aussi tous les autres, qui fit la pierre & benit les viandes. Alors six Evêques avec de grandes cuilleres prirent les viandes de ces grands plats pour les mettre dans de moindres, & on en couvrit les deux longues tables. Chacun avoit son grand gobelet de terre qu'on remplissoit de vin dés qu'on avoit bû, & le vin estoit tres-bon. Pour ce qui est du Patriarche & des deux Archevêques qui estoient à sa table, on ne leur servit qu'à chacun deux œufs avec quelques herbes, de mesme qu'aux autres Archevesques qui estoient à la table des conviez. Il y eut mesme quelques Evêques qui ne mangerent qu'un peu de poisson, & ne bûrent point de vin.

Sur la fin du repas un Evêque avec un papier en sa main & une écritoire vient le long des tables d'un à l'autre demander ce qu'on vouloit donner pour l'Eglise, chacun donnant selon sa devotion. L'Evêque ne fait alors qu'écrire les noms des conviez & la qualité du present qu'ils veulent faire, dequoy ils s'acquitent le lendemain. Il y a de riches marchands qui donnent

jusqu'à

jusqu'à deux *Tomans*, & le moins qu'un valet donne va à un *Or*. Le Toman & l'Or sont expliquez au chapitre des monnoyes. Pour moy je fis écrire à l'Evêque quatre Tomans, qui passent soixante écus, à condition que le lendemain à l'issuë de l'office on feroit priere pour mon Roy, & pour Monseigneur le Duc d'Orleans à qui j'avois l'honneur d'appartenir. Sur cela il ne me répondit rien, mais il fut trouver le Patriarche qui le renvoya aussi-tost pour me dire, qu'encore que je ne leur donnasse rien, ils estoiens tenus de prier Dieu pour le premier Roy Chrestien, pour Monsieur le Duc d'Orleans, & pour toute la famille Royale. L'Evêque ayant achevé d'écrire on leva les viandes & le Patriarche rendit graces; puis on aporta des fruits & quantité de melons. Peu de temps aprés on sonna les vespres & chacun fut à l'Eglise; Car nous ne sommes plus en Turquie où on ne souffre point de cloches aux Chrestiens, le Roy de Perse leur permet tout, & il y en a dans toutes les Eglises des Armeniens qui ont le moyen d'en faire venir de la Chrestienté.

Les Vespres finies le Patriarche m'envoya querir, pour me dire que ce n'estoit pas leur coûtume de se divertir ce jour là plus qu'un autre jour; mais qu'il sçavoit bien que les Chrêtiens d'Europe faisoient de grandes réjouissances, & qu'il vouloit aussi que moy & tous les autres marchands qui alloient en Chrestienté eussions le divertissement d'un combat de buffles. Ils ont en ce païs là grande quantité de ces animaux qui leur servent au labourage, & ils tirent des femelles beaucoup de lait dont ils font du beurre & du fromage, & qu'ils meslent avec toute sorte d'autre lait. Il y a des femelles qui en rendent par jour jusqu'à vingt-deux pintes.

Pour voir ce combat on nous mena dans une grande place fermée de murailles où il y avoit huit des buffles. Pour les irriter l'un contre l'autre on leur montra un drap rouge, ce qui les fit entrer d'abord en une telle furie qu'aux premiers coups de corne il y en eut deux qui emeurerent sur la place, & il n'y en eut aucun des

autres qui ne fut estropié. Le combat achevé on apporta quantité de bois qu'on entassa l'un sur l'autre pour y mettre le feu, comme l'on fait en France la veille de la saint Jean. Aprés que le bois fut rangé, un des Archevêques presenta un cierge de cire blanche à tous les assistans, & aux maîtres & aux valets, qui luy dirent ce qu'ils donneroient le lendemain pour la cire. Les cierges allumez, & chacun tenant le sien en la main, le Patriarche avec un baston fait en maniere de crosse d'Evêque, marcha en chantant un hymne, & suivi de tous les Ecclesiastiques & Seculiers fit trois fois le tour de cette pile de bois. Comme il estoit question d'y mettre le feu, un des marchands dit, que pour avoir cet honneur il donneroit une certaine quantité d'huile pour les lampes de l'Eglise; un autre vint encherir sur luy & en promit d'avantage; un troisieme en offrit encore au delà de ce dernier, & enfin l'honneur d'y mettre le feu fut au plus offrant. Aussi-tost chacun éteignit son cierge pour le garder fort soigneusement, parce qu'ils tiennent pour une chose certaine que quand ils sont sur mer & qu'un orage survient, en allumant un de ces cierges & le jettant en la mer aprés avoir dit quelque priere la tempeste cesse aussi-tost. J'eus la curiosité de leur demander quelle estoit l'origine de la ceremonie de ce feu & de ces cierges, & voicy la réponse qui me fut faite. La Vierge, me dirent-ils, quarante jours aprés son enfantement, vint à Jerusalem avec JESUS son Fils & Joseph, & allant au temple où estoit Simeon, ce Saint vieillard prit le Sauveur entre ses bras & commença le Cantique, *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole*, & ce qui suit. Le Cantique fini tout le peuple se prit à s'écrier, que le Seigneur estoit né, & sortant du temple fit le publier à haute voix par toute la ville. Comme il estoit nuit chacun accouroit au temple avec des chandelles à la main, & plusieurs faisoient des feux devant leurs portes par ou ils croyoient que le Seigneur devoit passer. Voilà ce qui me fut dit alors. Cette ceremonie parmi les Armeniens

est

est comme une feste de la Chandeleur, & ils l'appellent en leur langue, *Ter [illegible] greche*, c'est à dire, *ou est le Seigneur*. La ceremonie achevée on sonna la cloche, ils retournerent à l'Eglise, & aprés chacun se retira. Toute la nuit les Armeniens, maistres & valets, ne manquerent pas de boire pour finir le carnaval, tandis que de son costé le Patriarche prit le soin de faire parer l'Eglise de ses plus beaux ornemens.

Je n'aurois jamais crû qu'il y eut tant de richesses dans des Eglises chrestiennes qui sont sous la domination des Mahometans. Il y a cent ans que cette Eglise Patriarchale n'estoit pas si bien ornée, , [illegible]t que depuis que le Grand Cha-Abas Roy de Perse a poussé les Armeniens dans le negoce où ils se sont enrichis. Comme ils faisoient d'abord de grands gains, ils faisoient souvent des vœux & donnoient beaucoup à cette Eglise, où il y a aujourd'huy d'aussi riches ornemens qu'en aucune Eglise de la Chrestienté. Le tour du chœur de l'Eglise estoit paré d'un brocard d'or de Venise, & tout le pavé tant du chœur que de la nef avec les marches pour monter à l'Autel estoit couvert de riches tapis. Car avant que d'entrer dans l'Eglise chacun oste ses souliers, & les Armeniens ne se mettent point à genoux comme l'on fait en Europe, mais ils se tiennent debout. Quand ils entendent la messe ils sont assis à la mode du pays; mais quand on dit l'Evangile chacun se leve. Pendant tout le service ils ont la teste couverte, sinon lors de l'elevation du Saint Sacrement; car alors ils ostent leurs toques & baisent la terre par trois fois. Il y avoit sur l'Autel une croix avec six chandeliers d'or, & sur les marches quatre chandeliers d'argent d'environ cinq pieds de haut. Aprés qu'on eut chanté plusieurs hymnes, le Patriarche se vint mettre dans une chaise couverte d'un tapis de soye, & à un pilier qui estoit à sa main droite il y avoit quatre Archeveques assis. Tout le service fut solemnelement celebré par un Archevêque avec deux Evêques à ses costez, & je parleray des ceremonies qui s'y observent au discours de la religion des Armeniens.

 Le

Le Patriarche fit faire en suite les prieres pour le Roy & pour Monsieur le Duc d'Orleans, aprés quoy l'Archevêque prit le livre où il avoit lu l'Evangile qu'il donna à baiser au Patriarche, aux Archevêques, aux Evêques & à tout le peuple. Sur un des costez de la couverture de ce livre il y a des reliques enchassées & couvertes d'un crystal, & c'est le costé du livre qu'on donne à baiser. Toute la ceremonie achevée le Patriarche donna la benediction au peuple, plusieurs furent luy baiser les mains, & chacun se retira.

Avant que de venir à Erivan je diray un mot de quelques singularitez qui se trouvent aux environs de cette ville. Il y a un lac vers le nord à dix lieües d'Erivan dans lequel on voit une Isle où on a bâti un beau convent. Les moines qui y demeurent vivent si austerement qu'ils ne mangent que quatre fois l'année de la viande ou du poisson. Ils ne se parlent point l'un à l'autre que dans ces quatre jours là, & le reste de l'année ils ne mangent que des herbes comme on les cueïlle au jardin, parce qu'ils disent, que ce n'est pas jeûner que de manger du beure ou de l'huile. Le pain qu'ils mangent leur est apporté des villages circonvoisins, & dans cette petite Isle il croît toutes sorte de bons fruits.

Du costé de ce lac & plus prés d'Erivan on voit une grande plaine dans laquelle il y a six monasteres, l'un desquels est tout entier taillé dans le roc avec l'Eglise & les piliers qui la soûtiennent, estant assis sur une roche fort dure. Les Armeniens appellent cette Eglise *Kickart* en leur langue, & les Turcs en la leur *Guieughiéche*, c'est à dire, *Voy & passe*. C'est dans cette Eglise où selon la Tradition des Armeniens est gardé le fer de la lance dont JESUS-CHRIST fut percé, & ils le montrent à ceux qui y vont, pourvû qu'ils s'y trouvent à l'issuë du service. *En voicy la figure que j'ay eu la curiosité de tirer sur le lieu.* Les Armeniens ont cette lance en grande veneration, & disent qu'elle fut apportée par saint Matthieu en ce païs là.

A cinq lieües d'Erivan tirant au Sud-est ou à l'orient

d'hyver

La figure de [fe]r de [l]a Lame dont Iesu C[hr]ist fut percé.

d'hyver commence la montagne d'Ararat, que l'Arche de Noë, qui s'arresta sur sa cime, rendra à jamais fameuse, & dont je feray plus bas la discription. A demi-lieuë de cette montagne où le païs commence à s'applanir, il y a une Eglise sur un côtau, & à côté de l'Eglise une grotte où on voit comme une forme de puits. On croit que c'est la fosse où le Roy d'Armenie nommé Cerda fit jetter S. Gregoire, parce qu'il ne voulut pas se mettre à genoux devant ses faux Dieux. Entre cette Eglise & Erivan on voit les ruïnes de l'ancienne *Artaxate* siege des Roys d'Armenie, qui témoignent que ç'a esté une grande ville, & il y a encor quelques restes d'un grand Palais.

Il est temps de venir à Erivan, qui n'est qu'à trois lieües de trois Eglises; & c'est de ce côté-là la premiere ville de Perse, comme Erzerom qu'elle a en face est la derniere de Turquie sur la route de Constantinople à Ispahan.

Erivan est au 64. degré 20. minutes de longitude, & au 41. degré 15. minutes de latitude, dans un païs abondant en toutes choses pour la vie de l'homme, sur tout en bon vin. C'est une des bonnes Provinces de la Perse, & dont le Roy tire de grands revenus, tant à cause de l'excellence du terroir, que pour le grand passage des Caravanes. Le Gouverneur seul appellé autremant le Kan d'Erivan, a de revenu tous les ans plus de vingt mille Tomans, qui font huit cens quarante mille livres de nostre monnoye. Cette ville estant frontiere des deux Empires a esté prise reprise diverses fois par les Turcs & les Persans; & la vieille ville estant toute ruïnée on a bati la nouvelle huit cent pas au deça sur une roche, au pied de laquelle du costé du couchant passe une riviere fort rapide. On l'appelle *Sangui-Cija*, & en plusieurs endroits elle est fort profonde & pleine de roches, ce qui fait que l'eau en paroit noire. On la passe sur un beau pont de pierre de trois arches sous lesquelles on a pratiqué des chambres, où le Kan viens quelque fois en esté passer la chaleur du jour. On y prend une grande quantité de

poisson de plusieurs sortes, & principalement de belles truites, & à grand marché. Cette riviere sort d'un lac appellé *Gigaguni* qui est environ à vingt-cinq lieües d'Erivan du côté du Nord, & elle se va jetter dans l'*Aras* qui n'en passe qu'à trois lieües vers le Midy. Quoy que la ville ait cette riviere qui luy sert de fossé à l'occident, elle n'en pas plus forte; car de l'autre côté de la riviere ce ne sont que des collines bien plus hautes que la ville. Comme elle est bâtie sur le roc, les fossez de la forteresse ne sont au plus que de trois ou quatre pieds de profondeur. La ville en quelques endroits a une double ceinture de murailles avec plusieurs tours; mais ces murailles n'estant que de terre comme toutes les maisons, la pluye y feroit plus de mal que le canon. Le quartier d'Erivan qui est au Nord-ouest est comme un fauxbourg où il y a vingt fois plus de monde que dans la ville. C'est la demeure de tout les marchands & artisans, comme aussi de tous les Chrestiens Armeniens, qui y ont quatre Eglises avec un grand monastere. On y a bâti aussi depuis peu un tres-beau Carvansera. Pour ce qui est de la ville, il n'y a que le Kan qui y demeure avec les Officiers de guerre & les Soldats, & le logis du Kan regarde sur la riviere. Ce Gouverneur est puissant, & a toûjours des forces suffisantes pour garder la frontiere. L'esté estant fort chaud à Erivan il va d'ordinaire le passer à la montagne sous des tentes. Dés qu'il arrive une Caravane il est obligé d'en donner avis au Roy; & s'il passe quelque Ambassadeur il faut qu'il fournisse à toute sa dépense, & qu'il le fasse conduire jusques sur les terres d'un autre Gouverneur qui en fait autant. De cette maniere les Ambassadeurs ne dependent rien s'ils ne veulent sur les terres du Roy de Perse. A quatre lieües de la ville vers le Midy il y a de hautes montagnes, où les païsans qui habitent le païs chaud du côté de la Chaldée, viennent jusqu'au nombre de plus de vingt mille tentes, c'est à dire de familles, chercher en esté le bon pasturage pour leur bêtail, & sur la fin de l'automne ils reprennent le chemin de leur païs. Je ne puis mieux comparer

cet

cet endroit de montagnes, soit pour ses valons & ses rivieres, soit pour la qualité du terroir, qu'à cette belle portion de la Suisse que l'on appelle, *Le Païs de Vaux*; & mesme par une ancienne tradition on tient que les Peuples qui habitoient entre les Alpes & le Mont Jura, & dont une des Legions d'Alexandre estoit composée, aprés qu'ils eurent servi dans ses conquestes, s'arrêterent en cet endroit de l'Armenie, qu'ils trouverent si ressemblant à leur païs, qu'ils voulurent y établir leur demeure. Depuis Tocat jusqu'à Tauris le païs n'est presque habité que par des Chrestiens, & comme ce large espace de terre est ce que les anciens appelloient la province d'Armenie, il ne faut pas s'étonner si dans les villes & dans la campagne on trouve cinquante Armeniens pour un Mahometan. Il y a plusieurs anciennes familles Armeniennes à Erivan qui est leur païs natal; mais elles sont souvent mal-traitées par les Gouverneurs, qui estans loin de la Cour font tout ce qu'ils veulent. Cette ville n'estant pas éloignée de la Province d'où viennent les soyes, c'est le lieu où elles s'assemblent toutes: & ny à Erivan ny dans les autres passages de Perse, on n'est point sujet comme en Turquie à l'incommodité d'ouvrir à la doüane les balots de marchandise. Il faut payer certains droits pour les gardes de chemins, & ces droits s'appellent *Raderies*, & *Raders* ceux qui les levent.

Les Kans ou Gouverneurs de Province en Perse sont civils aux étrangers, particulierement quand ce sont des personnes qui leur plaisent, & qui leur font voir quelque chose de curieux. En partant de Constantinople & pour mon premier voyage de Perse, Monsieur Smit, Resident à la Porte pour l'Empereur, avoit un jeune homme de Zurich à son service nommé Rodolfe qui estoit un bon Horloger, & il me pria de le prendre avec moy dans mon voyage. Estant arrivez à Erivan, le Kan, qui gouvernoit alors la Province & que nous fumes saluer d'abord, nous témoigna qu'il estoit bien aise de nous voir. En ce temps là les montres estoient rares dans

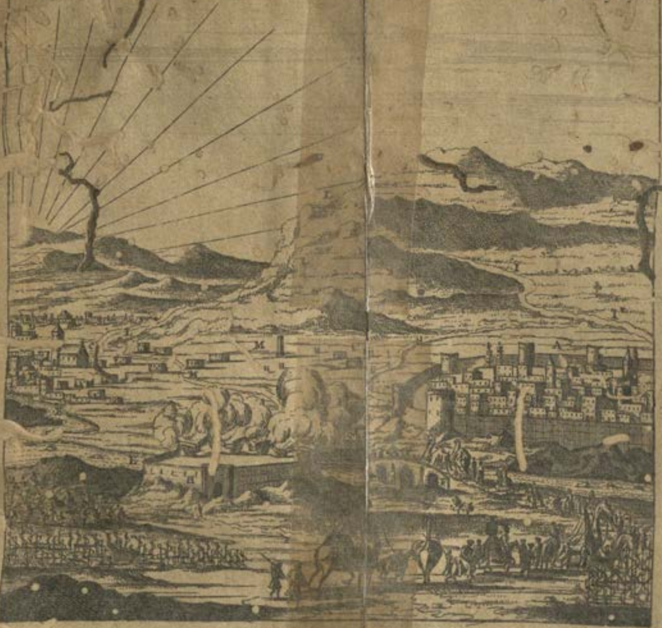
le levant, & Rodolfe, à ce que nous dit le Kan, estoit le premier Horloger qui estoit entré en Perse. Il luy fit ajuster une montre qu'il avoit euë de quelque marchand, & tant pour avoir le plaisir de le voir travailler, qu'afin que nous luy tinssions tous les jours compagnie à boire, ils nous fit loger dans une chambre proche de la sienne. Il aimoit fort la debauche, & pour mieux gagner son amitié dés que la chaleur commençoit à passer, depuis quatre heures du soir jusques bien avant dans la nuit, il nous falloit luy tenir teste à boire. C'estoit d'ordinaire dans un beau jardin qu'il avoit hors de la ville, & aux quatre coins d'un vivier qui est au milieu il faisoit mettre quatre grandes bouteilles de verre d'excellent vin blanc & clairet, toutes les quatre pouvant tenir plus d'un demi-muids. Entre ces grands bouteilles il y en avoit environ cinquante de moindre grandeur & toutes égales qui bordoient tout le vivier, & chacune estoit de cinq ou six pintes. La terre tout autour estoit couverte de grands tapis qui venoient jusqu'aux bouteilles, & à un des bouts du vivier il y avoit un amphitheatre couverte aussi de riches tapis. C'est l'endroit où se faisoit la debauche, & tout ce grand appareil n'estoit que pour la magnificence que ce Kan aimoit en toutes choses.

Il avoit un grand genie, & c'est le mesme dont j'ay parlé dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur, lequel aprés avoir livré Erivan à Sultan Amurat le suivit à Constantinople, & devint son favori en luy apprenant à boire. Il eut comme je l'ay dit alors, une fin funeste, & telle que meritoit la trahison qu'il avoit faite à son Roy.

Amurat laissa dans Erivan une garnison de vingt deux mille hommes, qui estoient pressez & n'avoient présque point de place pour se loger. Mais Cha-Sefi Roy de Perse vient bien-tost aprés avec une forte armée; & s'estant mis à couvert sur une des collines qui commande la ville, il la batit incessamment de huit pieces de canon qui furent plantées sur un petit fort qu'il fit élever en peu de temps. Dés le quatriéme jour il fit breche, & ce Prince qui n'avoit pas auparavant la reputation

d'estre

I Parte fol.



le levant, & Rodolfe, à ce que nous dit le Kan, estoit le premier Horloger qui estoit entré en Perse. Il luy fit a-juster une montre qu'il avoit euë de quelque marchand, & tant pour avoir le plaisir de le voir travailler, qu'afin que nous luy tinssions tous les jours compagnie à boire, ils nous fit loger dans une chambre proche de la sienne. Il aimoit fort la debauche, & pour mieux gagner son ami-tié dés que la chaleur commençoit à passer, depuis qua-tre heures du soir jusques bien avant dans la nuit, il nous falloit luy tenir teste à boire. C'estoit d'ordinaire dans un beau jardin qu'il avoit hors de la ville, & aux quatre coins d'un vivier qui est au milieu il faisoit mettre qua-tre grandes bouteilles de verre d'excellent vin blanc & clairet, toutes les quatre pouvant tenir plus d'un demi-muids. Entre ces grands bouteilles il y en avoit environ cinquante de moindre grandeur & toutes égales qui bordoient tout le vivier, & chacune estoit de cinq ou six pintes. La terre tout autour estoit couverte de grands tapis qui venoient jusqu'aux bouteilles, & à un des bouts du vivier il y avoit un amphitheatre couverte aussi de ri-ches tapis. C'est l'endroit où se faisoit la debauche, & tout ce grand appareil n'estoit que pour la magnificence que ce Kan aimoit en toutes choses.

Il avoit un grand genie, & c'est le mesme dont j'ay parlé dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur, lequel aprés avoir livré Erivan à Sultan Amurat le suivit à Constantinople, & devint son favori en luy apprenant à boire. Il eut comme je l'ay dit alors, une fin funeste, & telle que meritoit la trahison qu'il avoit faite à son Roy.

Amurat laissa dans Erivan une garnison de vingt deux mille hommes, qui estoient pressez & n'avoient présque point de place pour se loger. Mais Cha-Sefi Roy de Perse vient bien-tost aprés avec une forte armée; & s'estant mis à couvert sur une des collines qui comman-de la ville, il la batit incessamment de huit pieces de ca-non qui furent plantées sur un petit fort qu'il fit élever en peu de temps. Dés le quatriéme jour il fit bresche, & ce Prince qui n'avoit pas auparavant la reputation

d'estre

I Partie fol. 8

d'estre vaillant, fut le premier à l'assaut & prit la ville, où il y avoit, comme j'ay dit, jusqu'a vingt-deux mille Turcs. Comme il les avoit fait sommer de se rendre, & qu'ils n'avoient voulu venir à aucune composition, il ne leur donna point de quartier, & ils furent tous taillez en pieces. Amurat prit depuis sa revanche contre Cha-Sefi, mais peu noblement, & entrant victorieux dans Bagdat il fit passer au fil de l'épée tous les Persans, contre la parole qu'il leur avoit donnée de leur conserver la vie.

Voicy le Plan d'Erivan & de ses fauxbourgs.

A. La Ville & la Forteresse.
B. Fauxbourg habité par les Chrestiens. Armeniens.
C. Eglise.
D. Convent.
E. Riviere de Sangui ciia.
F. Pont de pierre.
G. Le grand chemin des Caravanes.
H. Le Fort que fit faire Cha-Sefi pour battre la ville.
I. Ruisseau qui sort de la montagne.
K. Chemin de Tauris.
L. Chemin de Teflis ville capitale de la Georgie; & c'est aussi le chemin de la montagne où le Kan d'Erivan va passer deux ou trois mois d'esté pour boire à la glace.
M. Places vuides qui servent de marché pour le debit de toutes sortes de denrées.

CHAPITRE IV.

Continuation de la mesme route depuis Erivan jusqu'à Tauris.

DE Erivan à Tauris il y a d'ordinaire dix journées de Caravane, & *Nakšivan* est sur le chemin dans

une diſtance preſque égale des uns & de l'autre. La premiere journée on paſſe de grandes plaines ſemées de riz & traverſées de quantité de ruiſſeaux. La ſeconde on continuë de marcher dans de meſmes plaines à la vuë de la montagne d'Ararat qu'on laiſſe au midy, & autour de laquelle il y a quantité de monaſteres. Les Armeniens appellent cette montagne *Meſeſouſar*, c'eſt à dire montagne de l'Arche, parce que l'Arche de Noé s'y arreſta lors que les eaux du deluge s'abaiſſerent. Elle eſt comme detachée des autres montagnes de l'Armenie qui font une longue chaine, & depuis le milieu juſqu'au ſommet elle eſt continuellement couverte de neige. Elle paſſe en hauteur toutes les montagnes voiſines, & en mon premier voyage je la vis de cinq journées. Auſſitoſt que les Armeniens la découvrent ils baiſent la terre, puis levant les yeux au Ciel, ils font un ſigne de croix & diſent quelque prieres. Mais il faut remarquer que la montagne depuis le milieu juſqu'a la cime eſt ſouvent cachée par des nüages pendant trois ou quatre mois, & ayant paſſé pluſieurs fois par la meſme route, je n'ay vû que trois fois le haut de la montagne découvert. Dans les plaines qu'on traverſe cette deuxiéme journée, on voit au midy à une lieuë & demy du grand chemin une bute qui apparemment eſt un ouvrage de l'art. Il y a au deſſus de grandes ruines qui témoignent que ç'a eſté un magnifique château, & c'eſt où les Roys d'Armenie alloient prendre le divertiſſiment de la chaſſe, particulierement pour la gruë & le canard.

La troiſiéme journée on campe prés d'un village oû il y a de bonne eau, ce qui oblige la Caravane de s'y arreſter, parce qu'on n'en trouve point que fort loin de là. Le lendemain il faut marcher en defilé dans un détroit de montagnes, & paſſer une aſſez groſſe riviere nommée *Arpa-ſon* qui ſe jette dans l'Aras. On la paſſe à gué quand elle eſt baſſe; mais les neiges venant à fondre & à la groſſir il faut ſe detourner d'une lieuë, & l'aller paſſer ſur un pont de pierre qui eſt au midy. Dela on vient camper prés d'un village appellé *Kaliſakiend*, d'ou

il

il faut aller chercher de l'eau bien loin. La cinquiéme journée on est toûjours dans la plaine, au bont de laquelle on trouve un Carvansera appellé *Karabagler* sur un ruisseau, & on achevoit de le bastir à mon dernier voyage en 1664. Ce ruisseau prend sa source trois ou quatre lieuës au haut du côté du Nord, & demy-lieuë au dessous de Karabagler, une partie de l'eau se congele & se petrifie ; & c'est des mesmes pierres qui s'y forment que le Carvansera a esté basti. Cette pierre est fort legere, & quand on en a besoin on fait le long du ruisseau des fosses que l'on emplit de son eau, qui huit ou dix mois aprés se tourne en pierre. Cette eau est fort douce, & n'a point de mauvais goust ; neanmoins les païsans des environs font difficulté d'en boire, & mesme n'en veulent pas arrouser leurs terres. Les Armeniens disent que Sem fils de Noë fit creuser le rocher d'où sort ce ruisseau, qui à quatre ou cinq lieuës de sa source & à deux ou environ du Carvansera, se va jetter dans l'Aras. De ce Carvansera à Naksivan il n'y a plus qu'une petite journée.

Naksivan selon l'opinion des Armeniens est la plus ancienne ville du monde, bâtie environ à trois lieuës de la montagne sur laquelle s'arresta l'Arche de Noë. C'est d'où elle a pris son nom : car *Nak* en Armenien signifie *Navire*, & *Sivan*, *posé* ou *demeuré*. C'est une assez grande ville, qui fut toute ruïnée par le Sultan Amurat. On y voit les restes de plusieurs belles Mosquées que les Turcs ont abatuës ; parce que les Sectateurs de Mahomet ne veulent point entrer dans les Mosquées des Sectateurs de Hali, ny ceux-cy reciproquement dans les Mosquées des autres, & que les Turcs & les Persans les détruisent tour à tour selon le sort de la guerre. Cette ville est tres-ancienne, & les Armeniens tiennent que ce fut le lieu où Noë vient habiter en sortant de l'Arche. Ils disent qu'il y fut enterré, & que sa femme eut son tombeau à Marante sur le chemin de Tauris. Il passe a Naksivan un petit ruisseau dont l'eau est bonne, & dont la source est peu éloignée de celle du ruisseau de Karabagler. Les Arme-

Armeniens faisoient autrefois un grand negoce de soye en cette ville qu'on rebâtit à present, & il y a un Kan qui y commande. Tout le païs entre Erivan & Tauris fut entierement ruiné par Cha Abas I. du nom, Roy de Perse, afin que l'armée des Turcs qui marchoit de ce côté là ne trouvant rien dequoy subsister, se detruisît d'elle mesme. Il voulut rendre le païs desert, & emmena en Perse tous les habitans de Zulfa & des environs, jeunes & vieux, les peres, les meres & les enfans, dont il fit de nouvelles Colonies en divers endroits de son Royaume. Il fit passer jusqu'à vingt-sept mille familles d'Armeniens dans la Province de Guilan d'où viennent les soyes, & dont le rude climat fit mourir beaucoup de ces pauvres gens, accoûtumez à un air plus doux. Les plus considerables furent envoyées à Ispahan où le Roy les poussa dans le negoce, & il leur avançoit les soyes, qu'ils luy payoient à retour de voyage, ce qui mit bien tost les Armeniens sur pied. Le Roy leur acorda en mesme temps de grands privileges, & entr'autres qu'ils auroient leur Chef & leurs Juges particuliers, sans dépendre de la Justice de Perse. Ce sont eux qui ont bâti la ville de Zulfa, qui n'est separée d'Ispahan que par la riviere de Senderou, & qu'ils appellent Zulfa la neuve, pour la distinguer de la vieille Zulfa d'Armenie qui est la patrie de leurs Ancestres, ce que je dirai ailleurs plus amplement. Une troisiéme partie de ce peuple fut dispersé dans plusieurs villages entre Ispahan & Sciras; mais les vieillards estant morts tous les jeunes peu à peu se firent Mahometans, & à peine trouveroit-on aujourd'hui deux Chrestiens Armeniens dans toutes ces belles plaines où leurs peres furent envoyez pour les cultiver.

Entre les ruïnes de Naksivan on voit celles d'une grande Mosquée qui estoit une des plus superbes de l'Asie & on croit qu'elle fut bastie en memoire de le sepulture de Noë. En sortant de la ville on voit auprés du mesme ruisseau qui y passe une tour dont l'architecture est des plus belles. Ce sont comme quatre dômes joints, en-

ensemble, qui supportent une espece de pyramide qui semble estre composée de douze petites tours ; mais vers le milieu elle change de figure & montre quatre faces qui vont en diminüant & finissent en aiguille. Tout l'edifice est de brique, & tant le dehors que le dedans est un beau vernis avec plusieurs fleurs de relief. On croit que c'est un ouvrage de Temur-leng quand il fus à la conqueste de la Perse.

Avant que d'aller plus loin il faut s'écarter un peu de la route, pour voir plusieurs Monasteres qui sont à droit & à gauche, & où il se trouvent plusieurs choses dignes d'estre remarquées.

Entre Nakhvan & Zulfa de côté & d'autre au septentrion & au midy, il y a dix convents de Chrétiens Armeniens éloignés de deux ou trois lieües plus ou moins les uns des autres. Ils reconnoissent le Pape, & sont gouvernez par des religieux Dominiquains de leur nation. Pour en avoir toûjours un nombre suffisant, on envoye de temps en temps à Rome des enfans du pays qu'on juge les plus propres à l'étude: & ils y apprennent la langue Latine & l'Italienne avec les sciences necessaires pour leur profession. On compte en ce quartier là environ six mille ames qui suivent l'Eglise Romaine en toutes choses, à la reserve de l'office & de la messe qu'on chante en Armenien, afin que tout le peuple l'entende. Leur évêque estant éleu, on l'envoye à Rome, où le Pape le confirme. Il fait sa residence à un gros bourg, qui est un des plus beaux lieux de toute l'Asie. Le vin & les fruits y sont excellens, & on y trouve en abondance tout ce qui est necessaire pour la vie. Chaque convent est accompagné d'un bourg ou gros village, dont voicy les noms. Le premier & le principal des dix, qui est du costé du nord & où j'ay esté exprés deux fois, s'appelle *Abarener*, le second *Abraghonnex*, le troisiéme *Kerna*, le quatriéme *Soletak*, le cinquiéme *Kouchkachen*, le sixiéme *Giaouk*, le septiéme *Chiabonnez*, le huitiéme *Arag-h*[illegible], le neufiéme *Kauzuk*, le dixiéme *Kisouk*, & le dernier est aux frontieres du Curdistan ou de l'Assyrie.

C'est

C'eſt où les Armeniens croyent que faint Barthelemy & ſaint Matthieu'ont eſté martyriſez, & ils diſent, qu'ils en ont encore quelques reliques. Pluſieurs Mahometans y viennent en devotion, & principalement ceux qui ont des fievres. Il y a deux ou trois de ces convents où l'on reçoit charitablement les Chreſtiens qui viennent de l'Europe, quoy que les moines y ſoient fort pauvres. Ils vivent d'ailleurs avec une grande auſterité, & ils ne mangent preſque jamais que des herbes. Ce qui les rend ſi pauvres eſt la tyrannie des Gouverneurs qui viennent de temps en temps, & à qui il faut qu'ils faſſent quelques preſens. Comme ils n'ont pas le moyen de donner beaucoup, ces Gouverneurs ne les aiment pas, & pouſſez par les autres Armeniens qui peuvent leur faire de grands preſens, ils traitent ceux-cy d'une maniere à les obliger d'en venir faire leur plainte au Roy, ce que j'ay veu pluſieurs fois à Iſpahan.

A une lieüe & demie du principal de ces dix convents, il y a une haute montagne ſeparée de toutes les autres, & faite en pain de ſucre comme le Pic de l'iſle de Teneriſe. Au pied de cette montagne il y a quelques ſources qui ont la vertu de guerir ceux qui ont eſté mordûs d'un ſerpent, & meſme ſi l'on porte quelques ſerpens à cette montagne ils y meurent auſſi-toſt.

Quand la Caravane eſt ſur ſon départ de Nakſivan pour Zulfa qui n'en eſt éloigné que d'une journée, les principaux Armeniens ſe detournent d'ordinaire de la route pour aller au convent de ſaint Eſtienne qui eſt au midy. J'y ay eſté deux fois; la premiere au retour de mon quatriéme voyage de Perſe, ne voulant pas deſobliger les Armeniens avec qui j'eſtois, & qui ſouhaitoient d'y aller paſſer le carnaval: Joint que nous n'eſtions pas alors en Caravane, & que nous avions fait une compagnie pour marcher à noſtre aiſe ſur nos chevaux. La ſeconde fois ſur in 1668. le 12. de Fevrier au retour de mon dernier voyage des Indes, croyant y trouver un Evéque Polonois avec qui j'avois affaire & comme il n'y eſtoit plus, quelques inſtances que l'Archevéque me

fit

fit pour m'obliger de me reposer un jour ou deux, je ne m'y arrestay que quelques heures, & en partis à myant pour Naksivan. Voicy la route qu'on tient pour aller de Naksivan à saint Estienne.

Il faut passer premierement à un gros village appellé *Ecclisia*, où demeurent plusieurs riches Armeniens qui font un grand negoce de soye, & qui y ont bâti une belle Eglise.

A deux lieües d'Ecclisia on passe l'Aras en bateau, & il est pressé en ce lieu là entre des montagnes. Une fois je l'ay passé sur la glace. A deux portées de mousquet on passe sur un pont une autre riviere qui vient du midi & se jette dans l'Aras. Du pied du pont on commence à monter un côtau sur lequel on trouve un gros village appellé *Chambé*, dont tous les habitans tant hommes que femmes dés l'âge de dix-huit ans entrent comme en folie; mais d'une espece de folie qui n'est pas méchante. Ceux du païs croyent que c'est un châtiment du ciel, depuis que leurs ancêtres eurent persecuté dans ces montagnes saint Barthelemy & saint Matthieu.

De ce village à saint Estienne il n'y a plus qu'une lieuë; mais le chemin est fâcheux, & il y a presque par tout des precipices où il faut necessairement mettre pied a terre.

Saint Estienne est un convent que l'on n'a commencé à bâtir que depuis trente ans. Il est dans les montagnes en un lieu desert & de difficile accez; & la raison qui a porté les Armeniens a choisir ce lieu-la plûtost qu'un autre, est qu'ils ont par tradition que ce fut où saint Matthieu & saint Barthelemy se retirerent quand on les persecutoit. Ils ajoûtent que saint Matthieu y fit un miracle, & que n'y ayant point d'eau en ce lieu-là, il frappa de son baston en terre d'ou il sortit d'abord une source d'eau. Elle est environ à un demi quart de lieuë du convent, cachee sous une voute avec une bonne porte, de maniere que l'on ne peut gaster l'eau. Les Armeniens vont voir cette source en grande devotion, & on mene l'eau au couvent par un canal qu'on a fait sous terre.

Ils

Ils diſent auſſi, qu'ils ont trouvé en ce lieu là pluſieurs reliques que ſaint Barthelemy & ſaint Matthieu y ont apportées, auſquelles ils en ont adiouſté d'autres, & voicy les principales & pour leſquelles ils ont le plus de veneration.

Une croix faite du baſſin où JESUS-CHRIST la va les pieds à ſes Diſciples. Au milieu de cette croix il y a une pierre blanche, & ils diſent qu'en mettant la pierre ſur un malade, s'il doit mourir elle devient noire, & qu'aprés ſa mort elle ſe retrouve blanche comme auparavant.

Une maſchoire de ſaint Eſtienne martyr.

Le crane de ſaint Matthieu.

Un os du col & un os du doigt de ſaint Jean Baptiſte.

Une main de ſaint Gregoire diſciple de ſaint Denys l'Areopagite.

Un petit coffre où il y a quantité de petits morceaux d'os, qu'ils croyent eſtre des reliques des Septante deux Diſciples.

L'Egliſe eſt baſtie en croix comme le ſont toutes les Egliſes des Armeniens, & au milieu s'éleve un beau dome, autour duquel ſont les douze Apôtres. Et l'Egliſe & le convent tout eſt de pierre de taille, & quoy que l'edifie entier ne ſoit pas fort ample, on y a conſumé une grande quantité d'or & d'argent. Il y a beaucoup de familles Armeniennes qui en ſont encore incommodées, & on leur avoit inſpiré une telle devotion pour ce lieu là, que la pluſpart des femmes à l'inſçû de leurs maris ont vendu leurs joyaux & juſques à leurs habits pour fournir aux frais du baſtiment.

La premiere fois que je fus à ſaint Eſtienne en la compagnie de quelques Armeniens avec qui je revenois d'Iſpahan, deux Evêques ſuivis de pluſieurs moines vinrent nous recevoir, & nous menerent dans une grande ſale où nous fûmes bien traitez. Le vin eſtoit excellent, & il ne nous manqua rien ſelon le pays pour la bonne chere. C'eſt la coûtume parmi les Armeniens de preſenter aux conviez un peu avant le repas une grande

coupe

coupe d'eau de vie, avec des dragées de plusieurs sortes, & des écorces confites d'orange & de citron dans sept ou huit pourcelaines arrangées dans un grand bassin de ces laques de la Chine. C'est un petit prelude pour exciter l'appetit: les Armeniens & les femmes mesmes vuident de grandes tasses d'eau de vie. Aprés le repas on fut à l'Eglise où on chanta quelques hymnes, & au retour trouva dans la sale un nombre suffisant de matelas pour se coucher. Il n'y a point d'autres sortes de lits dans toute l'Asie, la nuit on étend des matelas sur des tapis, & on les serre le jour. Nous ne vîmes point l'Archevéque ce soir là que dans l'Eglise.

Sur le minuit toutes les cloches sonnerent, & chacun se leva pour aller à l'Eglise. Je crois qu'on y fut plûtost que de coûtume à cause du carnaval; car tant l'office que la messe, tout fut achevé à la pointe du jour. Entre huit & neuf heures du matin on se mit à table, & nous avions vû arriver auparavant quantité de paisans des lieux circonvoisins avec du vin, des fruits, & des viandes, dont ils firent present à l'archevéque, lequel mangea avec nous.

Nous n'estions pas à la moitié du repas lorsqu'il vient nouvelle qu'un Evéque estoit mort à Zulfa en s'en retournant aux trois Eglises; d'ou il avoit esté envoyé par le Patriarche pour recevoir quelques droits sur des villages. L'Archevêque se leva incontinent de table avec tous les assistans, & ils firent la priere pour le mort. Ensuite l'Archevêque ordonna à deux Evêques & à six moines d'aller querir le corps & de l'amener au convent. Ils partirent aussi-tost, mais ils ne furent pas loin, & ayant rencontré en chemin des gens qui le portoient, ils retournerent au convent un peu aprés la minuit. Le corps fut mis incontinent dans l'Eglise sur un tapis estendu par terre, & le visage tourné vers l'Autel. On alluma en mesme temps quantité de cierges, & le reste de la nuit deux moines se relevoient l'un l'autre pour faire des prieres auprés du mort. Le jour venu l'Archevêque, les Evêques & tous les Religieux dirent l'office

des morts, ce qui dura bien une heure, & à l'issuë de la messe on apporta le corps proche de l'Autelque les pieds touchoient. Aprés on leva le linceul qui couvroit la teste, & la sainte huile ayant esté apporté, l'Archevêque l'oignit en six endroits disant à chaque fois quelques prieres. Cela fait on recouvrit la tête, puis tous ensemble firent des prieres qui durerent demi heure. Ces premieres ceremonies achevées on sortit de l'Eglise avec des croix & des bannieres, & tous les assistans avoient un cierge à la main. Quand le corps vint à passer, un Evêque luy mit dans la main droite un papier où ces mots estoient écrits. *Je suis venu du Pere, & je m'en retourne du Pere.* Ensuite il fut porté à la sepulture qui estoit sur une petite montagne prés du convent, & l'ayant posé sur le bord de la fosse ils fireut des prieres durant un quart d'heure. Cependant un Evêque descendit dans la fosse, & ôtant toutes les pierres qu'il y trouvoit fit le lieu uni, aprés quoy on y devalla le corps envelopé d'un grand linceul. Alors l'Evêque l'ajusta selon leur coutume, luy leva la teste un peu haut, & luy tourna la face ver le levant. Ensuite l'Archevêque & tous les assistans prirent chacun une poignée de terre que l'Archevêque benit, & la donnant à l'Evêque il l'épandit par dessus le corps. Enfin l'Evêque sortit de la fosse, on la remplit de terre, & nous retournâmes au convent pour y achever le carnaval.

De saint Estienne on descend une lieuë jusqu'a l'Aras, que l'on costoye presque toûjours jusques à Zulfa où on regagne la route. Si l'on veut on peut prendre un autre chemin plus court d'une lieuë, & couper (comme j'ay fait quelque fois) droit par la montagne, où on ne vient tomber à l'Aras, qu'à une demi lieuë de Zulfa. Mais le chemin est tres-fâcheux & plein de mauvais pas ce qui rend l'autre plus frequenté & plus ordinaire.

Mais il faut revenir à Naksivan pour reprendre la grande route dont je me suis detourné pour aller voir tous ces Monasteres Armeniens.

A demi lieuë de Naksivan on trouve une riviere qui

se jette dans l'Aras, & on la passe sur un pont de pierre de douze arches, quoy que d'ordinaire il y ait peu d'eau. Mais quand les neiges viennent à fondre, ou qu'il tombe de grandes pluyes, elle grossit aussi-tost & on ne pourroit la passer à gué. Dans une prairie qui suit le pont, & où nous campâmes à mon dernier voyage, il y a une fontaine dont l'eau est tiede, & elle lâche le ventre à ceux qui en boivent. C'est à ce pont là où le Maître du peage de Naksivan vient prendre les droits, quand la Caravane n'arreste point dans la ville. On paye pour charge de chameaux dix Abassis qui reviennent à neuf livres de nôtre monnoye, & c'est pour la garde des chemins. Cette sorte de droits qui vont du plus au moins se payent en divers lieux de la Perse sans que l'on visite les marchandises. Les Gouverneurs chacun dans son ressort en repondent si elles estoient volées; ce qui rend la seureté des chemins tres grande dans toute la Perse: & si on veut on n'a pas besoin de s'assembler en Caravane pour voyager.

De ce pont qui est prés de Naksivan jusques à Zulfa il n'y a qu'une journée; & parce que cette ville est toute en ruïne, les Caravanes campent d'ordinaire à cinq cens pas au deça sur le bord de la riviere.

Zulfa l'ancienne patrie des Armeniens que Cha-Abas emmena en Perse, est une ville pressée entre deux montagnes où passe l'Aras qui laisse tres peu de terrain de costé & d'autre. Il ne commence à porter bateau qu'a deux lieuës ou environ au dessous (car au dessus il ne peut guere souffrir que des radeaux) & comme le païs s'abaisse & s'étend en plaines, il y a plus de roches à craindre, & le cors du fleuve est plus tranquille. Il y avoit un beau pont de pierre que Cha-Abas fit rompre, & la ville entiere fut détruite pour ne rien laisser aux Turcs. Ny parce qui en reste ny par son assiete on ne voit pas qu'elle ait jamais eu aucune beauté, les pierres estoient grossierement assemblées sans ciment, & les batimens ressembloient mieux a des caves qu'a des maisons. Le costé du nord-ouest estoit le plus habité, & il

n'y avoit presque rien de l'autre. Les terres qui sont au voisinage de Zulfa estant tres-fertiles, il y est revenu quelques familles Armeniennes qui y vivent doucement. Cogia Nazar l'un des principaux Armeniens qui sortirent de Zulfa s'estant rendu puissant dans le negoce, & ayant acquis un grand credit auprés de Cha-Abas & de Cha-Sefi son successeur qui le firent *Kelonter*, c'est à dire Chef & Juge de la nation Armenienne, fit bâtir en faveur de sa patrie deux grands Carvanseras qu'on voit à Zulfa de costé & d'autre de la riviere. Il y a fait une dépense de plus de cent mille écus, & ce sont deux beaux ouvrages qui par sa mort sont demeurez imparfaits.

A une demi lieuë au deçà de Zulfa avant que le passer un torrent qui se jette dans l'Aras, on peut prendre deux chemins pour aller à Tauris. L'un est à main droite tirant au sud-est, & par la route ordinaire; l'autre à la gauche vers le nord-est, que nous primes huit ou dix de compagnie à cheval à mon quatriéme voyage à Ispahan. Nous laissames la Caravane qui suit la grande route, & ne prend jamais l'autre chemin quoy qu'il ne soit pas plus long, parce qu'il est plein de roches & de cailloux qui gâtent le pied des chameaux. Je fus bien aise de voir un nouveaux païs, & j'en feray en peu de mots la description avant que de poursuivre la grande route.

Du torrent où nous quittâmes la Caravane nous allâmes coucher à un village qui n'en est éloigné que d'une lieüe & demie.

Le lendemain aprés avoir costoyé l'Aras cinq ou six heures, nous arrivâmes à *Astabat* qui est à une lieuë de la riviere, & nous y demeurâmes pres de deux jours à nous divertir. Ce n'est qu'une petite ville, mais qui est tres-belle; il y a quatre Carvanseras & chaque maison a sa fontaine. L'abondance des eaux rend le terroir excellent, & sur tout il y croist de tres-bon vin. C'est le seul païs du monde qui produit le *Ronas*, dont il se fait un si grand debit en Perse & aux Indes. Le *Ronas* est une racine qui court dans la terre comme la reglisse, & qui

n'est

n'eſt gueres plus groſſe. Elle ſert à teindre en rouge, & c'eſt ce qui donne cette couleur a toutes ces toiles qui viennent de l'Empire du Grand Mogol. Quoy qu'on en tire de terre des morceaux fort longs, on les coupe de la longueur de la main pour en faire des paquets & en mieux remplir les ſacs dans quoy on tranſporte cette marchandiſe. C'eſt une choſe étonnante de voir arriver à Ormus des Caravanes entieres chargées de ce Ronas pour l'envoyer aux Indes dans les navires qui y retournent. Cette racine donne une forte & prompte teinture, & une barque d'Indiens qui en eſtoit chargée ayant eſté briſée par leur negligence à la rade d'Ormus où j'eſtois alors, la mer le long du rivage où les ſacs flottoyent parut toute rouge durant quelques jours.

En partant d'Aſtabat il nous falut pourvoir de paille & d'orge pour nos chevaux, ſur l'avis qu'on nous donna que nous n'en trouverions pas de tout le jour. D'abord on deſcend une heure entiere juſqu'à l'Aras qu'on paſſe en bateau, & le reſte de la journée on marche entre des montagnes parmi des torrens & des caillous. Nous campâmes ce ſoir là prés d'un ruiſſeau.

Le jour ſuivant aprés avoir marché deux ou trois heures dans un vallon nous paſſâmes une haute montagne, au deſſus de laquelle on trouve trois ou quatre méchantes maiſons où nous fiſmes noſtre giſte.

Le lendemain qui fut le cinquiéme jour de noſtre ſeparation d'avec la Caravane, nous marchâmes en deſcendant prés de trois heures juſqu'à un gros village dans une belle aſſiette, & où il y a d'excellens fruits. Nous y primes une heure ou deux de repos, & de là nous vinſmes à un grand pont de pierre ſur une riviere où il n'y a guere d'eau que lors qu'il tombe des pluyes. Elle va tomber dans le lac de *Roumi* dont je parleray plus bas, & l'eau de cette riviere particulierement quand elle eſt baſſe, eſt ſi acre & de ſi mauvais gouſt que perſonne n'en peut boire. Un quart de lieuë au deça du pont on trouve trois longues pierres plantées en terre comme des piliers. Les gens du païs diſent qu'elles ont eſté poſées pour monument

au mesme lieu où Darius fils d'Hystaspes fut éleu Roy de Perse par l'industrie de son Palefrenier selon que l'histoire le raconte ; & de ce lieu là jusqu'à Tauris il n'y a plus guere qu'une demy lieüe.

Les Montagnes des Medes que nous traversames par cette route, & celles qui courent au levant vers les anciens Parthes, sont les plus fertiles de toute la Perse. Elles portent des grains & des fruits en abondance, & sur le haut des montagnes il y a de belles plaines toutes semées de bled, & qui sont de grand rapport. Les sources qui s'y trouvent, & les pluyes qui y tombent y rendent toutes choses beaucoup meilleures & d'un goût plus relevé qu'en d'autres Provinces de la Perse qui manquent d'eau, & elles sont aussi beaucoup plus chéres.

Nous avons laissé la Caravane à une demi lieuë de Zulfa, & c'est là où il nous faut retourner pour reprendre la grande route.

La Caravane ayant passé le torrent où nous la quittâmes vient camper au bord de l'Aras, qu'elle passe le lendemain en bateau. Elle n'entra point dans Zulfa quoy quelle en fut proche, parce qu'au delà de cette ville il y a deux ou trois lieuës de chemin tres-rude & peu frequenté, où il faut incessamment monter & descendre, & pour mieux dire il n'y a point de chemin. Ainsi on laisse Zulfa a la droite pour en prendre un moins rude, & on ne fait pas un grand détour. Aprés deux heures de marche on passe prés d'un village nommé *Sugiac* : puis on entre dans des bruyeres entourées de hauts rochers. Et cette premiere journée on ne trouve d'autre eau que d'une petite fontaine, mais une eau si mauvaise que les bestes ont de la peine d'en boire.

Le jour suivant on traverse un païs uni, mais fort desert, où on ne trouve qu'un grand Carvansera abandonné, quoy qu'on y ait fait de la dépense, & qu'il soit basti de belle pierre de taille quil à falu y aporter de fort loin. Delà on vient au giste a *Mirante* celebre pour la sepulture de la femme de Noé. Ce lieu là n'est pas grand, & il ressemble plûtost à un bocage qu'à une ville;

mais

mais d'ailleurs il est dans une situation tres agreable au milieu d'une plaine fertile & remplie de villages bien peuplez. Cette plaine ne s'étend qu'une lieuë aux environs de Marante, & tout le païs d'alentour est presque desert. Il n'est pas toutefois entierement inutile, & estant comme une bruyere continuelle, qui ressemble à nos laudes de Bourdeaux, il fournit, à la nourriture des chameaux qu'on y éleve pour les Caravanes. C'est ce qui fait le grand nombre de Chameliers qui sont à Sugiac & à Marante, & qui selon la police qui est entre ces gens-là fournissent une partie de cette route. On paye à Marante treize Abassis qui font prés de quatre écus pour charge de chameau, & c'est (comme j'ay dit plus haut) un droit qui se leve pour la garde des chemins.

De Marante on vient camper le troisiéme jour à une lieuë de Sophiana dans une lande où l'eau ne vaut rien, aprés avoir traversé un païs messé & assez desert où on ne trouve qu'un beau Carvansera dans un vallon. *Sophiana* est une assez grande ville qu'on ne peut voir à moins que d'estre dedans, à cause de la quantité d'arbres plantez dans les ruëz & aux environs, ce qui luy donne plutost la face d'une forest que d'une ville.

Le lendemain qui est la dixiéme journée de marche ordinaire depuis Erivan, aprés avoir traversé de grandes plaines belles & fertiles la Caravane arrive à Tauris. Ces plaines sont entrecoupées de plusieurs ruisseaux qui viennent des montagnes des Medes du coté du nord; mais l'eau n'en est pas également bonne, & il y en a quelques unes dont on ne peut boire.

A moitié chemin de Sophiana & de Tauris il y a un coteau d'où l'on a la vuë sur ces belles plaines; & c'est où vint camper l'armée de Sultan Amurat, quand il assiega Tauris. La nouvelle estant venuë à Cha-Sêfi Roy de Perse qu'il l'avoit brûlée, & qu'il avançoit dans le païs avec plus de cent mille hommes, il dit sans s'émouvoir, qu'il falloit le laisser approcher, & qu'il sçavoit le moyen de se vanger de l'invasion des Turcs sans beaucoup de peine. Ils n'estoient plus qu'à quinze journées

ou environ d'Ispahan, & ce fut alors que Cha-Sefi fit promtement detourner devant & derriere toutes les eaux, qui ne viennent que de sources, & qui ne se conduisent que par canaux dans l'interieur de la Perse où il n'y a point de rivieres, & l'armée des Turcs perit aussitost de soif dans des païs vastes & arides où elle s'estoit imprudemment engagée.

Tauris est au 83. degré 30. minutes de longitude, & au 40. degré [illegible] minutes de latitude, dans une plaine decouverte où on ne voit aucun arbre, & environnée de montagnes hors du costé du couchant. La plus éloignée n'est qu'à une lieuë de la ville, & il y en a une qui la touche presque au nord n'en estant separée que par la riviere. Le païs est bon & fertile en grains, les herbages y sont excellens, & on y recüeille en abondance toutes sortes de legumes. On croit que Tauris estoit l'ancienne *Ecbatane* capitale de l'Empire des Medes, & c'est encore aujourd'huy une grande ville & fort peuplée, comme estant l'abord de la Turquie, de la Moscovie, des Indes & de la Perse. Il s'y trouve une infinité de Marchands & de toutes sortes de marchandises, mais particulierement des soyes qu'on y aporte de la Province de Guilan & d'autres lieux. Il s'y fait un grand trafic de chevaux qui y sont bons & à bon marché. Le vin & l'eau de vie & generalement tous les vivres n'y sont pas chers, & l'argent y roule plus qu'en autre lieu de l'Asie. Plusieurs familles Armeniennes qui s'y sont habituées ont acquis du bien dans le trafic, & l'entendent mieux que les Persans.

Une petite riviere dont l'eau est assez bonne court au milieu de Tauris; elle s'appelle *Schienkaie*, & il y a trois ponts qui n'ont qu'une arche chacun, pour passer d'un costé de la ville à l'autre. Cette eau pour la mieux nommer n'est qu'un ruisseau ou un torrent qui fait quelquefois de grands ravages, & quand il vient à grossir il inonde une partie de la ville. Je parleray plus bas d'une riviere assez grande qui n'en est éloignée que d'une demi-heure de chemin.

La pluspart des bastimens de Tauris sont de brique cuite au Soleil, & les maisons des particuliers n'ont la pluspart qu'un étage ou deux au plus. Le toit est en terrasse, & au dedans elles sont voutées & enduites de terre detrempée avec de la paille bien hachée qu'on blanchit aprés avec de la chaux. En 1638. la ville fut presque toute ruinée par Sultan Amurat Empereur des Turcs comme je l'ay dit plus haut : mais il s'en faut peu qu'elle ne soit toute rebâtie. Il y a des Bazars ou halles pour les marchandises qui sont bien bâtis, & plusieurs Carvanseras tres-commodes dont on en voit à double étage. Le plus beau est celuy de Mirza-Sadé Intendant de la Province, qui l'a fait bastir depuis peu avec un Bazar tout proche; à quoy il a joint une Mosquée & un College avec de bons revenus.

Le grand trafic de Tauris rend cette ville renommée par toute l'Asie, & elle a un commerce continuel avec les Turcs, les Arabes, les Georgiens, Mengreliens, les Persans, les Indiens, les Moscovites & les Tartares. Ses Bazars qui sont couverts sont toûjours remplis de tres-riches marchandises, & il y en de particuliers pour les artisans. La pluspart sont forgerons, dont les uns font des socs, les autres des haches, & d'autres enfin des limes & des fusils pour battre le feu & pour prendre du tabac. Il y en a aussi qui font des cadenats, car pour des serrures les Levantins n'en ont que de bois. On y voit des tourneurs qui fournissent tous les lieux circonvoisins de tours à filer & de berceaux, & quelques orfevres qui ne font guere d'autre besoigne que de méchantes bagues d'argent. Mais il y a quantité d'ouvriers en soye qui sont habiles & font de belles étoffes, & il y en a plus de ceux-là que de toute autre sorte d'artisans. C'est à Tauris où se fait la plus grande partie des peaux de chagrin qui se consument en Perse; & il s'y en consume une grande quantité, n'y ayant personne hors les paysans qui n'ait des botes & des souliers de chagrin. Ces peaux se font du cuir de cheval, d'asne ou de mule, & seulement du derriere de la beste,

& celuy qui se fait de la peau de l'asne a le plus beau grain.

On voit à Tauris plusieurs restes de beaux edifices autour de la grande place & au voisinage, & on laisse tomber en ruïne quatre ou cinq belles Mosquées d'une grandeur & d'une hauteur prodigieuse. La plus superbe de toutes & la plus belle qui soit à Tauris est en sortant de la ville sur le chemin d'Ispahan. Les Persans l'abandonnent & la tiennent immonde comme une Mosquée d'heretiques, ayant esté bâtie par les *Sounnis* sectateurs d'Omar. C'est un grand bâtiment d'une tres-belle structure, & dont la face qui est de cinquante pas est relevée de huit marches de l'assiette du chemin. Il est revétu par dehors de briques vernissées de differentes couleurs; & par dedans orné de belles peintures a la Moresque, & d'une infinité de chifres & lettres Arabes en or & azur. Des deux côtes de la façade il y a deux *Minarets* ou tours fort hautes, mais qui ont peu de grosseur & dans lesquelles toutefois on a pratiqué un escalier. Elles sont aussi revêtuës de ces briques vernissées, ce qui est l'ornement qu'on donne en Perse à la pluspart des beaux bâtimens, & chacune est terminée par une boule taillée en turban de la maniere que le portent les Persans. La porte de la Mosquée n'a que quatre pieds de large, & est taillée dans une grande pierre blanche & transparente, de vingt-quatre pieds de haut & de douze de large, ce qui paroit beaucoup au milieu de cette grande façade. Du vestibule de la Mosquée on entre dans le grand dôme de trente-six pas de diametre, élevé sur douze piliers qui l'appuyent par dedans, seize autres le soûtenans par dehors; & ces piliers sont fort hauts & de six pieds en quarré. Il y a en bas une balustrade qui regne au tour, avec des portes pour passer d'un costé à l'autre, & le pied de chaque pilier de la balustra de qui est de marbre blanc est creuse en petites niches à rez du pavé de la Mosquée, pour y mettre les souliers qu'on oste toujours pour y entrer. Ce dôme est revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de plusieurs

sieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chifres & lettres & d'autres moresques en relief, le tout si bien peint & si bien doré & ajusté avec tant d'art, qu'il semble que ce ne soit qu'une piece & un pur ouvrage du ciseau. De ce dôme on passe dans un autre plus petit, mais qui est plus beau en son espece. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade, blanche & transparente, & taillée comme une maniere de porte qui ne s'ouvre point. Ce dôme n'a point de piliers, mais à la hauteur de huit pieds il est tout de marbre blanc, & on y voit des pierres d'une longueur & d'une largeur prodigieuse : toute la coupe est un émail violet où sont peintes toutes sortes de fleurs plates. Mais le dehors des deux dômes est couvert de ces briques vernissées avec des fleurons en relief. Sur le premier ce sont des fleurons blancs à fond vert, & sur le second des étoiles blanches à fond noir, & ces diverses couleurs frapent agreablement la veüe.

Proche de la porte par où l'on va du grand dôme à l'autre, on voit à gauche une chaise de bois de noyer peu curieusement travaillée, & qui est appuyée contre le mur. Elle est élevée de six marches, & n'est point couverte. Il y a à main droite une autre chaise de mesme bois & d'un assez bel ouvrage, couverte d'un petit daix de mesme étofe, & appuyée aussi contre le mur. Il y a un petit balustre autour, & on y monte par quatorze marches. Du costé du midi de la Mosquée il y a deux grandes pierres blanches & transparentes, que le Soleil quand il donne dessus fait paroître rouges, & mesme quelque temps aprés qu'il est couché on peut lire au travers par sa reverberation. Cette sorte de pierre est une espece d'Albâtre, & elle se trouve dans le voisinage de Tauris, comme je diray plus bas.

Vis à vis de la Mosquée de l'autre côté du chemin on voit une grande façade, qui reste seule d'un bastiment qu'on a laissé ruïner. C'estoit la demeure du Schec-Iman ou du grand Prestre. Il y avoit de grands bains qui sont aussi tout détruits, & il y en reste quel-

ques-

ques-uns qui estoient les moins beaux qu'on a encore soin d'entretenir.

Dans la grande place de Tauris & aux environs il y a une belle Mosquée, ou College, & un Château qui tombent en ruïne, & tous ces edifices sont abandonnez, parce qu'ils ont servi aux *Sounnis* sectateurs d'Omar. Assez prés de la mesme place il y a une Eglise d'Armeniens ruïnée, où ils disent que sainte Helena envoya une partie de la vraye croix. On voit encore une Mosquée qui fut autrefois une Eglise dediée à saint Jean Baptiste, & on croit qu'une de ses mains y a esté conservée longtemps.

Les Capucins ont une maison assez commode à Tauris, & celuy qui a le plus contribué à leur établissement, & qui les a toûjours appuyez de sa protection, est Mirza-Ibrahim à present Intendant de la Province, & dont le credit égale celuy du Kan de Tauris qui est le premier gouvernement de la Perse. Cét Intendant s'est rendu considerable à la Cour, & s'est mis tres-bien auprés du Roy par ses soins infatiguables & son adresse particuliere à augmenter les finances, ayant trouvé pour cela des secrets qui n'estoient pas entrez dans l'esprit d'aucun de ceux qui l'ont precedé dans la mesme charge. Il est curieux de toutes les belles sciences, ce qui est rare parmi les Orientaux, & il a pris plaisir à s'appliquer aux Mathematiques & à la Philosophie dans l'entretien qu'il avoit souvent avec le Pere Gabriel de Chinon Gardien du Convent des Capucins de Tauris. Mais le desir que Mirza-Ibrahim a eu de faire aussi instruire ses deux fils qui ont profité des leçons du P. Gardien, est le principal motif qui l'a porté à faire du bien aux Capucins. Il leur a achepté une place pour bastir une maison, & fourni liberalement à une partie de la dépense.

Dans le *Meidan* ou la grande place de la ville, tous les soirs quand le Soleil se couche, & tous les matins quand il se leve, il y a des gens gagez pour faire pendant une demi-heure un terrible concert de trompetes & de tam-

tambours. Ils se rangent à un costé de la place dans une galerie un peu élevée; & cela se pratique dans toutes les villes de Gouvernement en Perse.

En sortant de Tauris du costé du nord il y a une montagne qui en est tout proche, n'y ayant que la riviere entre-deux. Elle s'appelle *Einali-Zeinali*, & il y avoit autrefois au dessus un bel hermitage d'Armeniens que les Mahometans ont converti en Mosquée. Au bas de la montagne on voit une forteresse & une Mosquée qu'on laisse tomber en ruine, parce qu'elles ont esté bâties par les Othomans. Il en est de mesme d'un Monastere qui est un peu plus loin sur le bord d'un precipice; & proche de là il y a deux caves où l'on voit quelques sepultures & des colomnes de marbre couchées par terre. Il y a aussi dans la Mosquée quelques tombeaux des anciens Roys des Medes; & ce qui en reste montre assez que l'ouvrage en estoit beau.

Sur la route de Tauris à Ispahan environ à une demi lieuë des derniers jardins de la ville, entre plusieurs croupes de montagnes qu'on laisse proche à main droite, on voit sur la plus haute où jamais il n'y eut d'eau, & où mesme il est impossible d'en conduire, un pont de cinquante pas de long dont les arches sont fort belles, mais qui peu à peu tombe en ruine. Ce fut un *Mollah* qui le fit bâtir sans que personne pût juger de son dessein. Et on ne peut de ce côté là venir à Tauris sans voir ce pont parce qu'il n'y a point d'autre chemin, & qu'à droite & à gauche ce sont des eaux & des precipices. On sceut depuis par son propre aveu qu'une pure vanité luy avoit fait entreprendre cet ouvrage, sçachant que Cha-Abas I. du nom devoit venir à Tauris. Le Roy y vient en effet quelque temps aprés, & voyant sur le haut de cette montagne un pont qui ne pouvoit estre utile à quoy que ce fut, il demanda qui estoit celuy qui l'avoit fait faire, & quel estoit son dessein. Le Mollah qui estoit venu au devant du Roy, & qui se trouva prés de sa personne quand il fit cette demande; Sire, luy dit-il, je n'ay fait bastir ce pont qu'afin que vôtre Majesté venant à Tau-

Tauris, elle s'informât de celuy qui l'a fait faire. On peut juger par là que le Mollan n'avoit autre ambition que d'obliger le Roy à parler de luy.

A une lieuë de Tauris au couchant d'esté on trouve au milieu d'un champ une grosse tour de brique appellée *Kanbazun*. Elle a environ cinquante pas de diametre, & quoy qu'elle soit à demi-ruinée, elle est encore fort haute. Il semble que c'a esté le donjon de quelque château, & il reste encore autour de hautes murailles, qui pour n'estre que de gazon paroissent neanmoins estre fort anciennes. On ne sçait pas certainement par qui cette tour a esté bastie ; mais plusieurs lettres Arabes qui sont sur la porte font juger que c'est un ouvrage des Mahometans. En l'année 1651. il y eut à Tauris & aux environs un grand tremblement de terre, plusieurs maisons furent renversées, & cette tour se fendant de haut en bas, il en tomba une partie dont le dedans fut rempli.

Outre la petite riviere qui court dans Tauris, il passe une autre plus grande à demi lieuë de la ville, sur laquelle au mesme endroit il y a un assez beau pont de pierre. On voit tout proche une sepulture couverte d'un petit dôme, où les Persans disent que la sœur d'Iman-Riza est enterrée, & ils l'ont en grande veneration. La riviere qui passe sous le pont vient des montagnes du nord, & se va rendre dans le lac de *Roumi* à treize ou quatorze lieües de Tauris. On l'appelle *Agi-sou*, c'est a dire *Eau-amere*, parce que son eau est tres-mauvaise, & qu'il ne s'y trouve aucun poisson. Il en est de mesme du lac, qui a environ quinze lieües de tour, & dont l'eau est comme noire. Les poissons qui s'y rendent, avec plusieurs ruisseaux qui tombent dedans, deviennent d'abord étourdis, & on les trouve morts sur le rivage. Ce lac prend son nom d'une Province & d'une petite ville qui s'appellent *Roumi*, & n'est éloigné de Tauris que de dix ou onze lieües.

Au midi du lac sur le chemin qui mene a une petite ville nommée *Tokoriam*, on voit un côtau qui s'abaisse insensiblement, & dont le doux panchant forme un

terre-

terrein uni où bouïllonnent plusieurs sources. Elles s'étendent a mesure qu'elles s'éloignent du lieu où elles commencent a se montrer ; & la terre où elles coulent a quelque chose d'assez singulier pour tenir lieu entre nos remarques. Elle est de differente nature: La premiere terre qui se leve sert a faire la chaux ; celle qui est au dessous est une pierre troüée & spongieuse qui n'est bonne a rien ; & celle qu'on trouve aprés comme un troisiéme lit, est cette belle pierre blanchâtre & transparente au travers de laquelle on voit le jour comme au travers d'une vitre, & qui estant bien taillée sert d'ornement aux maisons. Cette pierre n'est proprement qu'une congelation des eaux de ces sources, & il s'y est trouve quelquefois des [illegible] congelez. Le Gouverneur de la Province envoya en present pour une grande rareté a Cha-Abas une de ces pierres où il se trouva un lezard d'un pied de long. Celuy qui la presenta au Gouverneur eut pour reconnoissance vingt tomans ou trois cens écus, & depuis j'en ay offert mille pour la mesme piece. En certains endroits de la Province de Mazandran, où la mer Caspie s'avance le plus dans les terres de Perse, on trouve aussi de ces pierres congelées, mais en bien moindre quantité que vers le lac de Roumi, & on voit quelquefois des morceaux de bois & des vermisseaux pris dans la pierre. J'ay eu la curiosité d'apporter la charge d'un chameau, c'est a dire prés de dix quintaux de ces pierres transparentes, & je les ay laissées a Marseille jusqu'à ce que j'aye vû a quoy je pourray mieux les employer.

CHAPITRE V.

Suite de la grande route de Constantinople en Perse, depuis Tauris jusqu'à Ispahan par Ardeuil & Casbin.

DE Tauris a Ispahan on compte d'ordinaire vingt-quatre jours de marche de Caravane.

Le premier jour on paſſe des montagnes arides, & on trouve à quatre lieuës de Tauris un des plus beaux Garvanſeras de la Perſe. C'eſt Cha-Sefi qui l'a fait baſtir; Il eſt ſpacieux & fort commode, & il y peut loger cent perſonnes avec leurs chevaux. Dans toute la Perſe, & particulierement depuis Tauris juſqu'à Iſpahan, & de là juſqu'à Ormus, on trouve tous les jours des Garvanſeras dans une juſte diſtance. Je feray ailleurs la deſcription de ces hoſtelleries du levant.

Le ſecond jour on deſcend une montagne fort rude & où le chemin eſt fort étroit. C'eſt au bas de cette montagne où les Marchands ont à choiſir de deux chemins pour ſe rendre a Iſpahan, & chacun ſuit en cela ſon inclination ou ſes affaires. Ceux qui veulent ſuivre la route ordinaire & le droit chemin par les villes de Kom & de Kachan, laiſſent à gauche un étang qui ſepare les deux routes; & ceux qui veulent aller par Ardeüil & Casbin deux autres bonnes villes, laiſſent l'étang à droite & prenent le long de la montagne. De Tauris à Ardeüil il n'y a guere moins de douze lieuës, depuis l'étang le pays eſt aſſez bon, & je décriray cette route la premiere.

Ardeüil eſtant ſi peu éloignée de Tauris eſt à quelques *minutes prés aux meſmes* degrez de longitude & de *latitude*. Cette ville eſt renommée, tant pour le grand & premier abord des ſoyes qui viennent de la province de Guilan dont elle eſt voiſine, que pour la ſepulture de Cha-Sefi I. du nom Roy de Perſe, & d'autres Princes de ſa maiſon. Les avenuës en ſont agreables, & ce ſont des allées de grands arbres appellez Tchinar plantez en droite ligne dans une juſte diſtance. Elle eſt d'une grandeur mediocre, & aſſiſe dans une belle ouverture de montagnes. Celle qui eſt la plus proche de la ville, appellée *Sevalu*, eſt une des plus hautes de la Medie. Les maiſons d'Ardeüil ſont baſties de terre comme dans toutes les autres villes de la Perſe, & les ruës y ſont fort inegales, ſales & étroites. Il n'y en a qu'une qui eſt aſſez belle, à un des bouts de laquelle eſt baſtie l'Egliſe des

Arme-

Armeniens. Une petite riviere paſſe au milieu de la ville, qui ſortant des montagnes voiſines prend ſon cours d'orient en occident. On la diviſe en pluſieurs canaux pour arrouſer les jardins, & en divers endroits on a planté de beaux arbres qui rejoüiſſent la vuë, & rendent la ville plus agreable. Le Meydan ou la place du marche eſt grande, plus longue que large, & un beau Carvanſera que le Kan a fait baſtir répond ſur un des coſtez de cette place. Il y en a d'autres aſſez commodes en d'autres endroits de la ville, aux environs de laquelle on voit de beaux jardins, particulierement celui du Roy où on ſe rend par une belle & longue allée de quatre rangs d'arbres, au bout de laquelle on decouvre un grand portail qui y donne entrée. Quoy que le terroir d'Ardeüil ſoit bon pour la vigne, on n'y en voit point, & on ne fait point de vin qu'à plus de quatre ou cinq lieuës loin de la ville. Les Armeniens qui demeurent à Ardeüil en ont toujours bonne proviſion ; mais il n'y a point de lieu dans la Perſe où il faille apporter tant de precaution pour y en faire entrer, & meſme pour y en boire, la choſe devant eſtre fort ſecrete. Il faut s'en cacher comme on feroit d'une mauvaiſe action, & cette contrainte eſt un effet de la ſuperſtition Mahometane, les Perſans ayant une ſi particuliere veneration pour ce lieu là, qu'ils croiroient pecher de ſouffrir qu'on y buſt du vin ouvertement.

On vient de toute la Perſe en pelerinage au ſepulchre de Cha-Sefi, qui avec le grand abord de ſoyes dont je parleray plus bas, rend Ardeüil une des plus conſiderables villes du Royaume. Le Moſquée dans laquelle il eſt enterré eſt accompagnée de pluſieurs baſtimens, dont l'entrée donne ſur le Meydan qu'elle vient joindre au midy par un grand portail. La porte eſt croiſée de chaiſnes de fer attachées à de groſſes boucles, & quand un criminel peut les toucher & entrer dans la premiere cour, il eſt en ſeureté & on ne ſçauroit le prendre. C'eſt une grande cour plus longue que large, & au dehors du coſté qui regarde le Meydan on a baſti le

long du mur des boutiques pour des Marchands & des artisans.

De cette grande cour on passe à une seconde de moindre étenduë & pavée de pierres plates, avec un ruisseau qui court au milieu. On y entre par une grande porte croisée de chaisnes de fer comme la premiere, & qui est à main gauche au coin de la grande cour. Elle conduit d'abord sous un portique, où il y a de grands balcons élevez à la façon du païs, sur lesquels on voit plusieurs personnes, pelerins ou autres gens que de mauvaises affaires obligent à rechercher cet azile. C'est en ce lieu là où il faut quitter l'epée & le baston avant que de passer outre, & donner quelque chose à un *Moullah* qui est toûjours là avec des livres.

Dans cette seconde cour où coule un ruisseau, d'un costé sont les bains, de l'autre les greniers à riz & à bled ; & à main gauche au bout de la mesme cour, il y a une petite porte qui conduit au lieu où tous les jours soir & matin on distribuë aux pauvres les aumônes Royales ; ce qui fait vis à vis des cuisines. Cette porte est couverte de lames d'argent, & il y a dans ces cuisines vingt-cinq ou trente fourneaux pratiquez dans l'épaisseur du mur, avec autant de chaudieres où on appreste quantité de viandes & de Pilau, tant pour les pauvres que pour les Officiers de la Mosquée. Pendant qu'on fait cette distribution, le maistre Cuisinier qui commande à tous les autres est assis dans une chaise couverte de lames d'argent, & prend garde que tout se fasse avec ordre. Il fais tous les jours mesurer le riz pour les marmites, & couper les viandes en sa presence, & tout se gouverne dans cette maison Royale avec une grande œconomie.

Au bout du portique qui suit la premiere cour, il y a deux portes l'une aprés l'autre de moyenne grandeur, couvertes toutes deux de lames d'argent, & qui donnent passage à un Corridor. Entre ces deux portes on voit à main droite une petite Mosquée où il y a quelques tombeaux de Seigneurs Persans. Quand on a passé le

Cor-

Corridor on entre dans une petite cour, & à main gauche c'est la porte de la Mosquée où sont les tombeaux des Princes de la maison Royale de Perse. Il se faut bien garder de marcher sur le soüil des portes qui d'ordinaire est couvert de lames d'argent, c'est un crime à ne pouvoir estre expié, que par un chastiment tres-severe. On passe d'abord par une petite allée qui mente à la Nef fort richement tapissée, autour de laquelle il y a des pupitres chargés de gros livres, où lisent continuellement les Moullahs ou Docteurs de la Loy gagez pour le service de la Mosquée. Au bout de la Nef qui n'est pas grande, il y a un petit dôme en octogone comme une maniere de Choeur d'Eglise, au milieu duquel est le sepulchre de Cha-Sefi. Il n'est que de bois, mais bien travaillé, & c'est un bel ouvrage de marqueterie. Il n'excedes pas la hauteur d'une homme de la taille ordinaire, & paroist comme un grand cofre, dont les quatre coins d'enhaut portent quatre grosses prommes d'or. On le tient couvert d'un brocart rouge, & les autres tombeaux qui l'accompagnent sont couverts de mesme de riches etoffes. Tant au Choeur qu'en la Nef il y a quantité de lampes, les unes d'or, les autres d'argent, & la plus grande de toutes est d'argent vermeil doré d'une belle cizelure. Il y a aussi six grands chandeliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent, & ils portent de gros cierges, qu'on n'allume qu'à leurs grandes festes.

Du dôme où est le tombeau de Cha-Sefi on passe sous une petite voûte, qui enferme une autre sepulture d'un Roy de Perse, duquel je n'ay pû sçavoir le nom. C'est comme un autre grand cofre de bois d'un assez beau travail, & couvert aussi d'un brocart de soye. La voûte de la Mosquée est ornée au dedans d'une peinture à la Moresquée d'or & d'azur, & au dehors d'un beau vernis de diverses couleurs comme à la superbe Mosquée de Tauris.

Il y a aux environs d'Ardeüil plusieurs sepultures antiques, qui sont dignes d'estre vuës & quelques unes qui sont ruinées montrent encore des restes du soin qu'on

avoit eu de les enrichir d'un beau travail. A un quart de lieüe de la ville on voit la Moſquée où ſont les tombeaux du pere & de la mere de Cha-Sefi. Elle eſt aſſez belle, & a ſes jardins & ſes cours, dans l'une deſquelles il y a un beau baſſin d'eau fort claire où on nourrit du poiſſon.

Ardeüil n'eſt pas renommé ſeulement, comme j'ay dit, par les ſepultures Royales qui ſont dans ſon enceinte, & par le pelerinage qui s'y fait de toutes les Provinces de la Perſe. Le grand abord des Caravanes de ſoye, qui montent quelquefois à huit ou neuf cens chameaux, contribuë encore beaucoup à la reputation de cette ville. Comme elle eſt voiſine du Gullan d'où ſort l'abondance des ſoyes, & du païs de Chamaqui d'où il en vient auſſi en quantité, & que c'eſt le grand paſſage de ces deux lieux-là pour Conſtantinople & pour Smyrne, c'eſt un abord continüel de marchands, & on y trouve auſſi comme à Tauris toutes ſortes de marchandiſes.

d'Ardeüil à Gasbin le païs eſt aſſez bon. De trois en trois lieües ou de quatre en quatre on trouve de petites rivieres qui viennent des montagnes du coſté du nord, & qui humectent la terre. La Caravane met d'ordinaire cinq jours d'Ardeüil à Arion: d'Arion à Taron deux: & de Taron à Casbin deux autres. Une demi-lieüe au deça de Taron on paſſe une grande riviere ſur un pont de pierre, & deux lieües au delà on trouve Kalcal.

Arion eſt une petite ville, *Taron* & *Kalcal* ſont deux gros bourgs, & il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perſe où il croiſt des olives & d'où l'on tire de l'huile.

En ſortant de Kalcal on marche trois heures dans une plaine, qui vient finir à une haute montagne qu'on ne ſçauroit paſſer en moins de quatre heures. Elle eſt ſi rude qu'à peine les chevaux & les mules y peuvent monter; mais pour les chameaux il faut qu'ils prennent par le bas, qui eſt encore un chemin facheux & plein de cailloux que les torrens y entrâinent, & ce détour eſt de trois ou quatre lieües. Je perdis deux de mes chevaux

au

au passage de cette montagne, au dessus de la quelle il y a un village où on peut loger. Aprés l'avoir descenduë le païs est uni, & il n'y a plus que trois lieües jusqu'à Gasbin.

Gasbin est au 17. d. 30. m. de longitude, & au 36. d. 15. m. de latitude. C'est un grand village dont les maisons sont basses & mal basties, à la reserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du Roy, & qui ont quelque apparence. Elle n'a point de murailles, & plus de la moitié de la ville est en jardinages. Il y a trois Carvanseras avec des Bazars autour, & il y en a un des trois qui est fort grand & commode. Elle n'est habitée que par des Mahometans, & s'il y a quelques Chrestiens mélez parmi eux, ils sont en tres-petit nombre.

Le terroir de Gasbin produit des pistaches. l'Arbre qui les porte n'est jamais guere plus grand qu'un Noyer de dix ou douze ans, & elles viennent par bouquets qui ressemblent à une grape de raisin. La grande quantité de pistaches qui sort de la Perse vient de *Malavert*, petite ville à douze lieües d'Ispahan en tirant au levant: Ce sont les meilleures pistaches du monde, & le terroir qui est de grande étenduë en produit dans une telle abondance, qu'il y en a dequoy fournir toute la Perse & toutes les Indes.

De Gasbin on vient camper à un petit village accompagné d'un Carvansera, & on marche ce jour-là environ six lieües dans des campagnes assez fertiles, & traversées de quantité de ruisseaux.

Le lendemain on traverse encore un bon païs, & aprés neuf ou dix heures de marche on vient à *Deughé*. C'est un gros village au pied d'une montagne, & au milieu duquel passe un beau ruisseau. Il y a d'excellent vin tant blanc que clairet, & les voyageurs ne manquent pas d'en remplir leurs oudres. On ne s'arreste pas toutefois à ce village, mais d'ordinaire on pousse une lieuë plus loin, pour gagner un beau Carvansera qui est un assez bon giste.

C'eſt à ce village de *Denghé* où ſe viennent joindre les deux routes de Tauris à Iſpahan: celle que j'ay décrite par Ardeüil & Gasbin, eſt la route ordinaire & la plus courte par Kom & Cachan, laquelle il nous faut reprendre. C'eſt à ce meſme village où ſe rendent auſſi les Caravanes qui vont aux Indes par Mechéed & Candahar, & où elles laiſſent la route d'Iſpahan pour prendre à gauche & tirer droit au Levant.

CHAPITRE VI.

Suite de la route ordinaire de Tauris à Iſpahan par Zangau, Sultanie & autres lieux.

IL faut retourner à l'étang qu'on trouve au pied d'une montagne à ſix lieües de Tauris, ou ceux qui veulent ſuivre la route ordinaire d'Iſpahan par Zangan & Sultanie, laiſſent à gauche le chemin d'Ardeüil & de Gasbin. Cet étang eſt d'ordinaire couvert de gros canards rouges & qui ſont fort bons.

De là aprés douze ou treize heures de marche, dans laquelle on trouve trois Carvanſeras, on vient à *Karachimq*, bon village dans un profond vallon qui paroît bien cultivé. Il n'y a qu'un petit Carvanſera de terre, dont les portes ſont ſi baſſes qu'il y faut presque entrer à genoux.

Le lendemain on vient à un autre gros village nommé *Turcoma*, dont le terroir eſt fertile, quoy qu'il y face bien froid. Il y a pluſieurs Carvanſeras bâtis comme une longue allée couverte, & qui ne ſont que de terre; les hommes ſont à un bout, & les chevaux ſont à l'autre.

Le jour ſuivant on paſſe un païs boſſu & deſert, & aprés avoir marché huit heures on arrive à *Miana* petite ville ſituée dans un lieu marécageux, & où on paye un droit pour la garde des chemins. C'eſt où mourut Monſieur Thevenot en revenant d'Iſpahan. Il avoit ramaſſé pluſieurs livres Perſiens & Arabes, & le Cadi de Miana retint

retint les meilleurs. Il y a dans cette ville un des plus beaux Carvanseras de la Perse.

A deux heures de Miana on passe une riviere sur un beau pont de pierre qu'on laisse ruiner, & dont les arcades sont creusez par dedans : il est bâti de brique & de pierre de taille, & est aussi long que le pont-neuf de Paris. Ce pont est presque au pied d'une haute montagne appellée *Kaplenton*. Cha-Abas en fit paver tout le chemin, parce que la terre y est si grasse, que dans le degel, ou lors qu'il tomboit la moindre pluye, il estoit impossible que les Caravannes y pussent passer. Il y a en Perse une sorte de chameaux, qui dans une terre grasse où il vient à pleuvoir n'ont point de force pour se tenir, & avec la grosse charge qu'ils ont sur le dos ils s'écartelent & s'ouvrent le ventre. Avant que le chemin fut pavé il falloit étendre des tapis dans les pas les plus glissans où ces chameaux devoient passer, & il faut recourir encore à ce remede en quelques endroits où le pavé est rompu.

Presque au bas de la descente du côté d'Ispahan sur la croupe d'une petite montagne détachée de toutes les autres, il y a un Fort abandonné. Il est proche du grand chemin & d'une riviere, qui de mesme que celle qui est de l'autre côté de la montagne à deux heures de Miana, va se perdre dans la mer Caspienne aprés avoir traversé la Province de Guilan, où on les coupe en plusieurs canaux. Mais en general tous les grans & les fruits qui croissent en Perse par le seul secours de l'eau des canaux qu'on derive des rivieres sont de peu de garde, moins bons & beaucoup moins chers, que ceux qui viennent dans les Provinces où il pleut & dont la fecondité ne doit rien à l'artifice. Le bled sur tout ne se peut guere garder au delà d'un an, & si on le garde d'avantage il s'y engendre une vermine qui le mange. Il en est de mesme si le bled est en farine, & un ver qui s'y met aussi la rend si amere qu'il est impossible d'en manger.

Au deça de la montagne de Kaplenton on en void de loin deux autres fort hautes, l'une vers le nord appellée

Saveland, & l'autre au midi qu'on nomme *Sehant*. Il y en a une troisiéme de mesme nature, mais qu'on ne peut voir de la route d'Ispahan, parce qu'elle est trop éloignée du chemin, & prés de la ville de Hamadan. C'est de ces trois montagnes remplies d'une infinité de sources d'où sortent la pluspart des eaux qui arrosent la Perse, & les Persans disent que le nombre de ces sources estoit bien plus grand, mais que depuis cent ans il s'en est perdu plusieurs sans qu'on sçache où elles se sont dispersées.

Il y a plusieurs villages aux environs de la montagne de Kaplenton, qui ne payent rien au Roy, mais ils sont obligez d'envoyer une certaine quantité de riz & de beurre pour l'entretien de la Mosquée d'Ardeüil. Ils ont aussi un beau privilege, & si quelqu'un tuë un homme, & se retire à l'un de ces villages, on n'ose l'y rechercher, & le roy mesme ne le peut punir.

De la riviere qui passe au pied de la montagne de Kaplenton on vient à un beau Carvansera appelle *Tchamalava* bâti depuis peu d'années, & aprés treize heures de marche dans un païs fort sterile, on trouve un autre Carvansera qu'on nomme *Sartcham* dans un lieu entierement solitaire : c'est ce qui rend insolens les *Raders* qui se tiennent là pour la garde des chemins, & ils ne craignent rien se voyant éloignez des villes & des villages.

De Sartcham on vient à une riviere qu'on costoye fort long-temps, aprés quoy an trouve un Carvansera nommé *Digbé* assez prés d'un grand village : L'édifice en est beau, & les fondemens sont de pierre de taille rouge & blanche fort dure & ondée.

Le jour suivant on passe un païs fort inégal, d'où on tombe dans un vallon au bout duquel on vient à *Zangan* grande ville & tres-mal bâtie. Il y a toutefois un fort beau Carvansera, qui à mon dernier voyage à Ispahan se trouva si plein, que, non obstant une forte pluye, j'aurois esté obligé de coucher dehors, sans deux Armeniens qui me receurent dans leur chambre avec tous mes gens ; pour nos chevaux ils demeurerent à l'air. De Zangan on vient

vient à un Carvanſera où on paye les droits qui ſont dûs au Kan de Sultane.

Sultanie eſt une village qu'on laiſſe à demy lieuë du grand chemin, & qui eſt proche d'une montagne. Il y a eu autrefois de belles Moſquées à ce qu'on en peut juger par ce qui en reſte, & ce ne ſont plus que des ruïnes que le temps acheve de conſumer. Pluſieurs Egliſes de Chreſtiens furent converties en ces Moſquées, & s'il en faut croire les Armeniens tant d'Egliſes que de Chapelles il y en avoit dans Sultanie juſques à prés de huit cens.

A trois lieuës de Sultanie on trouve un Carvanſera & un peu plus loin un gros bourg nommé *Ija* où il y a auſſi un Carvanſera aſſez commode, & on y trouve du vin qui n'eſt pas fort excellent.

Habar vient en ſuite, ville ancienne & de grande étenduë, mais fort ruinée, dans laquelle habitent pluſieurs Armeniens : comme ils font de bon vin les voyageurs ont ſoin d'en remplir leurs oudres.

De Habar aprés ſept heures de marche on arrive à un village nommé *Partin*. Le chemin de Zangan à Partin ſe fait en deux jours. C'eſt une plaine fertile, & on y decouvre pluſieurs villages. Elle eſt bordée des deux coſtez au levant & au couchant d'une chaine de hautes montagnes, & ſa plus grande largeur n'eſt que de trois lieuës.

Cette plaine eſt ſuivie d'une campagne ſterile & mal habitée, & qui dure tout un jour juſqu'à *Sexava*. On paſſe aux ruines d'un village dont il n'eſt reſté que deux maiſons, avec une tour de Moſquée qui eſt fort haute & menuë. Le village eſt ſur le bord d'un torrent. On trouve en ſuite un Carvanſera de terre bâti depuis peu de temps, & aſſez prés de là un grand château appellé *Khiara* qui eſt ſur une bute & fort mal conſtruit.

Sexava eſt une petite ville dont le terroir porte d'excellentes noix. Ses Carvanſeras pour n'eſtre que de terre & tres-petits ſont fort propres & commodes, & le nombre ſupplée au défaut de la grandeur.

De Sexava aprés ſept heures de marche en païs deſert on vient à un grand Carvanſera appellé *Iagiouſ*, qui a eſté autre fois plus beau qu'il n'eſt à preſent, & qu'on voit ſeul dans une campagne. A trois heures de là on en trouve un autre fort ſpacieux appellé *Kochkeria*, & quatre heures plus loin on arrive au Carvanſera de *Denghé* où ſe joignent les deux routes, & dont j'ay parlé au chapitre precedent.

De Denghé à Kom il y a trois grandes journées de méchant païs, deſert & aride & ſans autre eau que de ciſterne, à la reſerve de quelques endroits qui ſont aſſez bons. On trouve à quatre lieües de Denghé un beau Carvanſera, & à trois lieües plus loin un autre, éloigné de mille pas d'un village vers le midi entre des coſteaux où croiſt de bon vin blanc & clairet. De ce dernier Carvanſera à Sava il n'y a plus que trois heures de marche pour la Caravane.

Sava eſt une bonne ville dans une plaine fertile & remplie de villages. Son plus grand negoce eſt de petites peaux d'agneaux griſes, dont la friſure eſt fort belle & dont on fait des fourures. Deux ou trois lieües au de-là de Sava le païs eſt aſſez bien cultivé, & aprés avoir guayé une riviere à une demi-heure de la ville, on trouve deux heures plus loin un des plus beaux Carvanſeras de la Perſe, qu'on achevoit de bâtir à mon dernier voyage à Iſpahan. De la à Kom il y a encore ſept ou huit heures de marche dans des terres ſeches & des ſables ſalez: mais à une demi-lieuë de Kom la terre eſt bonne & de grand rapport.

Kom eſt une des grandes villes de la Perſe dans un païs plat & fort abondant en riz. Il y croiſt auſſi de bons fruits, & particulierement de groſſes & excellentes grenades. Elle n'a que des murailles de terre avec de petites tours fort prés les unes des autres, & les maiſons pour n'eſtre auſſi que de terre n'en ſont pas moins propres au dedans. A l'entrée de la ville on paſſe une riviere ſur un pont de pierre, d'où en tournant à droite ſur un fort beau quay on trouve un Carvanſera bien bâti & fort commode.

Ce

Ce qu'il y a de plus remarquable à Kom est une grande Mosquée, que les Persans n'ont pas en moindre veneration que celle d'Ardeüil. C'est où on voit les sepultures de Cha-Sefi & de Cha-Abas second, & celle de *Sidi-Fatima* fille de *Iman-Hocen*, qui estoit fils d'Ali & de Fatima Zuhra fille de Mahomet. La grande porte de cette Mosquée répond sur une place plus longue que large, où il y a un Carvansera & des boutiques qui au dehors ont quelque beauté. Un des costez de la place est comme fermé d'une muraille fort basse, par dessus on voit la greve & la petite riviere qu'on passe sur un pont où la mesme place vient aboutir. Sur le grand portail de la Mosquée on voit de l'écriture en lettres d'or à la loüange de Cha-Abas second. On entre d'abord dans une cour qui est plus longue que large, & qu'on pourroit appeller jardin, puisque des deux costez de l'allée du milieu qui est pavée il y a des quarrez de fleurs; & j'y ay veu entr'autres de beau jasmin jaune, quantité de fileria, & plusieurs sortes de plantes. Un balustre de bois qui regne des deux costez de long de l'allée empesche que les passans ne puissent rien cueïllir, & on a grand soin de tenir le lieu en bon estat. Les Chrestiens n'y entrent pas bien aisément, sur tout ceux dont l'habit ny la mine ne donnent pas dans la veüe: mais de la maniere que j'ay toûjours voyagé de Perse & aux Indes on ne m'a jamais refusé la porte en aucun lieu.

Dans cette premiere cour on voit à gauche en entrant de petites chambres, où ceux qui reçoivent les aumônes que par la fondation de la Mosquée on y distribuë tous les jours, vont manger leur portion, aprés quoy ils se retirent. Ces mesmes chambres servent d'azile à ceux qui ne peuvent payer leurs detes, comme à la Mosquée d'Ardeüil. Ces lieux de franchise ne sont pas comme les nostres, où il faut que celuy qui s'y retire se nourrisse à ses dépens. En Perse ceux qui ont de méchantes affaires, & qui peuvent se sauver dans ces lieux d'azile, sont nourris des revenus de la Mosquée, & n'estant point en souci de leur entretien, leurs amis trouvent plus de

facilité

facilité à traitter avec les parties, & à les porter à un accommodement.

De la premiere cour on passe dans une autre qui est plus grande & toute pavée, & de celle-cy à une troisiéme qui est quarrée & relevée en terrasse. On y entre par une porte qui est au bout d'un large perron, & c'est où sont les logemens des Loullahs ou Prestres de la Mosquée.

De cette troisiéme cour, par une scalier de brique de dix ou douze marches, on passe a une quatriéme qui est aussi relevée en terrasse, & au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit continuëllement par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide à mesure par d'autres canaux qui vont donner de l'eau à divers lieux de ce grand enclos. Il y a quelques bastimens en cette cour, & un des côtez est occupé par la face de la Mosquée qui n'est pas desagreable. Ce sont trois grandes portes asses bien etenduës à la mode du pays, & il y a au devant une muraille de brique à hauteur d'homme, & percée à jour en maniere de lozange. Le seüil de la porte du milieu est couvert d'une plaque d'argent, & il y a entre ces trois portes & celle du dôme de la Mosquée plusieurs Moullahs ou Docteurs qui tiennent des livres où ils lisent incessamment.

Cette Mosquée est un octogone, & à chaque angle il y a une petite porte de bois noyer vernissé de gris & de jaune. La sepulture de Sidi Fatima petite fille de Mahomet est au fond de la Mosquée, n'y ayant que pour passer un homme entre la muraille & le tombeau. Il est entouré d'une grande grille d'argent de seize pieds en quarré, de laquelle les barreaux sont ronds & pommetez aux endroits où ils se croisent, & avec la lumiere qui sort de quantité de lampes d'or & d'argent, tout cela ensemble ne peut produire qu'un tres-bel effet. Le dedans de la Mosquée jusqu'à l'élevation des angles de l'octogone qui supportent le dôme, est de carreaux d'un beau vernis de diverses couleurs; & la coupe du dôme comme la voûte du portique de la Mosquée, est une peinture en Moresque d'or & d'azur. De chaque costé de

la

la Mosquée, & prés du-lieu où est le tombeau de Sidi-Fatimé, on voit une grande sale où on distribuë aux pauvres les aumônes Royales, qui consistent, comme j'ay dit ailleurs; en pilau & autres viandes apprestées fort proprement. De ce tombeau on tourne à gauche vers un escalier qui en est éloigné de vingt-cinq ou trente pas, & cét escalier mesme a une porte au dessus de laquelle il y a encore quelque écriture à la gloire de Cha-Abas II. La porte estant ouverte on voit le lieu où repose le corps de ce Roy, & par une autre porte grillée on découvre sous un petit dôme le tombeau de Cha-Sefi son pere qui est couvert d'un drap d'or. On travaille incessamment à la sepulture de Cha-Abas qu'on veut rendre magnifique, & les gens de la Mosquée me dirent que la voûte du dome sera revétuë par dedans de lames d'argent.

Estant arrivez à Kom nous fusmes nous placer au Carvansera, & il n'y avoit pas deux heures que nous y étions entrez, quand nous vîmes passer devant la porte grande quantité de monde qui s'empressoit à courir, & que tous ceux qui estoient au Carvansera suivirent en mesme temps. Ce fut à mon premier voyage de Perse, & m'estant informé de ce qui causoit ce concours de gens il me fut répondu que c'estoit le jour qu'on avoit destiné depuis long-temps à un grand spectacle, qui estoit de faire batre les deux Profetes, & qu'il estoit temps de se rendre à la place, parce que le combat alloît commencer. Dans le dessein que j'avois de m'instruire des mœurs & coûtumes du païs, je voulus voir le spectacle dont on me parloit, & quand je fus sur le lieu je trouvay la place de la ville qui est fort grande si pleine de monde, que j'eus de la peine a percer la foule jusqu'au milieu où se devoit faire le combat de deux Taureaux. Voicy en peu de mots comme la chose se passa. Quantite de basteleurs divisez en deux bandes occupoient le milieu de la place, où ils faisoient faire large pour avoir l'espace necessaire pour le combat. Chaque bande tenoit un taureau, dont l'un portoit le nom de Mahomet, & l'autre celuy d'Ali, & soit que ce fut un effet du hazard, ou de l'adresse

l'adresse des maistres des taureaux; aprés un combat opiniastre où on voyoit ces bestes écumer d'ardeur & de colere, Mahomet enfin quitta la partie, & laissa à Ali toute la victorie. Aussi-tost tout le peuple donna de grandes marques de joye, toute la place fut remplie du son des flutes & des haut-bois, chacun vient comme adorer Ali, & tous s'écrierent, *Voila les œuvres de Dieu qu'Ali à faites.* En suite on mena le taureau Ali sous une porte la teste tournée vers le peuple, & aprés l'avoir bien froté pour le delasser du combat où il s'estoît courageusement porté, chacun luy envoya des presens qui vont au profit des basteleurs. Le Kan ou Gouverneur de Kom qui assistoit à ce spectacle avec cent cavaliers fort richement equipez, fit present de cinquante tomans qui montent à sept cent cinquante écus. Ceux qui l'accompagnoient & les principaux de Kom donnerent les uns une robe, les autres une ceinture, & jusqu'au petit peuple, il n'y en eut aucun qui ne portât ou des fruits ou d'autres choses chacun selon ses moyens.

Le Kan estoit un Seigneur tout à fait civil, & il n'y avoit point d'etranger qui ne se loüât de sa maniere d'agir qui estoit entierement obligeânte. Dés qu'il fut arrivé à la place, soit qu'il m'eust apperceu avec l'Aleman que j'avois amené de Constantinople, soit que quelqu'un l'eúst averti qu'il y avoit là des étrangers auprés de luy, il nous fit incontinent appeller, & aprés nous avoir fait quelques questions sur le sujet de nostre voyage, il ordonna qu'on nous apportât un banc pour nous asseoir. Il s'informa d'où nous venions & ce que nous allions faire à Ispahan, & luy ayant répondu que nous allions voir le Roy, il approuva nostre dessein, & se plaignit seulement de ce que nous ne luy avions pas donné avis de nostre arrivée. Le soir estant de retour au Carvansera, nous vismes arriver quatre de ses gens qui nous apporterent de sa part quelques rafraichissemens de bouche, & entr'autres six beaux melons & quatre grandes bouteilles d'exellent vin.

Ce Gouverneur me parut si brave & si galant homme

me, & je receus tant de marques de sa courtoisie, que je ne pûs que m'affliger du mal-heur qu'il eut de tomber dans la disgrace du Roy, ce qui luy causa la mort, & une mort tres-cruelle. Quelques années aprés mon départ de Kom, le Kan pour quelques reparations, dont les murailles de la ville qui ne sont que de terre, & le pont qui est sur la riviere, avoient besoin en quelques endroits, sans en rien écrire au Roy mit de son chef un leger impost sur chaque corbeille de fruit qui entroit dans la ville. Il y a dans toutes les villes de Perse des gens gagez du Roy pour avoir l'œil toutes les semaines à ce que les denrées peuvent valoir, & donner ordre que chaque chose ne passe pas un certain prix qu'ils taxent entr'eux, & que par une bonne police pour le bien du peuple ils font crier tous les premiers jours de la semaine. Cha-Sefi regnoit alors, & ce que je raconte arriva sur la fin de l'année 1632. Le Roy ayant eu bien-tost avis par ces gens-là de l'Impost que le Kan avoit mis sur le fruit à son insceu, en fut tellement indigné, qu'il le fit venir enchaîné à Ispahan, & usa envers luy d'une severité extraordinaire. Le fils du Kan jeune Seigneur bien fait estoit auprés de la personne du Roy, & luy donnoit la pipe & le tabac, ce qui est une charge fort honorable à la Cour de Perse. Quand le Kan fût arrivé, le Roy le fit amener à la porte du palais en presence de tout le peuple, & commanda au fils d'arracher la moustache de son pere. Il luy ordonna en suite de luy couper le nez & les oreilles, puis de luy crever les yeux, & enfin de luy couper la teste. Cette execution faite, le Roy dit au fils d'aller prendre possession du gouvernement de son pere, & luy donnant un habile vieillard pour Lieutenant, l'envoya à Kom avec ces mots: *Si tu ne te gouvernes mieux que n'a fait ce chien mort, je te feray mourir plus cruellement que luy.*

En sortant de Kom on marche quatre heures dans une grande campagne, aprés laquelle on trouve un bon village avec cinq ou six Carvanseras. De la on n'a presque que des sables jusqu'a un lieu nommé *Abschirim*, c'est

c'est à dire *Eau-douce*, où il a trois Carvanseras éloignez de tous villages. D'Abschirim à Cachan il y a six heures de marche dans un bon païs de grains, où on trouve deux gros villages.

Cachan est une grande ville bien peuplée & fournie de toutes les choses necessaires à la vie : Elle a une vieille ceinture de murailles qui sont tombées en beaucoup d'endroits, & on n'a pas besoin de chercher les portes pour y entrer. Du côté d'Ispahan son terroir est bon, & produit en quantité des fruits & du vin que les Juifs qui demeurent à Cachan prennent soin de faire. On conte de ces Juifs dans Cachan jusques à mille familles, & dans Ispahan prés de six cens : à Kom ils n'ont au plus que neuf ou dix maisons. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres Juifs en Perse ; mais ceux de Kom, de Cachan & d'Ispahan se disent particulierement descendus de la Tribu de Juda.

Il y a dans Cachan quantité d'ouvriers en soye qui travaillent bien, & qui font toutes sortes de brocars d'or & d'argent des plus beaux qui sortent de la Perse. On y bat aussi monnoye, & on si fabrique de la vaisselle de cuivre dont il se fait grand debit. Les Bazars y sont beaux & bien voutez, les Carvanseras grands & commodes ; mais il y en a un entr'autres qui estoit fort magnifique proche des jardins du Roy à l'entrée de la ville, dans lequel je logeay à mon dernier voyage d'Asie. Tant le Carvansera que les Jardins sont des ouvrages de Cha-Abas I. du nom, & il y fit une fort grande depense. Ce Carvansera à environ 100. pas en quarré, il est bâti de brique, & à deux étages, & contient prés de six vingt chambres voutées. & d'une raisonnable grandeur. Cet edifice estoit assez beau pour meriter qu'on l'entretint mieux que l'on ne fait ; mais on le neglige fort & il commence à tomber en ruïne. Il y avoit au milieu de la court un beau reservoir d'eau qui à present est gasté ; les Persans & les Turcs ayant cette mauvaise coûtume, d'aimer mieux faire de nouveaux bâtimens que d'entretenir les vieux. On a fait depuis à Cachan quatre ou cinq

Car-

Carvanſeras auſſi grands & auſſi commodes que celuy de Cha-Abas qu'on laiſſe inſenſiblement perir. Cette coûtume va ſi avant, que bien loin que les enfans prennent le ſoin d'entretenir & de reparer les maiſons que leurs peres ont fait bâtir, ils tiennent comme à deshonneur d'y habiter aprés leur mort, & veulent avoir la gloire de bâtir auſſi pour eux-meſmes.

Avant que de quiter Cachan, il faut remarquer que pour aller de cette ville au Gullan on ne peut éviter de marcher douze heures dans des plaines qui ne ſont que de pur ſel, & on ne trouve au milieu du chemin qu'une citerne dont l'eau ne peut eſtre que tres-mauvaiſe. Pourſuivons la route d'Iſpahan.

En ſortant de Cachan on paſſe une plaine de trois lieües, aprés laquelle on entre dans les montagnes, où ſe preſente d'abord un fort beau Carvanſera de brique. Delà on paſſe dans un vallon agreable où on marche aſſez long-temps le long d'un ruiſſeau par un chemin fort étroit. Au bout du vallon on voit une grande muraille qui le traverſe & qui joint les deux montagnes. Cette muraille a plus de cent pas de long, ſon épaiſſeur eſt de plus de trente pieds, & ſa hauteur de plus de cinquante. C'eſt encore un ouvrage du grand Cha-Abas qui voulut arrêter les eaux qui tombent de plus haut, & faire là un grand reſervoir pour s'en ſervir au beſoin. Au pied de la muraille il y a une écluſe qu'on tient fermée quand on veut garder l'eau, & qu'on ouvre quand on la veut laiſſer aller dans les terres de la plaine de Cachan. Du reſervoir à Corou il y a environ deux heures de marche.

Corou eſt un village fort grand & fort peuplé dans un terroir environné de hautes montagnes, & planté de quantité de noyers. Ses maiſons n'ont qu'un étage fort bas, & ne ſont bâties que de cailloux, & ſon Carvanſera eſt beau & commode. Ce village n'a qu'une ruë, mais qui eſt longue de prés d'une demi-lieuë, & fort mauvaiſe en hyver, à cauſe d'un gros ruiſſeau qui y paſſe, & des gros cailloux dont il eſt plein. Autour du

village, comme en plusieurs autres lieux de la Perse, il y a un grand nombre de *Chacales*. C'est une espece de Renard qui fait la nuit un bruit incommode, parce que quand il y en a un qui crie, tous les autres luy repondent.

De Corou on marche encore trois lieües entre des montagnes, & quand on les quitte il n'y a plus que douze lieües jusqu'à Ispahan. C'est une plaine continüelle qui dure encore au de-là, & en plusieurs endroits il y a de bonnes terres. De trois en trois lieües on y trouve des Carvanseras. Le premier s'appelle *Achaba-Agakamala*; & le second qui est à moitié chemin de Corou à Ispahan se nomme *Michiacour*. Ce n'est pas un seul Carvansera, mais il en a plusieurs qui font la meilleure partie d'un gros village. De Michiacour on vient à *Aganura* autre Carvansera assez mal bâti; & d'Aganura aprés avoir fait trois lieües dans des campagnes grasses & fertiles on arrive à Ispahan.

Je feray la description de cette grande ville capitale de la Perse & le sejour du Roy, aprés que j'auray conduit le Lecteur par toutes les routes qu'on peut tenir pour s'y rendre, ne m'estant proposé que cette seule matiere pour le premier livre de mes Relations.

CHAPITRE VII.

De la route de Smyrne à Ispahan par la Natolie.

SMYRNE est aujourd'huy pour le negoce, soit par mer, soit per terre la ville la plus celebre de tout le Levant, & le plus grand abord de toutes les marchandises qui passent de l'Europe en Asie, & de l'Asie en Europe. C'est où arrivent le plus regulierement les flotes du Ponant qui viennent moüiller auparavant à la rade de Ligourne, & d'où partent aussi en des temps reglez les plus belles Caravanes.

Cette ville est au 50. d. de longitude, & au 38. d. 45. m. de latitude, dans le fond d'un golfe de l'Archipel qui a environ sept lieües de long, & au costé droit de

de l'Isthme d'où commence à se former la presqu'Isle de Clazomene qui fait face à l'Isle de Schio. Elle est dans cette partie de la petite Asie que les Grecs possedoient sous le nom d'Ionie, & dans une distance presqu'égale d'Ephese & de Sardes ; & c'est à Smyrne ou estoit une des sept principales Eglises dont il est parlé dans la Revelation de Saint Jean. C'est encore aujourd'huy une grande ville bastie en amphitheatre sur la pante d'une colline qui regarde l'occident d'Est. Mais elle n'est plus ni si grande ni si belle qu'elle a esté autrefois, comme il est aisé de le juger par les ruïnes de quelques edifices qui restent sur ce côtau, qui du milieu jusqu'au haut où estoit bastie l'ancienne ville de Smyrne n'est plus du tout habité : On y voit encore les murailles d'un grand château, & au dessous les ruïnes d'un amphitheatre où on croit que saint Polycarpe fut exposé aux lions. Cet amphitheatre n'estoit pas de la forme des autres qui d'ordinaire sont ronds ; il ne faisoit qu'un demi-cercle, & du costé de la mer on l'avoit laissé ouvert. Les Turcs l'ont presqu'entierement abbatu, & se sont servis des pierres pour bastir un Fort à deux lieües de la ville sur le golfe en un lieu où le passage est estroit, & où les vaisseaux sont obligez de salüer en entrant, & de raisonner à la sortie. Pour n'avoir pas la peine d'aller querir des pierres si loin, ils mirent en deliberation, s'ils se serviroient de celles des tombeaux des Chrestiens & des Juifs qui sont prés du rivage : mais ils n'en prirent que peu, soit qu'ils ne voulussent pas les fâcher, soit qu'ils ne trouvassent pas les pierres si propres que celles de l'amphitheatre. Ce fort n'a esté bati que depuis peu, & par une occasion digne d'estre remarquée. Dans les dernieres guerres des Turcs avec les Venitiens, la flote Othomane ayant esté batuë dans l'Archipel, le Grand Seigneur voulut la remettre en estat, & envoya dans tous les ports de l'Empire où il sçait qu'il y a d'ordinaire des vaisseaux Anglois & Hollandois pour les solliciter de le servir en les payant. Il faisoit fond particulierement sur les vaisseaux de Smyrne où il y en a toûjours beau-

beaucoup plus qu'ailleurs. Mais les Capitaines qui rejetterent d'abord la proposition qui leur fut faite d'aller en mer contre les Venitiens, voyant qu'on les y vouloit comme forcer leverent promptement les ancres sans qu'on pût les retenir, n'y ayant alors ni forteresse ni canon à Smyrne. Le grand Vizir piqué de ce refus fait à son Maistre, & de ce que les vaisseaux pouvoient ainsi entrer & sortir sans aucun empeschement, s'avisa pour les tenir desormais en bride, de bastir un fort sur le golfe en un endroit où il faut necessairement que les vaisseaux se viennent raser, & on y voit de gros canons qui batent à fleur d'eau & défendent le passage. Depuis ce temps-là les vaisseaux de convoy qui escortent les flotes ne vont plus jusqu'à Smyrne comme ils avoient accoûtumé, mais ils s'arrestent plus bas que la forteresse & hors de la portée de son canon.

Assez proche de l'amphitheatre on voit aussi quelques restes d'une Eglise, dont les deux costez paroissent comme distinguez en chapelles par de petites murailles qui sont encore sur pied : mais ceux du pays doutent si ce sont les ruines de l'Eglise de S. Polycarpe Evêque de Smyrne ou d'un ancien temple de Janus.

Smyrne a esté ruinée plusieurs fois, soit par les guerres, soit par les tremblemens de terre qui y sont frequens. Pendant le sejour que j'y fis à un de mes voyages, il en survint un qui ne dura que fort peu, mais qui fut fort rude. Environ soixante pas de la mer on voit des restes de grosses murailles cachées deux pieds sous l'eau, & au bout de la ville qui regarde le couchant d'hyver, il y a au bord de la mer des ruines d'un môle & de quelques vieux magazins.

Les marchands Anglois ont fait foüiller dans les ruines de Smyrne, & y ont trouvé quantité de belles statuës qu'ils ont transportées en leur pays. On y en trouve encore tous les jours ; mais lors que les Turcs y foüillent ils defigurent toutes les statuës. On peut juger qu'il y en a eu d'une prodigieuse grandeur par un arteüil monstreux rompu du pied de quelques statuë, & que

l'envie que j'eus de l'avoir me fit bien payer. Je l'envoyay à Paris à une personne de qualité qui trouva la chose curieuse. Cet arteüil est d'une pierre blanche & dure & tres-bien formé, & à proportion de sa grandeur il falloit que la statuë fust à peu prés aussi haute que le Colosse de Rhodes.

Du mesme costé de la ville où estoit le môle il y a un vieux château de peu de defense, au pied duquel la mer forme une petite anse où se viennent quelquefois retirer les galeres du grand Seigneur.

La ville est fort peuplée & ne contient guere moins de quatre vingt dix mille ames. On y conte plus ou moins 60000 Turcs, 15000 Grecs, 8000 Armeniens, & six ou sept mille Juifs. Pour ce qui est des Chrestiens d'Europe, qui y font tout le commerce & dont je parleray incontinent, le nombre en est fort petit. Chacune de ces nations y a l'exercice de sa religion entierement libre. Les Turcs ont à Smyrne quinze Mosquées, les Juifs sept Synagogues, les Armeniens n'ont qu'une Eglise, les Grecs en ont deux, & les Latins trois. Les Capucins François y ont un fort beau Convent, & leur Eglise sert de paroisse où ils font les fonctions curiales. Il y a aussi des Jesuites François & des Observantins Italiens. Les Turcs, les Grecs, les Armeniens & les Juifs demeurent sur la colline, & toute le bas qui est le long de la mer n'est habité que par des Chrestiens d'Europe, François, Anglois, Hollandois & Italiens. Les Grecs ont dans le mesme quartier une ancienne Eglise, & quelques petites maisons où les matelots vont prendre quelques repas.

Tous ces differens peuples d'Europe sont connus generalement en Asie sous le nom de *Francs* par la raison que j'ay dite ailleurs, mais il y a beaucoup plus de François que d'autres. Chaque Nation a son Consul ou Agent, & le Consul François a deux Vice-consuls sous luy, l'un à *Scalanove* & l'autre à *Chio*.

Scalanove, c'est à dire *le port neuf*, est à deux lieuës au dela d'Ephese, & comme c'est un bon havre

 les

les vaisseaux y venoient décharger leurs marchandises, ce que les Turcs ne permettent plus. La raison est, que ce lieu-là estant d'ordinaire l'apanage de la mere du Grand Seigneur, le Vice consul s'accordoit avec le Gouverneur de Scalanove, qui permettoit le transport des marchandises à Smyrne qui n'en est qu'à trois petites journées de Caravane, ce qui gâtoit le commerce de cette ville, & faisoit fort particulierement aux Doüaniers. Ils firent ensorte d'obtenir du Grand Seigneur qu'il ne seroit plus rien déchargé à Scalanove, & les vaisseaux n'y vont plus que pour y prendre quelques rafraichissemens.

Chio est une des grandes Isles de l'Archipel dont je parleray ailleurs, & le Vice-consul qui s'y tient n'a guere plus d'occupation que celuy de Scalanove, parce que les vaisseaux qui y touchent ny dechargent ny n'en emportent aucune marchandise.

Le quartier des Francs n'est qu'une longue ruë, dont l'un des côtez donne sur la mer qui bat au pied des maisons, & tant pour la vuë que pour la commodité de la décharge des marchandises, les maisons qui répondent sur la mer sont de beaucoup plus cheres que celles qui regardent la colline.

Le terroir de Smyrne est fertile & abondant en toutes choses necessaires à la vie, mais particulierement en excellens vins & en bonnes huiles. Il y a des salines à demy lieuë de la ville du côté du nord. La mer fournit quantité de bon poisson, toute sorte de chasse y est à tres-grand marché; en un mot, Smyrne est une ville de bonne chere. Il n'y en a guerre en Europe où on se divertisse mieux, ce qu'il faut entendre du quartier des Francs; on fait des parties de promenade, on s'y donne souvent à manger les uns aux autres, & il y a deux ou trois traitteurs François qui y tiennent auberge. On jouë beau jeu à Smyrne, & cela alloit autrefois jusqu'à des sommes considerables; mais il y a eu depuis peu quelque moderation. Il y a aussi des jeux de billart & d'autres sortes de divertissemens agreables. La promenade

est

est fort belle le long de la mer jusques aux salines, & du côté de la terre ce sont de beaux jardinages. Il y va d'ordinaire beaucoup de monde en Esté pour prendre la fraicheur, & la liberté estant plus grande à Smyrne qu'en aucun lieu de Turquie; on n'a pas besoin comme ailleurs de prendre avec soy un Janissaire quand on veut sortir & s'aller promener au voisinage. Si quelqu'un aime la chasse, il prend une petite barque qui le met à terre à deux ou trois lieües de la ville vers les montagnes à l'endroit où elle est bonne, & il y a par tout tant de gibier qu'il ne retourne guerre au logis sans en estre bien fourni. Pour la valeur de deux ou trois sols ou a à Smyrne une perdrix rouge, & le reste du gibier à proportion.

Mais si Smyrne a de si grands avantages, elle a aussi ses incommoditez: les chaleurs y sont grandes en Esté, & elles seroient insupportables sans un vent de mer qui rafraîchit l'air: Il se leve d'ordinaire à dix heures du matin & dure jusques au soir, & quand il vient à manquer on souffre beaucoup. D'ailleurs il ne se passe guerre d'années que cette ville ne soit attaquée de le peste, qui toutefois n'y est pas si forte qu'en Chrêtienté. Les Turcs ne la craignent ny ne la fuyent, parce qu'ils se fondent sur la predestination. Mais je crois que si ceux de Smyrne avoient soin de faire écouler quantité d'eaux croupissantes qui s'amassent durant l'hyver autour de la ville, la peste n'y seroit pas si souvent. Elle y regne d'ordinaire les mois de May, Juin & Juillet; mais les fiévres malignes qui ne manquent pas de la suivre en Septembre & Octobre sont bien plus à craindre; & tuent beaucoup plus de gens que ne fait la peste. Dans tous mes voyages j'ay eu le bonheur de ne me trouver jamais à Smyrne dans les mauvoises saisons. Il n'y a point de Bacha en cette ville, & elle n'est gouvernée que par un Cady qui n'est pas rude aux Chrestiens comme on leur est en plusieurs autres lieux de la Turquie: S'il abusoit de sa charge, on n'est pas loin de Constantinople pour aller se plaindre au grand Moufti, & avec quelque present qu'on luy fait on le porte aisement à deposer le

Cady, estant bien aise d'avoir occasion de donner sa place à un autre.

La Doüane de Smyrne rapporte beaucoup au Grand Seigneur, & elle se paye en ce lieu-là fort exactement. Si les choses estoient taxées, le marchand ne rechercheroit pas comme il fait tant d'artifices pour tromper quelquefois la vigilance des Doüaniers, autrement ils ne se pourroient sauver: car ces gens-là prisent comme ils veulent les marchandises, & estiment mille écus ce qui n'en vaut que trois cens, estant maîtres absolus de cette taxe. A mon dernier voyage quatre Hollandoises qui estoient venuës de leur païs dans nostre vaisseau, me porterent à terre sous leurs juppes ce que j'avois de plus precieux, & les Turcs ont tant de retenuë pour le sexe, qu'ils n'oseroient approcher d'une femme pour la foüiller. Quand on est surpris à faire passer secrettement de la marchandise elle n'est pas confisquée, & toute la punition va à payer double droit.

Le commerce est grand à Smyrne, & les principales marchandises que les Francs viennent enlever, sont les soyes cruës que les Armeniens apportent de Perse; des fils & des camelots de poil de chevre qui viennent d'une petite ville appellée *Augouri* à quinze ou seize journées de Smyrne; du coton filé, des cuirs & des cordoans ou marroquins de plusieurs couleurs, des toiles de coton blanches & bleuës, quantité de laines pour des matelats des tapis, des couvertures piquées, du savon, de la rhubarbe, des noix de gale, de la valanede, de la scamonée & de l'opium: ces quatre dernieres sortes de marchandises se recueïllent au voisinage de Smyrne, mais non pas en quantité. Les caravanes arrivent d'ordinaire en cette ville aux mois de Février, de Juin & d'Octobre, & en partent pour les païs d'ou elles viennent dans les mesmes mois. Les Marchands qui sont la pluspart Armeniens, aiment mieux vendre leurs marchandises aux François qu'aux autres Nations de l'Europe, parce qu'ils payent tout en argent, au lieu que les Anglois & les Hollandois les obligent de prendre une moitié de leur payement en draps.

Ephese n'estant éloignée de Smyrne que d'une journée & demie de cheval, & me trouvant obligé au retour de mon quatriéme voyage d'attendre quelques semaines le départ de la flotte pour Ligourne, je voulus profiter du temps & aller voir ce qui reste d'une ville & de son Temple dont l'antiquité a fait tant de bruit. Nous nous joignîmes douze de compagnie tant François que Hollandois, & prîmes trois Janissaires pour nous conduire avec trois chevaux chargez de vin & d'autres provisions de bouche.

Ce petit voyage se fit en Esté, & estant partis de Smyrne sur les trois heures aprés midi, nous marchâmes dans un païs de plaines & de côtaux jusques à un gros village où nous soûpâmes, & où un marchand Anglois a une belle maison pour s'y retirer en temps de peste.

Aprés y avoir demeuré deux ou trois heures nous remontâmes à cheval & marchâmes jusques à minuit pour éviter les chaleurs: nous trouvâmes en chemin neuf ou dix arcades fort étroites, & nous n'en pûmes juger autre chose sinon que ç'a esté un Aqueduc. Quelques jeunes gens de nostre compagnie qui n'estoient pas accoûtumez à la fatigue reposerent sur des coussins jusques à trois ou quatre heures du matin, & les Janissaires & moy eûmes de la peine à en eveiller une partie pour remonter a cheval & marcher a la fraîcheur. De la jusques a Ephese c'est un chemin agreable parmy de petits bocages arrousez de quantité de ruisseaux.

A un quart de lieuë d'Ephese on trouve une Mosquée, qui fut autrefois une Eglise de Chrestiens qui la bastirent des ruines du Temple d'Ephese. Cette Mosquée est dans un enclos de murailles, & on y monte par deux escaliers de douze marches chacun qui menent a un perron. On entre ensuite dans une maniere de cloître dont les arcades sont soûtenuës par de petits piliers de marbre de diverses couleurs fort delicatement travaillez, & le bas des galeries qui regnent de trois côtez est de grands carreaux de pierre. La Mosquée occupe tout

le quatriéme côté qui eſt à main droite, & la porte eſt au milieu. Cette Mosquée eſt une grande voute ſoûtenuë par cinq colomnes qui ſont parfaitement belles. Il y en a quatre de marbre & chacune de differente couleur; mais la cinquiéme eſt une piece tres-raire, parce qu'elle eſt de porphyre, & ſa grandeur fait qu'elle eſt d'autant plus à admirer.

Aprés avoir bien vû tout ce qu'il y a de remarquable en ce lieu-là, nous étalâmes une partie de nos proviſions ſur le perron & dejeunâmes ſans qu'on nous dit mot. Mais ayant voulu faire la meſme choſe au retour, noſtre repas fut interrompu par une avanture que je conteray en ſuite.

Epheſe n'a plus la face d'une ville, puis qu'elle eſt entierement ruïnée, & qu'il n'y a aucune maiſon ſur pied. Elle eſtoit baſtie ſur la pante d'une colline, dans une ſituation à peu prés pareille à celle de Smyrne, & un ruiſſeau coule au bas aprés avoir ſerpenté dans des prairies où il fait mille contours. Il paroît que cette ville a eſté fort grande, & on voit encore ſur le haut de la colline l'enceinte de ſes murailles avec quantité de tours quarrées dont quelques-unes ſont encore aſſez entieres: Il y en a une entr'autres fort remarquable & qui a deux chambres, dont l'une eſt tres-belle & reveſtuë de marbre. Les gens du païs croyent que c'eſt le lieu où Saint Paul fut mis en priſon, & que par un privilege particulier le temps qui devore toutes choſes n'a pû juſques à preſent cauſer aucun détriment à cette chambre.

Le Temple ſi renommé de Diane eſt au bas de la colline auprés d'une porte de la ville. Il n'en reſte autre choſe que le grand portail qui eſt entier. Les voûtes de caves ſubſiſtent encore & ſont fort grandes, mais toutes pleines d'ordure. Nous y fuſmes avec des lanternes, & il faut ſe courber pour y entrer, parce que le vent chaſſe la terre qui bouche preſque l'entrée. Mais quand on eſt dedans on marche à ſon aiſe, & les voûtes ſont hautes & belles ſans qu'il y ait preſque rien de gâté. Prés du grand portail on voit quatre ou cinq grandes colonnes

cou-

couchées par terre, & tout proche un bassin de dix pieds de diametre & de deux de profondeur. Les gens du païs disent, que c'est le bassin où saint Jean venoit baptiser les Chrestiens. Pour moy qui ay vû aux Indes plusieurs Pagodes ou Temples d'Idolâtres, & des edifices plus beaux que ne pouvoient estre le Temple d'Ephese, je crois que ce bassin servoit plûtost à mettre les offrandes du peuple, comme il y en a de semblables aux Pagodes des Indiens. Les Grecs & les Armeniens, & sur tous les Francs quand ils vont à Ephese, tâchent de rompre un petit morceau de ce bassin pour l'emporter avec eux comme une relique; mais la pierre en est si dure qu'ils n'ont pû encore en guerre oster.

Assez proche du Temple on voit une autre porte de ville, au dessus de laquelle il y a une grande pierre de sept à huit pieds en quarré, avec la figure en relief de Curtius, ce fameux Romain qui se jetta à cheval & tout armé dans un goufre en faveur de sa patrie. Plusieurs negotians ont offert de l'argent au Gouverneur de la Province pour avoir cette pierre & la porter en Europe; mais ils n'ont pû l'obtenir. On voit encore à cinq cens pas d'Ephese la grote qu'on appelle des sept Dormans, au bas de la mesme colline où la ville estoit bastie.

D'Ephese nous fusmes à *Scalanove* qui n'en est éloigné que de deux lieües. A moitié chemin la petite riviere qui passe à Ephese entre dans la mer, & il y a toûjours à son embouchûre quantité de barques de Grecs pour la pesche de l'Esturgeon. Ils font des œufs de ce poisson, ce qu'ils appellent le *Caviard*, & prennent les boyaux les plus delicats qu'ils emplissent de ces mesmes œufs pour en faire une espece de boudin plat de la forme & de la longueur de nos biscuits, ce qu'ils appellent *Boutarde*. On fait secher ce boudin à la fumée, & on le coupe aprés par tranches pour le manger. C'est de cela seulement & du poisson qu'on appelle *Seche* qui n'a point de sang, dont les Grecs font toute leur nourriture pendant leur Caresme qui est fort austere; & ainsi il se fait en ces quartiers-là un grand negoce du Caviard.

Sca-

Scalanove est un port dont j'ay parlé cy-dessus, & nous y arrivasmes sur les sept heures du soir. Le Gouverneur du lieu se trouva beaucoup plus civil que ne sont ordinairement les Turcs, & nous fit bien des caresses. Le vice-consul nous receut tout à fait bien, & entre les mets qu'il nous presenta il y eut un bassin de melons qui sont excellens à Scalanove.

Le soir un de nos Janissaires ayant eu querelle avec un de nos valets de qui il fut mal-traité, & s'en estant plaint le lendemain à son maistre qui ne luy en fit pas raison, medita d'abord de s'en vanger aux dépens de toute la compagnie, & prit le devant sous quelques pretexte pour venir à bout de son dessein. Nous partismes le matin à la fraîcheur de Scalanove, & arrivasmes avec bon appetit à la Mosquée où nous avions dejeûné le jour precedent. Quelques-uns de nostre compagnie qui cherchoient leurs aises, ne voyoient point de lieu plus propre que le mesme perron qui nous avoit deja servi de table, pour y aller manger une seconde fois à l'abri du Soleil qui donnoit par tout ailleurs. Par un secret presentiment que j'avois de ce qui nous arriva, je n'estois point du tout de cét avis, & je tâchay de leur persuader de prendre nostre repas sur quelques roches qui me paroissoient assez commodes. Mais enfin le plus de voix l'emporta, nous fusmes prendre encore une fois possession du perron de la Mosquée, nous y fismes apporter nos provisions avec un oudre de vin & un oudre d'eau, & nous nous mismes à manger & à boire sans songer plus loin. Nous en estions encore aux premiers morceaux, lors que j'apperceus à deux cens pas trois ou quatre Turcs qui venoient du village qui est assez proche de la Mosquée. Connoissant le païs mieux qu'aucun de ceux de la compagnie, je les avertis d'abord qu'on venoit nous faire une querelle, & fis promptement cacher nostre oudre de vin : car il faut remarquer que les Turcs estoient alors dans leur Ramezan qui est leur Caresme, pendant lequel le vin est beaucoup plus étroitement defendu. Je ne me trompay

pas

pas dans l'opinion que j'eus de l'arrivée de ces Turcs & de la trahison du Janissaire, qui se doutant bien que nous ne manquerions pas d'aller manger au retour sur le perron fut en donner avis au Cadi, pour se vanger par l'avanie qu'il nous suscita du peu de raison qu'on luy avoit fait du valet dont il s'estoit plaint avec justice. Ces Turcs mal-faits & fort mal-vestus estoient des Janissaires du lieu, que le Cadi envoyoit pour nous surprende beuvant du vin dans un lieu qu'ils estiment sacré, & où par consequent, selon eux, nous faisions un sacrilege. *Chiens de Chrestiens*, nous dirent-ils en abordant, *que n'allez-vous boire & manger tout à fait dans la Mosquée, & profaner d'avantage que vous ne faites un lieu saint dans un temps qui rend encore vostre action plus criminelle? Chiens*, poursuivirent-ils, *vous beuvez du vin? Non*, repartis-je, aussi-tost prenant la parole pour les autres, & sçachant un peu la langue, *nous n'en beuvons point* (car je l'avois fait cacher) *nous ne beuvons que de l'eau; en veux-tu goûter?* dis-je à celuy qui faisoit le plus le mauvais. Et en mesme temps j'en fis verser par un valet de l'oudre que j'en avois fait emplir. Je fis aussi-tost signe de l'œil à un de ces Turcs, qui comprit aisement que je luy promettois quelque chose en particulier, & se tournant aussi-tost vers ses camarades: *Hé bien*, leur dit-il, *il est vray, ils ne boivent point de vin.* Cela n'empesche pas que selon l'ordre qu'ils avoient de nous mener au Cadi, il ne fallût les suivre, & je pris la commission accompagné de trois autres d'aller au village pour répondre à ce qu'il avoit à nous demander. Il nous fit assez rudement les mesmes reproches par où les Janissaires avoient debuté; mais il fut bien surpris & bien faché tout ensemble, quand ils luy dirent unanimement que nous n'avions point de vin, ce qu'il ne vouloit pas croire les soupçonnant d'estre d'intelligence avec nous. En effet j'avois mis adroitement en chemin huit ducats dans la main du Turc à qui j'avois fait signe de l'œil, & ravi d'un si honneste present qu'il ne croyoit pas devoir monter si haut, il avoit

mis

mis ses camarades à la raison pour ne rien dire à nostre desavantage. Le Cadi sur ce report qui ne luy plût pas ne laissa pas de nous faire aporter le caffé selon la coûtume du païs, & nous renvoya à son Lieutenant, qui ayant sourvent receu de petites gratifications des Consuls & negotians de Smyrne, nous receut tout à fait bien, & fit aussi-tost couvrir la table. Il nous fit entendre que le Cadi estant nouveau venu, & ne faisant que d'entrer en charge il avoit besoin de tout, & que peu de chose le contenteroit. Pour appaiser l'affaire nous donnasmes vingt-cinq ducats au Lieutenant qui apparemment s'accommoda avec le Cadi, & fismes rejoindre nostre compagnie qui avoit bien peur que nous ne pussions pas sortir si aisement de ce mauvais païs.

Nous voulusmes regaguer Smyrne par un autre chemin que celuy par ou nous étions venus, & nous en prismes un fort aggreable, en partie entre des sables fermes, & en partie entre des prairies, où on trouve de temps en temps plusieurs digues étroites & bien pavées. En suite nous passasmes une rude & haute montage, & fusmes coucher à une grange de Mahometans.

Le lendemain à dix heures du matin nous fusmes de retour à Smyrne de nostre petit voyage d'Ephese qui fut achevé le cinquiéme jour. Sur le rapport que nous fismes aux Consuls de la trahison du Janissaire, ils en envoyerent faire leur plainte au Janissaire Aga & au Cadi, qui pour son chastiment l'osterent du service des Consuls, c'est à dire d'un place qui luy estoit fort avantageuse. Aussi est-elle fort briguée par cette sorte de gens: car outre que les Janissaires qu'on donne aux Consuls pour les servir sont exempts de la guerre, ils ont un fort bon appointement, & il n'y a point de marchand de qui ils ne reçoivent de temps en temps quelque douceur; particulierement le jour de l'an & les autres bonnes festes, pretendant que ce qui leur est donné par grace leur est comme dû, & faisant une loy d'une coutume. Ainsi le Janissaire fut puni par la partie la plus sensible parmi les Turcs qui preferent l'argent à toutes choses; & pour ce

qui

qui est de nous, nous n'eusmes point de peine à nous consoler de la petite avanie qui nous avoit esté faite, estant les premiers à en rire bien loin de nous en fascher.

Il est temps de partir de Smyrne pour la Perse, & de parler de la route qu'il faut tenir. Le rendez-vous de toute la Caravane est d'ordinaire à deux lieües de la ville, où elle campe prés d'un village appellé *Pongarbachi*. Le jour du départ estant fixé, chacun se pourvoit de tout ce qui luy est necessaire pour le voyage, & se trouve la veille au lieu de l'assemblée, pour partir quelquefois dés la nuit suivante ou le lendemain.

De Smyrne à Tocat il y a à peu prés trente cinq journées de Caravane, & à mon dernier voyage nous y en mismes trente-huït de Pongarbachi.

Le premier jour nous marchasmes huit heures dans un païs qui n'est pas desagreable à la veuë, laissant des villages a plus d'une lieuë du chemin, & nous vinsmes camper dans un parc prés du Pactole, qui n'est qu'une petite riviere dont le sable est luisant & de toutes sortes de couleurs. C'est ce qui a donné lieu à l'antiquité de la tant vanter, & de dire que l'or roule parmi son sable. Elle sort de la montagne de Tmole, & aprés avoir arrosé le territoire de Sardes, elle entre dans le fleuve Hermus qui se va jetter dans l'Archipel au golfe de Smyrne. Son embouchûre n'est qu'à deux ou trois lieües de la ville en tirant au nord.

Le second jour la marche ne fut que de six heures pour gagner *Durgout* petite ville assez agreable dans une plaine. Tous les Chrestiens qui sont hors des estats du Grand Seigneur & qui passent par ce lieu là, y payent une fois l'an *carrage*, c'est à dire le tribut de quatre ou cinq écus; mais les Francs en sont exempts, & à *Durgout* & par toute la Turquie. Il y a un Bacha en cette ville, & nous fusmes obligez de nous y arrester un jour entier, parce que la Caravane qui venoit de Perse y arriva, & qu'il falut faire échange de chameaux.

Le troisiéme jour aprés cinq heures de marche dans une extrême chaleur, nous vinsmes camper proche d'un méchant village.

Le

Le quatriéme jour on marcha six heures, & on s'arresta assez prés d'une petite riviere. Le matin nous avions passé sur les ruines de l'ancienne Sardis ville capitale de Lydie, & le sejour du Roy Cresus. On y voit encore les restez d'un grand Palais & deux belles Eglises, avec quantité de colomnes & de corniches de marbre. Cette ville ayant resisté six ans aux armes de Temurleng qui l'avoit assiegée, dés qu'il s'en fut rendu maistre, pour se vanger il la ruina de fond en comble. Il y a un village auprés de Sardis du mesme nom ; & c'est en cette ville où estoit une des sept Eglises dont S. Jean fait mention dans son Apocalypse.

Le cinquiéme jour nous traversames pendant sept heures un païs peu cultivé, & prismes nostre giste dans une plaine au bord d'un ruisseau.

Le sixiéme jour nous passasmes le long des murs de l'ancienne Philadelphie appellée à present *Allachays*, où estoit aussi une des sept Eglises d'Asie. Ces murs ont encore quelque beauté, & la ville est grande, mais mal peuplée. Elle est assise sur quatre collines au pied d'une haute montagne, & a en face au nord une belle plaine qui produit d'excellent fruit. Pour toute antiquite on y voit encore un reste d'amphitheatre, avec quelques sepultures d'où ceux du païs disent qu'on a transporté en Europe plusieurs corps que les Chrestiens reveroient & tenoient pour Saints. Elle a esté toute destruite, & les Turcs l'ont rebastie de terre à leur mode. C'estoit autrefois une des principales villes de Mysie, & comme elle a toujours esté fort sujette aux tremblements de terre, la pluspart de ses anciens habitans demeuroyent le plus souvent à la campagne. Quand j'y passay à mon dernier voyage de 1664. le 17. Juin, le Turcs faisoient une feste pour une nouvelle qu'ils avoient, disoient ils, d'une defaite des Chrêtiens en Candie. Mais la nouvelle estoit fausse & controuvée par politique pour donner courage aux peuples, parce qu'on faisoit alors des levées de soldats. Nous nous arrêtâmes ce jour-là aprés une marche de sept heures sur le bord d'une petite riviere à une lieuë & demie de Philadelphie.

Le

Le septiéme jour nous marchasmes onze heures dans une grande montagne pleine de ces arbres qui portent la noix de gale & la valenede, qui est la coquille du gland dont les corroyeurs se servent pour accommoder leurs cuirs. Nous campasmes dans un pré sur le haut d'une montagne qui s'appelle *Iiaglibagase*, c'est à dire, *montagne de voleurs.*

Le huitiéme jour nous continuasmes de marcher dans la mesme montagne ; c'est un pays fort desert, & on n'y trouve aucunes provisions. Nous ne fismes que six heures de chemin, & nous arrestasmes auprés d'un ruisseau dans une plaine appellée *Sarroucabaqui.*

Le neufiéme jour la Caravane marcha neuf heures dans des terres seches où ne trouve qu'un seul village, & vient camper proche d'un pont qui est sur une riviere appellée *Copli-sou* dans la plaine d'*Inahy.*

Le dixiéme jour aprés avoir marche huit heures dans un pays possu & sterile, nous fismes halte dans un valon prés d'un ruisseau appellé *Bana-sou*, & dont l'eau n'est guerre bonne. La nuit nous fusmes surpris d'un orage qui nous mittous en desordre, & la pluye qui tomba estoit si froide qu'elle ne l'est pas d'avantage au cœur de l'hyver. Nous en fusmes percez jusqu'à la peau, & on étendit des tapis sur les balots de peur que les marchandises ne fussent gastées.

L'onzieme jour nous marchasmes dix heures dans un beau pays entre des valons pleins de verdure, & nous visimes en passant des bains chauds, mais fort mal entretenus. Nous campasmes auprés d'une petite riviere que nous avions suivie pendant quelques heures.

Le douziéme jour nous continüasmes nostre route durant six heures dans les mesmes valons, & nous vinsmes camper prés d'un ruisseau.

Le treizieme jour on marcha huit heures, & on s'arresta proche d'un village dans une campagne appellée *Douagasse.*

Le quatorziéme jour apres une marche de sept heures, nous passâmes le long des murailles d'*Aphiom-*

Carassar, c'est à dire, *ville noire d'Aphiom*, parce qu'elle regarde une belle & grande campagne tres-bien cultivée, & où on seme principalement quantité de pavots, dont on tire l'*Opium* ou l'*Aphiom*, comme l'appellent les Turcs. C'est le lieu de toute la Turquie où il s'en fait le plus grand debit; il s'en trouve peu en Perse, mais dans les terres du Grand Mogol il en croist aussi quantité.

Aphiom Carassar est une grande village sale & mal bastie, & de laquelle je n'ay pû sçavoir le nom ancien, parce que l'ignorance est grande parmi les Grecs & les Armeniens. Mais selon les apparences & l'assiette des lieux ce doit estre l'ancienne Hierapolis sur le Meandre, riviere fameuse de la petite Asie & qui va serpentant plus que riviere du monde. Ce qui fait encore la difficulté plus grande, est que les Turcs changent les anciens noms à leur mode, & n'en donnent point d'autres aux rivieres que de la ville principale où elles passent, ou de la couleur qu'elles semblent prendre de leur sable. On voit en cette ville un ancien château de pierre de taille sur la pointe d'un haut rocher separé des montagnes qui en sont proches du costé du midi, & qui font un demi-cercle. Tous les Chrestiens Armeniens sujets du Roy de Perse, & qui passent à Aphiom-Carassar y doivent payer *carrage*, & ils ne s'en peuvent exemter quand mesme ils l'auroient payé à Erzerom où ailleurs. Il me souvient qu'au retour d'un de mes voyages j'eus une grande dispute en ce lieu-là au sujet de quelques Armeniens que j'avois à mon service. Ceux qui tirent le tribut vouloient que je payasse pour eux, & je m'en defendis si bien en vertu du privilege des Francs, que mes valets Armeniens passerent sans que je misse la main à la bourse. La Caravane ne s'arreste point à Aphiom-Carassar, tant parce qu'il n'y a point de Carvanseras qui ne soient ruïnez, que parce qu'à une lieuë plus loin on peut faire grande chere en poisson & à bon marché, & ceux de la ville apportent à la Caravane de l'orge & de la paille & d'autres choses dont elle a besoin. Elle va donc camper ce jour-là le long du Meandre, que l'on passe

sur

sur un pont peu éloigné d'un petit village. On y trouve quantité d'écrevices & de carpes, & les pescheurs s'y recontrent d'ordinaire quand la Caravane arrive. Il y a de ces carpes d'une grosseur monstrueuse, & qui ont jusqu'à trois pieds de long.

Le quinziéme nostre Caravane commença à se partager entre les deux routes de Tocat & d'Alep, une partie prenant à droit vers l'orient d'hyver pour la Syrie, & l'autre à gauche entre le septentrion & le levant pour l'Armenie.

Aprés que nous nous fûmes separez nous marchâmes encore deux ou trois heures à la vuë les uns des autres. Ceux qui prennent le chemin d'Alep vont tomber à Tarse la patrie de saint Paul, & de Tarse se rendre à Alexandrette dont je parleray dans le chapitre suivant. Nous continuâmes donc nostre route pour Tocat, & aprés avoir traversé une grande plaine de six heures de chemin, nous vinsmes camper proche d'un petit village dans un lieu marécageux. Il y a une chose a remarquer dans cette route & en beaucoup d'autres, qui monstre qu'il y a de la charité parmy les Turcs. Sur la pluspart des grands chemins qui sont fort éloignez des rivieres ils ont fait des cisternes, où quand la pluye vient à manquer en de certaines années, on apporte des villages voisins de l'eau pour les passans, qui sans cela souffriroient beaucoup.

Le 16. nous marchâmes huit heures dans un pays fort uny, mais peu cultivé, où nous vismes une petite ville nommée *Boulavandi*, bastie à peu prés comme les villages de Beausse. Il y a quelques Mosquées que les Turcs ont fait des ruines des anciennes Eglises des Grecs, & ils en ont tiré des colonnes de marbre & d'autres pieces d'architecture, pour orner sans aucun ordre leurs sepultures, qu'on trouve de temps en temps sur les grands chemins; il y en a grand nombre; parce qu'ils ne mettent jamais deux corps dans un mesme lieu. On voit aussi dans cette ville un Carvanséra couvert de plomp, ce qui en fait toute la beauté, & les voyageurs ne s'y

retirent guere que quand il fait mauvais temps. Nous campâmes à un quart de lieuë de la ville, & y demeurâmes tout le lendemain.

Le 17. nous marchâmes onze heures dans un pays mélé & inégal, & vinmes camper proche d'un village qui n'a que trois ou quatre maisons, quoy qu'il y ait abondance de pasturage. Il n'y a point d'eau que celle qui se tire de trois puits profons, ce qui fait appeller ce lieu-là *Euche-derin-giu*.

Le 18. nostre marche ne fut que de cinq heures dans des campagnes desertes, & nous prîmes nostre giste dans une espéce de marais proche d'un méchant village.

Le 19. aprés avoir marché huit heures dans de grandes plaines toutes en friche, nous passâmes par un gros village dont tous les habitans generalement s'estoient retirez avec leurs troupeaux dans les montagnes, pour chercher le frais durant l'Esté selon leur coûtume. Il y a une assez belle Mosquée de pierre de taille, & ce village qu'on me nomma *Tchaktelou* a esté bien plus grand qu'il n'est aujourd'huy, comme on le peut juger par plusieurs ruïnes. Nous fûmes camper à deux heures au delà dans une prairie proche d'un ruisseau.

Le 20. nous traversâmes des campagnes desertes, mais qui paroissent avoir esté autrefois bien cultivées, & aprés dix ou onze heures de marche nous nous arrêtâmes dans un fond proche d'une méchante eau.

Le 21. nous n'eûmes pendant dix heures de marche qu'un pays de mesme nature desert & aride, & nous vinmes camper au bout d'une longue plaine qui dure encore tout le lendemain proche de deux puits dont l'eau ne vaut guere.

Le 22. nous marchâmes huit heures dans la mesme plaine, & on trouve ce jour-là de petits valons remplis de bons pâturages. La Caravane s'arrêta proche d'un méchant village & d'un méchant puits.

Le 23. nostre marche ne fut que de cinq heures à cause du *Beiram* qui est comme la Pasque des Turcs, & nostre Caravan-bachi estant Turc la voulut solenniser.

Nous

Nous passames ce jour-là par un assez beau pays & assez bien cultivé nous découvrîmes plusieurs villages, & nous vinmes camper sur une petite eminence d'où la veuë se peut étendre fort loin.

Le 24. nous marchâmes six heures, & vinmes camper dans un pré où il n'y à que de méchante eau. Assez prés delà on découvre une grande plaine qui s'étend huit ou dix lieuës en longueur, & qui n'en a qu'une ou deux de large: Elle paroit comme un lac, c'est en effet une eau salée qui se congele & se forme en sel, qu'on ne peut dissoudre qu'avec peine si ce n'est dans de l'eau chaude. Ce lac fournit de sel presque toute la Natolie, & la charge d'une charette tirée par deux bufles ne coûte sur le lieu qu'environ quarante-cinq sols de nostre monnoye. Il s'apelle *Douslag*, c'est à dire place de sel, & le Bacha de *Couchabar* petite ville qui en est à deux journées, en retire vingt-quatre mille écus par an. Sultan Lurat fit faire une digue d'une rive à l'autre, quand son armée passa en 1639. pour aller mettre le siege devant Bagdat qu'il a repris sur le Roy de Perse.

Le 25. la marche fut de neuf ou dix heures sans trouver aucun village, dans un pays desert. On campa sur une éminence proche d'une bonne fontaine appellée *Cara-dache-cesme*, c'est à dire *Fontaine de la pierre noire.*

Le 26. nous passames par un grand village nommé *Tchekenagar* dans une belle assiette, mais tres-mal basti; & aprés avoir marché huit heures nous campâmes dans un pasturage fort agreable, proche d'un autre village qu'on appelle *Romcouché*.

Le 27. nous marchâmes neuf heures dans des campagnes pleines de seglisse, & aprés avoir passé par un gros village appellé *Beserguenlou*, nous nous arrêtames dans une prairie.

Le 28. nous passâmes sur un pont de pierre fort long & bien basti sur une grosse riviere qu'ils appellent *Iechel-irma*, c'est à dire *riviere verte.* Au bout du pont appellé *Kessré-kupri*, il y a un gros village dont la plus

105946

grande partie des maiſons eſt baſtie ſoûs terre comme des tanieres de renard. Nous pouſſâmes plus loin, & aprés une marche de 7. heures nous vinmes camper au bas d'un autre grand village nommé *Mouchiur*, où il y a quantité de Grecs qu'on force tous les jours de ſe faire Turcs. Comme il y a des Chreſtiens en ce lieu-là, & que le terroir eſt bon pour la vigne, il n'y manque pas de vin, & ils en ont d'aſſez bon, mais qui ſent le tuffe comme nos vins d'Anjou. Ce village eſt bien ſitué, mais mal baſti comme le precedent, la plus part des maiſons eſtant ſous terre, & il s'en falut peu qu'un de nos gens paſſant à cheval une des maiſons ne tombât dedans.

Le 29. la marche fut de ſept heures dans un beau païs où nous vîmes pluſieurs villages; proche de l'un deſquels la Caravane campa dans un pré où on trouve une fontaine.

Le 30. nous marchâmes neuf heures dans un païs plat & aſſez bien cultivé, & nous nous arrêtâmes auprés d'un ruiſſeau, où il y a fort peu d'eau. On l'appelle *Cera-ſon*, c'eſt à dire *riviere noire*. Deux ou trois jours durant nous vîmes dans ces plaines de deux en deux lieües certaines motes de terre artificielles, & on nous dit qu'elles furent élevées pendant les guerres des Grecs pour découvrir de loin & pour y baſtir des forts.

Le 31. on trouve un païs boſſu & inégal, mais fort abondant en bleds; & aprés avoir marché neuf heures on vient camper dans un pré proche d'une riviere que nous paſſâmes le lendemain avant le jour ſur un pont de pierre.

Le 32. aprés une marche de huit heures nous campâmes le long d'une petite riviere où nous vîmes quantité de Turcomans. C'eſt une nation qui vit ſous des tentes comme les Arabes, & ils quittoient alors ce païs-là pour aller ailleurs, chargeant leur bagage ſur des chariots traînez par des buffles.

Le 33. nous rentrâmes dans les montagnes & les bois, n'en ayant point vû depuis dix-huit jours, ce qui nous avoit obligé de faire porter ſur les chameaux quelque

peu

peu de bois pour cuire nos viandes : nous l'épargnions fort, & nous nous servions quelquefois de fientes seches de vache ou de chameau, quand nous en trouvions proche des eaux où ces bestes viennent boire. Ce jour-là nous marchâmes huit heures, & vinmes camper dans un pré où l'herbe estoit haute, & où il y avoit eu autrefois quelques maisons.

Le 34. nous passâmes à gué une riviere profonde & rapide appellée *Iangou* du nom d'un village qui en est proche. Un peu au dessus de l'endroit où nous la guayâmes, nous vîmes un pont ruiné qui avoit esté basti dessus.

Le 35. nous marchâmes huit heures dans un beau vallon bien cultivé, & laissâmes à main gauche un château élevé sur un rocher. La Caravane campa ce jour-là sur une eminence proche d'un village.

Le 36. nous continuâmes de marcher huit ou neuf heures dans le mesme vallon où il y a plusieurs bons villages, & nous nous arrestames auprés d'une petite riviere.

Le 37. on ne marcha que six heures entre des montagnes, où il y a quelques passages estroits & quantité d'eaux, & on vient camper dans un vallon abondant en pasturage.

Le 38. on passe une montagne fort rude de quatre ou cinq heures de chemin, & aprés l'avoir descenduë on trouve un village nommé Taquibac, d'où il n'y a plus que pour cinq heures de marche jusqu'à Tocat.

La route de Tocat à Ispahan a esté décrite aux chapitres precedens ; & voilà tout ce qui regarde les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan par les Provinces septentrionales de la Turquie. Le livre suivant marquera tout les chemins qu'on veut prendre par les Provinces du Midy. Mais avant que de finir ce premier livre, la charité m'oblige de donner un avis salutaire à ceux qui voudront aller en Perse par la route de Tocat. Je veux aussi leur apprendre de quelle maniere on voyage en Orient, par une exacte description des

Carvanseras & des Caravanes, & un discours des monnoyes dont la connoissance est absolument necessaire à un voyageur.

CHAPITRE VIII.

D'un vol qui fut fait à l'Auteur proche de Tocat ; & d'une sorte de laine tres-rare & tres-belle qu'il apporta le premier en France.

TAQUIBAC dont je viens de parler en approchant de Tocat, est le lieu où la Caravane de Perse a accoûtume de s'assembler quand elle part de Tocat pour Smyrne ; & c'est l'endroit de toute la route où il faut le plus se tenir sur ses gardes, à cause des voleurs, qui courent en ces quartiers là, & qui sont subtils sur tous ceux de leur metier. J'en vis une experience au retour d'un de mes voyages de Perse, & malgré toutes mes précautions je ne pûs éviter qu'ils ne me joüassent un tour d'adresse. Nous estions trois ou quatre qui avions pris le devant avec nos valets pour aller attendre la Caravane à Taquibac où elle ne se devoit rendre que le lendemain ; & dés que nous fumes arrivez chacun fit dresser sa tente sur le bord d'une petite riviere. J'avois alors quantité de bales de laine, dont je fis faire comme une double muraille autour de ma tente, de sorte qu'il n'y restoit autre ouverture que le passage d'un homme entre ces bales. Il y en avoit quatre où j'avois mis du musc dans des boëtes de plomp environ pour dix ou douze mille écus, & je fis metre ces bales en de dans, de sorte qu'elles touchoient ma tente & le chevet de mon lit: c'est ce qui trompa les voleurs qui ne manquerent pas de nous venir voir cette nuit là qui se trouva fort obscure: car les bales qui estoient en dehors & faisoient la premiere ceinture, se ressentant toutes de la forte odeur du musc, ils crûrent que s'ils en pouvoient derober quelqu'une ils feroient un butin considerable. Les bales estoient toutes attachées les unes aux autres par une corde

corde qui les tenoit fermes, & il estoit difficile de les defaire sans bruit. Les Gardes de la Caravane n'estoient pas là puis qu'elle ne devoit arriver que le lendemain; & c'est ce qui m'empeschoit de dormir profondement, ne me fiant pas trop à des valets qui n'ont pas toûjours le soin qu'ils doivent avoir du bien de leurs maîtres. Au bruit sourd qui m'éveilla je leur criay qu'ils se levassent & fissent la ronde autour de ma tente; mais n'ayant pû dans l'obscurité découvrir ces voleurs qui furent se coucher sur le ventre quelques pas plus loin, ils se rendormirent incontinent, & leur laisserent le champ libre pour achever leur dessein. Ils s'y prirent si adroitement, qu'enfin ils détacherent deux bales en coupant les cordes & les emporterent avec eux. Le jour venu ayant reconnu le vol, & un chamelier nous servant de guide par le chemin qu'il jugeoit qu'ils avoient pris; nous les suivîmes quatre ou cinq bien armez, & trouvâmes une demie-heure aprés les premieres marques de leur larcin. De depit qu'ils eurent de n'avoir trouvé dans ces bales que de la laine qu'ils ne crûrent pas de grande valeur, & n'osant l'aller vendre de peur d'estre accusez de l'avoir volée; ils l'épandirent par le chemin, & pendant deux ou trois lieuës nous en trouvâmes de petits monceaux en divers endroits. Je la fis toute ramasser dans des sacs, & il ne s'en trouva de perdu que quinze ou vingt livres. Les Marchands qui ont des bales de brocarts doivent bien prendre garde la nuit que les voleurs n'en approchent: car ils viennent subtilement en se traînant sur le ventre, & coupant les bales avec de grands rasoirs ils les vuident quelquefois jusqu'à la moitié.

J'ay dit que ces voleurs ne crûrent pas que la laine qu'ils avoient dérobée fut de grande valeur, parce qu'ils ne la connoissoient pas, ou qu'en effet elle ne valoit guere pour leur usage. Mais au fond c'estoit une sorte de laine fort rare & fort belle, que je portay de Perse jusqu'à Paris où jamais il n'en avoit esté vu de si fine. Or quelques personnes curieuses & de condition

m'ayant prié de découvrir le lieu d'où l'on tiroit ces laines, & me trouvant à Ispahan sur la fin de l'année 1647. à mon troisiéme voyage, j'y rencontray un de ces Gaures ou anciens Persiens qui adoroient le feu, qui m'en montra un échantillon, & m'apprit d'où elles venoient, leurs qualitez, & la maniere de les conserver. Je sçus donc de luy que la plus grande partie de ces laines se trouve dans la Province de Kerman, qui est l'ancienne Caramanie, & que la meilleure se prend dans les montagnes voisines de la ville qui porte le mesme nom de la Province; que les moutons de ces quartiers-là ont cela de particulier, que lors qu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle depuis Janvier jusqu'en May la toison entiere s'enleve comme d'elle-mesme, & laisse la beste aussi nuë & avec la peau aussi unie, que celle d'un cochon de lait qu'on a pelé dans l'eau chaude, de sorte qu'on n'a pas besoin de les tondre comme on fait en France; qu'ayant ainsi levé la laine de leurs moutons, ils la battent, & le gros s'en allant il ne demeure que le fin de la toison. Que si on veut en faire amas pour les transporter ailleurs, il faut, auparavant que de les emballer, jetter de l'eau salée par dessus, ce qui empesche que les vers ne s'y mettent & qu'elles ne se corrompent. Mais il faut remarquer qu'on ne teint point ces laines, & que naturellement elles sont presque toutes d'un brun clair ou d'un gris cendré, & qu'il s'en trouve fort peu de blanches: aussi sont-elles beaucoup plus cheres que les autres, tant *par la raison* de leur rareté, que parce que les *Moustis*, *les Moulas*, & autres gens de Loy ne portent que du blanc à *leurs* ceintures, & aux *voiles dont ils se couvrent la teste dans* leurs prieres: car hors delà ils les tiennent autour du col, comme les femmes en France portent leurs écharpes.

C'est dans cette Province de Kerman où presque tous les Gaures se sont retirez, & ce sont eux aussi qui ont tout le negoce de ces laines & qui les travaillent. Ils en font des ceintures dont on se sert dans la Perse, & quelques petites pieces de serge qui sont presque aussi douces & aussi lustrées que si elles estoient de soye. J'ay eu la

cu-

curiosité d'en apporter deux pieces en France, dont j'en presentay une à la feuë Reine mere, l'autre à madame la Duchesse d'Orleans.

Je ne pûs aller faire emplette de ces laines qu'en l'année 1654. à mon retour des Indes par mer depuis Surate jusqu'à Ormus. Car y estant arrivé, & voulant m'en retourner par terre en Europe, je pris la resolution de m'en venir à Ispahan, non pas par la route ordinaire de Schiras, mais par celle de Kerman, qui est tout à fait extraordinaire. Je partis donc d'Ormus dans ce dessein, & pris des gens pour me conduire à Kerman, où je ne pûs me rendre à cheval à moins de vingt-sept jours. Je crois aisement que ce ne fut pas par ce chemin qu'Alexandre fut aux Indes: car dans toute l'étenduë de ce pays on ne trouve de l'eau qu'en de certains endroits & dans le creux de quelques rochers, où bien souvent il n'y a pas pour abreuver huit ou dix chevaux. De plus il se rencontre des lieux où les montagnes obligent à faire de grands contours, & un homme de pied qui coupe par les roches fait en demy-heure, ce qu'à peine un homme de cheval peut faire en quatre heures.

Kerman est une grande village qui a esté ruinée à plusieurs reprises, & ou on ne voit rien de beau qu'une maison & un jardin où les derniers Kans ons fait de la dépense pour rendre le lieu agreable. On y fait d'une sorte de vaisselle de terre qui approche fort de la porcelaine, & qui paroit aussi belle & aussi fine. A mon arrivée je fus voir le Kan qui me fit caresse, & qui ordonna d'abord aux Gaures de me fournir du pain & du vin, des poules & des pigeonneaux, qui en ces quartiers-là sont excellens, & gros & gras comme de petits chapons. Ce sont ces Gaures qui font le vin, & pour le rendre doux & agreable ils ostent la rafle, & ne pressent que le grain.

Le Kan entroit alors en possession de son gouvernement, & voulant avoir, selon la coutume des nouveaux Gouverneurs, une belle épée & un poignard, avec un riche harnois de cheval qui demandoit quelques pierreries, je luy fis present d'un diamant de la valeur de huit

cens

cens écus qu'il fis mettre au pommeau de son poignard. Il voulut de plus en avoir de moy pour sept ou huit mille livres, & tant le present que la vente faciliterent l'achat des laines que je voulois faire. Deux jours aprés mon arrivée à Kerman il m'invita au festin d'entrée qu'il faisoit aux principaux de la ville, & à mon départ ayant sceu que je cherchois une mule pour mon voyage, il m'en fit present d'une qui valoit bien cent écus. C'est la monture la plus honorable en Perse, & les Grands s'en servent plûtost que de chevaux, sur tout quand ils sont sur l'age. Mais ce ne fût pas du Kan seul que je receus à Kerman des marques de la civilité des Persans. Un jeune Seigneur qui demeuroit à Kerman, & dont le pere en avoit eu autrefois le gouvernement, estant aussi au festin du Kan prit plaisir à s'entretenir avec moy de mes voyages, & me fit des offres de service d'une maniere entierement obligeante. Comme les Persans sont curieux & aîment tout ce qui vient de rare des regions étrangeres, il me demande si je n'avois point quelque belle arme à feu, & me dit qu'il me la payeroit ce que je voudrois. Dés le lendemain je luy fis present d'une carabine & d'une paire de pistolets, qu'il trouva fort à songré & n'en voulant point d'argent, non plus que d'une petite montre que j'ajoûtay au present, je vis par la suite que ce la l'inquietoit, & il fit inutilement tout ce qu'il pût pour m'obliger à en prendre. Enfin il m'envoya un present que je ne pûs refuser, & ce fut un beau cheval de dix ou douze tomans, c'est à dire d'environ deux cens écus. Ce jeune Seigneur estoit tout à fait de belle humeur, civil, poli & fort genereux, faisant toutes choses de tres-bonne grace. Quand il m'envoya le cheval ce fut en me faisant prier, que s'il ne me plaisoit pas, je vinsse choisir celuy de son écurie que je trouverois le plus à mon gré ; ne pouvant, disoit-il, assez reconnoître le present qu'il avoit receu de moy.

M'estant insinüé de la sorte dans l'affection du Kan & de cet autre Seigneur, cela me servit beaucoup à l'achat des laines que je voulois faire. Car en ayant déja amassé

amassé une grande quantité, le peuple murmura & fut en faire ses plaintes au Kan. Ils luy representerent que j'en levois toute la laine du pays, & que les pauvres gens demeureroient sans rien faire, ce qui causeroit un prejudice considerable à la Province. Sur ces plaintes le Kan me fit appeller, & me dit qu'il ne pouvoit pas permettre d'acheter davantage de laine, parce que le peuple croit fort, & que cela causeroit de la pauvreté dans le pays. Pour parer ce coup, je fis accroire au Kan que le Roy de Perse vouloit essayer si on pourroit faire en France des draps de cette laine, aussi beaux & aussi fins que ceux d'Angleterre & de Hollande, afin que si la chose reüssissoit on pût se passer des étofes des Anglois & des Hollandois, en amenant de France des ouvriers pour établir des manufactures de draps en Perse. Sous ce pretexte le Kan donna les mains à la continüation de mon achat, & je l'aurois poussé plus loin que je ne fis, si les gens du Kan avec lesquels je traittay m'eussent tenu parole. Mais depuis ayant appris qu'ils ne vouloient pas satisfaire à ce qu'ils m'avoient promis, & qu'ils croyoient assurément que je ne prendrois pas la peine de revenir à Kerman pour me plaindre; Je n'y retournay pas à la verité, mais j'y envoyay un exprés avec une lettre au Kan dans des termes si forts & si pressans, & jusqu'à luy faire sentir que j'en porterois ma plainte au Roy & à son premier Ministre, que la crainte qu'il eut de s'attirer quelque disgrace l'obligea de me faire justice, & de me faire envoyer promptement à Hispahan toutes les laines qu'il m'avoit promis, & dont j'avois fait les avances.

Voilà ce que j'avois à remarquer sur le sujet du vol qui me fut fait à Tocat, & de la nature des laines de la Province de Kerman. J'ay dit qu'aprés avoir fait mon emplette je devois partir pour Hispahan, & je feray un chapitre de cette route particuliere qui est une traverse, & par consequent moins frequentée que les grandes routes.

CHA-

CHAPITRE IX.

Route de Kerman à Ispahan, & de la fortune du Nazar Mahamed-Ali-Beg.

DE Kerman à Ispahan il n'y a guere moins de vingt-cinq journées de cheval. Dans les lieux où il se trouve de l'eau le pays est assez bon, mais ces lieux-là sont rares, & dans la plus grande partie de cette route il n'y a que des sables ennuyeux. Tout ce qui console un voyageur est qu'il trouve tous les soirs un Carvansera avec une ou deux cisternes, ce qui est un grand soulagement dans des pays si deserts. La pluspart de ces logis ont esté bastis depuis peu d'années par les soins de Mahamed-Ali-Beg, Nazar ou Grand Maistre de la maison du Roy & du Tresor, & le plus honneste homme que la Perse ayt eu depuis plusieurs siecles. Il estoit genereux, & favorisoit les Francs en toutes choses & les aimoit beaucoup. Il servoit parfaitement bien son Roy, & appuyoit le peuple dans l'equité contre l'oppression & les insultes des Grands, ce qui luy attira la haine de plusieurs, laquelle il surmonta par la sincerité & par sa prudence, comme on le verra par son histoire qui est remarquable, & que je feray en peu de mots.

Le Grand Cha-Abas I. du nom estant un jour à la chasse dans les montagnes & éloigné de ses gens, trouva un jeune garçon joüant d'une fluste auprés d'un troupeau de chevres. Le Roy luy ayant fait quelques questions, il repondit si à propos à chaque chose sans sçavoir qui a luy parloit, que Cha-Abas surpris de ses reparties fit signe de loin à Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras qui le vient joindre, de ne rien dire qui pust faire connoistre au Berger que c'estoit le Roy à qui il parloit. Il continüa de luy faire d'autres questions, ausquelles le jeune homme repondit toûjours d'une maniere à donner de plus en plus de l'étonnement au Roy. Sur cela le Roy demandant au Kan ce qu'il jugeoit de l'esprit de ce Berger? il luy répondit; qu'il croyoit que s'il sçavoit lire & écri-

écrire il pourroit rendre tres-bon service à sa Majesté. Le Roy le remit aussi-tost entre ses mains avec ordre de le faire instruire, & ce jeune homme qui avoit naturellement l'esprit solide, un jugement net & une memoire heureuse, se perfectionna en si peu de temps, & s'acquitta si bien de plusieurs charges que le Kan luy donna dans sa maison, que sur le rapport qu'il en fit au Roy sa Majesté l'avance d'abord à la charge de Nazar ou de Grand Maistre de sa maison, & luy fit l'honneur de luy donner le nom de *Mahamed-Ali-Seg*. Le Roy ayant reconnu sa fidelité & sa bonne conduite en toutes choses l'envoya deux fois en Ambassade au Grand Mogol, & toutes les deux fois il fut tres-satisfait de sa negotiation. Mahamed aimoit la Justice, & n'estoit pas d'humeur à se laisser corrompre par des presens, puis qu'il n'en prenoit jamais, ce qui est fort rare parmi les Mahometans. Cette grande integrité luy attira pour ennemis tous les Grands de la Cour, & particulierement les Eunuques & les femmes qui ont à toute heure l'oreille du Roy. Mais du vivant de Cha-Abas il n'y eut personne qui osast ouvrir la bouche contre le Nazar, & il estoit trop bien & avec justice dans l'esprit du Roy, pour esperer de luy pouvoir rendre de mauvais offices. Cha-Sefi ayant succedé à Cha-Abas son ayeul, comme je diray ailleurs, & estant fort jeune, les ennemis de Nazar crurent avoir plus beau jeu, & pouvoir plus aisement donner à ce jeune Roy de mauvaises impressions de la conduite du Grand Maistre. Les Eunuques qui sont toûjours auprés de la personne du Roy luy dirent beaucoup de choses au desavantage de Mahamed; mais toutes les fois qu'ils luy en parlerent le Roy ne fit pas semblant de les écouter. Enfin un jour que le Roy prenoit plaisir à voir quelques sabres & poignards couverts de pierreries, un des Eunuques luy dit, qu'il falloit faire apporter un sabre qui avoit esté envoyé à Cha-Abas par le Grand Seigneur, & qui estoit tout couvert de diamans & d'autres pierres de prix. Il est vray que le Grand Seigneur avoit envoyé un riche sabre à Cha-Abas; mais long-temps avant que Mahamed

fust

fust à son service Cha-Abas l'avoit fait rompre, & des pierreries dont il estoit garni il avoit fait faire un tres beau joyau. On chercha donc ce sabre dans le Tresor dont Mahamed avoit l'intendance, & ne s'y pouvant trouver, puis qu'il y avoit plusieurs années qu'il n'y estoit plus, le Roy se fascha, parce qu'il le trouvoit dans le livre où on en registre les preseps. Quelques Eunuques & autres Grands de la Cour qui se trouverent alors auprés du Roy, prirent leur temps pour luy rendre odieuse la conduite du Nazar, & luy faire une méchante peinture de sa personne. Ils tâcherent de décrier toutes ses actions; & representerent au Roy que Mahamed faisant bastir en son nom plusieurs beaux Carvanseras, des ponts & des digues, & pour soy-mesme une maison magnifique qui meritoit que sa Majesté la vit; il ne pouvoit faire tous ses grands ouvrages sans une notable diminution des deniers publics, dont il seroit bon de luy faire rendre compte. Sur cet entretien Mahamed arrive, & le Roy ne le recevant pas comme il avoit accoûtumé, luy dit quelques fâcheuses paroles sur ce que le sabre ne se trouvoit point: Il ajoûta qu'il vouloit voir si tout ce qui estoit dans le Tresor se trouvoit conforme à ce qui estoit couché sur le registre, & qu'il luy donnoit quinze jours de temps pour mettre le tout en ordre. Mahamed sans s'émouvoir répondit au Roy, que s'il plaisoit à sa Majesté elle pouvoit venir au Tresor dés le lendemain, ce qu'il obtint, quoy que le Roy luy eût dit pour la deuxiéme fois qu'il vouloit luy donner quinze jours pour mettre toutes choses en bon estat. Le Roy fut donc le lendemain au Tresor où il trouva chaque chose en tres-bel ordre, ayant déjà esté informé de ce qu'estoit devenu le sabre qu'il demandoit. Du Tresor il fut au logis de Mahamed qui luy fit un present fort mediocre: car c'est la coustume que celuy que le Roy honore de sa visite fasse un present à sa Majeste. Apres que le Roy eut receu en arrivant celuy du Nazar, il se promena par toutes les sales & les chambres, & fut bien surpris de les voir si mal ornées de simples feutres &

tapis

tous grossiers, au lieu que dans les maisons des autres Seigneurs on ne marche que sur des tapis d'or & de soye. Le Roy selon qu'on luy avoit dépeint la maison du Nazar s'attendoit d'y trouver tout autre chose, & s'étonna de sa grande moderation dans une si haute fortune. Au bout d'une galerie il y avoit une porte fermée avec trois gros cadenats. Le Roy l'avoit passée sans y prendre garde; mais au retour le *Meter* qui est un Eunuque blanc chef de la chambre du Roy luy fit remarquer, cette porte avec les gros cadenats, ce qui donna la curiosité au Roy de demander à Mahamed ce qu'il y avoit dans ce lieu-là fermé avec tant de soin. Sire, luy dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir bien fermée, parce que tout mon bien est la dedans. Tout ce que sa Majesté a veu dans ce logis est à elle; mais ce qui est dans cette chambre est à moy, & je suis assuré qu'elle aura la bonté de ne me l'ôter jamais. Ce discours augmenta la curiosité que le Roy avoit de voir ce qui estoit dans cette chambre, & ayant commandé à Mahamed de l'ouvrir, il fut étrangement surpris de n'y trouver que les quatre murailles, sans autre ornement que de la houlete de Mahamed qui reposuit sur deux clous, de sa besace où il mettoit son manger, de son oudre qu'il remplissoit d'eau, de sa fluste & de son habit de berger, chacune de ces pieces pendant à un clou contre la muraille. Le Nazar ne voulant pas laisser lon-temps le Roy dans l'étonnement & le silence où il estoit à la veuë de cette chambre, Sire, luy dit-il, quand le Roy Cha-Abas m'a trouvé dans la montagne gardant mon troupeau de chevres, voilà tout ce que j'avois alors, il ne m'en a rien ôté, ne me l'ôtez pas aussi: mais laissez moy le reprendre, & que je m'en aille faire mon premiere mêtier, ce que je recevray de vostre Majesté comme une tres-grande grace. Le Roy touché d'une si haute vertu se fit ôter ses habits à l'heure mesme & les donna au Nazar, ce qui est le plus grand honneur que les Roys de Perse puissent faire a un sujet; & on luy en apporta d'autres avec lesquels il retourna au Palais. Mahamed continua

d'exercer sa charge, dans laquelle il est mort glorieusement, & ses ennemis n'ont eu que la honte & le chagrin d'avoir si mal reüssi dans l'injuste complot qu'ils avoient fait pour sa perte. Ce brave Seigneur estoit le pere & le protecteur de tous les Francs qui estoient en Perse, & toutes les fois qu'il me rencontroit dans les rues, ou quelqu'autre Francs qui luy fut connu, il nous faisoit bon visage, & nous demandoit si nous avions du vin: quand nous disions qu'il nous manquoit, il nous en envoyoit aussi-tost & du meilleur de Schiras. Il ne pouvoit souffrir qu'on nous fit le moindre tort, & si nous allions nous plaindre de quelqu'un, il nous rendoit sur le champ bonne justice. Il arriva un jour qu'estant à la chasse aux canards avec deux valets en un endroit de la riviere d'Ispahan où ils se tiennent, & qui est le long des jardins de la maison du Nazar, cinq ou six de ses gens qui ne me connoissoient pas vinrent me faire insulte, & se mirent en devoir de m'ôter mon fusil, que je ne leur abandonnay qu'aprés avoir rompu la croce sur le dos de l'un, & jetté le canon à la teste d'un autre qui en fut blessé. Il me restoit mes deux pistolets sans quoy nous ne marchons guere en Perse, mais je ne voulus pas tirer sur les gens du Nazar pour le respect que je portois au maître qui aimoit les Francs, & m'estant debarassé de cette affaire je repris sur ma mule le chemin de mon logis. Les Francs qui sçûrent comme la chose s'estoit passée, voulurent d'abord tous en corps en témoigner du ressentiment, & le Consul Hollandois qui m'estoit ami vient m'accompagner chez le Nazar pour nous plaindre de l'insolence de ses valets. Il nous témoigna qu'il en estoit fort fâché, & nous en eûmes des marques certaines par les coups de bâton qu'il fit aussi-tost donner à ceux qui avoient entrepris de me maltraiter.

Je feray voir par un autre exemple plus considerable, comme ce Seigneur estoit juste & prudent dans toutes ses actions. Cha-Sefi revenoit de la Province de Guilan, & ses tentes estoient dressées proche de Zulfa dans l'Armenie où il vouloit avoir le plaisir de chasser deux ou

voix leurs. Comme il y a toûjours des Courtisanes qui suivent la Cour, & qui viennent divertir le Roy par leurs danses & leurs mommeries, il s'en trouva une parfaitement belle que le Roy regardoit de tres-bon œil, & à qui il faisoit de beaux presens. C'étoit une chose qui ne pouvoit estre ignorée d'aucun Seigneur de la Cour, & le fils du Nazar par un emportement de jeunesse ne laissa pas de faire venir cette belle Courtisane dans sa tente, où se trouva aussi un autre jeune Seigneur. Celuy-cy eut la retenuë de ne la point toucher, mais l'autre coucha avec elle, & dés le lendemain son pere le sceut. Le Nazar, soit par un effet de son zele pour le Roy, soit par un pur effet de sa prudence pour prevenir sa colere, qui auroit causé infailliblement la mort de son fils, voulut en faire promptement le châtiment qui fut rude: Il luy fit donner à la mode du pays tant de coups de bâtons par tout le corps, que tous les ongles luy tomberent des pieds, & que son corps entier n'estoit qu'une seule meurtrisseure. Il faillit à en mourir, & le Roy qui sceut l'action du fils & le châtiment que le pere en avoit fait faire, ne dit autre chose sinon que le Nazar avoit fait sagement de punir luy-mesme son fils, & de prevenir la justice qui en auroit esté faite.

Je reviens à la route de Kerman à Ispahan, je n'en ay interrompu le discours que pour faire connoître aux voyagers le merite & la fortune de celuy qui la leur a renduë moins incommode, par les belles reparations des grands chemins, & des grands Carvanseras qu'on trouve tous les soirs en faisant des journées raisonnables de cheval.

Le premier jour que je partis de Kerman je fis rencontre le soir au giste d'un riche Moullah, qui voyant que j'avois du vin m'offrit civilement de la glace pour le refraichir. Je luy fis part en revanche de mon oudre, & le lendemain au soir je ne pus resister aux pressantes sollicitations qu'il me fit d'aller passer la nuit dans sa maison, qui se trouvoit fort proche de la grande route. Elle estoit raisonnablement bien bastie & enjolivée avec

un jardin où il y avoit de l'eau. Il me traita à souper à la mode du pays le mieux qu'il luy fit possible, & le lendemain à mon départ il me remplit mon oudre d'assez bon vin. J'achetay mesme une mule de luy qui me cousta six tomans, dequoy je me trouvay bien, parce que mes chevaux estoient trop chargez, & qu'un peu de soulagement leur estoient fort necessaire.

Les jours suivans il ne m'arriva rien qui soit digne d'estre remarqué & le pays en general est tel que je l'ay dépeint au commencement de ce chapitre.

Yezd est sur cette route dans une distance presque égale de Kerman & d'Ispahan, à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 33. degrez 45. minutes de latitude. C'est une grande village au milieu des sables qui s'étendent deux lieuës à la ronde, & en sortant d'Yezd il faut prendre un guide, parce qu'au moindre vent le sable se porte de côté d'autre, & couvrant tous les chemins on court risque de tomber dans des trous, qui semblent estre d'anciennes cisternes ou des ruines de vieux bastimens. Entre les sables & la ville il y a un peu de bonne terre qui produit d'excellens fruits, & sur tout de bons melons de differentes especes; les uns ont la chair verte, & les autres l'ont jaune & vermeille, & il y en a dont la chair est ferme & dure comme celle d'une pomme de rainette. Il s'y recueïlle aussi de bons raisins & en quantité; mais les habitans en font peu de vin, parce que le Gouverneur ne le permet pas: Ils en font secher une partie, & de l'autre ils en font de la resine. Ils ont aussi abondance de figues qui sont fort grosses & de tres-bon goust. Ils font grande quantité d'eau rose, & d'une autre sorte d'au dont ils se servent comme de teinture, pour se rougir tantost les mains & tantost les ongles; & ils la tirent d'une certaine racine appellée *Hena*. Il y a dans cette ville trois Carvanseras, & plusieurs grands Bazard ou marchez qui sont des ruës couvertes & voutées autour des places de mesme qu'aux autres villes de Perse. Ces ruës sont remplies de boutiques de marchands & d'artisans, & il n'y a d'ordinaire

dans

sans aucune qu'une mesme sorte de marchandise. Il se fait à Yezd plusieurs étofes de soye mélées d'or & d'argent qu'on appelle *Zerbaste*, d'autres de pure soye appelées *Daru* qui sont comme nos tafetas unis & rayes. [illegible] de moitié soye & moitié coton, & d'autres de coton qui approchent de nos futaines. On y fait encore des serges d'une laine particuliere, qui est si fine & si delicate que cette étofe est plus belle & plus chere que si elle estoit de soye, & j'en ay fait mention au chapitre precedent.

Quoy que je n'eusse rien à faire à Yezd je m'y arrestay trois jours, parce que j'y trouvay quelques Armeniens de ma connoissance qui ne voulurent pas me laisser partir sans me regaler. D'ailleurs j'eus la curiosité de considerer avec un peu de loisir, si ce que j'avois oüy dire en bien des lieux des femmes d'Yezd estoit veritable, & je trouvay en effet qu'on leur faisoit justice de les estimer les plus belles femmes de la Perse. On ne fait point de festin qu'il n'y en ait pour donner du divertissement aux conviez, & ces femmes-là ne sont pas d'ordinaire des moins agreables. Quoy qu'il en soit ce proverbe est commun parmi les Persans; *Que pour vivre heureux il faut avoir une femme d'Yezd, du pain d'Yesdecas, & du vin de Schiras.*

CHAPITRE X.

Des Carvanseras, & de la Police des Caravanes.

Les Carvanseras sont les hostelleries des Levantins, bien differentes des nostres, & qui n'en ont ny les commoditez ny la propreté. Ils sont bastis en quarré à peu prés comme des cloîtres, & n'ont d'ordinaire qu'un étage, & il est fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour, & au milieu de chacun des trois autres costes, en face, à droite & à gauche il y a une sale ou grande chambre pour les gens les plus qualifiez qui peuvent passer. A côté de cette sale sont

plusieurs petites chambres où chacun se retire en particulier. Cels logemens sont relevez comme en parapet le long de la cour de la hauteur de deux ou trois pieds; & les écuries les touchent derriere, où le plus souvent on est aussi bien que dans les chambres. Il y en a plusieurs qui aiment mieux s'y retirer en hyver, parce qu'il y fait chaud, ces écuries estans voûtées de mesme que les sales & les chambres. On pratique dans ces écuries devant la teste de chaque cheval une niche avec une petite fenestre qui répond a une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite son cheval. Dans chacune de ces niches deux ou trois personnes se peuvent ranger, & c'est où les valets vont d'ordinaire faire la cuisine.

Il y a deux sortes Carvanseras. Les uns sont rentez, où on est receu charitablement comme dans nos hospitaux; les autres ne le sont pas, & on y paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guere des premiers que depuis Bude jusques à Constantinople, & il n'est permis d'en bastir de cette sorte qu'à la mere & aux sœurs du Grand Seigneur, ou aux Vizirs & Bachas qui se sont trouvez trois fois en bataille contre les Chrestiens. Dans ces sortes de Carvanseras qui d'ordinaire sont bastis de legers pieux, on donne honnestement à manger aux passans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le Concierge sans rien débourser. Mais depuis Constantinople jusqu'en Perse les Carvanseras ne sont point rentez, & on ne vous y offre que les chambres toutes nuës. C'est à vous de vous pourvoir de matelats & d'utansiles pour la cuisine, & vous achetez à assez bon compte ou du Concierge ou des paisans qui viennent des villages circonvoisins, des agneaux, des poules, du beurre & des fruits selon la saison. On y trouve aussi de l'orge & de la paille pour les chevaux, à la reserve de quelques lieux que j'ay marquez dans les routes. On ne paye rien à la campagne pour le loüage des chambres des Carvanseras; mais on paye dans les villes; & ce qu'on paye est fort peu de chose. D'ordinaire les Caravanes n'y entrent point, parce qu'ils ne pourroient contenir tant d'hom-

d'hommes & de chevaux, & il n'y peut guere loger commodement que cent cavaliers. Dés qu'on est arrivé, chacun a droit de prendre sa chambre, le pauvre comme le riche, car on n'a nul egard en ces lieux-là à la qualité [illegible] quelquefois par honnesteté ou par interest un pauvre cedera sa place à un gros marchand? mais il n'est pas permis de debusquer qui que ce soit de la chambre qu'il a prise. La nuit le Concierge ferme la porte, & doit repondre de tout, & il y a toûjours quelqu'un de garde autour du Carvansera.

Pour ce qui est des Carvanseras de Perse, j'ay remarqué ailleurs qu'en general ils sont plus commodes & mieux bastis que ceux de Turquie, & que dans des distances raisonnables on en trouve presque par tout le pays. Il est aisé de voir par cette description des Carvanseras, que s'ils ne sont pas si commodes pour les riches que nos hostelleries d'Europe, ils le sont plus pour les pauvres qu'on ne refuse pas là de recevoir, & qu'on ne contraint pas de boire & manger plus qu'ils ne veulent, estant permis à chacun de regler sa depense selon sa bourse.

On peut voyager en Turquie & en Perse de plusieurs manieres, ou en Caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide seul. Pour moy qui ay passé six fois en Asie, & qui l'ay croisée en bien des lieux, j'ay esté obligé de voyager de toutes façons dans toutes les routes du Levant. Le plus seur est de se joindre à une Caravane: mais le voyage est plus long, parce qu'elles marchent lentement, particulierement celles de chameaux. Car il faut remarquer d'abord, que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, les Caravanes de chameaux en quatre.

Les Caravanes sont comme de grands convoys composez de quantité de marchands, qui s'assemblent en certains temps & en certains lieux pour estre en estat de se defendre contre les voleurs qui courent souvent par

 grosses

grosses bandes dans des pays qu'il faut traverser, & qui la pluspart sont fort de serts. Ces marchands élisent entr'eux un Chef que l'on appelle *Caravan-bachi*, & c'est luy qui ordonne la marche, prescrit les journées, & qui avec les principaux de la Caravane juge les differens qui peuvent survenir sur le chemin. Il n'y a guere d'honneste homme qui ambitionne cette charge, parce que le Caravan-bachi devant acquiter de certains petits droits le long de la route, de quelque maniere qu'il se conduise il est toûjours soupçonné de peu de fidelité. Quand les marchands Turcs font le plus grand nombre dans la Caravane le Chef qu'on elit est Turc; & quand il y a plus d'Armeniens que le Turcs le Caravan-bachi est Armenien.

Il y a de deux sortes de Caravanes. Il y en a de chameaux qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins, les chameaux, comme je diray plus bas, estant de peu de dépense, & portant la charge, les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces Caravanes de chameaux, il y a aussi des chevaux & des mules que les marchands achetent pour leurs personnes, la voiture du chameau pour l'homme estant incommode quand il ne va que le pas; mais s'il alloit toûjours le grand trot elle est assez douce. Il y a aussi des Caravanes qui ne sont que de chevaux, & si les marchands n'en veulent pas acheter, ils trouvent des gens dans la caravane qui leur en loüent. Les valets montent sur les chevaux de bagage qui sont les moins chargez; & on trouve à Smirne quantité de bons chevaux à un prix raisonnable depuis trente jusques à soixante écus. Pour ce qui est des gens qui n'ont pas la volonté ou le moyen de faire de la dépense, ils prennent un asne, & ils n'en manque pas en ces pays-là. Sur tout il faut necessairement dans les Caravanes de chameaux se pourvoir de chevaux de bast pour porter du vin; car les Chameliers qui sont presque tous Mahometans par une étrange superstition ne permettent pas qu'on en charge sur les chameaux, parce que cet animal est particulierement

ment conſacré à Mahomet qui a defendu ſi étroitement le vin. On le porte dans des oudres qui ſont faits de peau de bouc le poil en dedans & bien poiſſé. Il y a de ces peaux à qui on oſte le poil, mais elles ne ſont pas ſi bonnes, [illegible] fait toûjours quelque petit trou.

Ces Chameliers ſont gens inſolens, & dont on ne pourroit venir à bout ſi on ne trouvoit moyen de les chaſtier. Il y en eut un qui fit le mechant & qui me faſcha ſur la route de Smyrne à Tauris ; mais eſtant arrivé a Erivan je fus me plaindre au Kan, qui luy fit donner ſur le champ cent coups de baſton. C'eſt de cette maniere qu'on met cette canaille à la raiſon, ſur tout quand on arrive à Smyrne ou aux autres lieux où les Francs ont des Conſuls, qui ſur les plaintes qu'ils ſont au Cadi obtiennent d'abord juſtice. L'exemple de pluſieurs de ces Chameliers qui ont eſte chaſtiez tient les autres en bride, & ils ſe ſont rendus plus traitables depuis quelque temps.

C'eſt la coûtume dans le Levant de faire les journées d'une traite, ſoit qu'on marche en Caravane, ſoit que l'on voyage ſeul. Mais les journées ne ſont pas égales, elles ſont tantoſt de ſix heures de marche, tantoſt de dix & tantoſt de douze, & c'eſt la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas par tout, qui les doit regler. En tout temps la Caravane marche plus de nuit que de jour ; en Eſté pour éviter la chaleur, & dans les autres saiſons pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper. Car ſi on arrivoit aux approches de la nuit, on ne pourroit dans l'obſcurité bien diſpoſer toutes choſes, dreſſer les tentes, penſer les chevaux, faire la cuiſine, & pourvoir à tout ce qui eſt neceſſaire à un campement. Il eſt vray qu'au cœur de l'hyver & dans les grandes neiges on ne part guere qu'à deux ou trois heures aprés minuit, & quelque fois meſme on attend juſqu'à la pointe du jour. Mais en Eſté ſelon la traite que l'on a à faire on part à minuit, ou une heure aprés le Soleil couché. A mon dernier voyage en partant de Smyrne noſtre Caravane eſtoit de ſix cent chameaux, & preſque d'un pareil nombre de gens de cheval. Elles ſe trouvent

quelquefois beaucoup plus grosses ; & les chameaux n'allant qu'à la file, comme je diray bien-tost, une Caravane paroist une armée, & soit dans la marche, soit quand elle campe, elle occupe beaucoup de terrain. De ce qu'on marche ainsi la nuit dans l'Asie, il [illegible] l'air n'y est pas mal-sain, & en effet les voyageurs, qui la pluspart couchent toûjours de hors sur un tapis étendu par terre, ne s'en trouvent point incommodez.

Les chameaux qui vont en Perse par les Provinces septentrionales de la Turquie ne marchent qu'à la file, & de sept en sept. Ils sont attachez l'un à l'autre par une corde de la grosseur du petit doigt & d'une brasse de long, laquelle tient au derriere du bast du chameau qui va devant, & qu'on noüe à l'autre bout avec un petit cordon d'une espece de laine qu'on passe dans une boucle qui pend aux narines du chameau qui suit. Ces petits cordons que les Chameliers s'amusent à faire en marchant sont aisez à rompre, & sont faits exprés de cette façon, afin que si le chameau de devant vient à s'abatre ou à tomber dans quelque fossé, le chameau qui suit n'en souffre pas. Car alors le cordon se rompt & laisse le chameau en liberté, au lieu que si la corde qui est forte passoit dans la boucle, elle l'entraîneroit sur l'autre chameau qui est tombé ou qui a fait un faux pas, & luy emporteroit une piece du nez. Et afin que le Chamelier qui marche à la teste de sept chameaux, tenant le premier par une corde qui passe sur son épaule, sçache si tous les six chameaux suivent, le dernier a une sonnette penduë au col, & dés qu'elle ne se fait plus entendre, c'est une marque que quelqu'un de ces petits cordons est rompu, & que les chameaux sont arrestez. Le septiéme est celuy qui d'ordinaire porte les provisions. Car il faut remarquer que si un marchand a dans la Caravane six chameaux chargez, on luy en doit un septiéme pour porter son bagage & sa cuisime, s'il n'en a que trois, on luy doit une demi-charge de chameau & s'il en a neuf ou douze, on luy porte à proportion sans rien payer des provisions de bouche, & toute autre chose qu'il luy plaist. Chaque mar-

marchand avec ses valets se tient dans la marche proche des chameaux chargez de ses marchandises, & particulierement dans les nuits obscures, parce qu'il y a quelquefois de subtils voleurs qui avec de bons tranchans viennent couper adroitement les deux cordes qui attachent le chameau devant & derriere, & le détournent sans bruit dans des sentiers écartez, parce que le chameau n'ayant point de corne, & par consequent ne pouvant estre ferré, on ne l'entend pas marcher. Les uns & les autres, tant marchands que valets & Chameliers pour se desenuyer & s'empescher de dormir, s'amusent ou à fumer du tabac, ou à chanter, ou à s'entretenir de leurs affaires: mais une heure ou deux avant le jour, lors que le sommeil abbat d'ordinaire & saisit les yeux, on n'entend pas le moindre bruit dans toute la Caravane. Il arrive assez souvent dans ce sommeil qu'il est difficile de surmonter, que l'on tombe de cheval; mais dans les pays où on ne craint pas les vouleurs, les maistres par petites bandes prennent le devant, & vont dormir à leur aise au lieu qu'ils trouvent le plus commode sur le grand chemin. Quelques-uns ont soin de porter un coussinet sur la selle lequel leur sert de chevet, d'autres se contentent d'un caillou, & pendant qu'ils dorment ils ont chacun au bras la bride de leur cheval. Ils reposent de la sorte jusques à l'arrivée de la Caravane, & ceux qui passent les derniers prennent le soin de les réveiller.

La Caravane campe dans les lieux qu'on sçait estre les plus propres, & sur tout proche des eaux. Quand le Soleil est couché, des Chaoux, qui sont de pauvres gens ou Turcs ou Armeniens, ont soin de faire la garde autour du camp, & de veiller sur les marchandises. Ils se promenent par tout, & crient l'un aprés l'autre en Arabe ou en Armenien, *Dieu est un, il est misericordieux*, & de temps en temps ils adjoutent, *Prenez garde à vous*. Quand ils voyent que l'heure s'approche qu'il faut partir, ils en avertissent le Caravan-bachi; qui leur donne ordre de crier que l'on selle les chevaux, & demi-heure aprés ils crient qu'on charge. C'est une chose à admirer qu'au

second

second cry des Chaoux tout est prest en un moment, & la Caravane commence à marcher en grand ordre & en grand silence. Chacun a soin dés le soir de se tenir prest, parce qu'il est dangereux de demeurer derriere, sur tout dans les pays que les voleurs frequement. Pour le payement de ces Chaoux on prend un quart de piastre par bale depuis Smyrne jusqu'à Erivan.

Quand les traites sont longues, & qu'on juge qu'on n'arrivera qu'à neuf ou dix heures du matin, d'ordinaire une heure aprés le Soleil levé huit ou dix marchands de compagnie prennent le devant, chacun portant derriere soy sa petite valise en forme de deux sacs qui pendent de costé & d'autre de la croupe du cheval. Dans l'un des sacs il y a une bouteille de vin, & dans l'autre quelque chose à manger; & arrivez au lieu où ils trouvent à propos de déjeuner ils étendent par terre un grand tapis, sur lequel chacun met sa petite provision en commun, le repas se faisant joyeusement. Les valets en font autant de leur costé, & ils ont quelquefois l'adresse de détourner une bouteille de vin qu'ils boivent sans bruit.

Quand on part de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep pour se mettre en Caravane, il faut s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer, en Turquie à la Turque, en Perse à la Persienne, & qui en useroit autrement passeroit pour ridicule, & quelquefois mesme auroit de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux Gouverneurs qui prennent aisement les étrangers pour des espions. Toutefois ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût dessous un habit à la Françoise, on peut sans rien craindre passer par tout. Pour porter le Turban il faut necessairement se faire razer la teste, parce qu'il glisseroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la barbe on n'y touche point dans la Turquie, & celles qui sont les plus grandes sont les plus belles; mais en Perse on se fait razer tout le menton & on garde la moustache; les plus grosses & les plus longues sont les plus estimées, & je me souviens d'avoir vû

un

un portier du Roy de Perse qui en avoit une si grande qu'il la pouvoit lier derriere la teste, ce qui luy avoit fait [illegible] double [illegible]. De plus il faut se pourvoir de botes à la mode du pays : elles sont de marroquin jaune, [illegible], & doublées d'une toille, & comme elles ne passent pas le genoüil, elles sont aussi commodes à marcher que des souliers. Pour des esperons on ne s'en sert point, parce que le fer du dessous de l'étrié qui est quarré sert à piquer le cheval, d'autant plus aisement qu'on ne tient point les jambes plus basses que le ventre du cheval, comme on le pratique dans toute l'Asie.

Il faut encore avant le départ se pourvoir de plusieurs ustensiles de menage, & particulierement de bouteilles qu'on appelle *matares*, qui sont faites de bon cuir de Bulgarie. Chacun porte la sienne penduë à l'arçon de la selle, ou à une boucle de fer mise exprés au côté de la selle par derriere, ce qui ne peut incommoder le cheval. Il faut de plus acheter des oudres dont j'ay parlé plus haut, & il n'y a rien de plus commode, parce qu'ils ne sont pas sujets à se rompre, & qu'il y en a qui tiennent jusques à cinquante pintes. Les plus petits servent d'ordinaire à tenir de l'eau-de-vie, ce qui est fort necessaire aux voyageurs. Pour les matares ou bouteilles de cuir on les emplit d'eau, & le cuir dont elles sont faites a cela de propre que l'eau s'y tient fraiche. Il faut penser ensuite aux provisions de bouche, & prendre du ris & du biscuit jusqu'à Tocat : car pour des poules, des œufs, & autres choses de cette nature on en trouve presque par tout, comme aussi de la provision pour les chevaux, & du pains frais en quelques endroits. Enfin il faut porter une tente & tout ce qui sert à la dresser, un matelas & des couvertures pour couvrir les chevaux la nuit, particulierement dans les grandes neiges où on les trouve comme ensevelis le matin.

Quand la Caravane approche du lieu où elle doit s'arrêter, chaque marchand prend le devant pour se saisir s'il peut d'un lieu un peu éminent pour y poser les balots qui luy appartiennent, afin que s'il vient à pleuvoir

l'eau

l'eau ait du penchant pour s'écouler. Ils ont mesme soin en ce cas-là de mettre des pierres sous les balots, & un tapis par dessus de peur qu'ils ne soient moüillez. C'est aussi alors que les valets font promtement un fossé autour de la tente, afin que leau qui tombe dessus ait ... écouler. Quand le temps est beau on ne s'amuse guere à dresser la tente, ou si on la dresse on la plie désqu'on a soupé, afin que tout soit plûtost prest quand il faut marcher, & qu'on puisse voir plus aisement autour de soy pour segarder des voleurs qui pourroient venir des villages circonvoisins. Mais quand il y a apparence de mauvais temps, on laisse la tente jusqu'au premier cri qui font les Chaoux. C'est au devant de la tente qu'on attache les chevaux à des cordes qui tiennent à des cloux de fer, & on les lie par les pieds de derriere à d'autres cordes qui les empeschent de se remuer loin de leur place. Quand la Caravane arrive, si ce n'est plus la saison de manger de l'herbe que les valets vont couper, on achete des paysans qui viennent au Camp de la paille & de l'orge pour les chevaux, n'y ayant point d'avoine ni dans la Turquie ni dans la Perse.

Pour ce qui est de la cuisine, on suit la coûtume du pays en faisant un trou en terre pour mettre le feu dedans & la marmite dessus. C'est où on fait cuire le pilau de la maniere que je l'ay décrit dans la relation du Serrail, & c'est la nouriture ordinaire de tout le Levant.

Mais je n'ay pas encore touché une des plus grandes incommoditez que les voyageurs souffrent dans les Caravanes, & c'est lors que l'on arrive aux eaux, qui sont ou des sources, ou des puits, ou des cisternes, & où deux ou trois seulement peuvent puiser à la fois. Car d'ordinaire depuis qu'on est arrêté, les marchands languissent aprés de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui appartiennent les bestes de voiture ne permettent à qui que ce soit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs chevaux, leurs mules, & leurs asnes n'ayent esté abreuvez. A mon dernier voyage d'Asie je ne fus pas sujet à cette incommodité, & j'avois toûjours de l'eau de bonne heure, sans quoy on ne peut faire du pain ni faire cuire le ris.

J'estois

J'estois favorisé de la sorte par le moyen de mon neveu agé de dix a onze ans, lequel je menois avec moy pour luy faire apprendre plus aisement dans ce bas âge les langues d'Orient, & l'accoûtumer à la fatigue des voyages que j'avois dessein de luy faire continuer. Comme il étoit tout jeune je ne luy avois acheté qu'un asne, dont l'allure estoit douce & qui rendoit autant de service qu'un cheval. C'estoit luy qui alloit d'ordinaire à l'eau avec deux ou trois pots, les voituries voyant un petit garçon qui leur en demandoit de bonne grace, ne pouvoient le refuser & ils luy emplissoient aussi-tost ses pots. Comme chacun des gens qu'on mene avec soy a son office quand la Caravane vient à camper, que l'un fait un trou en terre pour la cuisine, que l'autre coupe du bois, & qu'il y en a qui vont dans les villages & aux montagnes voisines pour chercher les provisions necessaires tant pour les hommes que pour les chevaux; l'office de mon neveu estoit de nous pourvoir d'eau, parce qu'un valet que j'aurois pû y envoyer n'auroit pas esté bien recu des Chameliers, qui ne luy auroient permis d'en prendre qu'aprés que toutes les bestes auroien testé a brouvées. Quand on voyage de la sorte avec plusieurs gens qui mettent tous la main à l'œuvre & s'aident les uns les autres, quelques mauvaises journées que l'on puisse avoir on peut dire que l'on voyage assez agreablement. Voilà quelle est la difficulté d'avoir de l'eau de bonne heure, & quand on en veut venir à la force contre les Chameliers & les Muletiers, comme ce sont des gens rustres il en arrive souvent des meurtres, comme je le montreray par un exemple qui doit suffire pour tous.

Estant parti un jour du Bander-abassi pour Ispahan avec un marchand de Babylone, comme nous fûmes arrivez au Carvansera de la premiere couchée qui s'appelle *Guetchy*, le marchand commanda à un de ses esclaves qui estoit un Cafre des costes de Mozambique de luy aller querir de l'eau fraîche à la cisterne pour boire: le Cafre y fut & revint sur ses pas sans en apporter, disant à son maistre que les Chameliers & Muletiers qui estoient en grand nombre l'avoient voulu battre, & ne luy avoient pas

pas voulu permettre d'approcher de la cisterne. Le marchand mal-avisé ou ignorant la coûtume le renvoye en colere, & luy ordonne de fraper sur ceux qui voudroient l'empescher de tirer de l'eau. Le Cafre retourna à la cisterne, & y trouvant de la resistance comme la premiere fois il dit des injures aux uns & aux autres, ce qui porta un des Muletiers à le fraper. Le Cafre en mesme temps tira sa cangiare, & luy en donnant dans le ventre le jette mort sur la place: toute cette canaille se jette aussi-tost sur luy, on le lie, on le ramene au Bander-abassi afin que le Gouverneur le fit mourir. Le maistre du Cafre accompagnie de plusieurs marchands furent représenter au Gouverneur l'insolence de ces gens-là, & comme la chose s'estoit passée, se plaignant de leur méchancété a empescher qu'on ne pût avoir de l'eau, & qu'ils avoient les premiers mal traité le Cafre. Le Gouverneur de son autorité ôta ce miserable d'entre leurs mains & fit garder, ensuite dequoy ayant ordonné qu'on se saisit de dix ou douze de ces Muletiers, il leur fit donner des coups de baton pour n'avoir pas voulu laisser prendre de l'eau au valet d'un marchand. Il en fit mettre aussi quelques autres en prison, qui furent aprés relâchez à la priere de ceux dont ils voituroient les marchandises & qui en avoient besoin. Le Gouverneur traînoit l'affaire en longueur afin que ces gens-là se retirassent, ce qu'ils firent enfin à la reserve de deux qui estoient freres du mort. Quelques jours aprés le Gouverneur leur dit que pour ce qui estoit de luy il ne pouvoit leur faire justice, parce que le mort estoit des terres du Gouvernement de Schiras & que tout ce qu'il pouvoit faire estoit d'y envoyer le criminel, ce qu'il fit en mesme temps. Le maistre du Cafre estoit fort riche & aimoit cet esclave, parce qu'il l'avoit toûjours tres bien & fidelement servi. Il fut en diligence à Schiras pour prevenir le Kan, & luy dire de quelle maniere la chose s'estoit passée. Je me souviens qu'estant a deux journées de Schiras, je trouvay en chemin quantité de pauvres gens parens du mort, qui attendoient la le Cafre pour le conduire devant le Kan & luy demander justi-

justice. Je rencontray encore à trois lieuës de Schiras le pere & la mere du deffunct avec sa femme & deux petits enfans, qui en me voyant passer se jetterent par terre & me conterent toutes leurs doleances. Je leurs fis dire par mon Kolmachi, que s'ils me croyoient le plus court pour eux & le plus avantageux estoit de prendre une somme d'argent du maistre du Cafre, & de mettre fin à cette affaire. Cette proposition qui auroit esté acceptée par bien des gens dans la Chrestienté, fut rejettée bien loin par ces pauvres Mahometans, le pere s'arrachoit la barbe, les femmes les cheveux criant de toute leur force que si les Franquis vendoient le sang de leurs parens, ils n'en faisoient pas de mesme, & qu'ils ne seroient pas contens qu'ils n'eussent bû le sang du meurtrier. Les autres parens du mort estant arrivez à Schiras avec le Cafre, le Kan fit tout ce qu'il pût pour obliger la veuve à prendre de l'argent; mais n'ayant pû l'y faire resoudre il falut enfin mettre le Cafre entre les mains des parens pour en faire à leur volonté, & je partis de Schiras à la mesme heure pour Ispahan sans avoir sceu comment ils le traiterent.

Voilà en peu de mots tout ce qui regarde la police des Caravanes. Il ne reste plus qu'à dire quelque chose en particulier de la nature du Chameau, de ses diverses especes, & de la maniere dont on éleve cét animal qui rend un si grand service à l'homme.

CHAPITRE XI.

De quelle maniere on eleve le Chameau, de sa nature, & de ses differentes especes.

LA femelle du chameau porte son fruit onze mois, & son lait est un remede souverain pour guerir l'hydropisie. Il faut en boire tous les jours une pinte pendant trois semaines, & j'ay vû des exemples de cette guerison à Balsora, à Ormus & en d'autres lieux du Golfe Persique en plusieurs matelots Anglois & Hollandois, qu'on faisoit sortir des vaisseaux pour prendre de ce lait qui les remettoit en bon état.

Dés que le chameau est né, on luy plie les quatre pieds sous le ventre & on le couche dessus, aprés on luy couvre le dos d'un tapis qui pend jusqu'à terre, sur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne se puisse lever, & on le laisse en cet état l'espace de quinze ou vingt jours. On luy donne cependant du lait à boire, mais peu souvent, afin qu'ils s'accoûtume à boire peu. C'est aussi pour les accoûtumer à se coucher quand on les veut charger, qu'on leur plie les jambes de la sorte, & ils sont si promts à obeïr que la chose est digne d'estre admirée. Dés que la Caravane arrive au lieu où elle doit camper, tous les chameaux qui appartiennent à un mesme maistre viennent se ranger d'eux-mesmes en cercle, & se coucher sur les quatre pieds, de sorte qu'en denoüant une corde qui tient les balots, ils coulent & tombent doucement à terre de côté & d'autre du chameau. Quand il faut recharger, le mesme chameau vient se recoucher entre les balots, & estant attachez il se releve doucement avec sa charge, ce qui se fait en tres-peu de temps sans peine & sans bruit. Aprés que les chameaux sont dechargez, on les laisse aller à la campagne pour chercher quelque broussaille à brouter, & demy-heure avant que le Soleil soit couché ils reviennent d'eux-mesmes, si ce n'est que d'avanture quelqu'un s'égare, & on les rapelle aisement par un certain cri. Quand ils sont de retour ils se rangent tous en rond, & on leur jette à chacun deux pelotes de farine d'orge paîtrie, chacune de la grosseur de deux poings. Le chameau, quoy qu'il soit grand & qu'il travaille beaucoup, mange fort peu, & se contente de ce qu'il trouve dans quelques bruyeres, où il cherche particulierement du chardon qu'il aime beaucoup. Mais il y a bien plus de quoy admirer la patience avec laquelle ils souffrent la soif, & la derniere fois que je passay les deserts, d'ou la Caravane ne pût sortir en moins de 65 jours, nos chameaux furent une fois neuf jours sans boire, parce que pendant neuf jours de marche nous ne trouvâmes poins d'eau en aucun lieu. Ce qui est encore plus admirable, est que quand le chameau est en chaleur il demeure jusques à quarante jours

sans

sans manger ny boire, & il est alors si furieux que si on n'y prend garde on court risque d'estre mordu. Par tout où ils mordent ils emportent la piece, & il leur sort de la bouche une écume blanche avec deux vessies des deux costez grosses & enflées comme un vessie de pourceau.

Au printemps tout le poil tombe au chameau en moins de trois jours. La peau luy demeure toute nuë, & alors les mouches l'importunent fort. Le Chamelier n'y trouve point de remede qu'en luy gaudronnant le corps, & il n'est pas bon alors de s'en approcher.

Il est juste de penser le chameau aussi bien que le cheval : mais le Chamelier n'a pour toute étrille qu'une petite baguette dont il frappe sur le chameau, comme on bat un tapis pour en ôter la poussiere. Si le chameau est blessé, & qu'il se soit fait quelque trou ou quelque écorchure sous le bast, ils ne font que l'étuver avec de l'urine, & n'y apportent point d'autre façon.

Il y a principalement deux sortes de chameaux, les uns qui sont propres pour les pays chauds, & les autres pour les pays froids.

Les chameaux des pays chauds, comme sont ceux qui vont d'Ormus jusqu'à Ispahan, ne peuvent marcher si la terre est moüillée & glissante, & ils s'ouvriroient le ventre en s'écartelant par les jambes de derriere. Ce sont de petits chameaux qui ne portent que six ou sept cens livres mais aussi ils sont de peu de dépense, & souffrent long-temps la soif. On ne les lie point à la queuë l'un de l'autre comme dans les pays froids, mais on les laisse aller à leur gré comme des troupeaux de vaches. Le maistre Chamelier les suit en chantant & en donnant de temps en temps un coup de sifflet. Plus il chante & siffle fort, & plus les chameaux vont viste, & ils s'arrêtent dés qu'il cesse de chanter. Les Chameliers pour se soulager chantent tour à tour, & quand ils veulent que les chameaux pendant une demi-heure chercher quelque chose à brouter par la campagne, ils s'amusent à fumer une pipe de tabac, aprés quoy se remettant à chanter aussi-tost les chameaux marchent. Les chameaux des deserts sont à peu

 prés

prés de mesme nature; ils sont beaux mais delicats, & il les faut traiter doucement ne leur faisant pas faire de longues traites. En revanche ils mangent & boivent moins que les autres, & supportent la soif plus patiemment.

Les chameaux des pays froids, comme sont ceux de Tauris jusques à Constantinople, sont de grands chameaux qui portent de gros fardeaux, & se tirent de la bouë. Mais dans les terres grasses & chemins glissans, il faut comme j'ay dit ailleurs, étendre des tapis & quelquefois jusqu'à cent de suite, afin qu'ils passent dessus, autrement ils seroient en danger de s'écarteler par les jambes de derriere. Quand les derniers chameaux ont passé, on prend les derniers tapis pour les étendre devant: mais si le chemin où on craint que le chameau ne glisse se trouve trop long, il faut necessairement attendre qu'il seche. Ces chameaux portent d'ordinaire jusques à mille livres pesant; mais quand les marchands sont d'intellegence avec les Chameliers, en approchant des doüanes, particulierement de celle d'Erzerom qui est la plus rude, on donne à chaque chameau jusqu'a quinze cens, & de trois charges on n'en fait que deux. Le marchand cherche en cela son profit, & quand le doüanier qui se doute de la chose demande pour quoy il y a tant de chameaux à vuide, on luy répond que ce sont des chameaux qui ont porté des provisions: mays il fait rarement cette demande, & il ferme les yeux à cette œconomie du marchand, de peur de perdre sa chalandise, & de l'obliger à prendre d'autres chemins.

Il y a de la fourberie entre les marchans de chameaux comme entre nos maquignons. Je me souviens qu'estant à Casbin au retour de mon quatriéme voyage de Perse, un marchand Persien croyant avoir acheté huit beaux chameaux, fut trompé de quatre qui luy avoient paru les meilleurs: Ils sembloient estre gras & en bon état, mais la tromperie fut aussitost decouverte, & il se trouva qu'ils estoient souflez. Ces gens là ont l'adresse de leur faire une ouverture prés de la queüe, à quoy l'acheteur ne prend pas garde, & laquelle ils sçavent subtilement refer-

mer:

mer; c'est par où ils souflent le chameau; & de maigre qu'il est ils luy donnent une belle apparence, qui trompe souvent les yeux les plus clair-voyans, sur tout dans la saison que le poil luy tombe, & quand on l'a frotté de gaudron qui cache encore davantage la tromperie.

CHAPITRE XII.

Des Monnoyes de Perse.

JE dois parler dans mes Relations des Monnoyes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie, dans la Perse & dans les Indes, parce que cet article est un des plus necessaires au Voyageur qui veut estre instruit. J'ay traité dans ma Relation du Serrail, des especes d'or & d'argent qui ont cours dans tout l'Empire d'Ottoman; & il me faut parler dans ce volume où je m'arreste particulierement à la description de la Perse, des monnoyes qui ont cours dans ce Royaume, comme celles des Indes se verront dans le volume suivant.

Il faut remarquer en premier lieu, qu'on ne bat point de pieces d'or en Perse que lors que les Rois viennent au Trône pour faire des liberalitez au peuple, & il en demeure toûjours quelques-unes dans le tresôr. Ainsi ce n'est point une monnoye courante. Quand le triomphe est passé, ceux qui ont de ces pieces n'ont pas la curiosité de les garder comme nous garderions une medaille, & ils les portent au Changeur qui leur en rend la valeur en especes courantes du pays. Ces pieces d'or peuvent valoir environ cinq francs, & sont au titre de nos ducats d'Alemagne. J'en ay receu autrefois dix mille en payement d'un marchand, mais ce fut aprés avoir accordé de la valeur; car quoy qu'elles ayant leur taxe, on les fait valoir tantost plus & tantost moins. Mais enfin il s'en voit rarement, & on n'en trouve guere que chez les Changeurs qui profitent de quelque chose en les achetant.

En second lieu il faut observer, que toute sorte d'argent est bon en Perse, en barre, en vaisselle ou en monnoye,

noye, & on le prend pour son titre. Car on est obligé en entrant dans le Royaume, soit à Erivan, soit à Tauris où on bat monnoye, de declarer tout l'argent qu'on porte, pour estre fondu & batu au coin du Roy, à peine d'une grosse amende aux contrevenans si on peut les découvrir. Mais si les affaires d'un marchand ne luy permettent pas de s'arrester ny à Erivan, ny à Tauris, & qu'il luy soit plus commode de porter son argent à la monnoye d'Ispahan, il n'a qu'à prendre un billet du Maistre de la monnoye d'Erivan ou de Tauris, par lequel il atteste comme il a fait deuëment sa declaration.

Ceux qui peuvent adroitement faire passer leur argent à Ispahan quand c'est la saison d'aller aux Indes, ont un grand benefice sur la Reale, & les marchands qui passent aux Indes leur en donnent jusqu'à treize Chayez & demi & jusqu'à quatorze. Je diray un peu plusbas ce que vaut le Chayet. Mais il y a peu de marchands qui portent leur argent jusqu'à Ispahan, parce que les Maistres des monnoyes des frontieres leur font present d'un flacon d'argent, ou de quelque autre chose de cette nature, pour les obliger à faire batre à Erivan ou à Tauris.

Ceux qui vont en Guilan pour le negoce des soyes vont passer à Teflis, où le Maistre de la monnoye leur donne deux pour cent de benefice de leur argent. La raison est que celuy qu'on leur rend est un peu alteré, mais il passe par tout dans le Guilan.

En troisiéme lieu, il faut remarquer que sur les especes d'argent, tant pour le droit du Roy, que pour la fabrique de la monnoye, cela va à septiéme & demi pour cent. Mais sur la monnoye de cuivre il n'a qu'un demi pour cent, ou un au plus. D'où vient que le plus souvent quand un ouvrier à besoin de cuivre, pour ne pas perdre le temps à en aller acheter, il aime autant fondre des *Casbeké* dont je vais parler, comme si nous fondions nos doubles pour en faire une marmite, a quoy nous ne trouverions pas nostre conte, parce que la chose n'est pas égale.

Voicy les noms & la valeur de chaque espece d'argent. Il y en a quatre, les *Abassis*, les *Mamoudis*, les *Chayets* & les

les *Bistis*. Mais pour les Bistis il s'en trouve peu à present.

Les pieces de cuivre s'appellent *Casbeké*, & il y en a de simples & de doubles.

Le simple *Casbeké* vau cinq deniers & une maille de nostre monnoye.

Le double vaut onze deniers.

Les quatre simples ou les deux doubles valent un *Bisti*.

Les dix simples *Casbeké*, ou les cinq doubles valent un *Chayet*.

Deux Chayets font un *Mamoudi*.

Deux *Mamoudis* font un *Abassi*.

Le reale ou l'écu de France vaut trois *abassis* & un *chayet*, & à conter la reale à soixante sols, *l'abassi* vaut dix-huit sols, six deniers. A conter les choses justes, sur les trois *abassis* & un *chayet* il y a trois mailles de plus que l'écu.

Toutes ces especes d'argent sont rondes, hormis le *bisti* qui est en ovale, de mesme que les *casbeké*; ces *casbeké* ne sont pas plus grands que nos doubles, mais ils sont bien plus épais.

Pour ce qui regarde les marques des monnoyes, les especes d'argent n'ont point comme en Europe, ny les armes, ny l'effigie du Roy. On voit seulement écrit d'un costé le nom du Roy sous le regne duquel la piece a esté battuë, & de l'autre le nom de la ville avec l'année de l'Hegyre de Mahomet.

Pour ce qui est de la monnoye de cuivre, d'un costé il y a un Lion avec un Soleil sur son dos; de l'autre costé le nom de la ville où elle a esté fabriquée.

Quoy qu'a Ormus & en d'autres ports du Golfe qui sont au Roy de Perse, comme en l'isle de Bahren ou se fait la pesche & la vente des perles, on fasse les payemens en Abassis, on n'y parle toutefois que le *Larins*.

Le *Larin* est une ancienne monnoye de Balsare & d'Arabie, & qui a cours jusqu'à l'isle de Ceylon, où l'on ne parle que de *Larins*. Cette monnoye est un fil d'argent plié en deux de la grosseur d'un tuyau de plume ordinaire, & long de deux travers de doigt ou environ. Sur ce fil

d'argent ainsi plié on voit le nom du Prince dans les pays duquel cette monnoye a esté fabriquée. Les huit Larins sont un *Or*, & les quatre-vint Larins un Toman.

Un *Or* n'est pas le nom d'une espece, mais seulement une maniere de conter entre les negotians ; & un *Or* fait cinq Abassis.

Un *Toman* n'est pas non plus une espece de monnoye, mais seulement une maniere de conter, & l'on ne parle en Perse dans les payemens que par *Toman*, & par Or. Quoy qu'on dise ordinairement qu'on Toman fait quinze écus. Il fait en effet à conter juste quarante-six livres un denier & $\frac{1}{5}$

Pour ce qui est des especes d'or, le marchand ne se charge que de ducats d'Alemagne, des dix-sept Provinces, ou de Venise, & est tenu de les porter à la monnoye en entrant dans le Royaume ; mais s'il peut les cacher adroitement pour les vendre à des particuliers, il en a plus de profit. En sortant du Royaume il est obligé de declarer les especes d'or qu'il emporte, & les gens du Roy prennent un chayet par ducat, & quelquefois davantage. Mais s'il en emporte sans les declarer, & qu'il vienne à estre découvert, il n'en va pas comme des marchandises où l'on en est quitté en payant le double de doüane & tous ses ducats luy sont confisquez.

Le ducat ordinairement vaut deux écus, & ce seroit en Perse à raison de vingt-six *chayets* ; mais il n'y a point en ce pays là de prix fixé pour les ducats, & ils valent plus ou moins selon les recontres. Car quand on sçait qu'un marchand en à apporté, & que c'est la saison de passer aux Indes, ou que la Caravane part pour la Mecque, tant les marchands que les pelerins qui cherchent des ducats qui sont aisez à porter, les font monter jusqu'à vingt-sept & à vingt-huit chayets, & quelquefois mesme à davantage.

Voilà tout ce qui se peut dire de plus particulier de toutes les monnoyes de Perse.

Fin des routes de Paris à Ispahan par les Provinces Septentrionales de la Turquie.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE SECOND.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan ville capitale de la Perse par les Provinces Meridionales de la Turquie, & par le Desert.

CHAPITRE PREMIER.

Du second Voyage de l'Auteur de Paris à Ispahan, & premierement de son embarquement à Marseille pour Alexandrette.

MON premier voyage en Perse fut par la route de Constantinople à Erivan, que j'ay amplement décrite avec toutes les autres que l'on peut prendre par les Provinces septentrionales de la Turquie. Il faut maintenant parler des Provinces du Midi, & de celles du Desert où il y a plusieurs Emirs ou Princes Arabes dont quelques-uns sont puissans. Il y en a qui ont sur pied jusques a trente mille chevaux, & j'ay parlé a cinq de ces Princes a qui je fis de petits presens, & qui en revanche m'envoyerent du ris, des moutons, des cabas de dates, & du sorbet, qui ne me manquoit point tandis que je fus aupres d'eux, & j'en faisons largesse à ceux de ma compagnie, parce que cette boisson ne se peut garder long-temps. C'est par cette route du Desert qu'à mon second voyage que je commençay en 1638. je me

rendis d'Alep à Ispahan. Ce fut une année trs-glorieuse a la France par la naissance du Roy, dont j'eus l'honneur de porter les premiers nouvelles en plusieurs villes de Turquie, de Perse & des Indes, & le plus loin qu'on allast alors par terre, s'estant fait par tout de grandes réjouïssances comme je diray dans la suite de mes Relations. Mais il faut parler premierement de mon embarquement à Marseille pour Alexandrette, ce qui sera la matierre de ce chapitre.

Je m'embarquay à Marseille le 13 Septembre 1638. sur un vaisseau Hollandois de quarante cinq pieces de canon. Nous estions aux Isles & sur le point de lever les ancres, lors que de la part des Consuls il vient un ordre au Capitaine de ne point partir sans nouvel avis. Le lendemain les mesmes Consuls envoyerent a bord porter là nouvelle de la naissance du Roy, ce qui remplit de joye tout nostre vaisseau, & tandis qu'on chanta le *Te Deum* à Marseille & qu'on y fit de grandez rejouïssances, nous donnâmes de nostre costé toutes les marques qu'il nous fut possible de la part que nous prenions tous à cette grande nouvelle. Ainsi nous ne fismes voile que deux jours aprés l'ordre recu des Consuls, qui sçachant que nous prenions la route de Malte en voyerent au Capitaine des lettres pour le Grand Maistre.

Toute nostre navigation jusques à Alexandrette fut assez heureuse, & les premiers jours nous découvrîmes seulement vis à vis de Piombin un vaisseau qui faisoit mine de nous vouloir aborder. Nos matelots jugerent aussi-tost que c'estoit un Corsaire de Barbarie; & ne se tromperent pas, comme on le reconnut avec des lunettes d'approche quand nous en fûmes prés. Il y avoit dans nostre bord plusieurs Chevaliers de Malte, qui obtinerent du Capitaine qu'on envoyast au Corsaire trois volées de canon, pour lesquelles il nous en renvoya une en pour suivant son chemin. Tous ceux du vaisseau furent fâchez de ne l'avoir pu joindre, & particulierement nos Chevaliers, quoy qu'il y en eût une partie que la mer avoit rendus malades; mais s'il en eût fallu

venir

venir aux mains ils auroient esté bien-tost gueris. A la point meridionale de Corse nous apperceûmes deux galeres qui prirent d'abord la fuite.

Comme nous fûmes arrivez à Malte, les lettres pour le Grand Maistre furent mises aussi tost entre les mains du Sieur de Colbron, qui avoit la charge de Capitaine du port, & avec lequel j'avois fait le voyage de Vienne à Constantinople. Nous demeurâmes douze jours à Malte pour espalmer le vaisseau selon la coûtume, afin qu'il courût plus viste, & nous y primes aussi quelques rafraîchissemens. Comme il y a dans cette Isle une prodigieuse quantité de cailles dans la saison, nous en fismes provision de plus de deux mille que nous mismes dans les galeries du vaisseau: mais en deux ou trois jours il s'en trouva cinq ou six cent de mortes, que des rats ou d'autres insectes qui s'engendrent dans les vaisseaux avoient tuées.

De malte nous fismes voile à *Larneca*, qui est une bonne plage de l'Isle de Cypre au couchant de Famagouste qui n'en est éloignée que d'une journée par terre. Comme nous voulions gagner la coste sur les deux ou trois heures aprés minuit, l'obscurité estant fort grande nous apperceûmes tout d'un coup un vaisseau sur nous, & chacun de part & d'autre commença à crier dans la crainte qu'ils ne vinssent à heurter l'un contre l'autre. Mais le vaisseau passa outre, & nostre Capitaine qui vouloit luy envoyer une volée de canon, en fut dissuadé puis qu'il ne nous disoit mot.

Le matin l'ancre fut jettée, & nous descendimes à terre. Il y a une grande demie-lieuë de la plage de Larneca jusqu'au lieu où demeurent les Consuls & Marchands des trois nations Francoise, Angloise & Hollandoise, & ce lieu-là n'est qu'un tres-mechant village. Il y a toutefois une petite maison de Capucins qui desservent la Chapelle du Consul de France, & un autre de Religieux Italiens qui dépendent du Gardien de Jerusalem. Nous ne demeurâmes que deux jours à Larneca, nostre Capitaine n'y ayant autre chose à faire qu'à s'in-

s'informer s'il y auroit quelque chose à charger à son retour, comme d'ordinaire on y charge des cotons filez & à filer, & de grosses laines pour des matelas.

De trois Consuls qui ont accoûtumé d'estre à Larneca, il n'y en avoit alors que deux, & le Consul François faisoit la fonction du Consul Hollandois dont la place estoit vacante. Dans toutes les Echelles du Levant, c'est la coûtume que lors qu'il manque un Consul de quelque nation qu'il soit, le Consul François remplit sa place jusqu'à ce que la nation y ait pourvû. Pendant le peu de sejour que nous fismes en ce lieu-là, le Consul François & le Consul Anglois nous traiterent le mieux qu'il leur fut possible, & autant que le temps & le lieu le pûrent permettre, & nous donnâmes tous à l'envy les uns des autres des marques de nostre joye pour la naissance du Roy.

De Larneca jusques à la veuë des costes de Syrie nous eûmes toûjours le vent favorable; mais sur la fin s'estant rendu un peu contraire, au lieu de nous porter à Alexandrette, il nous jetta au nord deux ou trois lieuës plus haut vers une ville nommée les *Païasses* sur la coste de Cilicie. A une demi-lieuë de cette ville il y a en mer une grosse roche, & entre cette roche & la terre il y a une grande hauteur d'eau: Et c'est en cet endroit où les gens du pays croyent que la baleine rejetta Jonas; quoy que la commune opinion veüille que ç'ait esté au port de Jaffa dans la Palestine. Le long de cette coste depuis Alexandrette jusques aux Païasses & au delà, le chemin est si étroit & si pressé par la montagne, qu'en bien des endroits il faut que les chameaux & les chevaux mettent le pied dans la mer; il faut toutefois de necessité passer par là en venant des costes de Syrie pour aller à Constantinople. Ce fut entre Alexandrette & les Païasses que le Chevalier Paul monté sur un vaisseau de trois cens hommes faillit à surprendre la Caravane qui porte tous les ans à Constantinople le tribut d'Egypte, lequel ne s'envoye plus par mer de peur des Maltois. Ce Chevalier avoit déja mis ses gens à terre & les avoit fait cacher;

mais

mais par malheur pour luy son dessein fut découvert, & la Caravane qu'il auroit pû aisement enlever se tint sur ses gardes.

Nous estions assez prés de la coste, lors que nous vîmes arriver un esquif avec quinze ou seize Turcs, qui venoient de la part de celuy qui commandoit quatre galeres de Rhodes demander à nostre Capitaine le present accoûtumé. Ces galeres estoient encore à l'ancre aux Païasses, & y avoit décharge des munitions de guerre pour Bagdat que le Grand Seigneur alloit assieger. C'est la coûtume que lorsque les galeres du Grand Seigneur sont en mer, & qu'il passe quelque vaisseau étranger, on luy demande un present qu'il faut que le Capitaine donne de gré ou de force. Quand le Bacha de la mer, qui est le grand Admiral de Turquie, est en personne sur les galeres, le vaisseau qu'il rencontre n'en est pas quitté pour deux mille écus; & quand elles partent de Constantinople pour aller en course, les vaisseaux des Francs qui en ont avis font ce qu'ils peuvent pour les éviter. Il y en a eu qui dans ces rencontres ont voulu se sauver à la veuë des galeres, mais ils s'en sont mal trouvez; & il arriva un jour que le vent ayant cessé elles aborderent un vaisseau Marseillois, dont le Capitaine & l'Ecrivain furent saisis & chastiez sur le champ. On leur donna à l'un & à l'autre tant de coups de baston, que leurs corps en furent tout meurtris, & il s'en fallut peu qu'ils n'en mourussent, sans que ce rude supplice les dispensat de donner l'argent qu'on leur demandoit. Soit que nostre Capitaine ignorât cet exemple, soit que de son naturel il eût le sang un peu chaud, il se mit peu en peine des mauvaises suites que son procedé pouvoit atirer, non seulement à tout le vaisseau, mais encore à tous les Francs. Il se moqua de ceux de l'esquif qui venoient luy demander un present, & leur dit brusquement qu'ils se retirassent, & qu'il n'avoit que des boulets de canon à leur donner. Ainsi ils s'en retournerent tous honteux vers les galeres, qui nous delivrerent bien-tost en quelque sorte de la juste crainte où

nous

nous eſtions, que la bruſquerie de noſtre Capitaine ne nous attiraſt une tres-méchante affaire. Pendant que nous tenions la mer le long de la coſte pour voir quelle ſeroit la contenance des Turcs, les galeres leverent les ancres, & tournerent la prouë vers l'Iſle de Rhodes. Mais avant que de s'éloigner elles nous en voyerent une volée de canon, & noſtre Capitaine, quoy que nous luy puiſſions dire, leur en renvoya une autre, ce qui nous rendoit plus criminels. Car les Turcs pretendent que lors que l'armée navale eſt en mer, ou ſeulement une eſquadre, qu'un vaiſſeau étranger eſt à la veuë, il eſt tenu d'approcher autant que le vent le luy permet, ſans donner la peine de l'aller chercher, laquelle luy eſt cherement contée. Les Conſuls & les marchands d'Alep qui ſceurent comme la choſe s'étoit paſſée, blamerent fort le Capitaine de ſon procedé, & craignirent avec beaucoup de raiſon que la choſe n'allaſt plus loin; mais par bonheur elle s'étouffa d'abord, & il ne s'en parla plus.

Le meſme jour ſur le ſoir le vent s'eſtant tourné à l'Oüeſt-nord-oüeſt nous arrivames à la plage d'Alexandrette, où on jetta l'ancre environ à un quart de lieuë de terre. Sur les avis qu'on a de Chreſtienté de la charge des vaiſſeaux, dés que ceux d'Alexandrette en découvrent un & qu'ils en ont reconnu le pavillon, le Vice-conſul de la Nation, d'où eſt le vaiſſeau, ne manque pas d'en avertir auſſi-toſt le Conſul d'alep par un billet qui luy eſt porté en quatre ou cinq heures, quoy qu'il y ait plus de deux journées de cheval. On attache ce billet ſous l'aiſle d'un pigeon qu'on a inſtruit à faire promptement ce voyage, & qui va droit au lieu d'ou il a eſté apporté. Pour plus de ſeureté on en voye d'ordinaire deux, que ſi l'un s'égare quand l'air eſt obſcur, ce qui eſt arrivé quelquefois, l'autre puiſſe ſuppléer à ce défaut.

Alexandrette n'eſt qu'un amas confus de méchantes maiſons habitées par des Grecs, qui tiennent cabaret pour les matelots & autres petites gens: car pour les marchands, ils vont loger chez les Vice-conſuls de leur nation.

nation. Il n'y en a que deux, un Vice-consul François, & un Vice-consul Anglois, le premier faisant d'ordinaire la fonction de Vice consul Hollandois, & ils ont chacun un logis assez commode. Ce ne sont guere que des gens interessez & qui aimant fort l'argent, qui acceptent ces charges où il y a grand profit. Car l'air d'Alexandrette de mesme que celuy d'Ormus, est si extraordinairement mauvais, sur tout en Esté auquel temps il est dangereux d'y arriver, que ceux qui n'en meurent pas ne peuvent éviter de facheuses maladies. S'il s'en trouve quelques uns assez robustes pour pouvoir resister trois ou quatre ans, & s'accoûtumer à ce méchant air, ils font bien d'y demeurer; car s'ils veulent passer en quelqu'autre lieu où l'air est bon, ils courent risque d'y mourir bien-tost. Le sieur Phillipe Vice-consul Anglois a esté le seul qui a vêcu vingt-deux ans à Alexandrette; mais il faut remarquer que c'estoit un homme gay & de bonne chere, & que cela est deû à l'excellence de son temperament; ce qui n'empécha pas qu'il n'y eût aucune partie de son corps où il ne fust contraint d'avoir un cautere. Ce qui contribuë le plus à ce mauvais air, est un amas de plusieurs marais dans les plaines voisines qui s'entendent au levant & au midi; & dés que les grandes chaleurs approchent, la pluspart des habitans d'Alexandrette vont les passer à la montagne prochaine dans un village appellé *Belan*, ou il y a de bonnes eaux & d'excellens fruits. On y vient mesme d'Alep quand il y a quelque bruit de peste dans la ville, & toutefois il y a peu de gens dans ce village qui ne soient attaquez d'une sorte de fiévre qui leur rend les yeux jaunes & battus, ce qui leur demeure toute leur vie.

Environ à une demi-lieuë d'Alexandrette, à la droite du grand chemin & vis à vis du marais qui est de l'autre costé, il y a une tour où on voit encore les armes de Godefroy de Boüilon. Selon les apparences elle a esté bastie pour defendre le chemin, qui de costé & d'autre est bordé de ces grands marais dont les exhalisons sont si dangereuses.

Il n'y a que trois petites journées de cheval d'Alexandrette à Alep, & quelques-uns qui ont esté bien montez en ont fait le chemin en deux. Il n'est pas permis aux Francs d'y aller a pied, ce qui semble étrange, & en voicy la raison en peu de mots. Avant cette defense, comme le chemin est court quelques matelots qui se trouvoient un petit fonds de cent écus plus ou moins, trottoient à pied à Alep, & s'y rendoient aisement en trois jours avec tres-peu de dépense. N'ayant que peu d'argent à employer, & estant bien aises d'expedier leurs affaires, ils ne se soucioient pas de quatre ou cinq pour cent de plus des marchandises qu'ils achetoient, ce qui estoit de tres-dangereuse consequence pour les marchands. Car il faut remarquer, que quand les vaisseaux arrivent le premier qui par precipitation ou par ignorance d'une marchandise qui ne vaut qu'un écu en donne deux sols de plus, est celuy qui y met le prix, & qui est cause que toute la marchandise suit de mesme; de sorte que les marchands qui font des achats jusqu'à dix ou douze mille écus y ont grand intrest que de petits matelots ne prennent pas le devant pour faire encherir les marchandises. Cette mesme coûtume est aussi exactement pratiquée dans toutes les Indes, & particulierement aux mines de diamans, comme je diray en son lieu.

Pour remedier donc à ce desordre, les marchands obtinerent qu'il seroit ordonné qu'a l'avenir les Estrangers ne pourroient plus aller à pied d'Alexandrette à Alep, mais qu'ils seroient tenus de prendre des chevaux, & de payer six piastres pour chaque cheval, & autant pour le retour; de sorte qu'à present en contant les autres frais tant du chemin que du sejour à Alep, le voyage ne se peut guere faire à moins de trentre piastres, ce qui mangeroit tout le profit qu'un pauvre matelot pourroit faire sur la petite somme qu'il veut employer.

On demeure d'ordinaire a Alexandrette trois ou quatre jours, tant pour se delasser de la mer, que pour faire quelques petites provisions pour le voyage d'Alep.

Car

Car quoy qu'on rencontre tous les soirs d'assez bons gistes, les Janissaires qui vous conduisent sont bien aises que vous ayez dequoy manger & boire par les chemins. Pendant ces jours-là nous renouvellames avec les Vice-Consuls nos rejoüissances accoûtumées pour la naissance du Roy, & à l'envy l'un de l'autre ils nous firent grande chere.

En sortant d'Alexandrette on marche prés de deux heures dans une plaine jusqu'au pied d'une haute montagne que l'on appelle *Belan*. Il y a au milieu une grande ouverture qui donne passage au vent de Nord-est, & quand il souffle avec vehemence il agite de sorte la plage d'Alexandrette, qui d'ailleurs est tres bonne, qu'il n'y a point de vaisseau qui puisse tenir. Tous ceux qui s'y trouvent alors levent promptement les ancres & gagnent la mer, autrement ils se mettroient en grand danger de perir. Presqu'au dessus de la montagne on trouve un Carvansera; mais quoy qu'il soit bon & bien bâti avec de belles fontaines à l'entour, les marchands ne s'y arrestent guere, & vont d'ordinaire un peu plus loin chez un Grec qui parle Italien, & qui traite assez bien pour le pays. En partant on luy donne un écu pour le repas, ce qui se pratique aussi aux autres gistes, par une certaine coûtume que les Francs ont eux-mêmes établie, & qui ne change point.

En descendant la montagne on découvre au Sud-est la ville d'Antioche bâtie sur un costau. On prenoit autrefois le chemin par cette ville; mais depuis quelques années les Janissaires du lieu voulant exiger une piastre de chaque personne, on a quitté cette route. Antioche n'a plus fait de bruit dans le monde, & est tombée en ruine, depuis que le canal qui alloit de la ville à la mer & où les galeres pouvoient entrer, a esté bouché par la quantité de sable qui s'y est jetté de temps en temps.

Quand on est au bas de la montagne, on découvre du costé du nord & à demi-lieuë du grand chemin un château éleve sur un costau détaché, d'où l'on peut voir

une partie de la plaine d'Antioche. Elle a environ quinze lieües de long & trois de large à l'endroit de la route où il faut la traverser. A peu prés à la moitié du chemin on trouve une longue chaussée entre coupée de plusieurs ponts, à cause des ruisseaux qui la traversent, & sans cela on auroit bien de la peine à se tirer du chemin. Les frequentes revoltes de Bagdat & de Balsare que le Grand Seigneur a esté souvent obligé d'aller assieger, porterent le Grand Visir sous le regne d'Achmet d'entreprendre cette chaussée, qui avec les ponts fut achevée en moins de six mois, ce qui passa pour une merveille. Ce fut pour faire passer toute l'artillerie & les autres munitions de guerre qu'on tiroit de la Romanie & de la Grece pour le siege de Bagdat, ce qui estoit d'une difficulte presque insurmontable avant que ce grand ouvrage eût esté fait. Au bout de cette chaussée il y a un pont fort long & solidement bâti, sous lequel passe un riviere, qui avec les autres ruisseaux qui serpentent dans la plaine, forme un lac vers le midi que l'on appelle le lac d'Antioche. Il est de grand revenu à cause de la pesche des anguilles qui s'y fait d'ordinaire deux mois avant le caresme, afin qu'on ait le temps de les transporter à Malte, en Sicile, & autres lieux d'Italie.

Cette plaine est remplie de quantité d'oliviers, ce qui produit le grand commerce de savon qui se fait à Alep, d'où on le transporte dans la Mesopotamie, dans la Chaldée, dans la Perse, & dans le Desert ; cette marchandise estant un des plus agreables présens qu'on puisse faire aux Arabes. On leur fait aussi beaucoup de plaisir de leur donner de l'huile d'olive, & dés qu'on leur en presente ils ostent leur toque, & s'en frottent la teste, le visage & la barbe, en levant les yeux au ciel, & criant en leur langage *graces à Dieu*. Ils n'ont rien perdu en cela de l'ancienne coûtume des Orientaux, & il en est assez souvent fait mention dans l'histoire sainte.

Environ une lieuë & demie par delà la plaine on trouve une grande roche, sous laquelle il y a un petit

étang profond où l'on prend quantité de poisson qui ressemble à nos barbeaux. J'en tuay un avec mon fusil, & le trouvay de bon goust, mais à Alep on n'en fait point de cas.

Deux heures aprés on passe à guë une riviere appellée *Afrora*, mais s'il arrive qu'il ait beaucoup plu, il faut attendre que les eaux soient écoulées. De la riviere, au bord de laquelle ont fait alte pour manger & faire repaître les chevaux, on vient coucher à un méchant village appellé *Chaquemin* ou il y a un Carvansera. Ce sont les païsans du lieu qui donnent à manger aux passans; & soit qu'on mange ou que l'on ne mange pas, il en coûte à chacun une piastre par une coûtume que les Francs, comme j'ay dit, ont établie, & dont les gens du pays pretendent de faire un droit. Depuis que l'on a quité la plaine d'Antioche jusqu'à Chaquemin, les chevaux en Esté sont si fort tourmentez d'une sorte de grosses mouches, qu'il seroit impossible de passer trois ou quatre heures de chemin, si l'on ne prenoit à droite ou à gauche dans la campagne, qui est remplie de cette sorte de chardons longs dont se servent les cardeurs de laine. Comme ils sont hauts & qu'il montent jusques à la croupe du cheval, ils empeschent que les mouches ne les piquent, & que le cavalier ne soit fatigué.

En quittant le village de Chaquemin on marche pendant sept heures parmi des pierres, & à la motié de ce fâcheux chemin on ne voit à deux ou trois lieuës à la ronde que des ruines d'anciens monasteres. Il y en a encore quelques-uns qui sont presque tous entiers bastis de pierre de taille, & environ à une demi-journée de la route tirant au Nord on voit le Monastere de saint Simeon Stylite, avec un reste de sa colonne si renommée qui est encore sur pied. Les Francs qui vont à Alep se détournent d'ordinaire pour aller voir ce lieu-là. Ce que je trouve de plus entier & de plus beau entre les ruines de ces monasteres, ce sont des cisternes voûtées de pierre de taille, & que le temps n'a guerre endommagées.

De Chaquemin on vient disner à un village appellé *Augare*, où on est traité pour chacun sa piastre comme aux gistes precedens. Il y a dix heures de marche d'un village à l'autre, & trois heures seulement d'Augare à Alep. Nous fûmes descendre au logis du Consul François qui estoit alors Monsieur de Bremon. Les Doüaniers vinrent d'abord visiter nos hardes, aprés quoy nous fûmes à la *Quaisserie*, qui est un lieu où les étrangers se mettent en pension à demi-écu par jour, & un quart pour le valet. On y est raisonnablement traité, & on n'y est pas plûtost arrivé que les autres Nations vous viennent rendre visite.

CHAPITRE II.

Description d'Alep, qui est aujourd'huy la ville capitale de la Syrie.

ALEP est une des plus celebres villes de la Turquie, tant pour sa grandeur & sa beauté, que pour la bonté de son air accompagnée de l'abondance de toutes choses, & pour le grand commerce qui s'y faict à toutes les nations du monde qui y abordent. Elle est au 71. d. 45. min. de longitude, & au 35. d. 15. minutes de latitude, dans un assez bon terroir. Quelque recherche que j'aye pû faire, je n'ay pas rien sceu comme elle s'appelloit anciennement. Les uns veulent que ce fut *Hierapolis*, & les autres *Berrœa*: & les Chrestiens du païs sont de cette derniere opinion. Les Historiens Arabes qui marquent sa prise la nomment *Aleb*, sans faire mention d'aucun autre nom. Surquoy il faut remarquer que si les Arabes appellent cette ville Aleb, & les autres Alep, cela peut venir de ce que les Arabes n'usent point de la lettre P dans leur langue, & qu'elle manque dans leur Alphabet. Cette ville fut prise par les Arabes l'an 15. de l'Hegyre de Mahomet, qui est environ l'an 637. du Christianisme, sous le regne d'Heraclius Empereur de Constantinople.

Cette

Cette ville est bastie sur quatre collines, & le chasteau est sur la plus haute qui fait le milieu d'Alep, & qui est soûtenuë par des voûtes en quelques endroits de peur que la terre ne s'éboule. Le chasteau est grand & peut avoir cinq ou six cens pas de tour. Ses murailles & ses tours quoy que de pierre de taille sont de peu de defense. Il n'y a qu'une porte pour y entrer du costé du midi sans pont-levis, & on s'y rend sur quelques arcades qui traversent le fossé profond d'environ six ou sept toises. Il n'y en a guere que la moitie où l'eau se puisse arrester, & mesme est-ce une eau croupie qui ne coulepoint. Le reste du fossé est sec, & en general le lieu ne sçauroit passer pour une bonne place. Il vient de l'eau par un canal des fontaines de la ville, & on y tient d'ordinaire une grosse garnison.

La ville a plus de trois mille de circuit, & plus de la moitie est sans fossé, ce qu'il y en a n'estant pas profond de plus de trois toises. Les murailles sont assez bonnes & toutes de pierre de taille, avec plusieurs tours quarrées distantes les unes des autres d'environ soixante-dix ou quatre-vingt pas, entre lesquelles il y en a d'autres plus petites. Mais ces murailles ne sont pas par tout égales, & il a y bien des endroits où la hauteur n'excede pas quatre toises. On entre dans la ville par dix portes qui n'ont ny fossez ny pont-levis, & sous l'une desquelles il y a un lieu que les Turcs ont en veneration: Ils y tiennent des lampes allumées, & disent que c'est l'endroit où le Prophete Elisée a demeuré quelque temps.

Il ne passe point de riviere dans Alep, & il n'y en a qu'une petite hors la ville que les Arabes appellent *Coic*, Quoy que ce ne soit proprement qu'un ruisseau, on ne laisse pas d'en tirer une grande utilité, parce qu'il sert à arrouser tous les jardins où il croit des fruits en abondance, & particulierement des pistaches plus grosses & d'un goust plus relevé que celles qui viennent proche de Casbin. Mais s'il ne passe point de riviere dans Alep, il y a d'ailleurs beaucoup de fontaines & de

reſervoirs d'eaux qu'on fait venir de deux lieuës loin de la ville.

Les édifices tant publics que particuliers ne ſont beaux que par dedans ; les murailles ſont reveſtues de marbre de differentes couleurs, & les lambris enrichis de feüillages & écritures en or. Tant dedans que dehors la ville il y a environ ſix vingt Moſquées, dont il y en a ſix ou ſept aſſez ſuperbes avec de beaux dômes, & il y en a trois couverts de plomb. La principale & la plus grande de toutes eſtoit une Egliſe de Chrétiens que l'on appelloit *Alhha*, c'eſt à dire *Oüye*, & qu'on croit avoir eſté bâtie par ſainte Helene. Dans un des fauxbourgs il y a une Moſquée qui a eſté auſſi autrefois une Egliſe de Chrétiens. On y voit une choſe remarquable. Dans le mur qui eſt a coſté droit de la porte, il y a une pierre de deux à trois pieds en quarré, où il ſe trouve une figure bien faite d'un calice & d'une hoſtie au deſſus de la bouche du calice, avec un croiſſant qui couvre l'hoſtie, & dont les deux pointes deſcendent juſtement ſur les bords de la bouche du calice. On croiroit d'abord que ces figures ſeroient de pieces rapportées comme les peintures à la Moſaïque : mais tout y eſt naturel, comme je l'ay éprouvé avec quelques François, ayant graté la pierre avec un ferrement hors de la veuë des Turcs. Il y a eu pluſieurs Conſuls qui l'ont voulu acheter, & il en a eſté offert par quelques-uns juſques à deux mille écus ; mais les Bacas ou Gouverneurs d'Alep n'ont jamais voulu la vendre. A demi-lieuë de la ville il y a un coſteau agreable qui eſt la promenade des Francs. On y voit une grotte où les Turcs diſent que Haly a demeuré quelques jours, & parce qu'il y a une figure aſſez mal faite d'une main imprimée dans le roc, ils croyent que c'eſt celle de Haly qui a voulu laiſſer de ſes marques dans cette grotte.

Il y a deux ou trois colleges dans Alep, mais peu d'écoliers, quoy qu'il y ait des gens de lettres gagez pour enſeigner la Grammaire, une eſpece de Philoſophie, & les choſes qui concernent leur Reli-

Religion, qui sont les sciences où ils s'appliquent le plus.

Les ruës de la ville sont toutes pavées, horsmis celles des Bazars qui sont des ruës où les marchands & les artisans tiennent leurs boutiques, comme je l'ay dit ailleurs. Les principaux artisans & qui sont le plus grand nombre, sont les ouvriers en soye, & ceux qui sont le camelot de poil de chevre.

Soit dans la ville, soit dans les fauxbourgs il y a environ quarante Carvanseras, & cinquante bains publics, tant pour les hommes que pour les femmes chacun à son tour. Ce sont les delices pour les femmes que d'aller aux bains, & elles épargnent toute la semaine pour y porter là collation & se réjoüir ensemble.

Les fauxbourgs de la ville sont grands & peuplez, & presque tous les Chrestiens y ont leurs maisons & leurs Eglises. Il y a à Alep quatre sortes de Chrestiens Levantins, des Grecs, des Ameniens, des Jacobites ou Suriens, & des Maronites. Les Grecs y ont un Archevéque, & sont environ quinze où seize mille: leur Eglise est dediée à saint George. Les Armeniens ont un Evêque qu'ils appellent *Vertabet*, & sont à peu prés douze mille ames, leur Eglise est dediée à la Vierge. Les Jacobites ont aussi un Evesque, & ne passent pas dix mille; leur Eglise est de mesme sous le titre de la Vierge, comme celle des Armeniens. Les Maronites dependent du Pape, & ne sont guerre plus de douze cent; leur Eglise est dediée à saint Elie. Les Catholiques Romains ont trois Eglises servies par des Religieux, qui sont les Capucins, les Carmes Déchaussez, & les Jesuites. Le Consul François avoit alors un Cordelier pour son Chapelain. On fait conte en tout tant dans la ville que dans les fauxbourgs d'Alep d'environ deux cent cinquante mille armes.

Il se fait grand trafic à Alep d'étofes de soye & de camelots de poil de chevre; mais principalement de noix de gale & de valanede qui est la coque du gland, sans quoy les conroyeurs ne peuvent bien preparer

leurs cuirs. Il s'y fait aussi grand negoce de savons & de plusieurs autres marchandises, & il s'y rend des negocians de tous les endroits du monde. Sans parler des Turcs, des Arabes, des Persans, & des Indiens, il y a toûjours à Alep quantité de François, d'Italiens, d'Anglois & de Hollandois, chaque nation ayant son Consul pour le soutien de ses interest & de ses droits.

Ce commerce ne se fait pas comme quelques-uns ont écrit, par la commodité des deux rivieres de l'Euphrate & du Tigre, par lesquelles ils disent que les marchandises se transportent en descendant & en montant. Si cela estoit, je ne serois pas venu de Bagdat à Alep en traversant le desert, & une autre fois pour me rendre d'Alep à Balsara, je n'aurois pas encore passé le desert, où par une avanture que je diray ailleurs je demeuray en chemin soixante cinq jours. Pour ce qui est de l'Euphrate, il est constant que la grande quantité de moulins qu'on y a bâtis pour tirer l'eau afin d'arrouser les terres, en empeschent la navigation & la rendent dangereuse.

J'ay veu, je l'avouë, en 1638. descendre sur l'Euphrate une partie de l'armée du Grand Seigneur, & plusieurs munitions de guerre, quand il fut mettre le siege devant Babylone; mais il fallut alors oster tous les moulins qui sont sur cette riviere, ce qui ne se fit pas sans peine & sans de grands frais. Pour ce qui est du Tigre, il n'est guere navigable que depuis Bagdat jusqu'à Balsara où on le monte & on le descend avec des barques. En descendant on fait d'ordinaire le chemin en neuf ou dix jours. Il y a cela d'incommode qu'au moindre village ou pavillon d'Arabes que l'on trouve sur le bord, il faut aller raisonner, & y laisser quelque argent. Il est vray que les marchands de Moussul & de Bagdat, & autres qui viennent de la Chaldée pour negocier à Balsara, font remonter leurs marchandises jusqu'à Bagdat; mais comme il n'y a que des hommes qui tirent, les barques demeurent quel-

quelquefois en chemin jusqu'à soixante & dix jours. Sur ce pied-là on peut juger du temps & de la dépense qu'il faudroit faire pour faire monter les marchandises par l'Euphrate jusqu'au Bir où on les debarqueroit pour Alep. N'estoit la digue qui traverse le Tigre à deux journées au dessous de Moussul, on pourroit aussi remonter de Bagdat jusqu'à cette ville; mais cela ne se peut comme je diray ailleurs.

Enfin quand on auroit la commodité du *Moratson* (c'est ainsi que les Turcs appellent l'Euphrate) & qu'on pourroit transporter toutes les marchandises par cette riviere, les marchands ne prendroient pas encore cette route; parce que les Caravanes n'allant d'ordinaire que l'Esté, elles pourroient rencontrer souvent des Princes Arabes, qui en ce temps-là viennent camper sur les bords de l'Euphrate avec toute leur suite & tout leur bestail, pour y trouver l'eau & les herbages qui leur manquent alors dans le desert, & il n'y en a pas un qui ne fist payer aux marchands le tribut qu'il luy plairoit.

J'en vis un exemple en venant un jour de Babylone à Alep. Nous ne rencontrâmes dans toute la route qu'un seul de ces Princes qui se tenoit à *Anna*, & il fit payer à la Caravane quarante piastres pour chaque charge de chameau. Le pis fut qu'il nous retint là plus de cinq semaines, afin que son peuple nous vendant ses denrées receût quelque argent de nous. La derniere fois que je passay le desert nous y trouvâmes un de ces Princes Arabes avec son frere qui estoient tous deux fort jeunes, & il ne voulut jamais nous laisser passer qu'il n'eust eu de nous deux cent mille piastres en espece pour des *Larins*, qui est une monnoye du païs dont je parleray ailleurs. Il nous força de les prendre, malgré tout ce que les marchands qui ne trouvoient pas leur compte à cét échange purent dire pour s'en dégager. La dispute dura inutilement vingt-deux jours, il fallut en passer par là, le bon droit ne pouvant rien où prevant la force. On peut juger par là ce que feroient les autres Princes

Arabes qui ne sont pas plus traitables, & si les marchands feroient de grands profits à prendre le route de l'Euphrate. C'en est assez pour ce qui regarde le commerce d'Alep, je viens au gouvernement.

La ville est gouvernée par un Bacha qui commande à toute la Province depuis Alexandrette jusques à l'Euphrate. Sa garde est pour l'ordinaire de trois cens hommes, & depuis quelques années il a esté fait Vizir. Il y a aussi un Aga ou Capitaine de Cavalerie tant dedans que dehors la ville qui commande environ quatre cent Maîtres. Un autre Aga qui a sous luy sept cent Janissaires est maistre des portes de la ville, dont on luy apporte les clefs tous les soirs, & il ne releve point du Bacha. Le Château est aussi sous un autre Commandant envoyé immediatement de Constantinople; & il a sous luy deux cent mousquetaires, & tout le canon en son pouvoir. Il y en a vingt-cinq ou trente pieces, huit grosses, & les autres fort petites. Il y a encore un Aga ou Capitaine de la ville qui commande trois cens arquebuziers, & de plus un Sou-bachi, qui est comme un Prevost des Maréchaux, ou un Chevalier du Guet, faisant la ronde la nuit avec ses Officiers par la ville & les fauxbourgs. C'est luy qui fait mettre à execution la sentence du Bacha quand il a condamné quelqu'un à mort.

Pour ce qui regarde le civil & la police, il y a un Cadi ou President qui est sans assesseurs. Il juge seul toutes les causes tant civiles que criminelles, & quand il condamne quelqu'un à mort; il l'envoye aprés au Bacha avec son procez, & le Bacha en use comme il luy plaist. Ce Cadi fait tous les contracts de mariage & les dissoût; tous les actes de ventes & d'achats se passent en sa presence; & c'est luy qui crée les Maistres Jurez de chaque mestier, lesquels font leur visite afin que l'on ne fraude point le travail. La recepte des droits du Grand Seigneur est faite par un *Testerdar* ou Tresorier general, qui a sous luy des Receveurs particuliers en divers départemens.

Pour

Pour ce qui eſt enfin de la Religion, le *Moufti* eſt le Chef & Interprete de la loy, tant en ce qui concerne les ceremonies, que les cauſes civiles qui y pourroient ſurvenir. Il y a encore entre les gens de la loy un *Chieke* ou Docteur, ordonné pour inſtruire tous les nouveaux convertis au Mahometiſme, & leur en apprendre les maximes & les coûtumes.

A noſtre arrivée à Alep, les premiers ſoins du Conſul François furent de donner des marques publiques de la joye que luy cauſa la nouvelle que nous luy apportâmes de la naiſſance du Roy. Il en demanda la permiſſion au Bacha ſelon la coûtume, laquelle ayant obtenuë il fit un feſtin magnifique, où les principaux des nations Angloiſe & Hollandoiſe furent invitez, & ou tira pluſieurs boites, ce qui fut ſuivi de toutes les marques de rejoüiſſance qu'il eſtoit poſſible de donner en ce lieu-là.

Trois jours aprés mon arrivée à Alep, le Grand Seigneur Sultan Amurat y fit ſon entrée, & alloit joindre ſon armée qui eſtoit en marche pour aſſieger Bagdat. Je ne m'amuſeray point à faire la deſcription de cette ceremonie, où il n'y eut rien de fort extraordinaire, & je me contenteray de remarquer ſeulement une choſe qui eſt aſſez ſinguliere, & dont il y a lieu de s'étonner. Il y a proche d'Alep du coſté du levant une maiſon de *Deruis*, qui a eſté autrefois un beau Convent de l'Ordre de ſaint Baſile. Il eſt encore en bon état, & toutes les ſales, les chambres & les galeries ſont revétuës de marbre. Tout ces Deruis furent à une demi-lieuë de la ville au devant du Grand Seigneur juſques au mont *Ozelet*, & le Superieur à la teſte de ſa Communauté ayant fait la harangue à ſa Hauteſſe, deux de ces Deruis vinrent luy faire la reverence en particulier, aprés quoy depuis ce lieu-là juſqu'au château d'Alep, pendant une demi-heure de chemin ils marcherent devant le cheval du Grand Seigneur en tournant inceſſamment de toute leur force, tant que l'écume leur ſortoit de la bouche, & que les yeux de ceux qui les regardoient eſtoient éblouïs.

Il y a de ces Deruis qui tournent de la sorte deux heures de suite sans aucun relâche, & tirent vanité d'une chose à qui nous donnerions le nom de folie.

Pendant que le Grand Seigneur fut à Alep, le Bacha du Caire y arriva suivi de deux mille Janissaires. Il ne se pouvoit rien voir de plus leste, ni de mieux en ordre. Chacun d'eux avoit le haut de chausse d'écarlate qui luy descendoit jusqu'au coup du pied, avec la robe à la Turque de drap d'Angleterre, & la camisole de toile de coton picquée de differentes couleurs. La plus-part avoient des boutons d'or & de soye, & tant la ceinture que le sabre, tout estoit garni d'argent. Le Bacha marchoit à la teste de cette magnifique infanterie avec un habit modeste; mais le harnois de son cheval estoit d'autant plus riche qu'il s'estoit negligé pour sa personne, & dans cette belle occasion il n'avoit rien épargné pour paroistre devant le Grand Seigneur dans un superbe equipage.

Deux ou trois jours aprés l'arrivée de l'Empereur, les Consuls des Francs envoyerent demander s'ils pourroient avoir audience de sa Hautesse, & l'ayant obtenuë, le Consul de France y fut le premier, & ils luy firent les presens acoûtumez.

C'est une necessité de faire quelque sejour à Alep, tant pour disposer ses affaires, que pour attendre que la Caravane soit assemblée, quand on ne veut pas se hazarder d'aller seul avec un guide, ce que j'ay fait pourtant plus d'une fois. Mais on n'a pas lieu de s'ennuyer dans une si grande & si belle ville, qui est assurément aprés Constantinople & le Caire, la plus considerable de tout l'Empire des Turcs. Mais enfin il faut se mettre en chemin pour la Perse, où on peut se rendre par diverses routes, que j'ay toutes tenuës en plusieurs voyages en allant & en revenant.

CHA-

CHAPITRE III.

Des diverses routes en general pour se rendre d'Alep à Ispahan, & particulierement de la route du grand Desert.

IL y a cinq routes principales pour aller d'Alep à Ispahan, lesquelles jointes aux deux autres que j'ay décrites par la Natolie, font les sept routes que l'on peut tenir pour se rendre en Perse, en partant de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep.

La premiere de ces cinq routes en partant d'Alep, est sur la gauche vers l'orient d'Esté par Diarbek & Tauris. La seconde en tirant droit au levant dans la Mesopotamie par Moussul & Amadan. La troisieme en prenant à droite à l'orient d'hyver par Bagdat & Kengauar. La quatriéme en tirant plus au midi & au travers du petit desert que l'on passe d'ordinaire; par Anna, Bagdat & Balsara. La cinquiéme par le grand desert, qui est une route extraordinaire, & où on ne passe qu'une fois l'année, quand les marchands de Turquie & d'Egypte y vont pour acheter des chameaux. C'est de ces cinq routes dont je dois traiter separement & en differens chapitres : Et je parleray premierement en celuy-cy de la route du grand Desert, qui est celle que j'ay tenuë en mon second voyage d'Asie.

Les Caravanes qui vont à Balsara par cette route ne se mettent point en chemin que les pluyes ne soient tombées pour trouver de l'eau dans le Desert, & elles ne cessent d'ordinaire que dans le mois de Decembre. C'est ce qui m'obligea de faire à Alep un sejour de sept semaines, pour attendre que la Caravane fut en état de partir.

Cependant je donnay ordre pour mes provisions de ris, de beurre, de fromage, d'amandes, de noisettes, de figues, & d'autres sortes de fruits secs, de boutarde, de caviard, de langues de bœuf, & de cervelats qu'il

faut

faut manger en cachette, parce qu'autrement on courtoit risque d'estre mal-traité des Turcs, à qui le pourceau est defendu. Je fis aussi remplir quelques oudres de bon vin, & je n'oubliay pas de prendre de l'huile & du savon pour regaler les Arabes, a qui on ne peut rien donner qui leur soit plus agreable.

La Caravane partit le jour de Noël: mais je ne la suivis que deux jours aprés, parce que je sçavois qu'elle en passeroit trois ou quatre à une demi-journée d'Alep, en un lieu où la pluspart de ceux qui la composoient, & entr'autres le *Caravan bachi*, avoient toutes leurs tentes. D'ailleurs Monsieur de Bremon nostre Consul avoit souhaité que je demeurasse encore deux jours auprés de luy, & a mon départ il me donna deux *Bedouinc* qui sont des gens du païs pour me conduire jusques à la Caravane. Ayant monté à cheval le soir je la joignis le lendemain au lever du Soleil, & je la trouvay qui se réjoüissoit, & faisoit bonne chere sur son départ. Elle estoit composée d'environ six cens chameaux, & de quatre cens hommes tant maistres que valets, le seul Caravan-bachi estant à cheval, pour aller devant découvrir les eaux, & choisir les lieux propres pour camper. Car il faut remarquer qu'on ne se sert point de chevaux dans les Caravanes qui marchent lentement, pour traverser les Deserts; parce qu'on est quelque fois trois jours entiers sans trouver de l'eau, & que les chevaux ne peuvent souffrir la soif comme les chameaux.

Quand je dis que je montay à cheval pour joindre la Caravane, il faut aussi observer que dans toute la Turquie il n'y a que les seules villes de Constantinople, de Smyrne & d'Alep, où par tolerance & en faveur du commerce les Francs peuvent tenir des chevaux à l'écurie & les monter, soit pour aller à la chasse, soit pour leurs affaires. Cette liberté est encore plus grande à Alep qu'à Constantinople ny à Smyrne; mais en d'autres lieux, comme à Damas, à Seyde & au Caire, hors les Consuls des nations qui sont personnes publiques, il n'y a point de Franc qui ose aller à cheval. Comme le Caire est

est une tres-grande ville, il leur est seulement permis de tenir un asne ou d'en loüer, y en ayant toûjours plusieurs dans les places & carrefours pour la commodité du public.

Le lendemain on decampe des la pointe du jour, & sur le midi nous arrivâmes à un lieu où il y a trois puits distans l'un de l'autre de cinq cens pas. L'eau en est excellente, & parce qu'on n'en trouve pas de si bonne plus avant, on en remplit les oudres de toute la Caravane. Sur les quatre heures du soir elle campa dans un lieu où il n'y avoit point d'eau.

Le jour suivant il n'estoit guere que midi quand nous trouvasmes deux puits, dont l'eau n'est guere bonne, & il n'y eut que les chameaux qui en beurent. Nous campames en ce lieu la & ne fismes pas plus longue traite, parce qu'on voulut voir si les bats ne blessoient point les chameaux, & si les charges estoient bien égales sans peser plus d'un costé que d'autre. Il y avoit dans la Caravane un *Padre Carlos* Neapolitain Religieux Carme Dechaussé, qui alloit visiter les maisons de son Ordre qui sont à Balsara, en Perse & aux Indes. Le chameau qui le portoit estoit fort blessé, parce qu'outre que le Religieux estoit fort puissant, il avoit rempli le dessoûs de son *Cajava* de quelques oudres de vin & d'autres provisions qui pesoient beaucoup, & dont il ne vouloit pas qu'on eut connoissance. Ces *Cajavas* sont comme des cages couverts en demi rond de toile cirée, & pour les Dames de belle écarlate; & il y a au dessous une espece de petite armoire qui se ferme, ou on peut mettre les choses dont on a le plus souvent besoin dans le voyage. On met deux Cajavas de costé & d'autre du chameau, dans chacun desquels un homme est assez commodement assis, & quand il n'y a lieu que de mettre un Cajava; on donne au chameau une bale de l'autre costé pour faire le contre-poids. Le chameau du Religieux estant donc blessé, & le Caravan-bachi jugeant que c'estoit par trop de charge, pria civilement le Pere Carme de vouloir que ce qu'il avoit mis sous son Cajava fut chargé sur un autre chameau,

chameau, à quoy il ne voulut jamais consentir, quelque raison que l'on luy pût aporter, & quelque priere qui luy en fust faite. Cette opiniastreté qui n'estoit pas bien fondée facha enfin nostre Caravan-bachi, d'autant plus que le Religieux s'emportoit, en le menaçant de retourner à Alep pour faire ses plaintes aux Consuls. Il se mit mesme en chemin, quoy qu'on luy eût representé qu'il n'iroit pas loin, & qu'il se mettoit au hazard que l'on luy coupât la gorge. Un Arabe eut la charité de courir aprés luy pour le ramener, mais il ne le put atteindre, & l'ayant perdu de veuë, parce que la colere donne des ailes; & que le Pere Carme marchoit de toute sa force, il revint une heure aprés sans pouvoir nous en dire des nouvelles. Le Soleil se couchoit lors que j'apperceus de loin un homme seul qui venoit à grands pas du costé d'Alep, & quand il fut proche je reconnus que c'estoit nostre Religieux. Il avoit fait reflexion sur le danger que nous luy avions exposé, & estant revenu à soy il vit bien que le meilleur parti estoit de rejoindre la Caravane. Quoy qu'il eût déja de l'âge, il estoit encore un peu novice pour ces sortes de voyages, & me croyant en cela un peu plus sçavant que luy, je luy fis comprendre que le Caravan-bachi avoit raison, & toutes choses allerent aprés au gré de l'un & de l'autre. Je rendis au Pere Carme pendant le voyage tout le service dont j'estois capable, & de son costé il me témoigna qu'il avoit en moy une entiere confiance. Je luy donnay aussi à Balsara des marques de l'estime que faisois de sa probité, en luy confiant un horologe de prix, dont je crois qu'il fit present au Prince de Balsare, & dont il promit de m'envoyer le payement de Goa, à quoy il ne manqua pas.

Puisque nous avons déja marché deux jours dans le desert, avant que d'aller plus loin j'en feray la description en peu de mots. On commence à y entrer à deux ou trois lieuës d'Alep, où peu à peu on ne trouve plus que des tentes au lieu de maisons. Il s'étend à l'orient d'hyver le long de l'Euphrate jusqu'à Balsara

& au rivage du golfe Persique, & du costé du midi jusqu'à la chaîne de montagnes qui le separe de l'Arabie Petrée & de l'Arabie Heureuse. Ces deserts sont presque par tout des plaines de sable, qui en quelques endroits est plus fin & plus délié qu'en autres, & il est tres-difficile de les passer qu'aprés que les pluyes sont tombées, & que le sable s'est rendu ferme. C'est rarement qu'on rencontre dans ces deserts quelque costau ou quelque valon où il y a d'ordinaire un peu d'eau, & quelques petites brossailles qui servent à faire cuire le rîs. Car dans tout le desert on ne trouve point de bois & quelques petites busches avec un peu de charbon qu'on charge d'ordinaire sur les chameaux en portant d'Alep, ne peuvent guere durer que huit ou dix jours. Sur quoy il faut remarquer que de six cens chameaux qui passent le desert, à peine y en a-t'-il cinquante chargez de marchandises, qui sont d'ordinaire de gros draps, quelque peu de quinquaille, & principalement des toiles teintes en noir & en bleu, dont se servent les Arabes qui les usent sans les blanchir. Tous les autres chameaux ne sont chargez que de provisions de bouche, & il n'en faut pas en petite quantité pour un long voyage dans les pays tout à fait deserts, où il ne se trouve rien de ce qui est necessaire pour le soûtien de la vie.

Pendant les quinze premieres journées de nostre marche dans le desert, nous ne trouvâmes de l'eau que de deux jours l'un, & quelquefois de trois en trois jours. Le vingtiéme jour de nostre départ d'Alep la Caravane vint camper auprés de deux puits dont l'eau estoit bonne. Chacun fut bien aise de pouvoir laver son linge, & le Caravan-bachi faisoit son conte de s'arrester là deux ou trois jours. Mais une nouvelle que nous apprîmes dés le soir mesme nous obligea de décamper avant le jour, pour éviter une rencontre qui nous auroit esté tout à fait prejudiciable. A peine avions nous mis ordre à nostre cuisine pour le soupé, que nous vîmes arriver un Courier avec trois Arabes, chacun monté sur un droma-

dromadaire, lequel portoit la nouvelle de la prise de Bagdat à Alep, & en d'autres villes de l'Empire. Ils s'arresterent aux puits pour faire boire leurs bestes & d'abord nostre Caravan-bachi & les principaux de la caravane luy firent present d'un peu de fruits secs & de quelques grenades, dequoy il témoigna nous sçavoir bon gré. Il eût la charité de nous avertir que les chameaux qui portoient le bagage du Grand Seigneur & de sa suite estant fatiguez, on ne manqueroit pas de saisir des nostres pour les soulager si on venoit à nous rencontrer; & il nous conseilla de nous éloigner d'*Anna* ville située sur l'Euphrate, de peur que si l'Emir de ces quartiers-là avoit le vent de nostre marche il ne nous fit arrester.

Sur cette nouvelle nostre Caravan-bachi fit partir la Caravane sur les trois heures aprés minuit, & tirant droit au midi nous nous enfonçâmes dans le desert.

Huit jours aprés nous vinmes camper auprés de trois puits accompagnez de trois ou quatre maisons, où nous trouvâmes des dates à acheter, & quelques gens de la Caravane y firent du pain. Nous y avions esté deux jours à prendre de l'eau, & nous estions sur nostre départ quand nous vîmes arriver trente Cavaliers fort bien montez, qui venoient de la part d'un des Emirs de ces deserts dire au Caravan-bachi qu'il vouloit nous voir, & luy ordonner d'arrester la Caravane. Nous l'attendimes trois jours avec grande impatience, & estant enfin venu nostre Caravan-bachi fut le saluër à l'ordinaire, c'est à dire en luy portant un present. Il luy donna une piece de satin & une demi-piece de drap d'écarlate, avec deux grandes chaudieres de cuivre, chacune de la grandeur d'un demi-muid. Il portoit ces chaudieres à Balsara, & estant propres à faire cuire le ris, ce present ne pouvoit estre que tres-agreable à ce Prince Arabe, qui n'en avoit peut estre pas de si belles dans sa cuisine. Toutefois il témoigna qu'il n'estoit pas content de si peu de chose, & il exigea de plus quatre cens écus. Nous contestâmes en vain pendant sept ou huit jours pour nous defendre de luy donner cette somme. En tous lieux il faut ceder

à la

à la force, chacun de nous se cottisa selon ses moyens, & la somme luy estant payée, il traita les principaux de la Caravane, avec du pilau, du miel & des dates, & donna en les quittant cinq ou six moutons boüillis.

Trois jours aprés que nous eûmes quitté ce Prince Arabe, nous trouvâmes deux puits auprés de quelques vieilles mazures de brique cuite au Soleil. Car dans tout le desert, & generalement dans toutes ces regions meridionales, il n'y a point de bois de chaufage, & on ne trouve que des broßailles en quelques endroits dont on se sert à faire cuire le ris. L'eau de ces deux puits est si amere que nos chameaux n'en voulurent point boire; mais cela ne nous empescha pas d'en emplir nos oudres qui étoient vuides, dans la pensée que nous eûmes qu'en la faisant boüillir avec quelques broßailles que nous pourrions rencontrer, elle perdroit son amertume, & serviroit à cuire le ris. Mais nous éprouvâmes la verité de ce qui se dit d'ordinaire, que de ce qui ne vaut rien de soy on n'en peut jamais rien faire de bon; & cette eau fut une charge inutile tant pour les chameaux que pour les hommes.

De ces deux puits qui ne nous servirent de rien, nous marchâmes encore prés de six journées sans trouver de l'eau, lesquelles jointes aux trois precedentes font les neuf jours dont j'ay parlé ailleurs, & que nos chameaux passerent sans boire. Ce ne fut pas sans beaucoup souffrir, & la soif ne tourmenta pas moins les hommes dans une si longue traite. Enfin au bout de neuf jours nous traversâmes un pays de collines qui dure trois lieuës & il y a trois de ces collines où au pied de chacune trouve une grande mare. Nos chameaux qui sentirent l'eau d'une demi-lieuë loin, se mirent à aller leur grand trot qui est leur maniere de courir, & entrant à la foule dans ces mares, en rendirent d'abord l'eau épaiße & bourbeuse, qui auroit gasté nos oudres si nous les en eußions remplis. C'est ce qui fit resoudre nostre Caravan-bachi & nos principaux marchands à s'arrester là trois jours, tant pour donner lieu à chacun de laver son linge, que

pour attendre que l'eau se fut éclaircie a fin d'en faire provision. Nous fûmes aussi bien aises de nous prevaloir de quantité de brossailles qui estoient autour de ces mares & dans ces costaux pour faire cuire du ris, où nous mesmes des raisins, des abricots secs & des amandes : car nous n'avions rien mangé de chaud depuis nostre départ d'aupres du Prince Arabe, pendant les neuf jours de marche que nous avions fait sans eau & sans bois. Mais sur tout on fut ravi d'avoir le moyen d'y faire du pain, & voici toute la ceremonie qu'on y apporte. On fait un trou rond en terre de demi-pied de profond & de deux ou trois de diametre, dans lequel on jette de cette brossaille où on met le feu, & au dessus des caillous qui deviennent rouges & chauffent bien-tost la place. Cependant sur le Sofra ou cuir rond qu'on étend à terre, & qui sert tout ensemble de table & de nape pour manger, on prepare la paste, & on n'a point dans le desert d'autre instrument pour pétrir. Le trou estant chaud autant qu'il est necessaire, on oste les cendres & les caillous, on le nettoye proprement pour y mettre la paste qu'on couvre des mesmes caillous, & on la laisse cuire de cette sorte à loisir du soir au matin. Le pain qui sort de ce trou est de tres-bon goust, épais seulement de deux doigts, & de la grandeur ordinaire des gasteaux que nos boulangers donnent la veille des Roys aux bonnes maisons qu'ils ont accoûtumé de servir.

Pendant le sejour que nous fismes aux trois mares, je me divertis à tuer quelques lievres & quelque perdrix, dont il y en a quantité en ce lieu-là, & dont nous fismes le meilleur repas que nous eussions fait dans toute la route. Car il faut remarquer que si dans le desert on trouvoit par tout du bois, on trouveroit par tout au voisinage des eaux dequoy faire bonne chere, veu la quantité de dains, de livres & de perdrix ; & sur tout de livres qui viennent passer entre les pieds des chameaux, & que les chameliers assomment souvent à coups de baston. Mais sans bois la cuisine ne peut estre que tres-froide, & le gibier que tres-inutile, ne servant alors

que

que de di[v]ertissemens à la veuë sans que le ventre s'en puisse sentir. La veille de nostre départ nous remplimes nos oudres de l'eau de ces mares, qui estoit bonne & fort claire & qui avoit eu le temps de se rasseoir. Ce n'est que de l'eau de pluye qui s'assemble & se conserve dans des cavitez pendant les mois d'Octobre & de Novembre, & dés que l'Esté & la chaleur commence, elles sont à sec.

Mais le Caravan-bachi voyant que nous avions passé neuf jours sans trouver de l'eau, resollut de ne plus continüer la marche vers le midi, mais de tirer droit au levant, & si on ne trouvoit point d'eau dans deux ou trois jours, de prendre au nord-est ou à l'orient d'Esté pour touver l'Euphrate. Deux jours aprés que nous eusmes changé de route, nous passâmes entre deux petites collines où nous trouvâmes une mare, auprés de laquelle estoient deux Arabes ayant chacun leur femme & leurs enfans avec un troupeau de chévres & de moutons. Ils nous dirent qu'ils alloient vers Moussul, & nous enseignerent la meilleure route pour trouver de l'eau; & en effet depuis ce lieu-la jusqu'à Balsara nous ne marchâmes jamais plus de trois jours sans en renconter.

Cinq jours a[prés] que nous eûmes quitté ces deux familles Arabes, nous [d]écouvrîmes un grand Palais tout de brique cuite au feu; [&] il y a de l'apparence que le pays a esté autrefois semé, & que les fourneaux où on a cuit cette brique ont esté chauffez avec du chanvre: car à quinze où vingt lieües à la ronde il n'y a pas une brossaille ny un brin de bois. Chaque brique est d'un demi-pied en quarré & épaisse de six pouces. Il y a dans ce Palais trois grandes cours, & dans chacune de beaux bastimens avec deux rangs d'arcades qui sont l'un sur l'aut[re]. Quoy que ce grand Palais soit encore entier, il est toutefois inhabité, & les Arabes fort ignorans de l'antiquité ne me sceurent apprendre par qui [il] a esté basti, ny d'autres singularitez dont je m'informay, & dont j'aurois bien voulu qu'ils m'eussent instruit.

instruit. Devant la porte de ce Palais il y a un étang accompagné d'un canal qui est à sec. Le fond du canal est de brique, de mesme que la voute qui est à fleur de terre, & les Arabes croyent que c'a esté un conduit par lequel on faisoit passer l'eau de l'Euphrate. Pour moy je nesçaurois qu'en juger, & ne puis comprendre comme on pouvoit faire venir de l'eau si loin, l'Euphrate estant éloigné de ce lieu là de plus de vingt lieuës.

De ce Palais nous tirâmes au nord est, & aprés une marche de quatre jours nous arrivâmes à un mechant bourg, autrefois nommé *Cufa*, & à present *Meched-Ali*, où est la sepulture d'Ali gendre de Mahomet dans une Mosquée qui n'est pas fort belle. Il y a d'ordinaire quatre flambeaux allumez autour du tombeau, & quelques lampes qui brulent au dessus attachées à la voûte. Quoy que les Persans ayent beaucoup de veneration pour Ali, ils viennent rarement en pelerinage à son tombeau, parce que n'y ayant point d'autre chemin pour s'y rendre que par Bagdat qui est sous la domination du Grand Seigneur, on y exige huit piastres de chaque Pelerin, ce qui ne plaist pas au Roy de Perse. Cha-Abas qui ne vouloit pas que ses sujets fussent tributaires des Turcs, tâcha de les detourner de ce pelerinage au tombeau d'Ali, par une autre devotion qu'il établit á *Mecheed* sur la route de Tauris à Candahar, & les Roys ses successeurs s'en sont montrez difficiles à accorder à leurs sujets la permission d'aller à cette sepulture de leur Prophete Ali, parce qu'ils tiennent pour affront le tribut que le Grand Seigneur leur fait payer. C'est la cause pourquoy on neglige d'enrichir cette Mosquée où il vient peu de Persans, & outre les flambeaux & les lampes qui brûlent continüellement auprés du tombeau, il y a seulement deux Moullahs qui lisent dans l'Alcoran selon la coûtume. Il n'y a dans ce bourg que trois ou quatre méchans puits dont l'eau est comme à demi-salée, & un canal à sec qu'on dit que Cha-Abas fit faire pour y conduire de l'eau de l'Euphrate

pour

pour la commodité des pelerins. Nous ne trouvames en ce lieu-là que des dates, des raisins & des amandes qu'on nous vendit cherement. Quand il vient des Pelerins, ce qui est fort rare, & qu'ils n'ont pas de quoy se nourrir, le *Schek* leur fait distribuer à midi du ris cuit avec de l'eau & du sel, & un peu de beurre par dessus. Car il n'y a point la de pasturage pour nourrir du bestail, & par consequent on n'y trouve point de viande, & le pis est, qu'on n'y trouve point de bois.

Nous poursuivions nostre route, lorsqu'à deux journées du bourg de Ali sur les neuf heures du matin, nous vismes arriver deux jeunes Seigneurs Arabes qui prennent entr'eux le nom de Sultan. C'estoient deux freres, l'un âgé de dix-sept ans, & l'autre de treize: & comme nous estions encore campez ils firent dresser leurs tentes proche de nous. Elles estoient d'un beau drap d'écarlate, & comme elles sont au dedans separées en plusieurs chambres, il y en avoit une qui faisoit comme un second pavillon au dessous du grand, & qui estoit tenduë d'un velours rouge avec un large gason d'argent. Dés qu'ils furent dans leurs tentes, nostre Caravan-bachi alla les saluër, & je l'accompagnay en cette visite. Ayant appris qu'il y avoit des Francs dans le Caravane, ils me firent demander si je n'avois point de curiositez à leur vendre, à quoy je répondis que je n'avois rien qui fust digne d'eux. Mais ils ne me voulurent pas croire, & ils ordonnerent au Carvan-bachi de faire apporter nos coffres qu'il falut ouvrir en leur presence. Le grand Escuyer de l'un des deux ne voulut pas permettre qu'aucun de leurs gens demeurât auprés des coffres tandis qu'ils furent ouverts, afin que nous ne perdissions rien: car s'il y a des Arabes qui font mestier de voler, il y en a aussi qui ont de la bonne foy & des sentimens d'honnesteté, comme parmi les nations de l'Europe. J'avois amené avec moy un jeune peintre qui avoit dans son coffre plusieurs tailles douces enluminées, païsages & figures, & entr' autres plusieurs portraits de courtisanes à demi-corps. Ces deux jeunes Seigneurs ne prirent

que vingt de ces courtiſanes qui leur plûrent, & dont je voulus leur faire preſent; mais ils témoignerent qu'ils entendoient de me les payer, & particulierement le jeune qui paroiſſoit le plus genereux. J'avois auſſi avec moy un Chirurgien, & le plus jeune des deux qui avoit les dents gaſtées, fut ravi qu'il les luy nettoyât, ce qu'il fit à ſon gré avec la lime. Pendant ce temps-là on fit leur cuiſine, & ils envoyerent à manger pour le Caravan-bachi, pour moy & ma ſuite ce qu'ils avoient de meilleur. Le Caravan-bachi leur fit preſent de la moitié d'une piece d'écarlate, & de deux pieces de brocart d'or & d'argent. Allant prendre congé d'eux aprés ſoupé, le jeune Sultan s'avança vers moy, & voulut abſolument que je priſſe douze ducats pour les tailles-douces; & nous ne fûſmes pas plûtoſt de retour à la Caravane, qu'ils nous envoyerent deux cabas de dates, les plus belles & les meilleurs que nous euſſions trouvées depuis le départ d'Alep.

Sur la minuit ces Princes decamperent, & prirent la route de l'Euphrate, du coſté du Nord. Nous partimes bien-toſt aprés eux, & tirames auſſi vers l'Euphrate, mais du coſté du levant. Aprés quatre jours de marche, un des plus puiſſans Emirs d'Arabie qui tiroit du ſud au nord vint croiſer le chemin que nous ſuivions. Il eſtoit âgé environ de cinquante ans, bien fait & de grande mine, & n'avoit alors avec luy que deux mille chevaux, de vingt-cinq ou trente mille qui avoient [illegible], à ce qu'on nous dit, quelques jours auparavant. Les deux mille chevaux qui l'accompagnoient eſtoient ſuivis de cinquante chameaux chargez de femmes, & leurs Cajavas eſtoient couverts de drap d'écarlate avec des franges de ſoye. Au milieu des chameaux il y en avoit ſix entourez d'Eunuques, & les franges des Cajavas eſtoient de ſoye meſlée d'or & d'argent. Les Arabes ne témoignent pas d'eſtre ſi jaloux de leurs femmes comme en Turquie & en Perſe, & ils conduiſoient ces chameaux le long de noſtre Caravane ſans nous faire retirer comme on le pratique ailleurs. Ils furent camper à un quart de lieuë

[illegible] au mesme endroit où nous croyions nous arrester, pour la commodité de trois ou quatres mares d'eau dont il nous fallut priver. Ce Prince Arabe avoit quantité de beaux chevaux avec de riches harnois ; mais il en avoit aussi beaucoup sans selle & sans bride, le Cavalier avec une simple baguette faisant aller aisément le cheval de costé & d'autre, & quand il court, n'ayant qu'à le prendre par le crin pour l'arrester. Il y a de ces chevaux qui sont d'un prix excessif, comme je diray ailleurs, & il faut remarquer qu'on ne les ferre point, & qu'ils peuvent demeurer ving-quatre heures sans boire.

Nostre Caravan-bachi jugeant bien qu'il ne sortiroit pas bague sauve d'avec un Seigneur si puissant, pensa au present qu'il luy pourroit faire. Il se trouva un marchand dans la Caravane qui avoit apporté de Constantinople une riche selle avec la bride & les étriers, le tout bien garni d'argent massif, & il avoit de plus un carquois en broderie avec les fleches & la rondache, le tout à ce qu'on pouvoit juger revenant à onze ou douze cens livres. Le Caravan-bachi joignit à cela une piece d'écarlate, avec quatre pieces de brocart d'or & de soye, & six autres d'argent & de soye, & fit porter tous ces articles au Prince pour luy en faire present. Mais il ne voulut rien prendre de tout cela ; & témoigna seulement qu'on luy feroit plaisir, sans que cela, dit il, [illegible] incommoder, de luy donner deux cent mille piastres pour des Larins ; puis que c'estoit la monnoye courante au pays où nous allions. Cét échange estant fort à son avantage, & nullement à celuy des marchands il y eut grande dispute ; mais enfin considerant qu'il auroit pû nous arrester & nous faire perir là, on tacha au moins d'avoir quelque composition, & d'en estre quitte en luy donnant la moitié de ce qu'il nous demandoit. Quoy qu'il eût témoigné qu'il ne vouloit point de present, il ne laissa pas de prendre la selle, la bride & les etriers, avec le carquois, les fleches & la rondache ; & peut estre aussi n'auroit-il rien pris, si on luy eut donné

les deux cent mille piastres. On fut deux jours, tant à les compter, qu'à les peser ; pendant lesquels ce Prince envoya suffisamment des vivres pour les principaux de la Caravane : & à nostre départ il nous fit present de douze cabats de dates, & de quatre jeunes chameaux, qui pouvoient valoir chacun trente-cinq ou quarante écus.

Deux jours aprés nous rencontrâmes un *Schek*, qui parmi les Arabes est Chef de la loy : Il alloit traverser une partie de l'Arabie heureuse pour gaigner la Mecque & son train estoit de dix ou douze chameaux : Il passa la nuit avec nous : & un de ses valets ayant esté dangereusement blessé depuis deux jours d'un coup de mousquet ; mon Chirurgien le pensa & luy donna de l'onguent & des tentes, dequoy le Schek me sçeut trés-bon gré : Il m'envoya à soupé un grand bassin de pilau, & le lendemain à son départ un mouton. Nostre Caravan-bachi luy fit present de deux aunes d'écarlate.

Le lendemain il ne nous arriva rien de considerable ; mais le jour suivant nous rencontrâmes un autre Emir, agé d'environ vingt-cinq ans, qui venoit du costé de l'Euphrate & prenoit sa route vers l'Arabie heureuse. Il avoit avec luy prés de cinq cens chevaux & trois cens chameaux chargez de femmes. Il envoya d'abord reconnoître la Caravane : & ayant appris qu'il y avoit des Francs & entr' autres un Chirurgien, il fit prier le Caravan-bachi de suivre la Caravane jusqu'au lieu où il alloit camper ; ce qui ne nous éloignoit pas de nostre chemin. Nous n'avions pas fait nostre compte d'aller si loin ce jour-là ; mais cette rencontre nous fut favorable, & nous touvâmes au lieu où il nous mena la meilleure eau de tout le desert. La tente du Prince estant dressée, il envoya querir mon Chirurgien, & je fus avec luy pour voir dequoy il estoit question. Il avoit au bras gauche une dartre avec une villaine croûte de la grandeur d'un écu, & cette dartre s'en alloit & revenoit toutes les années en des certains temps. Ayant demandé si on pouvoit le guerir, mon Chirurgien luy dit que cela n'estoit pas impossible, pourveu qu'il eût les remedes necessaires,

&

& que peut-estre il les trouveroit à Balsara dont nous n'estions éloignez que de deux journées: Car s'il eût répondu absolument qu'il le pouvoit guerir, sans ajoûter qu'il n'avoit pas alors les remedes necessaires, je courois risque de perdre mon Chirurgien que cet Emir auroit emmené avec luy sans grande ceremonie. Il luy voulut faire donner aussi-tost cinq cens écus pour acheter ce qu'il jugeroit à propos pour sa guerison; mais je luy fis dire par mon Chirurgien que cela ne coûteroit pas tant d'argent, & que s'il trouvoit ce qui seroit necessaire il en feroit trés-volontiers les avances. Le Prince content de cette réponse nous donna un Arabe des principaux de sa maison pour venir avec nous à Balsara, & ramener mon Chirurgien avec les remedes. Il y demeura trois jours, pendant lesquels, pour nous défaire honnetement de l'Arabe, nous fusmes avec luy en plusieurs boutiques demander de certaines drogues que nous jugions bien que nous n'y trouverion pas, & cela nous servit d'excuse pour le renvoyer, en luy faisant comprendre que la presence du Chirurgien seroit inutile sans les drogues que nous ne pouvions trouver.

La marche du lendemain aprés que le Prince Arabe nous eut quittez, fut encore toute entiere en un pays inhabité; mais le jour suivant, qui fut la soixante-cinquiéme & derniere journée tant de nostre marche que de nostre sejour dans le desert, nous trouvâmes pendant quelque temps de grandes masures, & de costé & d'autre du chemin des ruines de maisons, ce qui fait juger que c'estoient des ruës, & qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville.

Enfin nous arrivâmes à *Balsara*, dont je feray la description avec celle de Bagdat lors que je prendray ma route par l'Euphrate. Le Pere Visiteur dont j'ay parlé au commencement de ce chapitre ne voulut jamais souffrir que je fusse descendre ailleurs qu'à la maison des Carmes où je demeuray trois jours, aprés quoy je pris logis dans la ville pour moy & pour ma suite.

Dés le lendemain de nostre arrivée, je renouvellay avec

avec les Francs qui estoient à Balsara les rejoüissances qui se faisoient dans toutes les villes de ma route aux nouvelles que j'y aportois de la naissance du Roy. Les Peres Carmes & les Peres Augustins, quoy que les premiers fussent Italiens & les autres Portugais, ne laisserent pas d'en celebrer le matin la solemnité dans leurs Eglises, & le soir nous soupames tous ensemble, ces Religieux ayant d'excellent vin qui leur avoit esté envoyé de Goa par les vaisseaux Portugais.

Pendant mon sejour à Balsara qui fut environ de trois semaines, il y arriva un Ambassadeur du Grand Mogol, qui venoit de Constantinople, & s'estoit rendu à Bagdat pour feliciter le Grand Seigneur de la prise de cette ville, dont il s'estoit rendu maistre en peu de temps. Sa Hautesse luy fit present de trés-beaux chevaux, & d'un petit horloge fort bien travaillé, dont la boëte estoit toute couverte de rubis & d'émeraudes. L'Ambassadeur qui ne connoissoit pas encore bien comme il falloit manier cette petite machine, voulut entreprendre de la monter, & la monta à rebours, ce qui fit rompre la corde. Comme c'estoit un present du Grand Seigneur il fut fort affligé de cet accident, & croyant que des Frans sont sçavans en toutes choses, il envoya incontinent en la maison des Carmes pour les prier de remettre son horloge en bon estat. Car il craignoit qu'il n'y allast de sa teste, si à son retour auprés de son Maistre, il ne luy montroit cette piece en son entier. Les Religieux qui n'entendoient rien à l'horlogerie, & qui à m'en ouyr parler jugeoient bien que je ne l'ignorois pas entierement, me conjurerent de rendre ce bon office à l'Ambassadeur, du credit duquel ils pouvoient avoir besoin. J'ay toujours fort aimé l'horlogerie, & j'ay pris souvent plaisir à defaire une montre, à en bien connoistre toutes les pieces, & à les rassembler, pour pouvoir moy-mesme dans les pays où il n'y a point d'Horlogers, remedier au défauts des montres que je portois avec moy, soit pour mon usage, soit pour faire des presens. Je m'offris donc volontiers, à la priere des Peres

Carmes

Carmes, de remettre une corde à l'horloge de l'Ambassadeur, qui ayant sceu à qui il estoit redevable de ce service, il prisoit beaucoup ; quoy qu'à mon égard il fut fort petit, & aprenant en mesme temps que j'avois fait dessein de passer en Perse & aux Indes, vouloit absolument me mener avec luy, & me fit des offres tout à fait honnestes que je ne pûs accepter. On craignoit alors que le Grand-Seigneur ne vint prendre Balsara ; parce qu'il avoit eu principalement en veuë de se rendre maistre de cette ville qui est trés-riche, ce qu'il ne pouvoit faire sans avoir pris auparavant Bagdat. Dans cette aprehension les Peres Carmes & Augustins me témoignerent que je leur ferois plaisir de prier l'Ambassadeur d'obtenir en leur faveur une Sauvegarde du Grand Vizir ; afin que si les Turcs prenoient Balsara, leurs maisons & leurs Eglises fussent conservées. Je m'acquitay incontinent de cette commission, & l'Ambassadeur obtint ce qu'il desideroit par une lettre qu'il en écrivit au Grand Vizir. Mais le dessein des Turcs sur Balsara ne fut pas executé ; parce qu'ils aprirent que le Roy de Perse avançoit, & que d'ailleurs on entroit dans la saison des pluyes où il estoit impossible de tenir la campagne, jusques là que huit jours plus tard le Grand Seigneur auroit esté contraint de lever le siege de Bagdat.

J'ay parlé plus haut de la bonté des chevaux Arabes, & il y en a qui montent jusqu'à un prix excessif. L'Ambassadeur du Mogol en ayant acheté quelques-uns, de trois, de quatre & de six mille écus la piece, en offrit d'un autre extraordinairement beau jusqu'à huit mille écus. On ne le voulut jamais laisser à moins de dix mille, & bien que son dessein fust de l'acheter pour le Roy son Maistre, il ne voulut pas en donner tant d'argent & le laissa. A son retour aux Indes, aprés avoir presenté au Grand Mogol les chevaux qu'il amenoit pour son écurie, & qui furent trouvez parfaitement beaux, il luy dit qu'il avoit offert huit mille écus d'un autre cheval qui passoit tous les autres en beauté & en bonté ; mais que le vendeur s'estant tenu ferme à en vouloir dix mille,

il

il s'estoit opiniastré de son costé à n'en donner pas plus de huit & le luy avoit laissé. Le Mogol irrité de ce que l'Ambassadeur ne luy avoit pas amené ce bon & beau cheval, & qu'il s'estoit tenu à peu de chose pour un grand Roy, le plus riche de l'Asie, luy reprocha aigrement cette honteuse lesine, & le bannit pour jamais de sa presence en le releguant dans une Province éloignée de la Cour. Le Roy fit aussi-tost écrire aux Anglois pour ce cheval, qui fut acheté & amené à Surate où le Gouverneur du lieu paya l'argent. Mais par malheur il mourut à Brampour entre Surate & Agra, soit par le changement de climat, soit par le changement de nourriture.

Il ne faut pas que j'oublie de remarquer, que pendant que je fus à Balsara il y passa par deux fois une si prodigieuse quantité de sauterelles qui paroissoient de loin comme un gros nuage, que l'air en fut entierement obscurci. Il en passe d'ordinaire quatre ou cinq fois l'an à Balsara, & le vent les jettant par dessus l'Euphrate elles vont tomber dans le desert, où aparament elles meurent toutes. Si ces sauterelles ne passoient de la sorte, il ne demeureroit rien sur la terre en plusieurs endroits de la Chaldée. Il y en a quantité le long du golfe Persique, & quand les vaisseaux se rendent à Ormus dans la saison, il y a de petites boutiques où on vend de ces sauterelles fruites au beurre pour ceux qui aiment cette sorte de ragoust. J'eus un jour la curiosité d'ouvrir le ventre à une de ces sauterelles longue de six pouces, j'y en trouvay dix-sept petites qui remüoient toutes ; d'où l'on peut juger comme cette insecte multiplie, particulierement dans les pays chauds.

Il part fort souvent d'Ormus des barques chargées de dates pour en fournir les deux costes du golfe Persique, où il ne se mange ny pain ny ris. Je m'acorday avec le Patron d'une de ces barques, & mis dans mon marché qu'elle ne seroit chargée qu'à moitié, parce que d'ordinaire on les charge trop, & que survenant un mauvais temps on est souvent contraint de jetter une partie de la charge dans la mer pour sauver le reste.

De

De Balſara juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate on conte vingt lieuës d'eau douce, & on les devale dans une marée, parce qu'elles ſont fortes en ces quartiers-lá. Nous demeurâmes ſept jours entiers à attendre le vent, & s'eſtant enfin rendu favorable nous paſſâmes au Banderric en quarante-huit heures. C'eſt l'endroit où il faut aborder pour aller en Perſe, à moins que de vouloir deſcendre juſqu'à Ormus. Il n'y a au Banderric que cinq ou ſix méchantes hutes de peſcheurs, & ces hutes ne ſont que deux claies dreſſées l'une contre l'autre ſous leſquelles ils ſe retirent avec leur famille. On trouve en ce lieu là des aſnes qui viennent charger des dates, & au défaut de chevaux il m'en fallut prendre pour moy & mes gens & pour mon bagage.

Nous fûmes ſix jours en chemin juſqu'à Cazerom. C'eſt un pays de montagnes & on y trouve des bois en quelques endroits ; mais il faut camper tous les ſoirs, & il n'y a ny villages ny Carvanſeras dans cette route. Le chemin eſt aſſez agreable en quelques lieux, & on marche le long de pluſieurs petits ruiſſeaux où on trouve une grande quantité de tourterelles. Nous en tuâmes beaucoup, & en mangeâmes partie en pilau au lieu de poules, partie à la broche, une petite branche d'arbre en faiſant l'office. Car nous avions fait bonne proviſion de ris, de beurre & de farine, & tous les ſoirs je faiſois faire du pain de la maniere qu'on le fait dans le deſert.

Cazerom n'eſt qu'une petite ville trés-mal baſtie, & où il n'y a qu'un méchant Carvanſera, qui ne donne point d'envie aux voyageurs de s'y retirer.

De Cazerom à Schiras il y a cinq journées de chemin. On marche preſque toûjours dans des montagnes trés-rudes, & on ne pourroit paſſer en bien des lieux ſans les ſoins d'Ali-Couli-Kan Gouverneur de Schiras, dont je parleray ailleurs, & qui a fait tant de bruit en Perſe. Il fit faire des chemins où il n'y en avoit point, & joindre des montagnes par des ponts, ſans quoy il auroit eſté impoſſible de traverſer ce pays qui eſtoit inacceſſible. Au milieu de ces montagnes il y a une grande oûverture

ou

où s'étend une plaine de quinze ou vingt lieuës de circuit. Elle n'est habitée que par des Juifs, qui travaillent en étofes de soye, & qui nous aporterent d'excellent vin dont je fis provision jusqu'à Schiras. Dans toutes ces montagnes on ne rencontre que des tentes de pastres, qui viennent de la Chaldée pour y chercher la fraîcheur & les pasturages pendant l'Esté.

Je donneray la description de Schiras, lorsque je viendray à la route d'Ispahan à Ormus, & je diray seulement icy qu'aprés y avoir demeuré quatre jours au logis des Peres Carmes, je pris des chevaux pour Ispahan où j'arrivay en neuf jours. Le pays qu'on traverse entre ces deux villes est un pays meslé de montagnes & de plaines, de terres en friche & de terres cultivées. A trois journées de Schiras on passe la montagne de *Mayen*, petite ville où il n'y a rien de remarquable. Deux journées au delà on entre dans les plaines de la Province de *Cuseuzar*, où le Roy de Perse tient ses haras. Le lendemain j'arrivay à *Yesdecas*, où se fait, comme j'ay dit ailleurs, le meilleur pain de la Perse. C'est une petite ville sur une roche où il y a un trés-beau Carvansera. Il y a une petite riviere qui passe au pied, & d[illegible]oule dans un valon où il vient d'excellent bled, qui [illegible]on pain que l'on mange en cette ville.

En trois jours je me rendis d'Yesdecas à *Ispahan*, où je remplis d'abord de joye tous nos François par la nouvelle que je leur portay de la naissance du Roy. Ils furent tous ensemble la faire sçavoir au Roy de Perse, qui estoit alors Cha-Sefi petit fils du grand Cha-Abas. Les François estant tout à fait bien venus à Ispahan, il ne falut pas demander permission comme en Turquie pour les réjoüissance qu'ils voulurent faire. Plusieurs Armeniens de ceux qui avoient esté en France se mirent de la partie, on fit des feux de joye qui furent suivis de plusieurs festins, & quelques jours aprés ayant esté voir le Roy, il me dit qu'il avoit apris que nous nous estions fort réjoüis de la naissance d'un Fils qu'avoit eu le Roy de France. Dans mes relations des Indes je diray jusqu'où je

por-

portay cette heureuse & importante nouvelle, & de quelle maniere elle fut receüe dans chaque Province de ce grand Empire.

CHAPITRE IV.

De la route d'Alep à Ispahan par la Mesopotamie & par l'Assyrie, qui est celle que l'Autheur a tenuë dans son troisiéme voyage.

JE partis de Paris pour mon troisiéme voyage d'Asie le sixiéme Decembre 1643. & me rendis à Ligourne où je trouvay la Flote Hollandoise qui faisoit voile en Levant. Le vaisseau sur lequel je m'embarquay paroissoit plûtost un vaisseau de guerre qu'un vaisseau marchand, & estoit monté de 35. pieces de canon, le Capitaine & le Canonnier estant assez braves de leurs personnes. Nous passames par le canal de Messine, où nous demeurames quatre jours à l'ancre devant la ville. De là ayant passé la Morée nous entrâmes ensemble dans l'Archipel, où les vaisseaux commencerent à se separer & prendre chacun la route du lieu où il estoit destiné. Celuy où j'estois tiroit au levant pour gagner Alexandrette, & nostre navigation ayant esté jusqu'à lors assez heureuse, elle fut retardée de quelques heures par la rencontre que nous eumes d'un Corsaire à la pointe orientale de Candie. Nous avions eu toute la nuit un vent favorable, & le jour paroissant nous nous vîmes environ à une lieuë l'un de l'autre. La mer se rendant calme, le vaisseau Corsaire qui paroissoit grand, & qui à ce que nous pouvions juger, portoit quarante où quarant-cinq pieces de canon, mit incontinent ses deux chaloupes en mer pour tâcher de nous aprocher jusqu'à la portée du canon. Pour ce qui est de nous qui ne croyons pas estre les plus forts, nous tâchions de reculer à mesure que les autres avançoient; mais quoy que nostre vaisseau peût se servir des rames, & que les gens de nostre chaloupe que nous avions aussi mise en mer tirassent de toutes

leurs forces, nous ne pouvions faire que peu de chemin. Les Corsaires gagnoient davantage, & aprés une heure & demie de travail; voyant qu'ils estoient à peu prés à la portée de nostre canon, ils retirerent leurs chaloupes qui couroient risque d'estre renversées, nostre Canonnier ayant épié une heure durant l'occasion de tirer dessus, ce qu'il auroit fait s'il eût jugé que le canon eust pû porter jusques-là. Cependant nous avions mis des palissades de drap rouge autour du vaisseau, & chacun aporta son matelas pour garnir l'endroit où il estoit posté. Les Corsaires voyant qu'ils ne pouvoient nous aborder nous envoyerent quatre ou cinq volées de canon, qui passerent au dessus de nostre vaisseau sans que nous en receussions aucun dommage. Nostre Canonnier leur en renvoya autant, dont l'une demonta leur mast de proüe, & de trois autres volées qu'il redoubla courageusement, il y en eut une à ce que nous pûmes juger qui donna dans la chambre de proüe, & leur tua quelques gens.

Dans ce moment celuy de nos matelots qui estoit de garde au haut du grand mast, cria *vaisseau qui vient du costé du Sud.* Nous vîmes en mesme temps que le Corsaire tourna son bord pour aller vers ce vaisseau, dequoy nous ne fûmes pas fâchez, car si son mast de proüe n'eust pas esté rompu, & qu'un peu de vent luy eust permis de nous aborder, il nous auroit asseurement donné de la peine: Car en comparaison de ces Corsaires qui pouvoient bien estre trois ou quatre cens tous bien armez, nous n'estions que peu de gens, & s'ils eussent pû nous acrocher il nous eust bien-tost salu ceder au nombre.

Voilà toute l'avanture que nous eûmes dans nostre navigation de Ligourne à Alexandrette, où nous arrivâmes heureusement, & de là sur des chevaux je me rendis avec mes gens à Alep par la mesme route que j'ay décrite au chapitre precedent.

J'estois en état de partir d'Alep dés le vingtiéme de Fevrier avec la Caravane qui estoit preste: mais les Peres Capucins me prierent instamment de la faire retarder

pour

pour attendre deux Religieux de leur Ordre qui devoient arriver du Caire dans peu de jours. La Caravane n'estant presque composée que de Chrestiens, j'eus moins de peine à la faire resoudre à differer son départ que si le nombre des Turcs se fust trouvé le plus grand, & d'ailleurs le carnaval aprochant la pluspart ne furent pas faschez de se passer à Alep, & d'avoir occasion de se réjoüir avant leur départ.

Les deux Peres Capucins arriverent à Alep le Dimanche gras, qui est le dernier jour que ces Religieux, & mesme les Armeniens mangent de la viande. Nous leur laissâmes tout le lendemain pour donner ordre à leurs affaires, & le propre jour du mardi gras nous nous mîmes en chemin avec la Caravane, qui n'estoit que de chevaux & de mules dont le nombre pouvoit monter à trois cens.

Le sixiéme Mars 1644. je partis d'Alep en la compagnie des deux Peres Capucins ; l'un vit encore à Ispahan & s'appelle le Pere Raphaël, de qui j'auray occasion de parler souvent ; l'autre s'appelloit le Pere Yves, & est mort aux Indes à Surate où je luy fis faire un tombeau avec un Epitaphe. Il y avoit aussi dans la Caravane un Venitien nommé *Dominico de Sanctis*, dont je parleray bien-tost & dont l'histoire est assez particuliere.

D'Alep au *Bir* où l'on passe l'Euphrate il y a quatre journées de Caravane à cheval. Le pays qu'on traverse est assez bon, & la pluspart de terres bien cultivées. Nous fumes au giste ce soir là à *Arahkoüi* petit bourg avec un Carvansera.

Le septiéme une grosse pluye nous empescha de faire la traite ordinaire, & nous ne pûmes gagner *Telbechar* autre bourg où il n'y a point de Carvansera. Nous fumes contraints de nous arrester à une lieuë au deça, & d'aller à une grote où il peut tenir prés de trois mille chevaux. C'est un lieu où se retirent souvent les *Bedouins* ou pastres des environs qui vivent à la mode des Arabes, & qui n'ont d'autres maisons que des rochers ou des hutes. Cette grote a esté creusée de temps en temps,

& on y voit des niches comme de petites chambres. Nostre Caravan-bachi craignant quelque embusche, usa de precaution & prit le devant pour reconnoistre le lieu. L'ayant trouvé vuide nous y passâmes la nuit, & le lendemain huitiéme Mars nous regaignames la lieüe que la pluye nous avoit fait perdre, & fumes au giste à *Mezara*. Ce n'est qu'un village sans Carvansera, & il ne se voit rien sur cette route de fort remarquable. Je diray seulement qu'auprés de la grote qui est dans la montagne il y a de fort bonne eau, & qu'autrefois il y a eu une forteresse dont on voit encore quelques vestiges. De dessus la montagne on découvre des plaines des tous costez autant que la veüe se peut étendre, & en bien des endroits ce sont de bonnes terres arrousées par des canaux où on fait aller l'eau de l'Euphrate. Tous les ruisseaux qu'on passe dépuis Alep jusques au Bir viennent de la mesme riviere, dont ils sont coupez pour donner de l'eau à tout le pays, qui sans cela ne pourroit rien rapporter.

Le quatriéme jour de nostre départ d'Alep qui fut le neufiéme Mars, nous arrivâmes au bord de l'Euphrate. Le Bir estant de l'autre costé, & les marchandises ne pouvant pas quelquefois se décharger toutes en un jour, il y a deça le fleuve un beau & grand Carvansera qui ferme bien, à cause des courses des Bedoüins qui viendroient inquieter les marchands, & les voler s'ils n'estoient en un lieu seur & bien clos de toutes parts.

On passe l'Euphrate dans de grands bacs; & dés qu'on est de l'autre costé le Maistre de la doüane acompagné de ses Commis vient conter toutes les bales, & écrire le nom des marchands à qui elles apartiennent. La Caravane n'entre point dans la ville qui est bastie en amphitheatre sur le penchant d'une montagne fort roide; mais elle passe à costé par un chemin trés-fâcheux, pour gaigner un Carvansera qui est au dessus de la montagne. Il y a tout autour plusieurs chambres pratiquées dans le roc, où, quand le Carvansera est plein, ceux qui n'y ont pû trouver place vont se retirer. Sur le soir le Doüanier

vient

vient prendre ses droits, qui sont deux piastres pour chaque charge de marchandise, soit de cheval, soit de mule; quoy que les mules portent beaucoup plus que les chevaux, & demi piastre pour chaque beste qui porte les provisions. Pour ce qui est des chevaux ou mules de selle le Doüanier ne prend rien.

Le *Bir*, ou *Berygeon* comme les gens du pays l'appellent, este une assez grande ville pour le Levant, assise comme j'ay dit, sur la pante d'une montagne. Il y a au bas le long de l'Euphrate un chasteau qui marque fort son antiquité. Il tient en longueur la moitié de la ville, mais il est étroit & sans défense, si non que d'une tour qui bat sur la riviere, & où il y a huit ou neuf méchantes coulevrines. Au lieu le plus eminent de la ville il y a un chasteau où demeure le Gouverneur, qui est un Aga, & que quelques-uns appellent Bacha, qui a pour sa milice environ deux cens Janissaires & quatre cens Spahis. La ville est mal bastie comme la pluspart des villes de Turquie; mais il y a abondance de toutes choses necessaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin, de beaux fruits, & quantité de poisson des meilleures sortes.

Le dixiéme Mars aprés avoir marché onze heures dans les premieres terres de la Mesopotamie, qui s'étend entre les deux rivieres de l'Euphrate & du Tigre, & qu'à present on appelle *Diarbek*, nous arrivames le soir à *Charmely*. C'est un bon village avec un fort beau Carvanseras & des bains autour. A deux portées de mousquet on voit une montagne détachée des autres, comme est Montmartre auprés de Paris. Tout autour ce sont des plaines, & au dessus il y a une forteresse avec une garnison de deux cens Spahis: parce que les Arabes passent quelquefois l'Euphrate; & viennent faire des courses de ces costez-là. L'an 1631. un grand Visir revenant de Bagdat qu'il n'avoit pû prendre, & où il avoit perdu une grande partie de l'armée du Grand Seigneur, craignant pour sa teste s'il retournoit à Constantinople, & considerant qu'il avoit beaucoup de credit parmi les soldats de son armée, prit resolution de se cantonner sur

cette montagne, & d'y bastir une forteresse où il pust estre à l'abri de l'orage qu'il aprehendoit. Il n'y a point de doute que s'il eût pû l'achever, il se seroit rendu maître de la Mesopotamie; & auroit donné de la peine au Grand Seigneur. Car pour se rendre à Alep, soit de Tauris, soit de Moussul, soit de Bagdat, à moins que de passer par le desert il faut de necessité tomber à Charmely & reconnoistre cette forteresse, les voyageurs qui cherchent les eaux & les rafraîchissemens ne pouvant prendre d'autre chemin. L'ouvrage estoit presque à hauteur de defense, & le Visir avoit déja fait clorre toute la montagne avec le Carvansera d'une muraille épaisse de prés de vingt pieds & de trois toises de haut, lors qu'il fut étranglé par ceux en qui il se confitoit le plus, & que le Grand Seigneur sceut gaigner par menaces ou par adresse.

Le lendemain onziéme Mars aprés dix heures de marche nous fusmes au giste à *Oursa*, où la Caravane s'arreste d'ordinaire huit ou dix jours, parce que c'est le lieu d'où sont ceux qui loüent les mules & les chevaux, & qu'ils y ont toûjours quelques affaires. Nous fusmes loger au Carvansera qui est éloigné de la ville de trois ou quatre cens pas du costé du nord. Quand il y a trop de monde, on peut se retirer dans des grotes qui sont proche & où l'on est assez bien. Le Doüanier vient d'abord conter les balots qu'il n'ouvre point; mais si on a quelque sac il faut payer pour demi-charge, si non, il le faut ouvrir pour voir s'il n'y a point quelque marchandise; car s'il s'y en trouve elle doit payer.

Oursa est la ville capitale de la Mesopotamie, bastie au lieu où l'on croit que Abraham a demeuré, & où estoit l'ancienne Edesse, où ceux du païs disent que le Roy Abagarus faisoit sa residence ordinaire. On voit encore les ruines du chasteau, d'où ils ajoûtent que ce Roy envoya prendre le portrait de JESUS-CHRIST, & luy offrir ses terres & toutes ses forces pour le defendre contre les Juifs qu'il avoit apris estre ses ennemis. Les Chroniques des Armeniens portent qu'Abagarus estoit

de

de leur nation, & que dés ce temps-là ils commencerent à estre Chrestiens, & à recevoir le Baptesme des mains de l'Apostre que JESUS-CHRIST envoya à ce Prince aprés sa Resurrection. Ce chasteau n'est toutefois pas si ruiné qu'on n'y voye encore une grande sale, avec trois ou quatre chambres assés belles, & quelques restes de peintures à la Mosaïque. J'eus la curiosité de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. On me mena d'abord à une grande fontaine qui ressemble à un vivier, dont la source est au fond de la principale Mosquée de la ville qui a esté bastie à l'honneur d'Abraham. Les Chrestiens du païs disent que c'est le lieu où il se mit à genoux pour faire sa priere avant que de se mettre en devoir de sacrifier son fils, & que de dessous ses genoux sortirent deux sources d'eau de la grote où il estoit, lesquelles entretiennent le vivier qui est prés de la Mosquée. Il est revestu de pierre de taille, & si plein de poissons qu'ils suivent le monde qui se promene le long du bord, & qui leur jette du pain. On n'oseroit y toucher, les Turcs ayant de la veneration pour ce poisson qu'ils appellent poisson d'Abraham; & mesme ils couvrent de beaux tapis plus de vingt pas en largeur la place qui est autour du vivier, dont l'eau se va répandre par toute la ville, & se rendre dans une petite riviere qui passe au pied des murailles. Pour ce qui est de la grote où sont les deux sources, qui que ce soit n'y peut entrer que deschaussé, & c'est avec de grandes difficultez que les Chrestiens en peuvent avoir la veuë. Je trouvay toutefois le moyen d'y entrer avec les deux Peres Capucins, & ma curiosité me cousta six piastres. Je vis aussi l'Eglise sous le portail de laquelle on dit que saint Alexis passa dix sept ans pour y mener une vie cachée. Elle est au milieu d'un cimetiere sur la plus haute eminence de la ville, & ce sont les Armeniens qui la possedent. Mais leur principale Eglise est à un quart d'heure de la ville, & elle fut bastie par saint Ephrem qui y est enterré. Le Monastere est encore en son entier & clos de belles murailles. Je vis dans l'Eglise une

grosse Bible en caracteres Armeniens. La sepulture de saint Ephrem est dans une grotte sous la montagne, où il y a une petite Chapelle dans laquelle on entretient deux ou trois lampes allumées, & où on dit la Messe tous les huit jours. Il y a encore d'autres grottes autour de celle là, où l'on trouve des sepulchres de Chrestiens qui sont fort antiques. La ville d'Ourfa est assise dans une campagne fertile & bien cultivée, & elle s'étend à perte de veuë du costé de l'orient. Il y a quantité de beaux jardins proche des murailles, & ils reçoivent l'eau de plusieurs petits ruisseaux que l'on y conduit. Le terroir produit aussi de bon vin, & on peut faire à Ourfa aussi bonne chere qu'en aucun lieu de la Turquie. Pendant le sejour que nous fusmes obligez d'y faire, je passay le temps dans ces jardins à tuer des grives qui passent à grandes troupes, & tout le pays en general est bien fourni de gibier. Les murailles de la ville sont de pierre de taille avec leurs creneaux & leurs tours, ce qui pourroit faire croire qu'anciennement les François y ont mis la main. Mais au dedans ce ne sont que de petites maisons mal construites & la pluspart ruinées, & on y voit de grands vuides ; ce qui donne moins à Ourfa l'image d'une ville que d'un desert.

La ville est gouvernée par un Bacha qui commande cent cinquante Janissaires & six cens Spahis, ayant plus besoin de cavalerie que d'infanterie ; parce que les Arabes font souvent des courses dans la plaine, particulierement lorsque l'on coupe les grains. Enfin Ourfa est une des trois villes où se font les beaux maroquins, comme j'ay remarqué au premier livre quand j'ay parlé de Tocat, & ce sont les eaux qui sont particulieres à chaque pays qui leur donnent ce beau lustre. Le jaune se fait à Ourfa, le bleu à Tocat, le rouge à Diarbequir, & on n'en peut faire de si beaux en aucun autre lieu de Turquie.

Le vingtiéme de Mars nous partimes d'Ourfa ; & aprés une marche de six heures nous vîmes camper auprés d'un méchant village, dont le Carvansera est tout

rompu,

rompu. Il y a auprés une belle source d'eau, & c'est tout l'avantage de ce lieu là ; car d'ailleurs on n'y trouve aucune chose à manger.

Le vingt-uniéme nous marchames neuf heures, & vimmes camper auprés de plusieurs cavernes qui sont fort pro[illegible]es, & où on trouve à l'entrée comme de petites chan[illegible]s. C'estoit anciennement, à ce que l'on peut juger, la de[illegible]eure des gens du pays qui y tenoient leurs troupeaux. Il y a de l'eau de pluye dans quelques concavitez du rocher. A moitié chemin de cette journée il y a environ une lieuë des roches à passer, où il est presque impossible & trés-dangereux de se tenir à cheval.

Le vingt-deuxiéme aprés une marche d'onze heures nous primes encore nostre giste auprés d'une caverne, & passames à gué la riviere qui coule au pied. Il y a des deux costez d'autres grandes grottes, où les passans se retirent, & les gens du pays y apportent tout ce qui est necessaire pour les hommes & pour les chevaux. Les Doüaniers qui viennent d'un Fort, éloigné de cette caverne de deux ou trois lieuës, font payer par charge de cheval ou de mule deux piastres & demie, & visitent les sacs pour voir si on n'y a point caché de marchandise. Environ à moitié chemin de cette journée on trouve les ruines d'une ville que les habitans ont desertée, & un quart d'heure durant on marche entre des tombeaux de pierre, où il y a une croix au milieu avec quelques caracteres Armeniens.

Le vingt-troisiéme nous fimes une traite d'onze heures & vimmes au giste à *Dadacardin*. On voit que ça esté un gros bourg ; mais il est tout ruiné, & il n'y est resté qu'un pont de pierre fort long & tres-bien basti, sur lequel on passe une riviere qui est fort large quand elle vient à se déborder. Les paysans du lieu n'ont point d'autre habitation que le creux des rochers, & ils apportent aux passans des poules, du beurre, du fromage, & autres denrées qu'ils donnent à bon marché.

Le vingt-quatriéme la traite fut le neuf heures, & nous

nous vimmes au giste à un village appellé *Cara* basti sur une colline. La Caravane logea dans le Carvansera qui est au bas; mais pour les Peres Capucins & moy nous fûmes passer la nuit chez un Chrestien, tout le village estant habité par des Nestoriens à la reserve de quelques familles Turques qui les commendant. Comme il y avoit encore quelques heures de Soleil, nostre hoste nous mena à l'Eglise où estoit le *Vertabet* de Mardin; c'est à dire l'Evesque, qui estoit venu à ce village pour quelques affaires. C'est une trés-pauvre Eglise, & nous ne vimes que quatre bâtons plantez en terre pour soûtenir deux méchantes planches qui servoient d'autel. Ils n'oseroient y laisser aucuns ornemens, & quand le Prestre a achevé le service il faut qu'il ait soin de tout oster, & les aix, & le parement d'autel qui n'est que de toile peinte; parce que le premier Turc qui passe quand il fait mauvais temps, rompt la porte de l'Eglise, met ses chevaux dedans, brûle l'autel, & prend tout ce qu'il y trouve.

A la sortie de l'Eglise l'Evesque nous mena souper chez un paysan où il logeroit, mais le repas auroit esté maigre si nous n'y eussions pourvû d'ailleurs, & nous eusmes soin sur tout d'envoyer acheter du vin à une lieuë de là dans un village dont tous les habitans sont aussi Nestoriens.

Il y a dans le village où nous estions un estang tout bordé de grandes pierres de taille, qui ont esté tirées des Eglises Chrestienne & des tombeaux qui étoient aux environs. Entr'autres il y en a une fort grande avec un epitaphe en gros caracteres latins, par lequel l'on connoist que ç'a esté le tombeau d'un Gentilhomme Normand qui estoit Capitaine d'Infanterie. L'Evesque nous dit qu'ils aprennent par leurs histoires que les François ont esté long-temps en ce pays-là, du temps que les Chrestiens estoient maîtres de la Syrie. Ce pays est une grande plaine qui a environ vingt lieuës de long, & qui pourroit estre presque par tout bien cultivée, n'estoit la tyrannie des Turcs & les courses des

Ara-

Arabes qui reduisent ces pauvres Chrestiens à la derniere misere.

Le vingt-cinquiéme aprés avoir marché huit heures nous campâmes à un village appellé *Cousasar* où il n'y a point de Carvansera. Il y avoit autrefois trois grands monasteres, à un quart de lieuë l'un de l'autre. Les Turcs en ont ruiné deux à la reserve des tours des Eglises qui y sont encore. Le troisiéme & le plus beau est en son entier & sert de Mosquée. On a fait des boutiques autour du cloistre, au milieu duquel il y a une belle source d'eau.

Le vingt-sixiéme nous nous arrestâmes à *Cousasar*; parce que c'est là où il faut payer la Doüane pour Diarbekir qui n'en est qu'à deux journées, à sçavoir deux piastres & un quart pour chaque charge de marchandise.

Mardin n'est qu'à deux lieuës de *Cousasar*. C'est une petite ville assise sur une montagne avec de bonnes murailles, & une belle fontaine qui vient du Chasteau. Ce Chasteau est du costé du nord dans un lieu encore plus eslevé d'où il commande à la ville, & il y a un Bacha qui a sous luy deux cens Spahis & quatre cens Janissaires. Mardin est le lieu d'où est sortie la Signora *Maani Gioerida premiere femme de Pietro delle Valle*, assez connu par ses fameaux voyages.

Ce ne fut qu'à mon quatriéme voyage que je fus voir cette ville, & à nostre retour à *Cousasar* je trouvay les Doüaniers qui faisoient la visite des marchandises. Quand ils sçeurent qu'il y avoit des Francs dans la Caravane, ils nous demanderent six piastres par teste; mais enfin aprés une longue contestation, & les menaces que nous leur fismes d'écrire à Constantinople a l'Ambassadeur de France, s'ils ne se contentoient pas de prendre ce qui leur est dû sur les marchandises sans s'attaquer aux personnes, les marchands Turcs soûtenans d'ailleurs nostre parti, nous en fusmes quittes chacun pour trois quarts de piastre, & nous demeurâmes bons amis. Le soir ils nous envoyerent secretement de bon vin, & nous firent prier que nous ne le monstrassions à personne.

Avant

Avant que de partir de *Consasar*, il faut remarquer que ce village, qui est assez grand, est habité pour la plus grande partie par des Chrestiens Armeniens & Nestoriens. Les Armeniens font le service en leur langue, & les Nestoriens en langue Chaldaïque. Ces derniers me montrent deux Bibles en grand volume dans la mesme langue Chaldaïque; écrites sur du velin, & dont toutes les lettres capitales sont d'or & d'azur. Elles paroissent fort anciennes, & un de leurs Prestres me dit qu'il y a 937. ans que l'une est écrite; mais que pour l'autre il n'y a que 374. ans. Dés que le service est acheve ils les enferment dans un coffre, & ils les cachent sous terre. Je voulus donner deux cens piastres de la vieille de ces deux Bibles; mais ils n'oserent me la vendre; parce qu'elle apartenoit à l'Eglises, & qu'ils n'estoient pas en droit d'en disposer.

Le vingt-septiéme aprés une marche de neuf heures nous arrivames au giste à *Karasera*, qui a esté autrefois une grande ville; & sans doute habitée par des Chrestiens, comme on peut juger par sept ou huit Eglises qu'on y voit encore à moitié rompuës, & dont les clochers ne sont pas gastez. Elles sont assez éloignées les unes des autres, & au nort d'une de ces Eglises il y a une belle galérie, au bout de laquelle on trouve une petite porte par où on descend un escalier d'environ cent marches dont chacune à dix poucles de haut. Venant sous cette Eglise on en trouve une autre plus grande & plus haute de voute, laquelle est soûtenuë par plusieurs piliers. Le bastiment est fait avec tant d'art, qu'on y voit plus clair que dans celle de dessus; mais depuis quelque temps la terre a bouché plusieurs fenestres. Le grand Autel est dans la roche, & au costé droit on y voit une chambre qui reçoit le jour de plusieurs petites fenestres pratiquées dans le roc. Sur la porte de l'Eglise d'enhaut on voit une grande pierre de taille où il y a plusieurs lettres qu'on ne peut pas connoître. Au Nord de la mesme Eglise, il y a deux grandes cisternes sous terre chacune d'environ quatre cens cinquante pas de

de long, avec deux grandes arcades soûtenües de plusieurs piliers. Tous les ans on les emplit d'une eau qui descend de la montagne prochaine, & fait une petite riviere. A un quart de lieuë de cette Eglise on descend huit ou neuf cens pas parmi des roches, & on n'y trouve de costé & d'autre que de petites chambres creusées dans le roc. Sur chaque porte il y a une croix, & dans chaque chambre comme une table, un banc, & une petite place un peu creusée de la longueur d'un homme, avec une forme de chevet au bout comme une maniere de lit, le tout taillé dans le roc. Au fond de ces roches on trouve une grande sale, autour de laquelle est entaillé un banc pour s'asseoir. Ce qui sert de plancher d'enhaut est tout uni & non pas en voute, & au milieu il y a un trou qui perce jusqu'au dessus de la montagne. Comme il ne donne point de clarté, il y a aparence qu'il n'a esté fait que pour laisser sortir la fumée s'ils y faisoient la cuisine, ou bien pour atirer la fraicheur, comme j'ay vû en plusieurs villages le long du golfe Persique. Sur la porte de cette derniere grotte on voit entaillée dans la roche la figure d'un feu, où sont répresentées plusieurs personnes au milieu des flâmes. Au dessus de la plus haute de ces montagnes il y a un méchant village, d'où on peut tirer de vivres. Mais avant que la Caravane arrive, quelques marchands, vont s'informer des pastres s'il n'y a point de voleurs dans les grottes où ils se viennent souvent cacher. L'an 1638. Sultan Amurat allant assieger Bagdat passa par ce méme lieu, tant pour voir ces ruines, que pour faire raser un fort qui estoit à deux lieuës de *Karasera*, & qui servoit de retraite aux voleurs du pays. Il fit nettoyer en mesme temps quatre journées de chemin, qui estoit trés-incommode à cause d'une prodigieuse quantité de pierres, qu'il fit oster & acumuler par monceaux d'espace en espace, ce qui servoit à montrer le grand chemin. Il fit bastir aussi un pont pour passer la riviere; & le passage du Grand Seigneur dans ces quartiers-là fut avantageux aux voyageurs.

Le vingt-huitiéme nous marchâmes huit heures, & arrivâmes à *Nesbin* anciennement *Nisibis*. Deux ou trois heures au deçà il y a assez proche du chemin une espece d'hermitage. C'est une petite chambre dans un enclos de murailles, & dont la porte est si basse qu'il se faut presque traîner sur le ventre pour y entrer. A mon quatriéme voyage ayant pris la mesme route jusques à Moussul, trois ou quatre Juifs de nôtre Caravane s'avancerent vers cét hermitage pour y aller faire leur devotion; parce qu'ils croyent que c'est le lieu où est enseveli le Prophete Elisée.

Le pays qui s'étend depuis Cousasar jusqu'à Nesbin est une large campagne, & la premiere journée on ne voit autre herbe sur la terre que de la pimprenelle, dont la plante est si grosse qu'il s'en trouve d'un pied & demi de diametre. La journée suivante la campagne est couverte d'une grande feüille verte, large & épaisse, dont l'oignon est gros comme un œuf d'oye. On y voit aussi quantité de fleurs jaunes, rouges & violettes, des tulipes de differentes couleurs, & des anemones & narcisses simples. En general la plus grande partie de la Mesopotamie est infertile & en friche, & il n'y a que peu de bons endroits, qu'on pourroit rendre meilleurs en y apportant plus de travail & d'industrie.

Nesbin n'est plus que l'ombre de l'ancienne *Nisibis*, & ce n'est à present qu'un gros village dont la pluspart des habitans sont Chrestiens Armeniens & Nestoriens. Nostre Caravane fut camper à une demi-lieuë plus loin dans un cimetiere qui touche l'Eglise des Armeniens. Le lendemain à la pointe du jour entendant chanter j'eus la curiosité d'entrer dans l'Eglise, où je vis un Evesque Armenien avec sa mitre & sa crosse qui n'estoit que de bois, acompagné de plusieurs Prestre & de beaucoup de gens qui assistoient à la messe. Les Peres Capucins estoient avec moy, & l'Evesque voyant que nous estions Francs, dés que l'Office fut achevé nous vint faire civilité, & s'offrir de nous faire voir ce qu'il y avoit de remarquable en ce lieu-là. Il nous mena sous l'Eglise dans une chapelle,

le, où il nous montra le sepulchre de saint Jacques Evesque de Nisibis. Il y a dans leur cimetiere une pierre d'un pied d'épaisseur & haute de six ou environ, sur laquelle nous vimes apliquées plusieurs chandelles de cire & de suïf, que ces pauvres gens vont offrir dans leurs besoins, & particulierement dans leurs maladies. Ils croyent que cette pierre a servi de piedestal à la statuë d'un Saint qui estoit dessus & que les Turcs ont abatuë, & ils rendent les mesmes honneurs à la pierre qu'à la figure du Saint. On y voit bien encore quelques caracteres Romains, mais à demi effacez & interrompus en quelques endroits, de sorte qu'on n'en peut tirer aucun éclaircissement certain pour sçavoir à l'honneur de qui la statuë avoit esté élevée. A une grande demi-lieuë de Nesbin du costé du levant il passe une assez belle riviere qu'on traverse sur un pont de pierre. On voit sur le chemin plusieurs pans de muraille avec une grande arcade, d'où l'on peut juger qu'anciennement la ville s'étendoit jusqu'à la riviere. A deux portées de mousquet du pont vers le couchant le long de cette mesme riviere, on trouve une pierre à moitié enterrée sur laquelle sont écrits quelques mots Latins, qui font connoître qu'elle a servi de couverture au tombeau d'un General d'armée qui estoit François; mais dont on ne peut lire le nom que le temps a effacé. Le mesme Evesque nous aprit qu'autrefois les Mores ayant assiegé la ville, une étrange multitude de moucherons estant venuë en une nuit, tourmenterent si furieusement & les hommes & les chevaux qu'ils furent contraints de lever le siege. On paye à Nesbin la doüane comme aux autres lieux, c'est à dire deux piastres & demi par charge de mule ou de cheval. Nous y demeurâmes trois jours entiers, pendant lesquels nous nous fournîmes des provisions necessaires jusqu'à Moussul éloigné de Nesbin de cinq journées, le pays estant presque par tout desert & inhabité. On ne trouve de l'eau qu'en deux endroits laquelle n'est pas trop bonne, & de temps en temps quelques pauvres pastres qui habitent sous des tentes.

Le premier jour d'Avril nous partimes de Nesbin & aprés avoir marché onze heures nous vimmes camper auprés d'un ruiſſeau où quelques Bergers nous aporterent des poules.

Le ſecond nous fumes dix heures à cheval, & vimmes au giſte auprés d'un méchant village où il ne ſe trouva rien à manger.

Le troiſiéme la traite fut de treize heures, & nous nous arretâmes proche d'*une méchante fontaine dont à peine l'eau eſtoit bonne pour nos chevaux.*

Le quatriéme nous *marchames dix heures, & vimmes* camper auprés d'*une petite riviere, où on voit les ruines* d'un pont & d'*un forteresſe qui l'acompagnoit.*

Le cinquiéme il falut marcher *onze heures pour arriver* à Mouſſul qui eſt peu éloignée de l'ancienne Ninive.

Mouſſul eſt une ville qui paroiſt belle au dehors avec de hautes murailles de pierre de taille; mais au dedans elle eſt preſque toute ruinée, & n'a que de petits bazars borgnes, avec un petit chaſteau ſur le Tigre qui eſt la demeure du Bacha. En un mot il n'y a rien de curieux à voir à Mouſſul, & le lieu n'eſt conſiderable que par le grand abord des negotians, ſur tout des Arabes, & des Curdes qui habitent l'ancienne Aſſyrie qu'on appelle aujourd'huy *Curdiſtan*, où il ſe fait une grande recolte & un grand commerce de noix de gale. Il y a dans la ville quatre ſortes de Chreſtiens, des Grecs, des Armeniens, des Neſtoriens & des Maronites. Les Capucins y avoient une petite maiſon le long du Tigre; mais le Bacha leur ayant fait une avanie; parce qu'ils vouloient un peu l'acroiſtre, ils ont eſté contraints de l'abandonner. La ville eſt gouvernée par un Bacha, qui entretient pour ſa milice, tant de Janiſſaires que de Spahis, prés de deux mille hommes.

Il n'y a que deux méchans Carvanſeras dans Mouſſul, & s'eſtant trouvez pleins à noſtre arrivée, je fis dreſſer ma tente dans le Meydan qui eſt la grande place du marché. Noſtre Caravan-bachi appellé *Cogia Sapha*

Arme-

Armenien de religion & né à Ispahan, ayant passé souvent à Moussul, & estant connu du maistre du Carvansera y obtint deux chambres. Il ne voulut pas dresser sa tente comme nous, pour n'estre pas obligé de faire garde la nuit; mais il eut lieu de s'en repentir le lendemain par le peu de seureté qu'il trouva dans un lieu où il la croyoit entiere. Quoy que le Carvansera ferme bien toutes les nuits, il ne laissa pas d'estre volé fort subtilement. Comme il ne vouloit demeurer-là que deux ou trois jours, il se contenta de mettre en pile ses bales de marchandise auprés de sa chambre; mais il ne s'apperceut pas qu'un costé du Carvansera donnoit sur la muraille de la ville, & que quelque canaille s'estoit laissée enfermer exprés le soir dans le Carvansera, ce qu'il est mal-aisé de reconnoître parmi tant de monde. Sur la minuit des voleurs se tenant sur la muraille jetterent une corde avec un crochet au bout à leurs camarades qui estoient en bas, & en levant les bales en haut les ouvrirent à la haste, & en tirerent ce qu'il y avoit de meilleur. Leur vol fut particulierement de martes zebelines, & ils en prirent environ pour mille écus, de dix mille que les bales pouvoient valoir. Ils en avoient déja enlevé quatre, & à la cinquiéme qui tomba avec bruit un valet du Caravan-bachi s'éveilla, & mit d'abord l'alarme dans tout le Carvansera. Chacun courut aussi-tost aux armes, & nous qui estions sous nos tentes dans la place où répond la porte du Carvansera, nous tirâmes en mesme temps en l'air quelques coups de pistolet & d'arquebuse. Le Bacha surpris de ce bruit sortit aussi-tost avec plusieurs Janissaires pour y mettre ordre, & s'estant informé du fait nous envoya avertir de sa venuë, avec commandement ne de plus tirer. Quelque recherche que l'on pût faire cette nuit-là & les jours suivans, on ne pût avoir aucune nouvelle des voleurs; & il y a bien de l'aparence que le Bacha eut sa part du vol, soit qu'il fût du complot, soit qu'il fermat les yeux aprés avoir découvert l'affaire.

Avant que de passer la riviere pour aller voir l'ancienne Ninive, je diray ce que j'ay remarqué en general

du Tigre & de l'Euphrate touchant la difference de leur cours & de leurs eaux. L'eau de l'Euphrate me parut rougeâtre, & moins rapide que celle du Tigre, qui semble blancheatre comme celle de la Loire. Le cours de l'Euphrate est beaucoup plus long que celuy du Tigre, & j'ay parlé de sa source au livre precedent. Dans la suite de mes relations j'auray lieu de dépeindre plus particulierement le cours & la nature de ces deux rivieres, & pour cette heure je passeray le Tigre sur un pont de barteaux, pour aller voir les tristes ruïnes d'une ville qui a fait tant de bruit & qui n'a conservé presque aucune marque de son ancienne splendeur.

Ninive qui estoit bastie sur la rive gauche du Tigre du costé de l'Assyrie, n'est à present qu'une confusion de vieilles masures qui s'étendent environ une lieuë le long du fleuve. On y voit quantité de voûtes ou cavernes inhabitées, sans qu'on puisse bien juger si ces voutes servoient de demeure aux habitans, ou s'il y a eu au dessus quelque chose d'élevé, la pluspart des villages de Turquie estant comme enfoncez dans la terre, ou ne venant guere qu'au premier étage. A une demi-lieuë du Tigre il y a une petite colline entourée de plusieurs maisons, & au dessus une assez belle Mosquée. C'est où ceux du pays disent que le Prophete Jonas est enterré, & ce lieu là leur est en si grande veneration; qu'il n'y a point de Chrêtien qui puisse y entrer, si ce n'est secretement par une faveur particuliere & en donnant de l'argent. Ce fut de la sorte que j'y entray avec les deux peres Capucins; mais il nous fallut attendre la nuit, & nous déchausser selon la coutume. Au milieu de la Mosquée on voit un sepulchre couvert d'un beau tapis de Perse de soye & d'argent, & aux quatre coins quatre grands chandeliers de cuivre avec des cierges, outre plusieurs lampes & œufs d'Austruche qui pendent au plancher. Nous vîmes quantité de Mores hors de la Mosquée, & dedans il y avoit deux Dervis qui lisoient dans l'Alcoran.

On voit hors de Moussul à la portée du Mousquet vers l'occident d'esté, un grand Monastere ruiné avec un

clos

clos de hautes murailles dont la plus grande partie est encore debout.

Nous demeurâmes huit ou dix jours à Moussul, & tout estant prest pour continüer nostre voyage nous nous mîmes joyeusement en chemin : Mais ayant à faire une histoire assez particuliere au sujet d'un Venitien qui se mit avec nous à Alep dans la Caravane, j'ay crû à propos [illegible] prendre haleine au Lecteur, & de luy faire un [illegible] à part de ce qui nous arriva dans la suite du voyage [illegible]uis Ninive jusqu'à Ispahan.

CHAPITRE V.

Suite de la mesme route depuis Ninive jusqu'à Ispahan avec l'histoire d'un Ambassadeur nommé Dominico de Santis.

APrés avoir passé le Tigre nous ne fûmes camper qu'à trois quarts d'heure de Ninive, pour attendre quelques marchands qui venoient grossir la Caravane. La route que nous voulions tenir n'est pas la route ordinaire pour gagner la Perse ; mais il y a moins de doüanes à essuyer de ce costé-là, & mesme le chemin est plus court, la Caravane n'oyant mis que cinquante-huit jours pour aller d'Alep à Ispahan. Du bord de la riviere jusqu'au lieu où nous campâmes de soir-là ce sont des continuelles ruïnes, ce qui nous persuade assez que c'est le mesme lieu où estoit située l'ancienne Ninive.

Nous demeurâmes campez deux jours assez proche de la Mosquée où est le sepulchre de Jonas, selon la tradition des Turcs, & on fit choix d'un des principaux marchands Curdes pour estre nostre Caravan-bachi ; quoy que ces peuples soient naturellement larrons, & qu'il faille toûjours avec eux estre sur ses gardes. Mais il fallut user de politique ; parce que nous allions traverser leur pays, qui est, comme j'ay dit, l'ancienne Assyrie, connuë aujourd'huy sous le nom de *Curdistan*, &

que le langage de cette Province est un langage tout particulier.

Les deux premieres journées nous passames plusieurs petits ruisseaux qui viennent des montagnes, & se vont rendre dans le Tigre. Nostre premier giste fut en rase campagne proche d'un petit ruisseau ; & le second soir nous vimmes camper au bord d'une grande riviere qui sort des montagnes du costé du nort, & qui [illegible] se décharge dans le Tigre. Elle s'ap[illegible] Ceu[illegible] & est fort rapide, & entre la quantité de p[illegible] l'on y trouve il y a sur tout d'excellentes truites. La Caravane fut deux jours à passer cette riviere à cause qu'il n'y a point de bateaux. On lie de longues perches ensemble cinq ou six l'une sur l'autre comme un train de bois flotté, ce qu'en leur langue les gens du pays nomment un *Kilet*. Ils se font carré, & ils mettent dessous environ cent peaux de bouc pleines de vent ; afin que le Kilet qui en est supporté soit plus haut sur l'eau. Il faut que le marchand ait soin d'étendre dessus de gros feutres épais qu'il porte avec luy ; afin que l'eau ne puisse percer, & que les bales de marchandises qui font enfoncer le Kilet ne soient pas mouïllées. Il y a quatre perches aux quatre coins qui servent de rames, & qui ne peuvent pas faire grand effet pour surmonter la rapidité de l'eau ; de sorte qu'on est contraint de remonter du costé de deça environ quatre cens pas, & de devaler autant de l'autre au dessous du lieu où on doit aborder, tant l'eau est forte, principalement aprés la pluye qui fait enfler la riviere. Quand on a gaigné l'autre bord, il faut a force d'hommes remonter le Kilet jusqu'au lieu où les marchandises doivent estre déchargées. Toutes les bales estant à terre on tire le Kilet hors de l'eau, tant pour r'habiller les outres, que pour le remonter plus aisement à force de mules sur lesquelles on le charge. Pour ce qui est des vaisseaux, des mules, & des asnes qui portent tant les hommes que les marchandises, dés que les Pastres qui sont dans les montagnes voisines découvrent une Caravane ou quelques gens à cheval, ils vien-

nent

nent promptement au bord de la riviere pour les passer. Ils n'ont qu'un sac de toile ou de poil de chevre qui leur sert d'habit, & quand il faut passer ils tirent ce sac de dessus leur corps, & se l'entortillent autour de la teste comme un Turban. Chacun d'eux se lie une peau de bouc enflée sur l'estomac, & deux ou trois des plus experts montant sur pareil nombre des meilleurs chevaux q[illegible] entrent les premiers dans l'eau, & d'autr[illegible]nt à la nage pour chasser devant eux les chevaux & les mulets. Ils prennent d'une main la queuë de l'animal, & de l'autre ils se frapent, & s'ils en reconnoissent quelqu'un de foible ils luy atachent une oudre enflée sous le ventre pour le soulager. Par ces difficultez qui se trouvent à passer cette riviere, il est aisé de juger qu'une Caravane de cinq ou six cens chevaux y employe plus d'un jour.

Toute la Caravane ayant heureusement gaigné l'autre bord, elle poursuivit sa route pendant deux ou trois jours par un chemin trés-facheux. La premiere journée les chevaux furent continuellement dans l'eau jusqu'à mi jambe, & la journée suivante avec une partie de la troisiéme nous marchames dans une campagne fort deserte, où il se trouva toutefois un peu d'herbe pour les chevaux, & quelques brossailles pour faire cuire du ris. Ce mauvais chemin estant passé nous vimmes à une autre riviere appellée la grande *Zarbe*, & nous la passames sur un pont de vingt neuf arcades de piere de taille. On croit que ce pont a esté fait par Alexandre le Grand pour passer son armée quand il marchoit contre Darius. A un quart de lieüe de ce pont vers l'occident d'Eské il y a deux rivieres qui s'assemblent, & qui vont se rendre dans le Tigre. Du pont nous vimmes à une petite ville appellée *Chirazoul*, qui est sur une eminence, & a comme trois redoutes. Il y a un Bacha à qui il falut faire un petit present pour laisser passer la Caravane, & nous demeurasmes là deux jours campez au bord d'un petit ruisseau. Dela nous marchasmes une journée entre des montagnes arides sans trouver de l'eau, & le len-

lendemain nous entrâmes dans une belle plaine où il y a quantité d'arbres fruitiers. C'est la plaine d'Arbele où Alexandre desit Darius, & elle a bien prés de quinze lieües de tour. Elle est arrousée de quantité de ruisseaux, & environ le milieu de la plaine s'éleve une petite montagne de démi-lieüe de circuit. Elle est couverte des plus beaux chesnes que l'on puisse voir, & il y a au dessus des ruines d'un Chasteau [illegible] marques d'avoir esté un bel édifice. [illegible] pays disent que c'est le lieu où Darius estoit quand il donna la bataille contre Alexandre. A trois lieuës de là prés d'une grande montagne du costé du nort on voit encore les ruines d'un autre Chasteau & de plusieurs maisons, où ils ajoûtent que Darius avoit une partie de ses femmes quand il perdit la bataille, & ce Chasteau est assis en une admirable vûë. Du pied de cette montagne il sort une source qui à un quart de lieuë de là fait une riviere qui pourroit porter de grands bateaux. Elle va serpentant autour des montagnes qui sont au midi, & à deux journées de là vient passer prés d'une ville appellée *Cherazoul* où il y a un beau pont de pierre de dix-neuf arcades, dont le grand Cha-Abas en fit rompre trois aprés qu'il eut pris Bagdat. Cette ville de *Cherazoul* est construite d'une autre maniere que les autres villes, estant toute pratiquée dans le roc escarpé l'espace d'un quart de lieuë, & on monte aux maisons par des escaliers de quinze ou vingt marches, tantost plus & tantost moins selon l'assiette du roc. Ces maisons n'ont pour toute porte qu'une maniere de meule de moulin, qu'on n'a qu'à rouler pour l'ouvrir le jour & la fermer la nuit, les jambages de la porte estant taillez au dedans pour recevoir la pierre qu'on roule, qui est alors au niveau du roc. Au dessus des maisons qui sont comme des niches dans la montagne, on a creusé des caves où les habitans retirent leur bestial; ce qui fait juger que ce lieu-là a esté une forte retraite pour [illegible] la frontiere contre les courses des Arabes & des Bedoüins de la Mesopotamie.

Nous

Nous arrivâmes à *Cherazoul* la veille de Pasques, & nous y demeurâmes trois jours pour nous rafraîchir aprés le caréme que nous avions passé tous ensemble assez maigrement. Le jour de Pasques je fis étendre un tapis proche de quelques sources qui sortent à gros boüillons, & invitay a manger les deux Peres Capucins: Mais m'ayant prié d'attendre qu'ils eussent achevé leur office, J'[illegible] prit, & ayant mangé un morceau de pain [illegible] fis verser un verre de cette eau avec un peu de vin, ce qui luy donna une pointe d'aigreur telle que l'ont d'ordinaire les eaux minerales. J'en bus un second verre, & quelques momens aprés je sentis tout à coup du desordre dans mon ventre, deux verres de cette eau produisant le mesme effet qu'une forte purgation. Je n'eus presque pas le temps de me reconnoître, & ayant la curiosité de sçavoir si cette eau feroit un aussi prompt effet sur d'autres que sur moy, j'ordonnay à un valet d'en verser aussi aux Peres quand ils mangeroient. Ils n'en eurent pas plûtost bû, que je m'aperçus qu'elle faisoit déja son operation; mais ils en furent travaillez un peu moins que moy, n'ayant pas voulu qu'ils en beussent un second verre. Ces sources boüillonnent sur le bord d'une riviere nommée *Altun sou*, ou riviere d'or, qui se jette dans le Tigre environ à trois journées au deça de Bagdat.

Le lendemain nous vimes au giste d'un méchant village sur la frontiere de Turquie & de Perse.

Le jour suivant qui fut le cinquiéme de nostre depart de Ninive, nous passâmes quantité de marets & des eaux [illegible] qui font la separation des deux Empires. A cette [illegible] de la [illegible] on trouve d'abord une haute montagne pleine de beaux chesnes qui portent la noix de galle, & la Caravane ne peut gagner le dessus en moins de quatre heures. En montant & sur tout quand nous fûmes au sommet, nous oüîmes tirer plusieurs coups de mousquet, & [illegible] imaginer autre chose, sinon que les gens du village d'où nous estions partis le matin estoient à la chasse des porcs sauvages dont ces marets

marets sont remplis, & des cerfs & des biches qui courent par troupes dans ces montagnes. Je me souviens que ces paysans ne nous vouloient rien vendre que pour de la poudre & du plomb, & que nostre Caravan-bachi nous avoit avertis de ne leur en point donner, de peur qu'ils ne s'en servissent contre nous-mesmes. Les coups estans trop frequens & trop gros pour des chasseurs nous estions dans l'incertitude de ce que ce pouvoit estre ; ce qui nous obligea à nous tenir sur nos gardes, & nous aurions sans doute doublé le pas, si nous eussions sceu le malheur dont nous estions menacez, comme nous l'aprimes dans la suite. Ayant passé la montagne nous entrames dans une fort belle plaine entrecoupée de plusieurs ruisseaux, & la nuit aprochant nous fimes dresser nos tentes ne craignant plus rien ; parce que nous estions sur les terres du Roy de Perse où l'on voyage avec une entiere seureté. Nous envoyames nos valets aux tentes des paysans qui estoient aux environs pour chercher des vivres ; mais presque tout le pain qu'ils nous aporterent n'estoit que de glan, une partie de ces pauvres gens n'en mangeant pas d'autre. Ce glan est de la grosseur de nos noix, & je pris plaisir dans un autre voyage d'en aporter à Alep une branche où il y avoit trente glans & vingt-trois noix de gale, dequoy je fis present à Monsieur nostre Consul.

La Province où nous marchions alors fait la plus grande partie de l'ancienne Assyrie, & celuy qui en estoit Gouverneur s'apelloit *Soliman-Kan*. J'ay dit qu'en partant d'Alep un Venitien apellé *Dominico de Santis* se mit dans la Caravane, & j'en feray l'histoire à mesure que nous aprocherons d'Ispahan. Il avoit des lettres de crance du Pape, de l'Empereur, du Roy de Pologne & de la Republique de Venise pour le Roy de Perse, & estoit passé dans la Caravane sur les terres du Grand Seigneur sans qu'on sceut qui il estoit, ny le sujet de son voyage ; mais dés qu'il fut hors de la Turquie il se declara ouvertement, & n'ayant plus rien à craindre prit la qualité d'Ambassadeur de la Republique de Venise.

De

De la plaine où nous avions campé il y a deux bonnes journées de chemin jusqu'à un gros bourg acompagné d'une petite forteresse de brique cuite au Soleil. C'est où le Gouverneur de la Province tient un Lieutenant, qui à environ deux mille chevaux sous son commandement pour garder cette frontiere. La forteresse est à la droite vers le midi éloignée de trois heures du grand chemin. Le Caravan-bachi fut, selon l'ordre, donner avis au Lieutenant que la Caravane estoit arrivée, & pour luy faire sçavoir aussi quelles sortes de gens & de marchandises il y avoit. Ce Venitien, comme je diray ailleurs, estoit un trés-petit genie, qui répondoit mal à la qualité d'Ambassadeur, & l'ayant veû autrefois aux Indes en trés pauvre état au service d'un Ecclesiastique noir que le Pape honora depuis d'un Evesché, je crus que la charité m'obligeoit de luy donner de bons avis en cette rencontre, comme je l'avois assisté de ma bourse en d'autres. Sans les Peres Capucins & moy il auroit esté souvent fort embarassé, & je voulus bien qu'il se servit d'ordinaire de mon Trucheman; Mais j'avois lieu de m'étonner de ce que de si grands Princes & une si sage Republique, envoyoient un homme de cette sorte en Ambassade pour une affaire de l'importance de celle dont il s'agissoit alors. Le Grand Seigneur avoit porté ses armes dans la Candie, & il estoit question de porter le Roy de Perse à luy declarer la guerre pour détourner cet orage de dessus la Chrestienté. Je representay donc à l'Ambassadeur qu'il estoit à propos de faire sçavoir son arrivée au Commandant de la forteresse, afin qu'il envoyast donner avis à Soliman-Kan, Gouverneur de la Province, & Soliman-Kan au Roy, selon qu'on le pratique d'ordinaire. Il me remercia de mon conseil, & me pria d'envoyer mon Truchemau, ce que je luy acorday trés-volontiers. C'estoit un jeune homme de Bagdat, qui parloit six langues & ne manquoit pas d'esprit. Un peu aprés la minuit la Caravane commençant à marcher le Caravan-bachi & mon truchemen prirent le chemin de la forteresse, faisant leur conte de

N 5 nous

nous venir joindre le soir où la Caravane devoit camper: Mais le Caravan-bachi & mon Trucheman ne revindrent que le lendemain avec le Sous-commandant du fort, qui vint faire compliment l'Ambassadeur de la part du Commandant, & à moy en suite, nous priant l'un & l'autre de ne point passer outre sans manger avec luy. Il ne prioit point les Peres, parce qu'on luy avoit dit qu'ils estoient indisposez; [illegible] voyoit des vivres qui ne leur furent pas fort [illegible]: Car dés qu'on est dans la Perse, les [illegible] des montagnes que de la plaine qui vivent tous sous des tentes, aportent aux Caravanes quantité de vivres, le pays estant bon en cet endroit, soit pour le bestial, soit pour la chasse.

L'Ambassadeur & moy suivis de mon Trucheman & de quelques marchands Armeniens qui parloient un peu Italien, partîmes avec le Sous-commandant, & marchâmes environ trois heures dans les montagnes. A moitié chemin nous passâmes un bois où nous oüîmes sifler, sans sçavoir ce que ce pouvoit estre. Le Sous-commandant, qui vit que cela nous surprit nous fit passer au lieu d'où venoit ce sifiement, & nous trouvâmes que c'estoit un serpent de la grosseur d'une cuisse d'homme & de douze pieds de long, dont la teste s'estoit prise entre deux branches, ce qui luy causoit de la douleur. De ces Montagnes nous entrâmes dans une agreable plaine, où le Commandant de la forteresse nous atendoit sous sa tente. Il l'avoit fait dresser au bord d'une riviere entre plusieurs gros noyers qui donnoient de l'ombre, & estant assis sur un grand tapis de soye, dés que nous parûmes il se leva & nous salüa d'une maniere tout à fait civile. Il nous dit que nous estions les bien-venus; & qu'asseurement Cha-A[illegible] maître seroit ravi de voir que les Monarques Chrêtiens luy envoyoient un Ambassadeur; qu'il en alloit écrire à Soliman-Kan [illegible] de la Province, & qu'en cette qualité c'estoit [illegible] de le faire sçavoir au Roy. Pendant qu'il écrivoit, on nous aporta des fruits pou-

nouveaux & des confitures seches & liquides, avec des melons de l'année precedente, qui estoient aussi frais que si on fût venu de les prendre sur la plante. La lettre estant écrite, il fit partir son courier : & luy donna ordre de dire à un *Derogo* ou Juge d'un lieu par où nous devions passer, qu'il nous donnat des vivres pour nous & [illegible] nos montures jusqu'à ce que nous fussions au [illegible]-Kan. Le courier estant parti, le Commandant nous fit plusieurs questions touchant la guerre entre le Grand Seigneur & les Venitiens; combien de milliers d'hommes le Turc pouvoit avoir tant par mer que par terre, & quel estoit le nombre de ses galeres & de ses vaisseaux; surquoy nous le satisfimes selon la connoissance que nous en avions. Pendant cet entretien on étendit le [illegible] sur le tapis où nous estions assis, & il fut aussi-tost couvert de grands plats de pilau & de quelques autres viandes assez bien apprestées pour le pays. Il nous fit donner de trés-bon vin, mais il n'en voulut pas boire. Quand nous nous levâmes de table il estoit environ onze heures de nuit, & sans de grands complimens nous remerciâmes le Commandant & primes congé de luy. Pendant que nous mangions on avoit eu soin de nos chevaux que nous trouvames sellez & bridez, & le mesme Sous-commandant qui nous avoit amenez revint nous conduire. Sur les trois heures aprés minuit nous arrivames à la Caravane où tout le monde dormoit, & nous demeurâmes au mesme lieu tout le long du jour pour faire nos provisions de bouche tant pour les hommes que pour les chevaux. Nous envoyames à quelques villages pour avoir du vin : car du [illegible] où nous estions campez jusqu'à *Sneirne* qui est la ville où le Gouverneur demeure, il y a quatre journées de chemin par un pays assez [illegible]. Il n'est habité que par des pastres que dans le pays on appelle *Turcomans*, qui viennent dans les montagnes avec leurs troupeaux pour manger l'herbe six mois de l'année. Nos valets estant revenus avec les provisions necessaires nous decampâmes sur les dix heures du soir, & le Sous-commandant ayant

ayant pris ſix ſoldats aux villages circonvoiſins, nous dit qu'il avoit ordre de nous point quiter qu'il ne nous eut conduits juſqu'à *Sneirne*, & remis entre les mains de Soliman-Kan.

Le ſecond jour nous vimmes camper entre des collines proche de pluſieurs tentes de ces paſtres. C'eſtoit le lieu où le Commandant avoit ordonné par ſon Courier que nous fuſſions bien traitez par le De[illegible] *Deroga* eſt, comme j'ay dit, un Juge de vil[illegible] Mais celuy-cy eſtoit Chef de pluſieurs familles, dont quelques unes ſont de la Meſopotamie, & d'autres de l'Arabie. Ce ſont tous des paſtres qui n'habitent point dans des maiſons; mais qui ſe retirent avec leurs troupeaux dans le creux des rochers, ſoit que la nature les ayt creuſez de la ſorte, ſoit que l'art & le travail des hommes ayent contribué à leur rendre ces petites habitations commodes.

Dés que nous eûmes mit pied à terre quatre bons vieillards vindrent nous prendre l'Ambaſſadeur & moy, & nous menerent à la tente du Deroga. Elle eſtoit fort grande, & on y voyoit comme pluſieurs chambres & une ſale au milieu couverte de beaux tapis. On nous fit aſſeoir ſur des carreaux, & on nous preſenta d'abord à chacun une pipe de tabac, avec de l'eau pour nous laver les pieds. Une heure aprés on aporta le pilau & quantité d'autres viandes, & à noſtre depart, qui fut ſur la minuit ayant voulu preſenter quelque choſe au fils du Deroga, le Pere s'en fâcha fort, & nous témoigna qu'il croiroit faire un crime de prendre quelque choſe des hoſtes du Roy, ſur tout des perſonnes étrangeres qui venoient de pays éloignez.

Le lendemain nous vimmes camper entre des [illegible] où il y avoit une prodigieuſe quantité de lis de pl[illegible] couleurs dont la terre eſtoit toute couverte. Il n'y en a point de blancs: mais ils ſont tous ou d'un beau violet, avec une raye rouge [illegible] ou d'un beau noir, qui les fait [illegible] eſtimer. Ils ſont [illegible] la forme de nos lis, mais beaucoup plus grands & en

beu-

beuvant pendant quinze jours de l'eau où on fait infuser l'oignon de ces lis, particulierement de ceux dont les feüilles sont les plus noires, c'est un remede souverain & infaillible pour guerir le mal venerien. Nous voulions nous remettre en marche dés le soir pour arriver le matin à *Sneirne*; mais nostre Conducteur nous pria d'attendre que l'ordre du Gouverneur fût venu. Quelques [illegible]és nous vimes un homme de bonne mine quoy[illegible] aut[illegible]abe; mais qui parloit Persien, & que Soliman [illegible] envoyoit à l'Ambassadeur pour luy faire compliment. Il nous accompagna jusques à la tente que ce Gouverneur avoit fait dresser pour l'Ambassadeur dans un jardin proche de la ville, où il fit aussi donner un logis aux Peres Capucins. L'Ambassadeur envoya complimenter le Kan par mon Trucheman, & l'heure estant venuë que nous devions l'aller voir, il envoya six de ses Capitaines de cavalerie pour conduire l'Ambassadeur qui me prioit toûjours de l'acompagner. La maison où il demeure est une des plus belles de Perse, & nous le trouvâmes dans une galerie qui donne sur un jardin, de laquelle le pavé estoit couvert de tapis d'or & de soye, avec des grands carreaux de brocart de mesme nature, qui estoient rangez le long du mur. Aprés quelque entretien touchant l'état des affaires de l'Europe on servit le soupé, où il y eut quantité de viandes; mais on ne nous donna point de vin, & nous n'eumes qu'une espéce de sorbet & du jus de grenade à la glace, avec du sucre pour ceux qui en vouloient mettre; les Turcs croyant que le sucre dissipe les vents que cause cette boisson. On demeura fort long temps à manger; parce que c'est [illegible] en Perse que quand l'un se leve aprés avoir achevé de manger, un autre prend incontinent sa [illegible], & le maistre du [illegible] a la patience d'attendre que plusieurs de suite ayent [illegible] leur refection, aprés quoy on fait tout lever sans autre ceremonie. [illegible] arriva à l'Ambassadeur de faire une action in[illegible]ente durant le repas, & ce fut sa precipitation qui en [illegible] cause. [illegible] se fe[illegible] point en Perse de cüeillieres d'or

d'or ny d'argent comme en nostre Europe, mais seulement de longues cüeillieres de bois qui peuvent ateindre de loin. Comme il y avoit un certain broüet dans une grande pourcelaine creuse qui garde long temps sa chaleur, l'Ambassadeur ayant avancé sa cüeilliere pour la remplir, & avalé tout d'un coup ce qui s'y trouva, il ne put jamais en supporter la chaleur, & aprés plusieurs grimaces il fust contraint de rejetter le tout [illegible] en presence de toute la compagnie.

Aprés avoir demeuré cinq jours à *Sneir*[illegible] [illegible]avan-bachi voulut poursuivre sa route, de quoy nous fusmes bien aises, & les peres Capucins & moy accompagnames l'Ambassadeur pour aller prendre congé du Kan, à qui il fit present d'une montre & d'une paire de pistolets. En revanche le Kan luy envoya le soir quand il fut retiré dans sa tente un beau cheval, & un poulain de deux ans. Le lendemain nous decampâmes à trois heures du matin & suivîmes nostre route vers *Amadan* qui est éloignée de *Sneirne* de trois journées.

Amadan est une ville des plus grandes & des plus considerables de la Perse, assise au pied d'une montagne d'où il sort une infinité de sources qui vont arrouser tout le pays. Son territoire est fertile en bled & en ris, dont il fournit la pluspart des Provinces voisines; & c'est pour cette raison que plusieurs tiennent qu'il n'est point du tout avantageux au Roy de Perse d'avoir Bagdat; parce qu'il luy couste des sommes considerables à entretenir, & qu'il tire d'Amadan ce qui est necessaire aux autres Provinces. Au contraire le Grand Seigneur par le voisinage de la Mesopotamie & de la Chaldée; le [illegible] des rivieres, & les Arabes [illegible], peut aisement entretenir Bagdat, tous les vivres estant [illegible] marché en ce pays là, & les paysans ne [illegible] aller debiter [illegible] Roy de Perse en [illegible]

Nous demeurames à Amadan environ dix jours à cause des pluyes qui tomberent [illegible] durant [illegible] les Caravanes ne peuvent marcher. Pendant ce temps là nous receumes plusieurs [illegible]tes de [illegible] marchands,

princi-

[illegible]cipalement de quelques Chrestiens de Babylone, qui [illegible]ennent tous les ans faire leurs emplettes tant à *Amadan* qu'à *Ispahan*. Ils furent ravis de nous voir là dans la [illegible]ainte qu'ils avoient euë qu'on ne nous eust menez liez au Bacha de Bagdat, suivant l'ordre qu'il en avoit donné au Bacha de *Karkou* & au Bey de *Charossou* qui commande la frontiere de Turquie, comme ils l'avoient appris [illegible] départ. La mousqueterie que nous oüi[illegible]ntagne estoit des gens qui nous cher[illegible]s faire un méchant parti, & si ce mal[illegible]s fût arrivé, on auroit dû en rejetter toute la [illegible]te sur l'Ambassadeur Venitien, & sur la malice d'un Rabbi qui partit avec nous d'Alep dans la Caravane. Ce Rabbi voyant le temps court pour celebrer en Perse la feste des Tabernacles qui approchoit, & que nous avions encore un long chemin à faire pour nous rendre à Ispahan, nous quitta à Ninive pour aller passer la feste avec les Juifs de Babylone dont il estoit bien plus proche. Pour se faire de feste il fut donner avis au Bacha qu'il avoit laissé dans la Caravane un Franguis qui portoit la mine d'un espion, & d'un Envoye en Perse de la Republique de Venise; parce qu'il n'avoit point de bales com[illegible]es autres marchands: mais seulement trois grands coffres où il y avoit de fort belles hardes. Car le Venitien les ouvroit quelquefois par vanité ou par imprudence, & exposant aux yeux de chacun des habits de satin & de brocart, des miroirs, & autres nippes. Le Rabbi qui avoit tout remarqué mit dans l'esprit du Bacha que c'estoit pour faire des presens à la Cour de Perse. En effet [illegible]que nous fûmes hors de Turquie il se declara ou[illegible] [illegible] comme j'ay dit, tout ce [illegible] dans ses coffres; Mais avec le caractere d'Am[illegible] [illegible] avoit par les qualit[illegible] Il se montroit [illegible] [illegible]ette & [illegible]chiche en toutes choses [illegible] falloit quelquefois [illegible] le serviteur d'un Kan, ou des pay[illegible] qui nous [illegible]toient quelques rafraîchissemens, il [illegible]ettoit jamais la main à la bourse. Il falloit que tout [illegible] de la [illegible]; tandis [illegible]'il en re[illegible]oit tout l'honneur,

neur, ce qui me fit resoudre de faire bande à part, laissant mon Truchemau avec les deux Peres Capucins.

Aprés avoir demeuré quelques jours à Amadan je partis avec trois valets & un guide pour Ispahan, où [illegible] peut rendre à cheval le neufiéme jour, la Caravane qui marche lentement y en employant le double.

N'ayant pas dessein de faire long sejour à Ispahan, & voulant passer promptement aux Indes, [illegible] ne voulurent pas permettre que je prisse [illegible] le leur. Le Nazar au grand Maître de la [illegible] ayant apris que l'Ambassadeur que j'avois laissé [illegible] la Caravane devoit arriver dans peu de jours, me pria de luy en faire le portrait. Pour l'honneur de nostre Europe je ne voulus pas luy dire ce que j'avois reconnu de son humeur mesquine, & je feignis de n'avoir pas fait grande habitude avec luy. La veille de son arrivée le Nazar, selon la coûtume, fit avertir tous les Franes de la part du Roy qu'ils eussent à aller au devant de l'Ambassadeur, ce qui fut fait, & nous le conduisîmes d'abord à la porte d'Ali qui touche le Palais du Roy. C'est la coûtume que tous les Ambassadeurs aillent salver cette porte, à cause d'une pierre de marbre blanc faite en dos d'asne & qui sert de marche, laquelle on tient avoir esté anciennement aportée de l'Arabie où ce Prophete faisoit sa demeure. Lors qu'on a enjambé cette pierre sans la toucher, ce qui seroit un crime, on entre dans une espece de galerie où d'un costé on voit plusieurs chambres qui servent d'azile & de lieu de franchise aux criminels, [illegible] Roy mesme ne les en pouvant tirer. Le jour que le nouveau Roy reçoit en ceremonie [illegible] arques ne la [illegible] té, il va enjamber cette mesme [illegible] pa[illegible] il la touchoit, il y a quatre gardes à la porte qu[illegible] semblant de le repousser rudement. Le [illegible] mesmes voul[illegible] ire mener le Venitien [illegible] un log[illegible] que le Roy donne d'ordinaire aux Ambassadeurs selon la qualité du Prince qui les envoye, & [illegible] que celuy-cy estoit envoyé de la part de tres-grands [illegible] narques & d'une puissante [illegible] Republique [illegible] Mais il [illegible] mercia,

[illegible] & pour des raisons qu'il eut, il aima mieux aller loger chez le Sieur Pietro Pentalet de race Venitienne, chez lequel le Maistre des ceremonies le conduisit & y fit porter le disné; aussy que Pentalet y eût déja pourvû de son costé. Comme nous fûmes au milieu du repas j'eus la curiosité de sçavoir de combien de sortes de langues on y parloit, & il s'y en trouva jusques à treize. On y parloit [illegible], *François*, *Alemand*, *Anglois*, *Hollandois*, *Italien*, *Portugais*, *Persien*, *Turc*, *Arabe*, *Indien*, *Syrien* [illegible], qui est la langue des Doctes, depuis le fleuve Indus jusques à la Chine & au Japon, & dans la plus grande partie des Isles d'Orient comme le Latin dans nostre Europe, sans conter le petit *Moresque* ou Jargon du pays. Il est malaisé de cette sorte de remarquer ce qui se dit dans une compagnie; parce que le mesme discours qui sera commencé dans une langue, sera poursuivi dans une autre, & achevé dans une troisiéme: car à cause de ce melange de nations il n'y a guere de Turcs & d'Armeniens qui ne sçachent trois ou quatre langues.

La civilité des Persans est grande, & le Maître des ceremonies dit à l'Ambassadeur, que si la cuisine de Perse ne luy plaisoit pas, il avoit ordre de l'*Atemadoulet*, qui est comme le grand Visir en Turquie, de luy offrir de l'argent au lieu des vivres, pour se traiter à sa mode & faire aprester les viandes selon son gout. L'Ambassadeur qui estoit extraordinairement avare accepta l'offre de tout son cœur, & deux heures aprés on luy aporta un sac de cinquante tomans qui font environ huit cens écus. Tous les Francs, scandalisez de cette sordide avarice ne firent plus [illegible] de l'Ambassadeur, & luy laisserent faire [illegible] cuisine qui estoit fort froide, se contentant [illegible] d'une rave ou d'un Oignon, ayant esté élevé dans cette mesquinerie. Quelques jours aprés il eut audience du Roy, à qui il presenta ses lettres de creance. Il en avoit, comme j'ay dit, du Pape, de l'Empereur, du Roy de Pologne & de la Republique de Venise. Celles des trois derniers Etats furent bien receuës; parce qu'elles

qu'elles avoient des ſeaux d'or avec pluſieurs enjolivemens de feüillages d'or au papier, & comme on le pratique envers les Princes, & particulierement en Aſie; mais celles du Pape furent rejettées avec dédain; parce qu'elles n'avoient que des ſeaux de plomb, comme on en met d'ordinaire aux Bulles, & n'eſtoient écrites que ſur une ſimple feüille de papier: Car les Roys de Perſe, qui ſont delicats ſur cet article veulent que les choſes frappent la veuë, ce qu'autrement ils prennent pour un mépris. Dominico de Santis eût beaucoup mieux fait de ſe contenter de la qualité d'Envoyé, ſans prendre celle d'Ambaſſadeur qu'il ſçavoit ſi mal ſoûtenir, ce qui luy fut conteſtée par un veritable Ambaſſadeur de Pologne qui arriva à Iſpahan quelque temps aprés, & qui en uſa bien mieux que luy. Tous les Francs furent au devant de luy; le Maître des ceremonies le mena en un beau logis, & luy ayant fait les meſmes offres qu'au Venitien ou de vivres ou d'argent, il répondit galamment, que quoy que ce fût que le Roy luy envoyât à manger il le tiendroit à un grand honneur, & que s'il eût eſté queſtion de manger de l'or le Roy de Pologne ſon Maître luy en auroit donné la charge de trente mulets. C'eſt de ces ſortes de gens qui ſont les choſes dans l'ordre & de bonne grace, dont les Princes Chrêtiens ſe doivent ſervir dans leurs Ambaſſades du Levant, & particulierement pour celle de Perſe; où les eſprits ſont plus rafinez & les plus grands politiques de toute l'Aſie.

Pour achever l'hiſtoire du Venitien il en faut joindre le commencement avec la fin, & je feray en peu de mots le portrait du perſonnage. Un Indien qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit ayant embraſſé le Chriſtianiſme & la profeſſion Eccleſiaſtique, fut à Rome pour achever ſes études qu'il avoit commencées à Goa, où enſuite le Pape qui l'avoit pris en affection le renvoya pour Vicaire. Dominico de Santis qui eſtoit alors à Rome ſe mit à ſon ſervice, & le ſuivit juſqu'aux Indes, où je le vis la premiere fois en aſſez mauvais état. A ſon retour à Veniſe, où auparavant il n'eſtoit en nulle conſidera-
tion,

tion, il fit acroire qu'il entendoit parfaitement le negoce de l'Asie, & quelques particuliers luy confierent de la marchandise qui fut perduë à Seide par un naufrage. Denüé de toutes choses il retourna à Goa, où il receut huit écus de quelques contributions charitables. Puis il se rendit à Ispahan, où il trouva le Pere Rigordi Jesuite avec lequel il fit bien-tost connoissance. D'Ispahan ils passerent ensemble en Pologne; où Dominico de Santis s'estant vanté à la Cour d'avoir acquis de belles lumieres dans l'Asie, & d'en connoître parfaitement bien l'état present, le Roy le chargea de la commission dont j'ay parlé pour la Cour de Perse. L'Empereur suivit son exemple, la Serenissime Republique de Venise en fit autant, & ces trois puissances, pour rendre son Ambassade plus solennelle & luy donner plus de poids, y firent joindre le Pape; Mais ce Dominico de Santis & autres de sa sorte qui vont en Asie sans estre foncez, & sans avoir le genie à faire les choses de bonne grace, ne font que s'attirer du mépris & prostituer la reputation des Princes qui les employent. Ce fut le mesme Pere Rigordi qui ayant esté envoyé pour Missionnaire à Seide, se partit sans ordre de ses Superieurs avec un jeune marchand de Marseille à qui on avoit fait toucher trois ou quatre mille écus pour negocier. Il luy fit accroire qu'il deviendroit grand seigneur par son credit; mais estant arrivé à Goa sans pouvoir montrer d'obedience, les Portugais, qui n'aiment guere les Religieux d'une autre nation que de la leur, luy donnerent bien-tost son congé & il se rendit à Ispahan. Comme il ne pouvoit vivre que d'intrigue, il s'insinua à la Cour par la proposition qu'il osa y faire du mariage du Roy de Perse qui estoit jeune & bien fait avec Mademoiselle d'Orleans. Sous ce pretexte il fut bien receu du Roy, qui luy ordonna un bon traitement, & luy fit quelques presens; & Mademoiselle ayant sceu à Paris la folie & la temerité du personnage, ne fit qu'en rire avec ceux qui luy en firent le conte.

Pour ce qui est du Venitien, il n'osa retourner en Europe

pe par la Turquie ; parce qu'il sçavoit qu'on avoit des avis de sa personne, & qu'on l'épioit à son passage. L'Atemadoulet, qui estoit bien aise de s'en décharger, pria un Ambassadeur de Moscovie qui retournoit en son pays de le recevoir en sa companie, ce que celuy-cy ne pût honnetement refuser. Mais quand ils furent sur le point de s'embarquer sur la mer Caspienne pour Astracan, le Moscovite fit entendre au Venitien qu'il ne pouvoit le mener plus loin ; de maniere qu'il fut contraint de rebrousser chemin à Ispahan, & de là à Goa où les Portugais le firent embarquer par charité pour Lisbone. Enfin il se rendit à Venise, où bien loin d'estre bien receu, il s'en manqua peu que le Senat, mal satisfait de sa negotiation, n'en fit un chastiment trés-severe.

CHAPITRE VI.

De la route que l'Auteur a tenüe dans son quatriéme voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus, & premierement de la navigation de Marseille à Alexandrette.

AYANT resolu de passer pour la quatriéme fois en Asie, je partis de Paris avec Monsieur d'Ardiliere fils de Monsieur du Jardin, le dix-huitiéme Juin 1651. Nous arrivasmes à Lion le vingt-neufiéme, & primes une barque pour Avignon où nous nous rendimes le deuxiéme Juillet. Le lendemain nous primes des chevaux pour Marseille où nous arrivâmes le sixiéme, & n'y trouvant aucune commodité pour le Levant, il nous y falut demeurer jusqu'au vingt-cinquiéme d'Aoust, jour de saint Loüis. Nous nous embarquames aux Isles sur un vaisseau nommé sainte Crispine, commandé par le Capitaine Glaize Marseillois. Le vingt-sixiéme nous fimes voile avec un vent de nord-ouest qui continua le vingt-septiéme & le vingt-huitiéme, mais qui devint si foible, qu'enfin le vingt-neuf & le trentiéme le [illegible] estant nord-nord-est, nous primes nostre route pour [illegible] décou-

découvrir l'Isle de Sardaigne. Le premier Septembre nous tinmes le mesme chemin, mais sans avancer beaucoup à cause du calme. Le second au lever du Soleil nous nous travames proche de la coste de Sardaigne qui regarde le couchant, & environ à six mille de terre, où le calme nous prit, nous aperçumes un vaisseau qui commença à fuir à force de rames. Sur le midi le vent s'étant remis au nord-ouest, nous reprimes nostre route, & le troisiéme nous vimes sur la coste d'Afrique l'Isle appellée *Galita*. Le quatriéme nous découvrimes l'Isle de *Zimbino* qui est devant Tunis, & sur le soir le *Cap-Bon*, qui est la pointe la plus septentrionale de l'Afrique. Le cinquiéme nous eumes la veuë de l'Isle *Pantalaria* & des costes de Sicile. Le sixiéme nous aperceumes l'Isle de *Goze*, & le septiéme le chasteau qui porte le mesme nom. Le vent s'estant tourné à l'oüest nous ne pumes aborder à Malte, & nous tinmes la mer le long du jour. Sur le soir un Chevalier, Capitaine du port, vint à nostre bord avec un esquif, & prit nos patentes. Sur la minuit le vent s'étant mis à l'est nous poussa dans le port, où nous entrames le huitiéme à quatre heures du matin jour de la Nativité de la sainte Vierge. Sur les sept heures le Capitaine du port nous donna l'entrée, & estant à terre nous allames voir les ceremonies qu'on fait tous les ans en ce jour-là, pour rendre graces à Dieu de ce que le Turc en pareil jour leva le siege de devant la ville. La ceremonie se fait en cette maniere.

Le Grand Maistre va à l'Eglise de saint Jean, acompagné de tous les Grand-Croix vêtus de leurs robes de Commandeur, & de la plus grande partie des Chevaliers. Tous les paysans de l'Isle sont en armes dans la ville avec les bourgeois, pour aller à l'Auberge d'Auvergne acompagner le Chevalier qui y va prendre l'Etendart. Ce Chevalier est vêtu d'un hoqueton de velours rouge où il y a une Croix de l'Ordre devant & derriere. Il a le pot en teste, l'étendart sur l'épaule, & à son costé un page du Grand Maistre, qui porte d'une main une épée & de l'autre un poignard, le tout richement garni,

& qui a esté donné à l'Ordre par l'Empereur Charle-Quint. Le Page qui portoit l'épée & le poignard estoit petit Neveu du Pape Innocent dixiéme. Ils vont ainsi jusqu'à la porte de l'Eglise, où les soldats & les bourgeois qui marchent devant se mettent en haye pour laisser passer le Chevalier & le Page. Ils vont tous devant le grand Autel, où le Chevalier fait trois fois la reverence mettant la pointe de la demi-pique de l'étendart en terre; & en ayant fait autant devant le grand Maistre, il se tient debout au costé droit de sa chaise, & le Page à gauche tient l'épée & le poignard droit. La Messe se chante avec la musique, & à l'Evangile le grand Maistre prend des mains du Page l'épée & le poignard & les tient la pointe en haut, ne les luy rendant qu'aprés que la Messe est achevée. Pendant l'elevation le Chevalier fait avec l'étendart la mesme ceremonie qu'il avoit faite en entrant, toutes les cloches sonnent alors, on tire tout le canon, & les soldats font par trois fois la décharge. La Messe finie le grand Maistre sort de l'Eglise acompagné comme auparavant, & ayant de plus tous les Ordres Ecclesiastiques de la ville, avec l'infanterie qui marche devant vers Nostre-Dame de la Victoire où ils vont tous en procession. Pendant qu'on y fait sa station l'infanterie fait encore une décharge, & tout le canon tant de la ville que des galeres & des vaisseaux qui sont dans le port répond. Aprés cela ils retournent tous à saint Jean dans le mesme ordre qu'ils sont venus, puis l'infanterie ramene l'étendart à son Auberge, & le grand Maistre s'en retourne à son Palais acompagné des Commandeurs & des Chevaliers.

Le neufiéme nous employames la journée à voir les fortifications, où il y a de tres beaux careens pour les defendre.

Le dixiéme aprés diné nous vîmes faire l'exercice par les Pages devant le grand Maistre dans une des sales de son Palais, où il y avoit plusieurs Grand-croix. Ces exercices sont de voltiger, de faire des armes, joüer de la pique, & ils ne font cela qu'une fois l'an en

presence

presence du grand Maistre, qui à la fin de l'exercice leur fit apporter de toutes sortes de confitures cinq ou six grands bassins.

L'onziéme nous fûmes voir l'arsenal, oû on m'assura qu'il y avoit pour armer quinze ou vingt mille hommes. Il est bien entretenu & en trés bel ordre.

Le douziéme nous visitâmes l'infirmerie, où les Chevaliers malades sont servis en vaisselle d'argent, tant les pauvres que les riches.

Le treiziéme nous allâmes voir le bourg, qui est l'ancienne ville.

Le quatorziéme nous vîmes les fortifications de dehors & le Convent des Capucins, & les jours suivans jusqu'au dix-neufiéme nous nous promenâmes dans des barques au tour de l'Isle.

Le vingtiéme sur les dix heures du matin nous fismes voile avec un vent Ouest-sud-ouest, qui dura jusqu'au vingt-deux; mais sur le soir estant venu Sud-sud-ouest & assez fort, cela fut cause que le vingt-troisiéme nous vîmes la coste de la *Morée*, dont mesme nous approchâmes assez prés pour reconnoître le terrain qui estoit *Navarin*. Sur le soir nous vîmes la ville de *Coron*, où il se fait grand negoce d'huile d'olive. C'est de ce port-là que l'armée des Turcs sortit l'an 1645. quand elle alla en Candie.

Le vingt-quatriéme sur la minuit nous eumes le vent Est-nord-est. Le matin nous découvrimes le cap de *Matapan*, qui est une pointe de la Morée & la plus meridionale de toute l'Europe; & à midi l'Isle de *Cerigo*, où nous apperceumes trois vaisseaux qui nous donnerent la chasse plus de trois heures tenant la mesme route que nous, ce qui nous fit croire qu'ils estoient Corsaires: mais ils nous quitterent voyant que nous estions meilleurs voiliers qu'eux.

Le vingt-cinquiéme nous avançâmmes vers l'Isle de *Candie*, & le vingt-sixiéme nous vîmes une montagne de cette Isle appellée la *Cameliere*, & quelques pointes de terre qui regardent le midi.

Le vingt-ſeptiéme au matin nous aperceûmes cinq vaiſſeaux, dont deux nous donnerent la chaſſe environ ſix heures. Dés que nous les eumes découverts nous fimes force de voile vers le Sud; parce qu'ils avoient le vent ſur nous; mais quand ils virent qu'ils ne nous pouvoient joindre, ils nous quiterent, & nous reprimes nôtre chemin quand nous les eûmes perdus de vuë.

Depuis le vingt-ſeptiéme juſqu'à Alexandrette nous trouvames la mer toute couverte de pierre ponce, & cela provenoit d'un tremblement de terre qui quelques temps auparavant avoit abymé la moitié de l'Iſle *Santorini*. On croit que cela arriva à cauſe du souffre dont la terre eſtoit pleine, & auquel le feu ſe mit, ce qui cauſa la mort de ſept cens cinquante de ces Inſulaires, tant de ceux qui furent acablez dans les ruines, que de ceux qui moururent de frayeur. Ceux qui reſterent devindrent noirs comme du charbon, & la vapeur qui ſortit de cet abyme ne noircit pas ſeulement ceux de l'Iſle; mais meſme juſques dans Conſtantinople elle noircit tout l'argent qui s'y trouva, & on entendit le bruit de ce tremblement juſqu'à Smyrne.

Le vingt-huitiéme au matin nous vimes un vaiſſeau; mais chacun tint ſa route, & bien-toſt nous le perdimes de vuë.

Le vingt-neufiéme à la pointe du jour nous découvrimes l'Iſle de *Cypre*. Nous tirames vers le nord pour reconnoître le port où nous voulions aller; mais la bonace nous en empécha. Sur les cinq heures du ſoir le vent vint Eſt-ſud-eſt qui nous remit dans noſtre route, & vers la minuit nous aperceûmes un vaiſſeau au clair de la Lune. Parce qu'il ne changeoit point ſon chemin nous crûmes que c'eſtoit un Corſaire, & nous nous times preſt pour nous défendre; mais quand il fut proche, nous reconnûmes que c'eſtoit un Caramouſſal Grec qui prenoit la route d'Alexandrette.

Le trentiéme ayant eu bonace juſques à midi, il nous vint un vent d'Eſt-ſud-eſt, avec lequel nous tirâmes toûjours vers terre.

Le

Le premier Octobre sur les huit heures du matin nous moüillames devant les *Salines* qui est un des ports de Cypre où sont nos Consuls.

Le deuxiéme nous fumes à terre pour visiter le Consul François, qui nous receut bien. Je m'informay de plusieurs Chrestiens du pays que je trouvay là, comment ils pouvoient vivre & payer leur carage. Ils me dirent que c'estoit avec beaucoup de peine; parce que cette Isle estant fort denüée d'argent, ils ne pouvoient rien gaigner, & que cela estoit cause que depuis trois ou quatre mois il y avoit plus de quatre cens Chrestiens qui s'étoient rendus Mahometans pour ne pouvoir payer leur carage, qui est le tribut que le Grand Seigneur leve sur tous les Chrestiens de ses Etats. Il exige tous les ans des plus pauvres six piastres par teste; mais il y en a qui en payent jusqu'à cent & cent cinquante, & ils doivent le tribut dés l'âge de dix-huit ans. Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs descriptions de l'Isle de Cypre dans les relations des voyageurs; mais cela ne me doit pas dispenser de donner mes remarques sur l'état present de cette Isle, dont j'ay eu soin de m'instruire toutes les fois que j'ay eu occasion de m'y arrester.

L'Isle de *Cypre* est une des plus considerables de la mer Mediterranée, & plus au levant que toutes les autres, portant titre de Royaume, & d'environ cinq cens mille de circuit. Sa largeur est inégale, & dans sa figure elle forme comme un triangle dont les costez sont aussi fort inégaux. Elle a plusieurs Caps ou Promontoires, dont les principaux sont *Sant' Epiphanio* qui regarde le couchant; le Cap de *Gate* qui s'avance vers le midi, le Cap de *Diegrega* qui envisage l'orient d'hiver, le Cap de *Cormachiti* qui est vers le nord, & le Cap de *S. André* qui est la pointe la plus orientale de l'Isle. Ses plages principales sont celle des *Salines* ou de *Larneca* où demeurent les Consuls des Francs, & de laquelle j'ay parlé ailleurs, celle de *Papho*, & celle de *Cerines* ou de *Cerigna*. Le havre de *Famagouste* ne vaut rien pour les grands navires, & il n'y a que les petits bastimens qui

y peuvent donner fond. Les Venitiens y avoient fait autrefois un petit môle pour quelques galeres ; mais il est à present tout ruiné. La plage de *Cerines* est celle où donnent fond les barques & galiottes qui viennent de la Caramanie & des *Payasses* ; & c'est où se debarquent les Bachas ou Gouverneurs de l'Isle quand ils viennent de Constantinople pour entrer dans leur gouvernement. *Nicosie* est leur residence ordinaire. Cette ville est presque au milieu de l'Isle, autrefois elle estoit fort grande comme le témoigne l'enceinte de ses anciennes murailles, dont on voit des restes. Les Venitiens la firent fortifier, mais les bastions ne sont pas finis ny élevez comme ils devroient estre selon le dessein. Les nouvelles murailles de la ville sont bien terrassées par le dedans, & en état de défense. Il y a trois portes ; l'une qui regarde le levant & s'appelle de *Famagouste*, celle de *Papho* qui est au couchant, & celle de *Cerines* qui est vers le nord. La ville n'est pas desagreable, & les Venitiens y ont basti de fort beaux palais ; mais les Turcs les demolissent tous les jours dans la pensée, qu'ils pourroient y trouver quelque thresor caché, & ils vendent les pierres pour en faire des maisons nouvelles. Les Turcs se sont saisis de la Cathedrale nommée *Saint Sophie*, qui est un bel edifice pour en faire leur principale Mosquée, & ils en ont pris encore une autre qui estoit autrefois un monastere de d'Ordre de saint Augustin. Les Grecs y ont quatre Eglises, & les Francs deux, à sçavoir les P P. Capucins Missionnaires François, & les Soccalans Missionnaires Italiens. Les premiers ont l'Eglise qui se nomme saint Jacques, & les autres celle de Santa Croce. Les Armeniens en ont aussi une qui est assez belle, & qui du temps des Francs estoit un monastere de religieuses nommé la *Cartusiana*. C'est ce que montrent les tombeaux qu'on voit encore dans la cour de l'Eglise, où il y a des figures gravées des religieuses, & particulierement d'une Abbesse avec une crosse à la main, l'écriture qui est gravée autour de la pierre estant en caracteres François. L'assiette de la ville est à peu prés au milieu de la campagne de l'Isle en

en un trés-bel endroit & bien temperé, dans un terroit trés-fertile, & où il y a abondance d'eaux. Elle est plus longue que large, & elle avoit anciennement neuf milles de tour; mais les Venitiens voulant la fortifier la reduisirent à trois. Les travaux estoient si beaux, & les proportions si bien observées en toutes choses, que les plus fameux ingenieurs l'estimoient la plus belle & la meilleure forteresse du monde, quand le Grand Seigneur Selim II. y envoya une armée sous la conduite de Mustapha son grand Visir.

Famagouste est une ville maritime du costé du levant, & la principale forteresse de cette Isle. Elle est bien entretenuë, & le chasteau qui est dedans est fait en forme de citadelle. Les Turcs ont converti en Mosquée les Eglises des Chrestiens; à qui il n'est pas permis de demeurer dans la ville. Ils ont seulement la liberté d'y venir le jour, & d'y avoir des boutiques qu'ils ferment le soir, aprés quoy ils se retirent en leurs maisons qui sont dans les villages voisins. La ville est gouvernée par un Bey, independant du Gouverneur de l'Isle, & qui est obligé d'entretenir une galere pour garder ses costes.

Cerines est une autre ville fort petite & sans defense, dont la plus grande partie des murailles tombent en ruine. Il y a une forteresse à la marine qui est assés bien bastie, & où on tient une garnison. A trois lieuës de cette ville il y a un beau monastere de Religieux Grecs, basti en quelque maniere à la Françoise, & ils ont quelques cellules au bord de la mer où ils peschent de bon poisson. Toute la campagne prochaine porte du coton, qui est le principal revenu du monastere. Il n'y a que cette forteresse de *Cerines* du costé du nord; parce que l'Isle est moins ouverte que du costé du levant ou du midi, où il y a outre Famagouste le fort des Salines, & ceux de Limisso & de Papho. Les habitans de l'Isle sont Grecs pour la pluspart, sur tout dans les villages. Ils sont tous vêtus à l'Italienne tant hommes que femmes, & les hommes portent le chapeau comme les Francs, retenant leurs coûtumes autant qu'il leur est possible. Le com-

commerce de Cypre est le coton en laine qui est le plus beau de tout le levant, & la soye qui n'est pas fort belle ny en abondance. L'Isle de sa nature est assez fertile: mais elle n'a pas assez d'habitans pour la cultiver. Les vivres, comme le pain, le vin, la viande, le fromage & le laitage, y sont à grand marché, & il s'y fait de l'huile d'olive autant qu'il en faut pour le pays: Mais pour ce qui est du vin, il y en a en assez grande abondance pour en fournir les pays voisins, & on le transporte en divers endroits, particulierement aux lieux de negoce. Le meilleur croit au pied du mont Olympe du côté qui regarde le midi, & il est delicieux à boire. Les trois premiers Mois aprés la vendange il conserve une agreable douceur, qui aprés se tourne en force & devient violent. La campagne qui est entre Nicosie & Famagouste, est celle d'où provient le plus de coton, & il y en a aussi en quantité aux environs de Paphos & de Limisso. Le principal lieu où se fait la soye s'appelle *Cyterea*, gros village qu'arrouse une petite riviere qui sort de la fontaine de Venus. Elle fait moudre quantité de moulins, qui sont les Principaux revenus du Bacha de Cypre. Il se fait encore de la soye en d'autres villages entre Limisso & Papho; & sur le chemin on en trouve un qui s'appelle *Piscopi*, où il y a des aqueducs qui conduisent l'eau dans les chambres & magazins où on faisoit autrefois le sucre: mais à present cela va tout en ruine. Depuis que l'Isle fut prise sur les Venitiens, un Bacha qui y avoit esté envoyé pour Gouverneur fit brûler toutes les cannes de sucre qui estoient dans une grande campagne. En tirant à la marine proche de Linisso, on voit un des plus beaux jardins de Cypre, que l'on appelle *Chiti*. Il est fort grand & acompagné d'une magnifique maison & d'une trés-belle orangerie. Ce fut l'ouvrage d'un riche Venitien qui se plaisoit en ce lieu-là, & qui y avoit acquis beaucoup de terres où il vient encore des cotons. La pointe qui regarde l'orient d'hiver, où il y a une petite tour bastie pour la garde de l'Isle, tire son nom de ce lieu voisin, & s'appelle *Chiti*.

Il

Il se prend en Cypre une grande quantité de petits oyseaux comme une maniere d'ortolans, sur tout du costé de la montagne appellée *Santa Croce*. Aux mois de Septembre & d'Octobre les païsans des villages circonvoisins font de petites hutes à la campagne, où ils sçavent qu'ordinairement ces oyseaux se viennent poser pour manger la graine d'une certaine herbe qui croit en l'Isle. Quand elle est seche ils l'entourent de gluaux, & prennent les oyseaux de cette maniere; mais c'est lorsque le Maestral regne & que l'air est froid; car avec le vent de midi ils n'en prennent point. Il y a des années qu'ils en prennent beaucoup, d'autres fort peu, & cette sorte d'oyseaux est une friandise pour les Venitiens, qui ne font point de festins au carnaval sans en servir des bassins en pyramide. Ils ont soin d'en faire acheter tous les ans, & pour les transporter on les acommode de cette maniere. Aprés leur avoir osté la plume, & les avoir fait boüillir deux ou trois boüillons, ils les mettent avec le sel & le vinaigre dans des barils. Quand on les veut manger on les met entre deux plats sur un rechaud, & ils sont si gras qu'ils font eux-mesmes la sauce. Ils s'en transporte quelquefois hors de Cypre jusques à mille barils, & n'étoit ce negoce les pauvres Chrestiens de l'Isle verroient peu d'argent.

Sur la montagne appellée *Santa Croce* il y a une Eglise qui luy donne ce nom, & ceux du pays disent que sainte Helene revenant de Jerusalem laissa un morceau de la croix de nostre Seigneur aux Chrestiens de Cypre, qui firent bastir cette Eglise de la liberalité de cette mesme Princesse. Depuis ce temps-là ceux du village de *Leuoara* l'ont enlevée de ce lieu-là, & portée dans leur Eglise où je l'ay veuë. Le morceau est grand comme la paume de la main, & enchassé dans une grande croix de leton à figures dorées.

Le Royaume de Cypre a un Archevesque & trois Suffragans. L'Archevesque a son titre de Nicosie, d'où dépend Famagouste, & le pays qui est entre Nicosie & Famagouste, qu'on apelle la *Morée* avec le terri-

toire

toire de Nicosie & tous les villages des environs. Il a sa maison à une lieuë de Nicosie où il fait sa residence ordinaire, où il y a le meilleur de son revenu. Depuis quelques années il a embelli l'Eglise, ayant fait peindre & dorer le grand Autel, dont la structure est fort belle. L'Archevesque tient de la sorte sous sa jurisdiction le milieu de l'Isle avec la partie qui regarde le levant; & les Evesques sont ceux de Papho au couchant de l'Isle, de Cerines au nord, & de Larneca vers le midi.

Je ne diray rien icy ny ailleurs de la religion des Grecs; parce que j'aprens que plusieurs en ont écrit, & que c'est une chose assez connuë. Je remarqueray seulement qu'ils sont fort atachez à leurs coûtumes & à leurs anciennes ceremonies; que leur chant est musical, & qu'ordinairement ils ne disent que de grandes Messes qui sont fort longues. Ils se levent les Dimanches & les Festes entre une & deux heures aprés minuit pour chanter matines. Pour cét effet un Clerc va de porte en porte qu'il frappe avec une cresselle pour éveiller le monde, en criant en leur langue, *Chrestiens allez à l'Eglise.* Les hommes & les vieilles femmes qui ont le plus de zele ne manquent pas d'y aller; mais pour les filles & les jeunes femmes elles ne sortent point la nuit, à cause des Turcs & elles n'assistent qu'à la priere du matin & à la Messe qui se dit en suite. Il y a sept ou huit villages dont la pluspart des habitans sont Maronites, qui sont venus du mont Liban, & ils parlent entr'eux Arabe dans leurs maisons, & Grec avec les vrais Insultaires. Ils suivent la Religion Romaine, & ont leurs Eglises libres où ils officient en langue Chaldaïque.

L'air de Cypre n'est pas fort sain, & l'Isle est si sujette à estre tourmentée des sauterelles, qu'il y a des années qu'elles mangent tous les bleds en herbe, & gastent tous les jardins. Dans les chaleurs elles s'élevent en l'air, & l'obscurcissent, comme si c'estoit un gros nüage; mais quand le vent de nord vient à souffler il les porte en mer où elles perissent.

Il se trouve en Cypre trois sortes de terre en couleur, sçavoir

sçavoir de gris noir, de rouge, & de jaune, & les Venitiens en enlevent quantité pour les grisailles & les peintures grossieres. Il s'y trouve encore une mine d'alun de plume, qui est la pierre appellée *Damianthus*. On croit qu'anciennement on avoit le secret de la reduire en une espece de coton qu'on filoit, & qu'on preparoit en sorte qu'il s'en pouvoit faire une toile qui ne se consumoit point au feu ; mais au contraire qui s'y blanchissoit parfaitement. Les Indiens ensevelissoient autrefois les corps morts de leurs Roys dans des suaires de cette sorte de toile ; puis les jettant dans le feu ils trouvoient aprés les cendres renfermées dans ce suaire qui n'estoit pas brulé, & qu'ils mettoient ensuite dans le tombeau qui leur estoit preparé.

Quand le Bacha de Cypre veut aller voir la forteresse de Famagouste, il envoye avertir le Bey qui en est Gouverneur. Il est au pouvoir du Bey s'il le juge à propos, de luy en refuser l'entrée, ce qui s'est fait quelquefois. Le Bacha *Ali-Giorgi* beau Vieillard âgé de cent & deux ans, estant parti de Nicosie dans sa litiere avec deux cent cavaliers, comme il fut à une demie-lieuë de Famagouste, le Gouverneur de la place luy envoya son Lieutenant avec cent cavaliers pour luy faire compliment & le conduire à la forteresse. Mais ils prirent d'abord possession de la litiere du Bacha dont les gens se retirerent en cedant la place aux autres, & il ne peut retenir auprés de luy que huit ou dix de ses principaux Officiers. Il fut ainsi conduit dans la place au bruit du canon, & regalé magnifiquement par le Gouverneur. Mais le Bacha n'y coucha point, & dés qu'il eut veu le lieu il se retira, conduit par les mesmes cavaliers jusqu'au lieu où ils l'avoient pris le matin. Les salvés furent reïterés, & comme il estoit tard le bon vieillard fut coucher à un village de Grecs peu esloigné de la ville. Voila en peu de mots ce que j'ay pû remarquer de l'état présent de l'Isle de Cypre. Poursuivons nostre route, & gaignons Alexandrette, dont nous ne sommes pas loin.

Le troisiéme Octobre sur les trois heures du matin, nous

nous fimes voile avec le vent Ouest-nord-ouest, & sur le midy nous découvrimes Famagouste, où on nous avoit asseuré pendant nostre sejour en Cypre que nous ne pouvions avoir entrée à cause de la guerre d'entre les Turcs & les Venitiens. A ce que je peus juger de loin le port est de difficile accez, & pour ce qui est de la ville, je n'en peus rien discerner.

Le quatriéme à la pointe du jour nous aperceumes la coste de Sirie, le Cap Canger, & le golfe d'Antioche. Sur le soir nous arrivames à la plage d'Alexandrette. Aussi-tost nostre Vice-Consul depescha à Alep ses messagers ordinaires, & de deux pigeons qu'il envoya il n'y en eut qu'un qui peut passer, l'obscurité l'ayant fait retourner. Nous fumes souper & coucher chez le Vice-Consul Anglois, & il n'y en avoit point alors de Hollandois: le Vice-Consul François en faisoit l'office.

Le cinquiéme nostre Vice-Consul nous traita, & conjointement avec le Vice-Consul Anglois nous fournit toutes les provisions necessaires pour le voyage d'Alep, où nous arrivames le septiéme ayant fait diligence & rencontré de trés-bons chevaux.

Nous demeurames à Alep depuis le septiéme Octobre jusqu'au trentiéme Decembre, & nous en serions partis plûtost sans la guerre qui estoit alors entre les Arabes & les Curdes qui habitent l'Assyrie. Ceux-cy le plus souvent passent le Tigre à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit au chapitre precedent, & viennent enlever les troupeaux des Arabes. Peu de temps auparavant ils avoient volé deux Caravanes, dans l'une desquelles qui estoit partie d'Alep il y avoit trois Portugais & un Franciscain qui alloient à Goa, & qui furent depoüillez tous nuds.

Le vingt-huitiéme Decembre nous fimes marché de nos chevaux de voiture jusques à Moussul ou Ninive, & le trente-uniéme à quatre heures du matin nous fumes joindre la Caravane, qui ne marcha ce jour-là que quatre ou cinq heures. Nous fimes à peu prés les journées que j'ay marquées dans mon troisiéme voyage, & sans

aucune

aucune facheuse avanture nous arrivames à Mouſſul le deuxiéme Fevrier. Nous y demeurames juſques au quinziéme ; parce que voulant baiſſer le Tigre il fallut atendre que les Kilets ou bateaux du pays fuſſent en état. Nous en avions beſoin de quatre ; parce que nous eſtions beaucoup de monde, & les gens du lieu n'en tiennent point de preſts, ſe contentant de les faire quand ils voyent les hommes & les marchandiſes qu'ils doivent charger. Il en eſtoit parti le jour de devant noſtre arrivée ; mais ils venoient de Diarbequir & portoient des munitions de guerre pour Babylone.

Il faut que j'acheve de dépeindre ces *Kilets* dont j'ay parlé au paſſage du *Bohrus* à deux jours des ruines de Ninive. J'ay dit qu'ils ſont faits de perches comme des trains de bois floté ; mais il faut remarquer que ces perches au lieu d'eſtre rondes ſont quarrées, & que le Kilet entier eſt un quarré de trente six pieds. Ils le font double de peur que les paſſagers & les marchandiſes ne ſe moüillent, & pour ce ſujet ils élevent comme un autre Kilet de deux ou trois pieds de haut ſur le premier : Mais pour laiſſer une place pour les rameurs, y en ayant un à chaque coin du Kilet, celuy d'en haut a deux pieds moins d'étenduë à l'entour que celuy de deſſous, & par ce moyen il ſe trouve comme une galerie, ſous laquelle ſont atachez pluſieurs oudres ſelon la grandeur du Kilet & la charge qu'on met deſſus. Il y en a quelquefois juſques à trois cens, & celuy où j'eſtois alors en avoit bien cent cinquante. Ces oudres ſont des peaux de bouc qu'on a ſoin d'enfler ſoir & matin, & on prend garde s'il n'y en a point quelqu'un de creyé par des pierres aiguës ou des branches qui ſe peuvent rencontrer en deſcendant la riviere. Noſtre Kilet portoit trente paſſagers & ſoixante quintaux de marchandiſe poids d'Alep, qui ſont trente-trois mille livres poids de Paris. Ce fut ſur de ſemblables radeaux que nous deſcendimes le Tigre juſqu'à Babylone.

CHAPITRE VII.

Suite de la route que l'Autheur a tenüe dans son quatriéme voyage d'Asie, & particulierement de sa descente sur le Tigre depuis Ninive jusqu'à Babylone.

LE quinziéme Fevrier nous sortimes de Moussul, & ayant vogué six heures nous vimmes coucher auprés d'un bain chaud qui est à une portée de mousquet du Tigre. Il y avoit alors quantité de malades qui y estoient venus pour recouvrer leur santé. Toute la nuit nous fimes le guet ; mais comme on couche sur le bord de la riviere où l'on a fait exprés des plateformes, nous ne pumes si bien prendre garde à nous que quelques Arabes ne vinssent la nuit comme entre deux eaux derober deux couvertures à un marchand & l'habit d'un Turc de nostre Caravane qui estoit allé au bain. Dés qu'on se fut apperçu du vol chacun prit ses armes, & nous tirames deux ou trois coups de fusil. En mesme temps nous oüimes en plusieurs endroits du village comme un bruit de troupes de canards qui entrent dans l'eau, & c'étoient les Arabes que la peur de nos armes faisoit fuir, & qui se jettoient à la nage pour se sauver, & plongeoient entre deux eaux.

Le seiziéme aprés que nos rameurs eurent travaillé cinq heures nous abordames auprés d'une digue qui traverse le Tigre d'un bord à l'autre. Elle a deux cens pieds de large, & fait faire à la riviere en descendant une cascade d'environ vingt brasses. Elle est bastie de grosses pierres qui par la succession du temps se sont endurcies comme de la roche. Les Arabes disent que ce fut Alexandre le Grand qui la fit faire pour détourner la riviere, & d'autres veulent que ce fut Darius pour empescher que les Macedoniens ne pussent descendre par là. Nous sortimes tous du Kilet, & il falut faire oster les marchandises pour les faire porter à une lieuë de là sur des chevaux & des bœufs que les Arabes nous amenerent.

Le passage de cette digue est une chose digne d'admi-

ration

ration : Car on ne peut voir sans étonnement la chûte de ce Kilet qui tombe tout d'un coup de la hauteur de prés de six-vingt pieds, & qui passant parmi les ondes qui bouillonnent entre les rochers est soûtenu des oudres, & demeure toûjours sur l'eau. Les hommes qui le conduisent se lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont aussi leur rame atachée, de peur que les ondes ne les emportent. C'est de cette digue dont j'ay parlé au sujet du commerce d'Alep, & elle empesche absolument la navigation des barques sur le Tigre.

Nostre Kilet ayant abordé au lieu où nous l'atendions, nous rechargeames nos marchandises, & couchames au mesme endroit sur le bord de l'eau où il nous fallut faire bon guet. Quand les Arabes voyent qu'il n'y a que deux ou trois personnes sur le Kilet, s'ils reconnoissent que les marchands qui sont proche soient endormis, ils coupent les cordes du Kilet, & le laissant aller à vau-l'eau ils le suivent à la nage avec les oudres sous le ventre, & vont prendre ce qu'ils peuvent.

Le dix-septiéme aprés trois heures de chemin nous trouvames la riviere apellée *Zab*, qui se jette dans le Tigre du costé de la Chaldée. A demi-lieuë au dessus de cette riviere il y a un beau chasteau de brique, basti sur une petite colline; mais n'y ayant personne dedans il commence à se ruiner. Cette journée nous fumes douze heures sur l'eau, & couchames en un endroit où il y a des bocages. Nous coupames du bois, & fimes grand feu toute la nuit à cause des lions qui se retirent d'ordinaire en ce lieu-là; & de temps en temps nous tirames nos arquebuzes.

Le dix-huitiéme nous vogames treize heures, & couchames au bord de l'eau du costé de l'Assyrie. Ce soir les Arabes nous aporterent des laitages & du beurre frais, ils viennent à la nage de l'autre costé du Tigre un oudre atachée sous le ventre, & un autre sur la teste où ils mettent ce qu'ils aportent, dequoy ils ne veulent point d'argent; mais il leur faut donner du tabac, ou du biscuit, ou du poivre.

Le dix-neufiéme aprés quatre heures de chemin nous trouvames la riviere nommée *Altum Soü*, c'est à dire riviere d'or. Elle vient des montagnes des Medes, & je l'ay costoyée environ trois jours en revenant de Tauris à Alep, & passant le Tigre à Mesia. L'eau de cette riviere est trés-excellente, & elle entre dans le Tigre du costé de l'Assyrie. Il y a aussi en cet endroit là le long du Tigre quantité de sources d'où il sort du bitume, & d'autres ruisseaux d'eau chaude qui sentent le souffre. Tout ce jour-là nous ne vimes qu'Arabes & Curdes qui marchoient le long du fleuve, les Arabes du costé de la Mesopotamie, & les Curdes du costé de l'Assyrie. Ils estoient en guerre; & marchoient en bon ordre, tant d'un costé que de l'autre. La jeunesse alloit devant avec l'arc & les fleches & quelques mousquets, & plusieurs portoient la demi-pique. On voyoit suivre les femmes & filles & les petits enfans avec leurs troupeaux de bœufs & de moutons & quantité de chameaux, & les vieillards marchoient les derniers. Tant les Arabes que les Curdes envoyoient trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des eminences: car aussi-tost qu'ils voyent l'occasion de se jetter sur leurs ennemis, ils passent promptement la riviere à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit auparavant. Comme nous ne voulions pas nous fier a ces gens-là, nous vogames dix-neuf heures de suite pour les eviter.

Le vingtiéme nous fumes onze heures sur le Tigre, & vimmes coucher proche d'une ville apellée *Tegrit* du costé de la Mesopotamie. Il y a un chasteau à moitié ruiné ayant encore quelques belles chambres de reste, & la riviere luy sert de fossé du costé du nord & du levant; mais il en a un fort profond & revestu de pierre de taille du costé du couchant & du midi. Les Arabes disent que ç'a esté autrefois la plus forte place de la Mesopotamie, quoy qu'elle soit commandée par deux eminences qui en sont fort proche. Les Chrestiens avoient leur demeure à un quart de lieuë de la ville, & on y voit encore les ruines de l'Eglise & une

partie

partie du clocher qui témoignent que ç'a esté un grand edifice.

Le vingt-uniéme aprés trois heures de chemin nous trouvames un village du costé de l'Assyrie qu'on apelle *Amet-el-[illegible]* au nom de celuy qui y est enterré dans une Mosquée, & qu'ils tiennent pour un Saint. C'est un lieu de devotion parmi ces peuples, & il y vient beaucoup de monde en pelerinage. Ce jour là nous fumes douze heures sur le Tigre, & couchames au bord de l'eau.

Le vingt-deuxiéme ayant vogué deux heures nous trouvames un canal du costé de la Mesopotamie, qui a esté coupé du Tigre pour arrouser les terres, & il va jusques vis à vis de Bagdat où il rentre dans le Tigre. Nous mimes alors pied à terre du costé de l'ancienne Chaldée, à cause de quelques Turcs qui estoient avec nous, & qui vouloient aller faire leur priere à une Mosquée qu'ils apellent *Samara*. Elle n'est qu'à une demi-lieuë de la riviere, & il y vient en devotion beaucoup de Mahometans, & sur tout des Indiens & des Tartares; parce, disent-ils, que quarante de leurs Prophetes y sont enterrez. Quand ils sceurent que nous estions Chrestiens, ils ne voulurent jamais permettre mesme pour de l'argent que nous y missions le pied. A cinq cens pas de cette Mosquée on voit une tour fort ingenieusement bastie. Elle a deux escaliers par dehors faits en limaçon, l'un desquels est plus enfoncé dans la tour que l'autre. Je l'aurois mieux considerée s'il m'eust esté permis d'en aprocher de plus prés. Je remarquay seulement qu'elle est de brique & qu'elle marque fort son antiquité. A demi-lieuë de là on voit aussi trois grands portaux qui semblent avoir esté l'entrée de quelque palais. Il y a mesme de l'aparence qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville; car plus de trois lieuës de long du fleuve on ne voit que des ruines. Nous fumes ce jour-là douze heures sur l'eau, & couchames selon nostre coûtume au bord du Tigre.

Le vingt-troisiéme comme nous ne descendimes à terre que pour aprester à manger, nous vogames vingt heu-

heures, & tout le jour nous vimes tant d'un costé que de l'autre de la riviere des méchantes hutes faites de branches de palmier, où logent des pauvres gens qui tournent des roües avec lesquelles ils tirent l'eau de la riviere pour arrouser les terres voisines. Nous trouvames aussi ce jour la une riviere apellée *Odoine*, qui entre dans le Tigre du costé de l'ancienne Chaldée.

Le vingt-quatriéme nous fimes chemin vingt deux heures de suite sans sortir de dessus le Kilet. [illegible] est, que les marchands ayant osté du Kilet tout leur argent & la plusspart de leurs marchandises, ils les donnerent en garde aux paysans, qui les portent fidelement à Bagdat en y allant vendre leurs denrées. Les marchands en usent de la sorte pour ne pas payer les cinq pour cent de doüane en cette ville-là. Je leur confiay aussi quelque chose dont ils me rendirent bon conte aussi bien qu'aux autres, & pour leur peine ils se contentent de peu.

Le vingt-cinquiéme sur les quatre heures du matin nous arrivames à Bagdat, qu'on apelle aussi d'ordinaire Babylone. Ils ouvrirent les portes environ sur les six heures du matin, & les doüaniers s'y trouvent pour visiter les marchandises, & foüiller mesme les personnes. S'ils ne trouvent rien sur eux ils les laissent aller, mais s'ils ont quelque chose qui doive payer, ils les menent à la doüane où on écrit ce qu'ils ont, aprés quoy on les laisse aller en liberté. Tout la marchandise qui est sur les Kilets y est aussi portée, & les marchands la vont reprendre deux ou trois jours aprés, en payant la doüane; ce qui se fait avec grand ordre & sans bruit.

J'avois déja esté une fois à Bagdat en 163[illegible]. & alors je n'y demeuray que cinq jours; mais dans le voyage dont je fais à present la relation je m'y arrestay vingt jours entiers, & je les employay à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, où je logeay chez les PP. Capucins.

Quoy que Bagdat porte aussi vulgairement le nom de Babylone, elle est pourtant bien éloignée de cette ancienne Babylone, dont je parleray quand il sera temps. Voicy

quel

quel eſt l'eſtat preſent de Bagdat, qui eſt l'ancien ſujet des guerres que les Turcs ont euës avec les Perſans.

Bagdat eſt une ville aſſiſe ſur le rivage du Tigre du coſté de la Perſe, & ſeparée de la Meſopotamie par ce meſme fleuve. Elle eſt à 33. degrez 15. m. d'élevation polaire. Les Chroniques des Arabes diſent qu'elle fut baſtie par un de leurs Califes nommé *Almanſour* en l'an de l'Hegyre de Mahomet 145. & du Chriſtianiſme 762. ou environ. Ils la nomment *Dar-al ſani*, c'eſt à dire *lieu* ou *maiſon du paix*. Quelques-uns diſent qu'elle a tiré ſon nom d'un Hermitage qui eſtoit dans un pré où à preſent elle eſt baſtie, & qui fut donné à un certain Hermite qui y faiſoit ſa demeure, d'où elle fut appellée *Bagdat*, ce qui en Perſien ſignifie *Jardin donné*. Il y a environ quarante ou cinquante ans qu'en creuſant les fondemens d'un carvanſera on trouva dans une petite cave un corps entier vêtu à la façon d'un Eveſque avec un encenſoir & de l'encens auprés de luy. Il paroiſſoit encore en ce lieu là quelques chambres de Religieux, par où l'on peut croire ce que pluſieurs Hiſtoriens Arabes rapportent, qu'au meſme lieu où Bagdat eſt baſti il y avoit anciennement un grand monaſtere acompagné de quantité de maiſons où habitoient des Chreſtiens. La ville a environ quinze cens pas de long & ſept ou huit cent de large, ne [illegible] avoir que trois milles au plus de circuit. Ses murailles ſont toutes de brique & terraſſées en quelques endroits, avec des groſſes tours en forme de baſtions. Sur toutes ces tours il y a environ ſoixante pieces de canon, dont la plus groſſe ne porte que cinq ou ſix liv. de bale. Les foſſez ſont larges & profonds de cinq ou ſix toiſes. Il n'y a que quatre portes, trois du coſté de terre, & une ſur la riviere, qu'on paſſe ſur un pont de trente trois bâteaux éloignez l'un de l'autre de la largeur d'un bâteau. Le chaſteau eſt dans la ville prés d'une des portes appellée *El-Maazan* du coſté du nord. Il eſt en partie ſur la riviere, & n'eſt ceint que d'une ſimple muraille terraſſée en peu d'endroits, & garnie de petites tours, ſur leſquelles il y a environ cent cinquante petites pieces de canon qui

ſont ſans affuſt. Le foſſé eſt étroit & profond ſeulement de deux à trois toiſes, & il n'y a point de pont-levis à la porte. La garniſon eſt de trois cens Janiſſaires qui ſont commandez par un Aga. La ville eſt gouvernée par un Bacha qui eſt ordinairement Viſir. Sa maiſon eſt le long de la riviere & a aſſez d'aparence, & il a toujours prés de ſix ou ſept cens hommes de cheval. Il y a auſſi un Aga qui commande trois ou quatre cens Spahis. Ils ont encore une autre ſorte de cavalerie qui s'apelle *Giguliers*, c'eſt à dire gens de courage, commandez par deux Agas, & ils ſont d'ordinaire trois mille tant à la ville qu'aux villages circonvoiſins. Les clefs des portes de la ville & du pont ſont entre les mains d'un autre Aga, qui a ſous luy deux cens Janiſſaires. Il y a enfin ſix cens hommes de pied qui ont leur Aga particulier, & environ ſoixante canoniers, qui eſtoient alors commandez par un habile homme apellé *Signor Michaël*, qui paſſoit pour François, quoy qu'il fut né en Candie. Il ſe donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla aſſieger Bagdat en 1638. Il eut le bon-heur de l'emporter en peu de temps; mais ce ne fut pas tant par la bréche faite par la baterie que le Signor Michaël avoit dreſſée, que par la revolte qui arriva en meſme temps dans la ville, dont voicy l'hiſtoire en peu de mots.

Le Kan qui au commencement ſoûtenoit le ſiege eſtoit originaire d'Armenie, & ſe nommoit *Sefi Kan*. Il y avoit long-temps qu'il commandoit dans la ville, & l'avoit meſme deja défenduë deux fois contre l'armée du Turc qui ne l'avoit pû prendre; Mais le Roy de Perſe ayant envoyé un de ſes Favoris pour commander en ſa place, & eſtant entré dans la ville un peu devant que le canon eût fait breche, le vieux Kan qui ſe vit depoſſedé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de ſurvivre à l'affront qu'on luy vouloit faire. Il fit venir en preſence de ſes Officiers & de ſa milice ſa Femme & ſon Fils, & prenant trois coupes pleines de poiſon, dit à ſa Femme que ſi elle l'avoit jamais aimé elle luy en donnât des marques en mourant genereuſement

avec luy. Il fit la mesme exhortation à son Fils, & en mesme temps ils avalerent chacun une coupe de poison, ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats qui aimoient ce Gouverneur ayant vû un si funeste spectacle, & sçachant que le Grand Seigneur se preparoit à un assaut general par la breche qui estoit fort avancée, ne voulurent point obeïr à leur nouveau Kan, & se porterent aussi-tost à la revolte. Ils traiterent avec le Turc à condition qu'ils sortiroient armes & bagage; mais on ne leur tint pas parolle: Car des que les Turc furent dans la ville, les Bachas remontrerent au Grand Seigneur que pour affoiblir le Roy de Perse son ennemi, il falloit mettre au fil de l'épée tous les soldats qui estoient dans la ville, sur lesquels en effet on fit main basse, & il y en eut bien vingt-deux mille de tuez. Les Turcs s'estoient emparez du logis des Capucins; mais le Signor Michaël, Chef des Canonniers le leur fit restituer. Les Capucins par reconnoissance en écrivirent en France au Pere Joseph, qui pria le Cardinal de Richelieu d'obtenir du Roy des lettres de noblesse pour ce Signor Michaël, lequel a encore depuis empesché plusieurs fois que ces Religieux n'ayent esté chassez de la ville.

Je reviens au gouvernement civil de Bagdat. Il n'y a qu'un Cadi ou President qui fait tout, & mesme la charge du Mufti, avec un *Chiekelaslan* ou *Teflerdar* pour recevoir les revenus du Grand Seigneur. On y voit cinq Mosquées, deux desquelles sont assez belles & ornées de grands dômes couverts de tuiles vernissées de differentes couleurs. Il y a dix Carvanseras assez mal bastis, à la reserve de deux qui paroissent assez commodes. En general la ville est trés-mal bastie, & on n'y voit rien de beau que les Bazars qui sont tous voûtez; parce que sans cela les marchands n'y pourroient pas durer à cause de la chaleur. Il faut mesme les arrouser deux ou trois fois le jour & quantité de pauvres gens sont payez pour ce service qu'ils font au public. La ville est fort marchande; mais non pas tant que lors qu'elle estoit au Roy de Perse; car quand le Turc la prit la pluspart des riches

marchands furent tuez. On y vient pourtant de tous costez, soit pour le negoce, soit pour la devotion, & tous ceux qui suivent la secte d'Ali croyent qu'il a demeuré à Bagdat. D'ailleurs quand ils veulent aller à Mecque par terre, ils sont obligez de passer par là, & chaque pelerin paye au Bacha quatre piastres. Il faut remarquer que dans Bagdat il se trouve deux sortes de Mahometans; les uns que l'on nomme *Rafedis*, c'est à dire heretiques; les autres qu'on appelle observateurs de la Loy, qui sont tous égaux en leur maniere d'agir à ceux de Constantinople. Les *Rafedis* ne veulent manger ny boire en aucune sorte avec les Chrêtiens, ny mesme avec les autres Mahometans qu'avec grande difficulté. S'il leur arrive de boire dans un mesme vase qu'eux, ou de les toucher, ils se vont aussi-tost laver, se croyant immondes. Les autres ne sont pas si scrupuleux, & ils conversent, mangent & boivent indifferemment avec tout le monde. En 1639. aprés que le Grand Seigneur eut pris Bagdat, un porteur d'eau qui estoit du nombre de ces Rafedis refusa de donner à boire à un Juif qui luy en demandoit dans le marché, & luy dit mesme quelques injures. Le Juif alla s'en plaindre au Cady, qui envoya incontinent querir le porteur d'eau avec sa tasse & son oudre. Quand il fut en sa presence il demanda sa tasse, & l'ayant prise il y fit boire le Juif, & luy-mesme y [illegible] aprés quoy il fit donner des coups de baston au [illegible] en luy remontrant pendant qu'il le faisoit chastier, nous sommes tous creatures de Dieu, tant Mahometans que Chrestiens & Juifs. Cela les empesche maintenant de faire si fort paroître leur superstition; quoy qu'ils soient en grand nombre & qu'ils fassent la plus grande partie des habitans de la ville. Je ne diray rien des opinions de leur secte; parce qu'il y a peu de difference de celles des autres Mahometans, & que plusieurs en ont amplement écrit. Je rapporteray seulement ce que j'ay remarqué de particulier dans leurs funerailles.

Quand le mary est mort, la femme se décoiffe, laissant ses cheveux épars, & se va noircir le visage au cul d'un

d'un chaudron, aprés quoy elle fait des sauts & des gambades plus capables de faire rire les gens que de les faire pleurer. Tous les parens & amis & le voisinage entrent ensemblement dans la maison du defunt, & se retirent à part, atendant qu'on fasse les funerailles: Mais les femmes à l'envi les unes des autres font mille singeries; se frappent les joües, crient comme des Bacchantes, & puis tout d'un coup se mettent à dancer au son de deux timbales qui sont à peu prés comme des tambours de Basque, & que des femmes battent pendant un quart d'heure. Cependant il y en a une d'entr'elles acoûtumée à ce badinage qui entonne des airs lugubres, & les autres femmes luy répondent en redoublant leurs cris; de sorte qu'on les entend de bien loin. Il seroit alors inutile d'entreprendre de consoler les enfans du defunt: car ils paroissent tellement hors d'eux mesmes qu'ils ne peuvent rien entendre, & ils sont obligez d'agir de la sorte à moins qu'ils ne veüillent encourir le blâme de n'avoir point eu d'amitié pour leur Pere. Quand on porte le corps en terre, quantité de pauvres s'y trouvent avec des bannieres & des croissans qu'ils portent au bout de grands bastons comme des piques, & ils chantent en marchant quelques airs funebres. Les femmes n'assistent point à l'enterrement: car elles ne peuvent sortir de la maison que le Jeudy qu'elles vont au sepulchre prier pour les trépassez. Et comme par la loy le Mary est obligé de coucher avec sa legitime Epouse, particulierement la nuit du Jeudy au Vendredy, les femmes aussi vont le Vendredy matin aux bains pour se laver, se jettant quantité d'eaux de senteur sur le corps & sur la teste. Elles peuvent encore sortir quelquefois quand le mary leur donne permission d'aller voir leurs parens; mais allant par la ville elles se couvrent depuis les pieds jusques à la teste d'un linceul qui a deux trous à l'endroit des yeux pour voir à se conduire, & on ne peut reconnoître une femme en cet équipagie, non pas mesme le mary s'il la rencontroit par les ruës. Il faut remarquer en passant que dans la Perse les femmes demeureroient plûtost

plûtost toute leur vie à la maison, à moins que d'estre bien pauvres, que de sortir sans estre à cheval. Et il y a une marque par laquelle on peut aisement discerner une honneste femme d'avec une courtisane; c'est que la courtisane met toûjours le pied dans l'etrier, & l'honneste femme ne le met jamais que dans les corroyes ausquelles l'étrier est attaché. Les femmes de Bagdat sont à leur mode fort superbement vêtuës: mais il y auroit parmi nous quelque chose de bien ridicule: Car elles ne se contentent pas de porter des jouyaux aux bras & aux oreilles, elles portant encore un collier autour du visage, & se font percer les narines où elles atachent des anneaux. Les femmes Arabes se contentent de faire percer l'entre-deux des narines, où elles passent un anneau d'or de la grosseur d'un tuyau de plume, lequel est creux pour épargner l'or pour la legereté; car il y en a qui en ont de si grands que l'on y passeroit presque le poing au travers. De plus pour une plus grande beauté elles se noircissent le tour de l'œil avec un certain noir, & tant les hommes que les femmes dans le desert s'en mettent mesme dans les yeux, pour se conserver, disent-ils, la vuë contre l'ardeur du Soleil.

Il me reste à parler des Chrestiens qui sont dans la ville de Bagdat. Il y en a trois sortes, des Nestoriens qui ont leur Eglise, des Armeniens & des Jacobites qui n'en ont point, & qui viennent chez les Peres Capucins qui leur administrent les sacremens. Les Chrêtiens vont souvent en devotion à un petit quart de lieuë de la ville, où il y a une chapelle dediée à un saint qu'ils nomment *Keder Elias*, & pour en avoir l'entrée ils payent quelque peu de chose aux Turcs qui en tiennent les clefs. A deux journées de la ville il y a une Eglise ruinée avec un méchant village, & ils tiennent que saint Simon & saint Jude ont esté martyrisez & enterrez en ce lieu là. Si un Chrestiens meurt, tous les autres viennent à son entrement, & au retour le soupé est prest à la maison du defunt où tous ceux qui s'y trouvent sont bien receus. Le lendemain ils retournent prier sur la fosse du defunt,

&

derechef le troisiéme jour auquel on prepare le diné à tous venans. Il s'y trouve quelquefois jusques à cent ou cent cinquante personnes. Ils reïterent les mesmes ceremonies le septiéme, le quinziéme, le trentiéme & le quarantiéme, ayant une grande devotion pour les trés-passez pour lesquels ils prient trés-souvent. Cette coûtume de festiner est trés-desavantageuse aux pauvres; parce que voulant imiter les riches & ne pouvant fournir à tant de dépense, ils s'engagent tellement que quand il leur faut payer leurs detes ou leur carage, ils sont contraints de vendre leurs enfans aux Turcs pour s'en acquiter.

Il y a aussi des Juifs dans Bagdat, & tous les ans il en arrive quantité qui viennent en devotion au sepulchre du Prophete Ezéchiel, qui est à une journée & demie de la ville. Enfin depuis la prise de Bagdat par Sultan Amurat, le nombre des habitans ne peut guere monter qu'à quinze mille ames, ce qui montre assez que la ville n'est pas peuplée selon sa grandeur.

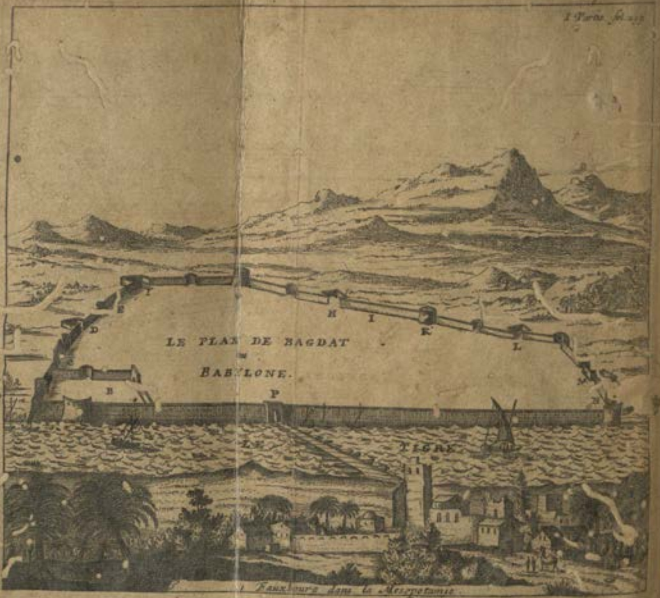
Il faut ajoûter ici ce que j'ay pû remarquer de ce que le vulgaire croit des restes de la Tour de Babylone, de laquelle on donne aussi d'ordinaire le nom à Bagdat; quoy-que cette ville en soit éloignée de plus de trois grandes lieuës. On voit donc à une journée & demie de [illegible] de la Mesopotamie, & dans une distance pres-[illegible]ale du Tigre & de l'Euphrate, environ à dix mille [illegible] de part & d'autre, une grosse motte de terre que l'on apelle encore aujourd'huy *Nemrod*. Elle est au milieu d'une grande campagne, & on la découvre de bien loin. Le vulgaire, comme j'ay dit, croit que ce sont les restes de la tour de Babylone: mais il y a plus d'aparence à ce qu'en disent les Arabes qui l'apellent *Agarcouf*, & qui tiennent que cette tour fut bâtie par un Prince Arabe qui y tenoit un fanal pour assembler ses sujets en temps de guerre. Voicy la description de cette tour dans l'état ou je l'ay vuë. Cette masse avoit environ trois cens pas de circuit; mais il n'est pas si aisé de juger de son ancienne hauteur, estant tombée en

ruine

ruine, & ce qui reste sur pied ne pouvant avoir au plus que dix-huit ou vingt toises de haut. Elle est bastie de briques qui ne sont pas cuites au four; mais sechées au soleil, & chaque brique a dix pouces de Roy en quarré & trois d'epaisseur. La fabrique est [illegible] de cette maniere. Sur un lit de cannes ou roseaux concassez & meslez avec de la paille de bled de l'epaisseur d'un pouce & demi. Il y a sept ordres ou rangs de ces briques les unes sur les autres, y ayant entre chacune un peu de paille. Aprés il y a un autre lit ou couche des mesmes roseaux sur lequel on met six rangs de briques, puis une troisiéme suivie de cinq autres rangs de briques, & cela continuë ainsi en diminuant jusques au haut. Il est malaisé de juger de la forme du bastiment, les pieces en estant tombées de tous costez. Il semble pourtant qu'elle ait esté plûtost quarrée que ronde, & au plus haut de ce qui reste il paroist encore une fenestre & un petit trou de demi-pied en quarrée, qui servoit apparemment à faire écouler les eaux, si ce n'est que ce fust un trou qui servoit à quelque échafaudage. Voila tout ce que je puis dire de ce reste d'edifice appellé vulgairement Tour de Babylone, & qui ne merite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir: Car enfin il n'y a nulle aparence que ce soient les restes de l'ancienne Tour de Babylone, selon la description que Moyse nous en fait dans l'histoire de la Genese.

Voicy

232


I Partie fol. 235
LE PLAN DE BAGDAT ou BABYLONE.
LE TIGRE
Fauxbourg dans la Mesopotamie

Voicy le plan de la ville de Bagdat, dont le tour, tant par terre que par eau, se fait en deux heures.

Le plan de la ville.

B. La Forteresse.
C. Porte appellée Maazan-capi.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand Seigneur Amurat dressa sa premiere baterie, lors qu'il assiegea Bagdat en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart.
I. L'endroit où le mesme Amurat dressa sa seconde baterie qui fit la breche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. Vieux boulevart.
M. Vieux boulevart.
N. Caracapi, ou la porte noire.
O. Vieux boulevart.
P. Sou-capi, ou la porte de l'eau.

CHAPITRE VIII.

Suite de la mesme route depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où il est parlé de la Religion des Chrestiens de saint Jean.

LE quinziéme de Mars nous primes une barque pour descendre sur le Tigre de Bagdat à Balsara. Ce fleuve au dessous de Bagdat fait deux bras, dont l'un court le long de l'ancienne Chaldée, & l'autre vers la pointe de la Mesopotamie, ces deux bras faisant une grande Isle traversée de plusieurs de petits canaux.

Quand nous fumes arrivez l'endroit de la separation du Tigre, nous vimes comme l'enceinte d'une ville qui pouvoit avoir eu autrefois une grande lieuë de circuit. Il y a des restes murailles qui sont si larges, qu'il y pourroit passer six carosses de front. Elles sont de brique cuite au feu, & chaque brique est de dix pieds en quarré & de trois d'épais. Les Chroniques du pays disent que ne sont les ruines de l'ancienne Babylone.

Nous suivimes le bras du Tigre qui va du costé de la Chaldée, de peur de tomber entre les mains des Arabes qui avoient alors la guerre avec le Basha de Bagdat, pour ne vouloir pas payer à l'ordinaire le tribut au Grand Seigneur. Nous demeurâmes dix jours en chemin pour venir de Bagdat à Balsara, & couchames toûjours dans la barque, y faisant nostre cuisine. Quand nous trouvions des villages nous envoyions nos gens pour acheter des vivres que l'on nous donnoit à bon marché. Voici les noms des villages que nous trouvames le long de ce bras du Tigre. *Amarat* où il y a un fort de brique cuite au soleil. *Batarat* avec un fort tout semblable. *Mansoury* gros bourg; *Mugar*, *Gazar* & *Gorno*. C'est en ce dernier lieu où l'Euphrate & le Tigre se meslent ensemble, & l'on y void trois chateaux; l'un sur la pointe où les deux rivieres se viennent joindre, qui est le plus fort des trois, & où le fils du Prince de Balsara commandoit alors; le second est du côté de la Chaldée,

&

& le troisiéme du costé de l'Arabie. Quoy que la Doüane se paye là fort exactement, neanmoins on ne foüille pas les personnes. Les marées montent jusqu'à cet endroit, & n'y ayant plus que quinze lieuës jusqu'à Balsara nous les fimes en sept heures; parce que nous avions vent & marée. Tout le pays qui s'étend entre Bagdat & Balsara est entre-coupé de digues comme en Hollande, & il y a environ cent soixante lieuës d'une ville à l'autre. C'est un des meilleurs pays que le Grand Seigneur possede, & il n'y a presque par tout que de grandes prairies & d'excellens pasturages, où l'on nourroit quantité de bestail, particulierement des cavales & des bufles. Les femelles bufles portent jusqu'à douze mois, & sont si abondantes en lait, qu'il y en a qui en rendent par jour jusques à vingt-deux pintes. Il s'y fait une si grande quantité de beurre, que dans quelques-uns des villages que nous trouvions sur le Tigre nous vîmes jusqu'à vingt & vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Persique, tant du costé de la Perse, que de l'Arabie.

A moitié chemin de Bagdat & de Balsara nous apperceumes plusieurs pavillons tendus dans des prez le long du fleuve, & estant descendus pour voir ce que c'estoit, nous reconnûmes que c'estoient les tentes d'un *Tefterdar* qui venoit de Constantinople pour prendre les droits du Grand Seigneur dans ce pays-là. Je le fus voir, & luy fis present de trois aunes de drap d'Angleterre & d'un pistolet de poche. Il m'envoya civilement de son costé deux moutons, douze poules, du beurre & du ris, & fut bien aise que je m'arrêtasse quelques momens auprés de luy. Dans l'entretien que nous eumes ensemble il me dit que les bufles tant masles que femelles, depuis *Bagdat* jusques proche de *Gorno*, chaque teste luy devoit une piastre & un quart par an; & que cela valoit tous les ans au Grand Seigneur plus de cent quatre-vingt mille piastres. De plus que chaque cavale payoit deux piastres, & chaque mouton dix sols de nôtre monnoye, & que si les paysans ne le trompoient point il

emporteroit cinquante mille piastres & au delà plus qu'il ne faisoit.

Aprés que nous eumes quitté le Tefterdar, le Patron de nostre barque voyant que le temps estoit fort beau sur le soir, & qu'il n'y avoit point de danger sur la riviere fit voguer toute la nuit, & le matin du vingt-cinquiéme de Mars nous arrivames à Gorno. C'est une bonne fortéresse qui est à la pointe où se viennent re-joindre les deux rivieres, & de costé & d'autre il y a un autre petit fort ; de sorte que le passage est assez bien deffendu. Nous trouvames au fort de la pointe, où il y a quantité de Pieces de canon, le fils du Prince de Balsara qui estoit Gouverneur de ce pays-là, & c'est au mesme fort où est le bureau de la Doüane. Bien que l'on y visite les barques avec une grande exactitude, nous fumes traitez avec assez de civilité, & on ne foüilla point nos personnes. Comme entre les deux planches qui font l'épaisseur de la barque, & qui sont dans quelque distance l'une de l'autre, on pourroit cacher quelque piece d'etofe ; parce que cet entre-deux est couvert par dessus de fagots de cannes ou roseaux qui empeschent que la vague n'entre dans la barque, les Doüaniers ont de grands foirets avec lesquels ils la percent par les costez de dedans en dehors pour voir si on ne leur cache rien. [illegible] les marchandises sur leur registre; mais on [illegible] qu'à Balsara, où l'on examine si tout se rapporte à ce qui a esté declaré au bureau de la Doüane de Gorno.

Le mesme jour en entrant dans le canal que l'on a fait venir de l'Euphrate dans Balsara, nous trouvames le Chef des Hollandois qui est là pour leur negoce, & qui nous fit beaucoup de civilité. Il se promenoit sur la riviere dans une petite barque couverte d'écarlate, & nous alames ensemble à Balsara, où pendant le sejour que nous y fimes il ne voulut pas que nous prissions d'autre logis que le sien.

Ayant fait deux voyages à Balsara, le premier en

1639.

1639. où j'y demeuray trente-deux jours, & celuy-cy où j'y en paſſay quatorze, je pourray dire quelque choſe de certain de l'état de cette ville.

Balſara eſt du coſté de l'Arabie deſerte, à deux lieües des ruines d'un ville qui s'apelloit autrefois *Teredon*, & qui eſtoit dans le deſert, où on voit encore un canal de brique qui y aportoit l'eau de l'Euphrate. Ces ruines témoignent que c'eſtoit une grande ville, & les Arabes y vont enlever des briques pour les vendre à Balſara où l'on en fait les fondemens des maiſons. La ville de Balſara eſt à une demi lieuë de l'Euphrate, que les Arabes apellent en leur langue *Scetel-areb*, c'eſt à dire riviere d'Arabie. Les habitans de Balſara en tirent l'eau par un canal de demi-lieüe de long, & qui porte des vaiſſeaux de cent cinquante tonneaux, au bout duquel il y a une forteresſe qui empeſche que l'on n'entre par force dans le canal. La mer en eſt éloignée de quinze lieuës : mais le flux monte quinze autres lieuës au deſſus juſques au delà de la forteresſe de Gorno. Tout le pays eſt ſi bas que ſans une digue qui regne le long de la mer, il ſeroit ſouvent en danger d'eſtre ſubmergé. Elle a plus d'une lieuë de long, & eſt baſtie de bonne pierre de taille. Les quartiers ſont ſi bien joints que les ondes ne la peuvent rompre, bien que la mer y ſoit rude comme eſtant le bout du golfe Perſique.

Il y a environ cent ans que Balſara apartenoit aux Arabes du deſert, & qu'elle n'avoit point de commerce avec les nations de l'Europe. Ces peuples ſe contentoient de manger leurs dates, en ayant une ſi grande quantité qu'ils ne vivent que de cela. Il en eſt de meſme tout le long du golfe de coſté & d'autre, & depuis Balſara juſqu'au fleuve Indus, l'eſpace de ſix cens lieuës, comme du coſté de l'Arabie juſques à Maſcaté, le petit peuple ne ſçait ce que c'eſt que de manger du pain ny du ris, & ne vit que de dates & de poiſſon ſalé & ſeché au vent. Les vaches ne mangent point de verdure, & bien qu'on les laiſſe aller aux champs, elles n'y trouvent que trés-peu de choſe qui leur ſoit propre parmi des broſſail-

les ; mais tous les matins avant que d'aller aux champs, & tous les ſoirs quand elles reviennent, on leur tient preſts pour leur nourriture des teſtes de poiſſon & des noyaux de dates qu'on fait cuire enſemble.

Les Turcs ayant eu guerre avec les Arabes prirent Balſara ; mais parce que les Arabes eſtoient tous les jours autour de la ville, & pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper, ils firent un traité avec eux, & furent d'acord que juſqu'à une lieuë proche de la ville les Arabes poſſederoient le deſert, & les Turcs demeureroient maiſtres de la ville, où ils mirent un Bacha pour Gouverneur ; Mais le traité ne dura pas fort long-temps : car il y a au milieu de la ville une fortereſſe apellée *Auchel Bacha*, c'eſt à dire *Cour du Bacha*, que les Turcs avoient baſtie, & la garniſon eſtant de ſoldats Turcs, les habitans qui eſtoient Arabes ne pouvoient ſouffrir cette domination, ce qui les faiſoit quelquefois venir aux mains avec les Turcs. Les Arabes du deſert venoient au ſecours des habitans ; & aſſiegeoient le Bacha dans la forteresse. Enfin parce qu'il ne ſe pouvoit faire aucun acord qui fut ferme, il y eut un Bacha nommé *Afras*, qui aprés pluſieurs diſputes & revoltes qu'il luy falut eſſuyer, voulut ſe delivrer de tant de peine, & vendit ſon Gouvernement pour quarante mille piaſtres à un riche Seigneur du pays, qui leva auſſi-toſt grand nombre de ſoldats pour tenir le peuple en bride. Il ſe fit nommer [illegible] Bacha, & eſtoit ayeul de *Huſſen Bacha* qui gouvernoit dans Balſara lors que j'y paſſay. Cet Efraſias ſecoüa d'abord le joug des Turcs, & prit la qualité de Prince de Balſara. Ce Bacha qui vendit ſon gouvernement ne fut pas plûtoſt arrivé à Conſtantinople, qu'il fut étranglé ; mais celuy qui l'acheta ne voulut plus, comme j'ay dit, reconnoître le Grand Seigneur, & ſe rendit ſouverain du pays : Mais depuis que Sultan Amurat a pris Bagdat, pour s'entretenir avec la Porte le Prince de Balſara luy envoye de temps en temps quelques preſens, qui conſiſtent le plus ſouvent en chevaux ; parce qu'ils ſont trés-beaux en ce pays-là. Le Grand Cha-Abas Roy de Perſe

Perſe ayant pris Ormus, envoya une puiſſance armée ſous la conduite d'Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras pour prendre Balſara; mais le Prince qui y commandoit ſe voyant foible pour reſiſter aux Perſans, s'aviſa de faire acord avec les Arabes du deſert; afin qu'ils allaſſent rompre la digue en quelques endroits par laquelle la mer eſt arreſtée. La choſe ayant eſté fait, la mer entra dans le pays avec une telle impetuoſité qu'elle monta quinze lieuës juſqu'à Balſara, & plus de quatre au de là; ce qui obligea l'armée de Perſe qui ſe vit environnée d'eau, & qui aprit en meſme temps la nouvelle de la mort de Cha-Abas, de lever promptement le ſiege, laiſſant ſon canon devant la ville où je l'ay vû dans les voyages que j'y ay faits. Cette inondation a eſté cauſe que pluſieurs jardins & terres ne rapportent rien ou fort peu juſqu'à preſent, à cauſe de la ſalure de la mer qui y eſt reſtée.

Le Prince de Balſara fait amitié avec pluſieurs nations étrangeres, & de quelque part qu'on y vienne on y eſt bien venu. La liberté y eſt ſi grande & l'ordre ſi bon, qu'on peut aller la nuit dans la ville avec toute ſeureté. L[illegible] y viennent tous les ans & y aportent des [illegible] Anglois y aportent auſſi du poivre & quelque [illegible] de clous de giroſle; mais pour le negoce [illegible]is il a tout à fait ceſſé, & les PP. Auguſtins [illegible] eſtoient de leur nation s'en ſont auſſi retirez. Les [illegible]ens aportent auſſi à Balſara des toiles, de l'Indigo & autres ſortes de marchandiſes. Enfin il ſe trouve ſouvent en meſme temps dans cette ville des marchands de Conſtantinople, de Smyrne, d'Alep, de Damas, du Caire, & d'autres lieux de Turquie, pour acheter ces marchandiſes qui viennent des Indes, & dont ils chargent de jeunes chameaux qu'ils achetent ſur le lieu: Car c'eſt là où les Arabes les amenent pour les vendre, & où s'en fait le plus grand negoce. Ceux qui viennent à Balſara de Diarbequir, de Mouſſul, de Bagdat, de la Meſopotamie & de l'Aſſyrie, font remonter leurs marchandiſes ſur le Tigre; mais avec beaucoup de peine & de dépenſe;

 Car

Car n'ayant pour tirer les barque que des hommes qui ne peuvent faire au plus que deux lieuës & demie par jour; & qui ne peuvent marcher lors que le vent est contraire, ils ne peuvent se rendre de Bassara à Bagdat en moins de soixante jours, & il y en a eu qui ont demeuré plus de trois mois en chemin.

Le Doüane de Balsara est de cinq pour cent, & on a toûjours quelque courtoisie du Doüanier ou du Prince mesme; de sorte que l'on ne paye effectivement que quatre pour cent. Ce Prince de Balsara fait si bien son comte, qu'il peut mettre tous les ans en reserve trois millions de livres. Il tire ses principaux revenus de quatre choses, de la monnoye, des chevaux, des chameaux, & des palmiers; mais c'est ce dernier article qui fait sa principale richesse. Tout le pays depuis la jonction des deux fleuves jusques à la mer l'espace de trente lieuës est couvert de ces arbres, & qui que ce soit n'ose toucher à une date qu'il n'ait payé pour chaque palmier trois quarts de larins qui reviennent à neuf sols de France. Le profit que le Prince fait sur la monnoye, vient de ce que les marchands de dehors sont obligez de porter leurs reales à sa Monnoye, où ont les ba[illegible] larins, & cela luy vaut prés de huit pour [illegible] onde ou qui est des chevaux, il n'y a point de lieu a[illegible] l'on en trouve de plus beaux & de meilleurs, p[illegible] gue, & il y en a qui peuvent marcher jusqu'à trente heures de suite sans manger ny boire, sur tous le[illegible] mens. Mais pour revenir aux palmiers, c'est une chose digne d'estre remarquée, que pour faire venir un de ces arbres il faut beaucoup plus de mystere que pour les arbres communs. On fait un trou en terre, dans lequel on range deux cens cinquante ou trois cens noyaux de dates les uns sur les autres en forme de pyramide, la pointe en haut qui finit par un seul noyau, ce qui estant couvert de terre, le palmier en provient. Plusieurs du pays disent, que comme parmi les palmiers il y a masle & femelle, il les faut planter l'un proche de l'autre; parce qu'autrement la femelle ne porteroit aucun fruit: Mais

d'autres assurent que cela n'est pas necessaire, & qu'il suffit quand ces arbres sont en fleur, de prendre de la fleur du masle & d'en mettre dans le cœur de l'arbre femelle par le haut de la tige; parce que sans cela tout le fruit tomberoit avant qu'il eut la moitié de sa grosseur.

Il y a à Balsara comme en Turquie un Cadi qui administre la justice, & qui y est établi sous l'autorité du Prince qui y commande. On y voit de trois sortes de Chrestiens, des Jacobites, des Nestoriens, & des Chrestiens de saint Jean. Il y a aussi une maison de Carmes dechaussés Italiens, & il y en avoit une d'Augustins Portugais, qui ont quitté, comme j'ay dit, depuis que ceux de leur nation ont abandonné le negoce de cette ville.

Les Chrestiens de saint Jean sont en grand nombre à Balsara & dans les villes circonvoisines, & il y a des choses assez particulieres dans leur Religion pour m'obliger à en apprendre au Lecteur les principales maximes.

Je commenceray par leur origine, & voicy ce que j'en ay pu découvrir pendant le sejour que j'ay fait à Balsara. Les Chrestiens de saint Jean habitoient anciennement le long du Jourdain où saint Jean baptisoit, & d'où ils ont pris leur nom. Du temps que les Mahometans conquirent la Palestine; quoy qu'auparavant Mahomet eut donné de sa main à ces Chrestiens des lettres favorables, par lesquelles il ordonnoit qu'on ne les molestat point, & quoy à peine en fut il resté un seul: neanmoins aprés la mort de ce faux Prophete ceux qui luy succederent resolurent d'abolir cette nation, & pour cet effet ruinerent leurs Eglises, brûlerent leurs livres; & exercerent sur eux les dernieres cruautez. C'est ce qui les obligea de se retirer dans la Mesopotamie & dans la Chaldée, & ils furent quelque temps soûmis au Patriarche de Babylone, duquel ils se separerent il y a cent soixante dix ans ou environ. Ils vindrent s'habituer en Perse & en Arabie dans les villes qui sont aux environs de Balsara, & en voicy les noms que j'ay eu la curiosité de marquer dans mes memoires: *Souter*, *Despoul*, *Rumez*,

 Bnown,

Bitouyn, Mono, Endecan, Calafabat, Aueza, Dega, Dorech, Masquel, Gumar, Carianous, Balsara, Onezer, Zech & Loza. Ils n'habitent ny en ville ny en village qu'il n'y ait une riviere, & plusieurs de leurs Evesques m'ont asfuré que les Chrestiens de tous ces lieux-là sont bien pres de vingt-cinq mille maisons. Il y a parmi eux quelques marchands ; mais la pluspart sont gens de mestier, comme Orfevres, Menuisiers & Serruriers.

Quant à leur creance ; elle est remplie de quantité de fables & d'erreurs grossieres. Les Persans & les Arabes les nomment *Sabbi*, c'est à dire gens qui ont quitté leur religion pour en prendre une nouvelle. En leur langue ils s'apellent *Mendai Jahia*, c'est à dire Disciples de saint Jean, duquel ils assurent qu'ils ont receu la foy, leurs livres & leurs coûtumes. Tous les ans ils celebrent une feste l'espace de cinq jours, pendant lesquels tant grands que petits, ils viennent à troupes vers leurs Evesques qui les rebaptisent du baptesme de saint Jean.

Ils ne baptisent jamais que dans les rivieres, & que le dimanche seulement. Avant que d'aller au fleuve ils portent l'enfant à l'Eglise, où se trouve un Evesque qui lit quelques prieres sur la teste de l'enfant ; & de là ils le portent à la riviere acompagné d'hommes & de femmes, qui entrent dans l'eau avec l'Evesque jusqu'aux genoux. Alors l'Evesque lit derechef quelqu[illegible] dans un livre qu'il a entre les mains, aprés quoy il [illegible]se l'enfant trois fois d'eau, repetant à chaque fois ces paroles ; *Beesme brader-Rabi, Kaddemin, Akrerin, Mendal el gennet Alli Koulli Kralek*, c'est à dire : *au nom du Seigneur premier & dernier du monde & du paradis, le plus haut Createur de toutes choses.* Ensuite l'Evesque recommence à lire quelque chose dans son livre, pendant que le parrain plonge l'enfant dans l'eau & le retire aussitost & enfin ils s'en vont tous ensemble dans la maison du pere de l'enfant où d'ordinaire le festin est preparé. Quand on leur dit que la forme de leur baptesme n'est pas suffisante ; parce que les trois personnes divines n'y sont

sont pas nommées, il se defendent fort mal & n'aportent aucune bonne raison; Aussi n'ont ils point de connoissance du mystere de la sainte Trinité, & ils tiennent seulement avec les Mahometans que JESUS-CHRIST est l'esprit & la parole du Pere eternel. L'aveuglement de ces pauvres gens est tel, que de croire que l'Ange Gabriel est le fils de Dieu engendré de lumiere, sans vouloir admettre la generation éternelle de JESUS-CHRIST entant que Dieu. Ils avoüent bien qu'il s'est fait homme pour nous delivrer de la coulpe encouruë par le peché; qu'il a esté conceu dans le ventre de la sainte Vierge sans operation d'homme; mais que ce fut par le moyen de l'eau d'une certaine fontaine dont elle but. Ils croyent qu'il fut crucifié par les Juifs, & qu'il ressuscita le troisiéme jour, & que son ame montant au ciel son corps qui estoit en terre resta ici bas; Mais ils corrompent toute cette creance comme les Mahometans, & disent que JESUS-CHRIST disparut quand les Juifs le voulurent prendre pour le crucifier, & qu'il mit en sa place son ombre sur laquelle ils crurent exercer leur cruauté.

Pour ce qui est de l'*Eucharistie*, quand ils veulent celebrer ils se servent de pain fait de farine qu'ils pétrissent avec du vin & de l'huile; parce, disent ils, que le corps de JESUS-CHRIST estant composé de deux principales parties, de chair & de sang, la farine & le vin representent parfaitement, ce que ne peut faire l'eau qui n'a aucune convenance avec le sang; joint que JESUS-CHRIST faisant la Cene avec ses Apôtres n'usa que de vin, & non pas d'eau. Ils y ajoûtent de l'huile, pour representer la grace qui se donne en la reception du Sacrement, & pour se souvenir de la charité qu'on doit avoir envers Dieu & le prochain. Pour faire leur vin, ils prennent des raisins cuits au soleil qu'ils apellent en leur langue *Zobibes*, & mettent de l'eau dessus qu'ils y laissent pendant quelque temps. C'est de cette sorte de vin dont ils se servent pour la consecration du Calice. Ils se servent de ces raisins secs; parce qu'il leur est plus facile d'en avoir

que non pas du vin, les Persans, & principalement les Arabes sous la domination desquels ils vivent en ces quartiers-là, ne leur permettant pas d'en avoir, & y prenant garde de bien prés. De tous les peuples qui suivent la Loy de Mahomet, il n'y en a point de si contraires aux autres religions que ces Persans & Arabes du voisinage de Balsara. Les paroles de leur consecration ne sont autres que de certaines longues prieres qu'ils font pour loüer & remercier Dieu, benissant en mesme temps le pain & le vin en memoire de JESUS-CHRIST, sans faire aucune mention de son corps & de son sang, cela, disent-ils, n'estant pas necessaire; parce que Dieu sçait leur intention. Aprés toute ces ceremonies le Prestre prend une partie de ce pain qu'il consomme, & il distribue le reste aux assistans.

Pour ce qui est de leurs Evêques & de leurs Prestres, quand il en meurt un s'il a un fils ils l'élisent en sa place, & s'il n'en a point ils prennent un de ses plus proches parens qui leur paroît le plus capable & le mieux instruit de leur religion. Ceux qui font cette election disent quantité de prieres sur celuy qui est nommé Evêque ou Prêtre. Si c'est un Evêque, aprés qu'il est receu & qu'il veut ordonner d'autres Prêtres il jeune six jours entiers, pendant lesquels il recite incessament des prieres sur celuy qui est fait Prestre, lequel de son côté jeune aussi pendant ce temps-là. En disant qu'un fils succede à son pere dans la dignité de Prêtre & d'Evêque, c'est assez dire que parmi ces Chrétiens-là les Evêques & les Prêtres se marient comme le reste du peuple, & qu'en cela ils ne different en rien du commun, sinon que leur premiere femme estant morte ils ne peuvent se remarier qu'à une vierge. Il faut que ceux qui sont receus aux charges Ecclesiastiques soient de race d'Evêques ou de Prêtres, & que leurs meres ayent esté vierges; lors qu'elles se sont mariées. Tous leurs Evêques & Prêtres portent les cheveux longs, & une petite croix à l'aiguille.

Je viens à leur *Mariage*, dans lequel ils observent d'ordinaire ce qui suit. Tous les parens & conviez s'as-

s'assemblent en la maison de la fille avec son futur époux. L'Evesque s'y rend en mesme temps, lequel s'aprochant de la fille qui est assise sous un pavillon, luy demande si elle est vierge. Si elle répond qu'elle l'est, il le luy fait confirmer par serment, aprés quoy il retourne vers les assistans, & envoye sa femme acompagnée de quelques autres qui ont la connoissance de cette sorte de choses, pour visiter l'Epouse. Si elles trouvent qu'elle soit vierge, la femme de l'Evesque revient & en fait serment, & alors tous ceux qui sont presens vont vers le fleuve, où l'Evéque les rebaptise l'un & l'autre selon les ceremonies acoûtumées. Cela fait ils reviennent à la maison, & s'arrestent lors qu'ils en sont proches. Alors l'Epoux prend l'Epouse par la main, & par sept fois marche avec elle du lieu où la compagnie a fait alte jusqu'à la porte de la maison, l'Evesque les suivant toûjours; & lisant quelque chose dans un livre qu'il a entre les mains. Enfin ils entrent dans la maison, & l'Epoux & l'Epouse vont prendre place sous le pavillon où ils se mettent les épaules l'un contre l'autre, & l'Evesque lit quelque chose, leur faisant toucher la teste par trois fois; Ensuite il ouvre un livre qui traite des moyens de deviner, & cherchant dedans le jour qui sera le plus heureux pour la consommation du mariage il en avertit les mariez. Mais si aprés que la femme de l'Evesque a visité l'Epouse, il arrive qu'elle ne la trouve pas vierge, l'Evesque ne peut en aucune façon assister au mariage, & si le jeune homme veut passer outre il faut qu'il ait recours à un simple Prestre qui acheve la ceremonie. Le peuple tient à grand deshonneur d'estre marié par d'autres que par l'Evesque, & quand un Prestre marie c'est une marque infallible que la fille n'est pas vierge. Aussi comme ils croyent que c'est un grand peché à une fille de se marier n'estant pas vierge, les Prestres ne font ces mariages que par contrainte, & que pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver: Car si on ne les marioit pas, de dépit ils iroient se faire Mahometans. La raison pour laquelle ils veulent que la fille soit visi-

visitée, est afin de maintenir le droit de l'Epoux qui se-roit trompé en s'imaginant de prendre une vierge qui ne le seroit pas ; & aussi pour tenir les filles en bride. Quel-ques-uns de ces Chrestiens ont deux femmes par la cor-ruption du pays.

Il faut toucher ensuite ce qu'ils croyent *de la creation du monde*. Ils disent que l'Ange Gabriel voulant créer le monde selon le commandement que Dieu luy en fit, prit trois cens trente-six mille Demons, & rendit la terre si fertile, que semant le froment au matin on le recueilloit le soir. Que le mesme Ange enseigna à Adam la manie-re de semer & de planter les arbres, & tout ce qui est ne-cessaire pour la vie humaine. De plus que cet Ange fa-briqua sept spheres ici bas, dont la [illegible] centre du monde, tou[illegible] que les Cieux, & fa-briquées de la mesme [illegible] dans toute. Que la matiere de ces spheres est de divers metaux, & qu'à les prendre de bas en haut, la premiere qui est proche du centre est de Fer, la seconde de Plomb, la troisiéme d'Ai-rain, la quatriéme de Leton, la cinquiéme d'Argent, la sixiéme d'Or, & la septiéme est la Terre. Que c'est elle qui contient toutes les autres, & tient le principal lieu comme la plus feconde & la plus utile aux hommes, & la plus propre à la conservation du genre humain, au lieu que les autres semblent n'estre que pour sa defe-ction. Ils croyent qu'au dessus de chaque ciel il y a de l'eau ; d'où ils concluent que le Soleil nage sur cette eau dans un navire, & que le mast du navire est une croix. Qu'il y a quantité d'enfans & de serviteurs proche des naivres du Soleil & de la Lune pour les conduire. De plus ils dépeignent une barque qu'ils disent estre d'un Ange qui s'apelle Bacan, lequel Dieu envoye pour visi-ter le Soleil & la Lune, & voir s'ils marchent droit & s'acquitent de leur devoir.

Pour ce qui est de l'autre monde & de la vie à venir, voicy quelles sont leurs opinions. Ils croyent qu'il y a une autre monde que celuy où sont les Anges & les Dia-bles, & les ames des bons & des méchans. Qu'il y a des

des villes, des maisons & des Eglises, & que les esprits immondes ont mesme des Eglises où ils font leur prieres en chantant, en joüant des instrumens, & en mangeant comme nous faisons en ce monde; Que lors que quelqu'un est à l'agonie de la mort, il vient un nombre infini de Demons avec leurs Chefs & Capitaines; Qu'il y en a trois cens soixante principaux qui assistent à la mort & qu'aussi-tost que l'ame est sortie du corps elle est conduite en un certain lieu, où il y a quantité de serpens, de chiens, de lions, de tygres & de diables; Que si cette ame est d'un méchant homme mort en peché, elle est mise en pieces par ces animaux; qu'au contraire si elle est d'un homme juste, mort en la grace de Dieu, elle passe dans le ventre des mesmes animaux jusques à ce qu'elle arrive en la presence de Dieu, qui est assis dans son siege de Majesté avec ses ministres pour juger le monde; Qu'il y a aussi deux Anges qui pesent dans une balance les actions de chaque ame: laquelle estant jugée digne de la gloire y est introduite incontinent. Que parmi les Anges & les Diables il y a des masles & des femelles comme parmi les hommes, & qu'ainsi ils engendrent des enfans; Que l'Ange Gabriel est fils de Dieu engendré de sa lumiere, & qu'il a une fille nommée *Souret*, laquelle a deux fils; Que cet Ange Gabriel est Capitaine de plusieurs legions de Demons qui sont comme ses satellites, & qui servent pour punir les pecheurs. Enfin que ces satellites courent ça & là par toutes les places des villes, pour voir s'ils trouveront quelques gens oisifs, ou qui commettent quelque méchante action dont ils ont charge de les chatier severement.

Pour ce qui est de leur creance touchant les *Saints*, ils avoüent que JESUS-CHRIST laissa douze Apôtres en sa place pour aller prescher aux peuples; Que la glorieuse Vierge n'est pas morte: mais qu'elle vit encore à present allant par le monde: quoy qu'on ne sçache pas où elle est; Que saint Jean aprés elle est le plus grand saint qui soit au Ciel, puis Zacharie & Elizabet, dont ils racontent plusieurs miracles & choses

fort

fort aprocryphes. Car ils croyent qu'ils engendrerent saint Jean par leurs seuls embrassemens ; qu'estant devenu grand ils le marierent, & qu'il eut quatre enfans qu'il engendra des eaux du Jordain ; que quand il vouloit un enfant, il le demandoit à Dieu qui le tiroit de ces mesmes eaux, & que saint Jean le mettoit entre les mains de sa femme qui ne luy servoit à autre chose que pour le nourrir ; qu'il mourut de sa mort naturelle : mais qu'il commanda à ses disciples qu'ils le crucifiassent aprés sa mort, pour estre semblable à JESUS-CHRIST, duquel il estoit proche parent ; enfin qu'il mourut dans la ville de Fuster, & fut enterré dans un sepulchre de cristal aporté miraculeusement en ce lieu-là, & que ce sepulchre estoit dans une certaine maison proche du Jourdain.

Ils portent grand honneur à la *Croix* & en font souvent le signe : mais ils prennent bien garde que les Turcs ne le voyent, & mesme pendant leurs ceremonies ils mettent des gardes aux portes de leurs Eglises, de peur que les Turcs n'y entrent, & ne prennent sujet de leur faire quelque avanie, ce que nous apellons parmi nous une injuste amande. Quand ils ont adoré la Croix, ils la separent en deux morceaux, & ne les remettent ensemble que lors que le service doit recommencer. Ce qui est cause qu'ils ont tant de veneration pour la Croix, est un livre qu'ils ont parmi eux intitulé *le Divan*. Entre les choses qui sont contenuës dans ce livre, il est dit que tous les jours de grand matin les Anges prennent la Croix & la mettent dans le milieu du Soleil, qui reçoit d'elle la lumiere aussi bien que la Lune. Ils ajoutent une autre semblable fable, & disent que dans le mesme livre sont dépeints deux navires, l'un desquels se nomme le Soleil, & l'autre la Lune, & que dans chacun de ces navires il y a une croix pleine de sonnettes. Que si dans ces deux navires il n'y avoit point de croix, le Soleil & la Lune seroient privez de lumiere, & les navires feroient naufrage.

Les festes principales qu'observent les Chrestiens de

S. Jean

S. Jean sont les trois suivantes. L'une en hiver qui dure trois jours, en memoire de nostre premier Pere & de la creation du monde. L'autre au mois d'Aoust qui dure aussi trois jours, & qu'ils apellent la feste de saint Jean. La troisiéme au mois de Juin qui dure cinq jours, pendant lesquels ils se font tous rebaptiser avec la mesme ceremonie que j'ay dit plus haut. Ils observent le Dimanche, & ne font aucun travail ce jour-là. Ils ne jeûnent point, & ne font aucune penitence. Ils n'ont aucuns livres canoniques ; mais bien quantité d'autres qui ne traitent que de sortileges, avec lesquels ils assurent que leurs Prestres font tout ce qu'ils veulent, & que les diables leur obeissent. Ils disent que toutes les femmes sont immondes, & qu'il ne leur est pas loisible d'entrer dans l'Eglise.

Ils ont entr'eux une ceremonie qu'ils apellent *de la Poule*, dont ils font grand état, & qui n'est permise qu'aux seuls Prêtres nez d'une vierge lors de son mariage. Quand donc il est question de tuer une poule, le Prêtre qui doit faire l'action quitte ses habits ordinaires, & en prend d'autres destinez à cet effet. Il se couvre d'un linge & se ceint d'un autre, & en met un troisiéme sur ses épaules en façon d'étole. Puis il prend la poule, qu'il plonge dans l'eau pour la laver & la rendre nette ; aprés quoy il se tourne du costé de l'orient pour luy couper la teste avec un couteau, ne la quitant point de la main jusqu'à ce que le sang en soit tout sorti. Pendant que la poule saigne, le Prêtre a toûjours les yeux levez au ciel comme s'il estoit extasié, & repete en sa langue les paroles suivantes : *Au nom de Dieu, que cette chair soit profitable à tous ceux qui en mangeront.* Ils observent la mesme ceremonie quand ils tuent des moutons. Ils nettoyent premierement avec grand soin le lieu où elle doit estre faite, l'arrousant d'eau & le couvrant en suite de rameaux, & une grande quantité de gens assistent à cette ceremonie, comme si c'estoit à un sacrifice solennel. Quand on leur demande pourquoy les seculiers n'ont pas la permission de tuer des poules, ils disent qu'il ne leur doit pas estre

plus

plus permis que de consacrer, & ne sçavent aporter d'autre raison. Au reste ils ne mangent d'aucune chose aprestée par les Turcs, si ce n'est par une grande contrainte, ny mesme des animaux qu'ils auroient tuez. Ils ont une telle haine contr'eux, qu'ils ne voudroient pas mesme boire dans un vase où auroit bû un Turc, & si un Turc leur demande à boire, dés qu'il a bû ils rompent le vase, de peur qu'aucun des leurs ne vienne à y boire sans y penser & ne soit immonde. Enfin leurs Prêtres pour leur donner plus d'horreur des Turcs, leur dépeignent Mahomet sous la forme d'un grand Geant enfermé dans une prison de l'Enfer avec quatre autres de ses parens, & leur disent que tous les Turcs sont conduits en ce lieu rempli de bestes immondes pour les devorer.

La creance qu'ils ont de leur *Salut* est telle. Ils pretendent estre tous sauvez, & voicy surquoy ils se fondent. Aprés que l'Ange Gabriël eut fait le monde par le commandement de Dieu, il luy tint le discours qui suit. *Seigneur Dieu, voila que j'ay basti le monde que vous m'avez commandé, j'ay eu beaucoup de peine pour ce sujet, & mes Confreres aussi, qui m'ont aidé pour élever de si hautes montagnes qui semblent toucher & soûtenir les Cieux. He qui pouvoit sans grand travail avoir fait chemin aux rivieres parmi ces montagnes, & donner son lieu à chaque chose: De plus, grand Dieu, par l'aide de vostre bras tout-puissant nous avons donné à ce monde une telle perfection, que les hommes ne sçauroient s'imaginer aucune chose pour leur profit qui ne s'y trouve; Cependant pour la satisfaction que je devrois avoir d'avoir fait un si bel ouvrage, je ressens beaucoup d'affliction.* Que Dieu luy demandant ce qui la pouvoit causer, l'Ange Gabriël continüa de parler ainsi: *Mon Dieu & mon Pere, je vous diray ce qui me donne la peine; c'est qu'aprés avoir fait le monde de la façon qu'il est & avec tant de travail, je prevois qu'il viendra un nombre prodigieux de Juifs, de Turcs, d'Idolatres & autres infideles ennemis de vostre nom, indignes de manger & de joüir du fruit de nos labeurs.*

beurs. Que Dieu repliqua pour lors à l'Ange Gabriël: *Ne te chagrine point, mon fils, il y aura au monde que tu as basti des Chrestiens de saint Jean qui seront mes amis, & qui seront tous sauvez.* Que l'Ange s'étonnant comment cela se pouvoit faire; *Quoy*, poursuivit-il en parlant à Dieu, *n'y aura t'il pas entre ces Chrestiens-là quelques pecheurs, & par consequent vos ennemis?* Que Dieu pour conclusion luy dit; *Qu'au jour du Jugement les bons feroient prieres pour les méchans, & que par ce moyen ils auroient tous remission de leurs pechez, & obtiendroient le salut.*

Avant que de finir le discours de la religion de ces Chrestiens de saint Jean, il faut remarquer encore la grande aversion qu'ils ont pour la couleur bleüe apellée Indigo, jusques-là qu'ils ne la veulent pas mesme toucher. La raison qu'ils en donnent, est que certains Juifs eurent en dormant une vision, qui leur fit entendre que leur loy devoit estre abolie par le baptesme de S. Jean. Ce que les autres Juifs ayant apris, & voyant que S. Jean se preparoit à baptiser JESUS-CHRIST, poussez de rage ils aporterent quantité d'Indigo, qu'ils apellent *Nil* en langue du pays, & qu'ils jetterent dans les eaux du Jourdain. Ils ajoûtent que ces eaux resterent immondes pour quelque temps, & qu'elles eussent empéche le baptême de JESUS-CHRIST, n'eût esté que Dieu miraculeusement fit aporter par les Anges un grand vase qu'il fit remplir des eaux prises du Jourdain, avant que les Juifs y eussent jetté cet Indigo; & qu'ils enleverent le vase au Ciel; & que lors que S. Jean baptisa JESUS-CHRIST, les mesmes Anges aporterent le vase où estoit l'eau, de laquelle S. Jean se servit pour le baptême; en suite dequoy Dieu donna sa malediction à cette couleur. Voila tout ce que j'ay pû découvrir de la religion des Chrestiens de S. Jean.

CHAPITRE IX.

Suite de la mesme route depuis Balsara jusques à Ormus.

LE dixiéme Avril nous partimes de Balsara pour le Bander-Congo, & pour faire ce voyage nous primes une *Terrade* ou barque exprés; parce que celles où on transporte les dates sont d'ordinaire si chargées, comme j'ay dit plus haut, qu'il y a du risque quand il s'éleve un orage. Il faut remarquer avant que de passer outre, que la sortie de la riviere de Balsara est trés-difficile & dangereuse: à cause des sables dont elle est remplie, & il se trouve aussi plusieurs bancs le long du golfe qui en rendent la navigation facheuse. Des deux costez du golfe qui separe la Perse d'avec l'Arabie, ce sont de pauvres gens qui n'ont guere d'autre métier que de pescheurs, & ils sont encore plus miserables du costé de l'Arabie, qui n'a sans doute esté apellée heureuse qu'à l'égard des deux autres, qui sont presque entierement desertes & qui ne raportent rien. Dans un voyage que je fis de Surate à Ormus, la saison estant contraire & fort avancée, nous fumes contraints de gaigner le cap de *Razalgate* pour prendre les vents de terre qui viennent de la coste de l'Arabie, tenant toûjours le plus proche de terre que nous pouvions. Ces pauvres pescheurs ne manquoient pas de venir tous les jours à nostre bord, nous aportant quantité de poisson frais & salé, & la plus grande partie estoit de trois & de quatre pieds de long. Quoy que nous pussions faire ils ne voulurent jamais prendre de l'argent de nous; mais il nous leur falut donner du ris en payement, & ils ne nous demanderent autre chose. Le Capitaine de nostre vaisseau ayant compassion de leur misere, voulut leur faire donner du plus beau ris qu'il avoit; mais ils le refuserent, & demanderent du ris rouge & grossier qu'ils avoient vû dans l'auge de la cage des poules, & qu'on donne d'ordinaire pour nourriture à cette volaille & aux cochons. Je crois qu'ils ne de-

demanderent de celuy-là que parce qu'ils le voyoient plus gros, & qu'ainsi ils en auroient davantage. Un jour il vint sept ou huit barques de ces pescheurs qui monterent tous sur nostre vaisseau avec quantité de beau-poisson. Il y avoit parmi eux des enfans & des vieillards, dont quelques-uns pendant qu'on leur montroit le ris qu'on leur vouloit donner pour leur poisson, le dos tourné contre les cages de nos poules mettoient la main par derriere pour dérober quelques pincées de gros ris. Le Capitaine considerant cette grande pauvreté, fit signe aux Matelots de les laisser faire, tout leur larcin ne pouvant passer deux livres de ris. J'eus pitié de leur misere, & je priay le Capitaine de m'en donner un sac de trente ou quarante livres que je leur distribuay, les exhortant à en faire bonne chere le soir quand ils seroient de retour chez eux; Mais un des vieillards me dit qu'ils se garderoient bien de le manger, qu'au contraire ils le conserveroient pour des malades ou pour quelque mariage; ce qui fait voir la grande pauvreté de ces Arabes; & si le reste de l'Arabie heureuse estoit de la sorte, ce seroit asseurément un pays trés-malheureux.

Il y a plusieurs Isles dans le golfe Persique; mais la principale de toute est l'Isle de *Baharen* où se fait tous les ans la pesche des perles, dequoy je parleray en son lieu. Dans toute cette Isle l'eau est fort mauvaise, & voicy quelque chose de surprenant. Ceux qui veulent avoir bonne eau ont leurs plongeurs, qui vont le matin en mer à la portée de deux ou trois mousquets de l'Isle. Quand ils sont là; ils plongent au fond de la mer; & remplissent quelques pots de terre de cette eau qui est douce & bonne; puis ils bouchent bien les pots, & sortent ainsi du fond de la mer. Ils vont porter cette eau à ceux qui les ont envoyez; & elle est trés-excellente à boire; ce qui ne se trouve en aucun lieu qu'auprés de cette Isle, m'en estant particulierement informé dans tous mes voyages. Je diray seulement (ce qui est encore digne de remarque) qu'au cap de Comorin & le long des costes de Coromandel & de Malabar où il n'y a point

 d'eau

d'eau douce, & où ils ne s'amusent point à faire des estangs pour recevoir l'eau de pluye comme aux autres lieux des Indes, quand la mer est retirée les femmes viennent avec des cruches, & le plus prés de la mer qu'elles peuvent elles creusent environ deux pieds dans le sable, où elles trouvent de l'eau douce & assez bonne, dont elles emplissent leurs cruches avec une écuelle. On en fait de mesme le long de deux rivieres que nous passons dans le Royaume de Visapour avant que de nous rendre à la mine des diamants. L'eau de ces rivieres estant fort mauvaise & comme salée, les habitans du lieu font aussi des trous dans le sable le plus proche de la riviere qu'il leur est possible, & trouvent de bonne eau.

De Balsara jusques où l'Euphrate entre dans la mer, il y a une petite Isle où l'on jette l'ancre pour atendre le bon vent. Nous y demeurâmes quatre jours, & de là au Bander-Congo il nous en falut quatorze, & nous y arrivames le vingt-troisiéme Avril. Ce lieu-là seroit beaucoup meilleur pour les marchands que le sejour d'Ormus, qui est trés-mal sain & trés-dangereux, comme je diray ailleurs. Mais ce qui empesche que le Bander-Congo ne l'emporte sur Ormus pour le commerce, est que le chemin jusqu'à Lar est trés-mauvais, & qu'il n'y a que les chameaux qui y puissent aller, les passages difficiles & le manquement d'eau en bien des endroits rendant la route presque inaccessible pour les chevaux ; mais d'Ormus à Lar le chemin est tolerable. Nous demeurâmes deux jours au Bander-Congo, où il y a un Facteur Portugais qui prend la moitié des doüanes, comme il est porté par l'acord entre les Portugais & le Roy de Perse. Ce Facteurs nous receut fort civilement, & ne voulut jamais permettre que nous prissions d'autre logis que le sien, où il nous regala le mieux qu'il luy fut possible.

Avant que d'Aller plus loin, il faut remarquer que les grands vaisseaux qui veulent entrer dans le golfe, & aller d'Ormus à Balsara, doivent de necessité prendre des pilotes du pais, & qu'il faut avoir toûjours la sonde à la main ; parce qu'il y a par tout quantité de bancs.

Le trentiéme nous primes une barque pour le Bander-Abassi, & sur les deux heures aprés midi nous fimes voile, & vimmes reposer trois ou quatre heures à un village qui est sur le bord de la mer dans l'Isle de Kechmiche.

Kechmiche est une Isle de trois lieuës de tour, & à cinq ou six d'Ormus. Elle passe en fertilité toutes les Isles de l'orient où il ne croit ny froment ny orge; mais à Kechmiche il y en vient en quantité, & sans cela on auroit de la peine à subsister à Ormus; parce que c'est de cette Isle d'où l'on tire la plus grande partie des provisions pour les chevaux. Il y a dans l'Isle une bonne source d'eau, & c'est pour sa conservation que les Persans y ont basti une forteresse, de peur que les Portugais qui tenoient alors Ormus ne s'en pussent prevaloir: Car comme je diray dans la description de cette Isle que je feray en un autre lieu, elle n'a point d'autre eau douce que celle qui se rassemble de la pluye dans les cisternes; & comme elle vient à tomber sur une terre salée, il ne se peut faire qu'elle ne retienne quelque chose d'acre qui luy donne un mauvais goût; Mais l'eau des cisternes du Bander congo est beaucoup meilleure, & c'est en partie ce qui en rendroit le sejour plus propre pour le commerce, n'estoit comme j'ay dit, les six journées de mauvais chemin de ce lieu-là jusqu'à Lar.

Pour retourner à l'Isle de *Kechmiche*, les Hollandois l'assiegerent sur un different qu'ils eurent en 1641. & 1642. avec le Roy de Perse pour le negoce des soyes. Voicy en peu de mots quelle en fut la cause. Les Ambassadeurs du Duc d'Holstein estant arrivez en Perse, les Hollandois s'imaginerent qu'ils venoient pour enlever toute la soye, & dans cette pensée la hausserent jusqu'à cinquante tomans; quoy que le prix d'alors ne fût qu'à quarante-deux. Dés que les Ambassadeurs furent partis les Hollandois ne voulurent plus la payer qu'à quarante-quatre, qui estoit deux tomans de plus qu'ils n'avoient acoûtumé. Le Roy piqué de ce qu'ils ne vouloient pas tenir leur parole, ne vouloit plus aussi qu'ils ven-

diſſent leurs marchandiſes ſans payer les doüanes dont ils ſont exempts en prenant les ſoyes. Les Hollandois voyant la reſolution du Roy prirent auſſi la leur, & vindrent tenir la plage d'Ormus pour empeſcher le negoce. Ils aſſiegerent en meſme temps la forteresse de Kechmiche, dans l'eſperance de ſe rendre maiſtres de cette Iſle; mais la chaleur eſt ſi grande & ſi inſuportable à Ormus, depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Septembre, que les vaiſſeaux croiſant dans la plage, comme il faut avoir à toute heure la ſonde à la main; parce que la mer eſt baſſe en bien des endroits, à meſure qu'on changeoit de bord, les matelots en ſondant tomboient de défaillance ſur le tillac. Ainſi ils perdirent une grande partie de leurs gens, & quitterent l'entrepriſe, ayant enfin obtenu aprés pluſieurs preſens faits aux Grands de la Cour qu'ils ne payeroient que quarante-ſix tomans de la ſoye.

Larec eſt une autre Iſle plus proche d'Ormus que Kechmiche, & qui eſt inhabitée. Le ſieur Hillebrand, Commandeur Hollandois y avoit fait faire un jardin auprés d'une mare; où les cerfs & les biches de l'Iſle viennent boire. Il y en a une telle quantité qu'en un jour nous en tuames quarante-cinq. Il y nourriſſoit des poules & des moutons, & en avoit fait un lieu de plaiſir pour s'y aller divertir avec ſes amis.

De Kechmiche nous fimes voile à Ormus, où nous arrivames le lendemain premier de May vers les dix heures du matin. Le Commandeur Hollandois envoya auſſitoſt prendre nos hardes qui eſtoient à la doüane ſans que nous payaſſions rien. Il eſt vray que nous avions mis nos meilleures marchandiſes dans un coffre qui avoit eſté cacheté par le Capitaine Hollandois qui eſtoit à Balſara, & qui avoit écrit deſſus, *pour le Commandeur Hollandois qui eſt à Ormus.* Cet écrit en Hollandois fit croire aux Doüaniers que c'eſtoit pour la Compagnie Hollandoiſe, laquelle ne paye point de doüane en ce pays-là. Les Hollandois nous firent bien des careſſes pendant noſtre ſejour à Ormus; & je parleray

ray de cette ville quand je partiray d'Ispahan pour aller aux Indes.

La navigation des golfes est ordinairement plus dangereuse que celle de l'ocean ; parce que dans les tempestes qui survienent, les ondes y sont plus courtes, & qu'on ne peut pas prendre le large comme en pleine mer. Sur tout il y a des risques à essuyer le long du golfe Persique ; car il y a des bas fonds en plusieurs lieux, & quantité de langues de terre qui avancent en mer où il y a trés peu d'eau, ce qui oblige les vaisseaux qui entrent dans le golfe de prendre des pilotes à Ormus ou au Bandercongo jusqu'à Balsara, & il en faut faire autant de Balsara à Ormus. Ces pilotes sont des pescheurs qui n'ont que la seule [illegible] mer, & de laquelle ils connoissent tous les endroits qu'il faut eviter. Le golfe du costé de la Perse est bordé presque par tout d'un pays aride & sablonneux où on ne trouve point d'eau, & il est impossible de se rendre par terre de ce costé là de Balsara à Ormus. Les marchands auroient esté bien aise de trouver un chemin du costé de l'Arabie pour gaigner Mascaté, d'où l'on peut faire aisément un canal au Sindi, à Diu, ou à Surate, qui sont les trois premiers ports des Indes. Le different qui estoit survenu pour le prix des soyes entre le Roy de Perse & la compagnie Hollandoise à l'ocasion des Ambassadeurs de Holstein, porta l'Emir de Vodana, Prince d'Arabie, dont je parleray au dernier de mes relations, aprés qu'il eut pris Mascaté [illegible] Portugais, à se rendre à Ormus pour proposer aux Hollandois qui croisoient dans la plage une route aisée par terre de Mascaté à Balsara ; & les marchands de Balsara qui vont à Ormus pour le negoce des épiceries & à Elcatif pour celuy des perles, auroient souhaitté comme j'ay dit, qu'elle eut esté establie. L'Emir offroit de fournir des chameaux jusqu'à Mascalat, & l'Emir de Mascalat en donnoit d'autres jusqu'à Elcatif ; Mais les Hollandois considerant qu'en acceptant cette offre ils romproient avec le Roy de Perse, ce qui leur porteroit un notable prejudice, ils remercierent l'Emir de

de Vodana de sa bonne volonté, & luy firent connoître les raisons pour lesquelles ils ne pouvoient prendre cette route. En effet le Roy de Perse pendant que le different dura, fit sçavoir aux Hollandois que ses sujets se passeroient aisement de leurs épiceries, & qu'il avoit dans son Royaume une plante qui estoit aussi forte & aussi chaude que pouvoient estre le poivre & le clou; ainsi les Hollandois qui vendoient tous les ans en Perse pour quinze ou seize cens mille livres d'épiceries, dequoy ils payoient les soyes, n'auroient pas trouvé leur compte à fâcher le Roy en quitant Ormus pour s'établir à Mascaté; ce qui leur osta entierement la pensée de cette nouvelle route, qui toutefois auroit esté trés-commode. Voicy en peu de mots le chemin qu'on auroit tenu.

De Balsara on se seroit rendu à Elcatif ville maritime de l'Arabie heureuse, auprés de laquelle il se fait une pesche de perles qui apartient à l'Emir d'Elcatif; car pour la pesche de l'Isle de Baharen qui est vis à vis, elle est au Roy de Perse. D'Elcatif on auroit esté à Mascalat autre ville d'Arabie, & residence d'un autre Emir; & de Mascalat à Vodana, qui est une assez bonne ville assise à la rencontre de deux petites rivieres qui portent des barques jusqu'à la mer, & qui prennent ensemble le nom de *Moyesin*. Le terroir de Vodana ne produit point de bled, & ne porte que trés-peu de ris; mais d'ailleurs il abonde en fruits, & particulierement en prunes & coins, qui n'ont pas l'âpreté des nostres, & qui se mange comme des pommes. Il y a aussi de trés-bons melons & quantité de raisins, & comme les Juifs remplissent un grand quartier de la ville, l'Emir leur permet de faire du vin. Depuis Vodana jusques au golfe le païs de costé & d'autre est plein de dattiers, les dates servant de nourriture ordinaire au peuple, qui n'a pas le moyen d'acheter du bled ny du ris qu'on aporte de loin & qui sont fort chers. De Vodana il n'y a plus que quinze lieuës jusqu'à Mascaté; quoy que les Cartes Geographiques, qui ne sont pas fort justes, marquent une distance bien plus grande entre ces deux villes.

L'Emir

L'Emir de Vodana estant venu à Ormus pendant le different des Hollandois avec le Roy de Perse, pour s'aboucher avec le Chef de la Compagnie, qui estoit alors Monsieur Constant qu'on envoya en la place du sieur Obrechit, il luy montra une perle parfaitement ronde & transparente qui pesoit dix-sept Abas, c'est à dire quatorze carats & sept octaves: Car il faut remarquer que dans tous les lieux d'orient où se fait la pesche, des perles, on ne parle que d'abas, & un abas fait sept octaves de carat. Monsieur Constant estant fort de mes amis pria l'Emir qu'il luy permit de me monstrer la perle, ce qui luy fut accordé, & je la consideray avec loisir. D'Ormus je passay aux Indes, & le Gouverneur de Surate m'ayant demandé si je n'avois pas oüy parler de cette perle, je luy dis que non seulement j'en avois oüy parler; mais aussi que je l'avois veuë. Allant prendre congé de luy l'année suivante comme je retournois en Perse, il se souvint de la perle, & me pria en repassant à Ormus d'en offrir pour luy jusqu'à 60000. Roupies. Dés que j'eus quité le vaisseau je fis dépescher un Arabe à l'Emir de Vodana de la part du Chef des Hollandois; afin que son message fut mieux receu, pour luy demander s'il vouloit donner la perle pour 30000. piastres qui font 60000. Roupies; Mais il n'en voulut rien faire, disant qu'il l'avoit refusée à plusieurs Princes d'Asie qui luy avoient offert beaucoup d'argent, & qu'il la vou-[illegible]. La feuë Reine Mere me montra un jour une perle en poire de mesme nature, & qui pesoit six ou sept carats.

CHAPITRE X.

Du cinquiéme voyage de l'Autheur, & des avantures de quatre François.

DANS mes quatre premiers voyages j'ay pris quatre differentes routes, dont je crois avoir fait assez exactement la description. Il me reste à parler des

deux derniers, que j'ay faits par la mesme route que j'ay tenuë dans le deuxiéme, à sçavoir par Smyrne & Tauris jusqu'à Ispahan.

Je partis donc de Paris pour mon cinquiéme voyage au mois de Fevrier de l'année 1657. & me rendis à Marseille où je m'embarquay pour Ligourne dans un petit vaisseau Marseillois. Ayant levé l'ancre de grand matin nous découvrimes aprés midi un Corsaire qui venoit fondre sur nous, & qui nous donna la chasse jusques proche de la coste. Nous la gaignames à force de voile, & mimes pied à terre à un petit havre entre la Ciotat & Toulon. J'avois pris sur moy tous mes joyaux, & n'avois laissé dans le vaisseau que ce qui se pouvoit aisément porter, & qui toutefois pouvoit bien monter à vingt-cinq ou trente mille livres. Ny moy ny plusieurs de ma compagnie ne voulumes pas nous hazarder de nous remettre sur le vaisseau, dans la crainte que nous eumes que le Corsaire ne l'atendit, & ayant trouvé des chevaux au lieu où nous estions descendus nous regaignames Marseille. Nostre petit vaisseau où j'avois laissé un de mes gens se hazarda dés le lendemain de se remettre à la voile, & sans mauvaise rencontre le deuxiéme jour se rendit à Ligourne avec un vent favorable.

Etans de retour à Marseille nous vimes arriver un vaisseau Anglois qui venoit d'Espagne & s'en alloit à Ligourne. Il moüilla aux Isles, & pour l'obliger à [illegible] ses affaires & à partir quand il nous plairoit, [illegible] Baron d'Ardiliere, deux fils de Monsieur Tibaut bourgemaistre de Middelbourg & moy, fimes entre nous une bourse de quarante pistoles dont nous fimes present au Capitaine; Ainsi nous fimes voile deux jours aprés l'arrivée du vaisseau, & eumes assez bon vent jusques vis à vis de Masse, où s'estant changé nous fumes contraints de nous aprocher de l'Isle de Corse, & d'aller enfin jetter l'ancre derriere la Gorgone, petite Isle à trois lieuës de Ligourne. Nous y demeurames quatre jours entiers, non sans crainte des Corsaires qui passent souvent entre ces deux Isles, mais nous eumes le bon-heur de n'en voir paroître aucun.

Le

Le vent s'étant rendu favorable nous vimmes en quatre heures à Ligourne; où nous fumes obligez de faire une espece de quarantaine; parce que la ville de Marseille estoit suspecte de contagion; Mais nous ne fumes pas enfermez long-temps, & cependant que la flote se preparoit pour le Levant, je fus passer quelques jours à Pise auprés du Grand Duc, qui voulut que je l'entretinsse souvent de mes voyages, & qui à mon retour à Ligourne me fit l'honneur de m'envoyer des fruits, du fromage, des saucissons & d'excellent vin. Deux jours avant nostre départ je retournay à Pise pour prendre congé de son Altesse, & le Cardinal de Medicis m'ayant demandé si j'avois trouvé le vin de Florence bon, je luy dis que j'en avois fait part à ceux de ma compagnie, & que nous l'avions trouvé si excellent qu'il ne nous en estoit point resté pour le voyage. Le Cardinal me repartit en souriant qu'il m'entendoit bien, & le dit en mesme temps au Grand Duc; de sorte qu'estant de retour à Ligourne son Altesse m'envoya le lendemain six grands quaissons de vin, & son Eminence deux, & aprés en avoir regalé plusieurs honnestes gens du vaisseau, j'en eus encore assez à mon arrivée à Smyrne dequoy en faire present au Consul François.

Nous partimes de Ligourne sept vaisseaux de conserve, [illegible] destinez pour Venise, un pour Constantinople, [illegible] pour Alep, trois pour Smyrne, & je montay sur un vaisseau Hollandois. Nous touchames à Messine, & il ne nous arriva rien de particulier dans nostre navigation jusques à Smyrne. Mais avant que d'en partir pour prendre la route de Tauris, je raconteray au Lecteur l'histoire de quatre François, dont les divers incidens donneront beaucoup de lumiere pour s'instruire des mœurs & des coûtumes tant des Turcs que des Persans.

Dans l'atente du départ de la Caravane qui ne pouvoit estre preste que de cinq ou six semaines, & sur l'avis que j'eus qu'un riche Juif, marchand joüaillier à Constantinople avoit à vendre quelques perles de prix, tant pour leur grosseur que pour leur beauté, ce qui est la meil-

meilleure de toutes les marchandises qu'on puisse porter aux Indes, j'envoyay à Constantinople un homme que je menois avec moy, & qui entendoit fort bien cette sorte de negoce. Un Gentilhomme Normand nommé de Reville se trouvant à Smyrne l'accompagnit avec luy dans ce voyage, & ils passerent ensemble dans le mesme vaisseau qui menoit à Constantinople Monsieur de la Haye Ambassadeur de France & Madame sa femme. Ce Gentilhomme avoit deux ou trois mille ducats en bourse, & ne manquoit ny d'esprit ny de courage qui répondoient à sa bonne mine ; mais il n'avoit pour estre pas de la conduite à proportion, & il alloit un peu trop viste dans les affaires pour ces pays là où il est besoin de beaucoup de retenuë. Il avoit quité le service des Moscovites croyant entrer dans celuy des Venitiens en Candie : mais le Commandeur de Gremonville qui y commandoit alors n'ayant pû luy donner un employ tel qu'il souhaitoit, il resolut de passer en Perse. Pendant qu'il fut à Constantinople il s'avisa de joüer une piece à un Juif, ce qui faillit à luy attirer une trés-méchante affaire, & voicy comme la chose arriva. Les Juifs qui ne perdent point de temps pour tâcher de profiter des ocasions qui se presentent, venoient trouver souvent l'homme que j'avois envoyé, & outre les perles dont il estoit question & qu'il n'acheta point parce qu'on les luy mettoit à trop haut prix, luy [illegible] des pierres de prix pour voir si quelqu'une [illegible] dans la vuë. Le Gentilhomme Normand fit connoissance avec eux ; & tirant un jour à part celuy qui luy sembloit le plus riche, luy dit qu'ayant dessein de passer aux Indes il vouloit employer la valeur de quatre mille ducats en perles, & qu'il le prioit de luy en chercher. Il ajoûta qu'il payeroit moitié en argent, & moitié en marchandise, & luy fit voir en mesme temps deux mille ducats que le Juif devoroit déja des yeux. Quelques jours aprés il luy aporta quatre belles perles avec quelques émeraudes, & ils convindrent aisement du prix ; parce que le Gentilhomme n'avoit autre dessein que de

se

se moquer du Juif. Pour la deuxiéme fois il luy expose en vuë les deux mille ducats, que le Juif, qui croyoit avoir trouvé sa dupe, contoit comme estant à luy. Il ne restoit plus qu'à produire la marchandise qui devoit faire l'autre partie du payement, & le Juif demandant à la voir, le Gentilhomme sans le faire languir, luy dit aussi-tost que la marchandise qu'il avoit à luy donner estoit une bonne & forte fievre quatre qu'il gardoit depuis long temps, qu'il n'en pourroit jamais trouver de meilleure, & qu'il ne la mettoit pas à trop haut prix ; puis qu'il ne la luy contoit que pour deux mille ducats. Le Juif qui estoit riche & avoit grand credit à la Porte fut si outré de cette raillerie, qu'il s'en manqua peu qu'il n'en arrivât beaucoup de bruit: Car sur ce que le Gentilhomme luy avoit dit qu'il vouloit aller en Perse & aux Indes, il auroit pû aisément le faire passer pour espion, & luy attirer une trés-méchante affaire ; Mais les Juifs ne pouvant guere rien faire dans leur negoce sans les marchands François, quelques-uns representerent à celuy qui avoit receu l'affront, que c'estoit un trait de folâtre qu'il falloit excuser, & le prierent que la chose ne passât pas outre, ce qu'ils obtindrent enfin ; parce que les Juifs, comme j'ay dit, ont besoin d'eux. Mon homme voyant que les Juifs tenoient leur marchandise trop chere hâta son retour, & revint sans avoir rien acheté. Le Gentilhomme Normand qui craignoit avec raison que sous main les Juifs ne luy fissent faire quelque piece, le pressoit de son costé de partir, & estans venus par mer de Constantinople à Burse, ils firent le reste du chemin par terre jusques à Smyrne.

Pour faire de suite & en peu de mots l'histoire de ce Gentilhomme & de son compagnon de voyage, & la joindre avec celle de deux autres François de bonne famille, dont les avantures donnerent lieu à une fâcheuse disgrace qui arriva aux deux premiers à Babylone, je passeray plusieurs circonstances qui ne sont pas beaucoup necessaires à mon recit.

De Reville estant de retour à Smyrne, se mit dans un Alma-

Almadier qui est comme une petite barque armée, qui d'ordinaire touche à Schio & à Rhodes pour aller à Cypre, où presque tous les jours on trouve des commoditez pour gaigner Alexandrette. De là il fut à Alep, où il pourvût a ce qui luy estoit necessaire pour le voyage de Babylone & pour de là passer en Perse.

Quelques jours avant que Revile fust arrivé à Alep, il y vint deux François, l'un nommé Neret, l'autre Hautin Auditeur des Comptes. Ils avoient quatre caisses pleines de fausses pierreries mises en œuvre, dont la pluspart estoient de celles du Temple, sur lesquelles ils se flattoient de faire un grand gain en Perse. De Marseille ils s'estoient rendus à Seydé, de Seyde à Damas, ayant oüi dire qu'ils pourroient passer à Bagdat avec le Topigi-bachi, dont j'ay parlé au chapitre precedent. Il faut que le lecteur se souvienne que ce Topigi-bachi ou Chef des Canonniers estoit celuy qui avoit aidé à Sultan Amurat à prendre Bagdat, & qu'en reconnoissance de ses servites le Grand Seigneur luy avoit donné à Damas un Timar de plus de quatre mille écus de revenu. C'estoit sa coûtume de passer tous les ans de Damas à Bagdat dans la saison que le Roy de Perse pouvoit l'assieger, & cette saison ne durant que trois ou quatre mois, dés qu'elle estoit passée & qu'elle alloit faire place aux vents & aux pluyes, il retournoit à Damas. Il prenoit d'ordinaire avec luy vingt-cinq ou trente chevaux, & faisoit le chemin en dix-huit jours ou en vingt-deux, coupant droit par le desert, où les Arabes avoient charge de luy aporter des vivres sur le chemin. Il est bien aise dans ce voyage de faire plaisir aux Francs, & de les conduire par cette route la plus courte de toutes, quand il s'en presente: parce qu'il en tire de l'avantage, & qu'il en reçoit toûjours une honeste recompense. Les deux François l'ayant donc prié qu'ils pussent passer en sa compagnie, le Topigi-bachi leur promit de leur faire cette grace; mais en les avertissant que ce ne pouvoit estre que dans deux ou trois mois, & qu'il faloit avoir patience jusques-là, dequoy ils demeurerent d'acord de

part

part & d'autre ; Mais les François n'eurent pas demeuré à Damas sept ou huit jours, qu'ayant fait connoissance avec un Spahi regenat Marseillois, ils écouterent la proposition qu'il leur fit de les mener par la route ordinaire de la Mesopotamie, leur representant qu'ils seroient à la Cour de Perse avant que le Topigi-bachi partit de Damas. Malheureusement pour eux ils suivirent ce conseil, & s'estant pourvûs secretement de chevaux ils partirent de Damas sans bruit, & sans que le Topigi-bachi en eut connoissance. Dés qu'il eut eu avis de leur départ, aprés la courtoise qu'il leur avoir faite, il se sentit si offensé de leur procedé qu'il prit resolution de s'en vanger. Il dépescha sans perdre temps un de ses valets Arabes par le desert au Bacha de Bagdat, pour luy donner avis que deux François devoient passer par cette ville, & qu'il ne manquât pas de les faire arrêter. Que c'estoient asseurement deux espions, qui ne passoient en Perse que pour aller porter des avis au Roy contre les interests du Grand Seigneur, & qu'il n'en avoit pû juger autrement pendant le sejour qu'ils avoient fait à Damas. Il les luy dépeignit depuis les pieds jusqu'à la teste, la taille, le poil, les traits du visage, & il n'avoit pas envie qu'ils échapassent du piege qu'il leur dressoit.

Les deux François arriverent donc à Alep avec leur Spahi, qui avant que de partir de Damas s'estoit mis dans l'esprit de leur joüer un mauvais tour à Ourfa. On se reposa à l'ordinaire quelques jours en ce lieu là pour faire des provisions de bouche, & cependant le traître Spahi fut avertir le Bacha qu'il menoit deux François qui ne pouvoient estre que deux espions. C'en fut assez pour obliger le Bacha à les faire prisonniers, & à se saisir en mesme temps de tous leurs effets. Il mit d'abord la main sur huit cent piastres qu'ils avoient en especes, & par bon heur ils avoient de l'or cousu sur eux où il ne fut point touché. Le Spahi ne manqua pas d'avoir sa part du butin, & cela doit bien instruire les voyageurs à prendre garde avec qui ils se mettent en chemin dans la Turquie.

Quel

Quelques jours aprés il arriva à Ourfa un ſerviteur du Conſul François d'Alep, qu'il envoye tous les ans pour acheter des laines à Erivan & à Tauris. Comme il avoit veû que le Conſul ſon maiſtre avoit fort bien reçu ces deux François quand ils paſſerent à Alep, il fut ſurpris d'aprendre qu'ils eſtoient arreſtez à Ourfa par le Bacha, & eſtant connu de luy il le fut trouver, pour luy repreſenter que ces François n'alloient en Perſe que pour paſſer aux Indes, où on leur avoit fait eſperer que les bagatelles qu'ils portoient ſe vendoient bien. Enfin à force de prieres, & en l'aſſeurant que la nation luy en ſeroit obligée, les deux François furent relâchez; mais les huit cens piaſtres demeurerent pour les frais, & il n'y eut pas moyen de les recouvrer. Le Spahi ayant repris le chemin de Damas, & les François n'ayant perſonne avec eux qui entendiſt le langage du pays, ils n'eurent point de meilleur recours qu'au ſerviteur du Conſul, quitant heureuſement pour eux la reſolution de paſſer par Bagdat; où ſur l'avis du Topigi-bachi le Bacha leur auroit fait un méchant parti. Quoy que le chemin fût beaucoup plus long par Tauris, ils le ſuivirent par cette route, & meſme il les conduiſit juſqu'à Iſpahan, où il ne fut pas recompenſé comme meritoit le ſervice qu'il leur avoit rendu.

Il faut maintenant reprendre l'hiſtoire du Gentilhomme Normand, qui va bien-toſt ſouffrir la peine que le Topigi-bachi crut eſtre deuë à l'affront qu'il pretendoit avoir reçu des deux François. Trois ou quatre jours aprés leur départ d'Alep, Reville & ſon compagnon y arriverent, & ayant pris pluſieurs lettres de recommandation pour la Perſe, tant du Conſul que des principaux marchands, ils eurent le bon-heur de n'atendre que ſept ou huit jours le départ d'une Caravane pour Babylone. Dés qu'ils eurent mis pied à terre hors du Kilet, ſur la creance qu'on eut aſſez vray-ſemblablement que c'eſtoient les deux hommes dont le Topigi-bachi avoit écrit au Bacha, ils furent menez devant luy & on ſe ſaiſit en meſme temps de toutes leurs hardes & de

de leurs lettres. Le Bacha ayant envoyé querir les Peres Capucins pour avoir l'explication de ces lettres, il ne s'en voulut pas tout à fait fier à eux, & fit venir pour les lire un Medecin Sicilien qu'il avoit à son service, avec son Thresorier qui avoit esté fait esclave au commencement des guerres de Candie. Mais ny le Medecin, ny le Thresorier, non plus que les Capucins, ne voulurent pas expliquer au Bacha quelques endroits de ces lettres qui auroient pû nuire aux deux François, ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent enfermez dans une étable pleine d'ordures, & qu'on ne les menaçât tous les jours de les faire mettre à la bouche du canon s'ils ne confessoient la verité: Car enfin le Bacha les croyoit coupables, & ajoûtoit foy à ce que le Topigi-bachi luy avoit écrit contr'eux. Mais comme il estoit attendu de jour en jour, les Capucins & le Cadi mesme prierent le Bacha de suspendre son arrest jusqu'à l'arrivée du Chef des Canonniers, pour voir s'il les reconnoîtroit, & s'il n'y avoit point quelque méprise, afin qu'il rendit un jugement équitable. Le Bacha n'ayant pû refuser cette grace à leur priere, ils demeurerent vingt-deux jours dans cette sale prison. Le Topigi estant arrivé fut salüer le Bacha, qui luy dit qu'il avoit arresté les deux François sur l'avis qu'il luy en avoit donné, mais que devant estre fatigué du voyage il luy falloit laisser prendre du repos, & que le lendemain il les pourroit voir.

Le lendemain, par l'ordre du Bacha on amena les deux prisonniers en sa presence, & quoy qu'il y eût quelque ressemblance de poil & de taille entr'eux & les deux autres François, le Topigi-bachi qui avoit eu le temps de prendre tous les traits de ceux qui luy avoient fait affront, dit au Bacha que ces deux François qu'il voyoit-là n'estoient pas ceux dont il luy avoit donné avis pour les arrester. Le Bacha entra en colere à ce discours, & croyant que le Topigi-bachi se voulut moquer de luy, ou qu'il eût pris d'autres sentimens depuis son arrivée en faveur des deux François; d'où te vient, luy dit-il, un si subit changement; N'est-ce pas le mesme poil

que tu m'as marqué par ta lettre; N'y en a-t-il pas un âgé? N'y en a-t-il pas une jeune? Ne sont-ils pas tels que tu les as dépeints; Asseurement les Capucins t'ont fait cette nuit un present pour te dédire, & sans cela tu ne parlerois pas comme tu fais. Topigi-bachi qui n'est guerre moins consideré dans Bagdat que le Bacha mesme, fut piqué de ce discours, & menagea si bien les choses avec le Cadi que le Bacha relâcha enfin les prisonniers, à condition qu'ils n'iroient pas en Perse, & qu'ils prendroient le chemin de Basfora pour les Indes où ils furent en effet; Mais il fallut sur toutes choses que le Bacha eût son droit. Reville avant que de sortir de Bagdat y laissa une partie des ducats dont il avoit fait montre au Juif de Constantinople.

Reveille & son Compagnon estant arrivez aux Indes passerent jusqu'en Bengala, & furent voir le *Nabab-Mirigimola* General des armées du Grand Mogol. Ils luy furent presentez par les Anglois qui avoient affaire avec ce Prince, & qui luy firent connoistre que ces deux François souhaitoient de prendre parti auprés de luy: Mais le Nabab leur representa, qu'outre qu'ils ignoroient la langue du pays & leur maniere de faire la guerre, il ne jugeoit pas à leur mine qu'ils fussent gens à se contenter dans plusieurs marches d'une pipe de tabac par jour avec de l'eau & une poignée de ris, & d'une simple toile sur la teste qui sert aussi de ceinture pour toute tente & tout abri contre les chaleurs excessives de ces pays-là.

Reville voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour luy aux Indes, se rendit à Ispahan dans l'esperance d'y trouver quelque employ. Les Anglois le receurent en leur logis, & firent sçavoir au *Nazar* ou grand Maistre de la maison du Roy, qu'il estoit arrivé un Gentil-homme François qui estoit brave & entendoit bien la guerre. La rencontre des affaires sembloit assez favorable pour Reville; parce qu'on avoit eu avis à la Cour qu'il y avoit plusieurs Corsaires sur la mer Caspienne qui faisoient des descentes dans le Guilan & le Mazandran. Le Nazar fit réponse

que

que d[illegible] qu'il verroit l'ocaſion propre il ne manqueroit pas de le dire au Roy, qui eſtoit alors Cha-Abas II. & s'en acquitta ainſi qu'il l'avoit promis.

Il y avoit alors à la Cour un vieux Roy de Georgie âgé de plus de [illegible] ans, & que le Roy de Perſe avoit fait venir adroitement aprés pluſieurs refus, ſur la promeſſe qu'il luy fit de reſtablir ſes enfans. Le Roy pour ſe divertir vouloit qu'il fut de tous ſes plaiſirs, il le menoit à la chaſſe, il ne peuvoit point ſans luy; mais avec toutes ſes careſſes il ne tint pas ce qu'il luy avoit promis. Trois ou quatre jours aprés que les Anglois eurent donné avis à la Cour de l'arrivée de Revile, le Roy ſe trouvant de belle humeur & dans la debauche avec le vieux Roy de Georgie, le Nazar prit ſon temps pour luy dire qu'il eſtoit venu un Franc à Iſpahan, tel que les Anglois luy avoient dépeint. Le Roy commanda auſſi-toſt qu'on le fit venir, & ſur cet ordre Reville ſe rendit à la Cour ſuivi du Truchemau des Anglois. Quand il eut ſalué le Roy, ſa Majeſté demanda au Nazar ce qu'il avoit ouy dire de ce Fringuis là. Le Nazar répondit qu'il avoit appris qu'il avoit eu d'aſſez beaux commandemens dans les armées, ce que le Roy ſe contenta de ſçavoir pour cette fois. Demi-heure aprés ſa Majeſté demanda auſſi au Truchemau ce qu'il en avoit ouy dire de ſon coſté, à quoy celuy-cy repartit qu'on luy avoit aſſeuré qu'il avoit toûjours commandé mille hommes. Aprés cela le Roy demeura [illegible] quelque temps ſans s'informer d'autre choſe. Puis il ordonna au truchemau de luy demander à luy-meſme quel commandement il avoit en Chreſtienté; à quoy Reville répondit qu'il eſtoit Capitaine de la Compagnie des Gardes du corps du Roy d'Angleterre, qui eſtoit de deux cens hommes. A cette réponſe de Reville le Roy ſe mit en colere, & regardant le Nazar de mauvais œil; chien que tu es, luy dit il, tu m'as dit que ce Fringuis avoit commandé mille hommes, & il avoüe luy-meſme qu'il n'a eſté Capitaine que d'une Compagnie de deux cens hommes; demande luy pourquoy il eſt venu en ce pays. Reville répondit que c'eſtoit

c'estoit pour tâcher de dissiper en des pays éloignez le chargin qui luy duroit encore de ce qu'on avoit fait mourir le Roy d'Angleterre qu'il servoit, & qu'il n'avoit pû se resoudre depuis ce temps-là à demeurer dans la Chrestienté. Le Roy plus fâché [illegible] avant d'entendre un tel discours; comment estoit-il possible, dit-il à Reville en luy jettant un regard de colere que tu fusses Capitaine des Gardes du corps du Roy qui t'avit à son service, & que toy & tous tes gens n'ayent pas peri pour sa defense, & donné jusqu'à la derniere goute de leur sang? Tu n'es pas digne de vivre, poursuivit le Roy, & en même temps commanda au Nazar de se saisir de sa personne, & de le faire mettre en *lieu* de seureté où il luy en pût répondre. L'ordre du Roy fut incontinent executé, & Reville eut pour prison le logis du Nazar, où il fut assez doucement traité, les viandes ne luy manquant pas & les Francs ayant soin de luy envoyer du vin; de sorte qu'il avoit tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour la bouche. Il faut remarquer que c'est la coûtume en Perse, que lors que le Roy a fait mettre quelqu'un en prison, il n'y a qui que ce soit qui ose luy parler en sa faveur; & il faut de necessité que son élargissement vienne du pur mouvement du Roy; & le mal-heur estoit pour le prisonnier que le Roy ne pouvoit guere se souvenir de luy, ayant un peu beu lors qu'il le chassa de sa presence. Enfin au bout de vingt-deux jours, les Eunuques du Roy à la priere d'un Franc apellé Claude Musin armurier de la Cour qui faisoit d'ordinaire le folâtre avec eux, se hazarderent d'en parler au Roy, qui ordonna que Reville le vint salüer le lendemain. Selon la coustume on luy donna la *Calate*, qui est la veste ordinaire de ceux qui vont salüer le Roy, & de la sorte il eut son congé. Depuis ce temps-là il repassa en Europe, & je le rencontray à Amsterdam.

Je reviens aux deux François qui furent la cause innocente de la disgrace que Reville essuya à Bagdat, & que le serviteur du Consul François d'Alep conduisit à Ispahan. Comme ils sceurent que j'avoit montré quantité de beaux joyaux au Roy de Perse, & qu'il m'en avoit acheté

acheté pour plus de quarante mille écus, ils eurent [illegible] pendant mon sejour à Ispahan d'exposer leurs babioles au Temple; Mais sept ou huit jours aprés mon depart ils furent montrer leurs belles marchandises au Nazar, & le prierent de les faire voir au Roy. Le Nazar à la veuë de ces fausses pierres se mit en colere, leur disant pour qui ils prenoient le Roy, & qu'il n'achetoit point de semblables bagatelles; que sa Majesté avoit de l'argent pour l'employer à de bonnes pierres, & qu'il n'en entroit point d'autres dans son palais; que s'ils n'étoient François, & si le Roy n'aimoit la nation, en ayant plusieurs à son service, il feroit mettre leurs marchandises en pieces, & sçauroit punir leur effronterie. Ainsi les deux François furent envoyez honteusement, & voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour eux à Ispahan, ils resolurent de passer aux Indes. Ils s'embarquerent à Ormus sur un vaisseau Hollandois qui alloit à Massipatan sur la coste de Coromandel. Quatre ou cinq jours aprés qu'ils eurent fait voile, le sieur Hantin mourut en mer, & le sieur Neret tombant malade fut toûjours languissant jusques à la fin. Comme il y a toûjours sur les vaisseaux de Hollande quelques matelots François, on luy en donna un pour le servir; mais il ne le servit pas fidelement: car dans le fort de sa maladie il se saisit de sa ceinture où il y avoit bon nombre de pistoles d'Espagne, qu'il ne garda guere comme je diray bientost. Le vaisseau estant heureusement arrivé à Massipatan, le Commandeur Hollandois envoya aussi-tost prier les Capucins de Madrespatan, qui est un fort des Anglois proche de saint Thomé, de venir prendre un François malade & de l'emmener chez eux: ce qu'ils firent promptement, & il mourut au bout de huit jours.

Le matelot François qui s'estoit saisi de la ceinture voulut se servir de ce qui estoit dedans, & changeant à diverses fois au cabaret quelques pistoles d'Espagne, dont d'ordinaire les gens de sa sorte ne sont pas fort chargez, cela fit soupçonner qu'ayant servi le François malade il luy auroit fait quelque larcin. La chose estant

 venuë

venuë aux oreilles du Commandeur Hollandois, il fit venir le matelot, & fit bien qu'il découvrit le tout, & luy fit tout rendre à deux ou trois pistoles prés qu'il en avoit mangées. Il eut soin aussi de faire vendre le[illegible]res du Temple le plus avantageusement qu'il fut possible, & les Peres Capucins de leur costé aporterent à la masse tout ce qui apartenoit à celuy qui estoit mort chez eux. La Compagnie Hollandoise eut soin de faire tenir tout cet argent à Amsterdam, & il fut compté fidelement à Paris à Monsieur Chandelier Avocat en Parlement, Beau-frere du sieur Hautin & son principal heritier.

Ce n'est pas le seul exemple que je pourrois produire du bel ordre establi dans tout l'Orient, pour la conservation des biens d'un estranger de quelque pays éloigné qu'il soit, qui vient à mourir ou en Turquie, ou en Perse, ou dans les Indes: Car si ces biens tombent entre les mains des Mahometans, ils les enferment soigneusement sous la clef, & quand il y auroit des marchandises qui pourroient se gaster, ils n'y toucheront jamais, que les veritables heritiers du deffunt & bien reconnus pour tels par des preuves authentiques ne viennent les reclamer. Si ces mesmes biens viennent à la direction des Anglois ou des Hollandois, ils en prennent un inventaire & en donnent avis aux heritiers, à qui ils les font toucher fidelement, & je doute fort qu'en plusieurs endroits de nôtre Europe on apportât en de semblables ocasions tant de sincerité & d'exactitude.

Voila quelles furent les avantures des quatre François, & elles peuvent servir à instruire le Lecteur de plusieurs choses assez singulieres qui se pratiquent parmi les Turcs, les Persans & les Indiens.

Je reviens à Smirne où j'atendis quelque temps la Caravane pour le voyage de Perse. Toutes choses estant prestes nous primes la route de Tauris que j'ay amplement décrite, & il ne nous arriva rien dans le chemin qui soit digne d'estre remarqué. Je diray seulement que lorsque nous fumes à Tocat, les chaleurs estant fort grandes nous laissames le chemin ordinaire du costé du nord,

pour

pour prendre par les montágnes où il y a toûjours de l'[illegible]e & de la fraîcheur. En bien des endroits nous tr[illegible]s de la neige & quantité de trés-belle oseille ; & su[illegible]t de quelques-unes de ces montagnes on trouve aussi des [illegible]quillages comme sur le bord de la mer, ce qui est assez extra[illegible]aire. D'Ezeron nous fusmes passer à Cars, & de Cars nous vimmes à Erivan. Le Kan en estoit alors absent & c'estoit retiré pendant les chaleurs [illegible] les montagnes à une journée de la ville. Son Lieutenant qui y avoit laissé m'ayant dit qu'il n'estoit pas de la bienseance de [illegible] outre sans aller rendre mes devoirs au Kan, je [illegible] son conseil, & je le trouvay sous ses tentes dan[illegible] où il y avoit encore quantité de neige. [illegible]s où elle commençoit à fon[illegible] on découvroit plusi[illegible] belles fleurs, & l'on avoit en ce lieu-là l'eté & l'hyver tout ensemble. Le Kan me fit un trés-bon acueil & à ceux qui m'avoient accompagné ; il nous donna un beau pavillon couvert d'écarlate, & pendant dix jours que nous demeurâmes auprés de luy il nous en[illegible] à manger de sa cuisine à tous les repas. Les deux premiers jours il ne nous envoya point de vin, pour nous faire croire qu'il estoit bon Musulman ; mais jugeant bien qu'il nous seroit difficille de nous en passer, il ordonna à quelques cavaliers d'en aller prendre au lieu le plus proche, & ils nous en apporterent de deux sortes qui estoit trés-bon. Nous fusmes aussi regalez de quantité de melons & de grenades, & pendant nôtre sejour en ce lieu-là je me divertis à la chasse. Je fis aussi quelques affaires avec le Kan ; mais je ne voulus pas luy montrer ce que j'avois de plus precieux voulant que le Roy en eût la premiere vuë : Car cecy est à remarquer, que lors qu'on a montré quelques marchandises à un Kan ou Gouverneur de Province, il ne faut pas s'hazarder d'aller l'exposer aux yeux du Roy, qui sçait tout ce qui se passe, & qui se sentiroit offensé que l'on eût montré une chose à son esclave avant que de la luy faire voir. Non seulement la marchandise seroit rebutée ; mais encore le marchand courroit risque d'estre mal-traité.

Il y a d'ailleurs un autre inconvenient pour le marchand : car aprés qu'il a montré au Roy ce qu'[illegible]rieux, il n'y a personne de ceux qui le sçavent [illegible]ur rien acheter de luy dans le dessein de le presente[illegible]y ; parce qu'on n'oseroit luy faire [illegible]ent d'une chose qu'il a vuë.

Quand on a passé Erivan on peut quitter quand on veut la Caravane, & dés que l'on est en Perse il n'y a plus de risque à courir sur le chemin. Ayant apris que le Kan de *Gengea* estoit homme à acheter pour quinze ou vingt mille écus de joyaux, je pris une partie de ceux que j'avois, & avec deux de [illegible] gens je me mis en chemin pour cette ville ; [illegible]geay de dessein à la premiere journée : car [illegible]e le chemin me dégousta de passer outre, estant excessivement mauvais, & ayant marché tout le jour dans des montagnes, où il n'y a que des roches, des precipices & de petits lacs où on court risque à toute heure de tomber ; je jugeay à propos de retourner en arriere ; & d'autre costé je fis reflexion sur ce que je viens de remarquer, qu'en montrant au Kan une partie de mes joyaux, cela me pourroit faire tort pour l'autre qui estoit beaucoup plus considerable, & que je n'aurois plus rien osé montrer au Roy sans encourir sa disgrace. Le lendemain de cette rude journée je tournay bride pour rejoindre le reste de mes gens que j'avois laissé dans la Caravane, & je la rencontray à Naksivan où elle se reposoit pour continüer sa route jusqu'à Tauris où elle se devoit rendre.

De Tauris à Ispahan il ne m'arriva rien qui soit digne de remarque. Estant à la Cour je fus bien receu du Roy, & je luy vendis pour soixante deux mille écus de joyaux & autres precieuses marchandises. Il m'honora de la Calate, & ayant receu les mesmes honneurs à mon sixiéme voyage, je reserve ces particularitez pour la relation que j'en dois faire, ne voulant pas ennuyer le Lecteur par des repetitions inutiles.

Fin du second Livre.

VOYA-

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE TROISIEME.

Du sixiéme & dernier voyage de l'Autheur, & des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & en Perse par les Provinces Septentrionales de l'Europe.

Avec une Relation particuliere de plusieurs pays voisins de la Mer Noire, & de la Mer Caspienne.

CHAPITRE PREMIER.

Du sixiéme & dernier voyage de l'Autheur depuis son depart de Paris jusqu'à son debarquement à Smyrne.

JE commençay mon sixiéme voyage de Levant le vingt-sept de Novembre 1663. & partis de Paris pour Lion accompagné de huit de mes gens de differentes professions, selon qu'ils m'étoient utiles. Je portois avec moy la valeur de quatre cens mille livres, soit en pierreries, soit en ouvrages d'orféverie, & autres pieces curieuses, que je destinois pour le Roy de Perse & pour le Grand Mogol. Estant arrivé a Lion j'achetay un miroir de fonte qui estoit rond & concave, & avoit environ deux pieds & demi de diametre. Son effet estoit merveilleux, & lors qu'il estoit exposé au soleil, & qu'on mettoit un écu blanc au point

de la reflexion des rayons, il le faisoit fondre en un instant. Il rejettoit aussi les especes si fort en de[illegible] si on luy presentoit une épée il sembloit qu'il [illegible] une autre. La nuit en mettant une chandelle [illegible], on pouvoit lire un lettre à deux cens pas loin en la posant au point de la reflexion. [illegible] piece estoit la plus belle de cette nature qu'on ait vuë depuis long-temps, Ainsi en faisant chemin je tachay toûjours d'acquerir quelques raretez, qui pussent estre agreables [illegible] grands Monarques de l'Asie à qui j'avois eu le bonheur de plairre, & particulierement [illegible] oncle du grand Mogol qui me favorisoit en toutes ch[illegible], leur ayant vendu plusieurs pieces curieuses [illegible] dans mes voyages.

De Lion je me rendis [illegible] où je demeuray dix jours à atendre l'emba[illegible] pour Ligourne, & je fis voile avec mes gens le [illegible] Janvier 1664. Nous estions dans la barque du Patron [illegible] Flour que l'on apelloit le Postillon; parce qu'il estoit estimé le plus habile & le plus diligent Patron du pays. Comme nous faisions assez heureusement nostre route, nous ape[illegible]mes le lendemain matin un grand vaisseau vers les Isles de sainte Marguerite. La mer n'ayant point d'amy, & voyant devant nous une barque qui fuioit, nous en fimes autant & vimmes moüiller à une petite [illegible] le port d'*Agaie* à deux lieües de Frejus, où il n'y a qu'un méchant fort avec deux ou trois maisons seules. Nous fumes à terre; parce qu'il n'estoit guere que midi, & nous vimes là un jardin qui peut passer pour trés-beau, & qui est trés-bien entretenu. Il y a des allées d'orangers & de citronies, qui rendent le lieu aussi vert & aussi gay au cœur de l'hyver qu'en plein Esté, & on y void d'ailleurs plusieurs enjolivemens à la mode d'Italie qui en est voisine. Sur les quatre heures du soir nous retournames à bord, où nous ne fumes pas plûtost que nous aperceumes une grosse barque qui venoit dans le port à toutes voiles. Ayant demandé au Patron ce que c'estoit, il me repondit assez troublé que Messieurs de la Foraine ayoient armé à Toulon cette barque, pour faire payer

de

de gré ou de force certains droits à toutes celles qui font [illegible] l'Italie, & que ceux de Marſeille ne vouloient [illegible] payer quand on les venoit exiger dans leur ville. [illegible] ant le deſordre qui pouvoit arriver, dés que je fus à bord je me fis donner une caſſette que le Patron me gardoit, & où eſtoient mes plus precieux joyaux. J'en pris une partie ſur moy, & donnay l'autre à la haſte à un de mes ſerviteurs croyant qu'il ne me quitteroit pas. Ayant [illegible] de craindre que dans la confuſion qui pouvoit ſuivre l'attaque de la barque de la Foraine qui en vouloit à noſtre Patron, je ne [illegible] à perdre quelque riche piece, je crus que je ferois bien de paſſer dans une barque Genoiſe qui eſtoit à l'ancre proche de la noſtre, & qui ne devoit rien à la Foraine. Je me mis donc en devoir de ſauter dans cette barque; mais n'ayant pas bien remarqué la diſtance qu'il y avoit entre l'une & l'autre, au lieu de ſauter dedans je tombay dans la mer, où on n'auroit pas ſongé à me ſecourir dans le tumulte, & où je courois riſque de me perdre entre les deux barques, ſi je n'euſſe heureuſement rencontré une corde que je ſaiſis par un nœud. Un de mes ſerviteurs me voyant dans ce danger ſauta promptement dans la barque Genoiſe, & ſe ſervit de toutes les forces pour m'aider à monter, ce qui ne ſe fit pas ſans peine. Cependant la barque de la Foraine avançoit toûjours ſur la noſtre, & en eſtoit déja ſi proche qu'on la pouvoit acrocher, & le Capitaine pour intimider noſtre Patron, crioit que ſi on ne ſe rendoit on ne donneroit quartier à perſonne. Comme ceux de la Foraine virent que Flour ne ſe mettoit point en devoir de ſe ſoûmettre, ils firent une décharge de pluſieurs coups de mouſquet. Un de nos matelots fut bleſſé proche du maſt & mourut trois jours aprés. Le fils du Patron eut un coup dans ſon jupon qui ne fit que luy effleurer la peau, & le Patron luy meſme reçut deux bales dans ſon bonnet, ce qui l'étonna un peu. Il ne perdit pas pourtant courage, & comme un des plus habiles de ſon métier, il s'aviſa par un tour d'adreſſe de mettre ſa barque entre deux autres barques Genoiſes qui eſtoient à

l'ancre

l'ancre dans cette baye, ce qu'il fit à propos qu'il évita le danger où il alloit tomber sans ressource[illegible] barque de la Foraine qui vouloit joindre la sie[illegible]n emparer s'estant embarrassée dans les voiles [illegible]r-dages de tant de barques, il eut le temps & le moyen de sortir du port, & de prendre le large à force de rames. Il faisoit un peu de vent, & dés qu'il fut à la mer, il l'eut en poupe & si favorable, que le lendemain du matin il arriva à Monaco, & de là en deux jours à Gennes.

Pour moy qui estois passé dans la barque Genoise, voyant celle du patron Flour où estoient mes gens échapée & hors de danger, je me fis mettre à terre avec celuy des miens qui m'avoit suivi, pour voir quelle voye je devois prendre pour rejoindre nostre barque. Mais ayant tout à propos trouvé un patron de Frontignan qui portoit du vin de Languedoc à la coste d'Italie, je fis marché avec luy pour me passer à Ligourne. Je me remis donc en mer dans sa barque, & nous touchâmes à Ville-franche, & ensuite à Monaco où nous arrivâmes un matin de bonne heure.

D'abord à mon arrivée je montay au Palais, & fus salüer Madame la Princesse en l'absence de Monsieur le Prince qui estoit à Genes. Elle me receut fort civilement, & commanda qu'on me fit voir la place, & ce qu'il y a de plus rare dans le cabinet du Prince. Il y a quantité de beaux tableaux, & plusieurs pieces curieuses d'horlogerie & d'orfévrerie; Mais entre autres gentillesses & pieces rares, il y a deux morceaux de crystal plus gros chacun que les deux poings, en l'un desquels il y a prés d'un verre d'eau dans le milieu, & dans l'autre de la mousse; ce qui s'y est naturelement enfermé lorsque le crystal s'est congelé, & ces deux pieces sont fort curieuses. De ce cabinet on me conduisit au garde-meuble qui est en bas. C'est une grande chambre plus longue que large, remplie d'armoires, où l'on serre la vaisselle d'or & d'argent, plusieurs lits en broderie d'or & de semences de perles, & autres-riches ornemens. De la

terrasse du Château qui est sur un rocher escarpé qui ... mer, on la découvre à plaisir, & ce rocher n... aux hautes montagnes de cette coste que pa... langue de terre, qui avec les autres avantages que cette place reçoit de la nature & de l'art, la rend une des plus considerables de l'Italie. Je fus voir aussi la Monnoye, & c'est où l'on a batu une grande partie de ces pieces de cinq sols que l'on a portées en Levant.

Ayant remarqué que la barque de Trontignan qui estoit fort chargée alloit trop lentement, le lendemain de mon arrivée à Monaco je pris une petite felouque, & fis canal le long de la coste qui est bordée de trés-beaux villages & de trés-belles maisons jusques à Savone; où ayant encore changé de felouque pour achever environ trente milles qui restent de là jusqu'à Gennes, nous finîmes assez agreablement la moitié du chemin: mais un vent impetueux s'estant levé qui faillit à nous perdre, nous fumes contraints de gaigner la coste, dont nous estions alors éloignez de plûs de trois mille. Il y a un gros village proche du lieu où nous primes terre, & comme il y avoit encore assez de jour pour entrer dans Genes qui n'en est éloignée que de neuf milles, je fis chercher des chevaux pour moy & celuy de mes gens qui m'avoit suivi, & quoy qu'ils ne fussent pas des meilleurs nous les pressâmes si bien que nous arrivames à soleil couchant à Genes.

Il ne se peut rien imaginer au monde de plus agreable à la vuë que ces neuf milles de chemin le long du rivage: car d'un costé ce n'est qu'une suite continuelle de magnifiques maisons & de beaux jardins, & de l'autre un rivage uni où les vagues viennent doucement se rompre.

Estant arrivé à Genes, je trouvay mes gens, qui n'avoient pû encore partir pour Ligourne à cause du vent contraire: mais au bout de deux jours le vent ayant changé & s'estant rendu bon pour Ligourne, nous y fumes portez en vingt-quatre heures; & estans partis de Gennes

nes sur le midi nous y arrivames le lendemain à la mesme heure.

Je fus d'abord saluer le Gouverneur, qui me dit que le grand Duc estoit averti que je devois arriver, et qu'il avoit ordre de me presenter de sa part deux caisses de vin de Florence, & de me dire que son Altesse desiroit que je l'allasse trouver à Pise où il estoit avec sa Cour & toute sa famille. Ayant receu cet ordre je me rendis incontinent à Pise, & j'y fus si bien receu tant du grand Duc & de la grande Duchesse, que de la grande Princesse leur belle-fille, que j'en dois conserver le souvenir avec respect toute ma vie.

Le grand Duc estant alors au fort des affaires qui faisoient grand bruit en Italie, au sujet de l'insulte faite à Rome par les Corses à Monsieur de Crequi Ambassadeur de France, dequoy le Pape & le Roy l'avoient fait arbitre, il n'eut pas le temps de s'entretenir avec moy comme il souhaitoit; mais il me dit que les affaires qu'il avoit en main devant estre terminées dans huit ou dix jours, il viendroit à Ligourne passer une partie du Caréme.

Le grand Duc estant arrivé à Ligourne avec toute sa Cour, je fus le saluer dés le lendemain, & il me dit d'une maniere trés-obligeante qu'il auroit le temps de m'écouter pendant quinze jours, & qu'il prendroit bien du plaisir à s'entretenir avec moy de mes voyages. C'estoit la coûtume de ce Prince de se retirer incontinent aprés qu'il avoit diné, & de ne donner audience que sur le quatre ou cinq heures du soir. Pour moy, J'eus le privilege d'estre admis tous les matins auprés de son lit où il me faisoit asseoir, & il ne s'en fallut guere que je n'eusse tous les jours cet honneur jusqu'à mon départ. Il n'y avoit alors personne dans la chambre du grand Duc qu'un muet qu'il avoit depuis fort long-temps à son service, & ils s'entendoient ensemble par signes comme s'ils eussent parlé l'un & l'autre. Je remarquay plusieurs fois avec admiration, que le grand Duc luy donnant la clef de son cabinet pour y aller prendre des lettres ou quelque autre

autre chose, il ne manquoit jamais d'aporter ce que le ... ploit. Les heures que j'estois auprés de luy se pa... plusieurs memoires de mes voyages que j'av... au net; mais le plus souvent il aimoit mieux que je luy racontasse les choses de bouche, que de les entendre lire. Sur tout son Altesse prit beaucoup de plasir à voir les operations du grand miroir d'acier dont j'ay parlé au commencement de ce chapitre: Car enfin, comme j'ay dit, par la reflexion du soleil il allumoit en un instant une piece de bois, & fondoit toutes sortes de metaux. La nuit, mettant une chandelle au devant, on pouvoit lire dans une grande distance de la maniere que je l'ay representé, & le grand Duc eut bien envie de voir si cela feroit quelque operation à la lune; mais par malheur elle ne fut point claire pendant tout le temps que je fus à Livourne.

Aprés avoir pris congé du grand Duc, de la grande Duchesse, & de la grande Princesse, le grand Duc m'envoya de trois sortes de vin pour mon voyage, des saucissons, du fromage, des confitures, & un petit coffre où il y avoit plusieurs medicamens & contrepoisons. C'estoient d'excellentes drogues, & les Italiens en font grand état. Mais elles ne me servirent guere: car dés que nous fusmes entrez dans les pays chauds, toutes ces huiles, confections & onguens vindrent à boüillir par la chaleur, & à casser les bouteilles. De vingt-quatre boëtes de theriaque qui estoient fermées à vis, il n'y en eut pas une qui eschapât & dont le fond ne fut crevé.

Voyant le beau present que m'avoit fait le grand Duc, je crus que je devois l'en aller remercier; quoy que j'eusse déja pris congé de luy. Aprés que je luy eus fait mon compliment, il me dit d'une maniere trés-obligeante qu'il m'auroit bien envoyé autre chose qu'un coffre de medicamens; mais que souhaitant de me voir au retour en bonne santé, il avoit crû qu'il ne me pouvoit rien donner de meilleur pour la conserver, en prenant de temps en temps selon le besoin des cordiaux qu'enfermoit ce petit coffre. Aprés luy avoir fait la reverence

je fus prendre congé du Cardinal de Medicis son frere; & le lendemain qui fut un mecredy vingt-sixiéme ... 1664. je m'embarquay aprés midi avec mes gens sur un vaisseau Hollandois, apellé *la Justice*; dont le ... se nommoit Jacob. Lorsque nous entrames dans la barque pour aller à bord, le grand Duc avec la grande Duchesse & les Princes vindrent sur un balcon qui regarde le port, & ils me firent l'honneur quand je passay devant eux de me souhaiter par deux ou trois fois bon voyage.

Le vingt-septiéme nous fumes tout le jour bordoyant le long de la rade, atendant quelques vaisseaux qui n'avoient pas encore toute leur charge. Sur les cinq heures du soir le grand Duc avec les Princes & les Princesses & une partie de la Cour vindrent avec deux galeres & trois brigantins se promener autour de la flotte, chaque vaisseau les saluant de quelques coups de canon. Sur les sept heures celui qui commandoit la flotte fit tirer le coup de partance, aprés quoy les onze vaisseaux dont elle estoit composée se mirent à la voile, & prirent leur route pour Messine avec un vent de nord-ouëst. De ces onze vaisseaux il y en avoit deux de guerre & neuf marchands, à sçavoir quatre pour Smyrne, trois pour Ancone & deux pour Venise. Toute la nuit nous eumes le vent favorable, mais assez fort, & plusieurs traverses; ce qui fut cause que deux de nos navires se separerent de nous, prenant leur route comme nous pumes juger entre l'Isle d'Elbe & l'Isle de Corse, tandis que nous passions entre l'Elbe & l'Italie.

Le vingt-huitiéme sur les huit heures du matin nous nous trouvames entre Porto Ferraro & Piombino, & comme le temps estoit fort beau nous eumes le plaisir de bien voir ces deux places. Delà nous vimmes passer entre deux petites Isles, dont l'une s'apelle Pianajola, & l'autre n'a pas de nom. Sur les dix heures nous vimes Portolongone, puis de loin Monte-Christo. A une heure aprés midi nous découvrimes Castiglion-fere, & tout le reste du jour nous costoyames les Isles Gigio & Sanuti.

... pour donner moyen aux deux autres vaisseaux qui ... nt quitté de nous rejoindre; quoy que nous eu... vent bon nous ne portames qu'une voile jusqu'a ... lose. Mais ne les ayant point aperceus on remit toutes ses voiles, avec lesquelles nous fimes grand chemin toute la nuit.

Le vingt-neufiéme avec le mesme vent de nord-ouëst sur le matin nous découvrimes les Isles Pontia & Palmarola, & sur le soir celles de Ventitione & d'Ischia. La nuit s'approchant, & les deux vaisseaux que nous atendions ne paroissant point, il fut resolu qu'au lieu de passer dans le Phare de Messine on prendroit la route autour de la Sicile où on esperoit de les rencontrer. Sur les onze heures du soir le vent se fit nord nord-ouëst, assez foible; ce qui fut cause que cette nuit-là nous ne fimes que treize ou quatorze lieuës.

Le trentiéme tout le long du jour nous eumes calme. Vers la nuit il se leva un vent de Sud-est, qui peu à peu se rendit si fort que nous passames la nuit assez mal; avec plusieurs traverses qui nous tourmentoient souvent.

Le trente uniéme le mesme vent continua jusqu'au soir avec une mer fort haute, ce qui rendit fort malades plusieurs de nos passagers. Sur les neuf heures du soir le vent se tourna à l'ouëst, & nous reprimes joyeusement nostre route.

Le premier Avril le matin toute la flotte se trouva écartée, tant à cause du mauvais temps du jour precedent, qu'à cause de l'obscurité de la nuit; Mais sur les huit heures nous aperceûmes quelques-uns de nos vaisseaux, & en mesme temps les trois Isles qui sont devant Trapano, sçavoir Levanzo, Marettima & Favagnana. Sur le midi tous les vaisseaux se rejoignirent assez proche de ces Isles, & le vent cessant sur les quatre heures du soir, ... en calme jusqu'à minuit qu'un vent de nord-ouëst se leva; mais si foible que nous ne pumes faire que trés-peu de chemin jusqu'au jour.

Le second le mesme vent nord-ouëst dura jusques sur les dix heures du matin; mais le temps s'estant cou-

vert il se changea en est, & nous fit perdre de [illegible] route pour ne pas tomber sur la coste de Barbarie. [illegible] vent se remit à l'ouest; mais il estoit foible [illegible] fimes pas grand chemin la nuit.

Le troisiéme à la pointe du jour il se leva un grand broüillard qui fut suivi d'une pluye. L'inconstance du vent qui changeoit à tous momens nous rendit cette journée incommode, & nous fit seulement entretenir nostre route en bordoyant jusques sur les six heures du soir que le vent se fit nord-ouest, [illegible] fit reprendre nostre route. Cette nuit du troisiéme Avril une femme Juifve qui alloit à Smyrne avec son mary & ses enfans acoucha d'une fille, & la mere & l'enfant se porterent toujours bien.

[illegible] quatriéme à la pointe du jour nous découvrimes l'Isle Pantalarea, & quoy que nous fussions plus proches de la Sicile, le broüillard qui venoit de ce costé-la nous empescha de la voir jusques sur les dix heures que le temps s'éclaircit. Tout le soir & toute la nuit nous eumes le mesme vent fort frais, & nous suivimes toûjours la coste de Sicile.

Le cinquiéme le vent nous ayant esté favorable toute la nuit, nous nous trouvames le matin à une lieuë & demie de la coste de Sicile vis à vis du cap Passaro, & comme le temps estoit fort beau nous eumes la vüe du Mont-Gibel tout couvert de neige. L'apresdinée ayant doublé le cap nous découvrimes la coste de Saragouse. Vers le soir le Soleil se couchant le vent cessa, & nous en eumes fort peu toute la nuit, ce qui nous fut favorable dans le malheur qui faillit à nous arriver. Car sur les deux heures aprés minuit le vaisseau de l'Admiral nous vint aborder par derriere, & si le vent eût esté fort on estoit en danger de se couler à fond l'un ou l'autre. Cela arriva par la faute du Pilote de l'Admiral qui ne fit pas faire b[illegible].

Le sixiéme sur le matin le vent cessa [illegible], & nous fumes en calme jusques sur les dix heures qu'un vent d'est se leva, mais qui estoit foible. Comme nous ne faisions pas grand chemin, nous vimes tout le long

du

où fait le Mont-Gibel, & sur la minuit le mesme vent continuit.

Le septiéme au matin le temps estant beau nous découvrîmes le cap Sparrivento, le mesme vent d'est continua toute la journée, vers le soir nous vîmes quelques autres terres de la Calabre. Toute la nuit se passa presque en calme, & nous ne pumes pas faire grand chemin.

Le huitiéme nous nous trouvames fort prés du cap Soriano, & le reste du jour nous vimes le cap Stillo & le cap delle Colonne.

Le neuviéme sur la minuit un vent de Sud-est qui se leva assez rude, & la mer fort haute avec un temps couvert, furent cause que nous ne fimes point de chemin en vingt-quatre heures.

Le dixiéme sur le matin le vent s'estant tourné au Sud & le temps éclairci, nous vimes que nous estions à l'entrée du golfe de Venise, entre le cap de sainte Marie & la coste de la Grece dont les montagnes estoient couvertes de neige. Sur les dix heures nous primes nostre route, & trois des cinq vaisseaux qui estoient chargez, les uns pour Ancone & les autres pour Venise, se voyant hors de danger entrerent dans le golfe. Pour ce qui est des deux autres qui s'écarterent dés la premiere nuit, nous ne pumes sçavoir ce qu'ils estoient devenus. Sur la minuit le vent se changea au nord.

L'onziéme au matin nous vimes deux petites Isles, dont l'une s'apelle Fanu, l'autre Merlera, & nous découvrimes aussi celle de Corfou. Sur le midi le vent s'estant fait est nous tinmes la mer, & sur le soir il vint quantité de petits oyseaux sur nos cordages, dont nous fimes bonne chasse & nous eumes dequoy en faire une grande fricassée. Nous primes aussi quatre faucons, des hibous & nombre de tourterelles.

Les douze & treiziéme ayant toûjours le vent d'est nous le fimes que nous entretenit en bordoyant jusqu'au soir du treiziéme que le vent se mit au nord, qui nous fit reprendre nostre route. Sur la minuit s'estant fait nord ouest nous l'eumes en poupe.

Les quatorze & quinziéme nous eumes [illegible] de mesme vent : mais fort foible, & fumes ces [illegible] sans voir terre, pendant lesquels nous [illegible] tité d'oyseaux.

Le seiziéme le mesme vent continüant nous nous trouvames le matin proche de l'Isle de Zante. Sur les huit heures le calme nous prit jusqu'à trois heures aprés midi que le vent d'ouëst se levant chassa nos petits oyseaux.

Le dix-septiéme nous demeurames tout le jour en calme.

Le dix huitiéme le calme continüa, & ce n'est que le matin & le soir un vent d'ouëst assez foible regna environ deux heures.

Le dix-neufiéme sur les sept heures du matin le vent vint nord-ouëst, & nous découvrimes le cap Gallo entre Modon & Coron dans la Morée.

Le vingtiéme avec le mesme vent qui s'estoit fort rafraichi aprés minuit, nous nous trouvames le matin à la portée de deux canonnades du cap Matapan, qui est la pointe la plus meridionale de toute l'Europe. Sur le midi le vent se tourna tout à fait à l'ouëst, & donnoit si bien en poupe qu'en trois heures nous passames la pointe de l'Isle de Cerigo. D'abord nous vimes de loin une barque qui n'avoit pas envie de nous atendre, & la nuit elle se déroba de nous.

Le vingt-uniéme le vent nous quita sur [illegible] res aprés minuit. Le matin nous découvrimes les Isles Caravi & Falconera d'un costé, & le cap S[illegible]nili de l'autre. A deux heures aprés midi le vent se [illegible] Sud-ouest nous poussant à souhait, & [illegible] nous vimes l'Isle saint George. Le vingt-deuxiéme, quoy que nous eussions le vent assez foible, nous ne laissames pas d'avancer : car le matin nous nous trouvames entre l'Isle de Z[illegible] la Morée proche d'un cap apellé *des Colonnes*, du mesme nom que celuy de la coste de Calabre. Nous découvrimes ensuite l'Isle de Negre-pont dont nous doublames le cap sur les trois heures aprés midi. Le vent Sud-ouëst s'estant fort renforcé sur les dix heures du matin, nous fimes beau-

b[illegible]e chemin cette journée là, nous vimes aussi [illegible]dro.

[illegible]roisiéme le vent ayant esté fort toute la nuit, [illegible]mes le matin proche l'Isle d'Ispera ou le [illegible]sud. Sur le midi nous estions à la pointe de l'Isle de Scio fort proche de terre. Le soir nous vimmes jetter l'ancre prés du chasteau à deux lieuës de la ville à cause du calme.

Le vingt-quatriéme sur les dix heures du matin le vent nord-[illegible] se leva, qui nous poussa dans le port de Smyrne.

Le lendemain vingt-cinquiéme nous sortimes du vaisseau & vinsmes à terre. Nous n'estions aucunement fatiguez de la mer, & nous avions esté si commode pendant vingt jours, que j'écrivis dans le vaisseau avec autant de repos que si j'eusse esté à terre dans un cabinet. Je mis en ordre quantité de memoires du voyage que je fis aux Indes en l'année 1652. Nous fumes loger chez un François qui tenoit auberge au bout de la ruë des Francs, qui est ainsi nommée, parce que tous les Francs; c'est à dire les Europeens y demeurent, ce quartier leur estant le plus commode, à cause que la ruë est le long de la mer qui bat le derriere des maisons comme je l'ay dit ailleurs.

CHAPITRE II.

Suite du sixiéme voyage de l'Autheur depuis son départ de Smyrne jusqu'à Ispahan.

NOus demeurâmes à Smyrne depuis le vingt-cinquiéme Avril jusqu'au neufiéme Juin, pendant lequel temps il survint un furieux tremblement de terre qui se fit si bien sentir que mon neveu âgé de dix à onze ans que je menois avec moy tomba de son lit, & qu'il s'en fallut peu que je n'en fisse de mesme.

J'ay fait ailleurs la description de Smyrne, & je n'ay rien à en dire davantage. La Caravane estant preste pour Tauris, outre les gens que j'avois amenez de France, je

je pris trois valets Armeniens pour me servir dans la route, & pour faire promptement, lorsque l'on va camper, toutes les choses necessaires en de longs voyages: Car dés qu'on est arrivé au *Menzil*, ... au lieu de la couchée, un valet va dans les prez couper de l'herbe qui n'apartient qu'aux passans, un autre va dans les villages voisins chercher un agneau ou quelques poules, un autre enfin va couper du bois quand il s'en trouve, & faire du feu; ce que nos François trop delicats ne pourroient pas si aisément faire que ceux du pays outre qu'ils n'en sçavent pas la langue.

Nous partimes donc de Smyrne un Lundi neufiéme Juin à trois heures aprés midi, & ... trouver la Caravane qui estoit campée à trois lieuës de là proche du village de Pontgarbachi, qui est le lieu ordinaire du rendez-vous. La Caravane estoit de six cens chameaux, & le nombre estoit presque égal de gens de cheval. Nous ne partimes pas le lendemain; parce qu'il y avoit encore du monde à atendre, & nous ne commençames à marcher que l'onziéme à deux heures aprés minuit. Comme j'ay amplement décrit cette route, & la maniere de voyager dans les Caravanes, il seroit inutile de donner icy le journal de nostre marche, dans laquelle il ne nous arriva rien d'extraordinaire, & je me contenteray de remarquer quelques rencontres qui servent à la liaison & à l'intelligence de mes relations.

Estant arrivez à Erivan un Samedi quatorziéme Septembre, nous fumes camper dans une fort belle place herbuë entre la forteresse & la vieille ville, n'ayant pas voulu aller dans le *Caravenserai* où nous aprîmes qu'il y avoit dés Malades. Nous y demeurames douze jours, pendant lesquels je fus voir le Kan qui me fit un grand accuëil. J'ay remarqué ailleurs que sur la riviere d'Erivan il y a un fort beau pont de pierre de trois arches, & que sous ces arches il y a comme des chambres où le Kan va quelquefois passer le temps durant la chaleur du jour. La premiere fois que je le fus salüer il estoit en ce lieu-là à se divertir avec plusieurs de ses Capitaines & au-

tres

[illegible] Officiers de guerre. Ils avoient des bouteilles de vin [illegible] rafraichissoient à la glace, & de toutes sortes de fruits [illegible] melons dans de grands plats, sous chacun desquels [illegible] en avoit un autre plein de glace. Aprés que le Kan m'eut demandé dequel pays je venois & en que lieu je voulois aller, il ordonna que l'on me versât à boire. Je le remerciay de cette civilité, & luy ayant dit que nostre coutume estoit de manger quand nous beuvions, il commanda aussi-tost qu'on aportat le disné. Cependant je fis venir un de mes gens qui portoit le present que je luy voulois faire, & qui consistoit dans les articles suivans: Une lunette à longue-vüe; six paires de lunettes ordinaires; deux [illegible] autres lunettes qui font plusieurs reverberations; deux petits pistolets, & un fusil [illegible] allumer la chandelle en forme de pistolet. Il temoigna que tout ce que je luy offrois luy estoit fort agreable, & principalement les six paires de lunettes; car il avoit plus de soixante ans. Dés que je luy eus fait mon present, il commanda qu'on me portât du vin dans ma tente, avec un agneau, des fruits & des melons, & qu'on me donnât tout ce qui me seroit necessaire. Je bûs trois coups pendant le disné; mais le Kan ne but point, parce qu'il estoit *Agis*, c'est à dire qu'il avoit fait son pelerinage de la Mecque, aprés quoy il n'est pas permis en aucune sorte de boire du vin, ny d'aucune autre boisson [illegible] enyvrer. Le Kan & ceux qui estoient avec luy me pressoient fort de boire, & souhaitoient que je me rendisse gay; mais ayant hay toute ma vie la boisson au delà du necessaire, je leur dis que les François ne beuvoient du qu'avec [illegible] pour leur santé, & qu'ils n'imitoient pas plusieurs autres Francs qui faisoient gloire de boire du vin avec excez. Comme on eut [illegible] disner, je luy fis dire par un sien Neveu qu'il [illegible] à la compagnie, & que je luy ferois voir en particulier une partie des joyaux que je portois au Roy. Il fut étoné de voir tant de rares pieces, & principalement une belle perle en poire du poids de cinquante-six carats, & dix autres perles en poire toutes parfaitement belles

belles & d'une mesme eau, dont la moindre p[illegible] carats. Le travail d'orfevrerie de plusieurs [illegible] cristal luy plût fort aussi, & il auroit bien [illegible] ques unes de ces pieces s'il eût osé ; mais [illegible] dit que le tout estoit pour le Roy, il fallut qu'[illegible] contentât de la vuë que je luy en avois bien voulu donner. Voyant qu'il estoit de bonne humeur, je voulus luy faire ma plainte de l'insolence du Doüanier d'Erivan avec lequel j'avois disputé le jour de mon arrivée. La chose s'estoit passée de cette maniere. Le Doüanier [illegible] acoustumé de faire ouvrir les coffres de tous les marchands tant Turcs qu'Armeniens ; afin que s'il y a quelque chose rare le Kan d'Erivan le voye, & le plus souvent il achete quelque piece & l'envoye au Roy. Il sembloit au Doüanier que je ne devois pas *estre exempt de cette regle*, & il vient d'abord à mon arrivée pour me faire ouvrir mes coffres, comme il en usoit envers les autres marchands. Dés qu'il m'eut parlé d'ouvrir il fut obligé d'aller à un autre lieu, d'où revenant deux heures aprés & voyant que je n'avois rien ouvert, il me demanda rudement pourquoy je n'obeïssois pas aux ordres. Je luy répondis d'un ton aussi ferme que le sien que je n'ouvrirois point mes coffres qu'en presence du Roy, & que pour luy je ne le connoissois point. Sur cela il se retira en colere, & m'ayant menacé que s'il ne trouvoit mes coffres ouverts le lendemain il me les feroit ouvrir par force, je luy dis que je ne les ouvrirois pas, & qu'il prit garde que je ne le fisse repentir de ses menaces. Voila quel fut le sujet de nostre querelle, & comme j'ay dit je voulois m'en plaindre au Kan ; mais son Neveu me pria de n'en rien faire pour l'amour de luy, & me promit qu'il m'envoyeroit le Doüanier pour me demander pardon, ce qui fut fait : car en sortant d'auprés du Kan le Doüanier se trouva là, & me fit bien des excuses. Pour eviter une semblable rencontre je demanday au Kan un passeport afin que l'on ne me demandât rien dans les terres de son Gouvernement, ce qu'il m'acorda incontinent & de bonne grace, usant de ces mesmes mots : *Venez aprés demain*,

me

dit-il, *disner avec moy, & je vous le donneray.* On [illegible] point de vin alors; car il se trouva à table p[illegible] Moullas ou Docteurs de la loy, qui la pluspart so[illegible] ou revenus comme j'ay dit, du pelerinage de la Mecque.

Le Vendredi 26. Septembre nous partimes d'Erivan, & le [illegible]. de Novembre nous arrivames à Tauris à cinq heures du matin par la route ordinaire.

En partant d'Erivan deux de mes gens estoient fort malades, [illegible] Horloger de sa profession ayant beaucoup souffert en chemin, mourut deux heures aprés que nous fumes arrivez à Tauris dans le Carvansera où nous logeames. L'autre malade qui estoit Orfevre fut porté au convent des Capucins, où non-obstant le grand soin qu'ils en prirent, il mourut au bout de quinze jours d'une gangrene qui luy mangea la bouche & la gorge, qui est une maladie du pays. Je les fis enterrer tous deux dans le Cimetiere des Armeniens, ce qu'ils n'eussent pas permis, s'ils eussent sçeu que l'Horloger étoit de la Religion Protestante.

C'est icy où il faut remarquer l'exactitude avec laquelle les Persans conservent les biens des étrangers. Le Juge de Police ayant sçu la mort de ce jeune Horloger, fit sceller la chambre où estoit son équipage, pour le garder selon leur loy pour les parens du deffunt, au cas qu'ils vinssent le demander. Je repassay à Tauris l'année d'aprés, & la chambre estoit encore fermée, d'où l'on peut juger qu'en la faisant sceller ce n'estoit pas pour s'emparer de ses hardes; qui aparemment s'étoient pû gaster depuis ce temps-là.

Nous demeurames douze jours à Tauris, pendant lesquels j'envoyay à Ispahan mes plus grosses marchandises, & je fus à Chamaqui ville frontiere de Perse vers la mer Caspienne à dix journées de Tauris, pour y vendre quelque chose au Kan; mais il en estoit absent, & selon sa coustume toutes les années aprés les moissons il alloit recueïllir vers la mer Caspienne les droits du Roy & les siens. Le bonheur voulut que je ne le trouvay

pas à Chamaqui : car peut-estre que je luy aurois vendu quelque chose, & qu'estant à Ispahan j'aurois esté mal receu du Roy ; comme le fut un nommé [illegible] qui estoit en nôtre Caravane, qui ayant pris le devant pour aller à Chamaqui vendit quelque piece au Kan : Car lors qu'il fut arrivé à Ispahan, & qu'il voulut montrer au Roy ce qu'il aportoit, le Roy se fâcha & le renvoya honteusement, luy disant qu'il estoit bien hardi de luy venir montrer ce qu'il avoit fait voir à un de ses esclaves, le Kan de Chamaqui luy ayant aussi-tost envoyé en present par un Courrier ce qu'il avoit acheté de cet homme. Je n'ignorois pas veritablement cette coûtume de Perse, qu'il ne faut rien montrer au Roy de ce qu'on a fait voir à quelqu'un de ses sujets : mais sçachant que le Kan de Chamaqui estoit homme à m'acheter pour quarante ou cinquante mille écus de marchandise, & mon dessein estant d'aller droit aux Indes, il m'estoit comme indifferent de vendre le reste au Roy de Perse, ou de le porter plus loin ; au lieu que Musin qui bornoit son voyage à Ispahan avoit dû mieux prendre ses mesures.

Deux journées au deça de Chamaqui on passe l'Aras où on prend des esturgeons en quantité, & pendant ces deux journées on marche dans une campagne toute pleine de meuriers blancs, le peuple n'estant ocupé qu'à travailler à la soye. Avant que d'arriver à la ville on passe plusieurs collines ; mais il [illegible] plûtost la [illegible] une grande villace, où il n'y a rien de remarquable qu'un beau château que le Kan y a fait bâtir. Je pa[illegible] cette ville comme si elle estoit encore sur pied ; mais au retour de ce sixiéme & dernier voyage, [illegible] à Tauris j'apris que par un horrible tremblement de terre elle avoit esté renversée de fonds en comble, n'y ayant eu qu'un [illegible] Horloger de Geneve, & un Chamelier qui se fussent sauvez de cette deplorable subversion. J'avois fait plusieurs fois dessein dans mes autres voyages de retourner en France par la Moscovie ; mais je n'avois ozé m'y hazarder ; parce que l'on m'assuroit qu'on ne permettoit pas à Moscou de passer de l'Europe dans la Perse, ny de

la

verse en Europe, & que c'estoit par une grace toute particuliere que l'on avoit acordé passage aux Ambassadeurs du Duc d'Holstein. Au retour de ce dernier voyage j'avois tout-à fait resolu de prendre cette route, & d'essayer si par des presens je m'ouvrirois le passage en France par la Moscovie. Je m'étois pourvû pour ce sujet de la charge de douze chameaux, dont quatre estoient de brocarts de diverses sortes, de pure soye, & d'or & d'argent, & les autres de martoquins & de chagrins de Perse, dont les Moscovites font grand état; mais la nouvelle de la ruine de Chamaqui me fit changer de dessein, & je suivis la route de Smirne.

Pour reprendre la suite de mon sixiéme voyage, nous partimes de Tauris le vingt-deuxiéme Novembre avec une petite Caravane, que nous quitames le vingt-septiéme à deux heures du matin, & je me joignis avec douze Armeniens pour gaigner chemin, & estre plûtost à Ispahan; Mais la nuit estant fort obscure & nos Conducteurs fort ignorans, nous marchames quatre heures dans la plaine sans sçavoir où nous allions, si bien qu'au jour nous n'avions fait qu'une lieuë de trois ou quatre que nous aurions pû faire si nous ne nous fussions pas égarez. Deux jours aprés nous nous détournames encore de deux grandes lieuës dans l'obscurité, & nous ne nous aperçumes de nostre erreur qu'au jour par la rencontre de quelques pastres qui nous remirent dans nostre chemin. De là à Cachan il ne nous arriva rien de considerable, si ce n'est la rencontre d'un des Ambassadeurs de Moscovie vers le Roy de Perse, qui reprenoit le chemin de son pays avec soixante hommes ou environ, son collegue estant mort à Ispahan.

Enfin le Dimanche quatorziéme Decembre ayant monté à cheval dés trois heures du matin, & la gelée estant forte, aprés avoir beaucoup souffert de la glace qui fatiguoit nos chevaux, & ensuite de la boüe dont nous avions de la peine à nous tirer quand le soleil eût degelé les chemins, nous arrivames sur le midy à Ispahan, dont je feray la description au livre suivant.

CHA-

CHAPITRE III.

Route d'Alep à Tauris par Diarbequir & Van.

J'AY décrit toutes les diverſes routes que j'ay tenuës dans mes ſix voyages en allant en Perſe; mais il y en a encore deux autres que l'on peut prendre ; l'une par le Nord de la Turquie, & l'autre par le Midy. La premiere eſt par Diarbequir & Van, d'où l'on ſe rend à Tauris ; & la ſeconde par Anna & le petit deſert en tirant à Bagdat. Quoy que je n'aye pris ces deux routes qu'au retour de quelques uns de mes ſix voyages, j'ay jugé à propos de les ajoûter icy aux precedentes comme ſi je les avois ſuivies en allant en Perſe; afin que le lecteur puiſſe ſçavoir de ſuite tous les chemins qu'on peut tenir pour ſe rendre à Iſpahan, de Conſtantinople, de Smyrne & d'Alep, qui ſont comme j'ay dit, les trois villes celebres d'où partent les Caravanes.

Je décriray dans ce chapitre la premiere de ces deux routes par Diarbequir & Van, & j'iray d'un plein ſaut au Bir ou Beri ſur la rive gauche de l'Euphrate, ayant déja fait le meſme chemin lors que je pris la route de Bagdat. Je marqueray exactement les lieux où il faut paſſer ; mais non pas ſi exactement les diſtances ; parce que les marches ſont tantôt plus promtes, & tantôt plus lentes ſelon les voitures dont l'on ſe ſert, & que les meſures de ces pays-là ſont differentes des noſtres.

De *Bir* ou *Beri* on va le long de l'Euphrate juſqu'à *Cechemie.*

De *Cechemie* on vient à *Mileſara*, où il faut payer la Doüane d'Ourfa quand on ne paſſe pas par cette ville, & l'on prend quatre piaſtres pour charge de cheval.

De *Mileſara* on vient à *Arzlan-chaye*, c'eſt à dire *Riviere du Lion*, qu'on apelle de la ſorte à cauſe de ſa grande rapidité, & elle ſe va rendre dans l'Euphrate.

D'*Arzlan-chaye* on paſſe à *Seuerek.* C'eſt une ville qu'arrouſe une petite riviere qui ſe jette auſſi dans l'Eu-

l'Euphrate. Elle est environnée d'une grande plaine au nord, au couchant & au midi : mais du costé du levant dés qu'on n'est à une lieuë de la ville la campagne n'est qu'une roche fort dure qui continuë plus de quatre lieuës. Le chemin où passent les chevaux, les mules & les chameaux est entaillé dans la roche, comme un canal profond de deux pieds, & large d'autant, & on prend en ce lieu-là demi-piastre pour charge de cheval.

De *Siuerak* on vient à *Bogazi* auprés de deux puits où il n'y a point de maison, & quand on y fait giste il faut camper là comme en beaucoup d'autres lieux de cette route.

De *Bogazi* on descend à *Deguirman-Bogazi* ; & de Deguirman-Bogazi à *Mirzatapa* qui est un Carvansera seul.

De *Mirzatapa* on vient à Diarbequir que les Turcs apellent *Car-emit*.

Diarbequir est une grande ville sur une eminence à la droite du Tigre qui forme en cet endroit une demi-lune, & des murs de la ville jusqu'à la riviere c'est un precipice. Elle est ceinte d'une double muraille, & à celle de dehors on voit soixante-douze tours, que l'on dit avoir esté élevées à l'honneur des soixante douze Disciples de JESUS-CHRIST. La ville n'a que trois portes, à l'une desquelles, qui regarde le couchant, on voit encore une inscription Grecque & Latine qui fait mention d'un Constantin. On y voit deux ou trois belles places, & une magnifique Mosquée, qui a esté autrefois une Eglise de Chrestiens. Elle est entourée de fort beaux charniers, autour desquels demeurent les Moullahs, les Dervis, les Marchands de livres & de papier, & autres gens de la sorte qui servent à ce qui concerne la loy. A une lieuë de la ville du costé du nord on a coupé une petite partie du Tigre qu'on fait venir par un canal dans la ville. C'est de cette eau-là qu'on lave tous les marroquins rouges qu'on fait à Diarbequir ; parce qu'elle a une qualité toute particuliere pour les rendre beaux ; & ces marroquins, tant pour la couleur, que pour le

grain

grain surpassent de beaucoup tous les autres du Levant. Il s'y en fait une grande quantité, & ce travail y occupe un quart des habitans de la ville. Son terroir est excellent & de grand rapport; on a à Diarbequir de trés-bon pain & de trés-bon vin, & on ne sçauroit manger ailleurs de meilleures viandes; mais sur tout on y mange des pigeonneaux, qui en bonté & en grosseur surpassent tous ceux que nous avons en Europe. La ville est fort peuplée, & on fait compte qu'il y a des Chrestiens seuls jusques à plus de vingt mille. Les deux tiers sont Armeniens, & le reste est de Nestoriens avec quelque peu des Jacobites. Il y a aussi depuis peu des Peres Capucins qui n'ont point encore de maison particuliere, & qui demeurent dans une petite chambre d'un Carvansera de la ville.

Le Bacha de Diarbequir est un des Vizirs de l'Empire. Il a peu d'Infanterie, parce qu'elle est peu necessaire en ce pais là, & que les Curdes & les Arabes qui font des continuelles courses sont tous à cheval. Mais d'ailleurs il a beaucoup de Cavalerie, & il peut mettre sur pied plus de vingt mille chevaux. A un quart-d'heure au deça de Diarbequir il y a un gros village avec un grand Carvansera, où les Caravanes qui vont en Perse & qui en reviennent vont d'ordinaire loger plûtost qu'à Diarbequir; parce que dans les Carvanseras des villes on paye par mois trois ou quatre piastres de chaque chambre, & que dans ceux de la campagne on ne paye rien.

On passe le Tigre à Diarbequir, & toûjours à gué, si ce n'est lors que les neiges viennent à fondre & que la riviere s'enfle; car alors on la va passer sur un grand pont de pierre qui est à un quart de lieüe au dessous de la ville. A une demi-lieüe au delà du Tigre il y a un village avec un Carvansera, où est le rendez-vous de toute la Caravane, & où les premiers qui y arrivent ont le temps de faire leurs provisions pour neuf ou dix jours jusqu'à *Betlis*: car quoy que dans cette route on trouve tous les jours des Carvanseras ou des villages, on a de la peine à y trouver de bon pain.

Quand la Caravane se met en marche, la premiere journée

journée est de quatorze heures de cheval ; & de ce village proche du Tigre on vient au giste à *Chaye batman*, où l'on paye une piastre pour charge de cheval.

De *Chaye batman* on se rend à *Chikaran*, de Chikaran à *Azon* petite ville qu'on laisse à une lieüe du grand chemin, où les Doüaniers viennent prendre leurs droits, qui sont quatre piastres pour chaque charge de cheval.

D'Azon on vient à *Ziarat*, & de Ziarat à *Zerque* où pour charge de cheval on paye deux piastres.

De *Zerque* on vient à *Cochakan*.

De *Cochakan* à *Carakan* trés-méchant Carvansera où on commence à entrer dans les montagnes qui continuent avec de torrens jusqu'à Betlis.

De *Carakan* on vient à *Betlis* ville d'un Bey ou Prince du pays, le plus puissant & le plus considerable de tous ; parce qu'il ne reconnoist ny le Grand Seigneur ny le Roy de Perse, au lieu que les autres Beys relevent tous de l'un ou de l'autre. Ces deux puissances ont interest de se bien entretenir avec luy ; parce que de quelque costé qu'il vint à se ranger, il luy seroit aisé d'empécher le passage à ceux qui veulent prendre cette route d'Alep à Tauris, ou de Tauris à Alep : Car il ne se peut voir au monde de détroits de montagnes plus faciles à garder, & dix hommes les defendroient contre mille. En aprochant de Betlis quand on viend d'Alep, on marche un jour entier entre de hautes montagnes escarpées qui continuent encore deux lieües au delà, & l'on a toûjours de costé & d'autre les torrens & la montagne, le chemin estant taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, de sorte qu'il faut souvent que le chameau ou la mule passent bien juste pour ne pas tomber dans l'eau. La ville est entre deux hautes montagnes qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, & le château est sur une bute également distante des deux montagnes, & environ de la hauteur de la bute de Montmartre. Elle est en pain de sucre, & si escarpée de tous costez qu'on ne peut monter qu'en tournoyant. Le haut est comme une grande plateforme où est bâti le chateau, & avant que

que d'y arriver on trouve trois pont-levis. On passe ensuite par deux grandes cours, & puis par une troisiesme qui est plus petite, & qui fait face aux sales de l'appartement du Bey. Le chemin est facheux pour monter au chateau, & il faut avoir de bons chevaux. Il n'y a que le Bey & son Ecuyer qui y montent à cheval, d'autres que cet Ecuyer n'ayant pas ce privilege. La ville s'étend de costé & d'autre du pied de la butte jusqu'aux deux montagues, & il y a deux Carvanseras, l'un dans la ville au pied de la bute, & l'autre comme hors de la ville, où les marchands se retirent plûtost qu'en l'autre; parce que celuy de la ville est sujet à estre rempli d'eau en un instant, quand cinq ou six ruisseaux qui sortent des montagnes voisines & qui passent dans les rües y viennent à grossir. Le Bey ou Prince qui commande en ce lieu-là, outre qu'il se tient fort de ces passages qu'on ne peut forcer, peut mettre sur pied vingt ou ving-cinq mille chevaux, & quantité de trés-bonne Infanterie composée des bergers du pays qui sont toûjours prests au premier commandement.

Quand je passay à Betlis au retour d'un de mes voyages, dés que la Caravane fut arrivée on avertit le Bey qu'il y avoit un Fringuis, & il donna ordre aussi-tost qu'on me fit dire qu'il souhaitoit de me voir. Aller voir un Bey ou Gouverneur de Province est en Turquie & en Perse une mesme chose. Je fus donc saluer le Bey de Betlis, & luy fis present en mesme temps de deux pieces de satin, l'un rayé d'or, & l'autre rayé d'argent. Je luy donnay encore deux toques blanches comme les Turcs les portent, & des plus fines avec de l'argent aux testes & deux pieces de mouchoirs blancs avec quelques rayes rouges melées d'argent. Il me sceut bon gré de ce present, & il m'envoya ensuite deux moutons, du bon pain & de bon vin, & deux grands bassins de raisins frais, ce qui estoit trés-rare pour la saison. Quelques-uns de ses principaux Officiers me vindrent prier quand je fus de retour à la ville, de leur vendre de ces mesmes pieces de satin dont j'avois fait present à leur Princes; mais

en commençant à leur montrer quelque chose, ils jetterent d'abord les yeux sur quatre pieces de toile pour des turbans que j'avois fait teindre exprés en couleur de feu ; ce qui leur plut si fort, que bien que j'eusse dessein de les garder je ne pus me dispenser de les leur vendre ; Mais ils me les payerent si bien, que cela me dédommagea du présent que j'avois fait. J'oubliois de dire que tandis que j'estois avec le Bey, qui fit venir le caffé, selon la coûtume, il arriva un Courier de la part du Bacha d'Alep, qui le prioit de luy rendre un Chirurgien François qui estoit son esclave, & qui avoit esté pris aux guerres de Candie, se plaignant qu'il avoit emporté la valeur de trois mille écus. Le Bey qui sçavoit ce que c'est que la sainteté des azyles, & qui vouloit maintenir le François qui s'estoit refugié auprés de luy, rabroüa le Courier d'une étrange sorte, jusqu'à le menacer de le faire mourir s'il ne retiroit promptement de devant luy. En le revoyant de la sorte à son maitre, il le chargea de luy dire qu'il se plaindroit de sa temerité au Grand Seigneur, & s'il ne le faisoit étrangler il sçauroit bien s'en revancher d'une autre façon : Car en effet le grand Seigneur a bien plus d'interest que le Roy de Perse de s'entretenir avec le Bey de Betlis ; parce que s'il prenoit envie au Roy de Perse de venir assieger Van, le pais estant ouvert depuis Tauris jusques-là, le Grand Seigneur ne pourroit que trés-difficilement le secourir que par les passages qui sont dans les terres de ce Bey, & il a assez de forces pour les luy refuser s'il estoit mal avec luy.

Au reste c'est un plaisir que de voyager dans tout ce pays des Curdes : Car si, d'un costé les chemins sont rudes & difficiles, on voit d'ailleurs presque par tout de grands arbres, comme chesnes, noyers & autres belles especes ; n'y en ayant pas un qu'un gros sep de vigne sauvage n'embrasse jusqu'au haut. Au dessus des montagnes où la terre se trouve unie & en plaine, il y croist le meilleur bled & le meilleur orge de tout le pays.

De *Betlis* où l'on paye cinq piastres par charge de cheval on vient à *Taduan* où en paye deux.

Taduan est un village à la portée du canon du lac de Van, à l'endroit où la nature a fait un bon havre à l'abry de tous vents estant fermé de toutes parts par de hautes roches, & son entrée, quoy que fort étroite, estant trés-aisée. Il peut contenir vingt ou trente grosses barques, & quant les marchands voyent que le temps est beau & le vent favorable, ils font embarquer en ce lieu-là leurs marchandises pour Van. On s'y peut rendre en vingt-quatre heures plus ou moins, & la navigation n'est pas dangereuse ; au lieu que par terre de Taduan à Van il y a prés de huit journées de cheval. Quand on vient de Perse, on se peut embarquer de même à Van pour Taduan.

De *Taduan* à *Karmouché*.

De *Karmouché* à *Kellat*.

De *Kellat* à *Algiaoux* petite ville, où l'on paye une piastre par charge.

D'*Algiaoux* à *Spanktiere*.

De *Spanktiere* à *Soüer*.

De *Soüer* à *Argiche*.

D'*Argiche* à *Quiarakierpou*.

De *Quiarakierpou* à *Perkeri*.

De *Perkeri* à *Zuarzazin*.

De *Zuarzazin* à *Souserat*.

De *Souserat* à *Devan*. On y paye deux piastres par charge de cheval, ou bien on les paye à Van.

De *Devan* on vient à *Van*, où l'on paye deux somans & quatre abassis par charge de cheval. Quoy que Van soit sur les terres du Grand Seigneur, on y aime mieux la monnoye de Perse que celle qui a cours dans la Turquie.

Van est une grande ville sur le bord d'un grand lac de même nom. Elle a une bonne forteresse sur une montagne détachée de toutes les autres, & il n'y en a pas une qui luy puisse commander. C'est au bas de cette forteresse que la ville est bastie du costé qui regarde le midy ; elle

elle est fort peuplée, & la plufpart des habitans sont Armeniens.

Le lac de Van est un des plus grands lacs de l'Asie, & a environ cinquante lieües de tour. Il ne s'y trouve qu'une sorte de poisson qui est un peu plus gros que nos sardines, & la peche s'en fait tous les ans au mois d'Avril en trés-grande quantité. Elle se fait de cette maniere. A une lieüe de la ville de Van il entre dans le lac une assez grande riviere apellée *Bendmahi* qui vient des montagnes d'Armenie. Tous les ans au mois de Mars quand la riviere commence à grossir par les neiges qui fondent en ce temps-là, ces poissons ne manquent pas d'y entrer, & quand les pescheurs voyent qu'il y en est entré une grande quantité, ils font le plus promptement qu'il leur est possible une digue à l'embouchure de la riviere; afin que le poisson ne puisse plus rentrer dans le lac, où sans cela ils ne manqueroient pas de retourner au bout de quarante jours. On les prend donc en ce temps-là auprés de la digue avec des mannequins, & il est permis à chacun d'y aller pescher. Il se fait un grand negoce de ce poisson que l'on transporte en Perse & en Armenie; parce que lors que les Persans & les Armeniens boivent du vin à la fin de leurs festins, on leur sert ce poisson pour les exciter à boire. Ceux de Van content une histoire au sujet de cette pesche. Un riche marchand la prit à ferme d'un Bacha qui en tira une bonne somme d'argent, & il fut defendu à qui que ce fût de prendre du poisson sans l'ordre du Fermier, la pesche ayant esté auparavant libre à tout le monde. Le temps de la pesche estant venu le marchand fit pescher selon la coûtume; mais au lieu de poison ne se trouva que des serpens. Ceux de Van disent que depuis ce temps-là cette pesche n'a plus esté affermée; & il faut bien qu'il y ait quelque chose de veritable dans cette histoire: Car les Bachas & Gouverneurs de places en Turquie sont des gens qui ne laissent rien perdre, & ils donneroient cette pesche à ferme s'ils n'en estoient empeschez par quelque forte raison. Il y a dans le lac de Van deux

Isles principales du costé du midy, l'une s'apelle *Adaketons*, où il y a deux Convens d'Armeniens, l'un nommé *Sourphague* l'autre *Sourp-kara*: L'autre Isle s'apelle *Limadasi*, & le Convent *Linquiliasi*, & ces moines Armeniens vivent fort austerement.

De *Van* on vient à *Darchek*.

De *Darchek* à *Nuchar*, qui n'est qu'un méchant village de quatre ou cinq maisons. Il est sur les terres qui apartiennent à un Bey Curde, c'est à dire du pays qu'on nommé presentement *Curdistan*, & qui fait une partie de l'ancienne Assyrie. Ces Beys (car il y en a plusieurs en ce pays-là qui est un pays de montagnes) sont comme des Princes ou Seigneurs particuliers, qui sont sur la frontieres des Etats du Grand Seigneur & du Roy de Perse, & qui ne se soucient ny de l'un ny de l'autre. Ce sont comme autant de petits souverains, qui se tiennent forts des détroits & passages avantageux qu'ils ocupent, & qui ne craignent pas qu'on les viennent ataquer. En general tous ces Curdes sont des peubles brutaux, & quoy qu'ils se disent Mahometans, ils ont parmi eux peu de Moullahs ou gens de loy pour les instruire. Ils ont une particuliere veneration pour le levrier noir, & qui entre prendroit d'en tuer un en leur presence courroit risque d'estre assommé. On n'oseroit aussi devant eux couper un oignon avec un coûteau; mais il faut pour s'en servir l'écraser entre deux pierres, tant leur superstition est grande & ridicule.

Le Bey à qui apartient *Nuchar* tient dans ce village des Doüaniers qui prennent seize abassis par charge de cheval, sans le present qu'il faut faire, & qui va à sept ou huit tomans, & quelquefois au delà, selon que la Caravane est grosse. Le Caravan-bachi est obligé de porter ce present au Bey au lieu où il se trouve dans ces montagnes, & s'il y manquoit le Bey viendroit l'atendre à quelque mauvais passage & voler la Caravane, ce qu'il a fait bien souvent. Cela arriva à la Caravane où estoit mon Neveu en l'an 1676. & le bonheur voulut qu'il ne perdit qu'un chameau chargé de drap d'Angleterre, &

deux

deux autres qui portoient sa provision de bouche, la perte montant environ à mille écus. Le Bacha de Van & le Kan de Tauris se mirent en campagne pour tâcher de remedier à ce desordre, mais principalement le Bacha de Van, qui voyant que les marchands fachez d'estre traitez de la sorte estoient resolus d'abandonner cette route tacha de contraindre le Bey à rendre une partie du vol, & à laisser à l'avenir deux de ses sujet dans Tauris, & autant dans Van, pour estre responsables de tout le mal qui pourroit arriver aux Caravanes: Car les marchands prennent volontiers ce chemin, qui est court pour se rendre d'Alep à Tauris, & où ils trouvent mieux leur conte pour les Doüanes.

De *Nachar* à *Kuticlar* il y a une grande journée, & toûjours dans les montagnes, le long de plusieurs torrens qu'il faut souvent traverser. Comme ils sont pleins de gros cailloux qui roulent des montagnes, il y a bien du danger pour les bestes qui sont chargées & peuvent tomber dans l'eau. Ce mauvais chemin aporté de profit au Bey de Nuchar prés de cinquante pour cent; parce que si les Caravanes avoient à passer par des plaines & pays unis au lieu de ces rudes montagnes, de trois charges de chameau ou de mule ou de cheval on n'en feroit que deux, & on ne payeroit de la sorte la doüane que pour deux. Dans ces rencontres il faut que le marchand & le chamelier fassent leur compte & s'entendent ensemble pour ces faux frais.

De *Kuticlar* on vient à *Kalvat*.

De *Kalvat* à *Kogia*.

De *Kogia* à *Darkavin*.

De *Darkavin* à *Soliman-Sera*. Ces quatre derniers lieux sont quatre Carvanseras assez commodes.

De *Soliman-Sera* on vient à *Kours*. C'est une ville où il y a un Bey tributaire du Roy de Perse. Il demeure dans un ancien château qui en est à demi-lieuë, & où il faut aller payer neuf abassis pour charge de cheval, à quoy il faut ajoûter quelque present; Mais ce present ne consiste qu'en pains de sucre, en boëtes de

dragées, & en quelques boëtes de marmelade ou d'autres confitures; ce Bey-la se piquant d'honneur, & ne voulant point d'argent en present. On trouve à Kours de bon vin doux & piquant.

De *Kours* on vient à *Devogli*.

De *Devogli* à *Checheme*. Entre ces deux derniers lieux environ à la moitié du chemin on traverse une plaine, qui du costé du midi dure une lieüe jusques aux montagnes, & du costé du nord s'étend à perte de vuë. Le long du chemin ou trouve à gauche une grande roche d'environ trois cens pas de circuit, & de septante ou quatre-vingts pieds de haut, autour de laquelle il y a plusieurs petites cavernes, qui ont servi aparemment de demeure à quelques bergers pour y tenir du bestail. Sous cette roche qui est creuse, il y a comme un grand bassin d'eau fort claire & fort froide où l'on trouve une grande quantité de poisson, & il en vient par milliers au dessus de l'eau quand on leur jette du pain. Ce poisson a une grosse teste & une espece de moustache. Ayant tiré un coup de fusil chargé de grosse dragée, tous ces poissons disparurent; mais il en revint cinq ou six sur l'eau que nous primes aisément. Les Armeniens se moquoient de ce que j'avois tiré, croyant qu'on ne pouvoit prendre du poisson de cette maniere, & ils furent bien étonnez d'en voir revenir sur l'eau. Les Turcs & une partie des Armeniens de la Caravane n'en voulurent point manger, les croyant soüillez, parce qu'ils avoient esté tuez & apreltez par des Chrestiens; mais les Armeniens qui avoient esté en Europe se moquerent de cette superstition, & en vindrent faire bonne chere avec moy le soir.

De *Checheme* on vient à *Davachiler*.

De *Davachiler* à *Marand*, ville où l'on paye seize abassis par charge de chameau, & huit par charge de mule.

De *Marand* on vient à *Sofian*.

De *Sofian* à *Tauris*. Ces deux dernieres journées sont les plus grandes qu'on fasse sur cette route.

En

En revenant de Perse par ce chemin, il nous fut impossible en bien des lieux d'avoir du pain pour de l'argent, & il fallut de necessité donner aux femmes quelques babioles qu'elles aimoient mieux. Quoy que tous ces peuples soient Mahometans, on ne laisse pas en bien des lieux de trouver de trés-bon vin.

CHAPITRE IV.

Autre route d'Alep à Tauris par Geziré & autres lieux.

VOICY une autre route que j'ay tenuë de Tauris à Alep au retour d'un de mes voyages de Perse; mais je la prendray comme si j'allois d'Alep à Tauris.

D'*Alep* à *Bir* ou *beri* où l'on passe l'Euphrate, jours 4

De *Bir* à *Ourfa* qu'on laisse à une-demi journée, jours 2

D'*Ourfa* à *Diarbekir*, jours 6

De *Diarbekir* à *Geziré* jours 4

Geziré est une petite ville de la Mesopotamie bastie dans une Isle de la riviere du Tigre, que l'on passe en cet endroit sur un beau pont de bateaux. C'est le lieu ou s'assemblent les marchands qui vont prendre la noix de gale & le tabac au pays des Curdes, & ceux qui viennent du mesme pays pour Alep. La ville est sous l'obeissance d'un Bey, & lorsque je passay il y avoit deux jeunes Seigneurs fils du dernier mort, dont le plus âgé ne pouvoit avoir vingt ans.

Quand on a passé le Tigre, tout le pays qui s'étend depuis ce lieu-là jusqu'à Tauris est presque également partagé entre des montagnes & des plaines. Les montagnes sont couvertes de chesnes qui portent la noix de gale, & il y en a qui avec la noix de gale portent du glan. Les plaines sont pour le tabac qui se transporte en Turque où il s'en fait grand negoce. A ne voir que la noix de gale & du tabac en ce pays-là on croiroit qu'il ne seroit

pas fort riche ; mais on se tromperoit aussi en le croyant ; puis qu'il n'y a guerre de pays au monde où l'on porte plus d'or & d'argent qu'en celuy-là, & où l'on se montre plus difficile pour les especes quand il y manque la moindre chose du titre ou du poids ; Et ce que je dis ne doit pas estre incroyable, la noix de gale estant si necessaire pour la teinture, & celle des autres pays n'estant pas à beaucoup prés si bonne ny si pesante que celle des Curdes, dont une livre fait plus d'effet que trois d'autres. Dans tout ce pays-là on ne voit point de villages, & toutes les maisons à la campagne sont separées les unes des autres au moins de la portée d'un mousquet. Il n'y en a point qui n'ait son petit quartier de vigne à part, & les habitans en font secher les raisins ; parce qu'ils ne boivent point de vin.

De *Geziré* à *Amadié*, jours [illegible]

Amadié est une bonne ville, où tous les païsans de la plus grande partie de l'Assyrie aportent leur tabac & leur noix de gale. Elle est bastie sur une haute montagne dont on ne peut gaigner le sommet en moins d'une heure. Au milieu du chemin ou un peu plus il sort de la roche trois ou quatre grosses sources, & comme il n'y a point d'eau dans la ville, il faut que les habitans viennent jusques-là le matin & le soir avec leurs bestes pour en emplir de grandes oudres. La ville est d'une mediocre grandeur, & il y a au milieu une belle place où se tiennent toutes sortes de marchands. Elle obeit à un Bey qui peut faire huit ou dix mille chevaux, & beaucoup plus d'infanterie qu'aucun autre Bey, les terres qui luy appartiennent estant les plus peuplées de tout le pays des Curdes.

D'*Amadié* à *Gioussmark*, jours [illegible]
De *Gioussmark* à *Albak*, jours 3
D'*Albak* à *Salmastre*, jours 3

Salmastre est une jolie ville sur les frontieres des Assyriens & des Medes, & la premiere de ce costé là des Etats du Roy de Perse. La Caravane n'y entre pas ; parce qu'elle se détourneroit de plus d'une lieüe ; mais

mais dés qu'elle a campé le Caravanbachi avec deux ou trois marchands des principaux de la troupe va saluer le Kan qui y commande, & selon la coûtume luy faire un present. Ce Kan est si aise que la Caravane prend ce chemin-là, qu'il donne au Caravan-bachi & à chacun des marchands qui le vont voir, la calate, la toque & la ceinture, ce qui est le plus grand honneur que le Roy & les Gouverneurs des Provinces fassent aux étrangers.

De *Salmastre* à *Tauris*, jours 4

Il y a en tout par cette route d'Alep à Tauris trente deux journées de cheval: Mais quoy que ce soit la plus courte de toutes les routes, & qu'il n'y a d'ailleurs que peu de doüanes à payer, les marchands osent rarement se hazarder de la prendre; parce qu'ils ont peur d'estre mal-traitez par les Beys qui ocupent tout ce pays: Car quand ils sont volez (ce qui est souvent arrivé) ils ne sçavent auquel des Beys recourir pour avoir raison de cette injustice, & mesme ils l'authorisent plûtost que de la punir. Il ataquent les Caravanes qui vont en Perse plûtost que celles qui en retournent; parce qu'en y allant elles portent de l'argent que ces peuples-là aiment beaucoup.

Avant que de quiter ce discours des routes par les Provinces septentrionales de la Turquie & de la Perse, je feray une remarque necessaire de la Province de *Teren*, & de sa ville capitale que les Persans apellent *Cherijar*. Cette Province est entre le *Mazandran* & l'ancienne region des Parses, connuë aujourd'huy sous le nom d'*Hierac*, à l'orient d'été d'Ispahan. C'est un pays des plus temperez, & qui ne se sent point de la malignité de l'air du Guilan, qui a esté comme, je l'ay dit ailleurs, le cimetiere de tant de milliers d'Armeniens que le grand Cha-Abas y envoya quand il les fit tous passer en Perse. C'est dans cette Province où le Roy va d'ordinaire l'été chercher la fraîcheur & prendre le divertissement de la chasse, & il y vient de bons fruits en bien des lieux. Sa ville capitale, à qui quelques-uns donnent

aussi le nom de la Province, est de mediocre grandeur, & n'a rien qui soit digne de remarque; mais à une lieuë de là on voit les ruines d'une grande ville, par lesquelles on peut juger qu'elle avoit environ deux lieuës de tour. Il y a encore quantité de tours de brique cuites au feu, & en plusieurs endroits des pans de muraille qui subsistent encore. On voit plusieurs lettres taillées dans des pierres qui sont cimentées dans ces tours; mais ny les Turcs ny les Persans ny les Arabes ny peuvent plus rien connoître. La ville estoit bastie autour d'une haute colline, au dessus de laquelle sont les ruines d'un château qui estoit, comme le disent ceux du pays, la residence des Roys de Perse.

CHAPITRE V.

Route d'Alep à Ispahan par le petit Desert & par Kengavar.

Il me reste à parler de la route la plus courte de toutes pour se rendre d'Alep à Ispahan; mais ne l'ayant prise qu'au retour de mon premier voyage, & par une ocasion suivie de plusieurs incidens dignes d'estre remarquez, je la décriray comme revenant d'Ispahan à Alep, ce qui instruira autant le Lecteur que de le mener d'Alep à Ispahan, comme j'ay fait dans toutes les autres routes.

Cette route est par Kengavar, Bagdat, & Anna, d'où l'on entre dans le desert; que je nomme le petit Desert; parce qu'il faut beaucoup moins de Temps à le passer que le grand Desert qui s'étend au midi jusqu'à l'Arabie heureuse, & qu'on y trouve plus souvent de l'eau: joint que dans la marche on ne s'éloigne guere des bords de l'Euphrate. Quand on est bien monté on peut par cette route faire le chemin d'Ispahan à Alep en trente-trois jours comme je l'ay fait, & mesme en moins de temps si l'on est pressé, & si l'Arabe que l'on prend à Bagdat pour guide sçait couper par des endroits qui abregent fort.

Les

Les Caravanes de cheval sont d'ordinaire quatorze ou quinze jours en chemin d'Ispahan à Kengavar; mais quand on est bien monté ou seul ou dix ou douze de compagnie, on fait le chemin en cinq ou six jours comme je fis. Le pays que l'on traverse est trés-fertile en bled & en ris. Il y croit d'excellens fruits & de trés-bon vin, particulierement au territoire de Kengavar qui est un gros bourg & assez peuplé.

De Kengavar à Bagdat je fus prés de dix jours à cheval. Le pays est moins bon que celuy d'Ispahan à Kengavar, & se trouve pierreux en bien des endroits. Ce ne sont que des pleines & des collines, n'y ayant point de hautes montagnes, qu'une seule trés-remarquable, dont je parleray bien-tost.

Voicy de suite les lieux les plus considerables que l'on rencontre d'Ispahan à Bagdat, selon les journées d'un homme de cheval qui marche avec peu de suite.

D'*Ispahan* on vient à *Consar*.

De *Consar* à *Comba*.

De *Comba* à *Oranguié*.

D'*Oranguié* à *Nahoüand*.

De *Nahoüand* à *Kengavar*.

De *Kengavar* à *Sahana*.

De *Sahana* à *Policha*, c'est à dire pont Royal, où il y a un grand pont de pierre.

De *Policha* à *Maidacht*.

De *Maidacht* à *Erounabad*.

D'*Erounabad* à *Conaguy*.

De *Conaguy* à *Caslisceireu*.

De *Caslisceireu* à *Iengui-Conaguy*.

De *Iengui-Conaguy* à *Casered*.

De *Casered* à *Charaban*.

De *Charaban* à *Bourous*.

De *Bourous* à *Bagdat*.

Il y en a quelques-uns qui au lieu de passer par Kengavar, prennent par *Amadan*, ville des plus considerables de la Perse, & de là à *Touchere*; mais le chemin est

est plus long, & en venant d'Ispahan par la route que je décris on laisse Amadan à droite vers le nord.

Entre Sahana & Policha on laisse aussi au nord la seule haute montagne qu'on voit sur cette route, & le long de laquelle il faut passer. Elle est escarpée & aussi droite qu'un mur, & autant que la vüe se peut porter jusques au haut on y voit quantité de trés-grandes figures d'hommes vestus en Prestres, avec des surplis & des encensoirs à la main, sans qu'on puisse s'imaginer ny que ceux du pays vous puissent dire, comment ny pourquoy elles ont esté taillées en ce lieu-là. Il passe au bas une petite riviere sur laquelle il y a un grand pont de pierre.

A une journée ou environ de cette montagne on trouve la petite ville de.....que son assiette, les eaux qui l'arrousent, les bons fruits qui y croissent, & particulierement son excellent vin, rendent un sejour trés-agreable. Les Persans croyent que c'est le lieu où Alexandre mourut à son retour des Indes; quoy que d'autres veulent qu'il soit mort à Babylone. Le reste du chemin de cette ville jusqu'à Bagdat est un pays de dates, & on y trouve de loin à loin de méchantes hutes qui ne sont faites que de branches de palmier.

De Bagdat on se rend à Anna en quatre jours par un pays fort desert, quoy qu'entre les deux fleuves.

Anna est une ville de mediocre grandeur, & qui appartient à un Emir Arabe. A demi-lieuë plus ou moins aux environs la terre est bien cultivée, & on y void des jardinages & des maisons pour s'y aller divertir. Cette ville ressemble à Paris pour son assiete: car elle est bâtie de costé & d'autre de l'Euphrate, & au milieu de la riviere il y a une Isle où se voit une fort belle Mosquée. Il y a aussi comme à Paris au voisinage de la ville plusieurs plattrieres, & on ne diroit pas quand on est en ce lieu-là qu'il soit environné de tous côtez de desers affreux.

D'Anna à Mached-raba il y a cinq jours, & cinq autres de Mached-raba jusqu'à Taïba.

Mached-raba est une maniere de forteresse sur une bute, au pied de laquelle il y a une fontaine qui fait comme

me un bassin; ce qui est fort rare dans les deserts. Ce sont de hautes murailles avec quelques tours quarrées, & au dedans de méchantes hutes où les habitans du lieu tiennent du bestail. J'y en vis une assez grande quantité, & plus de jumens & de chevaux que de vaches. Comme il ne se trouve point de fourrage dans ces deserts, il faut necessairement que pour nourir leur bestail ils en apportent des bords de l'Euphrate dont ils ne sont pas fort éloignez.

Taïba est aussi une espece de forte place en raze campagne, c'est à dire une haute muraille de terre & de brique cuite au soleil, ainsi qu'à Mached-raba. Auprés de la porte de cette place il y a aussi une fontaine qui sort de terre, & fait un petit étang. C'est le passage le plus frequenté de tout le Desert à cause de cette source, tant pour ceux qui vont d'Alep & de Damas à Babylone, que pour ceux qui vont de Damas à Diarbequir, & qui veulent prendre le plus court chemin.

De Taïba à Alep il n'y a plus que trois jours; mais ces trois dernieres journées sont les plus dangereuses de toute la route pour les voleurs; parce que tout ce pays n'est habité que par des *Bedouins* ou pastres Arabes qui ne cherchent qu'à piller, & dont j'ay parlé dans la route de Ninive.

A prendre maintenant d'Alep à Ispahan cette mesme route que je viens d'écrire, voicy de suite les lieux que j'ay nommez avec leurs distances.

D'*Alep* à *Taïba*, jours	3
De *Taïba* à *Mached-raba*, jours	3
De *Mached-raba* à *Anna*, jours	5
D'*Anna* à *Bagdat*, jours	4
De *Bagdat* à *Bourous*, jours	1
De *Bourous* à *Charaban*, jours	1
De *Charaban* à *Casered*, jours	1
De *Casered* à *Conaguy*, jours	1
De *Conaguy* à *Cassiscerin*, jours	1
De *Cassiscerin* à un autre *Conaguy*, jours	1
De *Conaguy* à *Erounabad*, jours	1

D'E-

D'*Erounabad* à *Maidacht*, jours 1
De *Maidacht* à *Sahana*, jours 1
De *Sahana* à *Kengavar*, jours 1
De *Kengavar* à *Nahouand*, jours 1
De *Nahouand* à *Oranguié*, jours 1
D'*Oranguié* à *Comba*, jours 1
De *Comba* à *Conſar*, jours 1
De *Conſar* à *Iſpahan*, jours 1

De ſorte que d'Alep à Iſpahan, ou d'Iſpahan à Alep, on peut aiſement ſe rendre à cheval en trente-deux jours. Sur quoy j'ay fait cette obſervation, que n'y ayant en eſté, à qui veut faire diligence que pour deux jours de chemin d'Alep à Alexandrette, & que s'y rencontrant un vaiſſeau à point nommé pour faire voile à Marſeille, comme il y en eut un quand j'arrivay à Alep, ſi une forte maladie qui m'y ſurprit ne m'eut empeſché de me ſervir de cet avantage, j'aurois pû me rendre en deux mois d'Iſpahan à Paris, le vaiſſeau ayant fait heureuſement le trajet en vingt & un jour, & en reſtant cinq de ſoixante pour faire au beſoin la courſe de Marſeille à Paris.

Je viens à l'ocaſion qui me fit prendre cette route de Kengavar & du deſert, plûtoſt que celle de Tauris par où j'avois reſolu de retourner en Europe. Il s'eſtoit fait en France une compagnie de commerce de laquelle Monſieur le Duc de Montmorency eſtoit le chef, & l'embarquement ſe fit à Nantes, d'où il partoit trois grands vaiſſeaux & un petit qui curent une navigation ſi heureuſe, qu'ils paſſerent en quatre mois à Bantam, ville prés du détroit de la Sonde dans l'Iſle de Java. Ces vaiſſeaux ayant eſté brûlez devant Batavie par une ſubtilité frauduleuſe des Hollandois, comme j'en feray l'hiſtoire dans ma relation des Indes, chacun des matelots & des paſſagers prit parti ſelon ſon inclination & ſa fantaiſie; Mais entr'autres un François natif d'Orleans, un Zelandois & un Portugais ſe joignirent enſemble pour revenir par terre des Indes à Iſpahan, & de là prendre le chemin de Bagdat, du Deſert, & d'Alep, pour s'aller em-

embarquer à Alexandrette ; mais nostre François estant tombé dangereusement malade à Kengavar à six bonnes journées d'Ispahan, & ses camarades prevoyant la longueur de sa maladie l'ayant abandonné pour ne pas perdre l'ocasion de leur voyage, les peres Capucins qui en eurent avis s'adresserent à moy, & me prierent instamment de l'aller secourir dans une extremité si déplorable. J'avoüe que j'eus peine à m'y résoudre, & qu'ayant fait dessein de prendre la route de Tauris, il me fâcha fort de la changer pour une autre ; Neanmoins je me laissay vaincre aux persuasions de ces bons Religieux & me rendis à leurs instantes prieres, dans la seule vuë d'aller secourir un pauvre malade abandonné, & en cas qu'il mourut de prendre garde avec le Gouverneur de la place que son bien fut conservé à ses heritiers, suivant la loüable coûtume qui se pratique en Perse. Je mis donc ordre à mes affaires pour hater mon depart, & me rendis en diligence auprés du malade. Le President des Anglois qui sçeut que j'allois prendre la route de Kengavar & du Desert, me donna avis qu'il envoyoit un homme exprés au Consul d'Alep, & que si je voulois me joindre a luy j'épargnerois ce qu'il faut donner à un guide, mais je crois qu'il n'avoit pas tant de consideration pour ma bourse, que pour la seureté des lettres dont il chargeoit son courier, & qu'il eût esté bien aise que j'eusse accepté son offre ; parce que deux hommes peuvent passer avec moins de hazard qu'une personne seule. Il envoyoit un exprés, afin que les lettres pussent passer plus promptement en Angleterre par la mer Mediterranée que par le grand Ocean, & il s'agissoit du different que les Anglois avoient avec le Roy de Perse pour la Doüane d'Ormus ; different qui dure encore, & qui aparemment n'aura point de fin. Dans le dessein que j'avois de m'arrester à Kengavar pour assister le malade, je ne pouvois accepter l'offre du President des Anglois, & il ne m'auroit peut-estre pas esté avantageux d'aller avec son courier, qui fut tué en chemin par une avanture que je raporteray sur la fin de ce chapitre.

Je le laissay donc partir, & ayant expedié mes affaires je montay à cheval, & me rendis en six jours à Kengavâr où on m'attendoit avec impatience. Y estant arrivé je fus descendre chez le pauvre malade que je trouvay en un pitoyable état, & sans perdre temps je fis venir le Medecin & le Chirurgien du lieu, & fis percer une apostume qui luy couvroit tout le costé gauche jusqu'à la mammelle, & qui estoit la source de son mal. Il en sortit une si prodigieuse quantité de pus qu'il en sentit d'abord du soulagement, & ayant esté ensuite soigneusement pensé & purgé de cette corruption, il se trouva au bout de dix jours en état de se mettre en chemin, & de se faire transporter à Bagdat, où nous arrivames heureusement, & fumes descendre au logis des Peres Capucins, qui remirent le malade convalescent entre les mains d'un Chirurgien François qui y estoit nouvellement arrivé, & qui le rétablit dans une santé parfaite.

J'apris dés le jour mesme que l'exprés que le President Anglois avoit envoyé au Consul d'Alep avec un paquet de lettres, estoit parti quelques jours auparavant avec deux Religieux qui prirent ensemble un Arabe pour passer le Desert. L'un estoit le Pere Blaise Capucin qui retournant en France vouloit aller faire ses devotions à Jerusalem. L'autre estoit un Religieux Augustin qui venoit de Goa, pour porter en diligence des lettres du Vice-Roy au Roy d'Espagne qui estoit aussi encore alors Roy de Portugal.

Je ne demeuray que quatre ou cinq jours à Bagdat, pendant lesquels je pourvûs aux choses necessaires pour mon voyage, & particulierement à m'assurer d'un Arabe pour me passer le Desert, moyennant soixante écus que je devois luy donner; Mais un Espagnol qui revenoit des Philippines par Goa & Ormus se rencontrant à propos pour faire la mesme route, me déchargea de la moitié de l'argent que j'avois promis à mon guide Arabe, & en consideration de ce deuxiéme qui n'estoit pas entré dans nostre marché, je luy fis encore present à Alep d'un arc & d'une fléche qui me coûterent six ou

sept

sept piastres. Ainsi je quitay nostre compatriotte à Bagdat, & je ne le revis que quelques années aprés à Orleans revenant de Blois servir mon quartier dans la charge de Controleur de la maison de Monseigneur le Duc d'Orleans, qui me donnoit permission de m'absenter pour mes voyages d'Asie. Ce galant homme se souvenant des bons offices que je luy avois rendus, me témoigna bien de la joye de me revoir, & me pria de m'arrêter pour assister à ses noces. Il se marioit contre le sentiment de tous ses proches, & prenoit une femme qui avoit quarante ou cinquante mille écus de bien: mais qui avoit déja mis sept ou huit Maris en terre. Ces exemples ne l'étonnerent pas, il passa outre malgré toutes les remontrances de ses parens, & peu de temps aprés qu'il fut marié il accrut par sa mort le nombre des infortunez maris de cette femme.

Nous partimes donc de Bagdat l'Espagnol & moy avec nostre Arabe, qui estoit à pied & qui avoit bonnes jambes, estant toûjours à la portée du pistolet devant nos chevaux. Il ne nous arriva rien de remarquable jusques à Anna, sinon qu'un jour nous vimes à cinq cens pas de nous un lion & une lionne acouplez, & nostre guide croyant que nous avions peur qu'ils ne vinssent à nous, nous dit qu'il en rencontroit souvent; mais qu'ils ne faisoient jamais de mal.

L'Espagnol qui selon le genie de sa nation estoit fort resserré & se contentoit d'un oignon à son repas, ne se faisoit guere aimer de nostre Arabe; au lieu que j'estois bien avant dans ses bonnes graces; parce qu'il recevoit tous les jours de moy quelque douceur. Nous n'estions plus qu'à une portée de mousquet d'Anna, lors que nous trouvames un vieillard de bonne mine qui s'avança vers moy, & prenant la bride de mon cheval; Ami, me dit-il, vien-t'en laver tes pieds & manger du pain en ma maison. Tu es estranger, & puisque j'ay eu le bonheur de te rencontrer en mon chemin, ne me refuse pas la grace que je te demande. La priere que me fit ce vieillard tenoit de l'ancienne coûtume des Orientaux

dequoy nous voyons plusieurs exemples dans les saintes Ecritures. Il nous falut donc suivre le veillard & aller en sa maison, où il nous regala le mieux qu'il peut de ce qu'il avoit, nous donnant de plus de l'orge pour nos chevaux. Nostre Arabe estoit d'Anna; & du logis du vieillard nous fumes au sien, où il tua aussi-tost un agneau & quelques poules pour nous faire bonne chere. Son logis estoit prés de la riviere, & nous passames de l'autre costé pour aller chez le Gouverneur de la ville prendre des passeports, pour lesquels il nous falut payer chacun six piastres, deux pour l'Espagnol & deux pour moy, & deux encore pour nostre guide. Nous nous arrétames à une maison proche de la porte de la ville pour faire nos provisions de pain, de biscuit, de dates, de raisins sées & d'amandes, & d'orge pour nos chevaux. La femme chez qui nous les prenions avoit une petite fille de neuf à dix ans tout à fait jolie & éveillée. Elle me plut si fort que je luy fis present de deux mouchoirs de ces toiles peintes, qu'elle fut montrer incontinent à sa Mere avec grande joye, & cette femme nous en sceut si bon gré, qu'elle ne voulut jamais prendre d'argent de ce qu'elle nous donna, quelques instances que nous luy en puissions faire.

Estant sortis de la ville nous rencontrames à cinq cens pas de la porte un jeune homme de bonne famille suivi de deux valets, & monté à la mode du pays sur un asne dont le derriere estoit peint de rouge. Il m'aborda aussi-tost, & aprés le salut rendu de part & d'autre; Est-il possible, me dit-il, que je rencontre un étranger, & que je n'aye rien dequoy luy faire present? Il auroit bien souhaité de nous mener à une maison de campagne ou il alloit; mais comme il vit que nous voulions poursuivre nostre chemin, & n'ayant rien à me pouvoir offrir que sa pipe, quoy que je me deffendisse de la prendre, & que je l'assurasse que je ne pouvois souffrir le tabac, & que je ne m'en estois jamais servi, il me fut impossible de la refuser, & je la pris enfin & la donnay ensuite à nostre guide, ce qui luy fut un agreable present.

Nous

Nous n'estions encore qu'à deux lieües d'Anna, où nous mangions prés d'une vieille mazure dans le dessein de nous reposer là jusques à minuit, quand nous aperçumes deux Arabes qui venoient de la part de l'Emir, dire à nostre guide qu'il vouloit nous donner en main propre des lettres qu'il écrivoit au Bacha d'Alep, & qu'ils avoient ordre de nous amener. Il n'y avoit rien à repliquer, & le lendemain matin rentrans dans la ville nous vimes ce Prince qui alloit à la Mosquée, monté sur un beau cheval, & suivi d'un grand nombre de ses gens à pied, chacun avec une maniere de grand poignard qui passe par leur ceinture, dont la poignée leur vient jusqu'à la mamme droite, & le bout sur la cuisse gauche. Dés que nous l'eumes aperçeu nous mimes pied à terre, & nous rengeant vers les maisons où il devoit passer nous le saluames quand il fut à nous. Ayant vû nostre guide, & le menaçant de luy faire ouvrir le ventre; Chien, luy dit-il, je te puniray comme tu merites, & t'aprendray à passer des étrangers sans que je les voye. Mene les, ajoûta-t'il, au logis du Gouverneur jusqu'à ce que je revienne de la Mosquée. Au retour de la priere l'Emir se rendit au logis du Gouverneur, & s'estant assis dans une fort grande sale, il nous fit venir devant luy avec nostre guide, qu'il menaça encore une fois de la mort; parce qu'il avoit osé nous passer sans luy en donner avis; mais le Gouverneur l'excusa, & representa au Prince que ne croyant pas qu'il dut revenir si-tost de la chasse où il estoit allé depuis deux ou trois jours, il nous avoit donné des passeports pour ne pas retarder nostre voyage. Cela l'appaisa, & il commanda aussi-tost qu'on apportât le cassé, & en mesme temps il fit ouvrir nos petites bougettes que nous portions derriere nos chevaux, pour voir si nous avions quelque chose qui luy agreat. Il se trouve dans les miennes une piece de toile admirablement bien peinte pour la couverture d'un lit; deux pieces de mouchoirs trés-fines; deux écritoires à la Persienne couvertes de ces vernis du Japon, & deux couteaux

d'acier de Damas, l'un garni d'or, & l'autre d'argent. Tout cela plût a l'Emir, & il se le fit donner; & pour ce qui est de l'Espagnol, il ne se trouva qu'un vieux habit dans ses hardes; mais il avoit quelques diamans cousus sur luy, comme je le reconnus à Alep, où il fut condamné par le Consul François & quelques marchands à me rembourser la moitié de ce qu'*il m'avoit fallu donner* à l'Emir d'Anna, *les choses ayant esté estimées selon* leur valeur. Ce Prince *satisfait de ce qu'il avoit pris*, donna ordre que l'on *vît si nous avions des provisions* pour nous & pour nos chevaux, *si non que l'on nous fournit* ce qui nous seroit necessaire. Nos provisions estoient déja faites; mais pour montrer que nous ne méprisions pas ce qu'il nous faisoit donner, nous primes seulement trois ou quatre poignées de fort belles dates.

C'est principalement entre Anna & Mached-raba que le guide doit bien prendre ses mesures pour arriver aux puits tous les matins à la pointe du jour; afin de n'y pas rencontrer des Arabes qui viennent prendre de l'eau au lever du soleil, & dont on couroit risque d'estre mal-traitté. Une lieuë ou environ avant que d'estre aux puits, le guide a acoûtume de se coucher sur le ventre & d'apuyer l'oreille contre terre pour écouter s'il ne se fait point de bruit vers ce lieu-là. Il y a de ces puits qui sont si profonds, qu'il est besoin de porter avec soy jusqu'à cinquante brasses de corde qui est toute ensemble forte & menuë, avec un petit seau de cuir qui peut tenir environ six pintes. Il tient peu de place, parce qu'on le peut plier, & il s'étend aprés comme une calotte quand on veut puiser de l'eau.

Je puis dire que je ne vis jamais de si belle fille que j'en vis une à Mached-raba. J'avois donné une piastre à un Arabe pour me faire du pain, & deux heures aprés allant voir s'il estoit cuit, je vis cette jeune fille qui le mettoit au four, & qui estant seule me fit incontinent signe de me retirer. Je vis aussi en ce mesme lieu un poulain à peindre & de la derniere beauté, & on m'assura que le Bacha de Damas en avoit offert jusques à trois mille

écus.

écus. Ce fut à Mached-raba que nostre guide nous persuada d'en prendre encore deux autres, disant qu'ils sçavoient couper le chemin plus droit; mais s'estant contentez de nous conduire cette nuit-là, ils nous quitterent dés le lendemain en nous montrant le chemin du doigt. Nous crumes aisement que nostre guide estoit aussi sçavant qu'eux; mais qu'il les avoit pris pour avoir sa part des trois piastres que nous leur donnames.

Entre Mached-raba & Taïba nostre Espagnol ayant demeuré derriere perdit son épée qui pouvoit valoir quinze ou vingt écus. M'en estant apperceu quand il fut à nous, & ne la voyant plus à son costé, je l'avertis qu'il l'avoit perduë, & il pria instamment nostre guide de retourner sur ses pas; mais comme nous avions déja fait plus d'une lieuë depuis l'endroit où il croyoit l'avoir perduë, ny luy ny moy ne pumes jamais obliger nostre Arabe à l'aller chercher, il prit pour excuse le besoin que nous avions d'avancer chemin pour gaigner les puits. Comme j'estois assez avant dans sa confidence, il me dit quelque temps aprés que l'épée n'estoit pas perduë pour luy, & qu'il sçauroit bien la trouver à son retour: car j'ay déja dit qu'il n'aimoit pas l'Espagnol de qui il ne recevoit pas la moindre douceur par le chemin. L'espoir que l'Arabe avoit de retrouver l'épée, fait assez voir comme ces sortes de gens qui traversent le desert en sçavent toutes les routes, & qu'on peut bien se fier à eux pour ne faire pas plus de chemin qu'il ne faut.

Quand nous fumes à Taïba nous n'y entrames point, & nous nous arretames dehors contre la muraille. Nôtre Arabe seul y fut, & nous apporta un peu de paille hachée, ce qui fit grand bien à nos chameaux. Le Gouverneur du lieu sortit avec luy, & nous demanda à chacun vingt piastres pour les droits qu'il pretendoit luy estre dûs, bien qu'il ne luy en fallut que quatre, ce que je n'ignorois pas. L'Arabe me fit signe de l'œil que je ne me misse pas en peine & que je ne disse mot; parce qu'estant fâché contre l'Espagnol qui luy avoit une fois refusé quelque bagetelle, il vouloit luy faire piece. Le

Gouverneur de Taïba s'estant retiré en colere & avec menaces, sur ce que nous refusions de luy donner ce qu'il demandoit, revint avec des chaines de fer, & il auroit mené l'Espagnol enchaîné dans le fort s'il n'eut aussi-tost payé les vingt piastres. Pour moy à qui il n'en restoit que deux, & qui ne voulois pas avoir la peine de tirer de l'or que j'avois cousu sur moy, je dis à nostre guide qu'il accommodat la chose à mon égard avec le Gouverneur & que je luy rendrois à Alep ce qu'il auroit déboursé pour moy. J'en fus quite pour quatre piastres selon la coûtume.

Entre Taïbe & Alep nostre guide qui connoissoit mieux que moy la bonté du cheval que je montois, me pria instamment de le luy vendre, ce qu'honnestement je ne pus luy refuser aprés les grands soins qu'il avoit pris pour moy pendant le chemin, & je le luy donnay pour soixante-dix piastres.

Les premieres maisons qu'on trouve en arrivant à Alep du costé du Desert, sont des maisons d'Arabes & de Bedoüins. Nostre guide estant entré dans la seconde où il avoit quelque amy, je luy dis que puisqu'il avoit acheté mon cheval, je voulois le luy laisser dés à present, & que j'irois à pied chez le Consul. Je fis cela pour éviter de payer la doüane d'une partie de belles Turquoises que j'avois sur moy, & les ayant mises avec mes hardes dans les bougetes que je portois derriere moy à cheval, je les jettay dans un coffre comme chose de peu de consequence, & le priay de me les garder un jour ou deux. Il me dit que quand ce seroit de l'or tout estoit en seureté chez son ami, & venant deux jours aprés avec un des miens pour les reprendre, je trouvay que rien n'y manquoit, & j'entray dans Alep sans qu'on me demandat rien. Il n'en alla pas de mesme de l'Espagnol, qui croyant qu'il iroit de son honneur de ne pas entrer à cheval dans la ville, fut foüillé par les Doüaniers, qui pourtant ne luy trouverent rien; parce qu'il avoit bien caché ses diamans. Il passa heureusement de la sorte, & il en fut quiete en donnant quelque chose aux serviteurs de la doüane.

Le lendemain de mon arrivée à Alep je fus rendre visite au Consul Anglois, qui me demanda des nouvelles d'Ispahan. Je luy dis qu'il devoit en avoir eu d'aussi fraîches que celles que je luy pourrois dire; puisque peu de jours avant mon départ le President Anglois luy avoit dépesché un Exprés avec un paquet de lettres. Le Consul bien surpris de ce que je luy disois, & de ce que j'ajoûtay qu'on m'avoit assuré à Babylone qu'il en estoit parti avec deux Religieux & un Arabe qu'ils avoient pris pour leur guide, & qui estoit parent du nostre, crût que puisque cet Exprés n'estoit point venu il luy seroit arrivé quelque malheur, ce qui le fâchoit fort pour les lettres dont il estoit chargé, & y ayant un vaisseau à la rade d'Alexandrette prest à faire voile pour l'Angleterre: Il laissa passer deux ou trois jours, & l'Exprés n'arrivant point il m'envoya deux marchands pour me prier de leur confirmer ce que je luy en avois dit, & de leur en marquer encore toutes les particularitez que je luy en pourrois aprendre. Je leur assuray que tout ce que j'avois dit au Consul Anglois estoit veritable, & qu'il pouvoit se reposer entierement sur mon rapport. Dés que les marchands furent de retour, il ne perdit point de temps, & demandant des gens au Bacha, qui luy permit d'en prendre autant qu'il voudroit, il dépesche aussi-tost huit hommes tant Arabes que Bedoüins, & le guide mesme qui m'avoit amené, pour prendre divers chemins, & aller chercher dans le Desert ce que pourroit estre devenu l'Exprés dont il estoit bien en peine. Le septiéme jour de leur départ il en revint deux, qui apporterent deux petites poches, dans l'une desquelles on trouva le paquet de lettres que le President Anglois d'Ispahan envoyoit au Consul d'Alep. Il y avoit aussi dans les poches quelque peu de hardes. Ces deux hommes firent leur rapport, & dirent qu'entre Taïba & Machedraba dans un endroit un peu écarté du droit chemin en tirant vers le midi, ils avoient trouvé quatre corps étendus & sans vie sur le sable. Qu'il y en avoit un vestu de noir & haché par morceaux, & que pour les trois autres

ils estoient entiers : mais avec plusieurs blessures, & éloignez les uns des autres environ de deux cens pas. Des deux Religieux qui s'estoient mis en chemin avec l'Exprés, il y en avoit un Capucin, & l'autre Augustin, qui aparemment estoit celuy qu'on avoit trouvé vestu de noir & tout en morceaux. Quelque temps aprés l'histoire fut sceüe tant du costé de Damas que du costé de Diarbekir, & les mesmes gens qui avoient tué ces quatre personnes publierent comme la chose estoit passée. C'estoient des marchands de Damas qui alloient à Diarbekir pour leur negoce. Un matin ayant aperçu ces quatre hommes qui venoient de Babylone proche d'un puits où chacun des deux partis se vouloit rendre, ils détacherent deux des leurs pour reconnoître quelles gens ces quatre hommes pouvoient estre. Le Pere Augustin qui à ce qu'on peut juger avoit quelques diamans sur luy croyant que ces gens-là estoient des voleurs, tira son fusil sans consulter & en mit un par terre qui mourut sur le champ. Ces marchands voyant un de leurs compagnons mort & se trouvant les plus forts, de dépit & de rage se jetterent sur le Pere Augustin qu'ils mirent en pieces, & tuerent les trois autres, se contentant de cette vengeance sans les foüiller ny rien prendre de ce qu'ils portoient. Pour ce qui est de leurs chevaux on ne sçait ce qu'ils devindrent, s'ils coururent par le desert ou si les marchands les emmenerent, ce qui est le plus vray-semblable. Les corps furent laissez où on les avoit trouvez, & on apporta seulement tous leurs habits à Alep. Ceux du Pere Augustin qui estoient tous en lambeaux furent brûlez, & on y trouva quelques diamans : car on juger bien qu'en revenant de Goa il en apportoit avec luy, ces Religieux ayant pris la coûtume d'en prendre sur eux, & quelquefois pour des sommes considerables ; ce qu'estant venu à la connoissance des Doüaniers est cause qu'on les foüille encore plus exactement que les marchands. Pour les habits du Pere Capucin on n'y trouva qu'un peu d'argent qu'il avoit pour son voyage, & ce sont gens qui ne se meslent en aucune maniere du negoce.

J'avois dessein de repasser en Europe sur le vaisseau Anglois qui devoit partir d'Alexandrette dans peu de jours; mais je fus saisi à Alep d'une colique si rude & si opiniâtre, que je fus contraint d'y demeurer prés de six semaines. Estant delivré d'un mal si facheux, je m'embarquay à Alexandrette sur un vaisseau Marseillois apellé le Grand Henry. Nous eumes le vent assez favorable jusqu'aux costes de Candie; mais ayant changé tout à coup, un vent d'ouëst nous obligea aussi de changer souvent de bord pour tenir la mer, & nous ne pumes avancer durant deux jours. Un matin à la pointe du jour nous découvrimes un Corsaire qui faisoit ses efforts pour venir sur nous. Voyant sa posture nous commençames à nous mettre en defense & à tendre nos pavesades, chaque passager apportant son matelats pour en border le vaisseau, & nous n'estions que quarante. Le Corsaire ne peut aprocher comme il souhaitoit; parce que le vent cessa, & nous estions éloignez les uns des autres plus que de la portée du canon. Cela l'obligea de mettre ses deux chaloupes en mer qui furent remplies de gens pour tacher de nous aprocher à force de rames. De nostre costé nous mimes aussi nostre chaloupe en mer, & nôtre vaisseau avoit cela de bon qu'il pouvoit aussi se servir de rames. Tandis que nous faisions nos efforts pour nous éloigner, le Corsaire nous aproche à peu prés de la portée du canon, & nous en envoya deux ou trois volées: mais il n'y en eut qu'une qui toucha seulement le bout de nostre éperon, par où nous pumes juger qu'il tachoit de tirer dans la chaloupe.

Nostre Canonnier l'un des plus habiles de sa profession estoit Beau-frere du Capitaine de nostre vaisseau, & il le pria qu'on aprochat le Corsaire jusqu'à une distance d'où le canon peut faire plus d'effet, promettant de luy en envoyer quelques volées qui luy feroient peur. Le Capitaine n'estoit point du tout de cet avis; mais tous les matelots & les passagers se montrant plus resolus, obtindrent qu'on avanceroit encore un peu vers le Corsaire, ce qui fut fait. Nostre premier coup de canon porta si

 heureu-

heureusement qu'il luy rompit le mast de Trinquet, & un second donna dans la poupe; ce qui fit un grand fracas, & causa du desordre dans leur vaisseau, à ce que nous pûmes juger par nos lunettes. Nostre Canonnier tira un troisiéme coup; mais qui aparemment ne toucha point le Corsaire. Nous avions remarqué que les rameurs se lassoient, & les ayant changez plusieurs fois, dés que le Capitaine vit que nous y allions si rudement, & qu'il avoit reçeu deux coups de canon dans son vaisseau, il fit retirer ses deux chaloupes, que nostre Canonnier avoit gran dessein de mettre à fond, & dont il seroit sans doute venu à bout s'il en eut esté plus prés. Nous retirames aussi la nostre, & la mer estant calme nos deux vaisseaux furent deux heures l'un devant l'autre à se regarder sans tirer d'aucun costé.

Il y avoit toûjours au haut de nostre grand arbre une sentinelle pour découvrir ce qui paroissoit en mer. Sur les onze heures il se leva un petit vent frais, & en mesme temps la sentinelle cria *Vaisseau*. La Pilote monta incontinent en haut, & reconnut que le vaisseau venoit du costé du Sud. Il n'eut que le temps de descendre en bas, que le Corsaire ayant découvert sans doute aussitost que nous le mesme vaisseau, deploya toutes ses voiles pour aller sur luy. Nous ne fumes pas fachez d'étre si heureusement échapez d'une rencontre qui n'est jamais agreable à des marchands qui ne cherchent que la paix, & le vent s'estant rendu fort en peu de temps, & tout à fait favorable pour nostre route, nous fumes en deux jours à la vuë de Malte. J'estois bien aise de voir cette Isle si celebre, & plusieurs des passagers avoient le mesme desir que moy; Mais le Capitaine & les autres Officiers du vaisseau, qui ne vouloient pas perdre l'occasion d'un si bon vent, avec lequel ils esperoient de se rendre en deux jours à Marseille, resolurent de passer outre, & prefererent leur interest à la satisfaction des passagers. A peine estions nous à quinze lieuës au delà de Malte, que tout à coup le vent changea, & se rendit si contraire & si violent qu'il nous fallut necessairement

retourner

retourner vers Malte, où nous arrivames en peu de temps. La mer estoit si rude & si haute que nous courions risque de nous perdre, si nous eussions eu davantage de chemin à faire, & ce fût un bon-heur pour nous de n'estre pas beaucoup éloignez du port. Bien que nos patentes fussent nettes, & que nous ne vinssions point de lieux suspects, il nous fallut pourtant demeurer dans un coin de l'Isle prés de la vieille ville trois jours & trois nuits avant que d'avoir entrée. Elle nous fut permise le soir du troisiéme jour, & le lendemain nous nous joignimes ensemble huit ou dix des passagers pour donner à diner à nostre Capitaine Marseillois, & le payer en suite de ce qui luy estoit deû pour nostre passage, ne voulant pas nous remettre dans le vaisseau, & ayant dessein de passer en Sicile & d'aller voir l'Italie.

Pendant que les galeres de la Religion s'aprétoient pour aller en Sicile prendre des vivres selon leur coûtume, j'eus le temps de bien considerer tout ce qu'il y a de remarquable en l'Isle de Malthe, mais je n'en donne point icy la discription, croyant aisément que plusieurs autres l'ont faite, & que peu de gens ignorent sa disposition & sa qualité. Comme ce n'est guere la coûtume de raporter de l'argent du Levant: mais plûtost de l'employer en de bonnes marchandises sur lesquelles il y a à profiter, je consultay ma bourse pour sçavoir s'il me restoit assez d'argent pour faire le voyage d'Italie, & quoy que je creusse en avoir suffisamment, j'aimay mieux, de peur qu'il ne me manquât, vendre une partie de Turquoises ou de Rubis. Je n'en avois pourtant pas encore bien formé le dessein; lorsque passant dans la ruë des Orfevres, & considerant les boutiques avec quelque attention, un marchand qui jugea que j'avois quelques joyaux à vendre me vint aborder civilement, & me pria d'entrer chez luy, ce que je fis. Je ne luy montray que ma partie de Turquoises, & ne luy fis que six cens écus. D'abord il m'en offrit quatre cens, puis vint à cinq cens, & je jugeay par l'offre qu'il me faisoit que je luy en avois trop peu demandé, dequoy je me repentis. De peur qu'il

qu'il ne me prit au mot, & estant bien aise de me dégager d'avec luy, je luy dis que je venois d'un païs où l'on n'avoit qu'une parole, & prenant pretexte qu'il estoit temps de diner je le quitay brusquement, en luy faisant esperer que je le reverrois sur le soir, & que je luy ferois peut-estre voir quelque autre chose.

Estant sorti du logis de cet Orfevre, un autre qui demeuroit vis à vis & dont la maison traversoit dans une autre ruë, m'ayant observé dans la boutique que je venois de quiter, me vint aborder, & me dit en peu de mots qu'il jugeoit à ma mine que j'estois galant homme, qu'il l'estoit aussi, & que sans doute je trouverois mieux mon compte avec luy qu'avec aucun autre, si j'avois à vendre quelque chose. Je jugeay de mesme à l'entendre ainsi parler qu'il estoit franc, & que je ferois mieux mes affaires avec luy qu'avec l'autre Orfevre dont j'estois ravi de m'estre défait. J'entray donc en sa maison, où sa femme contre la coutume de ces païs-là, & un Prestre de saint Jean son frere me firent force caresses. Je luy montray mes Turquoises, & m'ayant demandé ce que j'en voulois avoir, je les luy fis mille écus. Il me dit que c'étoit trop; mais qu'il m'en donneroit huit cens belles piastres. Pour le faire court le Prestre partagea le different, & obligea son frere à me donner neuf cens écus. Comme je vis qu'ils procedoient l'un & l'autre si franchement & de si bonne grace, je luy donnay ma partie de Turquoises & pris son argent. Il ne voulut jamais me laisser aller sans que je mangeasse avec luy, & il me retint jusqu'à dix heures du soir à faire trés-bonne chere.

Cependant le premier Orfevre que j'avois vû estant venu par deux fois me chercher en mon logis & ne doutant point que je n'eusse esté faire affaire avec quelqu'autre, dequoy il estoit piqué, resolut aussi-tost de me faire piece, & de donner avis que j'avois des jojaux que je voulois vendre sans payer les droits. Mon hostesse qui en eut le vent ne manqua pas de m'en avertir estant le soir de retour en mon logis, & elle me dit que si quelqu'un venoit heurter à la porte de ma chambre, je n'ouvrisse

vtisse point si je ne l'entendois parler. Elle revint un moment aprés, & luy ayant ouvert je vis avec elle un homme à qui elle n'avoit pû refuser la porte, & qui ayant en main un baston garni d'argent pour marque de son pouvoir me commanda de le suivre. Je fus mené au logis d'un Grand Croix François de nation, qui s'informa d'abord de quelques particularitez du païs d'où je venois. Un quart d'heure aprés son Neveu entra, & en suite de quelques questions qu'il me fit aussi sur mon voyage, le Grand-Croix rompant le discours me dit qu'il sçavoit que j'avois quantité de joyaux, & que je n'avois pas payé les droits de saint Jean. D'abord je luy répondis fort civilement, & luy dis que je ne croyois pas avoir rien fait contre l'ordre; mais voyant qu'il parloit haut & qu'il commençoit à se facher, je luy dis enfin d'un ton assez ferme que je ne devois rien à saint Jean; puisque la somme dont il estoit question ne passoit pas mille écus, & que je ne me meslois pas de voyager sans sçavoir les coûtumes des païs où il falloit passer. Le jeune Chevalier voulut representer à son Oncle que la chose ne valoit pas la peine d'en parler; & que j'estois galant homme: & le Grand-Croix estant sorti de la chambre assez brusquement, son Neveu qui estoit brave & homme d'esprit, & qui ne sçavoit sans doute rien de ses intentions, me dit que je ne me misse pas en peine de quoy que ce fut, & qu'avant que je sortisse il vouloit que nous bussions ensemble, pour avoir le plaisir de m'entendre parler encore une heure de mes voyages, & la collation fut servie au mesme instant. Nous demeurames ensemble jusqu'à une heure aprés minuit à nous entretenir de plusieurs Provinces d'Orient & de leurs coûtumes; mais voyant qu'il estoit tard & me voulant retirer le Chevalier ordonna au mesme Officier qui m'avoit amené de me reconduire; & aprés qu'il m'eut fait passer de chambre en chambre & devaler un assez long escalier, je me trouvay insensiblement dans la prison, où il n'y avoit pas aparence que l'on me retint long-tems. Je me divertis le reste de la nuit avec quelques Officiers qui s'y trouverent alors,

& dés

& dés qu'il fut jour, le Geolier m'ayant conseillé luy-mesme d'écrire au Chevalier de Belieyre, il n'eut pas plûtost receu ma letrre qu'il vint en personne deux heures aprés me faire sortir, sans qu'on me demandat rien, ni pour les droits de la prison, ni pour quelque dépense que j'y avois faite. Le Chevalier de Belieyre ne se contenta pas de ce bon office qu'il me rendit avec tant de diligence, il y ajouta encore bien des civilitez, & voulut que je dinasse avec luy.

Nous partimes de Malte sept ou huit de compagnie sur deux galeres de la Religion, & ayant demeuré deux ou trois jours à Syracuse, & un peu plus à Messine, où nostre compagnie se grossit de quatre personne, nous primes une felouque pour passer à Naples. Allant terre à terre un vent contraire & violent qui nous surprit à un quart d'heure de Paule, nous força d'y aborder promptement la veille de Pasques fleuriës, & de nous y arrester jusqu'au mercredy suivant. Monsieur le Marquis de Paule estoit alors sur le rivage qui assistoit à la pesche des sardines, & aprés s'estre informé d'ou nous venions, un Chevalier de nostre compagnie luy dit que s'il estoit curieux de sçavoir des nouvelles d'Orient, j'estois le seul de la troupe qui pouvois luy en donner de fraiches & de certaines, tant de Perse que de la Turquie. Le Marquis s'avançant aussi-tost me vint prendre par la main, & me pria d'une maniere fort obligeante de manger toûjours avec luy pendant que le mauvais temps nous retiendroit à Paule. Il me témoigna ensuite que mon entretien ne luy estoit pas desagreable, & il me fit bien des civilitez, & durant mon sejour & à mon départ. Le lendemain jour de Pasques fleuries nous fumes voir le Convent de saint François de Paule qui est assez loin hors de la ville, & en y allant on passe entre une haute montagne qu'on laisse à droite, & un precipice qui est à gauche. Cette montagne panche si fort qu'il semble qu'elle soit preste à tomber, & on voit au haut dans la roche l'empreinte d'une main qu'on croit estre de saint François de Paule, qui apuya un jour cette montagne de sa main, & empéch-

pécha qu'elle ne tombat. De Paule nous fumes tous ensemble à Naples où nous arrivames la veille de Pasques, & au moment que nous entrames dans le port on dechargea tout le canon de la ville à l'honneur de la Resurrection. Nous ne nous quitames point jusques à Rome, où nous nous separames enfin pour aller chacun où nos affaires nous apelloient.

CHAPITRE VI.

Autre route de Constantinople à Ispahan par le Pont-Euxin ou la Mer Noire, avec quelques remarques sur les principales villes qui sont à l'entour.

JE ne veux pas oublier aucune des routes par lesquelles on se peut rendre d'Europe en Perse & aux Indes ; & il en reste encore trois ; celle de Constantinople le long des costes de la Mer Noire, celle de Varsovie en traversant la mesme mer de Caffa à Trebizonde, & celle de Moscou en descendant le Volga, laquelle a esté amplement décrite par Olearius Secretaire de l'Ambassade du Duc d'Holstein. Je parleray dans ce chapitre & dans le suivant des deux routes pour se rendre en Perse par la Mer Noire en partant de Constantinople & de Varsovie, ne sçachant pas que personne en ait rien écrit, & avant toutes choses je feray une courte description des principaux lieux qui sont sur les bords de cette Mer, tant du costé de l'Europe que du costé de l'Asie, avec les justes distances de l'un à l'autre.

Villes principales de la Mer Noire du costé de l'Europe.

De *Constantinople* à *Varna* on compte deux cens milles, & les quatre font une lieue d'Alemagne ; milles	200
De *Varna* à *Balchiké*, milles	36
De *Balchiké* à *Bengali*, milles	70
De *Bengali* à *Constance*, milles	60
De *Constance* à *Queli*, milles	25

C'est à cette ville de Queli que le plus grand bras du Danube

Danube se jette dans la Mer Noire. C'est aussi où tous les ans se fait la plus grande pesche de l'Esturgeon, des œufs duquel on fait le Caviard ou la Boutargue dequoy j'ay parlé ailleurs.

De *Queli* à *Aquerman*, milles 50

Cette ville d'Aquerman est au Kan de la petite Tartarie: mais ce n'est pas le lieu de sa residence, & il se tient à Bacha-Serrail qui est à six vingt milles en terre.

D'*Aquerman* à *Kefet* ou *Kaffa* il y a milles 350

C'est une grande ville & de grand commerce, dans laquelle il y a environ mille maisons d'Armeniens, & environ quatre ou cinq cens des Grecs. Chacune de ces Religions a son Evêque & plusieurs Eglises. Saint Pierre estoit la principale, fort grande & fort belle; mais le service ne s'y fait plus; parce qu'elle tombe toute en ruine, & que les Chrestiens n'ont pas le moyen de la faire reparer. Chaque Chrêtien depuis l'agé de quinze ans paye une piastre & demie de tribut au Grand Seigneur, qui est maître de cette ville, & il y envoye un Bacha qui demeure dans l'ancienne ville apellée *Frink-Hissar*: mais il faut remarquer que le Kan de la petite Tartarie étend sa jurisdiction jusqu'aux portes de Kaffa.

De *Kaffa* à *Assaque*, milles 70

Assaque est la derniere ville du costé de l'Europe, & elle apartient aussi au Grand Seigneur. Il passe auprés une grande riviere du mesme nom de la ville, & de l'autre costé ce sont les terres du Grand Duc de Moscovie. C'est par cette riviere que descendent les Cosaques qui font tant de mal au Turc: Car il y a des années qu'ils viennent avec soixante ou quatre-vingt *Gelia*, qui sont une maniere de brigantins dont les plus grands portent cent cinquante hommes, & les moindres cent. Bien souvent ils se divisent en deux bandes, l'une qui va vers Constantinople, l'autre du costé de l'Asie où elle ravage toute la coste jusqu'à Trebisonde.

Le costé de la Mer Noire qui borde l'Europe est de 861 milles

Villes principales de la Mer Noire du costé de l'Asie qui est de 1170. milles.

De *Constantinople* à *Neapoli* on compte, milles	250

C'est en cette ville que se fabrique la plus grande partie des vaisseaux & des galeres du Grand Seigneur.

De *Neapoli* à *Sinabe*, milles	250
De *Sinabe* à *Ouma*, milles	240
D'*Ouma* à *Kerason*, milles	150
De *Kerason* à *Trebizonde*, milles	80
De *Trebizonde* à *Rise*, milles	100
De *Rise* à *Guni*, milles	100
	milles 1170.

Cette ville de Gunhi est moitié au Grand Seigneur, & moitié au Roy de Mengrelie, avec lequel il entretient toûjours bonne intelligence; parce que la plus grande partie du fer & de l'acier qui se consomme dans la Turquie, vient de Mengrelie par la Mer Noire.

Voicy les seuls bons ports de la Mer Noire du costé de l'Asie, à les prendre depuis Constantinople jusqu'en Mengrelie.

Quitros, *Sinabe* ou *Sinope*, *Omye*, *Samson*, *Trebizonde*, *Gonmé*.

Le port de Quitros est profond, & les vaisseaux y sont à l'abry de toutes sortes de vents, mais l'entrée en est trés-difficile, & il n'y a que les Pilottes du pays, ou ceux qui ont fait plusieurs voyages sur cette mesme mer, qui la peuvent bien trouver. Il paroit qu'anciennement il y a eu de superbes bâtimens autour du port, & l'on y voit encore plusieurs belles colommes le long du rivage & jusques dans la mer, sans parler de celles qui ont esté transportées à Constantinople. Assez prés de la ville du costé du midy on voit une haute montagne, d'où il sort une grande quantité de fort bonne eau, & il s'en forme une trés-belle fontaine.

Pour se rendre de Constantinople en Perse par la Mer Noire, on s'embarque à Constantinople pour Trebizonde,

zonde, & le plus souvent pour Rise ou pour Guni qui sont plus au nord. Ceux qui débarquent à Trebizonde se rendent à Erzerom qui n'en est éloigné que de cinq journées, & d'Erzerom ils vont à Erivan & à Tauris & aux autres lieux de cette route : Mais il y a peu de gens qui s'exposent sur cette mer, qui n'a pas de fond en bien des endroits, & est fort sujette à des tourmentes, outre qu'il y à trés-peu de bons ports pour se sauver ; & c'est ce qui luy a donné le nom de *Cara-denguis* de Mer Noire, les Levantins ayant acoûtumé d'apeller noir tout ce qui est mauvais & dangereux.

Ceux qui font voile jusqu'à Rise & à Guni, se rendent à Teflis, capitale de la Georgie, & de Teflis on vient d'ordinaire à Erivan ; parce que le chemin, quoy que difficile, est beaucoup plus doux & plus commode que celuy qui va droit à Tauris. Voicy les lieux principaux que l'on rencontre sur cette route de Teflis à Erivan, avec les distances de l'un à l'autre.

De *Teflis* à *Soganlouk*, lieües	3
De *Soganlouk*, à *Senouk-kupri*, lieües	7
De *Senouk-kupri* à *Guilkac*, lieües	7
De *Guilkac* à *Dak sou*, lieües	6
De *Dak sou* à *Achikent*, lieües	6
D'*Achikent* à *Dillou*, lieües	6
De *Dillou* à *Yagegi*, lieües	6
D'*Yagegi* à *Bicheni*, lieües	4
De *Bicheni* à *Erivan*, lieües	7
	lieües 52.

D'*Erivan* on poursuit la route ordinaire par Tauris, comme j'ay dit cy-dessus.

CHAPITRE VII.

Route de Varsovie à Ispahan par la Mer Noire, & celle d'Ispahan à Moscou; avec les noms des principales villes & lieux de la Turquie, selon la prononciation vulgaire, & selon celle des Turcs.

J'Acheveray dans ce chapitre de parler des routes qu'on peut tenir pour se rendre des parties septentrionales de l'Europe en Turquie & en Perse, & je prendray en premier lieu celle de Varsovie à Ispahan, en marquant les distances des principales villes, & les doüanes qu'il faut payer.

De *Varsovie* sur la rive gauche de la Vistule, residence ordinaire des Roys de Pologne jusques à *Lublin*, journées 6

De *Lublin* à *Iluenie*, journées 5

On y ouvre toutes les bales, & on y prend cinq pour cent de toutes les marchandises.

D'*Iluenie* à *Jassoviers*, journées 12

C'est la derniere ville de Pologne du costé de Moldavie, & si on y vend quelque chose il faut payer cinq pour cent.

De *Jassoviers*, à *Yaché* journées 8

C'est la ville capitale de Moldavie, & la residence du Veivode que le Grand Seigneur envoye pour gouverner le pays. On y ouvre tout, & il y a un rôle de ce que chaque marchandise doit payer, ce qui peut revenir à [illegible] cent.

D'*Yaché* à *Ourchaye*, journées 3

C'est la derniere ville de Moldavie, & il n'y a point de doüane.

D'*Ourchaye* à *Akerman*, journées 4

On n'y ouvre point le bales de marchandise: mais on prend 4. pour cent.

D'*Akerman* à *Ozou*, journées 3

On ne voit point aussi les marchandises en ce lieu-là, & on n'y paye que deux pour cent.

D'Ozou

D'*Ozou* à *Precop*, journées 5

On n'y ouvre point encore les charges, on se fie à la parole du marchand, & l'on y prend 2 & demy pour cent.

De *Precop* à *Kaffa*, journées 5

La marchandise y est prisée sans que l'on ouvre les bales & on y prend trois pour cent.

Ainsi de *Varsovie* à *Kaffa* il y a cinquante une journée de chariot, toutes les marchandises se transportant par cette voiture. Toutes les Doüanes ensemble montent à 18 & démy pour cent; à quoy il faut ajoûter les voitures & le passage de la mer noire jusqu'à Trebizonde, où l'on paye trois piastres par charge de mule, & quatre par charge de chameau.

Il faut remarquer que les Armeniens ne s'embarquent pas d'ordinaire à Trebizonde: mais qu'ils vont chercher un autre port un peu plus vers le couchant sur la mesme coste, où l'on ne paye qu'une piastre & demie par charge de chameau. Ce port-là s'apelle *Onnio* & est assez bon; & il y en a encore un plus loin apellé *Samson*, qui n'est pas mauvais: mais où l'air est tout à fait mal-sain & trés-dangereux.

Il y a encore une autre route de Varsovie à Trebizonde plus courte de trois journées que la precedente.

De *Varsovie* à *Yaché* par le chemin que j'ay remarqué cy-dessus, journées 31

D'*Yaché* à *Galas*, journées 8

Chaque marchandise est taxée en ce lieu-là & on en prend le droit à Yaché selon le billet que le marchand a soin d'aporter de Galas, où l'on écrit sur sa parole les marchandises qu'il declare. Galas est une ville de Moldavie.

De *Galas* à *Megin*, journées 1

On n'ouvre point les marchandises à Megin: mais on y paye 3 & demy ou quatre pour cent.

De *Megin* à *Mangalia*, journées

C'est l'un des quatre ports du couchant de la mer Noire, & le meilleur de tous. Les trois autres qui suivent au midy le long de la mesme coste sont *Kavarna*,

Balgic

Balgik & *V[illegible]*. On ne prend à Mangalia que demi-piastre pour bale de marchandise. Quand on a passé à Trebizonde, j'ay dit au chapitre precedent qu'il n'y a que cinq journées jusqu'à Erzerom : Et voila ce que j'avois à remarquer de la route que prennent les Polonnis pour se rendre en Perse.

Je viens maintenant à la route de Moscovie ; mais puis qu'elle a esté assez exactement décrite par Olearius, comme je l'ay remarqué, dans le voyage que les Ambassadeurs du Duc de Holstein firent en Perse, je la prendray comme en revenant de Perse en Europe par la Moscovie, selon les bonnes instructions que j'en avois prises, lors qu'à mon premier voyage d'Asie je resolus de retourner en France par les provinces Septentrionales de l'Europe, ce que j'aurois fait sans le malade que je fus joindre par charité à Kengavar. Comme je n'ay point fait de voyage en Orient que je n'aye eu dessein de passer au retour par la Moscovie, j'ay eu soin de m'informer trés particulierement de cette route, & les gens qui l'ont prise plusieurs fois m'en ont donné toute la connoissance necessaire.

Je ne partiray que de Chamaqui ayant déja conduit le Lecteur jusqu'à cette ville, & je marqueray comme j'ay fait ailleurs toutes les distances d'un lieu à l'autre avec les [illegible].

De *Chamaqui* à *Derbent*, journées 7

Derbent, que les Turcs apellent Demir-capi, est la derniere ville du Roy de Perse, & il y passe une riviere qui s'apelle *Dhamourka*.

De *Derbent* à *Tetarck*, journées 8

Il y passe une riviere qui s'apelle *Bocat*.

De *Tetarck* à *Astracan* on prend de petites barques où il y a douze rames. Tout le long du rivage ce ne sont que roseaux, où les barques se peuvent retirer en seureté quand il y a trop de vent. Si le vent est favorable elles se servent d'une petite voile, & peuvent se rendre en quatre ou cinq jours à Astracan ; mais s'il faut ramer pendant tout le voyage, elles n'y [illegible] de neuf.

En s'embarquant sur la mer Caspienne le long de laquelle on va terre à terre, il faut faire provision d'eau pour deux ou trois jours; parce que pendant ces trois premiers jours l'eau est amere & de trés-mauvais goust le long de la coste; mais on en trouve de bonne tout le reste du chemin. On paye de chaque barque soixante & dix abassis qui font 61. livres cinq sols de nostre monnoye. Si l'on porte de grosses marchandises on les peut charger dans de gros vaisseaux pour faire moins de dépense.

Estant arrivé à Astracan on fait décharger les bales de marchandises, ausquelles le Doüaniers viennent mettre leur cachet, aprés quoy on les fait porter au logis où le marchand veut aller. Trois jours aprés le Doüanier vient ouvrir toutes les bales, & prend cinq pour cent. Si d'avanture le marchand manque d'argent, & qu'il en veüille prendre à Astracan pour rendre à Moscou, il en paye quelquefois jusques a 39. pour cent, selon le cours qu'ont les ducats d'or.

Si un marchand a des diamans ou autres joyaux & qu'il les declare, il en paye cinq pour cent. S'il ne le declare pas, & que les Doüaniers en ayent quelque soupçon, ils en tirent ce qu'ils peuvent, & le marchand se défend aussi le mieux qu'il peut. Mais s'il a quelques joyaux ou autre chose de rare, & qu'il declare au Gouverneur de la ville qu'il veut les porter à sa Majesté de Moscovie, il le fait acompagner par terre ou par eau sans qu'il luy en couste rien, & envoye devant un Courier à la Cour pour en donner avis. Si le marchand fait quelque petit present au Gouverneur, il n'y perd rien & dans la suite il y trouve de l'avantage. On trouve assez bon vin à Astracan, & il y a un François qui en fait pour la bouche du Roy; Mais comme il y en a de beaucoup meilleur à Chamaqui, le voyageur fera bien d'en faire bonne provision en ce lieu-là.

De *Astracan* à *Moscou* on se met sur le *Volga* dans de grandes barques qui vont à voile & à rames en remontant la riviere, & l'on pese tout ce qu'on embarque

jusqu

jusqu'à un [illegible]. La livre de Moscovie est trois Mens de Chah de [illegible], & une Men de [illegible]hah fait douze de nos livres seize onces la livre. On paye d'ordinaire de chaque livre quatorze [illegible]a qui sont trois abassis & demi, & l'abassi vaut dix-huict fois six deniers.

Il faut remarquer que dans la Moscovie on ne compte les chemins ny par lieües ny par milles, mais par *Chagerons* dont les cinq sont un mille d'Italie. Voicy le chemin qu'on tient par eau jusques à Moscou, les noms des plus grandes villes où l'on passe avec leurs distances.

D'*Astracan* à *Courmija*, chageron.	300
De *Courmija* à *Sariza*, c.	200
De *Sariza* à *Sarataf*, c.	350
De *Sarataf* à *Samarat*, c.	200
De *Samarat* à *Semiriskat*, c.	300
De *Semiriskat* à *Coulombe*, c.	150
De *Coulombe* à *Casan*, c.	200

C'est une grande ville avec une grande forteresse.

De *Casan* à *Sabouk-cha*, c.	200
De *Sabouk-cha* à *Gadamijan*, c.	120
De *Gadamijan* à *Niguina*, c.	280

Niguina est une grande & trés-bonne forteresse.

De *Niguina* à *Mouron*, c.	300
De *Mouron* à *Casin*, c.	100
De *Casin* à *Moscou*, c.	250
D'*Astracan* à *Moscou* il y a de chagerons.	2950.

qui reviennent à 590. milles d'Italie.

Quand on est à *Sarataf*, on peut sortir de la barque [illegible] par terre jusqu'à Moscou. S'il n'y a point de neiges on va en chariot: mais s'il y a des neiges on prend des traineaux. Si c'est un homme seul, & que son bagage ne pese pas deux cens livres, poids de Paris, on charge le tout sur un cheval en deux balots, & l'homme se met [illegible]; & pour ce qui est du port, tant de l'homme que de son bagage, c'est le mesme argent que l'on [illegible] d'Astracan à Moscou.

De

De *Sarataf* par terre à *Inserat* on compte journées 10
D'*Inserat* à *Tymnek*, j. 6
De *Tymnek* à *Canquerma*, j. 8
De *Canquerma* à *Volodimer*, j. 6

Volodimer est une ville plus grande que Constantinople. Il y a une fort belle Eglise sur une montagne qui est dans la ville, & c'estoit autrefois la residence des Empereurs de Moscovie.

De *Volodimer* à *Moscou*, j. 5
Ce sont en tout, journées 35

Il faut remarquer que l'on ne sort guere de la barque à Sarataf que par necessité, lors qu'en hiver la riviere commence à n'estre plus navigable à cause des glaces: Car de Sarataf jusqu'à Inserat il y a, comme j'ay dit, dix journées de chemin, où on ne trouve rien à manger ou trés-peu de chose, tant pour les hommes que pour les chevaux; Ainsi lorsque la riviere n'est pas prise, il vaut mieux demeurer dans la barque jusques à Semeriska, d'où jusqu'à Moscou on trouve incessamment des villages. La doüane tant pour les joyaux que pour autres marchandises, va de mesme à Moscou qu'à Astracan, sçavoir cinq pour cent. Tous les Asiatiques, Turcs, Persans, Armeniens & autres peuples logent à Moscou dans des manieres de Carvanseras; & pour les Européens, comme François, Anglois, Hollandois & autres, ils ont un lieu affecté où ils logent tous ensemble. Voila ce que j'ay pû aprendre de plus particulier de cette route par la Moscovie, que j'aurois prise plus d'une fois au retour de mes voyages, si je n'en avois toujours esté détourné par des occasions qu'on ne peut prevoir.

Noms de quelques villes de l'Empire du Grand Seigneur en langue Turquesque & Françoise.

CONSTANTINOPLE aprés avoir esté ... par MAHOMET second de ... me Empereur des Turcs le vingt-septiéme May ...

esté nommée par les Turcs ISTAM-BOL, qui est du nom composé de deux mots, d'ISTAM qui veut dire *Salut* ou *seureté*, & BOL qui signifie *Spacieux*, *grand & large*, tellement qu'en leur langue cela signifie *grande seureté*.

Andrinople est aujourd'huy apellée par les Turcs,	Edrené.
Burse,	Brousa.
Belgrade,	Beligrad.
Bude,	Boudim.
Le grand Caire,	Mesr.
Alexandrie d'Egypte,	Iskendrie.
La Mecque,	Meqqué.
Balsara,	Balsara.
Babylone,	Bagdad.
Ninive,	Mousoul.
Nisibe,	Nisbin.
Edesse,	Orufa.
Tiqueranger,	Diar-bekir.
Eue-togea,	Tokat.
Teue Toupolis,	Erzerom.
Shamiramager,	Van.
Jerusalem,	Koutcheriff.
Damas,	Cam.
Tripoli de Surie,	Cam Taraboulous.
Alep,	Haleb.
Tripoli de Barbarie,	Taraboulous.
Tunis,	Tunis.
Alger,	Gezaiir.
Candie,	Guirit.
Rodes,	Rodes.
Cypre,	Kebres.
Chio,	Sakes.
Methelin,	Medilli.
Smyrne,	Izmir.
Troye,	Eski instamboul.
Lemnos,	Limni.
Tenedo,	Boggtchadasi.
[illegible]	

Ne-

Negrepont,	Eghitbos.
Les Dardannelles,	Bogaz-ki.
Athene,	Atina.
Barut,	Biroult.
Scéide,	Saida.
Tir,	Sour.
S. Jean Dacre,	Acra.
Antioche,	Antekié.
Trebizonde,	Tarabozan.
Sinab,	Sinap.

En cette forteresse de Sinab on voit au bas des murailles une pierre, où il y a quelque écrit Latin en abregé, & il se voit mesme le nom de la ville de *Rome*, d'où l'on peut conjecturer que les Romains l'ont fait bastir.

Les Turcs appellent,

La Mer Mediterranée,	Akdeniis.
La Mer Oceane,	Derijay-Mouhniit.
La Mer Noire,	Kara-Deniis.

Au reste n'ayant pas voulu interrompre le discours des routes par des remarques assez particulieres que j'ay à faire sur le negoce de l'Isle de Candie, [illegible] les Isles de l'Archipel, j'ay jugé à propos d'en faire un chapitre à part, & j'y joindray aussi quelques singularitez de plusieurs villes de Grece voisines de l'Archipel, avec une relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant à Constantinople que dans les Isles, & en d'autres lieux de son Empire.

CHAPITRE VIII.

Remarques sur le Negoce de l'Isle de Candie, & des principales Isles de l'Archipel, comme aussi sur celuy de quelques villes de la Grece qui en sont voisines ; avec une relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant en terre ferme que dans les Isles.

DE L'ISLE DE CANDIE.

DANS l'Isle de Candie les étrangers viennent enlever quantité de bled & d'huile d'olive, toutes sortes de legumes, des fromages, de la cire jaune, des cotons, des soyes, des cuirs, & particulierement de la malveisie qui est son plus grand negoce. Quand la vandange aproche, les paysans qui doivent aller cüeillir les raisins, s'enveloppent les pieds d'une peau de sanglier qui leur tient lieu de souliers ; & ils la lient avec de la ficelle sur le haut du pied, à cause de la grande chaleur que rendent les rochers sur lesquels il faut qu'ils marchent. Ces peaux sont aportées de la Russie où il y a quantité de sangliers dans les forests. Les Russes les aportent de Constantinople avec la Boutarque & le Caviar, dont j'ay parlé en divers endroits de mes Relations. J'ay parlé aussi de la maniere que l'une & l'autre se font, & des lieux où se fait la plus grande pesche de l'esturgeon. J'ay fait voir comme le negoce en est grand dans toute la Turquie & toute la Perse, & mesme en Ethiopie, parce que tous ceux qui suivent la religion Grecque & l'Armenienne ne mangent guere autre chose durant leur Caresme. Il ne me reste plus qu'à vous dire que les Turcs sçavent faire de l'esturgeon une colle forte, qui est d'un grand usage en Asie pour faire des arcs. C'est la meilleure colle du monde, & quand on s'en est servi à coller quelque chose, on la romproit plûtost en un autre endroit qu'en celuy où elle a esté collée. Ils la font de cette sorte : Quand ils ont pris un esturgeon & qu'ils l'ont éventré il luy reste une peau au dedans qui couvre la chair, & ils tirent cette peau depuis la teste jus-

jusqu'au bout du ventre. Elle est gluante & de l'épaisseur de deux feüilles de papier, & ils la roulent gros comme le bras pour la mettre en suite secher au Soleil. Quand ils s'en veulent servir ils la battent avec un marteau, & estant bien battuë ils la rompent par petits morceaux, qù'ils mettent tremper avec de l'eau environ demi heure dans un petit pot. On la met aprés sur un petit feu, en remuant toûjours jusqu'à ce que tout soit fondu, & prenant bien garde que la colle ne vienne à boüillir, ce qui la gâteroit entierement.

Lorsque les Venitiens estoient maîtres de la Candie, ceux qui faisoient quelque assassinat ou qui commétoient quelque autre crime digne de mort, s'ils pouvoient eviter d'estre saisis par la Justice & sortir de l'Isle, se rendoient promptement à Constantinople pour avoir leur grace. Car il faut remarquer qu'il n'y avoit que l'Ambassadeur de la Republique de Venise qui estoit auprés du Grand Seigneur, qui eût le privilege de pardonner les crimes qui se faisoient en Candie. Quel qu'il pût estre il avoit le pouvoir de donner la grace au criminel & je veux bien en raporter un exemple du temps que le sieur *Dervisan* estoit Baile de Venise à Constantinople. Un Candiot qui s'estoit sauvé de l'Isle aprés avoir commis un horrible meurtre, obtint sa grace du Baile; mais toutefois son crime ne demeura pas impuni comme je le diray en suite. Il avoit voulu coucher par force avec une femme, laquelle n'y voulant consentir, luy dit qu'elle mangeroit plutost le foye de son enfant que de satisfaire à son infame desir. Ce brutal se voyant éconduit & enragé de ce qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, se saisit de l'enfant à l'insceu de sa mere, le tua & luy en racha le foye qu'il luy fit manger, aprés quoy il la tua aussi pour achever d'assouvir sa rage. Arrivant à Constantinople il fut d'abord implorer la grace du Baile, laquelle il obtint; mais le Baile écrivit en mesme temps au Gouverneur de Candie de le faire mourir dés qu'il seroit de retour, ce qui fut fait. Car autrement il n'auroit pas voulu luy faire grace pour un crime si enorme, & n'en

usa

usa de la sorte pour conserver son privilege. On peut dire que cette nation Candiote est une des plus méchantes qui soit sous le Ciel, & il seroit aisé d'en produire mille exemples beaucoup plus tragiques.

DE L'ISLE DE SCIO.

LA ville de Scio dont l'Isle porte le nom contient environ trente mille ames. Il y a à peu prés 15000. Grecs, 8000. Latins, & 6000. Turcs, avec quelque peu de Juifs.

Entre plusieurs Eglises Grecques & Latines, dont les dernieres sont restées du temps des Genois, il y en a quelques-unes d'assez belles; & les cinq principales Eglises Latines sont la Cathedrale, & celles des Capucins, des Socolantins, des Dominicains & des Jesuites. Les Turcs y ont leurs Mosquées, & les Juifs leur Synagogue.

A quatre milles de la ville presque sur le bord de la mer, on voit une grosse pierre qui a esté taillée d'un rocher comme toute ronde; mais au dessus elle est plate & un peu creusée. Autour du dessus & au milieu on voit des formes de sieges taillez dans la mesme pierre; mais il y en a un plus élevé que les autres comme la chaise d'un maître qui enseigne, & la tradition du lieu veut que ce [illegible] ait esté l'école d'Homere qui y enseignoit [illegible].

Il [illegible] dans cette Isle une si grande quantité de perdrix, qu'il ne s'en [illegible] point de pareilles en aucun lieu du monde: mais ce qui est encore plus rare, est que les paysans les nourrissent comme nous nourrissons nos [illegible] en France, & mesme d'une plus plaisante maniere. Car ils les laissent aller à la campagne dés le matin, & sur le soir ils ont un certain signal auquel elles ne manquent pas de retourner chacune chez le paysan à qui elles appartiennent, de mesme qu'une troupe d'oyes ou des poulets d'Inde.

On travaille dans l'Isle de Scio quantité de damas & de futaines, qu'on transporte au Caire, & dans toutes les

les villes de la coste de Barbarie, comme aussi dans toute la Natolie, & particulierement à Constantinople.

A trois lieües de la ville de Scio dans une montagne qui est au midy, il croit de petits arbrisseaux qui sont bien particuliers. Ils ont la feüille aprochante de celle du myrthe, & jettent leurs branches si longues qu'elles vont à terre en serpentant; Mais ce qui est admirable, est qu'aussi-tost qu'elles sont en bas peu à peu elles se relevent d'elles-mesmes. Depuis le commencement du mois de May jusqu'à la fin de Juin on a soin de tenir la place bien nette sous ces petits arbres, car pendant ces deux mois il sort par les endroits où l'on a entaillé les branches, une espece de gomme qui dégoute & coule à terre. C'est ce que nous apellons *Mastic*, & ce que les Turcs apellent *Sakez*, qui est le nom qu'ils donnent à l'Isle. Elle produit une grande quantité de ce mastic, & il s'en consomme aussi beaucoup dans le Serrail de Constantinople où toutes les femmes en machent incessamment. Elles disent que cela oste la crasse & la saleté des dents, & les entretient nettes & blanches. Quand la saison aproche de recueillir ce mastic, le Grand Seigneur envoye tous les ans dans cette Isle un certain nombre de *Bostangis*, afin que personne n'en enleve; mais qu'il soit tout conservé pour le Serrail. S'il arrive qu'il y en ait abondance dans une année, & [illegible] de l'ordinaire; la provision du Serrail [illegible], les Bostangis qui ont mis à part le moins [illegible] pour en tirer de l'argent, dés qu'ils l'ont vendu le mettent dans des sacs qu'ils cachetent, afin que l'on les puisse transporter sans difficulté; parce que ceux qui gardent les ports voyant ce cachet laissent aisement sortir le [illegible]. Il croit aussi dans cette Isle de bonne terebentine.

L'Isle de Scio fut autrefois engagée par les Turcs aux Genois; mais depuis les Turcs l'ont reprise par force, & en sont demeurez maîtres.

DE L'ISLE DE NAXIS.

Il n'y a aucun port dans cette Isle, & les vaisseaux qui y vont pour trafiquer, se tiennent dans le port de l'Isle de Paros, apellé *Derion* à [illegible] milles de Naxis, & c'est un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui peut contenir plus de cent vaisseaux. Il reste encore seulement dans l'Isle de Naxis des ruines d'une muraille qui faisoit comme un mole où se pouvoient retirer quatre ou cinq galeres. On voit encore dans la mesme Isle plusieurs ruines des maisons des anciens Ducs, & les écuries sont encore presque toutes entieres, toutes voûtées, & toutes de marbre. Ces Ducs estoient Seigneurs de douze autres Isles. Celle de Naxis est remplie de quantité de villages, & il y a trois bonnes villes, qui sont *Borequa*, *Qusa* & [illegible].

Il y a proche de cette Isle environ à un jet de pierre une antiquité curieuse qui subsiste encore. C'est une roche plate, qui a de circuit autant d'estendue que l'ancienne Cour du Louvre. C'estoit au milieu de cette roche qu'estoit basti le temple de Bacchus, qui estoit tout de marbre, & dont on ne voit plus rien que les fondemens. La porte y est encore faite de trois pierres, dont deux sont les deux costez, & la troisiéme fait le dessus, & sa [illegible] de vingt cinq ou trente pieds, & sa largeur [illegible] quinze. De cette Isle jusqu'à la roche il y a un [illegible] pont de pierre de taille, où on voit dessus & aux costez les canaux qui portoient le vin dans de certains reservoirs du temple pour estre bû le jour de la feste de Bacchus. C'est aussi dans l'Isle de Naxis que se trouve la bonne pierre d'Emereil. Mais j'ay sur tout à faire une remarque sur le veuvage des habitans de cette Isle, & sur la coûtume qu'ils observent. Quand le mari ou la femme sont morts, le survivant ne sort point de la maison de six mois pour quelque affaire que ce soit, non pas mesme pour oüir la Messe. Il faut remarquer aussi que dans cette Isle il n'y a que des Latins & des Grecs, & ces derniers sont le plus grand nombre. Il y a un Ar-

Archevesque Latin & des Chanoines dans la Metropolitaine, avec deux maisons de Religieux, l'une de Capucins, l'autre de Jesuites, & les Grecs ont aussi leur Archevesque.

L'Isle de Naxis a vingt milles de tour, & c'est une des plus agreables & des plus belles Isles de l'Archipel. Les anciens Ducs l'avoient choisie pour leur residence, & c'est d'où ils commandoient à la pluspart des Isles Cyclades. Ils se fait dans Naxis quantité de sel blanc, & il y croit d'excellent vin tant blanc que clairet, ce qui avoit porté les habitans à y bastir un temple à l'honneur de Bacchus, qui choisit Naxis pour sa demeure, selon l'ancienne tradition des Naxiens. L'Isle porte de plus toutes sortes de bons fruits, nourrit quantité de bestail, & produit abondamment plusieurs autres choses necessaires à la vie. Il y a de grands bois où se trouvent de petits cerfs, & quantité d'Aigles & de Vautours. On croit aussi qu'il y a des mines d'or; mais les lieux sont inconnus, & on neglige de les découvrir. Voicy les noms des Isles Cyclades comme les prononcent ceux du pays.

1. *Delos* ou *Sdilis.*
2. *Gianoa.*
3. *Andros.*
4. *Paros.*
5. *Nicaria.*
6. *Samoa.*
7. *Patmoa.*
8. *Olearoa.*
9. *Sitino.*
10. *Rhena.*
11. *Miconoa.*
12. *Tenoa* ou *Tino.*
13. *Sciro* ou *Sira.*
14. *Subiuma.*
15. *Syphnus* ou *Sifante.*
16. *Nixcia.*
17. *Chios* ou *Scio.*
18. *Astypalea.*
19. *Amorgus* ou *Amorgo.*

Des

Des Isles de Zea, de Milo, de Paros, & autres Isles de l'Archipel.

Zea est une Isle qui n'a rien de remarquable, & d'où l'on ne peut rien transporter que de la valanede pour teindre les cuirs, dequoy j'ay parlé [illegible] ailleurs. On n'y décharge aussi aucunes marchandises que celles qui y sont aportées par les Corsaires, mais c'est peu de chose, & les Insulaires ont soin chacun de se pourvoir ailleurs des choses qui leur sont utiles & nécessaires.

Milo ne fournit que des pierres de Moulin à moudre du bled, lesquelles on porte à Constantinople, & il ne se fait aucun negoce en cette Isle.

Paros où il n'y a de mesme aucun commerce, n'a rien de remarquable qu'une Eglise Greque assez bien bâtie sous le titre de nostre Dame. Elle est trés-belle, & toute de marbre.

Pour ce qui est des Isles de *Sifante*, de *Micone*, & d'autres Isles de l'Archipel, il ne s'y décharge aussi aucunes marchandises, que celles que les Corsaires y aportent par hazard quand ils y touchent, & il ne s'y fait aucun commerce que pour l'entretien ordinaire des habitans. S'il y a des Consuls en quelques-unes de ces Isles ils n'y ont pas beaucoup d'ocupation, & ils ne sont là que pour acheter ces larcins. Les Consulats des Isles de l'Archipel où les François sont establis, se donnent par l'Ambassadeur de France que le Roy tient à Constantinople, qui en favorise qui il luy plaist. Comme ils ne sont pas de grand revenu, il les donne le plus souvent aux Grecs; parce qu'ils entendent mieux le negoce du pays.

Des Villes d'Athenes, de Corinthe, de Patras, de Coron, & de Modon.

La ville d'*Athenes* est éloignée de la mer d'environ quatre milles, & elle contient prés de vingt-deux mille ames, sçavoir quinze mille Grecs, cinq ou six mille Latins, & mille Turcs. [illegible] plusieurs antiquitez qu'on y voit encore, celles qui [illegible] dans le château se sont

les

les mieux conservées. Le Château est sur une colline, dont une partie de la ville ocupe la partie du costé du nord. Il enferme un fort beau temple & fort spacieux, tout bâti de marbre blanc depuis le haut jusqu'au bas, & soûtenu par de [illegible] belles colomnes de marbre noir & de porphyre. On voit au frontispice de grandes figures en haut relief & au naturel, qui representent des cavaliers armez qui semblent se vouloir batre. Autour du temple, & au defaut du toict, qui est aussi tout entier de pierres plates de marbre trés-bien ordonnées, se voyent tous les beaux faits d'armes des anciens Grecs en bas relief, & chaque figure est environ de deux pieds & demi de haut. Il y a autour du temple une belle gallerie, où quatre personnes peuvent se promener de front. Elle est soûtenuë par seize colomnes de marbre blanc de chaque côté en longueur, & de six à chaque bout, & toute couverte & pavée de mesme étoffe. Ce Temple est acompagné d'un fort beau Palais de marbre blanc; mais presentement il tombe en ruine. Au bas du Château, & à la pointe de la ville du côté du levant, il y a encore dix-sept colomnes de marbre, qui restent de trois cens que l'on dit avoir esté anciennement au Palais de Thésée premier Roy d'Athenes. Ces colomnes sont d'une grosseur prodigieuse, & ont chacune au moins dix-huit pieds de tour. Elles sont hautes à proportion, [illegible] pas tout d'une piece, & sur la pluspart il y a d[illegible]rs de marbre blanc de seize pieds de long, [illegible]-huit de large, qui portent d'un bout sur une colomme, & de l'autre sur celle qui suit; & c'est ce qui soutenoit tout l'édifice. Sur la porte qui est encore presque en son entier, on voit écrites ces paroles à la face de dehors:

Αἱ δὲ Ἀθῆναι Θησέως ἡ πόρι[illegible] πόλις.

C'est à dire.

Cette ville d'Athenes est asseurement la ville de Thésée.

Ant

Au dedans [illegible] mesme porte ces autres paroles sont écrites :

Αἱ δὲ Ἀθῆναι Ἀδριανοῦ καὶ [illegible] Θησέως πόλις.

C'est à dire :

Cette ville d'Athenes est la ville d'Adrien,
& non pas de Thesée.

Il y a encore dans Athenes plusieurs antiquitez qui meritent d'estre veües.

Corinthe qui a fait autrefois tant de bruit n'a plus qu'environ six-vingt maisons ; mais il y a des Turcs riches. La ville est au bas du Chateau, qui est assis sur un rocher inaccessible, & gardé par des Grecs commandez par un Aga ou Capitaine Turc. On charge à Corinthe des raisins qui en portent le nom.

Patras en fournit aussi, & c'est là tout le commerce de ces deux villes.

Coron & *Modon* ont le negoce de l'huile d'olive, & elle y est si bonne & en telle quantité, que plusieurs Vaisseaux Anglois, Hollandois, & autres en viennent charger.

[illegible] Consuls à *Athenes*, à *Patras*, à *Coron*, à *Modon* [illegible] de *Romanie*.

Les [illegible] d'Athenes font venir des brocarts, des velours, des satins, des draps & d'autres sortes de marchandises, dont ils fournissent tout le pays. Celles que les étrangers en emportent, sont des soyes, des laines, [illegible] de la cire, des marroquins, des fromages ; & voila en peu de mots tout ce qui se peut dire du commerce de ces lieux-là.

Rela-

Relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand Seigneur entretient, tant à Constantinople que dans les Isles, & autres endroits de son Empire.

ON a veu autrefois sortir de Constantinople jusques à cent cinq galeres; mais le Grand Visir s'étant aperçeu que ce grand nombre en un mesme lieu causoit de la confusion, & que le Capitaine Bacha ne pouvoit pourvoir à tout à la fois, ny donner si bien ses ordres, il ordonna qu'il n'en demureroit à l'avenir que vingt-quatre à Constantinople, & que les autres seroient envoyées en divers ports, tant de la terre ferme que des Isles, pour estre prestes à aller en mer au premier ordre du Grand Seigneur. Avant la guerre de Candie le nombre des galeres estoit diminué, & beaucoup moindre que de cent cinq; mais comme elle se fut échauffée on en remit plusieurs en état, & on doubla à chaque Bey le nombre des galeres qu'il commandoit. Celuy qui n'en commandoit qu'une en eut deux, un autre qui en commandoit deux en eut quatre, & ainsi du reste à proportion; ce qui causa enfin la perte de Candie pour les Venitiens. Aujourd'huy le nombre des galeres qu'entretient le Grand Seigneur est de quatre-vingt. Voicy les lieux où elles sont distribuées sous le [illegible] ent de leurs *Beys* ou Capitaines.

Il y a donc à Constantinople vingt-quatre galeres que commande le Capitaine Basha ou General de la mer, & quand il sort pour aller en quelque expedition, les autres galeres se viennent joindre à luy selon l'ordre qu'elles en reçoivent. Quand ce Bacha [illegible] mer, il donne à chacun des esclaves de sa galere, outre leurs habits ordinaires une maniere de casaque de drap rouge & un bonnet de mesme couleur, ce qui ne se fait que dans la seule galere du General qui se fait honneur de cette dépense. Cette galere a d'ordinaire trois cent soixante & six esclaves, & à chaque banc un Bonne-vole. Ces bonne-voles sont gens qui se sont offerts de leur bon

[illegible] é à

gré à servir, & on a soin qu'ils soient bien payez. Leur paye est de trois mille cinq cent aspres par voyage, & le voyage est d'ordinaire de sept ou huit mois. Ils sont nourris comme les autres esclaves; mais s'ils ne rament bien ils sont plus batus qu'eux; parce que ses Bonne-voles n'ont point d'autre travail que la rame, & que les esclaves outre la rame sont employez à d'autres manœuvres. Mais il faut remarquer que les Bonne-voles qui servent dans la Generale ont cinq cens aspres de paye plus que ceux des autres galeres, c'est à dire quatre mille aspres pour le voyage, ce qui d'ordinaire revient à quarante écus.

La Lieutenante generale à deux cent cinquante hommes, tant esclaves que Bonne-voles. Cette galere & celle du grand *Tefterdar* ou Tresorier sont les deux mieux équipées de toutes, le Lieutenant du Bacha de la mér ayant le choix, ou de prendre quatre des meilleurs hommes de chaque galere pour sa ferme, ou s'il n'en prend pas de recevoir trois mille cinq cent aspres pour chaque homme, ce qui luy est payé par le Capitaine de galere, & c'est ce qui rend ce Lieutenant du Bacha le plus riche de tous le Beys.

La galere du grand *Tefterdar* est du nombre des vingt-quatre de Constantinople, & il envoye un [illegible] en qualité de Lieutenant pour la [illegible]. Cette charge est fort briguée; parce que cette galere comme j'ay dit, est trés-bien équipée, trés-bien pourvûë de vivres, & que touts les Officiers des galeres font soigneusement leur Cour au grand Tefterdar, [illegible] les recompense au retour du voyage, chacun selon leur merite.

La galere du *Janissaire-Aga* est encore du mesme nombre des vingt-quatre; Mais il ne va point en mer, & il envoye qui il luy plaist pour commander [illegible].

Le Bey de *Rhodes* à qui on donne le titre de Bacha, a huit galeres.

Le Bey de *Stancho* qui est comme le Lieutenant du

du Bey de Rhodes n'a qu'une galere. Sancho est une Isle à 80. ou 100. milles de l'Isle de Rhodes.

Le Bey de *Sussam*, petite Isle prés de Scio, n'a qu'une galere, & son Lieutenant une autre. Toutes ces galeres sont destinées d'ordinaire contre les vaisseaux de Malthe & de Ligourne qui vont en course.

Le Bey de *Scio* n'avoit cy-devant que trois galeres; mais depuis la guerre de Candie on luy en a donné trois autres, pour la commodité qu'il y avoit d'assister l'Armée des Turcs de cette Isle. On en a fait de mesme à plusieurs autres Beys, comme j'ay dit au commencement.

Le Lieutenant du Bey de *Scio* a deux galeres; & il y a encore dans la mesme Isle trois autres Beys qui commandent chacun une galere, & qui ne dependent point du Bacha de Scio. Ils font leur residence où il leur plaist, allant se pourvoir de vivres où ils sçavent qu'ils sont à meilleur marché.

Le Bey de *Smyrne* & son Lieutenant ont deux galeres; mais ils ne peuvent rien faire que par les ordres du Bey de Scio.

Le Bey de *Metelin* a deux galeres.

Le Bey de *la Cavale* petite Baye à douze milles ou environ au deça des Dardanelles du costé de l'Europe a une galere.

Le Bey de *Negrepont* a sept galeres.

Le Bey de *Napoli de Romanie* a cinq galeres.

Le Bey de *Coron* sur la costé de Romanie a une galere.

Le Bey de *Modon* proche de Coron a une galere.

Le Bey de *Famagouste* en Cypre a six galeres.

Le Bey d'*Alexandrie* d'Egypte a cinq galeres.

Le Bey de la *Canée* a deux galeres.

Le Bey de *Candie* a une galere.

Le Bey de *Castel-tourneze* ou de *Navarin* a deux galeres.

Toutes ces galeres font, comme j'ay dit, le nombre de quatre-vingt.

Les galeres legeres ne sont montées que de cent qua-

tre-vingt & seize hommes, & le nombre devroit aller à deux cent; mais les quatre qui manquent sont pour le profit du Bey. Entre ces cent quatre-vingt & seize, il y a d'ordinaire 20. ou 25. Bonevoglie.

Chaque Capitaine de galere a seize mille piastres pour son équipage. Vers les festes de Noël on donne à chaque esclave un haut de chausse & une casaque de gros drap avec un capot, & de la toile pour luy faire une chemise & un caleçon.

Chaque esclave a tous les jours deux cent vint cinq dracmes, c'est à dire une livre & demie de bon pain, & rien autre chose; Mais le vendredy, qui est aux Mahometans ce que le dimanche est aux Chrestiens, on leur donne quelque chose de chaud, ce qui consiste d'ordinaire en quelques legumes, comme des pois, des féves, ou des lentilles cuites au beurre. Ils reçoivent aussi quelquefois des aumones des Grecs quand il sont arrestez en quelque port; mais ceux de Constantinople sont un peu mieux que les autres, parce que deux ou trois fois la semaine, tant les Turcs que les Grecs & autres Chrestiens, font des charitez aux *Bains*; c'est ainsi qu'on nomme le lieu où l'on tient les esclaves quand ils ne sont point en mer, & on leur envoye [illegible] res de ris & de viande; de sorte que pour la nourriture ils [illegible] pas toujours si mal que plusieurs se l'imaginent.

[illegible] remarquer enfin que quand on sort pour aller en mer, il y a plusieurs de ces esclaves qui sont les malades ou estropiez; mais les Turcs qui sont acoûtumez à cette fourbe, les examinent de si prés qu'ils les sçavent bien discerner, & que l'artifice de ces faux malades ne sert qu'à leur attirer un plus rude traitement.

CHAPITRE IX.

Relation de l'Etat present de la Georgie.

PUISQUE j'ay entrepris de faire une ample & exacte relation de la Perse & de toutes les Provinces qui en relevent, & que j'ay conduit le Lecteur le long des costes de la Mer Noire, & d'une partie de celle de la Mer Caspienne, je veux luy faire une courte description des Royaumes de Georgie & de Mengrelie qui sont entre ces deux Mers, & de quelques autres Provinces voisines qui s'étendent le long de la Mer Caspienne, & touchent au Nord & au Levant la Moscovie & la Tartarie.

La *Georgie* que d'autres apellent *Hurgie* ou *Gurgistan*, s'étend au levant jusqu'à la Mer Caspienne, & est bornée au couchant par les montagnes qui la separent de la Mengrelie. Ce n'estoit cy devant qu'un Royaume dont tout le peuple generalement estoit Chrestien ; mais depuis peu il s'y est mélé des Mahometans qui y ont pris pied, & le Roy de Perse ayant semé des divisions dans le pays, a si bien conduit les choses à son avantage qu'il en a fait deux Royaumes. Il ne les apelle que les Provinces, & il y met des Gouverneurs depuis vingt-cinq ou trente ans. Ce sont des Princes du païs, & pour estre revêtus de cette dignité il faut qu'ils se fassent Mahometans. Dés qu'ils y sont [illegible] ils prennent le titre de Roy ; & tant que la race dure, le Roy de Perse ne peut deposseder leurs enfans.

Le premier de ces deux Roys & le plus puisant est celuy qui fait sa residence à *Teflis*, & dans la langue du païs on l'apelle Roy *Cartelé*. Celuy qui l'est aujourd-d'huy est le dernier qui est demeuré Chrestien avec ses quatre fils ; mais depuis quelque temps le Roy de Perse a fait en sorte d'attirer l'Aîné auprés de luy, & tant par presens que par promesses il l'a porté à se faire Mahometan. Aussi-tost il le fit declarer Gouverneur de l'autre

Province

Province, & par la loy que les Roys de Perse ont imposée à ces Princes, il n'auroit pû succeder à son Pere s'il n'avoit embrassé le Mahometisme. Chacun de ces deux Roys ou Gouverneurs de Georgie ont d'ordinaire pour leur garde trois cent Cavaliers Mahometans qui sont à leur solde, & dans les deux Royaumes il y a presentement dix ou douze mille familles de Mahometans.

Le Roy de *Teflis* fait batre monnoye au nom du Roy de Perse, & l'argent dont on la fabrique est des reales d'Espagne, d'écus de France, & d'autres especes de la sorte, que les Armeniens rapportent d'Europe pour les marchandises qu'ils y ont venduës. La justice se rend par les Chrestiens du pays, & il n'y a pas un Mahometan, non pas mesme le Roy, qui y ait aucune part. Voicy quelques exemples de la maniere dont se fait cette justice. Premierement pour ce qui regarde le vol, le larron en est quitte en rendant sept fois autant qu'il a dérobé. Il en revient deux parts à celuy à qui on a fait le larcin, une à la justice, & les quatre autres au Roy. Si le larron n'a pas dequoy faire cette restitution, il est vendu; & si le proveau de cette vente ne suffit pas, & qu'il ait femme & enfans, on vend premierement la femme, & cela encore ne suffisant pas, on vend les enfans. Mais il y a cecy d'avantageux pour le larron, que celuy qui a esté volé a pitié de luy, & veut bien le laisser aller sans rien prendre, ny le Roy ny la Justice n'ont rien à pretendre de leur costé. Quand quelqu'un fait un meurtre la justice le condamne à la mort & le remet entre les mains des parens du defunt pour en faire l'execution à leur volonté. Toutefois ils peuvent luy pardonner, pourvû qu'il ait le moyen de donner soixante vaches au plus proche parent du mort. Pour ce qui est des detes, un creancier peut d'autorité prendre tout le bien de son debiteur, & le faire vendre jusqu'à la concurrence de la somme qu'il a prestée; & si le bien ne suffit pas, il a droit de faire vendre sa femme & ses enfans s'il en a.

La plufpart des Chreftiens de la Georgie font trés-ignorans, & fur tout en ce qui regarde leur croyance dans la religion. Ils aprennent le peu qu'ils en fçavent dans les Monafteres, comme auffi à lire & à écrire, & d'ordinaire les femmes & les filles en fçavent plus que les hommes. La raifon eft ; parce que non feulement il y a beaucoup plus de Monafteres de filles que de Monafteres d'hommes ; mais auffi parce que d'ordinaire tous les jeunes garçons s'adonnent au labourage ou vont à la guerre. Dés qu'une fille fe fait un peu grande & qu'on la voit belle, on tâche de la dérober de bonne heure, & d'ordinaire elle eft enlevée par quelqu'un de fes parens qui va la vendre aux païs étrangers, comme en Turquie & en Perfe, & jufques fur les terres du Grand Mogol. C'eft ce qui fait que les Peres & les Meres pour éviter qu'on ne leur dérobe leurs filles, les mettent en trés-bas âge dans ces Monafteres, où la plufpart prennent plaifir à l'étude ; & celles qui y ont fait quelque progrez y demeurent d'ordinaire toute leur vie. Elles font une efpece de novitiat & de profeffion, aprés quoy quand elles font parvenuës à un certain âge, elles ont permiffion de baptifer & mefme d'apliquer les faintes huiles, auffi-bien qu'un Evefque ou un Archevefque.

Comme la Georgie produit de grands vins, auffi les Georgiens font de grands yvrognes. La boiffon la plus forte eft celle qu'ils aiment le mieux, & dans leurs feftins ils boivent plus d'eau de vie que de vin, & les femmes que les hommes. Les femmes ne mangent point publiquement avec leurs maris, & quand le mary a donné un repas à fes amis, le lendemain où un autre jour la femme en donne un à fes amies. On remarque que lors que les femmes fe traitent enfemble, il fe boit plus de vin & d'eau de vie que dans les feftins des hommes. Le convié n'eft pas plûtoft entré dans la fale du feftin, qu'on luy prefente deux ou trois dragées & une taffe qui tient demi-feptier d'eau de vie pour exciter l'apetit. Ils font grands mangeurs d'oignons & de toutes fortes d'herbes, qu'ils mangent fans les faire cuire comme on les aporte du

du jardin. Les Georgiens se plaisent fort à voyager, & sont grands negotians. Ils ont une merveilleuse adresse à tirer de l'arc, & sont en reputation d'estre les meilleurs soldats de toute l'Asie. Le Roy de Perse en compose une partie de sa cavalerie, en tient dans sa Cour, se reposant fort sur leur fidelité & sur leur bravoure. Il y en a aussi beaucoup au service du Grand Mogol, & ce sont des gens qui gardent opiniâtrement leur poste, & ne reculent jamais. Tous ces peuples ont le sang beau & le teint vermeil, on ne peut guere voir d'hommes mieux faits, & pour ce qui est des femmes elles sont estimées les plus belles de l'Asie. C'est aussi de ce pays-là que le Roy de Perse fait venir la plufpart de ses femmes, & il est defendu de les tirer hors de ses Etats. Outre leur grande beauté les Georgiennes ont un autre avantage, & elles se peuvent vanter sur tout à Teflis d'avoir plus de liberté, que les femmes n'en ont dans tous les autres endroits de l'Asie. Pour conclusion de ces remarques sur la Georgie, je diray que Teflis, qui en est la ville capitale, est dans une belle assiette, assez grande & bien bastie, & qu'il s'y fait un grand negoce de soye; que les Georgiens comme j'ay dit, sont presque tous Chrestiens, & que leur religion est un composé de l'Armenienne & de la Grecque: mais qu'ils tiennent moins de celle-cy que de l'autre, & qu'ils sont les plus traitables de tous les Chrestiens de l'Orient.

CHAPITRE X.

Relation de l'Etat present de la Mengrelie.

La Mengrelie s'étend depuis la chaîne des montagnes qui la separe de la Georgie jusqu'à la Mer Noire, & est aujourd'huy composée de trois Provinces, qui ont chacune leur Roy. La premiere s'apelle la Province d'*Imerete*, ou de *Bassachiouc*, & le Roy à qui elle obeït pretend quelque autorité sur les deux autres, ce qui est cause qu'ils se font souvent la guerre, & fort cruellement; car

dés

dés qu'ils ont fait quelques prisonniers ils les envoyent vendre en Turquie. Ils sont tellement acoustumez en ces pays-là à se vendre l'un l'autre, que lorsque mary ou la femme ont besoin d'argent, ils envoyent vendre un de leurs enfans, & souvent ils le donnent en troc à des merciers pour des rubans, de la toille, ou autres choses de cette nature.

La seconde Province s'apelle *Mengrelie* du nom de tout le pays, & on apelle celuy à qui elle obeït le Roy de *Dadian*.

Le troisiéme est la Province de *Guriel*, & celuy qui la commande est apellé par ceux du pays Roy de *Guriel*.

La Province de Mengrelie estoit cy-devant sujette au Roy de Bassachiouc, qui y envoyoit un Intendant qu'en la langue du pays ils apellent *Dadian*. Un de ces Intendans qui estoit homme d'esprit, sceut si bien gaigner l'amitié des peuples qu'ils le prirent pour leur Roy; & voila comme cette Province fut detachée de celle d'Imerete.

Les principaux de la Province de *Guriel* voyant que ce Dadian s'estoit fait Roy, à l'imitation de ceux de Mengrelie secoüerent aussi le joug du Roy de Bassachiouc, & en éleurent un entr'eux, qui s'est maintenu dans l'autorité jusqu'à cette heure de mesme que l'autre, par l'apuy qu'ils ont du Grand Seigneur. Il est [illegible] que ces Provinces soient divisées; parce que quand elles estoient toutes trois sous la puissance d'un Roy, [illegible] de la peine à les soûmettre, & le Roy de Bassachiouc luy resistoit fortement, pouvant mettre en peu de temps sur pied prés de cinquante mille hommes. Dés que Dadian se fut rebellé il s'acorda avec le Grand Seigneur, & s'obligea de luy fournir tous les ans une quantité de fer, à condition que quand le Roy de Bassachiouc luy feroit la guerre, il donneroit ordre aux Bachas de Trebizonde, d'Erzerom & de Cars de luy fournir de la cavalerie jusqu'à vingt mille hommes. J'ay remarqué ailleurs que la plus grande partie de [illegible] qui se consomme en Turquie vient de Mengrelie.

Le Roy de Bassachiouc fait batre monnoye, de la mesme grandeur & du mesme poids que celle des Roys de Perse, & que celle de Teflis: Mais comme elle n'est pas au mesme titre & qu'il s'en faut deux pour cent, elle n'auroit pas cours dans le commerce, qui est assez grand entre les Etats du Roy de Perse & les siens, s'il ne s'estoit avisé d'un artifice, en faisant mettre sur sa monnoye le nom du Roy de Perse avec le sien, ce qui fait qu'elle passe sans difficulté. Il en feroit bien batre aussi sous le nom du Grand Seigneur, & il y auroit plus de profit: mais dans toute la Turquie il ne se bat que de la mesme monnoye, à sçavoir des asprés, à la reserve de quelques ducats que l'on bat au Caire, dequoy j'ay amplement parlé dans ma relation du Serrail. Le Roy de Bassachiouc comme le Roy de Teflis, se sert de toute sorte de monnoye étrangere pour batre la sienne.

Ces trois Roys de Bassachiouc, de Guriel & de Mengrelie sont aussi Chrestiens. Quand ils vont à la guerre, tous les Ecclesiastiques les suivent, Archevesques & Evesques, Prestres & Moines. Ce n'est pas pour batre s'ils ne veulent: mais c'est pour exciter les soldats au combat, & pour faire les prieres.

Je me souviens qu'à mon premier voyage, je vis à Constantinople un Ambassadeur du Roy de Mengrelie qui donna souvent sujet de rire à tous les Francs par sa maniere de vivre tout à fait extravagante. Le present qu'il fit au Grand Seigneur de la part de son Maistre, estoit de fer & d'acier & d'un grand nombre d'esclaves. La premiere fois qu'il eut audience il avoit plus de deux cens personnes à sa suite; mais tous les jours il en vendoit quelqu'une pour fournir à sa dépense, de sorte qu'à son départ il ne luy resta plus que son Secretaire & deux valets. C'estoit un homme de bonne mine; mais qui n'avoit point d'esprit, & entre plusieurs impertinences qu'il fit je feray mention de deux ou trois. Toutes les fois qu'il alloit voir le grand Vizir il prenoit la toque blanche, & tous les Chrestiens s'étonnoient de ce que le Vizir le souffroit & ne luy disoit rien: Car si tout autre Chrestien

eût

eût entrepris de faire la mesme chose, il luy auroit fallu immanquablement ou mourir ou se faire Mahometan. C'est ce qui fait voir, combien le Grand Seigneur ménage l'amitié du Roy de Mengrelie, & comme il apprehende de fâcher ceux qui luy sont envoyez de sa part. Il n'ignore pas que ces peuples ne souffrent rien, & que pour la moindre parole ils mettent la main au sabre, & qu'il n'y a rien à gaigner à les irriter.

Cet Ambassadeur s'avisa un jour d'aller rendre visite à un Colonel François, qui commandoit le reste du Regiment François qui estoit en garnison dans Pape & Vespringue, & qui se rendit au Turc dans la guerre de Hongrie. Ce Colonel parloit bon Turc, & estoit mesme du conseil de guerre du Grand Seigneur. L'Ambassadeur au retour de sa visite fut surpris de la pluye en chemin, & de peur de gâter ses souliers il les prit à la main & les couvrit de sa veste, aimant mieux aller nud pieds jusqu'à son logis. Il avoit acoûtumé d'aller oüir la Messe aux Cordeliers qui ont leur Eglise à Galata. Le jour de la feste de S. François le service s'y fait avec beaucoup de solemnité, tous les Ambassadeurs Catholiques Romains qui sont alors à Constantinople ne manquent pas d'y assister, & les Religieux souffrent en faveur de la feste que quelques merciers étalent leurs Marchandises autour du cloistre. L'Ambassadeur de Mengrelie [illegible] de l'Eglise, & voyant plusieurs bagatelles étalées [illegible] ces petites boutiques, il acheta quelques bagues [illegible], deux ou trois petits miroirs, & une flûte qu'il mit à sa bouche, en joüant le long des ruës comme auroit fait un enfant jusqu'à ce qu'il fut à son logis.

Pour revenir aux Provinces dont je viens de faire la description, il faut remarquer qu'il n'y a pas seulement des mines de fer; mais qu'il y en a aussi d'or & d'argent, qui se trouvent en deux endroits à cinq ou six journées de Teflis, dont l'un s'apelle *Soüanet*, & l'autre *Obeter*. Mais le malheur est qu'on ne peut que difficilement porter les gens du pays à y travailler, à cause du danger qu'il y a que la terre ne s'éboule & n'écrase le monde qu'on

qu'on y employe, ce qui eſt ſouvent arrivé. Il y a encore une mine d'or dans une montagne proche du lieu qui s'apelle *Hardinouché*, & une mine d'argent à *Guniche-Koné*, à cinq journées d'Erzerum, & autant de Trebizonde.

Parlons maintenant de quelques coûtumes & maximes de religion des Royaumes de Georgie & de Mengrelie.

Premierement ces peuples ſe mettent fort peu en peine ſi leurs Preſtres & leurs Eveſques ſont ignorans & vicieux, & s'ils ſont capables de les bien conduire. Les plus riches d'entr'eux ſont ceux qui ont le plus de credit, & qui font abſolument la loy aux pauvres. Il en eſt de meſme des Chefs de l'Egliſe, qui ont pris une telle juriſdiction ſur les peuples qu'ils peuvent vendre, comme ils font ſouvent tant aux Turcs qu'aux Perſiens. Ils font choix des plus beaux garçons & des plus belles filles pour en tirer plus d'argent, & les Grands du pays joüiſſent à diſcretion des femmes mariées & des jeunes filles. Ils éliſent leurs enfans pour Eveſques quand ils ſont encore dans le berceau, & ſi le Prince témoigne de n'eſtre pas ſatisfait de cette élection, tout le Clergé ſe mettant du coſté de celuy qui eſt éleu, il ſe fait ſouvent des cruelles guerres: Car ils vont enlever des villages entiers, & vendent comme j'ay dit tout le pauvre peuple aux Perſiens & aux Turcs. Enfin cette coûtume de vendre hommes & femmes eſt ſi commune en ces pays-là, qu'on peut dire que c'eſt un de leurs plus grands negoces, & cela ſe fait à toute heure & pour de trés-legeres ocaſions. J'aurois bien des hiſtoires à faire ſur ce ſujet: mais j'aime mieux paſſer à d'autres matieres, & achever de dire ce que j'ay pû ſçavoir des coûtumes de ces peuples.

Les Eveſques rompent quand ils veulent les mariages & la ſeparation faite ils remarient les parties à d'autres, & envoyent vendre celuy des deux qu'ils croyent avoir le tort. Si quelqu'un n'eſt pas bien marié à ſa fantaiſie, il quitte ſa femme, & en prend une autre pour le temps qu'il luy plaiſt en la payant, comme font les Turcs. La

plus

plus grande partie de ces peuples ne sçait ce que c'est que de faire baptiser leurs enfans. Deux ou trois jours aprés que la femme est acouchée, le Prestre vient avec de l'huile, fait quelques prieres, puis oint la Mere & l'enfant, & ils croyent que cela suffit pour le baptéme. En general on ne voit pas que ces peuples-là, ny dans leurs prieres ny dans leurs ceremonies, soient poussez d'une grande devotion. Ils ont parmi eux comme j'ay dit, quantité de Monasteres ou Seminaires pour élever la jeunesse: mais il y en beaucoup plus de filles que de garçons. Les filles s'apliquent plus à l'étude que les Prestres mesmes, & quand elles y ont beaucoup profité, soit qu'elles demeurent dans le convent, soit qu'elles se mettent au service des grands Seigneurs, elles confessent, elles baptisent les enfans, font les mariages, & autres semblables fonctions de l'Eglise, coûtume qui ne se pratique, que je sçache en aucun lieu du monde qu'en ces pays-là.

CHAPITRE XI.

De la Comanie, de la Circassie, & de certains peuples que l'on apelle Kolmouchs.

LA Comanie est bornée au levant par la mer Caspienne; au couchant par les montagnes qui la separent de la Circassie; au nord elle touche la Moscovie, & elle a la Georgie au midy. Depuis les montagnes qui la bornent à l'occident d'hyver jusqu'à Tercki, qui est une riviere qui fait la separation de la Comanie & de la Moscovie, ce n'est qu'un plat pays trés-excellent pour le labourage, & qui ne manque pas de belles prairies. Toutefois il n'est pas beaucoup peuplé, & c'est pour cette raison qu'on ne seme jamais deux années de suite en un mesme lieu. C'est à peu prés le mesme climat qu'entre Paris & Lion, il y pleut de temps en temps; mais cela n'empesche pas que les paysans ne coupent des rivieres pour conduire de l'eau par des canaux, afin d'arrouser

les

les terres qu'ils ont semées, ce qu'ils ont apris depuis quelque temps des Persiens. Ces rivieres tombent des montagnes du midy, & elles ne sont point marquées dans la Carte. Il y en a une entr'autres qui est fort grande, & qu'en quelque temps que ce soit on ne peut passer à gué. On l'apelle *Coyasou*, c'est à dire eau épaisse; parce qu'elle est toûjours trouble, & son cours est si lent que l'œil a de la peine à juger de quel costé elle coule. Elle se va rendre ainsi doucement dans la mer Caspienne au midy des embouchûres du Volga. Ce n'est pas loin de cette riviere que le long des côtes de la mesme mer dans les mois d'Octobre & de Novembre il en sort quantité de poissons qui ont jusqu'à quatre pied de long. Sur le devant ils ont deux jambes comme celles d'un chien, & sur le derriere au lieu de jambes ce sont quatre griffes. Ces poissons n'ont point de chair, ce n'est qu'une graisse avec une seule areste au milieu. Comme ils ne peuvent pas marcher viste quand ils sont en terre, les paysans les assomment à coups de bâton, & en font de l'huile qui est un des meilleurs revenus de tout le pays.

Les peuples de la Comanie apellez *Comouchs* habitent la plupart au pied des montagnes, à cause des belles sources qui en sortent en si grande quantité, qu'il y a des villages qui en auront pour leur part jusques à trente ou quarante. Ils assemblent trois ou quatre de ces sources, & en font un canal pour faire moudre leurs moulins; mais ce n'est pas seulement pour la commodité de ces eaux qu'ils vont habiter au pied des montagnes: car il ne leur en manque pas dans la plaine; mais comme ces peuples pour la plupart ne vivent que de larcins qu'ils font sur leur ennemis & entr'eux-mesmes, dans la crainte où ils sont qu'on ne leur coure sus, dés qu'ils en ont le moindre soupçon ils fuyent dans les montagnes avec leur bestail: Car tous ceux qui entourent leurs pays les Georgiens, les Mengreliens, les Cirkasses, les Tartares, & les Moscovites, vivent comme eux de larcins, & courent incessamment sur les teres les uns des autres.

Il y a d'autres peuples apellez *Kalmouchs*, qui habitent la coste dela la Mer Caspienne entre les Moscovites & les grands Tartares. Ce sont des hommes robustes: mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le ciel. Ils ont le visage si plat & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez est si plat, que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournez en dehors, & les pieds en dedans; en un mot on ne se peut guere rien imaginer de plus laid que leur figeure: Mais d'ailleurs ils sont bons soldats, & ne le cedent à aucune autre nation de ce costé-là. Quand ils vont à la guerre ils menent leurs femmes & leurs filles qui ont passé douze ans, & elles se battent aussi courageusement que les hommes. Ils ont pour armes l'arc, la fleche, & le sabre, avec une grosse massuë de bois à l'arçon de la selle, & leurs chevaux sont des meilleurs de l'Asie. Leur Chef est tiré de quelque ancienne famille, & ils élisent d'ordinaire celuy qu'ils estiment le plus vaillant. Le Grand Duc de Moscovie leur envoye tous les ans quelques presens pour entretenir leur amitié, & cens presens consistent principalement en draps. Il leur donne passage quand ils veulent faire des courses sur les terres des Mengreliens, des Georgiens, ou de Cirkesses, & ils sont encore plus habiles en ce mestier-là que ne sont pas les petits Tartares. Ils avancent mesme quelquefois jusques dans la Perse, & dans la Province des *Usbecks* qui fait partie de la grande Tartarie, poursuivant de là vers *Caboul* & *Candahar*. Enfin ils s'épandent de tous costez, & vont courir jusques en Pologne. Pour ce qui est de leur religion elle est toute particuliere, & ils sont grands ennemis des Mahometans.

Je reviens aux *Comouchs*, qui sont les peuples de la Comanie, Mahometans de religion; & des plus scrupuleux. Ils sont sous la protection du Roy de Perse, qui en fait grand cas & qui les aime: parce qu'ils gardent les passages de ce costé-là contre les *Calmouchs*, & autres enne-

ennemis des Perſans. Ils ſont habillez tant hommes que femmes comme les petits Tartares, & ils tirent de la Perſe les toiles & les ſoyes qui leur ſont neceſſaires; car pour ce qui eſt du drap, ils ſe paſſent de celuy qui ſe fait en leur pays qui eſt fort groſſier.

La *Circaſſie* eſt un beau & bon pays & fort diverſifié. Il y a des plaines, des foreſts, des côtaux, & des montagnes d'où ſortent quantité de ſources d'eau, & il s'en voit de ſi groſſes qu'elles ſuffiſent pour ſept ou huit villages des environs. Mais d'ailleurs dans tous les ruiſſeaux qui ſe forment de ces ſources il n'y a point de poiſſon. On a en ce pays là toutes ſortes de fleurs, & particulierement de belles tulipes. Il y croît une ſorte de fraiſe qui a la queuë fort courte, & il y en a d'ordinaire quatre ou cinq en un bouquet. Les moindres ſont groſſes comme nos petites noix, & leur couleur tire ſur le jaune paſle. La terre eſt ſi bonne que les fruits y viennent ſans peine, trés-bons & en abondance, & ils n'ont point d'autres jardins que les champs, qui ſont couverts de ceriſiers, de pommiers, de poiriers, de noyers, & d'autres bons arbres de cette nature. Leur plus grande richeſſe eſt en beſtail, & ſur tout en quantité de beaux chevaux qui aprochent fort des chevaux d'Eſpagne. Ils ont auſſi quantité de chevres & de moutons, dont la laine eſt auſſi bonne que celle d'Eſpagne, & les Moſcovites la viennent enlever pour en faire de grands feutres. Pour ce qui eſt des bœufs & des vaches, il n'y a rien que de modiocre, & ce n'eſt pas le beſtail qui enrichit le plus la Circaſſie. Ces peuples ne ſement ni bled ni avoine; mais ſeulement de l'orge pour les chevaux, & du millet dont ils font du pain; & ils ne ſement jamais deux fois en un meſme endroit, changeans de terre toutes les années. Ce n'eſt pas que le pays ne ſoit propre à porter du bled; mais ils ne s'en ſoucient point, & ils aiment mieux le pain de millet. Ils ont de bonnes viandes & de bonnes poules, & de la venaiſon plus qu'ils n'en peuvent manger. Ils ne ſe ſervent point de chiens ni d'oyſeaux pour la chaſſe, & quand ils y vont ils s'aſſemblent d'ordinaire

sept ou huit des principaux du village. Ils ont de si bons chevaux qu'à la course ils fatiguent la beste & la forcent de se rendre. Chacun tient toute preste une corde qui a un nœud coulant & est attachée à l'arçon de la selle, & ils sont si adroits a la jetter au col de la beste qui se rend de lassitude, qu'il y en a peu qui leur échapent. Dés qu'ils on tué un cerf ils luy coupent les jambes, & luy cassent les os pour en manger la moüelle, croyant qu'il n'y a rien de plus souverain pour fortifier le corps. Quand ils veulent aller dérober quelque bestail, pour empescher que les chiens qui le gardent ne viennent à aboyer & éveiller les bergers, ils portent avec eux des cornes de bœuf pleines de tripes cuites coupées en petits morceaux; car d'ordinaire chaque troupeau n'a pas moins de huit ou dix chiens pour sa garde, & de deux ou trois bergers. Ils épient le temps qu'ils sont endormis, & dés que les chiens commencent à aboyer ils leur jettent à chacun une de ces cornes, dont le chien se saïsit & s'écarte du troupeau pour la manger. La peine qu'il a à tirer ces tripes qu'on a fourrées de force dans la corne, & d'autre costé la crainte où il est qu'un autre chien ne vienne luy enlever sa proye, font qu'il ne songe plus à aboyer. Pendant ce temps-là, & que les bergers qui ont travaillé le jour sont ensevelis dans le sommeil, les voleurs font leur coup & enlevent ce qu'ils veulent du troupeau.

La boisson des Cherkes est de l'eau & du *bosa*. Ce bosa est une boisson faite avec du millet, & qui enyvre comme du vin, n'y ayant point de vignes dans tout le pays. Il n'y a point de difference dans les habits des deux sexes, les femmes s'habillent comme les hommes, & les filles comme les garçons. Cet habit est une robe de couleur, de toile de coton, & un caleçon si large que quand ils veulent satisfaire aux necessitez de la nature, ils n'ont qu'à les lever de bas en haut sans qu'il soit besoin de les denoüer. Ils portent avec cella une petite camisole piquée qui leur vient jusqu'à la moitié des cuisses, & par dessus une maniere de casaque de gros drap qui

descend

descend jusqu'aux genoux & est ceinte d'une corde. *Les manches de la casaque sont fenduës dessus & dessous, & quelquefois ils se les attachent derriere le dos. Ils ne portent point de barbe qu'ils* n'aprochent de soixante ans; & pour ce qui est de la chevelure, tant aux hommes qu'aux femmes & aux garçons qu'aux filles, elle ne vient que jusqu'au bas de l'oreille. Les hommes jeunes & vieux se font razer sur le milieu de la largeur de deux doigts depuis le front jusques sur le col, & un petit bonnet comme une calotte du mesme drap que la casaque est une coiffure commune pour tous les deux sexes. Il est vray que depuis que les filles sont mariées, il y a quelque changement dans leur coiffure; car elles s'atachent derriere la teste une grosse pelote de feutre qu'elles couvrent d'un voile blanc qui est proprement fait avec de petits plis. Leurs bas s'atachent au dessus du genoüil & ne vont qu'à la cheville du pied; & leurs souliers qui dessus & dessous sont de marroquin, n'ont qu'une coûture sur le cou du pied, estant legers & taillez comme une maniere d'escarpins. Pour ce qui est de leurs lits, ils prennent plusieurs peaux de mouton qu'ils cousent ensemble, les emplissant de feüilles de millet ils en font une espece de matelas. Quand ils batent le millet, cette feüille vient toute menuë comme de la bale d'avoine, & en se relevant de dessus ces matelats ils se relevent aussi d'eux-mesmes. Les carreaux ou coussins dont ils se servent sont fait de mesme: mais ils en remplissent aussi quelques-uns de laine. Je viens à leur religion & à leurs ceremonies.

Ces peuples ne sont proprement ny Chrestiens ny Mahometans, & toute leur religion ne consiste qu'en quelques ceremonies qu'ils font de temps en temps avec toute la solemnité dont ils les peuvent acompagner; car il faut alors que tous ceux du village y assistent, jeunes & vieux sans que l'âge en puisse dispenser aucun. Je ne parle icy que des villages; parce que dans tous ces pays dont je viens de faire la description, il n'y a

ny ville ny forteresse. Ces villages, sur tout dans la Circassie sont presque tous bastis sur le mesme modele, tous en rond avec une grande place au milieu, & la figure suivante en peut aisément donner l'idée au Lecteur.

CHAPITRE XII.

Des ceremonies & des coûtumes des peuples de la Comanie & de la Circassie.

La principale des festes ou des ceremonies des Comouchs & des Cherques ou Circassiens, est celle qu'ils font tous les ans sur la fin de l'Automne, voicy de quelle maniere elle se passe. Les trois plus anciens du village en sont les ministres, & s'acquitent de l'office qui leur est commis en presence de tout le peuple. Ils prennent un mouton ou une chevre, & aprés avoir dit quelques prieres ils l'égorgent, & l'ayant bien netoyée font boüillir la beste entiere, à la reserve de la fressure qu'ils font rostir. Le tout estant cuit ils le mettent sur une table, & l'apportent dans une espece de grange qui est fort grande, où tout le peuple se rend. Les trois vieillards sont débout contre une table, & tout le peuple se tient aussi débout derriere eux, hommes, femmes & enfans. La table où le mouton boüilly a esté mis estant aportée, les trois vieillards vont couper les quatre pieds & la fressure rostie; puis ils levent le tout plus haut que leur teste avec une grande coupe pleine de *bosa*; affin que cela soit veu par le peuple qui est derriere eux. Dés qu'il voit élever cette viande & ce breuvage, il se prosterne en terre, & demeure dans cette posture jusqu'à ce que le tout soit posé sur la table, & que les trois vieillards ayent prononcé quelques paroles; alors le peuple se releve, & demeurant de bout, deux vieillards qui tiennent la viande en donnent chacun un petit morceau à celuy qui est au milieu & qui tient la coupe, & ensuite ils en prennent, chacun un morceau pour eux. Aprés avoir mangé tous trois de cette viande, le veillard qui a la coupe

I. Partie fol. 374
Plan d'un des Villages
des Comouks

coupe en boit le premier, puis se tournant du costé du vieillard qui est à sa droite, il luy donne à boire sans quitter la coupe, & en fait en suite autant à celuy qui est à gauche. Cette premiere ceremonie achevée, les trois vieillards se tournent vers l'assemblée & vont presenter de cette viande & de ce breuvage, premierement à leur Chef ou Seigneur, puis à tout le peuple qui en mange & boit également tand grands que petits. Ce qui peut rester des quatre pieds est rapporté sur la table par les trois vieillards qui achevent de le manger. Cela fait ils vont s'asseoir à la table sur laquelle est le mouton, & le plus vieux des trois prenant la teste en mange un petit morceau, & la donne au second vieillard qui en mange aussi, & la presente au troisiéme. Aprés que celuy-cy en a mangé un morceau, il la remet devant le premier vieillard, qui luy commande de la porter au Seigneur du village, & le Seigneur la recevant avec grand respect en mangeant un morceau, la donne aprés à son plus proche parent, ou à celuy de ses amis qu'il considere le plus, & ainsi ils se donnent la teste l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle soit mangée. Cela fait les trois vieillards commencent à manger du corps du mouton chaqu'un un morceau ou deux, aprés quoy le Seigneur du village est apellé, lequel s'aproche avec grand respect le bonnet sous le bras & tout tremblant. Il prend un couteau de la main d'un de ces vieillards qui le luy presente, & ayant coupé un morceau du mouton qu'il mange debout, & bû de la coupe pleine de *bosa* qu'un autre vieillard luy a presentée ensuite, il se retire avec une grande reverence. Tout le peuple en fait autant, les plus âgez passant les premiers & pour les os qui restent les enfans s'entrebatent à qui les aura.

Voicy une autre feste qu'ils celebrent avant que de commencer à faucher les prez, & la ceremonie s'en fait en cette maniere. Tous ceux du village qui en ont le moyen prennent chacun une chevre (car pour leurs ceremonies ils estiment plus les chevres que les moutons) &

ceux qui ſont pauvres ſe mettent huit ou dix enſemble, & ne prennent qu'une chevre entr'eux. Chevre, mouton ou agneau, toutes ces beſtes eſtant aſſemblées chacun prend la ſienne, l'égorge & en tire la peau, où ils laiſſent la teſte & les quatre pieds. Ils étendent cette peau avec deux bâtons qui traverſent d'un pied à l'autre & la mettent à une perche plantée en terre, dont le bout d'enhaut entre dans la teſte de l'animal, comme on peut voir dans la figure ſuivante. Autant qu'il y a de beſtes tuées, autant y a-t'il de perches plantées en terre dans le milieu du village avec chacune ſa peau, & chacun paſſant par devant fait une profonde reverence.

Chacun ayant fait cuire ſa chevre la porte dans la place qui eſt au milieu du village, & la met ſur une grande table avec toutes les autres beſtes qu'on a égorgées. Le Seigneur du lieu ſe trouve là avec tous ſes gens, & quelquefois il s'y rencontre quelque Seigneur d'un autre village. Toute cette viande eſtant ſur la table trois des plus âgez du village s'y viennent aſſeoir, & mangent chacun un morceau ou deux. Puis ils apellent le Seigneur du lieu, & s'il y a quelqu'autre Seigneur de village, ils viennent enſemble avec quelques-uns des plus anciens du village. Eſtant tous aſſis ils mangent une de ces beſtes que les trois vieillards ont miſe à part pour eux, & toutes les autres ſont partagées au peuple qui eſt aſſis à terre & qui mange tout. Il y a tel village où il y aura juſques à cinquante beſtes tuées, tant chevres que moutons, ou agneaux, ou chevreaux. Pour ce qui eſt du *boſa* ou de la boiſſon dont j'ay parlé, il y en a tel qui aporte plus de deux cent peintes, chacun ſelon ſes moyens. Toute la journée ſe paſſe à boire & à manger, à chanter & à danſer au ſon des flûtes, n'ayant point d'autre muſique que celle-là. On ne peut pas dire qu'elle ſoit tout à fait mauvaiſe, & ils ſont d'ordinaire une douzaine de flûteurs enſemble. Le premier a une flute plus longue que le bras, & les flutes des autres vont toûjours en diminuant, de ſorte que la derniere n'eſt que comme un flajolet. Quand les vieillards qui ſont à table ont pris leur reſe-

refection ils se retirent chez eux, laissant rejoüir les jeunes gens, hommes & femmes, garçons & filles qui continuent leurs dances au son de ces flutes. Elles durent autant que la boisson dure, & le lendemain la premiere chose qu'ils font est de se mettre en besogne pour faucher les prez.

Outre ces deux ceremonies publiques, ils en ont d'autres qu'ils ne pratiquent qu'en particulier, & chacun dans sa famille. On fait une fois tous les ans en chaque maison une croix en forme de marteau d'environ cinq pieds de haut, & les deux bâtons qui la composent sont de la grosseur du bras. La croix estant faite le Pere de la famille la plante le soir dans sa chambre auprés de la porte, & faisant venir tous ceux de sa famille, leur donne à chacun un cierge allumé. Il atache le sien le premier contre la croix, sa femme en fait autant, aprés quoy suivent les enfans & les domestiques. S'il y a des petits enfans qui n'ont pas la force d'atacher leurs cierges, le Pere ou la Mere en font l'office, & vont l'atacher pour eux. Si un cierge s'éteint avant qu'il soit tout brûle, ce leur est un prognostique que celuy qui l'a ataché ne vivra pas jusqu'à la fin de l'année. Si le cierge tombe, c'est une marque que celuy à qui apartient sera dérobé; & si c'est celuy d'un esclave, c'est signe aussi qu'il sera dérobé, ou qu'il s'enfuira: Car j'ay déja remarqué que tous ces peuples sont de grands larrons, & qu'un village dérobe à l'autre tout ce qu'il peut, tant les personnes que le bestail, & il n'y a que les enfans des Seigneurs, & de ceux qu'ils tiennent pour Gentilshommes à qui on n'ose toucher.

Quand il tonne tout le monde sort aussi-tost du village, & toute la jeunesse de l'un & de l'autre sexe commence à chanter & à danser en presence des vieilles gens qui sont assis. Si le tonnerre en tuë quelqu'un ils l'enterrent honorablement & le tiennent pour un Saint, tenant cela pour une grace Dieu. S'il tombe sur une de leurs maisons, bien qu'il ne tuë ni homme, ni femme, ni enfans, ni beste, la famille qui demeure dans

cette maison est entretenuë un an sans rien faire, sinon danser & chanter. On envoye aussi-tost par tout le pays chercher un bouc blanc le plus fort qu'on peut trouver, & ce bouc est nourri par ceux du village où le tonnerre est tombé, & gardé en grande veneration jusques à ce que le tonnerre tombe en quelque autre lieu. Tous ceux de cette famille vont de village en village avec tous les parens: mais sans entrer dedans, & ils se tiennent dehors à danser & à chanter, chacun cependant leur aportant quelque chose dequoy les nourrir. Il y a un jour de l'année en la saison du Printemps, que dans le village où est le bouc tous ceux qui ont esté visitez du tonnerre se trouvent ensemble. Alors ils prennent ce bouc, qui à toûjours un fromage pendu au col de la façon & de la grandeur ordinaire d'un fromage de Parme, & le menent au village du premier Seigneur de la Province. Ils n'y entrent point, & le Seigneur sortant avec tous ceux du village, ils viennent tous ensemble se prosterner devant le bouc. Aprés quelques prieres ils luy ostent le fromage, & en remettent à l'instant un autre à sa place. Le fromage qu'ils ont osté est coupé en mesme temps par petits morceaux que l'on distribuë à tout le monde. On leur donne ensuite bien à manger, & on leur fait quantité d'aumônes, & ils vont ainsi par tout le pays de village en village où ils amassent beaucoup.

Ils n'ont parmi eux qu'un seul livre de la grandeur d'un de nos plus gros *in folio*, & il est entre les mains d'un vieillard qui à seul le privilege de le toucher. Ce vieillard estant mort ils en élisent un autre pour le faire gardien du livre, & l'office de ce vieillard est d'aller incessamment de village en village où il sçait qu'il y a quelques malades. Il porte le livre avec luy, & aprés avoir fait allumer un cierge & sortir tout le monde de la chambre, il aproche le livre de l'estomac du malade, l'ouvre, lit dedans, soufle dessus plusieurs fois, de sorte que le soufle va contre la bouche du malade. Ensuite il luy fait souvent baiser le livre, il le pose sur sa teste par plusieurs fois, & toute cette ceremonie dure environ une demie-heure.

heure. Le vieillard se retirant, l'un luy donne un mouton ou un chevreau, l'autre un bœuf ou une vache, chacun selon ses moyens.

Ils ont aussi parmi eux de vieilles femmes qui se mêlent de guerir les malades, & elles s'y prennent de cette maniere. Elles tâtent d'abord le corps du malade, & principalement la partie qui luy fait mal, elles la manient & la foulent par plusieurs fois, pendant quoy elles laissent aller des rots de leur bouche, & plus la douleur du malade est grande plus ces femmes-là font de gros rots. Les assistans qui les entendent roter de la sorte, & tirer ces vilains soupirs de leur estomac, croyent que le malade souffre beaucoup, & qu'à mesure que ces femmes rotent il sent du soulagement ; mais à dire vray, si cela est, ce ne peut estre que par imagination, & de quelque maniere que la chose aille ces femmes-là se font bien payer. Quand quelqu'un d'eux sent quelque douleur de teste, il n'y apporte point d'autre mystere pour la guerir, que d'aller aussi-tost trouver celuy qui le rase. Il luy donne sur la partie où est la douleur deux coups de rasoir en croix qui vont jusqu'à l'os, puis il met un peu d'onguent dessus pour fermer la playe. Ces gens-là croyent que les douleurs de teste ne procedent que d'un vent qui est entre l'os & la chair, & qu'en faisant ainsi deux incisions on luy donne du jour pour sortir, aprés quoy le mal ne revient jamais.

Dans leurs funerailles ils tiennent beaucoup de la coûtume des Barbares : car quand ils acompagnent le mort tous les parens & amis font des cris & des hurlemens épouvantables, les uns se coupent le visage & plusieurs endroits du corps avec des cailloux tranchans, d'autres se jettent par terre & s'arrachent les cheveux, & quand ils reviennent de l'enterrement ils sont touts en sang. Ils s'affligent de la sorte pour les morts en les portant en terre ; mais ils ne prient point pour eux, & c'est la toute leur ceremonie pour cet article.

Voicy ce qu'ils pratiquent dans leur mariages. Quand celuy qui se veut marier a veu quelque fille qui luy plait il en-

il envoye quelqu'un de ses plus proches parens pour acorder ce qu'il donnera à son Pere & à sa Mere, ou si elle n'en a point à celuy de ses parens qui luy tient lieu de Pere ou de Tuteur. D'ordinaire ce qu'il donne consiste en chevaux, ou en vaches, ou en quelque autre bestail. Si les deux parties sont du mesme village, quand l'acord est fait les parens & le fiancé avec le Seigneur du lieu vont au logis de la fille; & la menent chez celuy qui doit estre son Mari. Le festin y est preparé, & aprés qu'on y a fait bonne chere & qu'on y a bien dansé, l'époux & l'épouse vont se coucher sans autre ceremonie. Si les deux partis sont de differens villages, le Seigneur du village d'où est le garçon l'acompagne avec ses parens au village de la fille, qu'ils vont queris pour l'amener au logis de son époux, où les choses se passent de la maniere que je viens de dire.

S'il se passe quelques années sans que le mari & la femme ayent des enfans, il est permis à l'homme de prendre plusieurs femmes l'une aprés l'autre jusqu'à ce qu'il ait lignée. Si une femme mariée a quelque amourette, & que le mari rentrant en son logis la trouve couchée avec son galant, il sort sans rien dire, & ne luy en parle jamais. La femme en fait de mesme quand elle surprend son mari avec une autre femme qu'il aime. Plus une femme a de galans plus elle est honorée, & quand elles ont entr'elles quelque dispute, elles se reprochent aussi-tost l'une à l'autre, que si elles n'estoient laides & n'avoient quelques defauts, elles auroient plus de soupirans qu'elles n'en ont. Ces peuples comme dans la Georgie ont un trés-beau sang, principalement les femmes qui sont trés-belles & trés-bien faites, & paroissent toûjours fraîches jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans. Elles sont toutes fort laborieuses, & vont elles-mesmes querir la terre aux mines de fer, qu'elles fondent ensuite, & elles en forgent plusieurs ustenciles. Elles font quantité de broderie d'or & d'argent, pour mettre sur les selles de cheval, sur les carquois, les arcs & les fleches, sur

leur

leur escarpins, & sur de la toile dequoy elles font des mouchoirs.

Si le Mari ou la femme ont souvent dispute ensemble, & qu'ils ne se puissent pas acommoder, la Mari s'en plaignant le premier un Seigneur du lieu, celuy-cy envoye prendre la Femme qu'il fait vendre, & en donne une autre au Mari. Il en va ainsi de l'homme, si la femme se va plaindre la premiere. S'il arrive qu'un homme ou une femme ait souvent querelle avec ses voisins, & que les voisins se viennent plaindre, le Seigneur fait prendre la personne dont l'on s'est plaint, & la fait vendre à des marchands étrangers qui viennent pour acheter des esclaves; afin qu'elle soit emmenée hors du pays; car ce sont des peuples qui veulent vivre en repos.

Ceux qui tiennent parmi eux le rang de gentils-hommes, sont tout le jour sans rien faire, demeurent assis, & parlent fort peu. Le soir venu quelquefois ils sortent à cheval, & ont un rendez-vous où ils se trouvent trente ou quarante pour aller faire des courses. Ces courses se font aussi bien dans leur propre pays que dans les terres de leurs voisins (car ils se dérobent l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent) & ils en reviennent avec du bestail & des esclaves. Pour ce qui est des femmes nobles & de leurs filles, elles passent le temps à la broderie, & à d'autres ouvrages à l'aiguille, & font plusieurs gentilesses. On ne boit point de vin en ce pays-là, & on ne se sert point aussi de tabac ni de caffé. Tous les paysans sont esclaves du Seigneur du lieu où ils demeurent, & s'ocupent à travailler à la terre, & à couper du bois dont ils consument une grande quantité: Car comme ils ne sont pas trop bien vêtus, ils tiennent du feu toute la nuit au lieu où ils dorment. Voila toutes les remarques qui se peuvent faire de ces pays-là; mais j'ay encore à en faire quelques-unes d'une partie des petits Tartares voisins de la Comanie, & qui ne sont pas fort éloignez de leurs coûtumes dans leur maniere de vivre.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Des petits Tartares appellez Nogaies voisins de la Comanie.

LEs petits Tartares ont d'anciennetté une race de chevaux qu'ils cherissent jusqu'à la superstition, & ce seroit parmi eux un sacrilege d'en vendre aux étrangers, jusques-là qu'ils font difficulté d'en vendre à leur propre nation. Ce sont de ces chevaux-là qu'ils montent quand ils se mettent cinquante ou soixante de compagnie, & quelquefois jusqu'à cent pour faire des courses sur leurs ennemis. S'ils connoissent quelque brave jeune homme qui soit soldat, & qui n'ait point de cheval de cette race, les vieillards qui n'ont plus la force de faire des courses, leur en prestent, à condition qu'ils auront au retour la moitié du butin. Ils font de si longues courses qu'ils viennent quelquefois jusques en Hongrie, & jusques prés de Comorre & de Javarin. J'ay remarqué au commencement de ces relations de mes voyages, qu'allant de Paris à Constantinople je rencontray entre Bude & Belgrade deux bandes de ces Tartares, l'une de soixante cavaliers, & l'autre de quatre-vingt. Ces chevaux tant de leur naturel, que parce qu'on les y a acoûtumez de bonne heure, peuvent se passer au besoin quatre ou cinq jours durant d'une poignée d'herbes qu'on leur donne de huit en huit heures, ou de dix en dix, avec un peu d'eau toutes les vingt-quatre heures. Dés qu'ils ont l'âge de sept ou huit mois ils les font monter plusieurs fois le jour par de jeunes enfans, qui les promenent, & les font courir environ une demi-heure à chaque fois; mais ils ne s'en servent point pour aller en course qu'ils n'ayent pour le moins six ou sept ans. Il faut mesme immediatement avant que de s'en servir pour faire leurs courses, qu'ils ayant passé par un rude aprentissage de sept ou huit mois; & voicy de quelle maniere ils éprouvent ces chevaux. Leur bride n'est qu'un morceau de fer avec une boucle de chaque costé pour atacher les resnes & la testiere.

testiere. Huit jours durant ils mettent sur la selle un sac plein de sable ou de terre, de sorte que le premier jour ce sac est de la pesanteur d'un homme, & de jour en jour ils le rendent plus pesant, jusqu'à ce qu'au bout des huit jours il soit de la pesanteur ordinaire de deux hommes. A mesure qu'ils augmentent la charge du cheval, ils luy diminuent aussi de jour en jour son herbe & son boire, & luy acourcissent aussi sa sangle d'un point. Durant ces huit jours on monte le cheval, & chaque jour on le promene deux ou trois lieües. Huit autres jours durant on diminuë de jours en jour la charge du cheval, de maniere que le huitiéme jour il ne reste presque plus rien dans le sac. On luy diminuë aussi à proportion le manger & le boire comme aux huit jours precedens, & on luy acourcit la sangle d'un point. Les trois ou quatre derniers jours des seize que dure cette rude épreuve, on ne donne à ces chevaux ni à manger ni à boire, selon qu'on voit qu'ils peuvent suporter la faim & la soif avec le travail que l'on leur fait faire en mesme temps. Le dernier jour ils les fatiguent jusqu'à ce qu'ils soient en eau, aprés quoy ils les dessellent & les débrident, leur jettant quantité d'eau sur le corps de la plus froide qu'ils puissent trouver. Cela fait ils les menent dans un pré, & les atachent par un pied avec une corde, la leur laissant longue selon qu'ils veulent qu'ils mangent, & leur en donnant un peu plus de jour en jour, jusques à ce qu'ils les mettent enfin en liberté pour aller dans le pré avec les autres. Aprés ce rude jeûne & ce grand travail, pendant quoy le peu qu'ils boivent & mangent ils le boivent & le mangent avec la bride, ils sont si maigres & si décharnez que les os leur percent la peau, & qu'à les voir en ce pitoyable état, ceux qui ne connoissent pas leur naturel ne croiroient pas qu'ils pussent jamais rendre service. Cette race de chevaux a la corne du pied si dure qu'on ne les ferre jamais, la marque du pied se voit sur la terre & sur la glace comme s'ils estoient ferrez. Ces petits Tartares sont si curieux d'avoir des chevaux qui puissent souffrir la fatigue, que dés qu'ils voyent

voyent quelque beau poulain dans leur haras, ils le prennent pour l'élever de la maniere que je viens de dire; mais de cinquante à peine peuvent ils reussir en huit ou dix. Quand ils vont en course chaque cavalier mene deux ou trois autres chevaux, & il ne monte point son bon cheval de fatigue, que lors qu'il a fait quelque prise, & qu'il est poursuivi des ennemis.

Pour ce qui est de leurs vivres, il y a de l'avantage pour eux de monter une cavale; car ils en boivent le lait. Ceux qui ont des chevaux prennent avec eux un sac de cuir plein de morceaux de fromage seché au soleil, & ont une petite oudre de peau de chevre qu'ils emplissent d'eau où ils en trouvent, dans laquelle ils mettent deux ou trois morceaux de ce fromage dur, qui se détrempe par le mouvement du cheval, sous le ventre duquel l'oudre est atachée. Il se fait de cela comme un petit lait aigre, & c'est leur boisson ordinaire. Pour toutes ustenciles de cuisine chaque cavalier a une écuelle de bois penduë à l'arçon de la selle, & qui luy sert tant pour luy-mesme, que pour donner à boire à ses chevaux. Ceux qui leur feroient la guerre n'auroient point de meilleur butin à esperer que leurs chevaux: mais difficilement les pourroient ils prendre; parce que dés qu'un de ces chevaux sent que son Maître est tué, il suit ceux qui fuyent, & on auroit de la peine à s'en saisir. Joint que ces chevaux menez en d'autres pays se gatent d'ordinaire en moins de six mois, & ne rendent pas le service qu'en sçavent tirer les petits Tartares.

Je viens à leurs habits qui consistent en une pelisse de peau de mouton; en esté ils mettent la fourure en dehors, & en hyver en dedans. Ceux qui sont comme la noblesse du pays se servent de peaux de loup, & ont une espece de chemise & de caleçons de grosse toile de coton de diverses couleurs, l'un rouge, l'autre bleüe, & le tailleur y apporte peu de façon.

Leurs femmes sont fort blanches & assez bien faites. Elles ont la taille haute; mais pour le visage elles l'ont

un peu large, & les yeux petits, & passé l'âge de trente ans elles deviennent fort laides. Il n'y a guere d'homme qui n'ait deux ou trois femmes, & ils n'en prennent point que de leur tribu. Chaque tribu ou famille a son Chef qui est un des nobles du païs, & pour banniere une queuë de cheval attachée au bout d'une pique, & teinte de la couleur de la tribu. Quand elles marchent chacune sçait le rang qu'elle doit tenir, & le terrein qu'il faut qu'elle occupe quand elle vient à camper pour le pasturage de son bestail, une tribu ne frequentant guere l'autre. L'habillement de leurs femmes & de leurs filles est une grande chemise qui leur bat jusques sur les pieds; la teste est couverte d'un grand voile blanc, & le front est bandé cinq ou six tours d'un grand mouchoir noir. Les femmes & les filles des nobles portent encore par dessus ce voile une forme de bonnet, ouvert par derriere, & qui leur couvre le front, comme quand on se bande la teste avec un mouchoir plié en trois pointes. Une de ces pointes leur va en haut au milieu du front, & est faite ou de velours, ou de satin, ou de drap, ou de brocart, & toute cette coiffure est couverte de pieces d'or & d'argent, de papillottes, & de plusieurs perles fausses dont elles se font aussi des brasselets. Elles portent des caleçons d'une simple toile de couleur, & leur chaussure est une maniere de botines de marroquin de la couleur qu'il leur plaist, & qui sont trés-proprement cousuës.

Quand un jeune homme se marie, il faut qu'il donne au Pere ou à la Mere de la fille qu'il épouse, ou à la maison où il la prend, certaine quantité de chevaux, ou de bœufs, ou de vaches, ou de quelque autre bestail, & cela se fait en presence de tous les parens, & de la plus grande partie des anciens de la Tribu, le Moullah aussi present. Dés que l'accord est fait, qui est ce que nous appellons les fiançailles, le fiancé a la liberté de s'aller promener avec sa maîtresse; car avant cela il ne l'a point vuë, & il faut qu'il s'en rapporte à ce que luy en dit sa Mere, ou ses Sœurs, ou d'autres femmes qui ont

 esté

esté priées de s'en informer. Outre les trois femmes qu'il leur est permis de prendre, ils peuvent tenir de jeunes filles esclaves; mais les enfans qui en viennent demeurent esclaves & n'heritent point. Ces Tartares sont d'un temperament fort chaud, & les femmes plus que les hommes. Les uns & les autres ont la chevelure fort belle; mais ils ont fort peu de poil au reste du corps. Les hommes n'ont presque point de barbe, & s'il s'en trouve parmi eux qui en ayent un peu plus qu'à l'ordinaire, & qui sçachent lire & écrire, ils les font Moullahs.

Ces peuples n'ont point de maisons, & ils n'habitent que sous des tentes, ou dans des chariots qu'ils traînent par tout où ils se transportent. Les tentes sont pour les vieilles gens & pour les petits enfans avec les esclaves qui les servent. Les jeunes femmes ont chacune leur chariot bien fermé avec des aïs, & du côté qu'elles veulent avoir de l'air, elles ouvrent une petite fenestre faite comme une jalousie. Il leur est permis le soir d'aller pour quelque temps dans les tentes. Dés que les filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans, elles ne sortent plus de leur chariot qu'elles ne soient mariées, non pas mesme pour sans faire aux necessitez de la nature. Il y a dans le fond du chariot une planche qui se leve, & si c'est en un lieu où l'on soit campé, une esclave vient incontinent le nettoyer. On reconnoît le chariot d'une fille aux fleurs dont il est peint, & d'ordinaire il y a un chameau lié auprés, qui est aussi barboüillé de diverses couleurs avec plusieurs bouquets de plume sur la teste.

Les jeunes hommes ont aussi chacun leur chariot, sur lequel ils ne mettent qu'une oudre de peau de cheval de la grosseur de plus d'un demi-muis de vin, & qu'ils remplissent d'ordinaire de lait de jument qui est fort aigre. Chacun a encore un autre chariot auprés de celuy où il est monté, & c'est pour y mettre plusieurs oudres pleins de lait de vache qu'on fait aigrir. Quand ils veulent manger ils se servent de ce lait pour leur boisson; mais avant que d'en prendre, ils le remuent fortement dans l'oudre avec un gros bâton, afin que ce qui se caille

se mesle avec le petit lait. Pour ce qui est du lait de jument il n'est que pour la bouche du maître & de la maîtresse, & avant que de boire de ces deux sortes de lait ils les mêlent avec de l'eau. Quand un ami les vient voir ils prennent de ce fromage dur, dont j'ay parlé plus haut, & qu'ils appellent *Kouront* en leur langue. Ils le rompent en petits morceaux, & le mangent avec du beurre frais. Dans leurs festes ils tuent quelque vieux moutons, ou de vieilles chevres, car pour des chevaux ils n'en tuent qu'à la mort d'un parent pour traiter ceux qui assistent aux funerailles, ou a la naissance d'un enfant, ou à un mariage, ou enfin quand leurs gens reviennent de leurs courses avec grand butin, c'est à dire avec quantité d'esclaves. Ils ne boivent jamais autre chose que du lait de vache ou de jument, & quand ils ne peuvent avoir ni de l'un, ni de l'autre, ils demeureront trois ou quatre jours sans boire avant que de se resoudre à boire de l'eau, parce que dés qu'ils en ont bû ils sont attaquez d'une tres-rude colique. Ils ne mangent jamais de sel, & ils disent que cela gâte la vûë. Ces Tartares vivent long-temps, & sont fort robustes, estans souvent malades.

Leur païs est uni, & on ne voit que de petites collines en quelques endroits. Il y a quantité de bons pâturages, & chaque tribu ou famille a ses puits ou ses cisternes pour abbreuver son bestail. L'hyver ils se viennent camper le long des grandes rivieres, où il y a d'ordinaire au voisinage des marécages & de grands bois, & ils y laissent aller tous leurs troupeaux. Comme il tombe tous les ans grande quantité de neige en ce païs-là, les bestes grattent du pied jusqu'à ce qu'ils trouvent l'herbe qui est cachée dessous, mais le plus souvent ce ne sont que des roseaux & des brossailles. Cependant les hommes coupent du bois, font grand feu, & s'amusent à pescher. Il y a des endroits de ces rivieres où le moindre poisson qu'ils prennent est de quatre à cinq pieds de long & il y en a qui vont jusqu'à dix ou douze pieds. Ils font sécher ces grands là au vent, & les gardent pour l'esté.

Ils en font auſſi fumer dans des trous qu'ils font ſous terre; & pour ceux qui ſont de mediocre grandeur, ils les mangent aprés les avoir fait boüillir dans l'eau ſans ſel ni autre aſſaiſonnement. Pour du pain il ne s'en parle point en ce païs-là. Aprés avoir mangé de ce poiſſon, ils rempliſſent une grande écuelle de bois de l'eau où il a boüilli, & qui eſt fort graſſe, & ils l'avalent d'un trait.

Quand ils ne ſont point en guerre, ou lors qu'ils ſont revenus de leurs courſes, ils n'ont d'autre occupation que la chaſſe; mais ils ne ſouffrent aucune ſorte de chien dans leur païs que le levrier. Il faut qu'un Tartare ſoit bien pauvre s'il n'en a un avec un oiſeau de chaſſe, & ils mangent de toute ſorte de viande horſmis du pourceau: Mais il faut remarquer que ces petits Tartares, dont j'ay parlé juſqu'à cette heure, ſont de certains peuples voiſins de la Comanie, que les Turcs, les Perſans, les Mengreliens & les Georgiens appellent *Nogaïes*. On peut bien les mettre au nombre des petits Tartares; puis qu'ils ſont commandez par le meſme Prince que le Grand Seigneur établit Kan ou Roy de la petite Tartarie, & qui en vient prendre l'inveſtiture à Conſtantinople, comme j'en ay décrit la ceremonie dans ma relation du Serrail.

Ces meſmes Tartares, dont je parle, ſuivent la religion Mahometane. Ils n'ont point de medecins parmi eux, & ils ſçavent ſe ſervir des ſimples dont ils ont la connoiſſance. Quand le malade eſt à l'extremité on envoye querir le Moullah, qui vient avec l'Alcoran qu'il ouvre & ferme juſqu'à trois fois, l'approchant du viſage du malade, & diſant quelques prieres. Si par hazard le malade guerit, il attribuë le recouvrement de ſa ſanté à l'Alcoran, & il fait preſent au Moullah d'un mouton ou d'une chevre. S'il vient à mourir, tous les parens s'aſſemblent, & le portent en terre avec de grands témoignages de triſteſſe, & criant inceſſamment, *Alla Alla*. Eſtant enterré le Moullah fait pluſieurs prieres ſur la foſſe, & eſt payé de ſes

peines

peines selon la richesse des heritiers. Il demeure d'ordinaire pour les pauvres trois jours & trois nuits en cet exercice, & ne quittant point la fosse; mais pour les riches il y demeure un mois, & quelquefois jusques à sept ou huit.

Quand ils ont quelque blessure, ils ne se servent point d'autre onguent que de quelque chair boüillie qu'ils appliquent bien chaude sur la playe. Si elle est profonde, ils y fourrent un morceau de graisse le plus chaud que le blessé peut l'endurer, & quand c'est quelqu'un qui a le moyen de faire tuer un cheval, il en est plûtost gueri; car la chair & la graisse en sont plus medicinales, & ont bien plus de vertu que celles des autres bestes.

Si la coûtume estoit parmi ces Tartares qu'on n'achetât point les femmes quand on se marie, il y auroit bien moins de putains; Mais comme il y a quantité de pauvres garçons qui n'ont pas le moyen d'acheter une femme, ils ne se marient point. C'est ce qui les rend d'autant plus soldats, & qui leur donne de la hardiesse à faire des courses sur leurs voisins pour gagner quelque chose, & avoir aprés dequoy acheter une femme s'il leur prend envie de se marier. Pour ce qui est des filles, on n'en voit point de putains; parce que comme j'ay dit, dés l'âge de dix ou onze ans elles sont renfermées dans leurs chariots, & n'en sortent point que pour estre mariées. Ce ne sont que les femmes que l'on débauche, & on leur donne des rendez-vous quand elles sortent pour aller querir de l'eau. Elles n'ont pas beaucoup de peine à se cacher de leurs maris, parce que la jalousie regne p... entr'eux. Dés le matin tous les hommes sont en campagne, ou pour avoir soin de leurs troupeaux, ou pour aller à la chasse, & les femmes de leur côté vont aux puits & aux cisternes pour abbreuver le bestail, & porter de l'eau à leur famille.

Il faut remarquer enfin que bien que cette nation des *Nogaies* vive à peu prés comme les petits Tartares, & obeïsse à un mesme Prince, elle les dédaigne fort. Car elle

elle leur reproche qu'ils ne ſont pas ſoldats, puiſque la pluſpart d'entr'eux habitent dans des maiſons & dans des villages, au lieu que de braves gens & de veritables ſoldats ne doivent coucher que ſous des tentes, pour eſtre plus preſts à courre ſur l'ennemi.

Ceux qui courent à pied dans tous ces pays dont je viens de faire la deſcription, & meſme dans la Perſe, quand ils ſont fatiguez du chemin, pilent des noix, & s'en frottent la plante des pieds devant le feu le plus chaud qu'ils le peuvent endurer; ce qui les delaſſe incontinent.

Voila tout ce qui j'ay pû remarquer de plus particulier des diverſes routes que l'on peut tenir, pour ſe rendre des principales regions de l'Europe en Turquie & en Perſe; & comme ceux qui partent de Moſcou doivent paſſer entre la mer Caſpienne & la mer noire. J'ay crû que le lecteur me ſçauroit bon gré ſi je luy apprenois auſſi quelques ſingularitez de pluſieurs peuples voiſins de ces deux mers, & vaſſaux pour la pluſpart du Grand Seigneur ou du Roy de Perſe.

Mais ayant parlé dans ces deux premiers livres de pluſieurs villes de Perſe qui ſe trouvent ſur les routes que j'ay décrites, & ayant marqué les longitudes & les latitudes de quelques unes ſelon les ſituations qu'on leur donne dans nos cartes : j'ay jugé à propos de donner ici une liſte ſelon l'ordre de l'alphabet, de toutes les principales villes de ce Royaume ſelon les meſures des Geographes de ces pays-là, qui doivent ſçavoir mieux que nous l'aſſiette des lieux; & voicy comme ils les poſent.

Longitudes & Latitudes des principales villes de Perſe, ſelon l'aſſiette que leur donnent les Geographes de ces pays-la.

A.

A*Amoul* eſt au 72. degré 20. minutes de longitude, & au 36. degré 35. minutes de latitude. Il y a grand commerce de denrées à *Bukara*, qui eſt en Perſe ce que Brignole eſt en France, & on en tire d'excellentes prunes que ſon terroir porte en abondance.

Abeher eſt à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude, & à 12. lieuës de Casbin. C'eſt une petite ville dont le terroir eſt fort bon.

[illegible]ecun eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 10. minutes de latitude. Ce n'eſt auſſi qu'une fort petite ville, mais dans un tres-bon terroir, & elle n'a pas beſoin pour vivre du ſecours de ſes voiſins.

Addebil eſt à 60. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 24. minutes de latitude. C'eſt une petite place qui dépend de Sultanie. Ses habitans ſont preſque tous Chreſtiens, & on y voit encore beaucoup d'anciennes Egliſes.

Ahwaz eſt à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à [illegible] degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une petite ville à demi-ruinée de la Province de Belad-co[illegible] ſton, & [illegible] terroir porte de beaux fruits.

Arbell eſt à 96. degrez 50. minutes de longitude, & à 36. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville champetre où les denrées ſont à grand marché.

Ardebil ou *Ardeuil* eſt à 62. degrez 30. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude, & j'en ay fait une ample deſcription.

[illegible]eſton eſt à 77. degrez 10. minutes de longitude,

 & à

& à 33. degrez 7. minutes de latitude. C'est dans cette ville qu'il se fait une grande quantité de vaisselle & autres ustensiles de cuivre, & particulierement de trés-bonnes toiles.

Arion est à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 25. minutes de latitude. Son terroir est tout rempli d'oliviers, & il se fait grand commerce d'huile en cette ville. J'ay parlé ailleurs de *Taron* & de *Kalkal* qui en produisent beaucoup; ce sont deux gros bourgs à demi-lieuë l'un de l'autre sur le chemin de Casbin à Ardeüil, & il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perse où l'on fasse de l'huile d'olive.

Assed-Abad est à 63. degrez 40. minutes de longitude & à 34. degres 50. minutes de latitude. C'est une petite ville vers le païs d'Amadan.

Aua est à 75. degrez 10. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Ce n'est qu'une fort petite place.

Azadkar autrement appellé *Yeuin*, est à 82. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 32. minutes de latitude. Cette ville est dans une grande plaine où il y a quantité de *Kerizes* ou canaux soûterrains, & l'on en compte jusques à quatre cent.

B.

Bàh El Abab, c'est à dire *porte des portes*, & on l'appelle aussi *Demir-capi*, c'est à dire *porte de fer*. Les Tartares la nomment *Moujon*. Elle est à 75. degrez 55. minutes de longitude, & à 45. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville, selon ce qui en reste, a esté autrefois une place forte.

Bàdkeist est à 85. degrez 32. minutes de longitude, & à 35. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'est qu'une trés-petite ville, mais fort riante, & raisonnablement bien bâtie.

Baste est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 15. minutes de latitude. C'est une ville de

la Province de Kerman, & qui n'a rien de particulier que la qualité de ſon air, qui eſt different de l'air des autres païs: Car bien ſouvent en un meſme jour on ſent le froid & le chaud, & en été les matinées n'y ſont pas ſeulement fraîches, mais elles ſont froides, & le reſte du jour le ſent de la chaleur ordinaire de la ſaiſon. Cette diverſité de froid & de chaud n'empeſche pas que l'air de cette ville ne ſoit trés-bon, & c'eſt ce qui la rend fort peuplée.

Baſrouche, voyez *Mahmter*.

Beilagon eſt à 63. degrez 53. minutes de longitude, & à 41. degrez 20. minutes de latitude. Cette ville eſt voiſine de *Derbent* vers la mer Caſpienne, & ſon terroir eſt fertile en bleds & en fruits.

Balk eſt à 91. degrez 36. minutes de longitude, & à 38. degrez 10. minutes de latitude. Il n'y a que trois journées de cette ville à *Moutan* ſur les frontieres de l'Inde.

Bem, ou *Bembe* eſt à 74. degrez 5. minutes de longitude, & à 28. degrez 20. minutes de latitude. On tient que cette ville a eſté bâtie par le Califè *Mouktarder*, & tout proche eſt le grand deſert de *Berrſham*.

Bardoé eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez 30. minutes de latitude. L'air de cette ville eſt excellent, il y a de bons paturages en abondance, ce qui fait que les habitans y nourriſſent force beſtail, & ſur tout de bonnes mules. On les accoûtume de bonne heure à aller l'amble, en leur attachant les pieds avec deux cordes d'egale longueur, ſoûtenuës au milieu par deux autres petits cordons attachez à la ſelle. On les promene de la ſorte ſoir & matin, & on leur regle le pas qui ſe rend fort doux.

Berzendé eſt à 63. degrez 14. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville quantité de gros droguets, dont les Chameliers & autres petites gens ſe ſervent pour s'habiller.

Boſton eſt à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à

37. degrez 20. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est tres-fertile en bleds & en fruits.

Bimoncheer est à 74. degrez 10. minutes de longitude, & à 33. degrez 30. minutes de latitude. Il se fait en cette ville un grand negoce de soye qu'on transporte ailleurs.

Bost est à 91. degrez 28. minutes de longitude, & à 32. degrez 16. minutes de latitude. C'est une grande ville accompagnée d'un château des plus beau & des plus fort de la Perse, & il y a aussi plusieurs beaux Carvanseras.

Bourou-Ierde est à 74. degrez 30. minutes de longitude, & à 34. degrez 20. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en cette ville, mais ce qu'elle a de plus particulier est qu'ils s'y recüeille beaucoup de safran qui se transporte dans tout le pays. Il est sorti de ce lieu-là de grands personnages qui ont laissé de fort beaux écrits.

C.

Chemkon est à 63. degrez 17. minutes de longitude, & à 41. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville a un tres-beau château & de grands Carvanseras, avec quantité de tours d'ou l'on appelle le peuple pour venir à la Mosquée, dequoy j'ay parlé ailleurs.

Chiras est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 36. minutes de latitude. Je feray au livre suivant une ample & exacte description de cette ville, qui est une des plus considerables de toute la Perse.

Chiruan est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 38. degrez 32. minutes de latitude. C'est une ancienne ville où abordent toutes les Caravanes de soye, & un des bons *Kavegis*. C'est à dire un des bons gouvernemens de la Perse, à cause de son grand revenu. L'an 1665. comme j'estois en ces quartiers là, le Kan de Chiruan appellé *Mehmed*, avoit levé, outre ce qu'il luy estoit du, 18000. tomans en neuf mois de temps

temps depuis son entrée au gouvernement de cette Province. Aussi fut-il mis au *Krondouchaque*, c'est à dire au carcan pour une extorsion si excessive, & son bien fut confisqué au Roy. Cette ville est appellée par d'autres *[illegible]* ou *Erivan*.

D.

Dancon est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. C'est une grande villace dont le terroir est ingrat.

Darabguierd est à 8[illegible]. degrez [illegible]5. minutes de longitude, & à 30. degrez 15. minutes de latitude. A l'entour de cette ville il se trouve en plusieurs endroits du sel de toutes couleurs, blanc, noir, rouge & verd. Il s'y fait de certaines bouteilles de verre à long col, & dont l'ouvrage est mignon. Le lieu est abondant en limons oranges, & il y a quantité de pommes dont l'on fait du cidre. Il se trouve aussi au voisinage une mine de soufre, & de la Moumia qui est une drogue fort estimée en Perse, & de laquelle on fait une liqueur congelée, gluante & noire, fort propre & souveraine pour remettre les os disloquez.

Dehestoon est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude. Ce n'est pas proprement une ville, mais un nombre de villages qui sont peu éloignez les uns des autres.

[illegible] est à 79. degrez 30. minutes de longitude, & à 3[illegible]. degrez 32. minutes de latitude. C'est une grande villace & tres-mal batie.

Deuin[illegible]at est à 62. degrez 5. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. C'est une petite ville où il n'y a rien de remarquable.

Din Ver est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez de latitude. Cette ville est dans un bon terroir qui fournit tout ce qui est necessaire pour la vie, se pouvant passer du secours de ses voisins. Il y a dedans plusieurs mosquées.

Doulad

Doulad est à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 50. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est plein de meuriers blancs, & il s'y fait quantité de soye.

Dourak est à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. Il se fait dans cette ville quantité d'*Aba-Habes*, qui sont comme des soutanes sans manches dont se servent les Arabes. Elles sont de camelot à bandes du haut en bas, & de trois couleurs, blanches, noires & grises. L'Euphrate & le Tigre qui se mélent ensemble proche de Dourak à un lieu nommé *Hellá*, font des marais, où l'on seme des cannes ou roseaux qui servent de plume à écrire les langues d'Orient, le Turc, le Persien, l'Arabe, l'Armenien & l'Hebreu, qui demandent grande varieté de trais, les uns plus gros, les autres plus menus selon le corps de la lettre; & il faut remarquer que ces lettres ne se peuvent bien former avec nostre ancre qui est trop coulante. Car pour ces sortes d'écritures il faut une ancre grossiere, à peu prés comme celle de nos Imprimeurs; mais toutefois un peu moins épaisse. La moisson de ces cannes estant faite en sa saison on les met tremper dans le marais mesme par poignées, de la mesme façon qu'en France nous mettons tremper nos chanvres. Cela leur donne une vive couleur de feüille morte, & estant seiches & preparées elles ont une certaine dureté qui les rend propres pour écrire, bien qu'elles soient plus épaisses que nos plumes ordinaires.

E.

Elolbetum est à 87. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Eltiih est à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude.

Enderab est à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Erivan, voyez *Chivan*, que l'on prononce autrement *Eirvan*.

Ispha-

Espharaïen est à 81. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. Le païs d'alentour produit quantité de pommes & de poires, & generalement tout ce qui est necessaire pour la vie.

E[illegible] est à 78. degrez 30. minutes de longitude, & à 30. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville est reconnuë pour la plus ancienne de la Province de *Fars*, qu'on appelloit autrefois proprement *la Perse* elle estoit la capitale de tout le païs, trés bien bâtie avec une enceinte de hautes murailles. *Son terroir est abondant en vignes & en datiers; mais les habitans du lieu ne font* pas pour cela beaucoup de vin, & ils convertissent la plus grande partie de leurs raisins en vin cuit, & en une espece de resinée. Ils font grand commerce de leurs dates qui se transportent en divers lieux, & cette ville n'est guere plus éloignée de Chiras que de dix ou douze lieües.

Esterabat est à 75. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude. On fait en cette ville quantité de droguets bruns & d'autres legeres etoffes.

F.

Ferah est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville est dans un bon terroir & trés-ancienne, ayant esté bâtie par *Abdalla* fils de *T[illegible]* du temps de *Maimon Rechid* l'un de Caliphes de *Beni-Abbas*.

Firouzabad est à 82. degrez 32. minutes de longitude, & à 3[illegible] degrez 10. minutes de latitude. C'est une petite ville du ressort de Chiras, & anciennement on l'appelloit *Hourbehction*. Son terroir porte quantité de dates & de fleurs de Narcisse, dont ceux du lieu font une huile de senteur que les Dames recherchent fort.

G.

Gire[illegible] est à 73. degrez 40. minutes de longitude, & à [illegible] degrez 10. minutes de latitude. Cette ville est une

des

des plus grandes de la Province de Kerman; toute environée de marais. On trouve proche de la diverses pierres à aiguiser des coûteaux, & des raisoirs, des canifs & des lancettes; & ce qui est assez particulier, est qu'il s'en trouve de propres pour donner le fil & le tranchant à chacun de ces differens instrumens selon qu'il en est besoin. Tout le commerce de cette ville consiste en froment que les Armeniens recüeillent en quantité, n'y ayant qu'eux qui cultivent la terre, & il y croit peu de seigle. Ils ont aussi des dates dont ils peuvent faire part à leurs voisins.

Girreadegon que le vulgaire appelle *Paygon*, est à 75. degrez 35. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en ce lieu-là.

Goutem est à 74. degrez 46. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville, mais on y fait bonne chere, & l'occupation de la pluspart des habitans est de faire de la soye.

H.

Hamadan est à 75. degrez 20. minutes de longitude, & à 34. degrez de latitude. Cette ville est un lieu de passage pour aller à la Mecque, & ceux qui partent des hautes coutrées de la Perse y viennent tomber. Le pays nourrit quantité de bestail dont on fait du beurre & des fromages, & de bonnes peaux qu'on transporte à Babylone. On y recüeille aussi d'assez bon tabac.

Hasn-Eitaf, comme qui diroit *le temple de la beauté*, est à 72. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Quoy que cette ville ait un si beau nom, elle est pourtant habitée par des gens grossiers & tout-à-fait rustres. Elle est fort petite, & a esté autrefois beaucoup plus grande, ayant eu pour fondateur le *Kalife Mehtessen*. Aujourd'huy elle est presque toute en ruine.

Haywas est à 75. degrez 40. minutes de longitude, & à 33. de-

à 33. degrez 15. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte quantité de dates, & quelques autres fruits qu'on confit dans le vinaigre & qu'on transporte en divers pays.

Heray est à 74. degrez 35. minutes de longitude, & à 32. degrez 50. minutes de latitude. C'est une grande villace.

Helauerde est à 91. degrez 30. minutes de longitude, & à 35. degrez 15. minutes de latitude. Celuy qui bâtit cette ville est le mesme *Abdalla fils* de *Taher* de qui j'ay parlé plus haut, du temps que *Maimon* estoit Caliphe de Babylone.

Herat est à 85. degrez 30. minutes de longitude, & à 36. degrez 56. minutes de latitude. Cette ville est dans la Province de *Corassan*, & fut bâtie par Sultan *Heussein-Mirza* qui y fonda quelques Colleges pour la jeunesse. On y voit plusieurs belles & longues allées d'arbres sur lesquelles on dit que Cha-Abas I. du nom prit le dessein de la magnifique allée qu'il fit planter entre Ispahan & Zulfa.

Hesu-Midi est à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 32. degrez 5. minutes de latitude. Il croist quantité de beaux fruits autour de cette ville, & on les transporte à Balsara & en divers autres lieux.

Hessne Ebueamade est à 70. degrez 45. minutes de longitude, & à 29. degrez 20. minutes de latitude. Cette ville est fermée de hautes murailles, & il ne s'y fait aucun commerce, les habitans vivent assez à leur aise des fruits que la terre leur produit.

Hispahan, voyez *Ispahan*.

Hurmon est à 85. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 30. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville dont l'air n'est guère bon, & où les chaleurs sont excessives. Son terroir est abondant en datiers.

I.

Iemen est à 78. degrez 25. minutes le longitude, & à 36.

à 36. degrez 40. minutes de latitude. Il se fabrique en cette ville plusieurs ouvrages de cuivre, ce qui fait tout son negoce.

Iend-Bahour est à 75. degrez 5. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude. C'est une ville trés-forte, où est le fameux tombeau de *Melek Ykoubcha* ancien Roy de Chiras. On y recüeille quantité de dates, & c'est la tout son commerce.

Irson est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude. L'air de cette ville est bon, & il y a des vivres en abondance.

Ispahan, nommé autrement *Hispahan*, *Spahan*, *&* *Sephaon*, & qu'on appelle aussi *Dar-el-seltenet*, c'est à dire *ville & siege du Roy*, est à 86. degrez 40. minutes de longitude, & à 32. degrez 40. minutes de latitude. J'en feray la description au livre suivant.

K.

Kaar est à 78. degrez 40. minutes de longitude, & à 42. degrez 30. minutes de latitude. Cette ville est aussi nommée *Kars*, & j'en ay fait mention au premier livre.

Kachan est à 76. degrez 15. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. J'en ay aussi amplement parlé dans la description des routes par les provinces septentrionales de la Turquie.

Kafre-Chirin est à 71. degrez 50. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville: mais qui a esté autrefois fort grande, & qui fut bâtie par un Roy de Perse appellé *Nouchireuon-Aadel*, surnommé le Juste. C'est sur les faits & dits de ce Roy qu'est fondée toute la Morale des Persiens.

Kaïen est à 83. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 22. minutes de latitude. Cette ville joüit d'un trés-bon air, il y a d'excellens fruits, & elle est en reputation de nourrir les plus beaux esprits de la Perse.

Kalaar est à 76. degrez 25. minutes de longitude, & à 37. degrez 25. minutes de latitude. C'est une des plus considerables villes du pays de *Guilan*, & où l'on fait grande quantité de soye.

Kalin est à 87. degrez 5. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est fertile en bleds; il y croist de trés-beaux fruits, & on y nourrit aussi beaucoup de bestail.

Karkoub est à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. C'est une ville de passage pour tous les pelerins qui vont à la Mecque, & qui viennent des hautes contrées de la Perse.

Kashin, ou *Kasuin* est à 75. degrez 40. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. C'est une ville ancienne, où il y a fort peu d'eau & fort peu de fruits; mais où il croist d'excellentes pistaches comme je l'ay dit ailleurs.

Kaßre-el-lebous appellé ordinairement *Krengavar*, est à 76. degrez 20. minutes de longitude, et à 33. degrez 35. minutes de latitude. Le pays d'alentour est bon, & porte d'excellens fruits.

Kazeron est à 88. degrez 30. minutes de longitude, & à 28. degrez 30. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte quantité de citrons & de limons, dont l'on fait une liqueur qu'on debite en divers lieux. On y voit aussi beaucoup de cyprez qui viennent parfaitement beaux, la terre leur estant propre.

Kerah est à 86. degrez 40. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. C'est une ville dans un bon pays, & qui se contente de ce qu'il produit, sans avoir aucun commerce au dehors.

Kerman ou *Kirman* est à 81. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 50. minutes de latitude. C'est la ville Capitale de la Province du mesme nom, de laquelle j'ay fait une ample description au second livre.

Kervak est à 87. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Il y croist de trés-bons fruits.

Kirmoncha eſt à 63. degrez 45. minutes de longitude, & à 34. degrez 37. minutes de latitude.

Kom eſt 35. degrez 40. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. J'ay parlé amplement de cette ville au diſcours des routes.

Kouch de Mauend eſt à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt fort petite, & eſtoit anciennement une des plus grandes de la Perſe.

Koucht eſt à 83. degrez 40. minutes de longitude, & à 33. degrez 20. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte d'excellent bled & de tres-bons fruits.

Koy eſt à 60. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 40. minutes de latitude.

Kevachir, autrement *Verdechir*, eſt à 80. degrez 30. minutes de longitude, & à 28. degrez 15. minutes de latitude.

L.

Lahijon eſt à 74. degrez 25. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. On fait dans cette ville pluſieurs ouvrages de ſoye, & particulierement une étofe rayée que ceux du pays appellent *Teſſile*, laquelle eſt moitié ſoye moitié coton, & dont ils font leurs veſtes qu'ils nomment *Kabayes*.

Louſſek voyez *Touſſea*.

M.

Maameter appellée autrement Baſrouche, eſt à 77. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude.

Mehrouyon, appellé vulgairement *Behbehon*, eſt à 75. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 35. minutes de latitude. On fait en cette ville quantité de tabac en feüille jaune, qu'on vient enlever de tous les coſtez de la Perſe, les Perſiens n'aimant pas le tabac en

corde,

corde, parce qu'il eſt trop fort à fumer inceſſamment comme ils font.

Meraque eſt à 71. degrez 20. minutes de longitude, & à 33. degrez 40. minutes de latitude. Il y a quantité de beaux fruits en cette ville, & c'eſt un des plus beaux jardins de la Perſe.

Merend eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 37. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte d'excellens fruits, & en abondance.

Meruaſaé eſt à 87. degrez 32. minutes de longitude, & à 34. degrez 15. minutes de latitude. Le pays d'alentour de cette ville eſt fertile en bleds & en fruits.

Meruerond eſt à 88. degrez 40. minutes de longitude & à 34. degrez 30. minutes de latitude. Cette ville eſt dans un tres-bon terroir.

Meshed, voyez *Touſs*.

Minkon eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 40. minutes de latitude. On l'apelle auſſi *Derbent*, & cette ville n'eſt environ qu'à vingt lieuës de la mer Caſpienne. La campagne eſt fort belle & fertile en bleds.

Mourjan eſt à 84. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt fort peuplée, & on y voit de belles Moſquées & de belles places.

N.

Nachevan ou *Nacſivan* eſt à 61. degrez 32. minutes de longitude, & à 39. degrez 40. minutes de latitude. J'en ay fait la deſcription au premier livre.

Natel eſt à 77. degrez 40. minutes de longitude, & à 36. degrez 7. minutes de latitude. Il y a en cette ville quantité de fruits & de bons herbages.

Nohauend ou *Nahouand* eſt à 73. degrez 45. minutes de longitude, & à 34. degrez 20. minutes de latitude. Ceux du pays tiennent que cette ville a eſté avant le *Louſon*, c'eſt à dire le *deluge*.

Neher-Terij est à 75. degrez de longitude, & à 32. degrez 40. minutes de latitude. Cette ville fut demolie l'an 279. de l'Hegire de Mahomet.

Nessah est à 84. degrez 45. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Il croit d'excelens fruis en cette ville.

Nichabur est à 80. degrez 55. minutes de longitude, & à 36. degrez 20. minutes de latitude. C'est au voisinage de cette ville qu'est la mine des Turquoises de la vieille roche dont je parleray ailleurs. C'est en ce lieu-là qu'il y a eu de toute antiquité des *Chiat*, c'est à dire de vrays Mahometans Persien.

O.

Oujon est à 61. degrez 35. minutes de longitude, & à 32. degrez 24. minutes de latitude. Il y a un fouxbourg au château dans cette ville, & les fruits y sont trés-bons.

R.

Rachmikdon est à 87. degrez 34. minutes de longitude, & à 35. degrez 15. minutes de latitude.

Rem hormous est à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 31. degrez 45. minutes de latitude. Les Persiens disent que c'est dans cette ville que nâquit *Sebngn*, qui fut Pere nourrissier d'*Aly*, gendre de *Mahomet*, qu'il éleva tendrement le portant entre les bras en son enfance.

Rey est à 76. degrez 30. minutes de longitude, & à 35. degrez 35. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est des meilleurs de la Perse, & on y recueille du bled, des fruits, & des herbages au delà de ce qu'il en faut pour la nourriture des habitans.

Roudbar, & vulgairement *Roumar*, est à 75. degrez 37. minutes de longitude, & à 37. degrez 21. minutes de latitude. Il se fait beaucoup de soye en cette ville comme estant de la Province de *Ghilan*.

Rouyon

Rouyon eſt à 71. degrez 36. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. On l'appelle auſſi *Mazeſſon*, c'eſt à dire lieu de ſerpens; parce qu'il y en a beaucoup aux environs de la ville qui eſt dans des marais de la Province de *Mazandran*.

S.

Saaſſour eſt à 86. degrez 20. minutes de longitude, & à 5. degrez 15. minutes de latitude.

Saron eſt à 76. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. C'eſt une ville de la Province de Guilan, & il s'y fait quantité de ſoye.

Sary eſt à 78. degrez 15. minutes de longitude; & à 36. degrez 40. minutes de latitude. Il ſe fait en cette ville là grand negoce de cuivre dont il y a des mines aux environs.

Sebzéuoar eſt à 81. degrez 5. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite ville qu'on nommoit anciennement *Bihac*, & où on recüeille en quantité de la manne qui eſt jaunâtre.

Semiron eſt à 71. degrez 30. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. C'eſt une petite ville fort agreable, où il y a de bonnes & belles eaux & quantité de beaux fruits.

Sephaon, [illegible] *Iſpahan*.

S[illegible]an eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 45. degrez 15. minutes de latitude.

Serkaïche eſt à 90. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 50. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette ville quantité d'ouvrages d'ozier que l'on tranſporte en Turquie & en Perſe.

Serkaſs, ou *Serakas*, eſt à 85. degrez 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. Cette ville eſt agreable, tant par ſon aſſiette, que par l'abondance de ſes belles eaux.

S[illegible]ghon eſt à 87. degrez 37. minutes de longitude,

 & à

& à 37. degrez 32. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est assez fertile, & neanmoins produit fort peu de fruits.

Seruesston est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 15. minutes de latitude. Il y a autour de cette ville de tres-bonnes terres labourables, & de tres-beaux jardinages.

Seruon est à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 10. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville, mais dont le terroir produit en abondance du vin, des dates & autres fruits.

Surjon est à 74. degrez 40. minutes de longitude, & à 30. degrez 20. minutes de latitude. C'est dans cette ville où se font les plus beaux tapis de la Perse, qu'on appelle vulgairement tapis de Turquie. Il s'y fait aussi quantité de *Chaals* tres-fins, qui sont des ceintures de poil de chevre tres-bien travaillées, que les Persiens mettent en croisant par dessus leurs belles ceintures de soye, pour les laisser plus en veuë. On nourrit quantité de bestail en ce lieu-là, & on y fait du beurre qu'on transporte ailleurs dans des peaux de bouc.

Sohreuerede est à 73. degrez 36. minutes de longitude, & à 36. degrez 5. minutes de latitude.

Ssouss est à 73. degrez 45. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude.

Sultanie est à 76. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 40. minutes de latitude. Cette ville est dans un bon territoir; mais dans l'espace du jour naturel l'air y est fort different: car le soir, la nuit & les matinées y sont tres-froides, & le jour y est tres-chaud.

T.

Taberon est à 80. degrez 34. minutes de longitude, & à 35. degrez 20. minutes de latitude.

Talikon est à 88. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 32. minutes de latitude. C'est une ville dans un bon païs fertile en bleds & en fruits, & où il y a de belles eaux.

Tauris, appellé aussi *Sserllerdebi*, est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 10. minutes de latitude. Cette ville est fort grande, mais sans murailles. Il y a de beaux Bazars & de grands bâtimens pour le païs, & il s'y fait plusieurs ouvrages de soye. J'en ay fait une ample description au discours des routes.

Tebess est à 80. degrez 40. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude. On l'appelle aussi *Aletss*. Il y a dans cette ville des manufactures de velours, de satin, & autres ouvrages de soye.

Teflis ville capitale de la Georgie, est à 60. degrez 15. minutes de longitude, & à 43. degrez 15. minutes de latitude. J'en ay fait plus haut la description.

Toukon est à 82. degrez 45. minutes de longitude, & à 38. degrez 48. minutes de latitude. Le païs des environs est assez bon.

Tous autrement *Meched*, l'une des principales villes de la Province de *Corassan*, est à 82. degrez 30. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude. On y voit la fameuse mosquée d'*Iman Reza* où il se fait grand pelerinage. On travaille en cette ville en peleterie, & en poterie plus belle & plus fine que la fayance.

Toußea, autrement appellé *Loußek*, est à 15. degrez 40. minutes de longitude, & à 37. degrez 50. minutes de latitude. Le terroir de cette ville produit quantité de bled & de tres-bons fruits.

Y.

Yesd est à 79. degrez 15. minutes de longitude; & à 32. degrez 15. minutes de latitude. Je l'ay amplement décrite au discours des routes.

Yewin, voyez *Azadkar*.

Z.

Zemme est à 89. degrez 14. minutes de longitude, & à 38. degrez 35. minutes de latitude. Cette ville nourrit quantité de bestail à poil & à laine.

Zenjon est à 73. degrez 36. minutes de longitude, &

 à 36. de-

à 36. degrez 5. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville, mais elle est celebre pour son antiquité, & pour avoir esté autrefois le siege des sciences, plusieurs bons Auteurs Persiens en estant sortis, & l'ayant renduë fameuse par leurs écrits.

Zertah est à 79. degrez 30. minutes de longitude, & à 32. degrez 30. minutes de latitude. C'est la plus grande ville de la Province de *Belad Ciston*, & elle est accompagnée d'un fort château qui a des fossez profonds. Son terroir est excellent pour la vigne & pour les fruits à noyau.

Zour est à 70. degrez 20. minutes de longitude, & à 35. degrez 32. minutes de latitude. Il n'y a rien de remarquable en cette ville qui est de la Province de *Belad-Coureston*.

Zonzen est à 85. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez 39. minutes de latitude. C'est une ville de la province de Mazandran, & qui est assez jolie.

Zurend est à 73. degrez 40. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude. Il se fait dans cette ville qui est de la Province de *Kerman*, de trés-belle poterie qui surpasse la fayance, & il s'y trouve aussi quantité de *Hanna*, qui est une couleur rouge dont les Persiens se rougissent les ongles, ce qu'ils estiment un grand ornement. Ils en rougissent aussi par parade le devant des chevaux, la queüe & le dessous du ventre jusqu'au lieu où touche l'éperon. On en fait de mesme aux chevaux du Roy; mais on y ajoûte une petite bordure dentelée tout autour, & qui va en pointe comme celle de nos anciennes couronnes Ducales; ce qui n'est pas permis de faire aux chevaux des particuliers.

Fin du troisiéme Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE QUATRIEME.

Description de la Perse.

CHAPITRE PREMIER.

De l'étenduë de la Perse, & de la division de ses Provinces.

LA Perse dans l'état où elle est presentement est bornée au Septentrion par la mer Caspienne ; au Midy par l'Ocean ; au Levant elle touche les Estats du Grand Mogol ; & au Couchant ceux du Grand Seigneur, dont l'Euphrate & le Tygre la separent.

Pour faire mieux comprendre quelle est l'étenduë des Etats du Roy de Perse, ce Monarque, outre ce qu'on apelle proprement la Perse, possede une bonne partie de l'ancienne Assyrie & de la grande Armenie, les anciens Royaumes des Parthes & des Medes, le Royaume de Lar & le Royaume d'Ormus, & tout ce qui s'étend au Levant de la Perse jusqu'au delà de Candahar, & presque jusques au Royaume de Sindi qui luy sert de frontiere.

Mais parce que ceux de nostre Europe qui ont voyagé dans la Perse avant moy, n'ont pas eu la curiosité, ny peut-estre le moyen de s'instruire au vray du nombre des Provinces qui composent ce grand Royaume ; & que mesme les plus éclairez d'entre les Persiens que j'ay pratiquez assez familierement, ne m'en ont pû rien dire

de certain; Il faut necessairement pour en faire une description dont on puisse tirer quelque utilité, avoir recours à l'ancienne Geographie, & accomoder aux noms du temps passé dont elle nous donne la connoissance, ceux du temps present qui nous sont moins connus, & qui ont esté la pluspart supposez ou corrompus par nos écrivains modernes.

Voicy donc le denombrement qu'on peut faire sur ce pied des principales Provinces de la Perse; leur situation & le rapport qu'elles ont presentement les unes avec les autres; & les noms propres des plus considerables villes qu'elles enferment dans leur enceinte.

La premiere est *la grande Armenie*, que nos Cartes mal à propos & sans aucun fondement apellent *Turcomanie*: mais qu'on pourroit plus raisonnablement nommer encore *Ermenik* en general; puis qu'il n'y a presque que des Armeniens qui l'habitent. Car en particulier la partie qui est située entre les rivieres d'Araxes & de Cyrus, aujourd'huy l'*Aras* & le *Kur*, est apellée *Iran* dans le pays, & plus souvent *Carabag*, qui est un des plus beaux & un des plus riches endroits de toute la Perse. Les villes principalles sont Erivan, Cars, Nacsivan, Zulpha & Van sur un lac de mesme nom, & le plus grand de toute l'Asie.

La deuxiéme est le *Diarbek* autrefois la Mesopotamie entre l'Euphrate & le Tigre; dont les villes principales sont Bir sur l'Euphrate, Car-emit ou Diarbekir sur le Tigre, Ourfa, Moussul, Geziré, Merdin, &c.

La troisiéme est le *Curdistan*, autrefois l'Assyrie, qui s'étend le long du rivage oriental du Tigre depuis le lac de Van jusques aux frontieres de Bagdat; Et ses villes principales sont Ninive, Cherisoul, Amadié, Sheïrne, Betlis, & Salmastre.

La quatriéme est l'*Hierak-arabi*, autrefois le pays de Babylone ou la Chaldée; dont les villes principales sont Felougia sur l'Euphrate, Bagdat sur le Tigre, & Meched-ali Gourno & Balsara sur l'Euphrate & le Tigre joints ensemble; & au dedans du pays Bourous, Chaalan, Erounabat, &c.

La cinquiéme eſt l'*Hierak-agemi*, ou l'ancienne religion des Parthes; dont les villes principales ſont Hiſpahan, Tauchercan & Hamadan; Cachan, Com, & Casbin, & peut-eſtre Yeſd, ſi on ne la place dans le Kerman ou dans le Sigiſtan. Hiſpahan eſt la capitale de tout le Royaume, & la reſidence ordinaire des Roys de Perſe, dont je feray la deſcription enſuite.

La ſixiéme contient le *Chirvan* le long de la Mer Caſpienne, où ſont les villes de * Derbent ou Demir-capi, de Baku, & de Chamaki, & la Province d'Edzerbaijan dans les terres, où ſont les villes de Tauris, d'Ardeüil, de Sultanie &c. Et ces deux Provinces comprennent à peu prés la Medie ancienne qui s'étendoit juſques aux bord de la Mer Caſpienne.

La ſeptiéme comprend le *Kylan* & le *Mazandran* auſſi le long de la Mer Caſpienne, autrefois l'Hyrcanie; où ſont les villes & bourgades de Firuz-cah, Sukar-abad, & Mionikielle à l'entrée des montagnes; Giru, Talarapeſet & Saru dans la plaine; & Ferh-abad, Ciarman, & Eſcref vers la mer.

La huitiéme eſt l'*Eſtarabad*, autrefois la Margiane, qui s'étend juſqu'à la riviere de *Ruth khané-kurkan*, que les anciens apelloient Oxus, & ſes villes principales ſont Eſtarabad, Amul, Damkau, &c.

La neuviéme contient le *Pays des Tartares Urbeks*, qui occupe preſque toute la Bactriane & la Sogdiane des anciens; dont les villes principales ſont Samarcand, Balk, Boccara, &c.

La dixiéme eſt le *Coraßan*, autrefois l'Arie avec une partie de la Bactriane; dont les villes principales ſont Eri ou Erat, Meched, Niſabur, Thun &c. On void à Meched la ſepulture du Prophete Iman-Riza ſous une voûte couverte d'or en table, que les Perſiens ont en ſinguliere veneration.

L'on

* *Derbent en Perſien ſignifie porte étroite, & Demircapi en Turc porte de fer, & c'eſt vers cet endroit où eſtoient les* Caſpiæ *pylæ des anciens.*

L'onziéme est le *Sablestan*, autrefois le Paropamisus; dont les villes principales sont Beksabat, Asbe, Bust, Sarents &c. Mais le territoire & la ville de Candahar sont aussi compris dans l'étenduë de cette Province, avec Duki & Alunkan sur les frontieres de l'état du Grand-Mogol.

La douziéme est le *Sigistan*, autrefois la Drangiane, dont les villes principales sont Sistan, Chalak, Kets, &c.

La treiziéme comprend le pays qu'ocupoit autrefois l'Arachosie, apartenant au Roy de Perse au voisinage du Royaume de *Sindi*, & n'a point de villes dont nous ayons connoissance.

La quatorziéme est la Province de *Makran* le long de la mer de *Mogostan*, autrefois la Gedrosie, dont les villes principales sont Mâkran, Firhk, Chalak, & le port de Guadel tirant vers Guzarate.

La quinziéme est le *Kerman*, autrefois la Caramanie qui s'etendoit jusques au Golfe d'Ormus; dont les villes principales sont Kerman, Bermazir, le port de Kubestek, le cap de Iasques, &c.

La seiziéme est le *Farsistan*, autrefois la Perse proprement dite; dont les villes principales sont Schiras sur la riviere du Kur, Caseron, Benarou, Firus-abat, Darab-guier, &c. On y joint aussi la petite Province de Larastan avec la ville de Lar jusques au port de Gomron qui est vis à vis d'Ormus & qui luy sert de havre. Cette Province s'étend au Sud-oüest jusques au Sein Persique, & commence à quatre journées d'Hispan à un vallon large seulement de mille pas & long de quinze ou vingt lieuës. Il passe une petite riviere au milieu, & c'est sur une pente de ce valon qu'est bastie la ville d'*Isdecas* renommée pour son excellent pain, comme j'ay remarqué ailleurs. Mais cette Province ne s'étendoit pas autrefois si loin, & se terminoit à Benarou à deux journées de Lar, avant que l'ancien Royaume de Lar eust esté conquis par Cha-Abas, & ensuite le Royaume d'Ormus: car ils luy ont esté tous deux unis, & ont chacun un

un Sultan ou Gouverneur à part au lieu des Princes souverains qui les possedoient.

Les ports de mer de cette Province le long du Golfe Persique, sont le Bander-Abassi, & le Bander-Congo. Le premier nommé autrement Gomron est vulgairement apellé le port d'Ormus, bien qu'il en soit éloigné de trois lieuës & en terre ferme, & que la ville d'Ormus soit dans une Isle qui est vis à vis, où les vaisseaux ne s'arrestent plus depuis que les Persiens s'en sont rendus les maistres. Le Bander-Congo est à deux journées de là en tirant à l'oüest; & comme l'air y est beaucoup plus sain qu'à Gomron, & le chemin plus court pour aller à Schiras, il seroit bien plus commode pour les negocians, si les passages des hautes montagnes n'estoient pleins de precipices, & trés-dangereux pour les chameaux & autres bestes de charge.

On peut ajoûter icy que quand on part de Balsara pour la Perse, & qu'on est sorti de l'embouchure de l'Euphrate, on trouve à vingt ou trente heures de mer dans le Golfe Persique deux autres petits havres, qui s'apellent Bander Rik & Bander-Rakel; mais qui ne peuvent recevoir que des Terrates ou des barques de la grandeur de celles de Marseille. Comme les habitans de cette coste ignorent entierement l'usage du fer, cela est digne d'admiration de voir leurs barques si bien faites & si fortes pour resister à la mer, quoy que les aix ne soient attachez ensemble que par une couture de corde faite de chanvre pris autour de la noix de l'arbre *cocos*, si estimé dans les Indes.

Enfin, la derniere est le *Cusistan*, autrefois la Susiane, que l'Euphrate & le Tigre joints ensemble separent de la Chaldée, & dont les villes principales sont Suster jadis Suse capitale de l'Emphire d'Assuerus, Ahawas, Scabar, Ram-hormus, &c.

Les qualitez de l'air sont diverses en Perse selon la diversité des contreés. Le pays d'Edzerbaijan est fort froid & toutefois fort sain; Mais l'air de Mazandran est trés-mauvais. C'est un pays de marécages où il y a

une

une infinité d'infectes, & ces marais se desseichant en été ils meurent & infectent l'air. Il y a aussi tant de méchantes eaux dans le Mazandran que la terre en regorge, & que souvent elles inondent une partie du pays, dequoy les habitans prennent un teint de couleur de terre. J'ay dit ailleurs que Cha-Abas I. du nom peupla ce pays-là de vingt mille familles d'Armeniens, qu'il fut tirer luy-mesme des villes d'Erivan, de Naksivan, de Zulfa, & des environs de Kars jusques devers Erzerom, tant pour deserter les frontieres au grand dommage des Turcs, qui y trouvoient dequoy se rassaîsir amplement quand les deux Puissances estoient en guerre, qu'afin de peupler le pays de Mazandran & d'en cultiver les terres. De ces vingt-mille familles à peine s'en trouve-t'il aujourd'huy trois mille. Le pays toutefois est trés-fertile, & il y a une prodigieuse quantité d'oyseaux de riviere. La Province de *Guilan* est enclavée dans le Mazandran, & l'air est si mauvais dans l'une & dans l'autre, que l'on dit d'ordinaire de qui que ce soit que l'on envoye pour commander en ce pays-là ; *A-t'il dérobé, tué, ou volé, que l'on l'envoye en Guilan ?*

Le quartier d'Ispahan qui est presque au milieu du Royaume, a six mois de chaud & six mois de froid; quoy que son élevation ne soit que de 32. à 34. degrez dans toute son étenduë. Les neiges y tombent quatre ou cinq fois dans la saison, & quelquefois en si grande quantité qu'on perd la piste des chemins à la campagne. A une lieuë de la ville en tirant à la montagne il y a une pierre de deux ou trois pieds de haut, & quand il arrive que la neige couvre la terre à la hauteur de la pierre, c'est une marque d'abondance, & que la terre sera bien engraissée & humectée quand les neiges viendront à fondre ; & le premier paysan qui en porte la nouvelle à la Cour reçoit du Roy cent tomans. Pour ce qui est de la pluye, elle y est rare, si ce n'est en Avril qu'elle tombe quelquefois en abondance.

Dans les Provinces du Midy, & particulierement vers les ports de mer, comme au Bander-Abassi & au Bander-

Con-

Congo, on ſent des chaleurs exceſſives, qui ſont fort dangereuſes & cauſent la mort à pluſieurs de nos Européans, particulierement à ceux qui ne ſont pas ſobres de la bouche.

Toute la Perſe eſt arrouſée de trés peu de rivieres, & elle n'en a meſme aucune de bien navigable dans toute ſon étenduë. La plus grande qui porte quelques radeaux eſt l'*Aras* ou l'*Araxes* des anciens qui paſſe par l'Armenie, & dont j'ay eu ſouvent ocaſion de parler au premier Livre de ces Relations. Les autres petites rivieres ne portent pas loin leurs cours, & au lieu de groſſir comme font les noſtres, à meſure qu'elles s'éloignent de leur ſource, elles diminuent & tariſſent enfin par une infinité de *Kreiſes* ou canaux par leſquels on conduit l'eau pour arrouſer les terres, ſans quoy elles ne pourroient pas meſme produire de l'herbe ; à la reſerve du pays de Mazandran, qui depuis Septembre ou Octobre juſqu'en Mars reſſemble à un Paradis terreſtre par l'agreable diverſité de ſes fleurs & des fruits : Mais hors de ce temps-là, c'eſt comme j'ay dit, le plus méchant air du monde & trés pernicieux pour les Etrangers. C'eſt donc de la ſorte qu'on coupe les rivieres en Perſe, & qu'on arreſte leur cours pour ſuppleer au defaut des pluyes, & comme le terroir eſt bon de ſon naturel, pour peu qu'il ſoit arrouſé il produit toutes choſes avec abondance : Mais il faut remarquer que le bled qui croit où les canaux ne vont point, eſt bon & qu'il ſe conſerve comme le noſtre, au lieu que celuy qui vient des terres arrouſées eſt moins eſtimé, & qu'on ne le peut garder huit mois ſans eſtre mangé de certains petits vers qui s'y engendrent ; & pour empeſcher qu'il ne ſe gaſte on le met en farine : Et on peut dire que ce mal produit un bien ; parce que ſi ce bled ſe pouvoit conſerver il n'y a point de doute qu'on en feroit amas pour le vendre cherement au peuple lors qu'il y en a diſette. La Perſe pouvoit paſſer autrefois pour un des plus fertiles pays de tout l'Orient, à cauſe de la prodigieuſe quantité de canaux dont elle eſtoit arrouſée ; Mais le nombre en

eſt

eſt aujourd'huy beaucoup diminué, & depuis les guerres qui de temps en temps ont ravagé ce Royaume, on trouve en voyageant pluſieurs de ces canaux bouchez rompus. Eſtant entré un jour en conſervation ſur ce ſujet avec Mirſa-Ibrahim Intendant de la Province d'Azerbaijan qui fait ſa reſidence à Tauris, il me dit que la Perſe avoit bien diminué de ſa fecondité, & qu'on avoit remarqué que depuis quatre-vingt ans dans le ſeul territoire de Tauris il s'étoit perdu quatre cens ſources, ou par quelques accidens, ou par la negligence de ceux qui en devoient avoir ſoin. Il me racontoit cela comme une choſe tout-à-fait préjudicable à la Perſe, dont preſque par tout le terroir ne produit rien, s'il n'eſt arrouſé par les canaux qui viennent de ſources.

Pour ce qui eſt des jardinages, on les arrouſe par le moyen des puits & d'une roüe qu'un bœuf fait tourner. On y fait couler l'eau ſuffiſamment par cet artifice; mais l'eau courante eſt beaucoup meilleure, parce qu'elle eſt moins froide & qu'elle engraiſſe la terre. C'eſt par cette raiſon que les fruits qui viennent dans les montagnes, & qui ne peuvent eſtre arrouſez que par l'eau de la pluye ou par les grandes roſées, ont un gouſt plus relevé & ſe conſervent bien mieux que ceux de la plaine.

Il y a quantité de montagnes dans la Perſe; mais pour la plus grande partie elles ſont arides & infertiles, & on n'y peut rien ſemer: Et pour des bois il n'y en a point dans toute la Perſe. Les voyageurs ſont quelquefois contraints de faire des longs détours pour trouver des ſources & il y a des endroits où on marche juſqu'à dix ou douze lieües ſans avoir d'autre eau que celle qu'on porte avec ſoy dans des oudres. Toutes ces montagnes ſont fort hautes & fort rudes; & ſervent vers les frontieres comme de boulevarts & de baſtions à ce Royaume. Il y en a pluſieurs d'où l'on tire du ſel comme on tire des pierres d'une carriere, & pour la valeur d'un ſol on en donne un pied & demi en quarré. Il ſe trouve auſſi des plaines dont le ſable n'eſt que pur ſel, mais il n'a pas le meſme

effet que celuy de France, & il en faut le double pour ſaler raiſonnablement les viandes.

Ce n'eſt que depuis peu qu'on a découvert des mines en ces montagnes, & elles ſont preſque toutes de cuivre, dont les Perſans font avec aſſez d'induſtrie des plats, des aſſiettes, des baſſins, des marmites, & d'autres uſtanciles de menage; parce qu'ils n'ont point d'étain que celuy qu'on aporte de dehors, & dont ils ſe ſervent à étamer leur vaiſſelle de cuivre, ce qu'ils font ſouvent. Les ouvriers eſtiment plus le cuivre qui vient d'Occident comme eſtant plus fin, de meſme que celuy qui vient de Pegu; mais ſur tout ils font état du cuivre du Japon comme eſtant le meilleur de tous. Le plomb vient de la Province de Kerman; le fer & l'acier de Casbin & de Coraſan qui en fourniſſent en trés-grande quantité: mais ce fer-là n'aproche pas de celuy de Moruan, ny celuy d'Eſpagne. Pour l'acier il eſt trés-fin le grain eſt fort delié, & ſans aucun artifice il prend une eau qui le rend extraordinairement dur; mais d'ailleurs; il ſe caſſe comme du verre. C'eſt pour cela qu'on n'en ſçauroit faire des reſſorts, ni aucun autre ouvrage delicat; parce qu'on ne luy peut donner une bonne trempe. Cette ſorte d'acier ne peut s'allier avec le fer, & quand on le forge ſi on luy donne le feu un peu trop chaud, il devient comme du charbon de terre brûlé. L'acier que nous apellons de Damas eſt apporté des Indes, & les Perſans le nomment *Gauherder*. Il ſe trouve auſſi dans la Perſe quelques mines d'or & d'argent, où il paroît qu'on a travaillé anciennement. Le grand Cha-Abas voulut en faire recherche; mais il quita l'entrepriſe voyant que la dépenſe excedoit le profit. On y a voulu encore travailler depuis peu d'années; mais ç'a eſté avec perte; d'où eſt venu le proverbe qu'on applique en Perſe à un travail ſans profit: *Nokré Kerven dehkrage noh haſſel*, c'eſt à dire, *l'argent de la mine de Kerven, où l'on fait dix de depenſe pour en retirer neuf.* Ainſi tout l'or & l'argent de Perſe vient des pays étrangers, & particulierement de l'Europe,

comme je l'ay remarqué au chapitre des monnoyes. Depuis le regne de Cha-Abas I. jusqu'à celuy de Cha-Abas II. on voyoit plus d'argent dans la Perse qu'on n'en voit presentement; & les marchands Armeniens l'apportoient de l'Europe en Perse où on le reduisoit en monnoye du pays: Mais depuis quelques années ils n'apportent plus que des ducats ou sequins comme estant des especes plus portatives. Ils ont mesme trouvé l'invention de les cacher dans leurs vestes & leurs camisoles, pour se garder des larcins qui se font souvent dans les Caravanes en traversant la Turquie, & pour éviter aussi de payer les doüanes & les peages dans les lieux où on est le moins exact à rechercher ce que portent les marchands.

CHAPITRE II.

Des fleurs & des fruits de la Perse, des Turquoises, & des Perles.

Les fleurs de la Perse n'ont rien de comparable à celles que l'on cultive en Europe, ny pour la diversité, ny pour l'éclat; Car depuis qu'on a passé le Tigre en tirant vers la Perse on ne trouve que des roses & des lys, & quelques autres petites fleurs du pays.

Pour ce qui est des roses, il s'y en trouve beaucoup, & les Persans en distillent une grande quantité, de mesme que de la fleur de nafte, & ces eaux se transportent dans toute l'Asie du côté de l'Orient.

Je ne suis jamais parti de la Cour de Perse, que quelques Seigneurs, & principalement quatre ou cinq des principaux Eunuques blancs qui ont chacun devant leur chambre un petit jardin, ne m'ayent instamment prié de leur aporter quelques fleurs de France; car comme j'ay dit, il n'y en a pas beaucoup en Perse. Quand un Seigneur peut recouvrer quelques belles fleurs, il croit bien faire sa Cour au Roy que d'en faire un bouquet, & de le luy presenter dans un pot de cristal, comme nous metons nos fleurs en France dans des petits vases pleins d'eau où elles se tiennent fraîches.

Il y a des fruits en Perſe de meſme eſpece qu'en France ; mais non pas en ſi grande quantité, ſinon en quelques endroits, & principalement à Iſpahan. Ils ne ſont auſſi de ſi bon gouſt que les noſtres, les arbres ne reçoivent l'eau que par le pied. Il y a donc en Perſe des pommes, des poires, des oranges, des grenades, des prunes, des ceriſes, des abricots, des coins, des châtaignes, des nefles, & autres ſortes de fruits.

Pour ce qui eſt des abricots, il y en a de petits qui ſurpaſſent les noſtres en bonté, & il y en a en quantité en quelques endroits. Il s'en trouve juſqu'à ſept ou huit eſpeces qui ſe ſuccedent les unes aux autres. En ouvrant l'abricot, le noyau ſe fend en deux, & l'amande qui n'a qu'une petite peau blanche comme neige eſt plus agreable au gouſt que ſi elle eſtoit confite ; de ſorte que l'on n'achete ſouvent l'abricot que pour en avoir l'amande.

Pour ce qui eſt des melons, il y en a d'excellens & en abondance, & il n'eſt pas dangereux d'en manger avec excés comme des noſtres. On a veu des gens qui en mangeoient en un jour 36. livres peſant (car en Perſe toutes choſes ſe vendent au poids) ſans qu'ils s'en trouvaſſent incommodez. Il en entre tous les jours une quantité prodigieuſe dans Iſpahan. Depuis minuit juſqu'à quatre heures du ſoir il en paſſe inceſſamment des charges de chevaux, d'aſnes, & de mulets, qui vont ſe rendre au marché apellé *Meydan-ſcha*, & ces melons ſont de pluſieurs eſpeces. Ceux de la premiere ſaiſon, que l'on apelle *Guermez*, ſont inſipides & ne ſentent guere que l'eau : Mais les Medecins du pays conſeillent d'en manger, & diſent qu'ils renouvellent l'embonpoint aux hommes, comme l'herbe du Printemps refait les chevaux. Les melons qui ſuivent le *Guermez* ſont meilleurs, & ils augmentent en bonté juſqu'à ceux de l'arriere-ſaiſon que l'on garde tout l'hyver ; de ſorte qu'il y en a en tout temps, & que les nouveaux trouvent des vieux. Les Perſans ont l'adreſſe de garder de meſme d'autres fruits.

Quoy qu'il y ait en Perſe quantité de melons, on n'en laiſſe qu'un à chaque tige, & quand il eſt de la groſſeur d'une noix, le Jardiner, ou ſa femme, ou ſes enfans ſe baiſſent pour le paſſer deux ou troisfois dans la bouche & en oſter le duvet, qui empeſche, diſent-ils, qu'ils ne deviennent doux, & qu'ils ne meuriſſent bien.

Il y a auſſi des piſtaches en Perſe entre Casbin & Sultanie de quoy j'ay parlé ailleurs, & on en porte juſques dans les Indes, comme ſes piſtaches d'Alep ſe tranſportent en Europe. Il s'y en trouve d'une eſpece particuliere comme des pepins de coing : mais moins bonnes que les autres, & que les Perſans fricaſſent avec l'écorce en y jettant quantité de ſel pour exciter la ſoif, & les preſenter à collation à leurs amis. Ils ont encore des amandes & des figues, mais peu de noiſettes, & peu de noix.

Pour de l'huile & des olives, il n'y a que deux Provinces qui en fourniſſent en abondance, à ſcavoir le *Guilan* & le *Mazandran*; mais les olives qu'on vend ſont comme pourries, noires & pleines de ſable, & ne valent rien en compariſon des olives de Provence.

Il eſt temps de parler des vins de la Perſe. Dans l'Armenie & dans les Provinces voiſines, comme la Mengrelie, la Georgie, & la Medie, il y a de grands vignobles. On enterre la vigne en hyver, & on la deterre au printemps à cauſe que le pays eſt fort froid. Aux autres Provinces qui ſont moins froides on cultive les vignes comme en Europe ſans ſe ſervir d'échalas. Il ſe trouve en Perſe de trois ſortes de vins. Celuy de Schiras comme le meilleur eſt gardé pour le Roy & les Grands de la Cour ; celuy d'Yeſd eſt fort delicat ; & celuy d'Iſpahan eſt mediocre. Le vin d'Yeſd ſe tranſporte à Lar où il y a quantité de Juifs ; car ces gens-là n'ont garde d'habiter des lieux où il ne croiſt point de vin, & où on n'en peut avoir d'ailleurs à prix raiſonnable. Il ſe tranſporte auſſi du meſme vin d'Yeſd juſqu'à Ormus, où il ſe donne à moitié meilleur marché que le vin de Schiras, ce qui eſt cauſe qu'il s'en fait un grand debit. Pour ce qui eſt du

vin d'Ispahan, il ne se fait que d'un seul raisin fort doux à la bouche; mais qui prend enfin à la gorge, & l'échause terriblement si l'on en mange trop. Ce raisin s'apelle *Kichmichi*, il est blanc, & sans pepins dans l'opinion vulgaire; mais toutefois il y en a qui sont trés-petits & comme imperceptibles, ce qui paroist sur le boüillon du vin nouveau comme de petits filamens. On tient que ce vin de Ispahan est froid à l'estomach, & qu'il envoye des fumées à la teste. Pour ce qui est de la qualité de froid, je n'en puis rien dire; mais je sçais seulement qu'il échaufe bien la teste quand on en prend trop. En Perse on ne se sert point de tonneaux pour mettre le vin; mais bien de grands pots de terre cuits au four, dont les uns sont vernis par dedans, & les autrefois enduits de graisse de queüe de mouton; car sans ce vernis ou cette graisse la terre boiroit le vin. Il y a de ces grands pots qui tiennent jusqu'à un muits, & d'autres qui ne tiennent qu'un demi-muis. On voit dans les caves quantité de ces pots trés-bien rangez, & la bouche de chaque pot d'environ un pied de diametre a son couvercle de bois, une grande toile teinte en rouge s'étendant comme une nape d'un bout à l'autre par dessus tous ces couvercles.

Le Roy & les grands Seigneurs ont d'autres sortes de caves pour la magnificence, & pour y aller boire quelquefois avec les gens qu'ils veulent regaler. Ces caves sont comme des sales quarrées, où on ne devale que deux ou trois marches. Il y a au milieu un petit étang plein d'eau, & un riche tapis fait exprés pour couvrir tout le bas de la sale depuis la muraille jusqu'à l'étang. Aux quatre coins de l'étang il y a quatre grosses bouteilles de verre chacune de vingt pintes de vin ou environ, l'une de blanc, & l'autre de clairet. D'une de ces grosses bouteilles à l'autre on voit rangées d'autres moindres bouteilles de mesme matiere & de mesme forme, c'est à dire rondes & à long col d'environ quatre ou cinq pintes, une bouteille de vin blanc suivant une bouteille de vin clairet & ainsi de suite. Il y a autour de la cave plusieurs étages de niches pratiquées dans le mur, & dans

chaque niche on voit une bouteille de vin, l'une aussi de blanc, l'autre de clairet, y ayant quelques niches qu'on a fait exprés pour en tenir deux. Il y a quelques fenêtres qui donnent jour à la cave, & toutes ces bouteilles bien rangées, & en pleines de vin de differentes couleurs, font un assez bel effet pour la vuë. On a soin de les tenir toûjours pleines, le vin s'y conservant bien, & à mesure qu'on les vuide on les remplit aussi-tost.

Il y a assez d'herbages & de racines dans la Perse, & sur tout de trés-belles laituës Romaines; Mais on n'y trouve point de legumes, & on n'a pû encore trouver le secret d'y faire venir des pois. Depuis quelques années les Peres Carmes & autres Religieux ont aporté en Perse des asperges, des artichaux, des cardes, & de la chicorée, ce qu'on n'y avoit point veu auparavant, & tout cela y vient aussi bien qu'en nostre Europe. Je diray au chapitre des viandes des Persans, & de la maniere dont ils les aprestent, & à quelle sausse ils mangent leurs herbages; car il ne faut point parler en ce pays-là d'herbes potageres, puis qu'on ne sçait que c'est que de potage, & qu'il n'y en a point d'autre que le Pilau, qui ne peut proprement en porter le nom de la maniere que je l'ay décrit ailleurs.

Je parleray amplement des Turquoises & des Perles que produit la Perse au discours que je feray des joyaux, & je me contenteray de marquer seulement icy les lieux où elles se trouvent.

Les Turquoises se prennent à trois ou quatre journées de *Meschec* à une montagne nommée *Phirouskou*. La vieille roche est maintenant gardée pour la seule maison du Roy; Et pour les Turquoises de la nouvelle roche que tout le monde peut acheter, il s'en faut beaucoup que la couleur n'en soit si vive ny si fixe comme de celle de la vieille.

Les Perles se peschent prés de l'Isle de Bahren dans le Sein Persique, & le Roy se reserve celles qui montent à une certaine grosseur; mais il n'en voit guere par l'adresse des pescheurs qui les sçavent détourner, comme je diray plus au long dans le Traité que je donneray des perles & des pierries.

CHA-

CHAPITRE III.

Des bestes de service, des poissons, & des oyseaux de la Perse.

LA Perse a pour les bestes de service, des chevaux, des mulets, des asnes & des chameaux. J'ay traité amplement au deuxiéme Livre de la nature du chameau du service qu'il rend, & de la difference qu'il y a des uns aux autres. Il me reste à faire quelques remarques sur les chevaux, les mulets & les asnes de ce pays là. Les chevaux de Perse sont de taille mediocre, plus petits que les nostres, fort étroits du devant; mais fort vifs & fort legers. Ils portent mal la teste en courant par la mauvaise coûtume que leur donnent les Persans. Ils les sçavent dresser au manege sans les monter, & particulierement à aller l'amble par le moyen de deux cordes qui leur tiennent les pieds en certaine distance, & de cette sorte ils les font marcher; ce qui se pratique particulierement pour les mulets & les mules de monture; car les vieillards tiennent pour une chose honorable de monter une mule. En general les chevaux de Perse sont fort dociles, & aisez à nourrir. On ne leur donne d'un soir à l'autre qu'un sac plein de paille hachée avec leur mesure d'orge qu'on met au dessus de la paille, avec laquelle on la brasse un peu; afin qu'ils mangent ensemble la paille & l'orge. Quand l'orge est en epy on la leur fait manger quinze ou vingt jours durant, & cela les purge comme quand au printemps nous faisons manger l'herbe à nos chevaux. Aprés pour leur desagasser les dents on leur mesle de cette orge verte hachée menu avec de la paille aussi hachée, & tous les jours peu à peu on diminuë la portion de l'orge. On ne châtre point les chevaux en Perse; ils sont de grande fatigue, & rendent bon service jusques à dix-huit ans. En hyver on ne releve point leurs fers, & on se contente d'y mettre des cloux à glace. Leurs harnois sont fort legers & proprement faits; & cecy est à remarquer qu'au lieu que nous

tenons un bouc dans les écuries; les Persans y tiennent un pourceau.

Il y a en Perse de deux sortes d'asnes. Ceux du pays ne servent qu'à porter des charges comme nos asnes de France; mais il y en a d'autres de race d'Arabie qui sont vifs & trés bien entretenus, & leur prix surpasse celuy des chevaux communs. Il n'y a guere de ces asnes qui ne soient peints, comme j'ay dit que sont peints les chevaux du Roy, & il y en a tel qui vaut jusqu'à cent écus. Les marchans d'Ispahan sont curieux de tenir de ces asnes dans leurs maisons qui sont hors de la ville, & ils les montent pour venir tous les matins à leurs boutiques.

Il y a aussi en quelques endroits de la Perse des bestes feroces, comme des lions, des ours & des leopards; mais en trés-petit nombre, & l'on n'entend pas dire que personne en reçoive du dommage. Il s'y trouve encore des Porc-Epys, & j'ay vû par deux fois amener devant le Roy deux hommes, à l'un desquels le Porc-epi avoit lancé un de ces aiguillons dans la cuisse, & un autre dans la jambe. L'autre homme avoit esté percé d'un de ces aiguillons au dessous de la mammelle gauche, de quoy il mourut. Il ne faut pas s'étonner de cela; puis qu'au fort que les Hollandois ont fait au Cap de bonne Esperance; ils gardent le corps d'un lion qui a esté trouvé mort à la campagne, ayant esté percé de quatre ou cinq de ces aiguillons; que je diray plus au long dans la relation de mon retour de Batavie en Europe.

Je viens aux poissons de la Perse. Il se trouve quantité de carpes & de brochets dans la riviere d'Aras, & encore de plus belles truites; mais dans toutes les autres rivieres il n'y guere qu'une sorte de poisson, qui est une espece de barbeau. Dans les canaux souterrains qui servent à conduire l'eau pour arrouser les terres, on trouve un autre poisson fort plein d'arrêtes, & qui est des moindres qu'on puisse manger.

En plusieurs endroits le long des rivieres il y a des meuriers blancs, & dés qu'il commence à y avoir du fruit, il y a du plaisir dés que le soleil est couché, de voir

sortir

sortir de la riviere une infinité de cancres de la grandeur plus ou moins de la paume de la main, & de les voir monter à ces arbres pour en manger le fruit; & le lendemain à la pointe du jour on les voit descendre & rentrer dans la riviere. C'est un bon manger & plus delicat que l'écrevisse: mais d'une qualité fort chaude comme le remarquent les Medecins.

Pendant la garde gelée on apporte de la mer Caspienne grande quantité de saumons frais & de truites saumonnées, qui sont le plus souvent de quatre ou cinq pieds. Dans la Province des Medes on ne manque pas d'esturgeon, dont il se fait comme j'ay dit cy-devant, une grande pesche à l'embouchure de la riviere d'Aras. Il vient aussi de la mesme mer un certain poisson qui approche de la carpe, & qui est un peu salé & enfumé comme nos harangs sorets. Pour ce qui est du Golfe Persique il n'en vient que du poisson salé, & il s'en transporte en quantité dans tout le Royaume.

Les mesmes especes d'oyseaux que nous avons en France, se trouvent aussi dans la Perse ou à peu prés; car je ne me souviens pas d'y avoir vû des cailles. Pour ce qui est des pigeons, ils sont tous fuyars à la campagne, & on en nourrit dans les villes pour aller à la chasse des autres, à quoy les Persans passent les jours entiers soit au froid, soit au soleil. Comme il n'est pas permis aux Chrestiens de nourrir des pigeons, il s'en trouve parmi la canaille qui se font Mahometans pour avoir cette liberté. Autour d'Ispahan on compte plus de trois mille fuyes, qui sont de grosses tours de briques faites comme nos colombiers; mais cinq ou six fois plus grosses. Chaque particulier peut faire batir de ces fuyes sur son fonds, ce que toutefois on voit rarement, & la plus grande partie appartient au Roy, qui tire plus de revenu de la fiente que des pigeons. Cette fiente que l'on prepare sert à fumer des melons, & comme on en met beaucoup à chaque pied, il en faut quantité dans le pays.

Il y a aussi en Perse quantité de poules & de poulardes, & les Armeniens ont apporté de l'Europe l'inven-

tion d'engraiſſer les chapons. Ils firent preſent au Roy des premiers qu'ils engraiſſerent, & le Roy les trouva ſi bons, qu'il ordonna qu'à l'avenir chaque Armenien de ceux qui ſont les plus riches luy en donneroit tous les ans un certain nombre. Il n'y a point de poulets d'Indes dans toute l'Aſie, & les premiers que nous avons vûs en Europe ont eſté apportez des Indes Occidentales. Il y en a ſeulement à Batavie que les Hollandois ont apporté d'Hollande, & qui ont aſſez bien multiplié. Les Armeniens qui traſiquoient à Veniſe s'aviſerent auſſi d'en apporter à Iſpahan, & dés que le Roy en eut mangé, il ordonna que pour les multiplier on diſtribuât des œufs aux plus riches Armeniens de Zulpha, pour avoir ſoin d'élever les petits, & luy en donner tous les ans un certain nombre: Mais les Armeniens voyant qu'on leur vouloit impoſer un nouveau tribut de poulets d'Indes, auſſi bien que de chapons, pour s'exempter de cette ſujection negligerent d'élever leurs poulets d'Indes & les laiſſerent mourir. Les Perſiens qui ſont raſinez & veulent voir clair dans leurs affaires, dans le ſoupçon que les gens du Roy eûrent ds quelque fraude, ils obligerent les Armeniens à garder les dindons morts pour les leur montrer; & ſur ce que je m'étonnois d'en voir d'atachez contre la muraille dans quelques maiſons de Zulpha, cette hiſtoire-là me fut contée. Il ſe trouve auſſi en Perſe comme en France de toutes ſortes d'oyſeaux de marais, des oyes, des cannes, des plongeons, & particulierement dans la Province de Mazandran.

Sur les frontieres de Medes & de l'Armenie il ſe voit en certain temps une grande quantité d'oyſeaux qui reſſemblent à nos merles, & ils ont une proprieté aſſez ſinguliere pour m'obliger d'en faire mention. Quand les bleds commencent à croître en ces quartiers-là, c'eſt une choſe prodigieuſe que de voir la quantité de sauterelles dont tous les champs ſont couverts. Les Armeniens n'ont point d'autre invention pour ſe défaire de cette inſecte, que d'aller en proceſſion autour des champs en les arrouſant d'une eau qu'ils ont ſoin de garder dans

leurs

leurs maisons. Car cette eau vient de bien loin, & ils vont la prendre dans un puits d'un de leurs Convents vers la frontiere; & c'est dans ce mesme puits qu'ils disent qu'ont esté jettez autrefois les corps de plusieurs martyrs Chrestiens. Ces processions & cet arrousement d'eau durent trois ou quatre jours, aprés quoy on voit venir à grandes troupes ces oyseaux dont j'ay parlé, & soit qu'ils mangent ces sauterelles ou qu'ils les chassent, en deux ou trois jours la campagne en est delivrée. J'ay assez parlé ailleurs de la nature de ces sauterelles, & comme dans le ventre d'une j'en trouvay jusques à dix-sept petites toutes bien formées; à quoy je renvoye le Lecteur.

La Perse ne manque pas d'oyseaux de proye, & il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers, de lanerets, & autres semblables oyseaux de chasse, dont la Venerie du Roy est trés-bien pourvuë, & on y en trouve plus de huit cens. Les uns sont pour le sanglier & l'asne sauvage, & pour la gazelle qui est une maniere de biche. Les autres pour voler les gruës, les herons, les oyes & les perdrix. Une grande partie de ces oyseaux de chasse s'aporte de la Russie, mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le midy depuis Schiras jusques au Golfe Persique.

J'ay parlé dans ma relation du Serrail du magnifique équipage de chasse du Roy de Perse, & de la maniere dont les oyseaux arrestent la beste. Quand le Roy veut prendre ce divertissement, il fait battre quinze ou vingt lieuës de pays, & sept ou huit mille paysans rassemblent dans quelque valon ou planure bien fermée quantité de bestes qui ne s'en peuvent sauver: Car soit par la nature, soit par l'artifice, le lieu a une clôture que ny cerf, ny sanglier ne peut rompre, & le Roy suivi des grands de la Cour le sabre ou la demi-lance à la main, donne tantôt sur une beste, & tantôt sur une autre; Il se sert aussi quelquefois de l'arc & de la fleche, & mesme de l'arquebuse, & aprés qu'il a donné ou tiré le premier coup, les Seigneurs qui l'accompagnent peuvent tirer sur la beste.

Le

Le Roy prend plaisir aussi de forcer un sanglier & de courre un cerf, & quand il arrive que la beste donne trop de peine aux chiens & qu'ils ne peuvent la suivre, on lache aussi-tost l'oyseau, qui va comme j'ay dit, se poser sur la teste en la picotant sans cesse; & de cette sorte il donne le temps aux chiens de joindre la beste qu'il a arrestée, tandis qu'elle se debat contre ses pressantes ataques. Ces oyseaux sont dressez à arrester mesme un Cavalier courant à toute bride, & ils ne le quitteroient point s'ils n'estoient rapellez par le Fauconnier qui leur montre la curée. Voicy de quelle maniere les Persiens se prennent à les dresser. Ils prennent la peau entiere d'un cerf, la teste, le corps & les jambes, & la remplissent de paille pour luy donner toute la forme de la beste qu'ils veulent representer. Aprés l'avoir plantée au lieu où ils dressent ordinairement l'oyseau, ils mettent son manger sur la teste du cerf de paille, & principalement dans les deux trous où estoient les yeux, afin que l'oyseau y porte son bec. S'estant acoûtumé durant quelques jours à manger de la sorte, ils atachent les quatre pieds du cerf à une grande planche qui est sur quatre petites roües pour faire rouler la beste, qui est tirée de loin par quelques hommes avec de longues cordes, & de jour en jour ils vont plus viste pour acoûtumer insensiblement l'oyseau à ne point lâcher la prise, & sur la fin ils font tirer le cerf par un cheval qui court de toute sa force. La Venerie estant derriere des jardins du Roy dont la porte répond sur la riviere, c'est sur ses bords qu'on dresse tous les matins ces oyseaux, & dans deux ou trois isles qu'elle fait quand elle est basse. Ils en font autant du sanglier, de l'asne, du renard, du livre, & d'autres bestes de chasse, & remplissant aussi de paille les peaux de ces animaux, ils dressent l'oyseau à aller fondre dessus lors que l'on va à la chasse. Comme les Persans ne se rebutent point de la peine, & qu'ils sont fort patiens, ils prennent plaisir à dresser un corbeau de la maniere qu'ils dressent un éprevier. Ils ont une certaine beste apellée *Once* qui a la peau tachetée comme un tygre,

mai-

mais qui est fort douce & fort privée. Un Cavalier la porte en trousse à cheval, & ayant aperçu la Gazelle il fait descendre l'Once, qui est si legere qu'en trois sauts elle saute au cou de la Gazelle quoy qu'elle coure d'une vitesse incroyable. La Gazelle est une espece de petit chevrüil dont le pays est rempli. L'Once l'étrangle aussi-tost avec ses dents aiguës; mais si par mal-heur elle manque son coup, & que la Gazelle luy échape, elle demeure sur la place honteuse & confuse, & dans ce moment un enfant la pourroit prendre & la tuer sans qu'elle se defendit.

Les Roys de Perse aiment fort la chasse, & c'est principalement en cela qu'ils se montrent magnifiques. Il arriva un jour que Cha-Sefi voulut regaler tous les Ambassadeurs qui estoient auprés de luy, & il y en avoit de Tartarie, de Moscovie, & des Indes. Il les mena à la chasse, & ayant pris en leur presence grand nombre de grosses bêtes, de cerfs, de dains, de biches & de sangliers, il fit tout apprêter & tout manger dans le mesme jour; & tandis que l'on mangeoit un Architecte eut ordre d'élever proprement au milieu d'Ispahan une tour des seules testes de ces bestes, & on en voit encore aujourd'huy des restes. Cette tour ayant esté élevée à une raisonnable hauteur, l'Architecte tout joyeux vint trouver le Roy qui mangeoit avec les Ambassadeurs, & l'avertit qu'il ne manquoit rien à l'ouvrage pour le bien finir, qu'une teste de quelque grosse beste qui en fit la pointe. Ce Prince dans la débauche, & pour faire voir peut-estre aux Ambassadeurs comme il est absolu sur ses sujets, se tournant brusquement vers l'Architecte; *Tu as raison*, luy dit-il, *& on ne sçauroit trouver pour cela de teste plus propre que la tienne.* Il falut que le mal-heureux Architecte donnât sa teste, & l'ordre du Roy fut executé en mesme temps.

CHAPITRE IV.

De la maniere de bâtir en Perse.

LA Perse estant fort denuée de bois & de pierre, toutes les villes generalement, à la reserve de quelques maisons, sont bâties de terre, mais d'une terre ou espece d'argile si bien pestrie qu'elle se coupe aisement en maniere de gazons ayant aquis une juste consistance. Les murailles se font par lits ou couches à proportion de ce qu'on les veut hausser, & entre les couches qui sont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de brique cuite au soleil. Ces briques se font dans un moule quarré, haut de trois doigts & large de sept ou huit pouces, & de peur qu'elles ne se fendent en les faisant secher au soleil, on met dessus de la paille broyée qui les empesche d'éclater à la trop grande chaleur. On ne met point la seconde couche que la premiere ne soit seche, & cette seconde couche doit avoir moins de largeur que celle de dessous, le reste allant à proportion : mais si l'on n'y prend garde ces ouvrages vont quelquefois tellement en diminuant, qu'à la quatriéme ou cinquiéme couche on ne trouve pas l'épaisseur qu'il faut pour y en asseoir une nouvelle. Les bâtimens qui sont faits de ces briques cuites au soleil sont assez propres, & aprés avoir élevé la muraille le maçon l'enduit avec du mortier fait de l'argile dont j'ay parlé, meslée avec de la paille ; de sorte que tous les defauts en estant couverts elle paroît fort unie. Il ajoûte par dessus le mortier une chaux où il mesle du verd de Moscovie, qu'il broye avec de la gomme pour rendre la chaux plus gluante, & en frotant le mur avec une grosse brosse il devient damasquiné & argenté, & paroît comme du marbre. Les pauvres se contentent d'une muraille nuë, ou tout au plus de quelque grossiere peinture qui coûte peu. Toutes les maisons sont bâties à peu prés de cette maniere. Il y a au milieu un grand portique de vingt ou trente pieds en quarré, & au milieu du portique un étang plein d'eau.

Il est tout ouvert d'un costé, & depuis la muraille jusqu'à l'étang le pavé est couvert de tapis. A chaque coin de ce portique il y a une petite chambre pour s'asseoir & prendre le frais, & au derriere une grande chambre dont le bas est couvert de tapis avec des matelats & des coussins, dont l'étofe répond à la condition ou aux facultez du maistre de la maison. Aux deux costez du portique il y a deux autres chambres & plusieurs portes pour passer de l'une à l'autre. Les maisons des grands Seigneurs sont bâties de la mesme sorte, sinon qu'elles sont plus spacieuses: Car elles ont quatre grands portiques ou grandes sales qui répondent aux quatre plages du monde, & chacune de ces sales a ses deux chambres à costé, ce qui fait le nombre de huit chambres qui entourent une grande sale qui est au milieu. Le Palais du Roy est de la mesme structure, & generalement toutes les maisons de la Perse sont élevées, estant une chose trés-rare de voir un troisiéme étage. Toutes ces sales & ces chambres sont voutées, & les Persans nous surpassent en cela. Car sans tant de façon & tant de temps que nous y aportons ils font promptement leurs voutes de brique, & il y en a de fort larges & de fort hautes qui montrent l'industrie de l'ouvrier. Le dessus des maisons est plat & en tarrasse, enduit avec de la terre detrempée avec de la paille hachée fort menu & bien batuë; au dessus dequoy on met une couche de chaux qu'on bat sept ou huit jours durant, ce qui la rend dure comme du marbre; Et quand on n'y met point de chaux, on couvre la terrasse de grands carreaux cuits au fourneau; de sorte que la pluye ne s'y arreste point, & ne cause aucun dommage: mais ils ont soin quand il a neigé de faire jetter en bas la neige qui est tombée sur leurs terrasses, de peur qu'elles ne viennent à crever. Les maisons n'ont rien de beau au dehors; mais au dedans elles sont assez propres & assez enjolivées, les murailles estant ornées de peintures, de fleurs, & d'oyseaux, en quoy les Persans ne reüssissent pas mal. Ils prennent plaisir d'avoir quantité de petites chambres fort ouvertes par plusieurs

portes

portes & plusieurs fenêtres fermées avec des treillis bien travaillez, ou de bois, ou de plâtre, dont les vuides sont remplis de pieces de verre de toutes couleurs. C'est ce qui sert de vitres, principalement aux fenêtres des appartements des femmes, & des autres lieux du logis où elles peuvent venir. Ces vitres sons ordinairement des pots de fleurs faits de plâtre, de mesme que la tige & les petites branches qui en sortent, & les fleurs sont faites de petites pieces de verre de raport de differentes couleurs qui imitent le naturel. Ils pourroient biens s'ils vouloient, avoir des belles vitres de crystal ; mais ils les font de la sorte que je viens de dire ; afin qu'on ne puisse voir à travers dans le lieu où sont les femmes, & ces sortes de vitres plaisent assez à la vûë. Les portes des maisons sont de bois de Tchinar qui est trés-beau, & la menuiserie en est aussi assez belle. C'est dans le corps de devant ou exterieur que les Persans qui aiment le faste étalent leurs plus beaux meubles, qui consistent en tapis, coussins, matelats, & couvertures : car pour le logement interieur apellé le *Haram* ou quartier des femmes, il n'y a le plus souvent que des meubles mediocres ; parce qu'il n'y entre jamais d'homme que le mari. Il y a dans quelques chambres des petites cheminées fort étroites : parce qu'on brûle en Perse le bois tout droit pour éviter la fumée, & que d'ailleurs on ny fait pas grand feu, parce que le bois y est fort cher & fort rare. Les Persans comme tous les autres Orientaux ignorent l'usage des lits élevez de terre. Quand ils veulent s'aller coucher, ils étendent sur le plancher qui est couvert de tapis, un matelats où une couverture piquée dans laquelle ils s'envelopent. L'Esté ils couchent la nuit à l'air sur leurs terrasses, & comme les femmes y couchent aussi, on a obtenu que les Moullahs qui vont chanter sur les Mosquées ne montent point le matin sur les tois ; parce que de là ils pouroient voir les femmes couchées, & c'est une grande infamie pour une femme d'avoir esté aperçuë de quelqu'un le visage découvert.

J'ay

J'ay dit que le dehors des maiſons n'a rien qui frappe la vuë. Il y en a quelques-unes qui appartiennent à des grands Seigneurs, leſquelles ont au devant une place quarrée, afin que ceux qui les viennent voir puiſſent y mettre leurs chevaux, & que les paſſans n'en ſoient point incommodez. Pour ce qui eſt de la face on y voit peu d'embelliſſement, ſi ce n'eſt à quelques maiſons que l'on a bâties depuis peu proche d'Iſpahan, comme je diray dans le chapitre ſuivant.

Aprés avoir parlé de la qualité de la Perſe en general, & de chaque Province en particulier, il eſt temps de venir à la ville capitale du Royaume, & j'en feray la deſcription trés-fidellement, telle qu'elle a toûjours paru à mes yeux & qu'elle eſt en effet, c'eſt à dire avec ſon peu de beauté & tous ſes deſavantages ; Car ſur le rapport que l'on m'a fait des écrits de quelques voyageurs qui depigent Iſpahan comme une trés-belle ville ; je ne puis m'imaginer ſur quels beaux objets ils ont pu porter la vûë, puis qu'à la reſerve du grand *Meïdan* ou de la grande place qui eſt devant le Palais du Roy, & de la longue allée qui va à Zulpha, tout le reſte d'Iſpahan n'a rien que de fort deſagreable. Il me ſouvient qu'allant un jour au devant d'un François de mes amis, aprés que nous eumes traverſé Iſpahan pour nous rendre à mon logis à Zulpha, & luy ayant demandé ce qu'il luy ſembloit de cette ville, il me répondit tout ſurpris qu'il ne croyoit pas avoir paſſé par une ville, & qu'il eſtoit ſur le point de me demander luy-meſme quand nous enterions dans Iſpahan.

CHAPITRE XI.

Deſcription d'Iſpahan ville capitale des Eſtats du Roy de Perſe.

ISPAHAN, Sphahan, ou Spahon comme le prononcent les Perſans, eſt au 90. d. de longitude, & au 32. d. 45. m. de latitude, dans la Province de *Hierac* qui fait

partie de l'ancien Royaume des Parthes. C'est la capitale de toute la Perse, & une trés-grande ville où le Roy tient ordinairement sa Cour. Les archives des Persans portent que ce n'estoit autrefois que deux villages contigus, dont l'un appartenoit à *Hauder*, & l'autre à *Neamed-Olahi*, & les deux moitiez d'Ispahan retiennent encore ces deux noms, d'où se forment deux partis entre le peuple & souvent de grands débats, chacun voulant preferer son quartier à l'autre. Ispahan ne pouvoit donc guere passer que pour un village, avant que le grand Cha-Abas eût conquis le Royaume de Lar & d'Ormus; mais ce Prince voyant une si belle assiette, tant pour estre plus prés des Provinces qu'il avoit nouvellement conquises, que pour le dessein qu'il avoit d'étendre ses Estats au Levant & au Couchant, comme il les avoit accrus vers le Midy, il quita le sejour de Casbin & de Sultanie, pour faire sa residence à Ispahan comme au centre de son Empire.

Cette ville qui est parvenuë depuis ce temps-là à la grandeur où on la voit aujourd'huy est assise dans une vaste plaine qui de trois costez s'étant à quinze ou vingt lieuës; & cette plaine est trés fertile sur tout aux endroits où on peut conduire l'eau. Du costé du Midi environ à deux lieuës d'Ispahan s'éleve une fort haute montagne, au sommet de laquelle vers le Couchant on voit des restes d'une forteresse, où l'on tient que Darius estoit dans la seconde bataille qu'Alexandre donna aux Persans dans cette plaine. Du costé du Levant il y a une grotte dans le roc, ou naturelle ou artificielle, & à laquelle peut-estre l'art & la nature ont également contribué. Il en sort une source d'eau qui est trés-bonne, & il y a un Dervis qui y demeure ordinairement. Les Gaures viennent aussi à cette grotte deux ou trois fois l'an pour faire leurs sacrifices dont je parleray ensuite; parce que de là ils peuvent voir leur cemetiere qui n'en est éloigné que d'une petite lieuë.

Le circuit d'Ispahan y comprenant les fauxbourgs, n'est guere moins grand que celuy de Paris; mais il y a à

Paris

Paris dix fois plus de peuple qu'à Ispahan. Il ne faut pas s'étonner si cette ville est d'un si grande étenduë & si peu peuplée; parce que chaque famille a sa maison en particulier, & presque chaque maison son jardin, & que de cette maniere il y a beaucoup de vuide. De quelque costé qu'on y arrive on découvre d'abord les tours des Mosquées, & puis les arbres qui environnent les maisons, de sorte que de loin Ispahan ressemble plus à une forest qu'à une ville. Comme la plaine est fertile elle est fort habitée; mais on n'y voit point de grands villages, & ce ne sont que de petits hameaux de trois ou quatre maisons tout au plus.

Les murailles d'Ispahan ne sont que de terre, accompagnées de quelques méchantes tours, sans crenaux ny plate formes, sans bastions ny redoutes, & sans aucune autre defense. Il n'y a aussi que des trés-méchans fossez, peu larges & peu profonds, & toûjours à sec. Comme les murailles ne sont que de terre, on en voit en plusieurs endroits de grands pans tombez, ou qui ont esté abatus pas les habitans pour accourcir le chemin, lors qu'ils veulent entrer dans la ville ou en sortir. On y conte dix portes qui ne sont aussi que de terre & sans aucune defense, & les principales dont *Der-vasalsebah* qui n'est pas loin du Palais du Roy, *Der-Tokchi*, *Der-Mark*, *Der-Hasan-Lembon*, *Der-Nasan-Abad*, *Der-Cha*, & *Der-Dekt*. Les portes qui ferment la ville sont faites d'aix grossierement joints, & couverts de lames de fer larges de quatre travers de doigt & de l'épaisseur d'un écu blanc, avec quelques cloux à teste plate qui atachent ensemble le bois & le fer. On ne porte point les clefs des portes au Gouverneur de la ville, & on les laisse à la garde d'un simple portier qui ouvre & ferme quand il luy plaist; & d'ailleurs on peut entrer dans Ispahan, & en sortir à toutes heures de jour & de nuit par plusieurs ouvertures que les pluyes ou les habitans ont faites, comme j'ay dit, dans les murailles en divers en droits.

La ville d'Ispahan est mal percée; les ruës sont étroites

& inegales, & la pluspart fort obscures, à cause des voutes que l'on fait pour aller à couvert d'une maison à l'autre, & l'on marche quelquefois dessous deux cent pas à tâtons. Ces ruës sont le plus souvent remplies de mille ordures, & de bestes mortes que l'on y jette, ce qui cause une grande puanteur, & qui pourroit engendrer la peste sans l'extraordinaire bonté de l'air qui y regne comme je diray ailleurs. Il y a dans la pluspart de ces ruës des puits à fleur de terre, qui sont bouchez en été; mais que l'on ouvre en hyver pour servir d'égoût à la pluye & à la neige, qui de ces puits vont se rendre par des trous dans des canaux voutez qui sont au milieu des ruës. Il y a de plus devant chaque maison un trou qui sert de receptacle à toutes les ordures; & que les paysans viennent vuider & enlever pour en engraisser leurs terres, ce qui les rend bonnes & en augmente la fertilité. Tous les matins le paysan vient en charger son asne, & c'est une chose à remarquer que se servant pour fumer son champ de toutes sortes d'ordures, il ramasse avec plus de soin celles des Armeniens & des Juifs qui boivent du vin, & encore mieux celles de Francs qui en boivent davantage, que celles des Persans qui n'en boivent point. C'est le profit des valets des maisons qui vendent la charge d'asne depuis cinq *Kasbeké* jusqu'à dix ou douze, selon qu'ils jugent que la chose vaut.

Les ruës d'Ispahan, comme de toutes les villes de la Perse, ne sont point pavées, ce qui cause de grandes incommoditez en été & en hyver: Car en été la poussiere creve les yeux, estant portée par le moindre vent d'une rüe à l'autre; si ce n'est aux ruës des gros marchands, & autour du Meydan, où trois fois le jour, le matin, à midy, & au soir, il y a des gens gagez pour arrouser les rues, tant pour abatre la poussiere que pour donner quelque rafraîchissement. Il y a aussi quantité de ces mesmes gens qui vont par les rües avec un oudre plein d'eau, une tasse à la main, & de la glace dans un sac, pour donner à boire à ceux qui en veulent. Ils

ne

ne prennent point d'argent de personne, & ils sont payez du fond qui procede des legs que plusieurs font en mourant. Cette poussiere des ruës qui incommode en été, se convertit en hyver en boüe où l'on est jusqu'à my-jambe, ce qui arrive quand il a plu ou lors que la neige fond. Il est vray que l'on ne voit presque alors personne dans les rües; parce qu'y ayant, comme j'ay dit un canal vouté dans chacune, quand la terre est detrempée il est souvent arrivé que venant à manquer sous le cheval, il s'est fait un trou d'où le cavalier & le cheval n'ont pû se tirer sans estre blessez. D'ailleurs, comme je l'ay remarqué dans ma relation du Serrail du Grand Seigneur, les Persans sont superstitieux jusqu'à ce point que de ne vouloir pas recevoir dans leur maisons un homme qui vient de dehors; & qui auroit la moindre éclabousfure sur son habit; parce que si par hazard ils venoient à la toucher ils se croiroient aussi-tost immondes; & c'est encore par cette raison que lors qu'il a plu ou que la neige vient à fondre, on ne va voir personne sans grande necessité.

On rencontre aussi de temps en temps dans les ruës de petites fosses au pied des murailles, où les Persans n'ont point de honte de s'accroupir sur les talons pour pisser dedans en presence de tout le monde. Comme il y a en bien des endroits quelque petite eau courante, ils en prennent dans la main & se lavent en mesme temps la partie que la pudeur defend de nommer; mais s'ils sont pressez de lâcher leur urine en quelque lieu où il ne se trouve point d'eau, par une sale & honteuse superstition ils frottent cette mesme partie contre la muraille, ou avec de la terre ce qu'ils tiennent pour une grande propreté & pour une marque de modestie.

Ce qui contribuë encore à rendre les rües d'Ispahan fort sales, est que les bouchers y laissent aller le sang & les excremens des bestes qu'ils tuent, & toutes ces ordures y demeurent jusqu'à ce que les paysans les viennent enlever. S'il meurt un cheval ou un chameau, une mule ou un asne, on les jette dans la ruë,

& il n'y a point de police pour cela. Il est vray qu'il y a bien tost des gens qui viennent acheter la beste morte de celuy à qui elle apartient, & ils en font du *Harissé* qu'ils vendent pour les pauvres ouvriers. Ce harissé s'apreste de cette maniere. On fait cuire la chair de la beste morte avec du bled, & quand elle est bien cuite on brasse le tout ensemble, de sorte que cela vient comme en boüillie: Mais on fait aussi du harissé de bon mouton, & on vend l'un & l'autre dans le grand Meydan & aux autres places de la ville.

Si la ville d'Ispahan est sale & une fange continuelle quand il a plû, il faut aussi remarquer que tous ceux qui en ont le moyen n'y vont jamais qu'à cheval, avec un ou deux valets de pied apellez *Chaters* qui courent devant pour faire faire passage. On va le plus souvent dans les ruës au petit galop, sans crainte de blesser aucun enfant. Car les enfans ne s'amusent point à joüer dans les ruës comme font les nostres, & dés qu'ils sont sortis de l'école ils vont s'asseoir auprés de leurs Peres pour s'instruire peu à peu dans sa profession, ce qui se pratique dans toute la Perse.

Ces *Chaters* ou valets de pied sont gens qui ont entr'eux une maîtrise, & font un métier de bien courir. Le Roy & les Seigneurs de la Cour en ont plusieurs à leur service, & les Persans tiennent qu'il est de la grandeur d'en avoir beaucoup. Ces Chaters servent de Pere en fils, & font leur aprentissage à la course. Dés l'âge de six ou sept ans on les acoûtume à marcher legerement. La premiere année ils courent une lieuë d'une haleine, & vont une maniere de petit trot. La seconde ils courent deux ou trois lieuës, & il en va des années suivantes à proportion. Environ l'âge de dix-huit ans on commence à leur donner une petite besace de farine sur le dos, avec une plaque pour faire du pain, & une bouteille d'eau, & il faut qu'ils courent avec cette charge. La raison pourquoy on en use de la sorte, est que quand ons les envoye dans le pays ils ne suivent pas le chemin des Caravanes; mais ils coupent droit,

& traversant des pays deserts où ils ne trouvent point d'eau, il faut qu'ils s'acoûtument à porter toute leur provision. Le Roy & les grands Seigneurs n'ont point de ces Chaters qu'ils ne soient passez maîtres, & cela ne se fait pas sans quelque ceremonie, & sans faire une course qui est comme le chef-d'œvre du Chater.

Si le maître du Chater qui veut estre receu maître est un grand Seigneur, il invite tous ses amis, & fait dresser un échafaut dans le Meydan où la collation est preparée, & où les Courtisanes viennent divertir la compagnie. Il n'y a pas un des invitez qui n'aporte quelque chose pour donner au Chater aprés sa course, l'un une toque, l'autre une ceinture, & de plusieurs presens qu'il reçoit il en fait part aux autres Chaters. Il se presente donc dans la place les cuisses toutes nuës, & les jambes frotées d'une certaine graisse, n'ayant autour du corps qu'un simple petit caleçon, avec une ceinture à trois sonnettes qui viennent luy batre sur le ventre. En cet équipage il part d'*Ali-Capi*, dont je parleray bien-tost en décrivant le Meydan, & depuis le soleil levant jusques au soleil couchant il court douze fois jusqu'à une pierre qui est vers les montagnes à une lieuë & demie de la ville, faisant de la sorte en ce peu de temps trente-six de nos lieuës communes, ce qui est plus de chemin qu'il n'y en a de Paris à Orleans. Pendant que le Chater court il y a *Kourouk* dans le Meidan & dans tout le chemin par où il passe, & trois ou quatre cent cavaliers ne font qu'aller & venir incessamment, pour voir s'il n'y a point de fourberie dans la course du Chater, & quand il se raproche d'Ispahan ils prennent le devant pour avertir qu'il retourne. A chaque fois qu'il part & qu'il revient, les trompettes & les tymbales se font entendre, & à la pierre qui est au bout de la carriere il y a des gens qui tiennent des fleches, & qui en donnent une à chaque course au Chater qu'il va porter à Ali-Capi. Toutes les fois qu'il retourne les Courtisanes viennent l'essuyer & luy font caresse, &

pendant toutes ces courſes il ne mange rien ; parce que cela l'empeſcheroit de marcher : mais temps en temps il boit du ſorbet. Quand il s'eſt bien acquité de ſes douze courſes que l'on compte le ſoir par les douze fleches qu'il a aportées, il eſt receu à la maîtriſe par l'aveu des principaux valets de pied du Roy qui ont le commandement ſur tous les autres, & qu'il a priez de favoriſer ſa reception. Les Kans ou Gouverneurs des grandes Provinces font courir de meſme leurs Chaters dans les lieux de leur reſidence & avec la meſme ceremonie, & chacun leur fait des preſens comme à Iſpahan, ce qui monte quelquefois à une aſſez groſſe ſomme, dont ils font part, comme j'ay dit, à leurs camarades.

La forteresſe d'Iſpahan n'eſt pas une piece fort remarquable. Elle joint la muraille de la ville du coſté du Midy, & eſt deux fois plus longue que large, ſans nulle defenſe que de quelques méchantes tours rondes toutes de terre de meſme que tout le corps de la place. C'eſt où le Roy tient toutes les raretez qu'il a achetées, ou qu'il a receües en preſent des Gouverneurs des Provinces & des Etrangers : car pour ce qui eſt de ſon treſor, je crois qu'il conſiſte principalement en la vaiſſelle d'or qu'il tient dans ſon Palais pour ſon ſervice. Devant la fortereſſe il y a un grand champ que l'on laboure, & où on ſeme du ris & d'autres grains, & la maiſon des Capucins n'eſt gue éloignée de ce lieu-là.

Tout Iſpahan en general, à la reſerve du grand Meidan ; & de quelques Bazars qui ſont des rües voutées où ſe tiennent les marchands, reſſemble plûtoſt à un grand village qu'à une ville. Les maiſons ſont écartées les unes des autres, ayant chacune ſon jardin aſſez mal entretenu où il n'y a le plus ſouvent qu'un méchant arbre. Bien loin, comme j'ay dit, que les rües ſoient tirées à droite ligne, elles vont en ſerpentant une maiſon avançant ſur l'autre, ce qui eſt tout-à-fait deſagreable à la vüë. Il eſt vray que l'on commence depuis quelques années à mieux batir ; mais c'eſt hors de la ville : car ceux qui ont le moyen de faire bâtir, ont auſſi le moyen d'entre-

tenir

tenir des chevaux pour venir à Ispahan ; & pour ce qui est des femmes, il leur est indifferent d'estre dans la ville ou hors de la ville ; puis qu'elles ne sortent que fort rarement de la maison, & qu'elles ne vont jamais à pied.

Le *Meidan* ou la grande place d'Ispahan est un ouvrage du grand Cha-Abas, & il ne l'auroit pas fait faire, si un Prince de la race des anciens Roys de Perse luy eût voulu ceder le vieux Meidan avec la maison qui l'acompagne, & plusieurs droits qui en dépendoient. C'est ce refus qui fit prendre à Cha-Abas le dessein d'une nouvelle place, pour y attirer les marchands & rüiner la maison de ce Prince, en desertant ce quartier de la ville qui est maintenant moins habité. Ce n'est pas loin de ce vieux Meidan, que les Augustins d'un costé & les Carmes de l'autre ont leurs maisons, & les Juifs sont aussi dans le mesme voisinage. Il y a encore deux costez de ce Meidan en leur entier, & sous les portiques il n'y a que des gens qui vendent du fruit & autres sortes de vivres. Les deux autres costez sont comme en rüine : mais quand tout estoit en bon état il estoit aussi beau que le nouveau ; & il y a dequoy s'étonner que le Prince qui le fit bâtir ne chosit pas la place que Cha-Abas prit pour le sien, comme estant beaucoup plus proche de la riviere d'où l'on tire de grandes commoditez.

Le grand Meidan est donc une place d'environ sept cens pas de long, & de deux à trois cens de large, desorte qu'elle a beaucoup plus de longueur que de largeur. Elle est bastie des quatre côtez, & est assise dans sa longueur du Septentrion au Midy. Il y a des portiques tout autour, & au dessus des terrasses, le long desquelles du côté de la ville il y a des petites chambres de neuf ou dix pieds de haut & qui déperissent fort, n'ayant esté basties que de ces briques cuites au Soleil. Elles sont ocupées pour la plus grande partie par les plus infames courtisanes de la ville. A quelques pas des portiques il y a un canal revêtu de pierre ; mais mal entretenu, qui regne tout à

l'entour de la place; & Cha-Abas fit planter des arbres d'espace en espace; mais ils déperissent de jour en jour, & quand il en meurt un on neglige d'en mettre un autre à la place. Le canal où beaucoup de pierres viennent à manquer, n'est pas toûjours aussi bien remply d'eau, & celle qui y croupit en été rend une puanteur fort incommode.

Il y a au milieu de la place un grand arbre ou mast planté, comme ceux que nous plantons en Europe, pour exercer le peuple à tirer à l'oyseau, & c'est aussi à peu prés pour un semblable exercice. Quand le Roy veut tirer on met au haut de l'arbre une coupe d'or, & c'est avec la fleche qu'on la doit abatre. Il faut pour cela courir à bride abatuë, & il n'est pas permis de tirer qu'aprés avoir passé l'arbre en se renversant sur la croupe du cheval; ce qui est encore un reste de l'ancienne coûtume des Parthes qui tuoient leurs ennemis en fuyant. La coupe d'or est pour celuy qui l'abat, & j'ay vû Cha-Sefi ayeul du Roy qui regne presentement; en cinq courses qu'il fit abatre trois de ces coupes.

De cet arbre qui est au milieu de la place jusqu'à la grande Mosquée, c'est où l'on vend le bois & le charbon. Du mesme arbre jusqu'à l'horloge qui est au costé du Nord, on ne voit que des vendeurs de vieilles ferrailles de vieux harnois de chevaux, de vieux tapis, & d'autres vieilles nippes comme dans nos friperies. De cet arbre enfin jusqu'à une autre Mosquée qui est au Midy vis à vis de l'horloge, c'est l'endroit où l'on vend des poules & des pigeons. Le reste de la place du costé du Palais est toûjours net & sans aucune boutique; parce que le plus souvent le Roy sort vers le soir pour avoir le plaisir de voir combatre des lions, des ours, des taureaux, des beliers, des coqs, & autres sortes d'animaux qu'on amene en cette place. Le peuple d'Ispahan, comme en plusieurs autres villes, est divisé en deux partis, l'un qui s'apelle *Hedari*, & l'autre *Nametlai*, & dans tous ces combats d'animaux il se fait entre les deux partis des gageures considerables. Le Roy qui demeure neutre fait

donner au maître de l'animal qui a eu le dessus, tantost 5. tomans, & tantost 10. & quelquefois jusqu'à 20. & celuy qui a gaigné la gageure luy fait aussi present de quelque chose. Ils ont aussi un jeu à rompre des œufs en les frapant par la pointe l'un contre l'autre, & il y a de ce œufs qui valent jusqu'à trois ou quatre écus. Les poules qui les font sont d'une contrée qu'on apelle *Sausevare* environ à cent lieuës d'Ispahan vers la Province de Karason, & il y a des coqs de ce pays là qui sont beaucoup plus beaux & plus puissans que le coqs ordinaires & qui coutent cent écus. Des Basteleurs viennent aussi les aprés-dinées dresser leurs theâtres au Meidan, & vers le soir les joüeurs de marionettes entourent de toile une place en quarré, & au travers d'une autre toile fort fine font paroître leurs marionettes qui ne sont que des ombres qui font mille plaisantes postures. Quand le jeu est fini ils viennent demander quelque chose aux assistans, & chacun leur donne ce qu'il luy plaist. Tous les Vendredis qui sont comme des jours de marché, tout le Meydan est remply de peuple, & les paysans y aportent tout ce qui se travaille dans les villages, comme des portes & des fenêtres prestes à prendre, des chassis, des cadenats, & autres choses de cette nature. C'est aussi en ces jours là qu'on y vend des chevaux, des chameaux, des mulets, & des asnes, ce qui y amene beaucoup de monde des tous les costez.

Du costé du Couchant où est la porte du Palais du Roy & la porte d'Ali, on void rangées entre les portiques & le canal environ soixante & dix pieces de canon grands & petits sur leurs affusts. Ce sont les canons que le grand Cha-Abas fit venir d'Ormus avec l'horloge du Meidan dont je parleray bien-tost, aprés qu'il se fut rendu maître de cette Ville, & les Anglois devoient en avoir leur part; puis qu'ils luy avoient aidé à la prendre, & qu'il n'en seroit pas venu à bout sans leur secours.

Voicy maintenant ce que contiennent les bastimens qui enferment cette grande place, & pour conduire le

le Lecteur d'un quartier à l'autre, je commenceray par le face du Midy. Depuis le coin de cette face qui touche celle du Levant, jusques à une Mosquée qui est au milieu, ce sont toutes boutiques de selliers, & depuis la Mosquée jusqu'à l'autre coin qui touche la face du Couchant, c'est le quartier des Libraires & Relieurs & des Bahutiers. Au milieu de cette face du Midy il y a un grand portail avec une tour de chaque costé, lequel donne passage à une Mosquée dont la porte est toute couverte de lames d'argent, & c'est asseurement la plus belle porte & la plus belle entrée de toutes les Mosquées de la Perse.

A l'autre bout de la mesme face où elle joint celle du Couchant, il y a un grand portail par où l'on se rend à une fausse porte du Palais du Roy, joignant laquelle dés qu'on est entré on trouve l'appartement du grand Tresorier qui est un Eunuque blanc, & qui ayant les clefs de la chambre du Tresor où l'on tient les sacs d'argent, a soin de payer tout ce que le Roy ordonne. C'est par cette fausse porte qu'on fait entrer tous les vivres pour la maison du Roy, & qu'on se rend aux offices qui forment une grande cour, dont un des costez est pour les manufactures des tapis d'or & de soye, & des brocharts d'or que le Roy entretient pour son servise. C'est dans ce mesme enclos que les Francs qui sont aux gages de sa Majesté, & qui demeurent à Zulpha, viennent travailler le jour, comme aussi quelques autres excellens Ouvriers qui ont quelque science particuliere.

La face du Couchant qui fait l'une des deux longueurs du Meidan, est disposée de cette maniere. Depuis l'angle du Mydi qui touche le quatier des Bahutiers jusques au Palais du Roy, ce ne sont que Quincailliers qui vendent de toutes sortes de menuës marchandises de Nurenberg & de Venise.

Pour ce qui est du Palais du Roy je ne puis en faire une belle description; parce qu'il n'y a aucune beauté, ni dans les bâtimens, ny dans les jardins. Je crois avoir esté aussi avant qu'on y peut aller toutes les fois que j'ay esté apellé auprés de sa Majesté; mais à la reserve de

quatre

quatre salons qu'on apelle *Divans*, il n'a rien paru à mes yeux que quelques petites galeries basses & étroites où deux hommes ont de la peine à aller de front. J'ay dépeint ailleurs deux de ces Divans, l'un qui s'avance sur le Meidan à costé de la porte du Palais, & un autre au dedans où il reçoit les Ambassadeurs; les deux autres sont à peu prés de la mesme structure; mais plus petits, dans l'un desquels j'eus audience du Roy avec le Calaat dont il m'avoit honoré.

Depuis la porte du Palais du Roy jusques à celle d'Ali, apellée *Ala Capi*, ce sont des Orfévres, des Lapidaires, & des Graveurs de cachets de pierre. Cette porte d'Ali est toute simple & sans ornement, & elle donne passage dans une grande allée, au bout de laquelle est une autre porte dont le seüil est une pierre ronde, pour laquelle les Persans ont un grand respect. C'est proprement cette porte que l'on apelle la porte d'Ali, & la Cour qui est au delà est un azile inviolable pour tout criminel qui s'y peut sauver.

Entre la porte d'Ali & l'autre angle de la mesme face du couchant il y a une grande porte qui donne entrée dans un Bazar où tous les Armeniens qui demeurent à Zulpha ont leurs boutiques, & où ils vendent de toutes sortes de draps qu'ils aportent de l'Europe, comme draps d'Angleterre & de Hollande; & draps d'écarlate de Venise, avec quelques autres marchandises rares pour la Perse.

Au bout de ce Bazar où sont les Armeniens, on entre dans un grand Carvansera à double étage que la Mere de Cha-Abas II. a fait bâtir. Il y a au milieu un grand bassin & aux quatre coins quatre grandes portes par où l'on entre dans quatre autres Carvanseras. Je veux bien donner icy en passant un bon avis à ceux qui iront à l'avenir pour negocier en Perse. S'ils n'ont pas de grosses marchandises ils ne doivent pas prendre des chambres basses qui sont trois fois plus cheres que celles de dessus; parce que les marchands qui ont plusieurs gros balots recherchent celles d'enbas pour n'avoir pas la

peine

peine de faire porter en haut leurs marchandiſes. D'ailleurs les chambres où le ſoleil donne le plus, & où il entre par conſequent plus de chaleur en été, ſont celles qui coûtent le moins de loüage. Ce n'eſt pas que toutes les chambres des Carvanſeras ne ſoient taxées par le Roy à un meſme prix ; mais le Concierge qui ſonge à ſon profit fait acroire au marchand que les chambres qu'il demande ſont déja loüées, particulierement celles des coins qui ſon les plus grandes & les plus commodes. Ainſi un marchand qui veut demeurer un an à Ispahan pour ſes affaires, avant qu'il ait la clef d'une bonne chambre eſt, quelquefois obligé de faire preſent au Concierge d'un toman ou deux ſelon la qualité de la chambre qu'il luy demande. Sans cet artifice du Concierge le loüage des chambres ne ſeroit pas cher, & la choſe comme j'ay dit, eſt taxée par le Roy. Ce qu'il y a de bon dans ces Carvanſeras, eſt qu'on y eſt plus en ſeureté que dans des maiſons particulieres; parce que s'il arrivoit qu'une piece de marchandiſe fut dérobée, ou qu'un homme qui achete à credit fit banqueroute au marchand, le Concierge doit répondre de l'un & de l'autre. Mais auſſi il faut que le marchand donne deux pour cent de tout ce qu'il vend, & quand un marché eſt fait, on va trouver le Concierge qui couche dans ſon livre tant la marchandiſe que les noms du vendeur & de l'acheteur. Comme c'eſt au Concierge à réſpondre du dernier, s'il ne le connoiſt pas bien il va s'informers s'il eſt ſolvable, & au cas que cela ne ſe trouve pas le marchand reprend ſa marchandiſe. Quelquefois auſſi le marchand pour ſauver les deux pour cent s'entend avec l'acheteur, & tâche de faire ſortir ſa marchandiſe à l'inſçeu du Concierge, en donnant quelque choſe à un de ſes Commis qui ferme les yeux ; Mais auſſi s'il arrive que l'acheteur faſſe banqueroute, le marchand n'oſe s'en plaindre ; parce que la choſe n'eſt pas écrite dans le livre du Roy, & qu'il a fraudé ſes droits. Je parle de cecy comme ſçavant ; car ayant negocié pluſieurs fois avec un homme qui m'avoit toûjours trés-bien payé,

& qu'on

& qu'on eſtimoit fort riche, & dans la derniere affaire que je fis avec luy de ſoixante-ſept tomans ayant negligé d'en avertir le Concierge, je perdis ma ſomme ſans reſource; parce que la fantaiſie prit à mon debiteur de me la nier ſur ce qu'elle n'eſtoit pas écrite ſur le livre du Roy ce qui tient lieu de promeſſe dont le payement eſt aſſeuré : Car quand le terme eſt écheu, ſi le debiteur n'apporte pas de l'argent c'eſt au Concierge à l'aller chercher & s'il ne ſatisfait pas à ce qu'il doit, on luy fait donner tous les jours des coups de bâton ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il paye.

Pour ce qui eſt de la ſeureté des Bazars elle eſt auſſi aſſez grande, & les marchands ferment le ſoir leurs boutiques legerement; parce que toute la nuit ils ſont bien gardez dedans & dehors. Quant aux petites boutiques qui ſont dans le Meidan, chacun ſerre le ſoir ſa marchandiſe dans des coffres fermez à cadenat, & on les range tous à un endroit de la place; mais pour de groſſes marchandiſes, comme des tentes, des cordes, & autres choſes qui tiennent beaucoup de place, on ne fait qu'étendre deſſus une grande toille atachée à des bâtons plantez en terre; car il y'a auſſi toute la nuit des gardes dans le Meidan. Je reviens à cette place, & il faut en achever la deſcription.

Entre la porte d'Ali & celle qui conduit au Bazar où les Armeniens ont leurs boutiques, c'eſt où ſe tiennent les ouvriers en cuir de rouſſi, qui ſont de petits oudres que l'on met ſous le ventre du cheval, de petits ſeaux, & autres choſes qui ſervent à l'équipage d'un Cavalier, comme auſſi les faiſeurs d'arcs & de fleches, & les fourbiſſeurs. De cette derniere porte juſques au bout de la galerie, ce ſont des boutiques de droguiſtes & d'épiciers.

A l'angle des deux faces du Couchant, & du Septentrion, il y a une porte qui donne entrée dans un grand Bazar, où ſe tiennent les marchands qui vendent des robes, des chemiſes, des caleçons, des bas, & autres choſes de cette nature. On y vend auſſi des ſoulliers de chagrin pour homme & pour femme; & cette ſorte de

ſouliers

souliers ne se porte que par des gens qui sont au dessus du commun.

De ce Bazar on passe à un autre qui est plus grand, & dont la quatriéme partie est pleine d'ouvriers en cuivre qui font des pots, des plats, des assiettes & autres utensiles de menage ; & il y a aussi des ouvriers de limes, & des faiseurs de lames de scie. Le reste de ce grand Bazar est occupé par des Teinturiers de toiles ; & au bout du Bazar il y a un tres-beau carvansera où sont tous les marchands qui vendent le musc, les cuirs de roussi, & les fourures.

J'ay remarqué ailleurs que le Roy tire un grand reve-nu des Bazars & des Carvanseras qu'il a fait bâtir, & que ce revenu est particulierement affecté pour sa bouche & l'entretien ordinaire de sa maison. Car la loy de Mahomet defendant aux Princes de charger le peuple par des doüanes, des taxes ou des imposts, ils ne croyent pas que l'argent qui en revient soit bien legitime pour l'employer aux usages de la vie, & ils feroient scrupule de s'en servir pour leur bouche dans l'opinion qu'ils ont que les viandes ne leur profiteroient pas. C'est aussi en vertu de cette defense de Mahomet que les marchands se licentient autant qu'ils peuvent à passer les doüanes sans payer, ne croyant pas offenser le Prince ; puis qu'ils ne pechent point contre la loy ; d'autant plus que s'il falloit satisfaire à tous les droits, les marchandises monteroient si haut que cela romproit le cours du commerce. Le revenu des Carvanseras, des Bazars, & des Jardins ne suffiroit peut-estre pas pour la cuisine du Roy ; mais il faut remarquer que les Kans ou Gouverneurs des Provinces ont soin de l'entretenir tour à tour chacun sa semaine, & que de la sorte il ne sort point pour cela d'argent du tresor.

Je viens à la face du Meidan, qui est vers le Nort. On à fait sous les portiques des separations pour des chambres qui donnent sur la place, & où l'on va fumer le tabac & boire le caffé. Les bancs de ces chambres sont faits en amphitheatres, & au milieu de chacune il y

a un

a un baſſin plein d'eau courante, qui ſert à remplir la pipe d'eau quand la fumée du tabac en a rendu la couleur deſagreable. Tous les Perſans qui ſont un peu à leur aiſe ne manquent pas de ſe rendre tous les jours dans ces lieux-là entre ſept & huit heures du matin, & on leur preſente d'abord la pipe avec une taſſe de caffé: Mais le grand Cha-Abas qui eſtoit un Prince de beaucoup d'eſprit, voyant que ces chambres eſtoient autant de lieux d'aſſemblée pour s'entretenir des affaires d'Etat, ce qui ne luy plaiſoit pas, pour rompre le cours à des petites cabales qui en pouvoient naître, il s'aviſa de cet artifice. Il ordonna qu'un Moullah iroit tous les matins dans chaque chambre avant que perſonne y vint, & qu'il entretiendroit ces preneurs de tabac & de caffé, tantoſt de quelque point de la loy, tantoſt d'hiſtoires & de Poëſie. Cette coûtume, dont j'ay fait mention ailleurs, s'obſerve encore aujourd'huy, & aprés que deux ou trois heures ſe ſont paſſées dans cet exercice, le Moullah ſe levant crie à tous ceux de la chambre: *A la bonne heure, que chacun ſe retire, & qu'il aille à ſes affaires.* Chacun ſort incontinent à l'exhortation du Moullah, qui a reçû auparavant quelque petite liberalité de la compagnie.

Au milieu de cette face du Nord il y a un grand portail, au deſſus duquel eſt une horloge que Cha-Abas fit apporter d'Ormus quand il prit cette ville ſur les Portugais; Mais cette horloge eſt une piece fort inutile: parce qu'elle ne va point, & qu'il n'y a pas grande apparence qu'on la remette en état. Une grande galerie regne tout au tour, & eſt ouverte de tous coſtez, n'ayant qu'un ſimple couvert ſoûtenu par des colonnes. C'eſt ſur cette galerie ou ce balcon ſi on l'aime mieux, où tous les ſoirs quand le ſoleil ſe couche & à minuit, il ſe fait un concert de trompettes & de cymbales qui ſe font entendre par toute la ville. Pour dire la choſe comme elle eſt, ce n'eſt pas une muſique fort agreable, & une oreille delicate s'en divertiroit fort mal. En quelques endroits de cette galerie on a menagé de petites

chambres où demeurent les principaux du concert: Dans toutes les villes ou des Kans font leur residences, & non pas d'autres, on a le privilege d'une mesme fanfare de tymbales & de trompettes.

De costé & d'autre de ce portail qui est sous l'horloge, il y a cinq ou six bancs de jouailliers, qui vendent quelques rubis & quelques perles, des émeraudes, des grenats, & des turquoises, qui ne sont pas de grande valeur. Chaque espece est mise à part dans un petit plat, & tout le banc est couvert d'un rets de soye au travers duquel on voit les pierres, afin qu'on n'en puisse dérober.

Vis-à-vis du mesme portail en allant vers la face du Midy, on trouve deux bornes hautes de cinq ou six pieds, & éloignées l'une de l'autre de sept ou huit. C'est pour le jeu de mail à cheval, & il faut en courant frapper la boule & la faire passer entre les deux bornes.

De ce portail on entre dans un enclos qui ressemble fort à celuy de la foire saint Germain, & c'est où se tiennent les marchands de brocarts d'or & d'argent, & d'autres riches étoffes; comme aussi les marchands de toiles fines.

Le quatriéme costé du Meidan qui est au Levant, & qui répond à l'autre grande face où est la maison du Roy, est disposé de cette maniere. On voit au milieu une Mosquée dont le dôme est couvert de terre cuite, & tant le dôme que le portail qui est fort haut, tout est vernissé. On y monte par neuf ou dix marches, & elle a en face la porte d'Ali qui est de l'autre costé de la place. Du bout de ces portiques qui touche le costé du Nord jusqu'à la Mosquée, ce sont tous marchands de soye à coudre, tant ronde que plate, & de plusieurs menus ouvrages de soye, comme de rubans, de lacets, de jarretieres, & d'autres choses de cette nature. De la Mosquée jusqu'à l'autre bout, ce sont toutes sortes de tourneurs en bois, qui ne font guere autre chose que des berceaux d'enfant & des roüets. Il y a aussi des batteurs de coton dont ils font des couvertures piquées. Au dehors

hors des portiques, il n'y a que des forgerons pour des fers, des marteaux, des tenailles, des cloux, & d'autres choses semblables, avec quelques couteliers.

Voila tout ce qui se peut reciieillir de plus particulier, tant de la ville d'Ispahan, que de cette grande place, dont quelques-uns ont peut-estre fait de plus belles peintures, soit par le discours; soit par le burin. Mais le papier qui soufre tout represente ordinairement les choses plus belles qu'elles ne sont en effet, & les peintres ont accoûtumé de flater, ce qui est fort éloigné de mon genie. J'ay dit les choses comme elles sont; & je les ay vûës plus souvent & plus long-temps qu'aucun franc qui soit passé en Asie, ayant fait six voyages en Perse pendant l'espace de quarante ans.

CHAPITRE VI.

De Zulpha petite ville qui n'est separée d'Ispahan que par la riviere de Senderu.

ZULPHA que d'autres appellent *Julpha* & *Giolfa*, chacun suivant dans ces noms étrangers de ville, de provinces, & de rivieres, l'orthografe qui luy semble la meilleure, est éloignée d'Ispahan vers le Midy d'une demy-heure de chemin d'un homme de pied, & la riviere de *Senderu* passe à peu prés dans une distance égale entre les deux villes. Le chemin qui mene de l'une à l'autre est ce qu'il y a de plus beau à Ispahan, & dans tout le reste de la Perse; mais il ne passeroit pas pour extraordinaire en France, où nous avons plusieurs avenuës de maisons particulieres qui surpassent en beauté celle dont je vais faire la description. C'est une allée de plus de 1500. pas de long, & de 70. ou 80. de large, coupée presque également par la riviere, sur laquelle il y a en cet endroit-là un trés-beau pont dont je parleray plus bas. Elle commence par un pavillon d'environ 40. pieds en quarré, qui joint le derriere du Palais du Roy, & qui est

à double étage, percé en haut & en bas en plusieurs grandes fenêtres fermées par des treillis de bois artistement travaillez. Il n'y a que le Roy & sa maison qui entrent par là dans cette allée : car ceux qui sortent d'Ispahan pour aller à Zulpha ou en d'autres lieux au de là de la riviere, se rendent dans l'allée par une porte de la ville qui touche le pavillon. Voicy en peu de mots quelle est la disposition de cette allée que l'on apelle la ruë de *Tchar-bag*, c'est à dire des quatre Jardins.

Un canal regne le long de l'allée depuis le pavillon, d'où sort un ruisseau qui le remplit jusques au grand pont. Les deux bords du canal qui sont de pierre de taille, & larges de deux ou trois pieds, font un chemin que les passans peuvent prendre, & qu'ils prennent quelquefois : car le chemin ordinaire tant pour les gens de pied que pour les chevaux, est de costé & d'autre de l'allée, depuis les arbres qui sont plantez en droite ligne jusques aux murailles des jardins du Roy qui ferment l'allée des deux costez, c'est un chemin relevé de pierre de taille, & de quatre pieds de large ou environ. Il n'y a qu'un rang d'arbres de chaque costé, & ce sont des arbres fort droits & fort hauts, appellez *Tchinards*, qui n'ont au haut qu'une grosse toufe. L'espace qui est entre le canal & les arbres n'est point pavé, & il laisse un champ que l'on seme quelquefois. Environ à 200. pas du grand pavillon le ruisseau tombe dans un bassin de 30. ou 35. pieds de diametre, & en cet endroit comme en d'autres qui sont plus bas, & où il y a aussi d'autres bassins, l'allée est croisée par un chemin pavé & relevé comme les autres, & de 10. ou 12. pieds de large. A main gauche de ce premier bassin il y a un pavillon à peu prés de mesme grandeur & de mesme structure que celuy qui est au commencement de l'allée, & c'est dans une sale basse & voutée, au milieu de laquelle il y a un bassin d'eau, ou on va prendre le caffé. De ce pavillon jusqu'au pont l'allée prend de la pante, & l'eau fait quelques cascades.

Tous les jardins qui sont de costé & d'autre de l'allée deça

deça & delà le pont apartiennent au Roy : Mais il ne faut pas s'imaginer que des jardins, ny celuy de Hezardgerib qui est le plus beau de toute la Perse, soient enjolivez & entretenus comme ceux que nous avons en Europe : Car on n'y voit point de beaux parterres, ny d'allées de charmes, n'y d'autres embellissemens qui sont si ordinaires en France & en Italie. On y laisse croître l'herbe en bien des endroits, & on se contente d'avoir un grand nombre d'arbres fruitiers, & de ces grands arbres toufus par le haut, plantez à la ligne, ce qui fait toute la decoration des jardins de Perse.

Des deux costez des murailles des jardins qui ferment l'allée, on voit dans de justes intervalles des portes assez bien enjolivées, & au dessus de chacune un petit salon. Presque au milieu de l'allée entre le grand pavillon où elle commence & le pont, il y a à gauche une maison de Dervis a qui le Roy a donné un de ses jardins pour y bâtir. Ils y gardent quelques reliques d'Aly ou de quelque autre Prophete, & on les voit en passant sous une voute devant laquelle les Persans font une profonde inclination. Ces Dervis viennent tous les jours sur les trois ou quatre heures aprés midy dans les Bazars d'Ispahan, prenant chacun son quartier, & un vieux avec un jeune. Ils vont d'une boutique à l'autre, & instruisent le peuple sur quelque point de la loy, le jeune Dervis répondant par intervalle au vieux qui fait comme l'office de Predicateur. Ils n'ont pour tout habit que deux peaux de mouton ou de bouc qui leur pendent devant & derriere, avec une grande ceinture de cuir large de quatre ou cinq doigts, & garnie de plusieurs grosses plaques de letton. Ils ont une autre peau de mouton sur les épaules laquelle ils attachent par devant sous le menton ; & leur coiffure est une autre petite peau d'aigneau en forme de bonnet, à laquelle ils laissent les pieds qui leur viennent pendre sur le cou & sur les jouës. Ils ont une grosse massue à la main, & c'est à peu prés comme les peintres nous representent saint Jean Baptiste dans le desert. Ces Dervis

fourrent entre leur ceinture & la peau qui les couvre quelques mechantes fleurs selon la saison, au defaut de fleurs plusieurs sortes d'herbes, que tant le vieux Dervis que le jeune aprés leur exhortation donnent aux marchands & aux artisans, de qui ils reçoivent en mesme-temps quelque aumône. Vers le soir ils se retirent à leur maison, & j'oubliois de dire qu'ils tiennent toûjours devant la porte un grand vaisseau plein d'eau avec plusieurs petits pots, & en été de la glace, tous les passans qui ont soif pouvant aller boire en ce lieu là sans qu'on leur demande rien.

La riviere de Senderu, qui de mesme que toutes les autres rivieres de Perse, à la reserve de l'Aras, ne porte point de bateau, est d'un grand secours à Ispahan. Derriere les montagnes du Midy au delà de Zulpha il y a une autre riviere apellée *Abkuren*, laquelle à cinq ou six lieuës au dessus d'Ispahan s'aproche de Senderu d'une lieuë & demi ou environ. Cha-Abas I. du nom essaya de les joindre, & de faire sauter quelques roches qui s'opposoient à son dessein; mais n'en ayant pû venir à bout, ses successeurs n'ont pas continué l'entreprise, & il eût falu pour cela l'industrie de quelque habile Ingenieur de nostre Europe. Si la chose s'estoit pû faire, la campagne d'Ispahan en auroit reçu un grand benefice, & seroit devenuë un des plus fertiles & plus delicieux pays de la terre, au lieu que cette riviere devient inutile allant courir par des lieux arides & des campagnes de sel. Pour ce qui est de la riviere de Senderu, elle se deborde quelques fois en hyver: mais en été elle a trés-peu d'eau, & le plus souvent on la passe à gué plustost que de la passer sur les ponts. A trois ou quatre lieuës au dessus d'Ispahan on la detourne par plusieurs canaux pour arrouser les terres & les jardins, qui sans cela ne produiroient rien. Il y a bien des puits en beaucoup de lieux; mais outre qu'ils ne peuvent pas fournir la grande quantité d'eau qui est necessaire, l'eau de la riviere est beaucoup meilleure, à cause des terres grasses par où elle passe. Mais il faut remarquer que tous ces canaux ne retournent

tournent pas à la riviere: mais qu'ils se vont perdre dans la campagne; de sorte que cette riviere d'Ispahan estant déja fort diminuée quand elle arrive à la ville, est enfin reduite à force d'estre coupée, à un petit ruisseau qui à dix ou douze lieuës d'Ispahan se va perdre entierement dans des marais. Cette disette d'eau, qui est generale dans toute la Perse, est cause qu'elle est dispensée avec un menage extraordinaire, & que l'on l'achete fort cherement. Aussi la Charge d'Intendant des Eaux, dont il revient un profit considerable aux coffres du Roy, est une des plus belles de la Cour & des plus briguées, celuy qui veut l'obtenir estant obligé de faire de grands presens. Pour ne rien dire ce sujet que de l'ordre qui s'observe à Ispahan & à Zulpha, il faut remarquer que chaque jardin est taxé plus ou moins selon sa grandeur pour avoir l'eau une fois la semaine, & qu'on donne de méme l'eau tour à tour en certains quartiers qui en ont besoin, chaque maison ou jardin ayant son canal particulier par où l'on derive l'eau des grands canaux. Mais il se faut bien garder d'entreprendre de faire venir l'eau dans ce canal particulier hors de son rang & du temps qu'il est permis; car si la chose estoit sceuë on n'en seroit pas quitte pour une legere amende. J'ay connu deux Francs qui pour avoir ozé prendre la nuit de l'eau avant que leur tour fût venu, auroient couru risque de perdre leur terre, qui auroit esté confisquée sans une bonté particuliere que le Roy a pour les Francs, & surtout pour les François; ce qui n'empescha pas qu'il ne leur en coutât à chacun une bonne somme. Voila toutes les observations que j'avois à faire au sujet de la riviere d'Ispahan; Il est temps de la passer pour voir l'autre moitié de l'allée, avec le jardin de Hezardgerib qui est au bout, & pour aller à Zulpha.

Quatre Ponts environ à un quart de lieuë de distance l'un de l'autre traversent la riviere de Senderu à Ispahan. Celuy qui coupe l'allée porte le nom d'Alyverdy-Kan qui l'a fait bastir, & s'apelle aussi le Pont de Zulpha. Il est basti de bonne brique liée avec des pierres

de taille & eſt tout uni, le milieu n'eſtant pas plus élevé que les deux bouts. Il n'a guere moins de 350. pas de long & 20. de large, & il eſt ſoûtenu de quantité de petites arches de pierre qui ſont fort baſſes. Il a de chaque coſté une gallerie large de huit ou neuf pieds, & qui va de bout en bout. Pluſieurs arcades de 25. ou 30. pieds de haut ſoûtiennent la plateforme dont elle eſt couverte, & ceux qui veulent eſtre plus à l'air, quand la chaleur n'eſt pas grande, peuvent paſſer par deſſus. Le paſſage le plus ordinaire eſt ſous les galleries qui tiennent lieu de parapet, & qui ont pluſieurs ouvertures ſur la riviere dont elles reçoivent de la fraîcheur. Elles ſont fort élevées par deſſus le rez de chauſſée du pont, & on y monte par des eſcailliers aiſez, le milieu du pont qui n'a qu'environ 25. pieds de large, eſtant pour les chariots & les voitures. Il y a encore un autre paſſage quand l'eau eſt baſſe en Eſté, & qui eſt fort agreable pour ſa fraiſcheur. C'eſt un petit chemin qui touche le fond de la riviere, où il y a des pierres diſpoſées afin qu'on puiſſe paſſer ſans moüiller le pied. Il traverſe toutes les arches d'un bout du pont à l'autre par une porte que l'on a faite à chacune, & l'on y deſcend de deſſus le pont par un petit eſcalier que l'on a pris dans les épaiſſeurs. Il y en a un de méme de chaque coſté du pont pour monter ſur la plateforme de la gallerie, qui a plus de deux toiſes de large avec ſes gardefous de coſté & d'autre. Ainſi il y a ſix paſſages ſur ce pont, un par le milieu, quatre aux deux côtez, qui ſont les deux galleries & leurs plateformes, & le petit chemin qui perce les arches. Ce pont eſt veritablement un fort bel ouvrage, & pour mieux dire le ſeul bel ouvrage de la Perſe; mais il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit auſſi ſolidement baſti que le pont neuf de Paris.

Il y a encore trois autres ponts ſur cette riviere, un au deſſus du pont de Zulpha, & deux au deſſous. Ce premier des trois eſt fort ſimplement baſti; mais trés-commode pour les Armeniens de Zulpha, quand ils vont à leur negoce du coſté du couchant, & à leur retour, en coupant

droit

lsoit par ce pont; au lieu qu'il leur faudroit faire un grand cercle en passant sur l'autre, & en traversant tout Ispahan.

Le premier des deux autres ponts, qui sont au dessous du pont de Zulpha, fut basti par Cha-Abas II. pere du Roy qui regne presentement. Il est à peu prés de méme structure; mais il a une beauté particuliere que l'autre n'a pas, & c'est une place en exagone qui est au milieu du pont, avec une belle cascade qu'on fait faire à la riviere en cét endroit-là. Il y a aux deux avenuës de ce pont deux belles maisons qui appartiennent au Roy, & la riviere n'ayant point de plus beau lit qu'en ce lieu-là où elle se trouve assez profonde; c'est en partie ce qui porta Cha-Abas à y faire bastir un pont. Ce fut aussi en partie à l'occasion des Gaures qui ont leur quartier au de là de la riviere, afin qu'ils ne passassent plus dans la grande allée de Tcharbag, & qu'en sortant d'Ispahan ils pussent couper court & se rendre chez eux en moins de temps. Ce quartier de Gaures n'est que comme un gros village, dont les premieres maisons sont peu éloignées de la riviere, & l'allée qui va d'Ispahan jusqu'à ce pont est plus longue & plus large que celle de Tcharbag, & plantée de méme de chaque costé d'un beau rang d'arbres, mais sans canal au milieu.

J'ay dit qu'à chacune des deux avenuës de ce pont des Gaures il y a une belle maison pour le divertissement du Roy. Celle de deça qui est sur la gauche de la riviere du costé d'Ispahan, fut donnée par le Grand Cha-Abas aux Capucins. Dés qu'ils furent arrivez à Ispahan ce Prince les gousta & leur témoigna de la bien-veuillance. Il eut la curiosité de s'informer de leur maniere de vie, & leur demanda s'ils prenoient de l'argent. Les Capucins luy ayant dit qu'ils n'en manioient point, qu'ils se contentoient de peu de chose, & ne vivoient que d'aumônes, & le Roy jugeant que ses sujets ne leur en feroient pas beaucoup, il leur donna cette maison pour l'habiter avec les jardins qui en dépendent: Mais les Capucins n'y demeurerent que peu de temps, la

maison estant de trop grand entretien, & trop éloignée de la ville. Cela leur estoit fort incommode quand il leur falloit aller l'hyver à Ispahan, & c'estoit la mesme incommodité pour quelques Catholiques Romains qui vouloient aller faire leurs devotions à leur chapelle. C'est ce qui les obligea de quiter cette maison, & ils acheterent celle où ils demeurent presentement de l'argent que le Pere Joseph de leur Ordre leur fit tenir. Elle est très-commode & bien bastie, & c'est la mieux postée & la plus proche du Palais du Roy, des quatre maisons de Religieux Francs qui se sont habituez, tant à Ispahan, que dans Zulpha.

Il y a enfin un autre vieux pont à un quart de lieuë au dessous du pont des Gaures, & c'est le chemin ordinaire que prennent ceux d'Ispahan pour aller à Schiras.

Je reviens à la grande allée de Tcharbag, qui continuë encore de la mesme maniere que je l'ay dépeinte; plus de 800. pas au delà du pont de Zulpha jusqu'au jardin de Hezardgerib. Le ruisseau qui passe par le milieu de cette autre moitié de la grande allée, vient de la mesme riviere qu'on a coupée, comme j'ay dit, trois ou quatre lieuës au dessus d'Ispahan. Quand on a marché environ 400. pas on trouve une cascade qui tombe dans un bassin & de costé & d'autre de la cascade il y a dix ou douze marches qu'il faut monter pour gaigner le bout de l'allée. Elle a en face la maison qui est au devant du grand jardin *Hezardgerib*, c'est à dire *de mille arpens*, & cette maison consiste en un salon sur la porte avec quatre petites chambres aux quatre coins.

Pour ce qui est du jardin il est beau pour la Perse; mais ce seroit peu de chose en France, & j'ay veu plusieurs jardins autour de Paris qui ont incomparablement plus de beauté. Si un Persan avoit veu ceux de Versailles & d'autres maisons Royales, il ne feroit plus d'estime de ce jardin de Hezardgerib, dont voicy en peu de mots toute la beauté. Comme il a esté pris sur la pante d'une colline, il est composé de seize terrasses soutenuës par une muraille de six à sept pieds de haut. Toutes les fontaines

taines n'ont qu'un petit filet d'eau, & ce qui se voit de plus raisonnable dans ce jardin est à la quatriéme terrasse. C'est un grand bassin octogone de plus de 120. pieds de diametre, au tour duquel il y a dans des distances égales plusieurs petits tuyaux qui jettent de l'eau de la hauteur d'environ trois pieds, & on descend dans ce bassin par trois marches. Un canal de pierre regne au milieu de la principale allée qui vient aboutir au bastiment & ce canal est de la mesme largeur que celuy de l'allée de Tcharbag, qui en reçoit l'eau, & luy est en droite ligne. Au dixiéme étage on trouve un autre bassin de méme grandeur & de méme forme que celuy du quatriéme ; & au dernier qui termine la grande allée & la longueur du jardin, il y a un autre canal qui traverse toutes allées, qui sont, comme la grande, toute la longueur du jardin. On y voit enfin quelques salons ouverts de tous les côtez pour prendre le frais, & quelques cascades & napes d'eau le long du canal ; mais pour des parterres, des allées de charmes, & d'autres enjolivemens de cette nature, il n'en faut point chercher, comme j'ay dit, ny au jardin de Hezardgerib, ny en aucun autre de la Perse.

Aprés avoir marché environ cent pas au delà du pont dans la grande allée de Tcharbag, on trouve à droite une ruë entre de grandes murailles de jardins qui appartiennent au Roy, & cette ruë conduit à Zulpha qui n'est éloigné du pont que de deux ou trois portées de mousquet.

Zulpha est proprement une Colonie d'Armeniens que le Grand Cha-Abas avoit tirez de Zulpha ville d'Armenie, comme j'ay remarqué au premier livre, & c'est d'où cette Colonie a pris son nom. Elle s'est tellement accruë depuis, qu'elle peut passer aujourd'huy pour une assez grande ville, ayant prés de demie-lieuë de long, & estant large à peu prés de la moitié. Il y a deux ruës principales qui en font presque toute la longueur, l'une desquelles a de chaque costé une rangée de Tchinars, dont le pied rafraîchi par un petit canal d'eau, que

les Armeniens conduisent dans leurs jardins selon l'ordre qui est établi, pour les arrouser: La pluspart des autres ruës ont de méme une rangée d'arbres & un canal. Et pour ce qui est des maisons, elles sont generalement mieux basties & plus riantes à Zulpha, qu'à Ispahan. Voicy en peu de mots l'histoire de l'établissement des Armeniens dans cette Metropolitaine de la Perse, & c'est une des plus grandes marques de la bonne conduite de Cha-Abas I. du nom, qui par les armes & par le commerce remit le Royaume en sa premiere splendeur.

Aprés que Cha-Abas eut étendu ses conquestes bien avant dans l'Armenie, & que pour oster le moyen aux Turcs de le venir plus inquieter de ce costé-là, il eût rendu toute la Province comme deserte, en faisant passer en Perse tous les Armeniens, tant de Zulpha que de Naksivan, & des environs de Kars & d'Erivan jusqu'à Erzerom, il envoya ceux qu'il avoit tirez de Zulpha à Ispahan & aux lieux circonvoisins, & la pluspart des autres furent menez dans le Mazandran pour cultiver le païs, dont le mauvais air (comme j'ay dit ailleurs) les a fait presque tous perir; de sorte que de vingt-quatre mille qu'on y fit passer, à peine y en a-t-il aujourd'huy cinq ou six mille de reste. Quelques années aprés Cha-Abas assigna aux Armeniens qu'il avoit placez à Ispahan un quartier de l'autre costé de la riviere pour y habiter à l'avenir: & ces premiers Armeniens ayant bien établi leur nouvelle colonie, d'autres a leur exemple sortirent de Tauris, d'Erivan & d'autres lieux, & vinrent s'habituer à Zulpha. Le nombre des habitans de cette nouvelle ville s'est accreu encore depuis environ dix ou douze ans, par quelques autres Chrétiens de diverses sectes, comme Jacobites, Cophtes & Nestoriens, qui demeuroient auparavant dans des fauxbourgs d'Ispahan. Le Roy voulut qu'ils eussent aussi leur quartier de l'autre côté de la riviere avec les Armeniens, & comme il ne se trouvoit point de maisons pour les loger, il leur permit de prendre au dessus de Zulpha vers le Couchant d'hyver en tirant le long de l'eau, autant de terre qu'il leur étoit

ne-

necessaire pour maisons & jardinages. Cha-Abas en tirant les Armeniens de leur païs, ne leur fut pas si cruel que le vulgaire pourroit se l'imaginer : car ils n'étoient tous que de pauvres laboureurs qui ne sçavoient alors ce que c'estoit du negoce, & qui dans une province frontiere estoient souvent mal traitez & des Turcs & des Persans. Depuis ce temps-là plusieurs sont devenus riches comme je diray plus bas, & les Armeniens de Zulpha n'ont pas lieu aujourd'huy de regretter le païs de leurs ancêtres. Pour sçavoir donc de quelle maniere ils se sont avancez dans le commerce, il faut prendre la chose d'un peu plus loin.

Cha-Abas qui avoit un grand genie & étoit entreprenant, considerant que la Perse étoit un païs sterile où il y avoit peu de negoce, & par consequent trés-peu d'argent, resolut d'envoyer des gens en Europe avec des soyes cruës de Perse, pour sçavoir quel en seroit le cours & attirer ainsi de l'argent dans son Royaume. Il vouloit se rendre maître de toute la soye de son païs, & en l'achetant de ses sujets au prix qu'il le taxoit & qui estoit assez raisonnable, en retirer tout l'émolument par ses Facteurs. La pensée luy vint en méme temps de rechercher l'amitié des premiers Roys de l'Europe, & de leur envoyer des Ambassadeurs ; afin de les engager dans ses interests contre le Turc. Il commença par le Roy de France, & le premier Ambassadeur qu'il fit passer en Europe fût le Pere Juste Capucin, qu'il envoya à Henry le Grand ; Mais malheureusement il arriva à Paris quelques mois aprés la mort du Roy, & eût pour toute réponse, que si le Roy de Perse avoit quelque chose à faire avec la France, il faloit qu'il envoyât un nouvel Ambassadeur à Louis XIII. ce qui n'a pas esté fait.

Trois ou quatre ans aprés Cha-Abas envoya un Ambassadeur au Roy d'Espagne, accompagné d'un autre Persan marchand d'Ispahan pour le regard du commerce, leur mettant entre les mains une quantité considerable de balles de soye. Il y avoit de ce temps-là en

Perse un Auguſtin Portugais, qui eſtoit fort bien auprés du Roy, & qui avoit deſſein de retourner en Eſpagne. Cha-Abas ſe ſervit de cette occaſion, & crût avoir trouvé un bon guide, avec lequel l'Ambaſſadeur de Perſe & le marchand ſon Adjoint furent s'embarquer à Goa, pour doubler le Cap de bonne Eſperance & gaigner l'Eſpagne par l'Ocean. Le Religieux Auguſtin, qui crût rendre un bon office au Roy de Perſe, ou qui avoit d'autres veuës, repreſenta en chemin à l'Ambaſſadeur, que pourvû qu'il receût en Eſpagne la valeur des ſoyes qu'il y portoit, il devoit penſer d'ailleurs à faire les choſes de bonne grace, & le plus qu'il luy ſeroit poſſible à la gloire de ſon maître, n'ignorant pas qu'il aimoit l'argent; mais ne doutant pas auſſi que ſa gloire ne luy fut beaucoup plus chere. Que ſur ce pied-là il luy conſeilloit, au lieu de laiſſer vendre les ſoyes, d'en faire preſent au Roy d'Eſpagne, qui eſtant genereux & magnifique ne manqueroit pas d'en envoyer un autre au Roy de Perſe qui ne ſeroit pas de moindre valeur. L'Ambaſſadeur ſe laiſſa aiſément perſuader, & quand il fut en Eſpagne il ſe mit en devoir de ſuivre le conſeil du Pere Auguſtin. Le marchand Perſien qui avoit un autre ordre du Roy, s'oppoſa entierement à ce deſſein, & ne ſe voyant pas aſſez fort pour y reſiſter fit ſes proteſtations, aprés quoy il reprit le chemin de ſon païs par le Languedoc & la Provence, s'embarquant à Marſeille pour Alexandrette, & d'où il ſe rendit en diligence en Perſe auprés du Roy, à qui il fit rapport de tout ce qui s'eſtoit paſſé en Eſpagne. Cha-Abas approuva ſa conduite, & attendit patiemment le retour de ſon Ambaſſadeur. Le preſent de ces ſoyes cruës ayant eſté fait au Roy d'Eſpagne, l'Ambaſſadeur fut fort ſurpris de voir qu'il le dedaigna, & que le recevant trés-froidement il luy demanda ſi le Roy ſon maître le prenoit pour une femme de luy envoyer de la ſoye pour filer. Auſſi le Roy d'Eſpagne envoya-t-il d'abord tout le preſent à la Reyne, & pour celuy qu'il fit à l'Ambaſſadeur il fut ſi mediocre, que le pauvre Perſan tomba de ſon haut, ne ſçachant à qui ſe plaindre

plaindre qu'à celuy qui l'avoit embarqué dans cette affaire. Le Pere Augustin fût assez embarrassé de son costé à trouver des raisons pour se sauver de ses reproches, & l'Ambassadeur voyant sa faute & qu'il n'y avoit aucun remede, se rembarqua tristement sur un vaisseau qui faisoit voile à Goa. De Goa il se rendit à Ormus, & d'Ormus à Ispahan où le Roy estoit alors, lequel ayant sceu son arrivée & le mauvais succés de sa negociation, le fit saisir aussi-tost & mener au Meydan, où on luy ouvrit le ventre à la vuë de tout le peuple. Il n'y eût que le Religieux Augustin qui profita de cette ambassade : car aprés que l'Ambassadeur fut party, il representa à la Cour d'Espagne que c'estoit luy qui avoit mis dans l'esprit du Roy de Perse de rechercher le premier le Roy d'Espagne, & d'établir le commerce entre leurs Estats, ce qui ne pouvoit estre qu'avantageux au sujets de Sa Majesté Catholique. On crût à la Cour que le Religieux Augustin meritoit pour cela quelque recompense, & la recompense fut l'Evêché de Ceuta.

Douze ou quinze jours aprés le mesme Cha-Abas qui avoit eu pendant ce temps-là dequoy s'ocuper à poursuivre ses conquestes, & à établir ensuite le repos dans ses Etats, reprit le dessein qu'il avoit eu d'y faire fleurir le commerce, & d'envoyer des soyes dans la Chrestienté. Il en confia une quantité considerable au fils d'un riche marchand d'Ispahan, & l'envoya à Venise. Dés que ce jeune Persan y fut arrivé, il prit un logis magnifique & fit trés belle dépense, dont les Courtisanes eurent leur bonne part. Pour la soûtenir il falut vendre une partie des soyes, & cette dépense s'augmentoit de jour en jour. La Republique surprise de voir un particulier vivre avec tant d'eclat, & ne pouvant s'imaginer qu'une telle quantité de marchandises appartint à un homme seul ; mais croyant plûtost que c'estoit l'Agent d'une grande Compagnie de commerce qui souffriroit des folles dépenses de ce jeune homme, écrivit en tous les ports du Levant pour sçavoir qui il pouvoit estre, & d'où il venoit. Ny le Baile de Constantinople, ny le

Consul

Consul de Smyrne n'en purent donner de connoissance ; mais on écrivit d'Alep au Senat que ce jeune Persan estoit fils d'un puissant marchand d'Ispahan, & que l'on croyoit que le Roy l'avoit envoyé à Venise pour son Agent, & pour y vendre ses soyes. Sur cet avis, & de peur que ce jeune homme ne consumast en peu de temps tout le bien que le Roy de Perse luy avoit confié, en s'engageant de plus en plus dans des excés ridicules, le Senat jugeà a propos de se saisir de sa personne & du reste de ses marchandises pour en empescher l'entiere dissipation. En mesme temps il écrivit une lettre civile au Roy de Perse pour l'informer de la conduite qu'il avoit tenuë au regard du jeune Persan son sujet, & luy faire sçavoir qu'il seroit bon qu'il envoyât quelqu'un pour retirer le provenu du reste des marchandises que l'on tâcheroit de vendre le plus avantageusement qu'il seroit possible. Le Roy de Perse récrivit au Senat en des termes trés-obligeans, luy témoignant qu'il se souviendroit de ce bon office ; & il se trouva heureusement en ce temps-là qui estoit sur la fin de l'été de l'année 1627. qu'un nommé Antonio Doro revenant des Indes pour se rendre à Venise, passa à Sultanie où Cha-Abas estoit alors. Cet Antonio Doro qu'en langage du pays on nommoit Cotgia Altun estoit originaire de Mesopotamie, & s'étant établi à Venise pour le negoce, il avoit déja fait quelques voyages en Perse & aux Indes, ayant alors pour compagnon un autre marchand Venitien nommé Matassi. Le Roy se servit de cette occasion pour donner ordre à la vente des soyes qu'il avoit à Venise, & leur recommandant cette affaire envoya avec eux un marchand Persien capable & intelligent, avec des lettres pour le Senat, & ordre de luy rapporter le provenu des soyes, ce qui fut executé. Je diray en passant que quelques années aprés le mesme Antonio Doro fut malheureusement assassiné à Suratte en ma presence & a la vûë de plusieurs Francs ; comme nous sortions de la loge des Hollandois où le Sieur Nicolas Obrecht chef de la Compagnie venoit de nous faire un grand regale.

Anto-

Antonio Doro & Mataſſi ſon compagnon de voyage avoient eſté du nombre des conviez, & ayant eu quelque demeſlé à table dans lequel Mataſſi avoit eſté extraordinairement offenſé, celuy-cy ſe levant le premier fut ſe cacher dans la chambre du portier, & ayant attendu que tout le monde fût ſorti, il poignarda Antonio Doro qui mourut la nuit ſuivante. Comme tous les Francs avoient veu de quelle maniere la choſe s'eſtoit paſſée, que Doro avoit eſté l'aggreſſeur, & que Mataſſi en avoit reçû une trés-ſenſible injure, ils s'employerent en ſa faveur; afin que cela ne vint pas aux oreilles du Roy. On trouva moyen d'appaiſer la femme que Doro entretenoit & d'empeſcher ſa pourſuite; les femmes de cette ſorte eſtant conſiderées en ce pais-là comme femmes legitimes, & Mataſſi en fut quite pour cinquante tomans. Je reviens à Cha-Abas, & au commerce des ſoyes.

Le jeune Perſan qui avoit fait d'exceſſives dépenſes à Veniſe, jugeant bien qu'il ſeroit trés-mal reçû à ſon retour, & n'ignorant pas ſans doute ce qui eſtoit arrivé quelques années auparavant à l'Ambaſſadeur de Perſe, crût que le meilleur parti pour luy eſtoit de demeurer en Europe, & il n'eſt pas neceſſaire pour noſtre hiſtoire de ſçavoir ce qu'il divint.

Cha-Abas jugeant par ces deux envoyés en Eſpagne & à Veniſe, & par quelques autres marques, du peu de genie des Perſans pour le negoce, & que naturellement ils aimoient le faſte & la depenſe, ce qui n'eſt pas le fait d'un marchand, qui doit uſer d'épargne & d'œconomie, jetta les yeux ſur les Armeniens, avec leſquels il crût trouver mieux ſon compte. Il reconnut que c'eſtoient des gens robuſtes & de fatigue pour entreprendre de longs voyages; qu'ils eſtoient fort ſobres de la bouche & grands ménagers, & que, comme ils eſtoient Chrêtiens, ils pouvoient negocier plus aiſément par toute la Chrêtienté. Ayant donc fait choix de ceux qu'il jugea eſtre les plus propres & les plus intelligens pour le negoce; il fit donner à chacun ſelon ſa capacité des balles de ſoyes,

qu'ils devoient payer à leur retour ce qu'elles leur estoient raisonnablement taxées, & ce qu'ils pouvoient les vendre de plus, estoit pour leurs peines & pour les frais du voyage. Ils se sont rendus en peu de temps si experts, qu'il n'y a point aujourd'huy de negoce qu'ils n'embrassent: Car ils ne vont pas seulement en Europe; mais ils courent jusques au fond de l'Asie, aux Indes, à Tunquin, à Java, aux Philippines, & par tout l'Orient, à la reserve de la Chine & du Japon; mais quand ils ne font pas bien leurs affaires ils ne reviennent plus à Ispahan; parce que c'est un lieu où il faut rendre compte exactement, & où l'on rend aussi bonne & courte justice, les coups de bâton ne manquant point aux facteurs qui ont mal menagé le bien de leurs maîtres.

Les Armeniens sont d'autant plus propres pour le negoce qu'ils vivent de grande épargne, & sont fort sobres, comme j'ay dit, ou par vertu ou par avarice. Quand ils sortent de leurs maisons pour de longs voyages, ils font provision de biscuit, de chair de bufle fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits secs. Ils n'achetent de viande fraîche aux jours qu'il leur est permis d'en manger, que lors qu'il trouvent dans les montagnes quelques agneaux ou chevreaux à bon marché, & il n'y en a guere d'entr'eux qui ne portent leur filet pour pescher quand ils trouvent des étangs ou des rivieres. Toutes ces provisions leur coûtent peu de voiture: car, comme je l'ay remarqué ailleurs, un marchand qui charge six chameaux de marchandises, en a un septiéme qui ne luy coûte rien pour porter toutes ses provisions & son bagage. Ceux qui ont dequoy en charger douze en ont deux de franc, & il en est de mesme à proportion d'un plus grand nombre, le septiéme chameau estant toujours donné par dessus pour les tentes & les vivres des marchands. Quand ils sont arrivez à une ville où ils doivent faire quelque sejour, ils se mettent cinq ou six ensemble, & louent une chambre vuide qu'ils ont aussi-tost meublée, chacun portant son matelats & sa couverture & ses utensiles de

menage,

menage, ce qui est assurement une grande épargne. Au reste ils sçavent si bien menager leurs provisions, qu'il est souvent arrivé qu'en revenant de France ou d'Italie ils en ont raporté chez eux. Quand ils vont en Chrêtienté, ils prennent avec eux du safran, du poivre, des noix muscades, & d'autres épiceries, & c'est de cela qu'ils payent dans les villages le pain, le vin, le beurre, le fromage, les laitages, & autres denrées qu'ils achetent des pauvres femmes. Quand ils reviennent de Chrêtienté ils rapportent toutes sortes de mercerie & de quinquaillerie de Venise & de Nurenberg, comme des petits miroirs, des bagues de leton & d'émail, des perles fausses, & autres choses de cette nature, dont ils payent aussi les vivres qu'ils prennent dans les villages.

Au commencement de leur negoce, il retournoit peu de Caravanes en Perse qui ne rapportassent plus de deux cens mille écus en argent, sans conter une grande quantité de draps de Hollande & d'Angleterre, de beaux brocarts, de glaces de miroir, & de perles de Venise, de cochenille, de montres, & d'autres choses qu'ils jugeoient propres & necessaires pour la Perse, & pour les Indes.

Enfin ils se sont si bien avancez dans le negoce qu'il y en a eu plusieurs qui ont laissé depuis deux mille jusqu'à vingt mille tomans. Mais le plus puissant qui ait paru de tous ces Armeniens apellé Cotgia Petrus (*Cotgia* veut dire Monsieur ou Seigneur) laissa en mourant quarante mille tomans d'argent monnoyé, sans compter ses maisons, ny ses biens de campagne, ses pierreries, sa vaisselle d'or & d'argent, & ses riches meubles: Car en Perse, ny les Mahometans, ny les Chrêtiens, ne comptent point entre les richesses d'un marchand, ny les meubles, ny les maisons, ny les fonds de terre: mais seulement l'argent comptant pour negocier. Cotgia Petrus estoit fort estimé parmi les Armeniens, tant pour les aumones qu'il faisoit, que pour la grande Eglise qu'il a fait bâtir, qui est une espece de Convent où il y a un

Evêque avec des Moines. La belle place où se tient le marché toute environnée de boutiques, est encore un des ouvrages dont le public luy est redevable, & qui rendent sa memorie celebre parmi les Armeniens. Mais bien-tost aprés sa mort tous ces grands biens furent dissipez par l'ambition de son fils, qui pour tâcher d'avoir la charge de *Kelonter*, dont je parleray incontinent, les consuma en presens sans la pouvoir obtenir. Cotgia Nazar qui estoit le premier Kelonter qu'avoit établi Cha-Abas sur tous les Armeniens de Zulpha, avoit laissé un fils qui l'emporta sur celuy de Cotgia Petrus, & celuy-cy aprés les grandes profusions qu'il avoit si inutilement faites, ne se voyant plus dequoy subsister en Perse, fut obligé d'aller chercher quelque argent qui luy estoit dû aux Indes. Nous passames ensemble à Suratte, & delà à Golconda, où il me quita pour aller au Pegu où ses affaires l'appelloient, & où il est mort ensuite.

Les Armeniens de Zulpha ont cet avantage entre tous les autres Chrêtiens d'Orient qu'ils possedent des terres & ont de belles franchises, le Roy ne permettant pas qu'on leur fasse la moindre injustice, ny qu'aucun Mahometan demeure à Zulpha. Ils ont le privilege d'estre aussi bien couverts que les Persiens, & d'avoir comme eux à leurs chevaux des brides d'or & d'argent. Leurs femmes sont aussi trés-richement habillées, & portent des brocarts de Venise, & autres precieuses étofes que l'on fait en Chrêtienté.

Le Roy nomme celuy qu'il luy plaist d'entre les Armeniens pour estre leur Chef, & les gouverner sous l'autorité Royale. On l'appelle *Kelonter*, & c'est luy qui est leur Juge dans les differens qui leur peuvent survenir, & qui les taxe pour faire la somme qu'ils doivent payer tous les ans au Roy.

La langue dés Armeniens est vulgaire ou literale. La vulgaire est sçeuë de tous les Armeniens; mais la literale est pour la Religion, & n'est sçeuë que par les Ecclesiastiques. Ils écrivent comme nous de la gauche à

la

la droite, & ont des caracteres particuliers depuis environ quatre cent ans. Ils ont trois langues qui leur sont fort naturelles, & qui sont toutefois fort differentes; l'Armenienne, qui est celle de leur ancienne Patrie, & qu'ils ont conservée de pere en fils: la Persienne, qui est celle du pays où ils demeurent presentement; & la Turque, qu'ils ont aussi heritée de leurs ancêtres, & dont ils se servent le plus dans le commerce. Pour ce qui est des femmes, elles ne parlent guere d'autre langue que l'Armenienne; parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les Etrangers, & qu'elles sortent rarement de la maison. Il y a quelques Armeniens qui parlent aussi Italien, & mesme François, ce qu'ils apprennent dans les voyages qu'ils font en Europe.

Il y a dans Zulpha environ quinze ou seize tant Eglises que Chapelles d'Armeniens, entre lesquelles il faut conter deux Monasteres de filles. Ils ont un Archevêque & plusieurs Evesques avec leurs Moines, de quoy j'ay dit quelque chose au premier Livre, & j'auray bien-tost encore occasion d'en parler.

J'ay remarqué plus haut que tant à Ispahan qu'à Zulpha il y a quatre sortes de Religieux Francs. Il y a dans Ispahan des Augustins, des Carmes, & des Capucins, & dans Zulpha des Jesuites; c'est à dire deux ou trois au plus de chacun de ces quatre Ordres Religieux. Les Jesuites qui sont venus les derniers n'ont dans Zulpha qu'une petite maison: mais en revanche leur jardin est d'assez grande étenduë. Le nombre de ces Religieux est de beaucoup plus grand que celuy de leurs paroissiens: car en tout Ispahan & tout Zulpha tant hommes que femmes, soit de Francs venus d'Europe, soit de Francs nez dans la Perse, à peine trouvera-t'on cinq ou six personnes qui fassent proffession de la Religion Romaine. Pour ce qui est des Armeniens, ils sont si fortement attachez à la leur, qu'ils ne veulent pas mesme oüir parler d'aucune autre, & l'on a bien reconnu en divers temps que c'est le seul interest de la bourse qui en a porté quelques-uns à feindre qu'ils en vouloient embrasser un autre. Le pere

Ambroise Capucin qui est presentement à Suratte, a fait quelque sejour à Zulpha, & plusieurs des principaux Armeniens sur l'esperance de l'établissement d'un grand commerce avec la France, envoyoient leurs enfans tant chez ce Pere que chez les Jesuites pour aprendre le François; mais cela ne dura guere; car l'Archevéque & les Evesques Armeniens craignant que ces enfans ne prissent quelque teinture d'une autre Religion que de la leur, excommunierent tous les Peres qui envoyoient leurs enfans à cette école. Comme ils virent qu'on ne faisoit pas beaucoup de cas de cette excommunication, ils fermerent toutes les Eglises & soûleverent le peuple contre les Religieux Francs, qui furent obligez de ceder à la force, & de se retirer pour quelque temps. Le Pere Ambroise fut se poster à cinq ou six lieuës de Zulpha au delà des montagnes dans un village qui n'est habité que par des Armeniens, & on continuoit de luy envoyer là quelques enfans à l'école mais dés que les Evesques en eurent eu connoissance, ils envoyerent à ce village une troupe des jeunes Moines, par qui le Pere Ambroise fut tout-à-fait mal-traité, ce qui l'obligea enfin de quitter la Perse, & de passer à Suratte où il est presentement. Les Armeniens se soucioient peu de ce qui arriveroit de cette affaire, se persuadant que quand mesme ils auroient tué en tumulte ce Religieux Franc, on n'auroit pas fait perir toute leur nation pour un homme seul, & qu'il ne leur en pouvoit arriver aucune disgrace.

De plus il y a dans Ispahan des Juifs; & des *Banians* ou Indiens idolatres. Les Juifs ne sont pas un fort grand nombre, & bien qu'ils paroissent assez gueux & miserables, ils ne le sont pas tant en effet. Ils s'intriguent selon leur coûtume dans plusieurs affaires, & si l'on veut vendre ou acheter quelque joyau de prix il ne faut que leur parler. Sous le regne de Cha-Abas, l'Athemat-doulet les persecuta; de sorte que par adresse ou par force il les contraignit de se faire Mahometans, & leur fit donner à chacun quatre tomans; mais enfin le Roy ayant

reconnu

reconnu qu'ils ne l'estoient que par mine & par contrainte, il leur permit de reprendre leur religion, & de vivre comme ils l'entendoient.

Il y a environ dix ou douze mille Banians ou Indiens à Ispahan. On les connoit d'abord à leur teint bazané; mais plus aisément à une marque jaune faite avec du safran sur le haut du front, laquelle ils portent par quelque principe de leur Religion. Leur turban est plus petit que les turbans ordinaires, & leurs souliers sont à peu prés faits comme les nôtres avec des fleurs en broderie dessus. Ils sont tous comme Banquiers, & sont fort adroits, sur tout dans la connoissance des monnoyes. La plus grande partie de l'argent des principaux d'Ispahan est entre leurs mains pour le faire valoir, & quand on a besoin d'une somme considerable, on peut l'avoir dés le lendemain, moyennant bonne assurance, & qu'on leur paye de gros interests, qu'ils font quelquefois aller jusques à 18. pour cent. Mais il faut qu'ils le payent secretement, car comme la Loy de Mahomet defend tout interest, si la Justice en a quelque vent la somme est aussi-tost confisquée. J'ay dit ailleurs quelle est l'adresse dont l'on se sert pour tirer ces interests sans que l'on s'en apperçoive, & quoy que cette adresse soit assez grossiere, elle ne laisse pas de mettre à couvert ceux qui prêtent de l'argent à interest.

De ce denombrement des Religions de la Perse, qui sont la Mahometane, la Religion des Gaures, la Chrêtienne Levantine dont il y a plusieurs sectes, la Chrêtienne Latine, la Juive, & la Religion des Banians ou Indiens, il est aisé de conclurre qu'il y en a trois principales pour le nombre des peuples qui les suivent, & qui sont les trois premieres que j'ay nommées. La Religion Mahometane est la dominante, comme estant la Religion du Prince, & generalement de tout le pays. La Religion des Gaures est celle des anciens Persans avant qu'ils se fussent soûmis à la croyance d'Ali, l'un des successeurs de Mahomet. La Religion des Armeniens qui sont le plus grand nombre de tout les Chrêtiens du Levant, est aussi

celle

celle qui a le dessus dans Zulpha, & qui s'étend en plusieurs villes & villages de la Perse, comme je l'ay remarqué dans toutes mes routes. C'est seulement de ces trois sortes de Religions dont je veux entretenir le Lecteur, selon les observations que j'ay faites en divers temps & avec loisir sur leur croyance & sur leurs ceremonies.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Persans, & de la grande feste de Hocen & de Hussein; & de celle du Chameau.

IL y a tant de gens qui ont écrit de la Loy de Mahomet, qu'il n'est pas necessaire de traiter icy cette matiére. Il me suffit de montrer seulement un peu de mots la difference qu'il y a entre la Religion des Turcs & la Religion des Persans, à quoy j'ajoûteray la description de la grande feste de Hocen & de Hussein fils d'Ali, qu'on celebre avec beaucoup de solennité dans la Perse.

La diversité qui se trouve parmi les Mahometans ne consiste pas dans les differentes explications qu'ils donnent à l'Alcoran: mais bien dans les diverses opinions qu'ils ont des premiers successeurs de Mahomet, d'où naissent particulierement deux sectes entierement opposées, l'une qui se nomme la secte des *Sunnis*, & l'autre la secte des *Schiais*.

La premiere qui suivent les Turcs soûtient qu'*Abou-baker* a succedé immediatement à Mahomet comme son Vicaire; à Abou-baker *Omar*; à Omar *Osman*; & à Osman *Mortuz-Ali* neveu & gendre de Mahomet. Qu'Osman estoit Secretaire de Mahomet & homme d'esprit aussi bien que les trois autres, qui outre cela estoient vaillans soldats & grands Capitaines, & qui ont plus étendu leur loy par la force des armes que par la raison. Delà vient que dans cette secte de *Sunnis* il n'est pas permis de disputer de la loy, mais seulement de la maintenir par les armes.

La seconde que suivent les Persans est nommée la secte des *Schiais*. Ils ont en horreur les trois premiers successeurs de Mahomet, *Abou-baker*, *Omar* & *Osman*, & tiennent qu'ils ont usurpé la succession de Mahomet qui estoit deuë à Ali son Neveu & son Gendre. Ils disent que cette succession consiste en onze Pontifes qui descendent d'Ali, & font avec luy le nombre de douze. Les voicy de suite. I. *Ali* fils d'Abou-taleb. II. *Hocen* fils aîné d'Ali. III. *Hussein* son second fils, qui souffrit la mort pour la defense de la succession de son Pere. Le lieu de la bataille que luy donnerent les Sunnis & où il mourut, s'appelle *Kerbela* qui est proche de Babylone, & c'est un lieu saint & de grande veneration parmi les Persans. IV. *Iman zin el Abedin*. V. *Mehemet-el-Baker*. VI. *Laser el Sadek*, qui a introduit cette coûtume dans la Perse, que s'il y a quelque Chrêtien, Juif ou Idolâtre qui se fasse Mahometan, il est declaré par la loy heritier universel de sa maison, à l'exclusion de ses Freres & de ses Sœurs s'il en a, & mesme il luy est permis de faire la part qu'il veut à ses Pere & mere. De là vient que plusieurs Armeniens, Georgiens, & autres Chrêtiens qui sont sujets du Roy de Perse, se font Mahometans pour heriter de tout le bien de leur maison; d'où resulte un autre mal; car les autres enfans pour n'estre pas privez de leurs heritages, renient leur foy & embrassent la loy de Mahomet. Le VII. successeur est *Moussa Katzem*. Le VIII. *Ali el Rezza*, dont le tombeau qui est à Meched dans le Corasan, est presque en mesme veneration parmi les Persans que le sepulchre de Mahomet. Le IX. est *Mahammet-el-Jouad*. Le X. *Ali el Hadi*. L'XI. *Hocen el Askeri*. Le XII. *Mouhemmet el Mohadi Saheb-zaman*. Les Persans ont de ce dernier Iman la mesme opinion, que nous avons d'Enoch & d'Elie; ce qui fait que plusieurs luy laissent à leur mort par testament des maisons garnies, des écuries pleines de chevaux de prix, & autres choses necessaires pour son service quand il reviendra. Tout cela demeure inutile; personne ne pou-

pouvant ſe ſervir de ce qui luy a eſté legué ; & ainſi on entretient les chevaux des rentes qu'on luy a laiſſées par teſtament, & on tient fermées les maiſons qui luy ont eſté données. On donne à cet Iman le ſurnom de *Zahe zaman* ; c'eſt à dire : *Seigneur du temps*.

Ces deux ſectes des *Sunnis* & des *Schiais* ſont ſuivies dans les trois principaux Royaumes des Indes, qui ſont l'Empire du Grand Mogol, le Royaume de Golconda, & le Royaume de Viſapour, comme je diray plus amplement dans mes relations de ces pays-la. Le premier & le dernier de ces trois Royaumes ſuivent la ſecte des Sunnis, c'eſt à dire les Roys & les Seigneurs de leur Cour ; car pour ce qui eſt des peuples preſque tous ſont idolâtres. Il eſt vray qu'il y a auſſi quelques Schiais dans les Cours de ces deux Roys ; parce que ſe trouvant parmi les Indiens peu de gens de commandement pour la guerre, la pluſpart des Officiers ſont Perſiens, & par conſequent de la ſecte des Schiais qui vont chercher fortune dans les Indes : mais qui pour ne pas déplairre aux Roys qu'ils ſervent, ſuivent exterieurement la Religion du Prince. Pour ce qui eſt du Royaume de Golcanda où il y a auſſi beaucoup de Perſans, on y profeſſe publiquement la loy des Schiais, & le Roy Koutoub-cha qui regne preſentement la fait obſerver avec grand zele.

Je viens à la grande ſolennité des Perſiens, qui eſt le feſte celebre de Hocen & de Huſſein fils d'Ali. Pendant les huit ou dix jours qui precedent celuy de la feſte, les plus zelez dans la loy ſe noirciſſent tout le corps & le viſage, & vont touts nuds dans les ruës avec un ſeul petit linge devant les parties que l'on doit cacher. Ils ont un caillou en chaque main qu'ils frappent l'un contre l'autre, en faiſant mille contorſions de corps & de viſage, & criant inceſſamment, Huſſein, Hocen ; Hocen, Huſſein ; ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur ſort par la bouche, & le ſoir il y a des gens devots qui les reçoivens dans leurs maiſons, & leur donnent bien à manger. Pendant ces jours-la dés que le ſoleil eſt couché, on voit dans les coins des places & en quelques

carre-

carrefours des chaires dressées pour des Predicateurs que l'on vient oüir, & qui preparent le peuple à la devotion de la feste. Comme il y en va de tout sexe & de tous âges, il n'y a point de jour en toute l'année où les femmes ayent l'ocasion plus favorable pour donner des rendez-vous à leurs galans.

Je feray la description de cette feste telle que je la vis le troisiéme jour de Juillet 1667, par la faveur du Nazar, ou grand Maître de la Maison du Roy, qui nous fit donner aux Hollandois & à moy une bonne place dans le Meidan vis-à-vis du *Déla* où estoit le Roy. Ce *Déla* est comme un grand salon bâti en saillie à côté de la porte du Palais de la hauteur d'un premier étage. Plusieurs piliers soûtiennent le plat fond qui est enrichi de feüillages d'or & d'azur, & il y a au milieu une maniere d'étang ou de bassin où l'on fait venir l'eau par une machine. Ce salon est ouvert de trois costez, le plus long est sur la place, & au costé opposé qui est fermé, on void dans la muraille & dans des niches qu'on y a faites, plusieurs figures d'Anglois & d'Hollandois, tant d'hommes que de femmes, tenant le verre à la main & des bouteilles, & dans la posture de gens qui boivent l'un à l'autre. Ce fut Cha-abas II. qui s'avisa de faire peindre cela par un Hollandois.

Sur les sept heures du matin Cha-Sephi II. qui depuis a changé de nom, & presentement s'apelle Cha-Soliman, accompagné des Grands de la Cour vint se mettre dans son trône qui estoit dressé au milieu du Déla, tous les Seigneurs demeurant debout. Dés qu'il fut assis on vit paroître au bout de la place le grand Prevost monté sur un beau cheval, & suivi de quelques jeunes Seigneurs. Ils firent avancer le peuple qui estoit venu à cette feste ; afin que chacun passât en son rang : Car pour éviter le desordre qui se faisoit auparavant, un quartier de ville, ou comme une paroisse, voulant passer devant l'autre, le Roy ordonna que le grand Prevost seroit le maître des ceremonies, & assigneroit à chacun son rang. Comme il se mettoit en devoir de faire marcher

ces

ces quartiers ou Compagnies de ville qui sont au nombre de douze, on luy fit faire alte pour laisser entrer dans la place un Cavalier armé d'un arc, d'un carquois & d'un sabre, & suivi de sept hommes qui portoient chacun une pique droite, & au bout de chaque pique il y avoit une teste. C'estoient des testes d'Usbeks qui sont voisins & ennemis naturels des Persiens. Le Roy commanda que l'on donnât cinq tomans à chacun de ceux qui portoient ces testes & qui les avoient coupées, & dix tomans à leur chef. Ensuite on fit entrer dans la place environ trois cent Turcs qui s'estoient enfuis des frontieres de Turquie, où l'on prenoit par force les paysans pour les mener en Candie. Ils se plaignoient de ce que l'on avoit enfraint l'ancienne coûtume, qui renvoyoit les soldats en quartier d'hyver à la my-Octobre, & qu'on les contraignoit de faire la guerre l'hyver comme l'été, la Candie estant le cimetiere des Turcs; puisque rarement en voyoit en revenir aucun. On fit avancer cette troupe au milieu de le place, où estant elle salüa le Roy par trois fois, le suppliant de permettre qu'ils habitassent dans son Royaume avec leurs femmes, leurs enfans & leur bastail. Le Roy ordonna qu'on les assistât de quelque argent, & que l'on pourvût à leur donner quelques terres pour les cultiver. Ensuite le grand Prevost se mit en devoir de faire avancer les compagnies, & chacune avoit un brancar porté par huit ou dix hommes. Sur chaque brancar il y avoit une biere de trois à quatres pieds dehaut, & de cinq à six de long; & le bois du brancar estoit peint d'un feüillage d'or & d'argent, & la biere couverte d'un brocart. Dés que la premiere Compagnie eut eu ordre de marcher, on mena devant trois chevaux de main avec d'assez beaux harnois, & l'on avoit attaché aux côtez de la selle l'arc, les fleches, la rondache & le coutelas. Quand is eurent avancé cent pas ou environ sur la place; & qu'ils commencerent à voir le Roy, ceux qui menoient ces chevaux les firent galoper, & toute la Compagnie qui les suivoit se mit à courir

en dansant & faisant sauter la biere. Chacun jettoit aussi en l'air sa petite casaque ; ceinture & sa toque, mettant ses doigts dans sa bouche pour sifler plus haut. Il y en avoit d'autres qui estoient comme tout nuds, tels que je les ay depeints au commencement de ce chapitre, & qui ayant deux gros cailloux dans les mains les frappoient l'un contre l'autre, criant comme des desespe-rez, *Hussein Hocen, Hocen Hussein*, jusques là comme j'ay dit, que l'écume leur sortoit par la bouche. Aprés qu'ils eurent fait trois ou quatre tours sur la place, on fit avancer les autres Compagnies chacune en son rang, & precedée aussi de trois chevaux de main, qui representent les chevaux que ces Prophetes montoient quand ils combattoient. Elles firent toutes les mesmes grimaces & les mesmes tours que la premiere, & quand une Compagnie avoit passé on la faisoit retirer en un coin, pour laisser la place libre à celle qui la suivoit. On fit encore avancer deux autres Compagnies, chacune avec son brancar qui alloit devant. On voyoit sur le brancar une petite biere, & dans la biere un petit enfant qui faisoit le mort. Tous ceux qui accompagnoient ces deux enfans pleuroient & jettoient de grands soûpirs. C'est la representation des deux enfans de Hussein. Quand le Prophete fut tué, ils furent pris par *Yerid* Kalife de Bagdat qui les fit mourir. C'est en cette occasion qu'on voit jetter des larmes à un grand nombre de Courtisanes qui viennent à cette ceremonie, & qui croyent en pleurant avoir remission de tous leurs pechez. Quand tout ce peuple fut dans la place, malgré tout le bon ordre qu'y pût mettre le grand Prevost, il y en eût plusieurs qui se bâtirent, faisant gloire de se bien battre, principalement en la presence du Roy, & dans l'opinion qu'ils ont que si quelqu'un est tué en cette occasion, il est tenu pour Saint, comme en effet chacun donne alors quelque chose pour le faire enterrer avec honneur. Le grand Prevost voyant que la querelle s'échaufoit, & que le desordre pouvoit devenir plus grand, fit avancer cinq Elephans qui firent

cesser

cesser le combat, & attirent sur eux les yeux de tout le peuple. Cha-Sephi qui estoit jeune n'avoit pas encore veu des Elephans faire ce que firent ceux-cy en sa presence. Ces Elephans marcherent l'un aprés l'autre selon leur qualité, c'est à dire selon qu'ils ont plus ou moins de paye, & qu'ils sont le mieux instruits pour la guerre. Ce n'est pas que le Roy de Perse se serve d'Elephans dans ses armées; mais il garde par honneur ceux dont les Ambassadeurs des Roys des Indes luy font present. Ces cinq Elephans estoient couverts de grandes housses de brocart d'or avec une frange autour, & sur le premier qui estoit le plus haut & le plus grand, il y avoit deux hommes, dont l'un estoit monté sur le col qui est celuy qui gouverne l'Elephant, & l'autre sur la croupe portant un grand étendart, où estoient les armes du Roy, attaché à une demi-pique. Sur chacun des quatre autres il n'y avoit que celuy qui gouverne l'Elephant. Quand ils furent devant le lieu où le Roy estoit assis, ils furent rangez tous cinq de front, & le plus grand qui estoit au milieu commença à alonger les pieds de devant, & porter en arriere les pieds de derriere; de sorte que le ventre touchoit presque à terre, & c'est la maniere dont l'Elephant fait la reverence. Les quatre autres en firent autant, & ayant tous porté le bout de leur trompe à terre, ils la releverent par dessus leur teste, ce qu'ils firent par trois fois. Ensuite on leur fit tourner le derriere où ils avoient la teste, & on leva leurs housses; afin que le Roy vit qu'ils estoient bien entretenus & en bon état, aprés quoy leurs maîtres les emmenerent.

Acôté du salon où estoit le Roy, on avoit dressé comme un petit échafaut couvert de tapis, environ cinq ou six pieds plus bas que celuy où estoit le Roy. Au milieu de l'échafaut estoit une grande chaise à bras couverte de velours noir dans laquelle estoit assis un Moulla avec six autres Moullas autour de luy. Le Moulla fit un discours d'environ une demi-heure sur la mort de *Hussein* & de *Hocen*, & le discours fini le Roy luy fit donner le Calaat ou

ou habit Royal, & en fit aussi donner aux autres; mais beaucoup moindres que celuy du Moulla qui avoit parlé. Dès qu'ils eurent vêtu l'habit Royal, le mesme Moulla se remit dans sa chaise, & fit une priere pour la santé du Roy & la prosperité de son regne.

Toute cette ceremonie dura depuis les sept heures du matin jusques vers le midy, aprés quoy le Roy se retira dans son *Haram*. Mais pour ce qui est du peuple il n'en demeure pas-là: car il promene ces bieres par la ville tant que le jour dure, & quelque ordre que l'on y puisse aporter, quand deux Compagnies se rencontrent, soit pour avoir la main, soit pour passer devant, on les voit se battre & s'assommer; car il ne leur est pas permis le porter d'autres armes que des bâtons qui sont comme des leviers.

Quelque temps aprés la feste de Hussein & de Hocen, les Persans en celebrent une autre, qu'ils apellent la feste du Chameau en souvenance du sacrifice d'Abraham. Ils ont cette feste en grande veneration, & disent que ce fut un Chameau que Dieu envoya en la place d'Ismaël, & non un mouton: car ils disent que ce fut Ismaël qui devoit estre sacrifié, & non pas Isaac. Ils choisissent pour cette solennité un des plus beaux Chameaux qu'ils puissent trouver, ils l'ornent & l'enjolivent de plusieurs faux clinquants d'or & d'argent, & il est mené de grand matin hors de la ville, à une grande place qui est devant une Mosquée au delà de la riviere d'Ispahan du côté de Zulpha, le Daroga qui est comme le grand Prevost l'acompagnant avec tout le peuple. Le Roy avoit autrefois acoûtumé de se trouver à cette feste, & je me souviens de l'y avoir vû suivy d'une partie des Seigneurs de la Cour; mais depuis quelques années il ne s'y rencontre plus, & le Daroga y tient sa place.

Dès que le Roy estoit arrivé plusieurs Moullâs faisoient des prierres pendant une demi-heure, aprés quoy le Roy prenoit une maniere de javelot & le lançoit contre le Chameau, En l'absence du Roy c'est le Daroga qui

qui donne ce premier coup. En mesme temps le Chameau est porté par terre par des cordes qu'on luy a attachées aux pieds, & aprés qu'on luy a coupé le cou, le reste du corps est taillé en onze parts, la teste faisant la douziéme, afin que les douze Compagnies d'Ispahan ayent chacune la sienne. Chaque Compagnie porte sa part au logis de celuy qui en est comme le Chef, & qui d'ancienneté a toûjours eu cet honneur. Cette part est gardée & salée jusqu'à la feste suivante, & celle de l'année de devant est cuite avec du ris, ce qui est le fondement du festin que fait le Chef à toute la Compagnie. Car cette part n'estant pas si grosse qu'elle pût suffire à tout le monde, & n'y en ayant guere que pour les principaux qui se tiennent bien glorieux d'en pouvoir manger, on fait cuire quantité d'autre ris avec du mouton & des poules pour le reste de la compagnie, & de plus on distribuë aux pauvres de grandes aumônes. Voila de quelle maniere les Persans celebrent leurs deux grandes festes, & ce qu'en general on peut dire de la secte d'Ali, qui est une des deux grandes branches de la religion de Mahomet. Je viens maintenant à celle des Gaures ou Guebres, qui sont les restes des anciens Persiens, dont j'ay parlé au discours de la Province de Kerman ou il y en a grand nombre, & qui ont leur quartier à Ispahan de l'autre costé de la riviere proche de Zulpha.

CHAPITRE VIII.

De la Religion des Gaures qui sont les descendans des anciens Persiens adorateurs du feu.

IL n'y a jamais eu de peuples plus jaloux de cacher les mysteres de leur religion, que les Gaures, & pour découvrir ce que j'ay écrit de la leur, il m'a fallu les pratiquer quelque temps en plusieurs de mes voyages, tant en Perse, que dans les Etats du grand Mogol.

De

Des l'état present des Gaures.

Depuis que les Persans commencerent à persecuter les Gaures, il s'en retira une grande partie à Suratte, & en d'autres lieux de la Province de Guzeratte. Aujourdhuy le Roy de Perse les laisse vivre en liberté, & il y en a plus de dix mille à *Kerman*, où sur la fin de l'année 1654. je demeuray trois mois pour terminer quelques affaires que j'avois avec eux ; pendant lequel temps j'eus assez de loisir pour me bien informer de la forme de leur Religion & de leurs coûtumes. Ceux qui habitent aux Indes sont tous gens de métier, & la plufpart Tourneurs en yvoire & ceux de Lerman travaillent en laine, comme je l'ay remarqué dans la description que j'ay faite de cette ville. A quatre journées de là ils ont un principal temple où leur Grand Prestre fait sa residence, & ils sont obligez d'aller une fois en leur vie en pelerinage en ce lieu-là. Il y a aussi des Gaures à Ispahan ville capitale de la Perse, comme je diray ailleurs.

De leur origine & de leurs Prophetes.

Ils disent que le Pere de leur Prophete estoit Franc de nation, apellé *Aber* & Sculpteur de son métier. Qu'il sortit de son pays pour venir habiter le leur qui estoit alors la ville de Babylone, où il prit une femme qui se nommoit *Dogdon*. Qu'une nuit cette femme eût une vision, & qu'il luy sembla que Dieu l'envoyoit visiter du Paradis par un Ange qui luy apporta de riches habillemens dont il la revêtit. Qu'une lumiere celeste se répandit aussi-tost sur son visage & la rendit belle comme le Soleil, & que s'estant éveillé elle connut qu'elle estoit grosse, de laquelle grossesse est venu le Prophete qu'ils nomment *Ebrahim-zer Ateucht*. Que les Astrologues de ce temps-là eurent connoissance par la contemplation des astres de la naissance de cet

Enfant envoyé de Dieu, qui devoit gouverner les hommes & regner dans les cœurs. Que ces mesmes Astrologues allerent declarer la chose au Roy, luy disant qu'il naistroit un enfant qui luy enleveroit un jour sa couronne. Que ce Roy qui se nommoit *Neubrout*, & avoit acquis la couronne par tyrannie, de peur de sa perdre commanda qu'on mit à mort toutes les femmes qui se trouveroient enceintes dans l'étenduë de son Empire; ce qui fut executé: Mais voicy le miracle qu'ils racontent, & qui sauva la mere & l'enfant.

Par une providence particuliere de Dieu, la grossesse de la mere de leur Prophete n'ayant pas paru comme celle des autres femmes, elle échapa de la mort & enfanta le Prophete en son temps. Son mari qui jusqu'alors n'avoit pas eu connoissance de ce mystere, voyant qu'il estoit en danger de perdre la vie s'il ne découvroit la chose au Roy, au cas que le Roy vint à la sçavoir d'ailleurs, fut luy avoüer qu'il luy estoit né un fils, & que sa femme avoit esté enceinte sans qu'il s'en fût apperçu; Qu'elle avoit par son adresse échapé à la recherche de ceux qu'il avoit commis pour faire mourir toutes les femmes enceintes, & qu'ainsi l'enfant fut conservé.

Cet enfant, disent les Gaures, ne fut pas plûtost né qu'il se prit à rire, contre la coûtume de tous les autres enfans qui pleurent en sortant du ventre de leur mere comme ressentans déja les miseres de cette vie; car venant au monde pour y triompher des cœurs des hommes, ce devoit estre avec des marques de joye, & les peuples commençoient de leur costé à se réjoüir des felicitez futures dont ils se flattoient. Cela estant rapporté au Roy il fit appeller ses Astrologues, pour sçavoir d'eux ce que pouvoit signifier une chose si extraordinaire, & ce que devoit devenir cét enfant. Les Astrologues ne l'ayant pas sans doute bien satisfait, il fit venir cét enfant en sa presence, & le voulut tuer de sa main propre d'un coup d'épée, ce qu'il ne pût faire, Dieu l'ayant puni sur le champ & luy ayant fait secher le bras.

Le

Le Roy bien loin de s'humilier par un si visible châtiment, se laissa transporter à la colere, commandant qu'on allumât un grand feu & qu'on jettât cet enfant dedans pour y estre consumé: Mais par la puissance de Dieu le feu qu'on avoit preparé pour brûler l'enfant, se convertit en un lit de roses où il reposa fort doucement.

Ceux qui commencerent dés-lors à honorer ce petit Prophete, prirent de ce feu qui a esté conservé jusques à cette heure. Ils le gardent, disent-ils, en memoire de ce grand miracle, & ils l'ont en grande veneration pour avoir servi à faire connoître le merite de leur Prophete, dont je parleray plus amplement dans la suite.

Le Roy n'en demeura pas là, & n'ayant pû estre convaincu de son impieté par deux merveilles, il fit preparer de nouveaux supplices au petit enfant: Mais Dieu châtia son incredulité & celle de son peuple, en leur envoyant une si grande abondance moucherons & d'une nature si maligne; que tous ceux qui en estoient picquez mouroient sans ressource, s'ils ne venoient promptement s'humilier devant le Proyhete, & luy baiser les pieds en témoignage de leur repentance. Le Roy qui continuoit dans son opiniâtreté en reçut une punition plus exemplaire; car un de ces moucherons luy estant entré dans une oreille il mourut de ce supplice qui fut trés-cruel.

Celuy qui luy succeda se nommoit *Chu Glochtés.* Il entreprit aussi au commencement de son regne de persecuter le petit enfant, qui croissoit toûjours & en âge & en vertu. Il le fit mettre en prison; mais il fut bien étonné quand aussi-tost on luy vint rapporter qu'un cheval qu'il aimoit passionnement, se tenant asseuré quand il le montoit à la guerre de remporter la victoire, avoit les quatre jambes perduës. Il fut plus sage que son Predecesseur, & reconnoissant d'où luy venoit une telle punition; il fit sortir le Prophete de prison, luy demanda pardon de son incredulité, & le pria d'interceder

pour le rétabliſſement des jambes de ſon cheval. Le Prophete voulant bien luy faire cette grace pria Dieu par quatre fois, & à chaque fois une des jambes du cheval revint à ſon premier état. Le Roy voyant cette merveille fut à demi converti, & reſolut de reconnoître cet enfant pour Prophete. Mais voulant s'aſſurer davantage de la verité de ſa miſſion, il luy propoſa de ſe jetter dans un bain d'argent fondu qu'il luy feroit preparer, luy promettant que s'il en ſortoit auſſi ſain & entier qu'en y entrant, & luy & ſon peuple le recevroient comme envoyé de Dieu, & ſe ſoûmettroient à ce qu'il eſtoit venu leur enſeigner. Le Prophete accepta cet offre avec beaucoup de reſolution, & le bain eſtant preſt comme le Roy l'avoit propoſé, il s'y jetta ſans crainte, & en ſortit comme il y eſtoit entré ſans avoir ſouffert le moindre mal. Alors le Roy l'adora, & tout le peuple qui eſtoit preſent, le tenant pour veritable Prophete, & ils le nommerent *Zer-Ateucht*, comme qui diroit *Lavé d'argent.*

Ce Prophete voyant que tous les peuples univerſellement l'avoient en grande veneration, ſe cacha à leurs yeux, & ils ne le virent plus. Ils ne ſçavent proprement ce qu'il eſt devenu, ce qui leur fait croire à la pluſpart qu'il fut enlevé en Paradis en corps & en ame. D'autres diſent qu'ayant trouvé auprés de Bagdat un cercuëil de fer dans le chemin il ſe mit dedans, & que le cercuëil fut emporté par les Anges. Ils donnent trois enfans à leur Prophete ; mais qui ne ſont pas encore au monde, quoy que leurs noms leur ayent eſté déja donnez. Ils diſent que ce Prophete *Ebrahim* paſſant une riviere miraculeuſement ſans bateau, trois goutes de ſa ſemence tomberent dans l'eau, & qu'elles ſont là conſervées juſques ſur la fin du monde. Que Dieu envoyera une fille fort cherie de luy ſur cette meſme eau, & que par la reception de la premier goute de cette ſemence elle deviendra groſſe du premier enfant, qu'ils nomment par avance *Ouchider*. Il fera ſon entrée dans ce monde avec grande authorité, fera recevoir la Roy que ſon pere *Ebrahim* avoit

avoit aportée, & preschant avec éloquence la confirmera par plusieurs miracles. Le second qui s'apellera *Ouchiderma* sera conçu de la mesme façon ; il secondera les desseins de son frere, & l'assistant dans le ministere de la predication pour aller prescher par tout le monde, fera arrester le cours du Soleil l'espace de dix jours, pour obliger les peuples par ce miracle à croire ce qu'il leur annoncera. Le troisiéme sera concu de la mesme mere comme les deux autres, & s'apellera *Senoiethotius* : Il viendra au monde avec plus d'autorité que les deux autres freres, pour achever de reduire tous les peuples à la Religion de leur Prophete ; ensuite dequoy se fera la resurrection universelle, auquel temps les ames qui sont en Paradis ou en Enfer retourneront prendre possession de leurs corps. C'est alors, disent ils, que les montagnes & tous les metaux qui sont au monde fondront, & serviront à remplir ce grand chaos où est l'Enfer, & qu'ainsi la demeure des diables sera ruinée. Auprés ce grand changement le monde sera uni & agreable à habiter ; & les hommes y auront chacun leur apartement, conformement à la qualité & au degré du bien qu'ils auront fait pendant leur vie. Mais leurs plus grandes delices seront de voir Dieu & de le loüer, & Ebrahim leur Prophete. Ils ajoutent qu'avant la resurrection, ceux qui sont en Paradis ne voyent pas Dieu, ny mesme les Anges, à la reserve d'un seul qui est toujours aprés de Dieu, pour estre employé à son service & executer ses commandemens. Ce Paradis des Gaures est moins éloigné du bon sens que celuy que Mahomet fait esperer à ses Sectateurs ; & de tout ce que j'ay representé jusqu'icy de leur creance, il est aisé de juger qu'ils ont eu une connoissance confuse des mysteres de la Religion Chrestienne, comme l'ont eu é anciennement plusieurs peuples d'entre les Payens.

Des Livres des Gaures.

Ebrahim-zer-Ateucht eſtant allé en corps & en ame en Paradis, ils reçurent par ſon moyen ſept livres de loix que Dieu eut la bonté de leur envoyer, pour eſtre inſtruits dans le chemin de leur ſalut. Ils en reçurent enſuite ſept autres qui contenoient l'explication de tous les ſonges qu'on pouvoit faire ; & enfin ſept autres où eſtoient écrits tous les ſecrets de la medecine, & tous les moyens poſſibles pour ſe conſerver longtemps en ſanté. Ils diſent qu'il y a quatorze de ces livres qui ont eſté perdus, & que ce ſont ceux qui traittoient de la medecine & de l'explication des ſonges ; que lors qu'Alexandre le Grand vint conquerir leur pays, il fit emporter ces quatorze livres comme un grand treſor, & pour les ſept autres livres où eſtoit écrite toute leur Religion, parce qu'ils eſtoient en une langue qui n'eſtoit entenduë que des Anges, que de dépit Alexandre les fit brûler, & qu'incontinent aprés Dieu le punit de ſa temerité, & luy envoya une horrible maladie dont il mourut. Quelques Preſtres & Docteurs qui s'eſtoient retirez aux montagnes pour ſauver leur vie du carnage, ſe raſſemblerent apres la mort d'Alexandre, & voyant qu'il ne leur eſtoit reſté aucun de ces livres ils en compoſerent un ſur ce que la memoire leur pût fournir de la lecture qu'ils avoient faite des autres. J'ay veu ce Livre qui eſt gros, & écrit d'un caractere tout particulier & fort different des caracteres Perſiens, Arabes, & Indiens. Leurs Preſtres meſmes qui liſent dans ce livre n'entendent pas ce qu'ils liſent ; mais ils ont d'autres livres qui leur expliquent ce qui eſt contenu en celuy-là. Quand ils liſent dans ce livre, comme quand ils prient Dieu, ils ſe bandent la bouche d'un mouchoir, comme ayant peur que les paroles ne ſe mélent avec l'air & n'en reçoivent quelque impureté.

De

De leur maniere de Baptesme.

Les Gaures n'ont point l'usage de la Circoncision ; mais à la naissance de leurs enfans ils pratiquent quelque chose d'approchant de nostre baptesme. Quelque jours aprés que l'enfant est né, ils le lavent dans de l'eau oû ils ont fait boüillir quelques fleurs, & durant ce lavement leur Prestre qui est present fait quelques prieres. Si l'enfant meurt sans ce lavement, il ne laisse pas d'aller en Paradis ; mais les parens ont à rendre conte le leur negligence envers l'enfant ; parce que ce lavement augmente son merite & sa grace devant Dieu.

De leurs Mariages.

La Religion des Gaures leur permet d'avoir cinq femmes s'ils les peuvent entretenir, & il ne leur est pas loisible d'en repudier aucune, qu'en cas d'adultere fort évident, ou qu'elle se fasse Mahometane ; encore faut-il qu'ils attendent un an pour voir si elle ne se repentira point de sa faute, & si elle vient à la reconnoitre le Prestre luy donne une penitence de trois ans, aprés laquelle il les remarie, & le mari & la femme retournent ensemble.

Quand on vient à la ceremonie du mariage, le Prestre demande le consentement à l'homme & à la femme en presence de témoins ; aprés quoy il prend de l'eau sur laquelle il fait quelques prieres, puis il leur en enlave le front prononçant encore quelques paroles, & voila le mariage fait. Mais le mariage leur est deffendu jusqu'au troisiéme degré, & ils ne sçavent ce que c'est que d'en demander dispense.

Mais il faut remarquer que bien qu'ils puissent tenir cinq femmes, il n'y en a proprement qu'une de mariée, avec laquelle ils sont obligez d'aller coucher au moins toutes les nuits du vendredy au samedy, & elle marche toûjours devant les autres ; Mais si elle demeure sept ans

ſans avoir d'enfans, il en peut épouſer une autre, ſans toutefois repudier la premiere, qu'il eſt tenu de garder & d'entretenir ſelon ſes moyens.

Dés que les femmes ou filles ſentent qu'elles ont leurs ordinaires, elles ſortent promptement de leur logis, & vont demeurer ſeules à la campagne dans une petite hute faite de trois clayes, avec une toille penduë au devant & qui ſert de porte. Pendant le temps que cela leur dure on leur porte tous les jours à boire & manger, & quand elles en ſont quittes, chacune ſelon ſes moyes envoye au Preſtre un chevreau, ou une poule, ou un pigeon pour offrande, aprés quoy elles vont aux bains, & puis invitent quelques-uns de leurs parens à manger.

De leurs Jeuſnes & de leurs Feſtes, & de leurs principales Ceremonies.

Les Gaures boivent du vin tant hommes que femmes & ils mangent du pourceau; pourvû qu'avant qu'ils le tuent ils l'ayent nourri de leurs propres mains. Ils prennent bien garde qu'il ne mange quelque ordure; car ſi pendant qu'ils le nourriſſent ils s'eſtoient apperçus qu'il eût avalé quelque choſe de ſale, il leur eſt étroitement defendu d'en manger. Ils ne raſent point leurs cheveux comme font les autres peuples du Levant; mais ils les portent fort longs. Ils ne rognent point auſſi leurs ongles; & s'il arrive par quelque diſgrace qu'ils ſoient contraints de couper leurs ongles ou leurs cheveux, ils portent ce qu'ils en ôtent dans un lieu deſtiné pour cet effet. Ils ont cinq jours dans l'année où il ne mangent ny viande, ny poiſſon, ny beurre, ny œufs; & trois autres jours où ils ne mangent abſolument rien juſqu'au ſoir. Ils ont auſſi trente jours de feſte pour autant de leurs Saints; & ils les celebrent avec grande ſolemnité sans qu'aucun d'eux oſe travailler; Mais celle de la naiſſance de leur Prophete ſe fait avec beaucoup plus de magnificence que les autres, & ils font ce jour-là de grandes aumônes.

Ils ont un jour dans l'année auquel toutes les femmes de chaque ville ou village s'assemblent, pour aller tuer toutes le grenoüilles qu'elles peuvent trouver dans la campagne, & c'est un commandement de leur Prophete; parce qu'un jour il en fut incommodé.

Leurs Prestres ont des livres remplis de figures de mignature fort mal faites, qui representent comme les pechez seront punis en Enfer, & sur tout le peché contre nature qu'ils ont en grande abomination parmy eux. Ils enseignent qu'à la fin du monde l'Enfer doit finir, & que les diables finiront de mesme; mais que Dieu aura pitié des damnez & qu'il iront en Paradis, comme ayant déja assez souffert pour leurs crimes.

De leurs Funerailles.

Quand les Gaures sont malades, il apellent leurs Prêtres à qui ils font une espece de confession, & les Prestres leur ordonnent de faire des aumônes & autres bonnes œuvres pour avoir pardon de leurs pechez.

Ils n'enterrent point leurs morts ny ne les brûlent. Ils les portent hors de la ville en une grande place fermée de murailles, où il y a quantité de piliers de sept à huit pieds de haut, & ils lient le mort debout à un de ces piliers le visage du côté de l'Orient. Ceux qui ont accompagné le corps font leurs prieres de loin, jusques à ce que les corbeaux viennent; car autour de ce lieu-là il y en a toûjours grande quantité. Si l'un de ces corbeaux se vient jetter sur l'œil droit du defûnt, ils croyent que la personne est bien-heureuse, & de la joye qu'ils en ont ils font de grandes aumônes, & vont tous dans un champ faire bonne chere. Mais si le corbeau se jette sur l'œil gauche, ils tiennent cela pour un mauvais presage, & s'en retournent tous tristes sans se parler l'un à l'autre; sans faire des aumônes, & sans boire ny manger. Comme j'ay dit ailleurs que trois mois durant j'eus quelques affaires à Kerman avec les Gaures, je n'ay pû me dispenser de me trouver deux ou trois fois à cette ceremonie.

De l'adoration du Feu.

Les Gaures ne rendent pas au feu les honneurs qu'on pourroit s'imaginer sous ce titre d'adoration. Ils n'en sont pas idolâtres, & ils disent qu'ils ne reconneissent qu'un seul Dieu Createur du ciel & de la terre, lequel ils adorent uniquement. Que pour ce qui est du feu, ils le gardent & le reverent en reconnoissance du grand miracle, par lequel leur Prophete fut délivré des flames, comme je l'ay dit cy-devant. Pendant que j'estois à Kerman je les priay de me faire voir ce feu, & ils me répondirent que cela ne se pouvoit, & que depuis quelque temps ils ne le faisoient plus voir à personée; & voicy la raison qu'ils m'en donnerent. Un jour, me dirent-ils, que le Kan de Kerman voulut voir ce feu, il vint dans leur Temple, & n'ayant osé le refuser ils le luy montrerent; mais le Kan s'estant atendu de voir quelque clarté extraordinaire, & differente de celle du feu d'une chambre ou d'une cuisine, & n'ayant vû que la mesme chose, il se mit à jurer & à cracher sur le feu qu'on luy avoit montré. Ce feu sacré ayant esté profané de la sorte s'envoia en forme d'un pigeon blanc, & les Prestres voyant que ce malheur leur estoit arrivé par leur indiscretion, se mirent tous en priere avec le peuple, firent de grandes aumônes, & en mesme temps & en la mesme forme ce feu celeste revint en son lieu. Leurs Prestres leurs en distribuent tous les mois une fois, & leur font payer assez cherement cette faveur. Quand ils veulent faire jurer quelqu'un, c'est en presence de ce feu, & ils croyent qu'un homme ne peut estre si impie que de jurer faussement devant ce feu sacré qu'ils prennent pour témoin de leur serment. Les Prestres leur font aprehender de grands châtimens, & les menacent que ce feu celeste les pourroit abondonner, s'ils estoient si méchans que de jurer faussement en sa presence.

De

De leurs mœurs & coûtumes.

Les Gaures ont un langage different du Persien, & une écriture aussi toute differente. Ils ont mesme tout une autre sorte d'habits. Ce sont gens qui aiment la bonne chere, & qui font grande profusion de vin & d'eau-de-vie dans leurs repas. Ils ne mangent point de liévre, à cause que la femelle a ses mois reglez comme les femmes; & c'est par la mesme raison qu'ils ne mangent point aussi de meures, croyant qu'en cela elles tiennent comme le liévre de la nature des femmes.

J'ay dit plus haut que les Gaures nourrissent avec grand soin leur barbe & leurs cheveux, & que quand ils sont contraints par quelque ocasion de les couper, ils ne peuvent les garder dans leurs maisons; mais qu'ils les portent hors de la ville à un lieu qui est destiné pour cet effet. Mais il faut remarquer de plus, que quand il arrive qu'en se peignant la barbe ou la teste il tombe quelques cheveux sur leurs habits, & qu'ils y demeurent plus de six heures il faut que ces habits soient lavez d'urine de vache ou de bœuf pour les purifier. Si par hazard ils rencontrent ou touchent quelque ordure, dés qu'ils vont au logis il faut qu'ils se lavent de la mesme urine. S'il arrive qu'un Prêtre qu'ils nomment *Cazi*, rencontre en son chemin un mort, & que par mégarde il vienne à le regarder, il est obligé de s'aller laver d'urine de vache, & cette urine est leur grande purification. Les Gaures ne sont pas seuls dans cette superstitieuse pratique, & l'on en fait autant en plusieurs endroits des Indes. Aussi disent ils que ce n'est pas de leur Prophete qu'ils tiennent cette coûtume, mais qu'elle estoit en regne long-temps avant luy. Je demanday à un de leurs Prêtres comment ils avoient reconnu la vertu de cette urine; & il me répondit qu'un certain personnage qui vivoit du temps du premier homme, ayant le bras gâté & fort noir de quelque accident qui luy estoit arrivé par la malice du diable, & s'estant endormi dans un champ, une goute de l'urine d'un bœuf qui s'estoit appro-

aproché de luy rejaillit sur son bras, & rendit l'endroit de la peau où elle tomba entierement blanc & sans tache. L'homme s'estant aperçu de cela apres qu'il fut reveillé, & ayant suivi le bœuf jusqu'à ce qu'il eût envie d'uriner, il reçut cette urine sur son bras, qui en fut parfaitement gueri & rendu blanc comme l'autre. Depuis ce temps-là, disent-ils, la vertu de cette urine a esté connuë, & ce leur est un purificatif contre toutes leurs impuretez. Ils s'en servent aussi pour la composition d'une eau qu'ils font boire à ceux qui sont tombez en quelque péché, & qui s'en sont confessez. Ils nomment cette eau l'eau de *Cazi*, & cette urine dont ils la composent doit avoir esté gardée l'espace de quarante jours meslée avec de l'écorce de saule, & quelques autres herbés qu'ils y ajoutent. Aprés que le penitent s'est confessé de son peché, si c'est un peché criant, il faut qu'il demeure dix jours dans la maison du *Cazi* à ne manger que ce que le Prêtre luy donne, & pour son absolution il se depoüille tout nud, & on luy atache au gros orteüil droit un petit chien qu'il traîne par tout avec luy dans la maison du *Cazi*, tantost un jour entier, tantost plus long-temps, selon le peché commis. Eant en cette posture il demande au *Cazi* qu'il le purifie, & que pour ce qui est de luy il croit estre purifie. Le *Cazi* luy répond que c'est au chien à le purifier, & qu'il est plus pur que luy. Ensuite il luy verse de cette eau sur la teste jusques à sept fois, puis luy en fait boire, & ainsi il est absous de son peché. Le *Cazi* ne fait pas cela pour rien, il en coûte bon au penitent, qui aprés cette ceremonie donne à manger chez le *Cazi* à tous ses amis. Estant surpris de cette ridicule superstition, je demanday à quelqu'un de ces gens-là, si les femmes faisoient la mesme penitence devant le *Cazi*; & je sçus de luy que c'est la femme du *Cazi* qui sçait faire la penitence aux femmes & aux fille.

Ils ont encore une étrange coûtume, qui est lors qu'un homme est à l'article de la mort, de prendre un petit chien & le mettre sur sa poitrine. Quand ils voyent qu'il

expir; ils apliquent la gueule du chien sur la bouche de l'agonizant, & le font abboyer deux fois en cette posture, comme s'il vouloient faire entrer l'ame de cette personne dans le chien, lequel, disent-ils, la livrera entre les mains de l'Ange qui est destiné pour la recevoir. De plus si quelque chien vient à mourir ils le portent hors de la ville; & prient Dieu pour cette charogne, comme si l'ame de cette bête recevoit quelque faveur aprés sa mort par leurs prieres.

Des Bestes qu'ils estiment, & de celles qu'ils haïssent.

Il y a des bestes que les Gaures estiment fort, & à qui mesme ils rendent beaucoup d'honneur; & il y en a d'autres au contraire qu'ils ont en horreur, & qu'ils tâchent d'exterminer autant qu'il leur est possible, croyant qu'elles n'ont pas esté creées de Dieu, mais qu'elles sont sorties du corps du diable, dont elles ont gardé la malignité.

Les deux animaux qu'ils aiment le plus sont le bœuf ou la vache, & le chien. Il leur est étroitement deffendu par leurs Prêtres de manger du bœuf ou de la vache, n'y d'en tuer. La raison pourquoy il ont ces animaux en si grande veneration, est que le bœuf rend de grands services à l'homme, labourant la terre qui produit des grains pour sa nourriture. Pour la vache ils la conservent encore plus cherement que le bœuf, à cause du lait qu'elle donne, & principalement à cause du remede qu'elle leur fournit pour se purifier & obtenir le pardon de leurs pechez.

Les animaux qu'ils ont fort en horreur, sont les serpens, les couleuvres, les lezards, les crapaux, les grenoüilles, les écrevisses, les fourmis, les rats, les souris, & sur tout les chats, qui ont disent-ils, la ressemblance du diable, qui leur a donné tant de force qu'on a de la peine à les tuer. L'horreur qu'ils ont de cet animal fait qu'ils n'en gardent jamais dans leur logis, aimant mieux soufrir le desordre que leur font les rats & les souris, dont ils ont l'adresse de se defaire.

Quant

Quant aux autres animaux ou inſectes dont je viens de parler, quand les Gaures ſont malades ils en envoyent chercher par de pauvres gens qu'il payent pour cela, puis les font tuer, & mettent ce ſacrifice au nombre des bonnes œuvres qui ſoulagent l'ame d'un deffunt. Ce qui leur donne tant d'averſion pour ces animaux, eſt la croyance qu'ils ont auſſi qu'ils n'ont pas eſté créez de Dieu; mais du diable, & que ce ſont les bourreaux dont ils ſe ſervent pour tourmenter les damnez. Ils tâchent donc de les exterminer tant qu'ils peuvent, croyant faire un œuvre de charité en diminuant par ce moyen les peines des damnez qui à la fin du monde iront, diſent-ils, en Paradis avec tous les autres.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier de la ridicule Religion de Gaures, à quoy je n'ay plus qu'à ajoûter que ce dernier Roy qu'ont eu les Gaures s'apelloit *Cha Iesherd*, qui fut chaſſé de ſon pays par *Omar II.* du nom, ſucceſſeur de Mahomet. Cet Omar conquit toutes les terres du Roy des Gaures, & y établit des Gouverneurs, qui par la tyrannie qu'ils exerçoient envers les peuples les forçoient de ſe faire Mahometans.

DE LA RELIGION DES ARMENIENS, ET DE LEURS PRINCIPALES CEREMONIES.

CHAPITRE IX.

De la maniere dont les Armeniens consacrent & administrent la Communion.

JE ne parleray dans ce petit Traité de la Religion des Armeniens, que de leurs principales ceremonies, dont quelques particularitez assez remarquables ne sont peut-estre pas encore venuës à la connoissance de tout le monde.

Depuis que les Armeniens ont passé en Europe leurs Eglises ont commencé d'estre mieux ornées qu'elles ne l'estoient auparavant. Ils n'épargnent rien pour embellir le Chœur & l'Autel, on marche par tout sur de beaux tapis, & ils emploient pour la structure & ses enjolivemens, les meilleurs ouvriers & les plus belles étofes qu'ils peuvent trouver. Le Chœur est plus élevé que la Nef de cinq ou six marches, & il n'y a qu'un Autel dans chaque Eglise, sur lequel ils mettent le pain qu'ils consacrent, sans y mettre d'abord le Calice où est le vin. Quand la Messe se dit en ceremonie par un Archevéque, on allume quantité de cierges à l'Evangile, & ces cierges sont comme des torches. Aprés l'Evangile plusieurs Novices prennent en leurs mains des bâtons d'environ cinq pieds

pieds de long, & il y a au bout de grandes plaques de lé-ton avec de petites sonnettes, ce qui imite en les remuant le son des cymbales. Ils y en a d'autres qui n'ont point de ces bâtons, & qui tiennent à chaque main une petite platine entourée de sonnettes qu'ils batent l'une contre l'autre. Cependant les Ecclesiastiques & les Seculiers chantent ensemble, & leur chant est assez beau. L'Archevéque a deux Evesques à ses côtez qui luy servent de Diacre & de Soûdiacre, & quand il est temps il vient ouvrir une fenestre qui est dans la muraille du Chœur à côté de l'Evangile, & il en tire le Calice où est le vin. Puis avec toute cette musique il fait le tour de l'Autel, où ensuite il vient poser le Calice en disant quelques prieres. Aprés le Calice à la main il se tourne vers le peuple, & le pain est au dessus du Calice. Alors le peuple se prosterne à genoux, baise la terre, frappe sa poitrine, & l'Archevêque cependant prononce ces mots; *C'est le Seigneur qui a donné son corps & son sang pour vous.* Puis il se tourne vers l'Autel, & mange le pain trempé dans le vin; car il faut remarquer qu'ils ne boivent point le vin; mais qu'ils trempent seulement le pain dedans. Cela fait l'Archevêque se tourne une seconde fois vers le peuple, le pain & le Calice à la main, & ceux qui veulent communier viennent l'un aprés l'autre au bas du Chœur, où il n'est permis de monter à aucun seculier quel qu'il puisse estre. L'Archevéque donne à ceux qui communient le pain trempé dans le vin qui estoit dans le Calice, & le pain dont les Armeniens se servent dans la communion est sans levain, plat & rond, environ de l'épaisseur d'un éçu & de la grandeur d'une hostie, le Prestre qui doit consacrer le faisant luy-mesme le jour de devant. Ils ne mettent point d'eau avec le vin dans le Calice; car ils disent que l'eau est pour le baptéme, & que JESUS-CHRIST prenant du vin lors qu'il institua la sainte Cene, le but pur & sans y mesler de l'eau.

Quand les Armeniens vont à la communion, l'Archevesque ou le Prestre dit ces paroles: Je *confesse & je crois que cecy est le corps & le sang du fils de Dieu, qui oste les pechez du monde, & qui est non seulement nostre salut,*

salut, mais aussi de tous les hommes. Le Prêtre dit ces paroles par trois fois au peuple, pour l'instruire & luy faire sçavoir à quelle fin il prend le Sacrement, Achaque fois que le Prêtre dit ces paroles, le peuple les repete mot pour mot ; car il est trés-ignorant, & il y a trés-peu de femmes qui sçachent lire ou écrire. Le Prêtre pour donner la communion au peuple, rompt l'hostie en petites tranches qu'il trempe dans le vin, aprés quoy il en donne à chacun des communians un petit morceau. Ce qui est suprenant, est qu'ils donnent aussi la communion aux petits enfans de deux ou trois mois que les meres qui vont communier portent au bras ; & le plus souvent ces petits enfans rejettent ce qu'on leur donne. Au reste ils ne communient point tout le temps de leur Caresme, parce qu'alors ils ne disent point de messe que le Dimanche à midy, & ils nomment cette messe une messe basse, parce qu'ils ne voyent point le Prêtre qui ne prononce haut que l'Evangile & le Credo, & un grand rideau estant tiré devant l'Autel, qui empesche qu'on ne voye ny l'Autel ny le Prêstre qui consacre. Ils disent aussi le Jeudy saint une de ces messes basses à midy, & aprés la messe dite ceux qui veulent se confesser & communier le peuvent faire : mais d'ordinaire ils atendent au Samedy saint, auquel jour se dit une de ces messes entre cinq & six heures du soir. Alors tout le peuple se confesse & communie, & aprés avoir communié chacun a permission de manger du poisson, des œufs, du beurre, de l'huile & de toute autre chose, excepté de la viande. Le jour de Pasques à la pointe du jour on dit une messe basse, & à l'issuë le Prêtre se confesse encore & communie, ensuite de quoy il est permis à chacun de manger de la viande : mais il faut que les bestes soient tuées du jour mesme de Pasques ; car si elles estoient tuées de la veille ils n'en pourroient pas manger. Ils ont quatre autres festes dans l'année où ils observent la mesme ceremonie, ne mangeant ny viande, ny poisson, ny œufs, ny beurre, ny huile pendant huit jours ; & ces quatre festes sont

Noël, l'Ascension, l'Annonciation, & saint George. C'est particulierement à cette derniere feste que les Armeniens poussent bien loin leur devotion; car il y en a qui ne mangent rien du tout trois jours de suite, & d'autres jeunent cinq jours entiers.

CHAPITRE X.

De la maniere de consacrer ceux qui veulent parvenir à la Prestrise, & de leurs austeritez.

QUAND un Pere destine un de ses enfans à l'Eglise, il le mene au Prestre, qui luy met la chasuble sur les épaules disant quelques oraisons, aprés quoy le Pere & la Mere remenent l'enfant à la maison. Cette ceremonie se fait par sept fois en plusieurs années selon que l'enfant est jeune, jusques à ce qu'il soit en âge de dire la messe. S'il n'est pas destiné pour estre Moine, & que ce ne soit que pour la Prestrise, à la quatriéme fois qu'ils font la ceremonie de luy mettre la chasuble, ils le marient; car leurs Prestres se marient une fois, & quand la femme vient à mourir, s'ils veulent se remarier, ils ne peuvent plus dire la messe. Les six premieres ceremonies estant faites, quand le jeune homme vient à l'âge de dix-huit ans, qui est celuy où ils peuvent dire la messe, tant ceux qui sont pour estre Moynes, que ceux qui sont Prestres mariez, on procede à la septiéme & derniere ceremonie, qui doit estre faite par un Archevesque ou un Evesque, & il revêtit l'aspirant au sacerdoce de tous les habits que les Prestres portent quand ils celebrent la messe. Cela fait il entre dans l'Eglise, & n'en peut sortir d'un an, pendant quoy il est employé à tout le service Ecclesiastique. Le prestre qui est marié, aprés avoir dit la messe est cinq jours avant qu'il vienne en son logis boire ny manger, ny coucher avec sa femme. Et tant les Moines que les Prestres quand ils veulent une autre fois dire la messe, ils doivent demeurer cinq jours dans l'Eglise sans se pouvoir coucher, ni rien toucher de leurs mains,

mains, si ce n'est la cuilliere qui leur sert à manger. Ils n'osent non plus ni cracher ni se moucher. Cinq autres jours aprés que la messe est dite, bien que ce soient des jours où autrement il leur seroit permis de manger de la chair & du poisson, ils n'en mangent point, & ne peuvent manger que des œufs sans beurre & sans huile, & du ris cuit au sel & à l'eau. Le matin avant que de dire la messe, si le Prêtre avoit avalé par hazard une goute d'eau, il ne pourroit celebrer.

Pour ce qui est de leurs austeritez elles sont grandes, & plusieurs Evêques ne mangent que quatre fois l'année de la viande & du poisson: mais sur tout depuis qu'ils sont Archevêques ils ne vivent que de legumes. Ils ont six mois & trois jours dans l'année ou de caresme ou de jeunes particuliers, & pendant ce temps-là, tant les gens d'Eglise que les seculiers, ne mangent que du pain, & quelques herbes comme elles vient du jardin. A la feste de saint George ils jeûnent comme j'ay dit, fort austerement toute la semaine, & la pluspart ne mangent que le Jeudy, ayant pour ce Saint-là une trés-grande veneration. Il y eut un Armenien de Zulpha aux faux-bourg d'Ispahan que l'on appelloit Teron, dont la superstition alla si avant qu'il fit jeûner son cheval avec luy, ne luy donnant que rarement à boire & à manger durant toute la semaine. Pour ce qui est des pauvres gens de travail, ils mangent quelques legumes cuites à l'eau & sel; car pendant le grand caresme ils ne peuvent non plus que les autres manger ni beurre ni huile; & quand ils seroient à l'article de la mort il ne leur seroit pas permis de manger de la viande aux jours defendus. Ils peuvent seulement prendre des noix ou des noisettes, des amandes ou des pistaches, ou quelque autre chose dont l'on peut tirer de l'huile, & les piler & en mettre dans leur ris & leurs legumes & dans leurs herbages.

CHAPITRE X.

Du Baptéme des Armeniens.

C'EST la coûtume des Armeniens de baptiser les enfans le Dimanche, & s'ils en bapeisent quelques-uns dans la semaine, c'est qu'ils se trouvent en danger de mort. La ceremonie se fait de cette maniere. La sage femme prend l'enfant qu'elle porte dans l'Eglise, & le tient sur les bras jusques à ce que l'Archevêque, l'Evesque ou le Prestre, qui le doit baptiser, ait dit une partie de la Liturgie du Baptéme. Alors celuy qui baptise prend l'enfant qui est un, le plonge dans l'eau, & l'en ayant retiré le met sur les bras du parrain, & lit encore quelques prieres. Pendant qu'il les lit, il tient du coton dans ses mains, qu'il tord & dont il fait un filet de demie-aune de long. Il en fait un autre de mesme longueur d'une soye rouge qui est plate, & de ces deux filets qu'il tortille ensemble il fait un petit cordon qu'il met au col de l'eusant. Ils disent que ce cordon fait de deux fils differens, l'un de cotou blanc, l'autre de soye rouge, signifie le sang & l'eau qui sortit du corps de JESUS-CHRIST, lors qu'il fut percé d'un coup de lance à la Croix. Aprés ce cordon noüé au col de l'enfant, il prend de la sainte huile pour l'en oindre en plusieurs endroits du corps, en faisant le signe de la croix sur chaque endroit où il met de l'huile, & prononçant à chaque fois ces paroles: *Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du saint Esprit.* Il commence l'onction par le front, de là au menton, puis il vient à l'estomac, aux aisselles, aux mains & aux pieds.

Il est à propos de remarquer en quel temps & de quelle maniere ils font cette huile, dont ils oignent leurs enfans au baptiéme, & ceux qui sont à l'aticle de la mort. Tous les sept ans la veille de la nôtre-Dame de Septembre, pour laquelle feste ils font un petit caresme de huit jours, le Patriarche fait la sainte huile & il n'y a que luy seul qui a ce pouvoir. Il prend pour cette composi-

tion de toutes sortes de fleurs odoriferantes, & de plusieurs drogues aromatiques, & la principale de ces fleurs est celle que les Armeniens apellent en leur langue *Balassan-Jagué*, & que nous apellons en François *fleur de Paradis*. Quand cette huile est faite, le Patriarche en envoye dans des bouteilles par tous les Convens, tant de l'Asie & de l'Europe que de l'Afrique, & s'ils n'ont de cette huile ils ne peuvent baptiser.

La ceremonie du Baptême estant achevée, la parrain sort de l'Eglise ayant l'enfant sur ses bras, & dans chaque main un cierge de cire blanche alumé. Selon la qualité du pere de l'enfant, quand on sort de l'Eglise, des tambours, des trompettes, des haut-bois & d'autres sortes d'instrumens du pays font grand fanfare, & vont devant l'enfant qu'ils accompagnent jusques au logis, où estant arrivez le parrain le remet entre les mains de la mere. Elle se prosterne en mesme temps devant le parrain luy baisant les pieds, & pendant qu'elle est en cette posture le parrain luy baise le dessus de la teste. Le pere ny le parrain ne donnent jamais le nom à l'enfant; mais celuy qui le baptise luy donne le nom du Saint dont la feste se rencontre le Dimanche du baptême. Si par hazard il n'y a point de Saint dans leur Calendrier ce jour de Dimanche, il prend le nom du premier Saint qui vient dans la semaine, & de la sorte il n'y a point parmy eux de nom affecté. L'enfant estant de retour au logis il s'y fait assemblée de bien des gens, & le festin est preparé pour les parrains & amis, & pour celuy qui a baptisé l'enfant, & qui est suivi d'ordinaire de la plus grande partie des Prêtres & Moines du Convent, ou de la Parroisse où le Baptêmes s'est fait. Le petit peuple s'engage tellement pour ces sortes de festins, non seulement aux baptesmes, mais aussi aux mariages & aux enterremens, que le plus souvent dés le lendemain ils n'ont plus de quoy vivre, & qu'ils ne peuvent payer ce qu'ils ont emprunté pour cette inutile dépense. C'est la coûtume en Perse de faire donner aux coins des ruës des coups de bâton sous la plante des

pieds à ceux qui doivent & qui ne peuvent payer ; & ils sont quelquefois si mal-traitez (car cela se fait deux ou trois fois la semaine) que les ongles leur tombent des pieds, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir. Les creanciers en usent de la sorte ; afin que les parens & amis du debiteur en ayent compassion, & luy donnent de quoy payer ses dettes, Mais ils trouvent le moyen de se déro-ber à ce supplice, & quand ils voyent qu'ils sont insolvables, ils se retirent dans le *Ali Capi*, c'est à dire *la porte de leur Prophete*, qui est un lieu de retraite pour tous ceux dont les affaires vont mal, qui ne peuvent satisfaire leurs creanciers. Ce lieux-là sont si privilegiés que le Roy mesme ne peut les en tirer, & ils sont nourris des rentes anciennes qui sont affectées aux mesmes lieux, & des aumônes que l'on y fait tous les jours. Les Armeniens qui sont pauvres, & qui ne veûlent pas s'endeter pour le festin d'un baptesme, ont introduit depuis peu une coûtume pour se mettre à couvert de la honte qu'ils croyent qu'il y a de ne pas faire grand chere à ses amis dans cette rencontre. Ils font baptiser l'enfant dans la semaine, ce qui fait croire que l'enfant est fort malade, d'autant plus qu'ils vont en hate à l'Eglise sans nulle ceremonie, & qu'ils ne cessent de dire en pleurant que l'enfant s'en va mourir.

Si une femme est accouchée quinze ou vingt jours, & mesme deux mois avant Noël, ils different le baptême de l'enfant jusqu'à cette feste, pourvû toutefois que l'enfant ne devienne pas malade. Voicy quelle est la ceremonie que l'on fait d'ordinaire à ce baptême. Dans toutes les villes ou villages où il y a des Armeniens ; & où il passe une riviere, ou qu'il s'y trouve quelque étang, ils ont deux ou trois bateaux plats couverts de tapis sur quoy on marche, & on y dresse le jour de Noël une maniere d'Autel. Le matin dés que le Soleil se leve tout le Clergé Armenien, tant du lieu que des lieux circonvoisins, se rendent sur ces mesmes bateaux vêtus de leurs ornemens, avec les croix & les bannieres. Ils trempent la croix par trois fois dans l'eau, & chaque fois

fois ils y jettent de la sainte huile. Aprés ils lisent la Liturgie ordinaire du baptême, & l'Evêque ou le Prêtre prenant l'enfant il le plonge dans l'étang ou dans la riviere jusques à trois fois, en disant les parolles ordinaires; *je te baptise au nom du Pere,* &c. & en l'oignant d'huile comme j'ay dit cy-dessus. C'est une merveille que la pluspart de ces enfans ne meurent de froid quand la saison est un peu rude. Le Roy de Perse se trouve d'ordinaire à cette ceremonie quand il est à Ispahan, & il se rend à cheval au bord de la riviere avec les Grands de sa Cour. La ceremonie achevée il va à Zulpha au logis du *Kelonter*, qui est le Gouverneur ou Juge des Armeniens chez lequel le diné est preparé. Il n'y a point de lieu au monde où l'on puisse traiter un Roy avec moins de peine que dans la Perse: Car si un particulier prie le Roy à manger chez luy, & si sa Majesté veut luy faire cet honneur, il n'a qu'à aller trouver le chef des Officiers & luy porter vingt tomans qui sont environ trois cens écus, en luy disant que sa Majesté vient prendre un repas dans la maison de son esclave. Alors moyennant cette somme de vingt tomans, le chef des Officiers est tenu d'envoyer au logis de celuy qui traite le Roy, tout ce qui est necessaire pour le repas. Sans cela c'est une chose qu'on ne pourroit entreprendre, le Roy ne mangeant jamais que dans de la vaisselle d'or, ce qu'un particulier ne pourroit fournir. A l'issuë du repas on apporte au Roy le present qu'on luy fait toûjours dans ces rencontres, & qui d'ordinaire est quelque galanterie qui vient d'Europe, & qui ne vaut guere moins de quatre ou cinq mille écus. Quand ils n'ont rien de galant à luy presenter, ils mettent pareille valeur dans un bassin en ducats d'or de Venise, & l'offrent à sa Majesté avec de grandes soumissions. Ils font aussi des presens à quelques Seigneurs & aux principaux Eunuques qui sont à la suite, sans conter ce qu'ils envoyent à la Mere du Roy s'il en a une, aux Sultanes ses femmes & à ses sœurs. Ainsi ce festin se faisant sans embarras du côté du traitement, ne se fait pas du côté de la bourse sans grande depense;

mais les Armeniens de Zulpha peuvent aisement la supporter. Je me suis trouvé deux fois à Ispahan à cette ceremonie du baptême de Noël. La premiere fois j'y vis Cha-Sefi, & la seconde fois Cha-Abas II. son successeur, qui prirent tous deux trop de vin, ce qui troubla leur raison, & les porta à des actions de cruauté qui ternissent leur memoire. Cha-Sefi au retour de ce festin poignarda sa femme mere de Cha-Abas, & Cha-Abas dans une pareille occasion fit encore un action plus cruelle. Ayant trop bû à Zulpha, & estant de retour en son Palais il voulut encore boire, & forcer trois femmes à boire avec luy. Comme elles virent qu'il ne vouloit point mettre fin à sa débauche elles le laisserent seul, & le Roy de dépit qu'elles s'étoient retirées sans son congé, & qu'elles ne vouloient pas luy tenir compagnie à boire, les envoya prendre par ses Eunuques, & comme c'estoit en hyver commanda qu'on les jettât dans le feu, ce qui fut promptement executé. Ces pauvres femmes furent brûlées, & le Roy s'alla coucher. J'ay rapporté en passant ces deux histoires pour montrer avec quelle ponctualité & promptitude les Roys de Perse sont obeïs, sans qu'on oze examiner si leur commandement est injuste ou équitable.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer des ceremonies & coûtumes des Armeniens dans leur baptême, il faut voir aussi comme ils en usent dans leurs mariages & dans leurs enterremens.

CHAPITRE XII.

Du Mariages des Armeniens.

LEs Armeniens marient d'ordinaire leurs enfans sans que les deux parties se soient vûës, & mesme sans que les peres ny les freres en sçachent rien. Il faut que ceux qu'on veut marier se raportent à ce que les peres ou les parens leur en disent. Apres que les meres ont conclu entr'elles le mariage, elles en parlent à leurs maris qui approu-

approuvent ce qu'elles ont fait. Sur cette approbation la mere du garçon avec deux vieilles femmes & un Prêtre viennent au logis de la mere de la fille, & luy presentent une bague de la part de celuy avec qui on veut la fiancer. Le garçon parroît ensuite, & le Prêtre lit quelque chose de l'Evangile pour benir les deux parties, aprés quoy on luy donne quelque argent selon le bien qu'a le pere de la fille. Puis on presente à boire à la compagnie, & cela s'appelle les fiançailles. Quelquefois ils accordent les enfans quand ils n'ont encore que deux ou trois ans; & mesme lors que deux femmes qui sont amies se trouvent enceintes en mesme temps, elles se promettent de faire un mariage des deux enfans qu'elles portent, s'il arrive que l'une ait un garçon & l'autre une fille. Cela estant on les accorde dés qu'ils sont nez, & depuis que le garçon a donné la bague, quand il seroit vingt ans sans se marier, il est obligé d'envoyer tous les ans le jour de Pâques un habit à sa maîtresse avec tout l'assortiment selon la qualité de la fille. Trois jours avant que de celebrer le mariage le Pere & la Mere du garçon font preparer un festin, qu'ils font pôrter chez le pere & la mere de la fille; où se trouvent les familles des deux parties. Les hommes sont dans un lieu à part, & les femmes dans un autre; car ils ne mangent jamais ensemble dans des réjoüissances publiques. La veille des nôces l'époux envoye les habits à son épouse, & quelque temps aprés il vient prendre ce que la Mere de l'épouse luy donne de son côté. Que si l'épouse n'a plus de Mere, c'est quelque vieille de ses plus proches parentes qui habille l'époux. Ensuite l'époux monte sur un cheval & l'épouse sur un autre, qui ont de magnifiques harnois, avec des brides d'or & d'argent si ce sont gens riches; & ceux qui sont pauvres, & qui n'ont point de chevaux à eux, ont recours aux Grands qui leur en prétent volontiers pour cette ceremonie. En sortant du logis de la fille, l'époux va devant, & a sur la teste une voile de gaze incarnate ou d'un rets d'or & d'argent, dont les mailles

sont fort pressées, & qui le couvre jusqu'au bas de l'esto-mac. Il tient à sa main le bout d'une ceinture qui a trois ou quatre aunes de long, & l'épouse qui vient derriere à cheval tient l'autre bout. Elle est aussi couverte d'un grand voile blanc depuis la teste jusqu'aux pieds, & le cheval en est aussi à moitié couvert. Elle est si cachée sous ce voile, qui ressemble plûtost à un grand linceüil, qu'on ne luy voit que les yeux. Deux hommes marchent à côte de chaque cheval pour tenir les resnes; & quand ce sont des enfans de trois ou quatre ans (car on les marie quelquefois dans ce bas age) il y a trois ou quatre hommes pour les tenir la selle, selon la qualité de leurs parens. Quantité de jeunes hommes, tant des parens que des amis de deux côtez, viennent à la suite, les uns à cheval, les autres à pied avec un cierge à la main, comme s'ils alloient en procession; & d'ailleurs les tambours, les trompettes, les haut-bois & autres instrumens à la mode du pays suivent toute la compagnie jusques à l'Eglise. Quand ils ont mis pied à terre chacun fait place à l'époux & à l'épouse, qui se vont rendre au pied de l'Autel tenant toûjours la ceinture, & il faut remarquer en passant que dans chaque Eglise les Armeniens n'ont qu'un Autel. Les époux se joignent alors & s'appuyent le front l'un contre l'autre; puis le Prêtre vient & tourne le dos à l'Autel, aprés quoy prenant la Bible il la met sur leurs testes qui luy servent de pupître, & qui en sont assez chargées; parce que c'est d'ordinaire un gros in folio assez pesant. Il y demeure pendant qu'on lit le formulaire du mariage, & c'est le plus souvent un Evéque ou un Archevêque qui en fait l'office. Ce formulaire est fort approchant du nôtre. L'Evêque demande à l'époux: *Ne prenez vous pas une telle pour vôtre épouse?* Et à l'épouse: *Ne prenez vous pas un tel pour vôtre mari?* Et ils répondent tous deux d'un signe de teste. La benediction matrimoniale estant faite ils entendent la messe, aprés quoy ils retournent tous ensemble au logis de la fille dans le mesme ordre qu'ils en sont partis. Les nôces durent

trois

trois jours, & il y a, comme j'ay dit, de pauvres gens qui se rüinent en ces occasions, & qui ne se peuvent jamais remettre de la dépense qu'ils y ont faite. Il se boit plus de vin aux festins des femmes qu'à ceux des hommes. Le mari se couche le premier, la femme luy tire ses bas, & n'oste son voile qu'aprés avoir éteint la chandelle. En quelque temps que ce soit les femmes se levent avant le jour. Il y a tel Armenien qui depuis dix ans qu'il est marié n'a jamais vû le visage de sa femme, & ne l'a jamais oüi parler; car quoy que le mari luy puisse dire & tous ses parens, elle ne répond que de la teste. Elles ne mangent point avec leur maris, & si le mari regale ses amis aujourd'huy, la femme traite ses amies le lendemain.

CHAPITRE IX.

De la maniere dont les Armeniens enterrent leurs morts.

DEs qu'une personne est decedée, un homme destiné aux services mortuaires va promtement à l'Eglise querir un pot d'eau benite, & l'ayant apportée au logis du defunct il la jette dans un grand vaisseau plein d'eau, dans lequel ils mettent le corps mort. Cet hommes s'appelle *Mordichou*, c'est à dire, celuy qui lave les morts, & ces Mordichous sont en telle horreur parmi le peuple, que c'est une infamie d'avoir mangé avec ces sortes de gens. Tout ce qui se trouve sur le mort lors de son decés luy appartient, fut ce quelque belle bague, & c'est la coûtume dans le Levant de coucher avec le caleçon, la chemise & la camisole; parce qu'on on se sert point de draps. Aprés que le mort a esté lavé on le revêt d'une chemise blanche, d'un caleçon, d'une camisole & d'une toque, & il faut que le tout soit neuf sans avoir jamais servi à aucun autre. Puis on le met dans un grand sac de toile neuve,

&

& ils cousent ensuite la bouche du sac. Cela estant fait les Prêtres viennent prendre le corps pour le porter à l'Eglise, & il est accompagné de tous les parens & amis du defunt qui tiennent tous un cierge à la main. Quand ils sont à l'Eglise ils posent le corps devant l'Autel où le Prêtre dit quelques prieres, puis on allume des cierges autour du corps, & on le laisse en cet état toute la nuit. Le lendemain matin une Evéque ou un simple Prêtre dit la messe, à l'issuë de laquelle on porte le corps devant la porte de l'Archevêque ou de l'Evêque du lieu, oû il est accompagné de ses parens & amis & de tout le peuple qui s'est trouvé à l'Eglise, la pluspart ayant un cierge à la maint. Estant arrivez devant cette porte, l'Evêque sort de son logis & vient dire un *Pater* pour l'ame du defunt. Cet acte fini, la pluspart de ceux qui ont accompagné le corps depuis l'Eglise jusques à la porte de l'Evêque, se retirent chez eux, & il ne reste que les parens & quelques amis. Alors l'Evêque & les Prêtres font prendre le corps par huit ou dix pauvres qui se trouvent là, & qui le portent au cimetiere. Le long du chemin on chante quelques oraisons, que les Prêtres continuent en devalant le corps dans la fosse. Puis l'Evêque prend de la terre par trois fois en disant ces mots: *Tu es venù de terre, & tu retourneras en terre, & demeures-y jusques à ce que nôtre Seigneur vienne.* Ces paroles dites on remplit la fosse. Ceux des parens & amis qui veulent retourner au logis du defunt y trouvent le diné prest, & mesme s'il se presente quelques autres gens ils ne sont pas refusez. Ils ont aussi accoûtumé de donner à diner & à souper pendant sept jours à quelques Prêtres, & à quantité de pauvres quand ils en ont le moyen. Ils ne croyent pas que l'ame du defunt soit sauvée, s'ils ne font cette dépense quand ils le peuvent. Et c'est d'où procede que la pluspart de ceux du menu peuple sont toûjours miserables, & comme esclaves des Mahometans, à cause de l'argent qu'ils empruntent & qu'ils ne peuvent payer.

Quand

Quand un Archevêque ou Evêque meurt, ils font cecy de plus qu'à un seculier. Quand la messe est dite, un Archevêque ou Evéque qui se trouve là écrit un billet, & coupant le sac où est le mort, luy met dans la main le billet où sont écrits ces mots : *Souvien toy que tu es venu de terre, & que tu retourneras en terre.*

Si l'un de leurs esclaves meurt avant que son maître luy ait donné sa liberté, quand le corps est dans l'Eglise le maître écrit un billet, sur lequel il met ces mots: *Qu'il n'ait point de regret, je le tiens franc, & luy donne la liberté.* Car ils croyent qu'en l'autre monde on luy reprocheroit qu'il seroit esclave, & que son ame en pourroit souffrir quelque douleur. Que si l'esclave n'a point de maître, la maîtresse ou à son defaut les enfans font le billet. Quand il arrive qu'un Armenien se defait luy-mesme, on ne fait point sortir le corps par la porte du logis, mais on fait un trou en quelque endroit du mur qu'on trouve le plus commode pour mettre le corps dehors, & de la il est porté en terre sans nulle ceremonie.

La nuit qui precede la feste de sainte Croix, hommes, femmes & enfans vont au cimetiere, où ils portent quantité de vivres, & ils n'oublient pas le vin. D'abord ils se mettent à pleurer sur la tombe du mort, & aprés avoir esté quelque temps dans ce lugubre exercice chacun mange & boit ; & ainsi ils passent toute la nuit à pleurer par intervalles & à faire bonne chere.

Les pauvres gens se passent quelquefois des autres dépenses qui se font aux baptêmes, aux mariages, & aux obseques des morts ; mais pour ce qui est de la nuit de devant la feste de sainte Croix, ils s'estimeroient les plus mal-heureux du monde s'ils n'avoient dequoy porter à boire & à manger à ces cimetieres, où ils vont plûtost pour se réjoüir que pour prier Dieu pour les ames des defunts.

En general les Armeniens sont fort attachez à leurs coûtumes & à leurs ceremonies, & bien qu'il y en ait

ait parmi eux qui embrassent le Mahometisme pour les interests du monde, ces exemples sont fort rares, & il s'en trouve au contraire d'assez fermes & constans quand il faut soûtenir leur Religion contre les persecutions des Mahometans. Le chapitre suivant en donnera des exemples.

CHAPITRE XIV.

Exemples de la fermeté des Armeniens à soutenir leur Religion contre les persecutions des Mahometans.

S'Il y a des Armeniens qui ont la foiblesse de quiter quelquefois leur Religion, ou par quelque dépit, ou par quelque honteux interest qui les y pousse, la plusspart y reviennent par une serieuse repentance, & il s'en voit peu qui se rangent pour jamais du parti Mahometan. Quand un Armenien qui est tombé de la sorte veut revenir à l'Eglise pour reconnoître sa faute, il n'en peut avoir l'absolution que dans le mesme lieu où son abjuration a esté faite, & on la luy refuseroit en tout autre ville où village où il la voudroit demander. Ce qui les porte le plus souvent à ce changement, est lors qu'il y a de jeunes gens qui ont depensé leur bien, & que le pere ne leur en veut plus donner pour le consumer dans la débauche. Alors quelques-uns se vont faire Mahometans pour joüir du benefice de la loy d'Ali, qui porte que quand un Chrêtiens s'est rendu Mahometan tout le bien de son pere luy doit appartenir, sans que ses freres y puissent avoir part. Quand mesme il ne seroit que cousin il prend alors le bien de son oncle ; & il faut remarquer que cette regle ne s'observe que pour les Chrêtiens sujets du Roy de Perse. Mais depuis quelques années les Armeniens ont pourvû en quelque maniere à empescher ce desordre. Car quand ils voyent dans la famille quelque débauché, le pere ou l'oncle fait de bonne heure une feintée ven-

vendition de ses biens à quelqu'un de ses fideles amis. Il faut que le contract soit passé par devant le moufti & le Cadi, qui voyent bien que ce n'est qu'une feinte; mais qui toutefois n'en disent mot; & cela est cause que peu de ces jeunes Armeniens changent aujourd'huy.

Il y en eut un qui estoit venu à Smyrne avec quantité de marchandises, & qui pour en frustrer son pere & ses freres se rendit Mahometan. Aprés avoir depensé en de bauches une partie de son bien, il revint aux trois Eglises où le grand Patriarche fait sa residence, pour avoir absolution de sa faute. Mais il ne la put obtenir, & le Patriarche luy dit, qu'il falloit necessairement qu'il retournât au lieu où il avoit fait l'abjuration, & qu'il reconnût sa faute devant l'Evéque de Smyrne. Estant touché d'une veritable repentance il fit ce que le Patriarche luy ordonnoit, & quelques jours avoir fait la penitence qui luy fut enjointe, & donné aux pauvres la plus grande partie de ce qu'il luy restoit de bien, il fut trouver le Cadi, à qui il tint ce discours avec une resolution admirable. Tu sçais, luy dit il, qu'il y a quelques années que je me suis fait Mahometan, & je viens te declarer que je m'en suis repenti & que je m'en repens, comme d'une mauvaise loy que j'avois embrassée en reniant le Sauveur du monde, & qu'ainsi je n'ay que trop merité la mort. D'abord le Cadi crut que c'estoit quelque trait de folie dont il se pourroit guerir, & tâcha de le ramener doucement par de belles esperances; Mais voyant que l'Armenien persistoit dans sa declaration, & s'emportoit en des blasphemes contre Mahomet, il le fit mener à la place, où il fut incontinent mis en pieces à coups de sabre & de fleches qui luy percerent le corps. On peut dire à la loüange des Armeniens, que bien qu'ils soient assez ignorans & mal instruits dans leur Religion, toutefois quand il leur arrive quelque disgrace, & qu'il faut qu'ils meurent pour leur foy, ils vont au supplice courageusement & avec joye.

L'an

L'an 1651. dans Diarbequir ville de la Mesopotamie il fit un mariage d'un jeune Turc avec une fille de sa nation. La mere de l'époux estoit grande amie d'une Armenienne des premieres de la ville, & cette femme n'avoit qu'un fils de dix à douze ans. Elle fut priée aux nôces du Turc, & elle ne put refuser de s'y trouver aprés les grandes solicitations de son amie. L'enfant de l'Armenienne qui avoit esté present lors que la mere de l'époux vint inviter la sienne, souhaita d'estre aussi à cette feste, & damanda à sa mere si elle ne l'y meneroit pas. Cette femme, qui n'ignoroit pas les coûtumes du pays, dit a son fils que cela ne se pouvoit faire, & qu'au dessus de l'âge de cinq ou six ans il n'estoit pas permis à aucun garçon de se méler parmi les femmes & filles Turquesques. L'enfant ne cessa pas pour cela de prier encore sa mere de le mener avec elle, & une Tante qui se trouva là pour complaire à son neveu, dit qu'elle l'habilleroit en fille & qu'on n'y prendroit pas garde. En un mot sa mere se laissa persuader par la Tante & par l'enfant, & le jour venu elle le mena avec elle travesti en fille. Les nôces en Turquie durent au moins ordinairement trois jours, & il se trouva en celles-là une vieille femme qui avoit toûjours l'œil sur l'enfant de l'Armenienne, qu'elle trouvoit trop adroit & trop agile pour une fille, particulierement quand il dansoit. Le soir les conviéz s'estant retirez cette vieille prit à part la mere du marié, & luy dit qu'elle ne croyoit pas que l'Armenienne son amie eût amené une fille, & qu'à toutes ses actions elle jugeoit que c'estoit un garçon que l'on avoit deguisé. Le lendemain toute la compagnie s'estant rassemblée, la vieille Turque vint faire le mesme discours à la mere & à la Tante du jeune Armenien, & ces deux femmes témoignant d'en estre fort offensées, & affirmant que cestoit une fille, la Turque pour n'en avoir pas le dementi trouva moyen de prendre l'enfant, & l'ayant mené dans la chambre des esclaves de la mere du marié, elles

luy abatirent son caleçon (car les filles en portent dans le devant de mesme que les garçons) & elles trouverent que la vieille ne c'estoit pas trompée dans son jugement. Le bruit s'en répandit aussi-tost dans le logis, ce bruit fut suivi d'un grand tumulte. Tous les gens de la nôce crierent que les chambres estoient soüillées, & que l'Armenienne avoit fait cela pour se mocquer d'eux & en derision de leur loy. Sur ces entrefaites plusieurs des principaux Mahometans de la ville accoururent au logis du marié, & se saisissant de la mere, de la tante & de l'enfant les menerent au Bacha affin qu'il en fist justice. Le Bacha renvoya les deux femmes, & garda l'enfant sept ou huit jours croyant que le peuple se pourroit appaiser. Mais il eut beau flatter cette populace, & luy remontrer que ce n'estoit qu'un enfant; le pere offrit en vain de donner la moitié de ce qu'il pesoit en or, tout ce que l'on put faire & dire ne servit de rien, & le Bacha qui se vit pressé du peuple, ne voulant pas donner sentence de mort contre l'enfant, le remit, entre les mains des parens du marié, qui exercerent sur luy des cruautez inoüies. Ils menerent ce pauvre enfant au milieu de la grande place de la ville, & l'ayant dépoüillé nud à la reserve de son caleçon, ils commencerent à l'écoucher vif depuis le col jusques à ceinture ne luy ostant pour ce jour-là que la peau du dos. L'ayant laissé là toute la nuit avec bonne garde, ils revinrent le lendemain pour lui écorcher l'estomac & les bras. Le Cadi & le Moullah & plusieurs des principaux Mahometans de la ville exhortoient l'enfant à embrasser leur loy, & à ne souffrir pas que l'on luy fist plus de mal. Sa mere y vint aussi, & s'embrassant tendrement le conjura d'avoir pitié d'elle & de luy-mesme, & de se rendre Mahometan pour sauver sa vie. Mais ny ses larmes, ny toutes les paroles les plus touchantes que la douleur luy mit à la bouche, ne furent pas capables d'ébranler la constance de l'enfant. Il répondit à sa mere d'une voix ferme qu'il avoit souffert patiemment & qu'il souffriroit encore, que les tourments ne luy faisoient point de peur; mais que

ſa plus grande douleur eſtoit que ſa propre mere le ſolli-citoit à renier ſon Sauveur, ce qu'il ne feſoit pas. Les Turcs impitoyables au lieu d'eſtre touchez de la conſtance de cet enfant, continuerent de luy écorcher les bras & l'eſtomac, & aprés cette cruelle action le laiſſerent encore là ſous bonne garde juſqu'au lendemain. Car ils avoient deſſein de luy écorcher tous les jours quelque partie de ſon corps juſqu'à ce qu'il expirât. Enfin le Bacha ayant horreur de ces cruautez, vint le lendemain de grand matin à la place avec ſes gardes, & luy fit couper la teſte. On croit qu'il eut ſous main quelque ſomme d'argent pour ſauver l'enfant des nouveaux ſupplices qu'on luy preparoit.

L'exemple, qui ſuit de la conſtance dans la foy d'un autre jeune Armenien, n'eſt pas moins digne d'admiration que le precedent. La ville de Van eſt plus peuplée d'Armeniens que de Turcs, ce qui eſt cauſe que les uns & les autres ſe frequentent avec aſſez de familiarité, & qu'ils ſont ſouvent enſemble. Quand on ſort de l'école tant Turqueſque qu'Armenienne les enfans joüent peſle meſle les uns avec les autres, & font quelquefois des partis pour ſe batre à coups de pierre. Il arriva mal-heureuſement un jour que dans un pareil défi un jeune Armenien de l'âge de douze ans ou environ, attrapa un jeune Turc à la temple gauche, & le coucha mort par terre. Il fut auſſi-toſt ſaiſi par les autres enfans Turcs, qui aſſiſtez de quelque canaille qui ſe trouva là le menerent au Bacha. Le pere, la mere & les parens de l'enfant mort vinrent auſſi-toſt demander juſtice accompagnez de toute la populace, & ils croient tous au Bacha qu'il falloit que l'enfant Armenien ſe fiſt Mahometan, & qu'il payeroit ainſi le ſang du mort. Les parens de l'Armenien ſe trouverent auſſi auprés du Bacha pour ſa defenſe, & remontrerent que c'eſtoient des enfans qui joüoient enſemble, & que le leur avoit couru la meſme riſque que le jeune Turc. Pour tâcher de vuider l'affaire plus aiſement, ils offrirent une ſomme conſiderable d'argent pour retirer leur enfant; mais les parens du mort

ne

ne voulurent point oüir parler d'accommodement, & presserent le Bacha de rendre justice. Le Bacha auroit bien souhaité de sauver l'enfant, mais se voyant pressé de donner sentence il falut qu'il le livrât aux parens du mort, leur disant que de la mesme maniere que leur enfant estoit mort ils devoient faire mourir le jeune Armenien. Les Turcs se saisirent incontinent de l'enfant, & l'ayant mené à la mesme place où l'autre avoit esté malheureusement tué, il reçût les premiers coups de pierre du pere & de la mere de l'enfant mort. Ensuite toute la canaille se jetta dessus, & il fut assommé à coups de pierre. Ce fut une chose admirable de voir la constance de cet enfant, qui sans nulle emotion & la joye sur le visage, alloit criant à ses camarades Armeniens qui le suivoient en pleurant, qu'il alloit mourir pour la foy de JESUS CHRIST, & que s'il leur en arrivoit autant ils fissent comme luy, sans craindre la mort ny les plus cruels supplices. Aprés qu'il fut mort ses parens emporterent le corps, & le firent enterrer le plus honorablement qu'il leur fut possible.

C'est la coûtume entre les marchands du Levant, qu'en arrivant en quelque ville de négoce ils vont d'abord aux lieux où l'on prend le tabac & le caffé. Ces sortes de lieux sont de grandes sales basses assez propres qui sont la pluspart voûtées, & au milieu desquelles il y a d'ordinaire comme une maniere de petit étang, autour duquel il y a des bancs dressez en amphitheatre. Un marchand Armenien venant des Indes avec quantité de marchandises arriva au Caire, & fut d'abord à un de ces rendes-vous de tabac & de caffé. S'estant assis & la chaleur estant grande, il osta sa roque qui estoit à l'Armenienne & de diverses couleurs & la mettant derriere luy il ne laissa sur sa teste que sa petite calotte. Pendant que les marchands & autres sortes de gens sont en ces lieux-là à fumer & à boire, il vient d'ordinaire un Moullah de ceux qui se meslent de predire, & il se promene autour de l'étang, ou en recitant quelques poësies, ou en expliquant quelque chose de la loy. Quand il a esté environ

une heure dans cet exercice, il dit aux marchands qu'à la bonne heure ils peuvent aller à leurs affaires, & qu'ils en auront une heureuse issuë. Aussi-tost chacun se leve en luy donnant quelque chose, & va où ses affaires l'appellent.

Le marchand Armenien estant prez à se lever, un Turc qui estoit assis derriere luy cacha sa toque, & prenant son turban blanc il le luy mit sur la teste. Aussi-tost tous les marchands Turcs qui estoient presens, vinrent saluër l'Armenien, & luy dire qu'ils se réjoüissoient de ce que Dieu luy avoit fait la grace d'embrasser la bonne loy. L'Armenien bien surpris, prend le turban, le jette contre terre en presence de toute la compagnie, & le foule aux pieds. Cette action de mépris irrita tellement les Turcs, qu'en mesme temps ils se saisirent de luy pour le mener au Bacha, devant lequel il eut beau se vouloir justifier, protestant qu'on luy avoit mis malicieusement le turban sur la teste, les Turcs soûtenoient le contraire, & asuroient qu'il l'avoit pris luy mesme; & pendant cette dispute le Moufti & le Cadi arriverent ayant esté avertis de cette affaire. Ils s'informerent comme elle s'estoit passée, & le témoignage des Turcs ayant esté crû, il fut conclu qu'il falloit que l'Armenien perdit la vie, ou qu'il embrassât la loy de Mahomet. Ayant protesté qu'il n'en feroit jamais rien ils le mirent en prison, où aprés avoir esté quelques jours on luy declara qu'il avoit esté arresté, que s'il ne se vouloit pas faire Mahometan, il seroit mené à la place, & brûlé tout vif. La peur de cet horrible tourment le fit chanceler, & enfin il tomba tout-à-fait & embrassa le Mahometisme. Quatre ou cinq ans aprés revenant des Indes au Caire, un jour que le Bacha tenoit conseil avec les Grands du pays, & que selon la coûtume il donnoit audience publique (ce qui se fait deux fois la semaine) il entra dans la sale, & s'approchant le plus prés qu'il put du Moufti, en presence de toute l'assemblée il prit son turban & le luy jetta au visage, en luy disant ces genereuses paroles: *Tien, chien, tu es cause que j'ay porte cela si long-temps;*

dequoy je me suis repenti, & je m'en repens encore de tout mon cœur ; car je sçais que ny toy, ny ta loy ne valent rien. En mesme temps chacun se jetta sur luy, on le traîna à la place, & il mourut au milieu des flâmes avec une constance digne d'admiration.

J'ajoûteray enfin un exemple assez particulier d'un Cafre qui avoit esté eslevé dans la religion Armenienne. Un riche marchand de Zulpha nommé *Cotgia Soultenon* estoit aimé de Cha-Sephi qui alloit quelquefois manger familierement chez luy. Mais par malheur le Roy y ayant un jour fait bonne chere, & bû & mangé avec excez, & estant le soir de retour en son Palais il se trouva fort mal, & le bruit courut d'abord qu'il avoit esté empoisonné au festin que luy avoit fait le Zulfalin. Ce bruit vint incontinent à ses oreilles, & de la peur qu'il eut que si le Roy venoit à mourir on ne se saisît de luy pour luy faire souffrir de cruels supplices, il prit du poison dont il mourut deux jours aprés. Le lendemain au soir le Roy se porta mieux, & le jour suivant il se trouva en parfaite santé, le pauvre Armenien s'estant trop hâté de se donner la mort, dont le Roy témoigna d'estre faché & avoir regret de sa perte.

C'est le mesme *Cotgia Soultenon* qui fut maître de celuy dont je vais conter l'histoire. Comme il envoyoit des Facteurs de tous côtez, un jour l'un d'eux luy amena un Cafre qui venoit de la côte de Melinde. Il estoit fort jeune & avoit de l'esprit, de sorte qu'en peu de temps ce petit esclave apprit les langues Turquesque & Persienne ; & ayant esté instruit dans la religion Chrêtienne, il fut baptisé & eut nom Huzod, c'est à dire Joseph. Son maître estant mort il se fit Mahometan & prit l'habit de Dervis, & courut vingt ans sous cet habit la plus grande partie des terres des Princes Mahometans, & fit trois ou quatre pelerinages à la Mecque & à Medine. Au bout des vingt ans il revint à Zulpha demander pardon à l'Eglise de sa faute, & le reste de sa vie il fit une penitence si austere qu'il donnoit de la pitié à tout le monde. De quatre en

quatre jours il ne mangeoit qu'un petit morceau de pain & ne beuvoit que de l'eau, priant toûjours Dieu & se battant le corps & la teste. Quand les Evêques & les moines Armeniens luy disoient qu'il excedoit, & qu'il ne devoit pas se tourmenter de la sorte, il ne leur répondoit autre chose sinon qu'il n'estoit pas digne d'estre sur la terre aprés avoir renié son Sauveur; mais qu'il esperoit qu'il auroit pitié de luy, & qu'il luy feroit misericorde. Il mourut dans cette exacte & austere penitence sur la fin de l'année mil six cens soixante-six.

CHAPITRE XV.

De la maniere dont l'Auteur fut reçû à la Cour de Perse à son sixiéme & dernier voyage, & de ce qu'il y fit pendant son sejour à Ispahan.

J'Ay esté favorablement reçû à la Cour de Perse dans tous mes voyages; mais je me contenteray de parler de l'accuëil qui m'a esté fait dans le dernier, & des affaires que j'ay euës avec le Roy, parce qu'il n'y a pas eu grande difference d'une fois à l'autre, & que je veux éviter une inutile repetition.

J'arrivay à Ispahan pour la sixiéme fois le 20. de Decembre 1664. Dés que le *Nazar* ou grand Maistre de la maison du Roy en eut avis, il m'envoya le Chef des Armeniens qu'on appelle *Kelonter*, avec sept ou huit des principaux de la nation pour me feliciter de mon arrivée, & m'offrir de sa part tous les services que je pourrois souhaiter. Je les remerciray comme je devois de leur bonne volonté; mais il me fut aisé de connoître que leur principale intention estoit de tâcher de s'introduire à la Cour par mon moyen, & de voir ce que j'apportois pour en faire leur profit. Le lendemain le Nazar m'envoya encore les mesmes Armeniens avec quatre Cavaliers, pour me donner avis que le Roy vouloit voir ce que j'avois apporté, & le Kelonter avoit ordre de me fournir

fournir d'hommes pour ce sujet, ce qui se fit avec grand éclat, comme lors que l'on porte en ceremonie les presens de quelque Ambassadeur. Tous les Francs qui estoient à Zulpha où je logeois monterent à cheval pour accompagner les grosses pieces, qui estoient de grands miroirs enrichis de pierreries, des chandeliers de crystal de roche, & autres choses de cette nature. Les Armeniens se mettoient aussi en devoir de suivre; mais je les remerciay de la peine qu'ils vouloient prendre; & voyant qu'ils s'opiniâtroient à vouloir venir malgré tout ce que je leur pouvois dire pour les detourner de ce dessein, je leur fis enfin connoître que je n'avois pas besoin d'eux, que j'estois assez capable de conduire mes affaires, & que s'ils venoient à la Cour je ne ferois pas voir au Roy la moitié de mes joyaux. Je n'aurois pû m'en defaire si je ne leur eusse parlé un peu vertement, & dés qu'ils se furent retirez je montay à cheval, & accompagné de deux des Cavaliers que le Nazar m'avoit envoyez, je fus en diligence au Convent des RR. PP. Capucins, où j'avois laissé mes joyaux, comme en un lieu plus assuré qu'en ma maison de Zulpha. Le R. P. Raphaël est Superieur de ce Convent; & de la Mission des Capucins dans le Royaume de Perse. C'est le mesme dont j'ay parlé au discours des routes, ayant fait avec luy le voyage d'Alep à Ispahan. Il entend parfaitement les Mathematiques, & il y a plusieurs Seigneurs de la Cour qui ont des instruments faits de sa main. Comme il y a plus de vingt ans qu'il est en Perse, il parle tout-à-fait bien la langue du pays, & c'est par ce moyen qu'il a acquis beaucoup de credit à la Cour, qu'il est tres-bien connu du Roy, & qui le fait venir d'ordinaire pour estre son Interprete dans les affaires qu'il a avec les François. Dans le mesme temps que les Cavaliers m'estoient venus querir de la part du Roy, on en avoit aussi depesché deux ou trois vers le P. Raphaël, qui ne se trouva pas alors en son Convent qui est dans la ville d'Ispahan. Comme c'estoit la veille de Noël il estoit allé à

Zulpha voir quelques Catholiques Romains qui y demeurent, & qui se disposoient à faire leurs devotions. Ces Cavaliers couroient de maison en maison chez tous les Francs pour chercher le Pere; car c'est la coûtume que quand le Nazar envoye querir quelqu'un de la part du Roy, il faut absolument que les Cavaliers qu'on luy depesche l'amenent a la Cour, autrement ils seroient en danger de perdre la vie. Ils le trouvent enfin, & il se rendit au Palais un peu avant moy. Dés que j'y fus arrive avec mes joyaux; on me fit entrer au lieu où les grands Ambassadeurs ont audience, & j'y trouvray le Nazar avec le Pere Raphaël & tous les Francs qui avoient accompagné mes grandes pieces d'orfévrerie. Le Nazar avoit déja fait tout déployer, afin que le Roy n'eût qu'à jetter la vûë dessus quand il entreroit dans cette sale. Tous mes joyaux furent aussi exposez, & le Nazar de sa propre main rangea le tout sur le plancher couvert d'un tapis d'or & de soye. Il consideroit attentivement toutes ces pieces, & avec tant d'admiration, qu'il dit plusieurs fois à quelques Seigneurs de la Cour qui estoient presens, que jamais personne n'avoit apporté en Perse de si belles choses, ni en si grande quantité que moy; me priant ensuite de ne rien cacher à Sa Majesté qui je recevrois beaucoup d'honneur & de graces. Aprés que je luy eus protesté que je n'avois plus rien à luy montrer que ce qui estoit en vûë, il commanda que chacun se retirât, & que personne ne demeurât dans la sale que luy & moy. Un quart-d'heure aprés le Roy entra par une porte qui donne de son appertement dans la sale, suivi seulement de treize Eunuques pour sa garde, & de deux venerables vieillards, d'ont l'office est de tirer les souliers du Roy quand il entre dans les chambres couvertes de tapis d'or & de soye, & de les luy remettre quand il en sort. Le Roy n'avoit alors pour tout habit qu'un simple calleçon de taffetas à petits carreaux rouges et blancs, qui luy venoit à my-jambes; ayant les pieds nuds, & une petites hongreline qui ne luy venoit

venoit qu'à moitié du corps, avec un grand manteau de toile d'or à manches pendantes jusques à terre, & fourré de belles zebelines. Un grand lustre ou chandelier de crystal de roche fut la premiere piece sur laquelle le Roy jetta la vûë. Je l'avois fait pendre à une perche soûtenuë de deux piliers; & c'estoit asseurement la plus belle & plus riche piece de cette nature qu'il fut possible de voir. Ensuite il tourna les yeux vers une riche tenture de tapisserie à personnages que j'avois aussi apportée, & qu'il admira. Le Nazar me fit alors avancer pour faire la reverence au Roy, & m'ayant reconnu d'abord; *voila*, dit il au Nazar, *cet Aga Fringui qui me vendit quantité de belles choses il y a cinq ou six ans, lors que Mahamed Beg estoit Athemat-doulet.* Pendant que le Roy parloit de la sorte on envoya appeller le Pere Raphaël, & estant entré on le fit mettre a côté d'un pilier de la sale pour un peu de temps. Puis le Nazar le fut prendre pour salüer le Roy, qui luy dit d'abord que tout ce qu'il avoit là devant ses yeux luy plaisoit fort, & qu'il ne vouloit pas que je remportasse rien pouevû que je misse aux choses un prix raisonnable. Ensuite sa Majesté me demanda où j'estois allé en sortant de son Empire, & je luy répondis que j'avois passé aux Indes. Elle voulut sçavoir encore à qui j'avois vendu le reste de mes pierreries, & pour quelle somme; à quoy je repartis que Chasta-kan avoit tout acheté pour six-vingt mille roupies.

Pendant que le Roy me faisoit des questions de la sorte, & toûjours debout, le Nazar luy montroit toutes les pieces l'une aprés l'autre, & je fis dire au Roy par le P. Raphaël, que je suppliois sa Majesté d'accepter mon grand miroir d'acier dont je luy faisois present, & dont le Pere luy expliqua la bonté & les effets, à la recherche desquels plusieurs fameux Mathematiciens avoient employé bien du temps & de l'étude. Comme le Pere Raphaël est en reputation d'estre un des plus sçavans & des plus experts, son raisonnement plut fort au Roy, qui venant de sa place vers le miroir

fut surpris de voir son visage si extraordinairement gros. Il fit mettre devant un de ses Eunuques qui avoit un nez en perroquet monstreusement grand, & comme le miroir l'alongeoit & le grossissoit beaucoup, le Roy ne se put tenir de rire, passant plus d'un quart-d'heure en cette occupation, aprés quoy il rentra dans son appartement, me laissant seul avec le Nazar & le Pere. Le Nazar luy dit alors ces propres mots en Persan: *In Aga Frengui in casar Jonaer toousa onorda bout qui Patcha besiar cochalbout*; c'est à dire: *Cet Aga Frengui a apporté tant de raretez au Roy, & de tout de sortes de joyaux & de beaux ouvrages d'orfévrerie que le cœur du Roy en est rejouy.* Le Nazar homme de grand jugement & de grand ordre, craignant que quelques pieces de mes joyaux ne vinssent à s'égarer, defendit qu'aucun Persien en aprochât, & me dit que je pouvois seulement faire entrer dans la sale ceux des Francs que je jugeois à propos pour m'aider à serrer toutes les pieces. J'en fis venir trois ou quatre, & avec le Pere Raphaël nous remimes tous les joyaux dans leurs étuis, & ils furent aprés fermez dans un coffre où le Nazar voulut que je misse mon cachet, aprés quoy il le fit porter en seureté dans une des chambres de l'appartement du Roy. Pour les grosses pieces d'orfévrerie, les miroirs, le lustre, les tapisseries, il me fit consigner le tout à un des principaux Officiers qui estoit de garde.

Le Soleil estoit couché quand le Nazar nous congredia avec de grands complimens, & en nous asseurant que le Roy estoit fort satisfait de tout ce qu'il avoit vû. Le R. P. Raphaël vint avec nous à Zulpha pour vaquer le lendemain à la devotion du jour de Noël. Mais à peine le Soleil estoit levé que quatre Cavaliers le furent chercher en son Convent. On en depescha en mesme temps trois autres pour me venir prendre à mon logis à Zulpha où ils me trouverent avec le Pere, & sans nous donner un moment de temps il falut les suivre & nous rendre en diligence chez le Roy. Le Nazar nous attendoit avec impatience, & aussi-tost que nous fumes

arri-

arrivez, on apporta le coffre où estoient ses joyaux, le Nazar me faisoit reconnoître mon cachet pour voir s'il estoit en son entier; car ces gens là veulent que toutes choses aillent dans l'équité, & prennent de grandes precautions dans leurs affaires. Ensuite le coffre fut ouvert & les joyaux tirez, le Nazar me demandant encore s'il n'y manquoit rien: Ensuite il ordonna à un Secretaire d'écrire en Persien, le nom, la qualité & le prix de chaque piece, selon que je les disois au P. Raphaël. Cecy achevé le Nazar fit entrer le Chef des Orfévres. Il faut remarquer qu'en Perse chaque profession à son Chef, qui est Officier du Roy & couché sur l'état de sa maison. De plus ce Chef des Orfévres a deux pour cent de tous les joyaux qu'on vend au Roy ou à des Seigneurs de la Cour, & ces deux pour cent luy doivent estre donnez par celuy de qui on achete les joyaux. Je puis dire toutefois que ce Chef des Orfévres n'a jamais rien eu de moy. Car dans tous les voyages que j'ay faits à Ispahan, avant que de rien montrer au Roy j'ay toujours protesté à l'Athematdoulet ou au Nazar, qu'absolument je ne voulois rien donner au *Sarguer-Bachi*; c'est le nom qu'on donne en Perse au Chef des Orfévres. Quelques marchands Joüailliers furent aussi appellez pour estimer les pieces, l'un donnant le prix aux diamans, l'autre aux perles, l'autre aux rubis, l'autre aux émeraudes, chacun selon qu'il avoit plus de connoissance des choses. Cependant le Nazar me tenoit des discours fort obligeans, & d'autres Officiers du Roy qui estoient presens en faisoient de mesme, & on commanda que l'on apportât au R. Pere & a moy ce que l'on mange d'ordinaire le matin, du pain, du fromage, du lait, de la créme, des raisins & des melons aussi frais qu'en autonne, quoy que nous fussions alors sur la fin de Decembre. On auroit dit qu'on venoit de cueïllir les raisins & les melons, & de ceux-cy il y en avoit de trois sortes, de rouges, de verds, & de presque blancs. On nous seruit de plus de quatre sortes de confitures liquides, & de deux sortes de dragées

gées, le tout en des baſſins & en des manieres d'aſſiettes volantes d'or fin; car en Perſe on ne travaille point d'autre or. On nous apporta trois de ces baſſins d'or, & dans chacun cinq ou ſix de ces aſſiettes à fruit, & on les mit devant nous à terre ſur les tapis ſelon la coûtume. Comme nous mangions le Nazar me demanda deux ou trois fois ſi je voulois du vin? mais je l'en remerciay & luy dis que d'ordinaire je n'en beauvois que le ſoir. Auſſi-toſt il ordonna qu'on en portâs quatre grandes bouteilles dans mon logis, du meſme qui eſtoit deſtiné pour la bouche du Roy, & dés le ſoir meſme j'en ay regalé mes amis.

Toute l'aprés-dînée ſe paſſa à eſtimer mes joyaux, & je fus pluſieurs fois aux priſes avec les eſtimateurs; car il y avoit des pieces qu'ils n'eſtimoient pas la moitié de ce qu'elles valoient. Sur le ſoir ils donnerent leur prix au Nazar, & je luy donnay le mien, & il y avoit beaucoup de difference de l'un à l'autre. Le Nazar les porta auſſi-toſt tous deux au Roy avec tous les joyaux, & à ſon retour d'aprés de ſa Majeſté voyant que le Soleil eſtoit couché, il nous congedia avec de grands complimens. Le R. P. Raphaël ſe retira en ſon Convent, & moy à Zulpha, & je trouvay en mon logis trois François de mes amis qui m'attendoient de pied ferme. Nous ſoupâmes enſemble, & bûmes du vin du Roy que le Nazar m'avoit envoyé & qui eſtoit excellent.

Le lendemain de grand matin le Nazar mit encore des Cavaliers en campagne, trois pour aller querir le P. Raphaël, & quatre pour me venir prendre en mon logis. Eſtant arrivé au Palais je trouvay le Nazar & le Pere qui m'attendoient. Le Nazar me fit un bon accueïl comme à l'ordinaire, & me dit en riant que j'eſtois un pareſſeux. Je luy fis connoître que ce n'eſtoit pas tant ma faute que la ſienne, ſi je venois plus tard qu'il ne ſouhaitoit, & que le bon vin qu'il m'avoit envoyé m'avoit obligé de me rejoüir une partie de la nuit avec mes amis, en beuvant à la ſanté du Roy & à la ſienne. Il ſe prit encore à rire, & m'aſſeura que le Roy avoit fort agreé tous

mes

mes joyaux, mais que le prix que j'y avois mis estoit trop haut, & que je me montasse plus raisonnable, si je voulois que le Roy m'honorat de ses faveurs, & receût bien en ma consideration tous les François qui viendroient à l'avenir à Ispahan. Il me dit beaucoup d'autres choses obligeantes, & je priay le R. P. Raphaël de luy rendre le change de ma part, & de luy faire connoître en mesme temps que je ne pouvois rien rabatre du prix que j'avois mis à mes joyaux. Quelques jours se passerent sans que nous puissions nous accorder; on envoyoit tous les matins des Cavaliers au logis du Pere & au mien pour nous faire aller au Palais, ce qui estoit fort incommode dans un temps de neiges, & dans une ville pleine de bouë comme est Ispahan, de la maniere que je l'ay representé. Enfin aprés plusieurs allées & venuës, le Nazar me dit qu'en mettant le prix juste à mes joyaux selon ce qu'ils me coûtoient, le Roy me donneroit vingt-cinq pour cent de profit, & qu'il ne prendroit que les pierreries, me laissant les perles qui me vaudroient, dit-il, d'avantage aux Indes. Je ne pus me defendre d'accepter cet offre, & le Nazar voulut que je signasse l'accord qui fut aussitost porté au Roy. Sa Majesté l'ayant lû ordonna au Nazar de me demander quelle faveur je souhaitois d'elle, & de me dire qu'elle vouloit que je fusse son Joüaillier ordinaire; qu'en ma consideration tous les Francs qui viendroient en Perse seroient bien reçus par tout son Estat; & que pour ce qui estoit de moy, puisque j'allois aux Indes où il ne croit point de vin, il vouloit qu'on m'en donnât pour ma provision jusqu'à mon retour. Pour satisfaire au commandement du Roy, je fis dresser une requeste, par laquelle je suppliois sa Majesté de me faire expedier un commandement en bonne forme où son seau fût appliqué, par lequel il me fût permis de negocier dans tout son Estat en telle marchandise & telle maniere qu'il me plairoit, sans estre obligé de payer aucune doüane. Je luy representois aussi qu'estant âgé j'avois amené mon neveu en Perse, l'ayant laissé à

Tauris

Tauris entre les mains du R. P. Gabriel de Chinon pour apprendre les langues Turquesque & Persienne, & se rendre capable en succedant à mon negoce & à mes voyages de servir sa Majesté, laquelle je suppliois de le vouloir prendre en sa protection.

Les choses s'estant passées de la sorte, le Roy fit écrire au Kan de Tauris en faveur de mon neveu, luy marquant qu'il le tenoit desormais pour un de ses domestiques, & qu'il entendoit qu'il receût toute sorte de satisfaction pendant son sejour à Tauris, d'autant plus qu'il estoit encore jeune. Car mon neveu n'avoit encore que dix à onze ans, âgé trés-propre pour apprendre les langues.

Le lendemain de l'accord que je fis avec le Nazar pour le prix de mes joyaux, le Roy donna audience dans la grande sale du Palais à l'Ambassadeur des Usbecs ou des Tartares. Tous les grands Seigneurs & Officiers de la Couronne se trouverent dans la premiere Cour où l'Ambassadeur devoit passer, & il y avoit neuf chevaux de parade dont les harnois estoient tres-riches & tous differents. Il y en avoit deux tous couverts de diamans, deux autres de rubis, deux autres d'émeraudes, deux autres de turquoises, & un autre tout brodé de belles perles. Si ce'ut esté l'Ambassadeur d'un Monarque que le Roy de Perse eût plus consideré qu'un Kan de la Tartarie, il y eût eu jusques à trente chevaux, parce que selon la grandeur du Prince qui l'envoye, on met plus ou moins de chevaux en parade à l'audience de l'Ambassadeur. Quand on en met jusques à vingt-cinq ou trente toute la magnificence suit de mesme. Car chaque cheval est attaché par deux resnes à deux grands clous d'or qui sont en terre avec le marteau d'or auprés. Il y a encore un autre clou d'or ou est attaché un cordon qui leur tient les pieds de derriere. On met aussi devant chaque cheval un chaudron d'or, pour aller puiser de l'eau dans une grande auge n'or quarrée qui est au milieu des chevaux ; mais tout cela n'est que pour la parade, parce qu'on ne donne toin paàl boire aux chevaux.

De

De la premiere Cour où l'Ambassadeur estoit entré il passa dans une longue galerie, où de costé & d'autre on avoit mis de mousquetaires en haye. De là on le fit entrer dans un grand jardin par une allée d'environ huit toises de large, toute pavée de grandes pierres de marbre, & au milieu de laquelle il y a un canal d'eau courante de quatre pieds de large, avec de petits jets d'eau qui d'espace en espace sortent du canal. De chaque côté de cette allée jusqu'à la sale où estoit le Roy, il y a un étang presque aussi long que l'allée mesme, & au milieu de cét étang on voit encore d'autres jets d'eau. Plusieurs Officiers de guerre étoient rangez le long de l'allée, & au bout des deux étangs il y avoit d'un côté quatre lions atachez, & de l'autre trois tygres couchez sur des tapis de soye, avec les hommes qui les gardoient & qui avoient en main des demi-piques. Cette sale est plus longue que large, & ouverte tout autour. Le platfond est soûtenu de seize colonnes de bois, chacune à huit pans, & d'une grosseur & hauteur prodigieuses; & tant le platfond que les colonnes, tout est peint en grands feüillages d'or & d'azur avec quelques autres couleurs qui y sont meslées. Au milieu de la sale il y a un bassin de trés-beau marbre, avec une fontaine qui jette de l'eau de differentes façons. Le plancher où l'on marche est couvert de riches tapis d'or & de soye faits exprés pour ce lieu-la, & assez proche du bassin il y a une estrade de douze pieds de long, & de huit de large, relevée d'un pied plus que le planché, & couverte d'un magnifique tapis. C'estoit au milieu de cette estrade que le Roy estoit assis sur un carreau de brocart d'or, en ayant un autre derriere luy couvert d'un autre brocart, & appuyé contre un grand tapis ou il n'y avoit ny fleurs, ny figures, mais seulement quelques caracteres Persiens qui contenoient quelque chose de la loy. Le Roy estant assis plusieurs Eunuques avec le mousquet se rangerent à ses côtez. Sa Majesté commanda à l'Athemat-doulet de s'asseoir avec quatre ou cinq autres, & l'Athemat-dulet me fit signe de

m'asseoir

m'asseoir aussi. Mais le Roy qui sçait bien que les Francs n'aiment guere à demeurer à terre les jambes croisées, me fit dire que je me tinsse debout, & que je pourrois mieux voir la ceremonie. L'habit du Roy estant d'une étofe rayée d'or & de soye, & son manteau estoit un fond d'or avec de petites fleurs d'argent & de soye, & la fourrure estoit d'une marte zebeline la plus noitre & la plus luisante que l'on puisse voir. Sa ceinture estoit tres-riche, & il y avoit sur sa toque un bouquet de plumes de heron attaché par un joyau fait à jour. Au milieu du joyau estoit une perle en poire perfaite & d'environ cinquante carats, entourée de grossez topazes & de rubis. Quatre chaînes qui tenoient à ce joyau entrelassoient la toque, & les châtons de ces chaînes estoient de diamans & de rubis.

Il y avoit bien prés d'une demi-heure que le Roy estoit assis, quand le Nazâr & le Maître des ceremonies amenerent l'Ambassadeur dans la sale. Ny luy ny ses gens n'estoient pas fort bien couverts, & on fit demeurer sa suite au pied des degrez, la sale estant plus haute que le jardin de quatre marches. Quand l'Ambassadeur les eut montées il se prosterna devant le Roy, puis ayant avancé neuf ou dix pas il en fit encore autant, aprés quoy le Maître des ceremonies le fit asseoir, en laissant entre le Roy & luy la place de huit personnes. Le Nazar alla souvent du Roy à l'Ambassadeur, & de l'Ambassadeur au Roy; mais je ne pouvois sçavoir ce qu'ils disoient. Enfin le Nazar vint auprés de moy, & luy ayant témoigné que je souhaitois de me retirer, il me fit salüer le Roy, aprés quoy je sortis de la sale pour regaigner mon logis.

Le lendemain je fus retrouver le Nazar qui m'avoit envoyé querir de bon matin, & il me dit que non seulement le Roy m'accordoit mes demandes, mais que de plus il me vouloit donner la *calaate* ou veste complete, qui ne se donne par grand honneur qu'aux Kans ou Gouverneurs des Provinces, & qu'il avoit aussi commandé qu'on me fist mon payement. Sur cet avis ayant repris le

chemin

chemin de Zulpha, & le P. Raphaël celuy de son Convent, pour y attendre les ordres du Roy, à peine y fusmes-nous arrivez, qu'il vint des Cavaliers à toute bride pour nous ramener à la Cour, où le Nazar, le grand Tresorier, & plusieurs autres Officiers m'attendoient dans la chambre du tresor avec l'argent que l'on me devoit donner dans des sacs cachetez. Le Nazar me dit quelles estoient les pieces que le Roy avoit retenuës, & que selon le prix que j'y avois mis, le tout montoit à trois mille quatre cent soixante tomans, comme je le pouvois voir dans mon livre de compte, ce qui se trouva conforme. Alors le grand Tresorier me demanda si je voulois conter toman à toman, ou bien conter un sac & peser ensuite tous les autres, y ayant dans chacun cinquante tomans. Je pris donc deux de ces sacs, & ayant pezé l'argent toman à toman, je me contentay aprés de pezer les sacs entieres, ce que je trouvay fort juste. Mais des trois mille quatre cent soixante tomans, que je devois recevoir, on ne m'en donnoit que trois mille trois cent; & le Tresorier me dit que de tout ce qu'on vendoit au Roy c'estoit la coûtume d'en retenir cinq pour cent pour ceux qui servent dans la chambre du tresor. Je disputay fortement sur cet article, & dis au Tresorier que si la chose alloit de la sorte, je luy laisserois l'argent, & reprendrois mes joyaux; que le Roy m'avoit promis vingt-cinq pour cent de profit, & qu'à son compte ce ne seroit plus que vingt pour cent, dequoy je ne voulois en aucune maniere entendre parler. Le Nazar, voyant que j'estois fort fixé, & que je sortois de la chambre du tresor sans prendre l'argent, fit visiter les livres pour voir de quelle maniere j'avois esté traité aux voyages precedens. Il reconnut qu'on m'avoit toûjours donné tout ce que le Roy m'avoit promis sans en rien rabatre, & se tournant vers moy d'un air tout riant, il me representa qu'il ne falloit pas aller ric à ric avec les gens du tresor, & que les graces que le Roy me vouloit faire me vaudroient plus de mille autres tomans. Ensuite ne voulant pas desobliger le Nazar j'accorday la moitié de

ce qu'on me demandoit, ce qui revenoit à quatre-vingt deux tomans & demi, dequoy le Tresorier fut content. En mesme temps on fit venir seize *Hamals* qui sont des portefaix, & le Nazar ordonna qu'on écrivit le nom de chacun d'eux avec leur demeure, de peur que quelque sac ne s'égarât en chemin. Mais comme je vis qu'il estoit fort tard, je priay le Nazar que la chose se remit à une autre fois. Sçachant bien que mon argent estoit prest, je ne me pressay pas de l'aller prendre, & je fus le lendemain me divertir à la chasse avec une partie des Francs. En peu de temps nous là fismes bonne, parce que le pays est toûjours plein de gibier, n'y ayant guere que les gens du Roy qui chassent, & au retour nous nous divertimes ensemble jusques à deux ou trois heures aprés minuit. C'est ce qui nous fit dormir plus tard que de coûtume, & je fus reveillé par le grand bruit que vinrent faire chez moy quatre Cavaliers que le Nazar m'envoyoit. Ils se fâcherent jusques à me dire de rudes paroles, de ce que je ne voulois pas que la parole du Roy eut son effet, & que je n'avois pas esté prendre mon argent le jour que sa Majesté avoit ordonné qu'on me payât. Aussi faut il avoüer qu'il n'y a point de pays au monde où il y ait tant de facilité qu'en Perse à recevoir son payement de la Cour; & dans une grande somme on ne voit point d'especes fausses, parce que tout l'argent qu'on paye vient du tresor, & que tout l'argent est visité par bien des gens qui sont commis pour cela. L'argent est mis ensuite dans des sacs de cuir qui sont chacun de cinquante tomans, & le maître Visiteur y appliquant son cachet, c'est à luy à répondre, soit du nombre, soit de la qualité de especes, à celuy à qui se fait le payement. Aussi a-t'il pour sa peine & pour le sac qu'il fournit un abassi & demi par chaque sac.

Il falut donc que je suivisse promptement les Cavaliers au Palais, où je trouvay le Nazar qui m'attendoit, & qui me fit delivrer mon argent à la mesme heure. Je le fis porter au logis des Hollandois, parce que le Sieur Roothals qui conduisoit alors à Ispahan les affaires de la

Com-

Compagnie, ſçachant que l'ordre avoit eſté donné pour mon payement, me fit prier par le P. Raphaël de luy preſter deux ou trois mille tomans. Je ne luy en preſtay que deux mille deux cens; ayant promis le ſurplus à quelques marchands Armeniens pour me les rendre à Suratte, comme le Sieur Roothals me faiſoit rendre à Ormus la ſomme que je luy avois preſtée; ce qui fournira de matiere à une petite hiſtoire que je reſerve pour mon voyage d'Ormus. Ces remiſes d'argent ſont commodes au marchand, qui évite par ce moyen les frais des voitures & tous mauvais accidens. Avec mon payement je repris le reſte de mes joyaux & de mes autres marchandiſes que je trouvay en bon état. Et voila dans le détail comme toutes choſes ſe ſont paſſées dans la vente que je fis au Roy de Perſe.

CHAPITRE XVI.

Des honneurs & des preſens que le Roy de Perſe fit à l'Auteur.

LE jour ſuivant un des principaux Officiers du Nazar m'apporta la *calaate* dont il plût au Roy de m'honorer, c'eſt à dire un habit complet à la Perſienne, qui conſiſtoit en une veſte & une ſurveſte avec une ceinture & une toque. Il me delivra en meſme temps trois Patentes de ſa Majeſté; l'une ſcëllée du grand Seau & de celuy de l'Athemat-doulet, pour eſtre exempt de toutes doüanes dans le Royaume; une autre avec le petit Seau pour le Kan de Schiras, par laquelle il luy eſtoit commandé de me donner trois charges de bon vin quand je paſſerois par cette ville; & un troiſiéme qui eſtoit auſſi du petit Seau au Gouverneur de Tauris en faveur de mon Neveu qui demeuroit alors chez les Peres Capucins, par laquelle le Roy declaroit qu'il le tenoit pour ſon domeſtique, & le prenoit en ſa Royale protection. Le lecteur verra à la fin de l'ouvrage la forme de ces Patentes, que je ne mets pas ici pour ne pas interrompre ma narration.

Le R. P. Raphaël par l'ordre du Nazar accompagna celuy qui m'apporroit la calaate, pour me venir dire la qualité du present dont le Roy m'avoit voulu honorer, & m'avertir de me tenir prest à l'aller remercier dans mon habit à la Persienne aussi-tost qu'il me feroit appeller.

Avant que de passer outre il faut faire ici deux remarques necessaires. La premiere est que les Persans appellent *calaat* ou *calaate* toutes sortes de presens qu'une personne fait à une autre qui luy est inferieure en dignité; & que ce present que fait le Roy est quelquefois d'une veste seulement, quelquefois d'une veste de dessous & d'une autre de dessus avec la ceinture, & que quelquefois aussi il y ajoûte le turban & un cheval avec son harnois, selon l'honneur qu'il veut faire à la personne. Si c'est quelque Officier de guerre que le Roy envoye à l'Armée & qu'il considere, selon qu'il veut l'honorer il luy envoye l'épée, & quelquefois aussi le poignard. La seconde remarque est qu'en Perse comme en Turquie on ne reçoit point de present qu'on n'en face un autre à celuy qui en est le porteur, & que quand le Roy veut honorer de la *calaate* un Gouverneur de Province, sa Majesté nomme elle-mesme celuy qu'elle en veut charger pour le porter, le Gouverneur n'en estant pas quelquefois quitte pour mille tomans de récompense à celuy de qui il reçoit le present du Roy. Mais quand la *Calaate* s'envoye à quelque particulier que le Roy veut honorer, c'est le Nazar qui fait choix d'un de ses principaux domestiques pour le porter, & il faut aussi reconnoître honorablément sa peine. Je mis donc vingt-cinq tomans entre les mains du Pere Raphaël, le priant de faire ma liberalité & mon compliment, parceque sçachant tres-bien la langue il devoit s'en acquiter beaucoup mieux que moy. Il s'en demesla tout à la fois avec bonne grace & avec avantage pour ma bourse, & trouva le biais de ne donner à l'Officier du Nazar que la moitié de la somme, & de le renvoyer tres-satisfait.

Deux

Deux jours aprés un Hollandois qui avoit apporté plusieurs sortes de marchandise, pria le Pere Raphaël & moy de l'introduire chez le Nazar, ce que nous fimes sur l'heure, & le Nazar luy ordonna d'apporter le lendemain au Palais ce qu'il vouloit faire voir au Roy. Les marchandises furent portées dans une galerie qui est devant une grande salle où le Roy devoit venir, & le Nazar ayant pris luy-mesme la peine de ranger toutes les pieces, il fit retirer tous ceux qui estoient presens, à la reserve du Pere Raphaël, de l'Hollandois & de moy. Mais le Roy ne vit point ce jour-là les marchandises, & la nuit s'avançant chacun de nous se retira en son logis.

Le lendemain je reçûs ordre du Nazar de vestir la calaate, & il me donna avis que le Roy sortoit ce jour-là, & que je luy ferois la reverence. Aussi-tost je fis avertir tous les Francs qui estoient alors à Zulpha, afin que selon la coûtume ils se preparassent pour venir m'accompagner à la Cour, & en mesme temps l'ordre fut donné aux Trompettes & aux Tambours de se tenir prests quand je sortirois du Palais pour me conduire à mon logis. Cela se pratique de la sorte dans ces rencontres, afin qu'au bruit de cette fanfare le peuple sorte des maisons, & vienne voir celuy que le Roy à honoré. Ce fut à qui des Francs seroit le mieux vêtu ce jour-là, & estant arrivé au Palais avec une belle suite, le Nazar témoigna qu'il estoit ravi de voir tant de gens si bien faits. Il jetta particulierement les yeux sur deux jeunes Hollandois qui servoient la Compagnie des Indes, & qui estoient proprement couverts; & aprés s'estre informé de moy de plusieurs choses qui regardeient les deux jeunes hommes, il commanda que l'on apportât le dejeûné.

Cependant je temoignay au Nazar le ressentiment que j'avois de l'honneur que me faisoit sa Majesté, & comme je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté & la richesse de la calaate; mais que la joye que j'en avois s'augmenteroit de beaucoup par le plaisir que

j'aurois de faire voir en France & en d'autres parties de l'Europe où je passerois à mon retour, les honneurs & les caresses que recevoient les Francs à la Cour de Perse, quand ils apportoient quelque chose qui pût plaire au Roy.

Quoy que j'eusse esté appellé à la Cour, je n'ûs point ce jour là audience du Roy à cause de quelque indisposition qui luy survint, dequoy le Nazar ayant esté averti il nous congedia aprés que nous eumes dejeûné. Ce fut un bon-heur pour moy de ce que le Roy ne sortit point ce jour là. Car les deux jours suivans que le Roy fut encore un peu incommodé, le Nazar ayant fait connoître au Roy la joye que j'avois de l'honneur qu'il me faisoit; & comme je me disposois à faire parade de ma *Calaate* à tous les grands de France & d'autres Etats de l'Europe, sa Majesté luy commanda de me donner encore de sa part le grand manteau Persien à manches pendantes doublé de martes zebelines, la Garderobe du Roy ne manquant jamais de ces sortes de fourrures, qu'il reçoit en present des Ambassadeurs de Moscovie, ou qu'il achete des marchands qui se mettent à la suite des Ambassadeurs. Car il faut remarquer en passant que les Ambassadeurs qui viennent en Perse ne payent point de doüanes, & qu'il se fait quelquefois des Ambassades, particulierement de Moscovie, pour favoriser seulement le negoce des marchands, qui passent pour estre du train de l'Ambassadeur, & sont de cette maniere exemts de doüanes.

Puis que j'ay parlé de ces riches fourrures qui viennent de Moscovie, je diray encore quelque chose à ce sujet de ce qui arriva aux Ambassadeurs Moscovites l'un desquels je rencontray à Cachan comme il retournoit en son pays, son Collegue estant mort à Ispahan de regret d'avoir esté mal reçû du Roy. On faisoit compte que tous les presens qu'ils firent au Roy, & qui consistoient principalement en de riches fourrures, pouvoient valoir quinze ou vingt mille tomans. Cela n'empescha pas qu'ils ne fussent trés-mal reçûs; & voicy en peu

peu de mots quelle en fut l'occasion. Entre les presens que les Ambassadeurs firent au Roy, il y avoit un trés-riche & magnifique carosse tiré par six beaux chevaux. Ils en avoient amené douze, mais la moitié mourut en chemin. Le jour venu qu'ils devoient avoir leur audience publique, le Roy se rendit à la sale du Divan qui est sur la grand place, & demandant d'abord où estoient les Ambassadeurs, on luy dit qu'ils n'estoient pas encore venus, ce qui le fâcha fort, ne croyant pas qu'il dût attendre. Ce qui retardoit leur arrivée estoit le carosse, qui trouvoit de l'empeschement dans le chemin depuis Zulpha où les Ambassadeurs estoient logez jusqu'à Ispahan, parce que deça & delà la riviere qui separe les deux villes, il faut passer un grand nombre de petits canaux qui conduisent l'eau dans les jardins, & qu'un carosse ne peut s'en debarasser qu'à force d'hommes, n'y ayant sur ces canaux que de petits ponts pour les gens de pied & les chevaux. Le Roy ennuyé d'attendre, & croyant que cela estoit contre sa gloire, demanda en colere, de quelle maniere venoient les Ambassadeurs? & comme on luy eut dit qu'ils venoient à cheval suivis d'un carosse qui les retardoit, il ordonna d'un ton menaçant à son grand Ecuyer d'aller les faire descendre, voulant qu'ils vinssent à pied. Tout ce que le Roy commande doit estre poinctuellement executé; & le grand Ecuyer les ayant rencontrez comme ils alloient tourner dans la place du Meydan, il leur cacha la colere où estoit sa Majesté, & se contenta de leur dire que s'ils vouloient voir le Roy il falloit qu'ils missent pied à terre. Les Ambassadeurs ne pouvant goûter ce compliment firent difficulté de descendre de cheval, & le grand Ecuyer eût la discretion de les laisser avancer jusques au coin de la place où le Roy les pouvoit appercevoir. Alors il leur dit qu'ils ne pouvoient passer outre, & qu'absolument il faloit descendre de cheval; mais voyant qu'ils marchandoient & qu'ils ne s'y pouvoient resoudre, il fit semblant de vouloir aider le premier des Ambassadeurs à mettre pied à terre, & par l'addresse de l'Ecuyer il y fut plûtost qu'il

ne s'en fut apperçû, & l'autre Ambassadeur fut obligé d'en faire de mesme. Ils furent donc à pied à l'audience, mais si interdits de cet affront que celuy qui devoit porter la parole demeura muet. Le Roy voyant leur confusion les renvoya aussi-tost, & leur fit dire qu'ils donnassent leurs demandes par écrit. Cependant le beau carosse que les Moscovites estimoient environ mille tomans, fit deux ou trois tours de place, sans que le Roy témoignât d'en faire cas, & il est demeuré inutile depuis ce temps-là, aussi bien qu'un autre dont le Roy d'Angleterre fit present au Roy de Perse, le pays entrecoupé de mille canaux pour arrouser les terres n'estant nullement propre pour les carosses. Je reprens le fil de ma narration.

J'ay dit que l'indisposition du Roy fut cause qu'il ne sortit point le jour que le Nazar m'avoit envoyé querir pour salüer sa Majesté dans l'habit Persien dont elle m'avoit honoré. Trois jours aprés je fus appellé à la Cour, où tous les Francs m'accompagnerent comme la premiere fois, & on nous servit le dejeuné comme de coûtume. Peu de temps aprés le Nazar entra dans la sale suivi de deux Officiers qui portoient le manteau que le Roy m'envoyoit, & l'ayant pris de leurs mains, il l'ouvrit & me le mit sur les épaules, en disant ces mots : *Le Roy te veut honorer entierement.* L'étofe estoit magnifique & la fourrure tres-riche, ayant esté estimée jusques à huit cens écus. Le Nazar m'ayant salüé avant que de me mettre le manteau, tous les Francs se leverent & luy firent aussi la reverence, & continuant de me feliciter de l'honneur tres particulier que le Roy me faisoit, pour me le faire mieux goûter il m'assura qu'il n'honoroit de la sorte que tres-peu de grands Kans ou Gouverneurs de ses Provinces, & les Ambassadeurs des Princes qu'il consideroit le plus. Le Nazar auroit pû m'envoyer le manteau à mon logis de mesme que la Calaate ; mais il voulut me le donner au Palais de ses propres mains, pour m'épargner le nouveau present qu'il m'auroit falu faire aux Officiers qui me l'auroient apporté.

Les

Les deux jeunes Hollandois, dont l'un s'appelloit Casenbroodt, & l'autre Roodenberg, avoient fort plû au Nazar, il me fit encore alors plusieurs questions touchant leur païs & leurs employs. Il me quitta ensuite pour aller trouver le Roy, & demi-heure aprés cinq ou six Officiers vinrent m'appeller avec les deux Hollandois, & le P. Raphaël & les autres Francs eurent ordre de demeurer où ils estoient. Lors que je fus auprés du Nazar, je luy dis que si le Roy me parloit je ne luy pourrois répondre sans le secours du P. Raphaël, & il commanda aussi-tost qu'on le fit entrer. Puis le Nazar me prit par la main, & me mena dans la sale où estoit le Roy assis sur un gros carreau. Sa garde n'étoit que de douze Eunuques, les uns avec l'arc & la fleche, les autres avec des mousquets. Ayant avancé deux ou trois pas dans la sale, le Nazar me fit mettre à genoux & toucher du front en terre, & aussi-tost me fit relever. Puis me prenant encore par la main il me mena jusques à quatre ou cinq pas prés du lieu où le Roy estoit assis, & me fit faire la mesme reverence que j'avois faite en entrant, aprés quoy il me fit reculer sept ou huit pas, & m'ordonna de demeurer-là. Il en fit faire autant aux deux jeunes Hollandois, & enfin on fit venir le Pere Raphaël pour estre mon Interprete. Le Roy me demanda si je retournerois des Indes par terre, ou si je prendrois la mer? Je répondois que je prendrois ma resolution selon que j'aurois vendu le reste de mes joyaux, & fait mon emplete aux Indes. Le Roy ajoûta qu'il faisoit faire plusieurs modelles des pieces qu'il vouloit que je fisse faire en France, & me demanda si en me les donnant je les emporterois avec moy, ou si je les envoyerois presentement en France pour y travailler pendant que je ferois mon voyage des Indes? Je répondis qu'aussi-tost que sa Majesté les auroit fait mettre entre les mains, je ne manquerois pas de les envoyer en France. Cet entretien fini je fis la reverence, & me retiray vers la porte de la sale. Alors le Nazar prit par la main le Pere Raphaël, & luy ayant fait faire la reverence, presenta au Roy une requeste

couchée par écrit, que le Pere luy donna. Cette requeste tendoit à faire renouveller & confirmer par le Roy les Patentes & privileges des Roys ses predecesseurs en faveur des Reverends Peres Capucins depuis le temps qu'ils sont établis en Perse. Le Pere Raphaël avoit accompagné cette requeste d'une tres-belle Boussolle en maniere d'Astrolable qu'il avoit faite de ses propres mains. Car j'ay remarqué plus d'unefois qu'en tout l'Orient il ne se faut jamais presenter les mains vuides, ny devant le Roy, ny devant les Gouverneurs des Provinces, & qui ne leur apporte rien de curieux n'est jamais le bien venu. Le Nazar mit la boussole devant le Roy, & lût la requeste, à la fin de laquelle le Roy entrant comme en colere; *Comment*, dit-il au Nazar, *puis-je octroyer la demande de Raphaël, luy qui tous les jours tâche de pervertir les Musulmans, en méprisant nostre loy, & preschant la sienne à tous ceux qu'il peut abuser; il est indigne de se presenter devant moy.* Le Nazar voyant le Roy en colere tâcha de l'appaiser, representant à sa Majesté que de malins esprits avoient forgé ces accusations contre le Pere pour se donner plus d'entrée à la Cour, & qu'il n'entreprenoit rien qui dût deplaire à sa Majesté. Le Roy parut estre satisfait de ce discours du Nazar, & prenant la boussole entre ses mains il l'ouvrit, & la considerant s'informa de son usage. Ensuite il dit au P. Raphaël qu'il allât en une chambre où estoit le Chef des Astrologues pour l'instruire de cet instrument; mais il ne s'y trouva pas; & ainsi nous sortimes tous ensemble du Palais, & le Pere Raphaël se retira en sa maison. Les Francs & moy nous montasmes à cheval pour retourner à Zulpha, precedez de plusieurs trompettes & tambours du pays. De plus il s'y trouva quatre trompettes d'Europe, deux Polonnois & deux Moscovites, qui avoient laissé l'Ambassadeur de Moscovie, qui s'en estoit retourné depuis peu de jours. C'estoit le second des Ambassadeurs Moscovites; car le premier mourut à Ispahan de fascherie de ce qu'il avoit esté mal reçeu du Roy. Quand nous arrivasmes à Zulpha il estoit environ trois heures de nuit

& douze valets marchoient devant nous chacun un flambeau de cire à la main. Les hommes & les vieilles femmes sortirent des maisons avec des lumieres pour nous voir passer, & plusieurs nous presentoient de grands bassins de fruits & de dragées avec de bon vin, nous obligeant de nous arrester pour boire presque à chaque porte. Estant arrivez à mon logis nous nous mismes à table, & passasmes une partie de la nuit fort joyeusement. Le Nazar m'avoit envoyé d'excellent vin de Schiras pour solenniser la feste, & le lendemain je fus le remercier avec mes habits à la Françoise. Il voulut sçavoir de quelle maniere nostre réjoüissance s'estoit passée luy en ayant fait le recit il fut aussi-tost le dire au Roy, qui me fit sçavoir qu'il vouloit que je fusse un jour de ses divertissemens, que je busse en sa presence, & que j'eusse la satisfaction d'oüir sa musique & de voir danser ses femmes. Je témoignay au Nazar que le Roy me faisoit trop d'honneur tout à la fois, & que je serois toûjours prest à faire tout ce qu'il plairoit à sa Majesté de m'ordonner. Nous nous entretinsmes ensuite le Nazar & moy de plusieurs choses; car c'est un Seigneur qui est curieux & qui a beaucoup d'esprit; mais qui dans les caresses qu'il fait aux Francs, pense toûjours aux interests de son Maître & aux siens propres, les Persans en general estant les plus rafinez de tous les peuples de l'Asie, & ne cedant point aux Européens en force & en souplesse d'esprit.

CHAPITRE XVII.

Suite des affaires que l'Auteur fit à la Cour.

LE Roy s'étant souvenu d'une riche piece que j'avois entre mes joyaux, qui estoit un beau bouquet de pendeloques de diamans en poire percez par le bout d'enhaut, qu'il n'avoit pas acheté, commanda au Nazar de m'envoyer querir, & de faire marché de ce bouquet qui luy avoit donné dans la vuë. Etant venu au Palais avec cette piece & une bague de diamant dont je parleray plus

plus bas, selon l'ordre que m'envoya le Nazar, il me dit d'abord que le Roy vouloit faire percer des diamans de même que ceux de la pendeloque, sans me rien témoigner du dessein que le Roy avoit de l'acheter. Je répondis au Nazar qu'il estoit donc necessaire que Sa Majesté les envoyât en Europe, & que j'estois bien persuadé qu'il n'y avoit personne dans son Empire qui pût en venir à bout. Je l'avertis en suite qu'il y avoit à Ispahan deux Diamantaires Hollandois qui vouloient passer aux Indes, & qu'il pouvoit les envoyer chercher pour sçavoir s'ils voudroient entreprendre cét ouvrage où peu de gens peuvent reüssir. Cette réponce que je fis au Nazar ne lui plût pas, & me faisant grise mine, Croyez-vous (me dit-il d'un ton irrité) *que nous n'ayons pas en ce pays des persones aussi capables qu'au sien?* Je vis bien que tout cecy n'étoit qu'une feinte pour tâcher d'avoir le bouquet à bon marché, & sans témoigner aucune émotion de ces paroles, je n'y repartois pour le mieux convaincre de son erreur, qu'en tirant de ma pochete une bague de diamant où sont gravées les armes du Roy d'Angleterre, que je luy montray. Dés qu'il l'eut vû il parut surpris, avoüant que les Frans ont de l'esprit; ce qui ne l'empescha pas de me dire, que s'il l'avoit entrepris il feroit bien percer des diamans, mais que comme cela tireroit en longueur ce seroit plûtost fait si je voulois vendre au Roy à un prix raisonnable mon bouquet de pendeloques. Je luy dis mon prix sans hesiter, & que je prétendois de plus les vint-cinq pour cent, comme de tout ce que j'avois déja vendu au Roy. Sur cela le Nazar me dit plusieurs choses pour tâcher adroitement de me faire donner la piece au prix qu'il vouloit; mais me voyant ferme, & que je ne voulois rien rabatre de ce que je la luy avois faire il prit le bouquet avec la bague de diamant, & porta le tout au Roy. En même temps le Roy fit detacher les diamans du bouquet pour les donner à un Orfévre François appellé Sain, qui est depuis quelques années à son service, & luy ordonna de les mettre à un panache de pierreries que le Roy avoit dessigné de sa main. Pour ce

qui

du diamant gravé le Nazar me le raporta, & me dit que le Roy s'étoit informé de ce qui estoit gravé dessus. Je me contentay de luy apprendre que c'estoient les armes d'un Prince d'Europe, sans vouloir rien ajoûter davantage, & me souvenânt de ce qui étoit arrivé au Chevalier de Reville dont j'ay fait l'histoire, au sujet du Roy d'Angleterre, dont les armes estoient gravées sur ce diamant. Aprés que ces diamans percez eurent esté mis entre les mains de l'Orfévre, le Nazar qui étoit tombé d'accord avec moy du prix du bouquet, me donna un papier cacheté pour aller au tresor prendre mon argent, que le Grand-Tresorier me fit aussi-tost conter sur le pied de ce que me coûtoient les diamans; & sans me donner les vingt cinq pour cent de profit que je prétendois. La chose allant de la sorte, je repris en colere le papier d'entre les mains du Grand-Tresorier, & le rapportant au Nazar je luy dis que son procedé me surprenoit fort, & que si l'on ne me donnoit pas les vingt cinq pour cent je reprendrois mon bouquet de diamans. Je luy parlay en ces propres termes d'un ton assez fort & le mieux qu'il me fut possible, le Pere Raphaël n'osant luy parler de la façon. Le Nazar voyant que je me fâchois, me representa doucement les honneurs que j'avois receus du Roy, & que jamais Ambassadeur ny Gouverneur de Province n'avoient eu de *Calaate* avec plus d'éclat que moy. Que si quelqu'un du Royaume avoit un pareil passeport que celuy que le Roy m'avoit donné, cela luy vaudroit tous les ans mille tomans. Il ajoûta d'autres choses qui ne me contentoient pas, & voyant que j'estois toûjours fâché, il me fit dire enfin par le Pere Raphaël qu'il y avoit de sa faute si je n'estois satisfait, n'ayant parlé au Roy que du prix des diamans sans avoir songé à luy faire mention des vingt-cinq pour cent de profit. Que la chose ayant esté ainsi arrestée il ne pouvoit plus en parler à sa Majesté, & que si je n'estois pas content il aimoit mieux me payer de sa bourse ce que je pouvois pretendre de plus. Il me representa enfin les services qu'il m'avoit rendus de grand cœur & sans interest; & il est vray aussi

aussi qu'il n'a jamais voulu rien prendre de [illegible] luy ay presenté, à la reserve d'une montre à [illegible] émaillée que j'eus assez de peine à luy faire a[illegible] il fallut pour cela beaucoup de ceremonies. [illegible] protesta d'abord qu'il ne pouvoit accepter [illegible] voyoit auparavant montrer au Roy; ce qu'il fit à mon instante priere. Il mit la montre dans un de ces petits plats de lacre qui viennent du Japon, & l'ayant fait porter au Roy par un Eunuque, le Roy la luy renvoya, luy faisant dire qu'il la gardât pour l'amour de moy.

Quelques jours se passerent pendant lesquels je donnay des marques de mon mécontentement; & quoy que le Nazar m'eût envoyé message sur message pour m'obliger d'aller prendre l'argent de mon bouquet au tresor, je ne m'en remuay pas. Mais enfin voyant qu'il n'y avoit plus de remede, je me resolus d'aller recevoir mon payement. Comme j'estois en chemin je rencontray deux Cavaliers qui venoient me dire de la part du Roy, que sa Majesté vouloit voir le reste de mes joyaux. Cet ordre m'obligea de retourner à mon logis pour les prendre, & estant arrivé au Palais dés que le Nazar me vit il se prit à rire, me demandant si je n'estois plus fâché, & si j'avois esté prendre mon argent. Je luy dis que je ne l'avois pas encore touché, & que ce n'estoit pas une chose qui pressât. Pour couper court, le Roy prit encore deux pieces de mes joyaux, qu'il me paya selon le prix que j'y avois mis avec les vingt-cinq pour cent de profit, & je receus en tout de sa Majesté pour la vente que je luy avois faite environ 3900. Tomans.

CHAPITRE XVIII.

Entretien du Roy avec l'Auteur touchant les Princes de l'Europe, & comme sa Majesté voulut qu'il fut de ses divertissemens pendant tout un jour.

Le lendemain une heure avant le jour huit ou neuf Cavaliers furent en campagne, les uns pour aller querir le Pere Raphaël, les autres pour aller au logis des Hollandois faire venir au Palais les deux jeunes-hommes qui avoient salüé le Roy lorsque je pris la *Calaate*; & il en vint aussi trois à mon logis, qui me presserent si fort qu'à peine me donnerent-ils le loisir de m'habiler. Dés que nous fusmes à cheval, nous ne fismes qu'une course jusqu'au Palais, ou je trouvai le Nazar dans son appartement avec le Pere Raphaël & les deux Hollandois, & il avoit aussi envoyé querir deux autres François Officiers du Roy. Sa Majesté estoit alors hors du *Haram*, c'est à dire hors de l'appartement des femmes, & donnoit audience à un des Kans qu'il envoyoit au devant d'un Ambassadeur du Grand Mogol. Cette ambassade estoit considerable, parce que c'estoit la premiere qui venoit des Indes, depuis que le Prince qui regnoit alors estoit parvenu au trône.

Cependant le Pere Raphaël s'entretint des Mathematiques avec quelques Officiers du Roy qui estoient presens, & quand le Nazar jugea que le Roi estoit en estat d'estre veu, il me prit avec le Pere & les deux Hollandois, & nous mena proche de la Salle où estoit sa Majesté. Il nous ordonna de l'attendre là, & fut voir quand il feroit temps de nous faire entrer. Estant revenu un quart-d'heure aprés, il nous fit monter quatre marches pour entrer dans la salle, où le Roy estoit assis sur une petite estrade de demi pied de haut, sur laquelle il y avoit deux matelats couverts d'un riche tapis. Il estoit appuyé contre un gros coussin de quatre pieds de long, & il avoit devant luy huit ou dix plats de fruits & de confitures. Le Nazar me fit salüer sa Majesté le premier, & les autres

autres en ſuite luy firent la reverence, aprés qu[illegible]
nous fit aſſeoir environ à dix ou douze pas loin d[illegible]
Il y avoit devant luy deux bouteilles à long cou [illegible]
ſtal de Veniſe rond & godronné pleines de vin de [illegible]
avec une taſſe d'or ; & à coſté une maniere de cuv[illegible]
avec une anſe pleine de méme vin à trois ou quatre [illegible]gts
prés, avec une grande cuillier d'or qui tient une [illegible]
ne chopine de Paris. C'eſt de ces bouteiles que l'on verſe à boire pour le Roy ; & le vin de la cuvete eſt pour ceux qu'il veut faire boire en ſa preſence. Dés que nous fuſmes entrez, le Roy s'adreſſant d'abord au Pere Raphaël ; *Raphaël, bi[illegible], bia*, luy dit-il, c'eſt à dire, *Raphaël, vien icy, vien icy.* Auſſi-toſt le Pere [illegible], & allant proche du Roy où il ſe mit à genoux ; *Raphaël*, continua le Roy, *ſi tu veux boire du vin, demeure icy ; ſi non, retire-toy*, Le Pere Raphaël ne boit jamais de vin ; mais comme il [illegible] aſſez particulier dans ſes remedes, tout au contraire des autres s'il ſe trouve attaqué d'une fiévre, ou de quelque autre maladie, il la chaſſe avec un verre de vin. Pour complaire au Roy, il dit que puiſque ſa Majeſté luy faiſoit cét honneur, il eſtoit content de boire un peu de vin, & ſa réponſe eſtant agreable au Roy, il luy dit en riant ; *voilà qui eſt bien, va t'aſſeoir.* Enſuite il commanda à l'un des deux jeunes Hollandois nommé Caſembroodt de nous verſer à boire, ce qu'il fit en tremblant comme ne s'eſtant jamais vû à telle feſte. Il avoit mis ſon chapeau ſur le tapis, & le Roy luy ordonna de le remettre ſur la teſte, eſtant aſſez des-honneſte en Perſe d'avoir la teſte nuë. Il nous [illegible] donc à boire à chacun du vin de la cuvete, dans la cuillier d'or qu'il nous don[illegible] pleine par l'ordre du Roy, aprés quoy il fut reprendre ſa place. Comme il y a toûjours auprés du Roy quelques jeunes Seigneurs pour le ſer[illegible], il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvete & [illegible], & de ſe venir mettre auprés de nous. Il nous fit verſer encore la pleine cuillier de vin, & quoy que nous fiſſions ſigne au jeune Seigneur de ne l'emplir pas, il ne faiſoit pas ſemblant de nous regarder, & aucun de nous ne fut exempt

de

[illegible] Mais si cela eut continué, nous n'aurions pû [illegible] long temps, & dans la suite on nous donna à [illegible] des tasses d'or. J'ay déja remarqué que les [illegible] ne mangent point de viande qu'au dernier re[pas qui] se fait sur les quatre ou cinq heures du soir, & le Roy sçachant bien que les Francs n'aiment pas à boire sans manger quelque-chose de solide, il ordonna au Nazar de nous faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant nous selon la coûtume un grand *Sofra* de brocart d'or qui sert de nape, & sur le Sofra un cuir de même longueur & largeur de ses sortes de cuirs qui sont façonnez. Puis on étendit sur le cuir une sorte de pain qui étoit [illegible] de la longueur du Sofra: car si le Sofra avoit dix [illegible] de long, comme cela arrive souvent, le pain auroit la même longueur. Ce pain n'est guere plus épais qu'une feüille de papier, & on le plie comme nous plions une serviette. Il se fait avec le rouleau, & on le cuit sur des platines de cuivre étamé. Ce n'est pas qu'on mange ce pain-là, mais comme on ne sert point d'assiettes en Perse, ce pain est en guise de nappe pour serrer tout ce qui tombe des plats, & ce qui reste de viandes devant chacun, & on envelope le tout dans le cuir pour estre donné aux pauvres. On couvre ensuite tout le bord du Sofra d'un pain excellent, qui est environ de deux pieds de long & d'un pied de large, & on n'en peut guere manger de meilleur au reste du monde. La nappe estant mise de la sorte à la [mode] du pays, on nous servit quantité de viandes rôties, [bou]illies, & de grandes truites saumonées que la Mer Caspienne fournit en abondance. On apporta alors au Roy deux grandes caisses, l'une de limons qui viennent du Mazandran; l'autre de Grenades qui viennent de Schiras, & aprés que l'on en eut rempli deux ou trois bassins, le Roy fit signe qu'on nous apportât quelques-uns de ces beaux fruits.

Aprés que nous eusmes un peu mangé, le Roy appella le Pere Raphaël, & luy ayant commandé de s'asseoir auprés de luy, il m'appella ensuite par mon nom, & me fit asseoir de même. Puis il se mit sur le discours de mes

voyages, me demandant ce que j'avois vû [illegible]y l'on auprés desquels Roys j'avois eu le plus d'accez, [illegible] Roy. les reconnoîtrois bien voyant leurs portraits. E[illegible] temps il ordonna au *Meter* d'en aller prendre qu[illegible]chiras uns pour me les montrer. Ce Meter eſt le Chef d'[illegible] nuques blancs, & comme qui diroit en France [illegible]re-mier Gentilhomme de la chambre. Il accompa[illegible] le Roy par tout, & a toûjours a ſon coſté une forme de gi-beciere richement couverte, où ſont les mouchoirs du Roy, pour luy en preſenter quand il s'en veut ſervir. Car comme j'ay dit, on ne donne point en Levant de ſervie-tes à table, & chacun ſe ſert de ſon mouchoir qu'il tient pendu à ſa ceinture. On ne s'en ſert [illegible] jamais pour ſe moucher; car quoy que les Perſans prennent du tabac, ils ne ſe mouchent point & ne crachent que tres-peu. Il y a ſur les tapis de certains petits pots, les uns d'or, les autres d'argent, & d'autres de porcelaine ſelon la qualité des gens, & ces pots-là ſervent à cracher, ou plutoſt à jetter quelque eau qui vient à la bouche à quoy auſſi ſervent leurs mouchoirs.

Le Meter ayant donc apporté pluſieurs portraits en mignature à demi-corps, & quelques autres figures dans un grand porte-feüille que le Roy ouvrit luy même, & ſa Majeſté me les montrant l'un aprés l'autre, je re-connus auſſi-toſt le Grand Mogol Cha-Gehan, qu'Au-reng-zeb ſon fils tenoit alors priſonnier. Je reconnus auſſi trois de ſes fils, n'ayant pas veu le quatriéme. J'y vis auſſi les portraits des Roys de Golconda & de V[illegible] pour; celuy du Prince Chaſta[illegible] Oncle [illegible]nel du Grand Mogol, & ceux de deux Rajas que j'avois connu à la Cour de ces [illegible]. Entre ces portraits il y en avoit un d'une jeune Perſienne, que le Roi me donna, pour fai-re voir, me dit-il, en France, comme les femmes ſont ha-billées en Perſe. Il ſouhaita alors que je [illegible] revoir le portrait de ma femme que j'avois apporté de Paris dans une petite boëte, & il ne ſe ſouvenoit pas qu'il eſtoit encore dans ſon Haram, où il l'avoit montré à ſes fem-mes, le luy ayant donné depuis trois ou quatre jours. Le

Nazar

Nazar en fut la cause ; car me rencontrant un jour à boire avec luy en particulier, & n'y ayant pour troisiéme que le Pere Raphaël qui ne beuvoit pas, il me dit que le Roy auroit bien voulu voir quelques femmes vêtuës à la Françoise, & qu'il croyoit qu'elles avoient bonne grace dans cet habit. En même temps je tiray de ma pochette le portrait de ma femme, & le Nazar tout joyeux l'envoya promtement au Roy par un Eunuque, me demandant plusieurs fois si je le voulois vendre à sa Majesté. Je luy dis que cela ne se pouvoit pas, & que c'estoit une chose que je voulois garder toute ma vie. Le Roy ayant donc envoyé prendre le portrait dans le Haram, on le luy apporta promptement ; & aprés l'avoir encore consideré quelques momens il me le rendit. On presenta ensuite au Roy deux grands portraits en huile avec leurs bordures que des marchands de Zulpha avoient apportez de Venise ou de Ligourne. C'estoient deux courtisanes vêtuës à la Françoise, l'une en veuve, & l'autre un perroquet sur la main qui la mordoit. Le Roy m'ayant demandé laquelle des deux me sembloit la plus belle, je luy dis que c'estoit à mon gré celle qui avoit le perroquet sur la main. Il me demande ensuite pourquoy je n'avois pas donné mon jugement en faveur de l'autre ; Et je repartis que c'estoit une veuve qui paroissoit triste, & sembloit avoir renoncé au monde. Le Roy se prenant a rire, & se tournant vers le Pere Raphaël ; *Patri*, *Patri*, luy dit-il, *est il possible qu'une femme comme celle là ait quitté le mariage & le monde ?* Enfin le Roy me demandant mon avis touchant la beauté des femmes, je luy dis que cela dépendoit fort des coûtumes des pays ; qu'au Japon on aime les femmes larges de visage ; que dans la Chine on veut qu'elles ayent les pieds petits : que dans les Isles de Bornéo & d'Achen celles qui ont les dents les plus noires sont les plus estimées, & que dans l'Isle de Macassar ou de Celebes pour rendre les femmes belles, on leur tire quand elles sont jeunes quatre dents de devant pour en mettre quatre d'or en la place. Il me souvient à ce sujet d'avoir vû à Batavie un Capitaine de l'Isle de Java qui s'estoit

s'estoit fait tirer quatre dents, & avoit fait mettre quatre diamans en sa place. Enfin je dis au Roy que dans son Empire on faisoit grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher, & qu'en France c'est tout le contraire, les femmes se les tirant avec des pincettes, & n'en laissant paraître qu'un petit trait delié. Qu'enfin la beauté dépendoit fort de l'opinion des hommes, & que ce qui est beau dans un lieu ne l'est pas dans un autre, parce que les coûtumes sont differentes, & qu'en cette matiere de même qu'en d'autres chacun à son goust. Mais quel est ton sentiment des blanches & des noires? me dit encore le Roy, qui prenoit plaisir à ce discours. Sire, luy répondis-je, si j'avois à acheter des femmes, je ferois comme quand j'achette du pain, des diamans & des perles, & je m'attacherois toûjours à celles qui auroient le plus de blancheur. Cette repartie fit rire le Roy, qui me fit donner aussi-tost à boire dans sa coupe, ce qui est un grand honneur. Pour témoigner plus de respect à sa Majesté, de temps en temps le Pere Raphaël & moy nous retirions plus bas au lieu où estoient les Hollandois, mais le Roy nous faisoit revenir incontinent, & il n'estoit guere que dix heures du matin lorsque du discours de la beauté des femmes on passa à un entretien plus serieux, qui fut de l'état present de nostre Europe. Le Roy me fit sur ce sujet plusieurs questions de suite, & la premiere fut de la France & de sa grandeur, me disant que tout ce qui venoit de plus parfait & de plus excellent du costé de l'Occident sortoit de la France. Je repartis à sa Majesté, que veritablement les deux Royaumes les plus considerez dans le monde, estoient la Perse dans l'Asie, & la France dans l'Europe. Elle me demanda ensuite ce que je pensois du Grand Seigneur? à quoy je repliquay, que presentement les forces n'estoient pas tant à craindre qu'elles l'estoient autrefois; qu'on avoit reconnu dans la guerre de Candie qu'elles n'estoient pas si grandes qu'on s'imaginoit; que son Empire estoit fort déchu depuis quelque temps; & que j'avois remarqué à Smyrne & en d'autres lieux de Turquie, qu'il falloit faire

aller

aller les paysans à coups de baston à la guerre, sur tout ceux qu'l'on envoyoit en Candie; Enfin que la plus-part de ses Provinces estoient desertes, & que depuis Smyrne jusqu'à Erzerom la Caravane où j'étois avoit été vingt-[illegible] jours sans trouver une ame dans les villages qui [illegible] le grand chemin, ayans été contraints d'aller jusques deux lieües hors de la route, & le plus souvent jusqu'aux montagnes, pour avoir des vivres pour nous & pour nos montures. J'ajoûtay à cela, que le Grand Cha-Abas bis ayeul de sa Majesté avoit envoyé plusieurs fois des Ambassadeurs en Europe aux Roys & Princes Chrêtiens pour les exhorter à faire ce qu'ils font presentement, & que [illegible] grand Roy eût eu le bonheur de voir ce qui se passe à present il auroit bien sceu s'en prévaloir. Qu'enfin sa Majesté sçavoit bien de quelle maniere les choses s'étoient passées depuis quelques années, & comme les Allemans avoient remporté deux fois de grandes victoires. Le Roy prenant alors la parole me dit, qu'il étoit vray; mais que depuis les Allemans & les Turcs avoient fait la paix, & qu'on ne la devoit pas rompre. Sur quoy je repartis au Roy, que si tous les Souverains gardoient la foy à leurs voisins comme faisoit sa Majesté, il n'y auroit pas si souvent des guerres, & que tous les Royaumes seroient en paix. Il n'y eut personne dans la sale qui put rien entendre de tout ce discours: car le Roy avoit fait mettre le Pere Raphaël & moy si proche de luy, qu'aucun des autres, que le respect tenoit éloignez, n'avoit pas l'oreille assez bonne pour nous écouter; joint que sa Majesté parloit assez bas, & que nous luy répondions de même. Il n'y avoit qu'un Seigneur assez âgé & vêtu à la Georgienne, qui estoit assis environ cinq ou six pas derriere le Roy. Le plus souvent quand le Roy beuvoit il ne faisoit que [illegible] les lévres, & apellant ce Seigneur il luy donnoit [illegible] reste, aprés quoy il retournoit à sa place. J'eus la curiosité de sçavoir qui il estoit, & m'en estant informé j'appris que c'estoit un oncle du Roy frere de sa mere; car les oncles des Roys de Perse du costé du pere ont les yeux crevez, comme je diray ailleurs.

Le diſcours fini des forces du Grand Seigneur, le Pere Raphaël & moy voulions nous lever pour retourner à nos places; mais le Roy nous retint, & nous demanda encore combien il y avoit de Roys en Europe? & leſquels eſtoient les plus puiſſans? Je répondis à ſa Majeſté que c'étoit une verité reconnuë de tout le monde que le Roy de France eſt le plus puiſſant de tous. Le Roy me demandant de plus s'il eſtoit jeune? je luy dis, qu'il n'avoit que vingt-ſix ans, qu'il avoit un fils âgé de trois que l'on appelloit Dauphin de France, & un Frere unique âgé de deux ans moins que le Roy. En meſme temps je tiray de ma pochette une medaille, comme celles que ſa Majeſté fit donner aux Suiſſes au renouvellement de l'alliance. Le Roy de Perſe fut long-temps à conſiderer le portrait de ſa Majeſté, & le Pere Raphaël luy expliqua ce qui eſtoit au revers, ce que ſignifiot l'autel & le livre, avec Monſeigneur le Dauphin à coſté du Roy. Je dis au Roy que ſa Majeſté de France avoit fait donner de ces medailles aux Deputez des Suiſſes, avec des chaînes pour prendre les medailles, & que le tout eſtoit d'or. Le Roy me demandant pourquoy celle que je luy montrois n'eſtoit pas auſſi d'or comme les autres? Je luy dis, que c'en eſtoit une de celles que l'ouvrier qui en avoit fait les coins avoit fait faire en particulier pour donner à ſes amis. Si elle eût eſté d'or je l'aurois offerte au Roy; mais je me ſouvins à l'inſtant de ce qui eſtoit arrivé à un Agent d'Angleterre dans une ſemblable occaſion, je crûs devoir profiter de cet exemple. Voicy en peu de mots comme la choſe ſe paſſa.

Un jour que l'Agent ou Preſident des Anglois eſtoit auprés du grand Cha-Abas pour quelques affaires, le diſcours vint à tomber ſur la nouvelle fabrique des monnoyes de quelques Etats de l'Europe, leſquelles on faiſoit au moulinet. Le Roy s'étonnoit comme il eſtoit poſſible de marquer ſi bien des lettres autour, & admiroit l'invention qu'on avoit trouvée pour empeſcher que l'on ne rogne les pieces, eſtimant beaucoup plus celles de cette ſorte, que les Reales d'Eſpagne toutes difformes,

&

& qui pour la plus grande partie ne sont pas de poids. Sur cela l'Agent tira de sa pochette une piece d'argent, qui d'un côté avoit un saint George à Cheval avec sa lance, & la presenta au Roy. Le Roy l'ayant bien considerée, & la montrant à quelques Seigneurs qui estoient prés de luy ; j'admire leur dit-il, comme ces Francs ont si bien sçû mettre *Mortuz-Aly* dans leur monnoye. Il voulut sçavoir en mesme-temps qui estoit le Prince qui faisoit battre cette monnoye ? & l'Agent luy ayant dit que c'estoit le Roy d'Angleterre. Cha-Abas témoigna qu'il souhaitoit d'avoir trente ou quarante de ces mesmes pieces qui fussent bien faites, parce que le Prophete *Mortuz-Aly* estoit dessus. L'Agent en écrivit aussi-tost en Angleterre, & on luy envoye cinquante de cet pieces fort bien frappées. Mais estant venu les presenter au Roy, sa Majesté ne les voulut pas regarder parce qu'elles estoient d'argent, & dit à l'Argent, qu'il falloit que l'Angleterre fut bien pauvre, de n'avoir pas pû trouver de l'or pour faire ces pieces.

Pour montrer comme les Roys de Perse ne font cas que de l'or pour leur service, & comme ils sont delicats sur cette matiere, j'en apporteray encore deux autres exemples du regne du mesme Cha-Abas. C'estoit la coûtume tous les ans que les Anglois & les Hollandois en revenant de leur negoce d'Ormus faisoient un present au Roy, & il arriva qu'entre diverses pieces qui composoient celuy que les Anglois luy firent un jour, il y avoit une montre dans une boiste de crystal en croix sur un pied d'estail de six pouces de haut ou environ ; mais tant le pied que la garniture de la boiste estoit de letton doré. Il y avoit en ce temps-là à Ispahan une jeune homme d'Orleans nommé Lescot Orfévre de sa profession, & les Anglois prierent de faire une garniture d'or émaillé & un étuy à la montre, ce qu'il fit, & le pied-d'estail fut laissé comme il estoit. Comme le Maître du Tresor voulut serrer le present, il vint à toucher l'or pour sçavoir sa qualité & son titre & l'écrire dans le livre, parce qu'il n'entre point d'or dans le Tresor qu'il

ne soit touché. Cet homme voyant que le pied [illegible] de cette montre n'estoit que de letton, fut d'abord le dire au Roy, qui se sentant offencé renvoya sur le champ la montre à l'Agent Anglois avec ordre de faire faire un pied d'or émaillé, ce qui fut fait aussi-tost par le [illegible] Orfévre.

L'année d'aprés le Commandant Hollandois nommé Charles Constant fit son present selon la coûtume, & n'ayant pas trouvé quelque chose de rare comme il souhaitoit, parmi les épiceries & pieces de beaux draps qu'il presentoit avec quelques autres pieces de drap d'or & d'argent, il mit dans un bassin de bois de Japon couvert de lacre noire avec quelques [illegible], deux mille ducats d'or ou sequins de Venise. Quand on vint à les porter au Tresor il s'en trouva deux faux qui furent incontinent renvoyez, & remis entre les mains du *Kalamachi* ou Interprete appellé Barthelemy, pour les reporter au Commandant, & luy en faire donner deux autres. Le Commandant s'étant moqué de cela & ne voulant pas les faire changer, comme je me trouvay alors auprés de luy je luy dis qu'il ne sçavoit pas la coûtume du pays, & que s'il n'en faisoit donner promptement deux autres il pourroit en arriver quelque mal. Nonobstant tout ce que je plus luy representer il fut opiniâtre, & l'Interprete contraint de rapporter au Tresor les deux ducats faux, disant pour son excuse que le Commandant n'en vouloit pas donner d'autres. Il ne passa pas deux heures que les gens du Roy au nombre de sept ou huit vinrent au logis des Hollandois, & ayant trouvé l'Interprete à la porte ils le coucherent par terre, luy donnerent des coups de baston sur la plante des pieds, & ne le laisserent point aller qu'on n'eût apporté deux autres ducats, & qu'outre cela on ne les eût payez de leurs peines. Avant que de partir ils firent de rudes reprimendes à l'Interprete, & luy remontrant sa temerité & son ignorance; Ne sçais-tu pas luy dirent-ils, qu'il ne doit entrer dans le tresor du Roy que de bon or? au lieu de deux mille ducats que le Commandant donne au Roy, qu'il [illegible]

n'en

n'en donne que mille, & qu'ils soient touts bons. Est-ce qu'il a dessein d'affronter le Roy ? & force-t'il personne à donner plus qu'il ne veut ? Voilà comme se passa la chose. Mais il faut sçavoir aussi que tous les presens faits au Roy sont estimez selon leur valeur, & que de cette estime il faut donner au grand Portier ou Capitaine de la porte dix pour cent, & cinq pour cent à son Lieutenant. Cette charge de grand Portier est une des plus belles de la Cour, & elle est hereditaire dans la famille qui la possede aujourd'huy, le Roy mesme ne la luy pouvant oster à moins de quelque notable faute, comme je l'ay remarque dans ma Relation du Serrail du grand Seig.

Je reviens à l'entretien que j'ûs avec le Roy touchant les avantages de la France sur tous les autres Royaumes, & les grandes qualitez de son Monarque, dont je voyois qu'il prenoit plaisir de m'oüir parler. Aprés qu'il se fut aussi informé de la puissance & des forces qu'il pouvoit mettre sur pied, il tourna le discours sur celles du Roy d'Espagne, & sur ses mines d'or & d'argent qui font tant de bruit. Il voulut que je luy en disse mon sentiment, & je luy avoüay que le Roy d'Espagne possedoit plusieurs Royaumes & Principautez, & qu'il n'y avoit point de Souverain dans l'Europe qui eût tant de terres ; Mais je luy dis d'ailleurs, que touts ces Royaumes étoient trop éloignez les uns des autres, & ne pouvoient pas aisément se secourir ; qu'il falloit de fortes garnisons pour tenir les peuples en bride, & que ces garnisons luy coutoient beaucoup. Que pour ce qui estoit de ses mines d'or & d'argent, quand la flotte arrivoit heureusement, la France y avoit trés-bonne part, à cause des marchandises qu'elle fournit à l'Espagne, comme des toiles, des eaux de vie, des cordages de vaisseaux, & autres choses de cette nature qu'on envoye aux Indes Occidentales, la France ayant toutes choses en abondance, & en fournissant à ses voisins. Mais, me dit alors le Roy, vous avez des peuples en Europe qui sont gouvernez par des nobles, comme l'on m'a dépeint les Venitiens ;

& j'aprens que les Hollandois le ſont par toutes ſortes de gens de diverſes conditions & tirez du peuple, ce qui n'empeſche pas, dit-on, que ces pais-là ne ſoient tres-bien policez. Que penſes-tu, continua le Roy, de ces differens gouvernemens, & lequel crois-tu eſtre le meilleur? Je connus bien de l'air dont le Roy parloit, que le gouvernement Republiquain ne luy plaiſoit pas, & je luy répondis auſſi ſans heſiter, que le gouvernement Monarchique & hereditaire, & particulierement entre les ſeuls maſles, tel qu'il eſt en France, eſtoit aſſeurement le plus noble & le plus avantageux pour le bien des peuples, comme il eſtoit le plus ferme & le moins ſujet au changement. Je remarquay que le Roy avoit beaucoup d'attention pour ce que je luy diſois, & de temps en temps il faiſoit ceſſer douze jeunes Courtiſanes qui chantoient & danſoient dans la ſale. J'ajoûtay donc à ce que j'avois dit à ſa Majeſté, qu'en France on eſtimoit fort la Perſe, & que le grand Cha-Abas ayant envoyé une Ambaſſade au Roy Henry IV. avoit attiré quantité de Francs en ſon païs. Celuy que le Roy de Perſe avoit envoyé pour Ambaſſadeur en France eſtoit un Religieux Capucin nommé le Pere Juſte; mais par malheur il arriva à Paris peu de temps aprés la mort du Roy, & on ne penſa guere à la Cour à l'Ambaſſadeur de Perſe. Quand j'ûs fait mention au Roy de cette Ambaſſade de Cha-Abas, il me dit qu'il ſçavoit bien que ſon Bis-ayeul avoit envoyé un Ambaſſadeur en France, & qu'il s'étonnoit qu'on n'en eût pas renvoyé un autre en Perſe. Je repreſentay au Roy que n'y ayant point d'autres chemins pour venir de France en Perſe que par la Turquie & par la Moſcovie, ni le Grand Seigneur, ni le Grand Kſar ne vouloient pas donner paſſage à une ſi groſſe ſuite, telle que le demanderoit un Ambaſſadeur de France pour ſoûtenir la grandeur & la gloire de ſon Roy; Que neanmoins le Roy de France avoit envoyé diverſes lettres de recommandation en Perſe pour ſes ſujets qui y viennent trafiquer, ce que le Roy avoüa, témoignant d'en eſtre ſatisfait. Il me fit par quatre fois durant

tout

tout le jour de trois en trois heures, toutes les meſmes queſtions touchant l'état de l'Europe, pour ſcavoir ſans doute ſi je luy dirois toûjours les meſmes choſes, ou pour les mieux retenir. Sa Majeſté ſe tournant enſuite vers le Pere Raphaël; Serois-tu bien aiſe, luy dit-elle, ſi je t'envoyois en Ambaſſade vers le Roy de France? A quoy le Pere ne répondit que par une profonde inclination, & aprés nous nous retirames en nos places. Le Roy envoya alors un jeune Seigneur nous verſer à boire, ne voulant plus que ce fut l'Hollandois; mais il empliſſoit ſi fort la taſſe qu'il eſtoit impoſſible de la boire d'un trait, & tout ce que nous luy pouvions dire pour le prier d'aller doucement, ne ſervoit de rien. J'admiray la patience de ce jeune Seigneur: car il fut inceſſamment huit ou neuf heures debout la bouteille & la taſſe à la main ſans jamais ouvrir la bouche, toûjours dans un grand reſpect & ne faiſant pas ſemblant de nous regarder. Nous demeurames plus de ſeize heures dans cette Sale en la preſence du Roy, pendant lequel temps tous les Eunuques qui eſtoient là pour la garde du Roy demeurerent auſſi debout ſans manger ny boire. Il en eſtoit de meſme de deux autres Seigneurs, dont l'un donnoit au Roy la pipe de tabac, & l'autre luy verſoit à boire quand Sa Majeſté le demandoit.

Pendant que le Roy nous avoit parlé de choſes ſerieuſes, les Courtiſanes s'eſtoient retirées de la Sale, & furent s'aſſeoir dans une grande galerie qui avance ſur le jardin, & qui eſt auſſi longue que la Sale. Le ſofra y eſtoit mis couvert de fruits & de confitures, & une de leur bande leur verſoit inceſſamment du vin à la ronde. Il y a dequoy s'étonner que ces femmes-là ne s'enyvrent point à boire comme elles font; car eſtant rentrées dans la Sale dés que nous fumes de retour en nos places, il ne paroiſſoit point à les voir qu'elles euſſent bû. Aprés qu'elles eurent fait quelques tours de danſe, le Roy leur fit ſigne de ſe retirer, & voulut nous faire entendre ſa muſique. Elle eſtoit compoſée de voix & d'inſtrumens, & ces inſtrumens aprochent en quelque ſorte de la ma-

maniere des nôtres. Il y avoit une espece de lut, & une forme de guiterre avec une petite épinette, & deux ou trois grosses flûtes. Le Roy fit aussi aporter dans la galerie où estoient les Courtisanes un grand cabinet d'ebene de plus de huit pied de haut, orné de plusieurs figures d'argent, dans lequel estoit une orgue qui joüoit par ressorts. C'estoit une des pieces du present que l'Ambassadeur de Moscovie avoit fait au Roy de Perse. Pendant que cet orgue joüoit, le Roy se souvint qu'un Orfévre François apellé Sain qui estoit à son service, joüoit de la grosse flûte & d'une cornemuse à soufflet qu'il avoit aportée de France. Il ordonna qu'on le fit venir. Et comme il est agile de son corps, d'une humeur fort gaye, le Roy prend plaisir à ses boufonneries, & sur tout quand il est entre deux vins, & qu'il s'avise de faire mille petites méchancetez à ces Courtisanes. Il charge l'une sur son cou, il jette l'autre par terre, & le Nazar ou d'autres Seigneurs qui se trouvent là le poussent à leur faire toutes sortes de maux, parce qu'ils voyent que le Roy en rit, & que ces petites farces le divertissent. Le Roy fit encore venir un autre jeune François apellé Bernard qui est aussi à son service. Ce Bernard vint en Perse avec un François nommé la Chapelle, qui n'ayant pas le moyen d'entretenir deux hommes qu'il avoit amenez de France avec luy, fut bien aise d'en estre déchargé d'un. Je pris Bernard avec moy, & luy fis aprendre l'arquebuserie auprés d'un autre François apellé Claude Mussin. S'y estant rendu capable il est enfin entré au service du Roy, qui l'aime beaucoup, tant parce qu'il est de belle humeur, & qu'il entend parfaitement les langues Turquesque & Persienne, que principalement parce qu'il espere toûjours à force de caresses l'obliger de se faire Mahometan. Et ce n'est pas seulement le zele de la religion qui porte le Roy à le solliciter à ce changement, c'est aussi afin qu'on ne soit pas obligé de tant essayer les ouvrages qui viennent de sa main, comme j'ay remarqué ailleurs que font les Mahometans de tout ce qui passe par celles des Chrestiens.

Quand

Quand ces deux François furent entrez dans la Sale, le Roy commanda d'abord à Bernard de luy verser à boire dans sa coupe, ce qu'il fit, & le Roy ayant bû, luy ordonna de boire aussi dans la même coupe, & luy demanda en même temps s'il n'avoit pas envie de se faire bon Mussulman. Ensuite le Roy nous fit aprocher le Pere Raphaël & moy, & nous fit encore les mêmes questions touchant les affaires de l'Europe, comme j'ay dit qu'il nous demanda les mêmes choses par quatrefois. Aprés il ordonna à Bernard de nous verser à boire dans sa coupe, & puis de la luy emplir. Le Roy en but la moitié & donna l'autre moitié à boire à son Oncle. Comme je vis que le Roy témoignoit tant d'affection à Bernard, je pris ocasion de representer à sa Majesté que je luy avois fait aprendre l'arquebuserie; mais que depuis le temps qu'il étoit à son service il s'étoit endetté, & qu'il avoit peu de moyens de soûtenir sa famille. Il faut tout dire, c'est que Bernard estoit un peu débauché. Le Roy se tournant alors vers luy, luy demanda encore s'il ne vouloit pas se faire bon Mussulman; à quoy Bernard répondant supplia sa Majesté de ne le point presser sur cét article. Je sçais bien, dit alors le Roy s'adressant au Pere Raphaël, que dans cette ville tu empesches tous les Francs de se faire Mahometans. Je te les donne tous, garde les bien; mais fay moy present de celuy-cy: car je l'aime. En même temps le Roy se leva, remarquant sans doute que chacun de ceux qui beuvoient estoit bien aise de prendre l'air un moment, & de satisfaire aux necessitez de la nature. Il demeura prés d'un quart-d'heure dehors, pendant lequel temps le Pere Raphaël prit ocasion de parler à Bernard, & de l'exhorter à tenir ferme, & de preferer son salut éternel à toutes les promesses que le Roy luy pourroit faire.

Le Roy estant rentré dans la Sale & s'estant assis, sans plus parler à Bernard de se faire Mussulman, & voulant sans doute nous donner des marques de sa liberalité, commanda au Nazar de faire aporter un sac de 50. tomans (car comme j'ay remarqué plus haut, chaque sac

du

du tresor en contient autant) & dés qu'on l'eut aporté il le donna à Bernard, qui ayant remercié le Roy par une profonde reverence sortit de la Sale avec le sac pour le remettre entre les mains de quelqu'un, & revint bien-tost aprés.

Le Roy fit ensuite aprocher les deux jeunes Hollandois, & leur demanda plusieurs choses de leur pays & de son gouvernement. Le Pere Raphaël qui leur servoit d'Interprete, dit au Roy que leur pays se gouvernoit par Estats; mais qu'ils avoient un Prince pour Capitaine general par mer & par terre. Ce discours fini les Hollandois retournerent en leurs places, & le Roy s'avisa de me demander si entre les gens que j'avois amenez de France, il n'y en avoit point qui sçeût joüer de quelque instrument. Je dis à sa Majesté qu'il y en avoit un qui sçavoit joüer de l'orgue & de l'épinette. Aussi-tost elle commanda qu'on l'allât querir, & que cependant les Courtisanes vinssent danser & chanter. Elle ordonna en même temps que l'on aportât le *Hezar-pichyr*, c'est à dire la grande cuillere d'or, qu'il fallut que nous bussions tout d'un trait les uns aprés les autres sans y rien laisser. Aprés que nous nous fusmes tous aquitez de ce devoir, le Roy me demanda laquelle de ces Courtisanes me paroissoit la plus belle? Aussi-tost je me levay, & m'estant mis au milieu de ces douze femmes je leur fis cesser leur danse, & pris un flambeau à la main pour les mieux considerer. Le Roy rioit, & prenant plaisir à voir leur contenance & la mienne; Amene ici, me dit-il, celle que tu veux. Pour obeïr au Roy je pris par la main celle que je crus la plus âgée, & je la menay auprés de sa Majesté, qui nous fit asseoir tout proche d'elle. Le Roy m'en montra alors une autre de la main, & me dit pourquoy je n'avois pas plûtost pris celle-là qui estoit plus belle & plus jeune, commandant à toutes les deux de me baiser l'une aprés l'autre; afin que je sceusse si les caresses de la jeune ne valoient pas mieux que les caresses de la plus âgée. Je repartis au Roy que si j'avois à prendre une de ces femmes je me tiendrois au choix que j'avois fait, croyant que la plu-

prudence se trouve avec l'âge ; mais que sa Majesté pouvoit bien juger que je n'en voulois point du tout, ni de vieille, ni de jeune, & qu'encore qu'elle m'eût donné la vieille, dont j'avois fait choix pour luy complaire, afin de l'envoyer à mon logis, je ne pouvois me prévaloir de ce don ; parce que quand nous étions mariez, nous ne nous atachions jamais, soit dans nôtre païs, soit dans nos voyages, qu'à la seule femme que nous avions épousée, & que nous luy gardions la foy en tous lieux comme nôtre loy nous y oblige.

Le Nazar voyant que la nuit s'avançoit (car il estoit prés d'onze heures) commanda à un des Maîtres d'Hostel de faire lever toutes les viandes qui avoient esté là toute la journée, & que l'on aportât le soupé du Roy & le nôtre, ce qui fut aussi-tost fait. On nous servit de quantité de viandes & plusieurs sortes de ris & de poissons. Sur la fin de ce repas on fit entrer le Sieur Daulier, l'un de ceux que j'avois amenez avec moy de France. Aprés qu'il eut fait la reverence au Roy on luy aporta une épinette, & il se mit aussi-tost à en joüer. Le Roy ayant demandé ensuite s'il sçavoit chanter, le sieur Daulier qui sçait la musique commença un air de Cour ; mais comme il n'a pas la voix forte, & qu'en Perse on ne fait état que des grosses voix, la sienne ne plaisant pas au Roy il n'acheva pas & se teût incontinent. Comme je vis cela, & estant impossible que je ne fusse un peu gay, quoy que je ne sçache pas la musique, mais ayant naturellement la voix assez forte & assez nette, je chantay un vieux air qui commence ainsi.

Rempli d'étonnement je consulte en moy-mesme
Si je dois preferer Amarante à Baccus, &c.

Le Roy témoigna qu'il avoit pris plaisir à m'entendre, en me disant par deux fois ; *Baricala ! Baricala !* ce qui signifie, *les œuvres de Dieu* ; & c'est ce que les Persans ont acoûtumé de dire quand quelque chose leur donne de l'admiration & du plaisir. Bien-tost aprés sa Majesté

me

me commanda de chanter un autre air, & je luy obeïs en mesme temps, ayant fait choix de celuy qui commence de la sorte.

Amis, ce buffet m'importune, &c.

Le Sieur Daulier joüa encore une fois de l'épinette, & cependant le Pere Raphaël & moy reprimes nos places, où nous demeurames encore quelque temps ; Mais enfin le Nazar s'apercevant que le sommeil nous gaignoit, & en ayant averti le Roy, sa Majesté luy ordonna de nous congedier ; ce que le Nazar fit à nostre grande satisfaction ; car nous avions esté là depuis les huit heures du matin jusques aprés la minuit, c'est à dire prés de dix-sept heures, ce qui estoit une assez grande fatigue.

Quatre ou cinq jours se passerent que le Roy ne sortit point du *Haram*, où il fut toûjours avec ses femmes. Un matin que le temps estoit fort beau sa Majesté monta à cheval, & alla faire pescher dans de certains trous qui sont dans la riviere, & qui leur servent de reservoirs. La pesche dura jusques vers les onze heures que le Roy retourna au Palais, où aprés avoir dîné il se mit à boire avec quelques Seigneurs. Sur le soir il commanda qu'on fit venir Sain & Bernard, avec un autre François nommé Marais qui est aussi au service de sa Majesté. Il est Graveur & Arquebuzier, & jouë assez bien du violon. Quelque temps aprés on apella aussi le Sieur Daulier pour joüer de l'épinette. Sur la minuit le Roy s'avisa de me demander on luy dit que j'estois à Zulpha, & s'il n'eût esté si tard on m'auroit sans doute envoyé des Cavaliers pour m'amener au Palais. Le Roy ayant demandé en mesme temps où estoit le Pere Raphaël, dit à quelques Seigneurs qui estoient auprés de luy qu'il luy avoit fait boire du vin ; à quoy l'un d'eux repartit qu'il sçavoit bien que le Pere Raphaël n'en beuvoit jamais ; mais qu'il ne pouvoit pas moins faire pour obeïr à sa Majesté qui luy avoit commandé d'en boire.

Quoy

Quoy que je ne fusse point de ce dernier divertissement du Roy, je ne laissay pas de sçavoir exactement le lendemain ce qui s'y estoit passé ; mais je me contenteray de rapporter un seul incident, pour faire voir qu'il est quelquefois dangereux de prendre trop de familiarité avec les Princes.

Il y avoit auprés du Roy un Venerable vieillard qui estoit *Agy*, c'est à dire revenu du voyage de la Mecque, & ceux qui ont fait ce pelerinage ne peuvent plus jamais boire de vin. Entre les Seigneurs qui beuvoient avec le Roy, il y en eut un qui avoit de beaucoup passé les bornes, & qui se mit à faire quelques boufonneries qui ne plurent point au Roy. Il fit sauter par deux fois d'un coup de poing le Turban de cet *Agy*, il refusa de boire, le Roy luy commandant, & fut se mesler parmi les Courtisanes qui dansoient, en faisant quelques sotises. Tout cela ensemble déplut tant au Roy, & particulierement l'affront qu'il fit à l'Agy, que la seconde fois qu'il osa y retourner, sa Majesté entrant en colere, *Ce coquin*, dit-elle, *perd le respect, & croit qu'il n'est plus mon esclave, qu'on le traine dehors par les pieds, & qu'on le donne à manger aux chiens*. En mesme temps quatre ou cinq Officiers du Roy se jetterent sur luy, & le traînerent par les pieds hors de la Sale. Il fut gardé là jusqu'au matin, & le Nazar vint luy faire donner tant de coups de bâton qu'il en mourut sur la place. Tout le monde fut étonné de ce qu'on ne l'avoit pas donné à manger aux chiens selon le commandement du Roy, & on crut que quelqu'une des femmes du Roy à qui sa disgrace fut connuë, pria pour luy ; afin que sa peine fut changée. Car c'est la plus grande ignominie de toutes en Perse pour une famille, quand le Roy ordonne que quelqu'un de la race soit devoré par les chiens.

Il y eut aussi une des Courtisanes qui donna un soufflet à une de ses compagnes, non pas en presence du Roy, mais comme elles estoient ensemble dans la galerie à boire. La chose ne se passa pourtant pas si doucement, que le Roy n'en oüit quelque bruit, & ayant demandé ce que

c'étoit, on luy conta comme la querelle s'estoit passée. Aussi-tost sa Majesté commanda que celle qui avoit donné le soufflet fût menée au *Daroga* ou Juge de la ville, & qu'ayant fait serment en sa presence de n'estre plus du nombre de la bande des Courtisanes, on en mit une autre en sa place, & que pour elle on luy donnât cent tomans, & que le Daroga la fit marier. La lubricité paroît jusques dans la maniere dont ces femmes-là sont habillées; & ce qui est le plus dégoûtant est de leur voir à toutes la narine gauche percée, d'où leur pend un anneau d'or avec une perle, ou un rubis, ou une émerande qui y est passée. Dans le Royaume de Lar & le Royaume d'Ormus, elles se percent l'os du nez, pour atacher par derriere avec un crochet une plaque d'or enrichie de rubis, d'émeraudes, ou de turquoises, & cette plaque leur couvre tout le nez. Les femmes Arabes en usent d'une autre maniere. Elles se percent le tendon qui separe les narines, & y passent un anneau. Il y a de ces anneaux qui sont aussi grands que la paume de la main, & ce qu'elles mangent passe au travers. Celles qui ont dequoy faire de la dépense, font percer une perle ou quelque belle pierre pour la passer dans l'anneau.

Pour mettre fin aux affaires que je fis avec le Roy, sa Majesté sçachant que j'estois sur mon départ pour les Indes, m'envoya querir pour me donner plusieurs desseins, dont quelques-uns estoient de sa propre main. Car le Roy a fort bien apris à dessigner de deux peintres Hollandois, l'un nommé *Angel*, & l'autre *Lokar*, que la Compagnie Hollandoise luy avoit envoyez. Il avoit fait faire pour tous ces desseins des modelles de bois, dont les uns estoient pour des coupes à boire, les autres pour des manieres d'assiettes, & il y en avoit un pour un poignard. Tout cela devoit estre d'ouvrage d'orfévrerie émaillé & garni de pierreries, & le Roy me fit mettre tous ces modelles entre les mains. Je pris en mesme temps congé du Roy, & le lendemain je fus trouver le Nazar à une belle maison qu'il faisoit bâtir le long de la riviere vers le quartier des Gaures, & voulant que je dinasse

nasse avec luy, pendant que nous mangions il envoya querir à la ville les mesures des tapisseries que le Roy luy avoit ordonné de me mettre entre les mains pour les faire en France. Le Nazar craignant que je ne voulusse pas m'engager à faire travailler à tous ces ouvrages qui auroient peu monter jusqu'à deux cent mille écus, dans le doute où je pourrois estre, qu'aprés qu'ils seroient faits le Roy ne changeât de dessein & ne les achetât pas, me dit que je n'avois rien à aprehender, & que si je voulois dés l'heure mesme il me feroit conter une partie de l'argent ; Mais je le remerciay, & je ne me suis jamais voulu engager ni avec le Roy de Perse, ni avec aucun Prince de l'Asie. Ainsi je pris congé du Nazar, qui m'assura de son affection en toutes rencontres, & me fit bien des civilitez à mon départ.

Commandement du Roy de Perse, traduit mot pour mot, selon le genie de la langue Persienne, & le stile de la Chancellerie.

COMMANDEMENT de celuy à qui tout l'Univers obeït, a esté fait que les Beglerbeys de haute nature, les Vainqueurs & grands Seigneurs, ornemens du Royaume, possesseurs de l'honneur, & les Juges de haut lieu, Pratiqueurs de Justice, les Visirs qui gardent la raison, qui ont pour pensée l'écartement du mal, & les Commis ou Facteurs, & ceux qui concertent & agitent les affaires & difficultez du Palais, les Gardeurs de chemins & Conservateurs des bonnes coûtumes des Royaumes bien policez de Kragon, Dieu les garde de tout malencontre. Qu'ils sçachent que puisque l'élite de ses ressemblans & compagnons, *Aga* TAVERNIER marchand François, a fait arriver à la veuë & presence du Lieutenant des Aigles, qui a tout à souhait, tant de belles choses ouvrages, il a trouvé le degré de bien veuillance & bonne reception, Nous avons fermement commandé qu'ayant fait parachever quelques choses, il les

fasse parvenir à la veüë sainte & pure, il faut que par quelconque chemin ou coste du Royaume trés-spacieux que le susnommé aura son projet ou mouvement,) les Receveurs du Palais ou autres ne faisant paroître aucune expectation ou attente du susdit, ils ne luy fassent aucun empeschement ni ennui, & qu'ils sçachent qu'il leur est necessaire de luy faire tout bon accüeil & honneur; afin qu'il aille comme il voudra. Et lorsque le signe de haute nature, la lumiere de l'Univers de Kragnon, de la Noblesse trés-haute; maitre du siecle, aura illuminé & orné cét écrit, ils y fassent appui & croyance. Par le commandement trés-haut, &c.

Kragon estoit un Roy de la Chine, si renommé pour ses victoires, pour sa magnanimité & sa justice, que les Roys de Perse prennent quelquefois ce nom dans leurs Commandemens ou Lettres patentes, & souvent par honneur ils ne se disent que ses Lieutenants.

Receveurs du Palais sont comme nos Fermiers des doüanes & d'autres subsides.

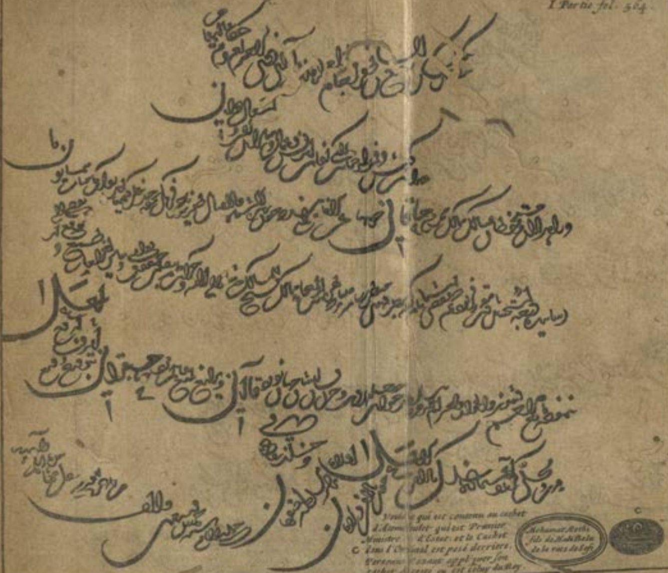
Copie du mesme commandement du Roy de Perse, traduit selon la phrase Françoise.

CELUY à qui l'Univers obeït; a commandé que les Beglerbeys qui sont de grande naissance, les Victorieux & grands Seigneurs qui sont les ornemens & l'honneur du Royaume, les Juges équitables, les Vizirs justes qui gouvernent, tous les Commis, & ceux qui font les affaires de la maison du Roy, & qui sont pour faire garder les bonnes coûtumes du Royaume bien policé de Kragon. Qu'ils sçachent que puisque Aga Tavernier, marchand François l'élite de ses semblables, m'a apporté infinis beaux ouvrages qui ont esté bien reçûs, il a trouvé chez le Vizir des Aigles toute sorte d'honneur & de bien-veuillance. Nous commandons fermement qu'aprés qu'il aura fait parachever quelques ouvra-

8

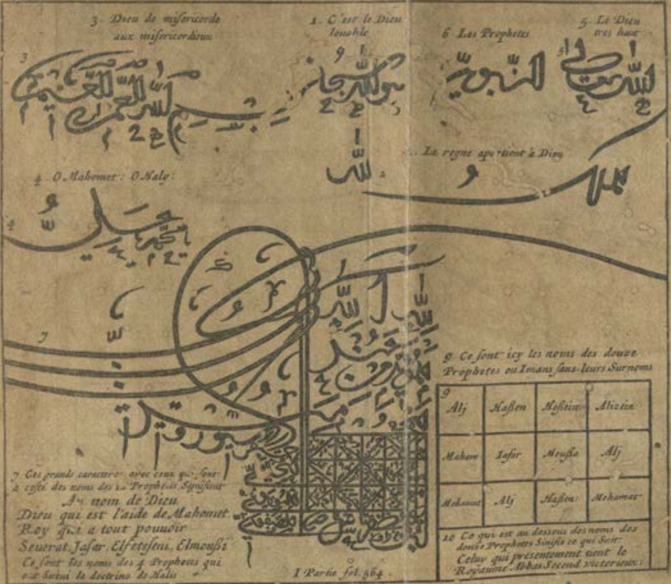
8

C'est ce qui est dans le cachet du Roy



Voicy ce qui est contenu au cachet d'Atmat Doulet qui est Premier Ministre d'Estat: et le Cachet dans l'Original est posé derriere. l'Etemat Doulet appl... pour son cachet Argenté ou est celuy du Roy.

Mohamat Rezhe fils de Habib Bala de la race de Sefi



7 Ces grands caracteres avec ceux qui sont à costé des noms des [illegible] Prophetes Signifient

Au nom de Dieu
Dieu qui est l'aide de Mahomet
Roy qui a tout pouuoir
Seuerat Jafar, Elfeteseu, Elmoußi
Ce sont les noms des 4 Prophetes qui [illegible] la doctrine de [illegible]

9 Ce sont icy les noms des douze Prophetes ou Imans sans leurs Surnoms

9 Alj	Haßen	Hoßein	Alizein
Mahom	Iafar	Moußa	Alj
Mohamet	Alj	Haßen	Mohamet

10 Ce qui est au dessous des noms des douze Prophetes Signifie ce qui Suit:
Celuy qui presentement tient le Royaume Abbas Second victorieux.

ouvrages que nous luy avons ordonnez, il les apporte auprés de nôtre Majesté; Il faut que par quelque lieu qu'il passera du Royaume, les Doüaniers, Commis & autres Receveurs ne pretendent aucune chose, argent ni presens de luy, ne luy fassent aucun ennui ni empeschement de passer, & qu'ils luy fassent tout le bon accüeil & honneur; afin qu'il aille où bon luy semblera; Et lorsque cét écrit sera éclairé & orné du seau de la lumiere de Kragon, les suldits y fasśent & rendent toute croyance & obeïssance.

Autre Commandement du Roy de Perse au Gouverneur de Schiras, par lequel Sa Majesté luy enjoint de donner à l'Auteur trois charges de vin pour son voyage des Indes traduit mot pour mot comme le precedent selon le genie de la langue Persienne, & le stile de la Chancellerie.

LE commandement de celuy à qui le monde doit obeïr, est tel que l'illustre & haut Seigneur, dont sa charge doit estre honorée, le Gouverneur & Prototype des Vizirs & des grands, Mirza Mahomet Sadec. Le Vizir de Fars s'assure des faveurs Royales lors qu'il aura compris le contenu commandement. Il donnera trois charges de vin de celuy qui est en sa charge, à la cresme de ses pareils Aga Tavernier, marchand François, & vous prendrez une quitance: Tous les grands Vizirs & Doüaniers: & ceux qui ont soin des passages ne le molestent pas, ne luy prennent rien, & le laissent passer & aller là où bon luy semblera, & qu'ils obeïssent. Fait le mois [illegible] Jamady-Elaker l'an de Mahomet 1075. qui est l'année de l'Hegyre de Mahomet, qui est à nostre compte [illegible] mois de Janvier 1665.

Aga, veut dire *Seigneur*.

La Cresme, est un terme dont se servent les Orientaux, [illegible]r designer un honneste homme en qui ils ont reconnu [illegible]e bonnes qualitez.

J'aurois ajoûté à cette traduction, de mesme qu'à celle de l'autre commandement, l'original Persien ; mais c'estoit l'ordre de le laisser au Kan avec ma quitance ; parce qu'il faut qu'il le represente quand il rend ses comptes à la Chambre.

Fin du quatriéme Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE CINQUIEME.

Description Politique & Historique de la Perse, avec la route d'Ispahan à Ormus.

CHAPITRE PREMIER.

Genealogie des Roys de Perse de cette derniere race.

APRES que Tamerlan eût étendu ses conquestes dans une partie de l'Asie, & défait l'Armée de Bajazet qu'il fit prisonnier avec sa femme, il repassa en Perse; où il y avoit alors un Cheik nommé *Aidar* qui estoit en grande reputation de sainteté. C'estoit un homme de grand esprit, & le premier en dignité de la Loy, ce qui luy donnoit tout ensemble beaucoup d'authorité & de creance parmi le peuple. Il fit de grands honneurs à Tamerlan, & de grandes caresses à tous les Chefs de son Armée; & en revanche Tamerlan qui estoit un Prince genereux & reconnoissant, fit present au Cheik de quantité de captifs qu'il emmenoit de Turquie. Le Cheik mit une partie de ces esclaves à Ardeüil & aux environs, & retint le reste auprés de luy. Comme il pretendoit descendre en droite ligne de Mahomet, il portoit une coëfure toute differente de celle des autres Persans, & cette coëfure est un bonnet plat qui va en élargissant en haut, & plissé d'une maniere qu'il

forme comme douze côtes ou gaudrons à l'honneur des douze Prophetes. Il y a au milieu une pointe de la longueur d'un grand d'oigt, laquelle semble sortir du dedans du bonnet, mais qui n'y est que proprement cousuë. Le Cheik voulut que tous les esclaves que Tamerlan luy avoit donnez portassent un bonnet semblable au sien, & c'est aujourd'huy ce qui distingue leurs descendans apellez Sophis, d'avec les autres Persans. C'est la coûtume dans toutes les villes qui sont des residences de Kans ou Gouverneurs de Provinces, que ce qu'il y a de ces Sophis, & dans la ville & dans les villages circonvoisins, s'assemblent tous les vendredys aprés midi dans la place, où ils prient Dieu pour la santé du Roy & celle du Kan, & pour la prosperité de l'Etat, aprés quoy on leur envoye à manger de la maison du Kan, avec quelque autre liberalité qui leur est faite.

Les enfans de Cheik Aidar voyant cette grande quantité d'esclaves dont ils estoient maîtres, & que la plus grande partie du peuple prevenuë en faveur de leur Pere, sur l'opinion que l'on avoit de sa sainteté, tenoit leur parti ; pour l'y engager plus fortement se montroient liberaux à chacun, & dés qu'ils se sentirent assez forts ils se revolterent contre Alamout Roy de Perse leur legitime Seigneur. Aprés plusieurs rencontres il luy donnerent enfin bataille prés de Tauris, où Alamout fut défait & tué de la propre main d'Ismaël Sophi le troisiéme des Fils du Cheik, lequel proprement est le premier Roy de cette race. On apella de la sorte ceux qui ne recevoient point l'Alcoran que suivant l'interpretation d'Ali gendre de Mahomet, lequel avoit esté autheur d'une nouvelle secte dans la doctrine du Mahometisme.

A Ismaël Sophi succeda Cha-Tammas son Fils, & à Cha-Tammas Cha-Ismaël II. qui ne regna que trés-peu de temps. Ses cruautez furent cause que les Grands du païs éleverent sur le trône Mehemmet Coda-bendé son Frere, quoy que peu versé dans les affaires du gouvernement & de la guerre. Plusieurs ont cru aussi qu'il estoit aveugle ; mais la verité est qu'il avoit seulement la

yeüe

veüe basse, & fort affoiblie par l'application d'un fer chaud que ce Frere denaturé luy fit passer sur les deux yeux dés les premiers jours de son regne. Il fut Pere de Cha-Abas qui luy succeda, & qui remit en bon estat les affaires de Perse.

Cha-Abas I. du nom merita par sa valeur & par sa bonne conduite le surnom de Grand. A son avenement à l'Empire du costé du Nord & de l'Oüest il ne trouva presque en son pouvoir que la ville de Casbin ; mais estant venu en âge, & s'estant fait instruire des affaires de son Royaume, comme il avoit autant d'esprit que de cœur, tant par ses armes que par son adresse il reprit plusieurs Provinces vers le Couchant, & conquit ensuite les Royaumes de Lar, d'Ormus & de Candahar. J'ay eu souvent ocasion dans ces Relations de parler des merveilles de son regne, & j'auray encore lieu d'en parler plus bas, comme aussi des principales actions des autres Roys de Perse ses successeurs.

De plusieurs Fils qu'eut Cha-Abas il ne luy en resta qu'un apellé Sephi-Mirza, Prince de grand esprit, & adroit aux armes. Tout le peuple l'aimoit fort, ce qui donnoit quelque jalousie au Pere, qui craignoit qu'il n'attendit pas sa mort pour se mettre sur le trône. Ce qui augmenta le plus sa jalousie, fut qu'un jour estant à la chasse, Sephi-Mirza tira en sa presence le premier coup de fléche sur un sanglier, ce qui est un crime capital en Perse n'estant pas permis à personne de tirer avant le Roy. Cha-Abas ne fit neanmoins rien paroitre de son dépit, il dissimula la chose, & ce qui l'empescha d'éclater alors contre ce Prince, estoit qu'il n'avoit point encore d'enfant ; Mais Sephi-Mirza ayant eu un fils d'une jeune Esclave, qui luy plut, & à mesure que la joye de Cha-Abas croissoit avec cét enfant, sa jalousie s'augmentoit de jour en jour contre son Fils, Pere de ce jeune Prince, & ne pouvant plus enfin la dissimuler il luy fit crever les yeux. Sa jalousie passa plus avant, il craignit encore ce Prince aveugle, & ayant resolu sa mort, il commanda à un Seigneur de la Cour de luy aporter

sa teste. Ce Seigneur bien étonné refusa d'obeïr au Roy, & luy dit qu'il luy fit plûtost oster la sienne que de l'obliger à tremper ses mains dans le sang de son Prince. Le Roy fâché de ce qu'il ne vouloit pas faire son commandement, le chassa de la Cour, & l'envoya en exil; & le lendemain ayant fait le mesme commandement à un autre Seigneur, celuy-cy sans nulle difficulté fût executer son ordre, & luy aporta la teste de son fils dans un bassin d'or. Cet objet de pitié le fit entrer en luy-mesme, & ne pouvant s'empêcher de jetter des larmes à une si triste veûë, il cassa celuy qui luy avoit obeï avec des injures, luy defendant de se montrer jamais en sa presence, & luy ostant tout son bien avec ordre de luy donner seulement un Mamoudy par jour, c'est à dire à peu prés neuf sols de nostre mennoye. L'autre Seigneur qui avoit genereusement refusé sa main au Roy pour un acte si sanglant, eut au contraire une belle recompense; car quelque temps aprés le Roy le fit revenir, & luy donna un des meilleurs Gouvernemens du Royaume.

Depuis ce temps-là tous les enfans masles du sang Royal sont tenus enfermez dans le *Haram* ou appartement des femmes, & on les nourrit dans l'ignorance, en leur donnant deux ou trois Eunuques pour leur aprendre à lire & à écrire, & leur tenir compagnie pour les divertir, soit à tirer de l'arc, soit à s'aller promener sur un asne dans les jardins du Haram, quand ils en ont la permission; car on ne leur donne point de cheval, & durant tout ce temps-là on ne les fait jamais voir au peuple. Ce fut de cette maniere que Cha-Abas commença à faire élever son petit-fils, luy faisant de plus prendre tous les jours de l'Opium pour le rendre plus stupide; de sorte que lors qu'aprés sa mort il fut élevé sur le trône, il estoit si refroidi que les Medecins trouverent à propos qu'il bût du vin pour le rechaufer & avoir un peu plus de vigueur. Cha Abas regna quarante ans, & mourut sur la fin de l'année 1628. Avant que de mourir il commanda qu'on l'enterrât en un lieu qui fût inconnu à tout le monde, & qu'aprés sa mort on mit son petit-

fils

fust sur le Trône, & qu'on luy donnât le nom de Cha-Sephi.

Dés que Cha-Abas eut les yeux fermez, le General de la Cavalerie & le Chef des Arquebuziers qui avoient reçû ces ordres, se rendirent en diligence à Ispahan, & furent au Palais demander à parler à la Mere du jeune Prince. Cette Mere fut saisie de frayeur, s'imaginant qu'ils venoient pour faire mourir son fils; mais aprés qu'ils l'eurent rassurée, & qu'elle eut apris que c'estoit pour le mettre sur le Trône, le Roy son ayeul l'ayant ainsi ordonné avant sa mort, elle embrassa ce jeune Prince, & le remit entre les mains des Eunuques. Quand il fut hors du Haram, les deux Seigneurs, qui avoient les ordres du feu Roy suivis de plusieurs autres Seigneurs, saluerent ce jeune Prince, & le reconnurent pour leur Roy. En mesme temps on luy tira sa robe que l'on dechira, ce qui est en Perse la marque de deüil, & selon la coûtume on luy en donna une autre toute simple qu'il porte jusqu'à minuit. On la luy osta ensuite pour le revétir des habits royaux, & on le mit sur le Trône, où tous les Grands le vinrent salüer & reconnoître pour leur Souverain, le peuple en faisant autant le lendemain: Car dés qu'on met l'habit Royal au nouveau Roy, les cymbales, les trompettes, les haut-bois & autres instrumens se font entendre dans l'endroit du Meydan destiné à cet effet; & c'est le signal qui avertit le peuple de se trouver le matin sur la place, pour salüer & reconnoître le nouveau Roy. Cha-Sephi fut plusieurs années assez nouveau dans l'art de regner, tant à cause de sa jeunesse, que du trop d'Opium qu'on luy avoit fait prendre. Enfin il ouvrit ses yeux, & la premiere chose remarquable qu'il fit estant à Casbin, fût de faire couper la teste à Ali-couli kan, ce grand Capitaine qui avoit conquis à Cha-Abas les Royaumes de Lar & d'Ormus. Il la fit couper aussi à trois de ses fils, comme j'en raporteray cy-aprés l'histoire. Depuis estant de retour à Ispahan, il fit encore couper la teste à sept des principaux Seigneurs de sa Cour, & peu à peu se rendit capable de regner. Jani-

Kan

Kan General de la Cavalerie en estoit comme le Chef, & voicy en peu de mots de quelle maniere se passa la chose.

On crut que Cha-Abas avoit laissé un memoire secret pour Mirza-Také & pour la Sultane Mere, par lequel il leur recommandoit de se defaire de ces Seigneurs aprés que le regne de Cha-Sephi seroit affermi, & qu'il auroit mis par tout des Gouverneurs dont il se put assurer. Ces Seigneurs qui avoient eu le vent de cet ordre de Cha-Abas, jugeant que le temps s'aprochoit qu'on devoit l'executer, previndrent l'Athemat-doulet Mirza-Také, & s'étant rendus tous ensemble un matin à son Palais, où ils firent violence en mettant d'abord le portier par terre; ils furent le poignarder comme il se levoit. Aprés cette execution ils se rendirent tous auprés du Roy, à qui Jani-Kan dit hardiment qu'ils venoient de tuer Mirza-Také. Le Roy dissimulant pour lors la colere où il estoit d'une entreprise si temeraire, & qui attentoit sur l'autorité Royale, luy dit qu'il avoit bien fait, & qu'il avoit prevenu les ordres qu'il avoit dessein de luy donner. La Sultane Mere Gouvernoit alors tout le Royaume avec l'Athemat-doulet, de qui elle recevoit tous les jours quatre cent ducats d'or pour ses menus-plaisirs, & tenoit ordinairement un conseil secret avec luy dans le Haram, où il entroit librement; parce qu'il estoit coupé net, comme je diray plus bas. C'est dans ce Conseil secret que ces deux personnes détruisoient la nuit, tout ce qui avoit esté arresté le jour par les Seigneurs, & qu'elles faisoient changer de sentiment au Roy par l'empire qu'elles avoient pris sur son esprit. La Sultane extraordinairement irritée de cét attentat, dissimula sa colere aussi bien que le Roy, & donna de bons ordres pour sa vengeance & pour le maintien de l'autorité Royale. Huit ou neuf jours aprés, comme ces sept Seigneurs estoient au Conseil avec le Roy, un Eunuque entra, qui estoit le signal auquel sa Majesté devoit se lever, & dés qu'elle se fut retirée, la Sale fut aussitost remplie d'Eunuques, qui se jetterent sur Jani-Kan & ses complices; & leur couperent la teste. Les corps

& les

& les testes furent bien-tost aprés exposées à la veüe du peuple dans le Meydan où on les porta ; & comme ce n'est pas la coûtume en Perse que le peuple prenne aucune connoissance de ce que le Roy fait, la pluspart donnoient du pied à ces testes, se disant l'un à l'autre ; *Voila les testes de ces chiens qui ont desobeï à la volonté du Roy.*

J'ay dit que Mirza-Tabé estoit coupé net, ce qui luy donnoit l'entrée libre dans le Haram du Roy, & le lecteur sera sans doute bien aise d'en sçavoir l'histoire qui est particuliere. Il estoit Gouverneur de Guilan sous le regne de Cha-Abas, & ayant abusé d'un de ses Pages, ce jeune garçon se deroba secretement pour aller à Ispahan en faire sa plainte au Roy. Il courut jour & nuit prenant partout des chevaux frais où il en trouvoit, comme font les Chapars ou Courriers du Roy & des Gouverneurs, & Cha-Abas ayant écouté sa plainte, il le renvoya aussi-tost en la Province de Guilan pour en estre Gouverneur en la place du Mirza-Tabé, dont il luy ordonna de luy envoyer la teste par un de ses Officiers qu'il depescha avec luy. Comme ce Page estoit jeune, le Roy luy donna un homme capable pour luy servir de conseil dans les affaires du Gouvernement. Cependant Mirza-Tabé voyant que son page ne paroissoit plus, & ne doutant point par les indices qu'il en eut, qu'il ne fût allé se plaindre au Roy, d'où il jugeoit sa perte infaillible ; il voulut la detourner en se châtiant soy-mesme, & se coupa net toute la partie par laquelle il avoit commis le crime. En mesme-temps & dans le mauvais état où il devoit estre alors, il se fit mettre dans un brancar assisté d'un Chirurgien pour le penser, & ayant gaigné Ispahan par un autre chemin que le chemin ordinaire, pour ne pas rencontrer les ordres du Roy que le page portoit pour avoir sa teste, il se fit porter tout languissant au Palais. D'abord il demanda à parler au Roy, qui fut surpris de son arrivée, & luy ayant presenté dans un plat d'or des marques indubitables de son repentir & du pardon qu'il luy demandoit, le Roy con-

confiderant qu'il s'eftoit affez rigoureufement puni luy mefme, le renvoya à fon Gouvernement de Guilan, & en rapella le jeune Page à qui il donna quelque autre chofe. Entre les inftructions que Cha-Abas laiffa à Cha-Sephi fon fils, il y avoit un article par lequel il luy recommandoit de donner à Mirza-Take la Charge d'Athemat-doulet ou de premier Miniftre d'Etat, de laquelle il ne voyoit point d'homme plus capable que luy dans le Royaume.

Cha-Sephi ne fe contentant pas de s'eftre defait des Seigneurs qui avoient ozé entreprendre fur fon autorité, il vouloit auffi avoir la tefte d'Ali-merdan-Kan Gouverneur de Candahar, qui luy donnoit de la jaloufie par fes immenfes richeffes que l'on admiroit aux Indes, toute fa vaiffelle eftant d'or, & fa maifon auffi magnifique que celle du Roy: Mais il ne put en venir à bout, & le Kan preffé de venir en Cour par deux ou trois Courriers qu'on luy depécha l'un fur l'autre jugea bien que le Roy ne l'apelloit que pour luy ofter la tefte. Il avoit devant les yeux l'exemple des autres Seigneurs qui avoient laiffé la leur dans la Sale du Confeil, & pour fe tirer du peril dont il eftoit menacé il livra Candahar au Grand Mogol, de qui il reçût de grands honneurs & de trés-grandes careffes. Les richeffes d'Ali-merdan-Kan n'eftoient pas des biens d'aquifition, il les avoit heritées, & il eftoit defcendu des anciens Roy de Candahar qui tiroient leur origine des Tartares. Autant que le Grand Mogol faifoit de graces à Ali-merdan-Kan & l'élevoit en honneur, autant le Perfien faifoit à Ifpahan a fes deux fils qu'il avoit en fon pouvoir, au lieu que tout le monde croyoit qu'aprés la trahifon de leur Pere il leur feroit à tous deux ouvrir le ventre. Cette politique de Cha-Sephi fervit beaucoup depuis à Cha-Abas II. fon fils, lors qu'il fut affieger Candahar avec cinquante mille hommes: Car l'armée du Grand Mogol eftant pour la plus grande partie compofée de Perfans comme je l'ay remarqué ailleurs, ils fe fouvinrent du bon traitement que Cha-Sephi avoit fait aux deux fils d'Ali-merdan-Kan,

&

& ne donnerent pas beaucoup de peine au Roy de Perse, qui rentra dans Candahar en peu de temps. Le Mogol fâché de cette perte, demanda un jour à Ali-merdan-Kan par quel moyen il pourroit reprendre Candahar, & celuy-cy luy répondit que la chose luy seroit facile, s'il pouvoit trouver encore un autre traître comme luy. Il n'y a que deux routes pour se rendre d'Ispahan aux Indes; ou celle d'Ormus en s'embarquant pour Surate, ou celle de Candahar par terre. On peut dire que Candahar est une trés-bonne place pour ces pays-là, où l'on n'est pas instruit comme en Europe à prendre des villes.

Au reste le regne de Cha-Sephi fut un regne violent, & j'en donneray ailleurs quelques exemples, me contentant d'en raporter icy un des plus insignes, & que le vin ne peut excuser.

Un jour revenant de Zulpha du logis du Kelonter, où il s'étoit réjoüi & avoit pris du vin outre mesure, quand il fut de retour au Palais il commanda qu'on fist venir la Sultane Reine. Comme elle eut apris qu'il avoit bû elle ne se hâta pas de venir, & cependant le Roy s'endormit. S'estant reveillé bien-tost aprés, & ne voyant pas la Reine, il la demanda pour la seconde fois, & on courut luy dire que le Roy se fâchoit & qu'elle vint promptement, ce qu'elle fit. Comme elle entroit dans la chambre elle vit qu'il s'estoit r'endormi, & en atendant qu'il s'éveillat elle se mit dans une niche, qui d'ordinaire est cachée, d'un tapis, & où l'on serre les matelas & les couvertures. Le Roy s'estant éveillé & ne voyant point encore la Reyne, demanda en colere, pourquoy elle ne venoit pas? La Sultane mere du Roy, laquelle, comme j'ay dit, n'estoit qu'une esclave Georgienne, & qui haïssoit mortellement la jeune Sultane Reyne qui estoit fille du Roy de Georgie; parce qu'elle s'en voyoit fort dedaignée, prit ocasion de la mettre mal dans l'esprit du Roy, & se trouvant alors dans la chambre luy fit signe de la main que la jeune Reyne estoit cachée dans cette niche. Ce Roy se levant alors en furie, fut donner à cette

pauvre Princesse cinq ou six coups de poignard dans le ventre, & sans estre émeu de cette action barbare se r'endormit aussi-tost. Le lendemain le Roy ne se souvenant que confusément de ce qu'il avoit fait le soir, demanda la Reine, & quand on luy eut dit comme la chose s'estoit passée, il en témoigna un sensible regret. Il envoya en même temps par tout le Royaume un ordre exprés que l'on ne bût point de vin, & commandement aux Gouverneurs des lieux de faire rompre tous les vaisseaux où il s'en trouveroit & de le répandre; ce qui fut executé par tout, à la reserve des maisons des Anglois, des Hollandois & des Capucins; Mais cette ordonnance ne dura guere, & on ne laissa pas l'année d'aprés de faire du vin, & d'en boire comme auparavant.

Le même Cha-Sephi revenant un autre fois d'un grand festin, qu'un particulier de Zulpha nommé Cotgia Soultenon luy avoit fait, & où il bût beaucoup, le lendemain il s'en trouva fort incommodé, & fut saisi d'une grosse fiévre dont on croyoit qu'il mourroit. Il y eut quelques ennemis de cet Armenien qui luy firent dire que le festin qu'il avoit fait au Roy n'estoit que pour l'empoisonner, qu'il estoit fort malade, & qu'il prit garde à luy au cas que le Roy vint à mourir. L'Armenien fut tellement épouvanté de cét avis, qu'il avala d'abord un verre de poison, dont il mourut au bout de deux ou trois heures. On fit mine de faire quelque recherche de ceux qui luy avoient donné cette peur; mais comme on crût que cela venoit de quelques Grands de la Cour, on passa la chose sous silence.

Pendant le regne de Cha-Sephi le Kan d'Erivan luy envoya un poulain que j'ay vû, & que l'on tient avoir esté engendré d'une mule. Ce Roy est mort l'an 1642. pour avoir bû avec excez, & à regné quatorze ans.

Cha-Abas II. du nom, fils de Cha-Sephi, fut mis sur le trône à Casbin avec la ceremonie acoûtumée sur la fin de l'année 1642. & fit son entrée à Ispahan au commencement de l'année suivante. Le jour de cette action solennelle ayant esté pris, on commanda à tous les mestiers

mestiers de se mettre sous les armes & de sortir de la vil-
le, & ils se rangent en haye separément de costé &
d'autre du chemin. On avoit fait venir de toutes les costez
beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, & avec tout le
peuple d'Ispahan & des environs, cela tenoit prés de cinq
lieuës de chemin. A deux lieuës au deçà de la ville il
estoit tout couvert de brocarts d'or & d'argent, & de
soye & d'autres riches étofes, tout cela ne coûtant rien
au Roy, & le Cha-Bander, qui est comme nostre Pre-
vost des Marchands, ayant soin de taxer ce que chacun
doit fournir d'étofes & de tapis pour cette ceremonie.
L'Athemat-doulet en envoya donner avis à toutes les Na-
tions étrangeres, particulierement aux Anglois & aux
Hollandois ; afin qu'ils se trouvassent à cette entrée.
Comme il n'y avoit alors à Ispahan qu'un François ou
deux, nous ne pouvions pas faire un corps, & je me joi-
gnis aux Hollandois. Nous fusmes jusques à trois lieuës
hors de la ville, avant que de rencontrer le Roy qui vo-
loit aux canards, & suivi de toute sa maison qui estoit fort
leste. Dés que le General de la Cavalerie nous eut aper-
çus il vint nous joindre, & nous ayant dit qu'il alloit a-
vertir le Roy que nous venions au devant de luy, nous
ordonna de le suivre. Le Roy estant arrivé à un fossé
plein d'eau au de là duquel il y avoit un marais, il lâcha
son oyseau sur des canards, & cette sorte de chasse est des
plus divertissantes. Comme toute la Perse est entre-cou-
pée dans la plaine de quantité de fossez pleins d'eau,
quand le Roy est à la chasse il y a toûjours deux ou trois
Eunuques qui vont devant luy pour voir si le fossé est
guéable. Il y eut alors un de ces Eunuques un peu prompt,
qui estant entré à cheval dans le fossé avec trop de preci-
pitation en eut par dessus la selle. Cela obligea le Roy de
s'arrester tout court, & Jani-Kan General de la Cavalerie
prenant l'ocasion de s'aprocher de Sa Majesté, il luy dit
que les Francs Hollandois étoient venus au devant d'el-
le pour la saluer & luy souhaiter un heureux regne.
En méme temps nous mismes tous pied à terre, & le
Roy tirant son pied hors de l'étrié, Nicolas Obrecht,
Chef

Chef de la Compagnie Hollandoise luy baisa la bote. Il estoit suivi du Sieur Bastien, qui estoit la seconde personne du Comptoir, & que sçachant bien la langue du païs où il alloit souvent pour faire venir les soyes, estoit toûjours habillé à la Persienne. Il s'avança pour baiser aussi la bote du Roy; mais le Roy croyant à son habit que c'estoit un de ses sujets qui prenoit trop de liberté, le regarda avec dédain, & retirant son pied demanda qui estoit cét homme-là. Jani-Kan luy ayant dit que c'estoit un Hollandois qui estoit toûjours vétu à la Persienne, le Roy étendit la jambe, & le Hollandois l'ayant salüé, j'en fis autant aprés luy. Cela fait le Roy continua sa marche, & nous le suivismes. Quand il fut parvenu à l'endroit où le chemin commençoit d'estre couvert de riches étofes, il y trouva le Grand Moufti & le Grand Cadi accompagnez de quantité de Moullahs qui firent une priere à leur mode. La priere achevée le Roy continua de marcher, l'Athemar-doulet estant à sa gauche qui est la main la plus honorable en Perse, & le General de la Cavalerie à sa droite; mais l'un & l'autre un peu derriere, de sorte que la teste de leurs chevaux ne passoit pas la croupe de celuy du Roy. Il n'y avoit que le Roy qui marchoit sur les brocarts, cét honneur estant reservé à luy seul, & le chemin n'estant couvert que de la largeur de l'étofe, qui est au pillage dés que le Roy a passé. Le peuple se jette aussi-tost dessus, & chacun emporte ce qu'il peut.

A un quart de lieuë d'Ispahan il y a un jardin & Salon sur la porte, où le Roy fit faire alte, & se reposa une demie-heure pensant entrer dans la ville; Mais le Chef des Astrologues survint, qui dit au Roy qu'il avoit laissé passer l'heure, & qu'elle ne seroit bonne que dans trois jours. Comme les Persans ont grande creance en ces gens-là qui leur font croire toute ce qu'ils veulent, il fut resolu que le Roy iroit passer ces trois jours au Jardin de Hazardgerib, pendant lequel temps tous les Grands de la Cour s'y rendoient le matin, & n'en sortoient que le soir. Les Hollandois & moy ne manquions pas aussi d'aller faire nôtre Cour, & le matin on nous servoit des

fruits,

fruits ; on servoit le pilau & les viandes selon la coutume. On nous servoit à manger au bord du grand bassin, l'Ambassadeur vis à vis du Roy, qui estoit de l'autre costé, & avoit des fruits devant luy. Il prenoit souvent plaisir comme il estoit jeune à voir une Orange soutenue en l'air par le jet d'eau ; mais comme il estoit foible l'Orange en montant tomboit dans le bassin, aprés quoy on fermoit le robinet pour en mettre un autre. Pendant ces trois jours-là il ne se but point de vin, & nous n'eûmes pour boire qu'un jus de Grenade. La couleur nous trompa, & avant que d'en avoir goûté les Hollandois & moy crûmes que nous allions boire du vin de Schiras.

Le jour que le Roy fit son entrée à Ispahan, le chemin depuis le jardin de Hezar-gerib jusques au Palais fut encore couvert de riches étofes, & trois jours durant il y eut quantité de feux d'artifices au Meydan, & tout autour de la place du bas jusqu'au haut un grand nombre de lumieres. Dans les principaux Carvanseras les plus riches marchands avoient orné à la mode du païs les portes de leurs chambres, & faisoient profusion de confitures à ceux qui les venoient voir. Le lendemain de l'entrée le Chef de la Compagnie Hollandoise qui estoit fort magnifique, fit entourer un petit Carvansera de riches tapisseries, & élever des arcs de triomphe. Il donna aussi une superbe collation, pendant laquelle il fit tirer quelques petites pieces de canon, & le Roy luy fit l'honneur de le venir voir. On fait compte que cette dépense avec le present que la Compagnie Hollandoise fit au Roy, pouvoient monter à huit ou neuf cens tomans.

L'année suivante 1643. le Prince des Usbecks vint en personne à Ispahan pour demander secours à Cha-Abas contre ses enfans qui avoient soulevé ses propres sujets & qui luy faisoient la guerre. Son Aîné avoit pris les armes le premier, & ayant eu l'avantage dans une bataille, son second le suivit [illegible]chement le méme parti, ce qui ne fit pourtant perdre courage au Pere qui se voyoit encore appuyé des principaux de l'Etat. Sur la fin de l'année 1642 [illegible] perdit une seconde bataille, où il eut l'œil gauche

gauche percé d'un coup de fleche, ce qui le rendit incapable d'agir durant quelque temps. Dés qu'il fut gueri il vint, comme j'ay dit, l'année suivante 1643. prier le Roy de Perse de luy donner secours, ce qu'il obtint aisement. Cha-Abas voulant le recevoir honorablement, envoya plus de dix mille Cavaliers jusques à Cashan qui est à quatre journées d'Ispahan, & cinq ou six mille Fantassins jusqu'à deux journées. Tous les jours il estoit servi par differens Officiers, on luy dressoit une nouvelle tente où on étendoit de nouveaux tapis, & on changeoit les douze chevaux qu'on menoit en main devant luy, & dont les harnois estoient touts couverts de pierreries. A une lieuë & demie prés de la ville le chemin fut couvert de plusieurs sortes d'etofes de soye jusques au Palais, & le Roy de Perse fut au devant de luy jusqu'où les etofes commençoient. Quoy que Cha-Abas fut fort jeune, il voulut faire voir qu'il se consideroit comme un Roy puissant redouté dans la paisible possession de ses Estats, & qu'il alloit recevoir un Souverain détrôné qui venoit luy demander secours. Dés qu'il eut aperçu le Prince des Tartares il piqua son cheval par une feinte, & s'estant arresté à la teste de celuy du Tartare, mit le pied hors de l'étrié faisant semblant de decendre, ce qu'il ne fit pas. Le Tartare tout vieux qu'il estoit sauta promptement à bas de son cheval pour salüer le Roy, qui luy fit quelque compliment sur ce qu'il estoit decendu, & en même temps l'Athemat-doulet & autres Seigneurs l'ayant remis à cheval, ils marcherent tous deux ensemble sur les etofes de soye, le Roy de Perse donnant la gauche au Prince des Tartares. Cha-Abas luy donna genereusement un secours considerable, qui consistoit en quinze mille chevaux & huit mille hommes de pied, avec soixante mille tomans. Le Tartare luy donna en échange une de ses Provinces frontiere de la Perse, & celle dont il tiroit le plus de revenu; parce que tous ceux qui l'habitent sont des Pastres ou Turcomans qui nourrissent quantité de bestail, ce qui fait la richesse de la Province.

Cha-Abas estoit un Prince vaillant & genereux, & qui

qui aimoient les Estrangers. [illegible] gnoit le dessein où il prenoit plaisir, & il estoit b[illegible] voir les ouvrages qu'on luy aportoit d'Europe, [illegible] particulierement de France, un ouvrage n'estant [illegible] à sa [illegible] s'il ne partoit de la main d'un François, ou s'il ne portoit la façon d'ouvrage de France. Dans tous les voyages que j'ay faits en Perse durant son regne, je [illegible] fournitures [illegible] fait de la Cour, & quand je luy ay porté de beaux ouvrages ils m'ont toujours esté trés-bien payez. Il aimoit le vin comme son Predecesseur, & en ayant pris quelques-fois avec excés, il a fait des actions qui nous paroissent cruelles; mais qui ne passent en Perse que pour un juste châtiment de la desobeïssance qui est faite au Souverain: Car il faut remarquer que les Persans respectent plus la loy du Prince que la loy de Mahomet. Quoy que Mahomet défende de boire du vin, la pluspart ne laissent pas d'en boire; mais quand le Roy le défend par quelque commandement exprés, il n'y a aucun de ses sujets qui ose contrevenir à cette défense. Aussi font-ils pour principe de religion qu'il faut obeïr au Roy comme à Dieu, & quand un Persan a promis de faire une chose, & qu'il en a juré par la teste du Roy, c'est à dire que la chose est faite immanquablement & aussi-tost. Un jour que Cha-Abas avoit bû outre mesure dans son Haram, il commanda à trois Dames de boire aussi. Elles s'en excuserent, sur ce, disoient-elles, qu'elles vouloient bien-tost aller en pelerinage à la Mecque. Mais le Roy leur ayant encore commandé de boire par deux ou trois fois, sans qu'elles voulussent luy obeïr, il ordonna qu'on les liast toutes trois, qu'on allumast un grand feu, & qu'on les jettast dedans, où elles furent bruslées.

Dans une autre débauche le Roy pria encore une Dame de son Haram de boire du vin, ce qu'elle ne voulut pas faire. Aussi-tost il se leva de colere, & commanda au Chef des Eunuques de la bruler comme on avoit fait les trois autres. Il se mettoit en devoir d'executer le commandement du Roy; mais cette Dame fit tant par ses prieres & par ses larmes qu'elle gagna le coeur de l'Eu-

l'Eunuque, q[illegible] é & qui la laissa aller, croyant que le Roy luy [illegible] it quand les fumées de vin seroient passées; [illegible] l'aimoit beaucoup. Le Roy s'étant éveillé [illegible] l'Eunuque s'il avoit fait son commandement, [illegible] uy-cy luy ayant dit qu'il avoit [illegible] devoir differer l'execution, le Roy s'en trouva tellement offensé qu'il fit brûler se champ le Chef des Eunuques, & pardonna à la femme. Cha-Abas a fait plusieurs autres choses de cette nature, dont je parleray ailleurs.

Durant son regne on luy amena un asne sauvage d'un poil rouge comme écarlate, & qui avoit au milieu du front une corne d'environ un pied de long. Ce fut un present qui luy fut fait par le Kan ou Gouverneur de Schiras.

Cha-Abas a regné environ vingt-quatre ans, & est mort en un lieu apellé *Tebzon* d'une inflammation de gorge, pour avoir trop bû comme son Pere. Son corps a esté porté à *Kom* où il avoit fait faire sa sepulture. Aussitost qu'il fut mort, les Seigneurs qui estoient auprés de luy envoyerent le Topigi-Aga qui est le General des Mousquetaires, avec Mirza Bajust ou le Chef des Astrologues, pour donner avis de la mort du Roy au Prince qui regne presentement. Quand ils furent arrivez à la porte du Haram ils demanderent à parler à la Mere & au fils qui crurent qu'ils estoient venus pour quelque action funeste; mais on les rassura incontinent, & le Prince sortant ils se prosternerent à ses pieds, le salüant comme leur Roy, & luy annonçant la mort de son Pere. Le Prince à cette nouvelle déchira sa veste, selon la coûtume, comme je l'ay dit plus haut; [illegible] airement quand ces Princes sortent aprés plusieurs instances qu'on leur a faites, ils se jettent [illegible] à la porte du Haram, & s'estant aprés assis sur les talons, l'un de ceux qui sont envoyez ceint le sabre à celuy qui a esté salüé pour Roy, en luy disant ces paroles: *Qu'il plaise à vôtre Majesté de se souvenir que son esclave a eu l'honneur de luy ceindre ce sabre.* Cela dit il se retire pour aller faire sonner les trompettes & les tam-

tambours selon la coûtume, & tout le peuple entendant cette fanfare accourt le matin au Meidan, & vient crier devant la porte du Palais, *Patcha Selamelek*, c'est à dire, *Je te salue, Empereur.*

Voila en quoy consiste toute la ceremonie que l'on [illegible] au Roy, aprés estre monté sur le trône, & [illegible] zonne deux fois en de pareilles ocasions, je n'ay point vû mettre de couronne sur la teste de Cha-Sephi I. ni de Cha-Abas II. ce qui ne se pratique point aussi [illegible] toute l'Asie. On se contente en ce jour de ceremonie de ceindre le sabre au Roy de Perse, comme l'on fait aussi à Constantinople au Grand-Seigneur; & si on luy met ensuite sur la teste le bonnet des Sophis, qui est alors enrichi des plus belles pierreries du tresor, ce bonnet, que j'ay dépeint ailleurs, n'a en aucune maniere l'air d'une couronne. Comme les Persans ne luy ont jamais donné ce nom, j'ay crû aussi que je ne devois parler sur ce sujet, ni de couronne, ni de couronnement, d'autant plus qu'il y a assez d'autres termes pour s'expliquer, en parlant de l'avenement des Roys de Perse à l'Empire. J'en dois dire autant du Grand Mogol, du Roy de Visapour, & du Roy de Golconda. Quand ils montent sur le trône aprés leur avoir mis le sabre au costé, on leur met simplement la toque ou le turban sur la teste, que l'on couvre alors des plus riches joyaux que ces Monarques ayent dans leur tresor.

Cha-Sephi [illegible] donc monté sur le trône tomba quelque temps aprés dangereusement malade, n'ayant même jamais eu auparavant une parfaite santé. C'est la coûtume dans ces rencontres que tous les Seigneurs de la Cour, & même les Gouverneurs des Provinces, dés qu'ils en sont avertis envoyent chacun une somme d'argent à la Cour selon leur liberalité ou leur pouvoir. Cette somme est d'ordinaire en or, & on la met aussi dans un bassin d'or enrichi de pierreries, que l'on fait passer trois fois sur la teste du Roy, en proferant ces paroles: *Patcha bashona courban olson*, c'est à dire, *Cet argent est sacrifié pour la santé de la teste du Roy.* Si le Roy guerit tout cet

 argent

argent est donné aux pauvres, à quoy le Roy & tout son Haram joignent des grandes aumônes; mais si le Roy vient à mourir tout cét argent est mis au tresor, & les pauvres n'en ont rien. Le 10. d'Aoust 1667. fut le jour le plus rude de sa maladie, & l'on ne croyoit pas qu'il vivroit jusqu'au lendemain. Tous les Grands de la Cour le voyant en cét estat furent à la Mosquée apellée *Babarou* qui est hors de la ville, prier Dieu pour sa santé, & tous ensemble donnerent bien prés de mille tomans aux pauvres. Le lendemain on fit commandement à tous les Chrestiens Armeniens de prier Dieu pour la santé du Roy, & ils furent tous, tant Ecclesiastiques que Laïques, faire leurs prieres au bord de la riviere qui est entre Ispahan & Zulpha. Ils envoyerent aussi leur Kelonter avec cinquante tomans en or pour passer sur la teste du Roy; mais cela ne se fait pas avec les mesmes paroles que l'on dit quand on passe l'argent qui a esté envoyé par ceux qui suivent la loy d'Aly, & on prononce alors seulement ces mots: *Beraï te saddük*, c'est à dire, *destiné pour aumônes*.

Le Roy quelques jours aprés fut hors de danger; mais ce n'estoit pas assez, & il s'agissoit de le rétablir dans une santé parfaite. Comme il estoit toûjours languissant, & que ses Medecins n'avoient peû jusqu'alors découvrir la cause de sa maladie, cela luy fit croire que leur ignorance retardoit sa guerison, & il y en eut pour ce sujet deux ou trois maltraitez. Enfin il vint en pensée aux autres Medecins qui craignoient aussi pour eux, que la Perse estant tout à la fois affligée, & d'une cherté de vivres, & de la maladie de son Roy, cela ne pouvoient proceder que de la faute des Astrologues, qui n'avoient pas sceû prendre l'heure favorable lorsque le Roy fut élevé sur le Trône. Faschez de se voir ainsi disgraciez, & pretendant n'avoir pas moins de lumiere que les Astrologues dans la connoissance de l'avenir, ils s'offrirent de prouver au Roy qu'on ne luy avoit pas marqué le bon moment pour prendre possession du Trône, & qu'il faloit pour recouvrer sa santé, remettre l'abondance dans son

son Royaume, recommencer la ceremonie à une heure favorable, & changer de nom. La proposition ayant plû au Roy & à son Conseil, les Medecins & les Astrologues joints ensemble attendirent pour cela le premier jour mal-heureuz, qui selon leur science devoit estre suivi sur le soir d'une bonne heure. Entre les Gaures dont j'ay parlé dans les livres precedens, il y en a qui se disent de la race des Rustans qui ont regné dans la Perse & sur les Parthes. Le matin de ce jour-là on prît un de ces Gaures qui se vantoit d'estre descendu des anciens Roys, & estant mis sur le Trône le dos appuyé contre une figure de bois qui le representoit au naturel, tous les Grands de la Cour vindrent le servir comme leur Roy, faisant tout ce qu'il leur ordonnoit. Cette action dura jusqu'à l'heure favorable qui fut un peu avant le Soleil couché, & ce fut alors qu'un Officier de la Cour vint par derriere couper de son sabre la teste de la figure de bois, le Gaure se levant promptement & prenant la fuite. Au même moment le Roy parut dans la Sale, & aprés qu'on luy eut mis sur la teste le bonnet de Sofi, & puis le sabre au costé, il fut s'asseoir sur le Trône, & changeant de nom prit celuy de Soliman ; ce qui se fit avec les ceremonies acoûtumées, & le bruit des tambours & des trompettes comme j'ay dit cy-devant. Il falut jouer cette comedie pour satisfaire à la loy, qui vouloit que pour changer de nom & prendre de nouveau possession du Trône, le Roy eût chassé un Prince qui sur quelques pretentions auroit ozé l'usurper ; & ce fut par cette raison qu'on choisit un Gaure qui se disoit descendu des anciens Roys de Perse, & outre cela estoit de religion differente de celle des Perses. Depuis ce temps-là le Roy s'estant mieux porté, & la cherté des vivres n'estant plus si grande, les Medecins rentrerent en credit, & tous les Astrologues furent disgraciez, à la reserve de deux ou trois qu'on jugea les plus capables.

Cha-Soliman avant son avenement au regne n'avoit veu que des femmes & des Eunuques noirs, auprés desquels il n'avoit pas eu lieu de se rendre sçavant dans

l'art de regner. Presentement j'apprens qu'il ne s'occupe guere qu'à se divertir à la chasse avec ses femmes, sans parler que rarement des affaires avec les Ministres sur lesquels il se repose fort du gouvernement. Il est souvent dix ou douze jours sans se montrer, & pendant ce temps il n'est à persone qui en puisse approcher pour faire ses plaintes. J'examineray maintenant de plus prés la conduite & les actions de chacun de ces Roys, & commenceray par le regne Cha-Abas I. pour venir à celuy de Cha-Soliman qui regne presentement.

CHAPITRE II.

De quelques actions particulieres qui marquent les vertus & les vices des Roys de Perse, depuis Cha-Abas [illegible] jusqu'à Cha-Soliman qui regne presentement : Et premierement du Grand Cha-Abas.

CHA-ABAS qui aimoit la gloire pensoit incessamment aux moyens d'enrichir son Royaume, & de le bien policer. Il ne vouloit pas que l'argent en sortist, & il avoit à cœur le bien de ses peuples. Il ne souffroit point durant son regne qu'aucun Indien ou Baniane vint habiter en Perse pour y trafiquer, & ils ne s'y sont introduits que sous Cha Sefi I. & Cha-Abas II. son fils, qui sont montés touts deux sur le thrône dans une grande jeunesse. Le grand Cha-Abas avoit [illegible] de ne vouloir pas leur permettre de negocier dans ses Etats ; car en effet ils sont pour l'usure pires que les Juifs, & il s'en faut peu qu'ils n'ayent entre les mains tout l'argent du Royaume, qu'ils prennent [illegible] à neuf ou dix pour cent par an ; & qu'ils [illegible] le plus souvent sur des gages au plus gros interest qui leur est possible, & jusqu'à deux ou deux & demi pour cent par mois. C'est cette peste & cette gangraine dont Cha-Abas voulut preserver ses Etats, & avant que ces Banianes, dont j'auray plus de lieu de parler dans mes Relations des Indes, eussent trouvé une porte ouverte pour entrer en

tout le negoce d'argent estoit entre les moins des Armeniens de Zulpha. Il est vray que sur la fin plusieurs vindrent à manquer & à faire banqueroute, ce qui diminua grandement leur credit: Car j'ay remarqué ailleurs que dés qu'un Armenien voit que ses affaires ne vont pas bien dans les païs estrangers où il trafique, il ne retourne plus en Perse, & il est mal-aisé d'en avoir raison. Pour ce qui est des Banianes qui sont si grands usuriers, ils sont souvent cause de grands mal-heurs par les cruautez qu'ils exercent sur les pauvres gens, & entre plusieurs exemples que j'en pourrois apporter, je me contenteray d'en remarquer un dont les particularitez sont assez considerables.

J'estois à Ispahan l'an 1662. lors qu'un de ces Banianes presta six ou sept tomans à deux & demi pour cent par mois à un pauvre Persien qui revendoit sur la place des pieces de toile. Ce pauvre homme n'y trouvant aucun profit mangeoit le capital, & ne sçavoit comment payer le Baniane, ni des interests, ni de la somme principale. Ces gens-là veulent toucher tous les mois leurs interests, & il y en avoit trois ou quatre d'écoulez sans qu'il eût rien reçeu de son debiteur. Comme il le tourmentoit à toute heure, le menaçant de luy faire donner des coups de bâton, comme il se pratique en Perse envers ceux qui ne payent pas leurs dettes, la Mere du Persien, fachée de voir son fils tourmenté de la façon, luy dit un matin comme il alloit au Meydan, que s'il voyoit le Baniane il ne manquât pas de l'amener à la maison, & qu'elle luy payeroit non seulement ses interests; mais encore quelque chose du capital, d'un argent qu'elle avoit de reserve. Sur le soir le Baniane fut trouver son debiteur, & celuy-cy ayant serré sa marchandise l'amena aisément à son logis, luy promettant de luy donner de l'argent. La mere luy presenta aussi-tost des fruits à manger, & le fit asseoir auprés du *Coursi*, qui est le lieu où l'on fait le feu; parce qu'il faisoit froid & qu'il tomboit de la neige. Ainsi en mangeant & en se chauffant la nuit s'approchoit, & cette femme l'amusoit toûjours pour faire

faire couler le temps, jusqu'à ce qu'elle eust de l'argent pour luy payer les interests & une partie du capital, dequoy le Banian fut fort content. Cependant la neige continuant, & le Banian n'estant pas acoûtumé à ce temps, & n'aimant que la chaleur, il ne fut pas mal-aisé à la Mere du Persien de luy persuader de passer la nuit chez elle, & de ne se pas exposer au mauvais temps. Le Baniane accepta l'offre; & l'heure de se coucher estant venuë, il se jetta sur un matelas, & le Persien sur un autre, n'y ayant [illegible] deux seuls qui dormissent dans cette chambre. Environ deux heures avant le jour la Mere y entra fort doucement avec un rasoir à la main, & s'avançant dans l'obscurité pour couper le cou au Baniane dont elle se vouloit venger, elle se trompa mal-heureusement & executa la chose sur son fils. Le Baniane qui s'échapa sortit subtilement du logis, & ayant esté declarer le meurtre au *Divan-beque* qui est le Chef de la Justice, celuy-cy envoya prendre la femme, & aprés qu'elle eut confessé le fait, commanda qu'elle fut atachée à la queuë d'une jeune mule, qui la traîna par la ville jusqu'à ce qu'elle fut mise en pieces par les coups de pied qu'elle luy donnoit.

L'an 1667. huit ou dix jours avant que je partisse d'Ispahan, on trouva le matin dans une ruë prés les Capucins un de ces Banianes, à qui on avoit coupé les bras & les jambes, & dont le corps estoit percé de plusieurs coups. On avoit mis le tout dans [illegible] avec un peu de terre par dessus; mais les chiens le deterrerent, & l'on n'avoit pas encore découvert à mon depart ceux qui avoient fait le meurtre. Tout le monde jugea que c'estoit quelqu'un à qui le Baniane avoit presté de l'argent.

Cha-Abas ne vouloit pas seulement que tout le negoce fust entre les mains de ses sujets, pour en avoir le profit, & pour attirer l'argent en son Royaume; il vouloit de plus que cet argent y demeurât, & ne pouvoit souffrir qu'on l'en transportât ailleurs. Il vit que les pelerinages que les Persans faisoient à la Mecque & à Medine, où ils

por-

portoient que des ducats d'or, tant pour payer les tributs qu'exigent les Turcs & les Arabes sur les terres desquels il faut passer, que pour leur dépense & leurs aumônes, & les presens qu'ils faisoient au sepulchre; il vit, dis-je, que ces pelerinages faisoient sortir de la Perse quantité d'argent, & se montrant moins religieux que politique, il usa d'adresse pour arrester le cours de ce pelerinage, & faire que l'argent demeurât dans ses pays.

Il y a à Meched en la Province de Corassan une Mosquée que Cha-Abas a fait bâtir, & qui est des plus superbes, le dôme estant couvert de lames d'or & la porte n'étant pas moins riche. Elle s'apelle Iman-Reza du nom d'un de leurs Imans qu'ils ont en veneration. On garde pour relique dans cette Mosquée un des pieds du chameau de Mahomet, & il est pendu au dessus du tombeau d'Iman-Reza. Cha-Abas ayant donc d'aller en personne faire ses devotions à cette Mosquée, tous les Seigneurs le suivirent, & à leur retour firent grand bruit de miracles d'Iman-Reza; ce qui plut fort au Roy, qui trouva moyen par son exemple de détourner ses sujets du pelerinage de la Mecque pour n'aller plus qu'à Meched, & pour y porter à l'avenir toutes leurs offrandes.

Entre les adresses du même Cha-Abas, pour sçavoir ce qui se passoit dans son Royaume, & le sçavoir par luy-même sans se trop confier au rapport de ses Ministres, il se deguisoit souvent, & alloit par la ville comme un simple habitant sous pretexte de vendre & d'acheter, tâchant de découvrir si le marchand ne faisoit point faux poids & fausse mesure. Un soir estant sorti de son Palais vêtu en paisan il fut chez un Boulanger acheter une *man* de pain, & de là chez un Rôtisseur prendre une autre *man* de chair rôtie. J'ay dit ailleurs qu'une man est de 900. drachmes ou de six livres, & la livre de seize onces. Le Roy ayant fait son achat retourne au Palais où l'attendoient les principaux de la Cour, & commande d'abord à l'Athemat-doulet de faire pezer juste en sa presence le pain & la viande. Sur le pain il se trouva qu'il

man-

mais non cinquante-sept Dragmes, & sa viande que vingt-trois. Le Roy voyant cela se mit en colere contre trois ou quatre de ceux qui estoient presens, & qui devoient avoir soin de la police, & principalement contre le Gouverneur de la Ville, & sans les prieres de quelques Seigneurs il leur auroit fait ouvrir le ventre. Par les reproches qu'il leur fit du peu d'affection qu'ils avoient pour le bien public, & de la negligence avec laquelle ils s'aquitoient de leurs charges, il leur representa la grande injustice qu'il y avoit à souffrir que l'on vendit à faux poids, & comme un pauvre homme qui a plusieurs enfans, & qui croit leur donner à manger neuf cens drachmes de pain, ne leur en donne de cette maniere que huit cens quarante-trois. Il demanda ensuite aux Seigneurs qui estoient en sa presence, quelle justice on devoit faire de ces gens-là? & voyant que dans la colere où il estoit la crainte les avoit tous tellement saisis qu'il n'y en avoit aucun qui osat ouvrir la bouche, il commanda qu'on fit un four dans le milieu de la place, avec une broche de la longueur qu'il la falloit pour faire rôtir un homme, & que tout le reste de la nuit on chaufat le four, & que l'on fit un autre grand feu tout proche. Le lendemain matin le Roy envoia prendre le Boulanger & le Rotisseur, & les fit promener par la ville avec des hommes qui marchoient devant, & crioient au peuple: *On va jetter ce Boulanger dans un four chaud que l'on a fait sur la place, où il sera brûlé pour avoir vendu du pain à faux poids; & ce Rotisseur sera rôti vif pour avoir aussi vendu à faux poids de la viande rôtie.* C'est ainsi que moururent ces deux hommes, qui servirent d'exemple à tout Ispahan & à tout le Royaume, où chacun redoutoit la severe justice de Cha-Abas.

CHAPITRE XI.

De ce qui est arrivé de plus memorable sous le regne de Cha-Sephi I. & particulierement de la mort d'Iman-Couli-Kan & de ses trois Fils.

IMan-Couli-Kan a esté le dernier Kans de Schiras, dont le gouvernement s'étendoit sur la Province de L[illegible] jusqu'au Golfe Persique sous le regne du grand Cha-Abas, & ces Kans ou Gouverneurs estoient alors les plus puissans de la Perse. Ce fut cét Iman-Couli-Kan qui sous le regne du même Cha-Abas conquit la plus grande partie du Royaume de Lar, & le Royaume d'Ormus, avec toute la coste du Golfe Persique depuis le Cap de Jasques jusqu'à Balsara, & il auroit aussi pris cette ville qu'il avoit assiegée sans la mort de Cha-Abas qui survint en ce temps-là. Il fut obligé de lever le siege pour donner ordre aux affaires du Royaume, & Cha-Sephi petit-Fils de Cha-Abas fut mis alors sur le trône par l'expresse volonté de son Ayeul comme je l'ay dit plus haut.

Iman-Couli-Kan estoit extraordinairement riche, aimé & respecté de tout le monde, & avoit auprés de luy l'élite de tous les braves soldats de la Perse. De plus il estoit trés magnifique, & la dépense qu'il faisoit égaloit presque celle du Roy. C'est ce qui obligea Cha-Abas qui s'entretenoit un jour familierement avec luy sur cette matiere, de luy dire qu'il vouloit qu'il dépensât tous les jours un mahmoudi moins que luy ; afin qu'il y eût au moins cette petite difference entre la dépense du Roy, & celle d'un Kan. Les belles qualitez d'Iman-Couli-Kan luy avoient gaigné le cœur des peuples : Car il estoit magnifique & liberal, il recompensoit les braves soldats & les gens d'étude, il aimoit les Estrangers, & comme il se plaisoit à toutes les belles choses, il avoit un soin particulier de faire fleurir les sciences & les arts. Il fit bâtir un beau College à Schiras pour l'instruction de la jeunesse, & plusieurs Carvanseras, tant dans la ville, que sur les grandes routes, pour la commodité des voyageurs.

Il fit couper des montagnes pour adoucir les chemins, & en joignit d'autres par des ponts d'une structure si hardie, qu'on a de la peine s'imaginer comme l'on a pu faire de certaines arcades qui traversent d'une montagne à l'autre, sur des précipices & des torrens.

Comme Iman-Couli-Kan estoit âgé, il ne vouloit point aller à la Cour, & aimoit mieux estre dans son Gouvernement, où il estoit tout-puissant, respecté & chery de tout le monde. Le Roy estoit encore fort jeune, & le gouvernement de l'Estat estoit entre les mains de la Sultane Mere & de l'Athemat-doulet, qui avoient une fort jalousie contre le Kan. Ces deux personnes qui estoient étroitement liées d'interest à maintenir l'autorité du Roy & la leur, ne pouvoient souffrir que la Cour du Kan fut plus belle que celle du Roy, & qu'il ne luy vint rien dans le tresor des revenus de tout le païs de Schiras, de Lar & d'Ormus, & de toute la coste du Golfe Persique; dont le Kan & ses Fils disposoient absolument. Il falloit mesme que le Roy bien loin de rien toucher de ces revenus, envoyast de l'argent au Kan pour payer les troupes qu'il entretenoit dans la Province. Mais ce qui mettoit le plus en peine la Sultane Mere, estoit la prétention qu'avoit sur le Royaume l'aîné des Fils du Kan, qui estoit un jeune Seigneur entreprenant & ambitieux, & qu'elle avoit lieu d'apprehender. Il se disoit Fils du grand Cha-Abas, & aîné de Cha-Sephi. Et voicy sur quoy la prétention estoit fondée. Les Roys de Perse croyent honorer beaucoup un grand Seigneur du Royaume, quand ils luy donnent une des femmes de leur Haram, & Cha-Abas fit present à Iman-Couli-Kan d'une des siennes qu'il aimoit beaucoup. On tient que lors qu'elle sortit du Haram elle estoit grosse du fait de Cha-Abas d'environ trois mois, & en effet six mois après qu'elle eut couché avec le Kan, elle accoucha d'un Fils dont il estoit le Pere putatif, & qui estant venu au monde avant Cha-Sephi pretendoit comme Fils de Cha-Abas devoir monter sur le trône. C'estoit en vertu de cette pretention, qui estoit contraire aux dernieres volontez de Cha-Abas en faveur de

Cha-

Cha-Sephi son petit-Fils; que ce jeune Seigneur ambitieux, qui ne passoit que pour le Fils aîné du Kan, sollicitoit fortement son Pere de se saisir de Cha-Sephi qui estoit encore jeune, & de se faire Roy, ou du moins de permettre qu'à son refus il peut monter sur le trône. Un jour qu'ils estoient à la chasse avec le Roy aux environs de Schiras, ce jeune Seigneur impatient s'aprochant de son Pere, Voicy le temps, luy dit il, qu'il faut que l'un de nous deux soit Roy, & je vais, si tu veux, [illegible] porter la teste de Cha-Sephi: Mais le Kan l'arrestant par le bras, luy dit qu'il ne consentiroit jamais à la mort de son Roy, & qu'il aimoit mieux luy-méme la souffrir mille fois; que le feu Roy luy avoit souvent declaré sa volonté, & qu'il destinoit Cha-Sephi son petit-Fils pour regner aprés luy, comme estant Fils de son Fils, & par consequent son legitime heritier; qu'il luy avoit recommandé de le mettre sur le trône aprés sa mort, & que luy ayant promis & juré de satisfaire à sa volonté, il maintiendroit Cha-Sephi dans la possession du Royaume jusqu'à son dernier soupir.

Cette ferme & genereuse resolution du Kan rompit le dessein que ce jeune Seigneur avoit d'atenter sur la persone du Roy; & la Sultane Mere qui avoit des espions par tout, n'ignorant pas ce qui se tramoit contre son Fils & contre le repos de l'Estat, creut qu'elle devoit prevenir le coup, & qu'il ne falloit pas attendre plus long temps à se [illegible] des persones qui avoient [illegible] la mort du Roy. Les deux autres Fils du Kan suivoient le parti de celuy qu'on tenoit pour leur aîné, & qu'elle croyoit avec assez de raison Fils de Cha-Abas; & pour ce qui est du Kan, quoy qu'il n'eût que de droites intentions, sa puissance, ces grands biens, le credit qu'il avoit parmi les soldats, & l'affection que le peuple luy portoit, le rendoient suspect ou coupable; parce qu'il faisoit ombre à l'autorité Royale. La Sultane Mere tint conseil avec l'Athemat-doulet sur les moyens qu'il falloit prendre pour détourner l'orage qui menaçoit la teste du Roy, & on luy representa enfin qu'il n'estoit pas asseuré

assuré de sa personne, tandis qu'Iman-Couli-Kan & ses trois plus âgez de ses Fils seroient en vie. Le Roy les crut aisément; & resolut de se defaire au plûtost du Pere & des Fils: mais la difficulté estoit de les faire venir à la Cour, & il falloit pour cela user d'adresse. En ce temps-là Sultan Amurat Empereur des Turcs marchoit à la teste d'une grande armée, & en effet il prit d'abord [illegible], & delà vint à Tauris qu'il ruina ne la pouvant pas garder. Sur les premieres nouvelles de cette marche, & que le Turc avançoit du costé de l'Armenie, le Roy de Perse envoya ordre à tous les Kans & Gouverneurs des Provinces, de venir en personne avec le plus de forces qu'il leur seroit possible, & le rendez-vous estoit à Casbin où le Roy devoit faire la reveuë de toute l'armée. Il voulut s'y rendre des premiers, & il sortit d'Ispahan avec tant de hâte, que la plus grande partie de son équipage, & même son Haram ne le purent suivre que quelques jours aprés. Aussi-tost que le Kan de Schiras eut receu l'ordre du Roy, comme il estoit le premier Kan de la Perse, & Generalissime des armées de sa Majesté, il fit diligence pour assembler ses troupes, qui en peu de temps furent prestes à marcher. Elles estoient parfaitement belles: car comme j'ay dit, il avoit auprés de luy les meilleurs soldats, & les plus braves Officiers du Royaume, & il ne se pouvoit rien voir de plus leste ni de mieux en ordre que ce corps-d'armée qu'il menoit au Roy. Dés qu'il fut en marche avec les trois Fils pour se rendre à Casbin, l'Aîné ayant bien consideré les choses, & s'approchant de son Pere; *Seigneur*, luy dit-il, *nous nous hâtons de nous rendre aubrés du Roy; afin que nos testes tombent plûtost à nos pieds. Peut-estre dis-tu vray, mon Fils*, repartit le Kan; *mais jusques à ce jour je n'ay point esté rebelle au Roy, j'ay fait tout ce qu'il m'a commandé, & quoy qu'il puisse arriver je luy obeiray jusqu'à la mort.* Le Kan estant arrivé à Casbin avec ses Fils, le Roy les receut avec de grandes demonstrations de joye. Quelques jours aprés toutes les troupes qu'il pouvoit esperer estant assemblées, il fit une reveuë generale, & ensuite [illegible]

festin

Festin qui dura trois jours, où tous les Kans & autres grands Seigneurs qui se trouverent à Casbin furent appellez. Les trois Fils d'Iman-Couli-Kan estoient du nombre mais le Pere s'en excusa, tant sur son âge, que sur ce qu'il representa qu'il estoit plus à propos qu'il employât ce temps là aux affaires de sa Majesté, & à prier Dieu pour la prosperité de sa personne; que si toutefois sa Majesté le commandoit expressément, il ne manqueroit pas de s'y trouver. Le Roy ayant sceu cela fit dire au Kan de Schiras qu'il le laissoit en sa liberté, & qu'il en usât comme il le jugeroit à propos, ne voulant pas le contraindre. Le troisiéme jour du festin le Roy se leva, & sortant de la Sale sans dire mot à personne entra dans une chambre qui estoit tout proche. Une demi-heure aprés trois hommes fort bien resolus suivis de quelques autres, entrerent dans la Sale le sabre à la main, & se saisissant chacun d'un des trois Fils du Kan, qui ne purent pas resister, ils leur couperent la teste. Elles furent mises dans un bassin d'or & portées au Roy, qui commanda qu'on allât les montrer au Pere, & qu'aussi-tost qu'il les auroit veuës on luy ostât la sienne pour faire les quatre. Ceux qui furent chargez de cette commission trouverent le Kan qui faisoit sa priere, & ayant esté interrompu pour voir les testes de ses trois Fils, il les pria de luy permettre qu'il l'achevât, ce qui luy fut acordé. La priere estant finie sans qu'il parût aucun changement sur son visage, il ne sortit d'autre parole de sa bouche que ce que les Persans ont acoûtumé de dire en de semblables ocasions, *Que la volonté du Roy soit faite*, & en même temps on luy coupa la teste. Elle fut portée au Roy dans le même plat avec les trois autres, & le Roy les envoya en suite à la Sultane sa Mere dans le Haram. Iman-Couli-Kan avoit la plus belle & la plus nombreuse famille qui fût en toute la Perse, n'ayant pas moins de cinquante deux enfants. Aussi-tost que l'on eut ôté la teste aux trois premiers & au Pere, le Roy envoya en diligence quelques Chappars ou Courriers à Schiras pour en porter la nouvelle au Lieutenant du Kan avec ordre exprés de faire mourir

mourir promptement tous ses enfans. L'ordre fut executé à l'heure-même, à la reserve des deux plus jeunes qui estoient encore à la mammelle, & que leurs nourrices cacherent si bien, qu'on n'a jamais eu de nouvelles, ni des nourrices, ni des enfans.

Depuis la mort d'Iman-Couli-Kan avec lequel toute sa famille fut éteinte, Schiras avec toute la Province qui en dépend a esté gouvernée par des Vizirs, qui traitent avec le Roy de ce qu'ils doivent luy donner toutes les années. En 1665. & 1666. le Vizir donna cinquante mille tomans chacune de ces années. Mais en 1667. il fit un nouveau traité avec le Roy, & se fit rabatre huit mille tomans; parce que le Roy avoit retranché de son gouvernement un petit païs pour le donner à un de ses favoris.

Outre ce que le Gouverneur de Schiras donne au Roy en argent comptant, il est obligé de luy envoyer tous les ans des presens de ce qui croist de meilleur & de plus rare dans sa Province. Ces presens consistent en de beaux chevaux, n'y ayant point de si beaux haras en toute la Perse que dans la Province de Schiras. C'est aussi où croissent les plus belles Grenades de tout le Royaume, & il y a aussi quantité d'oranges & de citrons. On y fait diverses sortes d'huiles & eaux de senteur, & les femmes se servent de ces huiles pour se fronter le corps & la teste. Il y a sur tout de l'huile de rose qui est comme une huile congelée de couleur brune, & qui hausse ou baisse de prix selon les années, qui produisent pas toûjours même quantité de roses. L'once dans la plus grande cherté se vend jusqu'à dix tomans. On fait une eau en cette Province d'une petite fleur qui croist sur un arbre qui ressemble à nos saules, & cette eau apellée *Arak-Bilmitche* est grandement rafraîchissante. C'est encore de toutes ces essences & de toutes ces huiles dont le Gouverneur de Schiras envoye des presens au Roy. Elles sont mises dans des bouteilles de diverses grandeurs cachetées de son seau, & il a des coffres faits exprés pour porter les bouteilles, comme les caves dont on se sert à

l'armée,

l'armée, & qui sont fort communes en Allemagne. Si le Gouverneur de Schiras n'avoit à faire de presens qu'au Roy, la dépense qu'il fait pour cela seroit tolerable; mais de peur que quelque autre ne l'emporte sur luy, & qu'on ne luy rende de mauvais offices auprés du Roy, il faut qu'il s'entretienne dans la bien veillance des Grands de la Cour, ce qui ne se peut faire que par des presens. Les anciens Kans qui estoient puissans & comme de petits Souverains dans leur Province, se contentoient autrefois d'envoyer seulement quelques fruits nouveaux pour la maison du Roy; mais comme il s'en faut beaucoup que les Gouverneurs de Schiras ne soient aujourd'huy si absolus, il est besoin qu'ils gaignent par des presens les affections de ceux qui aprochent le plus prés la personne du Roy, pour se prévaloir de leur credit & estre maintenus dans leurs charges. De là vient que pour fournir à cette dépense ils tyrannisent le peuple, qui se voyant pressé par d'extraordinaires exactions, s'assemble quelquefois jusqu'à cinq ou six villages pour s'en aller plaindre au Roy: Mais ceux qui devroient introduire ces pauvres gens & leur donner accez auprés de sa Majesté, sont ceux qui les empeschent d'en aprocher, estant corrompus par les presens qu'ils reçoivent. Ainsi ces miserables païsans qui n'ont pas le moyen de demeurer si long-temps hors de chez-eux, ne pouvant trouver le moyen de parler au Roy, sont contraints de retourner à leurs villages, & de se remettre doucement sous le joug des Gouverneurs.

Cha-Sefi, du regne duquel je raporte quelques particularitez dans ce chapitre, estoit extraordinairement severe, & alloit souvent dans ses châtimens jusques à la cruauté. Estant un jour à la chasse, il sortit de derriere une roche un pauvre homme qui avoit esté deputé de quelque village pour donner une requeste au Roy contre un Gouverneur de Province qui mal-traitoit ses sujets. Il avoit esté plusieurs mois à la Cour sans pouvoir aborder le Roy, ni trouver personne qui voulut se charger de presenter sa requeste. Car de même que le Gou-

 verneur

verneur de Schiras, chaque autre Gouverneur de Province, des Seigneurs à la Cour qui le protegent en veüe des presens qu'il leur envoye, & qui luy écrivent tout ce qui se passe des choses où il peut avoir quelque interest. Ce pauvre homme sortant donc de derriere une roche avec son papier à la main, & criant au Roy qu'il luy fit justice, le Roy sans luy rien répondre prend son arc, & luy tire deux fleches dans le corps, dont il mourut. Ce qui porta Cha-Sephi à une action si cruelle, fut qu'il y avoit alors à la chasse quelques femmes avec luy, & il n'y a alors dans ces rencontres nulle remission pour le malheureux qui se trouve sur le chemin où le Roy passe, & même dans toute la campagne des environs, où il court des Eunuques qui ont ordre de tuër tous les hommes qu'ils rencontrent. Quand le Roy s'avise de mener ses femmes en campagne, cela s'apelle *Courouk*, & il n'y a rien de plus facheux ni de plus incommode pour ceux qui se trouvent au voisinage des lieux par où les femmes doivent passer. Car alors sur l'avis que l'on en donne, il faut que tous les hommes sortent des villages qui sont à une lieuë ou deux de costé & d'autre du chemin, & il n'y a que les femmes qui puissent y demeurer. Quand le Courouk se fait à Ispahan, il faut aussi que chacun abandone sa maison quelque mauvais temps qu'il fasse, & s'il n'a point d'amis dans un quartier éloigné chez qu'il se puisse retirer, le plus seur pour luy est de fuir vers les montagnes. Voilà jusques où monte l'excez de la jalousie des Roys de Perse, & il en est de mesme à peu prés de toutes les autres Princes de l'Asie, leurs sujets à leur exemple usant de grandes precautions pour empescher que leurs femmes ne soient veuës d'aucun homme que de leurs Maris, soit qu'elles demeurent à la maison, qu'elles quittent rarement; soit qu'elles en sortent, comme je diray ailleurs.

Les Persans tant hommes que femmes sont tellement acoutumez au tabac, que de leur oster c'est comme si on leur ostoit la vie. La pluspart se passeroient plustost de pain; & les Ouvriers dés qu'ils ont gaigné quelque

chose

chose, ou receu l'argent de leur journée, ils en employent premierement une partie pour du tabac, & le reste est pour du pain & du fruit; car le menu peuple mange peu de viande, & sur tout dans la saison des melons. Ainsi quand il prend envie au Roy de defendre le tabac, comme quelquefois il defend le vin, cette defense ne sçauroit durer long temps; d'autant plus que le Roy perdroit alors une grande partie de son revenu, la seule ville d'Ispahan luy rendant tous les ans de l'impost du tabac quarante mille tomans, Tauris vingt mille, Schiras douze mille, & les autres villes du Royaume à proportion de leur grandeur. Cha-Sephi ayant un jour fait defense par tout le Royaume de prendre du tabac, sans qu'on en ait pû bien sçavoir la cause, les espions qui vont par la ville pour voir ce que l'on y fait, trouverent dans un Carvansera que l'on apelle le Carvansera des Indiens, deux riches marchands de cette nation qui prenoient du tabac. Aussi tost ils furent saisis & liez pour les mener au Roy, qui commanda qu'on allât sur le champ en faire justice au Meydan, & qu'on leur versâ du plomp fondu dans la bouche jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Tout le monde crût que le Roy ne vouloit que leur faire la peur, & qu'il leur feroit grace quand ils seroient sur la place; mais le Roy voulant absolument qu'on executât son ordre, quatre autres Banianes ou Indiens dirent à l'Athemat-doulet, que si sa Majesté vouloit pardonner à ces deux marchands, ils donneroient deux mille tomans à la Chambre du Tresor. Ce premier Ministre fut en faire la proposition au Roy, qui s'étant mis en colere, & luy ayant demandé si ces chiens d'Indiens croyoient qu'un Roy de Perse voulût vendre la justice, envoya un second ordre pour faire mourir les deux marchands sans aucun delay.

Le mesme Cha-Sephi fit arracher les yeux à un Seigneur de sa Cour convaincu de quelques crimes. Un des principaux Officiers de sa Maison qui estoit present à cette execution, voyant que l'on cernoit avec la pointe d'un cousteau les yeux de ce Seigneur, ne peut s'empescher de

 fer-

fermer les siens & de branler la teste comme ayant horreur de cet spectacle. Le Roy s'aperçût de son action, & faché qu'il donnat des marques de pitié, comme desaprouvant ce qu'il faisoit faire? *Ne sçaurois-tu*, luy dit-il en colere, *voir faire justice des mechans?* En mesme-temps il commanda qu'on luy tirât aussi les yeux hors de la teste, ce qui fut fait aussi-tost.

C'est une coûtume en Perse, que lorsque le Roy passe, si quelqu'un le montre du doigt il faut qu'il perde la main, laquelle luy est coupée par le premier de la suite du Roy qui a veû son action. Cha-Sephi estant un jour en campagne, deux marchands de Constantinople se trouverent dans le chemin où la Cour devoit passer. Ils s'arrêterent pour voir le Roy, & quand il fut auprés d'eux, l'un des deux marchands pria son compagnon qui l'avoit veû souvent, de le luy montrer. L'autre qui sçavoit qu'il n'y a que le Roy qui porte l'aigrete sur sa toque, & qui d'ailleurs connoissoit bien son visage, avança le main innocemment pour le luy faire distinguer d'avec les Seigneurs qui l'entouroient. En mesme-temps quelques Cavaliers vindrent à luy, & luy couperent la main d'un coup de sabre.

CHAPITRE IV.

Histoire tragique & memorable de Rodolfe Stadler natif de Zurich, sous le regne du mesme Cha-Sefi qui l'avoit retenu à son service.

RODOLFE Stadler natif de Zúrich horloger de sa profession, se mit au service du Sieur Smit Resident de l'Empereur à la Porte, avec lequel il vint à Constantinople. J'ay dit au premier Livre de mes Relations que je fus prié de le mener avec moy en Perse, & que l'on avoit pris la coûtume de l'apeller Rodolfe Smit du nom du Maître qu'il avoit servi. Quand nous fûmes arrivez à Ispahan il se mit à travailler, & fit un horloge fort maignon de la grandeur d'un écu. On n'avoit point vû

vant luy d'horloger en Perse, & les Anglois voyant cette piece si bien faite, souhaiterent de l'avoir pour en faire present au Roy qui estoit alors à Casbin. Rodolse en vouloit avoir deux cens écus, & ils n'en offroient que cent; mais Iman-Couli-Kan Gouverneur de Schiras venant à passer à Ispahan pour se rendre auprés du Roy, les Anglois qui luy avoient de grandes obligations voulurent luy faire present de cet horloge, & en payerent les deux cens écus que Rodolfe demandoit. Le Kan de Schiras en sçût bon gré aux Anglois, & leur dit qu'elle ne seroit pas pour luy, mais pour le Roy à qui il la presenteroit dés qu'il seroit à Casbin. On n'avoit point vû encore en Perse de montre sonnante si petite que celle-là, & l'horlogerie n'y estoit alors que trés-peu connuë. Quand le Roy eut jetté les yeux sur cette montre dont le Kan luy fit present à son arrivée, elle luy plût fort, & ayant fait passer dans la boucle une chaîne d'or, il la porta penduë au col d'où elle s'alloit cacher dans sa robe. C'étoit la premiere montre qu'il avoit euë, & ayant tourné la clef à rebours comme il la voulut monter, il rompit l'arbre de la fusée, & elle ne fut plus en état de rendre service. Cet accident l'ayant fort fâché, & ayant sçu que celuy qui l'avoit faite estoit à Ispahan, il ordonna qu'on le fit venir à Casbin en diligence. Rodolfe y estant arrivé il remit incontinent l'horloge en bon état, & le Roy trés-satisfait de son ouvrage & de sa personne, luy ordonna une pension de trente tomans, avec des vivres pour luy, un valet & deux chevaux, luy commandant de luy faire quelque autre piece d'horlogerie. Un habile Ouvrier qui est au service du Roy de Perse a cet avantage, que lors qu'il a fait quelque piece qui plait au Roy, outre ses gages qui luy sont regulierement payez, il reçoit de sa liberalité quelque present, qui monte d'ordinaire au tiers ou à la moitié de ses gages, dont le Roy s'informe; ou le plus souvent ses gages luy sont haussez pour toûjours, ce qui luy est plus avantageux qu'un present.

Rodolfe estoit obligé de se trouver tous les matins au lever du Roy pour monter l'horloge,, & comme il

parloit fort bien la langue Turquesque, le Roy prenoit plaisir à s'informer de ce qu'il avoit appris de nouveau, & à luy faire plusieurs questions. Tous les maçons en sortant de devant le Roy on luy presentoit par honneur une tasse de vin, & le Roy enfin eut pour luy une si grande affection, que pour avoir lieu de le retenir toute la vie à son service, il le sollicita plusieurs fois, & le fit solliciter par les premiers de la Cour, de quiter la Religion Chrestienne & de se faire Mahometan.

Les Ambassadeurs de Holstein estant arrivez à Ispahan, & ayant sceu que Rodolfe estoit fort aimé du Roy, tâcherent de l'engager dans leurs interests, en quoy il leur fut d'autant plus aisé de reüissir, que Rodolfe n'estoit pas ami des Hollandois, ayant eu quelque démeslé avec le Sieur Obrechit qui estoit Chef de la Compagnie.

Rodolfe estoit souvent avec les Ambassadeurs du Duc de Holstein, & un jour qu'il avoit fait la débauche avec eux, retournant avant la nuit en son logis ou il entretenoit une jeune Nestorienne, il trouva dans la Cour un jeune Persien qui estoit Frere d'un des Portiers du Roy. C'est un crime en Perse à quelque homme que ce soit d'entrer dans une maison où il y a des femmes sans la permission du Mari, & tout homme en ce païs-là est tenu pour Mari de la femme qu'il entretient, sans que l'on s'informe s'il l'a épousée. Ce jeune Persien, qui en vouloit apparemment à la Femme de Rodolfe, ou à sa Sœur qu'elle avoit auprés d'elle, ou à quelqu'une de ses Esclaves, surpris de le voir si-tost de retour de la débauche, d'où l'on ne revient pas d'ordinaire de si bonne heure, creut que le plus court pour luy estoit deprendre la fuite, & où il se sauva promptement par dessus la muraille du jardin qui n'estoit pas haute. Rodolfe, qui sceut qui il estoit, fit dire le lendemain au Portier qu'il avoit trouvé son Frere dans sa maison, & qu'il l'avertit pour son bien de n'y plus retourner; parce que si jamais il l'y trouvoit il luy feroit un méchant parti. Il fit dire la même chose au jeune galant, & creut qu'aprés cela il n'auroit pas l'efronterie de remettre le pied dans son logis.

Quel-

Quelques jours aprés les Ambassadeurs de Holstein firent un grand repas, où ils inviterent tous les Francs. Dans ces rencontres on ne quite guere la compagnie que vers la minuit ; parce que c'est vers le soir que l'on commence à se réjoüir le plus, & à faire danser les baladines. Rodolfe ayant un peu bû, le jeune Persien luy revint dans la pensée, & sortant avant la nuit sans dire mot à personne il fut seul à son logis, dont il ouvrit doucement la porte, & où il trouva encore une fois le jeune galant. Il se mit en devoir de se sauver comme il avoit fait auparavant par dessus la muraille du jardin ; mais Rodolfe ne luy en donna pas le temps, & sautant d'abord sur luy, avec l'aide des esclaves de sa femme qui accoururent au bruit, il le lia par les bras & par le corps à un arbre qui estoit dans sa cour. Le Persien estant lié de la sorte, Rodolfe luy dit qu'il luy parleroit le lendemain, & comme il avoit un peu de vin dans la teste il fut se jetter sur un matelas. Ses valets ne le voyant plus dans la Sale du festin, jugerent qu'il s'estoit retiré sans bruit en son logis où ils le suivirent bien-tost aprés, & trouvant le Persien qu'ils connoissoient lié à l'arbre, ce fut à qui se moqueroit le plus de luy. Il y en eut un qui s'aprochant de fort prés pour l'insulter davantage, & luy rejetter au nez sa bestise de s'estre laissé lier de la sorte, reçût sur le champ un coup de pied, que le Persien qui avoit les jambes libres enragé de se voir en cet état luy porta de toute sa force dans le petit ventre. Il tomba évanoüi sur la place, & peu s'en fallut qu'il n'en mourût. Les valets s'écrierent à cette chûte, & l'un d'eux fut éveiller Rodolfe, qui ayant apris ce qui estoit arrivé prit un pistolet où il y avoit deux bales, & fut le tirer dans la teste du Persien. Ce jeune homme mort, Rodolfe sans en estre fort émû, & se faisant fort de l'affection du Roy, fut le matin selon la coûtume à son lever pour luy monter son horloge. Le Roy qui avoit accoûtumé de luy demander ce qui se passoit de nouveau à Ispahan, fut un peu surpris de ce que Rodolfe luy dit froidement qu'il avoit tué le Frere d'un de ses Portiers, pour l'avoir trouvé deux fois dans son logis aprés de luy avoir

fait

fait defendre, & avoit fait prier le Portier son Frere de l'avertir qu'il ne s'y hazardât plus. Le Roy sur ce raport luy dit qu'il avoit bien fait, & que le mort luy estoit donné, selon la maniere de parler en Persé, c'est à dire qu'il l'avoit justement puni, la jalousie qui regne étrangement en ce pays-là ne permettant pas, comme j'ay dit, que qui que ce soit, hors le Mari ou sans son aveu, aproche de l'apartement où sont les femmes. Rodolfe ayant eu d'abord sa grace du Roy, fit une profonde reverence, & se retira en son logis.

Mirza-Také dont j'ay fait l'histoire, & qui estoit alors Athemat-doulet, n'aimoit pas Rodolfe, & en avoit aussi quelque raison, ce que je diray en peu de mots. Depuis que l'horlogerie eut esté introduite en Perse, & que l'on eût vû que le Roy y prenoit plaisir, il n'y avoit point de marchand Armenien qui n'en aportât d'Europe cinq ou six pieces, dont il faisoit present au Roy & à l'Athemat-doulet, de sorte que Mirza-Také en avoit environ vingt-cinq ou trente. Comme les montres se gâtent souvent, il y avoit deux ou trois ans que Rodolfe luy raccommodoit les siennes, sans en avoir jamais reçû la moindre reconnoissance. Rodolfe que le Roy aimoit de plus en plus, & qui en recevoit souvent des nouveaux bien-faits, avoit augmenté son petit train, & avoit jusqu'à quatre ou cinq valets & à sept ou huit chevaux. L'Athemat-doulet qui voulut enfin luy faire quelque gratification pour le soin qu'il avoit d'accommoder ses montres, crût luy faire plaisir de luy envoyer tout d'un coup la charge de 15. ou 20. chameaux de paille & d'orge pour la nourriture de ses chevaux, & ce present qui valoit de l'argent devoit estre bien reçû par Rodolfe venant de la part d'un premier Ministre. Neantmoins Rodolfe n'en fit point d'état, & un des gens de l'Athemat-doulet qui le luy offroit de sa part, eut cette réponse pour remerciement : *Va dire à ton Maître*, luy dit brusquement Rodolfe, *que je ne suis ni cheval ni asne, & qu'il peut manger son present luy mesme.* Ce discours offençant penetra si avant dans l'esprit de Mirza-Také, qu'il resolut

folut de s'en venger dés que l'ocasion s'en offriroit, & il crût qu'il ne la pourroit jamais trouver plus belle que dans le meurtre que Rodolfe venoit de faire d'un Persien.

L'Athemat-doulet par le devoir de sa charge se trouve tous les matins au lever du Roy, & luy rapporte tout ce qui s'est passé de considerable dans la ville le jour & la nuit de devant. Entre les nouvelles qu'il eut à debiter ce jour-là, il ne manqua pas de dire à sa Majesté que Rodolfe avoit tué le Frere d'un des Portiers du Palais, à quoy le Roy repartit qu'il le sçavoit déja, & que Rodolfe luy-mesme le luy avoit dit, mais qu'il luy avoit fait grace, parce qu'il avoit eu raison de le tuer. L'Athemat doulet qui crût avoir trouvé beau jeu pour perdre Rodolfe, fit l'affaire bien plus mauvaise au Roy, & luy dit que Rodolfe la luy avoit deguisée. Il representa ensuite à sa Majesté que c'étoit une belle ocasion pour obliger Rodolfe à se faire Mahometan, puisque lors qu'un Chrétien tuë un Musalman, il n'y a que le sang du Chrétien qui puisse laver ce crime, à moins qu'il n'embrassa la loy de Mahomet. Pour engager davantage le Roy, ou à le faire mourir, où à l'obliger de renoncer au Christianisme, il luy representa que jamais un si habile ouvrier n'entreroit dans son Royaume ; qu'il sçavoit plusieurs beaux secrets utiles pour le bien de l'Etat, lesquels il n'avoit pas encore découverts au Roy, & entr'autres celuy d'élever les eaux, & qu'il estoit enfin averti de bonne part qu'il avoit dessein de quitter le service de sa Majesté, & de s'en retourner en Europe avec les Ambassadeurs de Holstein. Le Roy persuadé par le discours de l'Athemat-doulet, que Rodolfe estoit coupable, & qu'il n'avoit pas conté la chose comme elle s'étoit passée, le fit venir devant luy, & luy ayant dit qu'il avoit esté mieux informé de l'action qu'il avoit faite, & qu'il l'avoit deguisée, luy declara qu'il falloit qu'il se resolut de se faire Mahometan ou de mourir. Rodolfe sans s'émouvoir répondit d'un ton ferme au Roy, qu'il ne se seroit jamais Mahometan, & tint bon contre les

sol-

sollicitations de plusieurs Seigneurs qui estoient presens, & qui l'exhortoient à faire ce que le Roy souhaitoit de luy. Comme le Roy vit sa resolution, il crût qu'il en viendroit mieux à bout par la rigueur, & l'envoya en prison avec les trois bâtons au cou, selon qu'on a coûtume de traiter les criminels. Huict jours aprés le Roy qui l'aimoit beaucoup, fâché de se voir obligé par la loy de le faire mourir, s'il ne vouloit pas se rendre Mahometan, le fit venir au Palais, & aprés l'avoir sollicité de nouveau inutilement de renoncer au Christianisme, & luy avoir promis de luy donner deux mille tomans, il le trouva ferme & constant comme auparavant dans la foy de JESUS-CHRIST. Le Roy voyant qu'il ne pouvoit rien gaigner sur son esprit, le renvoya en prison où il fut encore quelques jours. Le regret que le Roy avoit de retirer la parole qu'il avoit donnée la premiere fois à Rodolfe, lors qu'il luy dit qu'il avoit bien fait, luy faisoit rechercher toutes sortes de moyens pour le porter à embrasser le Mahometisme, qui estoit la seule voye pour le sauver. Il le fit venir pour la seconde fois en sa presence, & luy offrir jusqu'à dix mille tomans, & une femme de son Haram avec tous les joyaux, ce que Rodolfe refusa avec la mesme resolution qu'il avoit déja fait paroître au Roy & aux Seigneurs de sa Cour. On remarqua qu'il ne changea jamais de couleur, & qu'il parla toûjours d'un ton ferme au Roy, luy disant que si sa Majesté vouloit le laisser vivre comme de coûtume dans sa religion, il continuëroit de la servir de grand cœur, sinon qu'elle pouvoit le faire mourir & l'envoyer sur la place. Le Roy irrité de cette belle resolution de Rodolfe, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer, le livra selon la coûtume au Frere du defunt pour le mener au Meydan & en faire la justice. Les Ambassadeurs de Holstein esperoient de jour en jour d'avoir audience, & de demander Rodolfe au Roy, s'imaginant qu'il ne leur seroit pas refusé, & qu'ainsi ils le pourroient sauver: mais l'Athemat-doulet qui voyoit bien leur dessein, empécha qu'ils n'eussent audience jusqu'à ce que Rodolfe eût

esté

esté executé. Dés le matin le Roy avoit envoyé ordre generalement à tous les Francs, tant Religieux que Seculiers, & à tout le Clergé Armenien, de se trouver au Meydan en cas que Rodolfe se resolût de mourir, pour receüillir tout son sang, & mettre son corps dans un cercüeil; sa Majesté ordonnoit ensuite qu'il fut porté à Zulpha, & qu'on luy dressât un tombeau dans le cemetiere des Armeniens.

Rodolfe estant mené au Meydan, & ayant au cou cet instrument de bois fait en triangle, que les Persans apellent *Palenk*, & qu'en quelques lieux de France nous apellons une chevre, le Frere du defunt à qui il appartenoit particulierement selon la loy du païs de faire l'execution, manqua le premier coup, & le sabre ayant coulé sur une des branches du Palenk; vint tomber sur la jambe droite de l'executeur qui en fut fort blessé. Sur cela le peuple fit grand bruit, & se rangeant autour du patient empescha que l'execution ne fut faite. d'Abord le Roy en fut averti, & ayant commandé qu'il fut remis en prison, au bout de quelques jours il le fit venir pour la troisiéme fois en sa presence. Quelques Seigneurs le presserent fort de changer au moins en aparence & pour quelque temps, & le Roy luy offrit cette derniere fois jusqu'à vingt mille tomans; Mais la constance de Rodolfe ne peut estre ébranlée, & le Roy voyant qu'il méprisoit également les promesses & les menaces, & qu'il n'y avoit aucune esperance de le vaincre, le remit entre les mains des parens du defunt qui le menerent incontinent à la place. Pour ne plus manquer leur coup ils luy osterent le Palenk, & Rodolfe aprés une courte priere qu'il luy fut permis de faire, ayant dit à celuy qui devoit faire l'execution qu'il pouvoit fraper, on luy abatit la teste. Cette execution se fit sur la fin d'Octobre 1637. Rodolfe estant âgé d'environ 28. ans. Tout fut executé aprés sa mort, selon les ordres du Roy, & le lendemain les Armeniens firent courir le brüit que toute la nuit precedente on avoit veû des Anges autour du tombeau. Les Peres Carmes & les Peres Capucins qui aimoient

fort

fort Rodolfe, & qui alloient tous les jours en la prison, ont écrit à plusieurs de leurs amis, que s'il eût embrassé la Religion Romaine avant sa mort, à quoy ils l'exhortoient incessamment, aprés les belles marques qu'il avoit données de sa constance dans le Christianisme, ils n'auroient point fait de difficulté de le reconnoître pour Martyr de JESUS-CHRIST. C'estoit ordinairement le soir qu'ils l'alloient voir en prison pour luy faire oster le Palcak qu'il avoit au cou, avec lequel il est impossible de dormir, & pour obtenir cette grace il falut beaucoup d'argent. Le Sieur Nicolas Obrechit, Chef de la Compagnie Hollandoise à Ispahan, fit paroître sa generosité chrétienne en cette rencontre; car bien qu'il sçût que Rodolfe ne l'aimoit pas, dés qu'il fut tombé dans cette disgrace il eut de luy tous les soins imaginables, & je sçai que pour obtenir qu'on luy ostât le Palcak durant la nuit il luy coûta au moins six-vingt tomans.

Tous les Francs contribuerent volontiers à luy faire un tombeau, qui fut couvert d'un petit dome élevé sur quatre piliers d'environ 10. ou 12. pieds de haut. Mais les Armeniens l'ont souvent gâté; car dés qu'ils sont ataquez de quelque fievre ils viennent faire leurs prieres sur le tombeau; & emportent toûjours quelque morceau de la pierre, de sorte qu'il n'y a guere d'année qu'il ne le faille racommoder.

l'Athemar-doulet qui n'avoit rien oublié pour se pouvoir venger de Rodolfe, avoit de plus representé au Roy que s'il s'opiniâtroit à vouloir mourir plûtost que de se faire Mahometan, on recouvreroit à peu prés dans un esclave à qui il avoit apris l'horlogerie, ce que l'on perdroit en luy, ce qui avoit rendu le Roy plus facile à consentir à sa mort. Mais huit ou dix jours aprés l'horloge que le Roy portoit toûjours sur soy n'allant pas bien, & l'apprenti de Rodolfe n'yant pû l'accommoder, le Roy de dépit & de colere de la perte qu'il avoit faite de son horlogeur, se facha contre l'Athemar-doulet, & luy jettant l'horloge à la teste; *Tien*, luy dit-il, *chien que tu es, tu m'as conseillé de faire mourir Rodolfe, le plus*

habile

habile homme de sa profession qui pourra jamais entrer dans mes Etats ; tu meriterois que je fisse ouvrir le ventre ; mais je jure par mon trône que je ne feray jamais mourir aucun Chrétien pour sa religion, & il n'y en a peut estre pas un de vous autres qui eut le courage de mourir de mesme pour la loy d'Aly. En effet depuis ce temps-là on a esté fort reservé en Perse pour les Francs, & on n'en a fait mourir aucun, bien qu'il y en ait eu qui se sont emportez devant le Roy à des discours & à des actions assez themeraries.

CHAPITRE V.

De quelques particularitez qui se sont passées sous le regne de Cha-Abas II.

J'AY remarqué au chapitre premier qui traite la genealogie des Roys de Perse, que Cha-Abas second du nom, Fils de Cha-Sefi n'estoit pas moins severe que son Pere, & qu'il vouloit estre exactement & ponctuellement obeï. J'en ay donné des exemples dans la mort de quelques femmes de son Haram qu'il fit brûler pour avoir refusé de boire du vin; mais on creut bien aussi que ce ne fut qu'un pretexte pour s'en defaire ; parce qu'il avoit apris qu'elles conspiroient secretement contre sa personne, ce qui toutefois n'estoit pas bien averé : Car il faut remarquer que la pluspart de ces femmes sont au desespoir, quand elles voyent que le Roy est parvenu à un certain âge où il s'aplique aux affaires, & qu'il commence à prendre une connoissance entiere du gouvernement. Elles cherchent alors tous les moyens de la faire mourir, pour avoir un jeune Roy qui ne songe qu'aux plaisirs, & qu'à passer le temps avec elles. Si elles ne peuvent venir à bout de leur dessein, le Roy qui entre à trente ou trente-cinq ans dans des pensées plus serieuses pour le bien de ses Etats, ne voit plus que trois ou quatre des plus belles de ses femmes, & il faut que les autres se retirent chacune dans sa chambre avec un

un Eunuque noir & deux ou trois petites esclaves pour les servir, sans avoir de commerce l'une avec l'autre. On les separe de la sorte pour leur oster tout moyen de parler ensemble qu'en de certains temps, & en presence de gens qui raportent au Roy tout ce qu'elles disent, & ainsi il leur est impossible de conspirer contre sa personne, ce qu'elles pourroient faire si on leur laissoit une entiere liberté.

Cha-Abas avoit deux sœurs qu'il maria à deux des plus riches Seigneurs de son Royaume; mais qui estoient venus de fort bas lieu. Quelque temps aprés le Roy ayant sçû qu'elles estoient enceintes, commanda qu'on leur donnat des remedes pour faire perdre leur fruit, & son ordre fut en mesme temps executé. Il se passa douze ou treize mois, aprés lesquels on vint encore dire au Roy qu'elles estoient grosses. Il ordonna alors qu'on laissât venir les enfans à terme, & les deux Sœurs estant acouchées chacune d'un enfant masle, le Roy commanda qu'on ne leur donnât aucune nourriture, & qu'on les laissât mourir.

Le mesme Cha-Abas fit un jour couper la langue à celuy qui luy emplissoit la pipe de tabac pour une parole legerement dite. Le Roy demandant du tabac, un des pages courut à celuy qui a la charge de l'acommoder, & luy dit qu'il depéchat. Celuy-cy répondit un peu brusquement *Gehememé sabreijle*, c'est à dire; *En enfer, ay patience.* Le Roy l'ayant luy-mesme entendu commanda qu'on luy coupât la langue, ce qui fût fait. l'Homme pria celuy qui eut la charge de faire l'execution, de la luy couper le plus avant qu'il pourroit dans le gozier, & de la luy laisser fort courte, ce qu'il fit, & de la sorte il dit encore quelques paroles en beguayant.

Le peuple crioit fort contre le Nazar, qui est, comme j'ay dit, le grand Maître de la maison du Roy, & sur tout ceux qui venoient des Provinces éloignées. Estant venu de bas lieu, & ayant esté avancé en peu de temps à cette charge eminente; parce qu'il avoit sçû gaigner les bonnes graces du Roy, il se laissa aller à un tel

exce-

excez d'orgueil qu'il dédaignoit toutes les Seigneurs de la Cour. *On ne pouvoit traiter d'aucune affaire avec luy sans luy faire des presens, & il ne faisoit payer personne sans en tirer de l'avantage. Tout le monde se plaignoit de luy, & on sçavoit comment faire sçavoir au Roy des injustices qu'on ne pouvoit plus souffrir, ceux qui estoient le jour auprés de la personne du Roy estant creatures du grand Maître. Enfin on s'avisa de s'adresser à deux Eunuques blancs qui avoient la nuit l'oreille du Roy. l'Un s'apelloit *Aga-Sarou* qui estoit le *Meter*, comme qui diroit en France grand Maître de la Garde-robe; & l'autre *Aga-Kafour* qui estoit le Grand Tresorier. Ces deux Eunuques voyant un soir que le Roy estoit de belle humeur, firent adroitement tomber le discours sur la conduite du grand Maître, & l'entretindrent de toutes ses injustices, qui faisoient crier le peuple, & parler mal du Gouvernement. Le Roy estoit alors hors d'Ispahan à prendre le divertissement de la chasse, & l'on avoit dressé ses tentes, & celles de la pluspart des Seigneurs & Officiers de la Cour en pleine campagne. *Un matin que le Roy vouloit aller à la chasse, le grand Maître qui avoit toûjours une belle suite s'aprochant de la tente du Roy, le Meter luy dit qu'il n'entrât pas. Le Roy sortit presque en mesme temps, & voyant le Nazar dit que l'on ostât la toque de dessus la teste de ce chien qui prenoit des presens de son peuple, & que trois jours durant il fut là assis à l'ardeur du Soleil, & qu'il y passât aussi les nuits. Il ordonna en suite qu'on luy mît une chaîne au col & aux bras, le condamnant à une prison perpetuelle, & à un mamoudi par jour pour sa nourriture; mais il mourut de regret au bout de huit jours qu'il fut en prison. Comme dans mes voyages j'ay toûjours étudié le genie des gens avec qui j'ay eu à faire, je reconnus bien-tost dans les premieres conversations que j'eus avec ce Nazar, qu'il vendoit cherement les services qu'il pouvoit rendre, & s'il fût mort dix ans plûtost, il m'en auroit bien mieux valu dans les affaires que j'ay traitées avec le Roy par son moyen.

 Jafer-

Jafer-Kan qui estoit un Seigneur fort liberal & qui tenoit un train magnifique, avoit esté pourvû du Gouvernement d'Asterabat. Dans le commencement il traitoit le peuple avec assez de douceur ; mais peu à peu il passa à une grande severité, & exigea avec violence des sommes considerables. On ne manqua pas d'en aller faire des plaintes au Roy, qui deux jours aprés, comme il beuvoit avec quelques Seigneurs de la Cour demanda au Maître Joüeur d'instrumens qui avoit toûjours quelques nouvelles à debiter, & qui les debitoit assez agreablement, ce qu'il avoit oüi dire de Jafer-Kan. On m'en a fait des plaintes, ajoûta le Roy, & on l'acuse de tyranniser le peuple, ce qu'il n'a jamais fait dans les quatre autres Gouvernemens où il a commandé auparavant & ainsi je ne sçais pas trop bien ce que j'en dois croire. Le Roy parloit de la sorte, pour voir ce que ce Maître Joüeur d'instrumens, & quelques uns de ceux qui estoient presens, luy diroient de Jafer-Kan ; Comme il y a des flateurs dans toutes les Cours, ce Joüeur d'instrumens qui en estoit un, & qui sçavoit que Jafer-Kan estoit fort aimé du Roy, luy dit avec beaucoup de hardiesse qu'on l'accusoit faussement, & qu'en plusieurs lieux où il l'avoit vû il avoit toûjours reconnu qu'il estoit plus prompt à donner qu'à recevoir. Il y avoit auprés du Roy un Agis apellé *Monouchar-Kan*, revenu depuis peu du pelerinage de la Mecque. Le Roy luy ayant aussi demandé quel estoit son sentiment touchant la conduite de Jafer-Kan qu'il connoissoit depuis fort long-temps, & s'il jugeoit qu'il fut homme à fouler le peuple, l'Agis croyant plaire au Roy luy fit la mesme réponse qu'avoit fait le Maître Joüeur d'instrumens. Alors le Roy qui estoit bien informé des choses, se tournant vers les Seigneurs qui estoient presens, que pensez-vous, leur dit-il, de ces deux flateurs qui sçavent tout le contraire de ce qu'ils me disent ? En mesme-temps il commanda que l'on arrachât deux dents de la bouche du Joüeur d'instrumens, & qu'on les plantât dans la teste de l'Agis, ce qui fut aussi-tost fait, & comme l'Agis estoit

fort

fort âgé il s'en fallut peu qu'il n'en mourut. Pour ce qui eſt de Jafer-Kan il fut diſgracié pour quelque temps, & il fut envoyé en exil n'ayant qu'un mamoudi par jour à dépenſer. Mais comme c'eſtoit un Seigneur qui avoit de belles qualitez, vaillant, genereux & agreable dans la converſation, & qu'en effet il eſtoit aimé du Roy, il fut rappellé en Cour, & ſçût ſi bien ſe juſtifier, que ſa Majeſté luy donna le gouvernement de la Province de *Chemelouboſtan*, dont Semeran eſt la ville capitale. Ce nom de Chemelouboſtan ſignifie une terre qui eſt labourée pour rendre ſon fruit, & il n'y a point de Province dans toute la Perſe où l'on voye tant de prairies, & tant de châteaux, mais qui tombent en ruïne.

Jafer-Kan eſtant rentré en faveur, le Roy fit apeller quelque Seigneurs de la Cour pour boire avec eux, & commanda que l'on fit venir auſſi cinq Ouvriers François qu'il avoit à ſon ſervice, un Orfévre nommé Sain, deux Horlogers Lagis & Varin, & deux Arquebuziers Marais & Bernard. Aprés que l'on ſe fut un peu échaufé à boire, le Roy tira de ſon doigt un rubi que je luy avois vendu cent tomans, & une autre bague de diamant de la valeur de treize à quatorze cens tomans qu'il donna à Jafer-Kan, avec lequel il parla bas quelque temps. Bien que le Nazar fut un peu éloingé du Roy, il entendit ſans doute quelque choſe de ce qu'il diſoit à Jafer-Kan, & comme le vin donne de la hardieſſe, il dit tout haut au Roy que ſi ſa Majeſté luy vouloit donner quatre mille chevaux, il metroit toute cette canaille en pieces. Le Roy luy commanda de ſe taire & d'aller dormir, témoignant qu'il ne prenoit pas plaiſir à ce diſcours. Comme les Tartares Usbeks viennent ſouvent faire des courſes du côté de Meched, ſur ce que le Nazar venoit de dire, on crût que le Roy parloit à Jafer-Kan de quelques choſe ſemblable. Des cinq François qui avoient bû en la preſence du Roy, trois s'eſtoient retirez pour aller dormir, qui eſtoient Sain, Lagis & Bernard : & Varin & Marais qui portoient mieux le vin, ou qui en avoient moins bu, tenoient encore

bon dans la Sale. Marais est d'une humeur que quand il a bû il ne se peut taire, & ayant oüi ce que le Nazar avoit dit au Roy, qu'avec quatre mille chevaux il le mettroit en pieces toute cette canaille, ce qu'il entendoit des courses que font les Tartares, il eut aussi la hardiesse de dire au Roy, que si sa Majesté vouloit faire un General d'Armée, il n'y en avoit point de plus capable que Jafer-Kan, se jettant en mesme temps sur ses loüanges. Le Roy luy commanda de se taire, ce qu'il fit pour peu de temps; car le vin luy échauffant le cerveau, il voulut reprendre le mesme discours, ce qui irrita tellement le Roy qu'il commanda qu'on luy ostât ses habits, qu'on le trainât par les pieds hors de la Sale, & qu'on luy ouvrît le ventre. Aussi tost Marais fut saisi du Meter qui aimoit fort les Francs, & qui sçachant que le Roy les aimoit aussi, & celuy-cy plus que les autres comme je l'ay dit ailleurs, tira en longueur l'execution du commandement du Roy, en luy tirant fort lentement ses habits. Il faut remarquer icy, que lors que les Roys de Perse ont commandé quelque chose, cela est executé sur le champ, & que lors que ce commandement va à la mort de quelqu'un, ils se levent en mesme temps de leur place pour se retirer dans le Haram, & c'est un signe qu'il n'y a point de grace à esperer; Mais si aprés le commandement ils demeurent assis, c'est à dire qu'il y a quelque esperance de pardon, & celuy qui a ordre de faire l'execution traînetant qu'il peut la chose en longueur. Il oste selon la coûtume la toque au disgracié, & une partie de ses habits, & puis il le tire par les pieds hors du lieu où est le Roy; Mais en le tirant ainsi, il l'aproche le plus prés qu'il peut de la personne du Roy, afin que le voyant traîner de la sorte il en ait pitié & qu'il luy pardonne, quelques Seigneurs se hazardant d'implorer alors la clemence de sa Majesté. Neantmoins il y en a fort peu qui en échapent, & la plufpart de ceux à qui le Roy fait grace en de pareilles rencontres, ont au moins cent ou deux cent coups de bâton sous la plante des pieds & par tout le corps, de quoy ils meurent fort

vent. Le Meter voyant donc que le Roy ne se levoit pas, se douta qu'il feroit grace à Marais, & luy ayant osté ses habits, il s'aprocha en le tirant par les pieds le plus prés qu'il peut du Roy, qui le voyant traîner dit qu'on le laissât, & qu'il reprit ses habits & se remit en sa place. Peu de temps aprés le Roy se leva, & luy dit qu'il se retirât en son logis, où Varin, Sain, & Lagis qui s'estoient reveillez l'acompagnerent. Le Roy qui n'étoit sorti que pour un moment rentra dans la Sale, où il continua de boire presque jusqu'au jour, & Bernard demeura avec le Roy, ne le quittant point qu'il ne fut retiré dans son Haram.

J'ay dit plus haut que de la maniere dont les enfans des Roys de Perse sont élevez, quand l'Ainé parvient au Trône aprés la mort de son Pere, il sort du Haram comme d'une prison où il n'a jamais rien veû, & tout ce qui se presente alors à ses yeux luy est nouveau. s'Il est dans une belle jeunesse, il se repose presque entierement de la conduite des affaires sur ses principaux Ministres, & ne pense guere pendant les premieres années de son regne qu'aux plaisirs où son âge le convie. Entre ses divertissemens il prend conoissance de ce qu'il y a de plus curieux dans son Royaume, il fait de petits voyages dans quelques Provinces, & en se divertissant de la sorte il s'instruit peu à peu des choses qu'il doit sçavoir. Sur tout il ne manque pas d'aller voir la principale Eglise des Armeniens de Zulpha, qui est le grand Convent où demeure l'Archevéque avec quelques Evéques & plusieurs Moins. Ce qui le porte particulierement à cette curiosité, est l'envie qu'il a de voir dans l'Eglise les Armeniennes qui sont assez belles, & il y est mesme poussé par les Sultanes qui sont bien aises aussi de se divertir. Alors il y a Courouc dans tout Zulpha, & il faut que tous les hommes se retirent à Ispahan, où dans les Carvanseras, ou chez leurs amis. Cha-Abas II. fut plusieurs fois à Zulpha de cette maniere, & un jour entr'autres sur le recit qu'on luy fit de la grande beauté de la femme du Kelonter Cotgia Safras, fils du premier Kelonter Cotgia

Nazar dont j'ay parlé cy-devant, le Roy ayant vû sa femme qui luy plût beaucoup, souhaitta qu'elle vint avec les Sultanes, qui l'emmenerent dans le Haram, où elle fut quinze jours, aprés quoy elle retourna en sa maison avec un beau colier de perles que le Roy luy donna à son depart. Je me souviens qu'aprés la mort de son Mari, un Armenien m'aporta ce colier qu'elle vouloit vendre, & que je luy en offris jusques à six cens tomans; mais elle en vouloit davantage, n'ayant pû nous acorder, j'ay sçu qu'il a esté vendu depuis à Constantinople.

Voila ce que j'ay pû receüillir de plus particulier des actions de Cha-Abas second du nom, qu'on peut blâmer d'avoir trop aimé le vin, & de s'estre souvent laissé emporter à la colere; mais d'ailleurs il aimoit assez la justice, & estoit fort genereux & magnifique, ce qu'il faisoit paroître particulierement aux étrangers, & sur tout aux François qu'il aymoit beaucoup.

CHAPITRE VI.

De quelques particularitez qui se sont passées sous le regne de Cha-Abas II.

MAHAMED-BEG estoit de Tauris, fils d'un Tailleur qui le poussa à l'étude. Il avoit l'esprit vif & porté naturellement aux belles choses, & voulant s'avancer dans le monde, bien qu'il fut n'ay dans une basse fortune, il eut le bon-heur de parvenir à la charge de *Maier-Bachi*, ou Chef des Essayeurs & Raffineurs de monnoye, ce que nous apellons en France Intendant des Monnoyes; le Maier-Bachi ayant droit de visite dans tous les lieux où l'on bat monnoye, & qui sont de son ressort. Cette charge ne luy donne point de sceance dans le Conseil du Roy; Mais Mahamet-Beg par ses belles qualitez, qui le faisoient admirer dans toutes les bonnes compagnies, parvint bien-tost aux premiers employs. Il se fit connoître à *Allaverdi Beg*, c'est à dire, *Seigneur*

[illegible] nommé, qui estoit *Merichelar-Bachi* ou grand Veneur, lequel fut bien-aise de le presenter au Roy, qui le [illegible] d'abord, & en sçût bon gré au grand Veneur. *Mahamed-Ali-Beg* grand Maître de la maison du Roy venant à mourir, le Roy donna sa Charge à Mahamed-Beg qui gagna de plus en plus les bonnes graces de sa Majesté & se fit aimer de tous les grands de la Cour. Il avoit beaucoup de deference pour eux, sans rien entreprendre sur leurs Charges, & cachoit son esprit vindicatif, ne voyant pas encore le temps propre pour en donner des marques envers ceux dont il se vouloit venger.

Kelifé Sultan qui estoit alors Athemat-doulet venant à mourir vers la Province de Mazandran, le Roy donna sa place à Mahamet-Beg, qui exerça d'abord cette premiere Charge de l'Etat au contentement de tout le monde. Il s'apliqua particulierement à la recherche des mineraux, & il y avoit déja quelques années que le bruit couroit parmi le peuple, que si l'on foüilloit dans de certaines montagnes qui sont à neuf ou dix lieuës d'Ispahan du costé du couchant, on y trouveroit de l'or & de l'argent & du cuivre. Il arriva en ce temps-là à Ispahan un François de Normandie nommé la Chapelle de Han, dont j'ay fait mention ailleurs. Il se vantoit d'avoir une grande connoissance des mineraux, & de la chimie, & d'entendre parfaitement la mechanique, où il avoit, disoit il, découvert de beaux secrets. Il s'adressa d'abord au Gouverneur d'Ispahan, sur ce qu'il avoit oüi dire que l'Athemat-doulet avoit dessein de faire foüiller dans de certaines montagnes, & luy fit connoître qu'il pourroit en cela luy rendre de bons services. Le Gouverneur crût bien faire sa Cour au premier Ministre de luy envoyer un homme qui pouvoit le seconder dans une découverte qu'il avoit si fort à cœur, & l'Athemat-doulet qui estoit alors à Casbin avec le Roy, ayant oüi parler la Chapelle qui luy promettoit beaucoup, & se vantoit de sçavoir de belles choses, le renvoya aussi-tost à Ispahan, avec ordre au Gouverneur de la ville de luy fournir tout ce qui luy seroit necessaire pour son

équipage, & pour le travail qu'il alloit entreprendre dans les montagnes. La Chapelle y fut, & aprés un travail de quinze jours revint à Ispahan avec deux ou trois quintaux de terre de mine qu'il creut estre la meilleure. Aussi-tost il fit faire des fourneaux pour tirer le metail, & l'Athemat-doulet avoit envoyé ordre au Gouverneur & à trois ou quatre personnes de qualité, d'estre presens quand la Chapelle feroit l'épreuve, & de prendre bien garde qu'il n'y eût point de supercherie. Cette terre n'étoit au fond que de la terre sans la valeur d'un denier d'argent; mais quoy que les assistans eussent les yeux bien ouverts pour voir s'il n'y auroit point de fraude, la Chapelle fut plus fin qu'eux, & fit couler adroitement un abassi dans le fourneau sans que personne s'en aperceût. L'Athemat-doulet à qui on porta l'épreuve connut bien qu'il y avoit de la fourbe; mais esperant de tirer d'autres connoissances plus utiles de la Chapelle, il dissimula ce qu'il en croyoit, & manda seulement qu'il ne falloit pas foüiller davantage, & que la depense excederoit le profit.

La Chapelle qui sçavoit admirablement debiter sa marchandise, & faisoit bien valoir quelque legere teinture qu'il pouvoit avoir de la mechanique & de la vertu de forces mouvantes, eut l'adresse d'entretenir dix ans durant l'esprit de l'Athemat-doulet, qui aimoit passionnement les nouveautez, & qui pour se mettre toûjours mieux dans celuy du Roy, se disoit l'inventeur de quelques petites curiositez que luy montroit la Chapelle, à qui il fit donner une honneste pension. Le Roy mesme en faisoit état; mais bien que ce machiniste eût fait de belles avances, & qu'il eût entrepris de fondre des canons, de faire monter l'eau pour le Palais du Roy à une grande hauteur, & de faire des moulinets comme en France pour les monnoyes, le seul moulinet dont il donna le dessein aux ouvriers du Roy qui firent un beau travail, manqua dés le premier jour, & la vis qui estoit parfaitement bien faite rompit au troisiéme coup, & rendit le moulinet inutile. Il ne reüssit pas mieux dans

toutes

toutes ses autres experiences, cependant ces dix années il ne fit rien qui plust bien au Roy, sinon du cidre qu'il s'avisa de faire sur la fin, ne sçachant plus qu'inventer pour conserver son credit. Enfin voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour luy en Perse, il resolut de passer aux Indes, & se rendit à Ormus où il mourut.

L'Athemat-doulet n'ayant pas reüssi dans la recherche des mines d'or & d'argent, s'apliqua à celle du cuivre, dont la découverte a esté trés-avantageuse à tout le Royaume. Car dans ces mines de cuivre on a trouvé des veines d'azur, dont il se consume une grande quantité en Perse à peindre toutes les moresques aux lambris & voutes des maisons. Avant cette découverte on ne se servoit que du vray azur, qui vient de la grande Tartarie, & qui est fort cher. Celuy de Perse est une espece de mine de cuivre, & la pierre estant broyée & passée au tamis comme on fait le vray azur, elle vient à se reduire en une poudre trés-fine & d'une belle couleur qui surprend les yeux; Ainsi la Perse se pouvant passer de l'azur de Tartarie, Mahamet Beg fit faire défense aux peintres de se servir d'azur étranger, pour n'employer que celuy de Perse: Mais cette defense ne dura pas fort long-temps, l'azur de Perse ne resistant pas à l'air comme le vray azur, & prenant enfin une couleur sombre & triste. D'ailleurs s'il s'écaille, & ne pouvant suporter l'aplication delicate de la pointe d'un pinceau dans la mignature, on l'a bien tost laissé comme une terre teinte pour reprendre l'azur de Tartarie.

Il est constant qu'il y a eu anciennement en Perse des mines d'or & d'argent, dont il paroît encore des marques en quelques endroits dans de grands bouleversemens de terres & de rochers: Mais depuis que l'or & l'argent sont rendus communs, par la quantité d'or qui sort du Royaume des Abyssins, de l'Isle de Sumatra, de la Chine & de plusieurs autres lieux, comme je diray au discours des Mines dans mes relations des Indes; & par les flotes d'argent qui viennent du Perou, & celuy que le grand

grand commerce des [illegible] fait sortir du Japon, d'où l'on tire aussi une bonne quantité d'[illegible] depuis ce temps-là, dis je, les Persans ont negligé de rechercher des mines dans leurs païs, & se contentent des especes d'or & d'argent qui leur viennent de l'Europe, dequoy j'ay parlé amplement dans le discours des monnoyes.

On ne voyoit cy-devant en Perse ni étain ni plomb que celuy qui venoit des païs étrangers, & la plus grand partie estoit aportée d'Angleterre; Mais par les grands soins de Mahamet-Beg & ses recherches continuelles, on a découvert enfin une mine de plomb auprés d'Yerde & aussi-tost il se mit dans l'esprit qu'il pourroit trouver quelque argent dans le plomb, ce qu'il voulut essayer malgré les avis de tout le monde. Dans cette pensée il en fit fondre à la fois une grande quantité de celuy de la mine qu'on avoit découverte, & voyant qu'il n'en tiroit point d'argent, il voulut faire essay du plomb étranger. Il en consuma aussi à la fois une telle quantité, que la man de plomb-neuf qui ne valoit à Ispahan qu'un Abassi, manta en peu de temps jusqu'à cinq. Comme tout le bois qui se brûle à Ispahan s'aporte sur de chameaux de 15. ou 20. journées de chemin, la seule dépense du bois qui se brûloit pour fondre le plomb, auroit excedé tout le profit qu'on auroit pû tirer si l'on y avoit trouvé un peu d'argent. Ainsi il s'en falut tout que Mahamet-Beg n'y trouvât son compte, & on cessa bien-tost de consumer du plomb inutilement.

Mahamet-Beg dont l'esprit naturellement curieux s'appliquoit incessamment à des nouvelles découvertes, trouva encore en Perse du Talc; mais qui ne se pouvoit pas mettre en feüilles si délicates que celuy qui vient de Moscovie. C'est toutefois ce qu'il a découvert de plus avantageux pour la Perse: Car ce Talc concassé en petits morceaux comme des lentiles, & à qui l'on donne telle couleur que l'on veut, estant mélé avec de la chaux bien détrempée, rend les murailles qui en sont frottées avec des brosses comme un jaspe luisant qui réjoüit fort la veuë. Il trouva aussi de l'alun de plume; mais un peu

plus

[illegible] de que celuy de Cypre, & avec moins de filament. Il découvrit encore des mines de charbon; mais qui ne brûle pas si bien que celuy de Forest, de Liege, ou d'Angleterre. Il trouva enfin un marbre transparent comme du cristal de roche & de diverses couleurs, & on ne parloit alors dans le Royaume que des belles découvertes du grand genie de Mahamet-Beg. Il estoit tellement attaché à cette recherche des metaux, & aimoit tant ceux qui pouvoient luy donner quelques lumieres sur cette matiere, que pour avoir entrée chez luy, soit pour expedition d'affaires, soit pour confirmation d'office, c'estoit assez de luy aporter des pierres de mine, & qui eussent quelque chose de rare, soit pour la couleur, soit pour la figure, soit pour le poids. Il délivroit aussi-tost plein pouvoir de la part du Roy au donneur d'avis de se porter sur le lieu, & de forcer les païsans à donner des courvées pour foüiller au pied des montagnes & rompre des rochers. Si l'on ne trouvoit rien ou que peu de chose, il en rejettoit la faute sur l'ignorance des ouvriers, & il sollicita plusieurs fois les Francs de la part du Roy, de faire venir d'Europe quelque homme pour la separation des metaux, vû qu'il ne s'en trouvoit point en Perse.

Outre les mines Mahamet-Beg s'apliqua encore à la connoissance des forces mouvantes; mais il auroit eu besoin pour s'y instruire d'un meilleur maistre que la Chapelle. Quand le Roy est en Esté dans son *Megeler*, c'est à dire dans la Chambre de son Conseil avec les Seigneurs qui ont droit de s'y trouver, il y a comme un demi-voile pendu au plancher, que des Officiers tirent & retirent avec des cordes comme une maniere d'éventail pour donner de la fraîcheur. Ce demi-voile s'apelle *Badzen*, comme qui diroit vent des femmes, ou vent pour les femmes. Mahamet-Beg se mit à la recherche de quelque instrument ou roüage, qui peût de soi-même & par ressort causer cette agitation. Les plus habiles ouvriers de la maison du Roy en firent un essay chacun selon son imagination; mais aucun ne reüssit, & les ma-

machines qu'ils inventerent avoient un lourd mouvement, & faisoient presque autant de bruit qu'un moulin à foulon ou à papier ; Ainsi elles demeurerent inutiles, & l'ancienne invention pour donner du vent avec la main l'emporta sur la nouvelle. Mahamet-Beg n'oublia pas les machines hydrauliques, qui estoient les plus necessaires en Perse pour subvenir à la secheresse & au manquement d'eaux ; mais n'ayant pas les materieux necessaires, comme des poutres, des chevrons, des roüages, des cordages, & des fers, il ne peut mettre en pratique ce que la Chapelle luy avoit fait voir dans un grand livre de figures qui representoient toutes sortes de machines. C'est à des choses de cette nature que Mahamet-Beg donnoit quelques heures de la nuit. Il est temps de voir à quoy il employoit celles du jour, & de quelle maniere il gouvernoit les affaires de la Cour & du Royaume.

Mahamet-Beg qui avoit de trés-belles qualitez selon le portrait que j'en ay fait, en avoit aussi quelques-unes de mauvaises. Il estoit naturellement ambitieux & vindicatif, & il ne gardoit point de moderation dans le ressentiment qu'il avoit conçeu contre ceux de qui il avoit reçeu quelque mécontentement. Dans cette passion de vengeance il fit ôter à plusieurs Kans le gouvernement de leurs Provinces, confisquer leurs biens, & les reduire à la derniere necessité. Je pourrois icy grossir mon livre de plusieurs histoires qui se sont passées de mon temps, & particulierement de celles des Kans d'Erivan, d'Ardeuil & de Corasan : Mais pour abreger ma Relation je me contenteray d'entretenir seulement le Lecteur de ce qui arriva au Kan d'Erivan, bien qu'il n'eût donné aucun sujet de déplaisir à Mahamet-Beg comme on le verra dans cette histoire.

Le Kan d'Erivan avoit un fils à la Cour, qui estoit un jeune Seigneur parfaitement beau de visage & de belle taille, & ordinairement auprés du Roy pour le servir. Un jour que le Roy se divertissoit à boire avec quelques Seigneurs, il commanda au fils du Kan d'Erivan de porter une tasse d'or pleine de vin à l'Athemat-doulet, le-

quel

[illegible] ſa teſte un peu chargée luy fit ſigne de l'œil de la rebouter. Ce jeune Seigneur repaſſant devant le Roy, luy dit ingenuement que l'Athemat-doulet n'en vouloit point, & alors il luy commanda d'aller luy verſer le vin dans ſa chemiſe. Il fallut incontinent obeïr, & l'Athemat-doulet qui fut obligé de ſouffrir qu'on luy ouvrit ſa Cabaye, & qu'on luy verſat le vin comme le Roy l'avoit dit, cacha ſon débit & n'oza pas alors le faire paroiſtre. Il reſolut d'abord de ſe venger de cét affront ſur le Kan d'Erivan, Pere du jeune Seigneur qui avoit fait le commandement du Roy, & ſçachant que pluſieurs eſtoient venus d'Erivan pour ſe plaindre du Kan, il ſe ſervit de cette ocaſion pour le perdre. Comme Erivan n'eſt habité que par des Armeniens, à la reſerve de quelques ſoldats qui gardent la forteresse, ils avoient député quelques-uns d'entr'eux à Zulfa, pour prier le Kelonter de ſe charger de leurs plaintes & de les porter au Roy. L'Athemat-doulet qui en avoit eu avis envoya apeller le Chef des Armeniens, le fortifia dans ſa pourſuite, & luy donna des inſtructions, par leſquelles le Kelonter avança plus en trois jours les affaires des Armeniens d'Erivan qu'il n'avoit fait en trois mois. Mahamet-Beg luy ordonna de ſe trouver à une telle heure aux Ecuries du Roy, & le Roy arrivant le Kelonter ſe jetta à ſes pieds, & luy demanda juſtice contre les vexations du Kan d'Erivan. Mahamet-Beg ne manqua pas de ſon coſté d'appuyer la plainte des Armeniens, & le Roy qui n'avoit entendu qu'une des parties, ne laiſſa pas de condamner le Kan ſur le rapport du Chef des Armeniens & de ſon Premier Miniſtre. Un Officier du Roy apellé *Negef-couli-beg*, homme d'un eſprit vif & actif, fut commandé d'aller en diligence ſe ſaiſir de la perſonne du Kan, & eſtant arrivé à Erivan il le trouva en ſon ſiege de juſtice qui dépoſſedoit de ſes terres & condamnoit à l'amende & à une peine corporelle un proche parent du Kelonter. Cet Officier entra hardiment dans le Megeler ou la chambre du Conſeil, & allant droit au Kan le déclara priſonnier de la part du Roy. En même temps il luy donna

na un coup de poing sur le cou, où il luy fit mettre en-suite selon la coûtume un triangle de trois grosses pie-ces de bois, comme je l'ay dépeint en un autre lieu, le cou s'y trouvant enfermé, & le bras & la main du pa-tient passant dans un autre bois creusé qui traverse le triangle, ce qui fait beaucoup souffrir. Ce fut en cét estat que le Kan fut amené jour & nuit à Ispahan ; mais y e-stant arrivé le Roy usa de clemence, & luy donna sa mai-son pour prison, ne pouvant aller au bain, ni se faire ra-ser les cheveux, ny sortir de l'apartement où étoient ses femmes. Ce sont les loix que la coûtume impose à ceux qui tombent dans la disgrace de la Cour, & que le Roy renferme dans leurs maisons pour quelque faute dont il ne veut pas les punir à la rigeur. Le Kan qui e-stoit aimé du Roy revint quelque temps aprés en grace, & entra dans la premiere Charge qu'il avoit euë autre-fois d'Intendant de la Mosquée du Roy.

Bien que Mahamet-Beg en vertu de sa Charge d'A-themat-doulet fust tout puissant à la Cour & dans tout l'Empire, & que le Roy eût grande creance en luy, cela n'empéchoit pas qu'il ne se trouvât des gens qui luy te-noient teste, & qui n'avoient pas pour luy toute la com-plaisance qu'il souhaitoit : mais aussi l'issuë n'en estoit pas toûjours bonne pour eux, comme le Gouverneur de Schiras apellé Mirza-Haddi l'éprouva à son grand des-avantage. C'estoit un homme fort riche & sçavent, & il ne peut s'empêcher un jour estant au Conseil de té-moigner à Mahamet-Beg qu'il estoit d'un sentiment contraire au sien, & de luy faire connoître ses manque-mens & sa mauvaise conduite. Ce premier Ministre prit si fort à cœur la hardiesse de Mirza-Haddi, qu'il resolut de s'en venger par toutes les voyes possibles. Il luy susci-ta sous main de mechantes affaires, & aposta des gens qui vinrent se plaindre devant luy du Gouverneur de Schiras. Il falut que celuy-cy accusé, ou justement ou à tort, de concussions & de violences, se presentât devant Mahamet-Beg comme devant son Juge, & au lieu de s'a-commoder au temps, & de tâcher d'apaiser cet esprit

irrité,

irrité, & qui n'aspiroit qu'à la vengeance, il se fit fort de son innocence & crut qu'on ne la pourroit opprimer. Cependant Mahamet-Beg informa le Roy comme il voulut, & se prevalant de son autorité priva Mirza-Haddi de tous ses biens, & l'envoya en prison chez le Nazar apellé Ismael-Beg. Aussi-tost qu'il y fut arrivé, on luy leva les pieds qu'on atacha à un clou piqué dans le mur, & on luy donna tant de coups de bâton qu'il falut le charger sur le dos d'un valet pour le porter au dedans. Son Vizir ou Lieutenant, & Eunuque qui avoit esté son *Kasnadar* ou Tresorier furent traitez de la mesme sorte, & on les mit tous trois dans une chambre haute qui leur servit de prison. Peu de temps aprés le Vizir fut élargi; mais pour Mirza-Haddi & son Eunuque ils y demeurerent. J'ay dit que ce Mirza-Haddi estoit un homme sçavant, & comme il aimoit à s'entretenir avec des gens capable, le Nazar permit qu'un Religieux Franc l'allât voir souvent, avec lequel il se desennuyoit dans la prison en traitant ensemble de plusieurs sciences. Un jour en discourant sur les affaires du temps, le Religieux luy dit que les Francs estans sur mer, s'il survenoit un orage qui les mit dans un peril évident, avoient acoûtumé de jetter une partie des marchandises du vaisseau pour conserver le reste; & que cela se faisoit souvent avec une telle precipitation, que l'on jettoit aussi bien les plus precieuses que les plus chetives, comme elles tomboient sous la main & sans aucun choix. Mirza-Haddi qui avoit beaucoup d'esprit conçut aussi-tost ce que le Religieux luy vouloit dire; mais il luy fit comprendre qu'il n'estoit plus le temps de profiter de cet avis, luy avoüant qu'il auroit pû ceder au commencement à la tempeste, en relâchant un peu de ses droits & de la fierté qu'il avoit temoignée à Mahamet-Beg, à quoy il n'avoit pû se resoudre. L'entretien qu'il avoit souvent avec ce Religieux diminuoit le chagrin qu'il avoit de sa prison, & generalement il aimoit fort les Religieux Francs qu'il tâchoit de favoriser en toutes rencontres, particulierement les Peres Carmes qui ont une maison à Schiras, &

que ce Gouverneur a toûjours protegez contre les Mahometans qui les haïſſent.

La maniere dont Mahamet-Beg ſe vengea de Mir-Kaſſem-Beg *Deroga* ou grand Prevoſt d'Iſpahan, eſt digne particulierement d'eſtre remarquée, & fera voir comme les Orientaux ſon prudens dans leurs affaires, comme ils ſçavent menager le temps; & mettre en pratique, auſſi bien que nos peuples d'Europe, tous les ſtratagemes & toutes les ruſes dont on ſe peut ſervir pour contenter une forte paſſion. Lorſque Mahamet-Beg n'eſtoit encore que Mayer-Bachi, on deroba quelque vaiſſelle d'or dans la cuiſine du Roy. Le Deroga envoya auſſi-toſt ſes Officiers pour ſe ſaiſir de tous les Orfévres d'Iſpahan, qui n'avoient point eu de connoiſſance du vol & qui en eſtoient fort innocens. Cependant il les fit mettre en priſon & reſerrer fort étroitement, leur faiſant aſſez connoître qu'il n'avoit pas deſſein de les relâcher ſans en tirer quelque bonne ſomme. Ces pauvres Orfévres ainſi mal-traitez eurent recours au Mayer-Bachi, qui envoya de ſes gens prier le Deroga de conſiderer que ces Orfévres eſtoient innocens du vol, & qu'eſtans en quelque maniere de la juriſdiction du Mayer-Bachi, puis qu'ils travailloient l'or & l'argent, il ne devoit pas refuſer de les relâcher. Le Deroga qui aimoit l'argent voyant qu'on ne luy aportoit point ce qu'il pretendoit des priſonniers; Allez, dit-il aux gens de Mahamet-Beg, je ſçay quelle eſt ma Charge, & que le fils du Tailleur ſe meſle de ſes affaires; dites-luy que s'il veut je luy montreray le caleçon de ſa ſœur. Il eſt vray que peu de temps auparavant il l'avoit ſurpriſe par ſes eſpions dans un jardin où elle ſe divertiſſoit avec de jeunes Seigneurs, & qu'il avoit tiré des uns & des autres une bonne ſomme d'argent qui excedoit l'amende ordinaire. Mahamet-Beg qui n'eſtoit pas encore en aſſez grand credit pour ſe venger de cet affront, diſſimula ſon dépit, & attendit patiemment que le temps luy fit naître une ocaſion favorable pour tirer raiſon du Deroga, & rendre ſa vengeance plus éclatante. Comme il fut parvenu au comble des honeurs

neurs & à la premiere Charge du Royaume; & qu'il se vit bien ayant dans l'esprit du Roy, il pensa aux moyens de perdre le Deroga, & il s'en offrit bien-tost un qui luy sembla fort aisé & favorable. Candahar est, comme je l'ay dit ailleurs, une place frontiere de Perse vers les Etats du Mogol, & qui a esté souvent cause de debat entre les deux Roys. Il courut un bruit que quelques troupes étrangeres avoient paru de ce costé-là, & sur cette nouvelle l'Athemat-doulet representa au Roy qu'à tout evenement il seroit bon de lever prontement du monde dans le voisinage d'Ispahan, & qu'on feroit de trés-bons soldats de cette sorte de paysans qui estoient acoûtumez au travail, & qui tenoient de la ville & du village. Le Roy, qui avoit grande creance en ce que luy disoit Mahamet-Beg, luy ordonna de ne point perdre de temps, & de commettre des gens pour cette affaire qui eussent une parfaite connoissance du plat pays. Mahamet-Beg, qui meditoit de loin sa vengeance, & vouloit attirer adroitement le Deroga dans le piege, dit au Roy qu'il n'y avoit point d'homme plus capable pour une affaire de cette nature que Mir-Kassem-Beg, à qui l'exercice de sa Charge devoit donner une entiere connoissance de l'état de la campagne, & de tous les villages circonvoisins d'Ispahan. Le Roy ayant aprové son choix, la commission fut donnée au Deroga, & Mahamet-Beg luy en adjoignit deux autres qui estoient deux espions pour remarquer toutes ses demarches. Mir-Kassem-Beg selon son humeur avare & cruelle abusa bien-tost de sa comission, & c'est ce que souhaitoit celuy qui la luy avoit procurée. Au lieu que l'intention du Roy estoit que l'on n'enrôllât que ceux qui voudroient aller de leur bon gré à la guerre, le Deroga y forçoit tout le monde, & particulierement les plus riches paysans qui avoient des fils capables de porter les armes. Les Peres qui aimoient tendrement leurs enfans aimoient mieux donner de l'argent pour les exempter d'aller à la guerre, & Mir-Kassem-Beg en tiroit de tous côtez avec violence. Cependant Mahamet-Beg ne dormoit pas, & les espions qu'il avoit mis en

 cam-

campagne faisoient un memoire exact de toutes les extorsions du Deroga, & des sommes d'argent que les peres avoient données pour acheter leurs enfans. Quand il sçût qu'il y en avoit assez pour accuser un homme de peculat, il fit reprocher sous main aux paysans leur timidité, & leur fit entendre que c'estoit contre l'intention du Roy que le Deroga les tourmentoit de la sorte; que sa Majesté avoit expressement ordonné qu'on ne prit que ceux qui de leur bon gré se presenteroient pour le service, & seroient jugez les moins habiles pour le labourage; que si elle sçavoit que ses sujets eussent esté vexez pour ce sujet, elle leur feroit rendre l'argent qu'on en auroit exigé, & qu'ils n'avoient qu'à venir en Cour faire leurs plaintes. Toutes les Communautez ne manquerent pas de se prevaloir de cet avis, & ayant envoyé leurs deputez à Ispahan, Mahamet-Beg les reçut avec de grands témoignages d'affection, & les presenta au Roy à l'heure mesme. Sa Majesté les ayant oüis, & Mahamet-Beg ayant appuyé leur cause, elle ordonna que l'on dressât un memoire exact de tout ce que les Commis du Deroga avoient volé, & que tous les paysans vinssent librement se plaindre. Mahamet-Beg ne perd point de temps, & en vertu de sa Charge & de l'ordre du Roy, envoye des gens dans tous les villages pour prendre serment de chaque paysan; afin qu'il eût à declarer sur peine d'amende & de punition corporelle, ce qui luy avoit esté pris par force jusqu'à un chayet. Ce serment est couché sur un papier signé de la main de celuy qui le fait, & est conçû en ces termes: *Que ma teste soit confisquée au Roy, & mes biens à son Divan*, c'est à dire *à la chambre de ses Comptes, si je n'obeïs ponctuellement aux ordres de sa Majesté*. Le memoire estant fait de tout l'argent dont chaque particulier avoit composé avec le Deroga, il fut presenté au Roy par Mahamet-Beg qui exagere la tyrannie du Grand-Prevost, & representa à sa Majesté qu'il y avoit trente ans qu'il mangeoit ainsi tout le territoire d'Ispahan. Pour ce qui est des deux associez qui avoient esté donnez au Deroga, plûtost comme

j'ay

j'ay dit pour espions que pour aides, Mahamet-Beg les tira adroitement d'affaire, & fit si bien que tout l'orage se déchargea sur Mir-Kassem-Beg. Par l'ordre du Roy qui estoit alors hors d'Ispahan, le Deroga devoit estre conduit au Meydan pour y estre, ataché les pieds en haut, & y recevoir certain nombre de coups de baston plusieurs vendredis de suite. C'estoit le supplice que Mahamet-Beg avoit suggeré au Roy, & il avoit encore obtenu qu'on luy couperoit les nerfs qui sont vers le talon, où il devoit avoir les pieds percez prés de la chevil-le. Il vouloit aussi que tout le bien du Deroga fut confisqué au Roy ; mais sa Majesté luy fit grace pour cét article, & se contenta qu'il fut châtié au corps. L'ordre du Roy ayant esté cacheté, Mahamet Beg chargea de cette commission le mesme Negef-couli-Beg qui l'avoit si bien vengé du Kan d'Erivan, & en qui il avoit une confiance entiere. Estant arrivé à Ispahan il convoqua les Chefs de la ville, qui sont le Vizir ou Gouverneur d'Ispahan, le Deroga ou grand Prevost qui ne se doutoit de rien, & autres qui estoient dans les principales Charges, lesquels se rendirent aussi-tost vers la grande porte du Palais du Roy. Avant que d'ouvrir la lettre de cachet, ils firent une priere publique pour la prosperité du Roy, laquelle estant finie celluy qui portoit la lettre la mit entre les mains du Vizir, qui en fit haut la lecture. Le Vizir en prononçant cette condamnation contre le Deroga qui estoit present, fut saisi d'étonnement & leva les yeux au Ciel ; & en mesme temps Negef-couli-Beg donnant un coup de poing sur le cou du Deroga, le jetta en bas de dessus son cheval, & le fit lier selon la coutume. Aussi-tost il fut mené au milieu de la place, où on luy donna tant de coups de bâton sur la plante des pieds que les ongles luy en sauterent. Le vendredy suivant on le ramena au mesme lieu, où on remommença le même supplice, en luy perçant ensuite les pieds. Le Deroga estant fort âgé les douleurs le mirent dans un estat à toucher même de compassion Negef-couli-Beg, qui écrivit promptement en Cour que si on continuoit de le

tourmentez, le pauvre vieillard mourroit infailliblement, & qu'il n'avoit plus de forces. Sur cet avis le Roy ordonna qu'on ne luy fit plus de mal, & qu'il fut enfermé dans l'interieur de sa maison avec ses femmes, le privant de sa Charge, mais luy laissant tous ses biens.

Cependant Mahamet-Beg qui n'estoit venu à bout que d'une partie de son dessein, vouloit porter plus loin sa vengeance; & priver Mir-Kassem-Beg de ses biens aprés avoir affligé son corps. Pour tâcher d'y reüssir il usa de cette adresse. Il introduisit dans la charge de Deroga un Georgien Renegat apellé *Padada-Beg*, & luy enseigna tous les moyens que l'on peut tenir pour fouler le peuple, & en tirer de grosses amandes. Le dessein de Mahamet-Beg estoit de faire connoistre au Roy par les excés que le nouveau Deroga devoit commettre en cinq ou six mois, quelle prodigieuse somme d'argent Mir-Kassem-Beg pouvoit avoir amassée en trente ans d'exercice de sa Charge de Grand-Prevost. En effet le Renegat Georgien instruit & poussé par Mahamet-Beg exigea injustement tant d'amandes, & vint à un tel excez de concussions & de rapines, qu'au bout de six mois le peuple commença à crier à la porte du Palais. Le Divan-Bequi qui est le premier Intendant de Justice soûtenoit le peuple, & Mahamet-Beg voyant que son dessein ne reüssissoit pas pour avoir trop précipité les choses, pour se venger du Divan-Bequi qui le venoit traverser, fit tenir un matin plusieurs mousquetaires en haye à la sortie du Roy hors de son Haram. Le Roy surpris de les voir demanda à Mahamet-Beg ce que cela vouloit dire, & Mahamet-Beg luy ayant répondu que sa Majesté n'estoit pas en seureté, parce que le Divan-Bequi émouvoit le peuple, le Roy irrité de cét attentat commanda au grand Portier du Palais d'aller incontinent arracher les yeux au Divan-Bequi, ce qui fut fait dans le Meydan où il se trouvé. Ce vieillard la teste toutte en sang, dit à un de ses valets sur le genoux duquel il se reposoit aprés l'execution, qu'il le tournât du costé de la Mecque pour faire

ses

ses prieres pour la prosperité du Roy. Touts ses biens furent confisqués & mis au tresor, & ceux de Mir-Kassem-Beg luy resterent pour vivre, & il passa le reste de sa vieillesse dans sa maison.

Les belles qualitez de Mahamet-Beg ont esté un peu terni par cét esprit de vengeance & de cruauté qui le possedoit entierement, & qui le portoit souvent à des injustices: Car il faut avouër d'ailleurs qu'il a un trés-beau genie, & qu'il est trés-capable de gouverner un Estat. Lorsque j'arrivay en Perse à mon cinquiéme voyage, je luy fis voir d'abord tous les joyaux que j'aportois au Roy, & il ne pouvoit assez admirer tant de beaux ouvrages. Il m'ordonna de remettre le tout dans un coffre, & d'y appliquer mon cachet; & comme il vit qu'aprés avoir pris de luy en Persien un mémoire de toutes les pieces, je les luy laissois à decouvert il s'étonna de la franchise de la Nation Françoise, & de la confiance que j'avois en luy. Il prit trés-volontiers le soin de toutes mes affaires auprés du Roy, de qui je receus trois mille six cens tomans avec tous les honneurs qu'un Etranger peut recevoir à la Cour de Perse. Comme je connoissois l'inclination de Mahamet-Beg pour toutes sortes de curiositez, je luy fis present d'une arquebuze qui tiroit dix-huit coups de suite, & se chargeoit & amorçoit d'elle-même par un demi tour de la culasse. Mahamet-Beg estima cette arquebuze au de la de mille tomans, bien qu'il eût remarqué quelques defauts dans cette nouvelle invention, ausquels il tâcha de trouver quelque remede. Il vit que toute la poudre qui devoit estre dispensée en dixhuit charges pouvoit tout d'un coup s'enflamer, & que ainsi cette arme pouvoit autant nuire à celuy qui s'en serviroit, qu'à ceux contre qui il la voudroit tirer. Comme il est aisé d'ajouter quelque chose à une premiere invention, & que la perfection des choses va par degrez, Mahamet-Beg philosophant sur cette arquebuze crut avoir trouvé le moyen d'en faire faire une de mesme nature, dont celuy qui s'en serviroit ne pourroit estre blessé. Il communiqua sa pensée à deux Armeuriers François qui

 estoient

estoient au service du Roy ; & qui travaillerent si bien selon ce qu'il leur prescrivit, qu'ils firent une arguebuze qui faisoit le mesme effet que celle que je luy avois donnée, sans aucun danger pour celuy qui la voudroit tirer. Je reviens à l'histoire de Mahamet-Beg, laquelle j'acheveray en peu de mots.

Mahamet-Beg s'estoit toûjours bien conservé dans l'esprit du Roy, & avoit reculé de la Cour tous ceux qu'il n'aimoit pas, & qui avoient manqué de respect pour sa personne : Mais sur la fin il eut en teste un premier Favori apellé *Mir-Tchekar-Bachi* que le Roy aimoit beaucoup, & qu'il ne luy estoit pas aisé de detruire comme il avoit fait les autres. Ces deux esprits ne se vouloient rien ceder, & chacun tâchoit d'obseder entierement celuy du Roy pour disposer absolument de toutes choses. Mir-Tchekar-Bachi qui avoit introduit Mahamet-Beg à la Cour, & qui estoit le plus ancien en faveur, pretendoit de celuy-cy quelque deference ; & Mahamet-Beg à cause de son rang & de la Charge d'Athemat-doulet, qui le rendoit aprés le Roy la premiere personne du Royaume, croyoit que l'autre luy devoit beaucoup. Sur cette contestation il courut un bruit de quelque soulevement du costé de la Georgie, & Mir-Tchekar-Bachi avoit esté fait peu de temps auparavant *Koular-Agasi* ou General des Esclaves du Roy. Athemat-doulet persuada à sa Majesté qu'il estoit necessaire d'envoyer des troupes vers la Georgie, & d'en donner le commandement au Koular-Agasi, estant bien aise d'éloigner de la Cour ce rival de sa fortune. Le Favori part avec un Camp-volant par l'ordre du Roy, arrive aux frontieres, & ne trouvant point d'ennemis en teste, ni qui fissent contenance de remuër, il écrit au Roy que c'estoit inutilement fatiguer les soldatesque de les amuser dans un païs où il n'y avoit point de guerre ni aucune aparence de soulevement, & qu'il prioit sa Majesté de luy permettre de revenir auprés d'elle. l'Athemat-doulet qui aprehendoit son retour, representa au Roy qu'il estoit à propos que les troupes demeurassent encore quelque temps sur la frontiere, &

que

que si elles en partoient si-tost, cela donneroit lieu aux desordres qui estoient à craindre, & que leur presence empescheroit. [illegible]

Cependant les Tartares Usbeks faisoient des courses vers les frontieres de Corassan, & avoient tué plusieurs gens de Manoutchek Gouverneur de la Province. Mahamet-Beg estoit son parent, & fit entendre au Roy que le Kan de Corassan s'estoit porté vaillamment dans cette rencontre, luy déguisant comme la chose s'estoit passée & la perte que le Kan avoit faite d'une partie de ses gens. Le Roy sur le rapport d'Athemat-doulet envoya au Kan le Calaat, & voulut par cette marque d'honneur luy témoigner l'estime qu'il faisoit de son courage & de sa conduite.

d'Autre costé le Koular-Agasi redoublant ses lettres d'avis, & voyant qu'il ne pouvoit les faire tomber dans les mains du Roy par les grandes précautions de Mahamet-Beg, il envoya enfin à Ispahan celuy de ses domestiques qui avoit le plus d'esprit & à qui il se confioit le plus, pour tâcher de rendre luy-mesme une lettre au Roy. Il entra au Palais, & s'estant melé parmi plusieurs valets sans dire qui il estoit, Mahamet-Beg qui vint à passer, voyant un visage qui luy estoit inconnu & estant toûjours sur la défiance, luy demanda d'ou il venoit, & pourquoy il estoit-là. Celuy-cy sans s'émouvoir dit à l'Athemat-doulet qu'il estoit simple soldat des frontieres du Royaume; & que ne pouvant estre payé depuis fort long-temps de ce qu'il avoit servi, il venoit voir s'il pourroit avoir à la Cour quelque recompense. Athemat-doulet ne fit point de reflexion sur ce discours, & passant outre sans luy rien répondre se retira en sa maison. Quelques momens aprés l'Envoyé Favori trouva le moyen de joindre le Meter ou Chef des Eunuques, & luy ayant declaré qu'il avoit des lettres de la derniere importance pour le Roy à qui il falloit qu'il les rendit en main propre, le Meter en ayant donné avis à sa Majesté, il fit apeller l'Envoyé sur la minuit, lequel s'acquita ainsi heureusement de la commission qu'il avoit euë de son

 maître

maître. Le Roy s'estant fait lire les lettres, qui luy découvroient tout ce que l'Athemar-doulet luy avoit caché tant du peu de necessité qu'il y avoit de tenir des troupes sur les frontieres de Georgie, que de la perte que le Kan de Korasan avoit faite d'une partie de ses gens, transporté de colere contre son premier Ministre, il le fit incontinent apeller, & aprés luy avoir fait de sanglans reproches, contre lesquels il ne peut aisement trouver d'excuse, peu s'en falut qu'il ne le tuàt luy-mesme sur le champ. Le Nazar & quelques autres Seigneurs qui se trouverent presens, prirent la hardiesse de representer au Roy les longs services que Mahamet-Beg avoit rendus à l'Estat, & qu'ayant plû à sa Majesté de l'élever de la poussiere au comble des honneurs, il estoit de sa gloire de ne pas détruire tout d'un coup un homme qu'elle avoit aimé, & qui pouvoit encore luy estre utile. Le Roy qui aimoit veritablement Mahamet-Beg s'apaisa un peu à ce discours, & le donna en garde au Nazar, qui depuis eut une fin plus funeste comme je l'ay dit ailleurs. Trois jours aprés le Roy relegua Mahamet-Beg à Kom avec sa famille, sans pouvoir se raser ni aller au bain, ni avoir commerce avec qui que ce fut de dehors. Ceux qui le conduisoient eurent ordre du Roy de le mener au pas qu'il voudroit sans le presser, & les premiers Gardes qui luy furent donnez à Kom ayant esté relevez par d'autres, il eut un peu plus de liberté, ce qui fit croire qu'il seroit rapellé dans peu de temps. Toutefois son exil a duré quelques années, pendant lesquelles sa liberté devenant plus grande de jour en jour, il se mit à bâtir & à faire des machines pour élever des eaux, en quoy principalement il est habile. Les François allant le voir dans son exil, & luy rendant les mêmes honneurs comme lorsqu'il estoit dans sa plus haute fortune, il loüoit publiquement leur reconnoissance, & leur sçavoit bon gré de ce qu'ils le consideroient encore dans sa disgrace. En effet durant qu'il étoit en faveur il a toûjours fort cheri les Francs, & particulierement nostre Nation, comme il me l'a témoigné en bien des rencontres. Mes dernieres lettres de Perse de

l'an-

l'année 1674. m'aprennent que Cha-Soliman, qui regne presentement a remis Mahamet-Beg dans le Ministere, & qu'il exerce encore la charge d'Athemat-doulet, le Roy n'ayant point trouvé de personne plus capable pour le gouvernement de l'Estat.

CHAPITRE VII.

De la rebellion du Prince de Jasque, vassal du Roy de Perse sous les regnes de Cha-Sephi I. & de Cha-Abas II.

ENTRE le Cap de Jasque & le Cap de Guadel, qui sont les deux pointes les plus meridionales de la Perse, il y a un pays de montagnes & de marais, qui s'étend depuis la coste de la mer Oceane jusques vers la Province de Kerman; & c'est un pays qui en bien des endroits est inaccessible. Il est possedé par trois petits Princes, dont l'un est Mahometan, & les deux autres qui ont leurs terres vers l'Orient, sont Idolâtres. Le premier est le plus puissant des trois, & le plus proche des terres du Gouvernement d'Ormus. Il prend le nom de Prince de Jasque que ses ancêtres portoient; & aprés que Cha-Abas I. eut conquis Ormus, il voulut aussi se rendre maître de toute la côte qui s'étend au delà du Cap de Jasque, où il trouva d'abord de la resistance. Il obtint toutefois que le Prince de ce pays-là reconnoîtroit à l'avenir le Roy de Perse pour son Seigneur, & qu'en qualité de vassal il luy payeroit un certain tribut toutes les années. Durant le regne de Cha-Abas qui donnoit bon ordre à ses affaires & qui sçavoit se faire obeïr, le Prince de Jasque paya regulierement le tribut auquel il estoit obligé; Mais Cha-Sefi ayant succedé fort jeune à son ayeul, & prenant peu de soin des affaires de son Royaume, ce Prince tributaire secoüa le joug & refusa de payer. Durant le regne de Cha-Sefi cette affaire ayant esté negligée, le Prince de Jasque se voulut prevaloir de mesme de la jeunesse de Cha-Abas II. & ne se mit point en devoir de luy faire hommage. Il creut

que

que dans ſon bas âge il ne ſongeroit pas à le venir ataquer, & il ſe tenoit fort dans un pays dont les avenuës ſont dangereuſes pour une armée, comme je diray plus bas; Mais enfin aprés avoir refuſé de payer durant quelques années, le Kan d'Ormus qui pretendoit que la choſe eſtoit de ſon reſſort, & que la gloire du Roy eſtoit engagée dans ce refus, porta Cha-Abas qui commençoit à prendre connoiſſance de ſes affaires, à envoyer des troupes contre ce Prince rebelle pour le ranger au devoir. Le Roy en donna la commiſſion à celuy qui luy propoſoit la choſe, & le Kan ramaſſa promptement vingt mille hommes, dont la plus grande partie eſtoit de cavaliere, croyant ſurprendre celuy qu'il alloit chercher. Il leur fit prendre leur marche droit au levant, & il ſuivit quelque jours aprés avec trois ou quatre cent chevaux. Pour couper court il tira droit vers le Cap de Jaſque; mais ce chemin qui eſtoit le plus court eſtoit auſſi le plus dangereux; parce qu'il y a un grand pays de marais & de ſables mouvans à traverſer. Le Kan d'Ormus faiſant chemin en chaſſant, ſelon la coûtume des Grands de la Perſe quand ils voyagent, eut le mal-heur de s'engager dans un de ces marais, où il fut noyé & étoufé avec vingt ou trente cavaliers. La mort du Kan eſtant ſçûë, l'armée revint ſur ſes pas, & auſſi-toſt que le Roy en eut reçu la nouvelle, il envoya pour Kan à Ormus le Frere du defunt avec le meſme ordre. Cependant le Prince rebelle qui eut avis de tout par ces eſpions, jugea bien qu'on ne le laiſſeroit pas en repos, & que le nouveau Kan veindroit l'ataquer avec les meſmes troupes, ce qui l'obligea de ſe tenir ſur ſes gardes. Le Kan marcha en effet le plûtoſt qu'il luy fut poſſible, & entra ſur les terres du Prince rebelle, qui gaigna la bataille, & reduiſit le Kan qui avoit perdu beaucoup de monde à reprendre le chemin d'Ormus, d'autant plus que les chaleurs eſtoient exceſſives, ce qui auroit achevé de perdre le reſte de ſon armée.

Le Prince de Jaſque enflé de ce bon ſuccez, s'imagina qu'on ne viendroit pas ſi-toſt le revoir en ſon pais, &

que les Persans en perdroient l'envie. Dans cette pensée il [illegible] de faire un voyage à la Mecque pour rendre grace au Prophete de sa victoire, & il vint s'embarquer le plus prés qu'il pût du Cap de Jasque pour passer en Arabie. Le Kan qui avoit aussi ses espions ayant eu avis de son depart, envoya quinze ou vingt barques armées pour l'attendre sur les postes de l'Arabie, où il fut pris & de là mené à Ormus. Les chaleurs estant alors fort grandes, le Kan & tout le peuple selon la coûtume comme je diray ailleurs, s'estoient retirez dans les montagnes qui sont à dix ou douze lieuës de la ville, & le Prince de Jasque fut amené à la tente du Kan. Pendant que l'on en donna avis au Roy pour sçavoir ce qu'il ordonneroit du prisonnier, la Femme de ce Prince qui avoit sceû sa disgrace, & qui avoit un courage d'homme, vint à grandes journées & à petit bruit à la teste de cinq ou six cent chevaux, commandez par le Lieutenant General des troupes de son Mari, & surprenant le Kan dans sa tente sur la minuit, le tua de sa propre main, tailla en pieces la plus grande partie de ses gens qu'elle trouva endormis, emmena dix ou douze de ses femmes, & delivra son Mari à la barbe des Persans qui n'eurent pas le temps de se reconnoître.

La nouvelle de cette action hardie estant venuë à la Cour, le Roy qui en fut fort irrité envoya pour Gouverneur à Ormus un troisiéme Frere; avec ordre au Kan de Schiras, & ceux de Lar & de Kerman, de faire promptement vingt-cinq ou trente mille chevaux, pour venger cet outrage, & renger enfin le rebelle à son devoir. Le Kan d'Ormus marcha à la teste de cette armée, la bataille se donna, & le Prince de Jasque ayant esté secouru des deux Princes Idolatres ses voisins, les Persans eurent encore cette fois-là du desavantage. La plus grande perte que le Prince rebelle fit de son costé fut du Lieutenant General de son armée, qui estoit grand Capitaine, & qui avoit si bien secondé sa Femme quand elle vint le delivrer de mains des Persans.

Le Roy ayant sceu que ce Lieutenant estoit prisonnier du

du Kan, il luy écrivit qu'il le luy donnoit pour se venger sur luy de la mort de ses deux freres. Ce Kan s'avisa d'un des plus cruels suplices dont on ait jamais oüi parler, & ce fut de larder le corps du Lieutenant de chandelles allumées, & de le promener tous les jours en cet état par la ville sur un chameau depuis onze heures jusques à une heure aprés midy. Quoy que le tourment fut extréme, ces chandelles qui bruloient grillant toute la chair du patient, le Lieutenant qui estoit homme de bonne mine & de grande resolution, en soufrit la douleur avec une fermeté qui n'est pas croyable, & que je ne pouvois assez admirer. Mais enfin aprés qu'on l'ût promené de cette maniere trois jours de suite, en renouvellant chaque jour un suplice si cruel, le Chef de la Compagnie Hollandoise, & tous les marchands tant du pays que les étrangers, ayant horreur d'un traitement si barbare, furent tous prier le Kan qu'on ne fit pas soufrir davantage ce mal-heureux Lieutenant, ce qu'il acorda à leur priere, & il fut mené en mesme temps au bord de la mer où on luy coupa la teste.

CHAPITRE VIII.

De quelques particularitez du regne de Cha-Soliman qui est presentement sur le trône.

J'Ay remarqué cy-devant dans la suite des Roys de Perse de cette derniere race quelques particularitez du commencement du regne de Cha-Sefi, & il s'en presente encore quelques autres que je n'ay pas creû devoir obmettre.

Ali-couli-Kan qui estoit bien avant dans la faveur sous le regne de Cha-Abas II. avoit esté pourtant trois ou quatre fois éloigné de la Cour pour avoir parlé avec un peu trop de liberté ; car il estoit fort hardi, & il ne pouvoit rien taire. C'est par cette raison qu'il s'estoit donné luy-mesme le nom de Lion du Roy ; parce disoit-il, qu'on l'enchaînoit quand on n'avoit pas besoin de

de luy [illegible] le dechaînoit quand on en avoit affai- [illegible] fait [illegible] lions dont l'on se sert en Perse [illegible] fois qu'il fut exilé il demeura [illegible] ou cinq ans dans une forteresse d'où il ne sortoit jamais. Comme il sçavoit bien parler & qu'il estoit engageant dans ses discours, il obtint enfin du Commandant la permission d'aller un jour à la chasse. Estant de retour, & le Commandant allant le voir dans sa chambre il se jetta sur luy avec deux ou trois valets que l'on luy avoit laissez, & il luy fit donner tant de coups de bâton qu'il faillit à en mourir. A mesure que ses valets frapoient, il luy reprochoit son imprudence, & luy disoit que c'estoit pour luy aprendre son devoir, & à ne pas laisser une autrefois aller à la chasse un homme que le Roy avoit remis en sa garde, & qui pouvoit ne pas revenir s'il eût voulu. Cha-Sefi qui estoit fort jeune, & qui avoit oüi parler d'Ali-couli-Kan, avoit eu souvent envie de le voir; mais les Grands de la Cour qui redoutoient son esprit & craignoient qu'il ne rentrât en faveur, avoient toûjours tâché de detourner le Roy de cette pensée. Toutefois le Roy ayant sçû l'action hardie d'Ali-couli-Kan, & l'action ne luy ayant pas deplû, il commanda qu'on le mît en liberté, & qu'on luy donnât plus largement dequoy vivre. Deux ou trois mois aprés le Roy estant en conseil, on fut surpris de voir entrer Ali-couli-Kan, qui s'aprochant de sa Majesté avec de profondes inclinations, luy dit que le Lion estoit detaché, & qu'il estoit venu luy baiser les pieds. Le Roy se prit à rire, & l'ayant vû de bon œil luy dit qu'il avoit bien fait; ce qui donna lieu à ce Seigneur d'esperer d'étre en peu de temps tout-à-fait bien dans l'esprit du Roy, comme il avoit esté bien avant dans la faveur du feu Roy son Pere. Il ne se trompa pas dans cette esperance, & comme il n'étoit pas moins agreable dans la conversation, que vaillant & habille Capitaine, le Roy l'admit bien-tost dans sa confidence, & le fit Generalissime de ses armées, comme il l'avoit esté sous le regne de Cha-Abas.

Dés qu'on eut veû à la Coûr que le Roy avoit si bien reçu Ali-couli-Kan, on ne douta point [illegible] bien-tost ses affections, & qu'i[illegible] dit où il avoit-esté du vivant du Roy [illegible] alors en bon Courtisan s'empressa de l[illegible]émoign[illegible] la joye, feinte où veritable, qu'il avoit d[illegible] retou[illegible], & d'honnorer sa fortune par des presens [illegible] luy aider à refaire sa maison. On luy envoya des chevaux, des mules & des chameaux, on luy donna de riches tapis, & generalement tout ce qui est necessaire en Perse pour meubler le logis d'un grand Seigneur, chacun s'efforçant de se mettre bien dans son esprit, autant qu'il le voyoit bien dans celuy du Roy. Mais quoy qu'il ne luy manquât rien, ni pour son écurie, ni pour sa personne, dans ces commencemens de son rétablissement il avoit besoin d'argent, & n'en pouvant trouver chez les Persans qui n'en ont guere; le negoce n'étant pas entre leurs mains, il eut recours aux Armeniens, & leur demanda cinq ou six cens tomans à emprunter. Le Kelonter estoit d'avis qu'on luy pretat cette somme; mais son sentiment ne fut pas suivi, & elle fut refusée à ce Favori, qui chercha depuis toutes les ocasions de nuire aux Armeniens, & de se venger de ce refus. Un jour que le Roy voulut s'aller promener à Zulpha, Ali-couli-Kan luy dit qu'il falloit que sa Majesté vît la principale Eglise des Armeniens, qui est le grand Convent où l'Archevêque fait sa residence avec quelques Evêques & plusieurs Moines. Le Roy entrant dans l'Eglise où l'Archevêque le vint recevoir à la teste du Clergé, & toutes choses luy estant encore fort nouvelles, comme ayant esté toute sa vie enfermé dans le Haram, il demanda à son Favori quelle sorte de gens c'estoient que ceux qu'il voyoit vêtus d'une maniere si extraordinaire. Ali-couli-Kan luy dit aussi-tost que c'estoient des diables; sur quoy le Roy se fâchant; *m'Amenes tu*, luy dit-il, *en une maison de diables?* & en mesme temps il sortit avec chagrin. Ce Favori picqué contre les Armeniens les mit si mal dans l'esprit du Roy, qu'il resolût de les obliger à se faire

Ma-

Mahometans. Mais Ali-couli-Kan qui estoit de race Georgienne eut quelque remors de voir aller si loin la haine qu'il avoit [illegible] au Roy contre cette nation; & d'ailleurs il jugea bien qu'en forçant les Armeniens de se rendre Mahometans il n'en tireroit aucun avantage. Il se contenta donc de leur en donner la peur, ce qui fut suffisant pour obliger les Armeniens de se venir jetter à ses pieds, & de le prier de faire en sorte par son credit que le Roy n'en vint pas à cette fâcheuse extremité. Pour obtenir cette grace il fallut faire present de dix Mille tomans au Roy, & en donner quatre ou cinq mille à son Favori.

Le vingt-trois de Septembre 1667. le Roy fit une cavalcade avec tous les grands de sa Cour, & il ne se pouvoit rien imaginer de plus magnifique que son écurie. Tous les plus riches harnois furent tirez du Tresor, & on étala dans le Meidan toutes les richesses dont j'ay parlé ailleurs, & qui ne s'exposent que dans de pareilles pompes. Ce sont des seaux ou des especes de chaudrons d'or massif pour donner à boire aux chevaux, mais qui ne sont toutefois là que pour la parade. La grande cuve qu'on remplit d'eau, les clous qu'on fiche en terre avec leurs boucles où on atache les chevaux, & les marteaux avec quoy l'on frappe les clous pour les faire entrer en terre, tout cela, comme j'ay dit cy-devant, est d'or massif. Aprés que le Roy eut joüé au mail de la maniere que j'ay dit qu'on y joüe en Perse, & tiré de l'arc pour abatre un goubelet qui est au bout du grand mast planté dans le milieu du Meydan, il fut s'asseoir dans le Divan qui est au dessus de la porte d'Ali-capi, d'ou il eut le plaisir de voir battre des elefans, des lions, des taureaux & des beliers. Ce qu'il y eut de plus admirable ce jour-là, fut de voir un homme de bout sur la selle de son cheval courir à bride abatuë, & faire trois fois de la sorte la longueur du Meidan. Il est vray qu'il tomba la premiere fois, mais les deux autres il se tint ferme, & causa de l'admiration à tout le monde.

Le mesme Ali-couli-Kan de qui j'ay parlé plus haut presenta un jour au Roy deux jeunes garçons [illegible], l'un âgé de quinze ans, & l'autre de dix sept, & avoient tous deux la voix parfaitement belle. Le Roy les ayant oüi chanter auroit esté bien aise des les retenir à son service, & témoigna qu'il estoit fâché de ne les pouvoir faire entrer dans son Haram ; parce qu'ils estoient trop âgez pour estre auprés des Sultanes. Ali-couli-Kan pour faire la cour aux depens de ces deux garçons, dit au Roy qu'il trouveroit le moyen de contenter en cela sa Majesté, & que dans peu de temps elle en verroit des preuves certaines. Il avoit apris qu'un Chirurgien François qui estoit alors à Ispahan, avoit coupé six enfans à Tauris à la priere de Mirzo-Ibrahim dont j'ay fait mention au premier livre, & l'ayant envoyé querir il luy demanda s'il pouvoit aussi couper ces deux garçons. Pour l'engager davantage à entreprendre la chose, il luy fit present d'abord d'un habit avec la toque & la ceinture, ce qui pouvoit bien valoir cent écus, & il luy promit que s'il pouvoit faire en sorte que les garçons n'en mourussent pas, il en auroit une ample recompense tant du Roy que de luy mesme. Le Chirurgien avare & méchant fit prendre les deux jeunes garçons, & de gré ou de force l'operation fut faite, dont ils ont esté fort bien gueris. Dés qu'ils furent en bon état, Ali-couli-kan fut les presenter au Roy qui en parut fort surpris ; mais qui n'en fut pas fâché, parce que ces deux jeunes garçons luy plaisoient fort, & estoient en état de luy rendre service dans son Haram. Dieu ne pouvant souffrir une action si mauvaise, quatre ou cinq jours aprés Ali-couli-kan mourut, & le Chirurgien ne fut point payé, ne sçachant à qui s'adresser pour avoir sa recompense de son crime. Il s'avisa de faire presenter une requeste au Roy par le Meter-Farou, grand Maître de la Garderobe, & la luy ayant portée le Meter luy demanda d'abord s'il se vouloit faire Mahometan. Le Chirurgiens ayant répondu qu'il ne le feroit jamais, le Meter le chassa comme un infame, & luy dit qu'il n'auroit jamais creu que la Reli-

Religion des Chrétiens permis de faire des pareilles meschancetez, ce qui est cause que depuis ce temps là les Persans mesme ont eu ce crime en horreur, cette action ayant fait grand bruit dans Ispahan. Ces deux garçons estoient de Cachan, & avoient encore tous deux Pere & Mere, & estoient l'un & l'autre promis en mariage. Aussi-tost que les parens eurent appris cette nouvelle, ils vinrent à Ispahan, où ils trouverent leurs enfans encore en mauvais estat. Il y eut bien des larmes répanduës, & pour les appaiser le Roy aprés que les deux garçons luy eurent esté presentez, fit une pension aux Peres & aux Meres durant leur vie.

Cet infame Chirurgien ne trouva guere mieux son compte avec Mirza-Ibrahim Intendant de Province, pour les six jeunes enfans Georgiens, & par consequent Chrétiens, qu'il luy fit couper à Tauris, luy promettant de luy donner mille piastres. Il n'en mourut aucun des six, & ils furent envoyez au Roy pour son Haram. Cette méchante action fit aussi grand bruit dans tout le païs, & quand les enfans furent gueris, le Chirurgien eut bien de la peine à tirer de l'Intendant une moitié de la somme qu'il luy avoit promise; car pour l'autre il ne l'a jamais touchée, & tous les Francs eussent souhaité qu'il n'en eût rien eu du tout.

CHAPITRE IX.

Du Gouvernement de la Perse.

LE Gouvernement de la Perse est purement Despotique, & le Roy a droit de vie & de mort sur ses sujets independemment d'aucun conseil, ou d'autres procedures acoûtumées dans nostre Europe. Il peut faire mourir de quelque maniere qu'il luy plaît les premiers du Royaume, sans que le corps de l'Estat s'en formalise, ny qu'on ose luy en demander raison, & l'on peut dire qu'il n'y a point de Souverain au monde plus absolu que le Roy de Perse.

Le Roy ayant des enfans mâles & venant à deceder, on prend l'aîné pour le mettre sur le trône, & pour sa plus grande seureté il fait garder ses Freres dans le Haram & leur fait crever les yeux. Mais s'il a le moindre soupçon qu'ils attentent sur sa vie, sans autre éclaircissement il les fait mourir. Ce n'est pas seulement envers les Freres qu'il en use de la sorte, mais encore envers le Fils de ses Freres & de ses Sœurs. Je me souviens que dans mes premiers voyages on n'usoit pas d'une si grande rigueur, & que l'on se contentoit de leur passer un fer chaud sur les deux prunelles des yeux, sans les leur tirer comme l'on fait depuis, en les cernant avec la pointe d'un poignard comme on cerne des noix vertes. Mais depuis que Cha-Sefi se fut aperçû qu'on l'avoit trompé, & qu'on s'aquitoit si legerement du commandement qu'il faisoit de passer le fer rouge sur les yeux de ces malheureux Princes, qu'il leur restoit encore quelque peu de veuë, il ordonna qu'on leur arrachât les yeux. L'an 1644. me rencontrant avec deux de ces Princes au logis des Hollandois qui leur donnoient à manger, lorsque l'on eut allumé le soir les flambeaux, je reconnus aisément qu'ils pouvoient entrevoir & discerner en quelque maniere les objets, ce que d'autres reconnurent aussi bien que moy, & la chose ayant esté raportée au Roy, il voulut sur cét avis qu'à l'avenir on ostât tout à fait les yeux hors de la teste aux Princes du Sang. Cha-Sefi porta plus avant sa cruauté, & ne voulut pas même épargner son fils aîné Cha-Abas le legitime Heritier du trône: Car il commanda à un de ses principaux Eunuques de luy passer le fer sur les yeux, sans que l'on ait bien sçeu pour quelle raison; mais comme le Roy n'avoit pas dit que le fer fut rouge, quoy que ce fut bien alors son intention, l'Eunuque qui eut pitié de ce jeune Prince luy passa veritablement le fer sur les yeux; mais un fer tout froid, & vint dire au Roy qu'il avoit executé son ordre. Ce jeune Prince instruit par l'Eunuque contre-fit toûjours l'aveugle jusques à ce que le Roy fut au lit de la mort; & ce fut alors que Cha-Sefi regreta fort d'avoir fait

ôter

ôter la [illegible] à son Fils aîné, à qui le trône apartement comme au legitime Heritier de ses Estats. L'Eunuque le voyant dans une trés-grande affliction & tout prest à rendre l'ame, l'assura qu'il feroit revenir la veuë au Prince & pour luy donner cette consolation avant sa mort il le luy amena au même instant. Cette vûë luy prolongea la vie jusqu'au lendemain, & luy donna le temps de commander à tous les Grands du Royaume qui étoient alors auprés de luy d'obeïr à Cha-Abas son fils aîné aprés sa mort comme à leur Roy & au legitime Successeur du trône.

Pour reprendre le discours de ces pauvres Princes aveugles, il y en avoit plusieurs de mon temps à Ispahan, & j'en ay connu un particulierement, lequel vit encore & qui a de trés-belles qualitez. Tout aveugle qu'il est il a de la curiosité pour les belles choses, & il a fait bâtir une maison à Ispahan qui merite d'estre veuë. Il est ravi quand on luy aporte quelques raretez d'Europe, il les prend en ses mains, & se fait tout expliquer par deux ou trois Eunuques qui ont de l'esprit & qui sont toûjours auprés de luy. Il aime particulierement l'horlogerie, & connoît avec le doigt si une montre est bien dans sa boîte. Pour sçavoir l'heure qu'il est, il fait mettre douze pointes aux douze heures du cadran & couper l'aiguille; afin qu'il ne se puisse tromper au costé qui dont marquer les heures. Par le moyen de quelques petites figures qu'il fait avec de la cire molle & qu'il range sur une table, il sçait l'art de chifrer & peut faire un compte exact. J'ay eu lieu de l'admirer en plusieurs autres choses, par lesquelles il témoigne qu'il a naturellement bien de l'esprit, & j'avois pitié du déplorable estat où je le voyois reduit pour estre du sang Royal de Perse.

Bien que les Charges du Royaume passent ordinairement du Pere au Fils & soient comme hereditaires, cela n'empesche pas que le Roy ne donne quand il luy plaît des Gouvernements de Provinces & d'autres dignitez à ses *Goulons* qui sont ses esclaves, sur tout quand il a reconnu leur capacité, qu'il espere d'en tirer de bons services.

services. Le Pere pour laisser sa Charge dans sa famille, tâche d'introduire peu à peu son Fils & d'obtenir la survivance pour luy ; Mais quand le Pere meurt, si son fils qui a obtenu la survivance est dans un bas âge, on luy donne un homme capable pour gouverner jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge competant. Il y en a aussi quelques-uns qui obtiennent des Charges en faisant des presens à ceux qui sont dans la faveur ; afin qu'ils parlent pour eux & qu'ils les appuyent de leur credit auprés du Roy.

On peut distinguer l'Estat de la Perse, comme presque tous les Estats de l'Europe, en trois corps ou degrez. Le premier est celuy de l'épée qui répond à la Noblesse, & comprend la Maison du Roy, les Kans ou Gouverneurs de Provinces, & toute la soldatesque. Le second est celuy de la plume, qui embrasse les gens de la loy & les gens de justice ; Et le troisiéme est comme nostre Tiers-Estat ; & est composé des Marchands, des Artisans & des Laboureurs.

Je parleray separément de ces trois Estats en trois differens chapitres, pour éviter la confusion & conduire le Lectéur peu à peu dans la connoissance du Gouvernement de ce Royaume. Il y verra plus de politesse & des esprits plus rafinez qu'en Turquie ; & les Persans ont cela de loüable entre tous les peuples de l'Asie, qu'ils aiment fort le bon ordre & la justice, & qu'ils favorisent en toutes choses les Etrangers, principalement ceux qui viennent de l'Europe, & les François plus que tous les autres.

CHAPITRE X.

Du premier des trois Ordres ou Estats de la Perse, qui comprend la Maison du Roy, les Kans ou Gouverneurs des Provinces, & la soldatesque.

Le premier Officier du Royaume s'apelle *Athemat-doulet*, ce qui signifie *l'appuy des richesses*. C'est comme le grand-Vizir en Turquie, & il peut estre comparé à nos anciens Maires du Palais. Comme il faut que toutes les affaires du Royaume passent par ses mains, il faut qu'il soit homme de plume plutost qu'homme d'épée; & c'est en quoy sa Charge d'ailleurs differente de celle du Grand-Vizir, qui doit estre à la teste des armées, & qui pour la moindre faute ou par quelque chagrin du Grand Seigneur est étranglé sur le champ. Mais en Perse où le Gouvernement est plus doux, les premiers Ministres d'Estat meurent d'ordinaire dans leur Charge, où s'ils sont déposez, on les exile dans quelque ville, où ils vivent en hommes particuliers. De quoy j'ay donné un fameux exemple dans la disgrace de Mahamet-Beg.

Au reste il y a bien des mesures à prendre dans l'exercice de cette premiere Charge du Royaume; parce qu'aprés que l'Athemat-doulet a arresté quelque chose dans le Conseil, les Eunuques qui sont favoris du Roy, & les Sultanes les plus cheries détruisent souvent la nuit ce que ce premier Ministre a fait le jour, & particulierement quand le Roy est jeune, & qu'il se donne tout entier à son plaisir sans prendre connoissance des affaires.

Je parleray des principaux Officiers de guerre, quand je viendray au discours de forces de la Perse; & je prendray seulement icy de suite ceux de la Maison du Roy.

Le *Nazer* ou *Nazar*, c'est à dire *le Voyant*, a la Surintendance de tous les biens du Roy, de tous ses hapas, de ses meubles, de ses habits & de sa vaisselle, & sa

sa Charge est à peu prés comme en France celle de Grand-Maistre de la maison du Roy.

Le *Mehter* qui est toûjours un Eunuque blanc est premier valet de Chambre du Roy, & il suit toûjours sa Majesté avec une espece de bourse ou de gibeciere à son costé pleine de mouchoirs pour en donner au Roy quand il en demande. C'est ce qui l'oblige d'estre presque toûjours auprés de sa personne, & ainsi comme il a l'oreille de son Maître il luy est fort aisé de servir ceux qu'il veut, & de nuire aussi à ceux qui ne sont pas bien dans son esprit. Durant la minorité des Roys, & jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à un âge où ils pensent aux affaires, il s'est veu de ces Mehters qui ont presque gouverné tout le Royaume.

Le Mir-akhor-Bachi ou Grand Ecuyer a l'intendance des Ecuries du Roy, qui de même que la porte d'Alicapi dont j'ay parlé ailleurs, font un lieu de refuge, & quiconque se sauve dedans pour meurtre ou pour banqueroute est en seureté. Tous les chevaux de l'Ecurie du Roy sont marquez avec un fer chaud sur la cuisse gauche & ceux des particuliers le sont à la droite. Ceux que le Roy donne aux Cavaliers qui servent dans ses armées ont la même marque, & ces chevaux là ne se peuvent plus vendre; mais il leur est seulement permis de les troquer. S'il arrive qu'un de ces chevaux vienne à mourir entre les mains d'un Cavalier, il faut qu'il écorche l'endroit de la peau où est la marque du Roy & qu'il le porte aux sous-Officiers du General de la Cavalerie pour en avoir un autre, autrement il faudroit qu'il en achetât un à ses dépens. Ces gens-là en mettant la peau dans l'eau connoissent par je ne sçay quelle experience, si le cheval est mort de maladie ou de vieillesse, ou si on l'a fait mourir malicieusement: Car en Perse aussi bien qu'ailleurs il y a des Cavaliers débauchez, & d'autres qui aiment le ménage, qui lorsqu'il n'y a point de guerre, ou quand ils sont en quartier, aiment mieux n'avoir point de cheval, & ils s'en défont souvent par quelque artifice qui les fait mourir, pour éviter la

depen-

dépense & n'avoir que leur personne à nourir : Car il faut remarquer qu'en paix comme en guerre, le Roy de Perse entretient quarante mille chevaux pour estre prests à toute heure, chaque Cavalier sçachant où il doit prendre sa paye ; & qu'il y a prés de vingt-cinq ans ; à sçavoir depuis la prise de Candahar, que les Persans n'ont point eu de guerre avec leurs voisins. Pendant une si longue paix, il y a, comme j'ay dit, des Cavaliers qui pour se liberer pendant quelque temps de la dépense d'un cheval, font mourir le leur ; Mais quand il faut se remonter pour passer à la prochaine reveuë, & aller porter la peau du cheval mort à ceux qui doivent en faire l'experience, si l'on reconnoit que le Cavalier à fait mourir son cheval on ne luy en donne point d'autre, & il faut qu'il en achete un de son argent, s'il ne veut estre cassé. Ce ne sont pas seulement les chevaux des Cavaliers qui ont la marque du Roy ; mais aussi leurs sabres, leurs mousquets, leurs arcs & leurs carquois, & à toutes les reveuës il faut qu'ils fassent voir tout cela aux Commissaires.

Cha Abas II. du nom estant à Casbin au mois d'Octobre de l'an 1654. fit faire une reveuë generale de la Cavalerie, ce qui dura dix ou douze jours. Le Roy assis sous le portail d'un de ses jardins, & les principaux Officiers de guerre estant debout devant luy, voyoit passer chaque jour certain nombre de Compagnies qui estoient fort lestes & fort bien montées. Il ne passoit qu'un Cavalier à la fois, & il passoit en courant, ayant pris sa course d'un peu plus haut que le lieu où le Roy estoit assis. Estant vis à vis du Roy il tiroit une fléche contre une bute faite de gazon qui estoit à gauche, & quand toute la reveuë fut faite le Roy fit hausser le paye des Cavaliers qui avoient le mieux tiré selon le rapport des Juges.

J'estois alors à Casbin, & je me souviens d'un Cavalier, qui venant à passer devant le Roy, tout au contraire des autres n'alla que le pas de son cheval sans tirer son coup de fléche, se contentant de mettre la main sur l'estomac & puis sur le front, qui est le salut ordinaire

que l'on fait au Roy. Ce Cavalier eſtoit tres laid de viſage l'ayant plat & bazané, & le Roy ſurpris de ſon action & de ſa mauvaiſe mine, dit en colere que l'on ôtaſt du ſervice ce vilain nair. L'ordre du Roy fut en même temps executé, on luy oſta ſon cheval & ſes armes, & on alloit de plus luy donner des coups de bâton, ſi le General de la Cavalerie n'eût fait ſigne que l'on ne le touchât pas. Ce General repreſenta au Roy que ce Cavalier eſtoit un des meilleurs ſoldats qui fut dans l'armée, & qu'il l'avoit bien montré aux ſieges d'Erivan & de Caudahar, & que ſon Pere avoit eſté l'un de ceux qui avoient ſoûtenu par trois fois le ſiege de Bagdat. Le Roy à la priere du General commanda qu'on rendit le cheval & les armes au Cavalier, & qu'il vint paſſer devant luy comme les autres en tirant ſon coup de fléche. Quand il fut devant la bute où il devoit lâcher le coup, au lieu de faire comme ſes camarades & comme le Roy avoit commandé, il tourna ſon cheval à droite & à gauche, regardant de tous coſtez ſans dire mot. Le General craignant que le Roy ne ſe fâchât luy cria de tirer, & le Cavalier luy repartit auſſi-toſt : *Seigneur où veux-tu que je tire ? Au lieu où tous les autres ont tiré*, répondit le General. Alors le Cavalier branlant la teſte & ſe prenant à ſourire ; *Je ne m'amuſe point*, dit-il, *à gaſter mes fleches contre de la terre, & je ne m'en ſçais bien ſervir que contre le corps ou la teſte des ennemis de mon Roy. J'aurois alors pluſtoſt décoché trois coups de fléche, qu'aucun autre n'auroit ſongé en tirer un.* En même temps il tire deux fléches de ſon carquois, en tient une avec les dents, & met l'autre ſur ſon arc, & pouſſant vigoureuſement ſon cheval juſque exprés la bute pour tirer par derriere à la maniere des Parthes, il donne droit au milieu du blanc. Il tourne bride à l'inſtant, & paſſant encore la bute comme la premiere fois, il donne de ſa ſeconde fléche dans le méme trou d'où on venoit de retirer la premiere. Le General s'eſtant alors aproché du Roy, luy dit que par ce qu'il venoit de voir & d'oüir, il pouvoit juger que ce Cavalier eſtoit, comme il avoit dit, l'un des plus braves & des plus adroits du Royaume,

aume,

aume, ce que sa Majesté avoüa, & le Cavalier luy estant allé baiser les pieds, de trois tomans de paye qu'il avoit, il luy en fit donner quinze.

Le *Mir-shikar-Bachi* ou le Grand-Veneur, & qui fait aussi la fonction de Grand-Fauconnier, a sous luy plus de mille Officiers, & un grand nombre d'oyseaux, dequoy j'ay parlé amplement ailleurs en traitant de la chasse des Persans.

Le *Seguon-Bachi* reçoit les ordres du Grand-Veneur, & c'est celuy qui a le soin des chiens, des lions, des leopards & des autres bestes dont on se sert à la chasse.

Le *Kindar-Bachi* est celuy qui garde les selles du Roy.

Le *Zenkon-Courlchisi* est le Chef de ceux qui tiennent l'étrié du Roy quand il monte à cheval.

Le *Kelege-Courlchisi* porte le sabre du Roy.

L'*Oriaje-Courlchisi* porte l'arc & les fléches.

Le *Vakanuiez* est comme le premier Secretaire d'Estat, & cette Charge pour son importance ne se confere gueres qu'à ceux qui sont bien avant dans la faveur. C'est luy qui lit devant le Roy toutes les requestes & les papiers qu'on luy presente.

Le *Kasnader-Bachi* est celuy qui garde tout l'argent monnoyé qui est dans les coffres du Roy, ce que nous apellerions le Grand-Tresorier. J'ay parlé ailleurs de cét argent, & de la maniere dont il est mit dans dés sacs.

L'*Ichik-Agasi-Bachi* est comme le Grand Maître-d'Hostel, ayant plusieurs autres Officiers sous luy.

Le *Mehmender-Bachi* est celuy qui exerce la Charge d'Introducteur des Ambassadeurs.

Le *Hakim-Bachi* est le premier Medecin du Roy, & tous les Medecins du Royaume ne sont receus que par son aveu.

Le *Menedgim-Bachi* est le Chef des Astrologues: car la Cour de Perse donne beaucoup de créance à ces gens-là, & se gouverne fort par leurs avis.

Le

Le *Divan-Begui* est le Grand-Intendant de Justice, tant pour le civil que pour le criminel, & tient son parquet dans l'Ali-capi, ou dans la Maison du Roy, sa Majesté s'y trouvant le plus souvent quand elle prend goust aux affaires. C'est devant cét Officier de Justice, qui est de trés-grande consideration, que s'evoquent toutes les causes criminelles du Royaume, & c'est luy qui fait le procez des Kans & des autres Grands de la Perse.

Le *Deroga* est à peu prés comme en France le Lieutenant criminel, & on appelle de sa sentence au Divan-Begui comme au Chef de la Justice. Il a l'oeil sur les vols, sur les bateries & sur les meurtres, & il en fait justice; & il est aussi de sa charge d'empescher qu'il n'y ait des maison publiques de débauche. Quand il y surprend quelqu'un il a droit de le châtier à coups de bâton, ou par quelque amande; mais le plus souvent il leur épargne les coups, & il trouve mieux son compte à les punir par la bourse.

Le *Sofragi-Bachi* est celuy qui met le *Sofra* ou la nappe devant le Roy; & cette nappe est, comme j'ay dit ailleurs, une piece de brocart d'or, ou quelque belle piece de soye à fleurs, qu'on étend sur le tapis qui est sur le plancher.

Le *Chirakgi-Bachi* est celuy qui a l'intendance du vin; & comme le vin de Schirâs en principalement pour la bouche du Roy qui rarement en boit d'autre, il n'est permis à aucun particulier de Schiras de faire du vin qu'aprés que la Cour en a sa provision, & que par la licence du Chirakgi-Bachi, n'y ayant guere que les Francs & que les Juifs qui en fassent.

Le *Mecheal-Bachi* est le Chef des Porte-Flambeaux, & c'est luy qui fournit toutes les chandelles de la Cour qui sont de cire. Il y a toutefois dans quelques Sales un grand chandelier large par le bas, & qui est par le haut comme une coupe, dans laquelle on met du suif avec deux méches, qui estant allumees le font fondre peu à peu, & ces chandeliers sont d'or. On donne à ce Mecheal-Bachi toutes les amandes qu'on fait payer à ceux qui

joüent

joüent aux dez & aux cartes, la Loy de Mahomet défendant toutes sortes de jeux de hazard. Cét officier a beaucoup de gens sous luy qui vont aux lieux où ils peuvent découvrir qu'on s'assemble pour joüer; & il a même le droit d'entrer par force dans les maisons qui luy sont suspectes, & dont les maîtres ne sont pas de grande consideration; car pour ce qui est des maisons des riches & des grands Seigneurs, il n'ose s'y presenter, & s'il courroit risque d'estre mal-traité.

Le *Kahuergi-Bachi* est celuy qui a le soin du Kahué, de l'eau rose, & d'autres distilations que les Persans boivent, comme du *Bimiche* fait des boutons de saule brun; & pour ce qui est de l'eau rose, elle est douce à boire; parce qu'elle n'est pas distillée à sec comme la nostre.

Le *Karasetachi* est le Chirurgien ou Barbier du Roy qui le saigne & luy rase la teste, sans pouvoir donner sa place à un autre. Pour ce qui est des Medecins dont j'ay parlé plus haut, il y en quatorze ou quinze couchez sur l'Etat, & ils coûtent au Roy plus de deux mille tomans par an.

Le *Capigi-Bachi* est le grand Portier qui a sous luy plusieurs autres Officiers; & celuy qui possede presentement cette Charge, que le grand Cha-Abas voulut rendre hereditaire, est de race Georgienne, comme j'en ay fait l'histoire dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur. Il faut remarquer que le Roy nourrit quatre ou cinq cens jeunes esclaves ausquels il fait aprendre à lire & à écrire, & à mesure qu'il avancent en âge & qu'ils se rendent capables, on les distribuë en divers employs.

Le *[illegible]agagear* est le celuy qui a en sa charge les étofes pour la maison du Roy, & qui les donne aux Tailleurs. Il met en compte les retailles & les vieux habits, il n'y en a pas un morceau de perdu, & on s'en sert pour habiller les soldats, ce qu'on leur rabat ensuite sur leur paye.

Le *Gelaudar-Bachi* est le Chef des valets de pied, dont j'ay parlé amplement ailleurs.

Le

Le *Mir-abe*, c'est à dire le Prince de l'eau, est le Surintendant des eaux, & c'est pour le profit la plus belle Charge du Royaume. On ne pourroit pas bien l'apeller comme en France le grand Maître des Eaux & Forests, parce que les bois sont trés-rares en Perse, & que dans toutes mes routes je n'en ay point veû que vers la Mer Caspienne. Comme la Perse ne produit rien que par le moyen des eaux qu'on a coupées des rivieres & ramassées des neiges pour les conduire dans les terres par des canaux, le Mir-abe les vend bien cher & rançonne les paysans, qui aprés avoir disemencé aiment mieux donner une partie de leur moisson, que de la voir toute secher faute d'eau.

Le *Kar-krone* est la Maison des manufactures Royales, dans laquelle on travaille de beaux tapis d'or & d'argent, de soye & de laine, des brocatte d'or & d'argent, des velours & des tafetas de plusieurs sortes. Il y a des Ouvriers qui font des jaques de maille, des sabres, des arcs, des fleches, & d'autres armes. Il y a aussi des Peintres pour la mignature, des Lapidaires, & des orféyres qui ne font que des anneaux d'argent, bien qu'ils peussent aussi en faire d'or; parce que les Persans ne pouvant faire leurs prieres quand ils ont de l'or sur eux, ils ne portent jamais ni bague ni anneau d'or; car il leur seroit trop incommode de les oster & de les remettre plusieurs fois le jour. Comme nous ne montons qu'en or les pierres que nous portons aux doigts, quand j'ay vendu au Roy de Perse quelque pierre en bague, il la fait aussi-tost rompre pour la faire monter en argent.

Pour ce qui est des Orfévres grossiers, il n'y en a point en Perse, toute la vaisselle d'or & d'argent est forgée par les ouvriers en cuivre, & portée ensuite au tour. Mais ils n'ont pas encore le secret du tour de l'ovale, ni de bien applanir l'argent en le forgeant, ce qui est cause qu'ils n'ont ni plats, ni bassins en ovale comme parmi nous.

Le Roy entretient presentement deux Metteurs en œuvre originaires de France, l'un apellé Sain, & l'autre l'Etoile né à Ispahan. Ils sçavent émailler leur besogne,

ce

ce que les Persans n'ont peû faire encore, & Cha-Abas qui aimoit toutes les raretez de nostre Europe, eût bien souhaité que ces deux François eussent feçu aussi peindre en émail ; mais ils n'y entendent rien. Il y a aussi au service du Roy un Horloger François nommé Varin de Lion, & un Arquebuzier apellé Bernard, dont j'ay eu souvent ocasion de parler. Le Roy avoit encore un autre Horloger nommé Didier-Lagis Genevois ; mais celuy-cy aprés l'avoir servi plusieurs années, & en avoir reçû plusieurs bienfaits, a obtenu congé & se retirer en sa partie, le Roy ne retenant aucun étranger à son service contre son gré.

Le *Nakkache-Bachi* est le Chef des peintres, & ces peintres ne peignent qu'en mignature. Ils couchent sur leur peinture un vernis fait avec la larme de mastic detrempée dans une huile, qui est assez singuliere pour m'obliger d'en faire la description. Au couchant de la Mer Caspienne un peu au dessus de Chamaki, il y a une roche qui s'avance sur le rivage, de laquelle distile l'huile dont l'on fait ce vernis, & qui en coulant de la roche est claire comme de l'eau jusques là que des gens s'y sont trompez, & ont crû d'en pouvoir boire. Elle s'épaissit peu à peu, & au bout de neuf ou dix jours elle devient grasse comme de l'huile d'olive, gardant toûjours sa blancheur. J'eus la curiosité d'en porter deux bouteilles à Paris, & j'en voulus faire l'épreuve pour du vernis avec feu Monsieur le grand Prieur de Souvré ; mais nostre vernis ne peut jamais bien secher, & nous jugeames que cela venoit de ce que le Soleil où il faut que ce vernis seche, a beaucoup moins de force en France qu'en Perse. Il n'y a rien de plus souverain que cette huile pour les hemorrhoïdes. Si elles sont en dehors, il faut tremper du cotton dans l'huile, & en frotter la partie ; & si elles sont en dedans, on fait un petit rouleau de coton trempé dans la mesme huile pour le mettre au fondement. Il y a trois ou quatre autres grandes roches fort hautes assez prés de là qui distillent aussi la mesme liquer ; mais qui est plus épaisse & qui tire sur le noir. Le costé de la roche d'où

l'huile

Le *Mir-abe*, c'est à dire le Prince de l'eau, est le Sur-intendant des eaux, & c'est pour le profit la plus belle Charge du Royaume. On ne pourroit pas bien l'égaler comme en France le grand Maistre des Eaux & Forests, parce que les bois sont trés-rares en Perse, & que dans toutes mes routes je n'en ay point veû que vers la Mer Caspienne. Comme la Perse ne produit rien que par le moyen des eaux qu'on a coupées des rivieres & ramassées des neiges pour les conduire dans les terres par des canaux, le Mir-abe les vend bien cher & rançonne les paysans, qui aprés avoir ensemencé aiment mieux donner une partie de leur moisson, que de la voir toute secher faute d'eau.

Le *Karkone* est la Maison des manufactures Royales, dans laquelle on travaille de beaux tapis d'or & d'argent de soye & de laine, des brocarts d'or & d'argent, des velours & des tafetas de plusieurs sortes. Il y a des Ouvriers qui font des jaques de maille, des sabres, des arcs, des fleches, & d'autres armes. Il y a aussi des Peintres pour la mignature, des Lapidaires, & des orfévres qui ne font que des anneaux d'argent, bien qu'ils peussent aussi en faire d'or; parce que les Persans ne pouvant faire leurs prieres quand ils ont de l'or sur eux, ils ne portent jamais ni bague ni anneau d'or; car il leur seroit trop incommode de les oster & de les remettre plusieurs fois le jour. Comme nous ne montons qu'en or les pierres que nous portons aux doigts, quand j'ay vendu au Roy de Perse quelque pierre en bague, il la fait aussi-tost rompre pour la faire monter en argent.

Pour ce qui est des Orfévres grossiers, il n'y en a point en Perse, toute la vaisselle d'or & d'argent est [illegible] par les ouvriers en cuivre, & portée ensuite au tour. Mais ils n'ont pas encore le secret du tour de l'ovale, ni de bien applanir l'argent en le forgeant, ce qui est cause qu'ils n'ont ni plats, ni bassins en ovale comme parmi nous.

Le Roy entretient presentement deux Metteurs en œuvre originaires de France, l'un apellé Sain, & l'autre l'Etoile né à Ispahan. Ils sçavent émailler leur besogne,

ce

ce que les Persans n'ont peû faire encore, & Cha-Abas qui aimoit toutes les raretez de nostre Europe, eût bien souhaité que ces deux François eussent feçu aussi peindre en émail; mais ils n'y entendent rien. Il y a aussi au service du Roy un Horloger François nommé Varin de Lion, & un Arquebuzier apellé Bernard, dont j'ay eu souvent ocasion de parler. Le Roy avoit encore un autre Horloger nommé Didier-Lagis Genevois; mais celuy-cy aprés l'avoir servi plusieurs années, & en avoir reçû plusieurs bienfaits, a obtenu congé & se retirer en sa partie, le Roy ne retenant aucun étranger à son service contre son gré.

Le *Nakkache-Bachi* est le Chef des peintres, & ces peintres ne peignent qu'en mignature. Ils couchent sur leur peinture un vernis fait avec la larme de mastic detrempée dans une huile, qui est assez singuliere pour m'obliger d'en faire la description. Au couchant de la Mer Caspienne un peu au dessus de Chamaki, il y a une roche qui s'avance sur le rivage, de laquelle distile l'huile dont l'on fait ce vernis, & qui en coulant de la roche est claire comme de l'eau jusques là que des gens s'y sont trompez, & ont crû d'en pouvoir boire. Elle s'épaissit peu à peu, & au bout de neuf ou dix jours elle devient grasse comme de l'huile d'olive, gardant toûjours sa blancheur. J'eus la curiosité d'eu porter deux bouteilles à Paris, & j'en voulus faire l'épreuve pour du vernis avec feu Monsieur le grand Prieur de Souvré; mais nostre vernis ne peut jamais bien secher, & nous jugeames que cela venoit de ce que le Soleil où il faut que ce vernis seche, a beaucoup moins de force en France qu'en Perse. Il n'y a rien de plus souverain que cette huile pour les hemorrhoïdes. Si elles sont en dehors, il faut tremper du cotton dans l'huile, & en frotter la partie; & si elles sont en dedans, on fait un petit rouleau de coton trempé dans la mesme huile pour le mettre au fondement. Il y a trois ou quatre autres grandes roches fort hautes assez prés de là qui distillent aussi la mesme liquer; mais qui est plus epaisse & qui tire sur le noir. Le costé de la roché d'où

l'huile

& la paye de chaque cavalier eſt de neuf à dix tomans juſques à quinze. Outre cela le Roy fait tous les trois ans une monſtre generale, & donne aux Corſchis le tiers de plus que leur paye accouſtumée, aux uns plus toutefois, & aux autres moins, ſelon la faveur que le Roy veut faire, & qu'il reconnoît le merite de chacun. Quand le Roy a reſolu de faire mourir quelque Seigneur, c'eſt à un Corſchi à qui il en commet ordinairement l'execution.

Le *Gouler-Agaſi* eſt le General des *Goulams*, c'eſt à dire des eſclaves; car en effet ce ſont des eſclaves ou fils d'eſclaves de toutes ſortes de nations, deſquels le Roy eſt fort bien ſervi. La pluſpart ſont Georgiens reniez, & il y a environ dix-huit mille de ces Goulams, qui ſont auſſi tous gens de cheval, & ils ont depuis cinq juſqu'à huit tomans de paye. Les Courſchis ſont grands menagers; mais d'abord que les Goulans ont reçû leur paye ils ſe divertiſſent & vont faire bonne chere, au lieu que les autres s'ils ont une piaſtre de reſerve ils en achetent une brebis; car comme ils ne vivent que ſous des tentes, toute leur richeſſe conſiſte en troupeaux. La plus grande partie de la Cour de Perſe eſt de ces deux corps, & il y a entre les Courſchis & les Goulams pluſieurs grands Seigneurs qui parviennent aux premieres charges. Les Goulams ont cecy de particulier, que les revoltes ſont rares entr'eux; parce qu'eſtans tous eſclaves & de differentes nations, ils n'ont point enſemble de liaiſon ni de parentage; & quand le Roy veut faire punir quelqu'un d'entre eux il ſe ſert du premier de leur Corps pour executer ſes ordres. Au moindre ſigne du Roy fait il va couper la teſte à ſon camarade, & la diſgrace de l'un fait l'avancement de l'autre. Les Goulams n'ont pour toutes armes que le ſabre avec l'arc & les fléches, & quelques-uns ont des cottes de maille & le pot en teſte, & d'autres encore des braſſars & des haches d'armes. Ces Cavaliers n'ont pas des retranchemens à la campagne comme on a dans noſtre Europe, ni de maréchaux de Camp qui ordonne les places pour chacun. Aprés que les

les principaux se sont logez dans les plus beaux lieux, les autres dressent leurs tentes où ils peuvent, & ils tâchent de s'aprocher le plus prés qu'ils peuvent du pavillon de leur Chef.

Le *Tufenk-guler-Agasi* est le General des Tufenkgis qui font le troisième Corps. Cette milice est de nouvelle institution, & est conposée de gens qu'on tire de la charuë pour estre plus propres à la fatigue. Ils sont à pied n'ayant que le sabre & le mosquet; mais quand ils sont en marche ils ont un cheval ou une mule entre trois ou quatre, pour porter leur bagage & leurs provisions de bouche. Leur paye est de quatre à cinq tomans par an, & leurs Officiers ont plus ou moins selon la qualité de leurs Charges. Cette nouvelle milice n'est pas en grande reputation, & les vieilles Troupes s'en moquent, comme de pauvres païsans qui n'oseront parêtre devant l'ennemi. Cela n'empesche pas que l'Infanterie de Perse ne puisse rendre trés bon service; mais bien qu'elle monte à quarante ou à cinquante mille hommes, le Roy ne s'en sert que dans une derniere necessité. Quand il marche en personne il en commande seulement huit ou dix mille, qu'il fait venir de telle Province qu'il luy plait & ils sont utiles dans l'armée, à laquelle ils servent de Vivandiers. Cette Infanterie se tire donc des Pastres qui vivent sous leurs tentes, & qui vont passer l'Esté dans les païs froids d'où ils se retirent l'hyver vers les païs chauds. Chaque famille ou Tribu sçait combien d'hommes elle doit entretenir, & il n'y a point de fantassin qui n'ait son habit neuf dans le coffre, & son mousquet, son sabre & son poignard toûjours en bon estat. Quoy que tous ces soldats ne soient que des païsans grossiers & sans éducation, cela n'empesche pas qu'ils ne soient bien instruits pour se servir de leurs armes au besoin: car tous les deux ou tous les trois mois chaque Gouverneur de Province fait reveuë de tous les soldats qui sont de son departement, & les fait exercer en sa presence. Il les fait passer devant luy de dix en dix, & il y a dix demi-piques plantées en terre avec une pomme au bout de chacune; afin

 que

que les dix soldats rangez devant les dix demi-piques chacun tire devant la sienne à la pomme qui est au haut. Ils tirent de cent pas ou environ, & ceux qui abatent la pomme en récompense de leur adresse ont quelque douceur du Gouverneur. Quand le Roy mande une partie de l'Infanterie, chacun sçait sous quel Gouverneur il se doit rendre, & ils sont tous fort lestes & bien vêtus, parce qu'ils ne mettent jamais leur habit neuf que lorsqu'ils vont en reveuë, ou qu'ils marchent pour la guerre. Ces gens-là ne payent au Roy que trés-peu de chose, & de tout le bétail tant gros que petit ne luy en donnent qu'un de cent, avec un Abassi qui n'est que dix-huit sols six deniers nostre monnoye.

L'*Echek-Agasi* est le Chef des *Kechekichis*, qui sont les Gardes du Roy, qui portent le mousquet d'un fort gros calibre. Il n'y a que peu de temps qu'ils ont esté instituez par l'Athemat-doulet Mahamet-Beg, lorsqu'il vouloit perdre le Divan-Begui comme j'en ay fait l'histoire. Cet Officier a deux mille hommes sous luy, & il en dispose toutes les nuits un certain nombre autour du Palais. Quand le Roy est au Conseil il se tient toûjours debout avec un baston à la main, & se jette en terre lorsque le Roy luy fait signe de s'aprocher pour recevoir son commandement de sa bouche; ce qu'il fait avec une vitesse incroyable executant les ordres de sa Majesté fort exactement.

Le *Topigi-Bachi* est le Maître de l'Artillerie, & le Chef de la marine; mais il n'a pas beaucoup d'occupation ni en l'une, ni en l'autre: Car pour ce qui est du canon il n'y en a que deux ou trois méchantes pieces dans quelque places frontieres, & ceux qui sont à Ispahan sont comme j'ay dit, couchez par terre. Pour de grands vaiseaux il n'y en a point en Perse, que ceux qui viennent d'Europe & des Indes pour Ormus & Balsara. Les Persans n'ont pour tous vaisseaux que quelques grosses barques dans le Golfe Persique, & le long des costes de la Mer Caspienne où ils entretiennent une petite flote contre les Usbegs, les Kalmouks & autres peuples.

Il me reste à parler des Kans ou Gouverneurs des Provinces, qui sont ordinairement tirez du Corps des Corschis & des Goulams, de même que les Officiers de la maison du Roy. La raison de cela est, que les Corschis, & particulierement les Goulams sont gens bien-faits, & qui outre la bonne mine sont plus vaillans que les Perses naturels. Le sang originaire de Perse n'est pas un beau sang, ce que l'on peut remarquer dans les Gaures ou Guebres anciens originaires du païs, qui tirent sur le bazané & sont la pluspart mal-faits. Le sang ne s'est rendu beau en Perse que par le mélange des Georgiens de l'un & de l'autre sexe avec les Persans; le sang de ces peuples qui habitent entre la Mer Caspienne & le Pont-Euxin estant le plus beau sang de l'Asie. Aussi y a-t'il peu de Persans depuis le Roy jusqu'au moindre de ses sujets, qui ne soient fils de Georgien ou de Georgienne, ou tout au moins issus de leur sang; Car on amene touts les ans de ces païs là une grande quantité d'esclaves; & c'est par les mariages que l'on a fait avec eux & qu'on fait encore tous les jours, que la valeur des Georgiens est passée en Perse avec leur beauté & leur bonne mine.

Les Kans ou Gouverneurs des grandes Provinces sont autant de petits Rois craints & respectez de touts les peuples & depuis qu'ils ont esté établis ils ne sont point déposez, à moins qu'ils ne s'emportent à un excez de tyrannie qui excite des plaintes contre leur gouvernement. C'est leur à eux à tâcher de les étouffer par des presens qu'ils font à ceux qui sont en faveur; car si elles viennent jusqu'aux oreilles du Roy, il y va de la teste & pour les Gouverneurs & pour ceux qui ont receu les presens. Il y a de ces grands Gouvernemens qui aportent au Kan sept à huit mille tomans; mais aussi ils sont tenus d'envoyer au Roy tous les ans au *Nourous*, c'est à dire au commencement de l'année, des presens considerables, sans quoy ils seroient bientost disgraciez. J'ay aussi remarqué ailleurs qu'il faut que ces Gouverneurs entretiennent chacun sa semaine la cuisine du

 Roy,

Roy, & le Roy de ſon coſté leur envoye le Calaat ou habit complet pour marque de bien-veuillance.

Il y a ſous les Kans d'autres moindres Gouverneurs appellez *Sultans*, qui ſont toutefois mis de la main du Roy, & qui ne peuvent auſſi eſtre dépoſez que par luy. Quand ils abuſent de leur authorité, les plaintes qu'on a à faire contre eux ſont portées au Kan; & s'il arrive qu'elles concernent l'Eſtat, il faut que le Kan en informe le Roy, lequel y pourvoit comme il le juge à propos; Mais ſi les plaintes ne ſont pas conſiderables, & qu'elles ne concernent que la police, en ce cas il eſt permis au Gouverneur de Province d'en faire juſtice, & de remetre ces Sultans dans leur devoir.

Il y a une troiſiéme ſorte de Gouverneurs qu'on apelle *Aſſeſs*, qui ſont comme Lieutenant de Roy dans les lieux où il y avoit autrefois des Kans, & où il y en devroit avoir encore; mais que le Roy a ôtez ou ſupprimez pour metre dans ſon épargne tout le revenu de ces Provinces. Car dans les Provinces où le Roy ſouffre des Kans, le Kan & ſes Officiers (qui dans leurs noms & dans leur nombre égalent preſque ceux de la Maiſon du Roy) mangent preſque tout le revenu, à la reſerve d'un droit annuel que le Kan eſt obligé de payer au Roy. Cha-Sefi, petit-fils du Grand Cha-Abas fut le premier qui ſupprima une partie de ces Kans pour remplir ſes coffres du revenu des Provinces, & il commença par Iman-couli-Kan le plus puiſſant de tous, dont j'ay raconté l'hiſtoire.

De tout ce que j'ay écrit dans ce chapitre, tant de la Maiſon du Roy, que des Gouverneurs de Provinces, & des Officiers de guerre, il eſt aiſé de conclure que la Cour de Perſe eſt la plus magnifique & la plus ſuperbe de toutes les Cours de l'Aſie, ſoit par la richeſſe des habits qui ne ſont que d'étofes d'or & d'argent & de ſoye, doublées en hyver de peaux de martes-zebelines qui viennent de Moſcovie, ſoit par le grand nombre des Officiers qui ſont fort ſuperbes dans leurs équipages. Il ne ſe peut rien imaginer de plus pompeux, que lorſque le Roy va à la chaſſe accompagné de tous les Grands qui portent

chacun l'oyseau sur le poing, ce que j'ay dépeint assez exactement dans ma relation du Serrail du Grand-Seigneur. La magnificence des Persans paroit encore dans leurs festes solemnelles, ce que j'ay aussi fait voir en plusieurs endroits. Il faut avoüer enfin que la Cour de Perse est la plus polie & la plus civile de tout l'Orient, que les Etrangers y sont mieux venus qu'ailleurs, qu'ils y sont cheris & protegez, & pour le dire en un mot que la Perse est en Asie ce qu'est la France en Europe.

CHAPITRE XI.

Du second Ordre qui comprend les gens de la Loy & les gens de Justice, & en general les gens de plume; comme sont principalement les Officiers de la Chambre des Comptes.

LE second des trois Estats de la Perse comprend generalement les gens de plume ou d'étude, comme sont les Docteurs de la Loy, les Officiers de Justice, & ceux de la Chambre des Comptes, de quoy il faut parler distinctement,

Comme l'Athemat-doulet est le premier Ministre pour le Temporel, le *Sedre* est le premier en Perse pour le Spirituel, & le grand Pontife de la loy; mais qui ne prend toutefois seance dans le Conseil ou dans les ceremonies publiques qu'aprés l'Athemat-doulet. Il y a cette difference entre le Sedre & le Moufti de Turquie, & generalement entre les gens de la Loy parmi les Persiens & parmi les Ottomans, que les dignitez de l'Eglise n'empechent pas en Perse comme en Turquie qu'on ne passe aux [illegible] de l'Estat, & qu'il arrive souvent que de la dignité de Sedre on passe à celle d'Athemat-doulet.

La dignité de Sedre n'est pas limitée à une seule personne; mais elle peut-estre partagée à deux, d'autant qu'il y a deux sortes de biens leguez, les uns par les Roys de Perse, les autres par les particuliers. Ainsi pour avoir l'intendance de ces deux sortes de biens on fait quelquefois deux Sedres; l'un que l'on apelle *Sedre-Kras*, c'est à dire

dire Sedre particulier & special qui manie tous les revenus des fondations Royales, & les distribuë aux Moulhas & aux Etudians qui en sont dignes, l'autre que l'on nomme *Sedre el Maukoufat*, qui a sous sa direction les fondations des particuliers. Et en l'année mil six cens soixante sept le Roy crea deux Sedres qui avoient épousé deux de ses Sœurs.

Le Sedre est donc le Chef de la loy, & a en maniement tous les biens qui sont leguez aux Mosquées pour les dispenser comme il le juge à propos; mais il se pourvoit toûjours le premier avant que de faire la part aux autres. Il a deux hommes au dessous de luy, dont l'autorité est presque égale de mesme que leur employ; l'un s'apelle *Scheik el Selom* & l'autre Cadi, & ce sont eux qui decident tous les points de religion, qui jugent des repudiations, & qui font les contracts & actes publics. Ces deux dignitez sont à la nomination du Roy, & dans toutes les principalles villes du Royaume il y a deux semblables Juges Ecclesiastiques pour toutes les matieres qui touchent la loy.

Dans chaque Mosquée il y a un *Pichnamaz*, qui s'y rend toûjours le premier pour commencer la priere, & faire prier le peuple qui l'imite en ayant toûjours les yeux sur luy. Ce Pichnamaz est le mesme que les Turcs apellent *Iman*. Les Moulhas sont les Docteurs de la Loy, comme sont les Hodgias en Turquie, & ils ont de grands gages des biens leguez aux Mosquées, pour y lire tous les vendredris dans l'Alcoran & l'interpreter au peuple. Celuy qui lit est dans une chaire, & celuy qui interprete est dans une autre plus bas à la gauche du lecteur. Ils sont aussi tenus d'enseigner les sciences à tous ceux qui se presentent, & ils portent pour marque de sainteté un grand turban blanc, n'ayant qu'un simple habit de camelot de mesme couleur, Leur demarche est grave, & leur entretien fort serieux, & tout cela n'est que pure hypochrisie. Quand ils se rencontrent en une compagnie de beaucoup de gens, ils se levent promptement, & disent qu'il faut qu'ils aillent faire la priere. En mesme-temps ils se

lavent la teste, les mains & les pieds, & étendent un feutre, ou s'ils sont pauvres une simple nate. Ce feutre est long de cinq à six pieds & large de trois, & le Moulha se mettant à l'un des bouts pour prier, on voit à l'autre comme la representation d'une niche de differente couleur de celle du feutre, dans laquelle il met une pierre plate aportée de la Mecque de la largeur plus ou moins de la paume de la main. Ces Moulhas portent toûjours sur eux une de ces pierres; parce que leur estant ordonné de baiser souvent la terre dans leurs prieres, ils aiment mieux baiser une pierre tirée d'un lieu qu'ils tiennent si saint, que de baiser la terre commune. Ils ont aussi la pluspart une petite boussole qui leur marque precisement l'endroit de la Mecque; afin qu'en priant ils se tournent de ce costé-là, & j'ay remarqué ailleurs que toutes les Mosquées regardent la Mecque, comme tous les Temples des Chrétiens Latins sont tournez vers le levant. Cette priere que font les Moulhas semble à les voir gesticuler estre accompagnée d'une trés-grande ferveur, & ils prennent garde durant ce temps-là si la compagnie est bien attentive à ce qu'ils font & à ce qu'ils disent. Ils sont fort superstitieux sur le fait de toucher à quelque chose d'immonde, comme je l'ay remarqué en divers lieux, & particulierement à ce qui auroit esté touché des Chrétiens. La superstition de quelques Persans va mesme si loin, qu'un Vizir de Schiras aima mieux laisser sa jambe sans remede, que de souffrir qu'un Chirurgien que j'avois amené avec moy y touchât pour la guerir.

Il y a dans chaque Mosquée un *Monteueli*, la charge est de prendre garde à la fabrique & au service de la Mosquée, & un *Mouazen* qui crie le matin & au soir du haut d'une tour; *Qu'il n'y a qu'un Dieu, que Mahomet est son Prophete*, & autres choses de cette nature.

Je viens aux communautez des Colleges que les Persans apellent *Medresé*, où il y a un grand nombre d'écoliers qui sont entretenus à fort petite dépense du bien legué aux Colleges. On leur donne une chambre sans

aucuns meubles, & c'est à eux à se pourvoir de quelque méchant tapis & d'un matelas. Ils n'ont pas de Regent fixe, mais ils vont prendre leçon où il leur plaist, quelquefois chez le Principal du College, quelquefois ailleurs; parce que d'ordinaire ce Principal qu'on apelle *Mouderés* est le plus ignorant de tous: Mais outre des Regens de College, il n'y a guere d'homme de qualité dans les bonnes ville qui ne se pique d'enseigner quelque science pour acquerir de la reputation, cela estant honorable parmi les Persans. C'est ce qui les porte à faire de grandes liberalitez pour assembler quantité d'étudians, qui sont autant de trompetes pour publier le sçavoir de leur *Akhound* ou Docteur; mais les liberalitez venant à cesser les trompetes cessent en mesme-temps, & le nombre des auditeurs diminuë de jour en jour.

Comme j'ay esté curieux de m'informer des habiles gens, de la nature de leurs livres & de leurs sciences, j'ajoûteray ce que j'en ay pû aprendre. L'étudiant lit deux ou trois lignes de son livre, puis le Docteur les explique. Un autre poursuit & lit derechef deux ou trois lignes, & ainsi l'un aprés l'autre, chacun se levant par respect aprés qu'il a lû, & se tenant de bout jusqu'à ce que le Docteur luy dise ou luy fasse dire de s'asseoir. Un de ces Docteurs enseignera en un jour toutes sortes de sciences; car un homme parmi eux ne passera pas pour docte s'il ne sçait parler de tout. Si avec l'assiduité que les Persans aportent à l'étude, leur grande sobrieté & leur esprit naturellement subtil & amateur des sciences, ils avoient nostre methode & d'enseigner & d'étudier, en n'embrassant qu'une chose à la fois pour s'y rendre parfait, avec la facile communication des livres comme en nostre Europe, il n'y a point de doute qu'ils se rendroient fort sçavans; Car bien qu'ils n'ayent pas tous ces avantages, ils ne laissent pas d'avoir de trés-belles connoissances dans leur Theologie, dans la Logique & dans la Physique, & dans toutes les parties des Mathematiques, où ils veulent sçavoir le fond des choses autant qu'il se peut. Leurs livres sont la plûspart d'un ancien

Autheur,

Autheur Persien nommé Kodgia Nesir de la ville de Thousl dans la Province de Karossan. Il est croyable qu'il estoit bien versé dans les langues Grecque & Arabe, ayant traduit en Persan quelques anciens Autheurs écrits en ces deux langues. Ils ont aussi plusieurs pieces d'Aristote que l'on tient perduës dans l'Occident ; l'Almageste de Ptolomée qu'ils apellent Magesti ; quelques traitez d'Euclide ; des Fragmens d'Archimede ; l'Optique d'Ebne Heïsser, & autres excellens livres. On m'a assuré qu'il y a plus de huit cens ans qu'ils se servent des *sinus tangentes & secantes*, & ils sont trés-curieux des instrumens de Mathematique. Ils ont de plus grande inclination pour la poësie, & ils font consister son excellence de belles rencontres, & en de riches comparaisons & ils observent la rime comme nos poëtes François. Pour ce qui est des livres de Medecine, ils ont Galien qu'ils apellent *Galmous*, Averroes qu'ils nomment *Abouali*, c'est a dire Grand-Pere, & Hermes Trismegiste qu'ils apellent *Ormons*. Le plus considerable de leurs historiens s'apelle *Souze el-sapha*, & ce qu'il a écrit est une Chronologie depuis la creation du monde jusques à son temps, où il y a beaucoup de fables avec peu de verité. Il dit que le monde a esté habité & gouverné par les diables une infinité d'années avant la creation d'Adam, & que Dieu leur ostant la domination de la terre pour leurs crimes, la donna aux hommes pour la cultiver. Les livres quoy que fort chers, sont assez communs, & la pluspart des artisans mesme en achetent, ayant aussi l'ambition d'aprendre les sciences & d'y pousser leurs enfans. Ils les envoyent de bonne heure à l'école qu'ils apellent *Mekiebé*, & il s'en trouve plusieurs dans chaque quartier. Ils font un étrange bruit dans ces écoles, repetant tous ensemble leur leçons à haute voix & le Maître frapant sur celuy qui se relâche à crier : Mais les enfans de bonne maison ne vont point à ces écoles, & leurs parens prennent des gens chez eux pour les instruire, ne les laissant point sortir qu'ils n'ayent dix-huit ou vingt ans, si ce n'est pour aller à la chasse, ou pour tirer de

de l'arc, où joüer au mail. De là vient que ces enfans sont sages, civils, & honnêtes, & qu'il ne sort jamais de leur bouche une mauvaise parole, n'ayant point eu de frequentation ni de commerce avec la lie du peuple.

Pour ce qui est des gens de Justice, j'ay déja parlé des principaux qui sont le Divan-Begui & le Deroga, & je parleray des autres au discours de la justice & de la police.

Je viens à la chambre des Comptes où il y a beaucoup d'Officiers, que je mets au rang des gens de plume. Tous les livres & registres passent par leurs mains, & particulierement les papiers qui concernent les revenus & le Domaine du Roy. Tout est enregistré à la chambre des Comptes d'Ispahan apellée *Defter-krone*, & elle prend connoissance de toute la dépense. Quant aux fiefs qu'on apelle *Moulkerbar* qui apartiennent à des particuliers, ils doivent au Roy un certain droit annuel, & c'est sur ces droits là que les Gouverneurs de Provinces font de grandes exactions.

Le *Mestemphi* & le *Memalik* sont les estimateurs du fond des terres du Domaine ; ce sont les premieres charges du Defter-krone, & c'est à eux à qui apartient la connoissance de tous les revenus du Roy, des fermes, des acquits, des provisions & expeditions, des receveurs & des collecteurs. Il y a encore un autre estimateur des biens fermez apellé *Meste-Cuphi*.

Le *Naser* est pour prendre garde au contrôle du Mestemphi & du Memalik, & son nom est necessaire pour la validité de quelque expedition que ce soit.

Le *Deroga* ou Prevost du Defter-krone est pour poursuivre criminellement ceux qui se trouvent coupables tant aux receptes qu'aux exactions.

C'est à la chambre des Comptes qu'on delivres les provisions qui assignent les gages des Officiers du Roy. Chaque Officier va prendre la sienne, & envoye son valet sur les lieux pour recevoir ce qu'on luy a assigné. Dans chaque bourg ou village il y a un *Reis* ou Chef qui est le plus puissant du lieu à qui l'on s'addresse pour faire

trou-

trouver les deniers: car si on presse trop le paysan, il s'enfuit d'ordinaire & quite tout au lieu de payer. La plus grande volerie qui s'exerce sur les deniers du Roy dans cette chambre des Comptes, est que tenant le rôle des gages de chaque Officier, elle leur donne un billet pour aller recevoir diverses petites somme en divers lieux jusques à la concurrence de la somme entiere qui leur est deuë: de sorte qu'à ramasser ces petites parties qui sont en divers lieux écartez les uns des autres, il y auroit plus de perte que de profit, & l'on donne quelque chose aux Officiers de la Chambre pour avoir tout son argent en un endroit. Mais comme ces Officiers ne sçauroient satisfaire tout le monde, il y a de certains *Thahsildars* ou ramasseurs de rentes, qui achetent comptant & le moins qu'ils peuvent les billets que les particuliers vont prendre à la Chambre, & aprés en avoir amassé une quantité ils vont les retirer dans un seul voyage, & y ont un grand profit. Dans ce procedé du Defter-krone il y a plusieurs personnes opprimées: car tel qui aura trente tomans de paye tous les ans, sera contraint d'en donner une partie pour avoir l'autre comptant, & c'est ce qui a esté souvent cause de la ruine de l'armée de Perse, & qui incommode grandement les pauvres soldats. Sur la fin du regne de Cha-Abas I. & au commencement de celuy de Cha-Sefi son Fils, tandis qu'ils estoient en guerre avec leurs voisins, les choses estoient beaucoup mieux reglées; mais depuis que le Grand Seigneur a repris Bagdat, & que la Perse est en paix avec les Turcs & avec le Grand Mogol, le Roy & les Seigneurs de sa Cour ne pensent gueres qu'à se donner du bon temps sans se mettre en peine de ce desordre au fait du payement de la milice.

La plus grande partie des terres de la Perse apartient au Roy, & plusieurs particuliers les tiennent à ferme. Les autres sont comme acensées, & chaque mesure droit tant par an. Le Roy tire encore des grandes revenus des marchandises qui payent les doüanes, & les droits. Le seul Bander-Abassi, qui est le port voisin d'Ormus où l'on

l'on s'embarque pour aller aux Indes, rapporte au Roy dans la moindre année & hors d'accident prés de vingt mille tomans. Les Anglois devroient en avoir la moitié par le traité qu'ils firent avec le Grand Cha-Abas, pour luy avoir presté leurs vaisseaux & l'avoir assisté à prendre Ormus sur les Portugais; mais comme les Anglois sont maintenant foibles en ce païs-là, ils se contentent de ce qu'on leur donne, ce qui ne va pas à huit cens tomans; encore faut-il qu'ils en relâchent prés de la moitié aux Officiers pour avoir l'autre, & qu'ils donnent un acquit comme s'ils touchoient toute la somme, autrement ils n'auroient rien.

Il entre encore dans les coffres du Roy d'autres deniers qu'on tire des gens de mestier; & c'est dequoy je vais parler au chapitre suivant, où en faisant mention des Marchands & des Artisans qui composent le Tiers-Estat, je traiteray en mesme temps des Arts & Manufactures & des Marchandises de la Perse.

CHAPITRE XII.

Du Tiers-Estat qui comprend les Marchands & les Artisans, où il est traité en même temps des Arts & Manufactures & des Marchandises la Perse.

Le commerce de la Perse, comme en tous les autres Estats, consiste dans le negoce du païs & le negoce étranger; mais il y a cette difference, que ces deux negoces sont tellement partagez, que celuy du païs se fait par les Persiens & par les Juifs, & que le negoce étranger est tout entier entre les mains des Armeniens, qui sont comme les Facteurs du Roy & des Grands, & qui débitent les soyes.

Pour ce qui est des Artisans, il y a quantité de corps de mestier qui payent par an certain droit au Roy, ce que l'on apelle *Bonitché*, comme sont les Cordonniers les Couteliers, les Ferronniers, & autres. Quelques uns aussi en sont exempts, comme les Menuisiers & les Maçons,

çons; mais d'ailleurs le Roy en tire des courvées qui valent bien le droit que payent les autres. Quand le Roy demande vingt Maçons pour un ouvrage pressé, le *Barnas-Bachi* qui est leur Chef les apelle tous, & ceux qui luy donnent le plus sont exempts de ce travail; car quand le Roy en demande vingt, celuy-cy en fait venir quarante, & c'est comme en tous païs chacun vint de son mestier. Il en est de même du Chef des Menuisiers & d'autres semblables, & tous les Chefs de ces mestiers-là sont Officiers payez du Roy, qui ne travaillent point s'ils ne veulent, & qui ont droit de commander à tous ceux qui sont sous eux; Mais il faut remarquer qu'il y a en Perse peu d'ouvriers habiles pour la charpenterie & pour la menuiserie, & cela vient sans doute de ce qu'ils ons peu de matiere pour les exercer, vû que le bois comme j'ay dit ailleurs, est fort rare en Perse. On ne s'y sert ni de tables, ni de chaises, ni de bois de lit, ce sont des choses dont les Persans ignorent l'usage, & les Menuisiers ne sont gueres ocupez qu'à faire des portes & des jalousies où ils reüssissent assez bien. Ils font ces jalousies avec plusieurs petites pieces de bois qu'ils sçavent fort proprement ajuster, & on auroit de la peine à passer par les trous une balle de longue paume. Il est vray que ces Menuisiers n'ayant pour tous instrumens qu'une hache, une scie, & un ciseau, & depuis peu de temps seulement quelque rabot, dont un Menuisier Franc nommé la Montagne leur aporta l'usage, il leur est impossible de faire de si beaux ouvrages que ceux que font nos Europeans, & il y a déquoy s'etonner de ce qu'ils reüssissent si bien dans les leurs avec si peu d'instrumens. Au lieu de ville-brequin, ils se servent de forets de differentes grosseurs qu'ils font tourner avec l'arc & la corde.

Je viens aux Arts les plus nobles, & je commenceray par l'Ecriture qui tient lieu d'Imprimerie, dont les Persans n'ont pas encore l'usage. Tous leurs livres sont écrits à la main, & s'est pourquoy ils font beaucoup d'état de cét art. J'ay remarqué plus haut qu'un Armenien fort ingenieux qui avoit esté en Europe, avoit dressé une

Im-

Imprimerie à Ispahan, ce qui fut en l'année 1641. On avoit deja imprimé en Armenien les Epitres de saint Paul, les sept Pseaumes Penitentiaux, & des livres de prieres, & l'on se mit ensuite en devoir d'imprimer la Bible entiere; mais outre que l'impression estoit trop blanche, & qu'on ne peut jamais bien venir à bout de composer l'ancre, il falut tout rompre pour eviter les facheuses suites que cette nouvelle invention alloit causer. Car d'un costé les enfans ne vouloient plus aprendre à écrire, disant qu'ils ne s'adonnoient à cet art que pour laisser en leur memoire une Bible ou un Nouveau Testament de leur propre main, de l'autre cette Imprimerie ôtoit le pain à bien des gens qui gaignoient leur vie à l'écriture.

Les Persans ont de trois sortes d'écriture. La premiere s'apelle *Nestalik*, qui est la lettre la mieux formée: la seconde *Chakesté* ou *Divanni*, c'est la lettre de chicane; & le troisiéme *Neskré*, ou lettre courante, mais qui aproche fort de l'Arabe. Ils écrivent avec de petites cannes-d'Indes, & disent que pour bien écrire il faut peser si peu sur la canne, que si une mouche se posoit sur l'autre bout elle tombât de la main. Quand ils écrivent il faut qu'ils ayent leur papier dans la main, pour le contourner à tous les mouvemens de la canne; autrement ils ne pourroient pas faire leurs traits gros & déliez selon qu'il est à propos. Ils font leur papier de drapeaux de coton assez grossier, noirâtre & sans force; car il se coupe aisément quand il est plié. Ils le lissent avec un lissoir fait d'une masse de verre, puis passent un savon dessus pour le rendre plus coulant. Leur ancre est composée de noix de gale & de charbon pilé ou noir de fumée.

Puisque je suis sur le sujet de l'écriture, je diray aussi quelque chose des langues du païs. Les Persans les divisent en quatre; à sçavoir la Persienne nommée *Belich*, c'est à dire douce & agreable; la Turquesque apellée *Sciafeet*, comme qui diroit un langage enflé ou de Rodomont; l'Arabe, à laquelle ils donnent le nom de *Geschich* ou d'éloquente; & la quatriéme qu'ils apellent

Colaghet est le jargon ou patois du païsan. La langue Persienne qui est ordinaire en usage parmi les honnestes gens est presque toute composée de mots Arabes ; à cause qu'en elle-même elle est fort sterile ; mais pour ce qui est des villageois ils ont un langage si corrompu, que ceux des villes ne sçauroient qu'à peine les entendre. L'Arabe est la langue des Doctes & des livres de science, comme le Latin dans nostre Europe ; Et pour ce qui est de la langue de la Cour, c'est la Turquesque ; mais bien plus douce que celle de Constantinople. La langue Persienne est celle dont on se sert à la Cour du Grand Mogol, & à celles du Roy de Golconda & du Roy de Visapour ; & dans ces trois Cours-là un homme de qualité s'offenceroit si on luy parloit Indien, & ne répondroit pas en la mesme langue quoy qu'il la sceût bien.

Pour ce qui est de la Peinture, j'ay remarqué plus haut qu'on ne peint en Perse qu'en mignature, & les Peintres reüssissent assez bien en ce qui est des oyseaux & des fleurs ; mais pour les figures ce n'est pas leur fait, ils n'y entendent rien.

Il y a en Perse d'excellens Ouvriers pour les ouvrages d'or, d'argent & de soye, comme sont ces riches tapis & ces beaux brocarts où l'or & l'argent ne noircissent jamais & ne perdent rien de leur éclat par le temps. Ils en ont aussi quantité pour les etofes de soye de toutes les sortes, & d'autres pour les toques & ceintures avec or & soye. Il y en a qui ne s'occupent qu'à apliquer des fleurs d'or & d'argent avec l'eau de gomme sur des tafetas dont les femmes se font des chemises & des caleçons ; & ils commencent de faire une telle quantité de ces tafetas, qu'ils ne se soucient plus des toiles que l'on aporte des Indes, quoy qu'elles l'emportent pour estre plus fines. Pour ce qui est du tafetas noir ils n'y apliquent rien ; car quand les femmes ont leurs mois, elles mettent une chemise de tafetas noir, & lorsqu'on fait venir des baladines pour divertir la compagnie dans un festin, s'il y en a quelqu'une qui ait la chemise de tafetas noir, on la laisse danser ; mais personne n'en aproche, & même elle va manger à part. On

On fait encore en Perse une grande quantité de toilles de toutes sortes de couleurs, sur lesquelles on applique aussi des fleurs avec l'eau de gomme, & même quelques figures quoy que la loy le defende; ce que les Persans se son avisez de faire depuis que les Armeniens ont aporté d'Europe quelques méchantes tailles douces & quelques detrempes. Ils se servent de ces toilles à pendre devant les portes des sales & des chambres, & devant les niches où ils serrent tous les matins leurs matelats quand ils sont levez.

Les Persans sçavent parfaitement bien damasquiner avec le vitriol, comme des sabres, des coûteaux, & choses semblables; mais la nature de l'acier dont ils se servent y contribuë beaucoup; vû qu'ils n'en pourroient faire autant ni avec le leur, ni avec le nôtre. Cét acier s'aporte de Golconda, & c'est le seul qui se puisse bien damasquiner. Aussi est-il different du nostre: car quand on le met au feu pour luy donner sa trempe, il ne luy faut donner qu'une petite rougeur comme couleur de crise, & au lieu de le tremper dans l'eau comme nous faisons on ne fait que l'envelopper dans un linge moüillé; parce que si on luy donnoit la même chaleur qu'aux nôtres, il deviendroit si dur que dés qu'on le voudroit manier il se casseroit comme du verre. On prend cét acier en pain gros comme nos pains d'un sou, & pour sçavoir s'il est bon & s'il n'y a point de fraude, on le coupe en deux, chaque morceau suffisant pour faire un sabre: car il s'en trouve qui n'a pas esté bien preparé, & qu'on ne sçauroit damasquiner. Un de ces pains d'acier qui n'aura coûté à Golconda que la valeur de neuf ou dix sols, vaut quatre ou cinq Abassis en Perse, & plus il va loin plus il devient cher: Car en Turquie on vend le pain jusqu'à trois piâtres, & il en vient à Constantinople, à Smyrne, à Alep, & à Damas où anciennement on le transportoit le plus, quand le negoce des Indes se rendoit au Caire par la mer rouge: Mais aujourd'huy autant que le Roy de Golconda aporte de difficulté à laisser sortir de l'acier de son païs, autant le Roy de Perse tâche d'empescher qu'on n'enleve

de

de celuy qui est entré dans son Royaume. Je fais toutes ces remarques pour desabuser bien des gens, qui croyent que les sabres & coûteaux qui nous viennent de Turquie sont d'acier de Damas, ce qui est une erreur; parce que, comme j'ay dit, il n'y a point d'acier au monde que celuy de Golconda qu'on puisse damasquiner sans que l'acier se mange comme le nostre.

La Perse ne manque pas aussi d'habiles Ouvriers pour les armes, & particulierement pour les arcs, les fléches, & autres choses semblables qui servent en ces païs-là à l'équipage de guerre. Pour ce qui est des harnois de cheval, les Ouvriers qui y travaillent surpassent les nôtres, & sur tout dans la coûture, qu'ils font si proprement & avec tant d'art par une espece d'arriere point, qu'elle paroît comme de la broderie; Mais pour l'Orfévrerie ils sont comme j'ay dit, assez mauvais ouvriers, & ne travaillent que de besogne de fil. J'ay aussi parlé au même endroit des Horlogers & des Arquebusiers Francs que le Roy entretient à son service.

Les Ouvriers pour le chagrin & pour le marroquin sont en trés-grand nombre; mais ce dernier n'est employé que pour chausser les plus pauvres, l'autre estant pour les Grands, & même pour les gens de moyenne condition.

Enfin une des excellentes manufactures de la Perse, est cette belle vaissselle de terre qui se fait vers Kerman, & qui surpasse de beaucoup nostre vaisselle de Nevers, veû qu'estant cassée, le dedans est aussi blanc que le dehors. Elle ne porte pas la chaleur comme la porcelaine; & c'est une chose à remarquer, qu'en mettant une liqueur tant chaude qu'elle puisse estre dans une tasse de porcelaine, ni le pied, ni le bord d'en haut ne se sentent point de la chaleur.

Il y a quantité de pauvre peuple qui gaigne sa vie à racommoder les pipes de tabac qui sont de verre. Quand elles sont cassées on rejoint les pieces avec un certain mastic fait de blanc d'œuf & de chaux, & puis avec un petit foret dont la pointe est de diamant on fait des trous

 au

au verre, & on cout les pieces avec un fil de letton fort delié.

Je viens aux marchandises de la Perse, dont les plus considerables sont les soyes qu'on tire de la Province de Guilan. Il n'en sort pas tant du Royaume que quelques-uns s'imaginent, & lorsque les Hollandois avoient le grand negoce du Japon, j'ay veû plusieurs fois que quoy qu'ils ayent peû faire, ils n'en ont jamais peû enlever guere plus de mille bales, dont la plus grande partie estoit de celles que les Armeniens devoient transporter dans nostre Europe. Ce n'est pas qu'il n'y en ait en Perse une bien plus grande quantité; mais si on les transportoit hors du païs, une infinité d'ouvriers mourroient de faim. Aujourd'huy les Hollandois n'en enlevent guere au delà de deux cens charges. Autrefois on transportoit en Europe quantité de brocarts, de velours & de tafetas de Perse, & la plus grande partie des velours passoit dans la Moscovie & dans la Pologne; mais aujourd'huy toutes ces sortes d'étofes se font en Europe aussi belles & à bien meilleur marché.

Il se transporte aussi quantité de soye plate en Turquie, en Pologne, & en Moscovie, où on l'employe pour la broderie; parce que les couleurs en sont fort vives, & que toutes les femmes de ces païs-là s'ocupent à broder des mouchoirs, des chemises, des voiles à mettre sur la teste, & autres linges dont elles se servent.

Les chagrins & les marroquins qui se font en Perse sont une partie du commerce des Hollandois, qui en transportent une grande partie aux Indes & au Japon. Il en passe aussi beaucoup en Moscovie, & en Pologne.

Le *Ronas*, cette fameuse racine dont j'ay parlé au premier livre de ces relations, se transporte presque tout aux Indes, où il se fait encore grand commerce de toutes sortes de fruits de la Perse, qu'on met avec le vinaigre dans des bouteilles de verre, & d'une grande quantité d'eaux de senteur, dequoy j'ay parlé ailleurs.

J'ay remarqué qu'il croît quantité de pistaches aut… [illegible] de Casbin; les amandes viennent du territoire d'[illegible]

& des

& des environs de Kermain; les raisins secs de divers en-
[illegible] du Royaume, & particulierement de Schiras; & les
[illegible] que l'on apelle *Aloubacara* croissent vers les fron-
[illegible]es de Tartarie. Elles ressemblent à nos prunes de Bri-
gnole, & sont excellentes pour les malades. Il ne faut
[illegible]'en faire cuire cinq ou six, & en prendre le jus pour
[illegible]re purgé doucement; mais si l'on veut que la purga-
[illegible]oit plus forte, on y ajoûte un peu de sené. Toutes
[illegible] se transportent aussi aux Indes par la voye
[illegible]us, & les Banianes ou Idoldatres en consument
[illegible]p; parce qu'ils ne mangent rien de ce qui a vie.

On transporte aussi aux Indes quantité de boites de confitures de coing, liquides & en marmelade, qui se font à Balsara, & il n'y a que les Mahometans & les Portugais qui en achetent, mais sur tout les Portugais qui s'en servent à leur collation durant le Carême & leurs autres jours de jeûne. Car pour les Banianes ils n'en achetent pas, de peur qu'en faisant cette marmelade il ne soit tombé dedans quelque moûcheron. Ils n'achetent pas même de pistaches quand elles sont vieiles de six ou sept mois; parce que la coquille s'entr'ouvrant alors par le bout qui est pointu, & les fourmis estant fort friandes des pistaches, dont elles vuident les coquilles où elles entrent d'abord, ils auroient peur en les cassant de tuër une de ces fourmis, leur estant défendu de tuër ni animal ni insecte, comme je diray dans mes relations des Indes Orientales.

On tire quantité de fruits secs du païs des Medes, dont une partie se transporte à Tocat, & une autre vers Diarbequir, Ninive, & Bagdat. Entre ces fruits secs il y a de petits abricots trésagreables au goût, & en les faisant cuire avec un peu d'eau, ils font un syrop comme s'ils estoient confits au sucre. Il s'en fait un grand negoce, n'y ayant point d'autres sortes de confitures pour les cor[illegible]des de ces païs là.

[illegible] se fait aussi en Perse comme j'ay dit, quantité de [illegible]oiles peintes; mais comme elles sont fort grossieres, & [illegible]ment pour l'usage des pauvres gens, la plus grande

partie demeure dans le Royaume, & il ne s'en transporte que trés peu dans la Turquie.

Les Persans font encore beaucoup d'argent de bestail; & pour commencer par les chameaux, ils en vendre quantité dans l'Armenie & la Natolie. Les Gouverneurs des Provinces se monstrent toutefois un peu difficiles à en laisser sortir du Royaume, & sans cela le negoce en seroit beaucoup plus grand: Car les [illegible] estiment fort les chameaux de Perse, & comme ils sont plus forts que les leurs, il y en a qui peuvent porter jusques à quince cent pesant. Il est vray qu'on ne le[illegible]ne cette charge que lorsque les marchands aprochent des doüanes & qu'ils en veulent frustrer les droits, en chargeant sur deux chameaux ce que trois portoient auparavant: mais alors avec cette grosse charge on ne fait faire par jour au chameau que deux ou trois lieuës. Les Persans font aussi quelque negoce de chevaux & de mulets; mais qui n'est pas fort considerable, & la plus grande partie s'en va aux Indes.

Pour ce qui est des moutons, c'est une chose étonnante de voir la prodigieuse quantité des troupeaux qui sortent du pays des Medes & de la haute Armenie, & les marchands étrangers viennent jusques à Tauris & à Hamadan pour les enlever. Ils les menent jusques à Constantinople & à Andrinople, & la plus grande partie des moutons qui se consument dans la Natolie & la Romanie viennent de la Perse, ce qui y fait entrer beaucoup d'argent. Aux mois de Mars, d'Avril, & de May dans la saison des agneaux, quand nous marchons dans les Caravanes il ne passe guere de jour que nous ne trouvions quantité de ces troupeaux, dont le moindre est de plus de mille bestes; & comme il y a toûjours quelques agneaux qui demeurent derriere, & que les bergers ne peuvent porter, nos valets les achetent à grand marché & c'est une viande fort delicate. Trois ou quatre marchands se mettent souvent ensemble, achetent un mouton qu'ils partagent entr'eux, comme je l'ay dit ailleurs au sujet des Caravanes. Comme ces troupeaux partent

vers le mois d'Octobre, & qu'ils demeurent cinq ou six [illegible] en chemin, il y a dequoy s'étonner com[illegible]ils peu[illegible] resister, sur tout quand les neiges couvrent la terre, [illegible] qu'on ne trouve ni paille ni foin pour leur donner: Car [illegible] marche quelquefois deux ou trois jours sans trouver [illegible]cun village & alors ceux qui conduisent ces troupeaux [illegible] des branches d'arbre, & les moutons en man[illegible] l'éco[illegible]

[illegible]fois les marchands Joüailliers pouv[illegible]t tirer [illegible] quelques Turquoises de la vieille roche; mais [illegible] quinze ou vingt ans il ne s'y en trouve plus, & à mon dernier voyage je ne pus en recouvrer que trois qui estoient raisonnablement belles. Pour des Turquoises de la nouvelle roche on en trouve assez; mais on en fait peu d'état; parce qu'elles ne tiennent pas leur couleur, & qu'en peu de temps on les voit devenir vertes. Voila tout ce que j'ay pû remarquer de plus particulier des manufactures & des marchandises de la Perse.

CHAPITRE XIII.

De la Justice & de la Police des Persans.

LA justice se fait fort exactement & fort promptement en Perse, les procez y estans ordinairement vuidez sur le champ, sans qu'il soit besoin d'Avocats ni de Procureurs, & sans aucune chicane. Il ne s'ensuit pas pour cela que les Officiers de Justice ne soient aisez à corrompre; mais dans les exactions injustes qu'ils font le plus secretement qu'il leur est possible, ils sont plus aisez à contenter que les Turcs, & d'ailleurs si leurs in[illegible]s sont découvertes, on s'en plaint au Roy qui ne [illegible] pardonne point.

Les Kans ou Gouverneurs rendent la justice dans leurs Provinces [illegible] representans la personne du Roy; mais [illegible] le Roy met dans chaque ville un Divan Begui qui ne dépend que de luy, & le Kan y met un Derogu qui est comme en France le Lieutenant Criminel. C'est

C'est luy qui prend connoissance & qui fait justice de vols, des bateries & des meurtres, & qui a l'œil sur les maisons de debauche, comme j'ay dit ailleurs. Cet Officier a sous luy un *Aatas*, qui est comme un Chevalier du Guet, & qui va de nuit avec ses archers par les ruës pour empêcher les desordres, & mener en prison ceux qu'il trouve dehors à heure induë, s'ils ne luy donnent point de bonnes raisons. Il y a encore un *Kelonter*, ... à dire le premier, ou le plus grand, & c'est ce qu'... parmi les Romains le Tribun du peuple, & ce qu'... France le Prevost des marchands. Ce Kelonter ... pend que du Roy qui en met un dans toutes les villes, & il est de sa charge de défendre le peuple contre les injustices & vexations des Gouverneurs.

Pour ce qui est du meurtre, il est trés-severement puni, & sans que l'argent puisse sauver le coupable. Quand on s'est saisi du meurtrier on le mene devant le Divan-Begui, qui en fait faire brieve justice. C'est la coûtume, comme je l'ay remarqué ailleurs, de livrer le criminel aux parens du défunt, à qui il est permis des accommoder avec le meurtrier pour de l'argent; mais de pareils accommodemens sont en horreur parmi les Persans, & par consequent sont rares, ceux qui veulent s'y resoudre estans diffamez pour toute leur vie, & n'osans plus se montrer. Les parens du mort menent le criminel au lieu du suplice, & sans qu'il reçoive consolation de personne le font cruellement mourir, & en sont eux-mêmes les bourreaux. J'ay donné ailleurs des exemples de cette maniere de justice, & j'y ajoûteray encore celuy-cy qui me vient en la memoire.

Quelques païsans d'autour de Schiras s'allant plaindre au Kan, que l'on avoit détourné les eaux qu'on fait aller par canal dans tous les champs, le Kan envoya un de ses mignons (on entend assez ce que ce terme veut dire) pour découvrir d'où le mal pouvoit venir, & en quel lieu des environs on avoit détourné l'eau. Ce Favori partit de Schiras en bon équipage & avec bonne provision de vin, & rencontrant sur le soir un jeune Seigneur qui

retour-

retournoit de la chaſſe avec du gibier, l'invita à joindre [illegible] chaſſe avec ce qu'il avoit de ſon coſté, & [illegible] faire a-[illegible]y une petite debauche. Ce jeune Seigneur nouveau marié, & bien-fait de ſa perſonne donna dans la veuë du favori, qui obtint qu'il paſſeroit avec luy une partie de la [illegible] à ſe divertir à boire. La tente du [illegible] dreſſée proche d[illegible] village, & ils ſe mirent à ſouper joyeuſement enſemble. Le nouveau marié n'ayant point de ten-[illegible] s'étre retiré dans une chambre qu'il avoit fait [illegible] dans le village fut tout étonné que l'autre le vint [illegible], & le ſollicita fortement de ce que nous avons horreur de nommer. Il s'en defendit d'abord par des paroles aſſez vertes, luy remontrant qu'il s'adreſſoit mal, & qu'il devoit plûtoſt aller cuver ſon vin, ſans oſer ſe mal traiter devantage, parce qu'il eſtoit favori du Kan : Mais celuy-cy perſiſta encore, & voyant enfin qu'il ne gaignoit rien, de rage de ne pouvoir parvenir à ſon but & de honte de s'eſtre ainſi découvert, tire ſon poignard & tuë méchamment le jeune Perſan. Ce coup eſtant fait il s'enfuit & ſe retira dans les montagnes, mais le bruit du meurtre s'eſtant répandu, la Veuve, la Mere & la Sœur du mort vont incontinent tout en larmes demander juſtice au Kan. Je viens de dire que c'eſt la coûtume qu'en ces rencontres les parens du défunt vont demander le ſang, lequel s'apprecie & ſe paye par argent ſi la partie qui pourſuit en eſt contente, ce qui arrive trés-rarement à cauſe de l'opprobre qui ſuit ces lâches accommodemens. Ainſi on leur livre le criminel lié & garroté, & ils exerçent ſur luy toutes les cruautez que la paſſion leur ſuggeré, juſqu'à ce qu'ils ayent pleinement aſſouvi leur vengeance par ſa mort. Le Kan qui aïmoit ſon mignon & vouloit tacher de le ſauver, fit connoître à ces femmes qu'il donneroit une ſomme d'argent conſiderable ſi elles vouloient ceſſer leur pourſuite ; mais voyant qu'elles n'y vouloient [illegible] ne ſorte preſter l'oreille, & qu'elles le menaçoient de s'en plaindre au Roy, s'il ne leur mettoit le coupable entre les mains, il fut contraint de le faire chercher & de l'envoyer à Iſpahan, leur diſant qu'il ne

 pou-

pouvoit juger de l'affaire & qu'il la remettoit toute entiere au Roy. Ces femmes affligées se rendirent à la Cour, & demanderent justice au Roy avec tant d'instance, que bien qu'il eût peut-être envie de pardonner au coupable en faveur du Kan, il le leur abandonna à la fin, & leur dit qu'elles se payassent de son sang. En même temps il fut mené au Meydan, où la Veuve luy perça le cœur de son poignard, la Mere redoubla, & la sœur ensuite, & toutes trois recüeillant le sang dans une coupe le bûrent pour étancher la soif qu'elles avoient eüe de se venger.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui regarde les meurtres qu'on observe exactement la justice en Perse; on la rend de même pour les desordres qui se commettent dans les maisons de débauche, & j'en donneray seulement deux exemples au Lecteur. Un jeune marchand Hollandois estant arrivé à Ispahan se fit habiller d'abord à la Persienne, & fut le soir dans un lieu de joye où il trouva quelques Persiens, avec lesquels ayant pris querelle & s'estant batu, il se retira assez mal-traité. Le Trucheman des Hollandois alla s'en plaindre pour luy à l'Athemat-doulet qui l'aprit au Roy, & le Roy commanda qu'on fist venir devant luy les gens qui avoient mal-traité le Hollandois, & le Trucheman avec eux. A la demande que le Roy lur fit pourquoy ils avoient batu un étranger (car les étrangers sont fort supportez en Perse) les autres ayant répondu qu'ils n'avoient point veu d'étranger en ce lieu-là, mais seulement un homme vêtu à la Persienne; alors le Roy dit au Trucheman que si l'Hollandois eut esté vêtu à la mode de son païs, les autres l'auroient connu pour étranger, & ne luy auroient assurément point fait de mal, & que la chose s'estant passée de cette maniere il n'y avoit pas lieu de les châtier.

Il arriva un jour qu'il se fit grand desordre dans un de ces lieux de débauche, où la femme qui le tenoit avoit prostitué sa propre Fille. Le Roy l'ayant sçû ordonna qu'on precipitât la Mere du haut d'une tour, & que la fille

fut dechirée par des chiens que le Roy fait nourrir pour [illegible]ablables supplices. Pour les acoûtumer au carnage [illegible] jette tous les matins quantité de testes de mou[illegible] concassées, & c'est là leur seule nourriture.

On garde sur tout en Perse un trés-bon ordre pour la seureté des chemins, dequoi je n'ay [illegible] en que[illegible] en quelques endroits de mes relations. Il faut donc [illegible] qu'en de certaines distances, & particulierement [illegible] où il y a de l'eau, & où il [illegible]irement [illegible] on pose de Gardes apellez *Radars* pour courir [illegible]indre bruit d'un vol, & qui demandent à tous ceux qui passent où ils vont & d'où ils viennent. S'il arrive qu'ils ne répondent pas comme il faut, ou qu'ils se coupent dans leurs réponses, on les mene d'abord au Gouverneur le plus proche pour les châtier s'ils se trouvent convaincus de quelque vol. Ces Radars sont tellement postez dans toute la Perse, qu'il ne faut qu'envoyer aux lieux où ils se tiennent, pour sçavoir ce que seroit devenuë une personne qui auroit fait une mauvaise action. Il est en effet comme impossible de se sauver de la Perse, touts les passages estant bien gardez; si quelqu'un tâchoit de s'écarter par des montagnes ou autres lieux non hantez, ces Radars qui courent par tout s'en saisiroient par soupçon, comme d'une personne qui ne va pas son droit chemin.

La Caravane partant un jour de Tauris pour Ispahan, il y eut un miserable qui s'avisa de dérober une valise pendant l'embarras que le depart de la Caravane cause d'ordinaire, & se sauva à travers des champs ne sçachant pas les chemins. Le marchand s'estant apperçu du vol qu'on luy avoit fait, fut se plaindre au Gouverneur qui aussi-tost le fit chercher dans la ville. Mais cette recherche ayant esté inutile, il envoya promptement ordre aux Gardes de chemins d'en faire une exacte perquisition [illegible] envoyer dés qu'ils s'en seroient saisis; [illegible] aprés avoir erré quelque temps dans des campagnes arides, fut contraint par la soif d'abandonner la valise pour venir chercher de l'eau. Les Radars l'ayant

exa-

examiné sur ce qu'il venoit seul & à travers champ, & le voleur s'étant mal tiré d'affaire à une telle demande se saisirent de luy & le menerent au Gouverneur. Il est bien-tost convaincu & en même temps condamné à la mort, les Voleurs ne pouvant jamais esperer de grace. On les punit par divers supplices. Tantost on les attache par les pieds à la selle d'un chameau la teste pendante en bas, & on leur ouvre le ventre. Tantost on met le criminel entre quatre petites murailles qui luy serrent le corps, & qu'on éleve autour de luy jusques au col, la teste seule restant dehors, & aprés luy avoir mis par [illegible] une pipe à la bouche, on le laisse mourir de la sorte sans autre secours. Il arrive quelquefois qu'un passant à la priere du patient luy donne un coup de sabre sur la teste pour l'empescher de languir, ce que pourtant la justice défend de faire. Les Persans ont encore un autre supplice fort cruel, qui est de maçonner quatre murailles qui entourent le patient tout nud, puis d'y verser du plâtre dissout & coulant, qui venant à s'endurcir empeche la rispiration de ce miserable, qui crie sans pouvoir crier qu'avec peine, & qui meurt ainsi comme enragé; Mais le supplice le plus cruel de tous, est de monter le patient sur un cheval avec un bâton par derriere qui luy tient les bras ouverts. Alors avec un coûteau on le larde en divers endroits du corps de chandelles allumées qui brûlent enfin ce miserable, comme je l'ay representé dans l'histoire de la rebellion du Prince de Jasque. Estant un jour en la compagnie du Pere Jaques Nice de l'Ordre des Carmes qui estoit en cés païs-là pour Visiteur, comme nous allions d'Ispahan à Schiras, à deux lieuës de cette derniere ville nous rencontrâmes trois de ces suppliciez qui nous demanderent en grace de hâter leur mort, mais nous ne pumes nous resoudre à leur rendre cét office, & nous leur fîmes seulement donner par nos valets à chacun une pipe de tabac qu'ils [illegible] voir.

Pour ce qui est de ceux qui commettent des vols dans les villes, voicy leur supplice. Aprés qu'on les a [illegible] &

la teste en bas au pommeau de la selle d'un chameau, on luy fend le ventre, & on le promene de la sorte par les rues, en criant devant le patient; *Le Roy l'a fait punir pour un tel crime.* S'il n'est pas encor mort aprés avoir achevé le tour; on le pend au premier arbre ou gibet, & on l'enterre aprés qu'il a expiré.

Les Radars n'ont pas beaucoup de gages, ce qui les o[illegible]tirer des passans ce qu'ils peuvent honnestement, representant aux marchands qu'ils veillent pour eux, qu'ils ont beaucoup de peine pour entretenir la seureté des chemins, & leur faisant enfin connoître qu'ils meritent quelque chose. Ils ne prennent de chaque charge qu'un petit droit, c'est à dire un peu plus d'un chameau que d'un mulet, d'un mulet que d'un cheval, & d'un cheval que d'un asne; mais tout ce qui est pour la bouche ne paye rien.

S'il arrive donc qu'un marchand soit volé, le Gouverneur de la Province où le vol s'est fait en doit répondre & payer le prix de la marchandise volée au marchand interessé, lequel en est crû à son serment & à son livre. Les Gouverneurs sont fort exacts à satisfaire les marchands dans ces rencontres; parce qu'ils aprehendent qu'estans arrivez à Ispahan ils n'aillent porter leurs plaintes au Roy. Je parle comme sçavant de ce bon ordre observé dans toute l'étenduë de la Perse, ayant esté remboursé de deux balots que l'on m'avoit pris comme je revenois des Indes à Ispahan. Estant prest à partir d'un Carvansera nommé *[illegible]*, il se trouva qu'en chargeant mes chameaux les Chameliers reconnurent qu'il me macquoit deux bales de marchandise. Aussi-tost m'en vinrent avertir, & sans perdre temps je montay à cheval accompagné de quelques marchands de la Caravane & de mes Chameliers, pour retourner à une ville apellée *Jahron* entre Ka & Schiras, où nous avions passé le jour precedent, je fis ma plainte à celuy qui commandoit en ce lieu, & en ayant esté assez bien reçeu il me dit que je visse mon livre pour sçavoir ce que mes balots me coustoient d'achat & de doüane. Il se trouva qu'ils me

reve-

montoient à quatorze cent piastres, & le Gouverneur sur ma parole & sur mon livre, & sur la foy des témoins qui assuroient que la chose étoit ainsi offrit de me payer cette somme. Mais il me témoigna que je l'obligerois de ne prendre l'argent qu'à mon retour d'Ispahan, & comme c'estoit une chose qui m'accommodoit je luy fis tres-volontiers ce plaisir. A mon retour à Jahron j'envoyay un de mes gens le saluër de ma part, & luy dire que j'aurois le lendemain l'honneur de le voir; Mais il n'attendit pas jusqu'au lendemain; car dés le jour même il m'envoya mon payement en or, avec un present de trois boutailles de vin, d'un mouton, d'un chevrau, & d'un plat de dates fraîches, qui sont les meilleures de toute l'Asie. Mais ce n'est pas assez de dire qu'elles sont les meilleures (& c'est une remarque que je dois faire en passant de peur qu'elle ne m'échape) car elles ont une qualité tout particuliere qui les rend excellentes, & qui peut les faire passer pour une espece de confiture, estant naturellement couvertes comme d'un miel ou d'un syrop dans lequel il semble que ce beau fruit soit confit. On les transporte en divers endroits de la Perse, & en deux manieres; ou en branche dans des caissons en laissant neuf ou dix dates plus ou moins à chacune; ou le fruit seul sans la branche dans de petits pots de grais qui en tiennent jusques à deux ou trois livres.

Puisque je suis sur le discours des chemins, il ne sera pas hors de propos que je fasse icy mention d'une chose qui se pratique en Perse, & qui ne se pratique aujourd'huy en aucune autre region du Levant. C'est touchant les Courriers que l'on appelle *Chapars*, qui sont ceux qui portent les dépeches du Roy aux Gouverneurs des Provinces, & des Gouverneurs au Roy. Lorsqu'un de ces Courriers part, l'Ecuyer du Roy ou du Gouverneur luy donne un cheval avec un homme qui court aprés pour le ramener; & quand ces Courriers rencontrent un Cavallier ils ont droit de le démonter, ce qu'ils font souvent sur tout quand ils sentent que leur cheval est las.

C'est

c'eſt au Cavalier démonté à courir aprés ſon cheval, ou envoyer quelqu'un pour le querir. Quelquefois ces Courriers abuſant de leur pouvoir, un quart-d'heure aprés qu'ils ont changé de cheval, s'ils rencontrent quelque autre Cavalier qu'ils jugent mieux monté qu'eux ils ne manquent pas de luy ôter ſon cheval, ſans que le Cavalier l'oſe reſiſter bien qu'il fût le plus fort & en compagnie de quelques autres; car il n'y auroit point de remiſſion pour celuy qui auroit ſeulement touché du bout du doigt un de ces Chappars. Quelquefois auſſi le Courrier ſe trouvant bien monté ſe contente de donner la peur au Cavalier qu'il rencontre, & fait ſemblant de luy vouloir ôter ſon cheval; ce qui oblige le Cavalier à luy donner quelque choſe, & ce ſont-là les petits profits de ces Courriers: Mais il leur eſt defendu d'en uſer de même envers les Francs, & ayant rencontré pluſieurs fois de ces Chappars ils ont paſſé outre ſans me rien dire, & quelquefois auſſi je leur ay preſenté une taſſe de vin dont ils me ſçavoient bon gré. Il y avoit autrefois en Turquie de ces ſortes de Courriers; mais Sultan Amurat ayant ſçu que ceux qu'on démontoit luy donnoient mille maledictions, établit des maiſons de poſte dans des raiſonnables diſtances, faiſant tenir dans chacune ſept ou huit chevaux que le pays eſtoit obligé d'entretenir, & ce bon ordre n'ayant point changé depuis, le voyageur n'eſt pas ſujet en Turquie aux incommoditez qu'il faut eſſuyer en Perſe.

Comme c'eſt principalement pour les vivres que la police eſt établie dans les Eſtats, celle de la Perſe pour ce regard-là eſt des meilleures du monde. Il y a un *Motheſeb*, qui eſt comme un Juge de Police, pour mettre le prix aux denrées, & il eſt ſecondé de trois ou quatre Aſſeſſeurs. Tous les premiers jours de la ſemaine on crie publiquement la taxe du poids de chaque choſe, & ces Juges de Police tiennent conſeil cependant, pour voir ſi l'on devra hauſſer ou rabaiſſer de prix les vivres pour la ſemaine ſuivante. Cét ordre fut établi par le Grand Cha-Abas, & s'obſervoit durant ſont regne beaucoup plus regu-

regulierement qu'il n'a esté observé depuis: & il faut remarquer avant que de passer outre, que dans la Perse tous les vivres se vendent au poids, & non pas à la mesure. Avec ce bon ordre on peut envoyer un enfant pour acheter tout ce qu'on veut, & si la chose n'agrée on est obligé de la reprendre & de rendre l'argent. Si quelqu'un avoit vendu à faux poids, ou un denier [illegible] outre la taxe, il seroit puni en mesme-temps [illegible] supplice ordinaire, de faire porter à ceux dont on a découvert la tromperie un grand *Takié kolas*, qui est un bonnet haut comme nos ruches à miel que l'on leur met sur la teste avec une clochete penduë au col. Dans cet équipage un Officier de ville les promene le long des ruës pour les exposer à la risée du peuple; aprés quoy ils payent quelque amende, & reçoivent des coups de bâton sur la plante des pieds. Quelquefois le châtiment est plus rude, comme il arriva à un Boulanger & à un Rotisseur d'Ispahan, dont j'ay fait l'histoire en parlant du regne du grand Cha-Abas.

Si la police n'estoit trés-bien observée au regard des vivres, les pauvres gens & tout le menu peuple souffriroient beaucoup: Car les artisans qui travaillent le long du jour dans des boutiques éloignées de leurs maisons, où leurs femmes demeurent éternellement enfermées autour de leur petits jardinages, ne mangent à midy que quelques fruits selon la coûtume du pays, & le soir quand ils quitent leur besogne ils vont se pourvoir de pain & de viande boüillie & rôtie, dont il y a toûjours grande provision dans les marchez. Comme j'ay remarqué qu'il n'y a presque point de bois en Perse, & qu'on ne se sert pour la cuisine que de broussailles, de fiente de vache, de crôttes de chameau & de chevre, & d'autres choses de cette nature, on apprest[illegible]e soir dans les marchez quantité de viandes dans [illegible] grandes chaudieres pour le menu peuple qui est occu[illegible]. C'est ce qui fait que l'on tient si exacteme[illegible] à la police; afin que tant de pauvres artisans ne soint trompez.

J'ay

J'ay fait voir ailleurs par l'exemple d'un Gouverneur de Kaşan, qui fut severement puni pour avoir osé mettre un leger impost sur quelques denrées, comme on aime en Perse le bon ordre & la justice, & j'ajoûteray seulement pour conclusion de ce chapitre ce que je vis un jour à Tauris. Un boulanger de la ville vint se plaindre au Kan que le Juge de police ne rehaussoit point le pain, & qu'il n'y avoit pas moyen d'y trouver son compte. Le Kan luy representa que cela n'étoit pas de sa charge, & que c'estoit au Magistrat à y pourvoir; Mais l'autre se flatant que le Kan pourroit faire de son authorité ce qu'il souhaitoit, le Juge de police n'en voulant rien faire, s'avisa de luy envoyer en present cinquante tomans. Le Kan voyant le mauvais dessein & la friponerie du Boulanger qui pretendoit s'enrichir aux dépens du peuple, & qui avoit d'ailleurs si mauvaise opinion de luy que de croire qu'il fût capable de vendre la justice, commanda qu'on le menât à la place, & qu'on luy donnat des coups de bâton sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il fit aporter cinquante autres tomans, que le Kan fit distribuer sur le champ au pauvre peuple, faisant rabaisser le pain de quelque chose au lieu de le rehausser.

CHAPITRE XIV.

Des mœurs & coûtumes des Persans.

Les mœurs & coûtumes des peuples suivent d'ordinaire leur Religion. Les Persans ne gardent pas le nom de leur race: mais à la maniere des Juifs pour se distinguer entr'eux, & quand ils veulent nommer quelqu'un, ils disent T[illegible] fils d'un Tel. Quand on vient à [illegible] & luy donner un nom, ils en écri[illegible]s des billets qu'ils font tirer au [illegible] suivant le billet qu'il tire l'enfant [illegible] aur[illegible] Pour ce qui est de la circoncision ils n'ont point au temps determiné comme les autres Mahometans, ils la font le plus souvent en bas âge; afin que l'enfant

fant ait moins de douleur que s'il estoit dans un âge plus avancé. La plusspart des femmes qui sont steriles avalent ce que l'on coupe à l'enfant, & croyent que cela est capable de leur ouvrir la matrice.

Les Persans generalement sont fort portez à sçavoir l'avenir, & tiennent les Astrologues pour d'illustres personnages, & les consultent comme des Oracles. Le Roy en a toûjours trois ou quatre auprés de sa personne pour luy dire la bonne ou la mauvaise heure. On vend tous les ans en Perse l'Almanac qu'on apelle *Tacuïm*, qui est proprement une Ephemeride ; & il contient les longitudes & latitudes des planetes, les conjonctions & oppositions, & autres choses semblables. Ce Tacuïm est plein de predictions sur les guerres, les maladies, & les disetes ; Il marque les temps qui sont bons à se vêtir de neuf, à se saigner, à se purger, à voyager ; & autres choses de cette nature. Ils donnent une entiere creance à ce Tacuïm, & qui en peut avoir un se gouverne en toutes choses selon ses regles. D'autres pour sçavoir si une affaire leur doit reussir ou non, vont chez un Docteur de la loy, & le prient d'ouvrir * *Al-Couran* le livre, pour leur dire quel en sera le succez. Ce Docteur en prononçant je ne sçay quels mots inconnus au vulgaire ouvre le livre, & s'il trouve d'abord des commandemens affirmatifs, il dit que l'entreprise aura un heureux succez ; mais s'il en trouve de negatifs, c'est une chose à ne pas poursuivre. De cette maniere ils jugent assez mal de l'avenir, comme il arriva un jour à l'égard d'un Jardinier nommé Ismaël qui servoit chez les PP. Capucins. Il voulut sçavoir s'il auroit du profit d'un bœuf qu'il avoit dessein d'acheter, & fut trouver le Moulha pour le consulter sur cette affaire. [illegible] Moulha l'assura qu'il recevroit beaucoup d'avantage [illegible] le bœuf acheté mourut trois jours [illegible] dinier fut bien surpris. Un Pere [illegible] chose pour confondre le Moulha luy reprocha la fausseté de

* *Al-Couran, c'est le livre de la Loy par excellence, de mesme que nous disons la Bible.*

sa science, mais cet homme plein de malice & de fourberie dit pour son excuse que Dieu voyoit bien que ce jardinier avoit cet argent tous prest à le porter aux lieux de debauche, & que pour empescher qu'il ne commît ce peché il le luy avoit osté par cette adresse, estant juste qu'il fut puni de sa mauvaise intention par la perte de son bœuf.

Ils ont de plus le *Ramlé*, qui est une espece de devination par les points combinez en pair & impair comme des dez à joüer, & de ce métier-là les *Rammals* tiennent boutique tâchant d'attraper quelque argent en devinant. S'ils voyent le monde venir, ils ont des gens apostez qui se presentent la main fermée, & demandent au Rammal s'ils pourroit dire ce qu'ils cachent dans leur main. Alors plusieurs personnes s'assemblent, & le Rammal fait l'empesché en roulant certains dez qu'ils apellent *Kiabetain*, c'est à dire des cubes, où il y a, comme j'ay dit, des points pairs & impairs. Ainsi aprés que beaucoup de monde s'est amassé, il dit de point en point ce que son aposté a dans la main, & celuy-cy contrefaisant l'étonné excite par son exemple les niais à se hazarder de perdre quelque chose pour une bourde qu'on leur debite. Ils ont encore le *Faal*, qui est d'ouvrir un livre pour sçavoir par les nombres pairs & impairs la bonne & mauvaise fortune. Pour ce qui est de l'explication des songes, le rêveur estant assis dit les choses à venir à celuy qui les demande conformément à ce qu'il dit les avoir vûes en songe. Il a devant luy un grand livre ouvert plein de marmousets & autres grotesques, pour tenir les gens en suspens & tâcher de leur monter dans son livre quelque fantôme aprochant de ce qu'ils diront avoir vû la nuit. Ainsi il tire quelque chose des gens credules, par l'esperance qu'il leur donne qu'il leur predira infailliblement ce qu'il leur doit arriver. Ces fourbes se tiennent d'ordinaire autour du Palais du Roy où s'amassent les faineans, & on en voit aussi vers le chemin de Zulfa où ils tâchent d'amuser les passant par leur babil.

Les Persans sont fort portez aux sales paroles & aux injures, & quand deux hommes ont querelle ensemble au lieu de se battre à coups de poing, ils se batent à coups de langue & se maudissent l'un l'autre. Mais on n'entend point sortir de leur bouche aucun blasphême contre Dieu comme de la bouche de nos Europeans ; & s'ils entendoient jurer Dieu ou se donner au diable, ils s'écrieroient tous étonnez : *Cet homme là est il fou qui se donne au diable à credit & renonce au Paradis ?* Quand ils veulent affirmer une chose, tous leurs juremens sont *Ser azize cha*, par la teste cherie du Roy ; & *Erwah pigumber*, par l'esprit du Prophete, ces deux juremens ayant autant de poids l'un que l'autre. Je me souviens à ce sujet que passant un jour de Galata à Constantinople avec quelques gens de l'Ambassadeur de France, nous nous arrêtâmes sur le rivage à voir deux Turcs qui estoient aux mains. Aprés que l'on les eut separez, l'un d'eux se mit à dire mille injures à l'autre, & celuy-cy les ayant écoutées fort patiemment ; pour toutes les imprecations, luy dit-il, que tu viens de vomir contre moy, je ne te souhaite qu'un mal, qui est que ton ame n'ait non plus de repos en l'autre monde, que le chapeau d'un François en a en celuy-cy. Nous ne pûmes que rire de la pensée boufonne de ce Turc, à qui elle vint sans doute en voyant de quelle maniere nous nous saluons l'un l'autre, & que nous avons à toute heure le chapeau à la main.

Les Persans sont naturellement fort dissimulez & grands flateurs, & ils recherchent avec grand soin les moyens d'acquerir de l'estime, ce qui fait leur plus forte ambition. Ils aiment fort à recevoir des presens & à en faire, & sur tout les Grands. Si l'on fait un present au Roy on en fait faire l'estime, & le present en est estimé, il faut envoyer dix pour cent en argent au grand Portier, & cinq pour cent à son Lieutenant. C'est un droit que le Roy luy a octroyé, & si on ne le luy envoye pas de bonne volonté il se fait payer par force ; comme je l'ay vû pratiquer envers un deputé de la compagnie Hollandoise qui ne vouloit pas payer les dix & les cinq pour cent.

Le

Le luxe & la dépense vont à l'excez dans la Perse, & je l'ay assez fait voir en divers endroits de cette relation. Les Grands sont superbes dans leur équipage, les harnois de leurs chevaux sont couverts d'or & d'argent, & ils se piquent d'avoir quantité de domestiques, dont les noms & les Offices sont proportionnez à ceux de la maison du Roy.

Les Persans ont accoûtumé de s'entrevisiter à toutes les festes solennelles, pour se souhaiter les uns aux autres une bonne feste. Les plus puissans se tiennent au logis pour atendre les visites de ceux qui sont moindres qu'eux, puis à leur tour montent à cheval pour leur aller rendre la pareille. Les Courtisans continuent ces visites toute l'année, & vont chez les plus grands Seigneurs, demeurant dans le Divan ou la Sale jusqu'à ce qu'ils sortent du Haram où sont leurs femmes. Quand ces Seigneurs entrent dans la Sale, ils font une inclination en mettant la main sur l'estomac pour saluër la compagnie qui les atendoit. Aprés quelques complimens ils montent à cheval suivis de ceux qui les sont venus visiter, & qui les acompagnent chez le Roy pour recevoir quelque grace de luy par leur faveur. Les graces que le Roy fait d'ordinaire à de telles gens, sont de les envoyer de sa part à un Kan ou Gouverneur de Province, pour luy porter un oyseau ou le Calaat dont sa Majesté luy fait present, avec ordre de donner au Porteur une somme raisonnable. Le Kan reçoit ce present comme un thresor, bien que le plus souvent il ne vaille par beaucoup, & délivrant au Porteur l'argent ordonné, luy fait de plus un present de son côté, & luy donne le plus de marques qu'il peut de la joye qu'il ressent d'avoir esté honoré du souvenir du Roy par l'envoy de cet oyseau ou du Calaat.

Le Roy envoye à ses souverains Gouverneurs de Province pour marque d'honneur & de bien veillance un riche habit qu'on apelle *Calaat*. Ce Calaat dont j'ay eu ocasion de parler ailleurs, & que je veux mieux dépeindre au Lecteur en cét endroit, est un habit à la Per-

Persienne qui est d'ordinaire de toile d'or & d'argent. Cela sert à ces Gouverneurs pour augmenter leur pouvoir, & leur donner plus d'autorité sur les peuples, qui voyant leur Kan cheri du Roy ont pour luy d'autant plus de crainte & de respect. Lorsque ces faveurs manquent, les Gouverneurs les obtiennent par le moyen des presens qu'ils font aux favoris du Roy & autres Grands de la Cour.

Le Kan averti que le Calaat luy vient, sort de la ville & va au devant suivi de tous ses Officiers & des principaux du lieu avec la plus grande partie du peuple. Il fait aussi que toutes les Baladines s'y trouvent, avec les trompetes, les tambours & autres joüeurs d'instrumens. Le rendez-vous est ordinairement dans un jardin à une ou deux lieuës de la ville, où est l'Envoyé du Roy qui aporte le Calaat. Aussi-tost que le Gouverneur l'aperçoit il fait un grand salut & une priere pour le Roy, rendant graces à Dieu de ce que le Roy l'a dans sa memoire. En suite il met le Calaat sur son corps, & ce Calaat que le Roy envoye est selon la qualité du Gouverneur. Car à quelques-uns il n'envoye que la robe seulement; à d'autres il envoye la robe & le manteau, & à d'autres outre la robe & le manteau, la ceinture & la toque; mais si c'est à un des plus grands du Royaume, il envoye aussi le sabre & la canjare. Quand les Ambassadeurs reçoivent le Calaat, il y a souvent de grandes contestations: Car on les traite selon le lieu d'où ils viennent, & si l'Ambassadeur ne vient d'un Grand Prince, on ne veut pas luy donner le sabre & la canjare. A quelques-uns on donne la canjare & non le sabre; & à d'autres le sabre & non la canjare, & ces deux pieces sont ordinairement couvertes de pierries. Le Kan estant revêtu du Calaat rentre dans la ville avec tout le peuple, va à la maison du Roy (car dans chaque ville il y en a une) baise [illegible] de la porte, & fait là quelques prieres pour la prosperité de la personne du Roy. En suite il retourne chez luy où il y a grand festin, montrant ce Calaat à tous ceux qui luy viennent dire *Monbarek bachet*, c'est à dire, *Que cecy soit beni & de bon augure.*

Les

Les Persans sont peu adonnez au jeu, comme aussi la Loy défend tous les jeux de hazard, & le [illegible] que prend le mechabier bachi est pour amande & chatiment aux Joüeurs. Il a pour cét effet des espions, à qui les marchands & autres gens de moindre état ne n'osent refuser l'entrée de leurs maisons; mais pour les gens de qualité ils se moquent de ces espions & ne payent rien, comme je l'ay remarqué dans le dénombrement des Officiers de la Maison du Roy. Entre les jeux des Persans il y a une maniere de jeu de cartes apellé *Gengefé*. Nous n'avons que quatre marques aux nôtres; mais ils en ont huit aux leurs. Ils ont aussi une espece d'échecs & de tric-trac, & c'est à ces deux jeux-là qu'ils joüent le plus souvent. Les gens de boutique ont dans les ruës un certain jeu avec de petites bales de pierre marbrées, & c'est à peu prés comme le jeu de fossete de nos enfans. Ils n'ont point de jeux de paume ni de jeux de boule, & ils ne se les peuvent pas même imaginer. Quoy qu'ils disent qu'il leur est défendu dans la Loy de joüer de l'argent, ils pechent souvent contre la deffense; mais ils en joüent fort peu, & ordinairement le donnent aux pauvres. Quoy que Mahomet defende aussi de faire des vaisseaux d'or & d'argent & de s'en servir, disant que le metal doit estre laissé libre pour le commerce des hommes & pour les monnoyes, il n'y a que ceux qui sont dans l'impuissance d'avoir de l'argent qui observent cette loy; mais les riches ne font point de scrupule de la transgresser, & d'avoir plusieurs utensiles d'or & d'argent pour leur service.

Ni les Persans ni tous les Orientaux ne sçavent ce que c'est que des promenades comme nous les faisons, & ils ne peuvent assez s'étonner de nous voir marcher dans une allée de jardin, puis revenir sur nos pas, & ainsi continuer deux ou trois heures. Ceux au contraire font étendre un tapis au plus beau lieu du jardin pour s'asseoir dessus & contempler la verdure. S'ils se levent ce n'est que pour cueïllir du fruit & en manger; & ils en font beaucoup plus d'estat quand ils le cüeillent eux-mesmes, ne mangeant pas volontiers des choses qui ont esté maniées.

Les hommes ne dansent point, il n'y a que les filles de joye que l'on apelle aux festins, là où à visage découvert elles dansent & font mille postures pour divertir la compagnie. Ils ont aussi des joüeurs de gobelets qui ne cedent point aux nôtres en subtilité. Nos Charlatans prennent des boutons sous leurs gobelets, ceux-cy comme plus habiles se servent de gros œufs de poule, & en general ils ont beaucoup plus d'adresse en toutes choses. Ils vont joüer dans les lieux où ils sont apellez, & dans les places publiques. Leur farce finie ils font mille plaisantes postures en demandant quelque chose aux assistans, à qui il est libre de leur jetter quelque petite piece, ou de ne leur rien donner. Leurs Danseurs de corde surpassent aussi de beaucoup les nôtres. J'en ay vû plusieurs fois qui ont ataché une corde au haut d'une tour, & l'autre bout sur la place, & qui ont monté tout droit le long de la corde, de la place au haut de la tour avec un contrepoids dans les deux mains; dévalant ensuite par la même corde droit à reculons. A chaque pas qu'ils font sur cette corde, ils la mettent entre le gros orteil & l'autre doigt du pied qui serre bien, & comme ce[illegible] montent & dévalent, ayant quelquefois un enfant sur le col qui embrasse l'homme par le front.

La superstition regne parmi les Persans autant ou plus que parmi les Turcs. Avant que de faire leur priere ils sont obligez de se laver, & dans chaque maison ils ont un reservoir d'eau, laquelle comme bien souvent croupie est d'ordinaire pleine de vers; veu qu'en plusieurs lieux de la Perse on n'a pas de l'eau en abondance. Ils plongent la teste dans cette eau, ils s'en lavent la bouche, & s'en frotent le visage; & quand on leur represente en cella leur saleté, ils répondent que cette eau est en suffisante quantité pour la purification, & il doit y en avoir quatre pieds de h[illegible] quand l'eau ne court pas. Pour ce qui est des eaux courantes, en quelque petite quantité qu'elles soient elles suffisent pour les purifier & les rendre capables de prier, estant fondez sur cette maxime de la loy de Mahomet, que si du *Pichkal*, qui est de l'or-

l'ordure de chameau, couloit, cela suffiroit pour la purification. Ils ont une autre sorte de lavement commandé par la loy, qui est d'aller au bain aprés qu'ils se sont approchez de leurs femmes, & il y en a d'assez superstitieux pour y aller presque tous les jours. Ces bains, dont j'ay déja dit quelque chose ailleurs, sont des chambres fermées de tous côtez, ne recevant de jour que par le haut des voûtes où il y a des vîtres rondes, comme je les ay dépeintes au méme endroit. Premierement il y a le *Krasiné*, qui est une chambre en quarré de sept à huit pieds, où dans le milieu est une grande plaque de cuivre en forme de bassin fort plat, & dessous on fait un feu de brossailles ou de fiente de cheval (car il est défendu de brûler en ces lieux-là d'autre matiere.) La plaque échauffe toute l'eau qui est dans la chambre, & lorsqu'elle est en estat, un valet du bain monte sur la terrasse & sonne du cornet; afin d'avertir ceux qui veulent venir au bain. Si un Persien ou autre Mahometan avoit manqué huit jours d'y aller, il sentiroit par tout le corps une demangeaison qu'il ne pourroit supporter. Cela vient de ce que leurs pores, que la chaleur du bain a auparavant ouverts, venant à se fermer, les vapeurs du corps ne peuvent plus sortir par ces mêmes pores où ils se sentent piquez de tous côtez. L'ordre est que les hommes vont à ces bains depuis le grand matin jusques à deux heures de soleil levé, aprés lequel temps il leur est fait défense d'y aller; mais pour les gens de qualité ils ont tous des bains dans leurs maisons. Deux heures aprés que les hommes sont sortis du bain, les femmes s'y rendent. A l'entrée du bain est le lieu où chacun se deshabille, & puis on passe dans l'interieur. Si quelqu'un n'a pas une toile pour cacher ce que la modestie ne peut souffrir que l'on montre, on luy en preste une, aprés quoy on luy verse de l'eau chaude sur les épaules. En suite vient un homme, ou une femme quand les femmes sont au bain, avec un morceau d'étofe ruée, qui luy abat toute la crasse du corps. En cét état il va se plonger dans un reservoir d'eau chaude qu'ils apellent *Kolletain*. Et comme toutes sorte

 de

de gens voisins à ces bains, & qu'ils se lavent l'un parmi l'autre, il est à craindre que l'on n'en remporte quelque vilain mal, comme on en voit assez d'exemples dans l'un & l'autre sexe, plusieurs ayant esté gâtez dans ces bains sans s'estre jamais abondonnez à aucune impureté.

Ils ont aussi en Perse des personnes [illegible] qu'ils apellent *Sakas*; pour donner de l'eau à boire dans les ruës, & chacun boit dans une même tasse indifferemment; de sorte que si le païs estoit aussi humide que plusieurs païs de nostre Europe, & qu'ils n'eussent pas là l'usage des bains, ils gaigneroient souvent le mal qu'on a honte de nommer. Leurs Barbiers sont fort adroits, & surpassent les nôtres pour la legereté de la main; de sorte que l'on ne se sent presque point raser. Ils ont aussi un petit fer de quoy ils coupent fort adroitement les ongles des mains & des pieds. Pour ce qui est de la barbe, les gens de la loy se la font faire avec des ciseaux; mais il s'en faut beaucoup qu'ils la laissent si longue que celle des Turcs. Les gens de Cour & de guerre la rasent entierement, ne laissant que deux grosses moustaches qui devalent sur les joües; car ils tiennent à grand honneur d'avoir ces longues moustaches, & disent que c'est tout l'ornement du visage.

Je viens au vestement des Persans. Ils portent comme une robe qu'ils apellent *Cabaye*, qui descend un peu plus bas que les genoux. Elle est de toille trés-fine, piquée à grands points pour tenir le coton qui est par dedans, & on y en met peu en esté pour les rendre plus legeres. Ces toiles seroient à grand marché si les gens de qualité ne changeoient presque tous les jours de robe, parce que ces toiles estant toutes teintes & ne tenant point leur couleur, dés qu'il y tombe une goutte [illegible] & ils auroient honte de porter aprés leur robe. Les manches sont longues & [illegible] bras, se venant serrer sur le poignet. La robe est de même juste au corps jusqu'à la ceinture, puis elle s'élargit en descendant. Un des côtez s'atache sous l'aisselle gauche avec des rubans de la même étofe, & l'autre croisant par dessus va s'atacher

sous

ſous l'aiſſelle droite. Ils portent par deſſus cette robe une belle ceinture de ſoye ornée aux bouts de fleurs d'or, ſur laquelle ils en mettent encore une autre faite de ces fines laines de Kerman. Les plus riches font vanité de porter jusqu'à trois ceintures, les deux premieres de ſoye, & la troiſiéme de laine qui va par deſſus. Sous cette robe ou veſte ils portent une chemiſete de toile de coton à fleurs piquée, & leurs chemiſes ſont de ſoye de diverſes couleurs. Ils portent le moins de toile qu'ils peuvent; parce que le ſavon eſt fort rare en Perſe, & qu'on n'y ſçait pas fort bien blanchir. Quand nous venons des Indes à Iſpahan, nous aportons pour cinq ou ſix mois de linge blanc, & le reportons ſale aux mêmes Indes, où on le blanchit bien mieux qu'en Perſe. Leurs caleçons qui ſont auſſi de ſoye ſeur deſcendent juſques à la cheville du pied, & ils ne ſont point ouverts comme les nôtres; mais pour des haut de chauſſes ils ne ſçavent ce que c'eſt. Leur *Seſſe* ou toque, que nous apellons *Turban*, eſt faite d'une piece d'étofe de ſoye fine, mélée d'or & d'argent, & eſt à peu prés de la forme d'une de nos citroüilles rondes. Le deſſus eſt un peu plat, & c'eſt où un bout de l'étofe garny de fleurs d'or ou d'argent vient finir par une eſpece de bouquet. Ces toques ſont fort peſantes, ſur tout celles où il y a peu de ſoye, & qui ne ſont preſque qu'or & argent. Les moindres de ces derniers valent bien deux cens écus, & il y en a ſur la teſte du Roy & des Grands Seigneurs qui vont à quatre ou cinq cens. On verra rarement un Officier conſiderable qui ne porte à ſa toque quelques pierreries. Les gens de Cour & d'épée, tant grands que petits, ont devant l'eſtomac le poignard paſſé dans la ceinture, & ce poignard eſt plus ou moins enrichi dans la qualité & les moyens de chacun. Le moindre ſoldat fait couvrir d'argent la gaine & la poignée du ſien; mais pour les Grands ils ont les leurs garnis de joyaux, & j'ay veu au dernier poignard qui fut fait pour Cha-Abas II. un diamant de plus de ſoixante caras, lequel eſtoit eſtimé avec d'autres pierreries qui l'accompagnoient douze ou treize mille tomans, qui ſont prés de deux cens mille

mille écus. Dans toutes les Cours Mahometanes les Princes & Princesses de sang Royal ont le privilege de porter deux poignards, un de chaque côté, & ce privilege ne s'étend point hors de la Maison Royale.

Par dessus la veste ils ont un juste-au-corps, qui est fait à peu prés comme les nôtres. Il est ataché par en haut avec un bouton, & il y a d'ordinaire par devant neuf boutonnieres à queuë, rangées de trois en trois dans une distance égale; mais qui ne servent que d'ornement; parce qu'ils ne boutonnent point le juste-au-corps. Les queuës des boutonnieres de celuy du Roy sont couvertes de pierreries. L'étofe de ce juste-au-corps est de drap ou de brocart, & en hyver il est doublé d'une fourrure de marte, ou de certaine fourrure de mouton gris qui vient de Korasan, dont la laine est fine comme de la soye, longue & frisée & qu'on estime beaucoup. Les Persans aiment sur tout la bigarrure en leurs habits; car leur juste-au-corps est d'une couleur, leur veste d'une autre, leurs chausses d'une autre, & leurs souliers, particulierement ceux des femmes, sont ou verds, ou rouges, ou jaunes, ou violets. La ceinture & le turban doivent toûjours estre d'étofe rayée, il n'y a que les Moulhas qui portent le tout uni.

Outre cét habillement ils ont encore en hyver une espece de manteau long qui va jusques aux talons avec des manches de même longueur, & on le double aussi de riches fourrures. Les gens de qualité, & plusieurs même d'entre le peuple, n'épargnent non plus les toiles d'or & d'argent que nous faisons icy les droguets. Un homme de cour qui n'aura que sept ou huit tomans de ga[illegible] les ans fera dépense de plus de quatre ou ci[illegible] tous d'habits; & ce luxe s'augmente [illegible] tomans personnes de vile condition, de [illegible] qu'on a souvent de la peine à discer[illegible] d'avec le maître. Ce Proverbe court aujourd'huy parmi les Persans, *Korbebé lebas*, c'est à dire, autant que vous serez bien vêtu autant serez-vous bien receu & honoré, & aurez accez à la Cour & chez les Grands. Cha-Abas II. n'empeschoit

pas

pas ce desordre, comme faisoit le Grand Cha-Abas son Bisayeul, lequel ne permettoit les habits que conformément aux conditions des personnes : Car un jour voyant un de ses gens qui avoit un bas de toile d'or par dessus d'autres, & luy ayant demandé ce qu'il avoit de gages, comme le Roy sçût qu'ils ne suffisoient pas pour une chaussure si chere & pour la suite d'une pareille dépense, pour épouvanter les autres & les détourner par cét exemple d'un tel excez, commanda qu'on luy donnât tant de coups de bâton sur la plante des pieds qu'il en mourut peu de jours aprés. D'autres disent que cét Officier estant surpris de la demande que luy fit le Roy, luy répondit que sentant de fois à autre quelques douleurs de goute, il se servoit de cette chaussure ; parce qu'on l'avoit asluré qu'elle le tiendroit plus chaud ; A quoy le Roy repartant qu'on luy avoit enseigné un mauvais remede, & qu'il en avoit un bien plus court & bien plus seur pour guerir les goutes : il ordonna qu'on le traitât de la maniere que je viens de dire, & c'est comme il fut gueri du mal dont il se plaignoit. Il est vray que ce luxe n'estoit guerre en pratique chez les Persans avant le regne de Cha-Abas, qui avoit lieu de s'étonner de voir des bas de toile d'or à un de ces moindres domestiques ; & qu'il n'a pris cours que depuis que les Anglois & les Hollandois ont commencé à trafiquer dans la Perse & à y aporter leurs draps, & que les Armeniens en ont aussi acheté de l'argent qu'ils reçoivent des soyes qu'ils transportent en Europe. Avant ce temps-là on ne sçavoit en Perse ce que c'estoit de porter des bas de chausse, & tout le monde en usoit comme font encore aujourd'huy les moindres soldats & le pauvre peuple, qui ne portent autour de la jambe qu'une bande de poil de chevre qui est une espece de camelot, longue de deux aunes & large de cinq ou six doigts, le pied demeurant à nud dans le soulier sinon que durant le froid ils se servent de chaussons. Cette façon de chaussure semble trés-commode, sur tout pour les soldats & les pauvres gens, qui estant souvent contraints d'essuïer de grosses pluyes & de passer des torrens, n'ont

qu'à

qu'à deplier cette bande pour la faire secher en peu de temps ; au lieu qu'en nôtre Europe il faut deux heures à faire secher un bas quand il est mouillé, & qu'on a bien de la peine à le tirer de la jambe. Les Persans se servent depuis aujourd'huy de bas pour leur chaussure ; mais ce bas ne joint pas la jambe, il est tout d'une venuë, & large en bas comme en haut. Il est garni au talon d'une petite piece de cuir qui va deux doigts par dessous ; parce que sans ce renfort le soulier qui n'est point ataché, & qui va à chaque pas batant le talon, déchireroit aussi tost le bas. Leurs souliers sont de chagrin ou de marroquin, faits à peu prés comme les pantoufles de nos femmes, avec un petit fer sous le talon ; car ils n'ont point de quartier, & comme j'ay dit on ne les atache point. Comme il faut à toute-heure ôter le soulier pour marcher sur les tapis, il leur est plus aisé de se servir de cette sorte de souliers, que s'ils les atachoient comme nous faisons les nôtres. Les personnes de moyenne condition, au lieu de brocart prennent pour s'habiller du drap d'Hollande ou d'Angleterre ; & pour le petit peuple il se sert de toiles & d'autres choses grossieres teintes de diverses couleurs, qui sont ordinairement de violet, de bleu, de vert & d'autres couleurs, à la reserve du noir. Les petites gens ne portent guere que de ces sortes de couleurs ; parce que les taches n'y paroissent pas si-tost qu'aux autres.

Comme l'hyver est assez rude en plusieurs Provinces de la Perse, on a pour remede contre le froid des bonnes fourrures, & il y en a de trois sortes. Les peaux de mouton & de renard sont les moindres, & pour l'usage des petites gens. Celles qui sont à laine frisée des agneaux d'Yezd ou de Kerman, & les peaux de chat & de belette, sont pour les personnes de moyenne condition. Les peaux de marte sont pour les Grands de la Cour & autres personnes élevées en dignité ; elles viennent de Moscovie, & il y en a telle qui coûte jusques à cinq cens écus. Ils tuënt d'ordinaire les agneaux d'Yezd ou de Kerman quinze jours aprés qu'ils sont nez ; afin d'avoir leur peau plus frisée ; car plus ces agneaux vieillissent, moins la

frisure

frisure en est belle. Les Persans ont l'art de faire des casaques qui resistent à la pluye, au vent, & au froid. Elles sont de laine que l'on foule comme nos chapeliers foulent leurs chapeaux.

Puisque j'ay dit qu'il fait froid en Perse, & qu'il n'y a point de bois que vers la Mer Caspienne, il est à propos de dire aussi de quelle maniere on se chaufe en ces païs-là. Il y a dans toutes les maisons de petites chambres, qui dans le millieu de la place ont un trou carré d'un pied de profondeur, & long de deux ou trois, selon la grandeur de la chambre. Au dessus il y a comme un de nos tabourets qui couvre le trou avec un grand tapis, qui empesche que la chaleur de ce que l'on a allumé dans cette fosse ne se perde; & l'on est assis sous le tabouret jusqu'à la ceinture; de sorte qu'insensiblement & en moins de rien d'un excez de froid on passe à un excez de chaleur & à une sueur moîte, laquelle si vous n'y prenez garde vous jette dans le sommeil. Tous les Grands ont des chambres à cheminée, où l'on ne couche pas le bois pour le brûler: mais on le dresse debout. Le manteau de la cheminée vient fort bas & en demi cercle; il est à deux ou trois pieds du plancher, & n'en a qu'autant de large, & il est fait de la sorte pour éviter la fumée.

Pour ce qui regarde les civilitez des Persiens, quand ils se rencontrent devant des personnes de plus grande condition, par respect ils se mettent à genoux pour s'asseoir à leur mode sur les talons, & chacun prend son rang conformement à sa qualité. Ils sont grands faiseurs de complimens qu'ils apellent en leur langue *Traveza* & leur maniere de saliier est toute differente de la nôtre; car ils ne se découvrent jamais; mais ils font seulement [illegible], & au lieu de nos reverences ordinaires, ils portent la main droite sur l'estomac. Il est temps de parler des femmes, [illegible] ce qu'il y a aussi à remarquer sur cét article.

Les femmes en Perse sont aussi fort superbement vêtuës. Leur habit n'est pas separé en corps & en jupe; mais tout d'une suite, & il n'est guere different de

celuy

celuy des hommes. Il est ouvert par devant, & ne passe pas le gras de la jambe. Leur ceinture n'est pas large, mais elles la laissent pendre negligeamment, & leurs manches sont justes au bras jusques au poignet. Elles ont sur la teste un petit bonnet élevé comme une petite tour, & orné de pierreries, selon leur condition ou leurs moyens. De ce bonnet il pend à quelques-unes par derriere un voile de soye, ce qui leur donne beaucoup de grace; & leurs cheveux qui sont treslez leur descendent sur les épaules. Elles ont comme les hommes un caleçon qui leur descend jusques aux talons, & leurs souliers ne sont pas aussi differens de ceux des hommes. Les femmes d'Ormus, à cause des grandes chaleurs du païs, ne portent pour tout habit que ce simple caleçon avec une chemise par dessus. Les Armeniennes ont de particulier un petit juste-au-corps sans manches presque comme les hommes, & la teste entortillée avec une toile fine qui leur revient brider le menton. Leurs cheveux sont assemblez en une tresse, à laquelle elles en ajoûtent encore d'autres, pour en faire une longue queuë enfermée dans un étuy de velours ou de satin en broderie qui leur pend par derriere au dessous de la ceinture. Celles qui sont riches se parent de quantité de joyaux, & j'ay dit ailleurs quel est l'ornement des femmes dans les Royaumes de Lar & d'Ormus.

On voit en Perse quantité de belles femmes, tant de bazanées que de blanches: Car comme on en amene des unes & des autres de tous les côtez, ceux qui en sont les marchands les choisissent les plus belles qu'il leur est possible. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Mengrelie, de Georgie, & des frontieres de la grande Tartarie. Les bazanées sortent des terres du Grand Mogol, & de celles du Roy de Golconda, & du Roy de Misapour; & pour les noires elles viennent de la côte de Melinde, & de celles de la Mer Rouge.

Les femmes en Perse ne se laissent voir à qui que ce soit qu'à leurs Maris. Quand elles vont aux bains publics

(ce

(ce qui n'arrive qu'à celles qui sont de basse condition, & qui n'ont pas le moyen d'en avoir cher [illegible]) un grand voile les couvre depuis la teste jusqu'aux pieds, & il n'y a que deux petits trous à l'endroit des yeux par lesquels elles peuvent voir pour se conduire. Elles sont faineantes dans leurs maisons, où elles ne se mêlent d'aucune chose, non pas mesme du menage, ne mangeant jamais avec leurs Maris quand il survient la moindre personne de dehors. Ainsi toutes choses generalement sont en la disposition du Mari, & les femmes ne sont nullement maîtresses; mais plûtost esclaves. Elles passent la plus grande partie du jour à prendre du tabac de differentes manieres, & quand elles sont au bain c'est à qui fera voir les plus beaux habits, & à qui aporte la plus belle collation. Celles qui ont le moyen d'avoir des esclaves pour les servir, se font froter tantost les bras, & tantost les cuisses & les jambes jusqu'à ce qu'elles s'endorment, menant de la sorte une vie toute voluptueuse, & ne pouvant avoir d'autre divertissement dans leur prison. Ainsi dés qu'une fille est mariée elle n'a point d'autre frequentation que celle des femmes ou des Eunuques, & les femmes de qualité sont celles qui sont gardées plus étroitement. Plus un homme est élevé en dignité ou en biens, il y va de sa gloire d'avoir grand nombre de femmes & d'esclaves, & l'empire absolu qu'il a sur elles les tient en bonne intelligence de gré ou de force.

Il y a de deux sortes d'Eunuques pour la garde des Sultanes & des femmes des grands Seigneurs. Les uns sont blancs, & ceux-cy n'aprochent guere des femmes: mais sont commis à la garde des premieres portes du Haram, les autres sont noirs, affreux de visage, & coupez à net [illegible] les precedens; & ce sont ces derniers qui ont l'interieur du Haram. S'il est necessaire [illegible] la maniere [illegible] de quelque sorte [illegible] Eunuques vont [illegible] en faisant carriere avec des bâtons faire le Courouk, [illegible] Medecin, le monde à se retirer. Quand les femmes du Roy sont en campagne, il faut éviter comme j'ay dit ailleurs, de se trouver en ces quartiers-là une ou deux lieuës

lieuës aux environs. Car il y a un grand nombre d'Eunuques blancs, [illegible] battent la campagne deux ou trois jours de suite auparavant pour faire retirer le monde à force de coups, les Eunuques noirs demeurans toûjours à la garde du corps des femmes. Si le jour que le Roy sort avec elles il arrivoit que quelqu'un se fut endormi dans un fossé ou en quelque autre lieu, & ne se retirât pas assez promptement, dés qu'on l'auroit aperçû il seroit mis en pieces & tué sur le champ sans autre forme de procez. Cha-Abas II. estant en campagne avec ses femmes, un des valets qui avoient aidé à tendre les pavillons fatigué du chemin s'endormit par mal-heur sous une de ces tentes. Comme les femmes du Roy feurent arrivées elles troverent cet homme endormi, & ayant jetté un grand cri à cette veûë, les Eunuques le prirent sans l'éveiller, l'envelopperent des tapis sur lesquels il estoit couché, & l'enterrerent tout vif. Cha-Sefi Pere de Cha-Abas II. estant aussi un jour en voyage avec ses femmes un païsan qui n'avoit peû avoir justice d'ailleurs venant pour luy presenter une requeste, le Roy avant qu'il parlât perça ce pauvre homme de deux coups de fleches, & il tomba mort sur la place; mais ce Prince fut fort blâmé de cette action. Quand ces femmes passent dans un village, fût-ce au milieu de l'hyver mesme dans la nuit, il faut que tous les hommes dés qu'ils en sont avertis se levent & fuyent au travers des neiges; & c'est de cette maniere que sont gardées les femmes du Roy & des Grands Seigneurs.

CHAPITRE XV.

Des maladies de la Perse & de la m[illegible]

[illegible] les malades

JE commenc[illegible] p[illegible] les maladies ordi[illegible] malade n'a fans. Ils sont peu incom[illegible]dez en Per[illegible]y, il mou- verole; mais en revanche ils ont presque tou[illegible]s [illegible] jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. Cela pourroit bien leur venir de ce que l'on commence à leur raser la teste dés qu'ils

qu'ils ont cinq ou six mois, & d'ordinaire ils se la font raser deux ou troisfois la semaine: Mais cette mode ne choque point la veuë; parce qu'ils ne portent point de cheveux, & qu'ils n'ôtent jamais le turban en saluant.

Il y auroit en Perse quantité de gens ataquez du mal venetien, n'estoit le bon air joint à la qualité du pays qui est fort sec, à la reserve de la Province de Mazandran; Mais outre cela les Persans usent de grandes precautions pour s'exempter de ce mal & un homme ne couchant jamais deux fois avec une femme sans aller au bain, tout le venin qu'il pourroit avoir contracté s'exhale par là. Ils ne sçavent ce que c'est que de goute & de gravelle, & il n'y a que les Armeniens qui sont ataquez de cette derniere maladie; mais on remarque que ce sont ceux qui pendant leur vie ont bû plus de vin que d'eau.

Pour ce qui est de la colique, on ordonne à celuy qui en est atteint de manger de la chair de cheval, & j'ay vû plusieurs en guerir par ce moyen. Aux Indes ils ont un autre remede pour la colique. Dés qu'un homme la sent, on prend un fil de fer d'un pied & demi de long & de la grosseur d'une bonne plume, & aprés qu'on la fait rougir, on le passe sur la peau de dessous le talon jusqu'à ce qu'elle soit grillée & que le fer vienne jusqu'à la chair vive. Alors l'homme sentant la brûlure vient à tressaillir, & aussi-tost il ne sent plus de douleur.

En general les Persans, & particulierement ceux qui sont riches ou qui ont de quoy vivre honnestement, sont bien moins sujets aux maladies que les peuples de l'Europe. La raison de cela est, qu'ils ne manquent pas au printemps de prendre le bois de Chine, qui est une racine qui vient de la Chine & comme une espece de Rhubarbe [illegible] pour un excellent preservatif. Voicy [illegible] ils s'en servent. Pendant plusieurs jours [illegible] de cette racine dans eau selon la doze que [illegible] ordonne. Par exemple, le premier jour on en [illegible] une once dans trois pintes d'eau, chaque jour on augmente la doze de la racine jusqu'au douziéme, & du douziéme jusqu'au vingtiéme jour. Cette boisson est

est agreable à boire, & est à peu prés de la couleur de nos vins paillets. Pendant qu'on boit de cette decoction, on ne peut manger qu'un peu de pain & de poulet rôti sans sel, & aprés l'avoir quitée il faut demeurer un mois sans manger de fruit. Quand on a pris de ce bruvage on couvre bien la personne, & de la grande sueur qui en sort les linges en deviennent tous jaunes, & mesme les murailles de la chambre. Cette racine se gâte aisément comme la rhubarbe & quand elle est bonne la livre coûte cent écus.

Les Persans avoüent eux-mesmes que la medecine ne se pratique pas dans leur pays avec beaucoup de methode, & demeurent d'accord que ce sont les seuls Francs qui l'entendent bien. Aprés que le Medecin s'est informé des accidens de la maladie, il n'ordonne le plus souvent au malade que des quatre semences froides, ou quelque méchante decoction que chacun fait chez soy, envoyant querir ce qui est necessaire chez un Droguiste. Pour la dissenterie ils prennent du lait caillé aigre avec du ris cuit dans l'eau sans estre écaché qu'ils mélent parmy le lait, & ils y ajoûtent quelquesfois un peu de rhubarbe torée qu'ils mettent en poudre.

Dés le commencement de la maladie le pain est incontinent defendu, & au lieu de pain ordonne le ris fort clair cuit avec le boüillon de poule, & le plus souvent dans de l'eau claire; Mais la diete est le remede le plus ordinaire que les Medecins ordonnent en toutes sortes de maladies, & qu'ils croyent aussi le plus souverain. Le remede est bon à la verité en bien de recontres; mais souvent ils le convertissent en poison; puisque ce n'est pas par methode & par raison qu'ils l'ordonnent: mais par coûtume, estant certain que souvent ils defendent ce qui est bon, & ordonnent ce qui est mauvais. Il n'y a point en Perse de magnifiques hospitaux po[...] comme en nostre Europe; Ainsi quand u[...] pas le moyen de faire venir le Medecin chez [...] te sur un asne accompagné de deux ou trois ho[...] le soûtiennent, ayant une serviete ou une écharpe au col pour marque qu'il est malade. Estant chez le Medecin, celuy-

celuy-cy prend la main du malade, luy taste le pouls, luy fait retirer la langue, s'informe du commencement & du progrez du mal; puis la plume à la main dans trois doigts de papier luy ordonne plus de brevage en un coup que trois ventres n'en pourroient porter. De façon que bien que le malade ne rende presque que des eaux claires, on croit que la medecine à bien operé veû la grande quantité qui luy en sort du corps.

Quand le Medecin est apellé pour une consultation, il se montre fort desinteressé & ne veut rien prendre; mais le mot du guet est donné à son *Attar* ou Droguiste, qui fait si bien ses parties pour le malade, qu'il trouve le moyen de rembourser le Medecin de ses peines. Ils ne permettent pas à un malade de changer de chemise, quoy qu'elle soit pourrie de sueur, ni mesme d'habit.

Ceux qui peuvent faire venir le Medecin chez eux, quoy qu'il leur en coûte plus cher que de l'aller voir, n'en ont pas pour cella plus de soulagement que les autres. Quand il y arrive, bien que le malade commençât à donner des signes qu'il se sent prés de sa fin, il dit aux domestiques que la maladie n'est pas dangereuse, & qu'asseurement le malade guerira; & il arrive souvent que dés qu'il s'est retiré de la maison le malade expire. Mais d'autre costé il dit aux parens du malade que la maladie est dangereuse, & qu'il ne sçauroit répondre de l'évenement. C'est de cette maniere qu'il se met à couvert de tous reproches, & que la chose arrive comme il l'a predite aux uns, si elle n'arrive pas comme il l'a predite aux autres.

CHAPITRE XVI.

De la division des temps Parmi les Persans.

LEs Persans divisent comme nous le jour naturel en quatre parties. La premiere est depuis le Soleil levant jusques à midi; la seconde depuis midi jusqu'au Soleil couchant: la troisiéme depuis le Soleil couchant jusqu'à

jusqu'à minuit ; & la quatriéme depuis minuit jusqu'à l'autre Soleil levant. A minuit, le matin, & quand le Soleil se couche, il se fait dans chaque ville un concert de tambours de cuivre faits à peu prés comme nos tymbales, mais beaucoup plus gros, de haut-bois, de petits tabourins, de bassins de leton & autres tels instrumens. Il y a des hommes gagez pour en joüer un quart-d'heure durant, & ils se vont mettre dans un lieu eminent d'où on les puisse entendre de toute la ville. Ils ont aussi de grands cornets de sept à huit pieds de long qui ont la bouche fort large, & quand on soufle dedans on les entend de plus d'une demi lieuë. Il n'y a que la ville où le Roy fait sa residence, & celles où il y a des Kans pour Gouverneurs où l'on sonne ces cornets. Le bruit de ces mesmes instrumens se fait entendre dans toutes leurs festes, & quand le Roy fait quelque nouveau Gouverneur ou Officier. Ces joüeurs d'instrumens ont droit d'aller se faire entendre à toutes les maisons où ils sçavent qu'il est né un enfant masle, aprés quoy on est obligé de leur donner quelque argent. Les gens du commun ne s'en peuvent dispenser ; mais les grands Seigneurs s'en moquent.

Les Persans dans la supputation des temps, tant en ce qui regarde le civil, qu'en ce qui regarde la religion, se servent de mois lunaires, dont voicy les noms. Le premier *Mouharrem*, le second *Sepher*, le troisiéme *Rebia el-auel*, le quatriéme *Akrer*, le cinquiéme *Gemadil-auel*, le sixiéme *Gemadil-akrer*, le septiéme *Regeb*, le huitiéme *Chaabon*, le neufiéme *Ramezan*, le dixiéme *Chaual*, l'onziéme *Zikadé*, le douziéme *Zil-haggé*, & ils comptent le commencement de chaque mois depuis le croissant veû & apperçû.

Dans leurs comptes Astronomiques & en calculant les longitudes & latitudes des planetes pour former leur *Tekuim* ou Almanach, ils se servent des mois solaires, dont voicy aussi les noms. *Nisan* qui a trente & un jour, *Onzon* trente, *Ajar* trente & un, *Harizon* trente, *Temouze* trente & un, *Ab* trente & un, *Ailoul* trente, *Techrion-el-auel* trente & un, *Techrion-el-ilani* trente, *Kanon-el-auel* trente

trente & un, *Kanon-el-fani* trente & un, *Choubat* vingt-huit ou vingt neuf; c'est celuy qui répond à nostre mois de Fevrier. Le premier mois *Azar* commence l'onziéme de Mars à nostre compte, de sorte que ce mois répondoit à nôtre mois de Mars avant la reforme du Calendrier Gregorien; aussi apellent-ils tous ces mois *Mah-roumi*, c'est à dire *mois des Romains*. Ils se servent aussi des mois des Egiptiens, dont voicy les noms. *Feruerdin*, *Erdibehocht*, *Kourdad*, *Tir*, *Mordad*, *Cheriuer*, *Mehre*, *Abon*, *Azer*, *Dei*, *Bahmen*, *Espendarmouze*. Le premier mois Feruerdin commence toûjours à l'equinoxe du printemps, & chaque mois ne contient que trente jours, ajoûtant à la fin de l'année les cinq qui restent qu'ils apellent *Kramse-mousterelzé*.

Le jour de l'equinoxe du printemps est parmi les Persans le premier jour de l'an qu'ils apellent *Neourouzé*, & c'est une de leurs principales festes. Ce jour là la plus grande partie des Grands du Royaume se trouve à la Cour, & ils saluënt le Roy en luy faisant un present chacun selon sa condition. S'ils n'ont pû trouver quelque chose de rare & de prix, ils presentent des ducats d'or, & il y a tel Seigneur qui en presente jusqu'à dix mille. Ceux qui sont absens de la Cour, comme les Kans & Gouverneurs des Provinces, ont soin d'envoyer de mesme des presens, & le Roy reçoit ce jour-là de grandes richesses. Ils rendent aussi graces à Dieu de ce qu'il leur a fait voir la nouvelle année, qu'il a gardé les biens de la terre du mauvais temps, & qu'ils voyent déja le grain un peu haut: Car depuis l'equinoxe du printemps il n'y a plus de froid, ce qu'ils aprehendent fort à cause des melons & des concombres qui servent de nourriture au pauvre peuple durant quatre mois de l'année. A ce premier jour de l'an si un Persan n'avoit de l'argent pour acheter une cabaye ou robe neuve, il iroit engager son corps pour en avoir une. Le luxe regne autant en Perse à proportion parmi les petits que parmi les Grands.

CHAPITRE XVII.

Des feſtins & des viandes ordinaires des Perſans.

ON ne cherche point en Perſe de grandes delicateſſes pour la bouche, ſoit par neceſſité, ſoit par vertu, & les grands Seigneurs comme les petites gens ſont aſſez ſobres. Comme le bois y eſt fort rare & fort cher, particulierement à Iſpahan, les Perſans ne font qu'un repas le jour de choſes cuites, & leur dîné qu'ils apellent *Chaté* conſiſte en du pain, du fromage écremé ou briſé qu'on vend dans des peaux de bouc, du lait, du vin cuit, des mélons, & en d'autres fruits ſelon la ſaiſon, à quoy les riches ajoûtent des confitures ſeches & liquides. Le ſoir ils mangent quelque choſe de cuit, & c'eſt ordinairement le pilau & quelque viande rôtie. Ils achetent les choſes à meſure qu'ils les veulent aprêter, & ne font aucune proviſion, ce qui eſt cauſe qu'ils font double depenſe; Mais ce ſont les ſeuls Mahometans qui en uſent de la ſorte: car pour les Armeniens il vivent d'epargne & de proviſion, & aprés qu'ils ont fait une fois leurs premiers achats, ils mettent fort peu la main à la bourſe pour la depenſe.

Le mouton, le chevreau, les poulets & les pigeonneaux ſont les viandes ordinaires des Perſans; car pour ce qui eſt du bœuf ils en mangent rarement. J'ay remarqué ailleurs que tous les Mahometans en mangent point de lievre, & j'en ay dit la raiſon. Le Roy & les Grands Seigneurs qui aiment la chaſſe en mangent bien peu, & quand ils ont pris un ſanglier ils l'envoyent quelquesfois en preſent à quelque Chrétien dans la veuë de recevoir quelque reconnoiſſance de l'honneur qu'ils luy ont fait. Les Armeniens avoient aporté d'Europe la maniere d'engraiſſer des chapons & d'élever des poulets d'Inde, ce qui n'eſt que pour la bouche du Roy; mais ils ne s'en trouverent pas bons marchands, comme je l'ay remarqué en parlant des Zulfalins. On n'a pas l'art en Perſe de diverſifier les viandes comme on fait en France: on ne

ſert

n'ont rien de ragoûtant dans les festins, & ce sont des viandes plus propres à contenter une grande faim qu'un goust delicat. Le mouton & l'agneau sont trés-bons en Perse, si on sçavoit les rôtir à nôtre mode; mais les Persans ne les rotissent qu'au four, & leurs fours sont bien differens des nôtres. Ils sont creusez dans la terre, de la largeur de deux pieds & demy ou environ, & de la hauteur de cinq ou six. Faute de bois ils les chaufent avec des broßailles, & une espece de tourbe faite de terre pétrie avec la fiente des bestes, laquelle ils font secher par morceaux plaquez contre une muraille aprés quoy ils en font des piles & s'en servent au besoin pour faire du feu. Ils font cuire un mouton tout entier à la fois, & le pendant dans le four mettent en bas un grand baßin plein de ris que la graiße qui sort du mouton fait cuire. La seule queuë d'un des moutons pese quelquefois dix à douze livres, & rend cinq ou six livres de graiße; & elle est de figure contraire à celles de nos moutons, estant large en bas & étroite en haut. Il y a plusieurs Rotisseurs à Ispahan, & on void à leurs boutiques plusieurs moutons pendus & rôtis, dont ceux qui en vont acheter se font couper ce qu'ils veulent. On voit dans d'autres boutiques vendre la viande boüillie, & en d'autres le ris; mais pour le dire en un mot la cuisine des Persans n'a rien de friand, ni qui puiße flater le goût des gens qui aiment la bonne chere. Ils font aßez de confitures à leur mode: mais mal faites à la nostre, & des fruits confits au vinaigre sont un de leurs principaux ragoûts.

Pour ce qui est du pain il est bon & fort blanc, comme estant de froment que le païs peut fournir sans qu'il soit besoin d'en faire venir d'ailleurs. On le cuit tous les jours, & on le fait en forme de gâteau fort mince parsemé de graine de Sesame. En quelques endroits on le fait cuire dans des fours, dont la place est couverte de petits cailloux ronds qui s'échaufent aisément & retiennent la chaleur; Mais à Ispahan on fait le feu au fond d'un trés-grand vase de terre qui est fait comme un

grand pot, & quand il est chaud on plaque la pâte contre les flancs du vase, où elle se cuit bien, n'étant pas plus épeisse que le doigt. Les Armeniens font une autre sorte de pain mince comme une carte & d'environ un pied & demi de diametre, & ils le font cuire sur une platine de fer qu'on échause à peu de frais.

La vaissellc dont se servent les Persans est de cuivre rouge qu'ils font étamer souvent: car ils ne se servent point d'argent (ce qui est défendu comme j'ay dit, par la loy de Mahomet, & le Roy n'a pour son service que de la vaisselle d'or, dont il est trés-bien pourvû. Ils ont aussi pour leur usage quantité de belle vaisselle de terre à la façon de porcelaine qui se fait dans le païs, & particulierement à Kerman & à Chamaqui. Ils se servent de cuilliers de bois pour manger ce qu'il y a de liquide; car pour le ris qui est assez épais ils le mangent à pleine main, & ils en font de même des autres choses, n'essuïant qu'avec leur mouchoir qui leur sert de serviete.

Les Persans sont tellement acoûtumez au tabac, qu'il leur est impossible de s'en passer. La premiere chose qu'on sert à table est ordinairement la pipe, le tabac, & le cafvé, & c'est par-là qu'ils commencent quand ils veulent faire la débauche. Ils le prennent en fumée par un artifice bien particulier. C'est dans une bouteille de verre avec un col gros de trois doigts, dans laquelle entre un canal de bois ou d'argent. Ils remplissent le col de la bouteille où il y a une platine dehors, sur laquelle ils metent leur tabac un peu moüillé avec un charbon dessus. Sous cette platine il y a un trou où est accommodé une longue canne; puis en tirant son haleine la fumée du tabac vient par force au bas le long du canal, & entre dans l'eau qu'ils font de toutes sortes de couleurs, cette bouteille en estant à moitié pleine. Cette fumée étant dans l'eau remonte pour venir à la surface; lors en tirant elle vient à la bouche de celuy qui fume, & ainsi la force du tabac est temperée par l'eau, vû qu'autrement ils ne pourroient pas subsister à en prendre incessamment comme ils font. On aporte aussi le cafvé qu'ils prennent

dans

dans de petites tasses de porcelaine, & on sert aussi de toutes sortes de dragées; mais la pluspart en tiennent toûjours de petites boites pleines dans la poche, pour en faire part à la compagnie, s'il arrive que celles qu'on leur a servi ne soient pas bonnes, ce qui tourne au deshonneur de celuy qui traite. Ils chantent fort peu dans la débauche; mais en revanche ils recitent quantité de méchans vers qu'ils prononcent avec une grande gravité; & ainsi ils passent la journée à fumer & à discourir jusqu'à ce que vers le soir on leur aporte les viandes.

Mais avant que de parler du repas du soir & de leurs festins, il faut que j'acheve les remarques que j'ay à faire touchant leur étrange coûtume de prendre à toute-heure du tabac, & d'autres vilaines drogues dont l'usage leur est aussi assez ordinaire.

Les Persans, tant les femmes que les hommes, s'acoûtument si bien dés leur jeunesse à fumer, qu'un artisan qui n'aura que la valeur de cinq sols à dépenser en employe trois en tabac. Ils disent que s'ils n'en avoient point, ils n'auroient pas le *damaqué*, c'est à dire l'allegresse au cœur. De fait au temps de leur *Ramazan* ou de leur grand jeûne, le soir c'est la premiere chose qu'ils préparent que la pipe de tabac. Plusieurs avoüent bien que cette quantité de tabac leur est nuisible; mais quand on le leur represente ils répondent simplement *Adedehoua* c'est la coûtume.

Outre le tabac, sans lequel ils sont incapables de rien faire, ils ont l'opium fait du pavot qu'ils incisent lorsqu'il est sur le pied, & aprés en avoir tiré le suc ils le reduisent comme une masse de pillules. Ils en prennent au commencement gros comme la teste d'une épingle, puis un peu plus, & ainsi vont en augmentant jusques à la grosseur d'une moitié de noisete. Quand ils sont arrivez à ce point-là ils n'oseroient discontinuer, à moins que de mourir ou de s'adonner au vin. Dans leur jeunesse on voit des *Teriakis* ou preneurs d'Opium (ce qui est une injure parmi eux) avec des visages pâles, mornes & abatus, & qui ont comme perdu la parole. Lorsqu'ils ont

ont passé un jour sans prendre de cette drogue, qui leur broüille le cerveau, & dans le temps de son operation leur fait faire des actions ridicules & tenir des discours extravagans, l'effort de la drogue estant passé, ils se trouvent aussi froids & aussi stupides qu'auparavant, ce qui les oblige à continuer d'en prendre. C'est la cause pour laquelle ils ne vivent pas long-temps, & quand ils aprochent de quarante ans ils se trouvent fort incommodez de douleurs, qui procedent de la froideur de cette drogue, qui est une espece de poison. Si quelqu'un par desespoir se veut faire mourir, il en avale un gros morceau, puis prend du vinaigre par dessus, de peur qu'on ne le secoure par du contrepoison, & il meurt ainsi comme en riant.

Ils ont encore une autre sorte du bruvage pour se rendre allegres & se divertir, lequel ils apellent *Kokemaar* composé de semence de pavot boüillie. Il se prend en boüillon, & il y a des maisons particulieres nommées Kokemaar-Kronée, où s'assemblent des gens qui donnent du plaisir à ceux qui voyent les postures ridicules que leur fait faire cette sorte de bruvage. Avant qu'il ait operé ils s'entrequerellent & se disent des injures sans pourtant se batre; puis quand la drogue commence à faire son effort ils commencent aussi à faire la paix, l'un fait de grands complimens, l'autre conte des histoires, & ils se montrent tous ridicules & dans leurs actions & dans leurs discours. Ils ont enfin une autre sorte de bruvage fort amer & fâcheux à boire, qu'ils apellent *Bengue*, fait de feüilles de chauvre & de quelque autre drogue qui le rendent plus fort que tous les bruvages precedens. Il fait entrer ceux qui s'en servent dans une étrange folie; aussi est il défendu par la loy, les autres estant permis. Il est mal-aisé de trouver en Perse un homme qui ne soit adonné à quelqu'un de ces bruvages, sans quoy il semble qu'ils ne pourroient vivre avec plaisir. Les Uzbeks ont introduit depuis peu en Perse la mode de prendre en fumée comme le tabac le *Tchoubetsse*, qui est comme la fleur ou plûtost un cotton laineux qui se trouve

sur

sur la cheneviere. Cecy donne encore des illusions au cerveau, qui sont quelquefois plaisantes, & quelquefois furieuses, & ceux qui s'en servent demeurent deux ou trois heures comme hors de sens. Les Persans boivent aussi du vin par excez; quoy que la loy le leur défende; & ils disent pour leur excuse que c'est pour passer le temps, & pour adoucir les fâcheries qui leur surviennent.

Les festins des Persans se font de cette maniere. Les conviez se rendent dés le matin au logis où ils sont priez, & le long du jour ils ne s'amusent qu'à prendre du tabac & à conter des histoires. De temps en temps on leur aporte le caffé, des dragées, des confitures & des fruits de la saison. Le soir on étend le Sofra de la maniere que j'ay dit ailleurs, & on sert les viandes boüilles & rôties, comme j'en ay aussi parlé en divers endroits de cette relation. Si celuy qui traite est un homme de qualité, il a un Maître d'hôtel qui se tient assis sur les talons avec une grande cueilliere à la main. Alors l'hôte fait un compliment à celuy qui est le principal des conviez, l'assurant que le repas n'est apresté que pour luy, & luy dit que s'il commande on en fera part aux autres. Les complimens faits de part & d'autre, le maître d'hôtel commence avec cette grande cueilliere à mettre du ris & de la viande dans de petits plats que des valets luy presentent, ce qu'il fait par égales portions, & l'on porte d'ordre ces plats à chacun des conviez. Alors les complimens cessent, tous se mettent à manger, prenant le ris à pleine main, & les viandes avec les doigts. Quelquefois ils y mélent du laict caillé, & font de tout cella une masse grosse comme une bale de tripot qu'ils avalent tout d'un coup, ce qui fait qu'ils ne demeurent pas long-temps à table, se faisant place les uns aux autres, & quand l'un a achevé de manger, l'autre se venant asseoir au même lieu sans nulle ceremonie. On leur sert aussi, comme j'ay dit dans ma relation du Serrail, plusieurs liqueurs agreables dans des vases de porcelaine, & ces vases sont dans des bassins de bois peints & curieusement travaillez. Ils en prennent de temps en temps deux ou trois cuillerées

pour

pour faire mieux passer le pilau & pour prevenir la soif; parce que ce n'est pas leur coûtume de boire en mangeant de la viande. A l'issuë du repas ils aportent le bassin avec l'aiguiere pleine d'eau chaude pour se laver le visage & les mains, & enfin celuy qui traite fait le compliment aux conviez, & chacun s'en retourne en sa maison. Les valets du logis s'empressent de presenter les souliers qui sont dehors; afin de recevoir quelque piece d'argent qu'on leur jette quelquefois.

Les Armeniens traitent leurs amis de la mesme maniere, excepté qu'ils commencent leurs festins par un coup d'eau de vie & quelques dragées, & qu'ils donnent en suite une couple d'œufs durs à chacun des conviez. La difference qu'il y a entre les Mahometans & les Armeniens en matiere de festin, est que les premiers expedient promptement, & que les autres mangent & vite & long-temps sans boire, ce qu'ils ne font qu'à la fin du repas. Aprés que l'on a rendu graces, on leve les viandes pour aporter le dessert, & c'est alors qu'ils se mettent à boire avec excez. Celuy qui traite trouve qu'il a bien réüssi dans son festin, si les conviez ne peuvent trouver la porte pour s'en aller, comme cela leur arriveroit assez souvent sans l'aide de leurs valets qui les conduisent; mais qui n'ont pas quelquefois assez de force pour les empescher de tomber, ou dans le chemin, ce qui plaît fort à l'hôte: car s'il se trouve quelqu'un qui ait encore assez de jugement pour se conduire, quoy qu'en chancelant, celuy qui l'a invité se plaint comme s'il avoit fait de la dépense inutilement.

Pour conclusion de ce chapitre je diray que les Persans sont honnestes, & qu'ils font manger de bon cœur quiconque se trouve avec eux à l'heure de leur repas, s'étonnans de la coûtume des Francs qui ferment la porte quand ils mangent.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Du Mariage des Persans.

LEs Persans ont acoûtumé de fiancer leurs enfans de fort bonne-heure, & dés l'âge de neuf ou dix ans; mais parmi les Armeniens il s'en voit de mariez à l'âge de cinq ou six, & qui n'ont qu'un même lit. La loy des Mahometans ne leur permet de prendre que quatre femmes legitimes qu'ils apellent *Nekha*; mais il y en a d'autres nommées *Amoutha*, c'est à dire des femmes de loüage, & il leur est permis d'en prendre autant qu'ils en peuvent nourrir, & pour autant de temps qu'il leur plait, ce qui se fait par l'aveu du Juge. Ils peuvent aussi joüir des Esclaves qu'ils achetent, & les enfans tant des unes que des autres sont censez legitimes, & heritent également sans qu'il se parle d'Aîné ni de Cadet, mais deux filles n'ont que le partage d'un garçon. Quand le terme des femmes qui sont à loüage est expiré, l'homme les renvoye, s'il ne les veut pas garder davantage, & alors elles sont obligées par la loy de se contenir quarante jours pour voir si elles ne sont point grosses.

L'homme donne aux femmes qu'il épouse un doüaire assigné sur son bien, & luy envoye de l'argent & des étofes pour se vêtir. La Fille en renvoye aussi de son côté, mais peu, & le tout par l'entremise des femmes; car les deux parties ne se sont jamais veües auparavant. Le jour des nôces venu on envoye chez l'Epoux au son des trompettes & des tambours quelques chevaux ou hommes chargez des hardes de l'Epousée, & assez souvent par vaine gloire; comme dans nos contracts d'Europe où il y a aussi quelquefois plus d'aparence que d'effet. L'Epousée est menée à pied suivie de plusieurs femmes avec des cierges allumez en leurs mains, & un concert de tambours & d'autres instrumens marche devant. Estant à la porte du logis de celuy qui doit étre son Mari, s'il arrive que pour faire resoudre les Parens de la Fille au mariage il a promis un plus grand doüaire qu'il ne veut ou ne

peut

peut donner, il tient la porte fermée. On hesite & on témoigne de ne vouloir point la fille à ce prix-là ; mais enfin aprés quelques contestations de côté & d'autre on tombe d'accord, & elle entre avec les femmes qui l'accompagnent & tous les parens. Alors un Moulha lit les conditions du mariage, aprés quoy la mariée & toutes les femmes avec elle passent dans l'interieur de la maison, les hommes faisant leur festin à part, & les femmes de méme de leur côté.

C'est-là tout ce qui se fait à la journée du mariage ; mais les suivantes ne sont pas toûjours si agreables, & il arrive assez souvent que les deux partis entrent bien-tost en mauvaise intelligence. Quand ils ne se trouvent pas bien d'accord, & lorsque le Mari traite mal sa femme, la femme qui demande la separation ne peut qu'elle ne demande en méme temps son doüaire promis, apellé *Talac*. Le Mari le luy refuse d'abord ; & la femme persistant en sa demande en est quelquefois plus mal-traitée & reduite à luy dire, *A la malediction laisse moy aller, je ne te demande rien.* Alors ils vont chez le *Casi* ou *Cheiclesloon* qui est le Docteur de la Loy, & en sa presence ils se quitent & demeurent libres. Selon leur loy ils peuvent en user de la sorte jusques à trois fois ; aprés quoy la méme femme ne peut plus retourner avec son Mari, a moins qu'auparavant, s'il vouloit la reprendre pour la quatriéme fois ; un autre ne l'épousat & ne la repudiat ensuite.

Les enfans tirent leur noblesse de leur Pere, soit qu'ils soient nez d'une esclave, ou d'une Amoutha, ou d'une femme legitime. La noblesse de Perse qu'on apelle *Negabat* est fondée sur ce qu'elle est descenduë, à ce qu'elle dit, de la race de Mahomet. Ceux qui en sont s'apellent *Mir*, c'est à dire Princes, & leurs enfans Mirza, comme qui diroit né du Prince. Ils sont en grand nombre & beaucoup de pauvres ; & à moins que les biens ou les dignitez ne les relevent, le seul titre de Mir ne les rend pas fort considerez.

CHA-

CHAPITRE XIX.

De la mort & de la sepulture des Persans.

J'AY parlé au chapitre quinziéme des maladies & des Medecins, & il me reste à faire quelques remarques sur la mort & la sepulture des Persans. La coûtume est quand la maladie est dangereuse d'allumer sur les terrasses de la maison du malade plusieurs feux pour avertir les voisins de prier Dieu pour luy. Quand il vient à expirer toute la maison retentit de cris & de hurlemens, principallement des femmes, qui s'arrachent les cheveux & font des postures si extraordinaires qu'on droit qu'elles sont possedées du demon. Parmy leurs plaintes lugubres elles font des longs discours de toutes les belles actions du défunt, & à chaque moment elles élevent des cris épouvantables. Aprés cella on va chez le *Casi* l'avertir qu'un tel est mort, & le Casi réponda à celuy qui luy donnecét avis. *Serchouma Salamet-Bachet*, c'est à dire, *Que vôtre teste soit en sauveté.* Cependant il prend son cachet & seelle la permission au *Mourderchour*, qui est celuy qui lave les morts, d'enlever le corps du défunt, & de l'aller laver dans une maison qui est batie pour cét effet proche de quelque eau courante. Aprés on voit venir quantité de Moulhas avec les enseignes de la Mosquée, qui sont de longs bâtons comme des piques, au bout desquels il y a des lames de fer & de letton larges & si foibles qu'elles se courbent par la moindre agitation. Il y a aussi à l'entour de ces bâtons quelques tafetas entortillez, comme nos drapeaux quand on les plie. Ces Moulhas entonnent à plein gosier des *Alla*, *Alla*, *Alla*, ne repetant autre chose, & dansant tantost sur un pied & tantost sur l'autre, & parce que ceux qui crient le plus fort reçoivent le plus d'argent; afin d'avoir plus de force à crier ils mettent les deux poulces dans leurs deux oreilles, & étendent les doigts sur les deux joües. Le corps estant lavé, les hardes dans lesquelles est decedé le defunt sont données au Mourderchour comme luy apparenant de droit. Quand il faut porter la biere où est le corps, c'est

c'eſt la coûtume que chaque paſſant qui ſe rencontre preſte ſon épaule, & aide à porter le corps tant qu'un autre le releve, & les parens du defunt les reconnoiſſent aprés de leur peine. Si c'eſt une perſonne de qualité on ſelle & bride tous ſes chevaux, & l'on en emprunte meſme d'autres. Sur l'un on met ſon turban, ſur l'autre ſon ſabre, ſur d'autre ſes fleches, ſon arc & ſon bouclier, & generalement tout ce qui peut ſervir à faire connoiſtre la qualité ou la valeur du defunt. Voila quelle eſt leur pompe funebre pour les Grands ſeulement; car pour les gens du commun on n'uſe pas de grande ceremonie, & avec les cris & les chants des Moulhas on porte le defunt au cimetiere. Le plus grand qui ſoit à Iſpahan eſt apellé *Gabreſton*; mais dans toute ſon étenduë il ne ſe voit pas une belle ſepulture. Les Armeniens font mettre quelquesfois une grande pierre ſur le lieu où ils ſont enterrez, les plus riches font dreſſer quatre piliers qui ſoûtiennent une voute, ſous laquelle ils ſont à l'abri du Soleil quand ils vont manger & boire tous les ans ſelon leur coûtume ſur ces tombeaux à la memoire des trépaſſez.

Pour revenir au cimetiere des Perſans, on fait la foſſe de ſix pieds de long & d'autant de profondeur, & ſa largeur n'eſt guerre que de deux pieds. Aprés on creuſe ſur l'un des côtez de la foſſe qui regarde la Mecque, un eſpace capable de tenir un corps étendu, là où on le roule & on le poſe ſur le coſté, le viſage auſſi tourné vers la Mecque. Puis on met deux tuiles aux côtez de la teſte qui empeſchent que la terre en tombant ne luy couvre le viſage. Si c'eſt un homme riche, ou qui ait eſté bon ſoldat, on enterre avec luy ſon turban, ſon ſabre, ſes fleches, & ſon carquois, & on met auſſi quelques vivres auprés du corps, y en ayant d'autres diſtinez pour les pauvres, ſelon les moyens qu'avoit le defunt. On mure enfin ce trou là de brique, & on remplit l'autre foſſe à noſtre mode, aprés quoy chacun s'en va. Les Moulhas ſeuls ſe rendent à la maiſon du defunt, où on leur donne à manger, & où on les ſatisfait de la peine qu'ils ont euë de tant chanter & de tant crier. Les amis viennent enſuite chez l'heritier

du

au defunt pour luy témoigner le regret qu'ils ont de la mort de son parent. Ils s'entretiennent sur le mépris du monde, & disent qu'il en est comme d'une caravane, où les uns arrivent plûtost que les autres au rendez-vous. Huit jours aprés l'heritier monte à cheval & va rendre ses visites.

Pour ce qui est des grands Seigneurs, ils ordonnent d'ordinaire par leur testament que leur corps soit porté ou à la Mecque, ou à Meched où repose un de leurs Saints.

Les Persans de mesme que les Turcs croyent que dés que la fosse où ils sont enterrez est comblée, il vient deux Anges apellez *Neguir* ou *Manguer* qui ressuscitent le defunt jusqu'à la ceinture, & luy demandent raison de sa foy, de quel côté il faisoit sa priere, & que conformément à ses merites ou demerites ils le traitent bien ou mal. Touchant le tourment des ames avant la resurrection, quelques-uns disent que ce tourment n'est autre chose qu'un regret violent de n'avoir pas acquis les sciences & autres perfections de l'ame qu'ils pouvoient acquerir, & ainsi de n'estre pas arrivez à cette perfection que Dieu demandoit d'eux. D'autres tiennent que les ames des mal-heureux sont tourmentées de songes & aparitions horribles; ou au contraire celles des bien-heureux ont des perpetuelles visions des choses qui peuvent les réjoüir, jusqu'à ce qu'apparoisse le *Saheb-el-zaman*, le maître des temps pour confirmer la loy de Mahomet, lequel tuera de sa propre main le *Dedgar*, qui est comme si nous disions l'Antechrist, & qu'alors tous les vivans mourront dans un instant, ce qui sera suivi en mesme-temps de la resurrection generale qu'ils apellent *Maauedet Ekebré*. Que les mesmes corps & ames se reüniront pour parêtre au jour du jugement devant le trône du grand Juge du monde, & que pour y aller il y a un pont nommé *Pulserat* plus tranchant que le fil d'un couteau, par dessus lequel les Mussulmans passeront plus legerement qu'un oyseau qui vole. Que pour les mécreans & infidelles au premier pas il trébucheront sous ce pont,

par où passe un torrent de feu avec mille diables armez de harpons, de peincetes, & de tenailles pour les attirer & precipiter dedans. Et de fait entr'eux lors qu'un Persan ne peut avoir raison de l'autre sur quelque pretention, il luy fait enfin cette menace; *Hé bien*, luy dit-il, *avant que de passer le Polserat tu me le rendras au double, je m'attacheray au bord de ta veste, & t'empescheray de passer avant que tu m'ayes satisfait.* Mais les plus fins se moquent de ce discours, & répondent en riant; *Bien, bien, nous verrons si je trebucheray en passant le Polserat.* Le portier du Paradis qu'ils apellent *Rusuen*, leur ouvrira, disent-ils, la porte. Là ils seront assis sur le bord de la grande *Kauser* qui est une fontaine où leur Prophete avec une grande cuilliere leur donnera de cette eau à boire, & qu'ensuite ils auront quantité de femmes créées exprés avec toutes sortes de mets delicieux. Et de peur de salir ce lieu de recreation & de sainteté par les necessitez qui suivent le boire & le manger, le tout s'en ira avec une sueur qui sentira bon & ils demeureront à jamais dans cet état. D'autres plus intelligens & plus détachez de la matiere, disent qu'il faut interpreter toutes ces choses grossieres & proportionnées aux esprits vulgaires, & croire que la beatitude ne consiste que dans la connoissance parfaite des sciences; & que pour ce qui est des sens ils auront leur satisfaction conforme à leur qualité.

CHAPITRE XX.

L'Autheur part d'Ispahan pour Ormus, & décrit la route jusques à Schiras.

QUOY que j'aye fait plusieurs fois le chemin d'Ispahan à Ormus, & d'Ormus à Ispahan, je ne parleray dans cette route que de mon dernier voyage, lorsque je partis d'Ispahan pour les Indes le vingt-quatriéme de Fevrier 1665.

Toutes mes affaires estant finies, & la saison estant propre pour aller aux Indes, je partis d'Ispahan aprés midi,

midi, & m'arrêtay à une lieuë de la ville dans un champ où quelques amis estoient venus me conduire. Je fis boire mes chevaux en ce lieu-là, & je me reposay jusqu'à dix heures du soir. Ayant fait charger je marchay jusqu'à la pointe du jour, & arrivay à un lieu où se tiennent des Radars ou Gardes des chemins à une demi-lieuë d'un gros village apellé *Ispehanek* lequel il faut traverser. Sur les dix heures du matin j'arrivay à un autre gros village nommé *Mahiar* où on trouve un assez bon Carvansera. D'Ispahan jusqu'à ce dernier village le terroir est fort sterile & sans aucun arbre, & il n'y a qu'un peu de bonne terre quand on aproche de Mahiar.

Le vingt-sixiéme à trois heures aprés minuit je commençay à marcher par une plaine fort seche, mais qui se rend bonne à une lieuë de *Comcbé* assez grande ville, où j'arrivay à onze heures du matin. Il y a plusieurs Carvanseras, & pour n'estre que de terre ils sont assez beaux. Cette ville est composée d'une suite de villages qui tiennent prés de demi-lieuë de long. A trois quarts de lieuë ou environ au deça de cette ville il y a une jolie Mosquée avec un petit étang rempli de poisson; mais les Moulhas ne permettent pas que l'on y pesche; parce qu'il apartient, disent-ils, à un de leurs Prophetes à qui la Mosquée est dediée. Comme il y a de l'ombrage en été en ce lieu-là, les voyageurs tant en allant qu'en venant aiment mieux camper prés de cet étang pour se prevaloir de la fraîcheur, que d'aller se renfermer dans la ville.

Le vingt-septiéme je marchay depuis quatre heures du matin jusques à dix heures par une plaine bien ensemencée, & je logeay dans un Carvansera apellé *Maksoubegui*.

Le lendemain vingt-huitiéme je partis à deux-heures aprés minuit, & aprés huit heures de marche dans une plaine infertile, j'arrivay à Yesdecas petite ville bâtie sur un rocher au milieu d'un grand valon, & je logeay dans le Carvansera qui est au pied du rocher. J'ay dit ailleurs que le pain d'Yesdecas est le plus excellent

de toute la Perse. Ce mesme jour sur les sept heures du matin je passay à une jolie maison accompagnée d'assez beaux jardins. Elle s'apelle *Amnebad*, & à esté bâtie par Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras.

Le premier de Mars je partis à une heure aprés minuit; & un peu aprés je passay une montagne assez courte, mais si roide & si rude tout ensemble qu'on luy a donné le nom de *Kotel-innal-tchekeni*, c'est à dire, Montagne rompant les fers des chevaux. De là je passay prés d'un méchant château nommé *Gombeslala*; puis ayant marché par un païs plat j'arrivay sur les dix heures du matin à *Dehigherdon*, c'est à dire village de noix. Je souffris un froid extrême cette matinée; aussi ce païs-là & celuy qu'on passe la journée suivante est fort froid en quelque temps de l'année que ce soit.

Le deuxiéme je marchay depuis minuit jusques à dix heures du matin parmi les neiges, ayant fait trois heures de chemin dans une plaine assez sterile pour venir à *Cuzkuzar* où il y a un Carvansera neuf & bien bâti.

Le troisiéme je fus à cheval depuis cinq heures jusques à midy, premierement dans la mesme plaine au long d'un étang par de trés-mauvais chemins pleins de neige qui cachoient des trous, puis ayant passé une montagne fort longue & fâcheuse, je descendis à un gros village nommé *Asepas* où l'on voit sur une bute un château ruiné. Les habitans sont de race Georgienne; mais ils se sont faits Mahometans. J'y trouvay du vin & du poisson, parce qu'il y a plusieurs ruisseaux: mais le Carvansera est vieux & mal en ordre.

Le quatriéme estant parti au jour je marchay le long d'une plaine que Cha-Abas I. du nom avoit donnée à cultiver aux Georgiens, & sur les onze heures j'arrivay à *Ondgiom* bon village sur une riviere qui passe sous un beau pont de pierre. Le Carvansera estoit si sale que je fus contraint de coucher dehors.

Le cinquiéme je fis charger à deux heures du matin, & j'eûs d'abord à essuyer deux lieuës de trés-méchant

chemin dans les boües continuelles. Aprés il fallut passer une montagne trés-rude pour les gros cailloux & la fange dont le chemin est rempli, & qui est trés longue à la descente. Je passay par un village nommé *Iman-sade* du nom d'un des Prophetes du pays qui y est enterré dans une assez belle Mosquée, qui a aussi donné le nom à la montagne dans laquelle on ne trouve presque point d'autres arbres que des amandiers amers. Les amandes se transportent aux Indes, & servent de petite monnoye dans les terres de Guzerate. Je marchay quelque temps entre de hauts & rudes rochers, aprés quoy je trouvay une petite riviere qui court jusques à *Mayn*, petite ville où je logeay dans un beau Carvansera.

Le sixiéme je partis à trois heures aprés minuit; & marchay dans une plaine entourée de montagnes, dont il y en a une separée sur laquelle on dit qu'estoit bâti un château qui fut ruiné par Alexandre le Grand, & dont il ne reste aucuns vestiges. Je passay sur deux grands ponts de pierre qui sont sur cette riviere de Mayn, & puis je vins à *Ab-gherme*. C'est un lieu dans une plaine où il y a un Carvansera demi bâti, & ce nom luy a esté donné à cause que l'eau d'une grosse source qui est tout proche est un peu chaude. Ceux qui ont la curiosité d'aller voir les ruines de *Tche-elminar*, quand ils ont passé le dernier grand pont prennent à gauche le long de la riviere, & il n'y a plus que deux ou trois lieuës.

Le septiéme aprés avoir fait charger à deux heures aprés minuit, je marchay dans une grande plaine d'où il est fort difficile de se retirer quand les neiges tombent. Le matin je passay sur une belle & longue digue apellée *Pouligor*, qui a plus de quinze cens pas de long & prés de quinze de large, & il y a trois ou quatre ponts dans de certaines distances pour donner le cours à l'eau, à cause que le païs est fort marécageux. Au bout de cette digue il y a un Carvansera trés-bien bâti: mais les moucherons y sont en quantité, & qui ont de longs aiguillons le rendent comme desert. Il est au pied d'une montagne que je passay, & trois heures aprés je m'arretay un

peu dans un Carvanſerà qui eſt auſſi au pied d'une autre montagne qui eſt fort roide.

J'arrivay à Schiras ſur les ſix heures du ſoir ; mais avant que d'y entrer il faut que je faſſe deux remarques neceſſaires ; l'une touchant cette route d'Iſpahan à Schiras, & l'autre touchant les ruines de Tcheelminar, ſur quoy je ne me trouveray peut-eſtre pas de meſme ſentiment avec quelques-uns qui m'en ont parlé ſans beaucoup de connoiſſance.

Pour ce qui eſt de la route d'Iſpahan à Schiras, il faut remarquer que lorſque le temps eſt fort mauvais, & qu'il eſt tombé quantité de neige, eſtant arrivé à Yesdecas c'eſt une neceſſité de quiter la droite route; parce qu'il eſt impoſſible de paſſer dans ces détroits des montagnes que je viens de nommer. Il faut prendre à gauche vers le levant, comme j'ay eſté obligé de faire en hyver, pour éviter les montagnes & tenir toûjours la plaine, dans laquelle quoy qu'il y ait de la neige on ne court pas risque de tomber dans des precipices, & l'on prend pour guides des gens du païs. Ce chemin qui eſt plus long de deux journées que la route ordinaire, eſtoit autresfois un chemin inconnu ; parce qu'en un endroit la riviere venant batre la montagne qui eſt eſcarpée, fermoit entierement le paſſage ; Mais pour la commodité des marchands Iman-couli-Kan avec de grandes peines & de grands frais fit pratiquer un chemin dans le roc, élevé de quinze ou vingts pieds au deſſus de la riviere, & de la largeur ſuffiſante pour y faire paſſer un chameau avec ſa charge. Du côté de la riviere on a élevé un petit mur de trois ou quatre pieds de haut, de peur que les beſtes de charge venant à faire un faux pas ne tombent dans l'eau. Ce chemin dure l'eſpace d'une demi-lieuë, & bien-toſt aprés on vient coucher à un gros village qui eſt dans la plaine, où l'on prend des gens du lieu pour venir monſtrer les endroits où l'on peut paſſer la riviere à gué.

Aprés avoir paſſé la riviere on traverſe des plaines fertilles & arrouſées de quantité de ruiſſeaux. Puis on gaigne la montagne, d'où il n'y a plus qu'une lieuë & demie juſqu'à *Tcheelminar*.

A la pointe de la montagne & sur la droite du grand chemin, on voit douze colomnes qui sont encore sur pied & forment comme un quarré. Il y a dans l'entre-deux de la montagne quantité de niches, & mesme jusques sur le chemin ; elles regardent ces colomnes, & c'est apparemment où les anciens Persans mettoient leurs idoles. De là on vient à Tcheelminar où j'ay esté plusieurs fois, & entr'autres en la compagnie du sieur Angel, Hollandois qui avoit esté envoyé par la Compagnie pour montrer à desseigner au Roy de Perse, qui estoit alors Cha-Abas II. Il demeura plus de huit jours à desseigner toutes ces ruines, dont j'ay veû depuis d'autres desseins qui representent ce lieu-là comme une trés-belle chose : mais aprés qu'il eût achevé le sien il avoüa qu'il avoit mal employé son temps, & que la chose ne valoit pas la peine d'estre desseignée, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart d'heure de son chemin : Car enfin ce ne sont que des vieilles colomnes, les unes sur pied les autres par terre, & quelques figures trés-mal faites, avec de petites chambres quarrées & obscures ; tout cela ensemble persuadant aisément à ceux qui ont veû comme moy les principales Pagodes des Indes que j'ay bien considerées, que Tcheelminar n'a esté autrefois qu'un Temple de faux Dieux. Ce qui me confirme dans cette creance est qu'il n'y a point de lieu dans la Perse qui soit plus propre pour un temple d'Idolâtres, à cause de l'abondance des eaux ; & ces petites chambres estoient apparemment les retraites des Prestres, où ils alloient manger dans l'obscurité, de peur que quelque petit moucheron ne se mêlât parmi le ris & les fruits, qui sont, comme j'ay dit, toute la nourriture des Idolâtres.

De Tcheelminar on vient coucher d'ordinaire à un village qui n'en est qu'à demi-lieuë, & où il y a d'excellent vin. De là jusques à Schiras la journée est trop forte, principalement quand les neiges viennent à fondre ; qu'alors on est presque toûjours dans l'eau, & c'est comme une petite mer.

CHAPITRE XXI.

De la ville de Schiras.

LA ville de Schiras est à 78. d. 15. min. de longitude, & à 29. d. 56. min. de latitude. Elle est située dans une plaine qui s'étend environ quatre lieuës du Nord au Sud, & du Couchant au Levant prés de cinq lieues. Cette plaine est environnée de hautes montagnes nuës & arides, & ce ne sont que des roches où il ne croist ni arbre ni herbe. Du costé du Sud-Est ou de l'Orient d'hiver il y a un lac d'eau salée qui n'a guere moins de quatre lieuës de tour. En sortant de la plaine pour aller vers le Midi on passe entre deux montagnes, qui ne se pressent pas si fort qu'elles ne laissent place à d'agreables vallons de demi-lieuë plus ou moins de large, & l'on y trouve quelques terres labourables & quelques prairies. Le terroir de Schiras est bon & fertile: mais en bien peu d'endroits, & il est particulierement renommé par ses excellens vins qui sont les meilleurs de toute le Perse; mais pour ce qui est de la ville il n'y a rien de beau, & elle paroist plûtost comme à moitié ruinée. Il y avoit autresfois des murailles de terre; mais elles sont presque toutes à bas, & l'on n'a pas pris le soin de les relever. Les maisons sont de mesme de terre sechée au Soleil & revêtuës de chaux & comme il tombe quelquefois de la pluye à Schiras, ce qui n'arrive pas à Ispahan, dés que cette terre est détrempée les maisons ne peuvent plus guere subsister. Il n'y a que le College que fit bâtir Iman-couli-Kan & quelques Mosquées, qui sont de brique, & la plus raisonnable de ces Mosquées est celle qu'un apellé *Cha-Chiraque*, laquelle pour une devotion particuliere est un peu mieux entretenuë que les autres; mais toutesfois il n'y a rien d'extraordinaire ny qui soit fort digne d'arrester la veuë. Du côté du Nord-Est la ville vient jusqu'à un quart de lieuë prés de la montagne, & d'un petit pont de pierre, qu'on rencontre à la sortie de la ville, jusqu'au pied de la montagne, c'est une longue ruë en droite

droite ligne où il y a une Mosquée qu'Iman couli-Kan a fait batir. Par dehors elle paroit assez belle, mais le dedans commence à se ruiner. Il y a devant la porte une place octogone, & au milieu de la place un bassin de mesme figure, dont l'eau qui l'emplit vient de la montagne continuant son cours le long de la ruë. De côté & d'autre de cette ruë, depuis la Mosquée jusqu'à la montagne, regne une muraille, & d'espace en espace on trouve de grandes portes vis à vis l'une de l'autre, au dessus desquelles il y a trois ou quatre chambres percées à jour pour avoir la vuë des passans & des jardins dont ces murailles font la cloture. Elles sont bordées au dedans de Cyprez plantez à droite ligne, & à deux cens pas ou environ de la Mosquée on voit encore au milieu de la ruë un second bassin qui reçoit le premier l'eau qui vient de la montagne. Cette ruë ou allée est un des ouvrages d'Iman-couli-Kan, aprés qu'il eut fait couper la montagne qui est au bout, pour accourcir le chemin de Schiras à Ispahan d'une journée.

Il y a dans Schiras trois ou quatre Verreries où il se fait quantité de bouteilles grandes & petites, qui servent à transporter les eaux roses & autres eaux de senteur qui se font en cette ville. On y fait aussi de plusieurs sortes de vases pour mettre les fruits avec le vinaigre, que l'on transporte dans les païs étrangers; mais particulierement aux Indes, & jusqu'en l'Isle de Sumatra, à Batavia, & en d'autres lieux comme je l'ay dit ailleurs. On fait à Schiras des compostes de toutes sortes de fruits, de concombres, de citrons, de poires, de pommes, de prunes, de cerises & d'amandes vertes, & ils sçavent mesme confire le raisin dans le vinaigre. Ils le cüeillent lorsqu'il est à demi-meur & qu'il commence à avoir de la douceur, & ce raisin confit de la sorte a un certain goût doux aigre qui est assez agreable principalement dans les chaleurs. C'est ce qui fait que les Indiens viennent enlever quantité de tous ces fruits qui leur manquent dans leur païs, & qui sont d'un grand secours aux Idolatres; parce qu'ils ne mangent rien de ce qui a eu vie.

vie. Les Grands Seigneurs Mahometans s'en font aussi toûjours servir quelque plat, quand ce ne seroit que pour la veuë, ces fruits qui se conservent trés-bien estant presque aussi beaux que si on venoit de les cüeillir.

Pour ce qui est du travail de soye & d'autres manufactures, il ne s'en fait point ny dans la ville ny aux environs. On commence seulement à y faire quantité de Chites ou toiles peintes ; mais fort grossieres & qui ne sont que pour l'usage du menu peuple.

En sortant de la Ville du côte du Nord-Oüest on trouve une grande allée, dans laquelle en trois endroits sont plantées trois pierres apellées *Mils*. Elles sont dans une telle distance qu'on peut connoistre d'un pierre à l'autre si c'est un homme ou une femme qui vient. Il y avoit des murailes de côté & d'autre de l'allée ; mais aujourd'huy elles sont rompuës en plusieurs endroits. Elle vient aboutir à un jardin qu'on apelle *Bag-Cha*, ce qui veut dire proprement Jardin du Roy. Au dessus de la porte de ce jardin il y a un salon à moitié ruiné & au bout de la grande allée qui est vis à vis plantée de beaux Cyprez il y a un assez joli bâtiment que l'on neglige d'entretenir. A gauche de ce lieu-là il y a un grand étang revêtu de pierre, & ce sont-là toutes les beautez de ce jardin, dont on ne feroit pas grand cas en France, Pour des arbres fruitiers, des roziers & des jasmins, il en est rempli ; mais tout cela est confus sans aucun allignement ny symetrie.

De ce jardin jusqu'à la montagne c'est une plaine de deux lieuës de long & d'une de large, qui contient un grand vignoble qui apartient à divers particuliers, & chacun a sa vigne entourée de muraille. Au delà de ce vignoble s'élevent de hautes montagnes, d'où sortent plusieurs petites sources qui forment une riviere apellée *Bend-Emir* du nom d'un village d'où vient la plus grosse source. Il ne faut pas s'étonner si dans les differentes relations des Royaumes de l'Asie on voit une même riviere porter des noms differens : car en Turquie, en Perse

&

& aux Indes une même riviere prend le nom de toutes les villes & villages où elle passe, & ainsi il est mal-aisé que les voyageurs s'accordent bien pour ces noms. Cette riviere de Bend-emir arrouse tout le vignoble de Schiras, où il ne pleut point depuis le Printemps jusqu'à l'Automne, ce qui est cause que tout l'Esté il ne se trouve point d'eau dans le lit de la riviere auprés de la ville. Il est aisé de juger par-là que cette riviere de Bend-emir ou de Schiras est trés-peu de chose, & il y en a en France de plus considerables qu'on neglige de marquer dans la carte du Royaume.

Pour ce qui est des vins ce sont assurément les meilleurs de toute la Perse; mais il ne s'en fait pas à Schiras en si grande quantité que quelques-uns se pourroient imaginer. De tout ce grand vignoble & de tout ce que l'on peut recüeillir de vin dans les côtaux à quatre ou cinq lieuës à la ronde, on fait compte que plus de la moitié des raisins se consume en ce qui s'en mange en sortant de la vigne, en ce qu'on en fait secher, & en la grande quantité que l'on en garde, les Persans ayant l'industrie de les si bien conserver, que sept ou huit mois aprés ils paroissent aussi frais que si on les avoit cüeillis depuis huit jours. Ils en consument encore une grande quantité à faire du vin cuit, qui est un grand secours pour les pauvres & les voyageurs, particulierement pour les Voituriers qui n'osent boire de vin; car dylayant ce vin cuit avec de l'eau, ils y trempent leur pain, & cela les réjoüit & leur donne de la force.

Le vin comme toutes les autres choses se vend au poids, & non pas par mesure; & pour ce qui est des poids de la Perse, j'ay eu ocasion d'en parler ailleurs. Cha-Abas II. prenoit plaisir à boire du vin, & à en faire boire aux Grands de sa Cour & aux étrangers. On a remarqué qu'en l'année *1666.* qui est celle où il s'est le plus fait de vin depuis longtemps, on en fit pour la maison du Roy cinquante mille *mens* (ce qu'il faut entendre de la men de *Keubné*, ou de l'ancienne men qui est de neuf de nos livres de seize onces, & il n'y a que le vin qui se

se vende à ce poids-là) & le Roy donne permission d'en faire aux quatre Nations des Francs autant que pour sa propre maison. Ces quatre Nations estoient les deputez du commerce de la Compagnie Françoise, ceux de la Compagnie Angloise, ceux de la Compagnie Hollandoise, & le Facteur des Portugais qui fait sa demeure à Bander-Congo, & qui envoye ce vin de Schiras dans toutes les villes que les Portugais ont aux Indes, dont il s'entretient & sa famille du profit qu'il y peut faire. Il fut donc octroyé par le Roy à ces quatre Nations d'en faire cinquante mille mens, à sçavoir quatorze mille aux François sous l'esperance que l'on avoit que les vaisseaux devoient arriver, & douze mille à chacune des trois autres Nations; Mais en faisant quelque present aux Officiers qui ont le soin de faire délivrer les raisins, non seulement ils leur en font donner des plus beaux & à bon marché, mais aussi ils leur permettent d'en faire au delà de ce qu'il leur a esté accordé, comme ils firent la même année 1666. ayant passé l'Ordonnance de cinq mille mens & plus. Les Juifs de Schiras, qui se disent de la Tribu de Levi & sont environ six cens familles, firent du vin jusqu'à cent ou cent dix mille mens; car c'est le principal negoce de ces pauvres gens, dont le Gouverneur de Schiras sçait bien leur ôter une partie du profit. Pour ce qui est des Persiens & autres Mahometans; ils n'ont pas la permission de faire du vin, & c'est même un grand peché parmi eux d'y mettre les mains. Cela n'empesche pas que quelques Grands Seigneurs n'en fassent faire secretement, & ils achetent quantité de raisins sous pretexte de les vouloir garder pour en manger le long de l'année. Voilà tout ce qui s'est fait de vin à Schiras dans une année ou l'abondance de raisin fut extraordinaire, & tout ce vin ne monte qu'à 200025. mens, qui font 4125. de nos tonneaux à trois cens pintes pour tonneau. J'ay dit que ce vin se transporte dans des bouteilles, & l'on les empaille si bien dans des caisses qu'il ne s'en casse que trés-rarement.

On voit dans Schiras une ancienne Mosquée où est le sepul-

sepulchre de *Sadi* que les Persans estiment le meilleur de leurs Poëtes. Elle a esté trés-belle & accompagnée d'un grand bâtiment qui servoit de College ; mais tout cela s'en va en ruine comme quantité d'autres édifices de la ville. Tout contre cette Mosquée on descend par un escalier dans un puits fort large, au bas duquel il y a un bassin rempli de poisson à quoy on n'oze toucher ; parce qu'ils tiendroient cela pour un sacrilege, disant qu'il appartient à *Sadi*. Un peu au delà de cette Mosquée sur un haut rocher on voit les ruines d'un château, & au dessus sur le sommet du rocher est un puits quarré taillé dans le roc qui est fort dur. Il est fort profond & a environ dix ou douze pieds de large. On m'a assuré qu'on y jettoit autrefois les femmes adulteres, & il y a aujourd'huy quantité de pigeons qui nichent dedans.

Entre plusieurs jardins qu'on voit à Schiras & qui ne manquent pas d'eau, il y en a un dans lequel au bout d'une grande allée est un bel étang de plus de soixante pas en quarré. L'eau y descend par une cascade assez bien taillée dans un roc qui en est proche, sur lequel on voit une maison de divertissement qui regarde sur l'étang, & qui a quelques restes de beauté ; mais elle est trés-mal entretenuë, & les Persans comme je l'ay remarqué ailleurs, aiment mieux faire un bâtiment nouveau que d'en relever un vieux, qu'ils laissent tomber en ruine, faute de quelque reparation de peu d'importance. Ces jardins sont tous plantez de Cyprez, & il y en a à Schiras les plus beaux du monde. Il ne faut pas que je passe sous silence un puits merveilleux qui est dans cette ville & que j'ay veu plusieurs fois. Ceux du lieu assurent que l'eau de ce puits hausse pendant quinze ans, & baisse pendant quinze autres années ; c'est à dire qu'elle monte jusqu'à la bouche du puits, aprés quoy elle descend jusqu'au fond.

Il y a à Schiras deux ou trois bazars fort bien bâtis, & l'eau y coule par le milieu dans un canal. Je viens maintenant à ce qui se voit de plus considerable aux environs de la ville.

Du côté du Sud-Oüest à une grande lieuë de la ville il

y a

y a une colline détachée de la grande montagne, & sur cette colline on voit trois portes du reste d'un Temple de faux-Dieux. Il y en avoit quatre; mais celle qui regardoit le midy est à bas, les trois autres estant encore sur pied, & chacune composée des trois pierres. Dans chacune des deux pierres qui font les jambages, il y a deux figures de bas relief qui se regardent & allongent les bras; l'une tenant d'une main un vase d'où sort une [illegible], & de l'autre comme une serviete pliée qu'on presente en France quand on a lavé les mains. L'autre figure a comme une bourse dans une main, & dans l'autre comme une boule de feu; & les deux autres portes sont toutes semblables. Ces figures sont grandes comme le naturel; mais elles ont toutes la face rompuë.

A deux mousquetades de ce lieu-la s'éleve dans la plaine une petite montagne, où du costé du Nord il y a plusieurs petites sources qui forment une espece de vivier rempli de poisson. On y voit aussi quelques gros arbres, & une petite maison où un Deruis fait sa demeure. Le lieu est agreable, & toutes ces sources font un canal assez gros qui fournit d'eau pour arrouser les terres de la plaine qui sont semées. C'est aparamment où les anciens Idolatres se venoient laver le corps, & de là ils alloient au Temple faire leurs prieres & leurs offrandes.

A demi-lieuë de là au pied de la grande montagne il y a une place d'environ cinq cens pas de circuit, d'où l'on voit sortir quantité de belles sources qui forment un étang plein d'herbes en plusieurs endroits & entouré de gros arbres, & l'on y trouve d'assez bon poisson. Dans un coin de la montagne on découvre quatre figures taillées dans le roc beaucoup plus grandes que le naturel. Les deux qui sont les plus hautes se regardent l'une l'autre, & quand on les envisage, celle qui est à gauche a sur la teste un gros turban, comme le portent le grand Vizir & les Bachas à Constantinople quand ils vont au Divan. Du Turban jusqu'à la moitié du front c'est comme un bandeau fait de tresses de cheveux, dont les bouts viennent prendre sur le col en grosses boucles. Elle a une robe

à l'antique avec une maniere de coutelats à son côté, ce qui se voit aussi a l'autre figure qui luy est opposée, excepté qu'au lieu de turban elle a une espece de mitre sur la teste. Les deux autres figures qui sont au dessous des deux premieres se tendent les bras, l'une estant la representation d'un homme, l'autre celle d'une femme à ce qu'on en peut juger. L'homme semble presenter à la femme un bouquet de fleurs; mais à dire la verité ces deux figures sont fort gâtées, & d'ailleurs il est difficile de les bien voir; parce qu'un peu plus bas que leurs pieds il sort de l'entre-deux d'une roche un figuier dont les branches & les feüilles en couvrent une partie.

A deux mille pas de là il y a un lac d'eau salée d'environ dix lieuës de tour, lequel se forme en partie de plusieurs sources salées qui viennent des montagnes, & l'on y fait quantité de sel. Il y entre aussi une riviere salée qu'on passe sur un grand pont de pierre à trois lieües de Schiras quand on va vers le Bander-Abassi.

A demi-lieuë de la ville du côté de Nord-Oüest il y a deux puits remarquables, l'un sur le haut de la montagne, l'autre sur la pante, tailles dans le roc, & tous deux d'une extreme profondeur. On n'y trouve point d'eau; parce qu'ils sont à moitié remplis de pierres que tous ceux qui les vont voir jettent dedans. On voit encore au même lieu quelques ruines d'une forteresse qui fut bastie autresfois sur cette montagne pour garder les chemins: Car avant qu'Iman-couli-Kan eût fait couper la montagne dont j'ay parlé cy dessus, tous ceux qui vouloient aller de Schiras au Nord ou au Levant ne pouvoient passer ailleurs qu'au pied de cette montagne, n'y ayant point alors d'autre chemin; Mais depuis que ce Kan eut conquis les deux Royaumes de Lar & d'Ormus, il fit abatre toutes ces petites forteresses qui estoient sur les chemins reconnoissant que ce n'estoit qu'une depense pour le Roy, & une tirannie pour les marchands à qui on faisoit payer en ces lieux là une maniere de doüane ou de peage. Aujourd'huy tous les chemins sont libres, & les marchands peuvent voyager en seureté.

Du côté du Nord environ à une demi-lieüe de la v[illegible] sur la pante d'une fort haute montagne on trouve [illegible] petite Mosquée comme un hermitage, & quinze [illegible] plus bas il sort une belle eau qui est la meilleure de [illegible] le voisinage de Schiras. Il y a tout proche uns petite [illegible] entourée de palissades, avec quatre piliers aux qu[atre] coins pour soûtenir un couvert. C'est où le De[ruis se] tient assis & où il reçoit ceux qui le viennent voir [illegible] selon la coûtume du pays, il presente du tabac. Ce li[eu-là] est un des plus beaux aspects qu'il y ait dans toute la Per-se, & c'est d'où l'on découvre d'un coup d'œil to[ute la] plaine de Schiras, & toute la ville d'un bout à l'[autre] avec ses jardins; Mais on ne va pas voir ce lieu-là [seule-]ment pour le bel aspect ou pour visiter le Deruis; [mais] on y va aussi pour y admirer un Cyprez qui n'est qu'à trois ou quatre pas de cette place, planté entre d[es ro-]ches, & d'une telle grosseur que quatre homm[es au-]roient de la peine à l'embrasser. Il est haut à propo[rtion,] & on tient que c'est le plus beau de toute la Perse, [quoy] qu'il y en ait grande quantité. Aussi ce bel arbre ne [man-]que pas d'eau, & celle de la source, dont j'ay [parlé,] vient passer au pied & en fait le tour, allant tombe[r huit] ou dix pieds plus bas dans une citerne qui est to[ûjours] pleine, & de là par un petit canal se rendant dans u[n jar-]din qui est dans la plaine à sept ou huit cens pa[s de la] montagne. C'est dans ce jardin qu'on trouve des [restes] du Palais d'un des anciens Roys de Perse, & ce qu['on en] voit encore ne témoigne pas que ç'ait esté un magn[ifique] édifice. Ce Roy s'apelloit *Padchah quiecbel*, c'est [à dire] *le Roy teigneux*: dequoy il ne faut pas s'étonner, [puis] qu'à peine y a-t-il un Persien qui n'ait la teigne ou [qui ne] l'ait euë.

A deux lieuës de Schiras du costé du Sud-Oü[est au] pied de la grande montagne il y a un hermitage [apellé] *Pir-Bouno*, où demeurent trois ou quatre Derui[s, com-]me estant un lieu fort agreable. Ces Deruis che[rchent] toûjours les lieux les plus beaux pour s'y camper, [& ils] tiennent tellement leur gravité en fumant une p[ipe]

tabac, que si le Roy venoit ils ne se leveroient pas pour le saluër. Les Persans ne s'étonnent point de cét orgueil des Deruis, qui ont pris de tout temps cette coûtume, & ne croyent pas même estre obligez de regarder le Roy s'il vient à passer, comme il s'en est veu plusieurs exemples. Ce qui embellit cét hermitage est une grande source d'eau qui arrouse le jardin, & quantité de beaux arbres qui sont aux environs. Elle donne un canal d'eau un peu plus loin que la maison des Deruis, & c'est ce qui donna lieu à Iman-couli-Kan de faire tout proche un grand enclos pour un parc qu'il remplit de quantité de bestes, & c'estoit un plaisir de s'y aller promener du vivant de ce Seigneur qui avoit soin de le bien entretenir; car depuis sa mort on l'a negligé, & toutes les murailles tombent en ruine.

En sortant de Schiras du costé du Couchant environ à un demi-quart de lieuë de la Ville on voit un cimetiere entouré de murailles, au milieu duquel, du costé qui regarde la Mecque, il y a une niche qui est fort frequentée par les Deruis & les gens devots qui vont y faire leurs prieres; parce que c'est la sepulture de *Hougia Hafiz* qu'ils ont en grande veneration. L'année de son decez est marquée sur son tombeau qui fut en 1381. & il acquit une grande estime parmi les Persans pour avoir composé un gros livre de Morale, & avoir esté un des meilleurs Poëtes de son temps. Il a laissé un grand Poëme à la loüange des bons vins, ce qui a fait dire à plusieurs que ce Hougia Hafiz n'estoit pas bon Musulman; puisqu'il a tant loüé une chose qui est si expressément defenduë par la loy de Mahomet.

Tout proche de ce cimetiere il y a un grand jardin que l'on va voir à cause des beaux Cypres qui en font tout l'ornement. Ils sont admirables & pour leur grosseur & pour leur hauteur, & il y en a un entre autres au milieu du jardin qui a esté planté par la main du Grand Cha-Abas l'an 1607. comme le Jardinier me l'a assuré. Il paroît bien qu'il a esté planté de la main d'un Roy, & par consequent bien recommandé; car il est plus

 gros

gros que d'autres qui ont esté plantez il y a plus de cent ans.

En sortant de Schiras du costé du Nord il y a au pied de la montagne un jardin des anciens Roys de Perse apellé *Bag-Firdous*. Il est plein d'arbres früitiers, & pour des rosiers il y en a une grande quantité. Au bout du jardin sur une pante de la montagne il y a un joli bâtiment au bas duquel est un grand étang. Les plus riches habitans de Schiras ont esté autrefois curieux d'avoir des beaux jardins, & ont fait pour cela de la dépense; mais il n'y en a point, ni à Schiras, ni à Ispahan, qui aproche du moindre de ces beaux jardins qui accompagnent les delicieuses maisons de campagne qui sont au tour de Paris.

Voila tout ce que j'ay pû remarquer de considerable à Schiras & aux environs où j'ay esté plusieurs fois. Quoy qu'il ait plusieurs Carvanseras dans la ville, les Francs logent d'ordinaire au Convant des PP. Carmes Déchausses; mais ceux qui veulent estre en leur particulier vont à une autre maison qui apartient aux mêmes Religieux, & de laquelle ils voudroient bien s'estre defaits comme leur estant à charge.

CHAPITRE XXII.

Suite de la route d'Ispahan à Ormus depuis Schiras jusqu'au Bander-Abassi.

LE 16. de Mars à huit heures du matin je partis de Schiras, & aprés six heure de marche dans la plaine qui cesse d'estre fertile à une lieuë de la ville, j'arrivay au Carvansera apellé *Babaadgi*. L'eau n'y est pas bonne & est comme tiede, & depuis ce lieu-là on commence à ne sentir plus de froid. Le lendemain je partis au jour & arrivay à un Carvansera qui est grand & bien bâti: mais seul & éloigné des villages. Ils s'apelle *Monzoffери*, & c'est le seul lieu de la Perse où j'ay trouvé des truffes noires aussi grossez & aussi bonnes que nos truffes

de Dauphiné. Il y en a même en quantité, & en arrivant au Carvansera j'en vis une chaudiere pleine sur le feu. Je m'en fis donner de cruës pour les faire aprester à nôtre mode, & j'en pris le lendemain autant que je voulus pour ma provision. Ce pays-là ne nourrit que des chévres & des moutons, & environ deux lieuës plus loin il passe une riviere le long de la montagne qui est au Couchant.

Le 18. je partis à la pointe du jour, & ne marchay que jusqu'à onze heures par un pays pierreux entre des montagnes revétuës d'Amandiers amers & de Terebintes. Je logeay dans un beau Carvansera nommé *Paira*, prés d'une riviere qui vient du Couchant & qui rend le pays assez agreable en cét endroit. Il se trouve un peu de bois dans les vallons, & il y a des villages de l'autre costé de la riviere en tirant vers le midy.

Le 29. je fus à cheval à quatre heures du matin, & marchay le long du valon rempli de plusieurs villages, & que la mesme riviere dont je viens de parler rend assez fertile. Sur les huit heures je m'arrestay à un Carvansera bâti en Octogone qui est à une grande lieuë de la riviere, & dans cet espace il y a quelques villages. Le Carvansera se nomme *Kaffer*.

Le vingtiéme je partis à deux heures aprés minuit, & marchay jusqu'à dix heures du matin par une vallée fort seche. Je trouvay par le chemin quantité de Pastres, qui quitoient ce païs-là, qui commençoit à estre trop chaud pour aller chercher le frais ailleurs vers Schiras.

Ceux qui voyagent sur leurs propres chevaux, & qui veulent voir un des plus beaux endroits de la Perse & quelques antiquitez, en quittant le Carvansera de Kaffer au lieu de suivre la route ordinaire des Caravanes, prennent sur la droite du costé de la riviere qui passe à une lieuë & demie du mesme Carvansera. Dés qu'on l'a passée on enfile un chemin étroit qui dure environ deux lieuës dans le roc escarpé, la montagne à la droite, & la riviere à la gauche, n'y ayant pas de place en

plusieurs endroits pour deux cavaliers de front. Le long de ce chemin on voit vers le haut de la montagne de petits sentiers qui conduisent à des cavernes, dont il y en a quelques-unes si grandes qu'elles peuvent tenir jusqu'à deux ou trois mille hommes. Quand on est sorti de ce chemin on trouve une plaine apellée *Dadivan* de quatre ou cinq lieuës de circuit, dont la plus grande partie est pleine d'orangers, de citronniers & de grenadiers. Il y a de ces orangers que deux hommes auroient de la peine à embrasser, & qui sont aussi hauts que nos grands noyers. Pour le reste de la plaine il est semé de ris & de bled. C'est le lieu qui fournit tout Ispahan d'oranges, de citrons, & de grenades, & c'est veritablement un lieu de delices, ou du moins un des plus delicieux de toute la Perse. J'y ay passé plusieurs fois, & souvent mesme on y vient exprés pour se divertir. On fait dresser des tentes sous ces arbres, & les païsans vous aportent plusieurs rafraîchissemens, & sur tout des perdrix, des liévres & des gazelles. La riviere qui traverse la plaine est abondante en poisson, il y a des carpes, des barbeaux & des brochets, & quantité d'écrevices, & je me souviens qu'à tous mes voyages un mesme païsan me menoit le matin au bord de la riviere, & prenoit devant moy le poisson à la main. Il estoit si habile à ce metier, que quand il n'en avoit pas pris un assez gros il le rejettoit & en prenoit un autre. Comme on demeure souvent dix ou douze jours en ce lieu-là, les baladines des environs qui en ont avis ne manquent pas de vous venir trouver, pour danser & boire quelque verre de vin de Schiras dont on a toûjours bonne provision. Les Anglois & les Hollandois qui sont à Ormus viennent souvent passer la fin de l'Esté dans cette plaine, où on reçoit de la fraîcheur de la riviere des arbres. Car ils ne veulent pas toûjours aller jusqu'à Ispahan, par cette raison principalement qu'ils sont tenus toutes les fois qu'ils y vont de faire un present au Roy, de quoy ils ne sont pas fâchez de se pouvoir dispenser. Ce qui rend les arbres de cette plaine si grands & si beaux est le rafraîchissement qu'ils tirent

la riviere, dont l'on conduit l'eau par plusieurs canaux qui font quantité de petits étangs assés prochez l'un de l'autre, par le moyen desquels tous ces arbres sont arrousez. C'est presque tout le bien que cette riviere fait dans la Perse: car hors cette plaine qu'elle arrouse elle ne passe qu'entre des rochers & des montagnes, ou dans des campagnes de sel quand elle vient à aprocher de là.

J'arrivay donc le vingtiéme de Mars à dix heures du matin à un Carvansera apellé *Mouchek*, qui est une seule maison au pied d'un rocher. Il y a une source d'eau à cinq cent pas; mais c'est une eau chaude & qui a un goust de soufre, de sorte qu'à peine les bestes en veulent boire. Il faut avoir recours à l'eau d'une cisterne qui n'est qu'a une portée de mousquet du Carvansera; mais pendant quelques années on n'a peû en boire parce qu'un Juifs y allant tirer de l'eau le pied luy manqua & il tomba dedans. Les Mahometans qui sont superstitieux rompirent incontinent la cisterne, & enfin ils en ont fait une autre auprés.

A trois quarts de lieües de Mouchek il y a deux routes à prendre pour se rendre à Lar, l'une pour les chameaux, & l'autre pour les chevaux & pour les mulets. La premiere est plus longue de trois journées que l'autre, & s'apelle route du desert; parce que depuis un gros bourg qui n'est habité que par des Chameliers & où l'on s'arreste à la premiere couchée, on ne trouve jusqu'à Lar que des tentes des Pastres qui s'arrêtent tantost en un lieu, tantost en un autre. On trouve par cette route une prodigieuse quantité de petites perdrix grises, & par l'autre quantite de grosses, & quand on les voit lever de terre c'est comme un nuage qui couvre l'air. Il y a aussi dans ces deux routes, & particulierement dans celle que prennent les chameaux, une autre sorte d'oyseaux qui ressemblent à nos grosses perdrix, mais qui ont les pieds & les jambes de canars. Les chameaux prennent donc necessairement ce chemin qui est plus long que l'autre & par un païs desert; parce qu'il leur est impossi-

ble de passer la montagne de Jarron dont je vais parler, & on a mesme bien de la peine à y mener des chevaux & des mulets.

Je partis de Mouchec le vingt-uniéme de Mars à deux heures du matin, & ayant marché jusqu'à huit par un païs plat & pierreux j'arrivay à la petite ville de *Jarron*, qu'on devroit plûtost nommer une forest de palmiers, dont les dates sont excellentes. Je logeay dans le Carvansera, qui est beau & eloigné de la ville de cinq cens pas, & j'y demeuray deux jours.

Le vingt-quatriéme ayant fait charger incontinent aprés la minuit; je marchay environ une bonne heure, aprés quoy il falut commencer à monter la montagne de Jarron qui est fort haute & fort longue; mais la descente est la plus dangereuse que j'aye jamais veûe dans tous mes voyages; outre qu'alors il n'y avoit point de Lune & que le peril estoit plus grand dans l'obscurité. Quand on est au haut, & que l'on a commencé à descendre sept ou huit cens pas par un chemin trés-fâcheux où l'on n'a à droite que des precipices, on trouve un pont merveilleux d'une seule arcade qui prend d'une montagne à l'autre, & l'on n'en peut assez admirer l'ar cture qui est des plus hardies que l'on puisse voir. un des plus memorables ouvrages d'Iman-couli-Kan, qui avoit à cœur de rendre les chemins commodes pour la facilité du commerce.

Quand on est au bas de la montagne, il en faut deux autres qui sont aussi fort rudes tant à la m qu'à la descente, & sur l'une desquelles il y a une citerne. Quoy qu'elle soit fort grande elle se trouve ordinairement épuisée sur la fin de l'été, par la quantité des voitures qui ont passé par là depuis le printemps. Il y a dans ces montagnes une telle quantité de perdrix qu'il ne faut que charger l'arquebuse & la tirer, & l'on en tue autant que l'on veut. A huit heures du matin j'arrivay à un Carvansera apellé *Chakal*, qui est une maison seule dans un païs desert, où il y a beaucoup d'amandiers amers & des Therebintes. En aprochant du Carvanse-

on trouve deux ou trois cisternes qui sont d'un grand soulagement aux voyageurs, l'eau estant assez rare par cette route. Il y a à *Chakal* neuf ou dix Radars pour la garde des chemins, & qui sont aussi maîtres du Carvansera. Dés qu'on est arrivé, ils vous demandent si vous voulez manger du chevreüil, estant seurs de leur coup, & n'ayant qu'à aller dans la montagne qui en est pleine. Il y a aussi quantité de perdrix qui sont presque aussi grosses que des poules, & il est aisé d'en tuer tant que l'on veut.

Le vingt-cinquiéme je marchay depuis cinq heures du matin jusques à midi. Une heure aprés que je fus à cheval je passay une montagne dont la descente est fort rude. On l'apelle la montagne de *Hussen*, & il y a au pied une fontaine dont l'eau est bonne. A une grande lieuë au delà on trouve un fort beau Carvansera nommé *Moüezeré* au milieu d'un agreable bocage où il y a de bonne eau de source; mais comme on n'y trouve point de vivres on pousse jusqu'à *Dezadombé* bon village situé dans une plaine. Un quart de lieuë au deça on découvre sur un haut rocher les ruines d'un vieux château, & autour du village il y a grand nombre de palmiers. Le Carvansera est bon & est accompagné d'une assez bonne cisterne.

Le vingt-cinquiéme je continuay de marcher dans la plaine durant trois heures, & je m'arrêtay à *Benarou* petite ville assez bien bâtie au pied d'une haute montagne, sur laquelle on voit encore des restes d'un grand château. Cette ville est frontiere de la Province de Fars & du Roiaume de Lar qui commence à la sortie de Benarou.

Le vingt-sixiéme je partis à une heure aprés minuit, & marchay jusques à neuf heures du matin, en partie dans la plaine, & en partie entre les montagnes, dans lesquelles je vis une vieille tour qui estoit pour garder le passage. Je demeuray à *Bibry* petite ville bâtie au coin d'une plaine qui aboutit à une haute montagne. Le Carvansera est neuf & bâti assez magnifiquement par la Mere d'*Imas* Kan de Lar, le grand Cha-Abas ayant pris ce

 païs.

païs-là sur les Guebres qu'il contraignit de se faire Mahometans. Ce fut dans ce mesme Carvansera que Monsieur Thevenot l'un des plus illustres voyageurs de nostre siecle se blessa fort dangereusement, un de ses pistolets qu'il avoit demandez à son valet pour les mettre auprés de luy sur le matelas où il estoit couché, s'estant malheureusement lâché & luy ayant percé la cuisse, dequoy il fut presque en termes de mourir.

Le vingt-septiéme je partis à quatre heures du matin, & sur les sept heures je passay dans un village qui est dans une petite plaine. A une lieuë de là je logeay dans un Carvansera nommé *Pai-cotali*, c'est à dire pied de montagne; parce que c'est au pied d'une montagne qu'il est bâti. De là jusqu'à Lar il n'y a plus que quatre ou cinq heures de chemin: mais c'est un chemin fâcheux, & où il faut traverser plusieurs gros torrens.

Il faut remarquer qu'en partant de Bihry on peut prendre un autre chemin à droite vers le Couchant. Il est plus court de deux ou trois lieuës; mais d'ailleurs il est si mauvais & si étroit qu'en plusieurs endroits à peine deux Cavaliers peuvent marcher de front, n'y ayant presque par tout que des roches & des precipices.

Lar est la capitale de la Province de mesme nom qui portoit autresfois titre de Royaume. Elle est de mediocre grandeur, & pressée de tous côtez de hautes montagnes, estant bâtie autour d'un rocher sur lequel il y a un château de pierre de taille où le Roy de Perse tient garnison. Tout ce pays est fort chaud, & il n'y a point d'autre eau que celle de la pluye que l'on conserve dans des cisternes, & qui fait quelquesfois un gros torrent qui passe par une côté de la ville, & tombe par une cascade de deux étages faite de pierre de taille. Dans la ville & aux environs il y a des arbres, sur tout des palmiers & des tamaris, & on voit quantité d'orangers dans les jardins & dans les montagnes.

Il n'y a que deux Carvanseras à Lar, l'un dans la ville qui n'est pas trop bon, & l'autre au bout de la ville du côté d'Ormus, qui seroit assez commode, n'estoit qu'il

s'emplit d'eau quand les grandes pluyes viennent à tomber, & il faut attendre quelquesfois des jours entiers que les eaux soient écoulées. C'est ce qui fait que les Francs vont d'ordinaire loger chez les Hollandois qui ont leur maison au bout de la ville. Ils sont obligés d'en tenir une; parce qu'en transportant leurs soyes d'Ispahan à Ormus il faut necessairement, quand ils sont à Lar, changer de chameaux, chaque ville ayant ses droits, & n'estant pas permis à ceux d'Ispahan de passer outre; joint qu'ils sont d'une nature à ne pouvoir suporter les grandes chaleurs qui regnent depuis Lar jusqu'à Ormus. Ainsi le Gouverneur de Lar les fait quelquesfois languir long-temps avant que de leur faire donner des chameaux frais; ce qui leur porte un grand prejudice; parce que leurs vaisseaux qui atendent à Ormus pour charger la soye dépensent beaucoup. Il n'y a point d'autre moyen d'abreger ces longueurs qu'en faisant un present au Gouverneur, & c'est le remede universel pour se tirer de toutes sortes d'affaires.

Estant dans un de mes voyages en la compagnie du sieur Constant, Chef des Hollandois, je demeuray avec luy à Lar prés de quinze jours; parce que la chaleur estant encore fort grande, & les vaisseaux n'estant pas arrivés à Ormus, nous aimames mieux demeurer à Lar jusqu'à ce que nous eussions nouvelles de leur arrivée. Le Gouverneur qui estoit homme de compagnie sçavoit les Echecs & le Verkier, & joüant assez gros jeu contre la coûtume des Persans, le sieur Constant & luy estoient fort souvent ensemble & passoient des jours entiers à joüer. Un jour il nous invita à manger à la forteresse, & nous eumes par ce moyen-là ocasion de la voir; je croyent pas qu'aucun Franc y soit jamais entré, ni avant ni aprés nous. Cette forteresse de Lar tient tout le haut du rocher, & il n'y à qu'un chemin où on ne peut monter à cheval que fort difficilement. Elle est beaucoup plus longue que large, & il y a aux quatre angles comme quatre bastions, entre lesquels on a élevé des logis qui servent de logement aux soldats. Cette forteresse

resse est une prison royale, où le Roy envoye les Princes qu'il prend enguerre, ou qu'il peut avoir par quelque subtilité. Nous y en trouvames deux, l'un de Georgie, & l'autre de Mengrelie, & comme nous estions prests à nous asseoir pour manger, le Gouverneur leur envoya demander s'il leur plaisoit de venir se divertir avec nous, ce qu'ils accepterent & nous mangeames ensemble. Ces Princes avoient tous les jours chacun un toman à depenser, & dix ou douze valets pour les servir. A un des coins de la forteresse du costé du Couchant on leur avoit bâti un petit lieu de divertissement, où il y avoit trois ou quatre chambres. Au milieu de la Cour il y a comme une grande sale qui sert d'Arsenal, pleine d'arc, de fléches, de rondaches, & de mousquets, dequoy on peut armer environ quinze cens hommes. Pour ce qui est du mousquet, il faut remarquer que ceux de la Province de Lar, & particulierement les habitans de la ville, sont en reputation d'estre les meilleurs tireurs de la Perse, & que c'est aussi le lieu où sont les meilleurs maîtres pour faire un canon d'arquebuze, à la reserve de la culasse qu'ils ne sçavent pas faire en avis comme nous.

La maison du Gouverneur répond sur le grand chemin, & n'a rien de beau au dehors; mais devant la porte il y a une place assez jolie d'environ 60. pas en quarré & fermée de murailles, de laquelle on passe dans deux grands Bazars de bonne pierre & trés-bien voûtez. Le même Gouverneur, dont je viens de parler estoit parvenu à cette charge par la faveur du Mether qui estoit son Frere, & qui estant toûjours auprés du Roy pour l'habiller, & luy donner des mouchoirs, est comme j'ay dit un des premiers & des plus considerables Officiers de la Cour. Ce Gouverneur voyant son Frere âgé & ayant quatre Fils, s'avisa pour soûtenir sa maison de faire couper le plus jeune pour avoir la charge de son Oncle. La chose avoit esté faite trois ou quatre jours avant que nous arrivassions à Lar & le Sieur Constant & moy ayans chacun un Chirurgien, dés qu'il en eut eu avis il les envoya querir

pour

pour voir l'enfant; mais il estoit trop tard pour y aporter du remede & mourut trois ou quatre jours aprés, & pressé par le regret & la honte qu'il en eut, fut justement puni de sa detestable ambition.

La pluspart des habitans de Lar sont Juifs, qui travaillent en soye & font divers ouvrages, particulierement de belles ceintures, ce qui met cette ville en reputation. Les païsans portent sur la teste une espece de feutre qui est de la laine fort fine & bien foulée. Il ressemble à un chapeau qui n'est pas encore mis en forme, & dont les bords coupez par devant & par derriere font quatre cornes. Il se font particulierement à Kerman, où l'on fait encore de ces mêmes laines des feutres aussi grands que des manteaux, dont on se sert en campagne contre la pluye. On en fait aussi ailleurs une grande quantité; mais qui sont grossiers, & il y en a de blancs, de bleus, de verds, de bruns, & de rouges. La Province produit de bons chameaux & en quantité, dequoy il se fait un grand commerce.

Autant que le jour est chaud à Lar les nuits y sont fraîches, & on pourroit dormir avec plaisir sans les moûcherons qui assassinent & qui empeschent qu'on ne puisse reposer.

Il y a une infinité de cisternes tant dans la ville qu'aux environs, & il est besoin d'en avoir un trés-grand nombre, parce qu'il se passe quelquesfois deux ou trois ans sans qu'il y pleuve. Quand les pluyes viennent à tomber on n'emplit pas les cisternes le premier jour, au contraire on bouche les trous qui reçoivent l'eau; parce qu'il faut attendre que la terre soit bien lavée, & que la premiere eau qui tombe emporte les saletez. Pour ce qui est de la distribution de l'eau il y a un trés-bon ordre, comme si ces cisternes étoient des caves publiques peines de vin. On n'en tient guere que trois ouvertes à la fois, & quand il faut les ouvrir le Gouverneur ou quelque autre commis à cette charge est present, cette eau toute mauvaise qu'elle est, estant en ce païslà une liqueur precieuse. Comme elle croupit souvent dans ces cisternes des années entie-

entieres il s'y engendre une infinité de petits vers, & bien qu'on la passe dans un linge ou qu'on la fasse boüillir, on y voit toûjours, y regardant de bien prés, comme des petits atomes qui sont la semence de ces vers. C'est cette corruption qui engendre particulierement aux jambes & aux pieds de certains vers, dont j'ay fait ailleurs la description, & j'ay remarqué qu'à mon retour à Paris de mon cinquiéme voyage il m'en sortit un du dessus du pied gauche de deux aunes & demi de long, & un autre de demi aune dessous la cheville du pied droit.

On paye à Lar des droits pour les gardes des chemins, & on est visité pour la sortie de l'or & de l'argent dont on doit la doüane. Pour chaque ducat d'or il faut payer un chayet qui est la moitié d'un mamoudi, & pour les especes d'argent à proportion.

Le premier d'Avril je partis de Lar à cinq heures du matin, & je marchay jusques à trois heures aprés midy dans un païs sterile & pierreux, à la reserve d'un village nommé *Tcherkab* où il y a beaucoup de palmiers & quelques terres à bled. Je logeay dans un petit Carvansera apellé *Chamzenghi*, il est fort bas & bâti en croix avec quatre portes pour donner du vent de tous côtez. Ils sont tous de cette façon jusques au Bander, & prés à prés pour le plus grand soulagement des voyageurs qui ont besoin d'ombre & de fraîcheur en ces païs-là. Pour ce qui est des bestes elles demeurent dehors; car ces Carvanseras n'ont point d'écuries. Toutes les maisons depuis Lar jusqu'à Ormus sont aussi bâties d'une maniere, qu'il y a un canal comme une cheminée qui regne du bas de la sale jusqu'au haut, par lequel le vent vient & donne quelque rafraîchissement; Mais pour les étrangers qui ne sont pas accoûtumez à l'air du païs, il est dangereux de dormir en ces lieux-là.

Le 2. je partis de Chamzenghi sur les quatre heures aprés midy, parce qu'en ce païs-là il se leve d'ordinaire un petit vent sur le soir qui rend la chaleur plus supportable. Je marchay trois heures dans une plaine sterile, puis entre d'affreux rochers, & sur les dix heures

[illegible] j'arrivay à *Kormout* grand village rempli de Palmiers.

Depuis Lar jusqu'à Kormout c'est le chemin le plus fâcheux de toute la Perse; parce que bien souvent il n'y a point d'eau. En allant d'Ispahan à Ormus au commencement de l'Eté on trouve d'ordinaire les cisternes pleines; mais au retour elles sont le plus souvent vuides, à cause de la quantité d'animaux qui ont passé; ce qui oblige les voyageurs à faire ce chemin-là tout d'une traite, ou bien il faut qu'ils se détournent de deux ou trois lieuës pour trouver de l'eau.

Le 3. je partis de Kormout un peu aprés la minuit, & aprés avoir marché environ sept heures dans de trés-mauvais chemins pleins de gros cailloux & d'eaux salées entre de hautes montagnes, j'arrivay à un Carvansera neuf, apellé *Tenquidalen.* Il y a au milieu un petit bassin d'eau vive formé par un ruisseau qui vient de la montagne; & comme il y a un vallon & un torrent entre deux, on fait passer cette eau par un canal sous le torrent, aprés quoy on l'éleve sur un aqueduc pour venir à la hauteur du terrein sur lequel est bâti le Carvansera: Mais cette eau quoy qu'elle se puisse boire tient un peu du sel, & à cause de cela on à fait depuis quelque temps un assez belle cisterne. On a aussi percé la montagne proche du Carvansera pour faire aller l'eau dans une plaine qui estoit auparavant sterile, & qui depuis a esté bien cultivée, y ayant aujourd'huy deux bons villages. Ce fut un riche marchand qui fit faire cét ouvrage, & ses enfans en tirent le revenu, & c'est de deux villages dont le Carvansera tire ce qui est necessaire pour les voyageurs & pour leur chevaux.

Le quatriéme je montay à cheval à un heure aprés minuit, & passay par un païs inhabité & entrecoupé de gros torrens quand il tombe de la pluye. On n'y trouve que deux petits Carvanseras, & sur les huit heures du matin, j'arrivay à celuy que l'on apelle *Gourbasarghant.* Il a esté bâti des derniers qu'un marchant qui venoit d'Ormus laissa en mourant pour ce sujet, ses forces luy ayant

ayant manqué au mesme lieu par la chaleur excessive faute de trouver un abri, qu'il a eu la charité de procurer à ceux qui auroient à passer par cette route. Ce Carvansera n'est pas fort éloigné d'un village qui est dans la montagne du costé du Nord.

Le cinquiéme estant parti un peu aprés la minuit, je marchay jusques à sept heures du matin par un païs sec & tout desert où il y a beaucoup d'arbres de lentisques, & fus au gîte à un assez bon village nommé *Cauvrestan* où je vis des grands champs d'orge que l'on moissonnoit. Quand il se trouve trop de monde à la fois, & que le Carvansera est plein, on peut loger chez les païsans qui sont acoûtumez à recevoir les voyageurs dans leurs maisons, & qui en tirent aussi quelque benefice. Les plaines d'alentour des Cauvrestan sont assez bonnes, pouvant estre arrousées par quelques torrens qui tombent des montagnes, & dont on ramasse les eaux pour les ménager. Ce lieu est remarquable pour ses melons d'eau qui égallent nos citroüilles en grosseur & qui sont les plus excellens de toute la Perse. La chair est d'un beau rouge & douce comme du sucre, ce qui sert de grand rafraîchissement à ceux qui voyagent. Je me souviens que passant un jour par ce lieu-là avec le Sieur Constant dont j'ay parlé plus haut, le Kelonter du lieu vint nous presenter deux raves, dont l'une pesoit cinq mens de Roy, c'est à dire trente de nos livres, & l'autre cinq mens & demi. Nous en mangeames & nous les trouvames de trés-bon goût.

Le 6. je partis un peu aprés la minuit & marchay jusqu'au jour par des plaines de sable, où il seroit impossible de trouver les chemins sans des guides du païs. Sur les trois heures du matin je passay deux ponts de pierre joints ensemble par une longue chaussée. Avant que d'arriver au premier pont il y a une chaussée qui dure un grand quart de lieuë, & de ce premier pont au second la chaussée dure encore assez long-temps. Le second pont est aussi long que le Pont-neuf entier de Paris, & il passe dessous une grosse riviere qui est salée. Ses bords en bien

ces endroits sont sables mouvans ; de sorte qu'avant qu'on eût fait ces ponts il estoit dangereux de la passer à gué, parce que ceux qui ne sçavoient pas les bons endroits demeuroient dans ces sables dont on avoit de la peine à les tirer. C'est ce qui arriva un jour en ma presence à un Hollandois nommé *Mayer*, qui par son impatience se trouva tellement engagé dans ces sables, que sans le prompt secours de nos valets & de quelques païsans que nous avions pris pour guides, il y seroit demeuré, aussi bien que son cheval qu'on n'en peut jamais tirer. Cét ouvrage est digne de la memoire de celuy qui l'a fait faire, & j'en raconteray l'histoire en peu de mots.

Il y a en Perse comme dans les autres Royaumes quantité de gens qui ont de l'esprit & du sçavoir ; mais dont le merite n'est pas connu & qui ne peuvent trouver d'avancement à la Cour. Fâchez de se voir reduits à une vie cachée, & privez des moyens de faire fortune en leur païs, ils passent aux Indes, & vont offrir leur service ou au Grand Mogol, ou au Roy de Golconda, ou au Roy de Visapour. Un Persan nommé *Ali* s'estoit retiré de cette maniere auprés du Roy de Golconda, & se mit si bien dans son esprit qu'en peu de temps on luy donna le commandement de l'armée. Des qu'il se vit en credit il chargea un vaisseau de toutes les bonnes marchandises qui se tirent du Royaume de Golconda, comme toiles blanches & peintes, Indigo, sucre, & autres sortes, & les envoya à Ormus, ce qu'il continua de faire toutes les années, & même estant devenu plus riche au lieu d'un vaisseau il en chargea deux. Tout le profit qui luy revenoit de la vente de ses marchandises demeuroit à Ormus, & tout ce qu'il peut amasser de cette maniere en quarante ans, fut employé pour perpetuer sa memoire dans la Perse à bâtir cette digue & ces deux ponts. On ne croyoit pas que cette entreprise luy peut reüssir ; parce qu'il faut tirer la pierre de la montagne qui est assez loin ; mais il tomba d'acord avec les gens du païs, que du poids des deux mens ou de douze livres pesant de pierre, il payeroit un Casbeké qui fait deux liards de nôtre monnoye. Le marché

conclu touts les païſans des environs tranſporterent une prodigieuſe quantité de pierres ſur leurs chameaux & ſur leurs ânes, ce qui enrichit ce pauvre peuple, qui hors des ſaiſons des voitures d'Ormus à Schiras & à Iſpahan eſt plus de ſix mois de l'année ſans rien gaigner.

Il paſſe ſous ces ponts une riviere qui vient du côté de Karman, & qui eſt groſſie par d'autres eaux qui deſcendent avec grand brüit des montagnes, pour s'aller rendre dans le Golfe Perſique vers le Bander-Congo; & cette riviere devient ſalée en paſſant entre ces montagnes, qui ne ſont preſque que ſel.

Depuis le grand Pont juſques à Guitchi c'eſt un des plus agreables païs de la Perſe & comme un taillis continuel. *Guitchi* eſt un lieu où il y a deux Carvanſeras, l'un fort beau & commode, & l'autre mal ſitué; parce que le terroir n'étant que ſable, le vent y en jette en telle quantité que l'on n'y peut alors habiter. Il y a tout proche dix ou douze tentes d'Arabes & leurs femmes quand on arrive à Guitchi aportent incontinent du lait & du beurre & ce qu'elles peuvent avoir d'autres rafraîchiſſemens.

Environ à une lieuë & demie de Guitchi on trouve deux chemins, l'un à gauche qui paroît le plus batu & l'autre à droite. On ſe pourroit aiſément tromper au choix ſi l'on n'avoit de bons guides, & il ſeroit trés dangereux de prendre à gauche vers une montagne qui eſt aſſez haute; parce que ce chemin eſt plein de precipices & comme un labyrinthe continuel entre des roches, d'où il eſt comme impoſſible de ſe retirer quand on y eſt engagé. Ce que les gens du païs ajoûtent de certains fantômes ou mauvais eſprits qui ſont dans cette montagne & tuënt tous les païſans, doit eſtre conté pour une fable. L'autre chemin qui eſt ſur la droite qui eſt le ſeul bon chemin, n'eſt preſque qu'un ſable continuel juſqu'au Bander-Abaſſi, & il ſe fait d'ordinaire en une journée. On paſſe deux Carvanceras, dont le dernier s'appelle *Bend-ali* bâti au bord de la mer; & c'eſt où a eſté enterré Monſieur de Lallin l'un des deux Deputez que le Roy

avoit envoyez en Perse & aux Indes pour l'établissement de la nouvelle Compagnie de commerce dans l'Orient.

De Band-ali au Bander-Abassi il n'y a plus que deux grandes lieuës, & la plus grande partie du chemin est un païs de Palmiers.

CHAPITRE XXIII.

De l'Isle d'Ormus, & du Bander-Abassi.

ORMUS est une Isle à 92. deg. 45. m. de longitude, & à 25. d. 30. m. de Latitude. Elle est à l'embouchure du Golfe Persique à deux bonnes lieuës de terre ferme, & elle n'en a que trois de circuit. Il n'y croît aucun arbre ny aucune herbe, & elle est toute couverte de sel qui est trés-bon & blanc comme neige, de maniere qu'elle est tout-à-fait sterile, & il n'y a non plus aucune eau douce que celle qui tombe du ciel & que l'on recüeille dans des cisternes. On fait assez de cas du sable d'Ormus qui est fort noir & luisant, & dont l'on se sert pour mettre sur l'écriture. Les Portugais d'Ormus en envoient en touts leurs Comptoirs aux Indes & les Etrangers qui venoient à Lisbone pour acheter des marchandises d'Orient, reconnoissoient autrefois à ce sable-là les factures des Indes sur lesquelles ils se reposoient entierement. Cella leur servoit de regle, & ils ne faisoient point d'autre marche avec les Facteurs que cent pour cent de profit; Mais ceux-cy vinrent peu à peu à abuser de la bonnefoy des marchands étrangers, & faisant venir de ce sable à Lisbone contrefirent les factures des Indes, & mirent les marchandises à un plus haut prix, ce qui fit qu'enfin la fourbe fut d'écouverte.

Avant que les Portugais vinssent à Ormus, il y avoit une ville où les Royx d'Ormus qui estoient aussi Rois de Lar avoient acoûtumé de faire leur residence. Quand les Portugais la prirent il y avoit deux jeunes Princes, fils du Roy défunt qu'ils emmenerent en Espagne, & comme ils estoient bien faits de leur personne; quoy qu'un peu

bazanes, le Roy leur fit caresse & leur donna dequoy s'entretenir honorablement. Un jour aprés qu'on leur eut montré l'Escurial & tout ce qu'il y a de plus beau dans Madrit, le Roy leur demanda ce qu'il leur sembloit du sejour d'Espagne & de ce qu'ils avoient veû; à quoy ils répondirent qu'ils n'avoient rien veû qui ne fut digne d'admiration; Mais ces deux Princes ayant jetté en même temps un soûpir, & le Roy ayant eu la curiosité d'en sçavoir la cause, ils firent connoître que ce soûpir venoit du regret qu'ils avoient de n'estre plus sous leur arbre: Car il faut remarquer que proche de la ville d'Ormus il y avoit un arbre, qui estoit l'unique qui fut dans l'Isle où j'ay dit qu'il ne croît rien Cét arbre estoit de même espece que celuy qui est à une lieuë du Bander, & qui passe en Perse pour une merveille; mais dans les Indes il y en a quantité. Les Persans l'apellent *Lul* les Portugais *Arber de Reys*, & les François *l'Arbre des Banianes*; parce que les Banianes ont fait bâtir dessous une Pagode avec un Carvansera accompagné de plusieurs petits étangs pour se laver. Cét arbre d'un seul tronc fait une petite forest; car de ses branches tombent certains filandres en terre qui y prennent racine & nourriture, & deux ou trois ans aprés font un autre tronc & d'autres branches, qui de même que les premieres étendent cét arbre à un merveilleux espace.

Les Portugais s'estant rendus maîtres de l'Isle d'Ormus, d'une ville mal bâtie en firent une trés-belle, & qui alloit jusqu'à la magnificence que cette Nation aime beaucoup. Le fer des portes & des fenêtres estoit tout doré, & c'est une chose qui se dit communément dans le païs, que si les Portugais estoient demeurez maîtres d'Ormus, au lieu de fer aux portes & aux fenêtres il n'y auroit presentement que de l'or & de l'argent. Comme ils estoient touts riches, c'estoit à l'envy l'un de l'autre qui feroit bâtir la plus superbe maison & les plus belles cuves, où ils estoient tout le long de jour dans l'eau avec leurs femmes & leurs enfans, à cause des excessives chaleurs qui les incommodoient fort, & il n'y en avoit

guere qui devinssent vieux. La forteresse estoit aussi alors fort belle & trés-bien entretenuë, & ils avoient bâti dans l'Isle sur une éminence une Eglise dédiée à la Vierge où ils alloient faire leurs devotions, & ce qui leur servoit aussi de promenade n'en ayant point d'autre que celle-là. Pour ce qui est de la forteresse elle est encore en assez bon état, & depuis que les Roys de Perse s'en sont rendus maîtres ils y entretiennent garnison, le Kan d'Ormus qui demeure au Bander y mettant un Commandant à sa volonté; mais pour la ville elle est toute ruinée, & les Hollandois sous prétexte de prendre du balast pour leurs vaisseaux qui s'en retournoient à vuide, ont emporté à Batavie les plus belles pierres d'Ormus & les plus beaux marbres pour en bâtir leurs maisons. Ils en auroient enlevé bien davantage, si le Kan d'Ormus ne s'y fut enfin opposé, & ne le leur eut étroitement défendu. Il leur est bien permis de charger du sel, qui est beau & blanc, comme j'ay dit, & [illegible] bien, & ils en transportent jusques au Japon le mettant dans les même caisses où ils ont apporté le clou de girofle: Car il faut remarquer qu'à cause des grandes & extraordinaires chaleurs du païs, dés que les vaisseaux sont arrivez à Ormus on est contraint de mettre le clou dans des sacs qui en tiennent chacun deux cens livres, & l'on range touts ces sacs le long de la mer; afin que l'eau passant par dessus humecte le clou. Ces sacs ayant esté quelques jours de la sorte sur le rivage, on les porte dans les magasins, on jette tous les jours de l'eau de mer dessus jusqu'à ce qu'on en fasse voiture pour Ispahan & autres lieux de la Perse; car dans l'excessive secheresse, si l'on n'usoit de cette précaution tout le clou se reduiroit en poussiere.

Entre l'Isle d'Ormus & la terre-ferme la mer n'est pas fort profonde, & les grands vaisseaux qui entrent dans le Golfe & qui en sortent passent de l'autre costé de l'Isle. La forteresse qui est à la pointe de l'Isle vers le Couchant est toute entourée de la mer, & en visage la Perse. Me promenant un jour avec le Sieur de l'Etoile le long du rivage du Bander en tirant à l'Orient, nous découvrîmes

dans la mer entre l'Isle & la terre ferme je ne sçay quoy qui s'élevoit sur l'eau, sans que nous puissions d'abord juger ce que c'estoit à cause de la distance. Ayant considéré la chose avec plus d'attention, nous reconnumes enfin que c'estoit un homme qui sembloit avoir peur de nous & craindre de s'aprocher. Tantost il nageoit, & tantost il trouvoit pied ; parce que la mer comme j'ay dit est fort basse. Nous luy fismes signe d'avancer, & luy témoignames de loin le mieux qu'il nous fut possible qu'il ne devoit rien aprehender. Comme il nous eut abordez nous sceumes que c'estoit un Angle que le Roy de Perse avoit demandé à la Compagnie pour luy rendre service dans la forteresse d'Ormus, & que s'ennuyant dans cette prison, d'où ceux qu'on y envoye ne sortent que rarement ; il s'estoit hazardé de traverser ces deux lieuës de mer pour tâcher de se remettre en liberté. Comme il n'avoit qu'un petit linge autour de luy, nous retournames au Bander d'où nous luy envoyames dequoy manger & dequoy se couvrir, & ayant donné avis de la chose au Chef de la Compagnie Angloise on fit venir sur le soir le fugitif au Bander, & on l'embarqua sans bruit le plûtost qu'il fut possible sur un vaisseau qui estoit à la rade.

Vis à vis de cette forteresse d'Ormus, les Portugais en avoient une autre en terre-ferme du costé de la Perse à 500. pas du Bander sous laquelle ils retiroient leurs barques armées n'y ayant point d'endroit propre pour cela dans l'Isle, & ils en avoient jusques à vingt-cinq ou trente. Quand on découvroit quelque vaisseau dans le Golfe, ceux de la forteresse d'Ormus tiroient un coup de canon, & c'estoit un signal à ces barques pour aller prendre les droits, autrement les vaisseaux auroient passé jusqu'à Balsara. En ce temps-là les marchands gaignoient beaucoup, & on se fioit à leur parole & à leurs factures pour la declaration de leurs marchandises sans visiter les vaisseaux ; mais maintenant que le commerce est fort déchû les choses ne vont plus si bien pour les marchands. J'ay vû encore sous la forteresse du Bander de ces barques des

Portugais; mais le Roy de Perse neglige de les entretenir & leur nombre est beaucoup diminué comme estant presentement inutiles.

Jamais Cha-Abas n'eut pris Ormus sans le secours des Anglois, & les Persans n'ayant point de forces en mer, ce n'étoit pas pour eux seuls une chose à entreprendre. Ils convinrent donc entre eux que le Roy se tiendroit à Gomron autrement dit Bander-Abassi, gardant la coste avec vingt mille hommes; parce que dans Ormus il n'y a point d'eau, comme j'ay dit, que celle qu'on recüeille dans les cisternes, & que cette eau estant bien-tost beuë les Portugais seroient contraints d'en venir prendre en terre-ferme; que les Anglois avec leurs vaisseaux battoient de leur costé la ville & la forteresse. Et l'acord estoit tel, qu'au cas qu'ils prissent la place tout le butin seroit également partagé entre le Roy de Perse & les Anglois. Et pour ce qui est des personnes, que tous les Chrétiens apartiendroient aux Anglois pour en disposer à leur volonté, ou pour les mettre à rançon, ou pour les faire esclaves, ou pour leur donner la liberté; & que s'il se trouvoit quelques Mahometans dans la ville, ils seroient pour le Roy. Qu'à l'avenir de tout ce qui proviendroit des doüanes qui seroient établies à Gomron, la moitié apartiendroit au Roy, l'autre moitié aux Anglois, & que pour cét effet les Anglois auroient une maison prés de la doüane, dont ils auroient un chef & le Roy l'autre. Que la ville seroit ruinée, & qu'il y auroit une garnison Persane dans la forteresse; mais que les Anglois seroient toûjours à la rade avec quatre vaisseaux de guerre, pour empescher que les Portugais ne fissent quelque entrentreprise par mer.

Ormus fut donc pris; mais il eut esté trés-difficile d'en venir à bout si le Capitaine Portugais qui commandoit dans la forteresse eut voulu suivre le conseil que ses Officiers de guerre luy donnoient. C'estoit d'ouvrir une écluse qui emplissoit le fossé qui estoit entre la ville & la forteresse, ce qui auroit fort embarrassé les assiegeans. Quand il fut de retour à Goa, il auroit infailliblement

perdu la teste s'il n'eut esté appuyé d'une forte par[tie,]
& le Viceroy le renvoya en Portugal, où il fut [privé de]
toutes charges. Il estoit toutesfois trés-brave de [per-]
sonne & incapable de faire une trahison; mais on [croit]
qu'il rendit la place par quelque dépit, & ayant repon-
du avec fierté qu'il ne vouloit recevoir instruction de
personne.

Aprés la prise d'Ormus les partages se firent de [cette]
sorte. De tout le butin qui se trouva dans Ormus il se fit
deux parts, l'une pour le Roy, l'autre pour les Anglois,
laquelle fut embarquée dans un grand vaisseau de plus de
soixante pieces de canon pour porter à Londres. Le vais-
seau se rendit à Surate, pour s'en aller de là avec quatre
ou cinq autres qui partent d'ordinaire tous les ans pour
l'Angleterre. Dés que le vaisseau fut arrivé à Surate, le
President des Anglois suivi de tous ses gens vint se réjouir
avec le General de la prise d'Ormus, & quelques jours
aprés comme la flote devoit partir on fit un grand festin
sur l'Admiral & sur les autres vaisseaux, les coups de ca-
non accompagnant les santez que l'on buvoit. Le plus
petit des vaisseaux faisant sa décharge le feu prit dedans,
sans qu'on ait bien sçeu comment. Aussi-tost la flamme
gaigna les cables des ancres, & la marée estant fort haute
jetta le petit vaisseau contre l'Admiral, de maniere qu'en
moins de deux heures les deux vaisseaux furent consu-
mez, les personnes ayant eu bien de la peine à se sauver.
Ce funeste accident donna lieu à bien des gens de croire
que c'estoit une juste punition du Ciel, & que les An-
glois l'avoient meritée pour s'estre joints avec les Infide-
les contre des Chrétiens.

Les Hollandois n'en ont pas moins fait au Japon, où
il y avoit soixante mille Chrétiens qui estoient le fruit
de la Mission des Peres Jesuites, de la recolte de plusieurs
années. Ayant pris un vaisseau Portugais qui alloit du
Japon à Goa, ils se saisirent des lettres par lesquelles les
Portugais faisoient sçavoir au Viceroy de Goa, que si on
leur pouvoit envoyer quelque peu de troupes ils se ren-
droient assurément maîtres de tout le Japon, ayant déja

de leur côté quatre des principaux Princes des Iſles de Ximo & de Xicoco. Les Hollandois munîs de ces lettres firent voile incontinent au Japon, & ayant découvert au Roy le deſſein des Portugais cauſerent la deſtruction du Chriſtianiſme dans toutes ces Iſles. Les Chrétiens gagnerent la premiere bataille qui leur fut donnée ; mais ils furent tous défaits à la ſeconde, le Roy ayant fait armer generallement tous ſes ſujets. On a blâmé les Hollandois d'avoir trahi de la ſorte le parti des Chrétiens, & les Portugais de n'avoir pas jetté leurs lettres en mer, ce que doivent faire en pareilles rencontres tous ceux qui ſont chargez de memoires importans.

Pour ce qui eſt des autres articles du Traité, ni le Roy de Perſe, ni les Anglois ne tinrent guere bien leur parole. Le Roy voulut avoir tous les hommes tant Chrétiens que Mahometans, diſant qu'eſtant du païs ils eſtoient ſes ſujets, & les ayant envoyez à Iſpahan pour s'en ſervir aux choſes dont il les trouva capables, la pluſpart des Portugais ſe firent Mahometans. Il ſe ſaiſit auſſi de tout le canon, & en ayant fait mettre quelques-uns dans la forteresſe de Lar, il fit mener les autres à Iſpahan, & l'horloge d'Ormus y fut auſſi porté, comme j'ay dit dans la deſcription que j'ay faite du Meydan.

D'autre côté les Anglois qui avoient tenu la premiere année quatre vaiſſeaux, ſelon qu'ils s'y eſtoient obligez, ſe relâcherent l'année d'aprés & ils n'en eurent que trois. Ils vinrent en ſuite à n'en tenir qu'un, & au bout de cinq ou ſix ans on ne les vit plus. Ils ne laiſſoient pourtant pas de demander tous les ans la moitié du provenu des doüanes ; mais le Cha-Bander ou Chef des marchands, voyant qu'ils ne tenoient pas leur parolle pour les vaiſſeaux qu'ils devoient entretenir, s'acorda ſecretement avec les marchands pour la doüane, & fit à croire aux Anglois qu'une balle où il y avoit pour mille écus de marchandiſe n'en valloit pas deux cens retirant ſous main le ſurplus, & ne ſoufrant pas que les Anglois fiſſent rien ouvrir, ny même qu'ils entraſſent dans la Doüane. Il leur diſoit pour ſes raiſons que les marchands ſe plaignoient que

l'on visitoit leurs bales, & qu'ils protestoient que si l'on continuoit de les traiter si severement ils ne reviendroient plus à Gomron. D'ailleurs quand un marchand avoit plusieurs bales dans la Doüane, le Cha-Bander avoit l'adresse d'en faire sortir de nuit une bonne partie, & l'envoyoit au logis du marchand sans que les Anglois s'en pussent apercevoir, ainsi ils estoient frustrez de la plus grande partie de ce qu'ils devoient toucher par le traité. Il revient au Roy pour la doüane seize pour cent; & pour le Cha-Bander & ses Commis; afin d'estre plutost expedié & de se retirer promptement des chaleurs & du mauvais air de Gomron, il faut leur payer encore deux pour cent. Quoy qu'on tire d'ordinaire tous les ans de la doüane vingt-un ou vingt deux mille tomans, j'a veû que les Anglois n'en touchoient pas plus de cinq ou six cens; & l'Agent & le Courrier en tirent environ autant du Cha-Bander qui les oblige par là de fermer les yeux. Les Anglois tâchent de leur costé de rendre la pareille au Cha-Bander & de le tromper autant qu'ils peuvent: Car comme la Compagnie Angloise ainsi que la Hollandoise ne paye point de doüane en Perse, les Anglois font passer plusieurs marchandises des particuliers sous la marque de la Compagnie, & s'estant accommodez avec eux les leur rendent à Gomron en faisant semblant de les leur vendre, & ils ne payent pour cela que deux pour cent. Il faut remarquer icy que toutes les doüanes de Perse & des Indes ne sont point des fermes, & que le Cha-Bander n'est proprement qu'un Commis que le Roy y met, & qui ne luy rend compte que de ce qu'il a receu. Voila tout ce que j'ay peû observer de plus particulier de l'Isle & de la ville d'Ormus. Il est temps de parler de Homron ou du Bander-Abassi qui est presque vis à vis en terre ferme.

Le Bander-Abassi, ainsi nommé; parce que le Grand Cha-Abas commença de mettre ce lieu-là en reputation est presentement une ville raisonablement grande & remplie de quantité de beaux magasins au dessus desquels est le logement des marchands. Durant même que les

Por

[illegible] tenoient Ormus, quoy qu'ils demeurassent dans la ville, tout le trafic se faisoit au Bander, & c'est l'abord le plus assuré de toute cette coste. Il n'y a que [illegible] ans que c'estoit encore un lieu ouvert, & comme on pouvoit y entrer la nuit & frauder la doüane on l'a fermé de murailles. Les Anglois & les Hollandois y ont leurs comptoirs & leurs maisons bien bâties sur le bord de la mer, & comme c'est la meilleure plage de tout le Golfe Persique, c'est le grand abord de tous les vaisseaux qui viennent des Indes, & qui en aportent des marchandises pour la Perse, pour la Turquie & autres lieux de l'Asie, & pour une partie de l'Europe. Quand les vaisseaux doivent arriver il s'y trouve plusieurs marchands; mais qui pour la plus grande partie sont Persans, Armeniens & Indiens qui demeurent en Perse, & il en viendroit bien davantage de tous les lieux que j'ay nommez, s'ils ne craignoient le mauvais air du Bander, ce qui les oblige de s'arrester à Ispahan jusqu'à ce que les autres marchands reviennent, de qui ils achetent les marchandises dont ils ont besoin.

L'air du Bander est en effet si mal sain & si chaud, que les étrangers n'y peuvent guere demeurer pour estre asseurez de leur santé que les mois de Decembre, de Janvier de Fevrier & de Mars; car pour les habitans qui sont faits à l'air du païs ils peuvent y demeurer davantage & jusqu'en Avril, aprés quoy ils vont tous à deux ou trois journées de là chercher le frais dans les montagnes pour cinq ou six mois, où ils mangent ce qu'ils ont gaigné pendant le temps du negoce. Ceux qui voudroient se hazarder de demeurer à Gomron pendant les chaleurs gaigneroient une fiévre maligne, dont si l'on n'en meurt pas on a bien de la peine à en guerir, & même cette guerison imparfaite est suivie d'une jaunisse pour toute la vie. Passé le mois de Mars le vent commence à se changer, & le tenant d'ordinaire Oüest ou Sud-Oüest, vient en de certains momens si chaud & si étoufant qu'il ôte la respiration. Les Arabes l'apellent *El-Sámiel*, c'est à dire Vent de poison, & les Persans *Bade-Sambour*; parce

qu'il

qu'il suffoque & tuë subitement ceux sur lesquels il passe. Ce qui est de plus surprenant, est que si l'on prend le bras ou la jambe ou quelque autre partie du corps de ceux qui en ont esté étoufez, cela demeure dans la main comme une graisse gluante & comme s'il y avoit un ... que le corps fût mort. Ce vent regne d'ordinaire aux mois de Juin, Juillet & Aoust, & il en est de même vers Moussul & Bagdat.

L'an 1632. sur la route d'Ispahan à Bagdat si je ne me fusse trouvé en compagnie de quelques marchands Arabes, j'aurois esté étoufé avec quatre autres marchands Persiens qui s'estoient joints avec nous ; mais dés que ces Arabes connurent que ce vent venoit, ils nous firent promptement mettre pied à terre pour nous coucher sur le ventre, & nous bien couvrir de nos manteaux. Nous fûmes en cét état une bonne demi-heure pendant laquelle je faillis à étoufer, & estant relevez nous trouvâmes nos chevaux si en eau qu'ils n'avoient pas la force de nous porter. Cela nous arriva à deux journées de Bagdat, & cecy est remarquable, que lorsqu'on est en bateau sur quelque riviere, & que ce même vent soufle il ne fait point de mal, quand même on seroit tout nud. Il est quelquesfois si chaud qu'il brûle comme si la foudre avoit passé.

Si l'air de Gomron est si mauvais & si dangereux, le terroir ne vaut rien aussi ; car ce n'est que sable, & l'eau qu'on tire de quelques cisternes n'y est pas trop bonne. Quand on en veut faire la dépense on fait venir de l'eau d'une assez bonne source qui est à trois lieuës du Bander, & que l'on apelle *l'eau d'Issin*, laquelle est fort chere. Il n'y avoit autrefois au Bander aucun herbage ; mais aujourd'huy par le grand soin que l'on y a aporté on y trouve quelque laituës, raves & oignons, la terre pouvant estre arrousée de l'eau des puits que l'on a faits de nouveau, ce qui a rendu le sejour du Bander plus suportable. Pendant le temps du negoce il y a dequoy y faire trés-bonne chere, les vins de Schiras & d'Yezd n'y manquent pas, le mouton, les pigeonneaux & les perdrix sont les viandes ordinaires ; mais pour ce qui est des poules,

les. Quoy qu'il y en ait quantité on n'en mange guere ; parce qu'elles sentent la marine. Pour ce qui est du poisson il y en a d'excellent & en trés-grande abondance ; on a aussi de fort bonnes huïtres à l'écaille, & de toutes sortes de confitures & de fruits secs.

Les peuples de ce païs-là sont fort bazanés, & n'ont qu'une chemise pour tout habit. Pour ce qui est de celuy des femmes & de leurs joyaux je n'en dis rien icy ; parce que j'en ay fait ailleurs la description, ayant parlé au même lieu des peuples qui habitent le long du Golfe Persique, qui n'ont d'autre negoce que la pesche, & qui ne mangent jamais de pain, n'y en ayant que trés-peu qui ayent le moyen d'avoir quelque peu de ris. Le vivre ordinaire du peuple depuis Balsara jusques vers le Sindi qui est la côte des Indes, est des dates & du poisson, dont la plus grande partie est sechée au vent. Ils prennent les testes & la ventraille avec les noyaux des dates qu'ils ont mangées, & faisant boüillir tout cela ensemble avec un peu d'eau à moitié salée, ils le donnent tous les soirs à leurs vaches quand elles reviennent des champs où elles n'ont peû trouver que de méchantes brossailles.

Entre les sortes de poisson dont la mer du Bander est si abondante, il y a de belles soles, de bon éparlan, & d'excellentes sardines. Pour ce qui est des huîtres, si on en veut manger il faut les envoyer prendre exprés par les Pescheurs ; parce que les gens du païs n'en mangent point. Le divertissement ordinaire du Bander est d'aller sous l'arbre des Banianes, & d'y faire de petites collations. Le matin à la fraîcheur on peut aller courre le liévre, & on ne manque pas de bons levriers, les Anglois & les Hollandois en amenant d'ordinaire quand ils viennent d'Ispahan ou de Schiras.

Il y a deux forteresses au Bander, l'une du costé du Couchant, & l'autre au Levant où les Portugais retiroient leurs barques, comme je l'ay dit plus haut. Cette ville se rendant de plus en plus fameuse par le commerce, elle s'acrut & se remplit d'habitans, & depuis la defense qui fut faite aux Hollandois d'enlever des pierres d'Or-

d'Ormus, on s'en servit à bâtir plusieurs maisons du Bander.

Une des principales raisons pour lesquelles Ormus estant ruiné, le commerce s'est plutost etabli au Bander-Abassi qu'au Bander-Congo où l'air est bon & l'eau excellente, est que d'Ormus jusques au Congo il y a plusieurs Isles, entre lesquelles la navigation est dangereuse, & il est besoin de plus d'un vent. Joint que lorsqu'un vaisseau passe vingt ou vingt-cinq pieces de canon il ne trouve pas assez d'eau, & ne sçauroit monter ni au Bander-Congo ni à Balsara. Ce qui est encore fort incommode est que du Bander-Congo jusqu'à la ville de Lar les chemins sont trés-mauvais, & qu'à peine dans toute la route on trouve un méchant Carvansera : Mais du Bander-Abassi à Lar on fait le chemin en sept ou huit jours, & l'on trouve par tout d'assez bons Carvanseras & des rafraîchissemens, comme j'ay fait voir dans la description de cette route.

Le Grand Cha-Abas avoit fait avec les Portugais pour la doüane du Bander-Congo le mesme traité qu'il avoit fait avec les Anglois : mais depuis qu'on a veû que leurs forces diminuoient par la guerre qu'ils ont euë avec les Hollandois, on les a traitez de mesme que les Anglois & encore pis ; on leur donne maintenant si peu que cela ne vaut pas la peine de tenir un Facteur en ce lieu-là. Le Bander-Congo est à 27. d. 30. minutes de latitude, & éloigné du Bander-Abassi de deux journées de voile, quand le vent est bon.

Il y en a quelques-uns qui s'imaginent que les Francs qui ne vont en Asie que par une pure curiosité de voir le païs, ont de la peine à passer sur les vaisseaux des Anglois & des Hollandois, & que generalement tous ceux qui negocient aux Indes de quelque nation qu'ils soient, ne souffrent pas aisement que leurs propres compatriotes puissent prendre la moindre connoissance de leurs affaires. Pour ce qui est de moy j'ay toûjours vû qu'en payant le passage il n'y a point de particulier qui veüille aller aux Indes qui ne soit bien reçû sur les vaisseaux Anglois ou

ou Hollandois : Mais quand cela ne ſeroit pas on peut paſſer ſur des vaiſſeaux du païs, ce que bien ſouvent on aime mieux. Dans un de mes voyages le ſieur d'Ardilliere & moy trouvâmes qu'il nous eſtoit plus commode de paſſer aux Indes ſur un vaiſſeau du Roy de Golconda qui s'en retournoit d'Ormus à Maſlipatan, que ſur les vaiſſeaux des Hollandois, bien qu'il y en eût alors qui firent le meſme voyage.

Il me reſte à parler des changes, & de quelle maniere ils ſe font en Perſe. Il arrive quelquefois a Gomron une telle quantité de vaiſſeaux qu'il s'y trouve plus de marchandiſes que d'argent, & les marchands en donnant d'abord avis à Lar, à Schiras, à Iſpahan & autres villes de Perſe, ceux qui ont de l'argent comptant & qui en font negoce, ne manquent pas de le faire tenir en deligence à Gomron. Du jour que l'on prend l'argent on eſt tenu de le rendre au bout de trois mois, & le change eſt de 6. à 7. pour cent. Quand les marchandiſes ſon arrivées à Iſpahan ou en autre lieu, le marchand n'y peut toucher qu'il n'ait payé la ſomme qu'il a empruntée, à moins que ſon creancier ſe repoſant ſur ſa bonne foy ne luy permette d'ouvrir ſes bales. Si c'eſt un marchand Perſien qui n'a pas ſa reſidence à Iſpahan & qui veut porter plus loin ſes marchandiſes, il prend de nouvel argent pour payer celuy qu'il doit, & il le rend au lieu où il veut aller. Il y a des marchands Turcs & Armeniens qui prennent de l'argent à Suratte pour le rendre à Gomron, où ils en prennent d'autre pour Iſpahan, & ils en font autant à Iſpahan pour Erzerom ou pour Babylone, payant le vieux du nouveau qu'ils empruntent en chaque lieu. L'argent que l'on prend à Erzerom ſe paye ou à Burſe, ou à Conſtantinople, ou à Smyrne. Celuy que l'on prend à Bagdat ſe paye à Alep; & comme il y a pluſieurs Armeniens & meſme quelques Turcs qui eſtant à Conſtantinople ou à Smyrne veulent paſſer à Ligorne & à Veniſe, ils prennent de l'argent en ces deux premieres villes pour payer les changes precedens, & le rendent aux deux autres quand ils ſont en Italie.

J'ay

J'ay toûjours fait compte dans mes voyages qu'à prendre de l'argent à Golconda pour jusqu'à Ligourne ou à Venise à change pour change, l'argent revient par le meilleur marché à 95. pour cent: mais le plus souvent va jusqu'à cent; & c'est tout ce qui se peut dire sur cette matiere.

Voicy le plan exact de Gomron ou du Bander-Abassi, de l'Isle d'Ormus & des Isles voisines, & d'une pointe de l'Arabie heureuse, avec la representation du gros arbre des Banianes.

CHAPITRE XXIV.

De la route par terre de Casbin & d'Ispahan aux frontieres des Etats du grand Mogol par la Province de Candahar.

LA route des Indes par la Province de Candahar est une ancienne route, & qui estoit bien plus frequentée qu'elle ne l'est aujourd'huy, avant que les Portugais vinssent à Ormus, & que la navigation fût établie de la Perse aux Indes par les vaisseaux des Francs qui arrivent tous les ans à Gomron: Car avant ce temps-là on ne voyoit sur cette mer que quelques méchantes barques, ce qui ne suffisoit pas pour le transport de toutes les marchandises qui estoient dans les Indes & qui en sortoient; Mais bien qu'il soit fort commode & de moindre depense d'aller s'embarquer à Gomron, il y a toûjours des marchands qui prennent la route de terre, & c'est par là que nous viennent les toiles les plus fines qui se font aux Indes. Ceux qui viennent de Moscovie & de Pologne & des Provinces Septentrionales de la Turquie, sans vouloir aller ni à Ispahan ni à Ormus, quand ils sont à Casbin doivent laisser à la droite le chemin d'Ispahan, & tirer droit au Levant par les Provinces de Gorgian, de Corasson & Candahar. Je ne diray rien de particulier de cette route, qui est peu frequentée; par ce qu'il faut traverser plusieurs païs deserts & marcher souvent

souvent deux ou trois jours sans trouver de l'eau. Mais pour ce qui est de la route d'Ispahan à Candahar, qui est la plus ordinaire & que les marchands aiment mieux prendre, parce que l'on trouve presque par tout de l'eau, je marqueray precisement tous les lieux où l'on passe avec les distances qu'il y a de l'un à l'autre, ce que je feray en peu de mots. On conte en Perse les distances des lieux par *Agats* qui reviennent à une grande lieuë de Languedoc ou de Provence, & soit que l'on parte de Cabul ou d'Ispahan, toutes les marchandises se chargent sur des chameaux, & les hommes vont à cheval, tantost en Caravane, & tantost dix ou douze de compagnie. Voicy donc les noms & les distances des principaux lieux que l'on rencontre sur la route d'Ispahan à Candahar.

D'*Ispahan* à *Sakunegi*, Agats.	7
De *Sakunegi* à *Mouchena de radar*.	10
De *Mouchena de radar* à *Nanui*.	8
De *Nanui* à *Danaraquié*.	15
De *Danaraquié* à *Basabad*.	15
De *Basabad* à *Abiger*.	9
D'*Abiger* à *Biabanact*.	5
De *Biabanact* à *Caseni*.	5
De *Caseni* à *Samagi*.	10
De *Samagi* à *Sadarou*.	15
De *Sadarou* à *Chechme-cha*.	8
De *Chechme-cha* à *Katté*.	14
De *Katté* à *Tabas*, ville.	4
De *Tabas* à *Espaqué*.	7
D'*Espaqué* à *Teouqué*.	7
De *Teouqué* à *Talkeaué*.	6
De *Talkeaué* à *Cors*.	10
De *Cors* à *Tesaüan*.	9
De *Tesaüan* à *Berjan*.	7
De *Berjan* à *Mou*.	7
De *Mou* à *Sarbicha*.	5
De *Sarbicha* à *Mont*.	7
De *Mont* à *Douerat*.	12

De *Dourat* à *Chechmeband*. 6
De *Chechmeband* à *Zela*. 10
De *Zela* à *Fara*, ville. 1[illegible]
De *Fara* à *Tecourmazetan*. [illegible]
De *Tecourmazetan* à *Siabe*. [illegible]
De *Siabe* à *Bacou*. [illegible]
De *Bacou* à *Dilaram*. 6
De *Dilaram* à *Chaquilan*. 4
De *Chaquilan* à *Dezkak*. 4
De *Dezkak* à *Griché*, ville. 12
De *Griché* à *Kouskiénogout*. [illegible]
De *Kouskiénogout* à *Candahar*. 12

La ville de *Candahar* eſt la capitale d'un païs qui eſt aujourd'huy une des Provinces conquiſes par les Roys de Perſe, ayant toûjours eſté un ſujet de guerre entre eux & les Rois des Indes depuis que le Grand Cha-Abas l'ôta à ſes anciens maîtres. Comme cette ville eſt tres-conſiderable, tant par l'avantage de ſon aſſiette qui la rend la plus forte place de la Perſe, que parce que c'eſt le grand paſſage de toutes les Caravanes qui vont aux Indes & qui en reviennent, elle eſtoit inceſſamment muguetée de coſté & d'autre par les Perſans & les Indiens ; & enfin le Grand Cha-Abas s'en rendit maître le premier, le Prince qui regnoit dans Candahar ayant mieux aimé ſe mettre ſous la protection du Roy de Perſe que du Grand-Mogol. Ce fut toutefois à cette condition que ce ſeroit toujours une Prince de ſa race qui commanderoit dans Candehar comme vaſſal & tributaire du Roy de Perſe, & Alimerdan-kan de qui j'ay parlé ailleurs & dont il faut que je parle encore, eſtoit fils du dernier Prince de Candahar. Ce Prince laiſſa en mourant de grandes richeſſes, & quand Alimerdan-kan paſſa dans la Cour du Grand-Mogol toute ſa vaiſſelle eſtoit d'or de même que celle du Roy de Perſe. Il avoit tant d'or dans ſes coffres qu'il ne voulut rien prendre du Roy des Indes pour ſon entretien, & il ſe contenta de l'honneur qu'il luy fit de luy donner la premiere charge du Royaume qu'il a poſſedée juſques à ſa mort. Il fit bâtir à Jeanâbad un

Candahar, livra la place au Grand-Mogol comme j'ay dit cy-devant. Cha-Abas II. fils de Cha-Sefi l'ayant reprise en l'an 1650. le Grand-Mogol qui estoit alors Cha-Gehan envoya son fils aîné qui s'appelloit *Darache* pour l'en chasser. Mais bien que son armée fut composée de plus de trois cens mille ames, la place fut si courageusement deffenduë qu'il fut contraint de se retirer, les vivres luy ayant manqué & une grande partie de l'armée estant perie de faim. L'année suivante Cha-Gehan remit une autre armée sur pied aussi puissante que la premiere, & envoya son second fils appellé *Sultan Sujah* qui estoit brave & liberal aux soldats. Mais il ne fut pas plus heureux que son aîné dans ce nouveau siege & il s'en retourna de méme sans avoir rien pû executer. Begum-Saheb fille aîné de Cha-Gehan & sœur de ces Princes estoit fort aimée de son pere qui en estoit passionné, & méme le bruit couroit que cette affection alloit jusques à l'inceste. Comme elle estoit toute puissante dans l'Empire dont le Roy luy abandonnant presque le gouvernement, & qu'elle possedoit de tres-grands tresors, elle luy dit qu'elle vouloit lever une armée à ses dépens, ce qu'elle fit; & l'on tient qu'elle montoit jusqu'à quatre cens mille ames. C'estoient tous gens bien-faits & qui promettoient beaucoup. Cette princesse voulut que son troisiéme frere nommé Aureng-zeb qui regne presentement fut Generalissime de cette armée, avec laquelle il fut investir Candahar que tout le monde croyoit qu'il emporteroit en peu de temps. Il avoit déja donné quelques assauts, lorsqu'estant un jour en conference avec quelques Generaux il leur demanda s'il emportoit Candahar à qui en demeureroit la gloire. Les Generaux luy répondirent que la Princesse sa sœur ayant levé l'armée à ses depens, ce seroit elle sans doute qui recevroit le premier honneur de la prise de la place; ce qu'Aureng-zeb entendant, soit par jalousie contre sa sœur, soit pour n'en pas donner à ses deux freres en prenant une ville d'où ils avoient esté obligez de lever le siege, il cessa de la presser, & laissant venir les pluyes il fallut que l'armée se

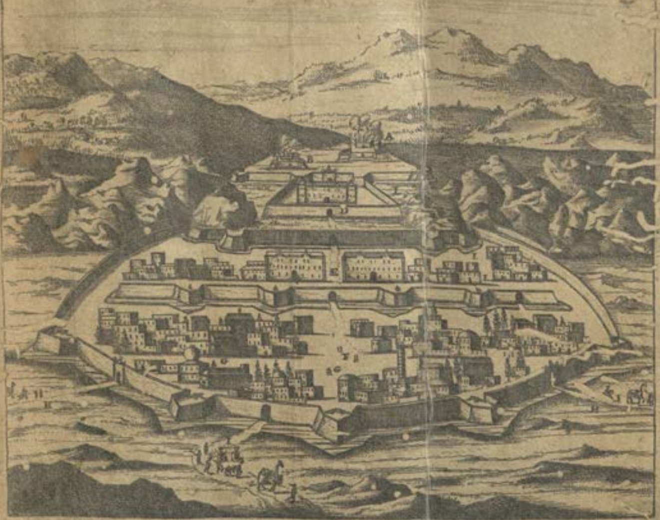
retirât

Candahar, livra la place au Grand-Mogol comme j'ay dit cy-devant. Cha-Abas II. fils de Cha-Sefi l'ayant reprise en l'an 1650. le Grand-Mogol qui estoit alors Cha-Gehan envoya son fils aîné qui s'appelloit *Darache* pour l'en chasser. Mais bien que son armée fut composée de plus de trois cens mille ames, la place fut si courageusement deffenduë qu'il fut contraint de se retirer, les vivres luy ayant manqué & une grande partie de l'armée estant perie de faim. L'année suivante Cha-Gehan remit une autre armée sur pied aussi puissante que la premiere, & envoya son second fils appellé *Sultan Sujah* qui estoit brave & liberal aux soldats. Mais il ne fut pas plus heureux que son aîné dans ce nouveau siege & il s'en retourna de méme sans avoir rien pû executer. Begum-Saheb fille aîné de Cha-Gehan & sœur de ces Princes estoit fort aimée de son pere qui en estoit passionné, & méme le bruit couroit que cette affection alloit jusques à l'inceste. Comme elle estoit toute puissante dans l'Empire dont le Roy luy abandonnant presque le gouvernement, & qu'elle possedoit de tres-grands tresors, elle luy dit qu'elle vouloit lever une armée à ses dépens, ce qu'elle fit; & l'on tient qu'elle montoit jusqu'à quatre cens mille ames. C'estoient tous gens bien-faits & qui promettoient beaucoup. Cette princesse voulut que son troisiéme frere nommé Aureng-zeb qui regne presentement fut Generalissime de cette armée, avec laquelle il fut investir Candahar que tout le monde croyoit qu'il emporteroit en peu de temps. Il avoit déja donné quelques assauts, lorsqu'estant un jour en conference avec quelques Generaux il leur demanda s'il emportoit Candahar à qui en demeureroit la gloire. Les Generaux luy répondirent que la Princesse sa sœur ayant levé l'armée a ses depens, ce seroit elle sans doute qui recevroit le premier honneur de la prise de la place; ce qu'Aureng-zeb entendant, soit par jalousie contre sa sœur, soit pour n'en pas donner à ses deux freres en prenant une ville d'ou ils avoient esté obligez de lever le siege, il cessa de la presser, & laissant venir les pluyes il fallut que l'armée se

retirât

I. Partie fol. 773

Plan de la Ville et de la fameuse Forteresse de Candahar, qui est la meilleure place de toute l'Asie.



retira promptement. Le Roy fut au desespoir de voir que trois grandes armées n'avoient pû rien faire contre Candahar, où il estoit peri tant de milliers d'hommes ; & prenant un jour à part Alimerdan-kan qu'il appelloit son pere, il le pria de luy dire sincerement ce qu'il pourroit faire pour reprendre cette place. Ce Prince satisfit sur le champ à la demande du Roy, & luy répondant en peu de paroles ; Sire, luy dit il, quand vous trouverez un autre traître comme moy vous reprendrez Candahar. J'ay voulu raconter cette histoire dans toutes ces circonstances, n'ayant fait que l'effleurer au commencement de ce dernier livre.

Voicy le plan de la ville & de la fameuse Forteresse de Candahar qui est la meilleure place de toute l'Asie.

A. La principale citadelle.

B. Autre citadelle.

C. Montagne qui alloit jusqu'à la prochaine citadelle, & que Cha-Sefi fit couper depuis qu'il eut pris la ville.

D. La maison du Gouverneur de la place.

E. La demeure des Officiers & des Soldats.

F. La grande place de la ville.

G. La grande ruë.

H. Les deux digues qui menent à la ville.

I. Petit sentier qui va du marais à la ville.

L. Petit chemin qui va de ville à la citadelle.

Voila toutes les remarques les plus considerables que j'ay pû faire tant de la Perse que de la Turquie, lesquelles j'ay traversées jusques à six fois, & par tant de routes differentes pendant l'espace de quarante ans. J'ay esté curieux de bien connoître les choses, je les ay regardées d'assez prés, & je suis obligé d'avertir le Lecteur qu'il ne doit pas aller en Asie pour y chercher les beaux arts, & qu'il n'y trouvera point, ni pour la peinture, ni pour la sculpture, ni pour l'orfévrerie, ni pour le tour, ce qu'il voit dans nostre Europe. Pour ce qui est des tapis, de la broderie, & des brocars d'or, d'argent, & de soye qui se font en Perse, & que nous admirions autrefois en France,

retira promptement. Le Roy fut au desespoir de voir que trois grandes armées n'avoient pû rien faire contre Candahar, où il estoit peri tant de milliers d'hommes ; & prenant un jour à part Alimerdan-kan qu'il appelloit son pere, il le pria de luy dire sincerement ce qu'il pourroit faire pour reprendre cette place. Ce Prince satisfit sur le champ à la demande du Roy, & luy répondant en peu de paroles ; Sire, luy dit il, quand vous trouverez un autre traître comme moy vous reprendrez Candahar. J'ay voulu raconter cette histoire dans toutes ces circonstances, n'ayant fait que l'effleurer au commencement de ce dernier livre.

Voicy le plan de la ville & de la fameuse Forteresse de Candahar qui est la meilleure place de toute l'Asie.

A. La principale citadelle.

B. Autre citadelle.

C. Montagne qui alloit jusqu'à la prochaine citadelle, & que Cha-Sefi fit couper depuis qu'il eut pris la ville.

D. La maison du Gouverneur de la place.

E. La demeure des Officiers & des Soldats.

F. La grande place de la ville.

G. La grande ruë.

H. Les deux digues qui menent à la ville.

I. Petit sentier qui va du marais à la ville.

L. Petit chemin qui va de ville à la citadelle.

Voila toutes les remarques les plus considerables que j'ay pû faire tant de la Perse que de la Turquie, lesquelles j'ay traversées jusques à six fois, & par tant de routes differentes pendant l'espace de quarante ans. J'ay esté curieux de bien connoître les choses, je les ay regardées d'assez prés, & je suis obligé d'avertir le Lecteur qu'il ne doit pas aller en Asie pour y chercher les beaux arts, & qu'il n'y trouvera point, ni pour la peinture, ni pour la sculpture, ni pour l'orfévrerie, ni pour le tout, ce qu'il voit dans nostre Europe. Pour ce qui est des tapis, de la broderie, & des brocars d'or, d'argent, & de soye qui se font en Perse, & que nous admirions autrefois en France,

tout cela cede aujourd'huy à nos nouvelles Manufactures, les Persans admirant à leur tour les riches étoffes qui se font dans nos provinces; & quand nous les leur portons elles sont incontinent achetées pour le Roy & pour les Grands du païs. Ils n'etendent rien aussi à l'architecture, & on ne verra point enfin dans toute l'Asie aucune des beautez ni des richesses du Louvre & des autres Maisons Royales de France, qui surpassent infiniment par l'excellence de l'ouvrage tout ce qu'il y a de plus magnifique ches touts les Monarques de l'orient. C'est ce qui fait que je ne puis sans étonnement oüir certaines gens donner à la Perse & à d'autres regions de l'Asie des beautez que ny l'art ni la nature ne leur donnent pas. Car si tout ce qu'ils disent estoit veritable ces beautez n'auroient pas échapés à ma vûë, & je puis asseurer mon Lecteur que je luy ay dépeint naïvement les choses comme elles sont.

Fin des relations de la Perse, & de la premiere partie des voyages d'Asie.

RELATION

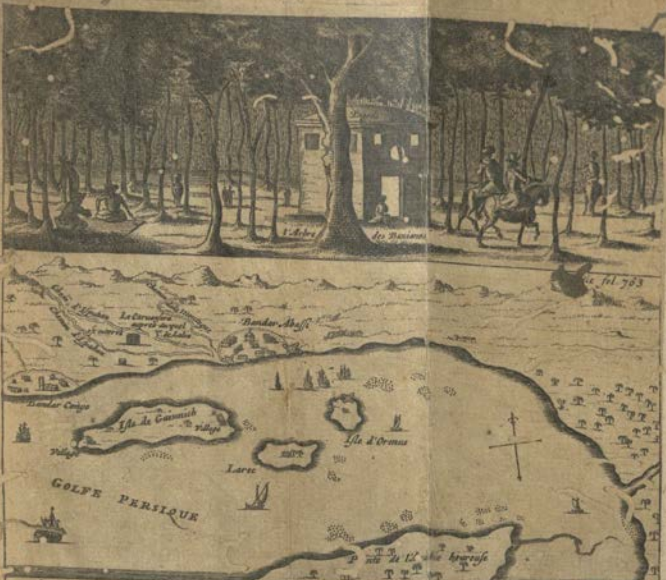
D'un lache attentat commis en Perse par les Hollandois l'an mil six cens soixante sept, quand ils brulerent en effigie le Roy d'Angleterre.

AYANT eu souvent occasion de parler des Hollandois dans les Relations de mes voyages, avant que de les finir je veux bien donner à mon Lecteur une Histoire qui luy fera connoître quel est le genie de ces peuples, particulierement dans les [illegible]s de l'[illegible] où ils ont quelque pouvoir. Car ils y veulent tellement faire les maîtres, & croyent si bien que tout leur est permis, que dans cette vanité ils s'emportent en Perse & aux Indes à des excez d'injustice & de cruauté contre des particuliers qui dépendent d'eux, dequoy je pourrois produire ici beaucoup d'exemples. C'est ce qu'il sera aisé de se persuader par le recit que je m'en vais faire du plus lâche & criminel attentat dont l'on ait jamais oüi parler, & par lequel on verra qu'ils osent même s'attaquer à la Majesté des Roys. Je fus malgré moy avec plusieurs autres témoin oculaire de toutes les circonstances qui l'accompagnerent, & voicy de point en point comme la chose se passa en presence de plusieurs gens d'honneur de nostre Europe qui se trouverent aussi bien que moy à un si honteux spectacle, dont nous fumes tous extraordinairement scandalisez. Ceux dont je veux parler estoient le R. P. Mercier Jesuite, le R. P. Pierre Carme Dechaussé; deux Peres Cordeliers qui venoient de Goa pour aller en Portugal par terre; le Sieur de Lalin Gentil homme François que le Roy avoit envoyé pour passer aux Indes pour son service; le Sieur Mariage l'un des Deputez de la Compagnie Françoise pour le commerce d'Orient; le Sieur

Chardin & le Sieur Loüis de l'Etoile. Ce fut donc en leur presence & en la mienne que se passa l'horrible action dont je vais faire le recit en peu de mots.

Au retour de mon dernier voyage estant à Gomron, autrement le Bander-Abassi l'an 1667. j'y trouvay les Sieurs de Lalin & Mariage, où ledit Sieur de Lalin attendoit la commodité d'un vaisseau Hollandois qui devoit partir pour Surate dans peu de jours. Comme le Bander ou Gomron est un lieu où il y a dequoy s'ennuïer, sur tout quand les chaleurs commencent à se faire sentir, nous estions la plus grande partie du jour ensemble à nous divertir. Le Sieur de Lalin estoit un Gentilhomme fort accompli & fort sage, & voyant qu'il avoit besoin de la faveur des Hollandois pour avoir passage sur un de leurs vaisseaux, il sçavoit prudemment les ménager & alloit leur faire civilité tous les jours. C'est la coûtume parmi les Hollandois comme entre les Allemans, de se faire compliment les uns aux autres aux grandes solemnitez & de se souhaiter les bonnes festes. Le jour de Pasques fleuries le Sieur de Lalin me vient trouver de grand matin, & nous allames ensemble selon la coûtume faire nos civilitez aux Hollandois. Aprés avoir esté quelque temps avec le Sieur Rothals qui estoit alors à Gomron le Chef du Comptoir, nous vimes arriver un Arabe qui avoit passé le desert en diligence, & qui lui apporta un paquet de lettres de la part de la Compagnie d'Amsterdam. Il n'y avoit que trois mois & onze jours qu'elle estoit écrite, & tous les Francs qui estoient alors à Gomron ayans appris qu'il estoit venu des lettres d'Europe en si peu de temps, ne manquerent pas d'aller salüer le Commandeur Rothals pour sçavoir des nouvelles de la guerre qui estoit alors entre les Anglois & les Hollandois. Nous apprimes donc que les Hollandois avoient gaigné la bataille, & poursuivi les Anglois dans la Tamise jusqu'auprés de Gravesende; ce qui augmenta la joye que le Commandeur & les marchands Hollandois avoient eüe peu de jours auparavant, de l'arrivée de six de leurs gros vaisseaux chargez d'épiceries & de plusieurs

autres



Plan exact de Gomron, ou du Bandar Abassi de l'Isle d'Ormus et des Isles Voisines.

autres marchandises. Ceux de ces vaisseaux qui venoient de Batavia leur apportoient du vin d'Espagne, du vin du Rhin, & du vin de France, de la bierre d'Angleterre, & de celle qu'on appelle *Mom* qui se fait à Brunswic; & pour ce qui est du vin de Schiras il ne leur manque jamais. Un de ces vaisseaux venoit du Japon, & apportoit aussi du Saque qui est une sorte de boisson que font les Japonois. Il est difficile & pour le goût & pour la couleur de le discerner d'avec le vin d'Espagne; mais il est vray que ce bruvage qui se fait avec du bled du païs, pour estre excellent doit estre bû un peu chaud. Ainsi il ne manquoit pas aux Hollandois de douces liqueurs pour se réjoüir à de si bonnes nouvelles & pour celebrer une si grande victoire.

Ces lettres n'eurent pas esté plûtost leües que le Sieur [illegible] le fit donner le signal, afin que tous les Capitaines & Officiers de vaisseaux eussent à venir en terre, ce qu'ils firent incontinent, & estant dans la Loge (c'est ainsi qu'on appelle la maison destinée pour le Comptoir) le Sieur fit lecture des lettres qu'écrivoit la Compagnie. La lecture estant faite, quelques-uns des Officiers retournerent à bord pour faire part des nouvelles à leurs Equipages, & pour donner ordre à l'Artillerie qu'aussi tost que l'on feroit le signal en terre de quelque santé que l'on boiroit, tous les vaisseaux fissent une décharge de tout leur canon. Ils firent aussi mettre promprement en terre quelques petites pieces de canon, & quelques pierriers avec quantité de boistes; & comme il y en a aussi d'ordinaire dans la Loge, une partie de cette petite artillerie fut rangée le long de la mer, & l'autre sur la terrasse de la Loge. On but à la santé des Estats Generaux des Provinces Unies, à celle du Prince d'Orange, de la Compagnie des Indes, du General de Batavia, & de tous les Alliez des Estats, celle du Roy de France alloit la premiere; & à chacune des santez on tira plus de cent volées de canon, sans les pierriers & les boistes. Les Capitaines de vaisseaux demeurerent en terre, & un Officier de chaque vaisseau

retournant à son bord, eut ordre d'y faire la priere pour rendre graces à Dieu d'une si grande victoire, & ensuite de faire distribuer du vin & de la bierre à tout l'Equipage. Pour cet effet le sieur Rothals envoya quantité de vin de Schiras à chaque vaisseau, celuy qui estoit venu d'Europe ne pouvant fournir à cette rejoüissance. Il en fit donner aussi en mesme temps à tous les Marchans & Ecrivains de la Compagnie qui en demanderent: car il ne leur en manque guere, chacun estant d'ordinaire fourni en son particulier du vin de Schiras sans celuy que les parens & amis ont soin d'envoyer d'Hollande.

Aprés la lecture des lettres le sieur Rothals commanda que l'on sonnast la cloche pour la priere, & pour rendre aussi d'abord graces à Dieu de la victoire. Une partie des Hollandois s'y trouva; mais pour toute la jeunesse elle aima mieux se partager, & aller par bandes dans des cambres particuliers prendre le verre & se rejoüir.

La priere estant faite on apporta quantité de viande & de poisson salé pour déjeuner, tandis que le grand repas se preparoit & qui ne fut prest que sur les quatre heures du soir. Cependant les uns passoient le temps à boire, & les autres à concerter une Comedie qu'ils vouloient representer. Le vin commençant à les échauffer quelques uns se souvinrent que du temps de Cromwel les Anglois ayans eû grand avantage sur les Hollandois, les Anglois firent faire aussi-tost une figure en taille douce, où estoit representé le Prince d'Orange attaché à la queuë du cheval que Cromwel montoit & auquel il faisoit faire le manege. A ce souvenir les uns se prirent à jurer contre les Anglois, les autres contre le Roy d'Angleterre mesme, sans faire reflexion qu'en s'attaquant de la sorte à une puissance souveraine & à une Majesté Royale, c'estoit offenser en mesme temps tous les Roys. Puisqu'ils ont fait, disoient ils, cette injure à nostre Prince que de l'attacher indignement à la queuë d'un cheval & de le traiter comme un esclave: repre-

representons de mesme leur Roy, faisons luy son procez; & brûlons le ensuite en effigie au bord de la mer à la veuë de tout le monde. La chose ne fut pas plutost proposée entr'eux qu'elle fut executée, & l'on envoya à l'instant quelques valets acheter la chaloupe d'un pescheur, qui coûta quatre tomans qui font cent quatre-vingt quatre livres deux sols de nostre monnoye. En mesme temps ils la tirerent en terre, & rangerent autour la plus grande partie de leur artillerie. Puis ils furent chercher un vieux habit, dont le pourpoint estoit d'un vieux brocart d'argent, le haut de-chausse d'écarlatte & le bas-de-chausse de soye orangé, avec des souliers blancs, & un chapeau gris où estoit attachée une méchante plume. Ils emplirent tous ces habits de coton; & l'ayant dressé sur le derriere de la chaloupe, ils se mirent [illegible]rier: VOILA LE ROY D'ANGLETERRE! [illegible]ir crié plusieurs fois de la sorte, ils firent ap[illegible]ité de bois & de ces caisses où l'on apporte le [illegible]rofle; & la chaloupe estant a moitie pleine, [illegible]ues-uns s'aviserent de dire que c'estoit assez, & que le Roy d'Angleterre meritoit bien autant qu'un de ces pauvres Idolatres qu'on brûle à Surate aprés leur mort; que l'on mesloit alors du bois odoriferant avec du bois ordinaire; & que puisqu'il estoit question de bruler un Roy, il falloit y employer de la canelle, & du bois de sandal & que la Compagnie estoit assez riche pour faire cette depense. Cette proposition n'eut pas plutost esté faite, que les valets qui sont gens du pays furent ouvrir les magasins où il y avoit du bois de sandal & de la canelle. Comme la pluspart des jeunes Ecrivains du Comptoir & des gens de marine commençoient à avoir la veuë trouble pour avoir trop beu, ces valets estoient bien aises d'estre employez à cet office, & s'entendoient au lieu de deux bales d'en compter quatre & de faire ce jour-là un bon profit. Je me souviens bien que je leur en vis ouvrir deux bales; mais ils ne mirent que bien peu de ce bois de senteur autour de l'Effigie du Roy gardant le reste pour eux. Et il faut remarquer

qu'ils

qu'ils ont plus de profit à dérober de la canelle que du bois de ſandal, parce que la canelle accommode toutes ſortes de marchands, ce que ne fait pas le bois de ſandal; & auſſi y a-t'il bien de la difference du prix. Cette canaille de valets eſperoit meſme de profiter de tout ce bois-là, croyant que l'Effigie ne ſeroit brûlée que le ſoir quand tous les Hollandois ſeroient pris de vin, & qu'alors ils pourroient tirer toute la canelle & tout le bois de ſandal & qu'ils n'employeroient que du bois ordinaire pour bruſler le Roy.

En ce temps-là le mal-heur fut pour les Anglois qu'il n'y avoit aucun de leurs vaiſſeaux à la rade de [illegible]n, la monçon eſtant fort avancée; car autrem[illegible] affaires ne ſe ſeroient pas paſſées de la façon [illegible] loge des Anglois eſtant au bord de la mer comme [illegible] Hollandois, il n'y a qu'une petite ruë qui [illegible] n'a pas plus de huit pieds de largeur; de [illegible] ſe peut rien faire devant l'une de ces loges [illegible] voye aiſement de l'autre. L'Agent des Anglois [illegible] Meſter Flour eſtant alors dans ſa chambre avec la ſeconde perſonne du Comptoir, regardoit toute cette Comedie, & ne pouvant s'imaginer pourquoy cela ſe faiſoit, leur Calmachi ou Interprete appellé Zené ſurvint, & leur apprit ce qui ſe paſſoit comme je le viens de dire. L'Agent qui ſe voyoit ſeul alors avec ſon Subſtitut & deux autres jeunes Anglois ne pouvant uſer de force crut qu'il devoit eſſayer d'empeſcher la ſuitte par ſa douceur & par ſa civilité, & envoya ſon Subſtitut avec les deux jeunes Anglois & ſon Interprete pour prier le ſieur Rothals de mieux penſer à ce qu'il faiſoit, & luy repreſenter que par tout le monde, meſme parmi les peuples les plus barbares, on voit du reſpect pour la perſonne des Roys. Les Hollandois à ce nom de Roy ſe mirent à jurer, & pluſieurs s'emporterent à des paroles ſi injurieuſes, que j'aime mieux les paſſer ſous ſilence que d'en noircir le papier. Les Anglois n'eſtoient pas à moitié de leur harangue, que toute la jeuneſſe Hollandoiſe & les Officiers des vaiſſeaux ſe mirent à leur

dire mille injures, & à les avertir de se retirer promtement s'ils ne vouloient avoir pis; ce qu'ils firent aussi tost dans la crainte d'estre mal-traitez par des gens qui avoient bu, & qui avoient en teste leur infame Comedie. Estant de retour dans leur Loge, ils crurent que le Sultan Gouverneur de la Province auroit plus de credit qu'eux, & que si les Hollandois ne vouloient rien faire pour luy de bonne grace, il estoit en pouvoir de les y forcer. Ils furent donc luy faire leurs plaintes; & bien que le Sultan qui n'ignoroit pas comme les choses se passoient & faisoit semblant de les ignorer, eust lieu de craindre que s'il en faisoit du bruit, les Hollandois qui avoient leurs vaisseaux à la rade ne rüinassent Gomron à coups de canon, il ne laissa pas à la priere de l'Agent Anglois de faire une tentative en sa faveur. Il envoya son Lieutenant avec cinq autres personnes de qualité vers les Hollandois, pour leur témoigner qu'il ne pouvoit aucunement approuver ce qu'ils vouloient faire, & que s'ils passoient outre le Roy son Maistre qui viendroit à le sçavoir pourroit les en faire repentir; & leur fit dire qu'ils ostassent cette effige de la chalouppe, & que ce n'estoit pas de la sorte que l'on traitoit la personne des Roys. Mais le Lieutenant eut beau leur representer toutes ces choses, les Hollandois luy repartirent insolemment & avec injures qu'il n'avoit rien à leur commander, & qu'il eust à se retirer au plutost; ce qu'il fit voyant qu'il ne pouvoit rien gagner avec des gens qui avoient trop bu. Dés qu'il fut parti on servit les viandes & les Hollandois se mirent à table, où l'on commença de boire les grandes santez qui furent accompagnées de coups de canon, de boistes, & de pierriers.

L'Agent Anglois voyant que le Gouverneur n'avoit pu rien obtenir par civilité, le fit prier une seconde fois d'en venir à la force, ou qu'autrement il en feroit ses plaintes au Roy. A cette seconde instance le Gouverneur commanda cinquante cavaliers bien armez pour aller oster cette effigie, avec ordre de ne point souffrir qu'elle fust brûlée. Mais les Hollandois les de-

découvrant de loin le long de la mer, tous les Capitaines des vaisseaux & autres Officiers sortirent de table & tous ensemble coururent aux ratteliers où ils tiennent d'ordinaire quantité de beaux fusils & de pistolets, dont ils se munirent pour faire teste à ces cavaliers. Les uns demeurant en haut borderent toute la galerie, les autres descendant firent un double rang autour de la chaloupe, disant par signe à ces cavaliers qu'ils n'avoient qu'à venir & qu'ils trouveroient des gens tous prests à les recevoir. Ces Persans voyant l'obstination des Hollandois ne voulurent pas se hazarder d'en venir aux mains, & ayant fait faire deux ou trois caracoles à leurs chevaux ils rebrousserent chemin; & à mon avis firent prudemment, parce que le parti qu'ils vouloient attaquer estant alors le plus fort il y auroit eu grand carnage de part & d'autre. Les Hollandois qui n'ignoroient pas que les Persans sont fins & rusez, voyant qu'ils s'en retournoient sans rien entreprendre, & apprehendant qu'ils n'usassent de quelque stratagesme, resolurent de n'attendre pas jusqu'au soir à executer leur dessein, & firent mettre le feu à l'effigie qui fut enfin consumée avec la chaloupe; ce qui fascha fort la canaille qui s'attendoit de dérober toute la cancelle si la chose se fust faite vers la nuit. Tandis que l'effigie brûloit les santez continuoient avec les coups de canon, de boistes & de pierriers; & cette infame & honteuse Comedie dura la plus grande partie de la nuit au milieu des danses & des débauches. Voila de quelle maniere le Roy de la Grande Bretagne fut brûlé en effigie par les Hollandois, qui ne se pourront jamais laver d'un crime si horrible & si detestable.

F I N.

TABLE

Des Livres & des Chapitres de cette premiere Partie, des Voyages faits en Turquie, & en Perſe.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

Ou il fait une briéve relation de ſes premiers Voyages dans les plus belles parties de l'Europe juſques à Conſtantinople.

LIVRE PREMIER.

Des diverſes routes, qu'on peut tenir pour ſe rendre de Paris à Iſpahan ville capitale de la Perſe, par les Provinces Septentrionales de la Turquie.

CHAPITRE I. *Des routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Aſie, & aux lieux d'ou l'on part d'ordinaire pour Iſpahan.* Page 1

CHAP. II. *De la route de Conſtantinople à Iſpahan, qui eſt celle que l'Auteur a tenuë dans ſon premier Voyage de Perſe.* p. 5

CHAP. III. *Suite de la route de Conſtantinople à Iſpahan, depuis les premieres terres de Perſe juſqu'à Erivan premiere ville de Perſe.* p. 28

CHAP.

CHAP. IV. *Continuation de la même route depuis Erivan jusqu'à Tauris.* p. 44

CHAP. V. *Suite de la grande route de Constantinople en Perse, depuis Tauris jusqu'à Ispahan par Ardevil & Casbin.* p. 65

CHAP. VI. *Suite de la route ordinaire de Tauris à Ispahan par Zangan, Sultanie, & autres lieux.* p. 75

CHAP. VII. *De la route de Smyrne à Ispahan par la Natolie.* p. 82

CHAP. VIII. *D'un vol qui fut fait à l'Auteur proche de Tocat; & d'une sorte de laine tres-rare & t[illegible] qu'il apporta le premier en France.* p. 104

CHAP. IX. *Route de Kerman à Ispahan, & de la fortune du Nazar Mahamed-Ali-Beg.*

CHAP. X. *Des Carvanseras & de la Police des Caravanes.* p. 117

CHAP. XI. *De quelle maniere on éleve le chameau, de sa nature, & de ses differentes especes.* p. 129

CHAP. XII. *Des Monnoyes de Perse.* p. 133

TABLE.

LIVRE SECOND.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan ville capitale de la Perse, par les Provinces Meridionales de la Turquie & par le Desert.

CHAPITRE I. *Du second Voyage de l'Auteur de Paris à Ispahan, & premierement de son embarquement à Marseille pour Alexandrette.* p. 137

CHAP. II. *Description d'Alep qui est aujourd'huy ville [illegible]le de la Syrie.* p. 148

CHAP. III. *Des diverses routes en general pour se rendre d'Alep à Ispahan, & particulierement de la route du grand Desert.* p. 157

CHAP. IV. *De la route d'Alep à Ispahan par la Mesopotamie & par l'Assyrie, qui est celle que l'Auteur à tenuë dans son troisieme Voyage.* p. 177

CHAP. V. *Suite de la même routé depuis Ninive jusqu'à Ispahan, avec l'histoire d'un Ambassadeur nommé Dominico de S[illegible].* p. 195

CHAP. VI. *De la route que l'Auteur à tenuë dans son quatriéme Voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus, & premierement de sa navigation de Marseille à Alexandrette.* p. 212

CHAP. VII. *Suite de la route que l'Auteur à tenuë dans son quatriéme Voyage d'Asie, & particulierement de [illegible] sur le Tigre depuis Ninive jusqu'à Babylone.* p. 226

CHAP. VIII. *Suite de la même route depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où il est parlé de la Religion des Chrestiens de saint Jean.* p. 240

CHAP. IX. *Suite de la même route depuis Balsara jusqu'à Ormus.* p. 258

CHAP. X. *Du cinquiéme Voyage de l'Auteur, & des avantures de quatre François.* p. 2[illegible]5

LIVRE TROISIEME.

Du sixiéme & dernier Voyage de l'Auteur, & des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & Perse par les Provinces Septentrionales de l'Europe; Avec une relation particuliere de plusieurs païs voisins de la mer noire, & de la mer Caspienne.

CHAPITRE I. *Du sixiéme & dernier Voyage de l'Auteur depuis son départ de Paris jusqu'à son débarquement à Smyrne.* p. 281

CHAP. II. *Suite du sixiéme Voyage de l'Auteur depuis son depart de Smyrne jusqu'à Ispahan.* p. 293

CHAP. III. *Route d'Alep à Tauris par Diarbekir & Van.* p. 330

CHAP. IV. *Autre route d'Alep à Tauris par Geziré & autres lieux.* p. 311

CHAP. V. *Route d'Alep à Ispahan par le petit [illegible] & par Kengavar.* p. 314

CHAP. VI. *Autre route de Constantinople à Ispahan par le Pont-Euxin ou la mer noire avec quelques remarques sur les principales villes qui sont à l'entour.* p. 335

CHAP. VII. *Route de Varsovie à Ispahan par la mer noire, & celle d'Ispahan à Moscou: avec les noms des principales villes & Isles de la Turquie selon la prononciation vulgaire & selon celle des Turcs.* p. 339

CHAP. VIII. *Remarques sur le negoce de l'Isle de Candie, & des principales Isles de l'Archipel, comme aussi sur celuy de quelques villes de la Grece qui en sont voisines; avec une relation particuliere de l'état present des galere que le Grand-Seigneur entretient tant en terre ferme que dans ces Isles.* p. 347

CHAP. IX. *Relation de l'état present de la Georgie.* p. 360

CHAP. X. *Relation de l'état present de la Mengrelie.* p. 363

CHAP. XI. *De la Comanie, de la Circassie, & de certains peuples que l'on appelle Kalmouchs.* p. 368

CHAP. XII. *Des ceremonies & des coûtumes des peuples de la Comanie & de la Circassie.* p. 374

CHAP. XIII. *Des petits Tartares appellez Nogaies voisins de la Comanie.* p. 382

Longitudes & latitudes des principales villes de Perse selon l'assiete que leur donnent les Geographes de ce païs-là. p. 391

TABLE.

LIVRE QUATRIEME.

Deſcription de la Perſe.

CHAPITRE I. *De l'étenduë de la Perſe, & de la diviſion de ſes Provinces.* p. 409

CHAP. II. *Des fleurs & des fruits de la Perſe, des Turquoiſes, & des Perſes.* p. 418

CHAP. III. *Des beſtes de ſervice, des poiſſons, & des oyſeaux de la Perſe.* p. 423

CHAP. IV. *De la maniere de bâtir en Perſe.* p. 430

CHAP. V. *Deſcription d'Iſpahan ville capitale des Eſtats du Roy de Perſe.* p. 433

CHAP. VI. *De Zulpha petite ville qui n'eſt ſeparée d'Iſpahan que par la reviere de Senderu.* p. 45[illegible]

CHAP. VII. *De la Religion des Perſans; & de la grande feſte de Hocein & de Huſſen, & de celle du Chameau.* p. 472

CHAP. VIII. *De la Religion des Gaures qui ſont les deſcendans des anciens Perſans adorateurs du feu.* p. 480

CHAP. IX. *De la Religion des Armeniens & de leurs principales ceremonies, & premierement de la maniere dont ils conſacrent & adminiſtrent la Communion.* p. 495

CHAP. X. *De la maniere de conſacrer ceux qui veulent parvenir à la Preſtriſe, & de leurs auſteritez.* p. 498

CHAP. XI. *Du Baptéme des Armeniens.* p. 500

CHAP.

CHAP. XII. *Du mariage des Armeniens.* p. 504

CHAP. XIII. *De la maniere dont les Armeniens enterrent leurs morts.* p. 507

CHAP. XIV. *Exemples de la fermeté des Armeniens à soûtenir leur Religion contre les persecutions de Mahometans.* p. 510

CHAP. XV. *De la maniere dont l'Auteur fut repû à la Cour de Perse à son sixiéme & dernier Voyage, & de ce qu'il y fit pendant son sejour à Ispahan.* p. 518

CHAP. XVI. *Des honneurs & des presens que le Roy de Perse fit à l'Auteur.* p. 531

CHAP. XVII. *Suite des affaires que l'Auteur fit à la Cour.* p. 539

CHAP. XVIII. *Entretien du Roy avec l'Auteur touchant les Princes de l'Europe, & comme sa Majesté voulut qu'il fut des divertissemens pendant tout un jour.* p. 543

Commandement du Roy de Perse, traduit mot pour mot selon le genie de la langue Persienne, & le stile de la Chancellerie. p. 563

Copie du mesme commandement du Roy de Perse traduit selon la phrase Françoise. p. 564

Autre Commandement du Roy de Perse au Gouverneur de Schiras, par le quel Sa Majesté luy enjoint de donner à l'Auteur trois charges de vin pour son Voyage des Indes, traduit mot pour mot comme le precedent selon le genie de la langue Persienne, & le stile de la Chancellerie. p. 565

TABLE.

LIVRE CINQUIEME.

Description Politique & Historique de la Perse, avec la route d'Ispahan à Ormus.

CHAPITRE I. *Genealogie des Roys de Perse de cette derniere race.* p. [illegible]

CHAP. II. *De quelques actions particulieres qui marquent les vertus & les vices des Roys de Perse, Cha-Abas I. du nom jusques à Cha-Soliman qui regne presentement. Et premierement du Grand Cha-Abas.* p. [illegible]

CHAP. III. *De ce qui est arrivé du plus memorable sous le regne de Cha-Sephi I. & particulierement de la mort d'Iman-Couli-Kan & de ses trois fils.* p. 591

CHAP. IV. *Histoire tragique & memorable De Rodolfe Stadler natif de Zurich sous le regne du même Cha-Sefi qui l'avoit retenu à son service.* p. 60[illegible]

CHAP. V. *De quelques particularitez qui se sont passées sous le regne de Cha-Abas II.* p. 608

CHAP. VI. *De la disgrace de Mahamet-Beg sous le même regne de Cha-Abas II.* p. 616

CHAP. VII. *De la rebellion du Prince de Jasque vassal du Roy de Perse, sous les regnes de Cha-Sephi I. & de Cha-Abas II.* p. 635

CHAP. VIII. *De quelques particularitez du regne de Cha-Soliman qui est presentement sur le trône.* p. 638

CHAP. IX. *Du Gouvernement de la Perse.* p. 643

CHAP. X. *Du premier des trois Ordres ou Estats de la Perse, qui comprend la Maison du Roy, les Kans ou Gouverneurs des Provinces, & la Soldatesque.* p. 647

CHAP. XI. *Du second Ordre qui comprend les gens de la Loy & des gens de Justice, & en general les gens de plume, comme sont principalement les Officiers de la Chambre des Comptes.* p. 663

CHAP. XII. *Du Tiers-Estats qui comprend les Marchands & Artisans, où il est traité en même-temps des arts & manufactures & des marchandises de la Perse.* p. 670

CHAP. XIII. *De la Justice & de la Police des Persans.* p. 679

CHAP. XIV. *Des mœurs & coûtumes de Persans.* p. 689

CHAP. XV. *Des maladies de la Perse & de la maniere de les guerir.* p. 709

CHAP. XVI. *De la division des temps parmi les Persans.* p. 709

CHAP. XVII. *Des festins & des viandes ordinaires des Persans.* p. 712

CHAP. XVIII. *Du mariage des Persans.* p. 719

CHAP. XIX. *De la mort & de la sepulture des Persans.* p. 721

CHAP. XX. *L'Auteur part d'Ispahan pour Ormus, & décrit la route jusques à Schiras.* p. 724

CHAP. XXI. *De la ville de Schiras.* p. 730

CHAP.

TABLE.

CHAP. XXII. *Suite de la route d'Ispahan à Ormus depuis Schiras jusqu'au Bander-Abassi.* p. 7…

CHAP. XXIII. *De l'Isle d'Ormus, & du Bander-Abassi.* p. 7…

CHAP. XXIV. *De la route par terre de Cachan d'Ispahan aux Frontieres des Estats du Grand-Mogol Province de Candahar.* p. 768

Fin de la Table des Chapitres de Perse.

00105946

Digitized with financial assistance from
Dr. Gersan Da Cunha
on 19 February, 2019